







~~10~~ = 3. SS-4

Lot 210
nr 58

Bechtel & Indre d'ongrajan.

HISTOIRE
DE L'ACADÉMIE ROYALE
DES INSCRIPTIONS
ET BELLES-LETTRES,

AVEC

*Les Mémoires de Littérature tirés des Registres de cette Académie,
depuis l'année M. DCCLXI, jusques & compris
l'année M. DCCLXIII.*

TOME TRENTE-UNIÈME.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXVIII.

M I S T O I R E

DE L'ACADEMIE ROYALE

DES INSCRIPTIONS

ET LITTÉRAIRES

AN MEMBRE DE L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES
PARIS

TOME TRENTIÈME

PARIS
DE L'IMPRIMERIE ROYALE

1784



TABLE POUR L'HISTOIRE.



HISTOIRE

De l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres,
depuis l'année 1761, jusques & compris
l'année 1763. Page 1

*C*hangemens arrivés dans la liste des Académiciens, depuis
l'année 1761, jusques & compris 1763. Page 3

HISTOIRE

Des Ouvrages de l'Académie Royale des Inscriptions
& Belles-Lettres.

Observations sur quelques traits de l'histoire Égyptienne. Page 7

*Sur deux édifices d'une seule pierre, transportés sur le Nil des
carrières de l'Égypte, l'un à Saïs, l'autre à Buto.* 23

*Comparaison de quelques anciens Monumens des diverses parties
de l'Asie.* 41

Sur la Porcelaine de l'ancienne Égypte. 48

*Mémoire sur les Parasites des Dieux dans l'antiquité, avec quelques
observations sur les Parasites de théâtre en particulier.* 51

* ij

T A B L E.

<i>Vie d'Aspasie.</i>	69
<i>Sur le bûcher d'Éphession.</i>	76
<i>Sur le char qui porta le corps d'Alexandre.</i>	86
<i>Remarques sur la description que fait Athénée d'une fête d'Alexandrie, donnée par Ptolémée-Philadelphie.</i>	99
<i>Sur les honneurs & les prerogatives accordées aux Prêtres, dans les religions profanes.</i>	108
<i>Mémoire sur Calvus, Poète & Orateur.</i>	122
<i>Mémoire sur le philosophe Sextius.</i>	127
<i>Sur le philosophe Musonius.</i>	131
<i>Vie du philosophe Proclus, & notice d'un manuscrit contenant quelques-uns de ses ouvrages, qui n'ont point encore été imprimés.</i>	139
<i>Sur l'ancien usage de porter du feu devant les Empereurs.</i>	153
<i>Remarques sur le texte & sur les traductions du Philoclète de Sophocle.</i>	156
<i>Remarques critiques sur le texte & sur les traductions de l'Iphigénie en Tauride, tragédie d'Euripide.</i>	173
<i>Sujet de la quatrième églogue de Virgile.</i>	189
<i>Observations sur les plus anciennes Peuplades de la Grèce.</i>	199
<i>Du rempart de Gog & de Magog.</i>	210
<i>Observations sur les peuples Meldi des Gaules, dont parle César dans ses Commentaires.</i>	220
<i>Observations sur les anciens peuples de la cité de Bayeux.</i>	227
<i>Nouvelles observations sur les anciens Peuples de la cité de Bayeux.</i>	250
<i>Observations sur les lettres A. M. K. qu'on voit sur un grand</i>	

T A B L E.

<i>nombre de Médailles des villes de Tarse & d'Anazarbe, en Cilicie.</i>	278
<i>Mémoire sur deux villes qui ont porté le nom de Justiniana.</i>	287
<i>De la mesure itinéraire Arménienne.</i>	292
<i>Sur une Clef antique.</i>	301
<i>Devises, Inscriptions & Médailles faites par l'Académie.</i>	304

É L O G E S

Des Académiciens morts depuis l'année M. DCCLXI,
jusques & compris M. DCCLXIII.

<i>Éloge de M. l'abbé Sallier.</i>	Page 307
<i>Éloge de M. Bon.</i>	315
<i>Éloge de M. l'abbé du Resnel.</i>	325
<i>Éloge de M. le cardinal Passionéi.</i>	331
<i>Éloge de M. Lévesque.</i>	341
<i>Éloge de M. Falconet.</i>	345
<i>Éloge de M. Racine.</i>	358
<i>Éloge de M. de Bougainville.</i>	368





T A B L E

POUR

LES MÉMOIRES.

TOME TRENTE-UNIÈME.

- *M*ÉMOIRE sur la Chronologie des rois de Juda & d'Israël. Par M. GIBERT. Page 1
- *E*claircissémens sur les règnes de quelques rois de Babylone & de Perse. Par M. GIBERT. 29
- *N*ouvelles observations sur l'année des anciens Perses. Par M. GIBERT. 51
- *P*remier Mémoire sur les anciens Philosophes de l'Inde. Sur la vie, les mœurs, les usages & les pratiques de ces Philosophes. Par M. l'abbé MIGNOT. 81
- *S*econd Mémoire sur les anciens Philosophes de l'Inde. Ces Philosophes sont-ils redevables à l'Égypte de leur doctrine & de leurs pratiques? Par M. l'abbé MIGNOT. 114
- *T*roisième Mémoire sur les anciens Philosophes de l'Inde. Examen des communications prétendues entre l'Inde & l'Égypte: preuves de la communication des Indiens avec les Perses, les Grecs, les Romains, les Juifs, les Chrétiens, & avec quelques Hérésiarques. Par M. l'abbé MIGNOT. 153
- *Q*uatrième Mémoire sur les anciens Philosophes de l'Inde. Exposé

T A B L E.

de la Doctrine des anciens Philosophes de l'Inde, & comparaison de cette Doctrine avec celle des Philosophes des autres pays. Par M. l'abbé MIGNOT. 212

— *Cinquième Mémoire sur les anciens Philosophes de l'Inde. Suite de l'exposé de la Doctrine des anciens Philosophes de l'Inde, & de la comparaison de cette Doctrine avec celle des Philosophes des autres pays.* Par M. l'abbé MIGNOT. 263

— *Recherches sur les anciennes Langues de la Perse.* Par M. ANQUETIL. 339

PREMIER MÉMOIRE. *Sur le Zend.* 340

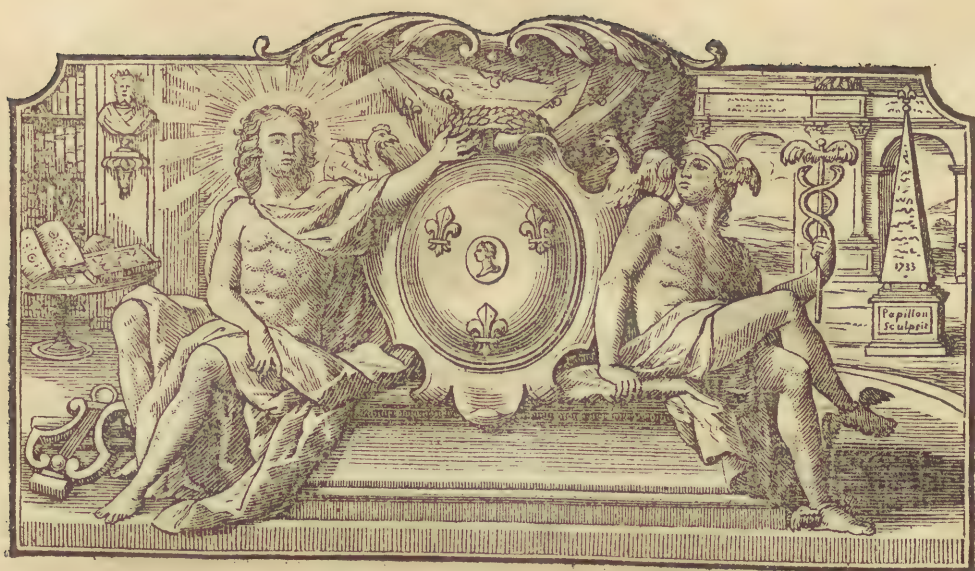
— *Recherches sur les anciennes Langues de la Perse. SECOND MÉMOIRE, Sur le Pa-zend, le Pehlvi, le Parfi & le Deri.* Par M. ANQUETIL. 393

— *Suite du traité historique de la Religion des Perses. Seconde époque. HUITIÈME MÉMOIRE, Système de Manès.* Par M. l'abbé FOUCHER. 443

— *Troisième époque de la Religion des Perses, depuis la conquête de la Perse par les Sarazins jusqu'à nos jours.* Par M. l'abbé FOUCHER. 480



HISTOIRE



HISTOIRE

DE

L'ACADÉMIE ROYALE

DES INSCRIPTIONS

ET

BELLES-LETTRES.



LN présentant au Public ces deux nouveaux Volumes, qui répondent aux années 1761, 1762 & 1763 inclusivement, nous ne lui ferons part d'aucun événement particulier qui puisse l'intéresser : nous serons donc obligés de nous borner à lui offrir, au commencement de cette histoire, les sujets des Prix qui ont été distribués pendant le courant de ces années, & les changemens arrivés dans la liste des Académiciens.

Hist. Tome XXXI.

. A

2 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
S U J E T S D E P R I X.

Le sujet proposé pour le Prix qui a été distribué à l'assemblée publique d'après Pâques, en 1761, consistoit à examiner : *Ce qui est resté en France, sous la première race de nos Rois, de la forme du gouvernement qui subsistoit dans les Gaules sous la domination Romaine.*

Ce Prix a été remporté par M. l'abbé Garnier, Professeur au Collège royal.

Celui qui a été donné à la Saint-Martin de la même année, consistoit à déterminer : *Quels sont les différens noms que l'antiquité a donnés au Nil. Quels hommages on lui a rendus. La raison des attributs qui le caractérisent sur les monumens. On y a joint les mêmes questions sur le dieu Canope.*

Ce Prix a été remporté par M. Fridéric-Samuel Schmidt, de la ville de Berne.

On avoit donné à examiner, pour le Prix de Pâques de l'année 1762, le même sujet qu'on avoit déjà annoncé pour Pâques de 1760, mais qui n'avoit pu être adjugé ; il s'agissoit de déterminer : *Quelle avoit été l'étendue de la navigation & du commerce des Egyptiens sous les Ptolémées.*

Comme ce Prix étoit double, on a adjugé le premier à M. Fridéric-Samuel Schmidt, & le second à M. l'Abbé Ameilhon, Sous-bibliothécaire de la ville : on a en même temps accordé un *Accessit* à M. Poupart, Prêtre licentié en Théologie, Vicair de la paroisse de Saint-Bonnet de Bourges.

Le sujet du Prix de la Saint-Martin de la même année 1762 ; consistoit à examiner : *Ce qui concerne les divinités inférieures de l'Égypte, & ce que les auteurs & les monumens nous apprennent sur leurs noms, leurs qualités, l'origine de leur culte, leurs formes & leurs attributs.*

Ce Prix a été adjugé à M. Fridéric-Samuel Schmidt.

Pour le sujet du Prix de Pâques de l'année 1763, on avoit

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

donné à examiner : *Quels étoient les droits & les prérogatives du PONTIFEX MAXIMUS de Rome , sur le sacerdoce de la ville & des provinces. Son autorité s'étendoit-elle sur les Prêtres & sur les temples des divinités Romaines introduites dans les pays conquis, & sur ceux des divinités nationales.*

M. l'abbé Ameilhon a remporté ce Prix.

Pour le sujet de celui de la Saint-Martin de la même année 1763, il s'agissoit d'examiner : *Quels étoient les animaux & les divers objets auxquels l'Égypte en général, & ses diverses contrées en particulier, ont rendu un culte religieux ; & quelles ont été la forme & la durée de ce culte.*

Ce Prix a été remporté par M. Fridéric-Samuel Schmidt.

CHANGEMENTS arrivés dans la Liste des Académiciens, depuis l'année 1761 jusques & compris 1763.

EN M. D C C L X I.

Nous perdimes M. l'abbé Sallier, Pensionnaire.

Il fut remplacé par M. Lévesque de la Ravalière.

La place d'Associé, vacante par la promotion de ce dernier, fut donnée à M. l'abbé Mignot.

La mort de M. l'abbé du Resnel fit encore vaquer une place dans la classe des Pensionnaires.

Elle fut remplie par M. l'abbé Belley, & M. l'abbé Garnier remplaça ce dernier dans la classe des Associés.

M.^{rs} le Président Bon & le Cardinal Passionei, Associés-Libres, moururent la même année, & ils eurent pour successeurs, le premier, M. Grosley, Avocat au Parlement & résidant à Troyes ; le second, M. le Prince Jablonowski, Palatin de Novogrood.

4 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
EN M. D C C L X I I.

La mort nous enleva M. Lévêque de la Ravalière ;
Académicien-Pensionnaire ; M. Gibert fut élu en sa place, &
M. Bérjot, Garde de la Bibliothèque du Roi, lui succéda en
qualité d'Associé.

La même année M. Falconet, Académicien-Pensionnaire,
mourut, & il fut remplacé par M. de Bougainville ; M. l'abbé
Arnauld fut alors élu Associé.

EN M. D C C L X I I I.

Nous perdîmes M. Racine, Pensionnaire-Vétérân.

M. de Bougainville, Académicien-Pensionnaire, mourut ;
& on nomma pour le remplacer M. Tercier ; la place d'Associé,
vacante par cette promotion, fut remplie par M. Anquetil.



HISTOIRE
DES
OUVRAGES
DE
L'ACADÉMIE ROYALE
DES INSCRIPTIONS
ET
BELLES-LETTRES.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

155 E. 42ND STREET, NEW YORK 17, N. Y.

Acquired from the

Library of the

City of New York

1911

O B S E R V A T I O N S

Sur quelques traits de l'histoire Égyptienne.

DANS les siècles d'ignorance on lisoit peu, on entendoit encore moins; mais on croyoit tout ce qu'on lisoit, même sans l'entendre. La lumière s'étant ensuite répandue en Europe, on a d'abord admiré les Anciens sans aucune exception; c'étoit une sorte d'éblouissement: mais on y a bientôt aperçu quelques erreurs, & cette découverte a fait naître une défiance générale. Hérodote, Aristote, Plin l'ancien n'ont plus passé que pour des rêveurs & des conteurs de fables.

Enfin la critique s'épurant de plus en plus, nous montre à discerner le vrai & le faux; elle retrouve tous les jours dans ces auteurs des vérités qu'on avoit confondues avec les erreurs; c'est servir la République des Lettres, dont ces illustres Écrivains ont si bien mérité, que de rétablir leur crédit.

C'est aussi le service que M. Dupuis rend à Hérodote, dans un Mémoire où il le défend contre les critiques qu'on a faites de quelques assertions de cet Historien au sujet de l'Égypte.

Lû le 30
Avril 1762.

I. De tous les Souverains de l'Égypte, Sésostris est celui dont le nom a passé jusqu'à nous avec le plus de gloire & de célébrité. L'histoire nous le représente comme un Prince qui se signala également dans la guerre, dans la paix & dans les arts.

Sésostris choisit
parmi 1700
jeunes gens,
élevés avec lui,
les principaux
Officiers
de son armée.

L'éducation qu'il reçut fut singulière, mais bien propre à développer & à perfectionner les grandes qualités que la Nature lui avoit prodiguées. Le père de Sésostris fit amener à sa cour tous les enfans mâles nés en Égypte le même jour que son fils, & voulut que toute cette jeunesse fût élevée

8 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

Lib. I, p. 64. dans les mêmes exercices sans aucune distinction. Diodore de Sicile, qui nous instruit de cette particularité, ajoute que Sésostris étant monté sur le trône, & faisant les préparatifs nécessaires pour les grandes expéditions qu'il avoit projetées, choisit les principaux Officiers de son armée parmi ces enfans, qui, ayant reçu une éducation commune avec lui, ne pouvoient que lui être inviolablement attachés, & qui alors étoient au nombre de dix-sept cents. Cette dernière circonstance a fait naître des doutes & a donné lieu à une critique qui tend à jeter des incertitudes sur le récit de l'Historien.

Un Savant, dont la mort prématurée a causé de très-justes regrets à la République des Lettres (a), a publié sur cet objet des remarques capables de faire impression, & dignes par conséquent d'un examen réfléchi.

Critique de
ce fait, attesté
par Diodore
de Sicile.

« Sésostris, dit-il, ne devoit avoir guère moins de quarante ans quand il entreprit son expédition, puisqu'il y fut déterminé par les conseils de sa fille Amyrtée. Or l'expérience nous apprend que de mille enfans qui naissent en même temps, il n'en reste au bout de quarante ans qu'un peu plus du tiers (b); ainsi, pour qu'il restât encore dix-sept cents compagnons de Sésostris lors de son expédition, il auroit fallu que le nombre des enfans mâles, nés en Égypte le même jour que ce Prince, montât à plus de cinq mille, & ce fait ne me paroît avoir aucune vraisemblance.

On a observé en effet qu'il naît à peu près autant de garçons que de filles. La totalité des enfans nés en Égypte le même jour que Sésostris monteroit donc à plus de dix mille. Quelque peuplée que puisse avoir été anciennement cette contrée, comment se persuader qu'elle l'ait été assez pour qu'il y pût naître chaque jour plus de dix mille enfans? on peut même, par une comparaison sur ce qui arrive de nos jours en France, rendre cette proposition très-sensible.

(a) M. Goguet, de l'origine des Loix, des Arts & des Scienc. &c. 2.^e part. liv. I, chap. 3.

(b) Journ. des Sçav. Août 1666,

art. I^{re}; & Tables de M. Dupré de Saint-Maur, au 11.^e tome de l'Hist. Nat. du Cabinet du Roi, par M. de Buffon, p. 590 & suiv.

En examinant le nombre des enfans qui naissent à Paris dans le cours d'une année, on voit, par exemple, qu'en 1750 il montoit à vingt-trois mille cent quatre, ce qui donne soixante-trois ou soixante-quatre enfans par jour; par conséquent, en retranchant les filles, on peut évaluer le nombre des enfans mâles qui naissent chaque jour à Paris à trente-deux ou à trente-trois. Or cette ville contient environ sept cents mille âmes, nombre dont il faut exclure les Moines, les Religieuses, les Ecclésiastiques, les vieillards, les enfans, & enfin cette quantité immense de gens de toute espèce qui gardent le célibat; de sorte qu'on ne croit pas trop s'avancer en réduisant à quatre cents mille âmes tout au plus le nombre des personnes en état d'avoir des enfans: d'après ce calcul, on croit pouvoir estimer le nombre de ceux qui naissent chaque année en Égypte, d'autant mieux, ajoute-t-on, que les Égyptiens ne pouvoient épouser qu'une femme, suivant le témoignage d'Hérodote.

Selon les recherches les plus exactes, l'Égypte, sous ses premiers Rois, contenoit vingt-sept millions d'habitans. On sait que tout le monde se marioit chez ces peuples, que la fécondité des femmes y étoit prodigieuse, & que l'on étoit obligé d'élever tous les enfans, même ceux qui venoient de commerces illicites; ainsi pour rendre le rapport plus sensible & la comparaison plus juste, on entreprend de calculer la quantité d'enfans qui pouvoit naître chaque année en Égypte, d'après ces vingt-sept millions d'habitans qu'on veut bien supposer être le nombre des personnes en état d'avoir des enfans. Mais quelque avantageuse que cette supposition soit à la population de l'Égypte, il s'en faudra de beaucoup qu'on approche du nombre qu'exigent nécessairement les dix-sept cents compagnons de Sésostris.

En effet, il résulte des observations précédentes, que les vingt-sept millions d'Égyptiens qu'on suppose en état d'avoir des enfans ne pouvoient donner par jour que quatre mille trois cents vingt enfans, & ce nombre est bien éloigné des dix mille qu'exige le rapport de Diodore; il y a plus de la

10 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

» moitié à dire, & pour admettre son récit, il faudroit sup-
 » poser plus de soixante millions d'habitans dans l'Égypte,
 » nombre certainement trop excessif pour n'être pas jugé in-
 » admissible. »

Réponse
 à cette critique.

La règle que,
 des enfans nés
 le même jour,
 il n'en reste que
 le tiers au bout
 de 40 ans, ne
 peut s'appliquer
 à l'Égypte.

M. Dupuis oppose à ce raisonnement, tout spécieux qu'il est, trois observations qui suffisent pour en faire sentir tout le foible, & pour ruiner le calcul qui lui sert d'appui.

1. Qu'il soit vrai aujourd'hui que de mille enfans qui naissent dans nos climats il n'en reste qu'un peu plus d'un tiers après quarante ans, en doit-on faire une règle générale pour tous les lieux & pour tous les temps? est-ce à l'Égypte, est-ce aux compagnons de Sésostris que cette règle peut avoir son application? Après les Libyens, selon le témoignage d'Hérodote (c), les peuples de l'Égypte étoient les plus sains de tous les hommes, avantage que l'historien attribue sur-tout à la température constante de l'air & à l'uniformité invariable des saisons. Et pour ce qui regarde Sésostris & ses compagnons, n'avoue-t-on pas que leur tempérament fut singulièrement fortifié par une éducation particulière? « On les endurcissoit aux travaux & à la fatigue par toutes sortes d'exercices; on ne leur donnoit point à manger qu'ils n'eussent auparavant fourni à pied une carrière de plusieurs stades. »

Diod. ibid. »

En général, il est absolument hors de vraisemblance que l'analogie, sur laquelle porte le calcul qu'on présente, ait pu avoir lieu dans ces temps anciens, où la force du corps loin d'être altérée par le luxe, la mollesse, la débauche, sources de tant de maladies & d'infirmités, étoit au contraire soutenue & fortifiée par l'exercice, par la nature des alimens & par la sobriété. Ce seroit beaucoup, à mon avis, si au bout de quarante ans le nombre des compagnons de Sésostris avoit été diminué d'un tiers; en ce cas il n'auroit

(c) Lib. II. Εἰσι μὲν γὰρ καὶ ἄλλως
 Αἰγυπῖοι μετὰ Λίβυας ὑγιέστατοι πάντων
 ἀνθρώπων, τῶν αἰσίων (ἡμοὶ δοκέειν) εἵνεκεν,
 ὅτι ἔ μεταναστεύει αἱ ὥραι· οἱ γὰρ τῆσι

μεταβολῇσι τοῖσι ἀνθρώποισι αἱ νῦν
 μάλιστα γίνονται, τῶν τε ἄλλων εἵνεκα
 πάντων, καὶ δὴ καὶ τῶν αἰσίων μάλιστα.

été, lors de leur naissance, que d'environ deux mille cinq cents cinquante, & de ce nombre à celui de cinq mille enfans mâles, qu'on prétend inférer du récit de Diodore, la distance est bien considérable. L'analogie, dont le savant critique a fait une application gratuite & mal fondée à l'Égypte, l'a déterminé à croire que dans ces temps reculés il ne pouvoit y naître qu'environ deux mille deux cents vingt-sept mâles (*d*) par jour, & la différence de ce nombre à celui que nous venons de déterminer n'est pas si énorme. puisqu'elle n'est que de trois cents vingt-trois. On prétend que, suivant les plus exactes recherches, l'Égypte, sous ses premiers Rois, contenoit environ vingt-sept millions d'habitans; & en admettant même le rapport, qui certainement ne doit pas s'étendre à l'Égypte, le nombre de deux mille cinq cents cinquante enfans mâles ne donneroit à toute cette contrée que deux cents soixante-douze mille sept cents vingt-sept habitans de plus, différence assurément trop légère pour fonder un soupçon légitime contre la vérité du récit de l'historien.

2.^o Mais peut-on comparer la fécondité des femmes dans nos climats avec celle des femmes d'Égypte? On a peine à croire le récit des historiens à cet égard. Qu'une femme accouchât de plus de trois enfans à la fois, c'étoit ailleurs un prodige surprenant; ce n'en étoit point un en Égypte, où, suivant les Naturalistes, les eaux du Nil avoient la vertu de tout féconder; c'est la remarque de Pline (*e*), qui, sur la foi d'un ancien, atteste qu'on y voyoit des femmes mettre jusqu'à sept enfans au monde d'une seule couche. Le Jurisconsulte Paul (*f*), sur l'autorité de graves

Nulle
comparaison
entre
la fécondité
des femmes
dans nos climats
avec celle des
Égyptiens.

(*d*) Quatre cents mille ames donnent, suivant la supposition, trente-trois enfans mâles par jour; donc vingt-sept millions donnent pour chaque jour deux mille deux cents vingt-sept enfans mâles.

(*e*) Lib. VII, cap. 3. *Ter-geminos nasci certum est. Horatio-rum Curiatorumque exemplo: supra*

inter ostenta dicitur: præterquam in Ægypto, ubi sætifer potu Nilus amnis.... Et in Ægypto septenos uno utero simul gigni auctor est Trogus.

(*f*) Lib. v, Digest. tit. 4, lege III, *Tradidere non leves autores quinquies quaternos enixam Peloponnesi: multas Ægypti uno utero septenos.*

12 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

auteurs, témoigne que ce phénomène étoit fréquent en Égypte. Strabon (g) nous apprend qu'on voyoit dans cette contrée des femmes accoucher à la fois de quatre enfans, & qu'au rapport d'Aristote une Égyptienne en avoit eu sept à la fois, ce que le philosophe attribuoit à la vertu prolifique des eaux du Nil. L'ouvrage où Aristote attestoit ce fait n'existe plus, puisque dans ceux qui nous restent il n'étend la fécondité des femmes qu'au nombre de cinq jumeaux (h), & cette opinion lui est encore attribuée par Aulu-Gelle (i).

Que l'on dise, si l'on veut, qu'à cet égard le récit des anciens est exagéré, il ne laissera pas de prouver la grande idée qu'ils avoient de la fécondité prodigieuse des femmes Égyptiennes, & il est impossible d'imaginer que cette idée n'ait eu aucun fondement solide; qu'on s'en tienne même strictement au témoignage de Columelle (k), qui atteste que rien n'étoit plus commun & plus fréquent que de voir chez les Égyptiens & chez les Afriquains une femme accoucher de deux jumeaux, ce sera encore plus qu'il n'en faut pour n'être pas en droit de comparer la fécondité des femmes dans nos climats avec celle des Égyptiennes: combien de fois les interprètes de l'Écriture-Sainte n'ont-ils pas eu recours à la rare fécondité de ces femmes pour expliquer la

(g) Lib. xv, edit. Genev. 1587, p. 478. Τὰς πεντάδικας ἔειπε ὅτι καὶ πεντάδυμα ἔκτεται τὰς Αἰγυπτίας· Ἀετοπέλης δὲ, καὶ ἐπτάδυμα πνεῦμα ἰσορρεῖ πεπνύται· καὶ αὐτὸς πολύτρονον καλῶν τὸν Νεῖλον, καὶ τρέφει μὲν, &c.

(h) Arist. hist. Anim. lib. vii, cap. 5. Τὸ μὲν γὰρ πλεῖστον, καὶ παρὰ τοῖς πλείστοις, ἐν τέλει αἱ γυναῖκες πολλάκις δὲ καὶ πλάχον διδυμα, ὅς τις Αἰγυπτίαν· τέλει δὲ καὶ τρία καὶ τέσσαρα, ὅς τις ἐνὶ τοῖς μὴ καὶ σφόδρα πόδας... πλείους δὲ ἔκτεται πέντε τὸν ἀριθμὸν· ἡ δὲ γὰρ ὥπται τὸ καὶ ὅτι πλείονων συμβεβηκός.

(i) Lib x, cap. 2. Aristoteles philosophus memoria tradidit, mulierem in Aegypto uno partu quinque

pueros enixam: eumque esse finem dixit multijugæ hominum partionis, neque plures unquam simul genitos compertum: hunc autem esse numerum ait rarissimum.

C'est ce qui a fait soupçonner au P. Hardouin, que dans le passage cité de Strabon, au lieu de ἐπτάδυμα, il falloit lire πεντάδυμα; mais il pouvoit ajouter qu'il tenoit cette conjecture de Casaubon.

(k) Columel. lib. iij, de re Rust. cap. 8. Quibusdam gentibus (munus) numerosam progenerandi sobolem dedit (natura), ut Aegyptiis & Afris gemini partus familiares ac pæne solennes sunt,

multiplication prodigieuse des Hébreux pendant le temps qu'ils séjournèrent en Égypte (1)!

D'ailleurs, est-ce par la propagation qu'on observe dans Paris, qu'on peut juger de celle de l'Égypte dans les temps dont il s'agit, & même aujourd'hui de celle de la France entière? Qu'on jette un coup-d'œil sur cette Capitale, quelle idée se formera-t-on des fruits du mariage? on verra aisément que l'ambition, la misère & la débauche y conspirent à en arrêter les progrès naturels. On peut mettre en fait qu'à tout prendre dix ménages dans la campagne donnent à l'État plus de sujets que quinze à Paris.

3.^o On insiste sur la loi qui défendoit à un Égyptien d'avoir plusieurs femmes légitimes, pour se mettre en droit de comparer la population de l'Égypte avec celle de nos climats: pourquoi paroît-on oublier qu'il étoit permis à l'Égyptien d'avoir, outre son épouse, d'autres femmes sur le pied de concubines; que de plus il étoit obligé de reconnaître pour légitimes & d'élever les enfans qui en naissoient, qu'enfin l'Égypte savoit élever les enfans durement & sans beaucoup de dépense? Or quelle ressource pour la multiplication, & par conséquent quelle comparaison peut-on faire à cet égard entre l'Égypte & nos climats? Le récit de Diodore n'offre donc rien de si révoltant ni qui choque en aucune façon les règles de la vraisemblance; il seroit à souhaiter que l'histoire, soit ancienne, soit moderne, ne nous présentât jamais rien de plus incroyable.

II. Mais la loi matrimoniale, dont on vient de parler, a encore fourni au même écrivain la matière d'une critique (m) qu'il est à propos de discuter pour l'honneur

Une seule épouse pour un Égyptien, mais plusieurs concubines.

Diodore ne contredit point Hérodote, à l'égard de la loi matrimoniale en Égypte,

(1) Cette ressource leur auroit mal réussi, si l'on pouvoit supposer qu'en Égypte les femmes cessoient de très-bonne heure d'être fécondes; mais cette supposition seroit absolument gratuite & dépourvue de raison, puisque les Anciens, qui nous ont donné une si grande idée de la merveilleuse fécondité des

Égyptiennes, n'ont jamais observé qu'elles devenoient stériles plus tôt que les femmes des autres régions; remarque qu'ils n'auroient sûrement pas oubliée, s'ils avoient eu lieu de la faire.

(m) Origine des Loix, des Arts, &c. 1.^{re} partie, liv. 1, chap. 1, article 4.

14 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

Lib. II. des historiens anciens. Hérodote dit expressément que les
Lib. I. Égyptiens ne pouvoient épouser qu'une femme. « Diodore,
 » conclut-on, n'étoit donc pas bien informé, lorsqu'il avance
 » qu'à l'exception des prêtres les Égyptiens pouvoient épouser
 » autant de femmes qu'ils vouloient. Ces peuples, ajoute-t-on,
 » entendoient trop bien les maximes fondamentales du gou-
 » vernement, pour ignorer combien la polygamie est contraire
 » à la multiplication. »

C'est ainsi que souvent on croit apercevoir entre des auteurs des contradictions qui n'ont rien de réel, & qu'un peu plus d'attention feroit disparaître. Dans le cas présent, on donne ordinairement la préférence à Hérodote, sans songer à le concilier avec Diodore, sans examiner même si dans des temps différens les pratiques & les usages d'un peuple n'éprouvent aucune variation : encore n'est-il pas nécessaire d'avoir recours à ce moyen de conciliation ; il s'en présente un autre & plus simple & plus naturel.

Diodore assure dans le même endroit, qu'en Égypte les pères étoient obligés de reconnoître pour légitimes & de faire élever les enfans qu'ils avoient de leurs esclaves. Cet historien a donc pu regarder comme légitimes des femmes dont les enfans, fruit de leur commerce avec leurs maîtres, n'étoient point bâtarde : avec cela il pouvoit bien se faire, ainsi qu'il s'est pratiqué ailleurs, qu'une seule femme eût le titre d'épouse véritable, & sans doute des distinctions & des avantages attachés à cette qualité. Si Hérodote eût dit que les loix défendoient à tout Égyptien d'avoir commerce avec aucune de ses esclaves, & que les enfans qui en naissoient étoient traités comme illégitimes, son témoignage auroit été opposé à celui de Diodore ; c'est ce qu'il ne dit point : où est donc la contradiction ?

Polygamie :
 quand
 & comment
 nuisible à la
 population. »

On prétend que les Égyptiens entendoient trop bien les principes du gouvernement pour ignorer combien la polygamie est contraire à la population, & que « la comparaison des États où la polygamie est permise avec ceux où elle est défendue, le prouve suffisamment. » Telle est aussi la façon

de raisonner de plusieurs écrivains, & rien n'est plus commun que de les voir d'un côté s'épuiser en raisonnemens pour établir l'opposition de la polygamie à la population, tandis que de l'autre ils soutiennent qu'elle fut permise aux premiers hommes pour la propagation de l'espèce : comment l'entendent-ils ? si la multiplicité des femmes nuit par la nature à la population, pouvoit-elle être permise comme un moyen propre à peupler l'Univers ? Le législateur en la permettant eût manqué son but ; il auroit fondé son espoir sur l'action d'une cause qui ne pouvoit produire qu'un effet contraire à ses vues. On verra bientôt qu'on peut reprocher une conséquence pareille au Savant qui donne lieu à ces remarques. Pour ne pas disputer sur les termes, M. Dupuis accorde que la polygamie ait été réprouvée des Égyptiens comme on le prétend ; mais du moins, dit-il, on leur permettoit d'avoir de leurs esclaves des enfans qu'ils étoient obligés de reconnoître pour légitimes, c'est de quoi on convient ; mais on ne veut apparemment pas appeler cela *polygamie*. A la bonne heure : cet usage néanmoins, quelque dénomination qu'on veuille lui donner, devoit produire le même effet que celui qu'on nomme *polygamie*. Si donc les Égyptiens ont reconnu que celle-ci étoit contraire à la multiplication, comment n'ont-ils pas vu que l'usage qu'ils autorisoient devoit avoir les mêmes inconvéniens ? Disons plutôt qu'ils ont aperçu le contraire, & que l'expérience a opéré à cet égard leur conviction. Pour en donner la preuve complète, il suffit de rapporter les réflexions mêmes du savant critique, qu'il seroit peut-être plus difficile de concilier avec lui-même que les deux historiens Grecs entre eux.

« L'usage barbare qui permettoit aux pères chez la plupart des peuples de l'antiquité d'exposer leurs enfans n'avoit, dit-il, point lieu chez cette nation ; il étoit ordonné au contraire aux Égyptiens de conserver & d'élever tous leurs enfans^a ; ils étoient même obligés de reconnoître pour légitimes ceux qu'ils avoient de leurs esclaves^b. Ces peuples possédoient le talent d'élever leurs enfans^c à très-peu de

« *Lib. I.*

« ^a *Diod. lib. I.*

« *p. 91.*

« *Strab. l. XVII.*

« *p. 1179 &c.*

« *1180.*

« ^b *Diod. ibid.*

« ^c *Diod. ibid.*

16 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

- » frais. La température du climat y contribuoit beaucoup.
 » On fait que dans les pays chauds il en coûte fort peu pour
 » élever & entretenir les enfans. L'éducation qu'on leur don-
Diod. lib. I, » noit en Égypte étoit très-dure & très-peu coûteuse; c'est par
p. 91. » ces raisons que les Égyptiens ont été en même temps le
Diod. ibid. » peuple le plus nombreux & le plus capable de grands
 travaux. »

Plus ces réflexions sont justes & solides, plus elles montrent que la multiplicité des femmes, quelque nom qu'on lui donne, n'a pas toujours les inconvéniens qu'on venoit de lui attribuer. Ce n'est pas qu'on ne doive tenir pour constant que la polygamie, ou portée trop loin, ou mal assortie aux besoins & aux ressources d'un État, ne nuise à la population. Mais soutenir en général que par sa nature elle lui est contraire, quelques limites qu'on lui donne, c'est avancer un paradoxe que la raison & l'expérience combattent également. Supposez à un peuple, où une polygamie limitée sera permise, toutes les facilités possibles pour nourrir & pour élever les enfans qui en naîtront, osera-t-on décider que par sa constitution il tend à une ruine inévitable? Supposez ensuite un État où la monogamie soit seule autorisée, mais où la multitude des enfans soit incommode, onéreuse, rebutante, & voyez si la population y fera de grands progrès. Qu'on demande à tant de maris de nos jours, pourquoi, au lieu d'une nombreuse postérité qu'une seule femme pouvoit leur donner, ils laissent à peine un héritier après eux? Si les peuples chez qui les maris peuvent avoir plusieurs femmes ne sont pas les plus nombreux, ce n'est point à la nature de la polygamie qu'il faut attribuer cet effet, puisqu'ailleurs elle a produit des effets différens; c'est à d'autres causes particulières, & où ces causes subsistent, la monogamie elle-même n'influe pas autant qu'elle pourroit sur la population. Mais, toutes choses égales d'ailleurs, il est nécessaire que l'influence d'une polygamie modérée soit plus grande & plus prompte que celle de la monogamie. Il résulte de ces observations, que comme Diodore n'est point

en

En contradiction avec Hérodote, il ne dit rien non plus dont on puisse inférer que les Égyptiens connoissoient mal les maximes fondamentales du gouvernement.

III. Un autre reproche qu'on fait à Hérodote, & qu'il partage avec plusieurs auteurs anciens, c'est d'avoir écrit que les Égyptiens ne labouroient point leurs terres, mais qu'aussitôt après l'écoulement des eaux du Nil, chacun semoit son champ & y lâchoit des pourceaux, qui foulant la sémence avec leurs pieds la faisoient entrer dans la terre; en effet, si ce récit, tel qu'on le présente, est conforme à la vérité, on ne comprend pas comment les Égyptiens ont pu faire honneur de la découverte du labourage à Isis & à Osiris, qu'ils regardoient comme l'inventeur de la charrue, idée que les autres peuples ont adoptée.

Labourage chez
les Égyptiens.
Hérodote
ne le nie point.

Primus aratra manu solerti fecit Osiris.

Et teneram ferro sollicitavit humum.

Tibull. lib. I,
eleg. 7.
Voy. aussi Plut.
de Isis & Osir.

Le culte rendu aux taureaux sacrés, Apis & Mnévis, est de la plus haute antiquité; & à quoi dû-il son origine, sinon aux services que ces animaux avoient rendus à ceux qui passoient pour avoir enseigné l'usage du blé? On comprend encore moins que les Grecs se soient avoués redevables à l'Égypte de l'art du labourage; cependant le même fait paroît encore attesté par plusieurs auteurs. Pline (n) ne doute pas qu'anciennement cette pratique n'ait été usitée en Égypte, quoique de son temps on y fit usage de la charrue. Plutarque parle de cette méthode comme subsistante encore de son temps. « Les Égyptiens qui habitent les lieux bas & mous n'ont, dit-il (o), aucun besoin de la charrue; les «

Diod.

(n) Lib. XVIII, cap. 18 (vel sect. 47). *Vulgò credebatur ab ejus (Nili) decessu serere solitos: mox suis impellere vestigiis semina deprimentes in madido solo; & credo antiquitus factitatum. Nunc quoque non multo graviora opera: sed tamen inarari certum est abjecta prius semina in lino digressi annis.* Voyez

Hist. Tome XXXI.

aussi *Ælian. lib. x, cap. 16, hist. Animal.*

(o) *Sympos. lib. IV, quæst. 5.*

Οἱ δὲ τὰ μαλθακὰ ἢ κοῖλα τῆς γῆρας
Αἰγυπῖοι χειρῶντες, ἔδὲ ἀρότρε δέον-
ται τὸ παρῆπαν, ἀλλ' ἔταν ὁ Νεῖλος
διπρὲν καταβρέζας τὰς ἀρέρας, ἐπα-
κολυθῶντες, τὰς ὥς κατέβαλον· αἱ δὲ

C

» pourceaux dont ils se servent ont bientôt, avec leurs pieds
 » & leurs museaux, renversé toute la terre détrempée par les
 eaux du Nil, & couvert la sémence qu'on y avoit jetée. »

Lit. I, p. 52. Diodore se contente de dire qu'on employoit à cet usage des animaux domestiques, sans déterminer leur espèce.

Ce fait, tel qu'il est rapporté par ces auteurs, a paru extrêmement suspect: est-il vraisemblable, a-t-on dit (*p*), que pour enfoncer la sémence dans la terre les Égyptiens aient employé des animaux très-voraces, & plus propres à manger les grains qu'à les fouler? d'ailleurs il ne seroit pas possible à des pourceaux de se tirer du limon de ces terres, où celui qui sème enfonce lui-même jusqu'aux genoux. On est donc persuadé, 1.^o qu'Élien, Pline, Plutarque n'ont parlé que d'après le récit d'Hérodote, puisqu'il est certain, par le témoignage de Diodore, par celui de Pline qu'on a cité & par le récit des voyageurs modernes, qu'on a labouré & qu'on laboure encore les terres en Égypte; 2.^o qu'Hérodote lui-même, qui probablement n'avoit jamais vu labourer ni semer en Égypte, n'a parlé que d'après quelque récit qu'il aura sans doute mal compris, & encore plus mal rendu (*q*).

*Müller, descr.
de l'Égypte,
livre 2, p. 7.*

L. I, p. 43.

Mais d'abord comment pouvoir se persuader qu'Hérodote ayant séjourné en Égypte n'y ait jamais vu labourer ni semer? il est encore moins croyable qu'il ait mal compris & mal rendu un récit d'après lequel on le suppose avoir écrit. A l'égard d'un objet & d'une opération aussi simples, il falloit peu d'intelligence & d'attention pour se garantir de toute méprise: quelle difficulté trouve-t-on dans une pratique que Pline jugeoit avoir été autrefois mise en usage, *credo antiquitus facilitatum!* Dans une terre où celui qui sème enfonce jusqu'aux genoux, peut-on croire qu'il étoit moins facile à des pourceaux de se tirer du limon qu'à des bœufs attelés à une charrue?

*γενναύωνται πάλιν καὶ συχρῶν, καὶ τοὺς
 πάλιν συχρῶν ἐν βάτραις, καὶ τὴν ἀποδογὴν
 ἀπὸ τοῦ πάλιν.*

*&c. 1.^{re} partie, liv. II, chap. I,
 art. 1, note.*

(*q*) Voy. les Jugemens sur quelques ouvrages modernes, *Avignon*, 1745, tome X, p. 241, &c.

(*p*) Origine des Loix, des Arts,

On suppose d'ailleurs qu'il résulte du témoignage d'Hérodote, que les Égyptiens ne labouroient point leurs champs, & ne connoissoient point l'usage de la charrue; or cette supposition est gratuite. L'historien ne parle que d'une partie de l'Égypte, & son texte est si précis à cet égard, qu'il est étonnant qu'on n'en ait pas fait la remarque; il avoit appris des Prêtres, que sous le roi Myris, depuis la mort duquel on comptoit jusqu'alors neuf cents ans, le Nil, lorsqu'il croissoit jusqu'à la hauteur de huit coudées, inondoit toute la partie de l'Égypte qui étoit au-dessous de Memphis, ce qu'il ne pouvoit faire de son temps, à moins que la crûe ne fût de quinze ou seize coudées; Hérodote en conclut que si le sol continue à s'élever suivant la même proportion, les habitans de cette contrée doivent un jour s'attendre à une famine inévitable, puisque leurs champs ne seront arrosés ni par les eaux du Nil ni par celles du ciel. Ces peuples, ajoute-t-il (r), sont, de tous les Égyptiens & de tous les habitans de l'Univers, ceux à qui la récolte coûte aujourd'hui moins de peines & de travaux: les pourceaux leur épargnant toutes les fatigues du labour & de la culture: c'est tout ce que dit Hérodote; s'ensuit-il de-là qu'il ait prétendu qu'on ne labouroit point de son temps, & qu'on ignoroit l'usage de la charrue dans les autres contrées de l'Égypte?

Il est vrai que les autres écrivains, dont on cite les témoignages, paroissent moins précis qu'Hérodote, & qu'ils semblent d'abord exclure de toute l'Égypte la pratique du labourage; mais il est vraisemblable qu'ils ne parlent que de la partie qui porte le nom de *delta*, la seule qu'au rapport d'Hérodote (f) les Ioniens entendent par celui d'Égypte.

(r) Lib. II, p. 59, edit. Hen. Step. Η γὰρ δὴ νῦν γε ἐπὶ (οἱ ἑκαστὲς Μέρους) ἀπονητότατα καρπὸν κομίζονται οὐκ ὥς τ' ἄλλων ἀνθρώπων πάντων, ἐξ ἧς λοιπῶν Αἰγυπτίων· οἱ ὅτε ἀρόσθω ἀνδρῶν γινόντες αὐλακας, ἔχουσιν ποταμούς, ὅτε πλάλλοντες, ὅτε ἄλλοι ἐργαζέμενοι ἔδην, ἢ ἄλλοι ἀνθρώποι περὶ λίαν πορεύονται· ἀλλ' ἐπὶ πάντοτε ὁ ποταμὸς αὐτῆς ἐπανελαθὼν

ἀροσθὴ πὰς ἀρόσθας, ἄροσθας δὲ, ἀπολείπει οὐκ ὥς, τότε ἀρόσθας ἔχουσιν πᾶσι ἐαυτοῖς ἀρόσθας, ἐσθλάται ἐς αὐτὴν ὥς· ἐπὶ δὲ καταπατῆθ' τοῖσι ὡς τὸ ἀρόσθας, πᾶν ἀμύπν' πὸς ἀπὸ τέττα μένει· ἀποδινόντες δὲ πᾶσι ὡς πᾶν σῖπν, ὅτε κομίζονται.

(f) Ibid. Εἰ ὅν βεβλήμεθα γνώμεται τοῖσι Ἰωνῶν χρᾶσθαι περὶ Αἰγυπτίους, οἱ φασὶ τὸ Δέλτα μένον ἔχει Αἰγυπτίον. κ. λ.

Pline (1), dans l'endroit qu'on cite, distingue expressément la Thébàide de l'Égypte, & Plutarque avertit qu'il ne parle que des lieux bas de cette contrée.

*Lit. IV. c. 25,
Hist. Animal.*

On ne croit pas vraisemblable que les Égyptiens aient employé au travail des champs des animaux plus propres à dévorer la semence qu'à l'enfouir; mais les bœufs dont on se servoit pour *tritur*er le blé, je veux dire pour froisser les épis & pour en détacher le grain, en les faisant passer & repasser plusieurs fois sur les gerbes, étoient-ils moins à craindre? Cette méthode néanmoins fut pratiquée non-seulement par les Égyptiens, mais encore par les Grecs & par plusieurs autres nations. Élien nous apprend, il est vrai, que pour empêcher les bœufs employés à ce travail de manger & la paille & le blé, on leur frottoit la bouche de fiente: les Égyptiens ne pouvoient-ils pas avoir aussi imaginé quelque moyen (2) pour garantir la semence de la dent des pourceaux? Hérodote semble assurer, dans le même endroit, que ces peuples employoient ces animaux non-seulement pour enterrer la semence, mais encore pour *tritur*er le blé; c'est ainsi du moins qu'Henri Étienne (3) & d'autres interprètes l'ont entendu. En général, c'est une mauvaise critique de vouloir s'inscrire en faux contre une pratique ancienne, parce qu'on ignore les moyens employés à son exécution.

Si Hérodote
nie que,
de son temps,
la vigne
fût cultivée
en Égypte.

IV. On peut écarter de la même manière le reproche qu'on a souvent fait à Hérodote, d'avoir dit généralement que de son temps les Égyptiens faisoient usage d'un vin tiré de l'orge, parce qu'il n'y avoit point de vignes dans la contrée qu'ils habitoient. Si cette assertion, dans la généralité qu'on lui suppose, étoit vraie, comment ces peuples, par une ancienne tradition, auroient-ils pu regarder Osiris comme celui qui le

(1) *Excellentius Thebaidis regionibus frumentum, quoniam palustris Aegyptus.* Ibid.

(2) En quelques provinces on se sert aujourd'hui des pourceaux pour trouver des truffes; & pour empêcher qu'ils ne les mangent, on

leur met une espèce de muselière.

(3) Il traduit ainsi une partie du passage cité ci-dessus: *Ubi suum ope frumentum à spicis excussit, tum demum colligit.* Il ajoute, *sunt enim qui ὄρνις ἀνδρῶνος id significare putent, ut id loco sit triturationis.*

premier leur avoit appris le secret de planter la vigne, de la cultiver & d'en tirer le vin? comment Bacchus auroit-il pu passer pour le même qu'Osiris, non-seulement chez les Égyptiens, mais encore chez la plupart des Grecs & des Latins? comment les Physiciens, ainsi que le rapporte Macrobe (y), le feroient-ils jamais avisés de rechercher pourquoi l'Égypte, qui étoit un pays très-chaud, produisoit un vin dont la qualité étoit froide?

*Vid. Diod. Sic.
lib. 1, p. 12.*

Peut-être croira-t-on devoir distinguer les temps, & reconnoître que l'Égypte ne cultiva la vigne qu'après le siècle d'Hérodote; M. Dupuis avoit d'abord penché pour ce dénouement (z), mais, toute réflexion faite, il ne lui paroît nullement vraisemblable que l'historien Grec n'ait point vu de vigne dans cette contrée.

Quand il parle des prêtres Égyptiens, il ne manque pas d'avertir (a), pour faire connoître les avantages de leur condition, que toute leur dépense roule sur le public, & que tous les jours on fournit abondamment à chacun d'eux de la chair de bœuf & d'oie, & du vin; l'expression n'est pas ici équivoque, la liqueur dont il s'agit est le fruit de la vigne (οἶνος ἀμπέλινος). Ce genre de consommation, vu la multitude des Prêtres, devoit être considérable, & il est difficile de croire qu'on ne l'eût pas supprimé dans un État qui n'eût pu tirer du vin que des pays étrangers; mais cette dépense n'approchoit

(y) Saturn. lib. VII, cap. 8.
*Cur in Ægypto, quæ regionum
aliarum calidissima est, vinum non
calidâ, sed penè dixerim, frigidâ
virtute nascatur.*

(z) Pour concilier les auteurs, on est quelquefois réduit à cet expédient, & on en a fait usage pour accorder Plutarque & Denys d'Halicarnasse avec Ovide; car les deux premiers (*Plutarc. quæst. Rom. Dion. Halic. lib. II*) disent que les Romains n'immoloient aucun animal au dieu Terme; Ovide atteste en plusieurs endroits le contraire.

Est via quæ populum Laurentes ducit in agros,

*Quondam Dardanio regna petita duci,
Illic lanigeri pecoris tibi, Termine, fribis
Sacra videt fieri sexius ab urbe lapis.*
Ovid. Fast. lib. II.

(a) Herodot. lib. II, p. 65,
edit. cit. Πάγχει δὲ (οἱ ἱερεῖς) καὶ
ἀγαθὰ ἐκ ὀλίγα· ἔτι π γὰρ τοῦ οἰκίαν
τεύχει, ἔτι δαπανέονται, ἀλλὰ καὶ
σίγα σπὶ ὅτῃ ἰσθ' παύμενα· ἢ χινέων
ἢ βοῶν κρεῶν πλῆθος π ἐκείνῳ ζῆνται
πολλὸν ἐκείνης ἡμέρας· δίδεται δὲ ὅτῃ
ἢ οἶνος ἀμπέλινος.

Hérodote parle aussi du vin qu'on fournissoit par jour aux Gardes-du-corps, mais il ne dit pas s'il étoit ἀμπέλινος.

22 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

peut-être pas de celle qui se faisoit dans une fête annuelle; célébrée en l'honneur de Diane, dans la ville de Bubaste, où le rendoient plus de soixante-dix mille ames, hommes & femmes, sans compter les enfans, & où, suivant le rapport d'Hérodote (b), il se consommoit alors plus de vin que durant le reste de l'année. Il y avoit plusieurs autres fêtes, qui se célébroient ailleurs tous les ans avec beaucoup de pompe; celle d'Isis, dans la ville de Busiris; celle de Minerve, à Sais; à Héliopolis, celle du Soleil; à Buto, celle de Latone; & peut-être dans chacune d'elles la consommation de vin n'étoit-elle pas moindre qu'à Bubaste. Or croira-t-on que si l'Égypte n'eût point produit de vin, elle en eût été si prodigue dans ces occasions?

M. Dupuis pense donc qu'Hérodote n'a eu en vue qu'une partie de l'Égypte, & parce qu'il insère dans son récit une remarque générale, qui convient à tous les Égyptiens, il a donné lieu à la méprise. Il avoit entrepris de parler des Égyptiens, qui habitent la partie de l'Égypte propre à la sémence & à la culture du blé: « De tous ceux avec qui j'ai conféré, ce sont, dit-il, » les plus habiles & les mieux instruits de l'histoire de tous les » peuples; ils sont dans l'usage, pour conserver leur santé, de se » purger trois fois par mois, convaincus que toutes les maladies » viennent des alimens: les Égyptiens néanmoins, à cause de la » température du climat, sont de tous les hommes ceux qui jouissent d'une santé plus constante, aux Lybiens près. » Après cette observation générale, revenant à ceux dont il avoit commencé de parler, « le pain qu'ils mangent, ajoute-t-il (c), » est fait d'une espèce de froment appelé *ὄλυρα*; pour le vin » qu'ils boivent, ils le font avec de l'orge, parce que dans leur pays il ne croît point de vignes. »

Par cette interprétation, que le texte ne dément point,

(b) Lib. II, p. 71, edit. cit.
Ἐπὶ τὴν δὲ ἀπὸ τῆς ἐς τὴν βασιλῆα, ἰσχυροῦς, μεγάλας ἀνάγκας θύσας· ἐν οἷν ἀμπελίνος ἀναμειβόμενοι πλεονεχόντες ἐν τῇ ἐσθῇ ταύτῃ ἢ ἐν τῇ ἀπαντῇ ἐν αὐτῇ τῇ δαίτῃ.

(c) Lib. II, p. 74, edit. cit.

Αὐτῶν δὲ δὴ Αἰγυπτίων οἱ μὲν αὖτε πλεονεχόμενοι Αἰγυπτίον οἰκέται· . . . μέγιστα λογιστάται εἶσι . . . ἀρτοποιεῖν ὅτι ἐκ τῆς ὄλυρας ποιοῦντες ἄρτους, τὰς κρέναις πολλὰς ὀνομάζουσι· οἶνον δὲ ἐκ κριθῶν ποτιζόμενοι δεύουσιν· ὁ γὰρ σφι εἶσι ἐν τῇ χώρῃ ἀμπελοί.

l'historien nous apprend que la vigne n'étoit point cultivée dans certains cantons de l'Égypte destinés à la culture du blé; mais il ne nie point qu'elle n'ait été cultivée dans d'autres lieux qui lui étoient propres : certainement s'il eût prétendu que dans l'Égypte entière on ne recueilloit point de vin, & que par-tout les habitans faisoient usage d'une boisson tirée de l'orge, il n'eût pas manqué d'avertir qu'on faisoit venir d'ailleurs le vin dont il se consommoit une si grande quantité, soit pour l'entretien des Prêtres, soit dans les fêtes solennelles.

SUR DEUX ÉDIFICES
D'UNE SEULE PIERRE,

*Transportés sur le Nil des carrières de l'Égypte,
l'un à Saïs, l'autre à Butos.*

SI la vanité humaine, sans cesse réduite à gémir de son impuissance, veut pour un moment se déguiser sa faiblesse; si elle veut connoître par des faits jusqu'à quel degré de force peuvent s'élever les efforts de l'humanité, qu'elle jette les yeux sur l'ancienne Égypte; elle verra dans les travaux qui ont rendu si célèbre cette contrée les projets les plus hardis & la plus étonnante exécution. M. le comte de Caylus, dans un Mémoire lû à l'Académie, a développé les détails des opérations qui ont été nécessaires pour tailler dans la carrière, transporter sur le Nil & placer dans le lieu destiné, deux temples d'une seule pierre, l'un à Saïs, l'autre à Butos. On sait que ces deux villes étoient dans le Delta. On peut regarder ce Mémoire de M. le comte de Caylus comme un commentaire étendu de deux passages d'Hérodote : voici le premier.

Amasis fit apporter de la ville d'Éléphantine une espèce d'édifice d'une seule pierre, & il employa trois années à ce transport, qui fut exécuté par deux mille hommes, tous bateleurs. La

Le 16 Nov.
1762.

Herodot., l. II, c.
175.

longueur extérieure du morceau est de vingt-une coudées, la largeur de quatorze & la hauteur de huit, telles sont les dimensions extérieures de cet ouvrage d'une seule pierre; à l'égard de l'intérieur, la longueur est de dix-huit coudées, plus une petite coudée, la largeur est de douze coudées & la hauteur de cinq; ce morceau est placé à Saïs auprès de l'entrée du temple. La raison qui empêcha l'Architecte de faire entrer ce morceau dans le temple, c'est, dit-on, que dans le temps qu'on travailloit pour y parvenir, l'Architecte impatienté de la longueur de l'entreprise soupira & parut dépité contre son ouvrage. Ce fut un mauvais présage pour Amasis; il ne voulut pas qu'on fût avancer plus loin cet édifice. Quelques-uns disent aussi qu'un des ouvriers fut écrasé sous le poids du morceau, & que par cette raison on ne le fit point entrer dans le temple.

M. le comte de Caylus, éclairé par l'intelligence des arts, a recherché les moyens nécessairement employés pour l'exécution & le transport de cet ouvrage. Il examine d'abord les proportions de cette chapelle & les réduit à notre mesure; cet examen donne la solidité du bloc, les dimensions du vide, & par conséquent celle de l'ouvrage évidé, ce qui en fait connoître le poids à peu de chose près.

Il donne ensuite la mesure du trajet d'Éléphantine à Saïs, ce qui sert à rendre raison du temps & de la quantité d'hommes employés au transport; il en résulte aussi des réflexions sur la construction de la machine nécessaire pour porter l'édifice: ces détails l'ont obligé à remonter au principe, c'est-à-dire à donner quelques idées sur les carrières de la haute Égypte, & à réfléchir sur les moyens du travail dans ces mêmes carrières: cette dernière observation n'est ni la moins étonnante ni celle qui exige le moins de discussion.

Il commence par fixer la valeur réelle de la coudée Égyptienne, telle qu'elle devoit être du temps d'Hérodote. L'ancienne coudée Égyptienne paroît avoir été la même que la coudée Grecque, non-seulement parce que les Grecs avoient emprunté de l'Égypte leurs anciens usages, mais encore parce qu'Hérodote, qui remarque des différences de coudées

coudées étrangères, n'en remarque point entre la coudée des Égyptiens & celle des Grecs; il dit que la coudée Égyptienne étoit la même que la Samienne; ce n'est pas que Samos employât des mesures différentes de celles du reste de la Grèce; mais c'est que Pythagore, natif de cette île, y avoit apporté d'Égypte des étalons plus exacts & plus précis qu'ils ne l'étoient en Grèce. L'antiquité qui fait mention des mesures apportées par Pythagore ne dit pas qu'il en ait introduit de nouvelles: cela posé, la coudée Égyptienne du temps d'Hérodote comprenoit, comme la coudée Grecque, un pied trois pouces onze lignes de Paris.

La coudée Égyptienne augmenta depuis de plus en plus sous les Ptolémées, sous les Romains & sous les Arabes; ce qui, pour le dire en passant, détruit les raisonnemens hasardés de nos jours contre l'attérissement du sol de l'Égypte & l'augmentation de la crûe du Nil; les seize coudées d'un temps n'étant pas les seize de l'autre. La longueur extérieure de cette chapelle étant de vingt-une coudées, sa largeur de quatorze, & sa hauteur de huit; la mesure de Paris nous donne vingt-sept pieds dix pouces trois lignes pour sa longueur, dix-huit pieds six pouces dix lignes pour sa largeur, & dix pieds sept pouces quatre lignes pour sa hauteur.

Voici les dimensions de l'intérieur ou du vide ménagé dans le bloc; longueur, dix-huit coudées, plus une petite coudée moindre que l'autre d'une sixième partie; largeur, douze coudées; hauteur, cinq coudées.

Ces mesures font sur celle de Paris vingt-quatre pieds onze pouces neuf lignes pour la longueur; car M. le comte de Caylus ajoute un pied pour égaler cette petite coudée dont Hérodote fait mention d'une manière qui prouve bien l'exactitude scrupuleuse de toutes ces mesures; la largeur est de quinze pieds onze pouces, & la hauteur de six pieds sept pouces sept lignes.

Au reste, tous ces calculs doivent être regardés comme des à peu près, la précision mathématique n'étant pas nécessaire pour des objets pareils; mais en suivant les dimensions données

par Hérodote, le bloc ou le solide de ce parallélipède doit être cinq mille quatre cents quatre-vingt-huit pieds cubiques cinq pouces cinq lignes; le solide enlevé doit être de deux mille six cents trente-six pieds neuf pouces une ligne qu'il faut diminuer de la somme première, par conséquent il reste pour le solide de la chapelle deux mille huit cents cinquante-un pieds huit pouces, car les épaisseurs des murs de cette chapelle sont différentes entre elles; celles des extrémités ou des petits côtés devoient être d'un pied cinq pouces trois lignes, celles des parties latérales d'un pied trois pouces onze lignes, & celles du dessus & du dessous d'un pied onze pouces dix lignes, & si l'on veut prendre une épaisseur moyenne elle sera d'un pied sept pouces.

Avant que de savoir le poids de cette chapelle, il est nécessaire de faire une réflexion.

Il est constant que les marbres de la haute Égypte employés dans la décoration & dans la bâtisse des Egyptiens sont plus difficiles à travailler que nos marbres de France & d'Italie; ils sont donc plus durs & plus denses, & par conséquent plus pesans. Il est encore certain que les Égyptiens n'employoient point ordinairement le marbre blanc tel que nous le connoissons, & tel que les Grecs & les Romains l'ont employé; cependant la grande pyramide en étoit revêtue: voici ce que Maillet a dit à cette occasion.

*Voyage d'Ég.
page 228.*

Je fais qu'il ne se rencontre en Égypte aucune carrière de marbre blanc; mais je n'ignore pas aussi qu'il s'en trouve une sur les bords de la mer Rouge & aux environs du mont Sinaï, d'où ce marbre peut avoir été transporté en Égypte & être venu par terre en trois jours de marche jusqu'au pied de l'endroit où cette pyramide est située.

Hérodote n'ayant spécifié ni granite, ni porphyre, ni marbre noir ou pierre de touche, il seroit difficile d'évaluer le poids au juste, c'est-à-dire l'augmentation du poids au-dessus des marbres ordinaires; mais comme M. le comte de Caylus prend toujours dans les calculs de ce Mémoire le moindre poids, il n'estime celui du pied cube de cette

chapelle qu'à deux cents cinquante livres, poids approchant, mais un peu supérieur à celui de nos marbres ordinaires; ainsi la dévotion d'Amasis pesoit cinq cents soixante-dix mille trois cents trente-trois livres quand elle a été transportée d'Éléphantine à Saïs.

M. le comte de Caylus s'étoit d'abord persuadé que le bâtiment nécessaire pour le transport de cette chapelle ne pouvoit être qu'un radeau, c'est-à-dire un assemblage de bois liés ensemble, & dont le fond est plat; mais ce genre de bâtiment présente ici plusieurs difficultés qu'il est bon d'examiner.

Les bois les plus forts d'équarrissage & de longueur, sont les seuls qui puissent convenir pour porter & soutenir un corps du poids qu'on vient d'exposer; de petits bois réunis le pourroient soutenir, mais quelle solidité pourroient-ils avoir pour une navigation de cette longueur & de cette durée? ils n'auroient pu résister quand le radeau auroit touché ou qu'il seroit arrivé à terre; il falloit même que ce radeau fût d'une plus grande étendue en longueur & en largeur que la chapelle; on ne pouvoit lui donner moins de douze à quinze pieds tout autour, cet espace étoit nécessaire pour la manœuvre du grand nombre d'hommes, d'engins, de leviers, de rouleaux, &c. employés à placer la chapelle sur le radeau ou à la déplacer; il auroit même été nécessaire de donner plutôt vingt pieds que quinze à cette largeur, si même on ne lui en avoit pas donné davantage: un pareil radeau soulagé même par les tonneaux vides qu'on a coutume de placer dans leur construction, auroit exigé un grand nombre de pieds cubes de bois, car il auroit fallu les étendre en superficie plutôt qu'en profondeur, pour que le radeau prît moins d'eau: mais l'Égypte étoit bien éloignée de produire des bois de la force nécessaire à une pareille construction; il faut donc croire non-seulement qu'on a banni tous les moyens de papyrus & de roseau dont on se servoit ordinairement pour la navigation du Nil & des canaux, mais qu'on est parvenu à tirer des arbres de la haute Égypte ou de

l'Éthiopie; car il est constant que ces difficultés ont été levées. La chapelle est arrivée à Saïs; nous ne pouvons par conséquent réfléchir que sur les moyens plus ou moins possibles pour deviner ceux qu'on a employés pour l'exécution.

Nous sommes peu instruits des productions de ces montagnes. On sait que les Égyptiens en tiroient le cedria, cette gomme dont M. le comte de Caylus a parlé dans nos Mémoires à l'occasion des embaumemens; les cèdres qui la produisent sont du même genre que ceux du Liban; mais ils ont quelques différences, & il y a beaucoup d'apparence que les montagnes de la haute Égypte produisoient, comme celles de la Syrie, non-seulement ces deux espèces de cèdre, mais peut-être d'autres bois résineux & deux espèces de chênes, dont une étoit le chêne vert. Quoique nos chênes arrosés par les pluies, les brouillards & les autres humidités des pays froids soient plus légers que les arbres des pays chauds, cependant M. le comte de Caylus ne calcule le poids du radeau que sur le pied de nos bois de construction ordinaire.

Le poids de la chapelle étant de cinq cents soixante-dix mille trois cents trente-trois livres, les engins, outils & hommes nécessaires pour conduire, embarquer & débarquer, devoient ajouter au moins deux cents mille livres, car mille hommes à cent cinquante livres chacun font cent cinquante mille livres; il pouvoit y avoir plus de mille hommes sur ce bâtiment dans de certaines circonstances, les outils s'y trouvoient encore, ainsi c'est mettre bien bas tout ce que le radeau devoit porter si on ne le compte qu'à huit cents mille livres.

Chaque pied cube de chêne sec calculé sur le pied des nôtres, qui sont au moins de dix livres plus légers, est de soixante livres; le pied cube d'eau étant de soixante-dix livres, le bois ne peut supporter par-delà son propre poids que dix livres dans l'eau douce tant qu'il est sec; mais d'abord qu'il est dans l'eau & forcé d'y être plongé par quelque charge, il prend de l'eau & ne peut guère supporter plus de huit livres. En supposant cette estimation, il faudroit que le radeau contînt cent mille pieds cubes de bois, supposant encore douze pieds

excédans de chaque côté & vingt à chaque extrémité, la longueur du radeau devient de soixante-huit pieds, & la largeur de quarante-deux, ce qui donne pour surface deux mille huit cents cinquante-six pieds. Ce radeau devoit avoir près de trente-cinq pieds de profondeur, car trente-cinq multipliés par deux mille huit cents cinquante-six donnent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cents soixante, moindre que cent mille, nombre des pieds cubes nécessaires au radeau.

Cet examen a fait conclure à M. le comte de Caylus, que la chapelle dont il s'agit n'a point été conduite à Saïs sur un radeau, mais qu'on a dû se servir d'un bateau fort & solide, sur lequel on aura fait un plancher.

Ce bateau de vingt-cinq pieds de largeur, de quatre-vingts à cent pieds de longueur, de six pieds & demi de profondeur a pu porter toute cette charge, en faisant excéder le bateau dans toutes ses parties par un plancher, ou bien en lui donnant encore plus de largeur.

Ce dernier moyen paroît devoir être préféré, parce qu'il est plus vraisemblable. Quel que soit celui qu'on a employé pour le soulagement des poids ou l'augmentation des forces, on aura toujours peine à concevoir de quelle manière on a conduit cette chapelle de la carrière au bâtiment qui la devoit porter. M. le comte de Caylus croit qu'on a su profiter de l'eau, un des grands agens de la Nature, & que la pierre ayant été travaillée au niveau de l'inondation ordinaire (point connu & très-facile à remarquer); le bateau construit au-dessous de la carrière aura été facilement élevé par le Nil dans sa crûe jusqu'à la hauteur du plan de la chapelle, dont le chemin n'aura pas été plus long que la largeur du bateau. Quant au débarquement, l'eau peut avoir apporté la chapelle assez près du temple de Saïs, & les eaux étant retirées, on aura sacrifié le bateau & dépecé les bois qui le composoient; cependant nous voyons qu'il falloit conduire cette chapelle par terre au moins quelque distance pour la faire entrer dans le temple, ce qui ne fut pas exécuté.

M. le comte de Caylus examine ensuite le chemin que

la chapelle avoit à faire. Hérodote compte vingt-cinq journées d'Éléphantine à Saïs. La première de ces villes étoit sur le Nil, vers l'extrémité méridionale de l'Égypte, & la seconde étoit dans le Delta sur le canal Thermuthiaque qui se jetoit dans la mer par l'embouchure Sebennytique. Ptolémée place ces deux villes presque sous le même méridien, Saïs plus septentrional de six degrés quarante minutes; il en résulte une distance de cent soixante-six de nos lieues communes de vingt-cinq au degré. Les sinuosités du Nil rendoient la route plus longue à peu près d'une cinquième partie, c'est-à-dire que la navigation étoit d'environ deux cents lieues, qui donneront huit lieues pour chacune des journées marquées dans Hérodote.

Ce détail ne sert ici qu'à donner la distance réelle, car le bâtiment chargé d'un si grand poids n'a pu suivre la route ordinaire ni faire la même diligence; dans les trois années du voyage, il a fallu attendre trois inondations du Nil, nécessaires pour mettre le bâtiment à flot, & favorables d'ailleurs à l'embarquement & au débarquement de la chapelle; le nombre des deux mille bateliers placés sur le grand bateau ou disposés sur plusieurs petits bateaux n'étoit pas trop fort pour remorquer le bâtiment, le remettre à flot quand il avoit échoué, ou pour le gouverner & le maintenir dans le vrai fil de l'eau, en un mot pour le conduire.

Ici se présente une difficulté considérable; les canaux particuliers, dira-t-on, pouvoient-ils porter un pareil bâtiment? étoient-ils assez larges pour que le bâtiment ne mît aucun obstacle à la communication? étoient-ils par-tout assez profonds pour fournir la quantité d'eau suffisante? On ne peut répondre à ces questions que par le fait. Ce bâtiment est descendu par le Nil; il a donc trouvé par-tout une route possible. Hérodote nous apprend que les deux canaux de Bubaste avoient cent pieds de largeur, & les deux de Saïs trois cents; or c'est justement à Saïs que cette chapelle a été transportée.

Après avoir considéré cette chapelle du côté de son

volume, de son poids & de son transport, le travail & l'exécution demandent à être discutés. Hérodote ne détermine pas la qualité de la pierre dont cette chapelle étoit bâtie; mais nous pouvons parvenir à la connoître avec une grande apparence de certitude.

Les montagnes de la haute Égypte, & par conséquent celles dont Éléphantine est environnée, ne fournissent que des granites, des porphyres & des marbres noirs de la plus grande dureté.

A cette occasion, on ne peut s'empêcher d'admirer les sages combinaisons de la Nature; toute pierre d'une autre qualité n'auroit point convenu à l'Égypte, le Nil l'auroit détruite ou emportée dans les temps de ses inondations. On répondra peut-être que les temples & les habitations étoient bâtis sur des hauteurs qui devenoient des îles pendant la crûe de ce grand fleuve, mais combien d'ouvrages nécessaires & importans étoient couverts par l'inondation? combien d'autres avoient leurs fondations sous les eaux tous les ans & pendant un quart de l'année? Cette circonstance inévitable a certainement beaucoup contribué au grand appareil que les Égyptiens ont employé dans leur bâtisse, pour la rendre aussi solide que nous la voyons : la nécessité où ils étoient de se garantir d'un inconvénient qui détruit les bâtimens avec tant de facilité, a dû produire cet effet dans leur conduite : aussi les montagnes de la haute Égypte sont pleines, c'est-à-dire qu'elles ne sont disposées ni par bancs ni par lits; en conséquence on peut y tailler des blocs d'une aussi grande étendue qu'on en a le pouvoir ou la volonté; les obélisques en sont une preuve que les ruines de Rome ont rendu sensible à toute l'Europe; d'ailleurs on peut assurer que les matières que produisent les carrières ne présentent ni bouzin sur la croûte ni lit dans l'intérieur.

Les carrières des anciens n'étoient ni creuses ni profondes comme les nôtres, c'est-à-dire faites comme des puits; ils ouvroient une montagne par le flanc, comme on peut le remarquer entre plusieurs autres dont le travail est encore

apparent, à Saragouffe, l'ancienne Syracuse, où l'on fait voir aux étrangers ce qu'on appelle l'oreille de *Denys le tyran*, & qui n'est autre chose qu'une carrière découverte, dont on a tiré une prodigieuse quantité de pierres. Nous devons donc croire que les carrières de la haute Égypte étoient travaillées à découvert sur la pente & dans le flanc des montagnes : non-seulement les voyageurs le certifient, mais plusieurs traits faciles à remarquer dans l'histoire nous en assurent ; d'ailleurs les Égyptiens étoient trop éclairés pour ne pas profiter des circonstances qui rendoient le travail & l'embarquement de leurs matériaux plus aisés ; cette raison les a conduit à se servir de la pente des eaux pour la facilité du transport : aussi doit-on se persuader que les secours simples indiqués par la Nature ont été le principe de toutes les grandes entreprises des Égyptiens ; cette réflexion ne diminue ni les connoissances ni le mérite de cette sage nation. La basse Égypte ne fournissoit aucune espèce de pierre ; elle a été de tous les temps obligée de recourir à la haute. Le travail de cette chapelle en dedans comme en dehors a donc été fait à découvert, c'est-à-dire sur le flanc d'une montagne : quand on n'en auroit pas d'autre preuve, il suffiroit de considérer quelle force inconcevable il auroit fallu employer pour tirer des blocs de ce genre & de ce poids d'une carrière profonde ; on peut encore assurer, sans qu'Hérodote en ait parlé, que ce travail a été exécuté dans le lieu le plus voisin du Nil & le moins difficile pour l'embarquement ; cependant avec de telles précautions & d'autres encore que l'objet présent faisoit naître, les opérations indispensablement nécessaires présentent encore beaucoup de difficultés.

Voici l'idée que s'étoit formée M. le comte de Caylus du procédé des ouvriers dans la carrière. On tailloit le bloc sur le penchant d'une montagne & selon les dimensions données ; la face que l'on régaloit absolument à découvert n'étoit pas la plus difficile, l'on choisissoit sans doute une des plus étendues ; mais c'étoit un pénible ouvrage que d'isoler & de dégager les trois autres ; il falloit ouvrir dans chaque partie des tranchées
pour

pour faciliter le travail dans toute la hauteur du pourtour de la chapelle & pour détacher de la montagne toutes les faces du bloc. On conçoit aisément que cet ouvrage exigeoit beaucoup de temps, si l'on réfléchit sur la dureté de la matière, sur le peu de commodité des ouvriers & sur le petit nombre qui pouvoit travailler à la fois. Il faut bannir pour cette espèce de bâtiment toutes les idées de toits connus & pratiqués dans les pays froids, nécessaires, dit-on, pour l'écoulement des neiges & des eaux de la pluie. Cet usage étant inconnu en Égypte, il seroit absurde de le supposer pour une chapelle; mais ce corps plan ou cette partie supérieure qui tenoit lieu de toit a exigé beaucoup de travail pour être séparé de la montagne; & ce travail aura été plus ou moins considérable selon la disposition de cette même montagne, c'est-à-dire selon l'angle qu'elle formoit par rapport au plan total de l'ouvrage dont il est question. Cependant ces difficultés réelles & très-étendues ne sont rien en comparaison du moyen qu'il a fallu employer pour détacher le fond ou le plancher de ce petit bâtiment: car enfin on ne retourne point un bloc de ce poids & de ce volume pour le travailler commodément de tous les sens, & même pour y parvenir il faudroit toujours l'avoir détaché du solide de la montagne; cette opération nécessaire, de quelque façon qu'elle ait été exécutée, paroît la plus difficile de toutes celles que cette entreprise a pu exiger. Si l'on vouloit croire que pour diminuer le poids & la difficulté du travail on n'ait point conservé de plancher, tous les terrains sur lesquels on aura voulu placer cette chapelle pouvant également en servir; les proportions données par Hérodote nous ôtent cette ressource; le dessus auroit été trop épais, il auroit eu quatre pieds, puisque la hauteur extérieure est de dix pieds sept pouces, & l'intérieure de six pieds sept pouces, tandis que les côtés n'ont qu'un pied & demi, & même moins: mais quand cette chapelle n'auroit porté que sur le bas de ses quatre murs, il aura toujours été nécessaire de dégager ces parties du fond, & pour y parvenir il a fallu également soutenir & étayer toute la chapelle, sans cette précaution, qui demande même une fouille creusée

fort au-dessous du plan, il n'a pas été possible de travailler sous œuvre: quel ouvrage que celui de ces fouilles prises en dessous? quelle force ont exigé les étais? quel danger dans l'opération?

Quant au travail nécessaire pour évier l'intérieur de la chapelle, c'est une affaire de patience. On ne pouvoit placer qu'un ouvrier pour commencer l'ouverture d'une porte placée dans une des parties du mur, & quand l'ouverture est devenue assez grande, on a augmenté le nombre des ouvriers à proportion du nouvel espace; mais ces ouvriers ont été obligés de travailler pendant long-temps aux flambeaux pour terminer le vide de l'intérieur, & leur ouvrage, difficile par lui-même, étoit encore ralenti par le défaut du jour.

Hérodote ne nous a point appris le nombre des années qu'on a employées au travail de cette chapelle; selon ce que l'on vient d'entendre, il doit avoir été plus long que celui du transport: non-seulement on n'a jamais pu placer sur cet ouvrage un grand nombre d'ouvriers à la fois, loin d'avancer ils n'auroient fait que se nuire & s'embarrasser; mais on doit encore faire attention qu'un homme qui ne peut travailler ces matières qu'en les piquant, ne tire pas dans une journée plein la main de ces marbres durs; car il est nécessaire, pour ainsi dire, de les mettre en poudre pour les détacher de la masse. Il ne faut point chercher ici du merveilleux ni dire, pour se tirer d'affaire, que les anciens avoient des secrets que nous n'avons plus. On fait l'impression que de pareilles suppositions produisent sur l'esprit des hommes sages; ils avoient des moyens sans doute, mais dont le merveilleux consiste dans la grandeur de l'entreprise & de l'exécution, car il est difficile de supposer des voies différentes en général de celles que nous employons à la vérité en petit. Sans entrer dans une discussion qui ne serviroit qu'à prouver le peu de connoissances des modernes, il est plus simple d'admirer l'industrie & les connoissances des anciens, principalement par rapport aux forces mouvantes, & de convenir que nous sommes bien éloignés de les égaler en ce point.

Il ne faut pas sortir de l'Égypte, si l'on veut aller de merveille en merveille; Hérodote nous fournit, dans le même

endroit, un autre exemple de même genre, encore beaucoup plus considérable.

Il y a, dit-il, dans la ville de Butos un temple d'Apollon & de Diane, outre celui de Latone, dans lequel il se rend des oracles; ce dernier temple est grand, & il a des portiques de dix orgyes de haut : de tout ce que j'y vis, voici ce qui m'a causé la plus grande surprise. Il y a dans l'enceinte, consacrée à Latone, un temple fait d'une seule pierre en hauteur & en longueur; les côtés en sont égaux; chacune de ces dimensions est de quarante coudées: la couverture de la partie supérieure est une autre pierre, ayant un entablement de quatre coudées. Ce temple est, de tout ce que j'ai pu voir, la chose la plus surprenante.*

* 40 coudées.

Les proportions de ce bloc sont, à peu de chose près, d'un poids sept à huit fois plus fort que celui du bloc de Saïs; chaque face a quarante coudées; réduites à notre mesure, elles valent cinquante-trois pieds huit lignes: toutes les dimensions de ce bloc étant égales, il formoit un cube parfait de cent quarante-neuf mille trois cents quarante-cinq pieds. Cette mesure est celle du bloc plein; mais comme l'auteur ne rapporte point les dimensions de l'intérieur, on ne peut dire quel étoit le poids restant, ni quelle étoit l'épaisseur ou la solidité des quatre murs: quelque diminution que le vide ait pu causer, il est bien étonnant qu'on ait transporté une pareille masse; quoiqu'Hérodote ne dise rien à cet égard, cette chapelle a nécessairement voyagé; supposé même qu'elle ait été tirée des carrières situées auprès de Memphis, & dont on avoit fait des ouvrages admirables, selon Hérodote, ce voyage, quoique plus court que celui d'Éléphantine, présentera toujours de grandes difficultés à surmonter.

Toutes les circonstances sont égales entre les deux chapelles; mais le bloc de cette dernière étant d'une proportion si considérablement supérieure, produit un étonnement qui éblouit & déconcerte, pour ainsi parler, l'imagination même.

M. le comte de Caylus est porté à croire que la chapelle de Butos, sortoit des carrières d'Éléphantine plutôt que de celles de Memphis; & la raison qu'il en apporte, c'est qu'Amasis avoit sans doute fait choix, pour la chapelle de Saïs, de la

carrière la plus convenable & la plus commode de toutes celles qu'il pouvoit faire ouvrir : de plus, Hérodote dit que les carrières d'Éléphantine étoient les plus vastes & les plus propres aux grands ouvrages ; or Butos étoit située sept lieues encore par de-là Saïs, vers l'embouchure Sébennytique ; & ce surplus d'éloignement est encore un objet considérable par rapport à une si lourde masse.

Si d'un autre côté on calcule le poids de cette chapelle ; si l'on compare ses dimensions avec celles de Saïs, on verra clairement que cette dernière ayant été conduite par deux mille hommes entendus dans la navigation, & qui ont employé trois années à la rendre à sa destination, celle de Butos, dont le chemin étoit plus long, le volume & par conséquent le poids incomparablement plus forts, n'a pu être conduite ni placée dans le temple de Latone, sans qu'on ait employé de plus grands moyens pour y parvenir ; d'autant plus que les forces ne suivent pas l'augmentation numérale des poids : il faut d'ailleurs compter plus de temps pour le travail dans la carrière & pour la construction du bateau qui doit emporter un plus grand nombre de pieds cubes de bois, & qui, par toutes ces raisons, a tiré beaucoup plus d'eau.

Il est cependant nécessaire d'observer que le passage d'Hérodote donne deux morceaux à cette dernière chapelle, c'est-à-dire que le toit ou la couverture étoit composé d'une autre pierre : il est vraisemblable que ces deux morceaux ont été embarqués séparément ; mais quelle tranche que la surface de ce toit ? elle avoit cinquante-trois pieds huit lignes dans tous les sens.

Pour concevoir plus aisément les paroles d'Hérodote au sujet de cette grande pierre, il faut se représenter qu'elle est plate, selon l'usage des toits égyptiens, & que l'entablement, de quatre coudées ou de cinq pieds trois pouces huit lignes de Paris, est formé par une épaisseur conservée à la pierre sur chacune de ses extrémités ; car il y a grande apparence que pour diminuer le poids de cette tranche, elle fut creusée dans le milieu de sa surface intérieure ou extérieure : il faut croire

encore que cet entablement, si clairement énoncé, avoit un peu plus de largeur que le corps de la chapelle; cette circonstance étoit nécessaire pour distinguer cet entablement, & c'est par-là qu'il mérite le nom qu'on lui donne. Les Égyptiens n'ayant eu aucun ordre arrêté, on ne peut estimer cette saillie; d'ailleurs l'épaisseur de l'entablement, & celle qu'on avoit conservée à la tranche, n'étant point spécifiées, il est impossible d'en donner ni le poids ni le cube; on voit seulement que l'un & l'autre étoient considérables.

La séparation de ce monument en deux parties a pu diminuer la difficulté du travail dans la carrière, & faciliter peut-être quelques-uns de ses mouvemens dans le transport; mais de combien le poids du corps de cette dernière chapelle étoit-il plus fort que celui de la chapelle de Saïs? nous ne pouvons comparer, avec quelque précision, que le poids de leur plein avant que d'être évidées: la petite chapelle pesoit au moins cinq mille quatre cents quatre-vingt-huit pieds cubes, & celle de Buto environ cent quarante-neuf mille trois cents quarante-cinq, sans la couverture.

Et quelle machine que celle dont on s'est servi pour élever ce toit, quand la chapelle a été mise en place? il a fallu guinder, sur des murs de cinquante-trois pieds de haut, une pierre d'un poids énorme & telle qu'on vient de la décrire.

Après avoir admiré les soins de tout un peuple pour construire & pour élever, combien doit-on détester la mémoire de ceux dont la méchanceté a trouvé assez de forces & de moyens pour détruire jusqu'à des monumens pareils? Il est vrai que la chute des colonnes & la destruction des temples construits en Égypte avec de si grandes parties, ont pu briser ces prodiges de l'art, & que leurs fragmens peuvent être cachés aujourd'hui sous des décombres; mais l'Égypte, cette contrée autrefois le berceau & le séjour des Sciences & des Arts, étant aujourd'hui le siège de la plus profonde ignorance, il n'est pas étonnant que les restes prodigieux de ces chapelles, qui doivent encore exister, nous soient inconnus.

Granger, dans son voyage d'Égypte, imprimé à Paris en
E. iij.

1745, fait la description d'une chapelle de Latone qu'il a vue dans les ruines de Buto; mais les dimensions qu'il en donne sont si différentes de celles qu'a données Hérodote, qui étoit aussi témoin oculaire, plusieurs autres circonstances de cette bâtisse s'accordent si peu avec celle dont nous parlons, qu'il en résulte évidemment ou que Granger n'a pas bien vu la chapelle qu'il décrit, ou qu'il ne décrit pas celle qu'avoit vue Hérodote.

Ces grands efforts de mécanique paroissent sur la scène du monde dans le même temps que les Égyptiens; on peut soupçonner avec quelque vraisemblance qu'ils ne les ont point empruntés d'aucune autre Nation; car on ne voit sur la terre aucun vestige d'une magnificence égale à celle des Égyptiens, en grandeur, en projet, ainsi qu'en exécution. Les Romains paroissent avoir connu quelques-uns de ces grands moyens; les obélisques transportés à Rome & élevés dans la ville, les colosses placés & déplacés sans avoir causé le moindre étonnement aux historiens contemporains, sont des preuves de fait qu'on ne peut mettre en doute: enfin toutes les traces de ces grandes opérations se sont évanouies, & paroissent avoir été enlevées sous les ruines de l'empire Romain. Cependant elles subsistoient encore, du moins on en voit paroître un rayon brillant dans le v.^e siècle; le tombeau de Théodoric, roi des Goths, qui subsiste à Ravenne, nous présente le dernier exemple de ces grands efforts de mécanique dans tous les genres, de taille, de transport & de pose.

*Rubens, hist.
Ravenn. l. III.*

Ce monument est peu connu; il est vrai que quelques auteurs en ont parlé, mais sans aucune exactitude. M. Soufflot, connu de toute la France par ses grands talens dans l'architecture, avoit, dans son voyage d'Italie, dessiné & mesuré ce tombeau sur les lieux avec l'attention la plus scrupuleuse. M. le comte de Caylus le pria de lui en communiquer les détails; voici la description que lui envoya M. Soufflot, & que nous allons insérer toute entière.

« En admirant avec vous, Monsieur, l'immensité des blocs
 » que les Égyptiens avoient su tirer des carrières, transporter sur
 » le Nil par des distances de deux cents lieues, & mettre en

place, j'eus l'honneur de vous dire que les Goths n'avoient « point ignoré les moyens de faire des choses étonnantes dans « le même genre, & que le tombeau élevé dans la ville de « Ravenne au roi Théodoric, par sa fille Amalasonte, en étoit « une preuve, puisque son dôme monolithe avoit été taillé dans « un bloc de pierre d'Istrie, bien plus considérable que la chapelle « de Saïs; vous m'en demandâtes un détail, que je joins ici. «

Cette pierre, qui par son plan est octogone à l'extérieur, « circulaire dans son intérieur, a trente-quatre pieds de diamètre « hors œuvre, & vingt-neuf dans œuvre; elle forme une calotte « de six pieds un pouce d'exhaussement intérieurement, & de « sept pieds & demi extérieurement; on lui a conservé trois pieds « d'épaisseur, & on a réservé sur le sommet un dés ou socle de « neuf pouces de hauteur: ces trois pieds neuf pouces joints aux « six pieds un pouce du renfoncement de la calotte, donnent « deux pieds dix pouces pour l'épaisseur totale du bloc, qui « multipliés par le produit des trente-quatre pieds en carré qu'il « devoit avoir au moins en le tirant de la carrière, produisent « un cube de onze mille trois cents soixante-sept pieds. Cette « nature de pierre, autant qu'il m'en souvient, doit peser au « moins deux cents livres le pied cube; par conséquent le bloc, sur « la carrière, devoit peser deux millions deux cents quatre-vingts « mille livres, & plus encore pour peu qu'on eût laissé quelques « pouces dessus, dessous & par les côtés, comme cela se fait « ordinairement. «

Si l'on eût coupé ensuite les quatre angles pour former les « huit pans, le bloc auroit été réduit à neuf mille quatre cents pieds « cubes, & au poids d'un million huit cents quatre-vingts mille « livres: quand on auroit encore diminué ce poids de moitié, « en ébauchant le bloc par-dessus, & creusant l'intérieur, du « moins en partie, car il seroit peut-être devenu trop casuel pour « le transport en le taillant tout-à-fait sur la carrière, il aura « toujours pesé neuf cents quarante mille livres, c'est-à-dire près « d'un tiers plus que la chapelle monolithe qu'Amasis avoit fait « venir d'Éléphantine à Saïs, & c'est dans cet état qu'il a fallu « le transporter des carrières d'Istrie, à travers le golfe Adriatique, «

» à Ravenne, le voiturer ensuite près du tombeau, & l'élever
 » sur le mur d'enceinte à quarante pieds de hauteur, peut-être
 » après avoir achevé de le tailler à pied d'œuvre. Il est à remarquer
 » qu'en le taillant on avoit réservé tout autour extérieurement
 » des espèces d'anses, qui paroissent avoir été destinées à passer
 » un gros cable, au moyen duquel on le conduisoit peut-être
 » sur un plan incliné, construit en bois comme une espèce de
 » chaussée pentive jusque sur les murs, par le moyen de cabestans
 » placés sur un autre plan incliné du côté opposé; c'est de cette
 » manière à peu près que l'on charge, au port de Carare, les
 » gros blocs sur les bâtimens qui doivent les transporter, que
 » l'on tire sur la terre, & qu'on lance ensuite à la mer lorsque
 » le fardeau y est solidement placé. »

M. le comte de Caylus termine son Mémoire par cette réflexion, que les Anciens l'ont emporté de beaucoup sur les Modernes par rapport à l'emploi des forces mouvantes, & que Zabaglia est jusqu'ici l'homme qui a le plus approché des Anciens, par la simplicité de ses moyens.



COMPARAISON

De quelques anciens Monumens des diverses parties de l'Asie.

L'ACADÉMIE étoit fort occupée des rapports qui se rencontrent entre l'ancienne Égypte & la Chine; M. de Guignes, éclairé par la grande connoissance qu'il a de la langue & de l'histoire Chinoise, avoit le premier soupçonné ces rapports: il en découvroit sans cesse de nouveaux; & cette étude, qu'il continue avec succès, multiplie les preuves d'un fait ignoré jusqu'à présent; c'est que la Chine n'est, selon toute les apparences, qu'une colonie de l'ancienne Égypte. M. l'abbé Mignot, par les savantes Dissertations imprimées dans les Volumes que l'Académie donne actuellement au Public, disputoit en faveur de l'Inde l'honneur de l'antériorité sur l'Égypte. M. le comte de Caylus, toujours favorable aux Égyptiens, s'est présenté comme partie intervenante dans ce procès intéressant pour la république des Lettres; dans l'usage où il étoit de ne porter que sur les Arts le flambeau de l'érudition, il n'a employé que les monumens pour appuyer son opinion: il est, selon lui, incontestable que les Assyriens, les Mèdes & les Perses ont tiré leurs connoissances de l'Égypte. Si donc on retrouve chez les Chinois des monumens pareils à ceux de ces anciens peuples, il s'ensuivra que la Chine en a reçu le modèle de l'ancienne Égypte. M. le comte de Caylus ne donne pas cette preuve comme suffisante pour établir que la Chine a été peuplée par une colonie Égyptienne; il convient que la manière égyptienne auroit pu passer dans l'Inde & à la Chine par la simple imitation des pays intermédiaires; ce n'est qu'une conjecture vraisemblable, & quelque parti que l'on prenne, le résultat tournera toujours à la gloire des Égyptiens, que M. le comte de Caylus avoit à cœur.

Il débute, dans son Mémoire*, par la description de deux
Hist. Tome XXXI.

. F

* Lû à l'Assemblée publiq. de la Saint-Martin
1763.

Liv. I.

monumens que rapporte Hérodote. Le premier est l'enceinte d'Ecbatane : *Les Mèdes, dit Hérodote, bâtirent à Déjocès, qu'ils avoient reconnu pour Roi, un château avec de bonnes fortifications : ensuite on bâtit la ville ; il fit faire de grandes & fortes murailles enfermées les unes dans les autres ; ce sont autant de cercles, qui ne surpassent celui qui est extérieur que de la hauteur des créneaux : l'assiette du lieu, qui est une colline, favorise ces gradations de hauteur, & l'industrie des hommes en a profité. Ces enceintes, qui communiquent l'une à l'autre, sont au nombre de sept ; dans la dernière sont le palais & les trésors du Roi ; la plus spacieuse est à peu près égale à l'enceinte d'Athènes : les créneaux de la première sont peints de blanc ; ceux de la seconde, de noir ; ceux de la troisième, de pourpre ; de la quatrième, de bleu ; de la cinquième, de sandaraque ou de roux ; & des deux dernières, les créneaux de l'une sont argentés, & ceux de l'autre sont dorés.*

Il est impossible, dit M. le comte de Caylus, de méconnoître à ce récit la disposition générale de plusieurs villes de la Chine, telle qu'on la voit encore aujourd'hui ; & cette disposition est encore plus marquée dans toutes les villes de l'Inde, soit pour la variété de la couleur donnée aux murailles, soit pour la répétition des enceintes.

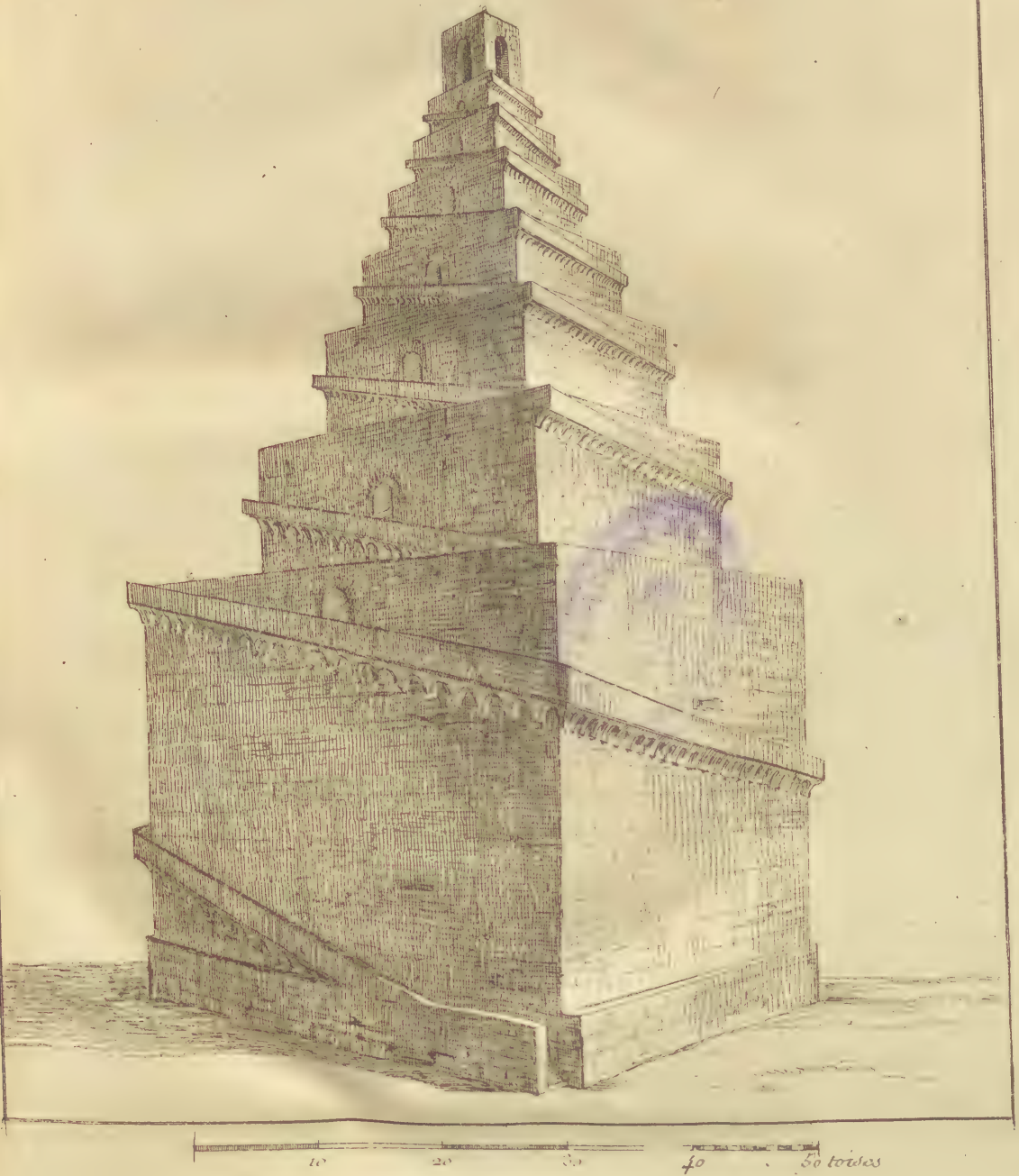
Cet article ne demande pas une plus grande discussion ; M. le comte de Caylus ajoute seulement qu'Hérodote donne à la plus grande enceinte d'Ecbatane la même étendue qu'à celle d'Athènes ; or, selon M. d'Anville, l'enceinte d'Athènes étoit d'environ trois de nos lieues communes.

Ibid.

Il passe au second monument ; c'est la tour de Bélus à Babylone ; peu satisfait de tous les desseins qui ont été donnés de cette tour jusqu'à présent, il en a fait graver un nouveau, d'après la description d'Hérodote, dont il rapporte ainsi les paroles :

Planche 1.^{re}

Au milieu de chaque enceinte de la ville de Babylone on voit un enclos de murailles, dont l'un enferme le palais du Roi, & l'autre le temple de Jupiter-Bélus ; il y a, au milieu de ce temple, une tour solide, qui a un stade d'épaisseur & autant de



Tour du Temple de Jupiter Belus Herodote liv. 1.



hauteur ; sur cette tour une seconde , ainsi il y en a jusqu'à huit les unes sur les autres : on monte à chaque tour par des degrés qui vont en tournant par le dehors , & au milieu de chaque escalier il y a une retraite & des sièges de repos. Dans la dernière tour il y a un grand temple , où l'on voit un lit de parade , & auprès une table d'or.

L'épithète de *solide*, qu'Hérodote donne à cette tour, nous apprend qu'elle étoit massive, & les escaliers placés en dehors confirment cette opinion : l'auteur ne dit point si elle étoit ronde ou carrée, il est vraisemblable que le terrain du temple de Bélus étant carré, on a donné la même forme à la tour ; cet usage étoit celui de l'Égypte ; les Égyptiens ne nous ont laissé aucun monument public dont l'élévation ait été circulaire. La base, dont la hauteur étoit égale à la largeur, présentait un bâtiment considérable, puisque le stade babylonien étoit de quarante-un ou de quarante-deux toises de Paris, ce qui fait environ deux cents cinquante pieds courans, suivant les mesures données dans nos Mémoires par M. d'Anville, sur le temple de Bélus ; mais cette première tour étant surmontée de sept autres tours, dont les proportions de hauteur & de largeur doivent avoir été diminuées successivement, on doit par conséquent supposer cette partie plus que doublée, augmentée même d'une trentaine de pieds, ce qui doit avoir produit une hauteur totale d'environ cinq cents trente pieds. Cette tour étoit orientée comme les pyramides égyptiennes.

*Tome XXVIII,
page 255.*

La tour ou le clocher de Strasbourg est, sans contredit, le bâtiment le plus élevé de l'Europe ; il a quatre cents quatre-vingt-quatorze pieds d'Alsace, qui font quatre cents cinquante-trois pieds deux pouces & quelques lignes de Paris, le pied valant treize pouces une ligne de celui de Strasbourg ; par conséquent cette tour a vingt-quatre pieds de plus en élévation que le dôme de Saint-Pierre de Rome, & tous les deux sont inférieurs à la tour de Bélus. Cependant la tour de Strasbourg est appuyée contre une église, & portée par la largeur considérable d'un portail qui triple sa base, & ces soutiens accompagnent au moins la moitié de son élévation ; de plus, la longueur de sa

flèche & de son aiguille, très-légère & très-diminuée, est comptée avec raison dans ce grand nombre de pieds; on pourroit aussi faire quelques observations sur le vide qui règne dans cette éguille, absolument percée à jour.

M. le comte de Caylus montre ensuite les rapports que la tour de Bélus peut avoir avec les bâtimens que l'on voit très-ordinairement à la Chine.

T. II, p. 109.

Le P. du Halde dit, dans la description de ce pays: *Les tours élevées dans presque toutes les villes, sur-tout dans de certaines provinces, ne sont pas un des moindres ornemens qui les embellissent; elles sont de plusieurs étages, & vont en diminuant à mesure qu'elles s'élèvent, avec des fenêtres de tous les côtés de chaque étage; celle de Nanking, dans la province de Kiang-nan, est la plus célèbre, on l'appelle communément la grande tour ou la tour de porcelaine.*

Voy. planche II.

Page 135.

Le P. du Halde donne à cette tour plus de deux cents pieds d'élévation; M. le comte de Caylus l'a fait graver, d'après l'estampe que le P. Kirker en a donnée, dans les monumens de la Chine.

Ces tours chinoises sont terminées par des temples ou des chapelles, car ces bâtimens ont tous la divinité pour objet, ainsi que la tour de Bélus; & cette destination est encore une preuve de leur commune origine.

M. le comte de Caylus touche ici, en passant, la conformité de plusieurs usages entre l'ancienne Égypte d'une part, les Indes & la Chine de l'autre. Les Indiens, selon Diodore, obligeoient les enfans de suivre la profession de leurs pères; la fête des lampes en Égypte, décrite par Hérodote dans son second livre, ressemble si parfaitement à celle des lanternes, établie à la Chine depuis un temps immémorial, que la description de la première peut servir à la seconde: la muraille de cent cinquante stades, que Sésostris fit construire pour fermer l'Égypte du côté de l'orient, selon Diodore, doit avoir donné aux Chinois l'idée de leur grande muraille.

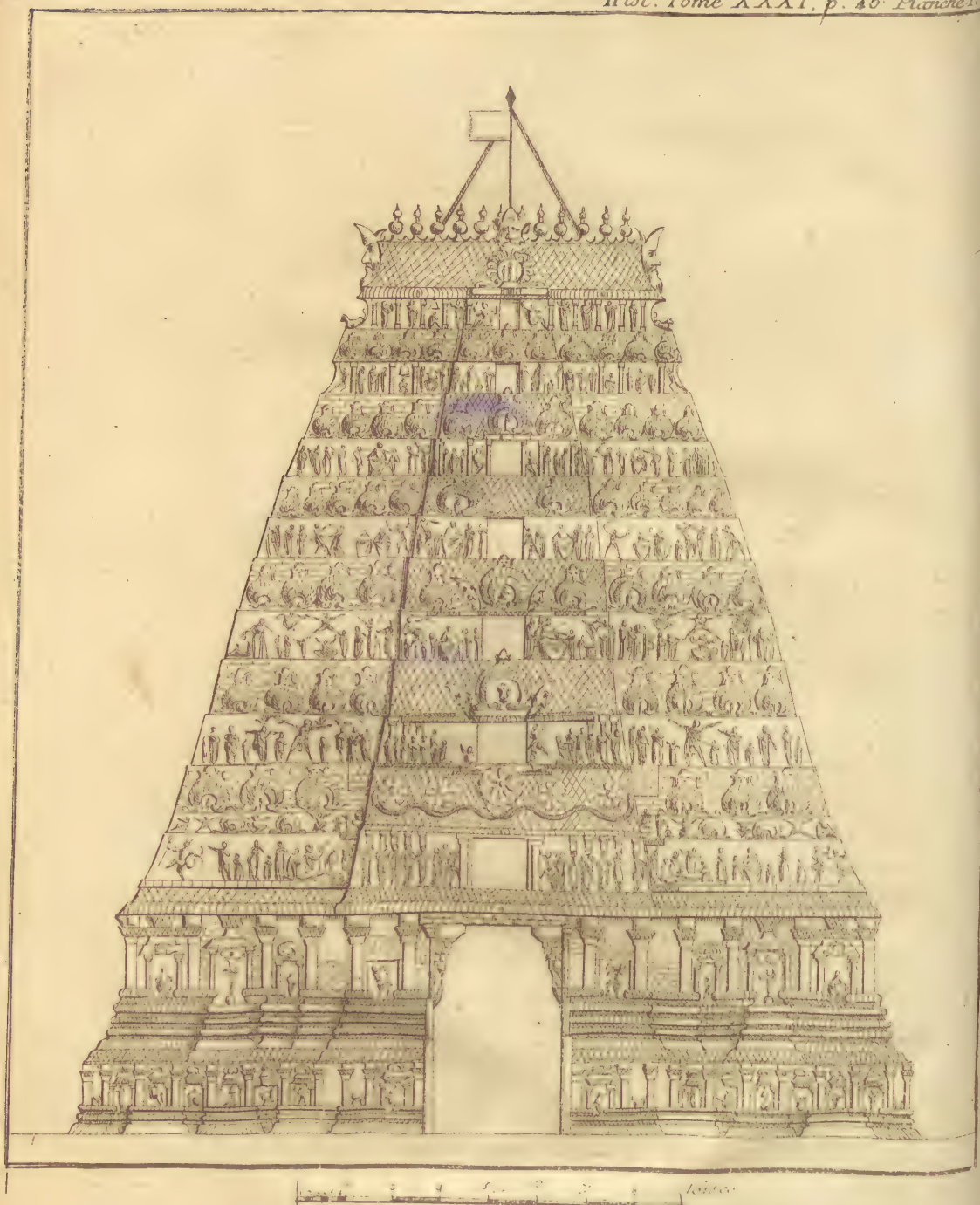
On retrouve dans l'Inde des pyramides; ces bâtimens caractérisent l'Égypte, & on ne peut en disputer l'invention aux Égyptiens: M. le comte de Caylus présente ici une



La Grande Tour de Nanking; ou la Tour de Porcelaine. Kwakeri, Monument







Porte de la Pagode de Chalambrom ou de
Chilambarum dans l'Inde.

construction de forme pareille, que l'on voit à Chalembrum sur la côté de Coromandel, à quinze lieues au sud de Pondichéry.

Entre plusieurs monumens de même espèce que l'on voit dans l'Inde, M. le comte de Caylus a préféré celui-ci, parce qu'il lui a paru un des plus beaux, & qu'il a été dessiné avec soin sur les lieux, par M. du Rocher de la Périgne, Ingénieur au service de la Compagnie. *Voy. pl. III.*

Les bandes indiquées sur le dessin sont de cuivre, & recouvrent absolument la surface de la pyramide. Il y a trois autres pyramides pareilles, qui, avec celle-ci, servent de portes d'entrée à l'enceinte de la pagode ou du temple de Chalembrum. On nétoyoit ces bandes, & l'on donnoit au cuivre une couleur d'or une fois par année, avant cette dernière guerre; mais les malheurs qui en ont été une suite, ont écarté les habitans & diminué les aumônes. Selon la description dont ces dessins étoient accompagnés, ces bâtimens sont construits de pierres de taille, dont la longueur est communément de quarante pieds, la largeur de quatre pieds dix pouces, & l'épaisseur de cinq pieds & demi. Cette construction rappelle la manière de bâtir des Égyptiens; voici les paroles de M. du Rocher de la Périgne: *Ils dressoient toutes les colonnes, & lorsqu'ils les avoient placées, ils mettoient dessus d'autres pierres qui servoient de poutres, sur lesquelles ils en arrangeoient d'autres, qui formoient la terrasse.*

Mais cette bâtisse n'est poussée, dans ces pyramides, qu'à la hauteur de trente pieds, le reste est continué en brique jusqu'au sommet. La hauteur totale de ces bâtimens est de cent douze pieds, & la fondation de dix-sept pieds. La face de la pyramide, qui est ici représentée, est une des plus larges, car les parties latérales paroissent, selon le plan général, avoir un tiers moins de largeur à leur base; cette face est en même temps une de celles qui servent de passage, & l'on trouve dans le milieu de cette épaisseur l'escalier, qui monte jusqu'au sommet, & dont l'ouverture, ainsi que le péristyle, est orné par des pilastres. *Voy. pl. III.*

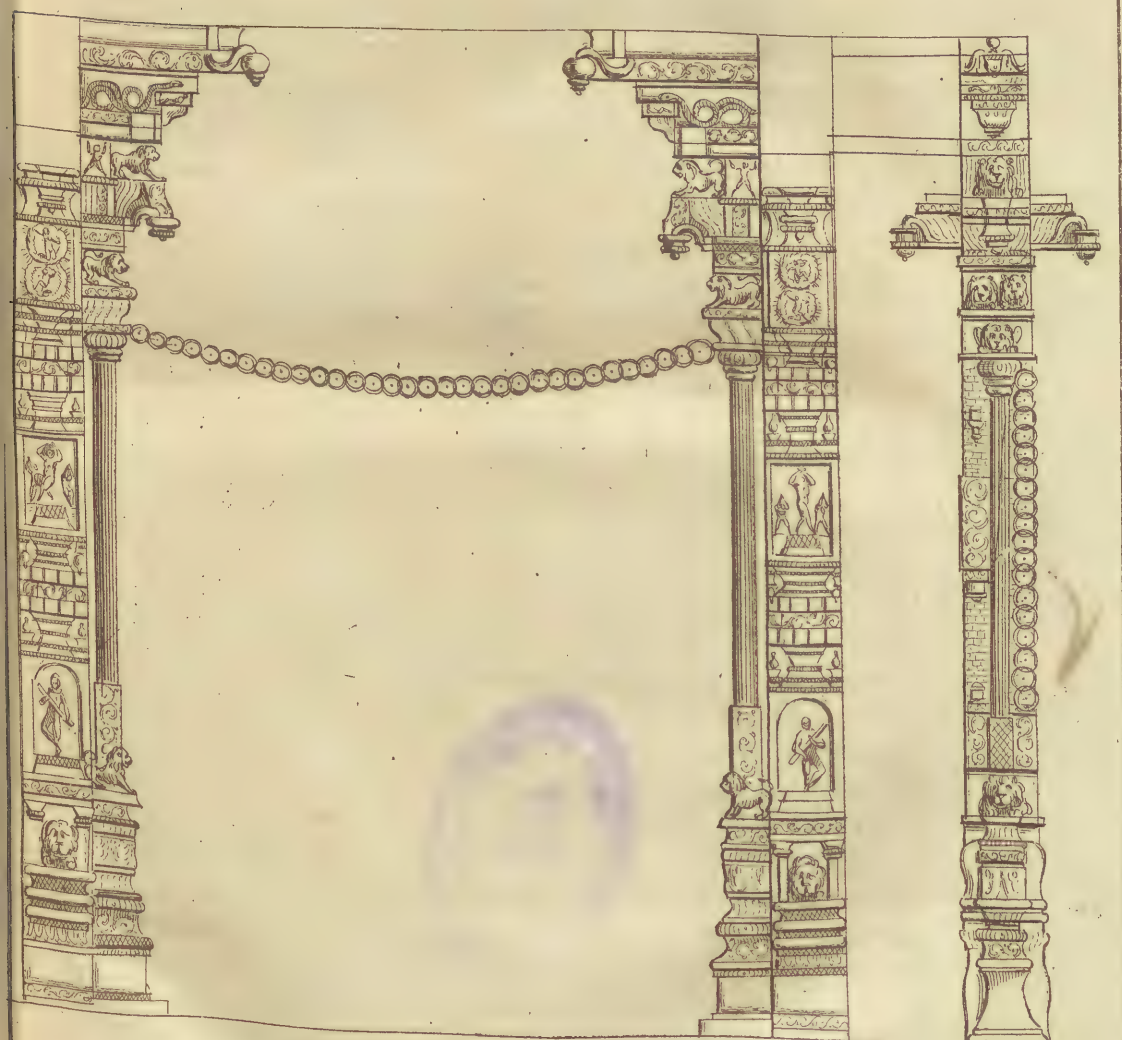
Une des plus grandes singularités de ces bâtimens, & qu'il

est difficile d'attribuer au hasard, est le rapport de leur division intérieure avec le nombre des enceintes d'Ecbatane & des étages de la tour de Bélus : ces pyramides sont divisées en sept étages, sans comprendre le rez de chaussée, qui a vingt-huit pieds de hauteur ; cette division de sept & de huit étages, constamment répétée dans la Perse, dans l'Inde & dans la Chine, mérite quelque réflexion ; elle indique une idée commune, & qui ne peut être produite que par le commerce & les liaisons intimes.

Le plan total du temple de Chalembrom, formé en carré-long, est de cent cinquante-cinq de nos toises sur deux cents vingt-deux.

On voit dans l'épaisseur de ces mêmes pyramides, ou dans le péristyle qui sert de passage, des pilastres de pierre couplés, pour ainsi dire, par des chaînes, ou plutôt de l'épaisseur desquels on a tiré des chaînes mobiles, qui ont été travaillées dans le même bloc que chacun des pilastres, auxquels elles tiennent par leur premier chaînon de chaque extrémité : la planche IV fera sentir ce travail singulier. La hauteur des pilastres, en comptant leur fondation de dix-sept pieds, est en total de quarante-cinq pieds ; ils ont deux pieds dix pouces de face, & leur épaisseur, enclavée dans le massif, n'a pu être mesurée.

Il faut convenir que ces blocs étoient d'un volume & d'un poids bien considérables au sortir de la carrière ; ils méritent d'autant plus d'être cités, qu'on les a tirés des carrières situées par-delà les bois de Tirougaranon, distantes de plus de cent lieues de Chalembrom, & qu'on les a fait descendre par le fleuve Colrain, sur des bateaux que M. du Rocher de la Périgne dit que *les gens de cet ancien pays savoient construire*. Enfin ces pilastres sont placés à vingt-sept pieds de distance, mesurée de dehors en dehors, & leur hauteur est de vingt-huit pieds au-dessus du plan ; chaque chaînon, formé en anneau, a six pouces & demi de largeur extérieure, & un pouce & demi d'épaisseur ; ces anneaux sont au nombre de vingt-neuf. Ce travail est d'autant plus singulier, qu'il n'a jamais été d'aucune utilité ; conséquemment il n'y a point de Nation, soit ancienne, soit moderne, qui nous en ait présenté l'exemple ;



Les Pilastres et les chaines sont tirés du même bloc :



mais il étoit si fort du goût de ceux qui ont bâti Chalembrom, que cet ouvrage, qui suppose tant d'adresse, de patience & d'industrie, est répété jusqu'à quatre fois.

Il faut espérer que des hommes éclairés dans les arts, feront quelque jour le voyage de ce grand pays, & qu'ils auront la toise & le crayon à la main; par ce moyen ils nous mettront à portée de juger plus particulièrement des prodiges de la bâtisse & de la mécanique des anciens habitans de l'Inde, dont il est vrai que nous ne sommes instruits que très-généralement: ces prodiges seront capables d'étonner l'Europe, & principalement quand on lui donnera le détail des montagnes de pierre, vidées & creusées pour former des temples de la plus vaste étendue & de la plus grande clarté. Il est vrai que ces prodiges de patience & d'art, malgré la grandeur du projet & la finesse de l'exécution, sont toujours avilis par le détail & le nombre excessif des petites parties.

Après cette comparaison des ouvrages de l'Inde & de la Chine avec ceux de l'ancienne Égypte, ne pourroit-on pas mettre en problème lequel des deux peuples a été imitateur de l'autre? ne pourroit-on pas dire qu'il est fort possible que les Égyptiens aient emprunté des Indiens ou des Chinois la forme de leurs bâtimens? Pour prévenir cette objection, M. le comte de Caylus observe que les ouvrages égyptiens portent dans leur simplicité, jointe à une étonnante grandeur, le caractère original. Les pyramides de l'Inde sont chargées d'un détail infini de petits ornemens; cette recherche décele l'esprit imitateur: au contraire, tout est simple & grand dans l'Égypte; c'est en Égypte que les marbres sont d'abord sortis de la carrière, & que, taillés simplement, posés les uns sur les autres, placés selon la direction des quatre points cardinaux du monde, ils ont formé les pyramides: les autres Nations sont venues ensuite, le ciseau à la main, pour suppléer, par des détails d'embellissemens, à ce qui leur manquoit du côté de la vaste étendue des idées & de la grandeur des efforts. Les hommes ont toujours commencé par le simple dans toutes leurs opérations.

SUR LA PORCELAINE DE L'ANCIENNE ÉGYPTÉ

LES figures égyptiennes, qui ont peuplé successivement & à plusieurs reprises le cabinet de M. le comte de Caylus, ne lui ont pas seulement fourni de nouvelles connoissances, ou des preuves de ce que les anciens auteurs ont rapporté sur le culte religieux & sur les usages de cette célèbre contrée, il a porté plus loin ses recherches: non content de considérer avec des yeux d'antiquaire les monumens égyptiens, il les a observés en artiste; il en a étudié la composition & la matière, & n'a pas moins admiré l'industrie de ce peuple, dans l'exécution de ces petits ouvrages, que la hardiesse & la force de ses idées dans les grandes opérations des arts. C'est ce qui a donné occasion au Mémoire dont nous allons exposer le précis.

Lû le 19
Mai 1761.

Ces petites figures égyptiennes sont de terre vernissée; mais le vernis y est appliqué moins grossièrement, & avec plus d'égalité dans la teinte, qu'on ne le voit sur aucune des terres préparées de la même façon par les modernes; on voit une terre dont la préparation est plus fine, & qui se trouve recouverte d'un émail, tel qu'on l'emploie dans les manufactures de la Chine. Quelques-unes de ces figures sont creuses, & cependant on n'en trouve aucune que le feu du fourneau ait fait voiler ou gauchir: cette matière de porcelaine est souvent blanche au dedans, & recouverte le plus ordinairement par un émail de couleur bleue.

Deux morceaux que possédoit M. le comte de Caylus, méritent une attention particulière; l'un étoit une figure de porcelaine verte, & l'autre un buste de porcelaine bleue: leur matière, absolument égale en dedans & en dehors, étoit d'une si grande dureté, qu'elle faisoit du feu quand on la battoit avec l'acier.

La figure verte prouve l'ancienneté de la pratique de cette porcelaine chez les Égyptiens; elle avoit deux pouces sept lignes
de

de hauteur ; c'étoit une Isis ou une Prêtresse de cette déesse ; les jambes n'étoient point séparées , les bras pendans tenoient au corps , & l'appui qui la soutenoit par-derrière étoit chargé d'hieroglyphes : elle avoit toutes les marques de la plus haute antiquité.

Le buste représentoit un empereur Romain ; il avoit les traits de Galba : sa hauteur étoit de trois pouces six lignes. Ces deux morceaux avoient été envoyés d'Égypte à M. le comte de Caylus ; leur matière ne différoit que par la couleur.

Un grand nombre d'amulettes & d'autres objets de superstition , que possédoit M. le comte de Caylus , sont une preuve de la pratique constante des Égyptiens , & de l'usage répété qu'ils ont fait d'une matière pareille ; cette opération est d'autant plus curieuse qu'elle a été inconnue aux modernes , & qu'elle suppose un très-grand nombre d'autres connoissances : & ce qui augmente encore l'idée avantageuse que l'on doit avoir de l'industrie égyptienne , est le prix médiocre que l'on devoit payer ces petites figures ; la prodigieuse quantité que l'Égypte en a déjà fournie , & celle qu'on y trouve tous les jours , prouve la médiocrité des frais de la fabrique ; ce qui est encore confirmé par l'examen de ces figures : le travail en est presque toujours négligé , comme il devoit l'être pour en fournir à l'insatiable superstition des hommes du plus bas étage.

Une autre réflexion rend cette opération , ainsi que toutes celles qui n'ont pu s'exécuter qu'au moyen du feu , encore plus digne d'admiration par rapport à l'Égypte ; on sait que le bois étoit très-rare dans ce pays , & qu'on n'y employoit , pour faire du feu , que des pailles de riz , des plantes aquatiques desséchées & des boules de vache : plus la matière essentielle pour échauffer les fourneaux a été rare , plus il a fallu de recherches , d'attention , d'étude pour trouver les moyens d'accroître la chaleur , de l'employer dans son entier & de n'en perdre aucune partie ; plus encore il a été nécessaire de construire des fourneaux avec une intelligence que nous avons peine à concevoir aujourd'hui : nous en ignorons la forme & les moyens de nous en servir ; & à dire le vrai , ajoute M. le

30 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
comte de Caylus, nous sommes encore très-grossiers à cet
égard. Si l'on examine la quantité de bois & de charbon qu'on
emploie en Europe pour les moindres opérations de la Chymie,
on ne verra pas sans étonnement les Égyptiens produire, avec
des agens aussi foibles que ceux qu'on vient de dire, les effets
les plus considérables de la fonte des métaux, & exécuter la
porcelaine dans un degré de perfection tel que le présentent
ces figures de terre cuite & ces amulettes : ce fait doit causer
d'autant plus d'étonnement, que l'émail ou la couverte de
cette matière exige la plus grande égalité, la plus grande
continuité, la plus grande vivacité du feu. Ce produit de la
Chymie égyptienne, prouve que ce peuple ingénieux avoit
une profonde connoissance de cet art; les Étrusques, les Grecs
& les Romains, avec des moyens beaucoup plus abondans &
plus faciles, n'ont jamais pu atteindre en ce genre le même
degré de perfection.



M É M O I R E
SUR LES PARASITES DES DIEUX
DANS L'ANTIQUITÉ,
Avec quelques observations sur les Parasites de théâtre
en particulier.

ON n'a pas toujours attaché la même idée au même mot: le nom de *Parasite*, après avoir désigné un ministère religieux, n'a plus servi qu'à exprimer la condition la plus basse & la plus méprisable: une acception si différente du même terme a fait rechercher à M. le Beau le cadet, ce qu'étoient dans l'origine ceux à qui les Grecs donnoient le nom de *Parasites*, & comment ensuite ce nom a dégénéré. Il divise son Mémoire en trois articles: dans le premier, il traite des Parasites ministres des Dieux chez les Athéniens; dans le second, des Parasites d'Apollon chez les Romains; & dans le troisième, des Parasites de théâtre.

Lû dans
l'Assemblée
publique de la
Saint-Martin
1761.

I. Les Parasites, dans l'origine, étoient des ministres chargés du soin de l'orge sacrée; on appeloit orge sacrée celle qui étoit destinée au service des temples: c'est ainsi qu'ils sont définis par Athénée, par Héfyehius, par Suidas & par tous ceux qui en ont parlé. Ainsi ce terme, dans les premiers temps, désigna des ministres de la religion; le verbe même *παρῆναι*, qui en est dérivé, fut long-temps pris en bonne part: on lit, dans Plutarque, que l'usage des repas publics institués par Solon, dans le prytanée d'Athènes, fut exprimé par le mot *παρῆναι*; c'étoit cependant un privilège si distingué, que dans la crainte de le rendre trop commun, ce sage législateur défendit que le même citoyen y mangeât souvent.

In Solone;
p. 92, ed. Paris

La personne des Parasites n'eut d'abord rien que de respectable; ils étoient commensaux des pontifes, ils faisoient corps avec eux, & jouissoient des privilèges relatifs à leur

52 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

ministère; ils avoient, dans l'enceinte des temples, un logement & un magasin; le logement étoit entretenu aux dépens du public, & s'appeloit de leur nom, τὸ ὀφείπιον; le magasin se nommoit τὸ ἀρχεῖον. Ces particularités se tirent du témoignage de Polémon, cité par Athénée, & d'une ancienne loi dont

Athen. Deipnos.
l. VI, c. 6.

voici les termes : *Que pour les réparations & l'entretien du temple, des archives, du logement des Parasites, & de la chapelle, on fournisse de l'argent, suivant l'estimation de ceux qui sont chargés de la réparation des édifices sacrés (a).*

On ne trouve pas en quel temps commença cette espèce de ministère dans la Grèce, & s'il fut en usage ailleurs que dans la ville d'Athènes; au moins les monumens ne font mention que des parasites Athéniens: ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils existoient dès le temps de Solon, car ce législateur fit exprès pour eux la loi royale. Comme elle donne sur les Parasites des notions qu'on chercheroit vainement ailleurs, M. le Beau a cru qu'il seroit à propos de la rapporter ici; mais auparavant il remarque que cette loi est adressée en particulier au second des Archontes, appelé l'Archonte-roi, ce qui lui fait donner le nom de loi royale (b). Quoique ce magistrat fût en quelque sorte le chef de la religion, puisqu'il étoit chargé des cérémonies des Dieux, & généralement de tout ce qui regardoit les familles consacrées & les droits des temples, cependant il n'avoit que le second rang parmi ses collègues; il étoit subordonné à l'Archonte-éponyme; c'étoit, comme on sait, le premier des Archontes, son archontat ser voit de date à l'année où il étoit en charge. La cause de cette subordination fut la même pour les Athéniens que dans la suite pour les Romains; Tite-Live observe qu'après l'expulsion des Rois, dans la crainte que certaines cérémonies attachées à la personne royale n'en fissent regretter le titre, on créa un pontife sous le nom de Rex sacrificulus; ensuite il ajoute: *Id sacerdotium pontifici subjecere, ne additus nomini*

Pollux, l. VIII,
sect. 90.

Tit. Liv. l. II,
cap. 2.

(a) Εἰς τὴν ὀπισθεν τῶ νεώ, καὶ
τῶ ἀρχεῖν, καὶ τῶ Παραισίῃ, καὶ τῆς οἰκίας
τῆς ἱερᾶς, δίδοναι τὸ ἀργύρεον, ὑπόστα

ἀν οἱ τῶ ἱερῶν ὀπισθεναστῶ μισθώσων.
(b) Νόμος βασιλείας.

honos aliquid libertati, cujus tunc prima erat cura, officeret. Probablement aussi les Athéniens ayant aboli la puissance des Rois, ne voulurent pas perdre pour cela les cérémonies religieuses attachées à leur personne; & pour sauver la liberté, ils subordonnèrent à l'Éponyme le magistrat destiné à remplir ces fonctions.

M. le Beau revient aux termes de la loi (c); quelque défectueux qu'ils soient, voici le sens qu'on en peut tirer; *Que l'Archonte-roi fasse nommer des Parasites, choisis dans les différens bourgs, suivant les loix; que les Parasites réservent, chacun de leur part, un sixième de médimne d'orge, pour donner un repas dans le temple aux Athéniens, selon l'usage de nos pères: que les Parasites des Acharniens en réservent, dans leur magasin, un autre sixième pour Apollon.* On apprend de-là, premièrement, que c'étoit l'Archonte-roi qui présidoit à la nomination des Parasites; en second lieu, que la loi donnoit à chaque bourg le droit de choisir ses Parasites, dont la fonction consistoit à choisir l'orge sacrée. Il y en avoit de trois espèces; la première, celle qu'on recueilloit dans une plaine voisine d'Éleusis, appelée le champ *ῥαείος*; c'étoit, selon Pausanias, le premier champ qui eût été ensemencé & le premier qui eût rapporté; en conséquence on faisoit les gâteaux sacrés avec l'orge qu'il produisoit. La seconde espèce étoit l'orge de certaines terres consacrées aux Dieux, telles que le territoire de Delphes. Enfin on appeloit ainsi l'orge qui s'achetoit avec l'argent que les particuliers donnoient pour l'entretien des temples, chacun suivant les moyens. De plus, on trouve confirmé par cette loi ce que j'ai avancé du magasin des Parasites, & on y voit que non-seulement Apollon avoit ses Parasites, mais qu'il étoit adoré d'un culte particulier dans le bourg des Acharniens, où il avoit le surnom d'Αἰγύεως, que Macrobe explique ainsi: *Apollo apud illos & Αἰγύεως nuncupatur, quasi viis præpositus*

*Athen. l. VI,
cap. 6.*

*In Attic. p. 71,
ed. Sylburg.*

*Sauren. lib. I;
cap. 9.*

(c) Ἐπιμελείσθαι δὲ τὸ βασιλεύοντα...
τῶν τε ἀρχόντων, ὅπως ἀνὰ καθίστανται καὶ
τῶς Παράσιτος ἐκ τῆς δόμων αἰρώνται
καὶ τὰ γεγραμμένα. τῶς δὲ Παράσιτος
ἐκ τῆς βυκελίας ἐκλέγειν ἐκ τῶν μέγας

τῶ ἐαυτῶν ἕκαστον ἐκτὶα κριθῶν δύνουσαι
τῶς ὄντας Ἀθηνάεις ἐν τῇ ἱερᾷ καὶ τὰ
πάτρια· πὺν δὲ ἐκτὶα παρέχειν εἰς τὰ
ἀρχεῖα τῇ Ἀπόλλωνι τῶς Ἀχαρνέων Πα-
ρασίτους ἀπὸ τῆς ἐκλογῆς τῆς κριθῶν.

54 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

urbanis. Illi enim vias, quæ intra pomæria sunt, Ἀγίας appellant.
Lib. IV, od. 6. Après cela, il est aisé de voir pourquoi Horace appelle Apollon *lævis Agyieus*. Il étoit ordonné par la même loi, aux parasites des Acharniens, de faire des sacrifices à Apollon (d).

Ce n'étoit pas seulement dans la ville d'Athènes que les Parasites de ce dieu s'occupaient de son culte; au nombre des députés nommés *Théores*, que les Athéniens envoyaient chaque année à Délos, ils étoient obligés, par la loi royale, de nommer deux hérauts pour être Parasites dans le temple du Dieu pendant l'année : *Qu'il y ait pendant l'année, dans le temple de Délos, deux hérauts de la famille des hérauts des mystères (e)*. Il y avoit quatre ordres de hérauts, qui prétendoient tous descendre de Céryx, fils de Mercure & de Pandore, fille de Cécrops, premier roi d'Athènes; les premiers étoient *les hérauts des mystères (f)*, ils étoient choisis exprès pour les cérémonies des Dieux; la seconde espèce étoit celle *des hérauts des jeux publics (g)*; la troisième, celle *des hérauts des processions des Dieux (h)*; & la quatrième, celle *des crieurs publics (i)*. A cette énumération de Pollux, on pourroit ajouter une cinquième sorte de hérauts, ce sont ceux qu'Ulpie appelle *les hérauts de la guerre (k)*; ces derniers accompagnoient les Ambassadeurs, & portoient devant eux le caducée quand ils alloient faire quelque traité de paix. Les plus nobles étoient, sans doute, les hérauts des mystères; ainsi la loi, en les désignant pour Parasites dans le temple d'Apollon, fournit une nouvelle preuve de la dignité de ce ministère.

Apollon n'étoit pas le seul dieu qui eût ses Parasites, on en trouve encore d'établis pour Hercule, pour les Dioscures, pour Minerve; ce qui peut faire croire qu'il y en avoit pour tous les dieux. A Cynosarge, quartier d'Athènes à quelque

Pollux, l. VIII, sect. 103.

In Timocrat. Demosth.

(d) Θύειν τὰς Ἀπολλωνί τὰς Ἀχαιῶν Παρσίτας.

(e) Τὰ κήρυκα ἐκ τοῦ γένους τῶν κηρύκων τῶν μυστηρώποδος, τέτταρες δὲ Παρσιπτεῖν ἐν τῇ Δηλῷ ἐνιαυτὸν.

(f) Κήρυκες τῶν μυστηρώων.

(g) Πιεῖ τὸς ἀγῶνας.

(h) Πιεῖ τὰς πομπὰς.

(i) Οἱ κατ' ἀρχαὶν τὰ ὄνια κηρύττοντες.

(k) Κήρυκες πολέμου.

distance des portes de la ville, où Hercule étoit particulièrement honoré, on avoit fait graver sur une colonne, dans le temple de ce héros demi-dieu, un décret d'Alcibiade ainsi énoncé (1): *Que le Prêtre offre le sacrifice de chaque mois avec les Parasites; que ces Parasites, suivant la coutume de nos pères, choisissent un bâtard ou un fils de bâtard (m): si quelqu'un refuse d'être Parasite, qu'il soit en conséquence cité en justice.* On sera sans doute surpris de cette injonction expresse, de choisir pour parasite d'Hercule *un bâtard ou un fils de bâtard*, & on sera tenté de croire qu'au moins les parasites d'Hercule étoient moins distingués que ceux des autres Dieux; car une loi de Solon, renouvelée par Périclès, défendoit aux bâtards de l'un & de l'autre sexe de remplir aucune fonction sacrée (n): mais premièrement, suivant les termes mêmes de la loi, il s'agit dans cette défense des sacrifices particuliers à chaque famille, que les bâtards ne pouvoient faire à titre de parenté, puisqu'ils étoient exclus de la famille par les loix. D'ailleurs il y avoit une raison pour laquelle les bâtards du quartier de Cynofarge étoient élevés au rang de parasites d'Hercule; ce héros étoit lui-même illégitime, suivant les coutumes d'Athènes, puisqu'il avoit pour père un dieu, & pour mère une mortelle: c'étoit donc par honneur pour ce dieu que les bâtards de ce quartier rentroient dans les droits de citoyens. Aussi un jour Thémistocle, que quelques-uns méprisoient comme illégitime, parce que son père étoit d'Athènes & sa mère de Thrace, pour mettre fin aux reproches qu'on lui faisoit quelquefois sur cet article, engagea de jeunes Athéniens de bonne famille à venir avec lui à Cynofarge, afin de

*Athen. lib. vi,
cap. 6.*

*Plut. in Themist.
init.*

(1) Τὰ δὲ ἑπταμήνια θυέτωι ὁ ἱερεὺς
μὲν τῶν Παρασίτων· οἱ δὲ Παρασίτοι
ἕνα τὸν ἢ νόθων ἢ τῶν παίδων
καὶ τὰ πάτρια... ὅς δ' ἂν μὴ θέλῃ
Παρασίτην, εἰσαγάτω καὶ περὶ τῶν εἰς
τὸ δικαστήριον.

(m) Les Athéniens n'entendoient pas précisément, par le mot νόθος, la même chose que nous entendons par celui de *bâtard*; ils donnoient aussi

ce nom aux enfans qui étoient nés d'un Athénien & d'une étrangère, ou d'un étranger & d'une Athénienne, quoiqu'en légitime mariage: je n'ai point trouvé de terme plus précis pour rendre l'esprit de cette loi.

(n) Μὴδὲ νόθῳ, μὴδὲ νόθῃ ἀρχε-
τεῖαν εἶναι μὴδ' ἱερῶν, μὴδ' ὁσίων. Sam.
Petit, de leg. Attic. tit. 4.

participer aux exercices du gymnase d'Hercule: il vouloit faire sentir à ses citoyens qu'on avoit tort de le mépriser pour une chose qui dans un autre quartier d'Athènes devenoit un titre d'honneur. Ainsi la qualité de parasite d'Hercule anoblissoit à Cynosarge, ceux qui dans tout autre quartier auroient été rejetés par les loix; il paroît même que ce dieu eut plus de Parasites qu'aucun autre; car Diodore de Sinope, poète de la comédie nouvelle, dit en termes exprès, *que la république d'Athènes établit, en l'honneur de ce héros, des sacrifices dans tous les bourgs; qu'elle choisit pour ces sacrifices deux Parasites, qui n'étoient pas tirés au sort, ni pris au hasard; mais que c'étoient les personnes les plus distinguées par leurs richesses & par leur probité.*

*Athen. ibid.
cap. 9.*

On avoit aussi gravé sur une colonne du temple des Dioscures (o): *Que des deux bœufs d'élite, un tiers soit pour les frais des jeux; que des deux autres tiers, l'un soit pour le Pontife, l'autre pour les Parasites.* Voilà donc des Parasites attachés au temple des Dioscures, & qui partagent même les offrandes avec le Pontife.

Enfin dans un autre article de la loi royale, il est dit (p): *Que l'Archonte-roi qui est en charge, que les Parasites choisissent des différens bourgs, que les vieillards, que les femmes mariées en premières noces aient soin, &c.* Cette injonction, faite en particulier aux vieillards & aux femmes mariées en premières noces, donne lieu de croire que cette loi regardoit les fêtes de Minerve, connues sous le nom de *Panathénées*; car une cérémonie propre de ces fêtes, étoit d'y admettre les vieillards les mieux faits & les femmes mariées en premières noces, les uns & les autres portant des couronnes d'olivier, ce qui les faisoit nommer *Θαλοφόροι*. En admettant ce sentiment, qui est celui de Samuel Petit, il s'ensuivra que Minerve avoit aussi ses Parasites.

*Sam. Petit, de
leg. Att. lib. 1,
tit. 2.*

(o) Τοῖν δὲ βοῶν τῶν ἡγεμόνιν τῶν ἐξαρχμένων, τὸ μὲν τρίτον μέρος εἰς τὴν ἀγῶνα, τὰ δὲ δύο μέρη, τὸ μὲν ἕτερον τῷ ἱερεὶ, τὸ δὲ τῷ Παρσίτῳ.

(p) Ἐπιμελεῖσθαι δὲ τὴν βασιλείαν τῶν

αἰ βασιλεύοντα, καὶ τὰς Παρσίτας, ἃς ἀνὲρ καὶ θῆλυ δῆμων περὶ αἰροῦνται, καὶ τὰς γέροντας, καὶ τὰς γυναῖκας πρωτοπύσεις, &c.

Quant aux femmes mariées en premières noces, M. le Beau observe que dans la ville d'Athènes, comme dans la suite à Rome, on eut pour elles une considération singulière; chez les Athéniens il n'y avoit qu'elles qui fussent admises aux Panathénées, la plus grande fête de Minerve; & à Rome il étoit défendu aux veuves remariées, de couronner la statue de la Fortune, surnommée *Muliebris*.

*Dion. Halic.
l. VIII, p. 526.*

II. Après ce détail sur les Parasites, ministres des dieux chez les Athéniens, M. le Beau passe aux parasites d'Apollon chez les Romains; il n'en est point fait mention du temps de la République, mais sous les Empereurs les monumens nous montrent une compagnie avec le nom de *synode d'Apollon*, & les membres qui la composent prennent le titre de *parasites d'Apollon*. L'origine de cette compagnie, & le temps précis où elle a commencé sont absolument inconnus; le plus ancien de ces Parasites, dont l'histoire ait conservé le nom, est *Latinus*, sous l'empire de Domitien: Suétone en parle comme d'un bouffon, qui amusoit l'Empereur par ses récits. On lit dans Martial une épitaphe de ce *Latinus*, où il parle lui-même & se qualifie *parasite d'Apollon*; il adresse la parole à la ville de Rome:

In Domit. c. 15.

L. IX, ep. 29.

Dulce decus scenæ, ludorum fama Latinus

Ille ego sum plausus deliciæque tuæ:

Qui spectatorem potui fecisse Catonem,

Solvere qui Curios Fabriciosque graves.

Sed nihil à nostro sumpsit mea vita theatro,

Et solâ tantùm scenicus arte feror.

Nec poteram gratus domino sine moribus esse,

Interiùs mentes suspicit ille Deus.

Vos me laurigeri parasitum dicite Phœbi:

Roma sui famulum dum sciat esse Jovis.

Martial ne parle pas toujours de *Latinus* en termes si honorables, il l'appelle ailleurs *derisorem Latinum*; or on sait que

Lib. I, ep. 5.

58 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

le titre de *derisor* étoit affecté aux Parasites proprement dits; *Lib. I. ep. 18. imi derisor lecti*, dit Horace: Juvénal, en plusieurs endroits de ses satyres, fait de Latinus un grand acteur, mais il ne lui *Lib. I. v. 36. Sat. 6, v. 44.* donne pas les rôles les plus honnêtes. Tout cela fait croire que Martial fit cette épitaphe par l'ordre de Domitien, & qu'il crut ne pouvoir trop louer celui qui avoit diverti l'Empereur. Quoi qu'il en soit, elle nous apprend que les parasites d'Apollon étoient en même temps acteurs de théâtre.

Deux inscriptions du trésor de Gruter, confirment ces particularités, & en renferment plusieurs autres; comme ces pièces, jointes à l'épitaphe de Latinus, sont à peu près les seules de l'antiquité qui fassent mention des parasites d'Apollon, M. le Beau les cite en entier, & y ajoute quelques observations relatives au sujet. La première est du règne de Marc-Aurèle; en voici les termes:

Gruter.
MLXXXIX, 6.

L. ACILIO . L. F. POMPT. EVTYCHAE
NOBILI. ARCHIMIMO. COMMVN. MIMOR
ADLECTO. DIVRNO. PARASITO. APOLL. TRAGICO.
COMICO. PRIMO. SVI TEMPORIS. ET OMNIBVS
CORPORIB. AD SCAENAM. HONOR. DECVRIONI. BOVILLIS
QVEM. PRIMVM. OMNIVM. ADLECT. PATRE
APPELLARVNT
ADLECTI. SCAENICORVM. EX AERE. COLLATO
OB MVNERA. ET PIETATEM. IPSIVS ERGA. SE
CVIVS. OB. DEDICATION. SPORTVLAS. DEDIT
ADLECTIS. SING. *. XXV. DECVR BOVILL
SING. *: V. AVGVSTAL. SING. *. III
MVLIER. HONOR. ET POPVLO. SING. *. I
DEDIC. III. IDVS. AVG. SOSSIO. PRISCO
ET. COELIO. APOLLINARI. COS. CVRATORE
Q. SOSIO. AVGVSTIANO.

Nobili Archimimo; ce titre donne à entendre qu'Acilius étoit chef de toute la troupe. Pour ce qui est des Mimes & Pantemimes, on ne sait pas au juste en quel temps ils commencèrent; les passages des auteurs Grecs, sur lesquels

on s'appuie ordinairement pour prouver l'ancienneté de la danse pantomime, ne paroissent pas décisifs; quant aux Romains, il n'est pas question, dans leur histoire, de Mimes ni de Pantomimes avant Labérius, ce vertueux Chevalier qui déplora d'un ton si pathétique la triste nécessité où César le mettoit, de jouer lui-même une farce dont il étoit auteur (q). On peut donc, avec assez de vraisemblance, mettre au temps de Jules-César l'époque de l'institution des Mimes & des Pantomimes; on est même d'autant plus autorisé à penser ainsi, que sur les monumens Étrusques qui ont conservé des représentations de Gladiateurs, & généralement de tous ceux qui contribuoient au divertissement du peuple, il ne se trouve aucun Pantomime. Sous les Empereurs leur gloire alla toujours en croissant; le siècle d'Auguste se fit honneur de Pylade & de Bathylle, & le goût que ses successeurs prirent pour ces baladins, en multiplia tellement le nombre qu'au rapport d'Ammien-Marcellin, sous l'empire de Constance, on comptoit à Rome jusqu'à trois mille Pantomimes.

Communitati mimorum adlecto; ce que cette inscription appelle *Communitas*, est la même compagnie que la suivante désignera sous le nom de *Synodus*: les parasites d'Apollon formoient une compagnie, dont les membres se nommoient *Adlecti* ou *Synoditæ*.

Diurno parasito Apollinis; voilà le titre de parasite d'Apollon prouvé par les monumens: l'épithète *diurno* feroit soupçonner qu'il en avoit pour les fonctions du jour, & d'autres pour servir la nuit dans son temple.

Tragico, comico primo sui temporis: il étoit rare qu'un même acteur fît les rôles dans le tragique & dans le comique, c'étoient deux professions absolument distinguées; c'est pour cela qu'on remarque ici qu'Acilius excella dans toutes les deux.

Omnibus corporibus ad scenam honorato; cette expression est obscure; si la leçon est bonne, ces mots ne peuvent signifier, ce me semble, autre chose sinon qu'Acilius a reçu des honneurs

(q) *Ego bis tricenis annis actis sine notâ, eques Romanus lare egressus meo domum revertar Minus*. Macrobian. Saturn. lib. II, cap. 7.

60 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

de toutes les compagnies qui travaillent pour le théâtre, telles que celles des Mimes, des Pantomimes, des acteurs des pièces Attellanes, &c. en sorte que la préposition *ab* est ici supprimée devant le mot *corporibus*, où elle devoit être.

Quem primum omnium adlectorum patrem appellarunt; c'est-à-dire qu'Acilius fut le premier qui reçut le titre honorable de père de la compagnie.

Adlecti scænicorum ex ære, &c. Ces deux premières lignes signifient que la compagnie des gens de théâtre lui ont érigé, à leurs dépens & à frais communs, la statue qui étoit posée sur cette base, en reconnoissance des bienfaits dont il les a comblés; & les mots suivans font entendre que le jour de la dédicace de cette statue (car on faisoit en cérémonie ces sortes de dédicaces, ainsi qu'on le voit par un grand nombre d'inscriptions), Acilius a encore signalé sa libéralité, en distribuant les sommes marquées aux différens ordres qui sont spécifiés.

Dedicatum tertio idus Augusti, Sossio Prisco & Cælio Apollinari Cos. Le consulat de Q. Sossius Priscus, & de P. Cælius Apollinaris, tombe sur l'an de Rome 921, la cent soixante-neuvième année de l'ère Chrétienne; ainsi ce monument fut dressé le 11.^e d'août de la neuvième année de Marc-Aurèle.

Voici la seconde inscription.

Grut.
cccxxx, 3.

M. AVR. AVG. LIB.
AGILIO. SEPTENTRIO
NI. PANTOMIMO. SVI
TEMPORIS. PRIMO. SACERDO
TI. SYNHODI. APOLLINIS. PA
RASITO. ALVMNO. FAVSTINAE
AVG. PRODVCTO. AB. IMP. M.
AVREL. ANTONI
NO. PIO. FELICE. AVGVSTO.
ORNAMENTIS DECVRIONAT.
DECRETO. ORDINIS. EXORNATO.
ET. ALLECTO. INTER. JVVENES.
S. P. Q. LANIVINVS.

Cette inscription fut faite pour une statue érigée par le Sénat & le peuple de *Lanuvium*, en l'honneur d'*Agilius, parasitæ d'Apollon*, sous le règne de l'empereur Commode; les titres qu'elle renferme confirment plusieurs de ceux qu'on a déjà expliqués. Cet *Agilius* est un affranchi de l'Empereur, aussi porte-t-il le nom de *M. Aurelius*, auquel il ajoute les deux noms qu'il avoit étant esclave, *Agilius, Septentrio*; il se fait honneur d'avoir été nourri dès son bas âge dans la maison de *Faustine*, mère de *Commode*, *Alumno Faustinae Augustæ*; cette circonstance honorable n'étoit pas oubliée dans les inscriptions: *productio in scenam ab Imperatore*, ce fut l'Empereur même qui le fit monter sur la scène. Le nom de *Commode* est ici effacé sur le marbre, comme dans quantité d'autres inscriptions, en conséquence de l'arrêt du Sénat, qui, après la mort de cet Empereur, ordonna que son nom fût rayé de tous les monumens publics. La compagnie est désignée par le nom de *Synode*, *sacerdoti Synodi*. *Agilius*, quoiqu'affranchi, fut honoré des marques de distinction du décursionat, *ornamentis decurionatus exornato*, ce qui prouve de nouveau la considération qu'on avoit pour ces Parasites, dès qu'ils avoient le bonheur de plaire à l'Empereur. Enfin il est mis au nombre des Prêtres d'Auguste, car, suivant *Pighius*, après ces mots, *Allecto inter juvenes*, il faut sous-entendre le terme *Augustales*; ce sentiment est confirmé par d'autres exemples, où ce mot est exprimé: ces Prêtres avoient été institués par *Tibère*, en l'honneur d'Auguste, & se divisoient en deux compagnies, *Seniores & Juniores*, ou *Juvenes*.

III. Après avoir considéré les Parasites comme ministres de la religion, *M. le Beau* examine ce qu'ils eurent de remarquable comme acteurs comiques. Un des rôles qui frappent le plus dans la comédie nouvelle, c'est celui de *Parasite*; les poètes amènent volontiers sur la scène cette espèce de personnage, soit pour conduire une intrigue avec finesse & supercherie, soit pour faire mieux sortir les caractères vicieux. Le *Thrason* de *Térence* auroit bien moins de confiance si *Gnathon* n'avoit soin de lui enfler le cœur, & sans le parasite

In Eunuchis

*In militie glor.
scen. 1, v. 26.*

Lib. VI, cap. 7.

Artorogus, le *Pyrgopolinices* de Plaute ne se feroit jamais souvenu d'avoir, d'un coup de poing, rompu la jambe d'un éléphant: ce rôle répand sur toute la pièce un certain enjouement. Au rapport d'Athénée, Caryflius de Pergame, ancien auteur qui avoit écrit sur la comédie, prétendoit qu'Alexis, poète de la comédie moyenne, étoit l'inventeur du rôle de parasite; mais Athénée nous avertit en même temps de l'erreur de ce Grammairien; car il observe qu'il se trouvoit un pareil rôle dans une pièce d'Épicharmus, poète comique bien antérieur à Alexis, puisque la chronique de Paros le fait vivre dans la LXXVII.^e Olympiade, près de soixante-quinze ans avant la réforme qui donna naissance à la comédie moyenne. Voici ce qu'Athénée cite d'Épicharmus: un personnage dit du Parasite, *celui-ci est couché aux pieds d'un riche; c'est un homme qui se contente des mets les plus vils, & qui vide les coupes jusqu'au fond.* Ensuite le Parasite même parle en ces termes: *Je mange volontiers hors du logis, quand on m'invite; si quelqu'un se marie je vais chez lui, même sans invitation; alors je paye de ma personne, je fais rire la compagnie; je ne me ménage point sur les louanges du maître: malheur à quiconque me contredit, il est bientôt couvert d'opprobres. Quand j'ai bien mangé, bien bu, je me retire; je n'ai garde de me faire éclairer par un valet, j'erre dans les ténèbres, je chancelle; & si par hasard je rencontre les gardes de nuit, je suis fort heureux qu'ils veuillent bien m'épargner. Retiré heureusement chez moi, je me couche, & le sommeil tranquillise mes sens, que le vin avoit troublés.* Il est vrai que dans l'ancienne comédie, ces caractères n'avoient pas encore le nom de Παράσιτοι, ce terme ne se trouve dans aucun fragment des anciens poètes, cités à cette occasion par Athénée, ni dans aucune des pièces d'Aristophane; il se lit pour la première fois dans une pièce d'Ararôs, fils de ce comique, & par conséquent un des premiers auteurs de la comédie moyenne: *Mon ami*, dit un personnage à un autre, *peux-tu disconvenir que tu ne sois parasite, Ischomachus te nourrit (r).* Ainsi le caractère

(r) Οὐκ ἔσθ' ὅπως ἐν εἰ παράσιτος, φίλτατε.
Ὅδ' ἰσχόμαχος ὁ δεσφείων σε τυχάνει.

de parasite fut joué de tout temps, mais le nom fut respecté tant qu'il fut consacré par la religion; il dégénéra peu à peu, & enfin il servit à désigner ceux qui faisoient méier de vivre à la table d'autrui.

Diodore de Sinope nous donne l'époque de cet avilissement; après avoir parlé de la dignité des parasites d'Hercule, il ajoute que *dans la suite les riches, à l'exemple de ce dieu, voulurent avoir des Parasites; mais au lieu de choisir les gens qui avoient le plus de talent, ils s'attachèrent ceux qui entendoient le mieux la flatterie & la louange outrée.* C'est alors qu'il se forma une nouvelle espèce de Parasites, qui ne furent plus ministres des Dieux, mais courtisans des gens riches, & qui, pour plaire à celui qu'ils ne rougissoient pas d'appeler leur roi, mirent en usage ces basses flatteries & ces viles complaisances que le même poète exprime énergiquement, mais que la décence de nos mœurs ne permet pas de faire passer en françois. Ils en vinrent même jusqu'au point d'exercer une espèce de tyrannie sur tous ceux qui approchoient de la personne de leur maître; aussi dans un ouvrage d'Aristote, qui ne subsiste plus aujourd'hui, mais qu'Athénée avoit sous les yeux, ce philosophe, après avoir dit que *dans la république de Méthone les Archontes avoient chacun deux Parasites, & les Polémarques chacun un,* ajoutoit que *ces Parasites exigeoient des rétributions de la part des pêcheurs & des autres pourvoyeurs.* C'est justement sous cette idée de bassesse envers les riches, & d'insolence envers les gens d'une condition inférieure, que les poètes de la comédie nouvelle, & en particulier Plaute & Térence, nous représentent leurs Parasites.

*Athen. lib. VI,
cap. 9.*

Lib. VI, cap. 6.

Ces Parasites proprement dits, furent appelés *Umbrae* par les Latins, ils avoient été aussi nommés *Σκιάς* par les Grecs; Plutarque fait à ce propos une plaisanterie assez agréable: *Socrate*, dit-il, engagea *Aristodème* à venir souper avec lui chez *Agathon*, sans qu'il eut été invité; il arriva par hasard que le Philosophe s'étant arrêté en chemin, *Aristodème* entra le premier, en sorte, ajoute-t-il, que l'ombre précéda le corps: *Σκιά προεβήδυσσα σώματος.* L'auteur observe, à ce propos, que

*In Symposiacis
l. VII, quæst. 6.*

64 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

les Grecs ont appelé Σκιάς, *Umbras*, ceux qui étoient amenés à un repas sans y avoir été invités nommément : on les nommoit aussi Μύιας, *Muscas*, à cause de leur impudence ; c'est l'idée que présente cette épigramme de l'Anthologie :

L. X, ep. 78,
c. 12, p. 27, ed.
Brodai, Franco-
furti, 1600.

Ω γαστήρ κυνόμυια, δι' ἣν κόλακες Παρέσιτοι
Ζωμῶ πωλῶσι θεσμόν ἐλευθερίας.

Lib. VI, c. 8.

Iliad. l. XVII,
vers. 575.

Id. vers. 582.

Id. vers. 589.

Etymol. magn.
Hesychius.

Athen. lib. VI,
cap. 9.

Au rapport d'Athénée, quelques-uns prétendoient trouver un modèle des Parasites comiques dans la personne de Podès, héros Troyen, dont Homère dit (f) : *Parmi les Troyens étoit Podès, fils d'Éétion, homme riche & brave Officier; Hector l'estimoit plus que tout autre, aussi étoit-ce son compagnon de table: φίλος εἰλαπιναστήρ*. A considérer le texte, je ne trouve rien moins qu'un parasite; premièrement, le poète donne à Podès les épithètes de *riche* & de *brave*, qui ne conviennent nullement à un parasite; de plus, quand Podès est tué par Ménélaüs, c'est Apollon même qui, sous la figure de Phénops, vient instruire Hector de sa mort. Homère, si fidèle observateur des bienséances, auroit-il employé le ministère d'un dieu pour faire annoncer la mort d'un parasite? & lui auroit-il donné ces titres honorables, *fidèle compagnon, brave guerrier, qui combattoit au premier rang (i)!* Une seule chose pourroit appuyer ce sentiment, c'est le mot εἰλαπιναστήρ; mais, suivant les plus habiles Grammairiens, ce terme ne signifie rien autre chose qu'un convive, ὁ συμποτῆς, un homme qui mange à la même table, ὁμοτράπεζος.

Diodore de Sinope faisoit Jupiter même auteur de la vie parasitique; voici comme un Parasite parloit dans une de ses pièces: *Je veux vous prouver que la vie parasitique est respectable, conforme aux loix, enfin que c'est une invention des Dieux: les*

(f) Ἐσκέ δ' ἐνὶ Τρώεσσι Ποδῆς υἱὸς Ἡέπωρος,
Ἀφείος τ' ἀγαθὸς· μάλιστα δὲ μιν πέν' ἔκτωρ
Δῆμος, ἐπὶ οἱ ἐτάρους ἔην φίλος εἰλαπιναστής.

(i) Πιστὸν ἐταίρον,
Ἐδλὸν ἐνὶ τραπέζῃσιν.

Philosophes

Philosophes ont enseigné les autres arts; l'art du parasite ne connoît point d'autre auteur que Jupiter φίδιος, le plus grand des dieux sans contredit: il s'introduit dans les maisons, sans distinction du pauvre ni du riche; trouve-t-il un lit dressé, une table bien couverte, il y prend place sans façon; & après s'être bien régalé, il se retire sans payer d'écot. J'en use de même, continue le Parasite, si je trouve une porte ouverte, une table bien servie, j'entre sans bruit, & je m'arrange en silence, pour ne causer aucun trouble aux convives; ensuite je mange de tous les mets, je bois de tous les vins, & je me retire comme Jupiter. Il s'ensuit de ce passage que l'idée de parasite est fort ancienne; mais le nom n'a paru sur le théâtre que dans les pièces de la moyenne comédie, & le rôle même n'est devenu commun que dans celles de la nouvelle.

M. le Beau considère ensuite ce qu'il y eut de singulier dans ce rôle. Les peuples qui ont eu du goût pour les spectacles, ont toujours su proportionner l'âge des acteurs au caractère des rôles; ainsi ils ont donné aux vieillards les rôles qui demandent plus de tranquillité, ou qui supposent plus d'expérience, & aux jeunes gens ceux qui sont plus vifs & plus tumultueux: en conséquence le personnage de parasite exigeant de la souplesse & du mouvement, étoit rempli par de jeunes gens; Pollux termine l'énumération des rôles destinés à cet âge par ces mots, *le flatteur & le parasite*. Une autre chose à observer, c'est que les parasites ne jouoient jamais qu'en second; *secundarum partium . . . ferè omnibus mimis parasitus inducitur*, dit Verrius-Flaccus. On pourroit regarder comme contraire à ce sentiment ce vers de Térence, dans le prologue du Phormion :

Primas partes qui aget, is erit Phormio

Vers. 27.

Parasitus.

Mais il ne faut pas prendre cette expression à la lettre, le Poète veut seulement faire entendre que le parasite Phormion doit conduire toute l'intrigue; il le dit immédiatement après :

. . . Per quem res geretur maximè.

Vers. 28.

Assurément les rôles principaux de cette pièce sont ceux des

Hist. Tome XXXI.

. I

Lib. IV, sect. 146.

In voce Salys res.

vieillards *Chéréa* & *Démiphon*, & des jeunes gens *Antiphon* & *Phédria*: il y a plus, quoique les comédies portent quelquefois le nom du parasite, comme le *Curculio* de Plaute, il s'y trouve toujours un rôle principal, comme celui du fanfaron *Therapontigonus*, dont *Curculio* est le parasite.

Pollux, l. IV.
c. 18, sect. 119
& seq.

Ces acteurs parasites avoient un habillement particulier : 1.^o ils portoient un habit noir ou brun ; 2.^o leurs masques, qui, suivant la coutume, leur enveloppoient la tête entière, avoient des oreilles déchirées, & l'air du visage paroissoit disposé à une gaieté maligne ; 3.^o ils avoient à leur ceinture une étrille & une fiole d'huile, *τλεγγίς καὶ λίκυθος*. Pollux, qui nous a transmis tout ce détail, ne rend aucune raison de ces attributs ; il est aisé de voir qu'ils étoient analogues au caractère de leur rôle : la couleur noire ou brune de leurs habits dénotoit la bassesse de leur profession ; on fait que cette couleur étoit particulière aux gens de la lie du peuple.

Les oreilles de leurs masques étoient déchirées, parce qu'ils étoient exposés à les avoir souvent tirées ; car ils se faisoient honneur d'être battus, & ils regardoient comme des titres glorieux de service les surnoms de *plagipatidæ*, *duri capitones*, & autres semblables, qui sont leurs épithètes familières : ils se faisoient même appeler *Lacones*, par rivalité de la patience des jeunes Lacédémoniens. Il est à croire que dans ces rudes rencontres les oreilles n'étoient pas épargnées.

Cet air de gaieté & de malice qui éclatoit dans leur visage, exprimoit tout-à-la-fois & leur caractère caustique & railleur, & une disposition à cette basse complaisance avec laquelle ils recevoient volontiers les mépris & les gourmandes de leur maître.

Enfin l'étrille & la fiole d'huile, qu'ils portoient à leur ceinture, étoient deux instrumens absolument nécessaires pour le bain ; dans la fiole se mettoit l'huile, dont on usoit toujours en pareil cas ; l'étrille servoit à essuyer la sueur : ces deux mots se trouvent ordinairement joints ensemble (u). La

(u)

Ὅτι δὲ ἔστιν αὐτῇ τλεγγίς, ὅτι δὲ λίκυθος.

C'est un vers d'Aristophane, cité par Suidas, *in voce τλεγγίς*. Et Plutarque dit : Ὅντι δὲ καὶ πρὸς λίκυθος ἔχουσιν καὶ πρὸς τλεγγίδας. De ira colub.

firole étoit quelquefois de cuir (x), elle étoit en forme de lentille, ronde & aplatie (y); l'étrille étoit de fer, d'airain ou de cuivre: les étrilles de ces métaux étoient sans doute pour les pauvres, & par conséquent pour les parasites; les riches avoient des fioles & des étrilles d'argent, Élien le dit des Agrigentins, dont il vante le luxe (z); les Lacédémoniens, toujours simples dans leurs mœurs, avoient des étrilles de roseau (a).

Il s'agit d'expliquer à présent pourquoi les parasites ne paroissent jamais sans ces deux instrumens; ils étoient toujours prêts à se mettre à table, & comme il falloit se baigner auparavant, ils n'avoient garde d'oublier les deux choses les plus nécessaires au bain: d'ailleurs ils étoient censés de la lie du peuple, ainsi on les mettoit au rang de ceux qu'on appeloit *αὐτοληκῦδους* (b); C'étoit le nom qu'on donnoit aux citoyens qui n'étoient pas assez riches pour avoir un esclave; car une des fonctions des esclaves étoit de porter au bain le bagage de leurs maîtres, & par conséquent la firole & l'étrille, suivant ce vers de Perse:

I puer, & strigiles Crispini ad balnea defer.

Sat. 5, v. 126.

Plaute donne à un Parasite à peu près le même équipage; il y ajoute certaines choses qui méritent attention:

Cynicum esse egentem oportet Parasitum probè:

*In Pers. scæ. 3.
vers. 43.*

Ampullam, strigilem, scaphium, soccos, pallium,

Marsupium habeat.

On retrouve ici la firole & l'étrille: on y voit de plus

(x) *ἡ δερματίνη λήκωδος.*

dit le Scholiaste de Théocrite, *ad Pharmac. vers. 156.*

(y) *Lenticulari formâ, tereti ambitu, pressulâ rotunditate.* Apul. Florid. lib. 11, initio.

(z) *Ἀργυρεῖς ληκῶδεις καὶ σλεγγίσιν*

ἐχθῶν. Var. hist. lib. XII, c. 29.

(a) *Στλεγγίσιν ὃ σιδηρεῖς, ἀλλὰ καλαμίναις ἐχθῶν.* Plutarc. in dict. Lacedem.

(b) *Τὸς αὐτοληκῶδους τέττες καὶ πρᾶπιζίας.* Plut. de discern. amic. ab adulat.

scaphium; c'étoit une espèce de gondole, dont le parasite se précautionnoit, dans la crainte peut-être qu'on ne lui versât à boire dans une coupe trop petite. *Soccus*, ce mot désigne la chaussure particulière aux acteurs comiques; en le prenant ici dans le sens de *soleas*, qui étoit la chaussure avec laquelle on se mettoit à table, le Parasite auroit eu sur lui tout l'appareil du festin. *Pallium* est un petit manteau à la grecque; & *marsupium* étoit la bourse que les Parasites portoient aussi à leur ceinture, pour mettre les pièces de monnaie qu'ils pouvoient attraper. Sur le théâtre ils étoient ordinairement chargés de faire les marchés, principalement ceux où il étoit question de friponnerie. Avec un habillement si remarquable, les Parasites devoient être fort aisés à reconnoître; ainsi il n'est pas suprenant que dans Plaute le peuple les arrête souvent, comme des gens dont on pouvoit se moquer impunément; & que dans l'Eunuque de Térence, Chéréa, qui suivoit de loin la jeune Athénienne, distingue qu'elle est accompagnée d'un Parasite.

Yof. 345.

L'ajustement d'un Parasite s'appeloit *τεχέδιον*, mot que *Sat. 3.* Juvénal a fait passer dans la langue latine; & le Parasite *Lib. I, cap. 4.* lui-même est nommé dans Athénée, *τεχέδιος*, un homme qui court les tables.



V I E D' A S P A S I E.

L'HISTOIRE d'Athènes n'a peut-être rien de plus singulier ni de plus piquant que le caractère d'Aspasie. Qu'après une jeunesse licentieuse, une femme livrée à un commerce honteux & pros crit par les Loix, ait usurpé la considération qui n'est dûe qu'à la plus haute vertu, qu'elle ait captivé un homme que la force & l'étendue de son génie rendoient maître de la Grèce, qu'elle ait inspiré des sentimens d'estime & même une sorte de respect au héros de la sagesse humaine, au père de la philosophie morale, & que les hommes les plus éclairés du siècle le plus brillant de la Grèce l'aient admirée comme un modèle d'éloquence, c'est un fait des plus étonnans qui se rencontrent dans l'histoire grecque, si féconde en événemens extraordinaires. Ménage n'a donné qu'une légère idée d'Aspasie dans son histoire des femmes philosophes; Bayle n'en parle qu'en passant dans une note qu'il a jointe à l'article de Périclès. M. de Burigny a rassemblé avec soin tous les traits qui se trouvent épars dans les ouvrages des anciens au sujet d'Aspasie.

Lû le 11^r
Janv. 1763.

Elle naquit à Milet; son père se nommoit Axiochus; il étoit d'une famille distinguée. Aspasie avoit reçu de la Nature tous les talens de l'esprit; l'éducation les fit éclore; mais le goût des plaisirs la conduisit à la débauche. Philosophe jusque dans le désordre, elle se fit un système de volupté, & courut à la gloire au travers de l'infamie. Bientôt la voluptueuse Ionie ne lui parut pas un théâtre digne d'elle; elle préféra le séjour d'Athènes, où le vice, ainsi que la vertu, jouoient un rôle plus éclatant. Elle y parut comme un phénomène; l'admiration s'accrut encore lorsqu'on l'eut entendue. Chacun s'empressoit de connoître une femme qui réunissoit la beauté, l'esprit & le savoir, & qui n'étoit pas cruelle; sa maison fut bientôt le rendez-vous de ce qu'il y avoit dans Athènes de plus poli & de plus spirituel; on y tenoit des conférences dans lesquelles on traitoit les matières les plus sérieuses; la

politique, l'éloquence, la philosophie faisoient tour à tour l'objet de ces entretiens, que les grâces d'Aspasie rendoient plus intéressans. Les plus profonds raisonneurs d'Athènes, ainsi que les plus grands maîtres dans l'art de la parole, lui cédoient le prix. Ses heureux talens faisoient si bien disparaître le scandale de sa vie, que les maris les plus vertueux conduisoient leurs femmes chez elle, sans craindre la contagion de l'exemple.

Plut. in Pericl.

*De Invent. l. 1,
c. 31.*

Cicéron, d'après Eschine, disciple de Socrate, nous rend compte d'un entretien d'Aspasie avec la femme de Xénophon & avec Xénophon même: *Dites - moi, je vous prie, disoit Aspasie à la femme de Xénophon, si votre voisine avoit des bijoux plus précieux que les vôtres, ne les préféreriez-vous pas! sans doute, répondit - elle; & si ses habits, si ses autres ornemens valaient mieux que les vôtres, lesquels aimeriez - vous mieux! les siens, dit - elle; mais si son mari étoit meilleur que le vôtre!* Ici la femme de Xénophon rougit sans rien répondre; elle embarrassa Xénophon par des questions pareilles, & le réduisit au silence. Alors Aspasie prenant la parole, *puisque vous refusez l'un & l'autre, dit-elle, de satisfaire à la question sur laquelle seule je voulois vous entendre, j'y vais répondre pour vous. Vous, Xénophon, vous souhaiteriez une femme parfaite; & vous, le meilleur des maris. Si donc vous ne venez à bout de vous rendre parfaits, chacun de vous ne remplira jamais les desirs de l'autre.* On voit, comme le remarque Cicéron, qu'Aspasie avoit adopté la méthode de Socrate, aussi se plaisoit-il à converser avec elle; Il y menoit ses amis, & ce vertueux philosophe entroit dans les appartemens des filles qu'Aspasie, sur le déclin de l'âge avoit rassemblées dans sa maison. Elle leur faisoit apprendre à jouer des instrumens & à travailler à divers ouvrages; mais il n'y a pas d'apparence qu'on leur donnât des leçons de chasteté. Aristophane les traite de courtisanes, & Athénée dit que la Grèce étoit peuplée de ces filles de plaisir qui sortoient de la maison d'Aspasie.

Zib. V, c. 20.

*Cic. de Orat.
Lib. 1. cap. 50.
De Offic. l. 11,
cap. 17.*

La plus illustre conquête que fit Aspasie, fut celle de Périclès; c'étoit le chef du conseil d'Athènes & le premier homme de la Grèce. Etonné de rencontrer dans une femme, dont la vie

n'annonçoit rien que de frivole ; un savoir si étendu & une connoissance si profonde des grands ressorts du gouvernement, il devint un de ses amans, & l'emporta bientôt sur tous les rivaux. On a même prétendu qu'il lui fut en grande partie redevable de cette éloquence victorieuse, que ses propres ennemis comparoient aux éclats de la foudre. Aspasia, dit-on, lui rendit les préceptes qu'elle avoit reçus de Gorgias ; ce qu'il y a de certain, c'est que cette femme avoit le plus grand empire sur l'esprit de Périclès, & que ce fut elle qui pour venger Milet sa patrie, suscita la guerre d'Athènes contre Samos, guerre cruelle, où Périclès immola à sa maîtresse un grand nombre de Samiens, détruisit leur gouvernement, rasa leurs murailles & exigea des vaincus une somme immense. Diodore place cet événement dans la quatrième année de la quatre-vingt-quatrième Olympiade, 441 ans avant l'ère chrétienne.

Philosf. ep. 13;

Lib. xii;

Si l'on en croit Aristophane, ce fut encore Aspasia qui alluma la guerre du Péloponèse. Voici ce qu'il fait dire à un de ses acteurs dans la comédie des Acharniens : *De jeunes gens échauffés par le vin & la débauche vont à Mégare & enlèvent la courtisane Simetlie. Les Mégariens irrités viennent à leur tour enlever deux des filles d'Aspasia, & ce sont trois prostituées qui causent la guerre dont toute la Grèce est embrasée.* Aristophane est le seul des anciens où l'on trouve cette anecdote ; mais ce qui y donne un air de vraisemblance, c'est que tous conviennent que ce fut la haine de Périclès contre les Mégariens qui fut la cause immédiate de la guerre du Péloponèse.

Dans ce même temps le poète Hermippe, auteur de quarante comédies, dont on retrouve encore quelques fragmens, intenta contre Aspasia une double accusation ; il l'accusoit d'impiété ; il lui imputoit encore d'attirer chez elle des femmes libres pour les prostituer à Périclès. Le protecteur & l'amant d'Aspasia prit ouvertement son parti ; il sollicita pour elle avec la plus grande chaleur, & la tira de péril par ses prières & par ses larmes. Il ne fut pas si heureux à l'égard d'Anaxagore son maître, accusé d'impiété comme Aspasia, & assurément

*Plut.
Fabric. bibl.
Græc. tom. 1.
p. 764.*

plus innocent qu'elle; aussi Périclès n'employoit-il en sa faveur que des moyens honnêtes & dignes d'un philosophe. Tout ce qu'il put faire fut de le soustraire au jugement en le faisant sortir d'Athènes.

Enfin ce politique consommé, ce héros qui remuoit toute la Grèce, ne put tenir contre sa passion; il résolut d'épouser Aspasia. Il étoit marié à une riche veuve, dont il avoit deux fils, Xantippe & Paralus; il lui proposa de se séparer, elle fut assez sage pour y consentir; il lui procura lui-même un nouveau mari, qui fut bien payé de sa complaisance, & il épousa publiquement Aspasia: il en avoit déjà un fils, auquel il avoit donné son nom. Le mariage n'affoiblit point l'amour qu'il avoit pour elle; il ne se reprocha jamais cette indigne alliance, malgré le déchaînement général, malgré les traits satyriques que la liberté Athénienne lançoit sur Aspasia jusqu'en plein théâtre, où elle étoit outragée sous les noms de la nouvelle Omphale, de la nouvelle Déjanire, & sous des épithètes moins honnêtes, que ne lui épargnoient pas Eupolis, Cratin & Aristophane.

Xantippe & Paralus, fils du premier lit, quoiqu'en dise Suidas, qui les donne mal-à-propos à Aspasia, vengeoient leur mère par le mépris qu'ils faisoient & de leur père & d'Aspasia: Périclès, qui les aimoit, y étoit très-sensible; mais Aspasia se dédommageoit de leurs invectives par des reproches publics, que leur mauvaise conduite ne justifioit que trop.

Ils moururent avant leur père: Périclès, pour s'en consoler, fit donner le droit de citoyen à son fils naturel; il avoit lui-même autrefois fait passer une loi contraire, il en demanda l'abrogation, & elle fut accordée à ses grands services & à l'affliction que lui causoit la perte de ses enfans légitimes. Ce fils parvint aux honneurs; il étoit un de ces infortunés généraux qui furent condamnés à mort, après la bataille des Arginuses, pour s'être plus occupés de poursuivre la victoire, que de rendre les honneurs de la sépulture aux soldats morts dans l'action; c'est ce qu'on peut voir dans le I.^{er} livre des Helléniques de Xénophon, & dans le XIII.^e de l'histoire universelle de Diodore.

Périclès

Périclès ne vécut pas long-temps après avoir reçu cette grâce; il mourut la troisième année de la guerre du Péloponèse, quatre cents vingt-neuf ans avant l'ère Chrétienne. Aspasia s'en consola avec un marchand de bestiaux, nommé Lyficles, homme grossier, mais riche des profits de son commerce: c'étoit tomber de bien haut, mais la veuve de Périclès releva son nouvel amant, elle en fit un des premiers personnages de la République; Héfychius dit qu'elle l'épousa.

*Plut.
Harpocratioz*

On ne fait plus rien du reste de sa vie, mais elle laissa une si grande réputation de grâces, d'esprit & de beauté, que Cyrus le jeune crut faire grand honneur à Myrto, la plus chérie de ses maîtresses, en lui faisant prendre le nom d'Aspasia. Eschine, disciple de Socrate, avoit fait un ouvrage intitulé du nom d'Aspasia; mais nous ne l'avons plus, non plus que celui d'Antisthène, le chef des Cyniques, qui portoit le même titre.

Plut.

*Athénée, l. V;
c. 20.
Harpocratioz
Diog. Laërta*

Cette femme, l'idole d'Athènes, & dont les semblables, même avec de moindres talens, seront toujours adorées parmi les nations corrompues, avoit composé des ouvrages: Athénée parle de ses dialogues en vers, mais ce qu'il en cite ne mérite pas d'être rapporté; c'est une raillerie qu'elle fait de Socrate, & qui ne peut partir que d'un esprit perdu de débauche.

Le Menexene de Platon contient un discours en l'honneur des Grecs morts pour la défense de la patrie. C'étoit la coutume dans la ville d'Athènes, d'honorer par des funérailles publiques ceux qui avoient été tués à la guerre. Thucydide dans son second livre en décrit ainsi les cérémonies. Trois jours avant la pompe funèbre, on dressoit une tente où l'on exposoit les ossemens des morts, & les citoyens venoient y jeter leurs offrandes. On les enfermoit ensuite dans des cercueils de cyprès, qu'on chargeoit sur des chariots. Chaque tribu avoit son chariot & son cercueil; il y en avoit un qui n'étoit qu'un cénotaphe en mémoire de ceux dont on n'avoit pu trouver les cadavres. Le jour marqué on se mettoit en marche, & la pompe étoit suivie d'une multitude de citoyens & d'étrangers. Les parentes des défunts se rendoient au lieu de la sépulture pour y

pleurer. On arrivoit au monument situé dans le plus beau faubourg de la ville, où l'on avoit renfermé de tout temps ceux qui étoient morts dans les combats, excepté les guerriers morts dans les champs de Marathon; ceux-ci, pour leur rare valeur, avoient été enterrés dans le champ de bataille. On les couvroit ensuite de terre, & le personnage le plus illustre de la ville, tant en éloquence qu'en dignité, prononçoit leur oraison funèbre. Périclès rendit ce devoir à ceux qui avoient péri dans la guerre de Samos, & le discours qu'il prononça en cette occasion excita tant d'admiration, que lorsque l'orateur fut descendu de la tribune, toutes les femmes coururent l'embrasser & lui mettre sur la tête des couronnes, comme on le pratiquoit à l'égard des athlètes qui revenoient vainqueurs. Thucydide nous a laissé dans le second livre de son histoire l'oraison funèbre que prononça Périclès à la fin de la première campagne de la guerre du Péloponèse.

Plut.

Orator. c. 44.

Dans le dialogue de Platon, Socrate récite à Menexene un pareil discours qu'il a, dit-il, entendu la veille de la bouche d'Aspasie; c'est sans doute à Platon même que la postérité est redevable de cet ouvrage d'éloquence. Cicéron nous apprend que les Athéniens charmés de la beauté de ce panégyrique, le faisoient prononcer publiquement tous les ans, & que cet usage subsistoit encore de son temps. Denys d'Halicarnasse, ce judicieux critique, dit que c'est le plus beau de tous les discours publics, & que l'auteur s'est proposé Thucydide pour modèle. M. de Burigny l'a traduit en entier; nous nous contenterons d'en rapporter un trait de la dernière partie. Après avoir étalé avec magnificence les exploits glorieux des Athéniens depuis le commencement des guerres des Perses, Aspasie, par une de ces figures hardies que l'éloquence met en œuvre dans les sujets importants, faisoit sortir des tombeaux les pères des Athéniens; elle leur prêtoit ces belles paroles: « Enfans, vos victoires présentes font revivre notre valeur passée; nous pouvions vivre sans
» honneur, nous avons préféré de mourir avec gloire, plutôt que
» de couvrir de honte & nos pères & notre postérité; persuadés
» qu'un homme qui déshonore les siens ne mérite pas de vivre,

& qu'il ne trouve d'amis ni sur terre parmi les hommes, ni après «
 la mort parmi les dieux. Souvenez-vous donc des instructions «
 que nous vous avons laissées; que toutes les actions de votre «
 vie soient guidées par la vertu; songez que sans elle tout ce «
 qu'on possède, tout ce qu'on pratique est flétri de vice & de «
 déshonneur. Les richesses ne font point honneur à un homme «
 lâche; c'est pour d'autres & non pas pour lui qu'il est riche, «
 il n'est que le porteur de ses biens. La beauté, la force font pour «
 une ame foible & viciée des ornemens méfiens qui font sortir «
 davantage la laideur. La science même séparée de la justice «
 & des autres parties de la vertu, n'est qu'une finesse artifi- «
 cieuse; non, ce n'est plus la sagesse. Faites donc de continuel «
 efforts, employés toute l'étendue de vos forces pour vous «
 élever au-dessus de nous & de nos ancêtres. Si nous demeu- «
 rons au-dessus de vous, nous rougirons de notre victoire; nous «
 applaudirons à la vôtre si vous nous surpassez, & vous nous sur- «
 passerez si loin de descendre du rang où nous vous avons établis, «
 vous vous en servez comme d'un point fixe pour prendre votre «
 essor. Quelle honte à celui qui veut être compté pour quelque «
 chose, de ne valoir que par ses ayeux! Il est vrai que l'honneur «
 des ancêtres est pour leur postérité un magnifique trésor; mais «
 consumer soi-même ce trésor d'honneur, ainsi que celui des «
 richesses, sans en rien laisser à ses enfans, faute de l'entretenir «
 par des acquisitions nouvelles, c'est une honteuse dissipation, «
 c'est une lâcheté. Si vous pratiquez ces maximes, nous vous «
 recevrons avec tendresse, quand vous viendrez nous rejoindre; «
 mais si vous ne nous apportez qu'une ombre flétrie & dé- «
 gradée, ne vous attendez qu'à nos mépris.»

Cet échantillon suffit pour donner une idée du ton de ce
 beau discours; il mérite d'être lû en entier dans Platon même;
 quelle langue pourroit égaler les grâces de la sienne, & l'usage
 qu'en savoit faire un esprit aussi brillant que fécond & solide!



S U R

LE BÛCHER D'ÉPHESTION.

LA lecture de Diodore de Sicile a présenté à M. le comte de Caylus, la description d'un monument de la plus grande magnificence, *le bûcher d'Éphestion*, dressé & décoré par les ordres d'Alexandre; il l'a mis, par la gravure, sous les yeux de l'Académie, &, pour satisfaire pleinement notre curiosité, il y a joint un examen détaillé des parties dont ce bûcher étoit composé.

En disant que ces morceaux sont dessinés d'après une description, c'est dire assez que l'on ne peut garantir la précision du tableau de ces grandes décorations; on ne doit pas espérer de la trouver complète dans le récit d'un historien qui ne paroît pas avoir une grande connoissance des arts.

M. le comte de Caylus déclare qu'il a profité, autant qu'il lui a été possible, de ce que les médailles lui ont fourni par rapport aux accessoires; qu'il a suppléé, par les conjectures les plus vraisemblables, à ce que les monumens ne lui fournissoient pas; mais qu'il ne s'est point écarté des mesures données par Diodore.

*Diod. de Sic.
liv. XVII.*

Alexandre ayant rassemblé des architectes, & un grand nombre d'autres artistes, fit abattre dix stades (a) des murs de la ville de Babylone, qui étoient de briques; ensuite ayant choisi la brique cuite, & ayant aplani le lieu qui devoit recevoir le bûcher, il bâtit le bûcher carré, chaque côté étant d'un stade (b); ensuite ayant partagé ce lieu en trente maisons, & ayant couvert les toits de troncs de palmiers, il fit toute cette construction tétragone. Après cela il orna toute cette enceinte; le rez de chaussée fut rempli de quinquirèmes d'or, au nombre de deux cents quarante, garnis, sur

(a) Sept cents soixante-six toises
quatre pieds de notre mesure.

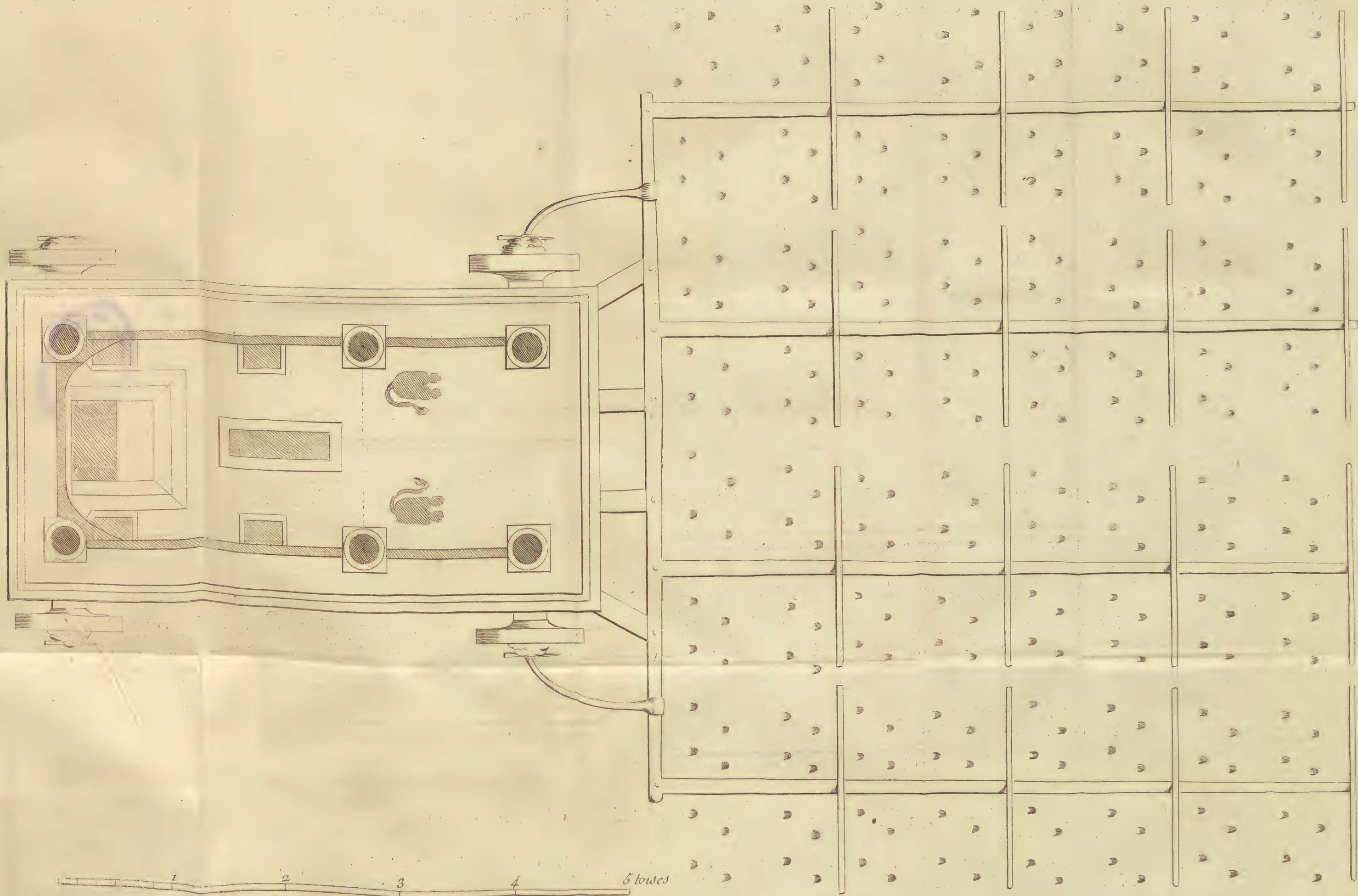
(b) Soixante-seize toises un pied
une ligne deux cinquièmes.



1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 toises.

Moitié d'une des faces du bucher d'Ephession. Diod. de Sic. Lib. XVII.





Plan du Chariot qui porta le Corps d'Alexandre. Diod. de Sic. Lib. XVIII.



les épotides (c), chacune de deux archers de quatre coudées (d), un genou en terre, & de soldats pesamment armés, de cinq coudées (e); des tapis de pourpre remplissoient les intervalles: l'étage au-dessus de ce premier rang étoit chargé de torches, de quinze coudées de haut (f), garnies dans leur milieu, par où on les prend, de couronnes d'or; au-dessus de la mèche, d'aigles éployés qui sembloient prendre leur vol en bas; & vers le pied, des dragons attentifs au vol de ces aigles. Au troisième rang de l'édifice, en montant toujours, étoient représentées des chasses de toutes sortes d'animaux: au quatrième, un combat de centaures en figures d'or: au cinquième, des lions & des taureaux d'or, alternativement posés: & au sixième étoient des trophées d'armes de Macédoniens & de barbares, disposés de sorte que leur arrangement marquoit les victoires des premiers & les défaites des seconds: le tout étoit surmonté par des sirènes creuses, & capables de contenir les musiciens qui devoient faire l'éloge du mort, en chants funèbres. La hauteur de tout l'édifice passoit cent trente coudées (g): on dit qu'il y fut dépensé plus de douze mille talens (h).

Après la traduction du récit de Diodore, M. le comte de Caylus entre dans quelques détails sur cette décoration.

Diodore se contente de dire qu'*Alexandre* avoit rassemblé des architectes, & un grand nombre d'autres artistes, il ne nomme personne en particulier pour avoir présidé à cet ouvrage: ce furent, apparemment, le Prince & sa cour qui en tracèrent le plan; le peu de rapport que l'on remarque dans les sujets divisés par bandes, peut aisément le persuader; d'ailleurs le détail de ces mêmes parties, prouve que les artistes qu'on

(c) Flancs ou bouteilles.

(d) Cinq pieds trois pouces huit lignes, la coudée ayant un pied trois pouces onze lignes.

(e) Six pieds sept pouces sept lignes.

(f) Dix-neuf pieds dix pouces neuf lignes.

(g) Cent soixante-douze pieds sept pouces neuf lignes quatre points.

(h) Soixante-quatre millions neuf cents quatre-vingt-douze mille liv. calculés à cinquante-deux livres le marc, & sur le pied du talent Attique, que les Grecs, ainsi que Diodore, doivent avoir préféré dans leur compte: si l'on admettoit le talent Babylonien, la dépense de ce bûcher auroit monté à soixante-dix-sept millions sept cents soixante mille livres.

avoit rassemblés étoient Grecs. Au reste, tous les objets en particulier pouvoient être d'une belle exécution, quoique dans tous les temps on ait vu des artistes foibles; mais tous ceux qui pratiquent les arts n'ont pas la tête étendue, & sont rarement capables de penser & de faire exécuter ce qu'on appelle *une machine* dont les détails soient justes & convenables, & l'on peut reprocher à ce monument de ne pas présenter cette difficulté vaincue.

Une raison de magnificence, qui paroît assez mal entendue, a pu engager Alexandre à la démolition des murs de Babylone pour placer ce bûcher; malgré l'éloignement des temps, on démêle une affectation marquée pour le choix de cet emplacement, Alexandre étant le maître de l'ordonner par-tout ailleurs. La plaine de Babylone étoit si convenable pour un pareil spectacle, & les murailles de cette grande ville auroient placé avec tant d'avantage un si grand nombre de spectateurs, que la sagesse du Prince, en cette occasion, peut difficilement échapper à la censure; car je doute que dans la situation où il étoit pendant son séjour à Babylone, on puisse admettre quelque prétexte politique pour excuser son procédé. Quoi qu'il en soit, Hérodote nous apprend que ces murs avoient *cinquante coudées royales d'épaisseur, & deux cents de hauteur*. Il ajoute même, car il est toujours exact, que *cette coudée est plus grande de trois doigts que la coudée ordinaire (i)*.

Diodore dit que la brique cuite fut choisie pour cet édifice; ce choix, selon M. le comte de Caylus, ne signifie qu'une préférence donnée sur la brique simplement séchée au soleil, & qu'on employoit assez souvent en Égypte & dans la Grèce même. M. le comte de Caylus a donné une de ces briques, *Pl. IV, n.º IV.* & est entré à ce sujet dans quelque détail, au premier volume de ses Antiquités. Mais l'une ou l'autre de ces briques étoit assez indifférente, pour un bâtiment qui devoit être incessamment détruit par le feu: de plus, cette brique ne pouvoit avoir d'autre destination, dans une construction de cette

(i) Le doigt avoit un quart moins de nos pouces, un de nos pieds contenant seize doigts.

espèce, que celle de soutenir la charpente, ou plutôt d'en remplir les intervalles, & de former des escaliers dans l'intérieur.

Ensuite ayant partagé ce lieu en trente maisons, & ayant couvert les toits de troncs de palmiers.

On ne peut admettre les trente maisons divisées sur les quatre faces, comme on est d'abord porté à le croire; le partage devant être égal, donneroit sept maisons & demie par face, & jamais on n'a compté par moitié de maison : l'obscurité du texte oblige M. le comte de Caylus à proposer des conjectures sur cet arrangement.

Selon les mesures données par l'auteur, le plan du bûcher étoit d'environ soixante-seize toises; l'espace produit par la démolition des murs étant de sept cents soixante-six toises environ, l'intervalle du bûcher aux murailles étoit, de chaque côté, d'environ trois cents quarante-cinq toises. Cette distance pouvoit être moins grande du côté de la ville, car Diodore ne parle de la démolition d'aucune maison; mais si cette face a été bâtie, dix maisons par face font un compte raisonnable, & que l'on peut admettre : cependant il est difficile de se persuader qu'on ait voulu se priver de l'aspect de cette ville, & des spectateurs qu'elle plaçoit si naturellement : la même raison fait douter qu'on ait fermé le côté de la campagne, ces deux faces étant celles qui découvroient le plus la décoration, & qui pouvoient contenir un plus grand nombre de spectateurs; d'ailleurs il n'est pas naturel qu'on eût voulu renfermer cette magnificence entre quatre corps de logis. Toutes les idées fondées sur l'architecture & la décoration, engagent à supposer que les côtés qui regardoient la ville & la campagne étoient également libres; alors il n'y auroit eu de caché que la destruction des murs, & ces deux faces auroient été décorées chacune par quinze maisons : *le lieu partagé en trente maisons*, selon l'auteur, ne s'oppose point à cette distribution. Au reste, Diodore ne parle ni de leur élévation, ni de leur décoration; il paroît seulement qu'elles devoient être également consommées par le feu; leurs toits, couverts de troncs de palmiers, le font

présumer. Au reste, ces maisons, assez inutiles à l'objet en question, semblent avoir été construites pour satisfaire une idée de magnificence mal-entendue, mais qui cependant pouvoit être exécutée, puisqu'en effet elles servoient à cacher les ruines immenses que présentoit la démolition des murs, en même temps qu'elles ôtoient aux environs de ce bûcher, une apparence de désert & de ruine, qui ne s'accorde point avec des décorations riches, éclatantes & terminées; qualités qu'on ne peut refuser à celles de ce bûcher.

Les quinqueremes qui soutenoient la base de cet édifice, avoient apparemment une poupe ou un éperon, dont la forme présentoit des distinctions, du moins la manière dont Diodore s'exprime engage à le croire; on ne peut expliquer ces différences aujourd'hui. M. le comte de Caylus s'est contenté de faire copier dans le dessin la partie d'un vaisseau très-bien représentée sur le revers d'une médaille de Macédoine; ces parties, la poupe & la proue d'un vaisseau, ont été & seront toujours la force des bâtimens de mer; mais elles étoient d'autant plus la défense des vaisseaux de l'antiquité, que les rameurs occupoient absolument le milieu: il étoit donc assez naturel de représenter sur ce monument l'action la plus ordinaire dans les combats de mer; & les vaisseaux étant admis dans cette décoration, il étoit simple de représenter aussi ceux qui les défendoient, & de les placer dans le poste qu'ils occupoient ordinairement. On y voyoit donc des archers à la Perlienne & des soldats pesamment armés à la Macédonienne; mais chaque face du bûcher étant d'un flanc ^(k) & cette face étant ornée de soixante poutes, elles devoient par conséquent se joindre & former, pour ainsi dire, un plan continu; cette jonction devoit produire un mauvais effet; elle présentoit de trop petites parties en comparaison de celles qu'elles soutenoient; elle paroît d'autant plus déplacée, qu'elle se trouvoit à la hauteur de l'œil, & qu'enfin, selon la construction des Anciens, les poutes présentoient de fort petits détails diminués encore en cette occasion par la masse des

(k) Soixante-hize toises un pied une ligne deux cinquièmes.

deux archers un genou à terre, qui avoient plus de cinq pieds de hauteur, & par les soldats pesamment armés, dont la hauteur étoit de plus de six pieds; ainsi quoique ces poupes occupassent une largeur de sept pieds & demi, ces hommes armés & représentés sans doute en action étoient fort serrés. L'archer à genou représenté sur la planche est copié d'après les médailles Perses connues sous le nom de *Dariques*, & M. le comte de Caylus n'ayant trouvé aucun exemple de soldat pesamment armé sur les médailles Grecques, il a fait copier ceux dont Diodore fait mention d'après une figure de soldat Carthaginois rapportée dans le cinquième volume de ses antiquités; il leur a seulement donné le casque qu'il a trouvé sur les médailles.

Pl. LX, n.º 16

Éphestion avoit le commandement des soldats pesamment armés lorsqu'Alexandre descendit par le fleuve Eulée jusqu'à l'océan après la défaite des Perses & l'expédition des Indes; ce peut être pour cette raison qu'on a vu cette espèce de soldats plus fréquemment répétée dans cette décoration.

Des tapis de pourpre remplissoient les intervalles. Nous avons vu que les poupes ou les éperons se joignoient, il faut donc croire que ces tapis couvroient la charpente & la brique qui formoient le reste de cet étage & qui couronnoient les parties de vaisseaux. Quelques magnifiques que l'on doive croire ces tapis, il est aisé de sentir combien la différence de leur travail & l'éclat de leurs couleurs produisoient un effet peu convenable à la base d'une décoration dont l'objet étoit aussi grave, & dont les autres ornemens différoient autant par leur genre & par leur matière; quant à ce qui regarde ces tapis de pourpre travaillés en Phénicie & plus particulièrement à Tyr, on ne peut faire aucune difficulté de les comparer à nos tapisseries. Lucien nous donne la description d'un palais qui doit absolument convaincre de leur rapport.

Tome III,
page 109.

Que pourroit-on dire de ces grandes torches dont le milieu étoit orné par des couronnes d'or, & dont l'extrémité inférieure groupoit avec des dragons attentifs au vol des aigles placées au-dessus des mèches? On peut se représenter aisément la

Hist. Tome XXXI.

L

maigreur de ces torches parallèles & nécessairement placées à une distance égale. Diodore ne parle point de leur nombre, mais elles laissoient au moins entre elles le jeu du vol des aigles & la place nécessaire aux dragons. A quelque distance qu'on les ait disposées, les attributs d'aigles & de dragons seront toujours, ce me semble, peu convenables à l'objet de cette décoration.

La raison des *différentes chasses & des combats de centaures* qui occupent le troisième & le quatrième étage paroît difficile à comprendre; on ne sent pas le rapport que ces sujets peuvent avoir avec Éphestion.

Les lions & les taureaux posés alternativement au cinquième étage paroissent aussi peu convenables à l'ornement d'un bûcher que les décorations des étages précédens; il semble seulement que ces animaux étant d'une grandeur inégale formoient une espèce de feston dont l'effet étoit d'autant plus saillant que ce bas-relief étoit placé au-dessus de deux autres, composés de corps plus maigres; la comparaison qu'on ne pouvoit s'empêcher de faire avec ces lions & ces taureaux, qui paroissent avoir été traités d'un grand bas-relief, & dont le volume étoit plus considérable & la disposition plus espacée, faisoit nécessairement paroître les autres encore plus méplats, quoiqu'ils fussent moins élevés; & ce procédé est absolument contraire à toutes les règles de la composition dépendantes du point de vue.

Les trophées des vainqueurs & des vaincus paroissoient ensuite. Cet étage est le seul qui soit décoré convenablement & conséquemment; M. le comte de Caylus a tiré ce qu'il a pu des médailles de Macédoine, pour ne point blesser le costume, c'est-à-dire le bouclier rond & chargé de différens ornemens, mais toujours simples; il a également suivi la crête du casque, ainsi que les deux piques ou javelots de longueur: à l'égard des Perses, il n'a pu trouver que les casques en forme de bonnet, qui n'étoient vraisemblablement que la coiffure des Princes, & non pas celle des soldats; mais il suffit, dans des cas pareils à celui-ci, que l'on aperçoive une variété approchante, ou du moins convenable en général.

Pour les sirènes creuses, la représentation s'accordoît avec la fable reçue; mais cette décoration étoit aussi éloignée du sujet, que la place en étoit ridicule: quelque considérable qu'ait été le nombre des musiciens que les sirènes étoient capables de contenir, on ne peut croire que les éloges qu'ils prononçoient, & les chants qu'ils faisoient éclater à la louange d'Éphestion, aient été bien entendus de l'assemblée. Il est vrai qu'en l'année 1750, on plaça des musiciens sur la grande corniche sur laquelle le tambour du dôme de Saint-Pierre est posé, & que ces chœurs de musique furent entendus très-distinctement de ceux qui étoient dans l'église; cette corniche est élevée au-dessus du pavé de deux cents trente-quatre palmes romaines, ou de cent soixante-un pieds neuf pouces de roi, ce qui s'éloigne peu des cent soixante-douze pieds d'élévation de ce bûcher; mais la musique de Saint-Pierre étoit renfermée, par conséquent la voûte rabattoit les sons, que l'on sait qui montent toujours, au lieu que rien ne s'opposoit à l'évaporation de ceux qui sortoient des sirènes, placées dans le plein air. Il faut donc croire que la multitude des musiciens a suppléé à ce petit inconvénient, ou plutôt qu'il suffisoit d'entendre sortir quelque bruit d'une décoration si vaste, pour diriger son intention; mais quand on a voulu mettre le feu à ce bûcher, on peut croire que les musiciens ne se sont point fait attendre pour abandonner les sirènes, ce qui a dû causer une confusion & un tumulte peu convenable dans une si auguste cérémonie.

Il paroîtra téméraire, sans doute, de ne pas approuver une production des arts qui a paru sous le règne d'Alexandre, & qui a été exécutée par des Grecs; mais tout a ses exceptions, & la vérité n'admet point la prévention.

On peut dire, en premier lieu, que Babylone n'étoit point la Grèce; en second lieu, le courage & l'intrépidité d'Alexandre seront médiocrement blessés, si l'on reproche à ce Prince quelques fautes contre le goût, dans la manière d'orner & de décorer.

Horace, plus connoisseur sans doute en matière de poésie

Ep. 1, lib. 11.

que dans les opérations des arts, refuse au vainqueur de l'Asie le discernement nécessaire pour juger du mérite poétique; mais il lui attribue un goût fin & délicat en fait d'ouvrages des arts: *Judicium subtile videndis artibus*. M. le comte de Caylus lui conteste ce talent: Alexandre, dit-il, étoit né grand, mais le desir de l'être paroît avoir été sa principale affection; il est mort dans un âge où ce goût n'avoit pu se démentir, par la raison qu'il avoit eu trop de succès, & qu'il étoit trop jeune & trop fougueux pour être éclairé & corrigé; c'est donc dans ce caractère qu'il faut chercher la raison des plus médiocres évènements de sa vie. Ce fut par le desir de grandeur qu'il voulut que le seul Lysippe fit son portrait en sculpture; il étoit regardé comme le premier de son art, il étoit donc le seul qui fut digne de faire passer à la postérité la figure d'Alexandre: Apelle mérita la même distinction pour la peinture, par le même motif. Il avoit senti la grandeur d'Homère, & reconnu qu'il méritoit la réputation du plus grand des poètes; il le portoit toujours avec lui; ce n'est point à dire qu'il en fit souvent la lecture, il avoit non-seulement d'autres plaisirs à satisfaire, mais des occupations plus importantes; il l'enferma dans la dépouille la plus précieuse de ses victoires, & ces petites faveurs suffisoient aux Princes pour recevoir les honneurs de la postérité. Pour brûler le corps de son ami, il fait abattre près de huit cents toises des murs de Babylone; personne n'ignore que les murailles de cette grande ville étoient alors regardées comme une des merveilles du monde; on ne peut douter que ce Prince ne fut le maître d'établir ce bûcher par-tout ailleurs; mais il falloit de grandes & d'éclatantes opérations, & cette démolition devoit faire une grande impression sur les esprits. Il est vrai que le goût de la décoration n'a répondu ni à sa grandeur, ni à sa magnificence; mais on peut répondre que les parties agréables n'étoient point l'objet de cette entreprise. Quoique le goût ait été différent dans les siècles & dans les pays divers, cependant toutes les nations sont toujours convenues qu'un objet mérite des reproches, quand il est surchargé d'ornemens qui n'ont pas plus de rapports entre eux, que de

relation avec l'objet principal : telle est la décoration que Diodore nous a décrite ; elle est d'une singularité d'autant plus surprenante, que le grand siècle de la Grèce, pour les arts, étoit déjà commencé. On peut inférer, de cette réflexion, que Lyfippe n'étoit point avec Alexandre quand il donna les ordres pour le bûcher ; il est même vraisemblable que ce Prince n'avoit auprès de lui aucun homme sur lequel la grandeur simple, juste & élégante des monumens de la Grèce eut fait impression : & quand il en auroit eu, la vérité des arts n'a souvent pas plus d'accès auprès des Rois que les autres vérités ; il faudroit, pour que celle-là pût se soutenir auprès du trône, que la confiance des Princes s'adressât à un homme instruit, sincère & désintéressé, au point de ne pas craindre le ressentiment d'aucun des courtisans qu'il contrediroit ; mais l'artiste a besoin de plaire, & de faire sa cour pour conserver sa place & ne pas abandonner sa subsistance. D'ailleurs le repos, si nécessaire à la composition & à l'exécution des arts, étoit banni d'une armée victorieuse, établie dans un pays riche & nouvellement conquis ; la gloire, la victoire & tous les écarts de la vanité des jeunes conquérans ne refusoient aucune des idées qui se présentoient ; ils les adoptoient, quoique mal conçues, mal digérées, & corrompues par le luxe de l'Asie ; ils proposoient tout, & vouloient entasser les Perses, les Macédoniens, les vaisseaux, les tapis de Phénicie, les centaures, les lions, les sirènes, &c. l'espace étoit grand ; le bûcher, formé en pyramide (1), étoit d'une élévation supérieure à tous les autres bûchers ; les figures & les ornemens étoient d'or ou dorés ; c'étoit donc un bel ouvrage, & digne du vainqueur de l'Asie.

(1) Non-seulement Alexandre avoit été frappé à la vue de ce genre de monument en Égypte, mais il faut remarquer que cette forme de bâtiment, décorée par bandes comme le bûcher, se voit encore aujourd'hui

dans les plus anciennes pagodes de l'Inde : on fait combien les usages de cet ancien pays ont été peu altérés ; ce bûcher pouvoit donc être l'assemblage de tout ce que les Grecs avoient vu dans leurs conquêtes.



SUR LE CHAR QUI PORTA LE CORPS D'ALEXANDRE.

DIODORE de Sicile a encore fourni à M. le comte de Caylus un autre sujet d'examen & de critique. Il s'agit du char qui, après la mort d'Alexandre, porta le corps de ce Prince de Babylone à Alexandrie; machine fameuse, cercueil de la grandeur & de la vanité humaine, où étoit couché froid & immobile ce redoutable conquérant, dont l'ardeur turbulente avoit troublé le repos de la moitié de la terre, & se préparoit à embraser le reste. Voici le passage de Diodore.

*Diod. de Sic.
l. XVIII.*

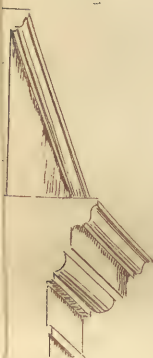
On fit sur la mesure du corps un cercueil d'or battu au marteau, que l'on remplit à moitié d'aromates propres à embaumer & à conserver le corps. Sur le cercueil il y avoit un dais ou une couverture aussi d'or, qui couvroit exactement toute la surface; on avoit étendu au-dessus de ce cercueil un tapis brillant broché d'or, auprès duquel on avoit posé les armes de ce Prince; car on vouloit que toute cette représentation eut rapport à ses actions. On fit ensuite approcher le char qui devoit porter le corps; on avoit construit sur ce char une voûte d'or, ornée d'écailles formées par des pierres précieuses. La largeur de la voûte étoit de huit coudées, & sa longueur de douze coudées; au-dessous de ce toit & dans toute sa longueur il y avoit un trône d'or quarré qui occupoit tout l'espace; il portoit des trophées en relief représentés à mi-corps, auxquels étoient suspendus des anneaux d'or de deux palæstes, & ces anneaux portoient une couronne de pompe resplendissante & brillante de toutes les couleurs. Au haut du char on avoit placé une frange formée en réseau & qui portoit de très-grosses sonnettes pour annoncer de loin l'approche du char. A chaque angle de la voûte il y avoit une victoire d'or portant un trophée. Le péristyle qui précédoit cette voûte étoit d'or avec des chapiteaux ioniques; au dedans du péristyle il y avoit un réseau d'or de l'épaisseur d'un doigt, orné de

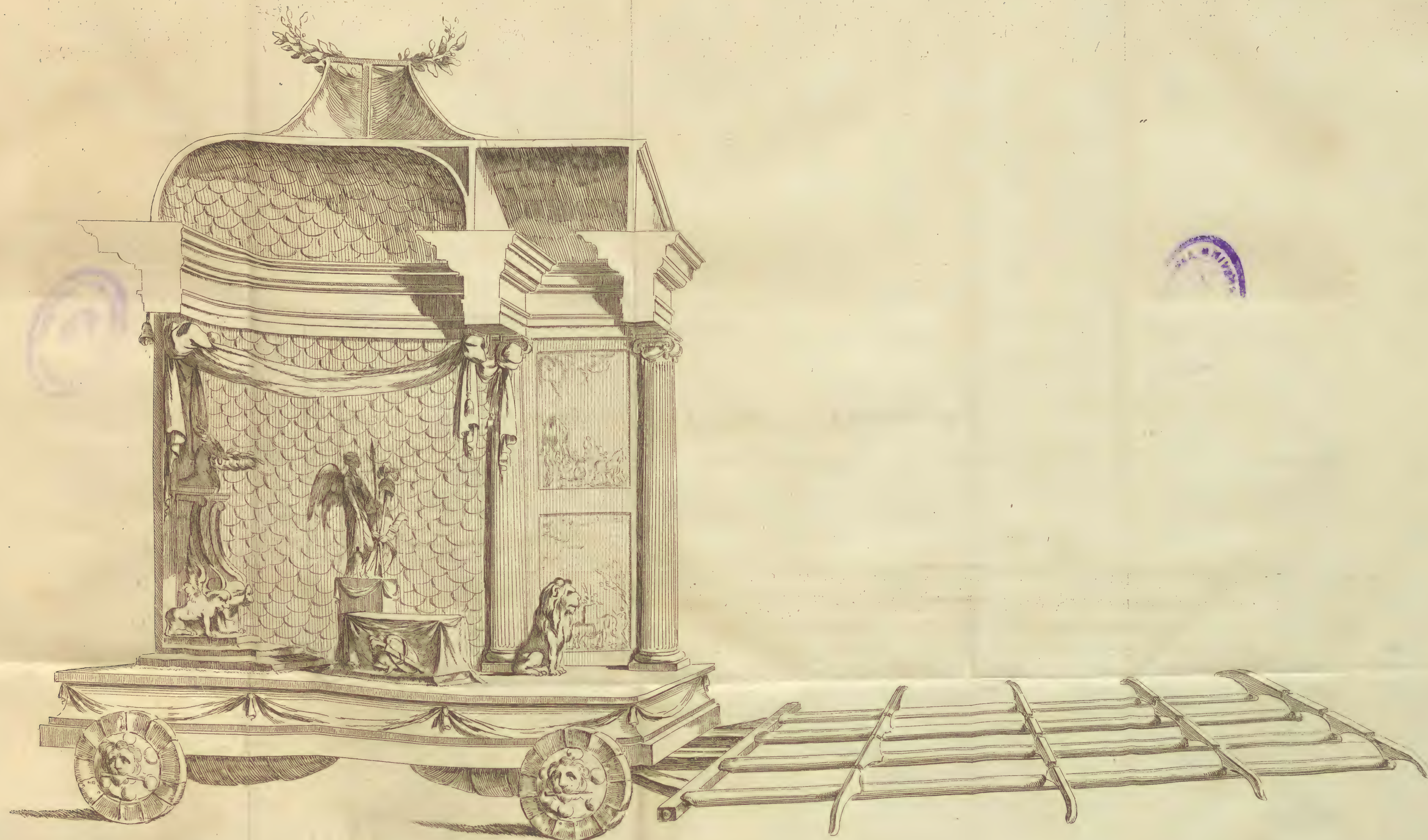


1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 toises

Elevation du Char qui porta le Corps d'Alexandre Diod de Sic Lib XVIII.







1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 toises.

Coupe du Char qui porta le Corps d'Alexandre Diocl. de Sic. Lib. XVIII.



quatre cadres parallèles chargés de figures de la hauteur des murs: dans le premier il y avoit un char très-bien travaillé, sur lequel étoit monté Alexandre, tenant un sceptre resplendissant. Autour du roi étoit une garde de Macédoniens pesamment armés, & une autre de Perses nommés Mélophores. Les pesamment armés avoient le pas. Le second cadre représentoit des éléphans armés en guerre, portant sur le devant des Indiens & sur le derrière des Macédoniens avec leurs armures ordinaires: dans le troisième on voyoit des troupes de cavalerie qui imitoient les évolutions d'un combat: le quatrième représentoit des vaisseaux équipés pour une bataille navale. A l'entrée de la voûte il y avoit des lions d'or qui regardoient ceux qui entroient. Entre chaque couple de colonnes on avoit placé une acante d'or qui serpenoit insensiblement jusqu'aux chapiteaux; au-dessus de la voûte & du milieu du toit s'étendoit un tapis exposé à l'air, surmonté d'une couronne taillée en feuille d'olivier; elle étoit très-grande, & quand elle étoit frappée des rayons du soleil, elle produisoit un éclat vif & tremblottant, en sorte que de loin on croyoit en voir partir des éclairs. Le train sur lequel cette voûte étoit posée avoit deux essieux & quatre roues à la persienne; les moyeux & les rais étoient dorés, & la partie qui portoit à terre étoit de fer. L'extrémité des essieux étoit d'or & représentoit une tête de lion portant entre ses dents un fer de lance, de plus tout le corps du char étoit suspendu avec un artifice si merveilleux, que tenant tout entier à un seul point comme à son centre d'équilibre, il n'y avoit point d'inégalité de terrain qui put lui faire perdre le niveau. Il y avoit quatre timons, à chacun desquels étoient attachés quatre jougs l'un derrière l'autre, & à chaque joug étoient attelés quatre mulets, ce qui faisoit en tout un attelage de soixante-quatre mulets. On avoit choisi les plus forts & les plus grands; chacun d'eux avoit sur la tête une couronne dorée, à droite & à gauche de la mâchoire une sonnette d'or, & au cou un collier chargé de différentes pierres précieuses. Cet équipage étoit précédé & suivi, outre les gens de guerre, d'un grand nombre d'ouvriers ou pour aplanir les chemins ou pour réparer les accidens qui pouvoient arriver au char même.

Aridée avoit employé près de deux ans aux préparatifs de

cette pompe funèbre ; il la conduisit depuis Babylone jusqu'en Egypte. Le corps devoit être porté dans le temple de Jupiter Ammon ; mais Ptolémée, qui étoit venu au-devant avec ses troupes jusqu'en Syrie, préféra de le porter à Alexandrie.

Les planches jointes à ce Mémoire donnent le plan, l'élévation & la coupe de ce char. M. le comte de Caylus y ajoute les remarques suivantes.

On fit sur la mesure du corps un cercueil d'or battu au marteau. Cette manière de travailler mettoit plus en état de donner le poids que l'on vouloit au cercueil.

On le remplit d'aromates propres à embaumer & à conserver le corps. Il paroît qu'Alexandre ne fut point embaumé à la manière des Égyptiens.

*Sur le cercueil il y avoit un dais ou une couverture aussi d'or qui couvroit exactement toute la surface. Un dais ou une couverture ne sont pas synonymes ; quoique leur objet soit le même en général, ils ne présentent point une idée pareille : il se pouvoit que l'un & l'autre fussent également d'étoffes ; cependant M. le comte de Caylus croit que dans cette circonstance il faut entendre un dais de métal élevé au-dessus du cercueil, & Diodore paroît en donner la preuve en disant tout de suite : *On avoit étendu au-dessus du cercueil un tapis brillant broché d'or.* Il n'est pas douteux qu'il ne soit ici question d'une étoffe & vraisemblablement d'une tapisserie, mais son emploi auroit rendu absolument inutile le dais, ou la couverture dont on vient de parler, car elle les eut cachés à tous les regards ; ils étoient donc séparés : l'un devoit être suspendu, & l'autre devoit couvrir le cercueil ; les armes du Prince placées auprès de ce tapis, & peut-être dessus, confirment cette opinion.*

On avoit construit sur ce char une voûte d'or ornée d'écailles formées par des pierres précieuses. La coupe & l'élévation que l'on peut consulter feront sentir la forme & l'espèce de cette voûte ou de cet espace terminé par une niche arrondie, & décoré par des pierres précieuses disposées en écailles.

La largeur de la voûte étoit de huit coudées, dix pieds
sept

sept poüces quatre lignes réduits à notre mesure, & sa longueur de douze coudées, quinze pieds onze poüces.

Au-dessous de ce toit étoit un trône d'or carré qui occupoit tout l'espace, c'est-à-dire que le dedans de cette pièce ou de cette chambre étoit occupé par un trône qui faisoit allusion à celui d'Alexandre. On verra par ce qui suit qu'il n'occupoit pas tout l'espace, & que cette façon de parler signifie seulement qu'il dominoit dans le lieu comme cela devoit être.

Il portoit (ce trône) des tragélaphes en relief représentés à mi-corps, auxquels étoient suspendus des anneaux d'or de deux palastes, ou de huit doigts; la palaste étoit une mesure de quatre doigts, & le doigt, comme on l'a vu plus haut, avoit huit lignes.

Le tragélaphe étoit un animal fantastique, moitié cerf & moitié bouc; cet assemblage doit avoir eu quelque sens caché; c'étoit un ornement en usage dans ce temps-là, car il en est encore parlé ailleurs: il faut convenir que des têtes saillantes & chargées d'anneaux sont toujours riches & convenables dans la décoration.

Jusqu'ici cette description ne présente aucune difficulté; mais elle devient embarrassante quand Diodore continue en ces termes:

Ces anneaux servoient à suspendre une couronne de pompe resplendissante & brillante de toutes les couleurs. Il falloit nécessairement que les têtes & les anneaux fussent élevés pour suspendre cette couronne; cependant l'auteur sembleroit plutôt éloigner cette idée que de l'admettre. Pour accorder cette nécessité avec l'obscurité du passage, il faut croire que ce trône avoit un couronnement sur lequel ces têtes étoient placées dans l'objet de porter cette couronne.

L'épithète de *pompe* que l'auteur donne à cette même couronne, pourroit faire croire que les Anciens en avoient quelqu'une particulièrement consacrée aux représentations d'un grand apparat; mais la description générale, & sur-tout l'éclat que Diodore accorde à celle-ci, persuade qu'elle n'avoit point d'autre particularité que sa magnificence.

Hist. Tome XXXI.

Au haut du char on avoit placé une frange formée en réseau, & qui portoit de très-grosses sonnettes pour annoncer de loin l'approche du char. Ces sonnettes ainsi disposées devoient rendre l'effet de cette sonnerie continu; mais cette précaution paroît bien inutile pour une voiture attelée d'un si grand nombre de mulets déjà chargés d'un pareil ornement, précédée & suivie par des armées & des troupes d'ouvriers. Depuis long-temps les précautions inutiles sont le malheur des décorations; elles ont leur source dans la foiblesse de ceux qui ordonnent, & dans le grand nombre des avis qu'on écoute.

A chaque angle de la voûte il y avoit une victoire d'or portant un trophée.

Quoiqu'on lise dans le texte à *chaque angle de la voûte*, il ne faut pas croire qu'un genre d'ornement si convenable & si bien pensé que ces victoires, ait été placé dans la voûture; en ce cas on ne l'auroit distingué qu'après qu'on seroit entré dans l'intérieur & même fort avant; il est même très-vraisemblable que la permission de monter sur le char n'a été accordée qu'à fort peu de personnes. Je crois donc que ces victoires étoient placées sur des piédestaux à chacun des angles de la voûte ou peut-être du cercueil, par conséquent le trône n'occupoit pas tout l'espace du fond.

Le péristyle qui précédoit cette voûte étoit d'or avec des chapiteaux ioniques. M. le comte de Caylus donne dix pieds à ce péristyle; il se fonde sur les proportions de la voûte; on verra plus bas des preuves de cette opinion tirées de la chose même.

Au dedans du péristyle il y avoit un réseau d'or de l'épaisseur d'un doigt. L'épaisseur de cette étoffe étoit bien considérable, elle n'étoit assurément pas facile à manier. *Ce réseau étoit orné de quatre cadres parallèles, chargés de figures de la hauteur des murs.* On doit regarder l'ouvrage dont ces cadres étoient remplis comme des bas-reliefs, dont il est vrai que la matière n'est point indiquée; mais par toutes sortes de raisons on doit être persuadé qu'elle étoit d'or ou tout au moins dorée comme les autres parties de la décoration. Le réseau même sur

lequel ces cadres étoient posés confirme cette opinion. Il est de plus très-certain que les figures de ces bas-reliefs ne pouvoient être de la hauteur des murs, comme le texte de Diodore le certifie; les sujets auroient eu trop de hauteur pour leur largeur, en ne comptant même qu'un sujet de chaque côté; on en sera convaincu par le détail que l'auteur en donne plus bas; quoi qu'il en soit, ces cadres remplissoient les parties latérales de ce péristyle. Toute la magnificence de la chambre voûtée ne pouvoit être distinguée, ni même aperçue par aucun de ceux qui voyoient passer le char, car il falloit être dans l'intérieur pour en juger, & l'espace, considérable pour le dedans d'un char, étoit bien médiocre pour recevoir les curieux; toutes ces richesses entassées pouvoient donc être comparées au coffre d'un avare. Le détail de ces quatre sujets seroit inutile à donner, leur composition se conçoit aisément; le premier présente seulement deux observations à faire: *autour du Roi étoit une garde de Macédoniens pesamment armés, & une autre de Perses nommés Mélophores; les pesamment armés avoient le pas. Ces Mélophores portoient ce nom par la raison d'une pomme d'or, placée à l'extrémité inférieure de leurs piques.* Ce qui est dit ici du *pas*, prouve que la droite ou la gauche sont observées depuis long-temps à l'égard des troupes. Mais pour revenir à ces cadres, il suffit de dire qu'ils ne pouvoient avoir qu'environ cinq pieds en hauteur & en largeur, & qu'ils remplissoient les deux faces latérales & intérieures de ce péristyle, ou de cet espace qui précédoit la salle du trône. Le côté de l'entrée devoit être fort ouvert, ainsi que la porte intérieure, d'autant qu'elle ne paroît avoir été ornée que par les lions, que Diodore décrit ainsi:

A l'entrée de la chambre il y avoit des lions d'or, qui regardoient ceux qui entroient. Cet ornement, raisonnable en lui-même, le devient encore plus dans cette place; il conduisoit l'œil au cercueil & de-là au trône: cette partie de la décoration est juste & convenable.

Entre chaque couple de colonnes on avoit placé une acanthe d'or, qui serpenoit insensiblement jusqu'aux chapiteaux. Ce feuillage,

92 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
ainsi placé, prouve ce qui a été dit plus haut, sur la façon
dont le péristyle étoit fermé.

*Au-dessus de la voûte, & du milieu du toit, s'étendoit un tapis
exposé à l'air. On ne peut douter que ce tapis ne fut d'étoffe,
puisqu'il recouvroit des objets solides, & qu'il étoit surmonté
d'une couronne taillée en feuille d'olivier. Cette couronne, par
sa forme, sa grandeur, sa composition & la place qu'elle
occupoit, étoit l'objet le plus apparent de cette pompe. Elle
étoit très-grande, & quand elle étoit frappée des rayons du soleil,
elle produisoit un éclat vif & tremblottant, en sorte que de loin
on croyoit en voir partir des éclairs. On peut ici donner quelque
effort à son imagination, & ne pas regarder ce tapis comme
étant placé sans mouvement & sans pli sur ce toit; il pouvoit,
au contraire, cacher le corps ou l'armature qui soutenoit la
couronne, & pendre ou tomber de la couronne même, pour
donner à cette décoration non-seulement une sorte d'agrément,
mais encore en augmenter la magnificence par une ampleur
qui produit toujours une richesse, du moins à l'œil.*

*Le train sur lequel cette voûte étoit posée avoit deux essieux, &
quatre roues à la persienne. Quand la disposition des quatre
roues ne seroit pas appuyée par Diodore, sur un usage de la
Perse, on sent bien qu'une voiture semblable à celle que nous
examinons, ne pouvoit être formée comme un char de guerre
ou de course, c'est-à-dire n'être portée que sur deux roues.*

*Les moyeux & les rais étoient dorés, & la partie qui portoit
à terre étoit de fer. On voit, par ce détail, que les mêmes
raisons d'utilité ont fait, depuis plusieurs siècles, employer les
mêmes matières pour les objets pareils; les bandes de nos
roues ne sont point disposées autrement: il est vrai que le fer
devoit être rare à Babylone, & que cette précaution étoit par
conséquent plus recommandable dans cette partie du monde.*

*L'extrémité des essieux étoit d'or, & représentoit une tête de
lion, portant entre ses dents un fer de lance. Les Anciens ont
ajouté à l'ornement des moyeux celui de l'extrémité des timons;
M. le comte de Caylus en a rapporté des exemples, dans le
recueil de ses antiquités^a.*

^a Volume V,
pl. LXXXIX,
n.º 10 & 11.

De plus, tout le corps du char étoit suspendu avec un artifice si merveilleux, que tenant tout entier à un seul point, comme à son centre d'équilibre, il n'y avoit point d'inégalité de terrain qui put lui faire perdre le niveau. Nous ne pouvons juger que par le fait de ce ressort en lui-même, & de tous les moyens employés pour le conduire à sa perfection; toutes les réflexions que l'on peut faire à cet égard, sont bien à l'avantage des connoissances & des pratiques mécaniques des Anciens, car, sans aucune prévention, on ne peut se dispenser d'admirer le travail & l'industrie nécessaires pour exécuter avec solidité un ressort obéissant de tous les côtés & de tous les sens aux mouvemens d'une machine dont le poids étoit si considérable. Pour donner au moins une idée très-générale du mérite de cette suspension, & de sa mobilité, c'est ici le lieu de rapporter les proportions & les mesures que ce char pouvoit avoir : la proportion & le détail de la matière donnent toujours une idée assez approchante de la pesanteur. La voûte, selon les mesures données par Diodore, avoit quinze pieds onze pouces de longueur; on sait qu'Alexandre n'étoit pas grand, par conséquent son cercueil, quoiqu'à moitié rempli d'aromates, n'aura pas eu plus de cinq pieds six pouces; il restera donc dix pieds cinq lignes pour placer le trône, au pied duquel le corps étoit posé. Ce trône pouvoit avoir deux ou trois marches, fort basses à la vérité, par lesquelles on pouvoit monter sans toucher au cercueil; il suffisoit en ce cas de la satisfaction de l'œil, car on sent bien que personne ne fit l'essai de ce trône. La largeur de cette voûte étant donnée de dix pieds sept pouces, le trône aura eu deux pieds six pouces; cette largeur auroit pu être moindre, mais on doit supposer qu'on a rendu dominante une partie si essentielle à la grandeur des Rois. Les piédestaux des deux Victoires, placées aux côtés de ce trône, auront également deux pieds six pouces : nous aurons donc encore cinq pieds, partagés en deux, pour aborder les marches du trône. On conviendra sans peine que ces décorations ne doivent pas être estimées aussi sévèrement que celles d'usage, qui demandent toutes les commodités de l'espace, & qui concourent même à la dignité de

l'objet. Le péristile ne devant point avoir, selon toutes les règles, autant de longueur que la pièce qu'il précède, n'avoit que dix pieds; les bas-reliefs, dont ses parties latérales étoient ornées, obligent de lui donner cette proportion: le péristile étoit carré, & l'ouverture qui communiquoit à la salle du trône devoit être fort grande, pour éclairer & laisser découvrir, au moins par cette ouverture, le principal objet de la décoration. Ainsi quinze pieds onze pouces de longueur pour la voûte, dix pieds pour le péristile, & quelques pouces pour le renfoncement de la niche, font environ vingt-sept pieds que l'on doit tout au moins accorder au plan de ce char, sur dix pieds sept pouces quatre lignes de largeur donnée par l'auteur. Aridée paroît avoir été servi par des artistes plus entendus, & plus conséquens dans leurs idées, que son frère dans la construction du bûcher d'Éphestion; il semble qu'on a eu plus d'attention pour satisfaire le coup-d'œil, dans la composition de ce char, & qu'on s'est moins écarté des proportions générales: on peut en conclure que l'on a donné plus de hauteur que de longueur à cette espèce de bâtiment, & qu'il a eu trente pieds d'élévation, auxquels il faut ajouter quatre pieds pour la couronne qui surmonte le bâtiment, & deux pour le demi-diamètre des roues. Le corps du train avoit tout au moins vingt-huit pieds de longueur, sur onze pieds sept pouces quatre lignes de largeur; on sent bien que le charonnage de cette voiture n'étant pas léger, c'est lui donner bien peu d'augmentation: les roues devant être de la plus grande force, les essieux avoient au moins dix-huit pieds de longueur. Il faut convenir que la charpente de ce train avoit été difficile à construire, pour la rendre en même temps solide & roulante, lorsqu'elle étoit chargée d'un poids pareil à ce bâtiment; nous ne pouvons même estimer ce poids, car l'approximation de l'estime ne peut être fondée que sur une comparaison fréquente, & nous en sommes bien éloignés.

Il s'agit à présent de réfléchir sur la manière dont les mules pouvoient être attelées: *Il y avoit quatre timons, à chacun desquels étoient attachés quatre jougs, l'un derrière l'autre; & à chaque*

joug étoient attelés quatre mulets, ce qui faisoit un attelage de soixante-quatre mulets. Le plan joint à ce Mémoire lève les plus grandes difficultés, mais le détail dans lequel entre M. le comte de Caylus, facilite l'intelligence des moyens employés pour un attelage des plus composés. Les jougs qui servent aux chevaux se placent à la hauteur de leurs épaules, & quand il n'y a qu'un seul attelage, le timon est plus court que celui auquel on attache des bœufs, qui doit avoir toute la longueur de l'animal, puisqu'ils sont attelés par leurs cornes; mais quand ces timons sont alongés par d'autres attelages qui les précèdent, ils exigent d'autant plus de longueur, l'encolure & la tête des chevaux ou des mulets devant trouver sa place ou son espace dans chaque attelage, à la réserve du dernier. Pour placer les quatre mulets de chaque attelage particulier, M. le comte de Caylus donne neuf pieds d'espace entre chaque timon, ce qui fait que la traverse régnante devant le char ou le grand palonnier, auquel leurs traits sont attachés, a quarante-huit pieds d'étendue: les dix-huit ou vingt pieds excédans de chaque côté la largeur du char, demandoient à être soutenus avec une grande intelligence; mais la force des bois que le char, ou plutôt le train du char, exigeoit nécessairement, rend cet excédant possible, & lui suppose une force suffisante pour porter cette traverse. Sans pousser l'examen des moyens jusqu'au scrupule, nous ne pouvons douter de l'exécution, & l'on sent même qu'il ne seroit pas impossible de la répéter, si quelque circonstance y pouvoit engager.

Ces jougs demandent encore quelques observations particulières. Les trois premiers timons de ce char auront eu vingt-sept pieds en les comptant à neuf chacun, & le dernier n'en aura eu que huit, ce qui fait en tout trente-six pieds: si l'on ajoutoit un pied par timon pour laisser à l'animal un peu plus de liberté dans ses mouvemens, la totalité auroit eu trente-neuf pieds. On peut trouver des bois de sapin de cette longueur, on peut en assembler d'une autre qualité & leur donner même beaucoup de force; mais cette longueur auroit produit un poids considérable que les mulets étoient

obligés de porter : il n'est donc pas étonnant *qu'on eut choisi les plus forts & les plus grands*, ces animaux étoient d'ailleurs plus capables que des chevaux de porter & de tirer en même temps ; cependant on peut croire que pour la facilité du service ces timons étoient brisés à leur naissance, c'est-à-dire qu'on amenoit chaque couple de mulets attelée à son timon particulier, par conséquent attachée à son joug, & qu'ainsi on plaçoit successivement chaque timon à l'extrémité l'un de l'autre, en le fixant par une cheville arrêtée & garottée de façon que le timon ne pouvoit se détacher.

Il faut encore considérer qu'il n'étoit pas possible qu'un seul homme, placé sur le devant du char, conduisit soixante-quatre mulets ; il est donc vraisemblable qu'il y avoit un homme monté sur un des mulets de chaque attelage, ou, si l'on veut, de chaque timon ; & ces cochers ou ces postillons pouvoient aisément recevoir par des signaux convenus, ou même à la voix, l'ordre de celui qu'on avoit placé sur le devant du char à ce dessein. On ne doit point oublier que ces jougs servoient de palonniers, c'est-à-dire que les traits des couples qui précédoient y étoient attachés.

Chacun (des mulets) avoit sur la tête une couronne dorée, à droite & à gauche de la mâchoire une sonnette d'or, & au cou un collier chargé de différentes pierres précieuses. Les oreilles de ces mulets devoient apporter quelque obstacle à la position de cette couronne, ainsi il y a apparence qu'elle étoit soutenue, de chaque côté de la tête, par un montant qui l'élevoit à la hauteur convenue au-dessus des oreilles. A l'égard des sonnettes, il est singulier qu'on en ait toujours donné à ces animaux, ou du moins que cet usage se soit perpétué sans interruption ; car on en voit des exemples plus récents dans les jeux du cirque de l'ancienne Rome.

Cet équipage étoit précédé ou suivi, outre les gens de guerre, d'un grand nombre d'ouvriers, ou pour applanir les chemins, ou pour réparer les accidens qui pouvoient arriver au char même. Il n'est point étonnant qu'une machine de ce poids, de cette largeur, & suspendue sur un seul point par un ressort, dont la

la force supérieure devient inconcevable, ait été accompagnée d'un si grand nombre d'ouvriers, pour réparer les accidens qui devoient arriver à tous les instans.

Aridée avoit employé près de deux ans aux préparatifs de cette pompe funèbre. Ce temps n'est pas trop long pour faire les modèles, pour les examiner, pour fondre & réparer tous les ornemens; ce même temps étoit nécessaire aussi pour approuver ou refuser les projets sur l'exécution du train & du tirage.

Il la conduisit depuis Babylone jusqu'en Égypte. Diodore auroit bien dû nous dire combien ce voyage employa de temps, & comment cette voiture a surmonté des obstacles inévitables; telle est la difficulté du tirage de soixante-quatre mulets, qui devoit être absolument égal & uniforme, malgré les montagnes plus pénibles à franchir, mais moins dangereuses encore que les descentes; car enfin les soixante-quatre mulets, attelés de si loin, ne pouvoient retenir dans une descente un poids pareil à celui de cette voiture, qui dans ce cas ne dépendoit que des seize premiers mulets: il est à présumer que les hommes qui la suivoient, pouvoient la retenir avec des cordages; il se peut même qu'ils eussent le secours de quelques machines; on ne manquoit, dans cette occasion, ni de bras, ni d'argent. D'un autre côté, on doit se persuader que les montagnes coupées & élargies, ainsi que les ponts & les chemins, dans une distance si considérable (a), ont coûté beaucoup plus de peine & causé plus de dépenses que le char même. Plus ces difficultés paroissent insurmontables dans la spéculation, plus leur exécution semble tenir du prodige, plus il faut admirer les Anciens; car on ne peut aller contre le fait: le char, parti de Babylone, est arrivé à Alexandrie.

Le corps devoit être porté dans le temple de Jupiter-Ammon, mais Ptolémée, qui étoit venu au-devant avec ses troupes jusqu'en Syrie, préféra de le porter à Alexandrie. M. le comte de Caylus, qui sentoient approcher la fin de sa vie lorsqu'il composoit ce Mémoire, fait ici cette réflexion: il est bien mal de ne pas

(a) Elle étoit de plus de trois cents lieues.
Hist. Tome XXXI.

suivre les dernières volontés d'un homme, cependant on peut excuser Ptolémée d'avoir conduit le corps de son bienfaiteur dans la ville qu'il avoit fondée, à laquelle il avoit donné son nom, & dans laquelle Ptolémée lui-même faisoit son séjour, en qualité de successeur d'Alexandre.

M. le comte de Caylus termine ainsi ce Mémoire : je sens, dit-il, que la construction de ce char, & la manière de le tirer, souffrent beaucoup de difficultés dans mon explication; mais quand bien même Diodore parleroit en homme plus entendu dans les arts, ou avec plus de détail & de clarté comme historien, on sait combien les descriptions sont ordinairement vagues, & combien la carrière de l'imagination est vaste & étendue. Quand les objets décrits par les Anciens sont un peu compliqués, on ne les approche que par des à peu près; c'est une route que l'on ne suit que par estime; chaque lecteur devient auteur : ces raisons, dit-il, doivent faire excuser mes erreurs; on me les pardonnera si l'on veut bien faire une attention, c'est que personne n'avoit encore entrepris le dessein de ces anciennes magnificences.



R E M A R Q U E S

*Sur la description que fait Athénée d'une fête d'Alexandrie,
donnée par Ptolémée-Philadelphie.*

A THÉNÉE, dans le cinquième livre de son ouvrage, décrit fort au long une fête magnifique, célébrée dans Alexandrie par Ptolémée-Philadelphie; le culte de Bacchus y est traité dans un si grand détail, que ce morceau peut être regardé comme une explication très-étendue des monumens de ce Dieu. M. Vaillant, dans son histoire des Ptolémées, rapporte cette fête à l'avènement de Ptolémée-Philadelphie à la couronne; M. le Beau le cadet est de son avis dans le Mémoire, dans lequel il a donné la traduction de ce morceau d'Athénée, avec des observations. Ptolémée-Soter, le premier des Lagides, après un règne de trente-huit ans, céda la couronne à Philadelphie, fils d'un second lit, au préjudice de Ptolémée-Céraune, l'aîné des fils qu'il avoit eus d'Euridice, sa première femme. Philadelphie reconnut une si flatteuse préférence, en rendant à son père les honneurs divins dès son vivant. Il paroît que c'est l'objet de cette cérémonie: Soter & Bérénice y sont traités à l'égal des Dieux, & la fête se termine par des jeux où on leur consacre un grand nombre de couronnes d'or. Nous renvoyons au texte même pour la description; nous ne donnerons ici que les remarques les plus curieuses,

Lû le 26
Févr. 1762.

Dans l'enceinte de la citadelle d'Alexandrie, le roi fit construire sur un terrain élevé, deux tentes d'une vaste étendue; c'étoient deux salles immenses, soutenues par des colonnes de bois travaillé en façon de palmiers & de thyrses, & hautes de cinquante coudées. Tout y étoit tapissé de pourpre ou d'étoffe en broderie, & orné de tableaux de l'école de Sicyone: les figures de marbre, les statues d'airain, d'or, d'argent, y étoient prodiguées. L'une de ces salles étoit celle du roi; elle étoit destinée à un festin somptueux que Ptolémée donnoit à toute sa

Cour : on y avoit dressé cent trente lits soutenus sur des pieds d'or. Dans l'autre salle séparée de la première par un vestibule, devoient manger les convives de moindre qualité ; mais dans l'une & dans l'autre la vaisselle étoit d'or. M. le Beau remarque que c'étoit en Égypte une coutume fort ancienne de dresser des tentes pour y célébrer les fêtes. Dans les fêtes ordinaires, ces tentes étoient des cabanes où l'on recevoit les étrangers ; mais, dans les grandes solennités, le roi, sa famille & les seigneurs de sa cour logeoient jusqu'à la fin de la cérémonie sous une tente élevée dans le lieu le plus apparent de la ville : les habitans sortoient aussi de leurs maisons, & dressoient des tentes ; cet usage passa dans la Grèce & même en Italie. Dans les Carnées, fête particulière à la ville de Sparte, & qui durcit neuf jours, les Spartiates passoient tout ce temps sous des tentes ; & à Rome, dans les fêtes de Neptune, on construisoit des cabanes couvertes de feuillages, que Festus appelle *umbra*. Ovide rapporte la même chose de la fête d'Anna-Perenna, qui se célébroit le quinze de mars au bord du Tibre.

Ess. l. III.

Cette fête se donna en hiver, & la terre étoit émaillée de fleurs de toute espèce ; car, ajoute Athénée, l'Égypte, grâce à l'heureuse température de l'air & aux soins des cultivateurs, produit en abondance, pendant toute l'année, les fleurs qui, en tout autre pays, sont rares même dans leur saison : on y trouve toujours des roses, des violettes & mille productions semblables. Au milieu de l'hiver, continue-t-il, on n'auroit peut-être pas trouvé dans une autre ville de quoi faire une seule couronne ; il y eut dans Alexandrie assez de fleurs pour en fournir à tous les convives : elles y furent même prodiguées avec tant de profusion, que le parquet des salles ressembloit à un riche parterre.

Sur le haut du toit, dit Athénée, étoient deux aigles d'or de seize coudées ; ces deux aigles, dit M. le Beau, nous rappellent que l'aigle étoit le symbole de la puissance des Ptolémées, comme de celle de Jupiter : c'est pour cette raison qu'on trouve si souvent l'aigle sur leurs médailles. Un trait rapporté par

In voce Ααγρς.

Suidas pourroit bien avoir donné lieu à cet usage ; « après la

naissance de Ptolémée - Soter, dit ce grammairien, Arsinoé « sa mère ne voulut pas le reconnoître : ainsi, suivant l'usage, « elle le fit exposer sur un bouclier. Les Macédoniens disent à « ce sujet, qu'un aigle descendit vers cet enfant, & le couvrit « de ses ailes ; qu'il s'élevoit dans les airs à une certaine distance « pour le mettre à l'abri du soleil ou à couvert de la pluie ; « qu'il éloignoit de lui les oiseaux qui auroient pu l'effrayer, & « qu'il déchiroit les corneilles pour le nourrir de leur sang au lieu « de lait. »

Athénée fait monter à dix mille talens d'argent la valeur des vases & des coupes qui servoient à ces tables, sans compter, dit-il, le prix de la façon, ni des pierreries dont tout étoit enrichi. Sur quoi M. le Beau observe que le talent peut ici s'entendre de trois manières ; ou il s'agit du talent Attique, par lequel les historiens comptent ordinairement, & qu'on peut évaluer à cinq mille livres de notre monnoie, & dix mille de ces talens équivaudroient à cinquante millions ; ou l'auteur entend le talent Alexandrin, parce qu'il s'agit d'une fête donnée dans Alexandrie ; or ce talent valoit le double de l'Attique, ce seroient donc cent millions ; ou le talent dont il est question ici doit être pris pour le talent Rhodien, parce que Callixène, d'après lequel Athénée dit qu'il donne cette description, étoit de l'isle de Rhodes, ce talent étoit d'un quart moins fort que l'Attique ; quand on s'en tiendrait à ce dernier, on auroit cependant la somme de trente-sept millions cinq cents mille livres, seulement pour les vases du festin. Si l'on joint à cette dépense celle des tentes & de la pompe bachique, on aura peine à concevoir qu'un seul prince, un seul royaume ait pu fournir à des frais si prodigieux. L'auteur pour rendre ce récit vraisemblable a beau faire dire par un des interlocuteurs de son dialogue, que le Nil est le seul fleuve qui mérite le nom de *Chrysorrhœas*, puisque par la fécondité qu'il procure à la terre, on peut dire qu'il roule un or pur qui se recueille sans peine, & qui distribué dans l'univers, suffiroit aux besoins de tous les mortels, comme les présens de Triptolème, il sera toujours difficile de comprendre que Philadelphie ait pu posséder de si

*V. Festus, voce
Talentum.*

excessives richesses, en supposant même dans l'Égypte un commerce immense, une merveilleuse fertilité, & ce nombre infini de villes & de bourgades dont Diodore de Sicile le fait maître.

Lib. I.

Après la description des tentes & de l'appareil du festin, Athénée, toujours d'après Callixène, donne celle des processions nommés *πομπή*, dans lesquelles on promenoit, en grand cortège, au travers de la ville, les statues des Dieux & des héros qu'on mettoit au rang des Dieux. Ces processions qui se succédèrent les unes aux autres, commencèrent dès le point du jour, & durèrent jusqu'au coucher du soleil: l'auteur passe légèrement sur les autres; mais il représente dans un grand détail la pompe de Bacchus.

On peut voir la traduction de cet endroit dans le troisième volume de l'antiquité expliquée de Dom Montfaucon, ou dans l'histoire ancienne de M. Rollin; M. le Beau y ajoute quelques remarques, dont nous ne donnerons que les plus singulières.

Part. II,
p. 302,
Tome VII,
p. 335, édit.
in-12.

Les Satyres qui font avec les Silènes la tête de la pompe de Bacchus, ont des lampes en main; ce qu'on ne voit pas ailleurs. C'est que les fêtes de Bacchus se célébroient ordinairement pendant la nuit.

Virg. *Æneid.* 4,

Nocturnusque vocat clamore Cithæron.

On portoit un autel double, parce que cette fête avoit un double objet; c'étoit d'honorer à la fois & Bacchus & Prolemée-Soter. Hérodote rapporte qu'en Égypte dans un temple d'Apollon on trouvoit des autels triples, *βωμοὶ τετράστοι*, pour Latone, pour Apollon & pour Diane.

Entre les personnages allégoriques qui composoient cette pompe, les plus extraordinaires étoient un géant avec le masque & l'habillement théâtral, tenant la corne d'Amalthée qui étoit d'or; ce géant représentoit l'année, dont le nom est en grec du genre masculin *ἐνιαυτός*: il étoit suivi d'une femme aussi remarquable par sa grandeur que par sa beauté, & revêtue d'une robe éclatante d'or; elle portoit dans une main une branche de palmier, dans l'autre une couronne des feuilles de l'arbre nommé *persea*. Ces attributs conviennent à l'Égypte; cette femme se

nommoit la Pentéteride : ce mot très-usité dans la Grèce, signifioit l'espace de cinq ans, comme le mot *lustrum* chez les Romains. M. le Beau conjecture que ce personnage indiquoit que l'intention de Ptolémée-Philadelphe étoit de renouveler cette fête tous les cinq ans : on ignore si ce projet fut exécuté.

On voyoit dans cette pompe marcher le poëte Philiscus en qualité de prêtre de Bacchus, à la tête d'une troupe d'acteurs de toute espèce; à leur suite on portoit les trépièdes delphiques, pour la récompense des vainqueurs; les trépièdes destinés aux jeunes gens avoient neuf coudées de haut, & ceux des hommes faits en avoient douze. Philiscus, dont il est parlé dans ce texte, étoit un poëte tragique de l'île de Corcyre; il étoit du second ordre, & un des sept qui composèrent la Pleïade. Suidas le fait auteur de quarante-deux pièces, & d'une mesure particulière de vers, qui prit son nom, mais dont Suidas ne donne aucune idée: on sait que les jeux de théâtre étoient consacrés à Bacchus. Les auteurs n'étoient pas seulement ceux qui devoient jouer des rôles, mais aussi les danseurs, les musiciens, les mimes; tous ces gens-là étoient compris sous le nom générique de *τεχνῖται*, *artifices*. On sait par un assez grand nombre d'inscriptions, qu'il y avoit des jeux & des prix séparés pour les jeunes gens & pour les hommes faits, quelquefois même pour les enfans.

Ensuite viennent les chars. Tout est ici d'une mesure extraordinaire, ces chars sont à quatre roues; il y en avoit un grand nombre tiré par une quantité d'hommes proportionnée à leur grandeur : le troisième avoit vingt coudées de long sur seize de large; il étoit traîné par trois cents hommes : le quatrième par six cents; il étoit haut de vingt-quatre coudées, & large de quatorze. Le premier char portoit une statue de Bacchus, haute de dix coudées; elle étoit accompagnée de tous les attributs de ce Dieu, & d'une troupe de prêtres, de prêtresses, de bacchantes & de femmes qui portoient le van mystérieux : ce van est de tout cet attirail de Bacchus ce qui mérite le plus d'attention.

Harpocraton dit que le van étoit d'usage dans toutes les cérémonies de religion : en effet on le trouve dans celles de Minerve,

*Suid. in
Φιλίσκος.*

*Voc. Ἀμφο-
τέρης.*

*De Cornu.**Georg. lib. I, &
ibi Servius.*

d'Iſis & de pluſieurs autres divinités. Démofthènes, dans le portrait qu'il fait d'Eſchine, comme d'un miſérable miniſtre de ſortilèges, lui donne le titre de *Δικνοφóεος*, *Vannifer*. Le van ſervoit ſur-tout dans les fêtes de Bacchus; *myſtica vannus* *Iacchi*, dit Virgile. Servius en apporte pluſieurs raiſons, dont la première eſt vraiment myſtique; c'eſt que les cérémonies de Bacchus contribuoiſent à purifier les ames, comme le van purge le blé. La ſeconde raiſon eſt tirée de ce qu'Iſis mit ſur un van les membres d'Oſiris déchiré par Typhon; or Oſiris eſt le même que Bacchus; d'autres, continue-t-il, entendent par le van des myſtères, un large vaſe propre à mettre du vin, dans lequel les gens de la campagne ont coutume d'entaſſer les prémices de la récolte, pour en faire une offrande à Bacchus & à Proſerpine. On peut donc ſe repréſenter le van ſous deux figures différentes, ou comme celui dont on ſe ſert encore pour vanner le blé, ou comme un large vaſe propre à mettre du vin; mais je ne crois pas qu'on puiſſe nommer ainſi, dit M. le Beau, ni cette eſpèce de panier repréſenté ſur les médailles appelées *Ciſtophores*, d'où l'on voit ſortir un ſerpent, quoiqu'en diſent pluſieurs antiquaires; ni le petit vaſe de cuivre auquel Dom Martin donne ce nom, dans l'explication qu'il a publiée de divers monumens.

*De nat. Deor.
lib. III.*

Le ſecond char portoit une ſtatue haute de huit coudées; elle repréſentoit Nyſa, qui ſe levoit & ſ'aſſeyoit par reſſort. Ce nom de *Nyſa* peut ſe prendre en trois ſens différens par rapport à Bacchus; tantôt il déſigne la nourrice de ce Dieu, qui fut enterrée près de Scythopolis en Paleſtine; tantôt c'eſt la ville qu'au rapport de Strabon, Bacchus bâtit dans les Indes, près du mont Méros: enfin Cicéron dit que le Bacchus, fils du Nil, fonda une ville nommée Nyſa en Égypte. Caſaubon prétend que les termes de la deſcription doivent ſ'entendre d'une femme & non pas d'une ville; M. le Beau penſe, au contraire, qu'il ſ'agit de la dernière Nyſa: la fête ſe donne en Égypte, & il eſt ordinaire, ſur les médailles & ſur les autres monumens, de voir les villes ſous une figure de femmes plus grandes que nature, & aſſiſes.

Le troisième char portoit un pressoir de vingt coudées de haut sur quinze de large; soixante Satyres fouloient la vendange, & chantoient, au son de la flûte, les airs du pressoir: le vin nouveau couloit par les chemins. La joie de la vendange étoit toujours accompagnée de musique; Homère, dans la description d'une vendange gravée sur le bouclier d'Achille, met au milieu des vendangeurs qui dansent, un jeune homme qui joue de la cithare,

Τοῖσι δ' ὦν μέσσοισι παῖς φόρμυγν λικεῖν
Ἰμερέν κ' ἀείρε.

Les airs du pressoir étoient de ces chansons, consacrées à chaque profession dans la Grèce, sur lesquelles M. de la Nauze a donné deux Mémoires curieux: on ne trouve rien de particulier sur les airs du pressoir; Athénée & Pollux n'en ont conservé que le nom, μέλος ὀπιλήνιον.

Mém. Acad.
tome IX.

Un quatrième char portoit un outre de trois mille mesures, fait de peaux de panthères, & entouré de Satyres & de Silènes, dont quelques-uns portoit des *thériclées* d'or. Les outres étoient ordinairement de peaux de chèvres; celui-ci est de peaux de panthère, parce que cet animal est consacré à Bacchus; Oppien, dans son poëme sur la chasse, en apporte une raison qui est confirmée par les monumens: « Les panthères, dit-il, furent les nourrices du dieu de la vendange, c'est pour cela qu'elles aiment le vin, & qu'elles le reçoivent avec joie comme un présent de ce dieu. » Bacchus est souvent représenté couvert d'une peau de panthère, qui devoit lui être aussi agréable que la peau de la chèvre Amalthée l'étoit à Jupiter. Les *thériclées*, selon Athénée, étoient des coupes à deux anses, assez profondes & resserrées sur les côtés: ce vase, quoique d'or, d'argent ou d'autre métal, se nommoit ainsi parce qu'il étoit fait à l'imitation de certains vases de terre, dont l'invention étoit due à Thériclès, célèbre potier de terre de Corinthe.

Lib. II.

Le cinquième char portoit un cratère d'argent de six cents mesures; son bord, ses anses, son pied étoient ornés d'animaux en relief; son plus grand diamètre avoit un cercle d'or, enrichi

Hist. Tome XXXI.

de pierreries. Quelle profusion de richesses ! on sait que le cratère étoit le vase où l'on mêloit l'eau avec le vin, & où l'on puisoit pour verser aux convives.

On portoit ensuite quantité de vases d'argent, entre lesquels on voit & des buffets de douze coudées de long sur fix de large, & de grandes cuves pour se baigner, le tout d'argent. Comme parmi ces vases il est parlé de l'amphore, M. le Beau en distingue de deux sortes; l'une étoit un vase à deux anses, de la grandeur d'une urne ordinaire, avec un cou & un couvercle; on s'en servoit dans les cérémonies de religion: chez les Athéniens c'étoit une de ces amphores, remplie d'huile, qui faisoit le prix des vainqueurs dans les Panathénées; on voit la représentation de ces espèces d'amphores sur les médailles frappées pour conserver la mémoire des jeux célébrés dans la Grèce. La seconde espèce étoit une mesure pour les liquides; elle avoit aussi un cou alongé, mais elle n'avoit pas de pied pour l'assurer; on faisoit un trou en terre pour l'affermir. L'amphore Attique étoit d'un tiers plus grande que l'amphore Romaine; celle-ci, nommée aussi *quadrantal*, étoit d'un pied cube, selon Fannius.

Venoient ensuite les vases d'or, encore en plus grand nombre; entre ceux-ci sont sur-tout remarquables vingt-deux seaux pour rafraîchir le vin, dont le plus grand tenoit trente amphores. Parmi ces différens vases d'or, il y en a d'une espèce particulière; le texte les nomme *κοθῶναι*; c'est une faute qu'il faut corriger par un autre endroit d'Athénée, où ils sont appelés *καθῶνες*, ainsi que par-tout ailleurs. Voici l'idée qu'en donne Athénée; « le cothon, dit-il, est un vase assez profond, »
 » & plus large par le ventre que par le cou; on s'en servoit »
 » sur-tout à la guerre, parce que ce vase étoit plus commode »
 » que tout autre pour le soldat, qui est souvent obligé de boire »
 » de l'eau bourbeuse; le cou étant étroit, les parties grossières »
 » s'arrêtoient au passage, & comme on ne voyoit pas le fond, le soldat ne se prévenoit pas contre ce qu'il alloit boire. »

Entre les vases, on en voit de terre cuite peints de toutes sortes de couleurs avec de la cire; c'est cette espèce de peinture

à l'encaustique dont il est parlé dans Pline & dans Vitruve, & sur laquelle M. le comte de Caylus a donné plusieurs ouvrages, qui font revivre un art qu'on avoit entièrement oublié.

Les richesses de toute espèce qui sont ensuite portées, soit dans les chars, soit par des hommes, sont tout-à-fait incroyables; il est parlé, entre autres, d'une couronne d'or de dix mille statères, posée sur le trône de Ptolémée-Soter. M. le Beau remarque que le statère d'or Attique pesoit environ cent soixante grains de Paris, ainsi dix mille statères d'or vaudroient deux cents cinquante-six mille neuf cents quatre-vingt-trois livres, sur le pied où est maintenant l'or à Paris.

Nous n'en dirons pas davantage sur cette description, qu'il faut voir toute entière dans Athénée; si l'on peut ajouter foi à ce récit, on en conclura qu'il falloit qu'après la mort d'Alexandre les Ptolémées eussent eu en partage les plus grandes richesses de la Perse & des Indes, & que tout ce qu'il y a aujourd'hui d'or, d'argent, de pierreries en Europe, étant rassemblé, pourroit à peine fournir à la décoration d'une fête si magnifique.



SUR LES HONNEURS

Et les Prérogatives accordées aux Prêtres, dans les religions profanes.

Lûs le 31
Mai & le 6
Déc. 1763.
Égyptiens.

TOUTES les nations du monde se sont accordées à combler de biens & d'honneurs les Ministres de la divinité, & la diversité qui se trouve dans les prérogatives dont ils ont été honorés, ne vient que de la différence du génie des peuples, & de la forme diverse de leur gouvernement; c'est ce que M. de Burigny a développé dans deux Mémoires dont nous allons donner l'extrait.

Les Égyptiens, selon l'opinion des Grecs, furent les premiers instituteurs des cérémonies religieuses, des temples, des mystères; ils donnèrent aussi l'exemple du respect dû aux Ministres de la religion: l'ordre des Prêtres étoit le premier des sept ordres qui partageoient les habitans de l'Égypte. L'État leur fournissoit tout ce qui leur étoit nécessaire pour leur subsistance & pour les sacrifices; l'auteur sacré de la Genèse s'accorde sur ce point avec les historiens profanes: selon Diodore de Sicile, l'Égypte étoit divisée en trois portions, dont la première appartenoit à l'ordre des Prêtres élevés au-dessus des autres par la sainteté de leur ministère, & par la sagesse & les lumières que leur procuroit une éducation distinguée; leur revenu étoit employé aux frais des sacrifices, à l'entretien des Officiers subalternes, & à la subsistance de leur propre famille. Les Égyptiens payoient à l'État un tribut très-onéreux, c'étoit le cinquième de leurs biens; les terres des Prêtres étoient exemptes de redevances: leur chef, auquel on donnoit le nom de Prophète, présidoit même à l'imposition des tributs; ils avoient en certains cas une juridiction sur ceux qui n'étoient pas de leur Corps; on fait qu'il y avoit peine de mort pour quiconque tuoit un des animaux auxquels on rendoit un culte religieux; mais ceux qui les tuoient par un accident involontaire, n'étoient condamnés

Genèse, c. 47.
v. 26.
Herod. lib. II,
v. 168.
Clem. Alexan.
Strom. l. VI.

Herod. l. II,
v. 65.

qu'à une amende, & c'étoient les Prêtres qui en décidoient; ils étoient même les censeurs publics de la conduite des Rois. Tous les jours, dit Diodore, ils alloient au temple; & lorsque les victimes avoient été amenées au pied des autels, le Grand-Prêtre debout, en présence de tout le peuple, demandoit aux Dieux, à haute voix, *qu'ils conservassent le Roi, & qu'ils répandissent sur lui toutes leurs faveurs, parce qu'il gouvernoit ses sujets avec justice*; & continuant par une énumération des vertus royales, ce qui étoit autant d'avis déguisés sous une apparence d'éloge, *parce qu'il est*, disoit le Prêtre, *maître de lui-même, doux, magnanime, bienfaisant, ennemi du mensonge, parce que ses punitions n'égale point les fautes, & que ses récompenses passent les services*. Après plusieurs louanges semblables, il condamnoit les fautes où le Roi étoit tombé par ignorance; il en disculpoit le Prince, mais il chargeoit d'imprécations les flatteurs & tous ceux qui donnoient au Roi de mauvais conseils: les Prêtres étoient après le Roi, par leur rang & par leur crédit, les premiers de l'État; ils aidoient le Prince de leurs conseils & de leurs soins dans les affaires importantes: il a été un temps où ils étoient les seuls juges en Égypte: ce qui augmentoit le respect que leur caractère imprimoit par lui-même, c'étoit leur conduite personnelle; austères dans leur vie, uniquement occupés des devoirs de la piété, ils avoient peu de commerce avec les autres hommes, & nulle liaison avec ceux qui n'étoient pas initiés dans leurs mystères. Il étoit presque impossible aux profanes de les aborder, parce qu'il falloit auparavant se purifier par des abstinences que prescrivoient les loix sacrées de l'Égypte: le Sacerdoce étoit héréditaire, ils instruisoient leurs enfans non-seulement dans les sciences sacrées, mais aussi dans les autres connoissances, sur-tout dans la Géométrie, l'Arithmétique & l'Astronomie; les autres Égyptiens pouvoient avoir plusieurs femmes, les Prêtres n'en avoient qu'une.

En Éthiopie, les Prêtres étoient encore plus révéérés & plus puissans qu'en Égypte; c'étoient eux qui choisissoient les Rois, & ils les prenoient dans l'ordre des Prêtres: on peut voir dans Diodore la forme bizarre & ridicule de cette

L. I, sect. 2.

Porphyr. de abst.
l. IV, n.º 6.

Éthiopiens.

L. III, n.º 4.

110 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

élection; le Roi élu n'étoit pas affranchi de la domination des Prêtres, ils avoient sur lui le droit de vie & de mort: quand le Prince avoit le malheur de déplaire aux prêtres de Méroé, ils lui dépêchoient un courrier avec ordre de mourir, c'étoit, disoient-ils, une sentence prononcée par les Dieux, & ces Princes imbécilles y obéissoient sans repliquer; en vain y auroient-ils résisté, les Prêtres auroient armé toute la nation Ergaménès, qui régnoit du temps de Ptolémée-Philadelphie, & qui s'étoit instruit de la Philosophie des Grecs, fut le premier roi d'Éthiopie qui osa secouer ce joug barbare; il leva une armée, attaqua la forteresse où les Prêtres résidoient, les fit massacrer tous, & institua un culte nouveau & moins meurtrier.

Strabo, l. XVII,

Chaldéens.

Lucien, de Deâ Syria.

Diod. lib. I, n.º 16,

Les Grecs prétendoient que la religion avoit passé d'Égypte en Assyrie; Bélus, dit Diodore, fils de Neptune & de Libie, conduisit une colonie sur les bords de l'Euphrate; il institua des Prêtres sur le modèle de ceux de l'Égypte; il les exempta de tous impôts, de toutes charges publiques, de toute fonction étrangère à leur ministère: les Babyloniens les nommèrent Chaldéens; le genre de vie de ces Prêtres étoit le même que celui des prêtres Égyptiens, le Sacerdoce passoit du père aux enfans.

Perfes.

Les Mages firent disparaître les Chaldéens, lorsque la puissance des Perfes détruisit l'empire de Médie & d'Assyrie; le nom de Mages, en langue Perse, répond à celui de Prêtre: les Mages sacroient les Rois dans la ville de Palargades, ils leur servoient de conseil, & le Prince ne faisoit aucun acte religieux que sous leur direction. Leur autorité s'étendoit sur tous les Perfes. Il n'étoit permis de faire aucun sacrifice, qu'un Mage n'eût prononcé les prières préliminaires, & les chairs des victimes lui appartenoient.

Hérod. lib. I, n.º 132.

Amm. Marcel, l. XXXIII.

Hyde, c. 28, 30.

Les Mages étoient tous d'une même tribu; nul autre que le fils d'un Prêtre ne pouvoit prétendre à l'honneur du Sacerdoce: jaloux de leurs lumières & de leurs connoissances, ils ne les communiquoient qu'à leurs enfans, & à ceux de la famille royale dont ils étoient les précepteurs: tant que cette

Cic. de Divin. l. I, n.º 41.

secte prévalut en Perse, la famille royale fut censée appartenir à la tribu sacerdotale; cette incorporation donnoit aux Mages plus de considération, & rendoit la personne des Rois plus sacrée. Platon, dans son premier Alcibiade, nous a conservé la manière dont étoient élevés les princes Perses; « lorsque le Prince Royal, dit-il, est parvenu à l'âge de quatorze ans, on lui choisit des gouverneurs entre ceux qui ont la réputation d'être les plus sages, les plus justes, les plus tempérans de la nation. Ils sont au nombre de quatre, & le plus sage est chargé d'apprendre au Prince la magie de Zoroastre, c'est-à-dire, ce qui regarde le culte des Dieux; il l'instruit aussi dans tout ce qui a rapport au gouvernement »: l'ordre des Mages étoit tellement respecté, que Darius fils d'Hystaspe ordonna que l'on mît sur son tombeau, entr'autres titres, qu'il avoit été docteur dans l'ordre des Mages. Il y avoit chez les Mages un chef, *μὲγας ἀρχίμαγος*, auquel on donnoit le titre de *sapientissimus sapientium*. Il avoit une juridiction très-étendue sur les Ministres de la religion, il décidoit sur les points contestés, il conféroit les grades ecclésiastiques; car il y avoit chez les Mages une sorte d'hierarchie qui avoit quelque ressemblance à celle de l'Eglise chrétienne: le respect pour les Mages étoit chez les Perses un point de religion; dans le Sadder, qui contient les sentimens des anciens Perses, on trouve des imprécations terribles contre ceux qui oseront contredire les décisions des Prêtres; on souhaite que leur langue tombe en corruption, qu'ils soient tourmentés de douleurs en sortant de ce monde, & que dans l'autre ils soient condamnés à des supplices éternels: leur célébrité s'étendoit par toute la terre; les plus savans d'entre les Grecs, tels que Pythagore & Démocrite, firent le voyage de Perse pour s'instruire dans leur entretien. La destruction de l'empire des Perses diminua beaucoup de la considération des Mages; cependant, long-temps après Alexandre, ils étoient encore en honneur. Dion Chrysostome dit qu'ils entroient dans le Conseil des Rois, qu'ils étoient leurs assesseurs dans les jugemens; & du temps même d'Agathias, sous Justinien, ils jouissoient encore de ces privilèges.

Plut. in Artax.

*Porph. de abst.
l. IV, n. 16.*

Hyde, c. 5. 2.

*Braker, hist.
Philosoph. tom. 1,
p. 153.
Porta 98, ap.
Hyde, p. 487.*

Prêtres
de Comane.*Strab. l. XII.**Prolegz Manil.
n.º 2.**Hirt. de bello
Alex.**Geogr. antiq.
t. II, p. 327.**Strab. l. XII.*Autres Prêtres
d'Asie.*Strab. lib. II.**Voy. Al. l'abbé
Delky, Mémoires.**Acad. t. XXI,
p. 421.*

Indiens.

*Strab. lib. XV.**Diod. lib. II,
n.º 25.*

Depuis la conquête des Macédoniens, on voit paroître deux temples célèbres, tous deux consacrés à Bellone, l'un dans le Pont, l'autre dans la Cappadoce, dans deux villes qui portoient également le nom de Comane : les deux Grands Prêtres étoient Souverains du lieu, & dans les processions ils portoient le diadème. Cicéron relève beaucoup les richesses du temple de Comane dans le Pont. Archélaüs avoit commandé les troupes de Mithridate; disgracié par ce Prince, il se retira chez les Romains, & leur rendit de grands services dans les guerres d'Asie : en récompense, son fils reçut de Pompée la grande-prêtrise de Comane dans le Pont, avec un terrain de soixante stades en toute souveraineté. César, après la conquête de l'Égypte, nomma Lycomedes à la grande-prêtrise de Comane en Cappadoce; Cellarius prétend qu'Hirtius se trompe, & qu'il s'agit encore ici de celle de Pont; Strabon parle d'un brigand, auquel Auguste donna cette dignité pour le récompenser de ce qu'il avoit trahi le parti d'Antoine.

Il y avoit encore dans l'Orient d'autres temples, dont les prêtres avoient un très-grand pouvoir : les Albaniens en avoient un dont le pontife possédoit en propre un grand pays, & étoit le premier de l'Albanie après le roi; les grands-prêtres d'Olba, en Cilicie, exerçoient les droits de la souveraineté dans Olba; à Zéla le pontife étoit roi, & Pompée augmenta ses États.

Les Brachmanes, dans l'Inde, étoient des philosophes qui tenoient lieu de Prêtres : la nation Indienne étoit partagée en sept classes, les Brachmanes faisoient la première; c'étoit par leur ministère que les sacrifices étoient offerts aux Dieux; dans l'assemblée générale où se trouvoit le Roi, ils déclaroient si l'année seroit bonne, s'il y auroit des sécheresses, des pluies, des vents & des maladies; ceux qui s'étoient trompés dans leurs prédictions, en étoient punis par le silence, auquel ils étoient condamnés pour le reste de leur vie. Les Brachmanes étoient exempts de toute fonction publique, ils ne commandoient ni n'obéissoient à personne, pas même au Roi; ils n'achetoient rien, on se faisoit un devoir de leur fournir abondamment tout le

le nécessaire de la vie; toutes les maisons leur étoient ouvertes, ils y entroient librement, soit pour instruire, soit pour y manger; ils ne payoient aucun impôt; le Roi venoit chez eux se recommander à leurs prières & leur demander leurs avis. Porphyre, dans un fragment qui nous reste de son livre sur le Styx, fait mention d'une épreuve égale en certitude à celles qui étoient en usage dans les royaumes Chrétiens pendant les siècles d'ignorance; il y avoit dans les Indes un marais nommé le *marais d'épreuve*. Lorsqu'un Indien accusé d'avoir commis un crime s'en défendoit par la négative, on le mettoit entre les mains des Brachmanes, qui lui demandoient s'il vouloit s'exposer à l'épreuve de l'eau; s'il refusoit, on le renvoyoit comme convaincu, pour subir la peine qu'il méritoit; s'il y consentoit, on le faisoit descendre dans le marais, qu'il lui falloit traverser; s'il étoit innocent, il marchoit tranquillement, & l'eau ne passoit point ses genoux; mais s'il étoit coupable, l'eau s'ensloit à gros bouillons & lui montoit jusqu'à la tête: alors les Brachmanes le tiroient du lac, & le remettoient aux Officiers de justice pour le punir, mais ils les prioient de ne le pas faire mourir. Il paroît que c'étoit-là le vrai moyen de ne jamais trouver de coupables; cependant, si le fait est vrai, il falloit qu'il y eût quelque écluse secrète, car Porphyre ajoute que cette épreuve étoit rarement pratiquée, parce qu'il y avoit peu de gens qui osassent nier leur crime, dans la crainte de subir ce redoutable examen.

Porph. de abst.
l. IV, n.º 17.

Druides.

De l'orient M. de Burigny passe en occident, & commence par les Gaules; il n'est question ici que de la considération qu'avoient les Druides: ce qui regarde & leur nom & leur doctrine est amplement discuté dans plusieurs de nos Mémoires. César est le premier de tous les auteurs qui ait parlé des Druides, & il paroît qu'ils avoient pour lors une autorité presque absolue; ils étoient les arbitres de la religion, décidoient de presque toutes les affaires publiques & particulières, jugeoient des crimes & prononçoient sur la peine; si un particulier ou un Magistrat osoit contrevenir à leurs décisions, il étoit exclu des sacrifices, détesté comme un impie & un scélérat; on le fuyoit, on évitoit sa compagnie avec

Cæs. de bel.
Gal. lib. VI,
c. 13.

114 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

horreur; il n'étoit plus reçu à demander justice, l'entrée des honneurs lui étoit fermée; les Prêtres avoient un chef revêtu d'une suprême autorité; il avoit pour successeur après sa mort celui d'entre les Druides qui étoit le plus considéré; &, dans la concurrence, les Druides choisissoient à la pluralité des suffrages; cette élection ne fut pas toujours paisible, quelquefois les armes en ont décidé. Il se tenoit de temps en temps une assemblée générale dans le pays Chartrain, en un lieu consacré; là se rendoient ceux qui avoient des procès, ils étoient jugés par les Druides, dont les arrêts étoient irrévocables; comme ils étoient dispensés d'aller à la guerre, qu'ils ne payoient point de tribut, & qu'ils n'étoient assujettis à aucune charge publique, les parens s'empressoient à faire entrer leurs enfans dans cet ordre, mais il falloit de grandes préparations pour y être admis; quelquefois les Druides choisissoient les Rois. Diodore de Sicile les nomme *Saronides*, ce qui répond au mot *Druide*, *Σαρωνίδες* signifiant un chêne, *δρῦς*, selon le scholiaste de Callimaque. Diodore dit que le peuple leur obéissoit aveuglément, qu'ils avoient un très-grand crédit dans les affaires de la paix & dans celles de la guerre; qu'ils étoient respectés même des nations ennemies, & qu'il est souvent arrivé que lorsque deux armées en étoient aux mains, les Saronides se jetant au travers des piques & des épées nues, les combattans s'arrêtoient comme par enchantement, & mettoient bas les armes; la conquête des Gaules par les Romains donna une grande atteinte à l'autorité des Druides; les sacrifices humains furent abolis par les Empereurs. Auguste défendit aux citoyens Romains d'entrer dans l'institut des Druides; Tibère les détruisit, selon Pline; ce fut Claude, selon Suétone; mais ils s'expriment l'un & l'autre avec peu d'exactitude; il est bien vrai que les Romains avoient aboli ce qu'il y avoit d'inhumain dans les sacrifices & les divinations des Druides; mais leur institut subsista: on le voit par Pomponius-Méla, par Tacite; & Ammien-Marcellin paroît supposer qu'il y en avoit encore de son temps; on voit même parmi les Gaulois des femmes Druides célèbres par leurs prédictions, & elles ne disparurent qu'avec le Paganisme.

Lib. v.

Hymn. in Jovent.

Suet. in Claud.

Plin. l. xxx.

Tac. hist. l. iv.
s. 54.
Amm. Marcell.
l. xv.

DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. 115

Chez les Germains, selon Tacite, les Prêtres seuls avoient droit de mettre aux fers & d'infliger des peines, & ce n'étoit point la justice des hommes qu'ils prétendoient exécuter; mais l'arrêt même du Dieu sous les auspices duquel ils croyoient aller à la guerre.

Prêtres
Germains.
De mor. Germ.
n.º 7.

Il est inutile d'ajouter ici le détail que fait Diodore des privilèges des prêtres de Panchaie; ils étoient à peu près les mêmes que ceux des Druides, & cette Panchaie est un pays dont l'existence est encore contestée entre les Savans.

L'article des Grecs fourniroit seul plus que tous les autres ensemble, si l'on vouloit traiter ce qui regarde les Sacerdotes de la Grèce; mais M. de Burigny se borne à montrer le respect qu'on avoit pour les Prêtres: dès les premiers temps ils se croyoient indépendans des Rois; Tirésias dans Sophocle déclare formellement à Œdipe qu'il ne dépend point de lui, mais d'Apollon.

Grecs.

Οὐ γὰρ π σοὶ ζῶ δῖλος ἀλλὰ Δοξία.

Hérodote raconte avec quelle hardiesse le prêtre Telinès, un des ancêtres de Gélon, roi de Syracuse, fit rentrer dans Géla les citoyens exilés; il n'employa d'autres armes que le respect des habitans pour la religion & le sacerdoce: les Prêtres marchaient avec les armées; on ne livroit bataille qu'après avoir consulté les entrailles des victimes, pour savoir si l'événement en seroit heureux: les Prêtres couronnés de laurier, & un flambeau à la main, étoient respectés des deux partis. Dans le tumulte des combats, c'étoient les Prêtres qui avoient l'autorité de maudire & de déclarer infames ceux qui avoient offensé l'État, & leur malédiction frappoit quelquefois une nation entière. Philippe, père de Persée, & tous les Macédoniens furent maudits par les prêtres d'Athènes; l'Archonte qui avoit à Athènes la juridiction sur les sacrifices, avoit conservé le titre de Roi depuis l'extinction de la royauté; une profession abjecte excluait du sacerdoce. Il n'étoit pas permis d'employer à d'autres usages l'eau sacrée dont ils se lavoient les mains; c'étoit une impiété punissable de les railler ou de les contrefaire:

Tit. Liv. lib.
XXXI, c. 44.

Arist. Polit.
l. VII, c. 9.
Thuc. lib. IV.

Vie d'Alcib.

Alcibiade fut condamné à mort pour avoir joué les mystères d'Éleusis, & Plutarque nous a conservé les termes de la sentence : on voit par la lettre de l'empereur Julien, au pontife Théodore, que dans ce temps-là le premier Pontife d'une province avoit l'inspection générale de ce qui concernoit la religion, & autorité sur tous les Prêtres de son district, avec le pouvoir de les traiter chacun selon son mérite. Dans quelques pays les Prêtres méritoient cette considération par une vie austère & retirée; il y avoit chez les Grecs, ainsi que dans l'Asie, des sacerdoce qui étoient des places très-importantes, telle étoit la grande-prêtrise de Paphos; il falloit que ce sacerdoce fût d'une grande conséquence, puisque Caton le promettoit au malheureux Ptolémée, comme un dédommagement du royaume de Cypre, dont les Romains le dépouilloient injustement.

Romains.

Les Romains nés pour la guerre avoient d'autant plus de vénération pour les Ministres des autels, qu'ils attendoient la victoire de la protection des Dieux. Dans les premiers temps les Rois réunissoient avec l'autorité royale la dignité sacerdotale. Romulus fit les fonctions de Prêtre; Numa offroit lui-même les sacrifices; mais faisant réflexion que les Rois dans la suite, tout occupés de la guerre, pourroient négliger le culte des Dieux, il établit un ordre d'hommes qui se consacreroient au soin des choses divines; il nomma d'abord un prêtre de Jupiter, auquel il attribua des distinctions, qui, à certains égards, l'égalèrent aux Rois. Il institua ensuite le collège des Prêtres, dont les fonctions & les prérogatives sont décrites par Denys d'Halicarnasse : « Ils sont, dit-il, juges souverains en matière de religion, législateurs en fait de cérémonies; ils commandent avec un » pouvoir absolu aux ministres subalternes, ils instruisent le » peuple ignorant, ils punissent ceux qui n'obéissent pas à leurs » ordres, ils ne sont sujets eux-mêmes à aucun tribunal, & ne » répondent de leurs actions ni au Sénat, ni au peuple; s'il en meurt quelqu'un, ce n'est pas le peuple, ce sont les Pontifes eux-mêmes qui lui choisissent un successeur. »

A la tête des Prêtres étoit le souverain Pontife; Festus définit

*T. Liv. lib. 1.
p. 20.*

*L. 11, c. 20.
Cic. pro domo
p. 1.*

ainsi cette grande dignité: *Maximus Pontifex dicitur quod maximus rerum quæ ad sacra & religiones pertinent iudex, vindexque contumeliæ privatorum magistratumque*. Cette autorité se bornoit à ce qui concernoit la religion; le grand Pontife régloit la forme des sacrifices publics & particuliers; il veilloit au maintien du culte établi, il empêchoit l'introduction du culte étranger; ce qui regardoit les cérémonies funèbres, les offrandes pour les morts, l'expiation des prodiges, étoit de son ressort. Il avoit l'inspection des livres prophétiques, décidoit de ceux qu'on devoit respecter comme sacrés, & de ceux qui devoient être rejetés comme l'ouvrage de la superstition ou de la fourberie: Auguste usa de ce droit lorsque, au rapport de Suétone, il supprima cette multitude de livres prophétiques dont Rome étoit alors inondée, pour ne conserver que les oracles des Sibylles, dont il fit même un choix. Le grand Pontife avoit encore la direction du calendrier, & ce fut en qualité de Grand-prêtre que Jules-César reforma celui qui étoit alors en usage, & dans lequel l'erreur avoit jeté tant de confusion, que les mois d'hiver avoient pris la place des mois d'été. C'étoit l'insuffisance & le mauvais usage des intercalations qui avoient dérangé l'ordre de l'année: le droit d'intercaler avoit été accordé aux souverains Pontifes; lorsque bon leur sembloit, ils ajoutoient à l'année un mois intercalaire, qu'ils appeloient le mois *Mercedonius*. Cet usage, sagement établi pour ramener l'année lunaire à l'année solaire au bout d'une certaine période, n'avoit contribué qu'à augmenter le désordre, les grands Pontifes, par caprice ou par intérêt, ajoutant ou soustrayant mal-à-propos l'intercalation: mais ce qui les rendoit plus redoutables & plus odieux, étoit l'abus qu'ils faisoient du privilège de posséder, à l'exclusion de toute autre personne, le livre des fastes; les jours appelés *fasti* & *nefasti* leur donnoient un prétexte pour avancer ou reculer le jugement des affaires les plus importantes, & pour traverser les entreprises les mieux concertées.

*Cic. de Leg.
l. 1^{re}, n.º 12.
Plut. in Cæs.*

L'histoire Romaine fournit des preuves de la grande vénération qu'on avoit pour le souverain Pontife. Les Tribuns étoient l'idole du peuple Romain; leur puissance étoit sacrée, *sacro-*

sancta Potestas ; aucun Magistrat en quelque rang qu'il fût n'avoit droit d'animadversion sur eux, tant qu'ils étoient en charge ; cependant le tribun Tremellius fut condamné à une amende, pour avoir manqué de respect au pontife Metellus. Entre les titres de dignité, le premier énoncé étoit celui de *Pontifex maximus* ; il précédoit même celui de *Dicteur* ou *César Pontifex maximus Dictator tertium*. Auguste & les autres Empereurs suivirent le même usage.

Festus, in voce Saturno.

Tit. Liv. lib.

XXXI, c. 51 ;

et l. XL, c. 42.

Val. Max. l. I,

c. 1, n.º 2.

Le souverain Pontife avoit droit de contraindre les Prêtres & les Augures à remplir exactement les devoirs de leur état, & de les condamner à une amende lorsqu'ils y manquoient ; il y en a grand nombre d'exemples ; il est vrai qu'on pouvoit se pourvoir contre ses arrêts par appel au peuple.

T. L. lib. 1,

cap. 20 ; et lib.

XXVII, c. 8.

Après le souverain Pontife, c'étoit le prêtre de Jupiter, *Flamen Dialis*, qui avoit la plus grande considération ; c'étoit encore une institution de Numa : cette dignité donnoit entrée dans le Sénat ; la mauvaise conduite de quelques-uns de ces Prêtres leur fit perdre cette prérogative ; dans la suite des temps, C. Valerius Flaccus, prêtre de Jupiter, la fit rétablir en sa faveur, *magis sanctitate vite quam Sacerdotii jure*, dit Tite-Live. La simple attestation de ce Pontife valoit un serment ; il étoit dispensé de jurer : Plutarque entr'autres raisons en apporte celle-ci, c'est, dit-il, que le serment est une sorte de gêne & de torture que l'on donne à l'ame de celui qu'on force de jurer ; or l'ame du Prêtre, ainsi que son corps, doit être exempte & affranchie de toute contrainte. Un prisonnier devenoit libre lorsqu'il trouvoit moyen d'entrer dans la maison du prêtre de Jupiter ; si un homme étoit conduit à la place publique pour y être battu de verges, il étoit défendu de lui faire subir cette peine ce jour-là, s'il rencontroit le prêtre de Jupiter & qu'il pût se prosterner à ses pieds. Le prêtre de Jupiter ne sortoit jamais de sa maison qu'en cérémonie, & avec une suite capable d'imposer du respect. Sa présence étoit censée si nécessaire, qu'il fut fait du temps d'Auguste un décret, qui portoit que ce Prêtre ne pourroit être absent de Rome que deux jours, pour quelque raison que ce fut, & qu'il n'auroit cette liberté tout au plus

Aug. lib. X,

c. 15.

Quæst. Rom.

c. 44.

Aug. idem.

Plutar. Quæst.

Rom. cap. 111

et 113.

Tac. Amal.

III, c. 71.

que deux fois dans une année, & jamais dans les jours de sacrifices publics, ni sans le consentement du souverain Pontife : cette loi lui interdisoit le gouvernement des provinces. Dans les festins, il avoit la place la plus honorable, après le Roi des sacrifices.

Aulug. ibid.

Ce Roi des sacrifices fut créé après l'expulsion des Rois, pour remplir la place qu'ils avoient tenue dans les cérémonies de la religion ; car les Romains ne voulurent pas qu'on eût aucune occasion de regretter les Rois ; mais de peur que ce nom de *Rex* ne lui inspirât des pensées contraires à la liberté romaine, on le soumit au grand Pontife, on ne lui permit pas d'exercer aucun autre office, ni de se mêler des affaires publiques : on ajouta au mot *Rex* une titre diminutif *Sacrificulus*, pour corriger la fierté du premier terme ; il semble même qu'il n'osât paroître dans la place publique, où étoit le centre des affaires ; car obligé de faire tous les ans un sacrifice dans le *Comitium*, dès qu'il avoit achevé la cérémonie, il s'ensuyoit de toutes ses forces hors de la place.

*Dion. Halic.
l. V, c. 1.
T. L. lib. 11,
cap. 2.
Plut. Quæst.
Rem.*

Les Prêtres étoient dispensés d'aller à la guerre, si ce n'étoit contre les Gaulois plus redoutés des Romains que les autres peuples : ils veilloient à l'observation des fêtes ; on ne pouvoit sans leur permission, exhumer un cadavre & le transporter dans une autre sépulture : ce qui concernoit les tombeaux faisoit partie de l'ancien droit pontifical ; ils décidoient de la forme des temples qu'on vouloit construire : le soin de bâtir & d'entretenir les ponts leur appartenoit, ainsi que l'intendance des jeux publics, accompagnés de cérémonies de religion ; mais ces jeux auxquels présidoient les Prêtres excluoient les courses & les combats. Quinze Prêtres nommés *Quindecimviri*, avoient la direction des jeux séculaires : les adoptions étoient de leur ressort, c'étoit à eux d'en décider la légitimité ; ils avoient le droit de glaive, lorsqu'il s'agissoit d'inceste.

*Plut. in Camillo
& in Marcello.*

De tous les Prêtres, c'étoient les Augures dont l'autorité étoit la plus étendue ; ils pouvoient casser les assemblées dans lesquelles il s'agissoit de faire des loix ; obliger les Magistrats élus d'abdiquer sous prétexte que les auspices n'étoient pas favorables ; leurs

*Plin. epist. ad
Trajan. lib. X,
ep. 73.
Tit. Liv. lib.
XXV 11, c. 25.
Val. Max. lib.
c. 1, n.º 8.
Plut. in Numa.
Cic. de Harusp.
resp. c. 10.
Idem. de Leg.
lib. 11, c. 9.
Tac. Annal.
l. 11, c. 11.
Cic. pro domo
suâ, c. 14.
Aulug. lib. V,
c. 19.
Cic. de Leg.
l. 11, c. 9.
Id. ibid. c. 12
& 8.*

décrets étoient irrévocables, & il étoit ordonné sous peine de mort d'y obéir.

*Plur. in Numa
& in Camillo.*

Les Féciaux avoient un rapport direct au droit public; ils furent établis par Numa, le plus pacifique de tous les Rois, pour être les gardiens de la paix, les arbitres & les juges souverains des causes de la guerre; ils pouvoient s'opposer à la prise d'armes, & en ce cas, il n'étoit pas permis d'aller attaquer les peuples étrangers. Ils s'étoient opposés à la première guerre contre les Gaulois, & les suites funestes qu'elle eut, furent regardées comme une punition du mépris que le peuple Romain avoit fait de leur avis.

*Cic. de Amic.
c. 25.
Suet. in Nerone.*

*T. L. lib. x,
cap. 6.*

*Id. l. xxvii,
cap. 8.*

*Plin. lib. ix,
c. 36.*

*Tit. Liv. lib.
xxxiii, c. 42.*

*Demost. Persec.
cap. 36, & ibi
Cuper.*

*T. L. lib. i,
c. 20.*

*Plut. in Numa.
Aulug. lib. i,
c. 12.*

Dans les premiers temps, les Prêtres choisissoient eux-mêmes leurs collègues; ce droit fut ensuite transféré au peuple. L'honneur du sacerdoce ne fut d'abord accordé qu'aux seuls Patriciens: l'an de Rome 452, il fut partagé entre les Patriciens & les Plébéiens. Chaque curie avoit un Ministre inspecteur de tout ce qui concernoit la religion de sa curie; il se nommoit *Curion*, & étoit subordonné à un supérieur qui portoit le titre de *grand Curion*: ce grand Curion au commencement de la république, étoit toujours pris dans l'ordre des Patriciens: pendant la guerre d'Annibal, le Sénat qui avoit alors grand intérêt de ménager le peuple, le laissa maître de disposer de ce sacerdoce.

Les Prêtres avoient des habits distingués, leur robe étoit bordée de pourpre; ils étoient pour l'ordinaire exempts de capitation; mais dans les temps malheureux on les obligeoit de contribuer comme les autres.

Dans les villes, il y avoit un Grand-prêtre supérieur des autres Prêtres, & il y en avoit aussi un dans chaque province; il étoit choisi entre les personnages les plus considérables.

M. de Burigny termine ses deux Mémoires par la description des honneurs & des privilèges des Vestales; elles étoient encore plus respectées que les Prêtres. Numa établit des fonds pour leur subsistance; elles pouvoient tester du vivant de leur père, & disposer de leurs biens & de leurs affaires sans l'entremise d'un curateur, de même que les femmes qui avoient trois enfans. Lorsqu'elles sortoient en public, elles étoient précédées

de Licteurs qui portoient des faisceaux ; si une Vestale rencontroit par hasard un criminel que l'on conduisoit au supplice, elle lui sauvait la vie , pourvu qu'elle assurât que c'étoit une rencontre purement fortuite ; sa parole suffisoit , jamais on n'exigeoit le serment d'une Vestale non plus que du prêtre de Jupiter : tout homme qui osoit passer sous leur litière , lorsqu'on les portoit dans la ville étoit puni de mort ; elles avoient une place distinguée au théâtre , & le Sénat crut honorer l'impératrice Livie , en ordonnant qu'elle seroit assise dans le rang des Vestales. Le sanctuaire de Vesta étoit un lieu sacré & dont l'entrée étoit interdite aux profanes , & l'empereur Élagabale fut regardé comme un impie pour avoir violé cette loi.

*Aulug. l. x;
c. 15.
Flut. in Numai*

*Tac. Annal.
l. IV, c. 16.*

On peut voir dans Tite-Live & dans Valère Maxime, le respect avec lequel on sauva les Vestales , lorsque les citoyens saisis d'effroi abandonnoient la ville de Rome , après la bataille d'Allia.

*T. L. lib. v;
c. 40.
Val. Max. l. I;
c. 1, n. 40.*



MÉMOIRE SUR CALVUS, POÈTE ET ORATEUR.

CALVUS réunissoit deux talens qui se rencontrent rarement, celui d'excellent Poète & celui d'Orateur du premier ordre. M. de Burigny s'est proposé de rassembler les traits dispersés dans les anciens Écrivains sur la vie & les ouvrages de Calvus. Il se nommoit Caius Licinius Calvus, il étoit de la famille *Licinia*, que les *Craffus*, les *Lucullus*, les *Murena* avoient rendue une des plus célèbres de Rome : on prétend qu'elle étoit ainsi appelée parce que le Chef de leur maison avoit les cheveux crépus, ce que les Latins désignoient par le mot *licinus*, dont s'est formé *Licinius*. Le père de Calvus étoit Caius Licinius Macer, Orateur célèbre, dont Cicéron parle avec éloge dans son Brutus. Macer s'étoit acquis beaucoup de considération par ses talens, mais le dérèglement de ses mœurs fut la cause de sa perte ; voici ce qu'en dit Plutarque : *Licinius Macer* avoit un grand crédit par lui-même, & étoit encore appuyé de toute la protection de *Craffus* ; étant appelé en jugement pour cause de péculat, devant Cicéron pour lors Préteur, il eut tant de confiance en son propre crédit & dans les sollicitations de ses amis, que lorsque les Juges étoient encore aux opinions, il courut promptement chez lui, se rasa la tête, prit un habit blanc, comme s'il avoit déjà été absous, & reprit le chemin de la place publique ; mais *Craffus* étant allé au-devant de lui & l'ayant rencontré, lui dit qu'il avoit été condamné par toutes les voix ; Macer en fut si frappé, qu'il rentra chez lui, se coucha & mourut.

Valère Maxime parle aussi de ce jugement, & il y ajoute des circonstances qui approchent du roman ; il prétend que tandis que l'affaire de Macer se jugeoit il étoit revenu chez lui, & que des fenêtres de sa maison il avoit aperçu Cicéron qui changeoit de robe & quittoit celle qu'on appelloit *prætexta*.

Lû le 25 Juin
1762.

Gesner, au mot
Licinus.

Brutus, n.º 67.

Vie de Cicéron,
p. 865.

L. IX, c. 12;
n.º 7.

pour se disposer à prononcer la peine à laquelle Macer avoit été condamné ; qu'aussi-tôt Macer avoit envoyé dire à Cicéron qu'il pouvoit se dispenser de le juger puisqu'il alloit mourir, & que sur le champ il s'étrangla, ce qui empêcha que le jugement ne fût prononcé. Il est constant que Macer fut condamné ; Cicéron lui-même nous l'apprend.

*César, au mot
pretextæ.*

Calvus, fils de Macer, s'appliqua aux Belles-Lettres & devint excellent Poète & très-grand Orateur : ses talens se portèrent du côté de la satire dans laquelle il eut le malheur d'exceller. Il attaqua ce qu'il y avoit de plus puissant à Rome, & il acquit bien-tôt de la célébrité, par sa hardiesse à ne pas épargner les vices des plus grands personnages ; il composa des épigrammes sanglantes contre Jules-César ; elles firent beaucoup de bruit dans Rome (a).

César étoit trop grand pour se venger d'un Poète ; dès qu'il fut que Calvus se repentoit de l'avoir offensé & qu'il desiroit de se réconcilier avec lui, il lui écrivit le premier pour lui offrir son amitié (b).

Cicéron parle d'une épigramme très-satirique contre Tigellius, composée par Calvus ; il ne ménagea pas plus Pompée que César : Sénèque le père, rapporte deux vers de Calvus, où Pompée est fort maltraité, & il assure en même temps que ses poésies sont remplies de gaieté & de hardiesse, *et carmina quoque ejus quamvis joca sunt, plena sunt ingentis animi*. Quelque penchant qu'il eût pour la satire, il exerça quelquefois son talent pour chanter ce qu'il aimoit ; Catulle & Propertius ont parlé avec éloge des vers qu'il fit en l'honneur de Quintilia. Il y eut une très-grande liaison entre Catulle & Calvus ; Catulle lui adressa cette jolie épigramme, qui commence ainsi :

L. VII, epist. 41

*Contr. l. III,
XIX.*

*Catull. 95.
Propertius, l. II,
élég. 25.*

*Ni te plus oculis meis amarem,
Jucundissime Calve.*

(a) *Omitto Calvi Licinii notissimos versus.*

Bithynia quicquid

Et prædicator Cæsaris unquam habuit.

Suét. dans Jul. Cés. c. 49.

(b) Suét. vie de Jul. Cés. c. 73.
*C. Calvo post famosa epigrammata
de reconciliatione per amicos agenti
uliro ac prior scripsit.*

51.^e Pièce. Et c'est à Calvus qu'il parle dans cette autre pièce, où il lui dit :

Hoc jucunde tibi poëma feci.

Catulle & Calvus ont été comparés de tout temps par ceux qui étoient le plus en état de juger de leur mérite ;

Nil præter Calvum & doctus cantare Catullum,

Sat. 10, l. 1. dit Horace.

Élég. 19, l. 11. Properce les joints dans cette pièce, où il se plaint des rigueurs de sa maîtresse.

Ista meis fiet notissima forma Libellis,

Calve tuâ veniâ, pace Catulle tuâ.

Epist. 27,
lib. 1.^{er}

Pline le jeune rapporte des vers de Sentius Augurinus, pour lequel il avoit la plus grande estime, où Calvus & Catulle sont mis en parallèle.

Canto carmina versibus minutis,

His olim quibus & meus Catullus

Et Calvus.

Le même Pline voulant faire l'éloge de Pompeius Sabinus, dit qu'il fait des vers qui valent ceux de Catulle ou ceux de Calvus: *Quel agrément! quelle douceur! quelle tendresse! il en mêle quelquefois exprès de plus lâches, de plus négligés, de même que Catulle ou Calvus.*

L. XIX, c. 29.

Enfin Aulu-Gelle introduit des Grecs très-habiles dans les Belles-Lettres grecques & latines, qui ne trouvoient, dans tous les poëtes Latins, que Catulle & Calvus que l'on pût comparer à Anacréon.

Epist. 27,
lib. XV.

Examinons présentement Calvus comme orateur: Cicéron, qui paroît assez mal disposé en sa faveur, convient cependant qu'il étoit savant; mais il prétend qu'il manquoit de force, & que souvent il l'en avoit averti: *multæ erant & recondita literæ; vis non erat: ad eam igitur adhortabar.* Il croit que cette foiblesse venoit d'une exactitude outrée & excessive: *Nimium tamen inquirens in se atque ipse sese observans metuensque ne vitiosus*

Brutus, n.º 82.

colligeret, etiam verum sanguinem deperdebat. C'étoit l'éloquence Attique que Calvus avoit pris pour son modèle, & c'est à cette imitation servile que Cicéron attribue une partie de sa foiblesse: « La finesse étudiée & l'extrême délicatesse de son style étoient senties des auditeurs instruits & attentifs, ils lui en faisoient gré; mais c'étoit autant de perdu pour le commun de l'auditoire » & pour le barreau, au service duquel est née l'éloquence. » *Oratio nimia religione attenuata doctis & attente audientibus erat illustris a multitudine autem & a foro qui nata est, ejus eloquentia devorabatur.*

L'auteur du dialogue *de Oratoribus*, n'admiroit que médiocrement Calvus; il dit que dans vingt-un livres que cet Orateur a laissés, à peine y a-t-il un ou deux discours dont on puisse être content; que c'est ainsi qu'en pense tout le monde; que personne ne s'avise de lire ce qu'il a écrit contre Asitius ou contre Drusus: mais il avoue en même temps que les gens de Lettres ne cessent d'admirer ses accusations contre Vatinius, & sur-tout la seconde, dont il parle avec le plus grand éloge: *Ac precipuè secunda ex his oratio: est enim verbis ornata & sententiis auribus judicum accommodata; ut scias ipsum quoque Calvum intellexisse quid melius esset; nec voluntatem quin sublimius & cultius diceret, sed ingenium ac vires desuisse.*

N.º 2.

Catulle a célébré aussi, par une de ses épigrammes, cette harangue contre Vatinius:

*Risi nescio quem modò in corona
Qui cum mirificè Vatiniانا
Meus crimina Calvus explicasset,
Admirans, ait, hæc, manusque tollens
Dî magni, salapucium disertum!*

Catul. 54.

Ces vers nous apprennent en même temps que Calvus étoit d'une très-petite taille, car c'est ce que désigne Catulle par ce mot de *salapucium*, terme dont se servoient les nourrices, lorsqu'elles caressoient les enfans qu'elles allaitoient.

Scaliger &
Gesner.

Sénèque le père cite ces mêmes vers de Catulle, pour prouver

Comm. XIX,
l. III.

126 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

que Calvus étoit d'une très-petite stature; & il nous apprend que Vatinius effrayé de l'éloquence de son accusateur, interrompit l'orateur pour s'écrier, *rogo vos judices, num si iste disertus est ideo me damnari oportet!*

Ovide donne aussi à Calvus le surnom de petit:

Par fuit exigui similisque licentia Calvi.

Il étoit plein de vivacité dans l'action: *Solebat*, dit Sénèque, *excedere subsellia sua & impetu elatus usque in adversariorum partes transcurrere.*

D'autres auteurs ont parlé de l'éloquence de Calvus avec la plus grande admiration; Pline le jeune déclare qu'il le regardoit comme son modèle, qu'il tâchoit de l'imiter, du moins dans les figures, & il ajoute, *nam vim tantorum virorum pauci quos æquus amavit Jupiter assequi possunt.* Quintilien assure qu'il a vu des gens qui préféroient Calvus à tout ce qu'il y avoit d'orateurs: « j'en ai vu d'autres, ajoute-t-il, qui, sur la foi de » Cicéron, croyoient qu'il énerroit son style, en se rendant trop » difficile dans la composition, & en se chicannant lui-même: » mais, continue-t-il, la manière n'est pas moins solide que » sévère; son style est extrêmement châtié, & souvent ne laisse » pas d'être mâle: il a écrit dans le goût Attique, & la mort, » qui nous l'a ravi si-tôt, a fait tort à son éloquence, supposé qu'il l'eût perfectionnée, en y ajoutant sans en rien retrancher. »

Les talens de Calvus lui avoient donné une si grande idée de son mérite, qu'il voulut disputer à Cicéron le premier rang dans l'ordre des orateurs; mais cette prétention fut regardée comme très-mal fondée par ses partisans même: *Calvus*, dit Sénèque, *diu cum Cicerone iniquissimam litem de principatu eloquentiæ habuit.*

Calvus devoit être un des plus considérables citoyens de Rome, puisque la maison qu'il habitoit fut depuis occupée par l'empereur Auguste, ainsi que nous l'apprend Suétone.

Quelques Savans se sont imaginés que Calvus l'orateur étoit différent du poète Calvus; mais ils n'auroient pas fait cette distinction s'ils avoient lu avec plus d'attention Catulle, & s'ils

Epist. 2, l. 1.

*Quint. lib. X,
c. 1.*

*Contr. XI X,
lib. 111.*

*Suet. c. 72.
Crinit. de poëtis
Latin. c. 20.*

avoient réfléchi sur ce qu'en dit Sénèque le père, qui après avoir parlé de Calvus comme orateur, ajoute que ses vers sont pleins de hardiesse, *carmina quoque ejus plena sunt ingentis animi*; il cite pour preuve ces deux vers contre Pompée:

Fasciola qui crura ligat, digno caput uno

Scalpit: quid credas hunc sibi velle! virum.

*Contr. l. III.
Ibid. XLX.*

M É M O I R E

SUR LE PHILOSOPHE SEXTIUS.

LES louanges que Sénèque donne à Sextius ont engagé M. de Burigny à recueillir tout ce que l'antiquité nous apprend de ce Philosophe. Quintus Sextius étoit Romain, contemporain de Jules César; mais plus jeune que lui: sa naissance, ses talens le mettoient à porté de parvenir aux plus grands honneurs, Jules César même le favorisoit; il lui offrit le Laticlave, c'est-à-dire, la dignité de Sénateur, & Sextius la refusa. L'amour de la philosophie & la haine de la tyrannie furent sans doute les causes de ce refus; c'est ce que l'on peut conclure d'un passage de Sénèque. Les citoyens qui conservoient encore l'amour de la liberté, ne voyoient qu'avec chagrin le suprême pouvoir entre les mains d'un seul homme, & ne recherchoient point des honneurs qui dépendoient de son caprice.

Lû le 23
Juin 1761.

*Epist. 98.
p. 467.*

Sextius ayant donc renoncé aux dignités auxquelles il auroit pu prétendre, se livra tout entier à l'étude de la philosophie avec une ardeur qui pensa lui coûter la vie. Plutarque dit que trouvant dans cette étude des difficultés insurmontables, il fut tenté de se noyer par désespoir; il prit cependant le parti de vivre, & se rendit dans la ville d'Athènes où les sciences fleurissoient encore. Après avoir étudié sous les plus habiles Maîtres, il fit lui-même plusieurs ouvrages, qu'il composa en grec; car dans ce temps-là la langue grecque étoit encore

*Plut. de prolectu
in virt. p. 77.*

128 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

Academ. quest.
l. 1, n.º 2 & 3.

V. Acad. quest.
l. 1, n.º 3.

chez les Romains celle de la philosophie ; Cicéron nous l'apprend & nous en donne la raison ; les Latins qui jusques alors avoient écrit sur la philosophie, l'avoient fait sans art, sans méthode, en sorte que leurs livres ne pouvoient être lus qu'avec dégoût : le nom de ces Écrivains auroit même péri, ainsi que leurs ouvrages, si dans le mépris qu'en fait Cicéron, il n'en eût nommé quelques Auteurs, comme Amatorius & Rabirius. Mais bientôt après Cicéron lui-même réconcilia la philosophie avec la langue latine, & fit voir que si les Romains n'avoient pas réussi en ce genre, c'étoit faute d'art & de génie. Sa tendresse pour sa patrie, dont il avoit été nommé le père, alla même jusqu'à soutenir que la langue latine étoit plus riche que la langue grecque (a).

Porphy. de vita
Pythag. p. 198.

Sextius ne se contenta point des spéculations philosophiques ; il se proposa d'honorer sa doctrine par ses mœurs ; il tendoit à la perfection en se défaisant chaque jour de quelque défaut, & pour y parvenir, il avoit coutume de faire tous les soirs son examen de conscience, & de se demander à lui-même quel progrès il avoit fait dans la vertu (b) : il suivoit en cela le conseil de Pythagore, qui disoit qu'il y avoit dans le jour deux momens où il ne falloit être occupé que de sa conscience, lorsqu'on alloit se coucher & lorsqu'on se levoit. Il convient, disoit-il, lorsqu'on se couche de se rappeler ce qu'on a fait, & lorsqu'on se lève de penser à ce qu'on doit faire pendant le jour.

Lib. XVIII,
c. 28, n.º 68.

Sextius ne négligea pas cette partie de la philosophie que les Anciens appeloient économique ; c'est ce qui résulte de quelques passages de Pline le naturaliste, qui le cite plusieurs fois ; il rapporte qu'à l'exemple de Démocrite, ayant prévu

(a) *Ego autem mirari non queo unde sit tam insolens domesticarum rerum fastidium non est omnino hic dicendi locus, sed ita sentio & sæpe disserui latinam linguam non modo non inopem, ut vulgo putarent, sed locupletiore etiam esse quam græcam. De Finibus, l. 1, n.º 3.*

(b) *Faciebat hoc Sextius ut consummato die cum se ad nocturnam quietem recipisset interrogaret animum suum ; quod hodie malum tuum sanasti ? cui vitio obstitisti ? qua parte melior es ? Senec. de Ira, lib. III, cap. 36.*

qu'il

qu'il y auroit une mauvaise récolte d'olives, il fit un très-grand achat d'huiles, sur lesquelles ayant fait un grand profit, il le distribua à ceux dont il avoit acheté la marchandise; content d'avoir prouvé qu'un Philosophe pouvoit se procurer des richesses, s'il vouloit faire usage des connoissances que lui procuroient ses réflexions & ses recherches.

Mais il paroît, par ce que Sénèque nous apprend de ce Philosophe, qu'il fit sa principale étude de la morale. La soixante & quatrième épître de Sénèque est à la louange de Sextius: « Quelle force, dit-il, dans ses ouvrages! Ils sont d'un ton fort supérieur à ceux des autres Philosophes (c); » après avoir lû Sextius, vous le mettez au-dessus de l'humanité; il m'élève l'ame, il me laisse plein de confiance (d); » dans quelque situation que je sois lorsque je le lis, je ne crains plus rien, j'ai assez de force pour défier la fortune & pour lui dire, *fortune attaque-moi, je suis prêts à te combattre* (e). » Ce Philosophe avoit encore cet avantage, en traitant du bonheur, il n'ôtoit point l'espérance d'y pouvoir parvenir (f).

Sextius comparoit le Sage à un Général d'armée, qui marchant dans des lieux exposés de toutes parts aux attaques de l'ennemi, est toujours prêt à se défendre (g). Il avoit du Sage, cette idée fière & gigantesque qu'en avoient les Stoïciens; il le comparoit à Dieu. On peut voir dans la soixante-treizième épître de Sénèque, jusqu'à quel point d'extravagance les Stoïciens pouvoient ce parallèle; c'étoit pour eux un trait de

(c) *Quantum in illo, dii boni, vigoris est! quantum animi! hoc non in omnibus philosophis invenies.*

(d) *Cum legeris Sextium dices vivit, viget, liber hic supra hominem est, dimittit me plenum ingentis fiduciæ.*

(e) *Quid cessas fortuna congregere, paratum vides.*

(f) *Nam hoc quoque egregium Sextius habet quod & ostendet tibi beatæ vitæ magnitudinem & desperationem ejus non faciet, scies illam esse in excelsis, sed volenti penetrabilem hoc quidem virtus tibi ipsa*

præstabit, ut illam admireris & tamen speres.

(g) *Sextium ecce cum maxime lego virum acrem græcis verbis Romanis moribus philosophantem, movit me imago ab illo posita ire quadrato agmine exercitum ubi hostis ab omni parte suspectus est pugna paratum; idem inquit sapiens facere debet omnes virtutes suas undique expandat ut ubicunque infesti aliquid oritur illic parata præsidia sint, & ad nutum regentis sine tumultu respondeant.*
Epist. 59.

modestie de ne mettre leur Sage qu'au niveau des Dieux.
Senec. ep. 59. Sapiens ille est, qui plenus gaudio, hilaris & placidus, inconcussus cum Diis ex pari vivit.

Un des principes de la philosophie de Sextius étoit de s'abstenir de la chair des animaux ; mais c'étoit par une autre raison que Pythagore : c'étoit, disoit-il, s'accoutumer à la cruauté que de répandre le sang pour se procurer du plaisir ; il ajoutoit qu'il falloit retrancher tout ce qui n'étoit que de luxe ; que la chair des animaux étoit contraire à la santé, & ne convenoit point au tempérament des hommes. Plutarque a composé deux traités sur cette matière, & Porphyre nous a laissé un ouvrage encore plus curieux sur l'abstinence de la chair. Eusèbe, dans sa Chronique, met pour cette raison, Sextius au nombre des Pythagoriciens.

Sextius forma une secte qui fut suivie d'abord avec une très-grande ardeur, c'est Sénèque qui nous l'apprend (h) : elle ne dura pas long-temps, la raison en est sans doute, qu'elle n'avoit point de dogme qui lui fût particulier.

*Théol. payenne,
t. II, n.º 419.*

Il nous reste encore un petit livre de sentences, que l'on croit être de Sextius. La fortune de cet ouvrage a été très-bizarre ; Rufin le traduisit de grec en latin, & l'attribua au pape Sixte II ; Pélagie le cita comme faisant autorité dans l'Eglise ; S.^t Augustin entreprit de donner un sens catholique au passage allégué par Pélagie ; mais dans la suite, il resta convaincu que cet ouvrage n'étoit point d'un évêque de Rome, mais d'un philosophe payen. C'étoit peut-être S.^t Jérôme qui avoit contribué à détromper S.^t Augustin ; car ce grand adversaire de Rufin avoit invectivé avec beaucoup de vivacité contre la témérité d'un Écrivain qui osoit attribuer à un Évêque & à un Martyr, un ouvrage qui ressembloit le paganisme ; d'autres se sont imaginés qu'il étoit véritablement du pape Sixte, mais ils prétendoient en même temps qu'il avoit été corrompu par des Hérétiques ; ainsi ce petit livre a été successivement attribué à un Payen, à un prélat Catholique & à un Hérétique.

(h) *Sextiorum nova & Romani roboris secta inter initia sua, cum magno impetu cepisset, extincta est. Senec. Nat. quæst. l. VII, c. 32.*

Il n'y a point lieu de douter qu'il ne soit d'un payen : Origène n'en doutoit pas ; pour peu qu'on le lise avec attention, on entrera dans la pensée du Cardinal Baronius, qui conjecture que Rufin y avoit ajouté diverses sentences tirées de l'Écriture sainte, afin de mieux persuader que c'étoit l'ouvrage d'un Chrétien : c'est ce que M. de Burigny a démontré à la fin de l'ouvrage sur la Théologie payenne.

Origène, t. III, p. 654; t. XV, in Math. t. I, p. 763, L. VIII, contra Celsum, n.º 30.

S U R

LE PHILOSOPHE MUSONIUS.

DANS ces temps malheureux où l'empire Romain étoit défolé par ces monstres, dont il semble que le projet étoit de faire voir à l'Univers jusqu'à quels excès d'insolence peut aller la fureur du despotisme, il s'est néanmoins trouvé quelques citoyens qui ont osé donner des témoignages de leur amour pour la vertu & pour la patrie, même aux dépens de leur vie. Trafea, Péus & Barea Soranus étoient regardés comme la vertu même, & ce fut leur mérite éminent qui fit leur crime.

Tacite, Annal. l. XVI, n.º 21. Tillem. vie de Néron, art. 23.

Ils étoient à peu près contemporains d'un homme qui les prit pour modèles, & qui réunit à la qualité de bon citoyen celle de Philosophe ; c'est Musonius dont M. de Burigny a fait l'histoire, en recueillant dans un Mémoire les traits divers de son caractère & de sa vie, répandus dans les ouvrages des Anciens.

Lû le 12
Févr. 1762.

Caius Musonius Rufus étoit Toscan, d'une ville appelée présentement *Bolsena*, le pays le plus riche de l'Étrurie selon Florus : il étoit de l'ordre des Chevaliers ; son père se nommoit Capiton. Musonius s'occupa dès sa jeunesse de l'étude de la philosophie, & ce fut à l'école des Stoïciens qu'il donna la préférence.

Suidas.

Cellarius, t. I, p. 721. Tac. hist. l. III, n.º 81.

L'amour de la philosophie ne l'empêcha point d'entrer dans les emplois publics ; c'étoit une maxime de l'école du Portique, que le Sage devoit prendre part aux affaires, afin

Strab. p. 518,
part. 7.

de contribuer autant qu'il étoit en lui au bonheur des hommes ; soit en protégeant la vertu , soit en faisant la guerre aux vices. Le Sage , disoient ces Philosophes , étoit même le seul qui devoit entrer dans les emplois , parce qu'il étoit seul capable de les remplir.

Tillem. ruine des
Juifs, art. 75.

Scaliger, note
sur Eusèbe, à l'an
2096.

Canones Isagog.

p. 311.

Braker, t. II,
p. 541.

Mufonius fut chargé , selon Suidas , de la partie militaire qui avoit rapport aux fortifications. Les Juifs ont prétendu qu'après la prise de Jérusalem , on passa solennellement la charrue sur la ville ou au moins sur le temple , ce qui étoit la marque de la plus entière destruction ; Ils nomment Turranius Rufus celui qui fut chargé de cette commission. Quelques critiques ont cru , que les Juifs accoutumés à défigurer les noms latins , avoient ainsi nommé Mufonius Rufus , & qu'ils avoient confondu le nom de sa patrie , *Tyrrhanus* , avec son nom propre.

Cellarius, t. I,
p. 1288.

Quoi qu'il en soit , il est constant que Néron , à qui tous les gens de bien déplaisoient , disgracia Mufonius & l'exila dans l'île de Giare ; c'étoit un lieu inculte & inhabité où l'on envoyoit ceux que l'on condamnoit à être malheureux le reste de leur vie. Tout le monde fait ce vers de Juvenal.

Aude aliquid brevibus Gyaris & carcere dignum

Si vis esse aliquis.

L. VII, c. 16,
p. 297.

On ignore les causes de l'exil de Mufonius : Philostrate se contente de dire que Néron l'exila parce qu'il le trouvoit contraire à ses volontés ; il ajoute que les Philosophes venoient le chercher pour conférer avec lui. Il n'y avoit point d'eau dans l'île de Gyare ; Mufonius examina le terrain , & enfin y découvrit une fontaine , qui selon Philostrate , a été aussi célèbre que celle d'Hippocrène. Cependant Mufonius auroit plutôt mérité une très-grande récompense de la part de Néron qu'un mauvais traitement ; car il détourna Rubellius Plautus d'aspirer à l'empire , dont il lui auroit été facile de dépouiller Néron , que ses crimes avoient rendu l'horreur du genre humain. On peut lire toute cette histoire dans le treizième livre des annales de Tacite.

Mufonius eut dans la fuite permission de revenir à Rome. Eusèbe place ce rappel sous l'empire de Titus ; en quoi il a été repris par Scaliger, qui prétend que ce fut Vespasien, qui rendit la liberté à Mufonius. Il est certain qu'il étoit à Rome avant la mort de Vitellius, & qu'il reconnoissoit même ce Prince pour Empereur, dans le temps que Vespasien lui disputoit l'empire ; c'est ce qui est constant par Tacite, il nous apprend que Vitellius désespérant du succès, envoya une députation à Antonius-primus, général de l'armée de Vespasien, pour demander la paix, & que Mufonius se mêla parmi les députés, & discourut sur les avantages de la paix & sur les dangers de la guerre ; ce qui faisoit rire les uns & ennuyoit les autres à un point, qu'on le chassa & qu'il eût couru risque de la vie, s'il n'eût suivi le conseil des plus prudens, qui l'avertirent de mettre fin à des discours philosophiques si déplacés : cette négociation n'eut aucun succès ; Antonius fit réponse, que le massacre de Sabinus, frère de Vespasien, & l'incendie du Capitole étoient un obstacle à tout accommodement ; quelques temps après les soldats d'Antonius entrèrent par force dans Rome, & Vitellius perdit la vie, après avoir souffert les outrages les plus sanglans.

*Chroniq. à l'an
2096.
Scaliger, note.*

*Tacite, hist.
l. III, n.º 80
& 81.*

Dès que Rome fut tranquille, Mufonius entreprit de vanger la mémoire de Barea-Soranus, qui avoit été injustement condamné sur un faux témoignage rendu par P. Egnatius-Celer, sous l'empire de Néron. Le vrai crime de Soranus étoit de s'être attiré, par ses vertus, une trop grande considération, toujours dangereuse sous un Prince vicieux. Ce qu'il y eut de plus odieux, c'est que P. Egnatius, qui contribua à faire périr Soranus, avoit toujours été son ami ; il faisoit profession de la philosophie stoïcienne, & sous le manteau de philosophe il couvroit une ame maligne, perfide & intéressée : corrompu par argent, il ne rougit pas de porter contre son ami & son bienfaiteur un faux témoignage, qui réduisit Soranus à choisir le genre de mort qui lui convenoit le mieux : ce fut ce Philosophe scélérat, dont Mufonius se rendit accusateur. Vespasien n'étoit point encore entré dans Rome depuis

*Tillem. art. 23,
Néron,
Tacite, l. XVI,
Annal. n.º 32.
Tacite, hist.*

134 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

*Tacite, hist.
l. IV, n.º 10.*

son élévation à l'empire, c'étoit Mucien qui gouvernoit pour lors cette grande ville. Quoique tout le monde respectât la mémoire de Soranus, Mucien ne jugea cependant pas à propos de mettre en jugement Egnatius dans un temps où l'autorité de Vespasien n'étoit pas encore affermie, il craignit que cette cause ne rappelât le souvenir de ces odieuses accusations, qui avoient fait trembler tous les Romains, sous les empires précédens. Mais l'année suivante, Musonius eut permission de suivre l'accusation commencée, & il obtint la condamnation de Publius-Egnatius. Soranus fut vengé, & Musonius fut comblé de gloire.

Ibid. n.º 40.

Xiphilin, Zonaras,

*Vie de Jovien,
t. II, p. 79.*

Il eut permission de rester à Rome, lorsque Vespasien par le conseil de Mucien chassa les Philosophes ; mais, il y a apparence qu'il fut exilé par Domitien ; c'est ce que M. l'abbé de la Bléterie a conjecturé d'après une lettre de l'empereur Julien à Thémistius, dans laquelle ce Prince s'explique ainsi : *Musonius devint célèbre par la patience héroïque, avec laquelle il endura les cruautés des tirans, & vécut peut-être aussi heureux au milieu de ses disgrâces que ceux qui gouvernent les plus grands États.*

*11.º Lettre du
111.º livre.*

On ignore les autres évènements de la vie de Musonius, on fait seulement qu'il eut une fille qu'il donna en mariage à Artémidore, un des intimes amis de Pline le jeune, qui nous apprend qu'Artémidore étoit un homme vertueux, & que c'étoit à ses vertus qu'il devoit la préférence, que Musonius lui avoit donnée pour en faire son gendre. Pline nous apprend en même temps qu'autant que la différence des âges avoit pu le permettre, il avoit été fort lié avec Musonius, dont il avoit été grand admirateur. Nous n'aurions apparemment rien à désirer de ce qui regarde ce Philosophe, si nous n'avions pas perdu les Mémoires que Pollion avoit composés sur Musonius, & qui sont cités dans Suidas.

Au mot Pollion.

*A. Gellius,
l. V, c. 1.*

Aulu-Gelle nous a conservé quelques traits de la doctrine de Musonius, il avoit coutume de dire que lorsqu'un philosophe faisoit quelque discours de morale, si les auditeurs n'étoient occupés qu'à louer le talent de celui qui parloit,

c'étoit de l'éloquence perdue; qu'il valoit mieux qu'ils fussent assez touchés pour se reprocher leurs fautes & pour former la résolution de se corriger; que d'ailleurs la véritable admiration se manifestoit plutôt par un grand silence que par les louanges.

Musonius, disoit encore, & peut-être d'après Caton le censeur: « faites attention que lorsqu'il vous en aura coûté quelque peine pour faire une bonne action, la peine passera « *A. Gellius; l. XVI, c. 1.* bientôt, & le mérite de l'action vertueuse vivra autant que « vous; mais lorsque le plaisir vous aura fait faire quelque chose « de mal, le plaisir passera & la honte restera ».

Musonius auroit voulu que l'esprit de l'homme, qui aspire à la sagesse eut toujours été utilement occupé, *nam remittere animum quasi amittere est*, disoit-il, il ne faisoit aucune estime de l'argent: un jour, un homme habillé en philosophe se présenta devant Musonius pour lui demander quelque argent, il ordonna qu'on lui remît une somme assez considérable; les amis de Musonius lui représentèrent que ce prétendu Philosophe n'étoit qu'un fort méchant homme; à quoi Musonius repliqua, il est donc digne de recevoir de l'argent. *L. XVIII, c. 2.*

Thrasea lui disoit un jour qu'il aimoit mieux être tué aujourd'hui, qu'exilé demain: à quoi notre Philosophe repliqua, « si vous choisissez la mort comme un plus grand mal que le bannissement, c'est une folie de choisir un plus grand mal: si vous la regardez comme un moindre mal, qu'est-ce « *Arriani, Epict., l. I, c. 1, p. 86.* qui vous a permis de la choisir? ne vaut-il pas mieux vous « contenter de ce qui doit vous arriver? » Il paroît par ce discours que Musonius donnoit la préférence sur le suicide à une résignation parfaite aux décrets de la destinée.

C'est dans Stobée qu'il faut principalement rechercher les sentimens de Musonius; on trouve dans son recueil des extraits de plusieurs ouvrages de ce Philosophe, qui ont tous rapport à la morale; une de ses maximes étoit qu'il falloit toujours regarder le jour auquel nous sommes, comme pouvant être le dernier de notre vie, & que ce seroit un motif de ne jamais s'écarter de la vertu: ce qui est très-conforme au conseil

Stobée, serm. t. I, p. 17.

136 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

donné par le Sage, *songez continuellement à votre fin, & vous ne pécherez jamais.*

Page 18.

*Math. c. 10,
vers. 10; Marc,
c. 6, v. 9; Luc,
c. 9, vers. 3.
Stobée, p. 78.*

P. 82.

Pages 82 &
83.

P. 88.

P. 160.

Pages 166 &
167.

P. 169.

P. 212.

P. 234.

P. 336.

Mufonius étoit très-oppoſé au luxe, à la magnificence & à la ſumptuoſité des habits, il vouloit qu'on n'en eût qu'un ſeul; c'eſt le conſeil de l'Évangile, *ne induerentur duabus tunicis*: il croyoit que rien n'étoit plus pernicieux que de ſ'accoutumer à dire des choſes contraires à la pudeur, parce que cette liberté conduiſoit à les commettre. Il interdisoit tout commerce avec les femmes, à moins que ce ne fût une épouſe légitime, & ſeulement dans le deſſein d'avoir des enfans: c'étoit l'uſage dans ce temps-là que les hommes laiſſaſſent croître leur barbe, quelques-uns ſe rasoient par propreté ou par ſingularité. Muſonius leur en faiſoit un reproche; c'étoit, diſoit-il, *une délicateſſe indigne d'un homme grave, c'étoit vouloir reſſembler aux femmes*. Il conſeilloit de profiter des occaſions de mourir avec honneur, de crainte qu'on ne les retrouvât pas ſi on les laiſſoit échapper. Il croyoit que l'uſage de la viande appetaiſſoit l'eſprit; il trouvoit fort mauvais que l'on fît des ouvrages ſur l'art de manger, comme on en fait ſur la médecine & ſur la muſique. Il recommandoit fort la tempérance, qu'il regardoit comme un des principes de la ſanté. Il croyoit qu'il étoit indigne d'un Philoſophe d'avoir aucun procès en réparation d'inſulte, parce qu'il devoit mépriſer les outrages, & avoir aſſez bonne opinion de lui pour ſe croire au-deſſus de toute inſulte; il diſoit que le vrai moyen de ſe faire reſpecter étoit de ſe reſpecter ſoi-même. Il avoit écrit ſur l'exil, & il combattoit l'opinion de ceux qui regardoient cet état comme un très-grand mal; il ſe fendoit ſur cette raiſon, que l'on pouvoit être heureux par-tout, puisſque par-tout l'on pouvoit être vertueux. Un Prince qui avoit un état dans la Syrie, attiré par la réputation de Muſonius, vint lui rendre viſite: notre Philoſophe l'entretint des avantages de la philoſophie, il lui prouva qu'elle eſt principalement faite pour les Rois, parce qu'elle apprend ce que c'eſt que la juſtice & la vertu, & tout ce qui peut contribuer à rendre les hommes heureux. Le Prince enchanté de ce qu'il entendoit, pria Muſonius de
vouloir

Vouloir bien lui dire, quel seroit le présent le plus agréable qu'il pourroit lui faire: c'est, lui répondit Musonius, que vous profitiez de ce que vous venez d'entendre.

Musonius conseilloit à tout le monde, & même aux philosophes, de se marier, *parce que, disoit-il, le mariage est conforme à la Nature & nécessaire pour la conservation des sociétés*; il regardoit le grand nombre d'enfans comme la richesse des États, & il croyoit que l'union des frères faisoit le bonheur des familles. Il recommandoit aux Philosophes la culture de la terre comme un exercice très-afforti à leur profession: au lieu de nous arrêter ici à faire l'éloge de Musonius, nous citerons en sa faveur un témoignage bien plus respectable; c'est celui de Saint Justin, martyr, il met ce Philosophe au nombre des Stoïciens qui ont très-bien écrit sur la morale.

Il y avoit dans ce même temps un autre philosophe appelé aussi *Musonius*, que quelques-uns ont confondu avec celui dont nous venons de parler, parce qu'il fut aussi exilé par Néron: mais il est constant qu'il faut les distinguer, ainsi que l'a fait Philostrate, & c'est manifestement vouloir donner un sens forcé au passage de Philostrate, qui appelle ce Musonius *Babylonien*, que de croire, avec Oléarius, qu'il a entendu par ce terme un Philosophe, professant la doctrine des Chaldéens: d'ailleurs ce Musonius étoit un cynique, qui, par l'excessive liberté de ses discours s'attira la disgrâce de Néron; ce Prince le fit mettre dans une prison, où il seroit mort de misère, sans la force de son tempérament; c'est ce que nous apprend Philostrate, & il assure en même temps que ce Philosophe est celui des mortels qui a le plus approché de la sagesse d'Apollonius; c'est apparemment le même dont parle Origène dans son troisième livre contre Celse, où il dit, que dans toutes les sectes des philosophes, il y a eu des gens qui ont mérité d'être proposés comme des modèles de sagesse: Socrate autrefois & depuis peu Musonius.

C'étoit avec Musonius le cynique que le fameux Apollonius de Tyanes étoit en grande liaison. Philostrate a conservé

P. 412.

Pages 424 & 425.

P. 450.

P. 478.

P. 370.

Apol. I.

Voyez note de Spencer sur Origène contre Celse, l. III.

Origène, l. I, p. 491.

Philostr. l. IV, c. 12.

L. III, n.° 66, t. I, p. 491.

L. IV, c. 46, p. 187.

des lettres que ce Musonius étant en prison écrivoit à Apollonius ; on ne fait point le détail de cette affaire , mais ce qui est certain, c'est que Musonius le cynique fut condamné à travailler avec ceux qui devoient couper l'isthme de Corinthe. Le philosophe Démétrius l'y trouva enchaîné & la bêche à la main ; il ne put soutenir un pareil spectacle sans témoigner son indignation contre la tyrannie ; Musonius chercha à le consoler , en lui prouvant que le tyran étoit beaucoup plus à plaindre que ceux qu'il tourmentoit.

C'est cet évènement de la vie de Musonius , qui a donné occasion à un dialogue de Lucien , où Ménécrate & Musonius s'entretiennent , il y est question de l'entreprise de percer l'isthme & des autres extravagances de Néron.

*Voyez Olearius
& Bruker, I, II,
p. 505.*

Quelques Savans ont cru voir dans Suidas , que Néron avoit fait mourir ce Musonius ; mais le texte de Suidas est susceptible d'un autre sens , & pourroit bien n'avoir rapport qu'à l'exil auquel Musonius fut condamné.



VIE DU PHILOSOPHE PROCLUS,

Et notice d'un Manuscrit contenant quelques-uns de ses ouvrages, qui n'ont point encore été imprimés.

FABRICIUS nous apprend, dans sa Bibliothèque grecque, Tome VIII,
p. 464. qu'il y a dans la ville de Hambourg, des manuscrits des ouvrages de Proclus, qui n'ont point encore été imprimés; c'est un présent que le savant Lucas Holstenius, Hambourgeois a fait à la bibliothèque de cette ville.

M. de Champeaux ayant été nommé par le Roi, son Envoyé chez les Princes du cercle de la Basse-Saxe, & devant faire sa principale résidence à Hambourg, M. de Burigny son frère, obtint par son moyen, une copie de ces ouvrages; il en a donné un extrait à l'Académie, avec un abrégé de la vie de Proclus.

Lû le 23
Févr. 1761.

Marin, disciple & successeur de Proclus dans la chaire d'Athènes, a écrit la vie de son maître: on n'en avoit qu'une partie, donnée au public par Xilander & Portus; on l'a présentement toute entière, par les soins de Fabricius, qui l'ayant trouvée dans un manuscrit, la fit imprimer à Hambourg, l'an 1700, avec une version & des notes: Holstenius l'avoit promise, mais la mort l'empêcha de tenir sa parole.

*Bibl. Græca,
tom. VIII,
p. 455.*

Proclus fut un de ces derniers Philosophes qui ne s'occupèrent qu'à rétablir le culte des Dieux, que le christianisme avoit presque anéanti dans l'empire Romain. Il étoit fils de Patricius & de Marcella, tous deux de la province de Lycie, & distingués par leur naissance & par leur vertu. Il naquit à Constantinople, d'où ayant été mené à Xanthe en Lycie, patrie de ses pères, qu'il regarda toujours comme la sienne, il y reçut une excellente éducation. Il étoit né le 8 Février 412, sous l'empire de Théodose le jeune, ainsi qu'il est prouvé par son thème natal, rapporté par Marin & expliqué

Cap. 6.

Bruk. hist. Phil.
t. II, p. 320.

Bruker, p. 314.

par M.^{rs} Fabricius & Bruker. Quelques Savans l'avoient fait beaucoup plus ancien, trompés par le nom de Plutarque qui a été un de ses maîtres, & qu'ils ont pris pour le fameux Plutarque de Chéronée; mais c'étoit un autre Plutarque, fils de Nestorius, Philosophe célèbre du quatrième & du cinquième siècle, & par conséquent postérieur de près de trois cents ans à Plutarque de Chéronée. Cédrene n'est pas plus exact lorsqu'il le fait contemporain de Julien l'Apostat.

C. 8. Proclus s'accoutuma dès sa plus tendre jeunesse, à aimer ses devoirs, & à regarder avec horreur tout ce qu'il n'est pas permis de faire. Il apprit les premiers élémens des Sciences en Lycie, d'où il se rendit dans Alexandrie, très-célèbre alors par ses écoles qui se soutinrent encore avec honneur pendant plusieurs siècles, & même après la conquête des Sarasins. Benjamin de Tudèle rapporte dans son Itinéraire, qu'il avoit vu un peu au-delà d'Alexandrie un Collège magnifique, dans lequel il y avoit vingt écoles différentes, où de toutes les parties de l'Univers on voyoit arriver ceux qui vouloient se perfectionner dans la philosophie d'Aristote. Du temps de Proclus, Alexandrie avoit les Maîtres les plus renommés dans tous les genres de Littérature. Il se mit d'abord sous la direction de Léonas, Professeur en éloquence; il prit en même temps des leçons de Grammaire d'un célèbre Professeur appelé Orion; il alloit aussi aux écoles que les Romains avoient dans Alexandrie, & il y étudioit la Jurisprudence, ce qui lui avoit été recommandé par son père, à qui cette science avoit procuré une grande réputation.

C. 2. Léonas ayant été obligé de faire un voyage à Constantinople, Proclus l'accompagna; il eut la double satisfaction de revoir la ville où il étoit né, & de ne point interrompre les études qu'il faisoit sous la direction de Léonas. Étant revenu à Alexandrie, il se donna tout entier à la philosophie, il s'appliqua d'abord à celle d'Aristote, Olympiodore fut son maître: ce Philosophe étoit si obscur & si peu intelligible qu'il n'étoit entendu que de Proclus; & lorsque le maître avoit fini ses leçons le disciple les expliquoit aux autres auditeurs. Héron,

un des plus sçavans hommes de son siècle, instruisit Proclus dans les Mathématiques.

Athènes n'avoit pas encore perdu son ancien privilège, d'être le séjour des Sciences & des Lettres; Proclus résolut d'aller s'y perfectionner dans la philosophie, sa réputation l'avoit devancé. Il ne fit pas grand cas des Rhéteurs dont cette ville étoit remplie, il y étoit venu chercher des Philosophes, & il s'attacha d'abord à Syrianus; ils lûrent ensemble les ouvrages d'Aristote, & ensuite Syrianus lui expliqua les mystères de la philosophie Platonicienne: on n'a plus aucun des ouvrages de Syrianus, on peut en voir les titres dans Suidas & dans Fabricius; c'étoit des commentaires sur Homère, sur Platon, sur Orphée, & l'explication des oracles des Chaldéens. Plutarque fils de Nestorius étoit pour lors le chef de l'école Platonicienne; il témoigna la plus grande amitié à Proclus, il ne pouvoit se lasser d'admirer un jeune homme de vingt ans, qui n'avoit d'amour que pour la vertu & de passion que pour la philosophie: quoique Plutarque fût très-avancé en âge, il voulut bien s'occuper entièrement de l'instruction de Proclus, qu'il regardoit comme son fils. Proclus, conformément à la doctrine de Pythagore, avoit renoncé à l'usage de la viande; Plutarque qui n'étoit point favorable à ce système, engagea son élève à user avec modération de la chair des animaux, pour fortifier son tempérament & pour vivre sainement. Proclus fut six ans sous la discipline de Plutarque, qui le recommanda en mourant à Syrianus son successeur dans la chaire Platonicienne.

A l'âge de vingt-huit ans, Proclus, nourri de la doctrine de Platon, composa un commentaire sur le Timée, c'est celui de ses ouvrages qu'on estime le plus. La lecture de Platon le conduisit à l'étude de la politique, dans laquelle il s'acquit une grande réputation. Asclépigénie, petite fille de Plutarque, finit dans les mystères des Chaldéens & de la Théurgie. Syrianus étant prêt de mourir lui régna la chaire de l'école Platonicienne; c'étoit une place où la philosophie se recon-

cilioit avec la fortune; on payoit chèrement les leçons du

C. 101

Fabric. t. VIII
p. 450.

C. 112

C. 131

C. 151

C. 281

Brak. p. 324
p. 325.

142 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

Maître. Proclus y remplit son devoir avec le plus grand zèle; il faisoit jusqu'à cinq leçons par jour, ce qui ne l'empêchoit point de composer un grand nombre d'ouvrages, dont le détail se trouve dans Fabricius : il eut beaucoup de Disciples qui furent très-célèbres; M. Bruker les fait connoître tous. On le pressa plusieurs fois de se marier, on lui offrit de très-bons partis, mais il ne voulut jamais s'engager dans le mariage; ce n'est pas qu'il se fût proposé d'observer une parfaite continence; Marin, son disciple, avoue le contraire.

C. 26. Étant parvenu à l'âge de soixante & dix ans, il devint

C. 36. languissant; il vécut encore cinq ans, & il mourut l'an 485,

le 17 d'avril, qui répond au mois *munichion* des Grecs. Le ciel ne peut guère se dispenser d'annoncer du moins par quelque éclipse, la mort des grands personnages; c'est un usage qui a subsisté long-temps, aussi Marin fait-il à son maître l'honneur d'une éclipse qui précéda d'un an la mort de Proclus.

Son corps fut porté par ses amis dans un des faubourgs d'Athènes, proche le mont Leucabette, où étoit le corps de Syrianus, qui avoit souhaité en mourant d'être réuni quelque jour avec son cher disciple. Proclus s'étoit fait lui-même son épitaphe, en quatre vers fort modestes : on lui rendit de très-grands honneurs, & Isidore lui offrit de l'encens comme à une

Divinité : il fut un des plus zélés défenseurs du culte des Dieux, & sa conduite s'accordoit avec sa croyance; il les invoquoit jour & nuit; si quelqu'un de ses amis étoit malade, il com-

mençoit à prier les Dieux pour sa santé, il faisoit ensuite des sacrifices, & ce n'étoit qu'après ces cérémonies qu'il avoit

C. 18. recours aux Médecins; il faisoit grand usage des expiations employées dans les mystères d'Orphée & des Chaldéens; il

C. 19. se purifioit tous les mois en l'honneur de Vesta; il observoit les jours sacrés des Égyptiens avec plus de scrupule que les Égyptiens même; il jeunoit de temps en temps en l'honneur de la Lune; il célébroit par des prières & par des jeûnes la

C. 21. nouvelle Lune, ainsi que le prouvent ses hymnes : il adoroit le Soleil levant, il l'adoroit à midi & à son coucher; il respectoit les Dieux de tous les pays, & il prétendoit qu'un

Pages 326 &
327.

C. 17.

C. 20.

C. 26.

C. 36.

Voy. Page, ann.
484, n. 17.

Bruk. p. 336.
Damascius, dans
Photius.

C. 3.
C. 17.

C. 18.

C. 19.

C. 21.

vrai Philosophe devoit être comme le pontife des Dieux de tout l'Univers.

Il étoit fort adonné à la Théurgie, c'est-à-dire, à cette *Vie de Porphyre, page 8.* prétendue science qui apprenoit à connoître les diverses espèces des êtres intelligens, la subordination qui étoit entr'eux, le culte qui leur étoit dû, & les cérémonies nécessaires pour s'unir intimement avec eux.

On fait que depuis quelques siècles les Philosophes prétendoient qu'il étoit possible d'avoir un commerce direct avec les Dieux. Le célèbre Porphyre avoit écrit une lettre à un Égyptien nommé Anebon, dans laquelle il proposoit diverses questions sur la nature des démons, sur la divination & sur les moyens de procurer à l'ame une union intime avec la Divinité. Iamblique, sous le nom emprunté d'Abammon, composa son ouvrage sur les mystères des Égyptiens, dans lequel son intention est d'éclairer toutes les difficultés de Porphyre; il y traite fort au long de l'apparition des esprits, & il entre dans un très-grand détail de tout ce qui se passe dans les entrevues des hommes avec les génies : il faut lire cet ouvrage pour voir jusqu'où peut aller le délire philosophique; soit fanatisme, soit imposture, soit peut-être l'un & l'autre, des Philosophes soutenoient gravement que Dieu leur apparoissoit. Voici à ce sujet, un singulier passage de Porphyre dans la vie de Plotin; *N.º 232.* j'ai, dit-il, été assez heureux pour m'approcher de Dieu une fois en ma vie, & pour m'unir à lui; cette union faisoit tout l'objet des desirs de Plotin; il eût quatre fois cette divine jouissance, pendant que je demourois avec lui; ce qui se passe pour lors est ineffable.

Ce système absurde se soutint tant que ces nouveaux Platoniciens furent en honneur. Proclus n'étoit occupé que d'entretenir commerce avec les Dieux, & Marin son disciple & son historien a rempli la vie qu'il a faite de ce Philosophe de continuelles apparitions; il assure que Proclus *C. 6.* étant dans sa tendre jeunesse, la Déesse tutélaire de Byzance, c'est-à-dire, Minerve lui apparut lorsqu'il dormoit pour l'exhorter à étudier la philosophie, & qu'en reconnaissance il l'honora toute sa vie d'un culte spécial, qui alloit jusqu'à

C. 7. l'enthousiasme; il rapporte gravement que les Dieux protégeoient sensiblement Proclus, & qu'un jour qu'il étoit malade, un homme d'une très-grande beauté parut près de son lit, toucha sa tête, le guérit & devint invisible: on ne douta point que ce ne fût Apollon.

C. 23. Sa vie est remplie de songes prophétiques, dont les détails seroient fastidieux. Marin prétend qu'un homme d'une très-grande considération appelé *Rufin*, étant venu à son auditoire vit sa tête entourée d'une lumière céleste, ce qui le pénétra d'une si grande admiration qu'il se prosterna devant lui; il fit plusieurs prodiges, si l'on s'en rapporte à son panégyriste, C. 28. il prédisoit l'avenir; il délivra un jour l'Attique d'une C. 29. chèreffe très-fâcheuse. Asclépigenie étant tombée dans une très-grande maladie, les Médecins en désespérèrent; Archiade son père, implora l'assistance de Proclus, qui commença par se rendre au temple d'Esculape, pour demander au Dieu la santé de la malade: à peine avoit-il commencé sa prière, qu'Asclépigenie sentit du soulagement; Proclus alla chez elle, & la trouva guérie. Il n'est pas surprenant qu'un homme aussi attaché que Proclus au culte des Dieux ait été un ennemi déclaré de la religion Chrétienne; il écrivit contre les Chrétiens un livre dont parle Suidas; c'est le dernier effort des Payens. Lorsque Proclus naquit, il y avoit déjà près de cent ans que le christianisme étoit la religion dominante de l'empire. Théodose le Grand avoit abattu ou fermé les Temples, brisé les idoles, & aboli toutes les cérémonies du paganisme dans l'Occident & dans l'Orient. Honorius, Arcadius avoient imité le zèle de leur père.

V. Fabric. bibl.
Græcæ, t. VIII,
p. 522.

Tillem. hist. des
Emper. art. 17,
Théodose 1.^{er},
art. 19.

Enfin pendant la jeunesse de Proclus, Théodose II, fils d'Arcadius fit plusieurs loix très-sévères contre les Payens; mais, il ne paroît pas que ces loix aient été exécutées avec beaucoup de rigueur, ni dans Alexandrie ni dans Athènes, où Proclus faisoit sa principale résidence.

Marin, c. 4
§. 23.

Ses mœurs furent très-dignes d'un Philosophe: on a loué sa tempérance & son mépris pour les richesses, qui le porta jusqu'à refuser des présens considérables que de grands Seigneurs vouloient

vouloient lui faire ; ses écrits ont été en très-grand nombre. Marin prétend que Proclus a découvert plusieurs vérités, tant en physique qu'en métaphysique. Le plus estimé de ses ouvrages est son Commentaire sur le Timée de Platon ; il avoit coutume de dire que s'il eût été le maître, il n'auroit conservé de tout ce qu'il avoit fait que ce seul ouvrage & ce qu'il avoit écrit sur les oracles : ce dernier ouvrage ne subsiste plus.

Au reste, son style est obscur, & sa manière d'écrire très-confuse : un savant homme ne craint pas d'assurer que ses écrits sont un cahos de matières mal digérées.

Quelque haine que Proclus ait témoignée contre les Chrétiens, on l'a cependant soupçonné d'avoir profité de leurs ouvrages ; il est constant qu'il parle souvent de Dieu & de la Providence d'une façon très-orthodoxe.

Les trois ouvrages contenus dans le manuscrit de Hambourg, sont sur la Providence, sur la liberté & sur l'origine du mal ; trois des plus grandes questions qui aient occupé l'attention des hommes, depuis qu'ils se sont appliqués à la philosophie & à la théologie. Ces ouvrages ne se trouvent plus en grec ; on en a seulement une traduction latine, faite sur la fin du treizième siècle par Guillaume de Morbec. C'étoit un Dominicain, ainsi nommé du lieu de sa naissance, qui est un village du Brabant, distant environ d'une lieue de Ninove ; il savoit le grec & l'arabe, il fut Chapelain & pénitencier des papes Clément IV & Grégoire X.

Le pape Jean XXI, le nomma à l'archevêché de Corinthe ; ce fut dans cette ville qu'il traduisit quelques traités de Proclus. Le premier a pour titre : *Procli diadochi de decem dubitationibus circa providentiam*. M. de Burigny ne fait s'il se trouve en France un autre manuscrit de cet ouvrage que celui dont il est possesseur ; mais il fait qu'il y en a un dans la bibliothèque du Vatican, ainsi que des deux autres ouvrages dont il sera parlé dans la suite.

Fabricius a donné, dans sa Bibliothèque grecque, un extrait de cet ouvrage. Jean Philoponus avoit eu connoissance de ce

Hist. Tome XXXI.

. T

*C. 23. Voyez
Bruk. p. 325.
C. 38.*

*Bruker, p. 326.
P. 336.*

Bruker, p. 331.

*Oriens Christ.
t. III, p. 386.*

*T. VIII. c. 26,
l. V, p. 427.*

livre; il le cite dans son traité de l'éternité du monde; on lit ces paroles à la fin de cette traduction de Proclus : *expleta fuit translatio hujus libri Corinthi a fratre Guillelmo de Morbek archiepiscopo, anno Domini 1280, quarto die februarii*, c'est-à-dire le 4 février 1281, selon la remarque du P. le Quien, parce que dans ce temps-là l'année ne commençoit qu'à Pâques.

Proclus remarque d'abord que le grand Platon, c'est ainsi qu'il s'exprime, a démontré par des preuves invincibles, dans le dixième livre des Loix, & dans plusieurs autres de ses ouvrages, l'existence d'une Providence, qui est aussi confirmée par les oracles : il entreprend ensuite de réfoudre les doutes que l'on pourroit faire contre la Providence.

La première question est de savoir si la Providence s'étend à tout, même aux plus petits individus qui soient sous les cieux, & aux choses corruptibles : il répond que la Providence s'étend à tout ce qui est l'objet de la connoissance divine, & que tout ce qui existe étant connu de Dieu, tout est du ressort de sa Providence.

Il traite, dans le second doute, la question de la connoissance des futurs contingens : il rapporte que les Anciens ont été fort partagés sur cette matière; que les uns, partisans de la Providence, ont prétendu qu'il n'y avoit rien de contingent; que les autres croyant voir évidemment qu'il y avoit beaucoup de choses contingentes, c'est-à-dire qui n'arrivoient pas nécessairement, ont soutenu que la Providence ne s'étendoit point sur ce genre d'événemens. Proclus, éloigné de ces deux erreurs, affirme qu'il y a une Providence & une cause universelle qui connoît déterminément tout ce qui doit arriver, & la manière dont cela doit arriver.

La troisième question mérite, dit Proclus, une considération & une attention particulière : il s'agit de savoir si c'est la Providence qui est la cause des événemens déterminés & de ceux qui sont indéterminés, & si elle les produit de la même manière. Proclus répond que l'infinie vertu de la Providence s'étend à tout, mais cependant d'une manière différente à l'égard des choses corporelles & de celles qui sont incorporelles, quoiqu'elle

les produise également, & qu'elle les connoisse telles qu'elles sont. Il suppose que les Génies ou les démons partagent avec Dieu les soins du gouvernement du monde; les démons ont une tâche bornée, & la Providence divine a une inspection générale: il y a des démons qui ont soin des hommes, d'autres des lions, les autres des divers genres d'animaux; quelques-uns veillent sur les plantes: il y en a même qui ont un ressort encore plus borné, puisqu'ils sont destinés à veiller sur les yeux, sur le cœur, sur le foie; enfin tout est rempli de Dieux, dont les uns président immédiatement sur les hommes, & les autres par le ministère des démons. La Providence est une suite de la bienfaisance divine, qui s'étend à tous les êtres, d'une façon cependant différente & proportionnée à leur nature; c'est elle qui donne la perfection aux êtres, & qui est la cause de tout bien; tout est dirigé par la Providence, suivant l'ordre des choses; & quoique tout lui soit soumis, il ne faut pas s'étonner si tout n'est pas également bon, car quoique toutes choses aient une participation de bien, par le moyen de la Providence, elle n'en communique aux objets particuliers que ce qui leur convient.

Il s'agit d'examiner, dans la quatrième question, comment les Dieux se communiquent aux êtres inférieurs; Proclus assure que cette communication se fait suivant la nature des êtres auxquels ils se communiquent, par la raison aux êtres raisonnables, intellectuellement aux êtres intellectuels, sensiblement à ceux qui sont sensibles, essentiellement, c'est-à-dire dans leur essence, à tous ceux qui sont sans vie; or, comme rien de ce qui existe n'est entièrement dépourvu d'organes, chacun de ces organes est soumis à la Providence, qui les dirige suivant leur nature, en donnant l'être aux uns, aux autres la vie, & la connoissance à quelques autres. Proclus parle ensuite des oracles, qu'il regarde comme émanés de la divinité; s'ils se trouvent quelquefois fautifs, ce n'est ni la faute des Dieux, ni celle des anges, des démons, ni des héros; mais c'est parce que ceux qui se présentent pour les entendre n'ont pas les dispositions requises: il arrive aussi quelquefois que les eaux

ou les trous de la terre, dont sortent les oracles, cessent d'en rendre, à cause des changemens qui arrivent nécessairement sur la terre.

Le cinquième doute est sur la grande question de l'origine du mal : pourquoi le mal a-t-il lieu dans le monde, puisque la Providence gouverne tout ? quelques-uns ont conclu que puisqu'il y avoit du mal dans la Nature, il n'y avoit point de Providence ; d'autres ont prétendu que tout étoit bien : mais il est certain qu'il y a une Providence qui tolère le mal ; il faut en examiner l'origine : il seroit difficile de comprendre que la Providence en fût la cause, puisque tout bien vient d'elle ; mais si le mal a une autre cause, on voudra peut-être en conclure qu'il y a deux principes, l'un du bien & l'autre du mal. Après ces réflexions préliminaires, Proclus assure qu'il faut convenir qu'il y a du mal, & que cependant il y a une Providence : il y a un mal physique & un mal moral ; le mal physique se trouve dans les corps qui se corrompent ; mais cette corruption est un bien, parce que toute corruption contribue à la génération d'un autre être ; ainsi, suivant Proclus, il arrive que ce qui paroît un mal pour un être, sert au bien d'un autre, & que ce qui paroît contraire à la Nature, lui est avantageux, & n'est que l'effet de la Providence, parce que la génération des êtres entre dans ses vues. Quant au mal moral, ce n'est autre chose que l'effet du dérangement des êtres pensans, qui s'écartent librement de la raison.

On demande sixièmement pourquoi, s'il y a une Providence, ceux qui gouvernent le monde sont si souvent méchans, tandis que ceux qui leur sont soumis sont quelquefois plus honnêtes gens qu'eux ; pourquoi il y a tant d'inégalité dans la santé, dans la fortune & dans la distribution des autres biens, dont les honnêtes gens sont souvent moins bien partagés que les méchans. Proclus répond que la Providence donne à chaque individu ce qui lui convient ; aux bons, ce qui les peut mettre en état de faire plus de progrès dans la vertu : que si elle ne leur donne pas toujours la santé, les richesses, la puissance, ces biens leur sont indifférens ; que comme ceux qui ne sont

occupés que des avantages temporels, s'embarraffent fort peu de la vertu, aussi les gens de bien ne s'affligent point de n'être pas riches, ou de n'avoir point de souveraineté, parce que la vertu seule fait tout l'objet de leurs desirs, & que les biens extérieurs contribuent peu à rendre plus vertueux : l'adversité, au contraire, apprend à mépriser les avantages temporels, & fait connoître le prix & le mérite de la vertu ; la pauvreté, les maladies, les malheurs sont des occasions d'exercer le courage ; les maladies empêchent le corps de se révolter contre l'esprit, la pauvreté se concilie facilement avec la tempérance, la mauvaise fortune détruit les idées d'ambition : c'est d'après ces réflexions qu'on a vu des Philosophes aimer mieux vivre dans des lieux mal sains, & mener une vie languissante, que de s'exposer à éprouver la rébellion du corps ; d'autres se sont défaits de leurs richesses afin d'avoir l'esprit plus libre, & de pouvoir éviter les tentations qui accompagnent toujours une grande fortune. Ces prétendus biens sont plutôt des punitions que des présens, lorsqu'ils sont entre les mains des méchans ; les adversités ont un avantage, souvent elles ont servi aux méchans de préparation à la vertu ; les gens de bien, qui les ont souffertes avec résignation, ont eu pendant cette vie la consolation de la bonne conscience, & seront récompensés après leur mort.

Proclus, dans son septième doute, parle des animaux : il demande pourquoi la Providence les a traités si différemment, & pourquoi les uns sont misérables, tandis que les autres passent leur temps agréablement ; il répond, que les animaux ont une ame distinguée du corps, ou n'en ont point ; s'ils n'ont point d'ame, il faut les regarder comme des plantes ; s'ils en ont une, il faudra faire sur cette ame les mêmes raisonnemens que l'on fait à l'occasion de celle des hommes.

Le huitième doute regarde la punition des péchés. Proclus demande pourquoi la Providence ne les punit pas dès qu'ils sont commis ; la punition feroit un plus grand effet ; les pécheurs ne pourroient pas douter de la justice de Dieu ; ce feroit un sujet de consolation pour les gens de bien, & il y auroit beaucoup moins de mal dans le monde. Proclus répond

que la Providence a de bonnes raisons en ne punissant pas les pécheurs dans le moment même de leurs prévarications; qu'elle veut leur donner le temps de se corriger; que d'ailleurs il y a une peine attachée aux crimes par les remords de la conscience, qui sont un très-grand supplice; il ajoute que ce que les hommes peuvent faire de mieux, est d'aimer la Divinité, & de punir sans impatience, puisque Dieu laisse au pécheur le temps de se reconnoître. Il rapporte à ce sujet que Platon voulant châtier un Esclave, tint long temps sa main suspendue avant que de le frapper, *pour se punir*, disoit-il, *de s'être trop livré au mouvement de sa colère*. Architas mécontent de ce que ses Esclaves avoient mal cultivé ses champs, leur dit lorsqu'ils s'attendoient à être punis: *vous êtes bien heureux de ce que je suis en colère*. Théano, dit un jour à une de ses Esclaves, dont elle avoit sujet de se plaindre: *ah! que je te châtierois si je n'étois en colère*. On ne doit pas être surpris que la Providence, qui juge les pécheurs dignes de mort, leur donne le temps de réparer le mal qu'ils ont fait. L'histoire nous apprend qu'il y a eu plusieurs personnes à qui le délai de la punition qu'ils avoient méritée, avoit été avantageux pour eux & pour les autres. Si Thémistocle eût été puni des fautes de sa jeunesse, qui est-ce qui auroit empêché les Perses de vaincre les Grecs? on en pourroit rapporter plusieurs autres exemples. C'est dans les enfers que les pécheurs seront punis, comme ils le méritent, par des tourmens inexprimables; en attendant, les pécheurs sont tourmentés par des remords secrets & par des visions affreuses. On assure que le tyran Apollodore rêva qu'on le jetoit dans une chaudière sur un grand feu, d'où son cœur disoit, *qu'il n'avoit que ce qu'il méritoit*. On prétend aussi que Ptolémée-Céraunus crut voir en songe qu'il étoit appelé en jugement, & qu'il étoit jugé par des loups & par des vautours. C'est ainsi que commence la punition des grands crimes.

Proclus examine dans son neuvième doute, comment on peut concilier la justice de la Providence avec la punition que Dieu inflige souvent aux fils, à cause des péchés de



leurs pères. Si les pères coupables ont été punis, pourquoi les enfans innocens le sont-ils? celui qui n'a pas fait de mal doit être exempt de punition. Proclus répond, qu'une ville est regardée comme un seul corps, dont tous les citoyens sont punis pour les fautes du plus grand nombre; que les descendans d'une famille ne faisant qu'un avec leurs pères, les pères sont punis en la personne de leurs enfans; que d'ailleurs il y a toujours quelque nouvelle raison qui détermine la Providence à châtier les enfans, lorsqu'elle les punit pour les crimes de leurs pères: il ajoute que ceux qui admettent la métempsychose, diront que l'on peut être puni pour des péchés précédens.

Le dernier doute a rapport aux anges, aux démons & aux héros: Proclus demande, si la Providence connoît tout & gouverne tout, pourquoi les anges, les démons, les héros prennent-ils part avec les Dieux au gouvernement du monde? Il répond que les différentes parties du monde sont commises aux divinités subalternes, mais que Dieu préside à tout l'Univers.

Tel est l'abrégé du premier des trois ouvrages de Proclus, qui sont dans le manuscrit; le second a pour titre: *De Providentia & fato & eo quod in nobis est; ad Theodorum mechanicum.*

On n'y voit rien qui nous apprenne quand cette traduction fut finie; mais dans le manuscrit de Rome on lit, à la fin de ce traité, la note suivante: *Expleta fuit translatio hujus operis Corinthi, quarta decima die mensis februarii, anno Domini 1280.*

Fabricius a inséré cet ouvrage tout entier dans sa Bibliothèque grecque. L'objet du Philosophe est de prouver que la Providence est supérieure même au Destin; qu'il y a une ame dont l'origine est céleste, que Dieu unit au corps pour quelque temps, & qui dépend de la Providence; qu'il y a une autre espèce d'ames attachées à des corps, dont elles sont inséparables; que celles-ci sont entièrement soumises à la fatalité: qu'il y a cette différence entre la Providence & le *fatum*, que tout est gouverné par la Providence, même le *fatum*, & que plusieurs choses sont indépendantes du *fatum*: ce qui est sous la direction du *fatum* n'est point libre, ainsi le bois brûle nécessairement lorsqu'on le jette dans le feu. La Providence est Dieu même:

N.º 4568.

N.º 2.

N.º 9.

152 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

le *fatum* en dépend; il ne dirige que les êtres matériels, & la Providence gouverne les êtres intelligens: par conséquent l'ame n'est pas sujette au *fatum*; elle est susceptible de vertu, par conséquent elle est libre, active & maîtresse de choisir; d'où il conclut qu'il est très-déraisonnable de se livrer aux passions, qui nous précipitent vers le mal: il soutient que si l'homme n'étoit pas libre, il ne mériteroit jamais de récompense.

Le troisième ouvrage de Proclus, dont il reste à parler, a pour titre *de malorum subsistentia*. A la fin de l'exemplaire de ce traité, qui est dans la bibliothèque du Vatican, on a fait cette note, qui n'est point dans le manuscrit de M. de Burigny, *expleta fuit translatio hujus libri Corinthis, anno Domini 1280, 21 die februarii*. Cet ouvrage est cité dans un très-ancien manuscrit de la bibliothèque de Médicis, qui contient les dissertations de Proclus sur la république de Platon. Fabricius, dans sa bibliothèque grecque, donne aussi un extrait de cet ouvrage.

Voy. Fabric.
tome VIII,
p. 526.

Voy. Cave.

Proclus y examine ce que c'est que le mal, il soutient que ce qu'on appelle *mal physique* ou *corruption*, est bon à quelque chose; que le mal moral n'est que la privation du bien; que ni Dieu, ni les anges, ni les démons ne sont point les causes du mal. Cet ouvrage sert à confirmer le sentiment de ceux qui ont assuré que les nouveaux Platoniciens avoient profité des livres des Chrétiens. Suidas & Pachymère ont prétendu que les ouvrages de Denys l'Arcéopagite avoient été très-utiles à Proclus; ce fut vers le temps où vécut ce Philosophe que parurent dans le public les livres attribués à ce disciple des Apôtres, & que l'on avoit cru être de lui, jusqu'à ce que le flambeau de la critique ait appris à discerner les ouvrages authentiques d'avec ceux qui ont été supposés aux anciens Auteurs.

Outre ces trois traductions de Proclus, il y a encore à Rome dans le manuscrit 3075 de la bibliothèque du Vatican une autre traduction, faite par Guillaume de Morbek, de l'institution théologique de Proclus en deux cents onze chapitres; à la fin de laquelle on lit cette note, *completa fuit translatio*

DÈS INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. 153
*translatio hujus operis Viterbii a fraire Guillelmo de Morbecka,
ordinis Fratrum Prædicatorum XV cal. jun. anno 1268.*

L'exposé de ces traités de Proclus, prouve qu'il y est question des matières les plus importantes. Ceux qui veulent approfondir ce que les Philosophes en ont pensé, ne peuvent se dispenser d'avoir recours à ces ouvrages; c'est ce qui a déterminé M. de Burigny à en faire présent à la Bibliothèque du Roi, où il sera facile de les consulter; les Savans, qui en ont la direction, se faisant un plaisir de contribuer de tout leur pouvoir au progrès des Lettres.

SUR L'ANCIEN USAGE

DE

PORTER DU FEU DEVANT LES EMPEREURS.

LES usages les moins importants de l'antiquité ne sont nullement à négliger, quand ce ne seroit que pour l'intelligence des anciens auteurs. M. Bonamy a fait quelques recherches sur la coutume établie de porter du feu devant les Empereurs: voici les réflexions qu'il a communiquées à l'Académie sur cet article.

Le 5 Mai
1761.

Justi-Lipse
excursus.

Juste-Lipse, dans ses notes sur les annales de Tacite, dit qu'on portoit du feu par honneur devant les personnes constituées en dignité, & qu'Hérodien est le premier auteur qui ait parlé de cette coutume: cet historien, en effet, rapporte que l'empereur Commode conserva à sa sœur Lucille, qui avoit épousé en premières noces Lucius-Vérus, les honneurs d'Impératrice, & il ajoute qu'on portoit le feu devant elle: καὶ τὸ πῦρ προσέπομπεν αὐτῆς. Juste-Lipse est étonné qu'aucun auteur, chez les Grecs & chez les Romains, n'ait parlé de ce feu avant Hérodien, qui en fait mention cependant comme d'une chose usitée; ce que l'on peut confirmer par deux exemples que rapporte le même auteur: le premier est celui de Martia, concubine de Commode, qui jouissoit de tous les

Hist. Tome XXXI.

. V

droits d'une femme légitime, & à qui ce Prince avoit accordé tous les honneurs dûs à la femme d'un Empereur, à l'exception du feu: ἔδεν ἀπεῖχεν γαμετῆς γυναικός, ἀλλὰ πάντα ὑπῆρχεν, ὅσα σεβαστῇ, πλην τῆς πυρὸς.

Le second exemple regarde l'empereur Pertinax, qui, après son élévation à l'empire, ne voulut pas souffrir qu'on portât devant lui le feu, lorsqu'il entra au Sénat, & refusa toutes les marques de la dignité impériale: ἔπε τὸ πυρ ἑάσας ἑαυτῷ πρὸς πομπῆσαι, ἔπε πᾶν ἄλλο τῶν βασιλικῶν συμβόλων εἰς ὕψος ἀρδῆναι.

M. Bonamy ajoute un troisième exemple d'Hérodien, qui est échappé à Juste-Lipse; c'est lorsque cet ancien auteur parle de Quartinus, l'un des amis de l'empereur Alexandre: Hérodien dit que les troupes de l'Ostroëne, irritées de la mort de ce Prince, tué par ordre de Maximin, élurent Quartinus, qui ne s'y attendoit pas: πορφύρεα τε καὶ πυρὶ πομπεύοντα... ἐκόσμησαν ὅππῃ τε τὴν ἀρχὴν ἤγον, ἐπὶ βεβλόμενον.

P. 451, edit.
Vindob., in-12.

Au reste, quand Juste-Lipse nie que les auteurs qui ont vécu avant Hérodien, & entre autres Dion, qu'il nomme avec Capitolin, Spartien, Lampride, aient parlé de cette coutume, il s'est trompé par rapport à Dion; mais il n'avoit pas connoissance d'un fragment de cet auteur que nous a donné Henri de Valois, dans ses *Excerpta*.

Dion dit que toutes les fois que Marc-Aurèle, encore César, paroissoit en public sans son père adoptif, Antonin-Pie, il ne faisoit point porter le feu devant lui: Καὶ τῷ φωτὶ τῷ προηγμένῳ οὐκ, εἰν ὅτε καὶ ἑαυτὸν, ἐχέοντο. Ainsi Hérodien n'est pas le premier qui ait rapporté cet usage.

Polyb. Excerpt.
in-4°, p. 723.
ex lib. LXXXI,
Dion. Cocceiani.

L'on a vu, par quelques-uns des passages cités, que ce n'étoit pas seulement les Empereurs & leurs fils qui avoient le droit de faire porter du feu devant eux; les femmes qui appartenient à la famille impériale en jouissoient aussi. Mais quel étoit ce feu? étoit-ce un brasier allumé par des charbons ou du bois, ou-bien une lumière, un flambeau, une lampe? Juste-Lipse, qui se propose cette question, croit qu'il s'agit d'une lampe, & ce sentiment paroîtroit être appuyé par l'expression τῷ φωτὶ τῷ προηγμένῳ du fragment de Dion, car le mot φῶς

n'a jamais signifié un foyer. Mais voici un passage plus précis, que Juste-Lipse allègue en preuve de son opinion, c'est-à-dire d'une chose qu'il regardoit comme inconnue jusqu'alors, *rem adhuc ignotam doceo, firmoque ex M. Antonino*; il est tiré de la vie de l'empereur Marc-Aurèle, écrite par lui-même, où ce Prince parlant de toute la pompe qui accompagnoit la majesté impériale, dit qu'on peut être heureux à la cour sans tout ce faste: *δυνατόν ἐστὶ ἐν αὐλῇ βιῆντα μίτε δορυφορήσεως χεῖρειν, μίτε ἐσθῆτων σημειωτῶν, μίτε λαμπάδων, καὶ ἀνδριάντων ποιῶντε πινῶν, καὶ τῶ ὁμοίῳ κόμπου*. Mais ce passage ne paroît pas peut-être pas aussi décisif que Juste-Lipse se l'imaginait; au moins Casaubon, & après lui M. Dacier, croient qu'il faut entendre ce qui est dit des lampes & des statues comme d'un seul objet, c'est-à-dire qu'il s'agit des statues qui servoient à décorer les appartemens de l'Empereur, & qui tenoient dans leurs mains des lampes, pour éclairer les convives dans les repas. On diroit, en lisant cet endroit de la vie de Marc-Aurèle, qu'il auroit eu en vue ce que dit Lucrèce:

Liv. II, v. 264

*Ergò corpoream ad naturam pauca videmus
Esse opus omnino, quæ demant quemque dolorem;
Delicias quoque uti multas substernere possint,
Gratius interdum neque natura ipsa requirit.
Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædeis
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur,
Nec domus argento fulget, auroque renidet;
Nec Citharis reboant laqueata aurataque templa;
Attamen inter se prostrati in gramine molli,
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
Non magnis opibus jucundè corpora curant, &c.*

Quoi qu'il en soit de l'espèce de feu qu'on portoit devant les Empereurs, il est certain qu'il faisoit partie des honneurs qu'on leur rendoit; mais on ne voit pas en quel temps

cet usage a commencé : il y a apparence que les Romains l'ont emprunté des Perses, chez qui, dès les premiers temps, le feu suivoit les Rois dans leurs marches, comme on le voit par la Cyropédie.

R E M A R Q U E S

Sur le texte & sur les traductions du Philoclète de Sophocle.

Lûs le 15
Avril 1763.

COMBIEN de personnes ne connoissent Sophocle & Euripide, que par les traductions; si cependant, c'est connoître ces deux grands Poëtes, qui ont su faire un si bel usage de la plus belle langue du monde? Il est donc très-utile d'épurer autant qu'il est possible les traductions de leurs pièces; & c'est ce que M. Dupuy a entrepris en partie dans deux Mémoires, dont nous allons rendre compte.

I. Philoclète étoit absent de la grotte, qui lui servoit de retraite, lorsqu'Ulysse & Néoptolème, fils d'Achille abordèrent à l'île de Lemnos. Les Grecs qui les avoient accompagnés, & qui composent le chœur de cette pièce, profitent de ce moment pour apprendre de Néoptolème la manière dont ils doivent se conduire, pour concourir à l'exécution du dessein qu'ils ont formé d'emmener au siège de Troie Philoclète avec les flèches d'Hercule, dont il est possesseur. Cet entretien est interrompu par des cris qui se font entendre, & voici comment le P. Brumoy fait parler le chœur. « Les gémissemens qui frappent mon oreille marquent un homme qui se traîne avec peine. C'est Philoclète, n'en doutons plus. Ses plaintes retentissent jusqu'à nous. Préparez-vous, Seigneur. Il approche, il arrive.... Au lieu du doux son des chalumeaux, qui annonce de loin l'arrivée des Bergers, on entend des cris perçans & douloureux.... »

*Philocl. act. 1,
sc. 3, tome I,
page 249 de
l'édit. in-4.^o*

M. Dupuy ignore quelle est l'édition dont s'est servi le P. Brumoy; mais dans toutes celles qu'il a pu voir, ce

passage est distingué d'une manière bien différente, & l'on y met dans la bouche de Néoptolème, ce que le P. Brumoy fait dire au chœur. Un moment auparavant le chœur venoit de dire :

Je crois entendre des cris plaintifs.

Vers 203,
édit. de Londres,
1722.

N É O P T O L È M E.

De quel côté !.... Vous avez raison : les cris d'un homme qui se traîne avec peine, frappent mon oreille. Oui, j'entends de loin, mais distinctement une voix plaintive : on ne peut s'y méprendre.

L E C H Œ U R.

Prince, écoutez....

N É O P T O L È M E. /

Quoi ?

L E C H Œ U R.

Renouvelez votre attention. Cet homme dont vous entendez les gémissemens, n'est pas éloigné, il est tout près de nous. Au lieu du doux son des chalumeaux, qui annonce, &c.

Ni le P. Brumoy, ni les autres interprètes n'ont compris le sens de ces mots, qui suivent, Ἐχ' ὀφροντίδας νέας. La plupart ont traduit *Sumito curas novas*, suivant en cela l'idée du Scholiaste, qui a cru que le chœur avertissoit Néoptolème de songer à ce qu'il alloit dire à Philoctète; & c'est apparemment ce que le P. Brumoy a voulu rendre par ces mots: *Préparez-vous*. Mais il paroît qu'ils se trompent: rien ne semble plus simple que le vrai sens de ces paroles. Néoptolème venoit de dire qu'il entendoit *de loin*, τηλόθεν, des cris plaintifs. « Ne vous y trompez pas, répond le chœur, redoublez d'attention, prêtez une oreille plus attentive, & vous reconnoîtrez que cet homme n'est pas loin d'ici, » ὡς ἔκ ἐξέσθρος ἐλλ' ἐντοπος αἰήρ.

Vers 212 &
suiv.

II. Philoctète fait à Néoptolème le détail des maux qu'il eut à souffrir, lorsque, abandonné par les Grecs, il se vit seul & sans secours dans l'île de Lemnos: « J'étois obligé, dit-il,

de me traîner contre terre, pour aller ramasser les oiseaux que
 Vers 304 & j'avois percés de mes flèches; » puis il ajoute:
 suiv.

Πρὸς τὸτ' ἂν, εἴτ' ἔδει πὶ καὶ ποτὸν λαβεῖν;
 Καὶ πρὸ πάγος χυθέντος, οἷα χείμαπιν,
 Ξύλον πὶ δρᾶσαι, ταῦτ' ἂν ἐξέρπων τάλας
 Ἐμμηχανώμην.

On a de la peine à comprendre ce que veut dire la tra-
 duction de Cambrige & de Londres, 1722; *Aut si potum
 volebam, aut ex glacie, aut hyemis tempore, aliquid ligni frangere,
 ea mihi peragenda erant.* Celle qu'on attribue à Th. Johnson
 n'est guère plus claire: *Deinde si quem post oportebat potum
 sumere, glacie solutâ, pariterque hyeme ligni aliquid frangere, hac
 repens ego miser tum machinabar.* Il semble que ce traducteur
 a entendu l'éié, par ces mots *glacie solutâ*, quand la glace étoit
 fondue; mais cela ne s'accorde pas avec le grec, car *πάγος*
χυθέντος ne signifie pas de la glace fondue, mais répandue. Le
 Ibid. p. 252. P. Brumoy s'est ici exprimé d'une manière générale, qui ne
 désigne pas distinctement l'idée qu'il a attachée aux termes
 grecs: *Je rampois de même pour chercher de l'eau, & quand il
 falloit couper le bois qui m'étoit nécessaire, sur-tout dans les rigueurs
 de l'hiver, où l'île étoit INONDÉE, je n'en venois à bout qu'avec
 d'extrêmes travaux. N'auroit-il pas été mieux de dire, dans
 les rigueurs de l'hiver, où tout étoit couvert de glace! Ad hac, si
 quem oportebat potum sumere, aut, stratâ glacie, ut in hyeme,
 aliquid ligni frangere, hac ego miser reptando facitabam.* Phi-
 loctète veut dire qu'en hiver il étoit obligé de se traîner sur
 la glace pour se procurer ses besoins.

III. Philoctète apprenant la mort d'Achille, de Patrocle;
 d'Antiloque fils de Nestor, & d'autres Grecs illustres, tandis
 qu'un Diomède, un Ulysse & un Thersite, qu'il déteste, sont
 P. 257, ibid. pleins de vie, s'écrie, dans la traduction françoise: *Grâces aux
 Dieux, tout le rebut de l'armée respire; ils semblent se faire une
 gloire de fermer les enfers à l'injustice & à la fraude, tandis
 qu'ils les ouvrent pour y précipiter la vertu & la probité.* Le grec

dit, au contraire, que les Dieux laissent sortir des enfers la fourbe & la fraude, pour y précipiter la justice & la probité.

Καί πῶς τὰ μὲν πανῶργα καὶ παλιντεῖεῖν,

Vers 451.

Κάρσος ἀνασρέφοντες ἔξ ᾄδ' ἄδ', τὰ δὲ

Δίχμα καὶ τὰ χεῖρ' ὑποτελλας' αἰεί.

C'est une allusion à l'histoire de Sisyphé, dont la connoissance est nécessaire pour l'intelligence de plusieurs endroits de cette pièce. Sisyphé, un des ancêtres d'Ulysse, sur le point de mourir ordonna, dit-on, à sa femme de le laisser sans sépulture; elle lui obéit: son mari, dans les enfers, s'en plaignit à Pluton, & obtint de lui la permission de revenir sur la terre, pour punir la négligence de son épouse; mais Sisyphé ayant reparu sur la terre, ne songea plus à retourner aux enfers, il fallut l'y ramener de force. Voilà pourquoi dans la suite Philoctète, en parlant d'Ulysse, dit: *Quoi! le perfide a juré de me rappeler au camp! il s'est flatté de persuader à une ombre de revenir à la lumière du jour, comme son père Sisyphé!*

Vers 639 *suiv.*

IV. Il y a ici peu d'exactitude dans la traduction du P. Brumoy, & même une faute qui lui est commune avec la plupart des interprètes; Néoptolème ayant fait espérer à Philoctète de le ramener dans sa patrie, l'exhorte à prendre dans sa grotte ce qui lui peut convenir, avant que de s'embarquer.

Vers 662 *suiv.*

PHILOCTÈTE.

Il est en effet des choses dont j'ai besoin, mais elles sont en petit nombre.

NÉOPTOLÈME.

Et de quoi pouvez-vous avoir besoin, qui ne se trouve pas sur mon vaisseau?

PHILOCTÈTE.

De quelques plantes, dont les feuilles me servent à appaiser mes douleurs.

NÉOPTOLÈME.

Prenez-les. Auriez-vous encore quelque autre chose à emporter?

PHILOCTÈTE.

O ciel! par quelle fatale négligence m'est-il arrivé d'oublier cet arc & ces flèches! aux Dieux ne plaise que je les laisse à la merci de qui que ce soit. C'est-là, ce semble, le vrai sens de ces paroles.

Vers 669.

Ὅ μοι, τί τόξων τῶν δ' ἀπημελημένον
Παρερρύηκεν; ὥς λίπω μὴ τῷ λαθεῖν.

M. Dupuy ne voit pas sur quel fondement on a pu traduire, « Cet arc & ces flèches sont toute ma richesse; je garde précieusement ce trésor; s'il m'en échappe quelque chose, prenez garde qu'on ne me l'ôte. » On paroît avoir suivi & amplifié la traduction latine des éditions de Cambridge & de Londres, 1722, qui est ici très-mauvaise: *Si quid mihi de arcu hoc relictum est, ne quis alius auferat.* On pourroit en quelque sorte rendre les expressions grecques en traduisant littéralement, *heu! qui excidit mihi harum cum arcu sagittarum incuria! ou-bien, qui contigit harum me sagittarum esse negligentem! ne sanè eas cuiquam sumendas reliquerim; ὥς μὴ λίπω.* Que je ne les laisse pas: aux Dieux ne plaise que je les laisse. La traduction attribuée à Johnson paroît ne pas s'écarter de cette idée: *Hei mihi! quid de arcu hoc neglectum mente excidit! assumam cum nequis relictum hic auferat.*

NÉOPTOLÈME.

Ce sont donc-là ces armes célèbres, dont vous êtes possesseur!

PHILOCTÈTE.

Qui, & je ne me sers pas d'autres armes.

Voilà ce que M. Dupuy a cru devoir remarquer, pour l'intelligence nette & précise de cet endroit,

V. Au moment que Philoctète se dispose à partir, un accès de douleur se fait sentir; il fait tout ce qu'il peut pour se contraindre, ses gémissemens décèlent la violence de son mal, & il est obligé d'en faire l'aveu.

Vers 753.

Ὁλῶλα τέκνον, κ' εὖ δινῆσομαι κακὸν
Κρύψαι παρ' ὑμῖν,

« C'en

« C'en est fait, Néoptolème, je suis perdu; jamais je ne pourrai vous dérober la connoissance de mes maux: » & non, comme traduit le P. Brumoy, *j'avoue, malgré moi, que je ne puis plus soutenir l'excès de ma douleur.* Philoctète ne craignoit rien tant que d'être à charge & incommode à tout l'équipage du vaisseau, & que l'odeur qui exhaloit de sa plaie ne rebutât tout le monde; il s'en explique plus d'une fois, comme il fait ici, en disant à Néoptolème qu'il ne pourra jamais cacher à ses compagnons l'excès des maux qu'il endure. Enfin il se livre au sommeil, unique soulagement de ses douleurs, & pendant ce temps-là le chœur chante :

Ibid. p. 269.

VI. Ὑπν' ὀδύνας ἀδαῆς, ὕπνεδ' ἀλγέων
 Εὐαῆς ἡμῖν ἑλθοῖς.
 Εὐαίων εὐαίων ἀναξ.
 Ὅμμασι δ' ἀντέχοις
 Τὰνδ' αἶγλαν, ἀ τέταται ταῦν, &c.

Vers 852.

Sommeil, dit le P. Brumoy, *cher tyran de nos sens, toi qui fais oublier les peines & les soucis, viens adoucir les maux de Philoctète; médecin salutaire, entretiens dans ses esprits le calme & la sérénité que tu as commencé d'y porter.* Ces dernières paroles ne répondent guère à celles du texte, que la traduction des éditions de Cambridge & de Londres, 1722, rend ainsi : *et in oculis detineas hanc lucem, quæ nunc prætenditur.* C'est, ce semble, un contre-sens, que celle qui est attribuée à Jonhson n'a pas évité : *et ob oculos detineas hanc lucem quæ jam prætenditur.* Il auroit fallu, au contraire, traduire : *ab oculis cohibe solis jubar nunc expansum.* Fermez les yeux de Philoctète à la lumière du soleil, qui brille maintenant. En effet, on voit, un peu après, que lorsque Philoctète s'assoupit, il étoit exposé aux ardeurs du soleil.

P. 273.

Vers 884.

VII. La suite de cette scène est très-difficile dans le grec; aussi les interprètes font-ils fort partagés. Néoptolème dit, que ce n'est pas assez d'avoir, entre les mains, les armes de Philoctète, qu'Apollon veut qu'on amène à Troie. Philoctète

Hist. Tome XXXI.

. X

lui-même; à quoi il ajoute : *D'ailleurs, quelle honte, quel opprobre n'est-ce pas, de vouloir se faire honneur d'une entreprise commencée par l'artifice & le mensonge, & qu'on laisse même imparfaite !*

Vers 868.

Κομπεῖν δ' ἔστ' ἀτελῇ σὺν ψεύδεσιν αἶψόν ὄνειδος.

Jaclitare verò quæ ad finem non sint perducta cum mendaciis, turpe est opprobrium. Le P. Brumoy a traduit; *d'ailleurs, j'ai donné ma parole, & je serois coupable d'y manquer.* Le chœur reprend, *c'est à quoi Apollon pourvoira*: ensuite il avertit Néoptolème de parler bas, de peur d'être entendu de Philoctète, tout assoupi qu'il est, parce que les malades n'ont qu'un sommeil léger & fugitif.

Vers 871.

Βαλάν μοι βαλάν, ὦ τέκνον,

Πέμπε λόγων φάμαν, &c.

Après quoi il ajoute ces paroles, qui ont fait la torture des interprètes :

Ἀλλ' ὃ, π δύνωο μάκιστον·

Κεῖνό μοι γδ μέγιστον·

Λάθρ' ἔξιδ' ὃ, π παράξεις.

Οἷαδ', οἷαδ' ὄνπιν' αὐδῶμαι, εἰ τιῦπαν

Τέτρω γνώμαν ἴχεις, μάλα τοι

Ἀπορα πυκνοῖς ἐνιδεῖν πάθῃ·

Ὀνεός τοι, &c.

P. 274.

Le P. Brumoy a traduit; *faites secrètement ce que vous devez faire, si vous pensez, comme le chef (Ulysse) que vous savez; à la vérité dans les conjonctures délicates, le Sage même est embarrassé, mais les vents nous appellent.* M. Dupuy ne s'arrête pas ici à rapporter les autres traductions, qui servent plus à montrer l'embarras de leurs Auteurs, qu'à éclaircir le texte. Pour l'intelligence des trois premiers vers, il croit devoir d'abord remarquer que le neutre μάκιστον a ici la signification de l'adverbe, & que ὅπιν μάκιστον signifie *quàm longissimè*, &

qu'il faut le joindre au verbe suivant $\xi\iota\delta\tilde{\omega}$; le second vers étant placé comme entre deux parenthèses, *at tu, quam longissime possis, quam maxime procul, scilicet à Philoctète dormiente, (hoc enim magni momenti iudico), et clam illo, dispice quid acturus sis.*

Deux difficultés se présentent dans les trois vers qui suivent :

Ὅϊοδ' ὁϊοδ' ὄντιν' αὐδῶμεν, εἰ παντῶν

Τέτρω νόμαν ἵχεις, μάλα τοι

Ἄπορα πυκνοῖς ὀμιδεῖν πάθη.

L'une regarde le sens grammatical, & l'autre consiste à savoir quelle est cette personne dont le chœur veut parler, & qu'il désigne par $\tau\epsilon\tau\rho\omega$.

1.^o Londres & Cambridge, traduisent : *scis quem dicam, si idem sentis, quod ipse (Ulysses), tunc tibi ea perferenda sunt quæ sapientibus ardua*, c'est-à-dire apparemment, que, si Néoptolème se décide pour l'avis d'Ulysse, il se trouvera dans un embarras, dont les plus habiles auroient bien de la peine à se tirer; mais ce sens, quelque légitime qu'il soit, comment s'y prend-on pour le découvrir dans le texte? par quoi suppose-t-on que l'infinitif $\delta\mu\iota\delta\epsilon\tilde{\omega}\nu$ est régi? sous-entend-on $\delta\tau\iota$, ou $\epsilon\tilde{\zeta}\epsilon\tau\iota$? trouveroit-on aisément des exemples d'une pareille ellipse. Pour adopter cette explication, M. Dupuy ne voit que deux partis à prendre; ou celui de soutenir qu'au lieu de $\delta\mu\iota\delta\epsilon\tilde{\omega}\nu$, il faut lire, en deux mots, $\epsilon\tilde{\nu}$ $\iota\delta\epsilon\tilde{\omega}\nu$ pour $\epsilon\tilde{\nu}\iota$, c'est-à-dire $\epsilon\tilde{\nu}\epsilon\tau\iota$ $\iota\delta\epsilon\tilde{\omega}\nu$, *videre liceat*; « si vous adhérez au sentiment de cet homme, vous vous verrez dans des embarras capables de » déconcerter les plus prudens: » ou celui de regarder $\pi\upsilon\kappa\nu\omicron\iota\varsigma$, non comme le datif de $\pi\upsilon\kappa\nu\omicron\varsigma$, mais comme l'optatif de $\pi\upsilon\kappa\nu\omicron\omega$, *spisso, denso (incommoda inextricabilia accumulaveris)*; alors il faut sous-entendre $\omega\varsigma$ ou $\omega\tau\epsilon$ devant $\delta\mu\iota\delta\epsilon\tilde{\omega}\nu$, comme dans un des vers précédens :

Εν νόσῳ εὐδραχίς

Υπνος αὐπνος λεύσσειν, (c'est-à-dire $\omega\tau\epsilon$ $\lambda\epsilon\acute{\upsilon}\sigma\sigma\epsilon\iota\nu$).

2.^o La difficulté, qui consiste à déterminer de qui le chœur veut parler, se sous-divise en deux autres; car il s'agit de savoir si ces deux mots, ὄντινα & τέρω, désignent une seule & même personne, ou deux personnes différentes: si l'on écoute les scholiastes, le premier doit s'entendre de Philoctète, & le second d'Ulysse: suivant cette idée, ὄντινα se rapporte à ce qui précède, lorsque le chœur avertit Néoptolème de s'éloigner, & de délibérer en secret sur le parti qu'il veut prendre; au lieu que τέρω doit se joindre à ce qui suit. On ne peut sauver ce qui paroît révolter, dans une supposition où l'on fait signifier à ces deux mots, placés si près l'un de l'autre, deux objets distingués, qu'en disant que l'acteur par son geste suppléoit à l'indécision du texte, & déterminoit par ce moyen chacun de ces termes à une signification particulière.

Mais si l'on prétend que l'un & l'autre n'indiquent que la même personne, il se présente une autre difficulté, car il s'agit de savoir si c'est Ulysse ou Philoctète; or, selon le parti qu'on prendra, le sens total du texte sera différent.

Veut-on que ce soit Ulysse? tous les interprètes, en effet, s'accordent à reconnoître ce Prince dans τέρω, quoique sur l'autre point, qui consiste à savoir s'il est aussi désigné par ὄντινα, la plupart n'aient pas daigné s'expliquer. Mais il faut se rappeler qu'Ulysse étoit d'avis qu'il falloit absolument transporter à Troie Philoctète avec ses flèches; par conséquent lorsque le chœur dit à Néoptolème, qu'en suivant le parti d'Ulysse on verra naître mille embarras, il donne à entendre qu'il ne croit pas la présence de Philoctète nécessaire pour la prise de Troie: il savoit néanmoins quelle étoit à cet égard la prédiction du devin Hélénius, il conseille donc en ce cas, à Néoptolème, de laisser Philoctète enseveli dans le sommeil, de profiter d'une occasion si favorable, & de partir sans lui, n'emportant que les flèches. Quand ensuite il dit, Τὸ δ' ἀλώσιμον ἐμᾶ φρονίδι, cela ne peut s'entendre que de la ville de Troie, & doit signifier qu'à son avis, elle peut être prise sans le secours de Philoctète en personne.

Quels sont d'ailleurs, dans cette supposition, les inconvéniens

que redoute le chœur, si Néoptolème, suivant le projet d'Ulysse, transporte Philoctète au siège de Troie? on ne peut imaginer autre chose que l'incommodité d'un malade en proie à de cruelles douleurs, l'odeur qui le rendroit insupportable à tout l'équipage, & les justes reproches dont il accableroit Néoptolème.

Veut-on que Philoctète soit la seule personne indiquée dans le texte? il faut alors adopter un autre plan d'explication. Ce Prince avoit demandé qu'on le transportât dans sa patrie; Néoptolème, déférant à ses desirs, s'étoit engagé de l'y conduire; en ce cas, puisque les personnages du chœur déclarent que Néoptolème ne peut satisfaire Philoctète sans se jeter dans un labyrinthe inextricable, ils lui conseillent de saisir l'occasion présente, de profiter d'un sommeil favorable, de transporter sur le vaisseau le Prince endormi, que c'est une prise facile & qu'on peut confier à leurs soins, τὸ δ' ἀλάσιμον ἐμᾷ φροντίδι; & qu'enfin s'il exécute la parole qu'il a donnée, de rendre Philoctète à sa patrie, il s'attire les reproches d'Ulysse, la haine des Grecs, dont il frustrer les espérances, & qu'il met hors d'état de s'emparer de Troie, &c.

Telles sont les difficultés qu'un examen sérieux du texte fait découvrir, & qui méritoient bien que les interprètes fissent quelques efforts pour les aplanir; ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils prétendent qu'Ulysse est désigné par τέτρω, tandis que le plan d'interprétation qu'ils adoptent suppose que le chœur veut parler de Philoctète, quoiqu'il ne le nomme pas, dans la crainte de l'éveiller & de lui donner de trop justes alarmes. Que conclure de-là, sinon que le texte conduit naturellement à penser que ce Prince est celui que le chœur a en vue?

Tout ce qu'on peut opposer à cette explication se réduit, ce semble, aux efforts que le chœur a faits précédemment pour appuyer la demande de Philoctète, qui desiroit d'être transporté dans sa patrie: « Ayez pitié, avoit-il dit, d'un Prince accablé de tant de maux; en votre place, puisque vous détestez les Atrides, je tournerois à l'avantage d'un infortuné tout le mal qu'ils lui ont fait; je le ferois embarquer promptement, comme il le desiré, & je le conduirois dans sa terre natale. » Il avoit.

Vers 521 &
suiv.

Vers 730 &
suiv.

dit encore que Philoctète, rendu à sa famille, seroit redevable à Néoptolème du bonheur dont il jouiroit sur les bords du Sperchius & près du mont Oëta; mais on voit assez que ce n'étoit-là qu'une ruse pareille à celle dont avoit usé Néoptolème lui-même, en feignant qu'il détestoit & fuyoit les Grecs, qui avoient adjugé les armes de son père à Ulysse: c'est même, sans doute, un vice radical dans cette pièce, que les principaux personnages emploient des moyens aussi odieux que la dissimulation, la fourberie & l'imposture, pour exécuter leur projet; ce qui rend ce défaut moins insupportable, & peut-être moins frappant, c'est qu'on voit Néoptolème rougir ensuite, & se repentir de la conduite qu'il a tenue.

VIII. Philoctète, à son réveil, s'écrie:

Vers 893.

Ω φέγγος ὑπνὸς δάδοχον, τὸ, τ' ἐλπίδων
 Ἀπίστον οἰκέρημα πῶνδε πῶν ξένων·
 Οὐ γάρ πο' ὦ πᾶι τέτ' ἄν' ἔξινύχισ' ἐγὼ,
 Τλῆναι σ' ἐλεεινῶς ὧδε τ' ἀμὰ πῆματ' αἰ
 Μῆναι παρόντα καὶ ξυνωφελέντ' αἰ μοι.

P. 275.

Le P. Brumoy traduit: « ô lumière, que me fais-tu voir
 » à mon réveil? ô espoir trompeur! étrangers, où êtes-vous...
 » (*il les aperçoit*) pardonnez, cher Néoptolème, ces indignes
 » soupçons; est-il croyable, en effet, que vous ayez porté la
 » générosité jusqu'à vous associer à mes maux? &c. » M. Dupuy
 ne voit aucune raison de supposer que Philoctète n'apercevant
 pas d'abord ces étrangers, commence par déplorer son sort, &
 qu'ensuite revenant de son erreur, il fasse des excuses à Néopto-
 lème; aussi ces mots, *pardonnez ces indignes soupçons*, sont de
 l'invention du P. Brumoy, qui les a cru nécessaires pour la
 liaison du discours. Mais loin de croire que les premières paroles
 de Philoctète, à son réveil, soient des lamentations, M. Dupuy
 pense qu'elles expriment des transports de joie: « Heureuse
 » lumière, s'écrie-t-il, qui à mon réveil brillez à mes yeux!
 » ô dignes étrangers, soutien de mes espérances! vous êtes donc
 » restés auprès de moi, contre mon attente, durant mon sommeil:

devois - je en effet me flatter, cher Néoptolème, que vous « porteriez la générosité & la sensibilité jusqu'à vous associer à « mes maux, à ne me point quitter, à me prêter même une « main secourable? »

M. Dupuy fait ici deux remarques grammaticales, pour rendre raison du sens qu'il donne aux paroles du poète. 1.^o Le mot ἀπίστος se doit prendre dans le sens de *incroyable*, & non de *perfide*, *trompeur*, qui est celui que le P. Brumoy a adopté; ce qui suit le montre assez. 2.^o Οἰκίστημα signifie le soin d'une personne qui reste à la maison pour la garder, & quelquefois la personne elle-même, qui y reste dans ce dessein; Philoctète, appliquant ce mot aux Grecs, les appelle, *incroyables speciei meae custodes*; comme s'il leur disoit, « vous êtes restés, contre mon attente, auprès de moi durant mon assoupissement, pour me « conserver l'espoir de ma délivrance. »

IX. Néoptolème exhorte Philoctète à se lever pour s'acheminer vers le vaisseau, « ou, si vous l'aimez mieux, lui dit-il, ces Grecs vous y transporteront; le fardeau leur sera léger, » *ibid.* jugez-en, ajoute le P. Brumoy, *par leurs sentimens & les miens.* M. Dupuy ne trouve point ces dernières paroles dans le texte, qui porte,

Εὔπειπερ ἔγω σοι τ' ἔδοξ' ἐμοί τε δεῖν.

Vers 914.

Si quidem ita tibi mihi que agendum videatur, ou même visum sit. Ainsi Néoptolème dit à Philoctète: « Levez-vous maintenant, ou, si vous le trouvez bon, ces Grecs se chargeront de vous « porter; c'est une peine qu'ils prendront avec plaisir, dès qu'ils « verront que tels sont vos desirs & les miens. »

X. Au moment que Néoptolème se prépare à rendre à Philoctète ses armes, arrive Ulysse, qui s'y oppose fortement, & qui menace même Philoctète de l'emmener de force, s'il ne veut pas venir de plein gré. Frappé de ce coup inattendu, le malheureux Prince ne perd pas courage; il s'élève contre Ulysse, qu'il peint avec des traits de feu, & qu'il accable de reproches & de malédictions. Le chœur, étonné de la fermeté & de la vigueur que cet étranger montre dans ses discours,

paroît curieux de voir quelle sera la réponse d'Ulyffe; & voici de quelle manière ce Prince débute, dans la traduction du
 P. 283. P. Brumoy: *J'aurois bien des choses à lui répondre, mais il n'est pas en état de m'entendre; un seul mot me suffira: je suis tout ce que vous dites, ô Philoctète, quand il s'agit de l'intérêt public.* Quelques-uns, il est vrai, donnent ce sens aux paroles d'Ulyffe; mais on peut s'étonner que le P. Brumoy, contre son ordinaire, s'éloigne ici du scholiaste, sans en avoir, ce semble, aucune raison solide: on lit dans le texte,

Vers 1080.

Πόλλ' ἂν λέγειν ἔχοιμι πρὸς τὰ τῷδ' ἔπι,
 Εἴ μοι παρέκοι· νῦνδ' ἐνὸς κρατῶ λόγῳ.
 Οὐ γὰρ τοιῶτων δεῖ, τοιῶτος ἐμ' ἐγώ.

Et voici, suivant cet ancien interprète, le sens de ce passage:
 « J'aurois bien des choses à lui répondre, si le temps me le permettoit, mais je ne veux maintenant que me taire; je fais fort bien garder le silence quand il le faut. » *Nunc autem uni impero linguæ, ubi enim talibus opus est, talis ego sum. Κρατεῖν λόγῳ, imperare linguæ, linguam cohibere*, dans le même sens que *κρατεῖν τῆς ἡδονῆς, moderari voluptates*, c'est-à-dire *σιωπᾶν, filere*, comme l'explique le scholiaste. Ce sens paroît plus naturel & mieux suivi que celui des autres interprètes.

XI. Ulyffe voyant l'obstination de Philoctète, feint de partir sans lui, & de le laisser seul, privé de ses armes, dans son île; il s'achemine, avec Néoptolème, vers le vaisseau: le chœur reste, en attendant que tout soit prêt pour le départ. Cependant Philoctète, s'abandonnant tout entier à la douleur, déplore son funeste sort, il ne s'attend plus qu'à périr de faim & de misère, puisqu'il est privé des flèches qui seules le défendoient de la faim & de la dent des animaux sauvages; il apostrophe d'une manière très-pathétique ces armes, & l'autre qui lui ser voit d'asyle; il peint avec les plus noires couleurs la cruauté inouïe, les infames artifices & la honteuse origine d'Ulyffe, & à plusieurs reprises il le charge de malédictions. Le chœur tâche de l'adoucir, il l'exhorte à mettre fin à ses imprécations & à sa haine; enfin il ajoute:

Ἀνδρῶς

Ἀνδρός τοι τὸ μὲν εὔ, δίχμον εἰπεῖν,

Εἰπόντος δὲ, μὴ φθονεῖν

Εἰζῶσαι γλώσσας ὀδύναι.

Vers 1178.

P. 286.

C'est-à-dire, selon le P. Brumoy, *Seigneur, un homme de bien doit dire librement la vérité, & la souffrir sans s'offenser*. Il paroît par les explications des scholiastes & des autres interprètes, qu'ils n'ont pas été ici peu embarrassés; aussi faut-il avouer que cet endroit n'est pas aisé à entendre: il ne l'est pas davantage de concevoir comment on a pu en tirer l'idée d'un homme de bien, *viri probi*, comme portent les traductions, d'après les scholiastes; pour donner même, comme on fait, à *δίχμον* le sens de *vrai*, τὸ ἀληθές, il faut encore adopter une construction forcée, que le texte réproouve. Voici celle qui seule paroît à M. Dupuy recevable & naturelle: *Δίχμον μὲν τοι εἰπεῖν τὸ εὔ ἀνδρός (a), εἰπόντος δὲ, μὴ εἰζῶσαι γλώσσας ὀδύνα φθονεῖν*. *At enim quid cuique boni æquum est proloqui, idque quum promittitur, aculeatas non jaculari verborum contumelias*. Cette expression, τὸ εὔ, rappelle celle dont se servit Démosthène à l'égard de cet orateur inconsideré, qui étourdissoit par sa bruyante voix (b); ἀλλ' ὃ τὸ μέγα, εὔ ὅτι τὸ δὲ εὔ, μέγα. Ces mots, εἰζῶσαι γλώσσας, sont mis pour ὥσαι ὅτι γλώσσας, *lingua, ore proferre*; ὀδύνα γλώσσας signifie des paroles piquantes, qui affligent & mortifient ceux à qui elles s'adressent, *aspera & pungentia lingue verbera*. Le poëte donne à ces paroles l'épithète de φθονεῖν, *invidiosa*, parce qu'elles ont pour principe la haine & l'animosité; εἰπόντος δὲ peut être regardé comme un génitif absolu; les scholiastes paroissent néanmoins avoir lu εἰπόντα δὲ. Le chœur, témoin de tous les traits injurieux lancés contre Ulysse, ne veut pas directement prendre la

(a) Ἀνδρός (sub aud.) ἀεί. *Œdip. Colon. v. 692.*

Κείνοις δ' ἴσως καὶ δεῖν ἐπερρώσθαι λέγειν τῆς οἷς ἀγῶνης; c'est-à-dire, *πελ τῆς οἷς ἀγῶνης*, comme l'observe le scholiaste: *Quelques menaces qu'ils*

aient osé faire de vous enlever.

(b) *Apud Stob. serm. xv.* Un connoisseur disoit à un Musicien, qui se faisoit gloire d'exécuter de la musique très-difficile, ὅτι ἐν μεγάλῃ τὸ εὔ, ἀλλ' ἐν τῇ οὐ τὸ μέγα.

Hist. Tome XXXI.

Y

défense de ce Prince, il se contente de justifier la conduite de Néoptolème; & pour y réussir, il rappelle à Philoctète cette maxime générale, qu'il est de l'équité de ne point taire les bonnes qualités d'une personne, & de ne point opposer à l'éloge qu'on entend faire de ses actions, des injures & des traits piquans, qui portent le caractère de la haine & de la passion. « Or, ajoute-t-il, l'utilité publique a été l'unique motif de la conduite de Néoptolème à votre égard; il n'a rien fait que par l'ordre & pour l'intérêt de l'armée entière, qui l'a chargé de cette entreprise sous la conduite d'Ulysse. »

Κείνος (Νεοπτόλεμος) δ' εἰς ὑπὸ πολλῶν

Ταρχεῖς, τῷδ' (Ὀδυσσεύς) εὐφημοσύνῃ

κοινὰν ἤνυσεν

Εἰς φίλους ἀεργαῖν.

Philoctète, uniquement occupé de ses malheurs, paroît ne faire aucune attention à ce que dit le chœur pour calmer son courroux; il invoque les oiseaux & les hôtes sauvages de l'île d'accourir sans crainte, de fondre sur lui, de le déchirer, de le dévorer; sur quoi le chœur dit:

Vers 1204.

Ἀλλὰ γῶθ', εὖ γῶθ', ὅπῃ σοι

Κῆρυ τάνδ' ὑποφυγεῖν.

Je lis, en ne changeant que l'accent ἄλλα γῶθ', *alia*, ou *aliter sentias*: « Renoncez à ces pensées, prenez des sentimens plus raisonnables, songez qu'il ne tient qu'à vous de changer votre sort. »

XII. Philoctète est inflexible, il aime mieux mourir que d'aller à Troie, comme le chœur le lui conseille, puis il s'écrie:

Vers 1253.

ὦ πόλις, ὦ πόλις πατρίε

Πῶς ἂν εἰσίδιμί σ' ἄθλιος γ' ἀνὴρ; &c.

P. 288. Le P. Brumoy traduit: *ô patrie, que ne puis-je du moins te revoir encore une fois, &c.* Il semble que dans ce moment Philoctète ne desire plus de revoir sa patrie, il ne songe

qu'à la mort, comme il venoit de le dire un peu auparavant;
 Φοῦ᾽ Φοῦ᾽ νόος ἦδ' ἄν; *mortem, mortem jam miens appetit: la mort, Vers 1248.*
la mort est maintenant l'unique objet de mes pensées & de mes
desirs. Les autres traductions paroissent ici plus exactes que
 celle du P. Brumoy; celle qui est attribuée à Johnson porte:
Quomodo te aspicerem, ita ærumnis pressus! « Dans l'état déplo-
 rable où je suis, comment pourrois-je te revoir, après t'avoir «
 abandonnée pour voler au secours des perfides Grecs? ma «
 mort en est le prix. »

XIII. Néoptolème rendoit à Philoctète ses armes, lorsque
 Ulysse paroissant s'y oppose, & lui déclare qu'il le fera partir
 pour le siège malgré le fils d'Achille. Philoctète indigné
 prend son arc, & se prépare à punir Ulysse de son audace;
 Néoptolème lui arrête le bras: *Et pourquoi m'empêcher, dit*
Philoctète, de donner la mort à mon plus cruel ennemi!

N É O P T O L È M E.

L'action seroit indigne de vous & de moi.

P H I L O C T È T E.

Ἀλλ' εἴ ποτέ τόν γ' ἴδω, τὴς περὶ τὰς στρατῶ,

Vers 1350

τὴς τῶν Ἀχαιῶν ψευδοκίρυγας, κακὸς

ὄντας πρὸς αἰχμὴν, εἴ δὲ τοῖς λόγοις θεασεῖς.

P. 295

C'est-à-dire, selon le P. Brumoy, *Qu'avons-nous à ménager*
avec les Grecs? croyez-moi, les chefs de l'armée sont aussi peu
braves en effet, qu'ils paroissent fiers en paroles. Les premiers
 mots de cette réponse, *qu'avons-nous à ménager avec les Grecs?*
 ne sont pas du poète Grec, & elles paroissent présenter un
 sens différent de celui qu'il a eu en vue; car il semble que
 Philoctète, loin de réfuter ce que Néoptolème venoit d'avancer,
 l'approuve au contraire, & le confirme par une nouvelle
 réflexion: c'est ce qu'il faut développer, sans s'arrêter aux
 autres interprétations, qui ne sont pas plus exactes.

1.° On n'a pas fait assez d'attention au sens de la particule
 ἄλλ' εἴ, qui dans cet endroit, comme dans plusieurs autres,

172 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

est concedentis potius quam refellentis, pour parler le langage des Grammairiens: on a vu que Néoptolème représentoit que ce seroit une action honteuse de donner la mort à Ulysse; *il est vrai*, reprend Philoctète, *vous avez raison, je me range à votre avis, ἀλλ' ἔν.*

2.^o Le mot suivant, *ποσδτόν γε*, n'est pas un adverbe, mais un adjectif qui s'accorde avec *ἐρεθόν*, qui précède, & qui est régi par *κατανεῖν*; ainsi la phrase est elliptique, & pour la re présenter en son entier, il faut y replacer ces mots, qui y manquent, de cette sorte; *ἀλλ' ἔν, κατανεῖν ἐρεθόν ποσδτόν γε, τῷτ' ὅσκι ἐπὶ χαλόν*; *enim verò dedecus est occidere Ulyssē, hostem tantum ac talem scilicet*: on donne à Ulysse l'épithète de *ποσδτος* d'un ton ironique & méprisant (c). Voici donc, e semble, le sens total de ce passage: « Mais vous avez raison, »
 » c. action seroit honteuse pour vous & pour moi; un ennemi
 » l tel & aussi redoutable qu'Ulysse!... oui, ces chefs de l'armée,
 » ces faux orateurs, sachez qu'ils sont aussi lâches en effet que fiers en paroles. »

Ce qui persuade M. Dupuy que la réflexion de Néoptolème avoit fait impression sur l'esprit de Philoctète, c'est que si celui-ci eût persévéré dans la résolution de donner la mort à Ulysse, le premier auroit redoublé ses efforts pour l'en détourner, & c'est ce qu'il ne fait point; au contraire, il paroît adopter la pensée de Philoctète, & se contente de lui demander si, après la restitution de ses armes, il lui reste encore quelque sujet de courroux & de plainte contre lui. Philoctète, de son côté, ne parle plus de faire usage de ses armes contre Ulysse.

(c) *Τηλικός* se prend aussi quelquefois de même, dans un double sens. *Antigone*, vers 737.

Οἱ τηλικαῖδε καὶ διδάσκεισθαι δὴ

Φοβέειν ὡς ἀνδρὸς τηλικῆδε πλὴ φύσιν.

Nos verò ætatis tantæ, num sapere docebimur à viro tantulæ ætatis?



REMARQUES CRITIQUES

Sur le texte & sur les traductions de l'Iphigénie en Tauride, Tragédie d'Euripide.

DEPUIS le sacrifice où une biche, substituée à Iphigénie par l'entremise de Diane, tomba en Aulide sous le couteau sacré de Calchas, toute la Grèce crut que cette Princesse ne vivoit plus, & qu'elle avoit été placée au rang des Dieux: on ignoroit qu'elle eût été transportée dans une presqu'île de la Thrace, pour y exercer les fonctions de Prêtresse, dans un temple consacré à Diane. Cependant Oreste, criminel & tourmenté par les furies après avoir attenté aux jours de sa mère, consulte Apollon, qui lui promet la fin de ses maux si, passant en Tauride, il enlève & porte dans l'Attique la statue de la Déesse.

Lû le 22 Mai
1761.

Ce Prince s'embarque donc avec son ami Pylade, mais à peine arrivés ils sont pris l'un & l'autre, & destinés à être immolés, suivant l'usage barbare de sacrifier tout étranger qui abordoit dans cette contrée, où pour lors régnoit Thoas. Oreste, dans la prêtresse qui devoit lui ôter la vie, retrouve une sœur qu'il croyoit morte; Iphigénie revoit de même, dans la personne d'un inconnu, un frère que, sur la foi d'un songe, elle ne croyoit plus vivant: ils cherchent de concert le moyen de se sauver d'une terre étrangère, & d'emporter avec eux la statue de Diane; projet qu'ils ont le bonheur d'exécuter. Telle est la fable qui a servi de plan à la pièce d'Euripide, & qu'il étoit à propos de rappeler, pour préparer aux remarques suivantes.

I. Iphigénie ouvrant la scène, rapporte ce qui s'étoit passé à son égard en Aulide, & déplore le sort cruel qui la condamne à immoler, en qualité de Prêtresse de Diane, les Grecs qui abordent en Tauride; ensuite, après avoir exposé le songe qui lui fait croire qu'Oreste ne vit plus, elle forme la résolution

de rendre les suprêmes devoirs à un frère chéri, & de faire en son honneur des libations funèbres. Des filles Grecques attachées à son service, & que Thoas lui a données, peuvent la seconder dans ce dessein (a); elle les attend; mais comme elles tardent de paroître, pour quelque raison qu'elle ignore, elle va les chercher, & laisse la scène vide aux deux amis, Oreste & Pylade, qui viennent observer les lieux pour trouver le moyen d'enlever la statue. A peine sont-ils sortis qu'Iphigénie reparoit avec ses femmes Grecques, qu'elle vient présenter à Diane; dans la prière qu'elle fait à la Déesse, se trouve le terme κληδῆχος, que tous les traducteurs & tous les interprètes ont regardé comme une épithète qu'elle donnoit à Diane; en quoi M. Dupuy se propose de montrer qu'ils se trompent.

Il est constant que, dans son acception propre & ordinaire, ce mot signifie *claviger*; il s'applique même d'une manière particulière aux femmes, parce qu'ordinairement elles sont chargées des clefs de la maison: Κληδῆχος, dit Phavorin après Hélychius, γυνή, ὑπὸ τῇ τὰς κλεῖς τῆς οἰκίας ἔχειν. C'est par une raison semblable qu'il convient aux ministres sacrés, *aditus, sacerdos*.

On veut néanmoins qu'Euripide ait donné cette épithète à Diane, *clavigera Diana*, mais on avoue en même temps qu'on ignore la raison de cette attribution, dont on ne trouve aucun exemple dans l'antiquité, à moins qu'on ne dise que le poëte a voulu désigner par-là les fonctions d'une déesse qui présidoit aux accouchemens, & dont Horace a dit: *Ritè maturos aperire partus*. C'est sur cette idée que Barnès a traduit: *ô filia Latonæ... ad tuam aulam... pcedem virginum, sanctum, sanctæ clavigeræ (Dianæ) serva immitto*: c'est-à-dire, selon la version du P. Brumoy, « ô fille de Latone... vous qui présidez aux accouchemens... me voici attachée à vos autels.... je porte mes pas, avec un cœur pur, dans votre temple sacré... » Il est visible que cette traduction a été faite d'après celle de

Théâtre des
Grecs, tome I,
in-4°, p. 10.

(a) Vers 62, &c.

Ταῦτε γὰρ δυνάμει ἐν
Συῶ περσπολοισιν, ἀς ἔδωχ' ἡμῖν ἄναξ,
Ἰλυνίδας γυνάκας.

Barnès, comme d'après la note de ce Savant sur ce passage : *Non ego hic, dit-il, per κληδῶχον sacerdotem intelligo; nec enim Iphigenia erat sacerdotis serva, sed ipsius deæ Dianæ: nescio autem, ut verum planè fateor, quare Diana dicatur κληδῶχος, nisi ob munus obstetricatorium, unde Horat. carmine saecul. dixit illam, ritè maturos aperire partus; nec tamen uspiam ita dictam apud veteres reperio. Si faverent exemplaria mallet legere λαμπαδῶχον, id enim nominis Dianæ maximopere convenit.*

Le P. Carmeli, qui a publié le texte grec d'Euripide, avec une traduction Italienne, est plus décifif que Barnès; il ne trouve pas la moindre difficulté à donner à Diane l'épithète de κληδῶχος; rien, selon lui, ne lui convient mieux; mais pour en juger, il n'a pas d'autre raison que celle qui paroît insuffisante à Barnès : *Hoc ὀπίθετον, dit-il dans sa note, optimè in Dianam quadrare putem. Nam partui præest Diana, sic eosque maturè aperit.*

Mais l'aveu que fait le docte Anglois du silence des Anciens, forme un grand préjugé & contre lui & contre ceux qui adoptent son opinion; car comment se persuader qu'Euripide soit le seul qui ait hasardé de donner à la déesse Diane une épithète qui, dans l'usage ordinaire en pareil cas, ne doit convenir qu'à une Prêtresse? épithète qu'il emploie lui-même dans cette acception, & qui plus est, dans la même pièce, comme on va le voir. Aussi paroît-il que ce Savant n'étoit pas plus content de son explication, que de la correction qu'il auroit voulu introduire dans le texte, en mettant λαμπαδῶχου au lieu de κληδῶχου, si l'autorité des manuscrits le lui eût permis; car dans sa note sur le vers 1463 de ce drame (b), où le poète donne la même épithète à Iphigénie, pour dire qu'elle doit être la prêtresse de Diane, il décide qu'il faut lire, dans l'endroit qui fait l'objet de ces observations, κληδῶχος δῶλα πέμπα. Si cette correction a lieu, qu'en résultera-t-il? c'est qu'alors l'attribut κληδῶχος ne s'adressera plus à Diane, mais à Iphigénie sa prêtresse.

(b)

Σε... δὲ πᾶσι

Κληδῶχιν δᾶς.

Te verò oportet esse ædituam hujus Deæ.

176 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

Une autre remarque que fait naître cette nouvelle leçon de Barnès, c'est que de la manière dont il écrit δῆλα avec l'accent circonflexe, au lieu de δέλα avec l'accent aigu, que porte le texte, il faut que ce mot soit le nominatif ou l'accusatif neutre pluriel de l'adjectif δῆλος (c), & alors on ne voit pas qu'il puisse convenir à Iphigénie, comme le prétend cet auteur.

Ce n'est pas qu'on désapprouve la leçon δῆλα avec le circonflexe, c'est au contraire, ce semble, la seule correction qu'exige le texte, si même c'en est une; mais malgré tous les changemens qu'il plaît à cet habile interprète de faire dans le grec, il n'en manque pas moins la pensée de son auteur; une double erreur l'éloigne absolument, lui & ceux qui l'ont suivi, du vrai sens d'Euripide. La première consiste en ce qu'il prend δῆλα pour un nominatif singulier féminin, quoique ce soit un accusatif pluriel neutre. La seconde regarde ces mots, πόδα παρθένον, qu'on a tort de rapporter à Iphigénie, comme on le montrera bientôt; mais avant d'en venir à ce détail, il ne fera pas hors de propos de présenter les paroles du texte dont il s'agit, avec la traduction littérale qui doit en exprimer le vrai sens.

TEXTE D'EURIPIDE.	TRADUCTION LITTÉRALE.
Ὡ παῖ τῆς Λατοῆς	O Filia Latonæ
Δίκτυν' ὑρέα	Dictynna montana
Πρὸς σὺν αὐλάν.....	Ad tuam aulam.....
.....	
Πόδα παρθένον,	Pedem virgineum, { c'est-à-dire famulitium
Ὅσον, ὁσίας	Sanctum, sanctæ.
Κληδῶν δέλα πέμπα.	Sacerdotis (Iphigeniæ) famulas adduco.

Pour rendre raison de cette explication, il faut se rappeler que le chœur de cette pièce est composé de femmes Grecques, esclaves en Tauride, &, par la concession du Roi de cette

(c) Δέλα, féminin singulier de δῆλος, ne doit pas avoir le circonflexe, puisque la dernière syllabe est longue.

contra;

contrée, attachées au service d'Iphigénie, Ἐλληνίδων γυναικῶν, *Ἑλληνίδων τῆς Ἰφίγένειας*, comme il est marqué dans l'argument, & qu'on le voit clairement en plusieurs endroits de cette tragédie.

Vers 1115,
1468, 1482,
56.

Loin donc d'adopter l'idée de Barnès, & de ceux qui, comme lui, rapportent à Iphigénie ces mots, πόδα παρθένιον, *pedem virgineum*, ce qui a déterminé le P. Brumoy à traduire, *je porte mes pas dans votre temple sacré*, M. Dupuy est persuadé qu'ils doivent s'entendre de ces Grecques, suivantes d'Iphigénie, que cette Princesse amenoit avec elle au temple de Diane.

On fait que le mot ἀνδράποδον signifie une personne attachée au service de quelqu'un, soit qu'elle soit esclave de naissance, soit qu'elle soit née libre; les Grammairiens, pour rendre raison de cette signification, disent que le serviteur est comme le *piéd* du maître, & celui-ci comme le *chef* du premier (d): ἡ λέξις, ... dit Phavorin, πολλοὶ τὰς δούλους, ὡς ἀνδρῶν ὄντας πόδας, δηλώνοντι τῷ δεσποτῶν. Il est aisé maintenant de comprendre que le poète a dit πόδα παρθένιον dans le même sens qu'auroit παρθενόποδον, si ce mot étoit usité, *famulium virgineum*; « une troupe de vierges, suivantes de la prêtresse Iphigénie, vierge elle-même. » Si Euripide eût dit, au pluriel, πόδας παρθένας πέμπω, *pedes virgineos adduco*, on n'auroit vraisemblablement jamais imaginé qu'Iphigénie parlât d'elle-même; on eût senti aussitôt qu'elle vouloit parler de ces vierges qui étoient attachées à sa personne, & qu'elle amenoit au temple de Diane, pour la servir dans les fonctions de son ministère. Le singulier, qu'il emploie, ne doit ici rien changer; il présente la même idée, & l'on n'auroit pas eu de peine à s'en convaincre, si l'on eût fait réflexion que c'est un usage ordinaire chez les anciens tragiques, d'adresser la parole au chœur, & de le faire parler lui-même, comme s'il n'étoit qu'une seule personne, quoiqu'il soit composé de plusieurs: le passage même qui nous occupe en fournit un exemple

(d) Scapula, ἀνδράποδον, quasi hominis pes. Sunt enim mancipia quasi pedes dominorum suorum, & eos pro capitibus agnoscunt.

Vers 138. remarquable, car quelques vers après ceux qu'on a cités, le chœur prenant la parole, dit à Iphigénie, Τί με πρὸς νόσους ἀγαγες, *ad templum cur adduxisti me*, au lieu de *nos*, comme le P. Brumoy a traduit: *d'où vient nous avez-vous conduites au temple!* Ceci même est une nouvelle preuve de la justesse du sens que M. Dupuy donne à πόδα παρθένοιον; en effet, ces paroles du chœur font visiblement allusion à ce qu'Iphigénie venoit de dire, qu'elle amenoit au temple une troupe de filles Grecques attachées à sa personne.

Après avoir montré l'origine de l'erreur dans laquelle Barnès, & ceux qui l'ont suivi, sont tombés, il est évident qu'il ne leur reste plus aucune raison pour soutenir que le terme δῆλα regarde Iphigénie; la liaison du sens décide qu'il se rapporte aux mêmes Grecques dont on vient de parler, & que c'est le neutre pluriel de l'adjectif δῆλος, ainsi qu'on en trouve plusieurs exemples dans les auteurs: τὰ ἀνδράποδα πάντα, καὶ δῆλα καὶ ἐλεύθερα, comme s'exprime Thucydide; c'est qu'on sous-entendoit σώματα, & de-là vient que ce dernier mot, tout seul, signifioit souvent des *esclaves*, quoique Pollux (e) blâme cet usage.

On ne sera, sans doute, pas surpris que le neutre δῆλα s'applique même à des femmes; c'est un usage commun chez les Grecs, & c'est ainsi qu'on voit τὰ βάρβαρον pour οἱ βάρβαροι, τὸ ὁμόφυλον pour οἱ ὁμόφυλοι, soit hommes, soit femmes; sur quoi on peut consulter Barnès, dans la note qu'il a faite (vers 327) de cette tragédie, où le neutre τὸ ὑπείχον signifie *des hommes qui cédoient, qui avoient du dessous dans le combat*.

Après ces discussions, il ne reste plus qu'à mettre sous un seul point de vue le sens entier qui en résulte; Iphigénie parle & dit:

« O fille de Latone, déesse des montagnes, Diane, j'amène avec moi, dans votre temple auguste, une troupe de jeunes Grecques, aussi pures que votre Prêtresse (Iphigénie) au service de qui elles sont attachées. »

(e) Lib. III, c. 8. Voy. Strab. lib. XIV, pag. 460, edit. Genev. 1587; & la note de Casaubon sur cet endroit, ou ses remarques sur Athénée, lib. V, c. 10.

Outre que cette interprétation présente un sens parfaitement suivi & lié aux parties du texte, elle a d'autres avantages qui ne sont pas à mépriser; elle écarte les conjectures hardies des critiques, qui hasardent souvent de corriger des passages difficiles d'anciens auteurs, sans être appuyés sur l'autorité des manuscrits, ni fondés sur des raisons suffisantes: elle fait de plus disparaître une épithète extraordinaire, inconnue à l'antiquité & inexplicable, qu'on a imprudemment tenté de donner à Diane, d'après un passage d'Euripide mal entendu.

Enfin quand il seroit constant que le texte est ici altéré, & qu'il a besoin d'être corrigé, les réflexions précédentes prouvent assez que la correction ne devrait pas tomber sur κληδόνου; il seroit bien plus sensé de réformer le δῶλον du texte, & d'écrire δῶλον, avec lequel s'accorderoit alors ὅσιον, qui précède; ὅσιον ὁσίας κληδόνου δῶλον πέμπω; *sanctum sanctæ sacerdotis famulum adduco*: ce qui ne changeroit rien au sens qu'on vient d'exposer & d'établir.

II. La même scène présente un autre passage qui n'a pas moins exercé la sagacité des critiques; Iphigénie, après avoir offert à son frère, qu'elle croyoit mort, les libations qu'elle avoit projetées, s'écrie :

Οἱ μοι τῶν Ἀργεῶν οἶκον·
 Ἐρρεῖ φῶος σκήπτρον·
 Οἱ μοι πατρῶν οἶκον·
 Τίν' ἐκ τῶν εὐόλων
 Ἄρχει βασιλέων
 Ἀρχά.

Vers 185.

Ces derniers mots forment tout l'embarras, & Barnès, supposant l'intégrité du texte, a tâché d'en tirer le meilleur parti qu'il a pu, en traduisant, *cui ex beatis Argivorum regibus principatus cederet*? en quoi il a été imité par les PP. Brumoy & Carméli (f). Mais on convient que le texte est altéré,

(f) Le P. Brumoy : *Qui des heureux Argiens occupe ton trône ?*
 Carméli { *Chi regna in Argo mai*
 { *De' Regi un di felici ?*

180 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

de sorte que les uns proposent de lire $\pi\acute{\iota}\varsigma$, d'autres $\tau\acute{\iota}\nu\epsilon\iota$, au lieu de $\pi\acute{\iota}\nu$; quelques-uns supposent que c'est $\tau\acute{\iota}\nu\alpha$, & lisent $\alpha\chi\epsilon\alpha$ pour $\alpha\rho\chi\acute{\epsilon}$. M. Dupuy propose aussi, à son tour, de lire $\phi\theta\acute{\iota}\nu\epsilon\iota$ au lieu de $\pi\acute{\iota}\nu$ $\epsilon\kappa$; cette leçon rend du moins un sens très-clair & très-suivi. Oreste étoit le seul soutien, ou, selon l'expression d'Iphigénie elle-même, la seule colonne de la maison d'Agamemnon.

Vers 57.

$\Sigma\tau\acute{\upsilon}\lambda\omicron\iota \gamma\delta \omicron\iota\kappa\omega\nu \epsilon\iota\sigma\acute{\iota} \pi\alpha\tilde{\iota}\delta\epsilon\varsigma \alpha\rho\gamma\epsilon\varsigma.$

Iphigénie, qui ne doutoit pas de la mort de son frère, s'écrie : « O race de mon père ! l'ornement & l'appui de ton sceptre a donc disparu ; c'en est fait de la domination des puissans rois d'Argos. »

III. Lorsqu'Oreste & Pylade, par l'ordre de Thoas, sont amenés au temple, comme des victimes dont le sang devoit couler sur l'autel de Diane, Iphigénie leur fait mille questions qui les étonnent ; elle savoit déjà le nom de Pylade, qu'elle ne croyoit pourtant pas fils de Strophius, parce qu'il étoit né depuis son départ de la Grèce ; mais elle ignoroit celui de l'autre étranger, qui refuse absolument de se nommer. Iphigénie surprise insiste, & demande la raison de ce silence ; l'étranger répond :

Vers 502.

$\text{Α}νώνυμοι θανόντες, ὃ γελῶμεθ' ἂν.$

C'est-à-dire, selon Barnès, *ignoti si moriamur, non ridebimus* ; & , selon le P. Brumoy, *laissez-nous mourir inconnus, nous en mourrons moins misérables* : le P. Carméli a dit, plus littéralement, *se noi morremo con ignoto nome, non verremo derisi*. Mais si effectivement Oreste dit qu'en mourant, sans déclarer son nom, il ne sera pas un objet de risée, quelle élévation, quelle grandeur d'âme Iphigénie peut-elle trouver dans cette réponse, pour s'écrier, *quoi, vous pensez si généreusement !*

Vers 503.

$\text{Τ}\acute{\iota} \delta' \phi\epsilon\rho\eta\epsilon\iota\varsigma \tau\acute{\epsilon}\tau', \eta \phi\epsilon\rho\eta\epsilon\iota\varsigma \epsilon\pi\omega \mu\acute{\epsilon}\gamma\alpha.$

La réponse d'Oreste, telle qu'on la suppose, ne mérite certainement pas cet excès d'admiration ; le sens naturel du $\gamma\epsilon\lambda\acute{\omega}\mu\epsilon\theta'$ $\alpha\tilde{\nu}$ figure ici assez mal, & il faut bien le mitiger,

pour en tirer l'idée que présente la traduction du P. Brumoy. M. Dupuy n'a garde néanmoins de vouloir changer même une lettre dans le texte, ce qu'il propose n'est, pour ainsi dire, qu'une affaire de ponctuation; c'est de lire $\epsilon\gamma' \epsilon\lambda\acute{\omega}\mu\epsilon\theta' \alpha\upsilon$, au lieu de $\epsilon \gamma\epsilon\lambda\acute{\omega}\mu\epsilon\theta' \alpha\upsilon$; alors le sens sera, *ut ut moriamur ignoti, futurum non est ut auferamur omnino, dispereamus, aboleamur*; & Oreste dira, que pour mourir inconnu il ne périra pas entièrement, que la mort ne lui enlèvera pas tout, & qu'elle ne sauroit effacer son nom de la mémoire des hommes. C'est aussi précisément ce qu'il ajoute, pour expliquer ce qu'il venoit de dire, & pour répondre à l'étonnement d'Iphigénie:

Τὸ σῶμα θύσεις τέρμιν, ἔχ' ἔτ' ἐννομα.

Vers 504.

« Le corps du malheureux Oreste immolé, son nom n'en subsistera pas moins (g). »

IV. Au moment qu'Iphigénie apprend de la bouche de l'étranger, qu'elle ne connoît point encore, que son frère Oreste n'est pas mort, comme elle l'avoit conclu du songe dont on a parlé, elle s'écrie: « Fuyez songes imposteurs, vous n'êtes qu'illusion; les lumières prétendues de ces Génies, qu'on croit instruits de l'avenir, ne sont pas moins vaines que les songes mêmes; » elle termine ce discours par ces mots:

Εὖν δὲ λείπεται μόνον,

Vers 573.

ὅτ' ἐκ ἄφρων ὦν, μάντεων παιδὲς λόγους,

ὄλωλεν, ὡς ὄλωλε τοῖς εἰδόσιν.

La traduction du P. Brumoy présente ici un fort beau sens, mais je ne comprends point comment il a pu le tirer de ce texte; il fait dire à la Princesse: « Ne falloit-il point, à en croire ces oracles trompeurs, que le fils d'Agamemnon périt encore, pour les justifier? » Barnès n'a pas même soupçonné qu'on pût

(g) En supposant la correction $\epsilon\gamma' \epsilon\lambda\acute{\omega}\mu\epsilon\theta' \alpha\upsilon$, le texte peut présenter un autre sens, qui n'est pas moins beau: « Si je meurs inconnu, je ne meurs pas réellement; je compte cette mort pour rien. » Alors le sens

du vers 504 sera, qu'Iphigénie ne doit immoler que le corps d'Oreste; qu'elle n'a besoin, pour le sacrifice, que de la personne, & nullement du nom de ce Prince.

trouver cette pensée dans les expressions d'Iphigénie, & voici de quelle manière il s'y est pris pour en développer le sens, à l'aide de quelques additions: *Hoc unum verò reliquum est, quòd non stultus existens filius, vatum verbis adductus perierit, quomodo perit, si credendum est illis, qui mortem ejus norunt.* Le P. Carméli a saisi cette idée, &, persuadé qu'Iphigénie disoit qu'Oreste pouvoit du moins se glorifier de ne s'être pas attiré tous ses malheurs par sa faute, mais par l'impression de l'oracle, qui l'avoit porté au meurtre de Clytemnestre, traduit :

Or questo solo

Per lui rimane almen, che non per sua

Follia colui, ma dalle voci indotto

Delli vati perì, come per quanto

E' como a chi lo fanno, è già perito.

Il soupçonne, avec Barnès, qu'Iphigénie avoit pu apprendre en Tauride, ce qui s'étoit passé dans le sein de sa famille, depuis son départ de la Grèce, le meurtre d'Agamemnon & celui de Clytemnestre; de sorte que si elle interroge l'étranger sur tous ces objets, c'est pour mieux s'assurer de la vérité des faits, dont elle n'avoit connoissance que par des bruits incertains. Mais rien n'est plus arbitraire que cette supposition, elle est même opposée au plan de ce drame; Iphigénie avoit commencé, dans le premier entretien avec le chœur, à déplorer le sort malheureux de la maison de Tantale, les crimes d'Atrée & de Thieste, l'aveuglement de son père, qui l'avoit sacrifiée, & la mort d'Oreste; si elle avoit su que Clytemnestre avoit fait assassiner son époux, que le fils, après avoir immolé sa mère aux mânes de son père, quoique par l'ordre d'Apollon, avoit été cruellement tourmenté par les furies, tant de crimes & de fléaux n'auroient-ils pas fixé son attention? ne lui auroient-ils pas arraché quelques larmes, quelques expressions de douleur? Après même qu'elle a reconnu Oreste pour son frère, elle ne laisse pas de lui demander quel motif l'a déterminé à donner la mort à leur mère commune, & pourquoi Clytemnestre

a fait périr son époux. On ne peut par conséquent pas admettre un sens dont l'unique appui est une supposition qui n'en a point : quelle ressource restera donc, pour l'intelligence d'un passage qui paroît désespéré? M. Dupuy n'en voit qu'une, qu'on doit attendre du changement d'une seule lettre; c'est de lire *ὡς ὀλωλα*, au lieu de *ὡς ὀλωλε*, de manière que ces derniers mots s'entendent d'Iphigénie elle-même, & non d'Oreste, comme on l'a cru : cette correction légère fait disparaître toute difficulté. La Princesse vient d'apprendre que son frère respire, mais qu'il est malheureux & fugitif; aussitôt elle s'élève contre la vanité du songe, qui lui avoit annoncé la mort d'Oreste : « Mais enfin, ajoute-t-elle, il vit, c'est assez; c'est du moins un bonheur pour lui, qu'une déférence aveugle & insensée « aux discours des devins ne lui ait pas donné la mort, comme « à moi, selon l'opinion de ceux qui sont instruits de mon « sort. » Elle se félicite de voir que son frère n'ait pas été, comme elle, la victime d'une sotte crédulité pour les oracles d'un autre Calchas; elle dit que cette soumission puérile a fait sa perte, *ὀλωλα*, parce que depuis son aventure en Aulide on la croyoit morte. C'est dans le même sens qu'elle dit ailleurs que son père lui a ôté la vie, *πατὴρ ἔκτεινέ με*, qu'immolée par les mains d'Agamemnon, elle n'est plus vivante pour les Grecs, quoique pleine de vie :

Vers 920i

Ἦν Ἀυλίδι σφαγεῖσ' ὀπίσσει τάδε

Vers 770i

Ζῶσ' Ἰφιγένεια, τοῖς ἐκείδ' ἔ' ζῶσ' ἔπι.

Elle dit de même, dans le passage que nous examinons, *ὀλωλα τοῖς εἰδέσιν*, c'est-à-dire, dans l'esprit de ceux qui savent ce qui lui est arrivé dans l'Aulide, dont néanmoins elle ne prononce pas le nom.

V. Nous avons déjà fait disparaître une épithète qu'on vouloit inutilement attribuer à Diane, nous allons en voir une autre qui n'est pas mieux fondée; elle est de l'invention de Barnès, mais adoptée & amplifiée par le P. Carméli.

Iphigénie, pour sauver son frère & pour seconder son projet, feint que la statue de Diane a été profanée par ces

184 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

étrangers, dont l'un est parricide & l'autre complice du crime; qu'en conséquence il faut purifier par les eaux de la mer, avec des cérémonies secrètes, & l'image de la Déesse & la victime qui lui est destinée. Thoas, persuadé & ne soupçonnant aucun artifice, voit sans inquiétude qu'on enlève du temple la statue de Diane, ou plutôt il consent de se voiler le visage, afin que ses yeux ne soient pas souillés par la vue de ces coupables étrangers. Cependant le chœur, qui reste sur la scène, célèbre les louanges d'Apollon & de Diane, dans une espèce d'hymne ^(h) dont voici quelques vers :

Vers 1240.

Φέρει νιν ὑπὸ δειράδος ὀϊαλίας
 Λοχεῖα κλεινὰ λιπὺς, ἁ-
 γάκτων μάτηρ ὑδάτων,
 Τὰν βακχεύσαν Διονύσω
 Παρνάσιον κορυφάν,
 Ὄδι, &c.

Je ne rapporterai pas ici la traduction de Barnès, qu'on pourroit rendre conforme au texte, à l'aide d'une ponctuation plus régulière; il suffira de voir celle du P. Carméli, qui en est comme la copie :

^a Cioce Diana.

E colei che prende*

Piacere d'essere esperta.

^b C'est-à-dire Apollon.

In tirar d'arco, il ^b tolse

(h) L'ode commence par ces mots: (vers 1234 & suiv.)

Εὐπαῖς ὁ Λατῆς γένος, ὃν ποτε
 Δηλίας ἐν καρποφόρῳ
 Γυάλοις χρυσόμαυ
 Φοῖβον ἐν κίθαρά σοφόν,
 Ἀτ' ὅτ' ἔπλεον
 Εὐστοχία γένυται,
 Φέρει, &c.

où il faut remarquer, pour la construction, que le mot εὐπαῖς ne

s'entend pas seulement d'Apollon, mais encore de Diane (ὑπὸ κεινῶν); « Illustres & dignes enfans de Latone, Phébus qui excelle dans l'art de toucher la lyre, & Diane dans celui de lancer des traits: » leur mère, quittant l'île où elle leur avoit donné le jour, les porta sur le Parnasse. » Après ὃν ποτε il faut sous-entendre τίς, ellipse fréquente chez les Poètes; c'est peut-être néanmoins ce mot qu'il faut lire au lieu de ποτε.

Di

Da quel marino scoglio.

Abbandonato il loco

Illustre, ove sen nacque

Costei, che quasi madre

Del mar modera l'acqua

Che non istillan come

Quelle de' fiumi, e sopra

Le cime del Parnasso

Che a Bacco è sagro, il pose,

Dove, &c.

On voit d'abord que, suivant le traducteur, c'est Diane qui, quittant l'île de Délos, célèbre par l'accouchement de Latone, transporte son frère Apollon sur le mont Parnasse, où il tue le serpent Python, comme le poète le dit bientôt après; mais cela même prouve qu'on attribue à Diane ce que le poète attribue à Latone, puisqu'il dit qu'Apollon étoit encore enfant, encore dans les bras de sa mère lorsqu'il tua le monstre; ἐπὶ Βερέφος, ἐπὶ φίλας ὅπῃ ματέρος ἀγκύλασι δεσφικων: c'est donc Latone elle-même qui, après son accouchement, porta ses enfans de l'île de Délos sur le mont Parnasse. Supposer que Diane dans sa plus tendre enfance transporte, d'une île sur le sommet d'une montagne, son frère du même âge qu'elle, c'est une puérilité à laquelle le poète ne donne aucun fondement; c'est néanmoins ce que prétend le P. Carméli, & quand sa traduction ne le feroit pas assez entendre, il s'en explique très-clairement dans une de ses notes: *Diana reliquens loca præclara, ubi Latona puerperium fuit, fert Apollinem in cacumen Parnassi.*

Ce n'est pas tout, ce Savant prétend de plus que le terme *ματρ*, du texte, se rapporte encore à Diane (i); il convient

(i) Quid hic sibi velit poeta difficile est conjicere. Critici quæ difficultatibus sunt loca, prætereunt.

nihilque adnotant. Dicam ego, quantum conjicere possim. Ματρί δὲ ἀγκύλῃ ὅδῃ δicitur Diana, hoc est Luna,

néanmoins ici de son embarras, & se plaint des critiques; qui laissent sans explication les endroits les plus difficiles: pour suppléer à leur défaut, il conjecture donc que par ces mots, *non stillantes aquæ*, le poëte entend les eaux de la mer, pour les distinguer de celles des fleuves, qui tirent leur origine de quelque source: comme d'ailleurs Diane n'est pas différente de la Lune, & que la Lune règle le mouvement des eaux de la mer, Euripide donne, selon lui, à Diane l'épithète de *mater non stillantium aquarum*, ἀσάκτων μάτηρ ὑδάτων.

Mais il suffit des remarques précédentes pour ruiner cette prétention, car celle qui porte Apollon sur le Parnasse est la même à laquelle le poëte donne le nom de mère, & nous avons montré que ce n'étoit pas Diane, mais Latone: l'erreur est venue de ce qu'on a cru que le génitif ὑδάτων étoit régi par μάτηρ, ce qui a donné lieu à une mauvaise construction, que la version de Barnès n'a fait que rendre plus embarrassée. Pour l'intelligence de ce passage, il suffira de ranger les termes dans l'ordre grammatical qui leur convient; μάτηρ λιπέσαι κλεινὰ λοχεῖα ὑδάτων ἀσάκτων, φέρει νιν Σπὸ δειράδος ἐναλίας (es) κορυφαίαν Παρνάσιον. Par ces paroles le poëte fait entendre que la mère d'Apollon & de Diane, Latone, quittant les rochers de Délos, île célèbre à la vérité par ses couches, mais qui ne l'est pas par une source pareille à celle de Castalie, transporta ses enfans sur le sommet du Parnasse, consacré à Bacchus & proche de Delphes, où Phébus eut bientôt après un oracle renommé, ὑπὲρ Καταλίας ῥέεθρον.

VI. M. Dupuy supprime quelques autres observations qu'il avoit faites, tant sur la traduction de Barnès que sur celle du P. Brumoy, parce qu'il a reconnu, quoiqu'assez longtemps après, qu'elles n'avoient pas échappé au P. Carméli (k);

quippe quæ moderatur aquas maris, quæ ὑδατα dicuntur ἀσάκτα, hic est non stillantia ut aqua fluminum, quæ ex aliquo fonte stillant & emanant. Ἐπίθετον hoc Dianæ est, quæ etiam Luna vocatur.

(k) On peut voir, entre autres

exemples, la note sur le vers 451, Καὶ γὰρ οἰκίεσσι συμβαίλω, &c. mais pour expliquer le κοινὰν χάριν ἐλθεῖν du vers suivant, il suppose cette construction, ἵνα κοινὰν χάριν ἔνισσι τῷ ὄλθῳ, ob jucunditatem quæ inest felicitati. Il semble néanmoins

il se contente de remarquer un défaut d'exactitude qui paroît dans les versions, & dont le poëte ne doit pas être responsable; c'est dans le discours de Minerve, sur la fin de la pièce: *Je veux*, dit-elle, *qu'on renvoie de cette contrée les femmes Grecques*, dont on a vu que le chœur étoit composé:

Τάσδε δ' ἐκπέμπειν θοῶς

Ἑλληνίδας γυναῖκας ὀλεφίμην.

Vers 1467.

On suppose que c'est Oreste à qui elle adresse cet ordre; mais quoique la Déesse déclare qu'Oreste, tout absent qu'il est, peut entendre ses paroles, ce Prince étoit parti, & elle n'exige pas qu'il revienne pour emmener ces femmes avec lui: dans le texte cet ordre est exprimé d'une manière indéfinie, & c'est Thoas sur-tout qu'il regarde; aussi le Roi promet-il lui-même, bientôt après, d'exécuter ponctuellement les volontés de la Déesse, en renvoyant ces femmes dans leur patrie:

que *χάρις* ne peut guère signifier *jucunditas* ou *gaudium*, comme traduit Barnès; on conjecture qu'il faut lire, *κὼς χάριν ὅλην*, d'où résulte ce sens: *Nous jouirions des chants d'allégresse, que le bonheur publiceroit retentir de toutes parts.*

Les vers 484 & suivans sont traduits plus fidèlement par le P. Carméli que par le P. Brumoy, aussi-bien que le 582 & suivans, les 805, 1325, &c.

On peut voir aussi les notes du P. Carméli sur le vers 907, *Μὴ κείνης τύχης*; & sur le 1065, *Τρεῖς μίαν τύχην ἔχει.*

D'autres fois aussi la traduction du P. Brumoy paroît mériter la préférence, comme aux vers 641 & 1213, que le P. Carméli a oublié: il dit, dans sa note, *Nemo magis sudet & faret amicis, quàm tu mihi; c'étoit plutôt quàm tu civitati.*

La correction qu'il propose au vers 652, en lisant *φῶδ' ὀλέθριοι*, au lieu de *φῶδ' ὀλέθριοι*, paroît peu na-

turelle; M. Dupuy aimeroit mieux *διολύναι*, si ce n'étoit que la nature des vers en souffre: *πότερος ὁ μέλλων διολύναι; lequel des deux doit perdre la vie?*

Le *πορφυρευτικὴν σέλα* du vers 263, que Barnès traduit, *purpuræ captantium tecta*, c'est-à-dire un lieu qui sert de retraite à ceux qui pêchent le coquillage dont on tire la pourpre, comme l'entend le P. Brumoy, a été pris, par le P. Carméli, pour un endroit qui sert d'asyle aux pêcheurs de corail; *laqual rupe a coloro, che coralli pescar solean, di tetto serviva: πορφύρεα* signifie-t-il donc du corail?

Au vers 538, *Ἐγήμεν Ἀυλίδι*, M. Dupuy pense qu'il faut lire *ἔγχευ' ἐν Ἀυλίδι*; ce qui ne change rien au sens.

Le *χαίετε* du vers 645 n'y signifie point, ce semble, *valet*, comme traduit Barnès, idée que les P. P. Brumoy & Carméli ont suivie: Oreste paroît dire, « loin de déplorer mon sort, qu'il vous inspire de la joie. »

Vers 1482.

Πέμψω δὲ καὶ τὰς δ' Ἑλλάδ' εἰς εὐδαίμονα
Γυναικας, ὥσπερ σὸν κέλευσμι' ἐφίεται.

Minerve ordonne de plus, qu'en mémoire de la délivrance dont Oreste lui fut redevable, lorsqu'il parut devant les juges de l'Arcopage, ce soit désormais une loi constante, que l'accusé soit absous, lorsque le nombre des suffrages sera égal : le texte porte,

Vers 1469.

Γνώμης διχαίας, ἔνεκ' ἐκπώσασάσε,
Καὶ πρὶν γ' Ἀρείοις ἐν πάρις ψήφους ἴσας
Κεῖνασ', Ὀρέσα, καὶ νόμισμι' εἰς ταυτόγε,
Νικᾶν, ἰσῆρεις ὅσις ἀν' ψήφους λάβει.

On rend le sens de ces paroles sans en développer la construction, qui est embarrassée : le mot νόμισμα est très-bon & très-énergique, ainsi il ne faut pas chercher à le remplacer, comme le jugeoit Scaliger; mais je crois qu'il régit le génitif γνώμης, & qu'il faut lire νόμισμι' ἔγω τόγε, ou ἔστω τόγε, au lieu de νόμισμι' εἰς ταυτόγε : *Iusti suffragii, quo te servavi monumentum, hæc sit sancita ac velut signata lex, ut ille iudicio vincat, qui paria suffragia habuerit.* C'est alors le même tour d'expression dont se sert ailleurs Euripide, pour rendre la même pensée.

Elect. vers
1268.

Καὶ τοῖσι λοιποῖς ὅδε νόμος πεθήσεται,
Νικᾶν ἴσας ψήφοις τὸν φεύγοντ' αἰεῖ.



SUJET DE LA IV.^e ÉGLOGUE DE VIRGILE.

L'OBJET des trois premières églogues de Virgile est plus simple & plus borné que celui de la quatrième; la première publie la bonté qu'avoit eue César-Octavien, surnommé dans la suite Auguste, de remettre le poëte en possession de sa chaumière & de son champ, aux portes de Mantoue; la seconde roule sur un jeune berger, qui, selon le témoignage d'Apulée, avoit pour maître Pollion, grand protecteur des gens de Lettres, & de Virgile en particulier; le même Pollion est loué dans la troisième, comme aimant & cultivant la poésie: « Pollion aime nos Muses, quoique champêtres.... Pollion compose aussi des vers, d'un genre plus élevé..... » Puis le poëte qui vous est attaché, ô Pollion, en venir au point où il est charmé de vous voir parvenu vous-même. » Pour la quatrième églogue, elle renferme aussi les louanges d'Octavien & de Pollion, mais sur des objets beaucoup plus magnifiques; Octavien est Apollon lui-même, qui règne pour le bonheur du genre humain; Pollion actuellement Consul, c'étoit l'an de Rome 714, voit expirer le siècle de fer, & à ce dernier des âges qui sont décrits dans Hésiode, natif de Cume, succède un nouvel âge d'or, où règneront l'abondance & la paix: la naissance d'un enfant divin opérera toutes ces merveilles, elle fera tressaillir de joie la machine du monde, la terre, les mers, la voûte céleste, & l'enfant dans son temps régira l'Univers, pacifié par les vertus de son père.

*Apolog. p. 416.
éd. Par. 1668.*

*Fabric. Bibl.
Græc. tom. I,
p. 182, seqq.*

C'est donc avec raison que Virgile commence l'églogue par invoquer, non des Muses simplement pastorales, mais les muses Siciliennes de Théocrite, qui sortent quelquefois de la sphère des bergers pour passer à des sujets étrangers, témoin, entre autres, la seconde Idylle, où le poëte Grec n'a pas tracé la moindre image pastorale. Que devient, après cette simple remarque, la critique pointilleuse, hasardée de nos jours contre

le premier vers de l'églogue latine? comme si Virgile n'avoit invoqué d'abord que les Muses pastorales, & qu'il leur eût ensuite fait prendre un ton élevé, qui ne pouvoit leur convenir. Rendons plus de justice aux bons ouvrages de l'antiquité, & pour notre propre intérêt même, préférons toujours la satisfaction de jouir des véritables beautés, au plaisir ingrat de les travestir en défauts. Mais pour nous borner à la partie historique de l'églogue, & à la personne de celui dont elle annonce la naissance, ne seroit-ce pas quelque enfant qui eût échappé jusqu'ici aux recherches des commentateurs de Virgile? C'est ainsi que M. de la Nauze débute, dans un Mémoire lû à l'Académie, dans lequel il recherche quel est cet enfant, que le poëte fait naître sous de si heureux présages.

Le 29 Janv.
1762.

*De Sybill.
Diff. 18.*

L'opinion qui rapportoit l'églogue à la naissance du Messie; a été la plus constamment suivie, depuis le règne de Constantin jusque vers le commencement du dernier siècle; elle a été amplement réfutée, sur-tout par Servatius-Gallæus, nous n'en dirons pas davantage. Celle qui dans la suite a eu le plus de vogue, regardoit la naissance d'un fils de Pollion, soit Asinius-Gallus, né l'an 713, pendant que son père étoit Consul désigné; soit un prétendu Saloninus, né l'année suivante, sous le consulat de son père, & mort neuf jours après sa naissance: deux sentimens proposés par Servius, & dépourvus également de vraisemblance, ne fût-ce que par le raisonnement suivant.

Après Romulus, fondateur de Rome, Jules-César a été le premier Romain qu'on ait mis au rang des Dieux; son apo théose est du commencement de l'an 712; & César-Octavien, son fils adoptif, appelé en conséquence, par une distinction singulière, *Divi filius*, fut dès-lors le seul des Romains en possession des honneurs & des titres d'une origine divine. Sur ce fondement la première églogue traitoit Octavien de Dieu, en l'an 713; & comment la quatrième auroit-elle prodigué à un fils de Pollion, dans la même année ou dans la suivante, les superbes titres d'un cher descendant des Dieux, d'un illustre rejeton de Jupiter, le père des Dieux, d'un fils qui régiroit un jour l'Univers à la place de son père? Pollion

étoit de famille plébéienne, &, en qualité de principal chef des troupes de L. Antonius & de Fulvie, il faisoit la guerre au jeune César, non-seulement en 713, mais encore au commencement de 714, où il n'avoit obtenu le consulat qu'à titre d'ennemi du même Octavien. Virgile donc, à moins d'avoir été le plus imprudent de tous les hommes, n'a pu assigner alors à Pollion, ou à ses enfans, une prérogative d'origine & un degré de fortune qui distinguoient la propre personne d'Octavien, & dont ce Prince étoit infiniment jaloux.

Ces raisons, & d'autres encore, ont engagé plusieurs Savans à chercher quelque enfant plus convenable par sa naissance & par ses liaisons de parenté; les uns se sont déterminés pour Marcellus, fils d'Octavie sœur du jeune César, idée dont Asconius avoit eu déjà quelque léger soupçon il y a plus de deux cents ans; les autres se sont arrêtés à Drusus, fils de Livie, né dans la maison d'Octavien trois mois après leur mariage. Mais l'éplogue porte pour caractère chronologique le consulat de Pollion, *te consule Pollio*; ainsi Marcellus, né l'an 712, puisqu'il atteignit sa vingtième année, selon Properce

Propert. III,
16, 15.
Dio, LIII,
p. 517.

auteur contemporain, & qu'il mourut en 731 selon Dion, ne sauroit être l'enfant dont Virgile a célébré la naissance: d'ailleurs Octavien n'avoit, en 712, que vingt-un ans; or à cet âge lui faire entendre, pour lui plaire, qu'il mourroit sans postérité, & qu'il auroit pour héritier le fils de sa sœur, c'eût été, dans le poëte le plus sensé qui fût jamais, une véritable folie; & quand il auroit été capable de hasarder de pareilles prédictions, Octavie, par prudence, auroit été la première à les supprimer. Lorsque dans la suite, en l'an 729, Auguste n'espérant plus avoir de fils, adopta Marcellus, en lui donnant sa fille Julie en mariage, le motif de l'adoption fut la qualité de gendre, non celle de neveu, *τῆτον μὲν ἄμα πᾶσι καὶ χαμῶτον ἐπιήσατο Κάισαρ*: avant cette élévation de Marcellus, l'avoir regardé comme de la famille des Césars, & comme leur

Plutarch, in
Antonio, l. I,
p. 255.

héritier présomptif, c'eût été faire outrage à César-Octavien. L'opinion en faveur de Drusus n'est pas mieux fondée, ni du côté de la chronologie, ni à aucun autre égard; Octavien,

Dion, XLVIII, p. 383. au commencement de l'an 716, selon Dion, épousa Livie;

quoique grosse de six mois d'un premier mariage; & Drusus, né trois mois après le second, n'étoit pas né par conséquent sous le consulat de Pollion, dès l'an 714. A peine fut-il venu au monde qu'il fut renvoyé à son père, par l'ordre d'Octavien; & malgré ce fait, attesté par l'histoire, on voudroit que Virgile, plus inconsideré cent fois que les mauvais plaisans de Rome, qui badinoient sur cette naissance, eût affecté de la célébrer à grand bruit, comme étant celle du propre fils & de l'héritier naturel d'Octavien: le poète auroit donc osé adjuger à ce Prince un enfant qu'il délaivoit, & donner atteinte en même temps à la vertu de Livie, qui se piquoit de régularité, à l'honneur de son premier mari, qui vivoit encore, & aux prérogatives de Tibère, qui étoit leur fils aîné. Virgile étoit trop judicieux pour offenser en voulant plaire, & il étoit trop conséquent pour caractériser par le retour de la vierge Astrée, *jam redit et virgo*, & par la faveur de la chaste Lucine, *casta fave Lucina*, la naissance d'un fruit qui auroit été illégitime. Ce qu'il y a de plus étrange c'est d'avancer, comme on l'a fait, que par le vers *incipi parve puer risu cognoscere matrem*, le poète prétende inviter les parens de Drusus, Octavien & Livie, à rire aux dépens du mari qu'ils ont dupé. En voilà plus qu'il n'en faut pour faire voir que la pièce de Virgile est encore moins applicable à Drusus qu'à Marcellus, ou qu'à un fils de Pollion.

*Ant. Bourgeois,
ad Virg. opera.*

Comment chercher présentement, dans l'histoire de ces temps-là, un enfant dont l'origine & les hautes destinées, ne le cédant en rien à toute la grandeur d'Octavien, ne puissent convenir qu'à un fils d'Octavien lui-même? Mal-à-propos un nouvel éditeur de Virgile a-t-il cru trouver le dénouement de la difficulté, en imaginant que Livie accoucha d'un enfant mort vers l'an 717 ou 718, & que Virgile avoit composé l'épique dans le temps de la grossesse. Mais, en premier lieu, il se seroit écoulé pour lors trois ou quatre ans depuis le consulat de Pollion, & c'est se jouer du témoignage de Virgile, que de prétendre qu'en disant *consul*, il ait voulu dire *consulaire*.
En

En second lieu, toute grossesse de Livie, depuis la naissance de Drusus, est contredite par l'histoire, puisque l'antiquité regardoit Octavien & Livie comme incapables d'avoir jamais eu d'enfant l'un de l'autre: *Est quædam privatim*, dit Pline, *dissociatio corporum; & inter se steriles, ubi cum aliis junxere, gignunt, sicut Augustus & Livia*. Ce n'est donc point d'un de leurs enfans, c'est de Drusus, né trois mois après leur mariage, que Suétone a parlé: *Ex Livia nihil liberorum tulit, cum maximè cuperet: infans, qui conceptus erat, immaturus est editus*. Ce témoignage, qu'on voudroit faire servir à renverser l'autorité de Pline, ne sert qu'à la confirmer, & par conséquent l'objet de la muse de Virgile n'étoit point un enfant que Livie portât dans son sein.

Hist. Nat.
VII, 13.

Suéton, II,
63.

Quant à la composition de l'éplogue dans le temps d'une grossesse, la remarque paroît juste & certaine; le poëte implore le ministère de Lucine, divinité des femmes enceintes, qui devoit présider à l'accouchement; il dit que l'enfant recevra la vie, & que sa naissance fera finir le siècle de fer & recommencer l'âge d'or; en un mot, il ne cesse d'accumuler des circonstances qu'on ne peut entendre que d'une naissance prochaine. Il a donc fait ce qui est arrivé aussi à d'autres poëtes dans de pareilles conjonctures, c'est de saisir le temps d'une grossesse, pour annoncer d'avance à des parens un enfantement propre à les flatter; ce sera toujours un fils plutôt qu'une fille, & ce fils sera toujours un prodige; on se hâte d'en divulguer prématurément l'horoscope, de peur que l'évènement ne vienne à la déranger, & à faire perdre à l'auteur une occasion de signaler son zèle & son talent. Voilà ce que Virgile a voulu faire pour Octavien, & la grossesse intéressante pour ce Prince n'est pas difficile à découvrir, puisqu'entre les différentes femmes qu'il prit successivement, il n'y en eut qu'une qui devint grosse, & qu'elle le fut une seule fois.

Servilia, qu'il avoit d'abord fiancée, fut renvoyée avant la célébration des noces; Clodia, qu'il épousa peu après, fut renvoyée aussi avant la consommation du mariage; Scribonie ensuite, qui remplaça Clodia, le rendit père de la fameuse

Julie; & Livie, qu'il épousa depuis & qui lui survécut, a été réputée stérile par rapport à lui. La grossesse de Scribonie a donc été celle qui a donné matière aux vers de Virgile, & toutes les circonstances rassemblées dans l'éplogue confirment pleinement cette idée.

Première circonstance; le consulat de Pollion. Octavien avoit épousé Scribonie dans les premiers mois de ce consulat, selon *Dio, XLVIII, p. 366.* le témoignage de Dion, & de ce mariage naquit la fameuse Julie, à la fin de la même année 714, puisque, selon le même Dion, Octavien répudia Scribonie après en avoir eu une fille, & que la répudiation se fit le jour même d'une fête, qu'il célébroit au commencement de 715 : la grossesse de Scribonie, déjà donc fort avancée dans les derniers mois de 714, offroit à la muse de Virgile un événement prochain, qui devoit dater du consulat de Pollion, & combler de joie César-Octavien.

Seconde circonstance; la paix de Brunduse. Les deux triumvirs Octavien & Antoine mirent bas les armes, & conclurent la paix ensemble à Brunduse, en 714; les articles du traité furent dressés par le consul Pollion & Fontéius-Capito, du côté d'Antoine, & par Agrippa & Mécénas, du côté d'Octavien; après quoi les deux Triumvirs vinrent ensemble passer à Rome les derniers mois de la même année 714. Pendant que les Romains se livroient alors à tous les transports de la plus vive allégresse, Virgile, de son côté, annonçoit la paix, l'abondance, les plus grandes merveilles, & la naissance prochaine d'un enfant qui régirait un jour l'Univers, que les vertus de son père venoient de pacifier : *Pacatumque reges patriis virtutibus orbem.*

Troisième circonstance; la réconciliation de Pollion avec Octavien. Pollion, partisan déclaré d'Antoine, avoit fait la guerre au jeune César pendant l'année 713, & il la faisoit encore en Illyrie lorsque, vers le milieu de son consulat, en 714, il revint en Italie pour travailler à la paix de Brunduse, dont l'un des articles mit l'Illyrie dans le partage d'Octavien; le Consul repartit bientôt après, & alla continuer pour Octavien une guerre qu'il avoit commencée pour Antoine : la circonstance

étoit unique, pour autoriser un poëte à joindre aux louanges d'Octavien celles de Pollion, jusque-là son ennemi. Virgile dit donc au Consul, sur son retour en Illyrie, que s'il reste encore quelque mauvais levain de l'assassinat de Jules-César, ses exploits vont effacer jusqu'aux derniers vestiges de cet attentat, & donner le calme à l'Univers : *Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri, irrita perpetuâ solvent formidine terras*. Le succès de cette guerre de Pollion fut mieux prévu que celui des couches de Scribonie ; le Proconsul, de retour à Rome l'année suivante, 715, triompha des Parthini le 25 d'octobre.

Grut. Inscript.
p. 297.

Quatrième circonstance ; un projet de guerre maritime. *Paucatamen suberunt priscae vestigia fraudis, quæ tentare Thetini ratibus, &c.* Octavien & Antoine, au milieu des réjouissances de Rome pour la paix de Brunduse, firent des préparatifs, selon Dion, pour aller faire la guerre en Sicile à Sextus-Pompée ; les suites de ces préparatifs furent de mettre la famine dans Rome, & d'y exciter une cruelle sédition contre les deux Triumvirs dans les derniers jours de la même année 714, comme Dion l'a remarqué. Peu avant la famine, Virgile célébroit les approches de la guerre par mer, & dans le temps de la famine le peuple mutiné força les Triumvirs à la paix avec le fils du grand Pompée : de même aussi peu avant la famine Virgile, dans la même églogue, parloit d'Octavien sous le nom d'Apollon ; & pendant la famine les Romains reprochoient au même Octavien, selon Suétone, le goût d'emprunter la figure d'Apollon dans ses parties de plaisir. Trop souvent, soit raison, soit caprice, la même action dont on aura fait honneur à quelqu'un, vient ensuite à lui faire tort.

Dio, XVIII ;
p. 376.

Ibid. p. 378.

Sueton, II, 70.

Cinquième circonstance ; l'époque de l'empire d'Octavien en Occident. Quoique cette époque ait échappé aux chronologistes, elle n'en est pas moins certaine par les anciens monumens. On sait que le prénom d'Empereur désignoit un pouvoir réel & permanent, par une signification bien différente du simple titre *Imperator*, qui marquoit un exploit de guerre, ou tout au plus un commandement passager. Jules-César avoit aigri les esprits, selon Suétone, en se faisant donner ce prénom

Sueton, I, 76.

196 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

*Dio, LIII,
p. 494.*

d'Empereur; & Dion ajoute, que cette qualité lui fut décernée, pour lui & pour ses descendans. Le jeune César, trop heureux d'abord d'avoir pu hériter des biens & du nom de son père adoptif, ne s'étoit pas pressé pour le titre d'Empereur en prénom; & les quatre années de trouble, qui s'étoient écoulées depuis la mort du premier Empereur jusqu'à la paix de Brundisè, n'avoient pas permis encore au nouvel héritier, de faire revivre si promptement le titre impérial. Mais aussi-tôt après la paix de Brundisè, le titre reparut à l'entrée solennelle que les deux Triumvirs firent en triomphe dans la ville de Rome; Octavien avec la qualité d'Empereur en prénom & de Triumvir, & Antoine avec celle de Triumvir seulement, suivant une ancienne inscription des marbres capitolins. IMP. CAESAR. DIVI. F. C. F. III. VIR. R. P. C. OV... QVOD PACEM. CVM. M. ANTONIO. FECIT. M. ANTONIVS. M. F. M. N. III. VIR. R. P. C. OVAN.. QVOD. PACEM. CVM. IMP. CAESARE. FECIT. Le même prénom se

*Num. Ant.
Tab. 13.
Fam. Rom.
Julia, 60.
Oper. Select.
p. 696.*

*Dio, II, pag.
895 & seq.*

trouve répété peu après sur diverses médailles du jeune César; une de Pembrock, de l'an 716; une de Vaillant, de l'an 718; deux du P. Hardouin d'environ la même année, toutes avec le titre aussi de Triumvir, comme dans l'inscription. On voit par-là que l'inscription, étant le plus ancien de tous ces monumens, détermine l'époque de l'empire d'Octavien à l'année 714.

Dion semble dire au contraire, qu'Octavien ne prit la qualité d'Empereur, que depuis la fin du Triumvirat, & plus précisément en l'an 725: mais l'écrivain parle en cet endroit du pouvoir impérial, tant sur la partie orientale que sur la partie occidentale de l'empire Romain. Après la mort d'Antoine, & après la réunion des deux parties de l'empire, Octavien consulte en 725, s'il ne renoncera pas au gouvernement de l'État: Mécénas lui propose de le garder avec le titre, ou de Roi, ou de César, ou d'Empereur; & l'on s'en tint à ce dernier. Il n'y a dans ce récit de Dion rien d'incompatible avec l'inscription & les médailles, rien qui empêche que César-Octavien n'eût déjà reçu le même titre en 714, & n'eût exercé conséquemment, dès la même année, la dignité impériale en

Occident, pendant qu'Antoine tenant encore l'Orient sous sa domination, & que Lépide, l'autre Triumvir régissant l'Afrique, ne pouvoient l'un & l'autre que fermer les yeux sur le nouveau titre de leur collègue : c'étoit donc pour Virgile une belle occasion de dire, quatre ans après la mort du premier Empereur, que le second commençoit à régner, *jam regnat Apollo*. Et comme le mot *regnat* auroit pu blesser la délicatesse des Romains, le Poëte a eu l'attention d'adoucir le terme, en le faisant tomber figurément sur une Divinité, dont le nouvel Empereur aimoit à prendre le nom & la ressemblance.

C'est ainsi que la quatrième églogue rassemble avec soin les circonstances historiques des derniers mois de l'an 714 ; la grossesse avancée de Scribonie ; le consulat de Pollion ; les réjouissances de Rome pour la paix de Brunduse ; le rétablissement de Pollion dans les bonnes grâces d'Octavien ; le projet d'une guerre maritime contre Sextus-Pompée, & l'époque de l'empire d'Octavien en Occident, pour flatter tour-à-tour l'Empereur & le Consul par les endroits les plus sensibles. Il sera facile, au moyen de cette clef, de découvrir toutes les allusions des autres traits semés dans l'églogue ; & il ne restera plus qu'à fixer le véritable sens des quatre derniers vers :

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem,

Matrî longa decem tulerum fastidia menses ;

Incipe, parve puer ; cui non risere parentes,

Nec Deus hunc mensâ, dea nec dignata cubili est.

Le Poëte suppose Scribonie à terme, & il exhorte l'enfant à donner à sa mère, pour première satisfaction, le plaisir de le voir venir au monde sans rien de difforme. Celui qui naquit, ajoute Virgile, sans causer cette joie à ses parens, c'est-à-dire Vulcain, selon l'interprétation de Servius sur cet endroit de l'églogue, fut chassé du Ciel à cause de sa difformité : la mythologie grecque disoit, qu'on l'en chassa d'abord après sa naissance, *γερόμενον*, & que dans la suite il lui fallut user de finesse, pour engager les Dieux à le reconnoître, & à lui

Pausan. I, 20.

redonner une place parmi eux. Tel est le sens de l'exhortation faite à l'enfant, immédiatement avant sa naissance.

Cependant la prédiction pour un fils ne s'étant point accomplie, & la place du fils, qui devoit parvenir au comble de la gloire, ayant été remplie par une fille, qui fut le scandale de Rome, & l'opprobre de la maison des Césars; le peu d'intérêt qu'on prit depuis au véritable objet de l'églogue, ou peut-être l'intérêt qu'on eut à la faire oublier, y répandit bientôt des nuages. Asinius-Gallus, fils de Pollion, se vanta dans la suite du temps, que l'églogue avoit été faite en son honneur; Asconius le lui avoit entendu dire, selon un récit de Servius; mais, si le rapport de l'églogue à la personne de Gallus eût passé pour constant, ni Gallus n'auroit été dans le cas d'en instruire Asconius, ni Asconius de remarquer la prétention singulière de Gallus, ni Servius d'aller chercher, comme il a fait, un autre fils de Pollion, un prétendu Saloninus, dont la dénomination répugneroit même à la chronologie de ces temps-là. Au milieu de tous ces embarras, heureusement les seuls vers du Poète, rapprochés des évènements de l'histoire, disent assez clairement, que l'enfant, qu'il imaginoit, étoit le fruit même que Scribonie portoit encore dans son sein, & dont elle accoucha dans les derniers jours de l'an 714.



OBSERVATIONS

Sur les plus anciennes Peuplades de la Grèce.

L'ORIGINE des anciens peuples de la terre a été inconnue à tous les écrivains du paganisme; ils n'ont débité, sur ces premiers temps du monde, que des fables & des absurdités; si les plus éclairés d'entre eux présentent quelques foibles lumières, ils paroissent les avoir puisées dans les livres de l'Écriture-Sainte, & dans le commerce qu'ils ont eu avec les Juifs. Ces livres sacrés nous apprennent que toutes les nations ne composent qu'une seule & grande famille, qui a eu pour tige commune Adam au temps de la création, & ensuite Noé dans le renouvellement qui suivit le déluge. Des trois fils de ce Patriarche, sortirent les chefs des peuples, qui de proche en proche se répandirent dans les différentes parties de la terre. L'Écriture marque l'ordre & la suite de ces premières peuplades & les différens pays où elles se sont répandues. Ce détail est intéressant pour la religion & pour l'histoire du genre humain; aussi la plupart des interprètes de l'Écriture se sont appliqués à en donner l'explication.

Il est difficile de fixer la position de tous ces peuples, qui sont nommés par Moïse. Souvent les peuples & les pays ont changé de nom; ces changemens ont dû arriver, lorsqu'il s'est fait quelque transmigration de peuples, ou une nouvelle division de pays dans l'ordre politique. Les Perses étendirent leur domination vers l'Occident depuis l'Euphrate jusqu'à la mer Égée; ils parloient une langue différente de celle des anciens habitans de cette partie de l'Asie. Quoique Darius, fils d'Hystaspe ait fait, au rapport d'Hérodote^a & de Platon^b, une nouvelle division des provinces de son empire, nous ne voyons point que les Perses aient changé dans l'Asie mineure les noms de peuples & de lieux; mais les Grecs, sous Alexandre le Grand & les successeurs, firent plusieurs changemens; la

Genèse, ch. x.

^a Lib. III.

^b L. III, de Leg.
apud Usserium.
An. 521 avant
J. C.

plupart des villes de Syrie & de Mésopotamie quittèrent alors leur nom ancien pour prendre un nom grec ; on en trouve aussi des exemples en Égypte. Comme l'Arabie, par sa situation & par la qualité du pays, a été moins exposée à l'invasion des étrangers, elle a souffert moins de changemens dans la situation & dans les noms de ses anciens peuples ; aussi retrouve-t-on assez facilement en Arabie, les anciennes peuplades qui sont décrites par Moïse.

Pour l'intelligence du x.^e chapitre de la Genèse, il semble que l'on doit considérer les temps & les circonstances dans lesquelles il a été écrit ; Moïse connoissoit les faits qui s'étoient transmis par tradition dans la succession des Patriarches : de plus, il avoit été instruit dans les sciences des Égyptiens, & il devoit avoir connoissance des peuples qui étoient alors connus des Égyptiens mêmes. L'Arabie, l'Éthiopie, la Libye étoient les pays voisins de l'Égypte ; Scésostris avoit porté ses conquêtes jusque dans la Perse, en Colchide, dans l'Asie mineure & même dans la Thrace ; des colonies Égyptiennes avoient déjà passé dans la Grèce : telle étoit alors l'étendue des connoissances géographiques des Égyptiens. Il semble qu'on doit renfermer dans ces limites les peuplades qui sont décrites par Moïse ; l'Écrivain sacré n'aura parlé que des peuples qui lui étoient connus ; son objet étoit d'instruire les Israélites d'une vérité importante pour le maintien de la charité & de la société, que tous les hommes sont frères, & qu'ils descendent d'un père commun ; il remonte, par la tradition, à Noé, la tige commune & immédiate, & il fait voir que des trois fils de ce Patriarche sont sorties toutes les nations qui étoient alors connues des Israélites.

Après ces réflexions préliminaires, M. l'abbé Belley examine quels furent les premiers habitans de la Grèce ; son objet est de proposer quelques règles de critique pour l'intelligence du récit de Moïse, & de présenter sous un point de vue l'établissement des premières peuplades de la Grèce.

Tous les interprètes de l'Écriture conviennent que la Grèce fut primitivement habitée par les enfans de Javan, l'un des fils de

de Japheth; il est certain que la Grèce est nommée *Javan* dans le texte de l'Écriture & dans les langues syriaque & chaldaïque (a): ce nom s'est conservé dans la dénomination des Ioniens, l'un des anciens & des plus illustres peuples de la Grèce; Homère les nomme *Ιάονες*, d'une manière qui rappelle sensiblement leur origine (b). Il paroît que les Orientaux comprenoient sous le nom de *Javan* la Grèce proprement dite, & même la Macédoine, comme on le voit dans Daniel; & , suivant le scholiaste d'Aristophane, les étrangers donnoient le nom d'Ioniens à tous les Grecs en général: *πάντας τὸς Ἑλλήνας Ιάονας οἱ βάρβαροι ἐκάλουν*. Le nom d'Ionie est resté approprié aux colonies Grecques qui furent établies, après la guerre de Troie, sur la côte de la mer Égée, en Asie.

Ch. VIII;
v. 21.
In Acharnan,

Le nom de *Javan* exprimant la Grèce en général, il semble qu'on doit fixer dans ce pays les peuples descendans de *Javan*; Moïse nomme ainsi les chefs ou pères de ces peuples: *Les enfans de Javan furent Éliſa & Tharſis, Ceſim & Dodanim*. Les deux derniers noms expriment plutôt un peuple, une multitude, qu'un homme particulier: nous allons voir, dans des articles ſéparés, quels furent les pays habités par ces premières Tribus.

Gen. X, v. 4;

É L I S A.

La peuplade nommée par Moïse *Éliſa*, paroît avoir habité le Péloponnèse, & c'est l'opinion de Bochart: cette partie de la Grèce a été peuplée dès les premiers temps connus; on ſait que les royaumes de Sicyone & d'Argos ſont les plus anciens de la Grèce. Le nom d'*Éliſa* s'est conservé ſans altération dans celui d'*Élis*, partie conſidérable du Péloponnèse, dont les habitans remontent à la plus haute antiquité, & l'on ne voit pas qu'ils aient reçu de colonies d'aucune autre Nation. Plusieurs ſiècles après Moïse, le Péloponnèse portoit encore le nom d'*Éliſa* ou *Éliſchah*, du moins on peut l'inférer d'un paſſage d'Ézéchiël; ce Prophète décrivant les richesses de Tyr, parle

Ch. XXVII;
v. 7.

(a) Les plus ſavans Juifs modernes prononcent *Iaoüan*.

(b) Les lettres radicales ſont les mêmes.

*Plin. l. IX, 36.
Paus. in Lacon.*

Plut. in Alex.

de la pourpre qu'on y transportoit des îles d'Élisa. La pourpre du Péloponnèse étoit fort estimée des Anciens; Pline & Pausanias font mention d'une pêche de pourpre, c'est-à-dire du coquillage d'où elle se tiroit, sur la côte de Laconie; mais la plus renommée étoit celle d'Hermione, ville de l'Argolide: Plutarque rapporte qu'à la prise de Suses par Alexandre, on trouva dans cette ville le poids de cinq mille talens de pourpre d'Hermione, qui y avoit été rassemblée depuis cent quatre-vingt-dix ans, & qui conservoit encore toute sa fleur & sa première fraîcheur.

Si l'on répond que le Péloponnèse n'est point une île, & qu'Ézéchiel parle des îles d'Élisa au pluriel, on fait que les Orientaux donnent souvent le nom d'île à des pays qui ne sont que des presqu'îles, & le nom même de Péloponnèse signifie *île de Pélops*. La pourpre se pêchoit encore en plusieurs îles de la mer Égée, à Cos, à Carpathos; celle de Cythère, près de la côte du Péloponnèse, étoit fort recherchée: il n'est donc pas étonnant qu'Ézéchiel ait parlé des îles d'Élisa au pluriel.

Toutes ces convenances réunies indiquent que le peuple nommé *Élisa* ou *Élischah* par Moïse, occupoit de son temps le Péloponnèse.

T H A R S I S.

*3. Reg. X,
vers. 22.
2. Paralip.
IX, 21.*

*Judith, II,
vers. 13.*

*Ez. XXXVIII,
vers. 13.*

Il est difficile de fixer ce pays habité par les descendans de Javan; les Israélites donnoient le nom de *Tharsis* ou *Tarshih* à différens lieux, situés dans des contrées fort éloignées l'une de l'autre. Les flottes de Salomon faisoient en trois ans le voyage de Tharsis, d'où elles apportoitent de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des singes & des perroquets: ce lieu devoit être en Afrique, sur la côte d'Éthiopie, & on y alloit par la mer Rouge. Il y avoit un autre Tharsis en Arabie, vers la mer Rouge, du moins on lit, dans l'histoire de Judith, qu'Holferne pilla tous les enfans de Tharsis & les enfans d'Ismaël; & Ézéchiel nomme *Seba*, *Dedan* & les marchands de Tharsis comme habitans de pays voisins. Un autre Tharsis étoit situé

sur les côtes de la Méditerranée; Jonas s'embarqua à Joppé sur un vaisseau qui faisoit route vers ce lieu, d'où il résulte que les Israélites nommoient Tharsis des lieux maritimes célèbres par le commerce.

Jon. I, v. 13.

Il n'est pas vraisemblable que le fils de Javan ait donné le nom aux Tharsis d'Éthiopie & d'Arabie. Bochart pense que le Tharsis de la Génèse est le *Tartessus* d'Espagne; mais les premiers voyages des Phéniciens en Espagne sont postérieurs au temps de Moïse.

Le Tharsis de Jonas, suivant l'opinion de M. l'abbé Belley, étoit la ville de Carthage : Dieu avoit ordonné au Prophète d'aller à Ninive, & d'y prêcher la pénitence; au lieu d'obéir, il s'embarque à Joppé pour s'enfuir à Tharsis, en prenant une route opposée à celle de Ninive; dans ce temps-là Tyr, Sidon & les autres villes de cette côte commerçoient à Carthage.

* Établie vers l'an 854 avant J. C.

Cette ville, colonie Tyrienne *, située vers le milieu de la Méditerranée, étoit l'entrepôt du commerce de l'Orient & de l'Occident, elle devint en peu de temps très-puissante, & tira ses principales richesses de l'Espagne, d'où elle transportoit à Tyr de l'argent, du fer, de l'étain & du plomb; Ézéchiél parle ainsi à la ville de Tyr, *Carthaginenses negotiatores tui, à multitudine cunctarum divitiarum, argento, ferro, stanno, plumboque, repleverunt mundinas tuas*; & dans le texte, au lieu de *Carthaginenses negotiatores tui*; on lit Tharsis, *negotiatix tua*. Carthage étoit donc encore une autre Tharsis, qui faisoit au temps d'Ézéchiél le commerce d'Espagne, comme on le voit par le traité d'alliance, conclu entre les Romains & les Carthaginois, après que les Rois furent chassés de Rome.

Ezech. XXVII; vers. 12.

Vers l'an 560.

Polyb. l. III.

Après cette explication, il semble que Tharsis ne peut être la ville de Tarse en Cilicie : cette ville n'a jamais été célèbre par le commerce; au rapport de Strabon, elle fut fondée par les Argiens, qui coururent le monde avec Triptolème pour chercher Io; & si le témoignage d'Aristobule est vrai, elle fut bâtie par Sardanapale dernier roi d'Assyrie dans des temps postérieurs.

Strab. l. XIV, p. 673.

Vers l'an 590;

Pour découvrir le Tharsis de Moïse, il faut réunir deux

circonstances; 1.^o que ce lieu ne fût pas fort éloigné de la Grèce, qui est le pays de Javan, père de Tharsis; 2.^o que ce pays ait été dans les plus anciens temps renommé par son commerce & par la navigation. Or ces convenances se trouvent dans l'île de Crète, qui est voisine du Péloponèse; cette île possédoit l'empire de la mer avant la guerre de Troie; Minos avoit une flotte, il s'empara des îles voisines, & y envoya des colonies. Ce Prince navigua en Sicile; & les Crétois dans ces temps-là établirent des colonies dans la Japygie en Italie, suivant le témoignage d'Hérodote, de Strabon & d'Athénée. Crète peut donc être regardée comme le Tharsis de Moïse, étant un pays maritime, dont le commerce & la navigation ont fleuri dans des temps voisins de celui de Moïse. Le culte de Jupiter a pris naissance dans cette île, & il avoit passé en Égypte & à Thèbes, dès les premiers temps; au rapport d'Hérodote, l'île de Crète est donc un pays anciennement connu des Égyptiens.

D'où il résulte que Tharsis n'est point le nom d'un lieu particulier; & qu'il a été appliqué dans l'Écriture à des lieux fort différens, mais, qui cependant ont été tous situés sur la mer; on lit dans la Vulgate, *ululate naves maris*; & dans le texte, *naves Tharsis*; d'où il suit que le Tharsis de Moïse peut être approprié à l'île de Crète.

C E T T I M.

Si la position de *Tharsis* souffre des difficultés, celle de *Cettim* n'est pas moins obscure; peut-être ce nom a-t-il été commun à différens pays; du moins est-il bien difficile d'attribuer à un seul lieu les différens textes de l'Écriture.

Il s'agit ici du *Cettim* ou *Chittim* de la Genèse, & comme il étoit un des fils de Javan, il est probable que le peuple qui en descendoit, habitoit près de la Grèce, qui étoit le pays de Javan, & alors la Macédoine peut être considérée comme le pays de *Chittim*; aussi Alexandre, le chef des Grecs contre les Perses, est-il nommé par Daniel *le roi de Javan*; & l'auteur du premier livre des Machabées désigne plus particulièrement

Thucyd. l. I.

*Arist. Polit. II,
cap. 10.*

Diod. lib. IV.

Herod. l. VII.

Strab. lib. VI.

p. 279, 289.

Athen. l. XII.

c. 5.

*Isaïe, XXXIII,
vers. 1.*

la patrie de ce Prince, en disant qu'il est sorti de la terre de Cethim, ἐκ τῆς γῆς Χετιμ; & ensuite, il appelle Persée dernier roi de Macédoine, le roi de Kétéens, Κιπέων βασιλέα. La Macédoine étoit connue sous ce nom par les Grecs; on lit dans Hétychius, Μακεττία ἢ Μακεδονία, & même dans les auteurs latins, *Philippus Amyntæ Macetiæ rex, &c.*

C. I, vers. 1.

C. VIII, v. 9.

A. Cell. l. IX,

c. 3.

Au reste, il paroît que le nom de Chittim est souvent pris pour les pays occidentaux, & en particulier pour l'Italie, quoiqu'elle ne fût pas distinctement connue au temps de Moÿse. On lit dans la prophétie de Balaam, *venient in trieribus de Italiâ superabunt Assyrios, vastabuntque Hebræos, & ad extremum etiam ipsi peribunt*; & dans le texte, *& naves (venient) a parte Chittim, & affligent Aschur, & affligent Eber*. Cette prophétie peut s'appliquer aux Romains, lorsqu'ils ont asservi les rois de Syrie & la Judée.

Num. XXIV^a
vers. 24.

Au temps du prophète Isaïe, les Orientaux, par le commerce des Phéniciens, connoissoient l'Italie, les îles voisines de l'Italie & l'Espagne. Ce Prophète parle ainsi de Cethim: *Onus Tyri, ululate naves maris* (dans l'Hébreu, *naves Tharsis*) *quia vastata est domus unde venire consueverant; de terrâ Cethim revelatum est eis*. « La ville de Tyr sera détruite, poussez de grands cris, vaisseaux qui faites le commerce de Tharsis; le port, les arsenaux qui vous recevoient ne seront plus, ils seront « ruinés; & cette désolation vous sera révélée de Cethim, dans « le cours de vos voyages, lorsque vous toucherez aux îles de « Cethim (la Sardaigne, la Sicile où les Tyriens avoient des « colonies & des établissemens): vous apprendrez que Tyr, « la Reine de la mer, a été assiégée, prise & ruinée (par Nabuchodonosor): poussez des cris & des hurlemens ».

Isaïe, XXXIV^a
vers. 1.

Ibid. vers. 12.

Et peu après, *Virgo, filia Sidonis; in Cethim consurgens transfreta, ibi quoque non erit requies tibi*. « O vous! superbe Tyr, fille de Sidon, qui êtes dans l'oppression, levez-vous, « passez la mer, transportez-vous en Chittim (où vous avez « des habitations), & vous n'y ferez pas encore en repos. « Le Seigneur a comindé & a donné les ordres contre cette « ville, enrichie par le commerce, *adversus Chanaan*, pour «

Vers. 11.

détruire les grands & les puissans qui l'habitent : » *Dominus mandavit adversus Chanaan, ut contereret fortes ejus.* En réunissant ces passages de la prophétie contre Tyr, il est visible que Cethim signifie les îles dépendantes d'Italie, dans lesquelles les Tyriens avoient établi des colonies, & où leurs négocians de Tharhis devoient apprendre la ruine de la ville. Jérémie parle aussi des îles de Cethim, en adressant la parole aux Israélites, *transite ad insulas Cethim, & videte*; & suivant Ézéchiël, les Tyriens tiroient de ces îles des bois pour la construction de leurs vaisseaux. *Fecerunt prætoria de insulis Italiae*, dans le *Cap. II, v. 10.* texte, *de insulis Chittim.*

Ezech. xxvii, vers. 6.

Daniel, dans sa prophétie contre Antiochus-Épiphanes, nomme aussi l'Italie Chittim. *Et venient super eum trieres & Romani* (dans l'Hébreu, *venient naves Chittim adversus eum*); *& percutietur & revertetur, & indignabitur contra testamentum sanctuarii, & faciet.* Le Prophète annonce ici la colère dont Antiochus fut transporté, lorsque Popilius, au nom du Sénat & du peuple Romain, l'obigea de sortir de l'Égypte.

Il résulte de ces passages, que le nom de Chittim ou de Cethim dans l'Écriture a été appliqué à une partie de la Grèce, à l'Italie & aux îles adjacentes. Le nom de Cethim signifie plutôt un peuple qu'un homme particulier; l'Italie, au moins la partie méridionale, a été peuplée par les Grecs, & probablement par des peuples sortis de Macédoine & d'Illyrie, qui auront fait le tour du golfe Adriatique; & alors il n'est point étonnant que le nom de Cethim approprié au temps de Moysé à une partie de la Grèce ou de la terre de Javan, ait été ensuite communiqué à l'Italie & aux îles qui en dépendent.

D O D A N I M.

Bochart pense qu'on doit lire *Rhodanim* en substituant la lettre *Resh* au *Daleth*; mais ce Savant paroît adopter ce changement pour pouvoir placer les descendans de Javan dans la Gaule aux environs du Rhône; il n'est pas probable que les Celtes ou Gaulois fussent connus en Orient du temps

de Moyse; & les preuves que Bochart emploie sont uniquement fondées sur des étymologies arbitraires.

En suivant le plan qui a été proposé au commencement de ce Mémoire, il est plus naturel de placer ces peuples dans le voisinage de la Grèce. Il n'est guère croyable que ce soient les habitans de l'île de Rhodes, cette île est trop peu considérable pour avoir été le partage d'un fils de Javan; d'ailleurs le nom de Rhodes ne paroît pas original & primitif, comme on peut le voir dans Bochart.

On peut conserver la leçon *Dodanim*, qui paroît la plus autorisée; ces peuples sont probablement les anciens habitans de l'Épire, voisins de la terre de Javan. L'oracle de Dodone en Épire étoit le plus ancien de la Grèce, il avoit été établi par les Pélasges, les premiers habitans de ce pays; τὸ ἱερόν Πελασγικὸν ἔξαρχὸς ὑπῆρξεν, dit Strabon au livre IX; & au livre VII, Πελασγῶν Ἰδρυμα, οἱ δὲ Πελασγοὶ τῆς πατρὸς ἐμάδα δινάτευσάντων ἀρχαῖότατοι λέγονται: c'est pourquoi Homère nomme Jupiter de Dodone, Pélasgique:

Ζεῦ, ἀνα Δωδωναῖε, Πελασγικῆ, τίλοδε ναίων.

& Hérodote assure que l'oracle de Dodone est le plus ancien de la Grèce.

Le pays de Dodone ou d'Épire devoit être connu en Égypte dès les premiers temps; Hérodote rapporte que la première prêtresse de Dodone passa en Grèce, de Thèbes en Égypte, où le culte de Jupiter étoit établi.

Le peuple *Dodanim* de la Genèse, suivant ces circonstances réunies, doit être cet ancien peuple de Pélasges, qui étoient les maîtres de l'Épire. On sait que ces Pélasges étoient une nation errante, πολύπλανον τὸ ἔθνος, dit Strabon, & que c'étoit, suivant Thucydide, le nom commun de plusieurs peuples, avant qu'ils eussent formé des États policés. Le nom de Dodone a beaucoup de rapport avec celui de Dodanim; & ce qui est à observer, le nom de Pélasges, peuples sans habitation fixe, est analogue au Dodanim de l'Écriture: *Did*, *Dod*, suivant Bochart, signifie en hébreu *Vagatio*; & la

Page 183.

P. 402.

P. 327.

Lib. XVI,

v. 233.

Lib II,

Ibid,

Lib. XIII,

p. 621.

Lib. I,

Page 516.

fameuse Didon a été ainsi nommée par les Phéniciens, à cause de ses voyages & de sa vie errante, comme on lit dans le grand étymologique: τῇ γὰρ Φοινίκων φωνῇ τὴν πλανήτην Διδῶν ὠνομαζομένησι.

Il résulte de cette discussion, que *Javan*, l'un des fils de Japheth est le père des Grecs en général, que son nom s'est conservé dans celui d'Ioniens; qu'au temps de Moïse, les descendans avoient établi des peuplades; savoir, *Elisa* dans le Péloponnèse; *Tharsis* en Crète & dans les îles voisines; *Cethim* au nord de la Grèce, proprement dite, en Macédoine, & *Dodanim* en Épire.

On ne fait pas positivement quelle route auront suivi ces premières colonies pour passer dans la Grèce. M. l'abbé Belley pense que les enfans de Javan sortis de l'Orient auront habité de proche en proche la côte méridionale de l'Asie mineure, jusqu'à la mer Égée, d'où ils se seront étendus jusqu'à l'Hellespont; ils auront tenté le passage du détroit sur des radeaux, soit qu'ils fussent referrés par le nombre, ou poussés par d'autres peuplades, ou enfin qu'ils fussent excités par le desir de s'établir dans une terre voisine, qu'ils avoient sous les yeux, & dont ils n'étoient séparés que par un très-petit espace. Quoi-qu'on tire peu de lumières des auteurs profanes; cependant cette marche nous est tracée par le chemin que suivirent les Pélasges de l'Asie, pour entrer en Macédoine & en Grèce.

Ce passage des enfans de Javan en Europe dut laisser un grand vide dans la partie de l'Asie mineure, qui est voisine de la jonction des mers Méditerranée & Égée. Dans la suite cette partie fut repeuplée par l'Occident, c'est-à-dire par les îles; cependant il y étoit resté quelques-uns des anciens habitans. Les Cariens, sous le règne de Minos, habitoient les îles, mais ils passèrent dans le continent de l'Asie mineure, & s'établirent sur la côte & au milieu des Terres, en ayant chassé les anciens habitans qui étoient la plupart Lélèges & Pélasges; & ce fut avec le secours des Crétois. Ces mêmes Crétois envoyèrent des colonies dans la Milyade en Lycie, au temps de Minos. Les colonies Ioniennes & Æoliennes, qui passèrent de la Grèce dans

*Strab. l. XII,
p. 573; & lib.
XIV, p. 661.
Strab. ibid.
p. 573.*

dans l'Asie mineure, après le siège de Troie, prouvent encore que cette partie étoit alors peu habitée.

La Grèce fut donc ainsi peuplée par l'Asie mineure, première habitation de Javan & de ses descendans; elle reçut aussi des habitans par le Nord. Thiras dernier fils de Japheth est regardé comme le père des Thraces, nation puissante qui s'est étendue depuis le Borysthène jusqu'à la Macédoine; le fleuve Tyras (aujourd'hui le Niester) a conservé le nom de ce chef de tribu. Nous voyons dans les anciens temps, des Thraces établis en divers cantons de la Grèce. Ion arrière-petit-fils de Deucalion vainquit dans l'Attique les Thraces qui étoient commandés par Eumolpe. Mêlés avec les Pélasges, les Thraces occupèrent la Béotie après la guerre des Épigones. Ils en furent chassés & poussés vers le Parnasse; ils consacrerent l'Hélicon aux Muses. Ainsi la Grèce aura été peuplée par le Nord, mais principalement par l'Orient; le pays ayant porté dans les plus anciens temps le nom de Javan, les Javanien ont eu la partie la plus nombreuse des premiers habitans de la Grèce.

*Strab. l. VII,
p. 321.
Lib. VIII,
p. 383.*

L. IX, p. 401.

*P. 410; &
l. X, p. 471.*



D U R E M P A R T
D E G O G E T D E M A G O G .

Lû le 22
Mai 1761.

LES points les plus obscurs de la Géographie doivent beaucoup à la sagacité de M. d'Anville. Le Mémoire dont nous allons rendre compte en est une nouvelle preuve.

Les noms de *Gog* & de *Magog* paroissent dans Ezéchiel, & le Prophète désigne des peuples qui viennent des régions septentrionales, à *partibus Aquilonis*, & qui sont tous montés sur des chevaux, *populi multi, ascensores equorum universi*. Josèphe, Eustathe, & plusieurs des interprètes de l'Écriture, S.^t Jérôme, Théodoret, ont regardé *Magog* comme le père des Scythes. Chez les écrivains Arabes & Persans, lorsque le nom des Tartares avoit remplacé celui des Scythes, *Iagog* & *Magog* désignent des contrées dans l'intérieur de la Tartarie. On trouve dans une lettre d'un Savant de Stok-holm, Henri Brenner, écrite en 1723, & qui contient des remarques curieuses sur divers peuples du nord & de l'orient, que les noms d'*Iagog* & de *Magog* ne diffèrent que par des particules préfixes, dont la première dans un idiome Mongalique, selon cet auteur, désigne un canton citérieur de *Gog*, & la seconde un canton ultérieur de la même nation. On pourroit inférer en effet de la manière dont il est parlé d'*Iagog* & de *Magog* dans la géographie Arabe de l'Édrisi, dixième & dernière partie du cinquième climat, qu'*Iagog* distingué de *Magog*, le précède dans sa position. Un autre caractère distinctif du peuple de *Magog*, rapporté par l'Édrisi, réduit la taille de ce peuple à trois palmes; & l'on peut croire que cette opinion a eu cours long-tems avant lui. Car, on voit dans Plin. des Scythes appelés *Spitamai*, dont la taille n'excède pas trois spitames, & *σπιταμαί* chez les Grecs désigne le palme majeur, composé de douze doigts ou de neuf pouces, les trois quarts du pied.

Lib. VII, c. 2.

Les historiens orientaux que l'on trouve peu instruits de





ce qui concerne les nations Scythiques de la Tartarie, avant l'époque des conquêtes de Zinghiz-Kan, c'est-à-dire avant la fin du douzième siècle, débitent d'une manière vague, que les nations d'*Iagog* & de *Magog*, sorties d'une extrémité du continent assez reculé pour que ces historiens n'en eussent point de connoissance, ont porté la désolation dans des contrées de la haute Afrie. Ils ajoutent, que le conquérant aux deux cornes, *Dzul-Karnaïm*, ou *bicornis*, selon qu'ils désignent Alexandre, avoit contenu ces nations derrière une longue chaîne de montagnes, qui ne laissoit d'issue que par un passage étroit, que ce Prince avoit fermé d'un rempart revêtu de lames de fer & impénétrable.

Il ne faut pas croire qu'il soit ici question de *Bab-al-Abouab*, ou Porte des portes, lieu plus connu sous la dénomination Persane de *Der-bend*, en Turc *Demir-capi*, ou Porte de fer. Ce passage resserré entre le rivage de la Mer Caspienne & le pied de la branche du Caucase qui couvre l'ancienne Albanie, ou le Shirvan, a été fermé, si l'on en croit les Orientaux, par Noushirvan, roi de Perse, ainsi que tous les défilés du mont Alcabac, qui est le Caucase, en y élevant jusqu'à 300 tours, au rapport de l'Édrissi. Quand il seroit aussi peu constant d'une part, que Kosroès, surnommé Noushirvan, & El-Adel, ou le Justicier, eût construit ces boulevards, qu'il est évidemment faux d'un autre côté, que le rempart de *Gog* & de *Magog* dans le fond de la Tartarie soit l'ouvrage d'Alexandre; il n'en résulte pas moins que ces objets différens, quoiqu'accompagnés de traditions incertaines ou fabuleuses, ne doivent point être confondus. On peut dire que Bochart, dans le Phaleg, tombe dans cette méprise de position, en imaginant que chez les habitans de la Colchide & chez les Arméniens, le nom de Caucase étoit *Gog-Hassan* (*munimentum Gog*), auquel une prononciation adoucie par les Grecs auroit donné la forme usitée de Caucase.

M. d'Anville trouve cette étymologie des moins heureuses entre celles qui ont été hasardées en grand nombre par le docte Bochart; & il s'étonne que dans la manière dont le

*Clim. VI;
part. 6.*

Lib. III, c. 130.

nom de Caucafé est composé, Bochart n'ait pas remarqué que le premier membre n'est autre que le *Koh* des Persans, qui est spécialement propre aux montagnes comme appellatif, & auquel un second membre ajoute une dénomination, que l'on trouve répétée & avoir été commune à d'autres montagnes en particulier dans l'Orient. On lit dans Pline, que chez les Scythes le nom de Caucafé est *Graucapus* ou *Groucapus*, dans Solin *Groucassim*; & quand on est informé que chez les nations Sarmatiques de l'Asie comme de l'Europe, le terme appellatif de montagne est *Gora*, d'où vient qu'une contrée au pied septentrional du Caucafé se nomme *Peti-Gora*, ou cinq montagnes, on reconnoît l'identité de signification dans *Gora-case*, & dans *Koh-case*, selon les idiomes différens. C'est par la même raison, qu'en employant un terme grec au lieu d'un terme barbare, une des montagnes qui couvroient Antioche est nommée *Orocassias* dans Procope. Quant à ce que peut signifier le terme distinctif, séparément du terme appellatif, dans la dénomination du Caucafé, ce seroit au rapport de Pline, *nive candidus*, & M. d'Anville ne s'arrête point à rechercher une autre interprétation.

Lib. VI, c. 17.
Persic. lib. II.

On ne sauroit disconvenir, que les gorges du Caucafé, dans tout l'intervalle du Pont-Euxin à la Mer Caspienne, n'aient été défendues par des forteresses, pour mettre les contrées du midi à couvert de l'invasion des nations du nord, Scythiques & Sarmatiques. Dans un manuscrit Arménien, qui contient une espèce d'itinéraire, & dont M. d'Anville a des extraits qu'il doit à la bienveillance de feu Monseigneur le Duc d'Orléans, on trouve en partant de Tiflis, ou Tiflis, capitale du pays de Carduel en Géorgie, une distance qui s'adresse à une forteresse du Caucafé, forteresse principale, à en juger par son nom, qui est *Hounoura-Kert*. On voit que le nom particulier des Huns, entre les nations redoutées de la Scythie, se trouve joint au terme général de *Keria*, qui est suffisamment connu pour désigner des lieux fortifiés, ainsi qu'il s'applique à des villes.

Mais il est indubitable, que c'est bien loin de là qu'il faut

chercher le rempart d'*Iagog* & de *Magog*, dont l'Édrisi parle fort en détail dans la neuvième ou avant-dernière partie du sixième climat. Le récit qu'il fait d'un long voyage pour arriver au rempart dont il s'agit, & pour en revenir par une autre route, est tiré de divers auteurs qu'il cite, & notamment de la relation d'un Drogueman qui fit ce voyage par ordre du Khalife Watheq-Billah Abou-Dgiafar Haroun : ce Kalife régna environ six ans, depuis l'an de l'hégire 227, de l'ère Chrétienne 842. Dans la traduction de l'Édrisi, les termes de *fidelis Deo*, par lesquels ce Khalife est désigné, sont l'interprétation littérale de Watheq-Billah, & celle qui est donnée en marge de cette traduction, savoir, *titulus est quo regem honorant*, n'est pas exacte. Bagdad ne fut point le lieu du départ, mais Serra-men-raï, où Motasem père de Watheq, avoit transféré sa résidence, & qui fut celle de ses successeurs jusqu'à Motadhed, qui retourna à Bagdad. Serra-men-raï sur le même bord du Tigre, est plus élevé en latitude d'environ un degré.

P. 267.

Par le détail qui est donné du voyage, la route en allant conduit en Arménie, & en Géorgie où l'on fait mention de Tiflis; de-là par les terres d'un Prince dont il est ailleurs parlé sous le titre d'Assarir, ou du Trône d'or; ensuite par les terres de Lan, qui est le pays des Alains, d'où un autre Prince, appelé Fila-sciah, fait conduire les députés du Kalife en vingt-sept jours aux frontières des contrées de Béséghert. Dans un Mémoire donné à l'Académie, sur les peuples qui habitent aujourd'hui la Dace conquise par Trajan, M. d'Anville a fait connoître ce pays de Béséghert, dont parle l'Édrisi en plusieurs endroits de sa Géographie, & particulièrement dans la septième partie du sixième climat & du septième. L'usage actuel est d'écrire Baskirk pour Béséghert, comme on lit dans le géographe Arabe; & la situation de cette contrée, au-delà du Volga, & au nord du Desht-kipzak, qui borde le rivage septentrional de la Mer Caspienne, est très-connue. On voit par-là combien il seroit peu convenable de s'arrêter au Caucase, pour trouver le rempart qui pouvoit servir de barrière aux nations d'*Iagog* & de *Magog*. Le Béséghert n'est pas même le terme du voyage, qui, selon

la relation, dure encore l'espace d'environ un mois & demi, pour arriver à une ville où résidoit un Khan ou Prince d'une contrée appelée Odhcos, dont les habitans avoient reçu le Mahométisme, & où les langues Arabe & Persane étoient connues. La nation d'Odhcos étoit Turque, selon l'Édrisi, comme il en parle dans la neuvième partie du septième climat, laquelle se trouve correspondre à la même partie dans le climat sixième, où le Géographe qui nous guide fixe le rempart à deux stades, comme son traducteur s'exprime, de la résidence du khan d'Odhcos.

On ne s'arrêtera point à la description qui est faite du rempart, qui, comme une porte, fermoit une ouverture de 150 coudées de large, entre deux pans escarpés d'une montagne, derrière laquelle les nations d'*Iagog* & de *Magog* étoient retenues : c'est ce qu'il est tout simple de lire dans l'Édrisi, dont la traduction, sous le titre de *Geographia Nubiensis*, est assez connue. Ce qu'on en rapporte est bien suffisant pour empêcher de confondre, selon l'opinion qu'ont eu plusieurs Auteurs, ce rempart avec la muraille de la Chine, qui, en parcourant une ligne de 500 lieues, ne se réduit pas à fermer une gorge de montagnes. L'objet est ici de chercher la contrée où ce rempart a pu exister. Un des plus célèbres astronomes de l'Orient, Alfergani, qu'Abulpharage dit avoir eu part aux opérations de la mesure de la Terre sous le khalifat d'Almamoun, décrivant les climats dans ses élémens d'Astronomie, met au commencement du sixième, en procédant d'orient en occident, la contrée d'*Iagog*, dont la partie septentrionale occupe en même temps le septième climat. Or, l'Édrisi s'y trouve conforme ; & par la division qu'il fait de chaque climat en dix parties, comme il y procède dans l'ordre contraire à celui d'Alfergani, ou d'occident en orient, la contrée d'*Iagog* & de *Magog*, reculée dans la neuvième & la dixième partie des climats six & sept, prend, avec la même hauteur, une même position de longitude que dans Alfergani. Pour ne rien omettre de ce qu'on tire de ces auteurs, sur ce qu'ils attribuent d'extension aux terres d'*Iagog*, il faut ajouter qu'ils en font mention dès le cinquième

climat, ce qu'on peut estimer descendre avec excès vers le sud.

Cap. 8.

Selon Alfergani, le milieu du sixième climat, où le jour est de 15 heures & demie, est en latitude 45 degrés & deux cinquièmes; & le milieu du septième climat, où le jour est de 16 heures, est par 48 degrés deux tiers & un quart: d'où il suit que le parallèle séparant les deux climats, est par 47 degrés & quelques minutes. Et il est à remarquer de plus, que selon Alfergani, la zone du septième climat en général s'étendant par le Turkestan, & rasant le rivage septentrional de la Mer Caspienne, & le Palus-Méotide, ces lieux donnés conviennent particulièrement au parallèle ainsi déterminé. Car, selon une nouvelle carte de la Mer Caspienne, que M. d'Anville a dressée en 1754, & qui diffère par bien des endroits de celle du Czar, le rivage le plus élevé de cette mer passe le parallèle de 47 degrés d'environ 15 minutes. Et pour ce qui est du Palus-Méotide, la latitude d'Azof près de l'embouchure du Don dans ce Palus, est connue pour être de 47 degrés & quelques 5 ou 6 minutes. Cet accord de circonstances peut nous fixer, quant à la hauteur, sur la région où l'on doit chercher le rempart d'*Iagog* & de *Magog*.

Il seroit à souhaiter d'avoir quelque indice à peu près semblable, pour se déterminer & s'arrêter en longitude, en courant par cette hauteur d'occident en orient. Si l'on peut tirer quelques inductions de la relation du voyage dans le retour, c'est tout ce qu'on peut prétendre en pareille recherche. L'étude de la Géographie donne peu de détail à connoître dans la hauteur dont il s'agit, depuis le nord-est de la Mer Caspienne jusqu'au cours de l'*Irty*s. Les Russes qui ont décrit la Sibérie, n'ont point étendu leur travail géographique dans cette partie, qui est hors de leurs limites, mais néanmoins à leur portée; & ce n'est que par eux qu'on pourroit acquérir les connoissances qui nous manquent de ce côté-là. Un assez grand détail de circonstances locales que nous trouvons dans l'*Édrisi*, & qui paroissent se renfermer dans ce canton de la Tartarie, échappe à notre curiosité.

Les députés du Khalife reviennent par une ville nommée Lokman, par Berlagian, par Taran, pour se rendre à Samarkand. Le Géographe place Lokman dans la huitième partie du climat où il place le rempart dans la neuvième, ainsi en voie rétrograde vers l'occident. Taran, ou Taraz, s'approche du fleuve Sirr ou Sihon, le Jaxarte des Anciens; & la latitude de cette ville est 44 degrés & demi, selon les Tables de Nasir-uddin & d'Ulug-beg, sa longitude d'un degré & demi plus orientale que Samarkand. De ces positions il résulte de l'obliquité entre celles de Samarkand & du rempart, & on peut même l'estimer plus grande à l'égard de Taraz que de Samarkand. M. d'Anville croit pouvoir conclure, qu'en s'appuyant sur la position de Samarkand, selon que la construction de sa carte de l'Asie lui a donné lieu de la placer dans le degré 83 de longitude du premier méridien, on doit placer le rempart au-delà de 90 degrés de longitude, & lui donner environ 47 degrés de latitude. Quoiqu'on ait peu de connoissance de ce canton de la Tartarie, il résulte néanmoins de quelques notions qui sont venues de la Chine, qu'il est traversé par une chaîne de montagnes qui s'étend obliquement vers le couchant d'été, depuis les sources de la rivière d'Ili, près de laquelle est un campement principal du khan des Kalmoucs-Éléuts, dans un lieu nommé Harcas, dont on trouveroit peut-être qu'il est mention dans l'Édrisi, & que M. d'Anville a cru placer convenablement, dans la carte de l'Asie, entre les méridiens de 95 & de 100 degrés. Or, cette chaîne de montagnes n'est-elle pas celle dont l'ouverture pouvoit être fermée par le rempart d'*Iagog* & de *Magog*.

Pour n'omettre aucune des circonstances géographiques du voyage, la suite du retour conduit dans le Khorasan; & le drogeman du Khalife & ceux qui l'accompagnent y sont accueillis par Abdullah-ben-Taher, dont il est parlé dans l'histoire persane de Mir-kond, comme du gouverneur de cette contrée sous le khalifat de Watheq, & ce rapport de circonstances n'est point indifférent à remarquer. Pour se rendre ensuite à Serra-men-raï, il est mention de Raï, l'ancienne

Rages ou *Ragæa* de Médie, *Arfacia* sous les rois Parthes. De-là il résulte, que toute cette route de retour fut par le sud de la Mer Caspienne, & entièrement différente de la route en allant par le nord de la même mer.

Mais, on demandera peut-être si l'on doit croire, qu'il ait existé un rempart contre l'invasion des nations d'*Iagog* & de *Magog*. A cela on peut répondre, qu'il n'y a rien de plus extraordinaire en ce fait, que de voir les défilés du Caucase entre le Pont-Euxin & la Mer Caspienne, & beaucoup d'autres en différens pays, fermés de portes, & défendus par des ouvrages de fortification. Il est de plus assez notoire par des monumens historiques, & même par des témoignages existans sur les lieux, que pour arrêter un ennemi voisin, toujours en armes, & prêt à faire invasion, les peuples de plusieurs pays se sont couverts de retranchemens, de murailles même, comme on connoît celle de la Chine; & on sait assez que les Romains ont ainsi protégé leur province Britannique, & même quelques frontières avancées dans la Germanie. La relation du voyage donnée par l'Édrisi contient, dira-t-on, quelques circonstances hors de croyance, comme de parler d'un canton de terre qui exhale une mauvaise odeur, & pour la traversée duquel on se munit de choses odoriférantes. Mais qui ne connoît le goût des Orientaux, pour mêler du merveilleux dans les récits? En admettant que le rempart de *Gog* ait pu exister, nous n'admettrons pas qu'Alexandre en ait été le constructeur, comme le prétendent les Orientaux.

Que ce rempart contre les nations d'*Iagog* & de *Magog* ait été connu dans l'Orient, & qu'on le trouve ailleurs que dans l'Édrisi, c'est ce que prouve clairement une carte insérée dans le recueil intitulé *Gesta Dei per Francos*. Cette carte, & quelques autres cartes & plans, ont été tirées d'un manuscrit, *elegantissimo codice*, de Paul Pétiau; & M. d'Anville croit que la carte qu'il cite en particulier, est au plus tard du treizième siècle. Il la jugeroit même, pour le fond, antérieure à la croisade de S.^t Louis, parce que cette carte renfermant la Tartarie, on n'y voit point de traces des connoissances que

le voyage de Rubruquis, envoyé par S.^t Louis vers Mangou-Kan, pouvoit y ajouter sur ce continent. Joignez à cela que l'irruption de Zinghiz-Khan, aïeul de Mangou, & ses conquêtes dans les contrées citérieures de l'Asie, n'admettent point dans une carte qui seroit dressée sur des mémoires postérieurs, ce qu'on lit dans celle-ci, derrière une chaîne de montagnes qui y est figurée, savoir, *h (hic) fuerit (fuerunt) inclusi Tartari*. Si cette observation souffroit quelque difficulté, sous prétexte que le nom de Tartares n'est point connu avant Zinghiz-Kan, on pourroit dire que parce qu'il a prévalu sur toute autre dénomination à l'égard des mêmes peuples, il peut avoir été inséré après coup. Ce qu'il y a de positif, c'est de voir appuyée sur la montagne que marque la carte, la représentation d'un château, avec ces mots, *castrum Gog & Magog*; & M. d'Anville observe en passant, que ce que fournit ici cette carte, n'est pas la seule des circonstances qui soit digne de remarque.

Quand on croit avoir fait la découverte de la contrée qui renfermoit le rempart de *Gog*, un autre objet de curiosité qui naît de cette découverte, consisteroit à trouver dans l'histoire ce qui peut concerner les nations d'*Iagog* & de *Magog*. En vain le chercheroit-on dans les auteurs Orientaux qui ont écrit depuis le Mahométisme, & chez lesquels tout ce qui précède la domination des Mogols sous Zinghis-Kan & ses successeurs, est plus fabuleux qu'historique sur la Tartarie. Mais, ce qu'on ne trouve point de ce côté-là, nous est donné par l'histoire Chinoise. Car, des démêlés continuels, à commencer plus d'un siècle avant l'ère Chrétienne, & une vicissitude de domination entre les Chinois & divers peuples qui ont occupé successivement le fond de la Tartarie, ont mis sur la scène des nations qui n'étoient point connues dans le reste de l'Asie. M. d'Anville a même eu le dessein de publier sur ce sujet un sommaire de ce que lui avoient fourni depuis plus de vingt-cinq ans des Mémoires manuscrits & fort amples, dressés en Chine par un savant Missionnaire, le Père Videlou, mort Evêque de Claudiopolis; & il déclare qu'il se croiroit encore dans l'obligation de le faire, si l'histoire des Huns par M. de

Guignes, & celle de la dynastie des Yuen, ou Empereurs Mogols de la Chine, par le P. Gaubil, n'avoient pas rempli cet objet.

En perçant dans l'obscurité des temps jusqu'à trois siècles avant l'ère Chrétienne, ce qui fait une haute antiquité à l'égard de ces régions si éloignées de nos regards, on découvre deux nations qui partagent entre elles l'intérieur de ce qu'on nomme aujourd'hui la Tartarie; celle des Toum-hou, la plus reculée vers l'orient, comme le nom de la nation le désigne en Chinois, & celle des Hioum-nou. Ceux-ci, environ cent ans après cette époque, soumettent les premiers, & étendent leur domination dans toute la vaste étendue du même continent. Or, nous est-il permis d'appliquer à ces nations les noms d'*Iagog* & de *Magog*, ou de *Gog* citérieur & de *Gog* ultérieur, comme l'état distinct & la position primitive de ces nations y ont quelque rapport? A la nation des Hioum-nou, il en succède une autre dans les premières années du cinquième siècle, les Geougen, qui paroissent sans cesse en mouvement, & qui sont écrasés vers le milieu du sixième siècle par la nation des Toukivé, que l'on croit être les Turcs, dont un essain porté vers l'autre extrémité de l'Asie, a formé l'Empire qui fait partie de l'Europe. Les Toukivé, peu de temps après qu'on les voit paroître, se trouvent divisés en Orientaux & Occidentaux, & par-là ils auroient une nouvelle ressemblance avec les nations de *Gog*. Les Occidentaux, dont la domination s'est soutenue plus long-tems que celle des Orientaux, ont fait place vers la fin du huitième siècle à une autre nation, dont le nom est Hœi-hé. Ces révolutions nous font connoître les nations qui ont le plus figuré dans le fond de la Tartarie, jusqu'au temps où il est question particulièrement du rempart de *Gog*. Et de la manière dont Ézéchiël parle de l'invasion de *Gog* & de *Magog*, comme venant à *partibus Aquilonis*, en ajoutant pour désigner ces nations, *populi multi, ascensores equorum universi*, on peut remarquer en général, que rien n'est plus propre à désigner les nations qui ont habité l'ancienne Scythie.

OBSERVATIONS

Sur les peuples Meldi des Gaules, dont parle César dans ses Commentaires.

CE que César dit des peuples qu'il nomme *Meldi* au v.^e livre de ses Commentaires de la guerre des Gaules, a paru à M. d'Anville ne pouvoir convenir aux peuples connus communément sous le nom de *Meldi*, c'est-à-dire aux habitans du pays de Meaux; en conséquence, dans la Carte de l'ancienne Gaule & dans la savante Notice, dont elle est accompagnée, il distingue deux peuples nommés *Meldi*, l'un est le peuple connu sous ce nom; il place l'autre en Flandre dans le voisinage de Bruges, où il trouve un canton qu'on nomme aujourd'hui *Meld-felt*, c'est-à-dire *Meldicus campus*; ce nom lui paroît prouver que les *Meldi* de César étoient des peuples de ce canton, & ce qui est dit dans le passage s'accorde avec cette position.

M. Bonamy, qui ne trouve dans l'antiquité aucun autre peuple portant le nom de *Meldi*, que le peuple du pays de Meaux, combat le sentiment de M. d'Anville. Nous allons exposer ses raisons.

César ayant mis ordre aux affaires de la Gaule, résolut de passer dans la Grande-Bretagne. Dans ce dessein, il avoit ordonné qu'on lui préparât une flotte pour le transport de ses Troupes. Le rendez-vous des navires étoit au port *Itius*, situé près de Calais dans un lieu nommé aujourd'hui *Wissand*, comme l'a fait voir M. Du Cange. *Iis rebus constitutis, Cæsar ad portum Itium cum legionibus pervenit: ibi cognoscit XL naves, quæ in Meldis factæ erant, tempestate rejectas tenere cursum non potuisse; atque eodem, unde erant profectæ, relatas: reliquas paratas ad navigandum, atque omnibus rebus instructas invenit.* Ce fut sur ces derniers bâtimens, dont il est fait mention dans ce passage, que César passa dans la Grande-Bretagne avec cinq légions & de la Cavalerie.

*Cæs. Comment.
de bello Gallico,
lib. V, cap. 5.*

Quant aux quarante navires construits à Meaux sur la Marne, & obligés par un vent contraire de retourner de l'Océan à l'endroit d'où ils étoient partis; le même passage a paru souffrir tant de difficultés, que quelques Auteurs ont cru qu'il y avoit une faute de copiste dans le texte de César, sur le nom *Meldi*.

Les uns, comme Nicolas Sanfon, y ont substitué le mot *Vnelli*, nom des peuples du Cotantin; d'autres ont pensé qu'il falloit lire *Belgæ*; & c'est ainsi qu'on lit ce mot dans la magnifique édition des Commentaires de César d'Angleterre; ce qui a été suivi dans une édition in-12, imprimée à Paris, en 1755, avec une traduction françoise.

Dablancourt, dans ses notes sur sa traduction des mêmes Commentaires, dit qu'il a traduit en général cet endroit sans faire mention d'aucun peuple, à cause des difficultés qu'il trouve à entendre ce passage de la ville de Meaux. Enfin M. d'Anville dans la savante notice qu'il vient de donner de l'ancienne Gaule, en conservant le mot *Meldi* dans le texte de César, l'entend d'un canton de la Flandre, voisin de Bruges, dont le nom de *Meld-feli*, c'est-à-dire *Meldicus campus*, nous transmet le nom de *Meldi* sans aucune altération.

Il y a dans la Bibliothèque du Roi vingt-trois manuscrits des Commentaires de César, dont M. Capperonnier a communiqué les variantes à M. Bonamy. Parmi ces manuscrits on en peut compter onze, qui ont *in Meldis*; car, quoique dans deux de ces manuscrits, dont l'un est ancien & l'autre du xv.^e siècle, on lise *in Belgis*; on voit par des traces visibles, que les lettres *M* & *D* de *Meldis* ont été corrigées d'une main récente pour former le *B* & le *G* du mot *Belgis*; & ce qu'il faut remarquer, est que tous ces manuscrits sont anciens; il y en a qui sont du ix.^e siècle. Quant aux douze autres où l'on lit *in Belgis*, ils sont tous du xv.^e siècle. Toutes les éditions que M. Bonamy a pu consulter, à l'exception des deux qu'il vient de citer, lisent *in Meldis*. Tous les manuscrits d'Angleterre, comme on le voit par l'édition de Davitz, ont *Meldis*; & le traducteur Grec des Commentaires qu'on croit être

Planudes avoit aussi lû de même: ὅπως πεισάρχοντα κατέμαθον ἡντας, ὑπὸ τῶν Μέλδων ναυπηγηθείσας, ἐκ εὐρυδρομῆσαι. κ. τ. λ.

La leçon des manuscrits modernes & la diversité des sentimens sur le passage des Commentaires paroissent être nées des difficultés qu'il y a à l'entendre de la ville de Meaux, & ces difficultés, peuvent se réduire à trois; 1.^o la construction des navires sur la Marne pour servir dans l'Océan; 2.^o le retour de ces mêmes navires à l'endroit d'où ils étoient partis; 3.^o enfin l'aire de vent qui les empêcha d'arriver au port *litus*.

M. Bonamy examine, si l'on ne pourroit pas faire disparaître ces difficultés qui ont déterminé à substituer un autre nom à celui de *Meldi*, ou à placer auprès de Bruges une ville située sur la Marne.

La cité de Meaux est très-ancienne; M. l'abbé de Longuerue, dit, que Pline est le premier Auteur qui en ait parlé; il auroit pu dire, en copiant à son ordinaire M. de Valois, que Strabon en avoit parlé avant lui; c'est dans son iv.^e livre qu'il en fait mention. On sait qu'il composoit son vi.^e livre la cinquième année de l'empire de Tibère, & il avoit pu commencer son ouvrage sous le règne d'Auguste. Ainsi quand le nom des *Meldi* ne se trouveroit pas dans les Commentaires de César, on pourroit supposer qu'ils existoient de son temps.

Pline donne aux *Meldi* la qualité de *Liberi*, c'est-à-dire qu'ils étoient du nombre de ces peuples, qui ayant causé moins de peine aux Romains, lors de la conquête des Gaules, avoient en récompense conservé leur liberté, & étoient gouvernés suivant leurs loix & par leurs propres Magistrats. Ptolémée donne le nom de *latinum* à la capitale de ce peuple.

Le pays de Brie, dont Meaux est aussi la capitale, étoit autrefois une vaste forêt, nommée *Briegius-saltus*, qui pouvoit fournir des bois propres à la construction des navires; mais ces forêts ont disparu, ainsi qu'un grand nombre de bois qui étoient situés le long de la Marne en remontant.

La consommation de bois à brûler à Paris, ayant suivi la progression des accroissemens de cette grande ville; pour subvenir à cette consommation, qui est maintenant prodigieuse,

Strab. lib. iv,
p. 194. edit.
Cassaub.
Acad. des Bell.
Lett. tome IV,
p. 461 & 462.

tous les bois à un certain éloignement de cette Capitale ont été mis en coupes réglées, de dix, quinze & vingt ans pour les taillis, & quarante ans pour les hautes futaies; en sorte que tous les bois & les forêts à plus de soixante lieues de distance ne produisent plus d'arbres propres à la construction des vaisseaux & des édifices, à l'exception de quelques réserves. C'est cependant encore par la Marne que viennent à Paris les bois dont on construit tous les bateaux qui servent à la navigation des rivières de Seine, d'Yonne, de la Marne & de l'Oise; les Coches d'eau, les bacs, les bateaux à laver & sur-tout ces bateaux longs de dix-huit à vingt toises, connus dans les ports de Paris, sous le nom de bateaux Marnois. C'est aussi par cette rivière que descendent les bois dont on construit à Rouen ces grands bateaux, qui ont quelquefois trente toises de long, & les bois pour la marine au Havre. Tous ces bois viennent des forêts du comté de Joinville, du Barrois & de la Lorraine; c'est à Saint-Dizier sur la Marne qu'on met ces bois en bresses, qui sont formées de grosses & longues pièces de bois liées ensemble, & conduites comme les trains, par des Compagnons de rivière montés dessus. Ces bresses descendent depuis Saint-Dizier jusqu'à Charenton, & de-là par la Seine jusqu'à son embouchure au Havre.

M. Bonamy n'est entré dans ce détail que parce que les bâtimens fabriqués à Meaux pour le transport des troupes de César, pourroient former une des difficultés qu'on propose contre le passage des Commentaires. Il ne croit pas que ces bâtimens fussent des vaisseaux pontés, & si aujourd'hui c'est des forêts situées le long de la Marne qu'on fait venir les bois pour la marine & pour des bateaux de trente toises de long, il faut convenir que les quarante navires de César, qui n'étoient que des bâtimens de transport, avoient pu être construits à Meaux, soit des bois qui couvroient alors les campagnes de la Brie, soit des forêts situées sur la Marne au-delà de cette ville.

Ces bateaux étant descendus dans la Seine allèrent sans doute se rendre à quelques ports à l'embouchure de cette

rivière, quand ce n'auroit été que pour se reposer des fatigues d'une assez longue navigation, & pour y prendre les agrêts & les choses nécessaires dont ils pouvoient avoir besoin pour le transport des Troupes de César, avant que d'arriver au port *Ilius*.

Tome XIX des
Mém. de l'Acad.
p. 648.

M. l'abbé Belley, dans un Mémoire sur une voie qui conduisoit de l'embouchure de la Seine à Paris, s'étend beaucoup sur le port de mer qui terminoit cette voie Romaine, il s'appeloit *Caracotinum* ; il y a encore aujourd'hui un vieux château nommé *Crétin*, qui a une parfaite analogie avec *Caracotinum*, & qui est situé sur un coteau à l'embouchure de la Seine pour en défendre l'entrée ; autrefois la mer battoit le pied de ce coteau. M. l'abbé Belley croit donc que *Caracotinum* étoit la forteresse *Præsidium* des Romains, & que le port étoit dans le vallon, où l'embouchure de la rivière de Lézarde a de tout temps formé un Havre, & où est aujourd'hui situé Harfleur.

C'est de ce port, selon M. Bonamy, que les quarante navires construits à Meaux partirent pour se rendre au port *Ilius* ; mais les vents contraires s'étant opposés à leur route, ils furent obligés de revenir à l'endroit d'où ils étoient partis, c'est-à-dire à *Caracotinum*. *Tempestate rejectas tenere cursum non potuisse ; atque eodem, unde erant profectæ, relatas.*

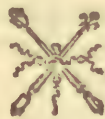
Il n'y a rien dans ce passage des commentaires, qui oblige à croire que ces navires revinrent à Meaux en remontant la Seine & la Marne, ce qui seroit ridicule, mais au port d'où ils étoient partis pour se trouver à *Ilius*. C'est une seconde difficulté qui paroît levée par le sens simple & naturel que M. Bonamy donne à ce passage.

Il y a une troisième objection que l'on fait contre le sentiment de ceux qui entendent de la ville de Meaux l'endroit des Commentaires. C'est l'aire de vent qui conduisit les navires de la flotte de César au port *Ilius*. Ces navires que César trouva rassemblés à son arrivée avoient été, dit M. d'Anville, construits, suivant toute vraisemblance, sur la Somme, l'Authie & la Canche, & ils avoient dû être conduits
au

au port *liius* ou *Wiffand* par un vent qui souffloit du sud; or, si c'étoit de la ville de Meaux que les quarante navires étoient partis pour se rendre par l'embouchure de la Seine au port de *Wiffand*, ils auroient dû y arriver par le même vent de sud, & avec la même facilité que les navires qui étoient sortis des ports de la Picardie; mais comme ils furent repoussés par un vent contraire, & obligés de revenir à l'endroit d'où ils étoient partis, il faut chercher aux *Meldi* de César une position au nord de *Wiffand*, afin que le même vent qui porta les navires de la Somme, de l'Authie & de la Canche, vers *Wiffand*, s'opposât, en direction contraire, aux vaisseaux qui viendroient du nord; c'est en conséquence de cette observation que M. d'Anville a cru devoir placer les *Meldi* au nord de *Wiffand*, dans un canton voisin de Bruges, appelé *Meld-felt*, ou vulgairement *Maldeg-hem-velt*, qui signifie *Meldicus campus*. M. Bonamy déclare qu'il n'a trouvé ces *Meldi* de Flandre dans aucun auteur ancien ni moderne. Il lui paroît que le raisonnement de M. d'Anville porte sur une supposition qu'on n'est point forcé d'admettre; c'est que si les quarante navires de Meaux étoient entrés dans l'Océan par l'embouchure de la Seine, ils auroient dû profiter du même vent qui avoit conduit les navires des côtes de Picardie & du Boulenois, & seroient arrivés aussi heureusement qu'eux à *Wiffand*; d'où il s'ensuit que ces navires ayant été repoussés par les vents, ils ont dû arriver à *Wiffand* du côté du nord & non du côté du sud, puisque le vent qui avoit été favorable aux premiers navires, étoit contraire aux vaisseaux construits dans la ville de Meaux.

C'est, dit M. Bonamy, supposer une chose qui n'est point prouvée, savoir que les navires de la Somme, de l'Authie & de la Canche sortirent de leurs ports respectifs en même temps que les navires de Meaux arrivèrent dans l'Océan par la Seine, & tandis que le vent du sud règnait. Il est très-possible au contraire que les premiers n'ayant, pour ainsi dire, qu'un pas à faire pour se rendre à *Wiffand*, eussent profité du vent favorable pour s'y rendre; & que les navires de Meaux après une longue navigation, & après s'être reposés quelques jours à

Caracotinum, ayant voulu entrer dans l'Océan, ils y aient lutté inutilement contre un vent de nord-ouest qui s'opposoit à leur route, & qui les obligea de regagner le port d'où ils étoient partis. Ce que M. Bonamy dit de ce vent de nord-ouest, n'est pas une conjecture ; on en voit l'indication dans les Commentaires mêmes. On y lit que César étant arrivé au port *Ilius* où toute sa flotte étoit rassemblée, à l'exception des quarante navires de Meaux, il régnoit alors sur mer un vent de nord-ouest, qui l'obligea de différer son embarquement pendant vingt-cinq jours. *Dies circiter xxv in eo loco commoratus, quod corus ventus navigationem impendebat, qui magnam partem omnis temporis in his locis flare consuevit.* C'est ce même vent qui, selon M. Bonamy, empêcha les navires de Meaux de se trouver au rendez-vous, où les autres navires qui en étoient proche, s'étoient rendus par un vent de sud favorable à leur navigation. Il conclut de toutes ses remarques, qu'il faut laisser, comme le desire M. d'Anville, le mot *Meldi* dans le texte des commentaires de César, & conformément aux anciens manuscrits & aux anciennes éditions ; mais en même temps il pense que ces *Meldi* sont les habitans de Meaux, très-ancienne ville sur la Marne, qu'il ne faut point dépâsser, ni chercher dans un canton de la Flandre voisin de Bruges. M. Bonamy qui connoît les égards que les gens de Lettres doivent avoir les uns pour les autres, même quand ils se combattent, termine son Mémoire par déclarer que, malgré les raisons qu'il vient d'apporter, il soumet sa critique aux lumières & à la sagacité de M. d'Anville.



OBSERVATIONS

Sur les anciens Peuples de la cité de Bayeux.

LES Gaulois appeloient *armoriques*, c'est-à-dire, dans leur langue, maritimes, les cités dont le territoire s'étendoit sur le rivage de la mer Océane. César fait mention de la cité des *Lexovii*, de *Lilieux*, & de la cité des *Unelli*, qui répond indubitablement au diocèse de Coutances. Il ne parle point de la cité de Bayeux qui étoit plus puissante que les deux précédentes, ou du moins il ne la désigne point sous un nom qui nous soit certainement connu. On ne peut admettre l'opinion qui paroît être adoptée par les auteurs du nouveau *Gallia Christiana*, que les anciens habitans de la cité de Bayeux, étoient les *Curiosolites* des commentaires; cette opinion ne peut être proposée depuis la découverte qui a été faite des ruines de la ville des *Curiosolites* à Corseult, près de Dinant en Bretagne.

Pline est le premier auteur connu qui fasse mention des anciens peuples de Bayeux. En décrivant la Gaule Lyonnaise, il dit : *Lugdunensis Gallia habet Lexovios*, & dans la suite, *Viducasses*, *Bodiocasses*, *Unelli*, *Curiosolites*. Depuis la découverte de la ville des *Viducasses*, à Vieux, à deux lieues au-dessus de la ville de Caen, les *Bodiocasses* se trouvant placés entre les *Viducasses* & les *Unelli*, peuples du Cotentin, il est bien naturel de conclure de la description de Pline, que les *Bodiocasses* sont les peuples de Bayeux. M. d'Anville, dans sa notice de l'ancienne Gaule, ne fait aucune difficulté d'admettre cette position des peuples *Bodiocasses*. Le texte de Pline a plusieurs variantes de ce nom. Dalechamp cite un manuscrit qui porte *Vadiocasses*, d'autres manuscrits ont la leçon *Bodicasses*. Hermolaüs Barbarus qui a donné tant de corrections sur les textes de Pline, a expliqué le nom *Bodicasses*, par celui de *Vadicasses*; cette leçon se trouve dans l'édition de

Lûes le 20
Nov. 1761.
*Comment. de bell.
Gall. lib. VII,
c. 65.*

*Gallia Christ.
t. XI, p. 346.*

*Voy. Hist. de
l'Acad. tome I,
p. 294.*

*Plin. lib. IV,
cap. 18, edit.
Harduin, in-fol.
p. 225.*

Notic. p. 139.

228 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

1497, & dans presque toutes les éditions postérieures de Pline, jusqu'à celles du P. Hardouin, qui a employé le nom de *Bodiocassès* d'après les manuscrits qu'il avoit consultés.

Hard. Emend.
CXII, p. 238.

Ptolémée, qui écrivoit sous le règne d'Antonin-Pie, fait aussi mention des peuples *Viducassès*, sous le nom de Βιδυκάσιοι &, suivant le manuscrit Palatin, Οὐιδυκάσιοι; il les place sur la côte de l'Océan, près des peuples *Unelli*, qui sont aujourd'hui les peuples du diocèse de Coutances.

Lib. II, c. 8,
p. 47.

Ce Géographe fait aussi mention des peuples ou de la cité de *Vadicassès*, dont la ville capitale étoit *Næomagus*; mais il les place, avec les *Meldi* ou *Meldæ*, dans l'intérieur de la Lyonnaise, & fort loin des côtes de l'Océan, à l'orient des peuples *Secusiani* (du Forès), près la Belgique: Σεγυσίανοι. τῶν δὲ εἰρημνῶν ἀνατολικώτεροι Μέλδαι, μεθ' ἧς πρὸς τῇ Βελγικῇ Οὐαδιγιάσιοι, καὶ πόλις Νοιόμαγος.

Ibid. p. 48.

Cette position a été suivie dans les Tables ou Cartes de Ptolémée, dressées par Gérard Mercator, sur ses huit livres qui se trouvent dans l'édition de Bertius: si on jette les yeux sur la troisième carte, qui est celle de la Gaule, on voit qu'à l'orient des peuples *Segusiani*, sont placés les peuples *Meldæ*, & à l'orient de ceux-ci les peuples *Vadicassès*, à l'est de la ville d'*Augustodunum*, Autun.

Les Savans modernes, qui connoissent mieux la France que la Gaule n'étoit connue de Ptolémée, ont séparé les peuples *Meldæ* d'avec les *Vadicassès*, qui étoient voisins, suivant Ptolémée; ils ont fixé les peuples *Meldæ* dans le pays de Meaux, sur la rivière de Marne, qui est leur véritable position; mais ils se sont étrangement partagés sur la position des *Vadicassès*.

Ortélius, savant Géographe, n'a pas osé trop s'écarter de la position donnée par Ptolémée; il les a placés entre la ville d'Autun, la Saône & la Loire, dans le pays de Charollois; mais il n'a pas fait attention que ce pays faisoit partie du territoire de l'ancienne cité des *Ædui*, d'Autun.

Joseph Scaliger (*notit. Galliae*) trompé par la ressemblance

de nom, s'étoit persuadé que *Næomagus* des *Vadicasses* étoit *Noviomagus*, Noyon en Picardie; mais Noyon n'étoit point une cité, c'étoit un château, *castrum Noviomacum*, selon Fortunat (vii. S. *Medardi*), de la cité des *Veromandui*, dans la Belgique.

Nicolas Sanson, & après lui Philippe Briet, ont cru que les *Vadicasses* étoient dans les environs de la ville de Nevers; mais cette ville étoit de la cité des *Ædui*, *Noviodunum Æduorum*, dont César fait mention dans ses Commentaires, & dont le nom, *Noviodunum*, est différent de *Næomagus* de Ptolémée.

Cluvier, à cause de la ressemblance du nom, a imaginé que *Næomagus* étoit Nuits en Bourgogne, & que les peuples *Vadicasses* étoient situés dans ce canton; mais il auroit dû remarquer que Nuits étoit de la cité d'Autun, qui s'étendoit jusqu'à la Saône, & que les habitans de Nuits ne pouvoient être d'une cité différente.

Adrien de Valois, dans sa Notice de la Gaule, s'éloigne de tous les sentimens précédens; il place les *Vadicasses* dans le pays de Châlons-sur-Marne, & pense que la ville de Châlons étoit la ville de *Næomagus* de Ptolémée; il croit se fonder sur le nom de *Noviomagus*, qu'on lit sur une voie Romaine décrite dans la Table de Peutinger, qui place *Noviomagus* aux environs de Reims; on répond que Châlons-sur-Marne n'est point près de la Belgique, *πρὸς τῇ Βελγικῇ*, mais dans la Belgique même; que le *Noviomagus* de la Table ne peut être confondu avec Châlons; le *Noviomagus* étant au nord-est de Reims, & à douze lieues Gauloises de cette ville, Châlons est au sud-est, & à dix-huit lieues Gauloises de la même ville. Ce *Noviomagus* étoit sur une voie qui conduisoit de Reims à Cologne, en passant par Sedan; Bergier, qui connoissoit parfaitement le pays, nous assure que de son temps ce chemin étoit l'un des plus beaux, des plus hauts & des plus entiers de toute la Belgique: Il paroît, dit-il, sur une haute levée qui tire droit à *Vau-d'Étrée* (*Vallis-Siratae*, sur la rivière de Saippe), ensuite à *Attigny* (sur la rivière d'Aisne) & à *Sedan*, sur la Meuse. On sait qu'*Attigny*, *Attimiacum*, a été un lieu célèbre sous la seconde race de nos Rois; c'étoit une de ces

Notit. p. 136.

Berg. hist. des Gaules, liv. 111, p. 489.

Voy. Carte de la Champ. Sept. par G. de l'Isle.

terres & maisons royales qu'on appeloit *villa Publica, villa Regia, & Palatium*.

T. 1, p. 238. Le P. Hardouin, dans son édition de Pline, s'éloigne encore de toutes les opinions précédentes, & place les *Vadicasses* près de Meaux à Château-Thierry, *ubi nunc Theodorici castrum*; mais il devoit penser que Château-Thierry est du diocèse de Soissons, & de l'ancienne cité des *Suessiones*, qui a toujours été de la Belgique.

Hard, not. 20.

M. d'Anville, qui a dressé en 1745 une carte de la Gaule, pour l'histoire Romaine de M. Crevier, pensoit alors que les peuples *Vadicasses* de Ptolémée étoient les mêmes que les *Vadicasses* de Pline, comme effectivement c'est le même nom; & conséquemment il les a placés au diocèse de Bayeux, & aux environs de cette ville. On ne voit point sur cette carte que les *Vadicasses* de Ptolémée soient placés ailleurs.

Notic. de l'anc. Gaule, p. 668. Ce savant Géographe, en travaillant à son grand ouvrage de la notice de l'ancienne Gaule, place les *Vadicasses* de Ptolémée, non à Bayeux qu'il reconnoît être, suivant les différentes leçons, les *Vadiocasses* ou les *Bodiocasses* de Pline; mais il place les *Vadicasses* de Ptolémée dans le pays de Valois, voisin de Meaux, près de la Belgique; & son opinion est appuyée sur ce que le pays de Valois est nommé dans les capitulaires de nos rois, *pagus Vadisus*, qui selon lui a été formé du nom abrégé des *Vadicasses*, & conséquemment il pense que la ville de *Næomagus*, capitale des *Vadicasses*, est le lieu de Vez en Valois, qui, à l'exemple de plusieurs autres villes de la Gaule, aura pris le nom des peuples dont il étoit la ville capitale, *Vadicasses, Vez*.

Ibid. p. 487.

Le 20 Nov. 1761.

M. l'abbé Belley, dans un Mémoire qu'il a lû à l'Académie, n'examine que la position des peuples *Vadicasses* de Ptolémée, & la position de la ville d'*Arigenus*; & il entreprend de prouver, 1.^o que la cité des *Vadicasses* de Ptolémée n'a point existé dans le Valois : 2.^o que cette cité étoit la même que la cité des *Vadicasses*, ou *Vadiocasses*, ou *Bodiocasses* de Pline, la cité de Bayeux : 3.^o Que la ville d'*Arigenus*, capitale des peuples *Vadicasses* de Pline, que Ptolémée appelle aussi *Viducasses*,

est Vieux près de Caen, dont on a découvert les ruines, & non la ville de Bayeux : 4.^o Que Bayeux est l'ancienne *Næomagus*, capitale des peuples *Vadicasses* de Ptolémée, ou *Bodiocasses*, *Vadiocasses*, *Vadicasses* de Pline, qui a pris le nom de son peuple : 5.^o Il ajoute à ces discussions différens traits de l'histoire de cette ville : 6.^o Quelques réflexions sur l'étendue du diocèse de Bayeux.

I. Pour prouver que les *Vadicasses* de Ptolémée ne peuvent être fixés dans le pays de Valois, il suffiroit d'appliquer ici la réponse décisive de M. d'Anville contre M. de Valois, qui plaçoit ces anciens peuples dans le territoire de Châlons-sur-Marne. Pour adopter cette opinion, il faudroit que les peuples du Valois (du *pagus Vadifus*), n'eussent pas fait partie de la Belgique même, & être fondé à croire que leur district a été enlevé à la Lyonnaise, dans laquelle les *Vadicasses* sont compris. Le *pagus Vadifus* des capitulaires, étoit de la cité des *Suessiones*; le château de Vé, *Vadum*, qui lui a donné le nom de *Vadifus* ou *Vadensis*, & qui est situé dans la forêt de Villers-Coterets, a toujours été, & est encore du diocèse de Soissons, qui s'étend même du côté du midi, en-deçà de Vé, à quatre ou cinq lieues jusqu'auprès de Nanteuil-le-Haudoin. On sait que la cité des *Suessiones* a toujours été de la Belgique.

*Notic. de l'anc.
Gaulle, p. 667.*

Le *pagus Vadifus* s'étendit dans la suite sur une partie du *pagus Silvanensensis*. Les seigneurs de Crépi, de la cité & du diocèse de Sentis, étant devenus seigneurs du château de Vé, prirent le nom de comtes de Valois, *comites Vadenfes*, ou *Vadensium*. Rodulphe second, seigneur de Crépi, *comes Vadenfis*, assista en 1059 au couronnement de Philippe I.^{er} roi de France. Le pays de Valois s'étendit encore dans la suite dans le pays d'Orxois, *pagus Urcifus*, qui étoit voisin vers l'orient; ces deux *pagus* sont expressément distingués dans les capitulaires de l'an 853 : *missi in Urciso & Vadiso*. Il est fait mention du *pagus Urcifus* dans un diplôme du roi Carloman, fils aîné du roi Pépin, de l'an 771. Flodoard dans son histoire de l'Eglise de Reims, fait mention de *villa Novilliacum in pago*

Urcinse, aujourd'hui Neuilli-Saint-Front : ce *pagus*, selon quelques-uns, a pris son nom de la rivière d'Ourcq, *Urcus fluvius*, que Flodoard appelle *Ulcum*; selon d'autres auteurs, ce *pagus* avoit pris son nom d'*Urcum*, appelé ensuite *Ulcheium*, Ouchy, lieu considérable, qui a été une ville, & qui est aujourd'hui partagé en deux lieux différens & voisins, Ouchy-le-château, & Ouchy-la-ville. M. de Valois dit qu'on ne connoît plus le *pagus Urcifus*, *nunc obscurus & ignotus, vel incolis*. Ce savant étoit mal informé : on connoît par les anciens titres, & par la dénomination de plusieurs lieux actuels, le pays d'Orxois, outre Ouchy qui étoit le chef-lieu, situé sur une voie Romaine qui conduisoit de Soissons à Château-Thierry; on connoît encore la Ferté en Orxois, Neuilli-Saint-Front en Orxois; Chef en Orxois, Vaux en Orxois. Le pays Urcifus prit dans les XII.^e & XIII.^e siècles le nom d'*Urceius*, d'où s'est formé le nom d'Orxois ou d'Orçois; comme le *pagus Vadifus* fut nommé vers le même temps *Valeius*, *Valesius*, le Valois.

Le pays de Valois qui ne comprenoit primitivement que le territoire des environs du château de Vé, *Vadum*, est composé aujourd'hui de six grandes châtelainies, de Crépi, de la Ferté-Milon, de Pierre-Fons, de Bétizy & Verberie, d'Ouchy-le-château, & de Neuilli-Saint-Front. M. l'abbé Belley renvoie pour une ample connoissance de tous ces détails, à la nouvelle histoire du duché de Valois.

L'auteur de la notice sur l'ancienne Gaule, qui place les *Vadicasses* dans le pays de Valois, ne peut citer ni auteur, ni notice, ni monument qui puissent appuyer son opinion. Dans aucun temps on n'a connu aucune cité intermédiaire entre les cités des *Suessiones*, des *Silvanectes* & des *Meldi*. On sait que les anciens diocèses de la France ont été bornés & limités sur les territoires des anciennes cités de la Gaule; & pour pouvoir déroger à ce système général, il faut rapporter des preuves, & non des conjectures appuyées uniquement sur des apparences & sur des ressemblances de nom. En attendant ces preuves, nous devons penser que les limites des diocèses de Soissons, de Senlis & de Meaux, dans l'étendue du duché de

de Valois, répondent aux limites des territoires des cités des *Suessones*, des *Silvanectes* & des *Meldi*.

Mais, dira-t-on, le pays de Valois est voisin du diocèse de Meaux, comme les *Vadicasses*, selon Ptolémée, étoient voisins des *Meldæ* ou *Meldi*, & sur les confins de la Belgique. On a déjà prouvé que le *pagus Vadifus* n'étoit point sur les confins de la Belgique, mais dans la Belgique même. Si l'on suit à la lettre le texte & la graduation en longitude & latitude, donnée par Ptolémée, les *Vadicasses*, relativement aux *Meldæ*, devroient plutôt être placés à Château-Thierry, comme l'a cru le P. Hardouin. On ne doit pas trop insister sur le texte de Ptolémée, qui place les peuples *Meldæ*, & les *Turones*, dans le voisinage des peuples *Segusiani*. Voudroit-on, en suivant Ptolémée, placer les cités de Meaux & de Tours dans le voisinage du pays de Forès ?

Mais, dira-t-on, « il y a toute apparence que cette position se rapporte au Valois, dont le nom est *Vadifus* dans les capitulaires. On ne sauroit disconvenir que ce qui distingue le nom de *Vadicasses*, ne soit conservé dans le nom de *Vadifus* » ; Mais cette apparence ne subsiste plus, lorsqu'on prouve que le nom *Vadifus* ne vient point de *Vadicasses*, mais du nom *vadum*, un vâ, un gué, comme il sera établi dans le quatrième article de ce Mémoire. Tout le fondement de l'opinion qui place les *Vadicasses* dans le Valois, est donc appuyé sur une fausse ressemblance de nom. Nous allons voir que la ressemblance de nom se trouve entre les *Bodiocasses*, les *Vadicasses* de Pline, & les *Vadicasses* de Ptolémée.

Notic. de l'anc.
G. p. 667.

II. On reconnoît que les *Bodiocasses* de Pline, ou suivant d'autres leçons, les *Vadiocasses* sont les peuples du territoire de Bayeux, par leur position entre la cité des *Viducasses*, Vieux, & la cité des *Unelli*, qui est le diocèse de Coutances.

Notic. de l'anc.
Gaulle, p. 139.

Il est évident que le nom des *Vadicasses* de Ptolémée, est le même nom que celui des *Vadicasses* qu'on lit dans la plupart des éditions de Pline, depuis Hermolaüs, jusqu'à celles du P. Hardouin : on croit même que ce nom dans les éditions a été emprunté de Ptolémée. Il est également évident

234 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

que les variantes *Bodiocasses*, *Vadiocasses* de Pline, ressemblent à la leçon *Vadicasses* des éditions, & qu'elles désignent le même peuple. On doit inférer de cette identité ou ressemblance de nom, que les *Vadicasses* de Ptolémée doivent être les peuples du territoire de Bayeux.

Notic. de l'anc.
G. p. 666.

Mais, dit-on, « il seroit bien violent de transporter du fond » des terres, & des confins de la Belgique, jusque dans la » partie maritime de la Lyonnoise seconde, les *Vadicasses* de Ptolémée, en les confondant avec les *Bodiocasses* ». L'auteur de la notice donne lui-même ailleurs les moyens d'expliquer ou d'excuser ce violent déplacement : il avertit dans la préface

Préf. p. 8.

que « le désordre se trouve dans les positions données par Ptolémée, » & il le répète souvent dans la notice : en parlant des peuples *Abrincatui*, il dit « Ptolémée les a étran-

Page 30.

» déplacés en les établissant sur la Seine, loin de la mer & de l'Avranchin ». A l'égard des *Auleri Ebuovices*, peuples

Page 130.

d'Évreux, il dit : « Ptolémée étoit peu exactement informé » de leur position, en l'établissant sur la Loire d'un côté, comme sur la Seine de l'autre ». En parlant des peuples *Airebates*, peuples de l'Artois « Ptolémée les déplace étran-

Page 544.

» dit la notice, les place sur la Seine, faute apparemment d'avoir » connu la distinction de la Marne, qui traverse la frontière des *Remi*, d'avec la Seine ». Après tous ces exemples, peut-on dire que la position des *Vadicasses*, dans le territoire de Bayeux, seroit un violent & un étrange déplacement, loin des confins de la Belgique?

Lib. 11, c. 8,
p. 47.

Il faut se rappeler que, selon Ptolémée, le côté oriental de la Lyonnoise joint à la Belgique, suit le cours de la rivière de Seine : ἡ δ' ἀνατολικὴ τῆ πλεον, συνήπαι μὲ τῇ Βελγικῇ καὶ τῇ

C. 9, p. 48.

Σηκοῦναν ποταμὸν; & il commence la description de la côte septentrionale de la Belgique à l'embouchure de la Seine : μετὰ τὰς τῆς Σηκοῦνα ποτ. ὁμιλοῦσας. Cela étant, la position des *Vadicasses* dans le territoire de Bayeux, n'est pas un déplacement

étrange; des limites de la cité des *Bodiocasses* à la rivière de Seine, où, suivant Ptolémée, commence la Belgique, il n'y a d'intermédiaire que la cité de Vieux, & celle de Lisieux, qui font un espace d'environ dix-huit lieues communes. Les Géographes modernes, en tirant avec raison les peuples *Meldæ* des environs des *Segusiavi*, pour les placer à Meaux sur la Marne, font un déplacement plus violent & plus considérable; ce déplacement est d'environ soixante-dix lieues communes de France.

Pour résumer en peu de mots les deux articles précédens, on ne peut pas compter sur l'exactitude des positions données par Ptolémée. On a vu que les déplacemens y sont fréquens & étranges; que les peuples *Vadicasses* de Ptolémée ne peuvent être fixés dans la province Lyonnoise, que dans le canton où Plinè a placé les *Bodiocasses*, les *Vadicasses* entre les peuples *Viducasses* & les *Unelli*, dans le pays de Bayeux; il ne reste donc plus de difficulté à placer après le texte de Plinè les *Vadicasses* de Ptolémée dans le territoire de Bayeux; il faut examiner quelle étoit la capitale de cette ancienne cité.

III. Depuis la découverte de l'ancienne capitale des peuples *Viducasses*, il n'est plus douteux que cette cité n'ait été différente de la cité des *Vadicasses* ou *Bodiocasses*, de Bayeux. Le lieu de Fins, *Fines*, qu'on connoît sur les limites des deux territoires, prouve incontestablement l'ancienne distinction des deux cités: elles ne furent réunies en une sous le nom de cité des *Bajocasses*, qu'après le IV.^e siècle, lorsque la ville des *Viducasses* eut été ruinée. Ptolémée nous donne le nom de l'ancienne capitale de cette cité, il l'appelle, suivant le texte grec de l'édition de Bertius, *Αργένος*, ou suivant les manuscrits de la bibliothèque du Roi, *Αεργένος*. La position d'*Arigenus*, capitale des *Viducasses*, que la table de Peutinger appelle *Araegenue*, est fixée à Vieux par l'inscription du marbre de Torigny, où elle est appelée *CIVITAS VIDUCASSIUM*, découvert dans les ruines de cette ville. M. l'abbé Belley a établi dans un Mémoire lû à l'Académie, que cette position est prouvée par les distances itinéraires de la table de Peutinger; mais, dira-t-on, la position d'*Arigenus*, *Araegenue* de la table, est liée à la rivière d'*Argenus*, dont on

Mém. de l'Acad. t. 1, Hist. p. 290.

Cod. Reg. n.º 1402, 1403, 1404.

Mém. Acad. tome XXVIII, p. 475.

lit le nom dans la traduction latine de Ptolémée; & cette rivière doit être celle d'*Ara* ou d'*Aura*, qui passe près de Bayeux, & qui a son embouchure dans la mer au grand Vé; d'ailleurs on ne lit point dans le texte de Ptolémée ὡν πόλις, qu'il emploie ordinairement pour désigner la capitale d'un peuple.

On a déjà remarqué que ces mots *Argenis flu. ostia* de la version latine, ne se trouvent dans aucun des textes grecs que nous connoissons; ainsi l'induction que l'on tire de la version latine n'est pas certaine: d'ailleurs si Ptolémée avoit voulu désigner l'embouchure d'une rivière sur cette côte de l'Océan, il auroit plutôt nommé la rivière de Vire qui est navigable, comme il a nommé l'embouchure de la rivière d'Orne. L'Aure qui passe à Bayeux est peu considérable; elle est appelée dans le cartulaire de Bayeux, *Aura*, Aure, nom différent d'*Argenis*. Si le texte de Ptolémée ne porte pas les mots ὡν πόλις, que M. de Valois cite comme faisant partie du texte, Ptolémée ne les a pas employés non plus pour les villes de Κεργιάτορον des peuples *Unelli*, & de Νοτόμαχος, capitale des peuples *Lexovii*; & d'ailleurs cette omission n'empêche pas de regarder *Arigenus* comme la capitale des peuples *Bajocasses*.

Mais ce qui prouve que la ville d'*Arigenus* étoit la ville capitale des *Viducasses*, Vieux, & non la ville de Bayeux, c'est la distance de vingt-quatre lieues Gauloises que la table de Peutinger donne entre *Augustodurum*, le passage de la rivière de Vire, près de S.^t Fromont, & entre *Arigenus* ou *Araegenne*, capitale des *Viducasses*, distance qui tombe précisément sur Vieux. Pour faire quadrer la distance à la position de Bayeux, il faudroit changer le nombre de 24 de la table, & y substituer celui de 14. « La manière dont l'indication est » inscrite sur la table qui est X|XIIII, divisée par la trace » de la route, donne lieu de soupçonner, que ce trait partageant le nombre, a fait répéter mal-à-propos une dizaine »; mais on ne change pas d'autres nombres de la table, qui sont également divisés par la trace de la route; tels sont le nombre XL|VIII, entre *Condate*, Rennes en Bretagne & *Legedia*, dans un canton peu éloigné de celui où étoit située la ville

Notic. de l'anc.
Gaulle, p. 83.

Ibid.

Notic. p. 403.

d'*Araegenue*. Le nombre XX|VI, entre *Riobe & Agetincum*, Page 558.
la ville de Sens; le nombre X|XVIII, entre *Andemantunno*, Page 644.
Langres & le lieu *File* ou *Tile*; tous ces nombres ont été
employés dans la notice dans leur entier, & on n'a pas soupçonné
que la ligne qui indique la trace de la route, dut les diviser
ou les changer.

On doit donc conserver le nombre XXIIII de la table,
entre *Augustodurum & Araegenue*; & fixer à Vieux, d'après
les distances locales & positives, la ville d'*Arigenus*, qui est
visiblement la même qu'*Araegenue*: cette ville, comme on le
voit par les ruines, étoit très-considérable. J'ajouterai à la
description qui s'en trouve dans les Mémoires de l'Académie, Hist. tome 1,
p. 290.
une inscription qu'on y a déterrée, & qui n'a pas été inconnue
à M. Foucault; elle étoit gravée sur un cippe de marbre haut
de quatre pieds & demi, large d'un pied neuf pouces.

NOVIVS VIC
TOR MEMO
RIAE DOMI
TIAE PANFILE

Une voie Romaine dont M. de Laveyne, Ingénieur de la
généralité de Caen, a envoyé à M. le comte de Caylus
une description très-exacte, venoit du côté d'Exines, passoit
à Vieux, & de-là à la ville de Bayeux.

La ville d'*Arigenus*, comme la plupart des capitales des
peuples de la Gaule, prit le nom de son peuple *Viducasses*,
qui aura été abrégé en *Viducæ & Veocæ*; on lit dans la charte
de fondation de l'abbaye de Fontenai, peu éloignée de Vieux,
& de l'an 1070. *Totam decimam Molendini de Veocis*, de
Vieux. M. l'abbé Belley présume que cette ville fut ruinée
à la fin du iv.^e siècle, ou dans les premières années du siècle
suivant; elle est représentée comme considérable dans la table
de Peutinger qu'on croit avoir été dressée sous le règne de
Théodose le Grand, & elle ne paroît plus dans la notice des
provinces & des cités de la Gaule, rédigée sous le règne

Gall. Chr. t. XI,
Inscr. p. 70.

d'Honorius ; elle aura été apparemment ruinée dans la grande invasion des Barbares, qui ravagèrent la Gaule depuis le Rhin jusqu'à l'Océan : ravage affreux, dont Salvien & d'autres auteurs ont fait une description touchante. Les Saxons, qui depuis deux siècles, désoloient les côtes de la Gaule, ont probablement détruit la ville des *Viducasses* ; elle étoit peu éloignée de la mer, & voisine de la rivière d'Orne, qu'on pouvoit remonter en bateau : quoi qu'il en soit, S.^t Jérôme nomme les Saxons au nombre des peuples qui désolèrent alors la Gaule. Après avoir fixé la ville d'*Arigenus* à Vieux, il faut examiner la position de la ville de *Næomagus*, capitale des *Vadicaesses*.

*Hieron. epist.
ad Ageruch.*

*Dio. Cass. L.
lib. LIIII,
p. 512. A.
T. L. Epitom.
l. CXXXIV.
Dio. ibid.*

*Strab. lib. IV,
p. 117. A.*

*Epit. Liv.
l. CXXXIV.*

*Comm. de B. G.
l. II, c. 4.*

IV. Depuis la conquête des Gaules par Jules César, les guerres civiles des Romains, qui durèrent pendant plusieurs années, empêchèrent de régler la police & le gouvernement de ces provinces conquises ; toutes choses y étoient encore en désordre, ἀχατάστατα ἐπὶ. Enfin l'empereur Auguste, l'an 727 de Rome, se rendit à Narbonne ; il y donna des réglemens pour les mœurs & l'administration de ces nouvelles provinces, & en fit le dénombrement, καὶ αὐτὸν τὰς διαγραφὰς ἐποιήσατο, καὶ τὸ βίον τήντε πολιτείαν διεκόμισσε ; ce fut à cette occasion, que pour égaler en quelque façon les trois nouvelles provinces de la Gaule, qui étoient l'Aquitaine, la Gaule Lyonnoise, & la Gaule Belgique, qui comprenoit les deux Germanies, ce Prince détacha quatorze cités ou peuples de la Lyonnoise, pour les unir à la province d'Aquitaine, dont les limites furent portées de la Garonne jusqu'à la Loire. On présume aussi qu'Auguste pendant son séjour à Narbonne, lorsqu'il régla l'ordre des provinces des Gaules, *provinciis in certam formam redactis*, fit l'arrondissement de plusieurs cités ; il diminua le territoire de quelques-unes qui étoient trop étendues, pour en former de nouvelles ; par exemple, le territoire des peuples *Bellovaci*, de Beauvais, que Jules César représente comme les plus puissans d'entre les Belges, devoit être plus étendu que le diocèse actuel de Beauvais ; & on peut croire qu'Auguste détacha alors une partie de leur territoire, pour en former la cité des *Sihvaneles* de Senlis, & qu'il en

fit la capitale, un lieu ancien du canton, à qui il donna son nom *Augustomagus*, qui est l'ancien nom de la ville de Senlis. M. l'abbé de Longuerue croyoit que cette nouvelle cité a été nommée *Silvanectes* par les Romains, à cause de sa position au milieu des bois & des forêts.

Si la cité des *Vadicassès* de Ptolémée a été placée dans le Valois, elle aura existée dès le règne d'Auguste, & sa capitale *Naomagus*, dont le nom est purement Celtique, a dû précéder le règne de ce Prince. Outre ce qui a été dit dans l'article second de ce Mémoire, on peut prouver que la ville de *Naomagus* n'existoit point dans le Valois au temps d'Auguste; & conséquemment que la cité de *Vadicassès*, dont elle étoit la capitale, n'étoit pas située dans ce canton.

Il est prouvé dans les Éclaircissemens géographiques sur l'ancienne Gaule, publiés en 1741, que « la voie publique qui fut élevée sous les ordres d'Agrippa, depuis Lyon jusqu'à « Boulogne, n'étoit pas directe dans toute sa longueur; elle suivoit « différentes directions, pour passer par les principales villes de « la Gaule, qui se trouvoient aux environs de la route : com- « munément, d'une ville à l'autre elle étoit alignée; mais dans « sa totalité elle formoit un grand nombre d'angles pour rencontrer « les grandes villes ». De Lyon elle passoit à Chalon-sur-Saône, de-là par Autun, ensuite à Auxerre, par Châlons-sur-Marne, à Reims, de Reims à Soissons, de-là « elle se détournoit vers le sud-sud-ouest jusqu'à Senlis (*Augustomagus*); de Senlis « à Beauvais (*Casariomagus* après *Βελαχόης*) elle reprenoit « de l'ouest au nord de Beauvais, pour passer par Amiens, « (*Samarobriva*, & *Ἀμειανόης*), elle déclinait un peu du nord vers l'est ». La route d'Amiens à Boulogne (*Gessoriacum* sur la mer, *Ἰσταντὸν Ὠκεανόν*) approchoit un peu plus du nord. Il est sensible par ce détail, que cette grande voie Romaine changeoit de direction pour passer par les grandes villes, par « les capitales des peuples ».

Il est prouvé dans ces mêmes Éclaircissemens, que cette grande voie faite par ordre d'Agrippa, gendre & favori d'Auguste, fut achevée au plus tard l'an 735 de Rome,

Éclairc. p. 335.

Strab. l. IV, p. 192. B.

Strab. ibid.

Strab. ibid.

Éclairc. p. 335.

Dio. Cass.
lib. LIV,
p. 528. B.

lorsqu'Auguste étant retourné de Samos à Rome, envoya Agrippa pour achever de régler les affaires des Gaules.

Voy. Carte de
la Champ. sepr.
par G. de l'Isle,

D'après ces observations si la ville de *Næomagus* des *Vadicassés* eût existé alors dans le lieu qu'on appelle Vé dans le Valois, la voie Romaine de Soissons à Senlis auroit dû passer par ce lieu de Vé, qui est placé dans la ligne directe de l'une à l'autre de ces villes; or cette voie d'Agrippa qui subsiste encore en partie, & qu'on connoît dans le pays sous le nom de *chaussée de Brunchaut*, ne passe point à Vé en Valois, elle en est éloignée de deux lieues vers l'ouest, d'où il résulte évidemment que la ville de *Næomagus* de Ptolémée ne peut être le lieu de Vé, & conséquemment que la cité des *Vadicassés* n'étoit point dans le Valois.

T. IV, p. 415.

Pour rendre la preuve complète, le nom de Vé ne vient point du nom *Vadicassés*, abrégé dans le moyen âge en *Vadica*; le nom de Vé se trouve dans tous les anciens titres *Vadum*. L'auteur de la translation des reliques de S.^t Arnoul de Crépi, qui écrivoit vers l'an 960, rapportée par les Bollandistes, dans les actes (18 Juillet) dit en parlant du lieu de Vé en Valois : *Vadum*, *ex cuius vocabulo comitatus appellari consuevit Vadenfium*. Le *Vadenfis comitatus* ou *pagus*, est nommé *Vadisus* dans les capitulaires, *Vadenfis pagus* dans des actes du XI.^e siècle : on croit que l'ancien château de Vé avoit été bâti sous le règne de Charlemagne; le second château a été construit vers l'an 1221, par Raoul d'Estrées, à qui le roi Philippe Auguste avoit donné le vieux château & la terre. Au reste ce lieu a été nommé *Vadum*, qui signifie un vé, un gué, parce que l'ancien château de Vé est situé sur une hauteur, au-dessus d'un gué ou passage au travers de la vallée de la rivière d'Au-
tonne; c'est une vallée fort humide, marécageuse, coupée de plusieurs ruisseaux. Il ne faut pas s'imaginer que le mot de Vé, *Vadum*, désigne toujours le passage d'une grande rivière : on connoît en Normandie un lieu célèbre dans l'histoire de cette province, *Vadum Berengarii*, le Vé Berenger, sur un ruisseau à trois lieues au levant de Caen, près du village de Vimont & dans le Valois; il y avoit anciennement à Crépi une rue & une ferme de Vé, près le gué de Saint-Thomas,
dans

Orderic. vit. lib.
XIII, p. 209.

dans le faubourg; on pourroit citer encore d'autres exemples. Quoi qu'il en soit, le lieu de Vé, en Valois, doit être écrit non pas Vez, mais Vé, de *Vadum*, comme l'ont écrit M.^{rs} de Valois & de Longuerue, & comme on lit dans les registres *olim*, du Parlement & dans les anciens titres du pays.

*Notice de l'anc.
Gaulle, p. 487.*

On a prouvé, dans le second article de ce Mémoire, que la cité des *Vadicassès* de Ptolémée étoit la même que la cité des *Vadicassès*, des *Vadiocassès*, ou des *Bodiocassès* de Pline, la cité de Bayeux; il en résulte que la ville de *Næomagus*, la capitale, est la ville même de Bayeux, appelée *civitas Baiocassium* dans la notice des provinces & cités de la Gaule: elle aura pris dans le moyen âge, à l'exemple de tant d'autres villes, le nom de son peuple, *Baiocassès*, abrégé ensuite en *Baiocæ*, comme on le voit dans la notice des dignités de l'Empire; d'où s'est formé le nom françois *Baëx*, *Bajex* ou *Baieves*, comme on lit dans le roman du Rou, écrit en vers par Robert Vaice, chanoine de Bayeux, vers l'an 1160: on disoit encore *Baïeues* au commencement du XIV.^e siècle, d'où s'est formé le nom moderne de Bayeux.

*Mirac. de S.
Louis, édit. de
l'Impr. Royale;
p. 445, 470,
509.*

On dira peut-être que Bayeux ne peut avoir été appelé *Næomagus* du temps de l'empire Romain, parce que l'on auroit pu la confondre avec *Næomagus* capitale des peuples *Lexovii*, de Lisieux; mais on sent qu'il ne peut y avoir de difficulté; les deux villes auront été distinguées par l'addition du nom de leurs peuples, *Næomagus Baiocassium*, *Næomagus Lexoviorum*; c'est ainsi qu'on a distingué, d'après les commentaires de César, *Noviodunum Æduorum*, Nevers, & *Noviodunum Biturigum*, Noïan près de Bourges; on a pareillement distingué *Noviomagus Nemetum*, Spire, de *Noviomagus Trevirorum*, Numagen près de Trèves: & même on n'a point confondu deux noms anciens, les mêmes & dans la même cité; on connoît dans la cité de Bayeux deux Condé, *Condæte*, Condé-sur-Noireau & Condé-sur-Vire; ces lieux sont distingués par les rivières sur lesquelles ils sont situés.

Il faut passer aux antiquités, & rapporter quelques traits de l'histoire de la ville de Bayeux.

Hist. Tome XXXI.

. Hh

V. Nous avons vu que la ville de Bayeux est très-ancienne; comme le nom de *Næomagus*, purement Celtique, le prouve incontestablement. La forme de l'enceinte de cette ville étoit carrée, comme étoient la plupart des cités Romaines dans la Gaule; la bâtisse est encore reconnoissable dans l'ancienne enceinte du côté du midi; le goût du travail est le même que celui du palais des Thermes de l'empereur Julien à Paris, & on croit que ce Palais est plus ancien que le séjour de ce Prince en cette ville. Les habitans de Bayeux, quoique situés à l'extrémité de la Gaule, cultivoient les beaux arts & recherchoient les ouvrages des Artistes. M. le comte de Caylus a donné le dessein & l'explication de quelques statues & de quelques vases, qui ont été découverts dans le voisinage de cette ville; on voit, dans le même recueil, que la voie Romaine qui venoit de Vieux à Bayeux continuoit sa direction vers la ville de Saint-Lo; on en reconnoît le passage entre les deux villes dans la forêt de Cérifi, où l'ancienne voie est appelée le *Chemin chauffé*.

C'est apparemment sur cette voie qu'on a trouvé une colonne milliaire de Tétricus, dont il est parlé dans les Mémoires de l'Académie, & qui étoit posée à une lieue Gauloise de la capitale; L. I. c'est-à-dire *lenga prima*.

La ville de Bayeux étant Celtique dans son origine, on ne fera point étonné de voir au *iv.^e* siècle une famille de Druides établie dans cette cité; on sait qu'ils étoient les prêtres, les philosophes & les législateurs des anciens Gaulois; l'empereur Auguste avoit défendu à tout citoyen Romain de s'engager dans cet ordre, Tibère les avoit chassés de la ville de Rome, Claude avoit supprimé une partie de leurs superstitions; cependant leur autorité & leur philosophie, du moins quant à la divination, subsistèrent encore long-temps dans les Gaules.

A l'avènement de Vespasien, les Druides fomentèrent la révolte des Gaulois, en prédissant une prochaine révolution dans le gouvernement. On dit qu'une femme Druides prédit à Sévère-Alexandre sa mort prochaine; l'ayant rencontré dans sa marche, elle lui cria en Gaulois, *Gallico sermone*;

Mém. Acad.
t. XXI, p. 494.

Rec. d'antiq.
t. II, p. 373.

Rec. d'antiq.
t. III, p. 384.

Page 386.

T. XIV, Hist.
page 154; &
t. XXIII, Hist.
p. 206.

Suet. in Claud.
c. 25.

Plin. l. XXX.
Suet. in Claud.
c. 25.

Tacit. Hist.
l. IV, c. 53.

Lampr. in Alex.
p. 155. C.

vadas, nec victoriam speres, nec militi tuo credas. Une femme Druide, du pays de Tongres, prédit à Dioclétien qu'il parviendrait à l'empire lorsqu'il auroit tué Aper; *Imperator eris cum Aprum occideris*: pour accomplir cette prétendue prophétie Dioclétien, après qu'il eut été élevé à l'empire, tua de sa main Aper, le beau-père de Numérien. Ainsi on voit que les Druides étoient encore établis en différentes cités de la Gaule. Ausone, qui écrivoit à la fin du IV.^e siècle, nous apprend qu'une famille de Druides habitoit la cité de Bayeux; en parlant d'Avitus-Patéra, qui avoit été Professeur d'éloquence à Bordeaux, il dit :

Vopisc. in Numer. p. 252. C.

Doctor potentum Rhetorum,

Tu Baiocassis stirpe Druidarum satus, &c.

Auson. Professor, num. 4.

Il est probable que le Christianisme acheva de détruire la secte & le nom des Druides.

La ville de Bayeux étoit une place importante dans les Gaules, à cause de son voisinage de la mer; les Empereurs y entretenoient, comme à Coûtances, une garnison sédentaire de Bataves & de Suèves enrôlés au service de l'Empire, sous le commandement d'un général Romain, *Magister militum praesentalium*, comme on lit dans la notice des dignités de l'Empire, dressée après le règne d'Arcadius & d'Honorius: *Praefectus Laetorum Batavorum & Gentilium Suevorum, Bajocas & Constantiae Lugdunensis secundae.*

Notit. Dignit.

La côte maritime de la seconde Lyonnaise étoit exposée, depuis plus d'un siècle, aux incursions & aux pirateries des Saxons, c'est pourquoi cette côte est nommée, dans la même notice de l'Empire, *littus Saxonicum*. Les Romains y entretenoient un autre corps de troupes, dans le lieu appelé *Grannona*, sous le commandement du duc du département de l'Armorique & du pays des Nerviens: *Sub dispositione viri spectabilis ducis tractus Armorici & Nervicani. Tributus cohortis primae novae Armoricae, Grannona in litore Saxónico.* Nous verrons bientôt qu'une peuplade de Saxons étoit établie dans la cité de Bayeux,

& de-là on infère que le lieu de Grannona étoit sur la côte maritime de la même cité, sur un ancien havre à l'embouchure de la rivière de Seule, près du village de Grai, à quatre lieues au nord-est de Bayeux. M. de Laveyne, ingénieur de Caen, a levé le plan de cet ancien port, & d'un camp Romain, qui n'en étoit pas éloigné. M. le comte de Caylus a inséré ces plans, & en donne l'explication dans le cinquième volume de son recueil d'antiquités.

Les Saxons qui infestoient les côtes maritimes de la Gaule, depuis la fin du III.^e siècle, redoublèrent au V.^e leurs incursions & leurs pirateries. Le gouvernement Romain, qui étoit alors foible, fut obligé de leur abandonner des quartiers; ce fut alors probablement que les Saxons s'établirent dans la cité de Bayeux: cet établissement fut permanent, ils durent passer sous la domination des François, lorsque les provincesArmoriques se soumirent à Clovis. Il est certain que les Saxons de Bayeux, *Saxones Bajocassini*, obéissoient aux ordres de ses petits-fils: le roi Chilpéric les envoya dans la Bretagne Armorique en 578, contre le comte Varoch, qui les surprit & les défit; *dolose super Saxones Bajocassinos ruens, maximam exinde partem interfecit*. La reine Frédégonde, pendant la minorité de Clotaire II son fils, par des motifs particuliers, envoya au secours du même Varoch, vers l'an 590, un corps de Saxons de Bayeux. *Fredegundis . . . Bajocassinos Saxones . . . in solatium Varochii abire præcepit*: on voit que ces Saxons étoient soumis aux rois de France, comme les anciens habitans du pays.

*Greg. Turon.
hist. l. V, c. 27.*

Id. l. X, c. 9.

*Baluz. t. II,
69.*

*Wacter, gloss.
Germanic. col.
1159, & Præ-
legom. sect. VI.
Huet, Orig.
de Caen, p. 6
& suiv.*

Ces Saxons possédoient dans la cité de Bayeux un canton particulier, qui est appelé dans les capitulaires de Charles le Chauve, de l'an 853, *Otlingua Saxonia*, c'est-à-dire en langue Tudesque & Anglo-Saxonne, la possession des Saxons. Voyez le glossaire Germanique de Wacter. M. Huet dans ses origines de Caen, place ce *pagus* ou pays des Saxons *Otlingua Saxonia* sur la côte du diocèse de Bayeux, entre les rivières d'Orne & de Dive; & il dérive de leur langue plusieurs noms de lieux, en particulier celui de Caen, ville nouvelle, qui n'étoit

qu'un bourg sous les premiers ducs de Normandie. Le nom de Caen, selon ce Savant, vient de *Cathin*, qui signifie la maison du conseil, d'où est venu le nom de Cahem, ensuite Caën de deux syllables, comme on le voit dans ce vers du roman du Rou :

P. 417 & suiv.

Page 421.

A Caën longues conversai.

On a ensuite prononcé Caen, Can, d'une syllable. On ne fait pourquoi M. l'abbé Lebeuf a placé le *pagus Orlingua Saxonica* à Saon (a) & Saonet dans les terres au sud-ouest, & à deux lieues de la ville de Bayeux. Le nom de Saxon s'est perpétué jusqu'à nos jours dans le nom de plusieurs familles de ce pays-là, le *Saisne* ou le *Sesne*, c'est-à-dire le Saxon; en effet les anciennes chroniques de Normandie traduisent les mots *Saxones Bajocassini*, par ceux-ci, les Sesnes de Bayeux.

Mém. Acad.
t. XXI, p. 509.

Huet, p. 10
& 459.

Si les incursions des Saxons causèrent de grands maux sur cette côte, les Danois ou Normands y commirent les plus horribles excès & les plus grandes cruautés au IX.^e siècle: ils ravagèrent non-seulement les côtes, ils portèrent la désolation dans presque toutes les provinces du royaume, où ils pillèrent, mirent à feu & à sang, les campagnes & la plupart des villes; le diocèse de Bayeux en particulier sentit les effets de leur fureur, ils massacrèrent à Livri (b), *Livibriacum*, Sulpice évêque de Bayeux en 844. Baltfrid son successeur eut le même sort en 858; sur la fin du même siècle la ville de Bayeux fut pillée & brûlée. Rollo *Bojocas petit, eamque violenter cepit, totam que funditus subvertit*. Après que Rollon ou Raoul eut embrassé la religion Chrétienne, & que le roi Charles le Simple lui eut cédé cette partie de la Neustrie en propriété, *in alodo & in fundo in sempiternum*, sauf l'hommage & la souveraineté, la ville de Bayeux se releva de ses ruines & fut bientôt rétablie; mais elle fut presque entièrement habitée par les Danois ou Normands: on y parloit la langue Danoise, comme on parloit

Annal. Bertin.

Dudo, Quintin.
script. Normann.
p. 77.

Idem.

(a) Le nom Saon, qu'on prononce San, doit venir du latin *Sadumnn*, comme de *Laudumnn* on a fait Laon, prononcé Lan; le nom

de *Saxones* a été traduit Saisnes ou Sesnes.

(b) Livri, paroisse à trois lieues & demie au sud de Bayeux.

la langue Romance à Rouen; c'est pourquoi Guillaume premier, dit Longue-épée, duc de Normandie, envoya le jeune Richard son fils à Bayeux, pour y être élevé: *Quoniam Rothomagensis civitas, Romanâ potiùs quàm Daciscâ utitur eloquentiâ, & Bajocassensis fruitur frequentius Daciscâ linguâ quàm Romanâ: volo igitur ut ad Bajocassensia deferatur quamociùs mania*, ou, comme dit un autre écrivain, *Bajocas mittens, ut ibi linguâ eruditus Danicâ*, &c. Quoique la langue Danoise & le Saxon fussent des dialectes de la langue Tudesque, il paroît que les Saxons n'entendoient pas le Danois. *Quis tibi Daciscæ regionis linguam Saxonibus inexpertam, docuit!*

Dudo, p. 112.

Willél. Gerner.
p. 237.

Dudo, p. 100.

Mém. tome VI,
page 739, &
t. VIII, p. 602.

Le Blanc,
Traité hist. des
Alonn. p. 81.
Page 85.

La ville de Bayeux reçut de grands biens sous Guillaume le Conquérant. Son frere utérin Odon ou Eudes, Evêque de cette ville, enrichit son église, & y fit beaucoup de fondations: ce fut apparemment dans ce temps-là qu'on donna à cette église la tapisserie qui s'y voit encore, & qui représente les principaux exploits du duc Guillaume. M. Lancelot, de cette Académie, en a donné une savante explication. Peu de temps après la mort de l'évêque Odon, pendant la guerre qu'Henri I^{er}, roi d'Angleterre, faisoit à son frere aîné, Robert duc de Normandie, le roi Henri n'épargna pas la ville de Bayeux qui tenoit le parti de son frere, il brûla la ville & la cathédrale. Cette ville se rétablit encore, & l'église cathédrale fut réédifiée dans l'état où elle est aujourd'hui, par les soins de Philippe de Harcourt, évêque de Bayeux, l'an 1160. On frappoit monnoie en cette ville sous la première & sous la deuxième race de nos Rois. Le Blanc a rapporté des monnoies d'or de la première race, avec l'inscription *BAIOCAS*, & des deniers d'argent de Charles le Chauve, avec cette inscription *HBAIOCAS CIVITAS*. M. l'abbé Belley finit ce Mémoire par quelques réflexions sur l'étendue actuelle du diocèse de Bayeux.

VI. On sait qu'en général les anciens diocèses de France, répondent aux territoires des cités de la Gaule, il y a cependant des exceptions; lorsque les cités étoient peu étendues, on en comprenoit deux dans un même diocèse, sous la juridiction

d'un Évêque : les cités de Terouenne & de Boulogne, distinguées dans la notice des provinces & des cités de la Gaule, ne composèrent qu'un seul diocèse sous la juridiction de l'Évêque de Terouenne : cette dernière ville ayant été ruinée en 1555, par l'empereur Charles V, on créa en 1559 de nouveaux évêchés, on en établit un à Boulogne, qui comprenoit toute la partie du diocèse de Terouenne qui dépendoit alors de la France. Les cités du Mans & de Jublent, *civitas Cenomanorum* & *civitas Diablentum*, sont deux cités distinguées dans la même notice, & qui furent comprises dans le diocèse & sous la juridiction de l'évêque du Mans ; on peut même dire que ce diocèse comprend une troisième cité, la cité des Arviens, qui avoit été ruinée avant le v.^e siècle, & réunie à la cité des *Canomani* ; on doit à M. d'Anville la découverte de la position de cette cité.

La cité de Bayeux, *civitas Bajocassium* de la notice, comprenoit les territoires des *Bajocasses* & des *Viducasses*, dont la ville avoit été ruinée. Ces deux cités réunies formèrent le diocèse de Bayeux, sous la juridiction de l'Évêque de cette ville. La cité de Bayeux, *civitas Baiocassium*, est nommée la première de la seconde Lyonnaise, après Rouen la métropole. Les évêques de Bayeux ont toujours prétendu, à cause de la prééminence de leur cité épiscopale, avoir les honneurs & le pas sur les Évêques des autres cités de la même province. Le premier évêque connu de Bayeux, S.^t Exupère, qu'on appelle aussi S.^t Spire, vivoit à la fin du 1 v.^e siècle, & au commencement du v.^e On ne suit plus l'opinion qui faisoit remonter les premiers Évêques des églises septentrionales des Gaules, presque au siècle des Apôtres.

Le diocèse de Bayeux, composé du territoire de deux cités, est très-étendu. Ses bornes naturelles sont du côté du couchant, la rivière de Vire, depuis ses sources jusqu'à son embouchure dans la mer, qui le sépare du diocèse de Coutances. Au septentrion la côte de la mer ; au levant la rivière de Dive, depuis son embouchure dans la mer, jusqu'à la hauteur de Mesidon, *Mansio-Odonis*, ancien lieu connu dans

Onderic, Vital.

les Écrivains de Normandie : la rivière de Dive sépare les diocèses de Bayeux & de Lisieux ; au midi le diocèse de Bayeux est séparé de celui de Séez , par une ligne tirée au travers des terres , depuis Mesidon jusqu'aux sources de la rivière de Vire.

Telles sont les limites de l'ancienne cité de Bayeux , mais dans la suite des temps il y a eu des changemens occasionnés par les conventions des Évêques. La ville de *Briovera* , aujourd'hui Saint-Lo , étoit primitivement de la cité de Bayeux , étant située à la droite de la rivière de Vire. La ville de *Briovera* étoit un très-ancien domaine de l'église de Coûtances , les Évêques de cette ville y faisoient souvent leur séjour (c) ; on voit même que dans les souscriptions des conciles , ils ont pris le titre d'évêque de *Briovera* : ils obtinrent des évêques de Bayeux , que la ville de *Briovera* & son territoire seroient détachés du diocèse de Bayeux , & annexés au diocèse de Coûtances ; en effet la ville de Saint-Lo , & quatre paroisses voisines sont encore aujourd'hui du diocèse , & sous la juridiction de l'évêque de Coûtances. D'un autre côté , par une pareille convention , la juridiction de l'évêque de Bayeux s'étend sur quatre ou cinq paroisses du Cotentin , enclavées dans le diocèse de Coûtances , le lieu principal est Sainte-Mere-église ; & une autre paroisse appelée Lieu-Saint , est presque aux portes de Valognes.

(c) La ville de *Briovera* , ainsi appelée d'un pont sur la rivière de Vire , étoit le séjour ordinaire des premiers évêques de Coûtances : *Leontius* ou *Leontianus* assista au premier concile d'Orléans , de l'an 511 , & souscrivit : *Episcopus ecclesie Constantinæ* , & dans deux manuscrits , *ex civitate Briovere*. Et l'évêque *Lauto* ou *Laudus* , souscrivit aux actes du cinquième concile d'Orléans , de l'an 549 : *Lauto episcopus ecclesie Constantinæ vel Brioverensis*. Cet évêque étant mort à *Briovera* , la ville prit dans la suite

son nom , Saint-Lo , qu'elle a encore aujourd'hui. L'église de Coûtances avoit toujours conservé le domaine de Saint-Lo , qui lui fut confirmé , en 1056 , par Guillaume , duc de Normandie. En 1576 Artus de Cossé , évêque de Coûtances aliéna la baronnie de Saint-Lo en faveur du maréchal de Matignon , qui donna en échange le château de la Motte , situé à deux lieues sud-ouest de Saint-Lo : la baronnie de Saint-Lo est encore possédée par la maison de Matignon.

La baronnie de Combremér, enclavée dans le diocèse de Lisieux, est un ancien domaine de l'église de Bayeux, & qui a été exemptée de la juridiction de l'évêque de Lisieux. Philippe de Harcourt, évêque de Bayeux, fonda l'abbaye du Val-Richer en 1150, dans l'étendue de cette baronnie, & déclara que le Val-Richer étoit de son diocèse; *locus Valles Richerii, qui & in parochiâ n-stra situs est*, & dans les lettres de l'archevêque de Rouen, qui confirment la fondation; *qui est de feodo Bajocensis ecclesie & parochiâ*. D'un autre côté l'église de Lisieux possède la baronnie de Nonant dans le diocèse de Bayeux, entre les villes de Bayeux & de Caen: cette baronnie a été aussi exemptée de la juridiction de l'évêque de Bayeux, & soumise à l'évêque de Lisieux. Jourdain du Houmet, évêque de Lisieux, fonda avant l'an 1216, l'abbaye de Mondée, ordre de Prémontré, sur le territoire de cette baronnie; l'abbaye & quatre paroisses dans l'étendue de cette baronnie, dépendent encore pour le spirituel de l'évêque de Lisieux.

*Gall. Christ.
t. XI, 362. C.
Instr. 81. C.*

*Gall. Christ.
t. XI, 781. C.*

Tels sont les changemens arrivés dans les limites de l'ancienne cité de Bayeux. Quoique cette ville ait souffert par les accroissemens de la ville de Caen, qui est devenue l'une des plus belles & des plus grandes villes de France; cependant Bayeux est encore une ville considérable; son évêché est l'un des plus riches du royaume; le chapitre de la cathédrale est nombreux; la ville, assez peuplée, a un gouverneur particulier; elle est le séjour ordinaire de la noblesse riche du canton.



NOUVELLES OBSERVATIONS

*Sur les anciens Peuples de la cité de Bayeux.*Lûes le 21
Mai 1762.Voyez Mémoir.
de l'Académie,
tome XXVIII,
page 475.

M. l'abbé Belley, dans l'explication qu'il avoit donnée en 1756, d'une voie Romaine qui conduisoit de Valognes au Mans, avoit établi, d'après les distances données par la table de Peutinger, comparées avec les distances réelles & positives, que la ville nommée par Ptolémée *Arigenus*, de la cité des *Viducassès*, & représentée dans la table comme une ville capitale, sous le nom d'*Arægenue*, étoit l'ancienne capitale des peuples *Viducassès*, dont on a découvert au commencement de ce siècle de magnifiques restes au village de Vieux près de Caen; conséquemment il avoit prouvé que l'*Arigenus* de Ptolémée, que l'on reconnoît être le même lieu que l'*Arægenue* de la table, ne peut être la ville de Bayeux, la capitale d'une cité voisine & différente de la cité des *Viducassès*.

M. d'Anville,
Notice de la G.
p. 83, 703.

Des assertions qu'il croyoit hors de toute contradiction, furent cependant attaquées. Dans le dernier Mémoire, dont nous venons de donner l'extrait, il étoit question de fixer les noms de deux villes capitales de peuples, d'examiner si deux peuples placés dans la Lyonnoise par Plin & par Ptolémée, sous un même nom ou sous deux noms presque les mêmes, étoient un seul peuple, ou deux peuples différens; & conséquemment si des peuples placés par Ptolémée dans la province Lyonnoise, peuvent être transférés dans la Belgique; & comme la difficulté vient moins de la légère différence des noms donnés à ces peuples par Plin & par Ptolémée, que de la position qui leur est assignée par Ptolémée à l'orient & près du Forêt, il a fallu fixer le degré d'autorité que mérite Ptolémée dans les positions qu'il donne aux peuples & aux villes de la Gaule; ces différens points ont été discutés dans le Mémoire précédent. M. l'abbé Belley se propose dans celui-ci de rappeler succinctement les preuves qu'il a employées, d'y en



ajouter de nouvelles; d'y joindre des réflexions & des explications, qui pourroient répandre quelques lumières sur cette partie de l'ancienne Géographie, vraiment digne de notre attention & de nos recherches.

Il prouve 1.^o que la ville d'*Arigenus*, que l'on reconnoît être la même que l'*Aragenue* de la table, doit être fixée à Vieux, & non à Bayeux; 2.^o que les peuples nommés par Plin, sont les mêmes, & ont le même nom que les peuples nommés par Ptolémée, avec une légère différence, qui est moindre entre le texte de Ptolémée & quelques variantes de Plin, qu'elle n'est entre les variantes de Plin même; dans cet objet de comparaison, il cite un grand nombre de manuscrits & d'éditions de Plin, & le consentement unanime des Savans, qui, depuis près de trois siècles, assurent que Plin & Ptolémée ont parlé d'un seul & même peuple: & comme on reconnoît que ces peuples, tels qu'ils sont nommés par Plin, sont les anciens peuples de la cité de Bayeux, il s'ensuit que ce sont les peuples de Bayeux qui ont été nommés par Ptolémée, & que la ville de Bayeux est l'ancienne *Naomagus*: 3.^o Si Ptolémée avoit placé les *Vadicaesses* sur la côte septentrionale de la Lyonnaise, près des confins de la Belgique, il n'y auroit plus de difficulté; mais comme ce Géographe a placé les *Vadicaesses* avec les *Meldi*, à l'extrémité de cette province, vers le sud-est, il est visible qu'il les a étrangement déplacés; il rapporte ensuite de nouveaux exemples de pareils déplacements, qui écartent des peuples & des villes de la Gaule de leur véritable position, de 60 jusqu'à 80 lieues; il conclut que la géographie de Ptolémée, ouvrage d'ailleurs estimable, ne peut être citée pour la détermination des positions locales dans la Gaule; 4.^o il finit ce Mémoire par quelques observations sur plusieurs voies Romaines.

I. Avant la découverte des ruines des villes capitales des peuples *Unelli* & des *Viducasses*, l'ancienne Géographie de cette partie de la Gaule, étoit obscure & presque inconnue: les Savans étoient partagés sur la position de ces peuples & de leurs anciennes capitales. Quant aux *Unelli*, quelques-uns

comme l'auteur de l'édition des commentaires de César, *in usum Delphini*, avouoient qu'ils étoient inconnus, *Unelli ignoti*; les autres les ont placés dans le Perche, ou dans le Maine, ou en Bretagne; enfin ceux qui, après Nicolas Sanfon, ont fixé ces peuples dans le Cotentin, ont varié sur la position de la ville capitale: les uns la placent à Coûtances, les autres à Carentan.

La position des peuples *Viducasses* n'étoit ni moins incertaine, ni moins contestée entre nos auteurs; les uns ont distingué les *Viducasses* de Pline d'avec les *Viducaisi* de Ptolémée, & les ont placés en des cantons différens; M. Huet & le P. Hardouin, regardoient le nom *Viducasses* de Pline, comme une variante du nom *Vadicasses* ou *Bodiocasses*, qui avoit passé de la marge dans le texte. M. Huet a fixé les *Vadicasses* ou *Viducasses* de Pline à Bayeux, & les *Viducaisi* de Ptolémée près de Caen; le P. Hardouin dit, que si le nom *Viducasses* n'est pas une variante du nom *Bodiocasses*, & si les *Viducasses* de Pline sont les mêmes que les *Viducaisi* de Ptolémée, il faut les placer à Dinant en Bretagne; enfin Adrien de Valois, Cellarius & M. l'abbé de Longuerue, ont cru que ces peuples *Viducasses*, dans Pline & dans Ptolémée, étoient les mêmes que les *Bajocasses*, les peuples de Bayeux.

Tel étoit au commencement de ce siècle l'état d'incertitude & d'indécision de nos auteurs, sur ces anciens peuples de cette partie des Gaules. M. Foucault, honoraire de cette Académie, & intendant de Caen, pour satisfaire son goût pour les Lettres, & une louable curiosité, fit fouiller, en 1695, d'anciennes ruines près de Valognes; ses recherches & les travaux qu'il ordonna ne furent pas inutiles; on y trouva de magnifiques restes d'une grande ville Romaine, un amphithéâtre, des bains, plusieurs morceaux d'architecture, des souterrains, un grand nombre de tombeaux, d'urnes sépulcrales, de médailles d'Empereurs en tous métaux; on y voit encore dans une grande étendue de terrain des morceaux de briques & de tuiles: tous ces monumens annoncent l'emplacement de *Crociatonum*, capitale des *Unelli*, qui est fixée par la table de Peutinger dans cette partie du Cotentin.

Quelques années après, en 1704, M. Foucault accompagné de M. Galland, de cette Académie, examina des ruines au village de Vieux, à deux lieues de Caen; les plus apparentes étoient un aqueduc, un reste de chaussée Romaine, quelques débris de colonnes, des fragmens d'inscriptions, &c. on fit fouiller dans le village & aux environs, & l'on découvrit plusieurs édifices dont les fondations étoient encore entières, & dont le plus remarquable étoit un gymnase complet avec des bains; on y déterra un grand nombre de médailles antiques, du haut & du bas empire, depuis les premiers Césars jusqu'aux enfans du grand Constantin, & plusieurs inscriptions Romaines. On avoit découvert à Vieux, au xvi.^e siècle, ce fameux marbre qui a été transporté au château de Torigny, où il est encore; ce marbre, dont trois faces sont écrites, est une base qui soutenoit la statue de *Titus Sennius Sollemnis*, originaire de la cité des *Viducasses*, à qui les trois provinces des Gaules (a), avoient érigé ce monument dans sa ville:

TRES PROV. GALL.

.... MONVM. IN SVA CIVITATE

POSVERVNT.

Le Sénat de la ville assigna le terrain où la statue fut placée:

LOCVM ORDO CIVITATIS

VIDVC. LIBENTER DED. P. XVIII.

AN. PIO ET PROCVLO COS.

Ce consulat est de l'an 238 de J. C. sous l'empire de Maximin.

M. Foucault & M. Galland envoyèrent à l'Académie la relation de ces découvertes, qui a été imprimée dans le premier volume de l'Histoire; ils y joignirent leurs réflexions sur cette grande & ancienne ville des *Viducasses*, que l'on trouve

Page 290.

(a) L'Aquitaine, la Lyonnaise & la Belgique: ces trois provinces de la Gaule conquise par Jules-César, consacrerent en commun à

la ville de Rome & à Auguste l'autel de Lyon; elles y tenoient encore leurs assemblées générales sous le règne de Sévère-Alexandre.

ainsi nommée dans Ptolémée, & dont Pline fait mention, *Viducasses*, en les distinguant des *Vadicasses*, ou plutôt, suivant d'anciens manuscrits, *Vadiocasses*, que Pline nomme immédiatement après, & qui sont ceux de Bayeux.

En effet, l'ancienne ville des *Viducasses*, dont on a découvert les ruines à Vieux, & que M. Huet, auteur des origines de Caen, a prise pour un camp Romain, étoit la ville capitale du peuple ou de la cité: tous les monumens qu'on y a trouvés sont des témoignages irréprochables d'une ville principale, le marbre de Torigny en particulier le prouve démonstrativement. Les inscriptions dressées en l'honneur de *Titus Sennius Sollemnis*, Grand-prêtre de la cité des *Viducasses*, étoient gravées sur le piedestal de la statue qui lui fut érigée par le décret des trois provinces de la Gaule, dans sa ville & dans la place qui fut assignée par le Sénat de cette ville: or la ville indiquée par l'assemblée générale des Gaules, la ville où résidoit le Sénat, ne pouvoit être que la ville capitale, qui renfermoit un ou plusieurs temples, consacrés à Mercure, à Mars & à Diane, dont Sennius étoit le Grand-prêtre:..... VIR ERAT SENNIUS MERCURI MARTIS ATQUE DIANAE PR. SACERDOS. Cette ville avoit le goût de la magnificence Romaine; après la mort de ce Grand-prêtre elle donna en son honneur toutes sortes de spectacles, OMNE GENVS SPECTACVLORVM, & fit célébrer des jeux consacrés à Diane (b), TAVRINICIA DIANAE RECEPTA, pendant quatre jours de suite; elle dépensa pour cette solennité vingt-sept mille sesterces, *millia nummum XXVII*, qui seroient de notre monnoie environ cinq mille quatre cents livres.

Gall. Antiquit.
Select. p. 77.

Ces faits curieux & intéressans sont tirés de l'édition du marquis Maffei, comparée avec une ancienne copie de l'inscription qui a été prise sur le marbre, avant qu'il fût autant

(b) Hésychius parle de la fête ΤΑΥΡΟΠΟΔΙΑ en l'honneur de Diane, on n'a vu sur aucun autre monument le nom TAVRINICIA pour signifier des jeux solennels consacrés à cette Déesse; ce nom peut

signifier la victoire remportée sur le taureau, parce que Diane, selon la fable, avoit tué à coups de flèches le taureau que Neptune avoit suscité au malheureux Hippolyte. *Mém. Acad. t. II, p. 480.*

dégradé qu'il l'est depuis plusieurs années. M. l'abbé Lebeuf a vu ce marbre en 1746, & a copié exactement ce qui est encore apparent de cette inscription; on peut voir dans son Mémoire plusieurs faits importans pour l'histoire & le gouvernement politique des Gaules. M. l'abbé Belley a traduit ces mots de l'inscription, *IN SUA CIVITATE*, dans sa ville, d'après M.^{rs} Foucault & Galand; en parlant de l'érection d'une statue dans un lieu déterminé, on ne peut traduire autrement. Le nom *civitas* dans les commentaires de César, exprime presque toujours un peuple, un canton, un corps de peuple; mais ce mot a encore d'autres significations dans les anciens auteurs, il signifie le droit de bourgeoisie, tout le peuple d'une ville, la ville même; Verrius Flaccus, cité par Aulugelle, dit: *civitas & pro loco, & pro oppido, & pro iure quoque omnium, & pro hominum multitudine*. Douze villes célèbres de l'Asie, suivant Tacite, furent renversées en une nuit par un horrible tremblement de terre: *duodecim celebres Asiæ urbes, conlapsæ nocturno motu terræ*; Tibère fit rétablir ces villes par ses libéralités, *urbium damna, dit un auteur contemporain, principis munificentia vindicat, restitutæ Asiæ urbes*. Le Sénat fit graver sur les monnoies, en l'honneur de l'Empereur, l'inscription *CIVITATIBUS ASIÆ RESTITUTIS*. S. C. ce monument démontre qu'au siècle d'Auguste, le mot *civitas* avoit quelquefois la même signification que le mot *urbs*. L'inscription des *Viducasses* est du milieu du III.^e siècle; il est certain qu'avant la fin du même siècle on employoit dans la Gaule le mot *civitas*, pour désigner une ville. Le rhéteur Euménius, dans le discours qu'il prononça l'an 297, en présence & en l'honneur de l'empereur Constance, père de Constantin, sur le rétablissement de la ville d'Autun, qui avoit été ruinée, dit: *civitas Aduorum nunc exstrukione veterum domorum, & refekione operum publicorum, & templorum instauratione confurgit*. On a donc pu, & on a dû traduire ces mots de l'inscription *in sua civitate*, dans sa ville, où la statue du Grand-Prêtre fut érigée, & dans les ruines de laquelle le piédestal a été trouvé.

Lib. XVIII.
c. 7.

Tacit. Annal.
l. II, c. 47.

Velleius Paterc.
l. II, c. 126.

On est curieux de connoître le nom primitif & Celtique de cette ville magnifique, capitale des *Viducasses*; nous en devons la connoissance à Ptolémée, qui a donné les noms anciens de plusieurs autres villes de la Gaule; ce Géographe, en décrivant la côte septentrionale de la Lyonnaise, parle de trois peuples & de leurs capitales, dans l'ordre suivant; des *Viducasses*, *Arigenus*; des *Veneli*, *Crociatonum*; des *Lexubii*, *Næomagus*. Βιδουχασίων, Ἀεργίνης; Οὐενέλων, Κροκιάτονον; Λειξυβίων, Νοιόμαγος. Ptolémée ne met point, suivant les manuscrits connus, avant le nom de ces villes, ὡν πόλις, ou καὶ πόλις, qu'il emploie ordinairement; mais il omet également ces expressions à l'égard d'autres villes capitales de peuples, de *Lugdunum* des *Batavi*, d'*Antipolis* des *Deciates*; cette omission ne peut donc pas faire une difficulté à l'égard d'*Arigenus* des *Viducasses* Vieux, comme elle n'en fait aucune à l'égard de *Crociatonum* des *Veneli*, Valognes, de *Næomagus* des *Lexubii*, Lifieux, & des autres capitales de peuples, déjà citées.

La découverte des deux capitales, faite sous les ordres, & par les soins de M. Foucault, répand un grand jour sur l'ancienne géographie de cette partie des Gaules, & fixe l'incertitude de nos auteurs; la position de *Crociatonum* étant déterminée aux ruines qui sont voisines de Valognes, & celle d'*Arigenus* à Vieux. M. l'abbé Belley a consulté la table de Peutinger, qui décrit des voies Romaines dans ce même pays; il a pensé que *Arægenue*, représentée comme une ville capitale, étoit la même ville qu'*Arigenus*, comme c'est effectivement le même nom; & ce qui l'a confirmé dans son opinion, c'est que les distances des mesures anciennes, répondent exactement aux distances réelles & positives; savoir vingt-une lieues Gauloises, depuis *Crociatonum* jusqu'à *Augusto-durum*, au passage de la rivière de Vire, près de S.^t Fromond, & de-là vingt-quatre lieues Gauloises, jusqu'à *Arigenus* ou *Arægenue*, Vieux; c'est une chaîne itinéraire, dont les extrémités sont attachées aux ruines de deux grandes villes, qui sont deux points fixes & indubitables.

On ne peut transporter à Bayeux la position d'*Arigenus* ou d'*Arægenue*, sans rompre cette chaîne; ce qui rendroit la découverte

découverte des deux villes inutiles, puisqu'elle ne répondroit plus à la distance donnée par les anciens. La table de Peutinger est un monument respectable & précieux, auquel on ne doit rien changer légèrement, & sans y être forcé par les circonstances locales. Dans le cas présent, ces circonstances demandent qu'on ne fasse aucun changement. Le passage de la ligne itinéraire, qui partage en deux le nombre XXIII, n'est pas une raison suffisante; on a montré dans le Mémoire précédent, par plusieurs exemples semblables, que le passage de cette ligne ne doit opérer aucun changement dans le monument.

On dira que suivant la traduction latine du texte de Ptolémée, *Argenis fluvii ostia*, la ville d'*Arigenus* devoit être située sur une rivière qui se décharge dans l'Océan; & que Vieux étant situé près d'une petite rivière, qui tombe dans la rivière d'Orne, à quatre lieues de l'Océan, ne peut être l'*Arigenus* de Ptolémée. On répond que le texte original de Ptolémée, soit dans les manuscrits, soit dans les imprimés connus, ne donne point après *Ἀργένυς*, les mots *ποταμὸς ἑκβολαί*, & que par cela même la traduction latine devient suspecte; le traducteur a pu avoir sous les yeux un manuscrit qui portoit ces mots; mais ce pouvoit être la faute d'un copiste, qui ayant lû dans la ligne précédente *τίττε ποτ. ἑκβολαί*, & voyant le nom *Ἀργένυς* seul, aura ajouté, par inattention ou par ignorance, les mots *ποτ. ἑκβολαί*; la faute vient peut-être aussi du traducteur, qui voyant le mot *Argenus* dans le texte grec, & croyant que c'étoit le nom d'une rivière, aura ajouté ces mots, *fluvii ostia*: mais ce qui montre que c'est une faute, soit du copiste, soit du traducteur, c'est qu'on ne voit aucun exemple dans la Gaule de Ptolémée, que ce Géographe, après le nom d'un peuple, ait employé seulement le nom d'une rivière, & qu'il ait omis le nom de la ville capitale. On ne peut donc opposer cette traduction latine au texte original, soit des manuscrits, soit des imprimés.

Quand même le texte original porteroit ces mots, *Ἀργένυς ποτ. ἑκβολαί*, on n'en pourroit pas conclure certainement

que la ville d'*Arigenus* fût située sur une rivière qui se décharge dans l'Océan. Ptolémée donne avec assez d'exactitude la notice des provinces & des villes de la Gaule, mais il n'est pas aussi exact lorsqu'il détermine la position des lieux; on en a déjà donné plusieurs exemples dans le Mémoire précédent: il n'est pas plus exact sur cette partie de la Gaule dont il s'agit. Il décrit deux fois la côte septentrionale de la Lyonnaise, 1.^o dans cet ordre d'occident en orient; depuis le promontoire *Gobeum*, le port *Staliocan*, l'embouchure du fleuve *Tetus*; des *Biducesiens* ou *Viducasses*, *Arigenus*; des *Veneli Crociatonum*, port, l'embouchure de la rivière d'Orne; des *Lexubii Næomagus*, l'embouchure de la Seine. 2.^o Il reprend la même côte d'orient en occident dans cet ordre; depuis la Seine, les *Caletæ*, dont la capitale est *Juliobona*; ensuite les *Lexubii*, ensuite les *Veneli*, après ceux-ci les *Biducesii* ou *Viducasses*; & les derniers peuples, jusqu'au promontoire *Gobeum*, les *Offismii*, dont la ville capitale est *Vorganium*.

On voit, par cette description répétée, que Ptolémée n'est point exact dans la position des peuples & des lieux; les *Offismii* occupoient la partie occidentale de la côte jusqu'au cap Saint-Mahé, en Bretagne, & il place immédiatement après ces peuples, les *Biducesii* ou *Viducasses*; il place ceux-ci à l'occident des *Veneli*, peuples du Cotentin, pendant que les *Viducasses*, d'après des preuves indubitables, sont à l'orient & du côté de Caen. Le même Géographe étend les *Veneli* jusqu'aux *Lexubii*, peuples de Lisieux: on voit un déplacement dans toute la description de cette côte. Quand même ce Géographe auroit dit, dans son texte original, qu'*Arigenus* est situé sur une rivière qui tombe dans l'Océan, ce qui ne se trouve que dans la traduction latine; pourroit-on opposer cette expression incertaine, suspecte & même fautive, aux preuves réunies & indubitables tirées des monumens découverts à Vieux, & des distances données par la table de Peutinger? Enfin si l'on veut défendre la leçon *Argenis fluvii ostia* de la version latine, l'on ne peut pas dire que cette rivière d'*Argenus* est la petite rivière d'Aure, qui passe à Bayeux: Ptolémée place

les *Biducaisii* entre les *Offimii*, peuples situés en Bretagne, & les *Veneli*, peuples du Cotentin; la rivière d'*Argenus* seroit placée, suivant ce Géographe, aux environs de Dinan en Bretagne, à trente lieues de Bayeux; & par une conséquence nécessaire, cette ville de Bayeux ne peut être la ville d'*Arigenus*.

II. La ville d'*Arigenus* de Ptolémée, ou *Arægenue*, suivant la Table, ne pouvant être placée à Bayeux, il faut, pour l'éclaircissement de la Géographie, rechercher quel pouvoit être le nom de cette ancienne ville de Bayeux, capitale de peuple sous l'empire Romain, & où l'on découvre encore des vestiges de son enceinte bâtie du temps des Romains. On reconnoît aujourd'hui que les peuples *Bajocasses* ont été désignés par Pline sous le nom de *Bodiocasses*, de *Bodicasses* ou de *Vadiocasses*, suivant les variantes des manuscrits, ou de *Vadicasses*, suivant la plupart des imprimés de cet auteur. En effet, Pline place ces peuples entre les *Viducasses*, la cité de Vieux & les *Venelli* ou les *Unelli*, peuples du Cotentin, & cet ordre est conforme à la situation respective & réelle de ces trois peuples. Ptolémée a placé dans la Lyonnaise, comme Pline, les peuples *Vadicasses*, dont la capitale est *Næomagus*. Si ces peuples sont les mêmes que ceux de Pline, le nom de la ville de Bayeux, qui d'ailleurs n'est pas connu, sera *Næomagus*: ce point, qui est intéressant, mérite d'être examiné.

Tous les manuscrits & les imprimés de Ptolémée donnent cette leçon : *Ὁὐαδινάσιοι, ἡ πόλις Νοίωμαρος*.

Il n'en est pas de même de Pline, on trouve des variantes, soit dans les manuscrits, soit dans les imprimés; les variantes des manuscrits connus se réduisent à trois, savoir, *Bodiocasses*, *Bodicasses* & *Vadiocasses*.

La leçon *Bodiocasses* se trouve dans les plus anciens manuscrits; dans six manuscrits de la bibliothèque du Roi, un du IX.^e siècle, un du XII.^e, un du XIII.^e & trois du XIV.^e; dans cinq manuscrits de la bibliothèque du Vatican, dont le plus ancien est du IX.^e ou X.^e siècle, les autres sont du XIV.^e ou du XV.^e; dans un manuscrit de la bibliothèque impériale de Vienne, du commencement du XII.^e siècle; dans le manuscrit de Bessarion, à la

Manusc. Var.
n.^o 3861.

260 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, du xv.^e siècle; dans
le manuscrit de la bibliothèque du collège de Baliol, à Oxford,
en beaux caractères & anciens; & dans le manuscrit de la
bibliothèque Bodléienne de la même ville.

La leçon *Bodicasses* se trouve dans quatre manuscrits de la
bibliothèque du Roi, dont un du xiv.^e siècle & les trois autres
du xv.^e; dans sept manuscrits de la bibliothèque du Vatican,
& dans seize manuscrits qu'avoit consultés Publius-Augustus
Graziani, dans les années 1518, 1519 & 1520, suivant
une note qu'on a bien voulu communiquer de la même
Bibliothèque.

La leçon *Vadiocasses* ne s'est trouvée jusqu'à présent que
dans le seul manuscrit de Chifflet, qui fut communiqué à
Jacques Daléchamps, & dont il est fait mention dans ses
éditions.

Quant aux imprimés, les variantes de Pline se réduisent à
trois, savoir, *Bodicasses*, *Vadicasses* & *Bodiocasses*, suivant plus
de quarante éditions de Pline.

La leçon *Bodicasses* se trouve dans les plus anciennes éditions,
qui tiennent lieu de manuscrits; dans l'édition de Venise, la
première de toutes, de l'an 1469; dans celle de 1470, dans
une autre de Venise, 1472, chez Nicolas *Jenson*; dans celle
de 1476, dans une autre en Italien, de la même année;
dans les éditions de Trévise, de l'an 1479; dans deux de
Parme, de 1480 & 1481; dans celle de Venise, 1483, par
les soins de Reynald de *Novimago*; dans une autre de 1495,
dans celle de Verceil, 1503; & dans l'édition de Paris, 1516,
dans une très-ancienne édition de la bibliothèque Bodléienne,
sans date ni lieu d'impression, & dont les initiales sont
enluminées.

La leçon *Vadicasses* se voit dans l'édition de Venise, 1497,
chez *Benalius*; dans l'édition d'Haguenau, 1518; de Paris,
1524; dans celle de Cologne de la même année, par les
soins de *Jean Casarius*; dans l'édition de Paris, 1526; dans
deux éditions de Paris, de l'an 1532; l'une chez *Jean*
Petit, par *Pierre Bellocirius*; l'autre d'après *Hermolaüs*, chez

Galliot du Pré; & dans toutes les éditions postérieures, au nombre de vingt, données d'après différens auteurs, Hermolaüs Barbarus, Érasme, Jean-Nicolas Victorius, Sigismond Gelenius, avec les variantes de Turnèbe, de Joseph Scaliger & de Lipse, d'après Daléchamps, & dans les éditions des *Variorum*.

La leçon *Bodiocasses* ne se trouve que dans les éditions du P. Hardouin, de 1685 & 1723.

D'après ce détail, on voit que la leçon *Bodiocasses* se trouve dans les plus anciens manuscrits; que la variante *Bodicasses* se voit dans le plus grand nombre des manuscrits; que la variante *Vadiocasses* ne se trouve que dans un seul manuscrit; & que la leçon *Vadicasses*, qui ne se trouve dans aucun manuscrit connu, a été employée pendant près de deux siècles, d'après Hermolaüs Barbarus & d'autres Savans, dont quelques-uns disent, à la tête de leur édition, avoir consulté des manuscrits, & n'ont mis aucune variante sur ce mot.

Il est difficile de prononcer, sur ces différentes variantes, quelle est la meilleure; on peut croire néanmoins que c'est la leçon qui approche le plus du nom de *Bajocasses*, & conséquemment que c'est la leçon employée dans le manuscrit de Chifflet. En effet, *Vadiocasses* ou *Badiocasses*, qui est la même chose, est le même nom que *Bajocasses* à la différence du *d*, qui se trouve supprimé dès le IV.^e siècle: Sidoine Apollinaire, évêque de la cité d'Auvergne en 472, c'est-à-dire de Clermont, mort en 480, appelle *prædia Bajocassina* des terres situées dans la cité de Bayeux; & Ausone, mort vers 392, appeloit les habitans de cette cité *Bajocasses*: le même nom a été employé par Grégoire de Tours, & on lit *BAIOCAS* sur les monnoies des rois de France de la première race.

*Sidon. Apoll.
l. IV, epist. 18,
ad Luconium.*

*Auson. Profess.
num. 4.*

De toutes ces variantes de Pline, celle qui approche le plus de *Vadicasses* ou *Badicasses* de Ptolémée, est la leçon *Bodicasses*, qui se trouve dans le plus grand nombre des manuscrits, & dans les plus anciennes éditions; la seule différence est la première syllable *Ba*, qui se voyoit dans les manuscrits de Chifflet. Il y a moins de différence entre les *Badicasses* de Ptolémée, & les *Bodicasses* de Pline, qu'il n'y en a entre les

Bodicasses, & entre les *Bodiocasses* & *Vadiocasses* du même auteur; c'est pourquoi les sçavans éditeurs de Pline n'ont pas fait difficulté d'adopter, d'après Hermolaüs Barbarus, la leçon *Vadicasses*, comme on l'a montré ci-dessus: il y a plus, les Savans ont regardé les peuples nommés par Pline & par Ptolémée, comme ne faisant qu'un seul & même peuple; je range dans cette classe Ortélius, Paul Merula, Bertius dans son édition de Ptolémée, Adrien de Valois, Cellarius, & le P. Hardouin; celui-ci, dans une de ses notes sur Pline, dit: *Bodiocasses; Ptolemæo, Οὐαδιγέσσι.*

*Edit. 1723,
tom. I, p. 225,
n.º 20.
Lib. II, c. 8.*

On ne peut dire que tous ces Savans ont été trompés par Hermolaüs Barbarus, qui auroit interpolé le texte de Pline. 1.º Plusieurs éditeurs n'ont point suivi Hermolaüs Barbarus, & ils ont travaillé sur leur propre compte. On lit dans l'édition de Cologne, de 1524, que Jean Cæsarius avoit fait plusieurs milliers de corrections au texte de Pline, *quam operam eidem Joanni Cæsario, omnes bonarum litterarum studiosi, meritò acceptam referunt.* Érasme dit avoir fait son édition *ad vetustos codices.* Jean Nicolas Victorius, dans l'édition de Lyon, 1561, dit l'avoir rédigée, *partim è vetustissimorum codicum collatione;* ainsi ces Savans n'auront pas tiré la leçon *Vadicasses* d'Hermolaüs Barbarus. 2.º Quand même ils l'auroient prise d'Hermolaüs, on ne peut pas dire que ce Savant ait interpolé le texte de Pline; il mourut l'an 1493, & dans l'édition de 1495, que M. Capperonnier a communiquée avec les variantes des manuscrits de la bibliothèque du Roi, sur ces mots du iv.º livre *Inducasses, Bodicasses*, on lit cette note d'Hermolaüs, *Ptolomæus Viducasses & Vadicasses*, sans citer d'autres autorités. On voit que dans cette édition, faite après la mort d'Hermolaüs, le texte de Pline n'étoit pas changé, qu'Hermolaüs n'y avoit rien inséré, & conséquemment qu'il n'avoit point interpolé; il avoit seulement expliqué ce texte de Pline, par le texte de Ptolémée. Au lieu de la leçon *Inducasses* des anciennes éditions, il proposoit de lire *Viducasses*, la vraie leçon, qui est confirmée par de très anciens manuscrits, & qui l'a été invinciblement depuis par le marbre

de Torigny. Quant à la seconde leçon qu'il propose, *Vadicassés*, on ne la trouve point exactement dans aucun manuscrit de Pline, qui nous soit connu; mais elle se voit, à la différence d'une seule lettre, dans la plupart des manuscrits de cet auteur; & cette leçon a paru si fondée, qu'elle a été donnée ou suivie par plusieurs éditeurs célèbres, & par des Savans distingués. 3.^o Hermolaüs Barbarus ne doit pas être considéré comme un simple littérateur, ou comme un critique ordinaire: c'étoit un Savant du premier ordre, d'une ancienne famille Patricienne de Venise; il a mérité des éloges des plus grands hommes de son temps: il savoit le grec parfaitement, il a donné une paraphrase sur Aristote, une traduction de Dioscoride avec des notes; outre son travail sur Pline, qu'on a regardé comme un ouvrage immense, *immensi propè laboris opus*; il a publié un ouvrage sur la manière d'écrire l'histoire, *de conscribendâ historiâ*, & des corrections sur Méla. Il a laissé d'autres ouvrages qui n'ont point encore paru. Le cardinal Pierre Bembo le représente comme un homme aussi vertueux que savant: *doctissimum præstantissimumque omnibus in disciplinis virum, sanctissimumque hominem*. Son mérite étoit si reconnu, que, pendant qu'il étoit ambassadeur de Venise à Rome, le Pape le nomma patriarche d'Aquilée; Hermolaüs accepta le patriarchat, sans avoir obtenu le consentement du sénat de Venise; & se voyant menacé par le conseil des Dix, que son père ne put fléchir, il resta à Rome où il mourut le 21 de mai de l'an 1493, dans la trente-neuvième année de son âge, presque abandonné de tout le monde. Piérius Valerianus, qui a composé un petit ouvrage *de Litteratorum infelicitate*, fait une mention honorable de l'infortuné Hermolaüs: ce savant homme, dans environ cinq mille corrections qu'il avoit proposées sur Pline, a bien pu se tromper quelquefois; mais on a vu que celles dont il s'agit dans ce Mémoire, sont fondées sur les variantes mêmes des manuscrits de Pline, & sur l'aveu d'un grand nombre de Savans.

Au reste la légère différence qui se trouve entre les variantes des manuscrits de Pline, & la leçon de Ptolémée, est moindre

*Petr. Bembo.
hist. Venet. l. 1.*

*Bembo. lib. vii.
epist. ad Daniel.
Barbarum.*

que celle qu'on remarque entre d'autres noms de peuples de la Gaule, nommés par Pline & par Ptolémée, qu'on regarde indubitablement, malgré cette différence, comme un seul & même peuple; il suffit d'en rapporter quelques exemples sur un plus grand nombre. *Diablendi* de Pline, *Diauleta* de Ptolémée, Jublains. *Eburovices*, *Eburaici*, Évreux. *Vellocasses*, *Veneliocassii*, le Vexin. *Ulmanetes*, *Sumanecli*, ceux de Senlis, *Suessiones*, *Ouessiones*, ceux de Soissons. *Salluvii*, *Salices*, ceux d'Aix en Provence. *Turones*, *Turupii*, ceux de Tours, &c.

Si Ptolémée avoit placé les peuples *Vadicasses* sur la côte septentrionale de la Lyonnoise, tout le monde reconnoîtroit sans peine que ces peuples sont les mêmes que ceux qui sont mentionnés par Pline, quoiqu'il y ait une légère différence entre les noms donnés par les deux auteurs; toute la difficulté se réduit à ce que Ptolémée a placé les *Vadicasses* à l'extrémité de la Lyonnoise, du côté de Lyon : il faut donc examiner quelle peut être l'autorité de Ptolémée dans la détermination qu'il donne aux peuples & aux villes de la Gaule.

III. Ptolémée florissoit dans la ville d'Alexandrie, sous le règne d'Hadrien & d'Antonin-Pie; c'étoit un célèbre Astronome & un savant Géographe : il a recueilli dans son Almangeste un grand nombre d'observations importantes; ses huit livres de Géographie sont un monument précieux; nous lui devons la connoissance des anciens noms de plusieurs capitales des peuples de la Gaule que nous ignorerions, la plupart de ces villes ayant quitté leur nom primitif, pour prendre le nom du peuple. Ce Géographe paroît avoir eu sous les yeux une notice exacte des provinces de la Gaule, des peuples & des villes qui les composoient; mais il ne paroît pas avoir eu une connoissance aussi précise de la position respective des peuples & des villes; il les a souvent & étrangement déplacés. *Ptolemæus*, dit Bertius dans la préface de son édition, *Alexandria cum scriberet, & tabularum ab aliis scriptarum fidem sequeretur, non est mirum, si loca quædam aliter descripserit, quàm revera sita sunt. Nusquam enim facilius quàm in hac parte erratur.* En effet

effet un Géographe qui n'a pas voyagé, quelqu'habile qu'il soit, ne peut employer dans son cabinet que les cartes, les descriptions, les mémoires, les observations qu'il a pu rassembler, ou qu'on lui communique. M. l'abbé de Longuerue, dans la description de la France, dit avec raison : *Ptolémée, qui demouroit dans Alexandrie en Égypte, n'avoit pas une connoissance fort exacte des Gaules, si éloignées de son pays, & s'est trompé en beaucoup d'endroits.* Si l'on jette les yeux sur l'index de la notice des Gaules de M. de Valois, on voit que ce Savant a souvent corrigé, repris & expliqué le Géographe : Ptolémée lui-même avoue dans le premier livre de sa Géographie, qu'il est très-facile de se tromper sur la position des villes, sur lesquelles on n'a pas des observations exactes, & qu'on n'en a que sur un petit nombre; que d'ailleurs il est difficile de concilier les différens sentimens des auteurs qui ne sont pas d'accord sur la longitude ou sur la latitude d'un lieu. La méthode qu'a suivie Ptolémée, facilite encore la multiplication des erreurs; il assigne à chaque lieu la longitude & la latitude qu'il croit lui convenir; il l'exprime par un nombre de degrés, & par des portions de degré, & il est très-facile de se tromper, soit dans ces nombres, soit dans les portions du degré : ces erreurs peuvent s'étendre à un grand nombre de lieux; d'ailleurs en supposant que Ptolémée ne s'est pas trompé en marquant ces nombres, on ne peut assurer que les copistes de son texte, ou les traducteurs, n'y ont pas fait des changemens; & une preuve évidente qu'ils en ont fait, c'est qu'on remarque souvent des différences de nombres de degrés, ou de portion de degré, soit dans les manuscrits, soit dans les traductions.

Il ne faut donc pas être étonné si l'on trouve dans Ptolémée des déplacemens considérables dans la Gaule; M. l'abbé Belley a déjà remarqué dans le Mémoire précédent, qu'il place les *Abrincatus*, Avranches, sur la Seine; les *Eburvices*, Evreux, sur la Loire d'un côté, & sur la Seine de l'autre; il représente les *Atrebat*, comme peuples maritimes & voisins de la Seine; les peuples *Remi*, de Reims, sur la même rivière.

Voyez la 3.
Table, la Gaule,
& après Ptolém.

A ces déplacements, qui sont frappans, on peut en ajouter plusieurs autres; il place les *Redones*, ceux de Rennes, sur la Loire, près des *Senones*, de Sens, & dans le voisinage des peuples *Cadurci*, du Quercy; les peuples *Ruteni*, du Rouergue, & leur capitale *Segodunum*, Rhodès, au-delà de la Garonne & d'Auch, vers la rivière d'Adour au pied des Pyrénées; les peuples *Tricastini*, de Saint-Paul-trois-châteaux, sur le lac de Genève; & pour abréger l'énumération des fautes de Ptolémée sur la Gaule, il suffit de renvoyer à la carte dressée par Gérard Mercator, d'après ce Géographe; on y voit de fréquens & d'étranges déplacements, sans aucun rapport des positions des villes, soit entre elles, soit avec les côtes maritimes.

Gérard Mercator
præf. p. 3.

Ibid. p. 1.

Mercator dit qu'il a dressé les tables de Ptolémée, *ad autoris mentem*, d'après cinq versions les plus authentiques, soit manuscrites, soit imprimées; il ne se flatte pas d'y avoir réussi: après un long & pénible travail, il a reconnu que le texte de Ptolémée a été altéré par la négligence ou par la hardiesse des copistes, en sorte qu'on ne peut assurer que de dix noms de lieu, un seul soit dans sa vraie position; *adeò ut ne decima quidem pars eorum, quæ apud Ptolemæum sunt nominum, hodie suis locis certò & sine omni controversiâ designari queat*: c'est pourquoi il a donné un grand nombre de corrections & d'explications sur les cartes de Ptolémée.

Bertius les a revues, augmentées & corrigées; cependant, malgré ce travail, il y a trouvé encore beaucoup de difficultés, & a remarqué que les exemplaires de Ptolémée diffèrent beaucoup entre eux, *exemplaria Ptolæmæica admodum inter se differre*, & que les copistes ont eu la hardiesse de changer & les lieux, & les nombres & le discours; *tantumque sibi vel scribarum licentiam, vel aliorum audaciam sumpsisse, ut & loca, & numeros, & orationem immutarint*. Il a trouvé sur-tout beaucoup de diversité dans les nombres, qui désignent les degrés de longitude & de latitude; il en donne pour exemple une seule page, qui est la 96^e, dans laquelle il a trouvé jusqu'à dix fautes, &c., entre autres, une erreur de treize degrés sur la longitude; & il ajoute que cet exemple doit suffire entre mille,

atque hæc in una pagina. Infinitum esset reliqua recensere : sufficiat pro mille correctionibus una ista observatio.

Ainsi parloient des Savans qui ont étudié & approfondi la géographie de Ptolémée, & pour se convaincre qu'on ne peut compter sur la certitude de la géographie de Ptolémée, telle qu'elle a été donnée jusqu'à présent, ni sur ses mesures en longitude & en latitude, il suffit de lire avec quelque attention les préfaces de Bertius & de Mercator, & Snellius, dans son *Eratosthenes Batavus*.

*Lib. 1, cap. 8,
p. 36.*

Cependant, quoique la géographie de Ptolémée ait été étrangement altérée par les copistes ou par les traducteurs, elle est encore un monument précieux & très-utile; & pour ne parler que de la Gaule, qui est notre objet actuel, ce Géographe donne une bonne notice des provinces, des peuples & des villes. Quant à la position des lieux, quoiqu'il se soit souvent trompé, on peut tirer des avantages de la Géographie, en la comparant avec les anciens auteurs, avec les Itinéraires, les notices civiles & ecclésiastiques, avec les actes & les écrivains du moyen âge, & enfin avec la position réelle & positive des lieux.

C'est ainsi qu'on peut rappeler à leur véritable position les lieux que Ptolémée a déplacés; M. l'abbé Belley donne quelques exemples des corrections que l'on peut faire au texte de Ptolémée.

César, dans ses Commentaires, avoit nommé les peuples *Redones* au nombre des peuples *Armoriques* ou maritimes; Ptolémée les place dans l'intérieur des terres loin de l'Océan, sur la Loire, *Ἰσθμὸς τῆς Αἰγίας ποταμὸν*, dans le voisinage des peuples *Senones*; & par les nombres en longitude & latitude, il les fait voisins de *Cadurci*, & leur donne pour capitale *Condate*. Il a été facile de corriger cet étrange déplacement de Ptolémée, en rappelant, d'après les Commentaires, ces peuples vers les côtes de l'Océan; suivant les notices des provinces & des cités, ces peuples étoient de la troisième Lyonnaise, dont Tours étoit la métropole. Ils avoient un Evêque dès la fin du IV.^e siècle: leur capitale, suivant Ptolémée, étoit *Condate*,

qui prit, comme tant d'autres, le nom de son peuple, *Redones*; & on a connu, par les Itinéraires, que la ville de *Condate* est Rennes en Bretagne.

Les peuples *Abrincatui*, suivant Pline, étoient dans la Lyonnoise; Ptolémée les fait voisins de la Seine, μέγχι τῷ Σηκουάνῃ ποταμῷ Ἀβρινκάτοι, & leur donne pour capitale la ville *Ingena*. La notice des provinces & des villes place les peuples *Abrincata* dans la seconde Lyonnoise, sous la métropole de Rouen. Ces peuples eurent un Evêque dès la fin du v.^e siècle; on sait, par une tradition constante, que les Evêques de ces peuples ont résidé dans la ville capitale, qui prit le nom du peuple, *Abrincata* ou *Abrincates*, & dans la suite *Abrinca*, Avanches: & par-là on rétablit ces peuples sur la côte de l'Océan, dans leur vraie position, bien loin des rives de la Seine.

Ptolémée, par un déplacement aussi étrange, avoit transporté les peuples *Turones*, les *Meldi* & les *Vadicasses* dans l'intérieur de la Gaule-Lyonnoise, dans le voisinage des *Segusiavi*, du Forêt; il a été facile de corriger ces erreurs de Ptolémée. César, Pline & Tacite ont parlé des *Turones* ou *Turonii*; Ptolémée leur donne pour capitale *Casarodunum*, qui a pris le nom du peuple *Turones*; la notice les place dans la troisième Lyonnoise. Ils ont eu des Evêques dès le iv.^e siècle, qui ont porté le nom de cette ville; & on a connu, par la réunion de cinq voies Romaines, que *Casarodunum* est la ville de Tours.

César fait mention des *Meldi*, qui devoient être situés sur une grande rivière, puisqu'on conduisoit de-là sur l'Océan des vaisseaux ou navires qu'on y fabriquoit; Strabon & Pline parlent de ces peuples, Ptolémée leur donne pour capitale la ville d'*Latinum*, qui prit le nom du peuple *Meldi*; la notice des provinces la place dans la quatrième Lyonnoise, sous la métropole de Sens. Elle a eu, dès la fin du iv.^e siècle, des Evêques qui y ont toujours fait leur résidence: la table de Peutinger décrit une voie Romaine qui passoit par cette ville, à seize lieues Gauloises d'*Augustomagus*, Sens. Toutes ces

circonstances combinées ont servi à corriger sûrement l'erreur de Ptolémée, en plaçant les *Meldi* à Meaux, à environ soixante-dix lieues de la position que Ptolémée leur avoit assignée.

Quant aux *Vadicasses*, qui sont l'objet principal de ce Mémoire, Ptolémée les place après les *Meldi*, vers la Belgique, *ὡς τῇ Βελγικῇ*, & leur donne pour capitale *Næomagus*. Nous avons vu, dans le second article de ce Mémoire, que Pline place aussi dans la Lyonnaise les peuples *Bodiocasses*, ou, suivant d'autres variantes, *Bodicasses* & *Vadiocasses*; que ces peuples de Pline ont le même nom que les *Vadicasses* de Ptolémée: or on reconnoît aujourd'hui que les peuples nommés par Pline sont ceux de Bayeux, on doit reconnoître par conséquent que les peuples nommés par Ptolémée sont les peuples de Bayeux.

Et ce qui prouve que ces deux noms désignent le même peuple, c'est que jusqu'à présent on n'a pu assigner, dans toute l'étendue de la Lyonnaise, aucun autre lieu où l'on puisse placer les *Vadicasses* de Ptolémée. M. l'abbé Belley ne parle point de six ou sept opinions différentes, appuyées sur l'autorité de Ptolémée, qui ont placé en différens lieux les *Vadicasses*, opinions qu'il a discutées dans le Mémoire précédent; il examine seulement l'opinion de trois auteurs, qui en s'attachant à l'expression *ὡς τῇ Βελγικῇ*, vers la Belgique, ont fixé les *Vadicasses* à Châlons-sur-Marne, ou à Château-Thierry, ou dans le Valois.

On répond à ces auteurs que, suivant Ptolémée, les peuples dont il s'agit faisoient partie de la Lyonnaise, & que Châlons, Château-Thierry & le Valois ont toujours été de la Belgique même.

De ces trois positions, la plus difficile à soutenir est la position dans le Valois, aux environs du château de Vé.
1.^o Le nom de Vé, qu'on croit abrégé des *Vadicasses*, vient du mot *Vadum*, comme on le voit par un très-ancien acte du x.^e siècle: *Vadum*, ex cuius vocabulo comitatus appellari consuevit *Vadensium*. Le comitatus ou pagus *Vadensis* est nommé *Vadifus* dans les capitulaires; ce comté a été ainsi nommé d'un ancien

château appelé *Vadum*, parce qu'il étoit situé auprès d'un gué ou passage sur la petite rivière d'Autonne; & si ce château n'a pas été construit dans le fond de la vallée, au passage même de la rivière, c'est que les Seigneurs qui l'ont fait construire auront préféré une situation & plus saine & plus sûre. On pourroit encore citer d'autres exemples, où le passage d'une petite rivière ou d'un ruisseau a été nommé *Vadum*.

Mais on voit évidemment que le nom *Vadifus* ne peut venir des *Vadicassès*, si l'on compare ce nom avec d'autres noms de peuples qui avoient la même terminaison; de *Bajocassès* on a formé *Bajocassinus*; de *Durocassès*, *Dorcassinus* ou *Dorcassinus*; de *Tricassès*, *Tricassinus*; de *Veliocassès*, *Veliocassinus*; en suivant la même analogie, de *Vadicassès* on a dû dire *Vadicassinus*, & non pas *Vadifus*: or *Vadicassinus* ou *Badicassinus* est le même nom, abrégé en *Bagifus*, *Baisinus*, le Beslin, le pays de Bayeux.

2.^o On a prouvé dans le Mémoire précédent, que les anciennes capitales des peuples dans la Gaule, étoient toutes situées sur une ou plusieurs voies Romaines, puisque les colonnes étoient numérotées, en partant de la capitale, de chaque côté; or aucune voie Romaine ne passe par le lieu de Vé, qui étoit cependant dans l'alignement de la route de Soissons à Senlis; & la voie qui conduisoit de l'une à l'autre de ces villes, & qui subsiste encore en partie, passe à deux lieues de Vé. La traversée d'une forêt, une vallée profonde, n'auroient point empêché le gouvernement Romain de faire passer à Vé, suivant l'usage général, la voie publique, si ce lieu eût été une capitale de peuples.

3.^o Enfin le lieu de Vé a toujours été de la cité & du diocèse de Soissons, comme il en est encore aujourd'hui; on ne trouve aucun acte, aucun monument, aucun indice, qui puisse faire soupçonner le contraire. C'est un principe reconnu, qu'en général les anciens diocèses de la France, répondent aux territoires des anciennes cités de la Gaule: si ce principe étoit contesté, on pourroit le prouver, parce que le gouvernement Ecclésiastique fut réglé dans l'empire Romain, quant à

l'étendue des diocèses, sur le gouvernement civil; quelques révolutions qui soient arrivées depuis dans les États, on n'a pas aisément changé ces anciennes divisions : ce système général a été suivi dans la Gaule; & l'on voit que les lieux nommés *Fines*, sur les limites des diocèses, sont encore les mêmes que les *fines*, des anciennes cités. Pour pouvoir déroger à ce système général, il faudroit opposer des preuves claires, certaines & évidentes; on ne combat point un principe par de simples conjectures, ou par des vraisemblances; ainsi le lieu de Vé, étant de temps immémorial du diocèse de Soissons, nous devons assurer qu'il a toujours été de la cité des *Suessiones*, & qu'il n'a jamais été le chef-lieu d'une cité différente.

On connoît plusieurs exceptions au système général, mais ces exceptions ne sont admises, que parce qu'elles sont fondées sur des preuves incontestables. Le diocèse de Rouen est composé du territoire de deux cités, des *Vellocasses*, dont *Ratumagus* étoit la capitale, & des *Caleti*, qui avoient pour capitale la ville de *Juliobona*. Il a été prouvé dans les Mémoires de l'Académie, que *Juliobona* est la ville de Lillebonne, d'après la réunion de cinq voies Romaines, plusieurs actes du moyen âge, des ruines & autres antiquités qu'on voit encore à Lillebonne. La ville ayant été ruinée avant la fin du iv.^e siècle, puisque cette cité ne se trouve point dans la notice des provinces de la Gaule, lorsque la religion Chrétienne fut établie dans ces provinces septentrionales, la ville de *Juliobona* & les peuples *Caleti*, furent soumis à la juridiction de l'évêque de Rouen; ainsi il est constaté par des preuves certaines & indubitables, que le diocèse de Rouen contient les territoires de deux anciennes cités. Le diocèse du Mans comprend les territoires de trois cités, des *Aulerci-Cenomani*, des *Diablintes* & des *Arvi*; la distinction des deux dernières cités, d'avec les *Cenomani*, est connue par des preuves certaines & indubitables. Il est prouvé par la notice des provinces de l'Empire, que les *Diablintes* formoient encore une cité particulière au commencement du v.^e siècle, *civitas Diablintum*. Il est aussi prouvé que leur capitale *Naodunum*, est le lieu qu'on appelle aujourd'hui *Sublains*, dans

Mém. Académ.
t. XIX, p. 633.

le Maine, où l'on voit encore des traces de l'ancienne enceinte de la ville. La cité des *Arvi* ne subsistoit plus au commencement du v.^e siècle, du moins on ne la trouve point dans la notice des provinces, mais on connoît encore les vestiges de la capitale de ce peuple, sous le nom de *cité d'Erve*, sur le bord d'une rivière de même nom. Ces deux cités n'étant pas assez considérables pour avoir chacune un évêque particulier, furent soumises pour le spirituel à l'évêque qui résidoit dans la capitale des *Cenomani*, elles ont fait partie du diocèse du Mans.

*Flodoard, hist.
eccl. Rem. l. III,
c. 22, p. 454,
edit. 1617.*

Le diocèse de Laon dépendoit anciennement de la cité ou du diocèse de Reims; *Lugdunum Clavatum*, ou *Laudunum Cloatum*, étoit un château, *Castrum*, qui, sous la première race de nos Rois, avoit ses comtes particuliers. S.^t Remi, évêque de Reims, sépara une partie de son diocèse, *partem ex Remensi parochia delegavit*; il établit à Laon un évêque, & nomma Genebaud, illustre par sa naissance & par ses qualités personnelles; cette érection est d'environ l'année 514. On pourroit ajouter quelques autres exemples de deux cités réunies en un seul diocèse; mais ces exemples qui sont des exceptions au système ou principe général, sont fondés sur des faits connus & certains; on ne peut donc comparer à ces exemples des présomptions fondées uniquement sur des conjectures incertaines, & sur des ressemblances de nom.

Il faut donc reconnoître que l'autorité de Ptolémée, après tous les exemples des fréquens & étranges déplacements dans un grand nombre de positions de la Gaule, ne doit pas empêcher que les peuples *Vadicasses* de ce Géographe, ne soient considérés comme les mêmes que les peuples de Plin, qu'on reconnoît aujourd'hui être les *Bajocasses*, les peuples de Bayeux; on dira peut-être qu'il faut donc effacer dans le texte de Ptolémée ces expressions: *μὲν ἔς (Μελδας) πρὸς τῇ Βελγικῇ*, *Ὁυαδιγέσσιοι*, *post Meldas versus Belgicam Vadicasses*, *quorum urbs Neomagus*. Le texte des anciens auteurs doit toujours être respecté; on n'y peut rien changer, sans être autorisé par les manuscrits; ainsi on ne doit point effacer ces expressions de

de Ptolémée, qui regardent les *Vadicassés*; mais il faut tâcher de les expliquer, en les rapprochant des autres auteurs anciens; & si l'on ne peut y parvenir, il faut avouer de bonne foi que cet auteur, qui s'est trompé si souvent dans d'autres positions de la Gaule, s'est aussi trompé dans celle dont il s'agit. On ne doit point effacer dans Ptolémée ces expressions qui regardent les *Atrebates*: Κατέχουσι δὲ τὴν ὠκεῖον . . . ὠκεῖον ἢ τὴν Σηκουάναν, *tenent maritima juxta Sequanam fluvium*, ni ces autres qui placent les *Abrincatui* après les *Naumetæ*, sur la Seine: μέχρι τῆς Σηκουάνης ποταμοῦ, ni cette autre expression, qui porte les *Redones* sur la Loire, dans le voisinage de Sens: ὠκεῖον ἢ τὴν Λίγνιον ποταμὸν Ῥήδωνες, ἢ ἀνατολικώτεροι αὐτῶν, *Sénonens*. On n'efface point ces expressions dans Ptolémée; & comme on ne peut ni les expliquer, ni les excuser, on est obligé de convenir que l'auteur s'est trompé comme dans beaucoup d'autres occasions.

Cependant on pourroit excuser l'expression de Ptolémée: ὠκεῖον τῆς Βελγικῆς, *versus Belgicam*, en disant que les *Vadicassés*, placés dans la cité de Bayeux, seroient peu éloignés des confins de la Belgique, que ce Géographe étend jusqu'à la Seine: il n'y a que dix-huit ou vingt lieues communes de France entre les frontières de cette cité & l'embouchure de la Seine.

En plaçant les *Vadicassés* à Bayeux, toutes les difficultés disparaissent, le Géographe se trouve d'accord avec Plin. L'ancien nom de Bayeux, qui d'ailleurs seroit inconnu, est *Næomagus*, nom Celtique, qui convient à une très-ancienne ville, située sur une voie Romaine, où l'on a découvert des antiquités: d'ailleurs ce sentiment est conforme à l'opinion de presque tous les éditeurs de Plin, du P. Hardouin même, & des autres Savans, qui ont pensé que les peuples de Plin & de Ptolémée étoient un seul & même peuple. Si ces écrivains n'ont point placé ces peuples à Bayeux, c'est, ou parce qu'ils ont trop déferé à l'autorité de Ptolémée, dont le texte sembloit les placer ailleurs, ou parce que plusieurs d'entr'eux ont cru que les peuples de Bayeux étoient les *Viducassés* de Plin. Mais l'importante découverte des ruines de

Vieux, faite sous les ordres & par les soins de M. Foucault, a répandu un grand jour sur cette partie de la géographie de la Gaule : cette découverte a démontré que la capitale des *Viducasses* étoit située à Vieux, & qu'on ne devoit plus la confondre avec la capitale des *Bajocasses*, qui sont les *Vadiocasses* ou *Badiocasses* de Pline, & les *Vadicasses* de Ptolémée.

On a prouvé, dans le second article de ce Mémoire, que Pline & Ptolémée ont placé dans la Lyonnoise des peuples dont le nom est le même ; & dans le troisième article, que l'autorité de Ptolémée n'est pas une raison suffisante pour en faire deux peuples distincts & séparés : or les peuples nommés par Pline occupoient la cité de Bayeux, on ne peut leur assigner aucune autre position dans cette étendue de la Lyonnoise ; donc par une conséquence nécessaire, les peuples nommés par Ptolémée doivent être placés dans la même cité : M. l'abbé Belley finit ce Mémoire par quelques observations sur plusieurs voies Romaines.

I V. On peut dire avec certitude que deux voies Romaines ne sont pas une seule & même voie, lorsque les lieux mentionnés sur une voie ne se trouvent point sur l'autre ; & lorsque la direction d'une voie est différente de la direction de l'autre voie. La table de Peutinger décrit une voie de Reims à Cologne ; *Durocortoro*, *Noviomagus*, *Mose*, *Meduanto*, *M. merica*, *Agrippina*. L'itinéraire d'Antonin décrit une autre voie de Reims à *Durocortoro*, à Trèves, *Treveros usque*, de cette manière : *Vungo vicus*, *Epoisso*, *Orolauno vicus*, *Andethannæ vicus*, *Treveros civitas*. Le même itinéraire donne une voie de Trèves à Cologne, à *Treveris Agrippinam* ; *Beda vicus*, *Aufava vicus*, *Egorigio vicus*, *Marcomago vicus*, *Tolbiaco vicus*, *Agrippina civitas*. La table décrit la même route de Trèves à Cologne, avec les mêmes noms de lieu, à l'exception de *Tolbiacum*. On voit qu'aucun des noms, qui se lisent dans la table de Reims à Cologne, ne se trouvent ni sur la route de Reims à Trèves, ni sur la route de Trèves à Cologne ; d'où il résulte évidemment que la route décrite dans la table de Reims à Cologne, est différente de celle qui conduisoit de Reims

E. sic. de Wesel,
p. 365.

Ibid. p. 372.

à Trèves, & de Trèves à Cologne. Mais ce qui rend ce fait encore plus sensible ; c'est que la direction de la voie de Reims à Cologne étoit différente de la direction de la voie de Reims à Trèves. La première voie subsiste encore dans une étendue assez considérable, & passe par Vau-d'Étrée, par Attigny ; de-là, en suivant la même direction, elle alloit passer la Meuse à Sedan, d'où elle continuoit au travers des Ardennes jusqu'à Cologne. Guillaume de l'Isle, dans sa carte de Champagne, a tracé cette voie depuis Reims jusqu'à Attigny. La voie de Reims à Trèves laissoit sur la gauche, à quelque distance de Reims, cette première voie, passoit par la Neuville & traversoit la rivière d'Aisne à Vuon, éloigné de deux lieues d'Attigny, alloit passer la Meuse à Moulon à quatre lieues de Sedan, & en suivant cette direction, passoit par Ivois & par les autres lieux mentionnés dans l'itinéraire, jusqu'à Trèves, en s'écartant de plus en plus de la voie de la table : la voie de Reims à Cologne & celle de Reims à Trèves, ne peuvent donc pas être confondues, comme faisant une seule & même voie.

La table de Peutinger décrit une voie de *Subdinnum* le Mans, à *Autricum* Chartres, & marque la distance de cinquante lieues Gauloises. La même table trace une autre voie de *Subdinnum* le Mans, à *Cesarodunum* Tours, en passant par le lieu *Fines*, à la distance de seize lieues Gauloises. La distance de *Fines* à *Cesarodunum* n'est point marquée ; on ne doit point confondre ces deux routes différentes. 1.° Le lieu *Fines* ne peut être placé sur la route du Mans à Chartres, parce que la ville de Chartres étant à environ quarante-neuf lieues Gauloises du Mans, le nombre L. donné par la table, remplit seul cet espace ; & le nombre de XVI lieues Gauloises, du Mans à *Fines*, seroit vicieux & surabondant ; d'ailleurs les confins des diocèses de Chartres & du Mans, qui répondroient aux anciens *Fines*, sont à vingt-une, & non à seize lieues Gauloises du Mans ; 2.° si l'on examine avec soin la table de Peutinger, on remarque que les noms de lieux sont en général placés, non au-dessous, mais au-dessus

de la ligne itinéraire qui les regarde ; le lieu *Fines*, dont il s'agit, est écrit au-dessous de la ligne itinéraire du Mans à Chartres, & au-dessus de la ligne itinéraire du Mans à Tours, ainsi le lieu *Fines* appartient à cette dernière voie ; & en effet la distance de seize lieues Gauloises, porte le lieu *Fines* aux environs du château du Loir, sur les confins des diocèses du Mans & de Tours.

Strab. lib. IV,
p. 208.

Strabon nous apprend qu'Agrippa fit construire quatre grandes voies, depuis Lyon, comme centre, jusqu'aux extrémités de la Gaule. La première passant par les Cévennes, conduisoit dans l'Aquitaine, jusque dans la Saintonge ; la seconde conduisoit jusque sur les bords du Rhin : *καὶ τὴν ἑκτὴν ἔς τὸ Πόντον* ; la troisième tendoit à l'Océan par les cités de Beauvais & d'Amiens ; la quatrième conduisoit dans la province Narbonnoise, jusqu'à la côte de Marseille. Le même Géographe observe qu'une autre route, en sortant d'Italie, conduisoit sur le Rhin. En descendant des Alpes Pennines, le grand Saint-Bernard, on laissoit sur la gauche Lyon & le pays qui est au-dessus de cette ville ; on passoit le Rhône où l'on traversoit le lac Léman (lac de Genève), ensuite on passoit la plaine des Helvétiens, ensuite le Mont-Jura, le pays des Séquanois ; on arrivoit au pays des *Lingones*, de Langres, où cette voie se séparoit en deux branches, *διόδοι σὺν ἑσπέρῃ*, dont l'une conduisoit sur le Rhin, par Toul, Metz, Trèves & Coblentz, au confluent du Rhin & de la Moselle ; ce lieu a toujours été très-important à cause de sa situation ; la ville des Ubiens n'étoit point encore colonie Romaine, sous le consulat de C. Antistius, & de M. Suilius, l'an 50 de J. C. Agrippine femme de l'empereur Claude, fit envoyer, selon Tacite, une colonie de Vétérans dans la ville des Ubiens, où elle étoit née ; on lui donna son nom, elle fut appelée *Colonia Agrippina* : c'est la célèbre ville de Cologne sur le Rhin.

Annal. XII,
p. 7.

La seconde voie d'Agrippa, qui conduisoit de Lyon au Rhin, traversoit le pays des Séquanois par Besançon, par Mandeure, & arrivoit au Rhin dans la haute Alsace, au-dessous

de la ville de Bâle. Cette route avoit environ deux cents milles Romains de longueur. Guichenon, dans son histoire de Bresse, parle de cette voie, & dit qu'elle passoit par Montluel; on reconnoît le passage de cette route au lieu nommé *Eslrée*, dans la Bresse. Le P. D. Jourdain, Bénédictin, & d'autres Savans de Franche-Comté, qui ont recherché les antiquités de leur pays, ont ttrouvé plusieurs vestiges de cette ancienne voie jusqu'à Besançon; la suite depuis Besançon par Mandeure, est connue jusqu'au Rhin par les itinéraires.

*Guichen. hist. de
Bresse, p. 130.*

Il est probable que ce fut sur cette voie que Tibère fit cette course rapide, dont Pline parle. Tibère, envoyé par Auguste en Germanie, sur la nouvelle qu'il reçut de la maladie de Drusus Germanicus, fit en vingt-quatre heures sur trois chariots de poste en relais, deux cents milles de chemin, qui valent environ soixante-dix lieues communes de France; au reste ces trois voies Romaines qui établissoient la communication entre des villes capitales de peuples, entre Reims & Cologne, le Mans & Tours, Lyon & Besançon, doivent avoir place dans une carte itinéraire de la Gaule; on y a quelquefois placé d'autres voies, qui ne se trouvent ni dans les itinéraires, ni dans les anciens auteurs.

*Plin. lib. VII,
c. 20.*

*Dio. Cassius,
l. LV, p. 549.*



OBSERVATIONS

Sur les lettres A. M. K. qu'on voit sur un grand nombre de Médailles des villes de Tarse & d'Anazarbe, en Cilicie.

LES Antiquaires, depuis environ un siècle, ont cherché à expliquer ces trois lettres, qui sont encore une espèce d'énigme. Vaillant a remarqué que ces lettres ne se trouvent sur les médailles de Tarse, que depuis le règne de Lucius-Verus : ces mêmes lettres furent aussi gravées sur les médailles d'Anazarbe dans des temps postérieurs ; Vaillant ne les y a point trouvées avant le règne d'Élagabale ; cependant le baron de Spanheim avoit publié une médaille de Caracalla, sur laquelle ces trois lettres se lisent distinctement. Ces lettres se trouvent sur les médailles de presque tous les Empereurs jusqu'à Valérien le père & Gallien. M. l'abbé Belley s'est proposé d'en donner l'explication.

Lû le 5 Juill.
1763.

1.^{re}

^a Seguin, *epist. ad Franc. Gottifred.*
p. 206.

^b Luc. Holst. *not. in Steph.* p. 313.

^c Noris, *Diss. IV, de Epoch. c. 1.*

^d Hard. *num. anti. Pop. & Urb.*

^e *Index, in Græc.*
p. 88.

2.^{me}

Trist. *Comm.*
t. II, p. 346.

Patin, *Thes.*
p. 337.

3.^{me}

Anim. p. 56.

On a jugé, avec raison, que ces trois lettres sont les initiales de mots Grecs ; mais les Antiquaires, qui ont voulu les expliquer, se sont partagés en neuf opinions différentes ; la première, qui paroît la plus naturelle & la plus simple, est, que A est pour *Περσῆς*, M pour *Μητροπόλεως*, & K l'initiale de *Κιλικίας*. *Primæ metropolis Ciliciæ*, elle a été donnée par Pierre Fitton^a, Anglois, Antiquaire de Léopold, grand duc de Toscane, & suivie par Lucas Holstenius^b & par le cardinal Noris^c. Le P. Hardouin^d l'a quelquefois admise, ainsi que l'auteur de l'*Index*^e des médailles de Tiépolo.

Tristan de Saint-Amant & Patin, en joignant les deux premières ensemble A. M. ont expliqué par *Α' Μανίχης Κιλικίας*, *Amanticiæ Ciliciæ*.

Le P. Hardouin, dans son *Antirrhétique*, avoit proposé une explication singulière *Α' δελφοὶ Μεταλλεῖς Κιλικίας*, *Franges metallarii Ciliciæ* ; mais il l'abandonna dans la suite.

Le P. Jobert, joignit aussi les deux premières lettres A. M. & donna l'explication, ΑΜΦΟΤΕΡΩΣ ΚΙΛΙΚΙΑΣ, *utriusque Ciliciæ*, qui a été suivie par le P. Froelich; on la retrouve dans les *Selecta opera* du P. Hardouin.

Le baron de Spanheim & Masson, ont donné à la lettre A l'explication de Περωτής; à la lettre M, celle de Μεγίτης, Κιλικίας, *Primæ maximæ Ciliciæ*. Le baron de la Bastie paroît incliner pour cette opinion, qui a été suivie par l'abbé Venuti dans ses observations sur les médaillons du cabinet d'Albani.

Vaillant a proposé une autre explication, qui s'écarte peu de celle-ci & a expliqué les lettres par Περωτής Μεγάλης Κιλικίας, *Primæ Magnæ Ciliciæ*.

Le P. Banduri a proposé de lire Περωτής Μόνης Κιλικίας, *Primæ Solius Ciliciæ*. Vaillant & le P. Froelich ont quelquefois adopté cette explication.

Haym, dans son *Tesoro-Britannico*, a donné une explication très-singulière, & a prétendu que ces trois lettres désignent l'union des villes d'Anchialé & de Mopsueste, pour maintenir la concorde entre les villes de Tarse & d'Anazarbe, & conséquemment il a expliqué les trois lettres par Α'γχιάλης Μοψουετίας Κοινόν, *Anchiales Mopsuestiæ Commune*.

Le P. Mazzoleni, abbé Bénédictin, dans son grand ouvrage sur les médaillons du cabinet de Pisani, publié en 1741, a proposé différentes explications dont la principale est celle-ci Α'γωνες Μεγάλοι Κιλικίας, *Magna Certamina Ciliciæ*.

Le P. Ansaldo, Dominicain, depuis Professeur royal à Turin, a adopté cette explication dans sa lettre, publiée en 1749; dans laquelle il a expliqué un jaspe verd antique, qui représente l'*Hercule de Tarse*.

Telles sont les différentes explications que les Antiquaires ont données jusqu'à présent sur ces trois lettres des médailles de Tarse & d'Anazarbe. Le baron de la Bastie, qui les a toutes examinées & discutées dans une longue remarque de la nouvelle édition de la science des médailles, trouve plus de vraisemblance dans l'opinion de M.^{rs} Spanheim & Masson: cependant il conclut que les explications proposées jusqu'à ce

4.^{me}Froelich, Quat,
Tem.

Hard. Op. Sel.

p. 16.
5.^{me}

Spanh. orb.

Rem. 2.^e edit.

p. 422.

St. des Méd.

t. II, p. 148.

6.^{me}

Vaill. Sel. num.

p. 59.

7.^{me}

Num. Imper.

t. I, p. 190.

8.^{me}

Haym, tome I,

p. 190.

9.^{me}

Tome II.

De Tarsos
Hercule epistol.
Britan. in 4.^o
28 pag.

T. II, p. 144.

jour ne sont pas certaines, & n'ont rien de ce qui caractérise les véritables découvertes. Et le P. Paciaudi, qui a publié ses *Monumenta Peloponnesia* en 1761, reconnoît la même incertitude.

M. l'abbé Belley, peu satisfait des autres explications, s'en tient à la première; il ne s'arrête point à réfuter les opinions 2^e, 3^e, 4^e, 6^e & 8^e, il renvoie à la savante remarque du baron de la Bastie, qui les a discutées & solidement réfutées. Il examine d'abord l'opinion suivie par Spanheim, Maffon & Venuti, que le baron de la Bastie a jugé la plus vraisemblable. Il discute ensuite l'explication proposée par l'abbé Mazzoleni, & que le P. Anfaldo a trouvé ingénieuse, heureuse & préférable à toutes les autres. Enfin il prouve que l'explication proposée par Pierre Fitton, & adoptée par Lucas Holstenius & par le cardinal Noris, est indubitable & la seule vraie.

I. « Il est certain, dit le baron de la Bastie, que les villes Grecques se glorifioient de la grandeur de leur enceinte, & qu'elles en tiroient un argument en faveur de leurs prétentions à la primauté; on en peut juger par les marbres où Smyrne se donne le titre de ΠΡΩΤΗ ΑΣΙΑΣ ΚΑΛΛΕΙ ΚΑΙ ΜΕΓΕΘΕΙ, *Prima Asiae pulchritudine & magnitudine.* » On peut donc dire avec vraisemblance que les trois lettres A. M. K. gravées sur les médailles de Tarse & d'Anazarbe, peuvent s'expliquer par Πρωτῆς Μεγίστης Κιλικίας, *Primæ maximæ Ciliciæ*. Le nom de Μεγίστης convient parfaitement à la ville de Tarse, qui étoit la plus puissante, la plus illustre & la plus grande de Cilicie: « Vous avez, disoit Dion Chrysostôme aux habitans de Tarse, l'avantage d'avoir la primauté de la nation; votre ville est la plus grande des villes de la Cilicie, & en est de tout temps la métropole: » Ὑμῶν γὰρ ἄνδρες Ταρσεῖς, συμβέβηκε μὲν πρῶτῆς εἶναι τῆς Ἑλλάδος, ὃ μόνον τῆς Μεγίστης ὑπάρχειν τῇ πόλει τῇ Κιλικίᾳ, καὶ Μητροπόλιν εἶναι ἀρχῆς.

Marm. Oxon.
n. 4, 5 &
266.

Dion. Chrysost.
Tarsic. 11.

On ne peut attribuer les mêmes avantages à la ville d'Anazarbe: elle fut illustre & décorée du titre de métropole dans la suite des temps, par la faveur des Empereurs; mais on ne voit pas qu'elle eût ce titre dans les temps où la ville de

de Tarfe commença à faire graver ces trois lettres sur ses monumens. Cette ville a été connue par l'avantage de sa situation sur une montagne, par la fertilité de son territoire, mais elle n'a jamais été célébrée par aucun auteur, pour sa beauté & pour sa grandeur : on ne peut donc lui donner avec vraisemblance le titre de *Μεγίστης*, *Maximæ*, & ses habitans n'auroient pu le prendre avec quelque apparence de raison, en concurrence de la ville de Tarfe, dont l'enceinte étoit vaste & la plus grande de toutes les villes de la province. L'opinion proposée par le baron de Spanheim n'est donc pas soutenable, ni même vraisemblable.

II. Le savant abbé Mazzoleni a donné différentes explications de ces trois lettres, mais il a varié, & ne les a proposées qu'avec incertitude ; tantôt il les a expliquées par *πρῶτη Μεσογείας Κιλικίας*, *prima Ciliciæ Mediterraneæ* ; tantôt par *Ἀρχαίως Μητρόπολις*, *ab antiquo Metropolis*, & quelquefois par *Ἀγῶνες Μητροπόλις*. M. l'abbé Belley examine ici son explication, par *Ἀγῶνες Μέγαλοι Κιλικίας*, *certamina magna Ciliciæ*, qui a été adoptée par le P. Consalido. Les provinces d'Asie avoient dans les grandes villes des temples communs à toute la province, où elles tenoient des assemblées, pour y offrir en commun des sacrifices. On lit sur les marbres, que la province de Galatie célébroit à Ancyre les grands jeux en l'honneur d'Esculape : *ΑΓΩΝΩΝ ΜΕΓΑΛΩΝ ΑΣΚΛΗΠΙΕΩΝ ΤΟΥ ΚΟΙΝΟΥ ΤΩΝ ΓΑΛΑΤΩΝ* ; on a vu dans le Mémoire sur l'ère d'Anazarbe, que la province de Cilicie célébroit aussi des jeux sacrés & publics ; on pourroit donc, absolument parlant, expliquer les trois lettres par *Ἀγῶνες Μέγαλοι Κιλικίας*, mais cette explication, toute ingénieuse qu'elle est, est purement arbitraire, & peut être rejetée avec la même facilité qu'elle a été proposée ; car on ne voit par aucun exemple que la lettre A, qui est ordinairement numérale dans les livres & sur les monumens Grecs, ait signifié *Ἀγῶνες*, ni que la lettre M, ait marqué *Μέγαλοι* : on auroit pu expliquer de même les deux lettres A. M. par *ΑΠΙCΤΩΝ ΜΕΤΙCΤΩΝ*. *Optimorum Maximorum*, qu'on lit sur des médailles de la ville de Nicée

T. I, p. 245.

Tome II.

Gruter, page
CCCCXV, 1.

T. I, p. 237.

en Bithynie; d'ailleurs les trois lettres A. M. K. sur les médailles de Tarfe & d'Anazarbe, ne se trouvent pas toujours avec des types qui désignent les jeux sacrés & publics; & quelquefois les symboles des jeux s'y voient sans les trois lettres; d'où il résulte que cette nouvelle explication de l'abbé Mazzoleni n'est appuyée sur aucun fondement solide, & le P. Paciaudi conclut avec raison : *viderint peritiores, si quæ ex magnis Agonibus, magnis Asclepiis, vel Aclis, &c. certaminibus ad eam confirmandam ab auctore coacervantur, tanti sunt, ut omnem de medio tollant dubitationem, & an aliquando in tuto res sit.*

Sc. des Méd.,
2, II, p. 246.

III. L'interprétation des lettres A. M. K. la plus naturelle, la plus simple, & celle qui se présente d'abord à l'esprit, est de les expliquer par Πρωτῆς Μητροπόλεως Κιλικίας. *Primæ metropolis Ciliciæ*; & tous les Antiquaires l'auroient admise, s'ils n'avoient pas cru voir une *tautologie*, ou une répétition inutile du mot Μητροπόλεως, sur le même côté des médailles; ce mot de *métropole* étant déjà employé dans la légende, comme l'a observé le savant Cuper dans la vie des trois Gordiens. « Il n'est pas vraisemblable, disoit le baron de la Bastie, qu'on ait voulu répéter deux fois le titre de *métropole*, sur le même côté d'une médaille; c'est cependant ce qui arrivoit, tant sur celles de Tarfe, que sur celles d'Anazarbe; car on lit dans les premières ΤΑΡΣΟΥ. ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ. A. M. K. & sur les autres, ΑΝΑΖΑΡΒΟΥ ΕΝΔΟΞ. ΜΗΤΡΟΠ. A. M. K. ce qu'il faudroit rendre par *Tarsi metropolis, primæ metropolis Ciliciæ; & Anazarbi illustris metropolis, primæ metropolis Ciliciæ*: » a-t-on quelque part des exemples d'une pareille *tautologie*!

L'explication que M. l'abbé Belley se propose d'établir, d'après le cardinal Noris, & des autres Savans qui l'ont adoptée, est fondée sur l'histoire des différends qui s'élevèrent entre les grandes villes de plusieurs provinces; elle est confirmée par les exemples des médailles des villes de Sardes & de Nicée: on verra que cette prétendue *tautologie* ne fait pas une difficulté, que cette répétition ne se trouve point sur les médailles où

se lisent les trois lettres, & que sur quelques médailles le mot de *métropole* se trouve répété deux fois sur le même côté d'une médaille.

Depuis que les provinces de l'Asie furent assujetties à la domination Romaine, les grandes villes ne furent plus occupées des objets de paix & de guerre avec les étrangers, de faire des traités avec les Princes voisins, de se choisir des chefs, soit pour la guerre, soit pour le gouvernement, de faire des loix & des réglemens pour la police; tous ces grands objets furent réglés par le gouvernement Romain, & les villes étoient réduites à vivre sous l'administration des magistrats Romains. Il s'éleva entre elles une espèce de rivalité pour la prééminence & les honneurs, qui dégénéra en querelles & en disputes très-vives; les Grecs de ces provinces se repaïssoient de vains titres, qui ne donnoient dans la réalité ni autorité, ni juridiction dans la province. Dion Chrysostôme parle souvent de ces différends entre les villes de Nicomédie & de Nicée, en Bithynie; Aristide sur-tout rapporte les longs différends qui s'élevèrent entre les villes d'Éphèse, de Smyrne & de Pergame, dans la province proconsulaire d'Asie, & dans le beau discours qu'il prononça à Pergame, pour la *concorde* des trois villes, *ὡς τῆς Ὀμονοίας τῶν πόλεων*, il rappelle tous les motifs qui devoient les réunir: « Je m'étonne, disoit-il, que vous glorifiant des temples & des jeux publics, que vous regardez « comme communs, vous ayez des différends sur ces objets, « & que vous ayez des querelles sur des choses que vous vous « réjouissez d'avoir en commun; sur quoi donc pourrez-vous « être d'accord? » *θαυμάζω δὲ ὅτι σεμνύνετε μὴ ἔχ' ἥκηται τοῖς ναοῖς καὶ τοῖς ἀγῶσιν ὅς κοινὰς νομίζετε, ὑπὲρ ὃ αὐτῶν τέτων διεσκήσατε. καίτοι ὅταν οἷς ὡς κοινοῖς ἀγάλλεσθε, ὑπὲρ τέτων ἐρίζητε, ὑπὲρ τῶν λοιπῶν ταῦτα φερόσητε;*

La primauté, sur laquelle les trois villes disputoient entre elles, ne regardoit donc que la prééminence, les honneurs dans les temples, dans les jeux publics communs à toute la province: la ville de Tarse étoit l'ancienne métropole & la plus grande ville de Cilicie; sous le règne de Trajan la ville d'Égès, &

*Spanh. de Praef.
& Usum. t. I,
p. 643.*

autres de la même province, lui disputèrent les honneurs de la même primauté, comme on peut le voir dans Dion Chrysostôme; ce fut à l'occasion de ces différends qu'elle prit sur ses médailles le titre non-seulement de *métropole*, mais de *première métropole* de la Cilicie, A. M. K. & elle prit ce titre sur les médailles connues depuis le règne de Lucius-Vérus. La ville d'Anazarbe, dans la suite, ayant reçu des grâces des Empereurs, l'autonomie sous Commode & le titre de métropole sous Caracalla, elle disputa à la ville de Tarse les honneurs de la primauté. Il résulte de l'histoire des différends entre les grandes villes, que les lettres A. M. qu'on voit sur leurs médailles, ne peuvent regarder que le titre de primauté, *ἡ πρώτη*, dont il étoit question entre elles.

Ce fait est confirmé par des monumens de la ville de Sardes; cette ville étoit l'ancienne capitale du royaume de Lydie, & l'une des plus considérables de la province proconsulaire d'Asie: pendant que les villes d'Éphèse, de Smyrne & de Pergame prenoient le titre de ΠΡΩΤΩΝ ΑΣΙΑΣ, *premières de l'Asie*, la ville de Sardes défendit aussi sa dignité & ses prétentions, & fit graver sur ses médailles cette inscription, ΚΑΡΔΙΩΝ ΑΣΙΑΣ ΕΛΛΑΔΟΣ Α. ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΣ, *Sardis Asiae Lydiae, Helladis prima Metropolis*, où l'on voit que les deux lettres A. M. des médailles de Tarse & d'Anazarbe, sont rendues par Α. ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΣ sur les médailles de Sardes.

La ville de Nicomédie, ancienne, grande, commerçante, dans une situation avantageuse sur la mer, ancienne capitale de Bithynie, la résidence de ses Rois, & ornée de bâtimens magnifiques, étoit incontestablement la métropole & la première de la Bithynie, ΝΙΚΟΜΕΔΕΙΑ Η ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΣ ΚΑΙ ΠΡΩΤΗ ΒΕΙΘΥΝΙΑΣ; Nicée autre ville considérable de la même province avoit le titre de métropole dès le règne de Tibère, & dans la suite des temps elle aspira à la primatie, & se qualifia du titre de *Première de la province*, ΝΕΙΚΑΕΙΣ ΠΡΩΤΟΙ ΤΗΣ ΕΠΑΡΧΕΙΑΣ: rivale de Nicomédie, elle prit sur ses médailles, à l'égard de Nicomédie, les mêmes titres & les mêmes lettres abrégées, qu'Anazarbe employa

Mém. Acad.
tome XVIII,
p. 122.

Vaill. num. Gr.
p. 24, 44.

Strab. l. XII,
p. 565. C.

Vaill. num. Gr.
p. 24.

aussi à l'égard de Tarse. On lit sur une médaille de Nicée, frappée en l'honneur de Domitien, publiée par Arigoni, *Arig. Tab. xi p. 16.*
 ΝΕΙΚΑΕΙΣ ΠΡΩΤ. ΠΟΝΤ. Α. Μ. Β. *Nicani Primi Ponti. Prima metropolis Bithyniæ.* Les habitans de Nicée, les premiers du Pont, première métropole de Bithynie. Les lettres Α. Μ. Β. de cette médaille, confirment l'explication des lettres Α. Μ. Κ. des médailles de Tarse & d'Anazarbe, & réfutent pleinement la plupart des explications que les Antiquaires ont données de ces dernières.

La seule difficulté qui reste à lever est la répétition du mot de *Métropole*, qui seroit employé deux fois sur le même côté d'une médaille. 1.^o Cette répétition ne seroit pas vaine & inutile, puisqu'elle ajouteroit à l'idée que présente le nom de *Métropole* une autre idée, celle de *Première* ou de *Primauté*, qui sont deux objets différens, comme l'a très-bien prouvé le baron de Spanheim. *Spanh. de Praef. & c. i. l. 2 p. 633.*

2.^o Ces lettres Α. Μ. Κ. se trouvent sur des médailles où le nom de ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ n'a pas été employé. Le P. Mazzoleni, qui a suivi une autre opinion que celle que défend M. l'abbé Belley, a publié lui-même du cabinet de Pisani un beau médaillon de Tarse, frappé en l'honneur de Caracalla; le type du revers est un Éléphant avec la légende: ΑΝΤΩΝΕΙΝΙΑΝΗC CΕΥΕΡΙΑΝΗΣ ΑΔΡΙΑΝΗΣ ΤΑΡCΟΥ, *Antoninianæ, Severianæ Hadrianæ Tarsi.* Dans le champ, on voit une couronne de laurier, autour de laquelle, on lit les lettres Μ. Α. Κ. que Mazzoleni rend par *Métropolis Prima Ciliciæ*; ce médaillon détruit toute la difficulté, & démontre qu'il faut donner la même explication aux trois lettres sur les médailles, où le nom de *Métropole* se trouveroit déjà employé, puisque ces mêmes lettres ne peuvent avoir un sens différent sur les médailles d'une même ville. *Tab. XLIV n. 3. T. I, p. 225.*

3.^o Enfin, si on demande des exemples du mot de *Métropole* répété deux fois sur le même côté d'une médaille, on en voit un bien remarquable sur une médaille très-rare du cabinet de M. Pelierin, frappée en l'honneur de l'empereur Claude; on voit d'un côté la tête de l'Empereur, couronnée

de laurier, avec la légende : ΤΙ. ΚΛΑΥΔΙΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΣ ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΣ. Le revers qui n'a point de type est chargé de cette longue inscription : ΕΠΙ ΦΡ. ΠΑΣΙΔΙΗΝΟΥ ΦΙΡΜΟΥ ΑΝΘΥΠΑΤΟΥ Β. ΠΑΤΡΩΝΟΣ ΤΗΣ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ; & au-dessous Μ. ΝΙΚΟ, Μητροπόλεως ΝΙΚΟμυδίας; on voit que le titre de Métropole est répété deux fois sur le même côté de cette médaille de la ville de Nicomédie.

Il résulte évidemment de l'Histoire des différends entre les villes, & des exemples des médailles de Sardes, de Nicée & de Nicomédie, que les trois lettres Α. Μ. Κ. sur les médailles de Tarfe & d'Anazarbe doivent s'expliquer par Πρωτῆς Μητροπόλεως Κιλικίας, *Primæ Metropolis Ciliciæ*. Si le P. Paciaudi avoit connu ces preuves & ces monumens, il n'auroit

*Mon. Pelop.
t. I, p. 237.*

pas avancé que toutes les explications de ces trois lettres, dans lesquelles est comprise l'explication de Fitton, ne contiennent rien de solide ni de vrai, & que cela est démontré.

(Bimardus) *explosit interpretationes, demonstravitque nihil solidi verique afferrî*. On lit sur plusieurs médailles de Tarfe & d'Anazarbe, Γ. Β. & Γ. Γ. Les Savans ont rendu ces abréviations par Γνώμη Βελῆς, & par Γνώμη Γερουσίας, *Decreto Consilii, Decreto Senatus*. Les villes, dont le gouvernement étoit démocratique étoient administrées par un commun Conseil, appelé ΒΟΥΛΗ, comme on le voit sur les médailles, sur

*M. de Caylus,
Rec. antiq. t. II,
p. 355.*

L. IV, c. 8.

les marbres & dans les Auteurs; ce Conseil étoit quelquefois nommé ΙΕΡΑ ΒΟΥΛΗ; quelques villes avoient un Sénat, ΓΕΡΟΥΣΙΑ, ou Conseil des Anciens. *Collegium Seniorum* Gerusia, disoit Vitruve; quelques grandes villes avoient un commun Conseil & un Sénat; on lit dans une inscription de Sardes, Η ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ ΚΑΙ Η ΓΕΡΟΥΣΙΑ ΕΤΙΜΗΣΑΝ, &c. & sur une médaille de la ville de Tibériopolis en Phrygie, ΓΕΡΟΥΣΙΑ, ΒΟΥΛΗ, avec deux figures de femmes. Il est prouvé par les médailles, que les villes de Tarfe & d'Anazarbe étoient gouvernées, & par un commun Conseil & par un Sénat.

*Recueil de
M. Feller, t. II,
p. 45.*







M É M O I R E

Sur deux Villes qui ont porté le nom de Justiniana.

LA position de ces villes, distinguées entre elles par le surnom de *Prima* & de *Secunda*, a été jusqu'à présent ignorée, & celle qu'on leur a donnée dans des cartes ne leur convenoit pas. M. d'Anville s'est proposé de la fixer dans un Mémoire.

Lû le 22
Avril 1761.

L'empereur Justinien étant né dans un petit lieu nommé *Tauresum*, près d'un château nommé *Bederiana*, dans la Dardanie, province limitrophe de la Macédoine & de la Thrace, fit de ce lieu une ville très-considérable, qu'il décora de tous les édifices publics, qui pouvoient la rendre magnifique, & servir à la commodité des habitans, selon le détail que Procope fournit sur ce sujet dans le quatrième livre des Edifices, (ch. 1.) Cette ville fut nommée *Justiniana*, & devint le siège d'un Archevêque, à la juridiction duquel le fondateur obtint des papes Agapet & Vigile, que les deux provinces de Dace, *Ripensis* & *Mediterranea*, la Dardanie & la Prévalitane, & plusieurs parties de la Mœsie, de la Pannonie & de la Macédoine, fussent soumises. On lit dans Agathias, que la patrie de Justinien portoit le nom de *Bederina*, avant que de s'appeler *Justiniana*.

Lib. vi.

La seconde *Justiniana* étoit une ancienne ville de la même province de Dardanie, & appelée antérieurement *Ulpianum*, que Justinien répara & embellit, parce que son oncle l'empereur Justin en tiroit son origine. C'est ainsi que Procope s'en explique.

Une opinion presque générale veut, que *Justiniana prima* soit la même ville que l'ancienne *Lychnidus*, connue postérieurement, & du temps du bas Empire, sous le nom d'*Achrida*, située au passage de la voie Egnatienne entre *Dyrrachium* & Thessalonique, près de l'endroit où le fleuve *Drinus* ou

^a *Call. l. xvii.*^b *Greg. lib. II.*^c *Cod. de Offic.*^d *G. T. lib. xx,**cap. 4.*

Drimon sort d'un lac nommé dans l'antiquité *Lychnites*. Nicéphore-Calliste^a, & Grégoras^b, Codin Curopalate^c, confondent la première Justiniane avec Achride. Guillaume de Tyr^d est dans la même erreur, en disant de *Justiniana prima*, patrie de Justinien, *quæ vulgò hodie dicitur Acreda*. C'est en conséquence de cette opinion, qu'on a pu croire, qu'une dénomination actuelle, qui est *Giuftendil*, qu'on verra par la suite de ce Mémoire être propre aux deux Justinianes, étoit applicable à Achride, comme Leunclavius paroît l'avoir cru dans ses Pandectes Turques. Il ne faut donc pas s'étonner, si des Savans de nos jours ont été entraînés par ces autorités. Mais, M. Wesseling, dans une note de l'édition qu'il a donnée de la notice d'Hiéroclès, forme plusieurs difficultés contre le sentiment de ceux qui ont écrit que la première Justiniane est la même ville que *Lychnidus*. Il conclut de quelques circonstances historiques, que *Lychnidus* devoit subsister séparément & sans être tombée en décadence, plusieurs années après la fondation de *Justiniana prima*. Il trouve fort extraordinaire, & avec raison, que *Lychnidus* étant une ville Épirote, comme il en est parlé dans l'histoire secrète, attribuée à Procope; toutefois la province d'*Epirus nova* ne se trouve point comprise dans le district de la juridiction du Prélat résidant à *Justiniana*; & cette observation paroît de grande conséquence, en ce que Justinien (*Novella undecima*) décrit l'arrondissement & les limites de ce district dans un grand détail. D'ailleurs, nous sommes informés par la description que fait Procope de la fondation de *Justiniana prima*, que cette ville étoit renfermée dans la Dardanie, province très-distincte de celle qui avoit été ajoutée à l'ancienne Épire, sous le nom d'*Epirus nova*.

Mais, dira-t-on, pourquoi le nom de *Justiniana prima* seroit-il transporté à *Lychnidus* ou *Achride*, par plusieurs écrivains Byzantins, si ce nom ne lui convient pas? le voici. Les Bulgares ayant passé le Danube, sous le règne de Constantin Pogonat, cent & quelques années après la mort de Justinien, envahirent les provinces qui composoient le district dépendant

dépendant du siège établi à *Justiniana prima*, & s'étendirent même dans l'Épire, la Macédoine & la Thessalie. Dans cette étendue que prit leur domination, ils firent de *Lychnidus* leur ville capitale, & cette ville reçut d'eux le nom d'*Achride*, comme on l'apprend de l'histoire écrite par la princesse Anne Comnène. Ils avoient embrassé le Christianisme sous le règne de Michel, fils de Théophile, dans le neuvième siècle; & il est plus que vraisemblable, que comme ils établirent à *Achride* un Archevêque, dont la juridiction s'étendoit à tout ce qui étoit de leur dépendance, les droits & le ressort auparavant attribués au siège de la première *Justiniane*, furent transportés au siège d'*Achride*. Or, en faut-il davantage, pour savoir ce qui a donné lieu de confondre *Justiniana prima* avec *Lychnidus* ou *Achrida*!

Pour ce qui est de *Justiniana secunda*, on la voit placée dans une carte de la Grèce, qui occupe deux feuilles, en position correspondante à celle d'une ville nommée *Prisrend*, peu loin d'une branche du Drin, selon une carte de l'état moderne, par le même Auteur.

En conséquence d'une espèce de translation du nom de *Justiniana* à *Lychnidus*, Leunclavius appliquoit le nom de *Giustendil* à cette ville, qui a pris le nom d'*Achrida* sous les Bulgares. C'est, en effet, selon cette manière d'altérer le nom de *Justiniana*, que la position de l'une & de l'autre des villes qui ont été ainsi appelées, subsiste actuellement. M. d'Anville a connu une première position de *Giustendil*, par une carte manuscrite de la Servie, qui lui est venue de Vienne en Autriche, il y a environ quinze ans. Aucune carte ou instruction géographique quelconque, ne lui en avoit donné connoissance auparavant; & elle est indiquée à une distance qui se peut évaluer à environ cinq lieues françoises au midi de Nissa, en tirant un peu vers l'ouest, entre la Morava de Bulgarie & une petite rivière, nommée *Leperitza*.

L'autre ville de *Giustendil* s'est rencontrée dans un itinéraire de Constantinople à Durazzo. Cet itinéraire est la route

d'un Éléphant, envoyé par le Grand-Seigneur au roi Dom Carlos, qui occupe actuellement le trône d'Espagne. La distance des lieux situés sur cette route y étant indiquée, on compte 26 heures de marche, autrement appelées lieues, & 6 postes & demie, de 4 lieues chacune, à partir d'un lieu nommé *Bazardgik*, jusqu'à Giustendil. M. d'Anville s'appuie sur cette position de Bazardgik, parce qu'elle est fixée par une carte particulière & manuscrite de la route de Belgrade à Constantinople, & qui a été dressée sur les lieux. Dans cette carte, la dénomination de Bazardgik, qui désigne en général un lieu de commerce, un marché, est précédée d'une dénomination particulière, qui est *Tsapar*; & comme c'est précisément le passage de l'ancienne voie Romaine, qui des bords du Danube à *Viminacium* conduisoit à Andrinople & à Byzance, M. d'Anville a reconnu que ce lieu appelé *Tsapar* occupoit l'emplacement d'une position, dont le nom dans les anciens Itinéraires est *Bessapara*. La dénomination actuelle de *Tsapar*, quoiqu'altérée par l'omission d'une première syllabe, rappelle évidemment celle de l'antiquité; & dans le nom de *Bessapara* on peut encore reconnoître celui des *Bessi*, qui habitoient cette partie de la Thrace, où s'élève le mont Rhodope; appelé aujourd'hui *Despoto-dag*. C'est d'après l'itinéraire de l'Éléphant, que le Giustendil dont il est question, a été placé dans la troisième partie de la carte d'Europe de M. d'Anville, qui donne également la position de l'autre Giustendil, selon qu'elle est indiquée ci-devant dans ce Mémoire. Cette position précédente n'a été trouvée dans aucune carte publiée antérieurement; mais, il n'en est pas de même de celle dont il s'agit; car on la reconnoît dans une carte de l'Empire Ottoman, par un Géographe Turc nommé Abubékir-Effendi, quoique la place donnée entre Sophia & Hédrine, ou Andrinople, ne doive pas être prise en rigueur. Son nom paroît écrit Giottendil, en caractère italique, dans la gravure qui a été faite de cette carte, avec la marque qui est affectée aux chefs-lieux des Livas, ou résidences des

Sangiaks-beis, ce qui dénote que celui-ci existe avec quelque considération; & il est compris dans le Begler-beiglik de *Roum-Vilaïet*, dont le Begler-bei réside à Sophia.

Il reste maintenant à distinguer entre ces deux Giustendil, quelle est la première & la seconde des deux *Justiniana*. Si l'on pouvoit prendre une confiance entière aux positions que donnent les tables de Ptolémée, la proximité qu'elles établissent entre l'ancien *Ulpianum* & une ville assez connue, qui est *Scupi*, rendroit la position de Giustendil indiquée par la carte de la Serbie, plus convenable à *Justiniana secunda*, comme ayant été précédemment *Ulpianum*, que l'autre position de Giustendil, vu que celle-ci s'écarte beaucoup davantage vers l'ancienne Sardique & Sophia. C'est ce qui a déterminé M. d'Anville à placer ainsi *Ulpianum* dans une carte de la Dace, dressée en 1752, pour l'histoire des Empereurs, écrite par M. Crévier. Il ne connoissoit alors d'autre Giustendil que celle-là; mais, un passage de Jornandès détermine en effet *Ulpianum* dans le voisinage de *Naïssus* ou de *Nissa*, comme Giustendil est indiqué dans la carte de Serbie. Voici ce qu'on lit dans Jornandès : *Videns Theodemir (Ostrogothorum rex) undique sibi prospera provenire , Naïssum primam urbem invadit Illyrici ; sibi quoque suo Theoderico consociatus adstat , & in villam comites per castrum Herculis transmittit Ulpianam*. Le *castrum Herculis*, qui en partant de *Naïssus*, conduit ainsi à *Ulpianum* ou *Ulpiana*, se retrouve dans la Table Théodosienne, figuré par un édifice, & nommé *ad Herculem*, en position immédiate à celle de *Naïssus*; & la distance marquée XIII, paroît tomber sur un lieu nommé aujourd'hui *Perecop* ou *Urkup*, vers le couchant de *Nissa*. Or, une distance à laquelle s'estime Giustendil à l'égard de *Nissa* vers le côté méridional, fait concevoir que cette position de Giustendil doit être celle qui convient à *Justiniana secunda*, puisque des deux villes du nom de *Justiniana*, c'est à celle qui se distingue par le nom de *secunda* qu'avoit appartenue la dénomination antérieure d'*Ulpianum*. Quoique Jornandès ait vu le règne de Justinien, il ne faut point être surpris que dans le récit d'une expédition qui a précédé ce

De reb. Gœ.
cap. 56.

292 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
règne, le nom de *Justiniana* ne soit point employé. Ainsi,
l'une des deux positions qui portent également aujourd'hui
le nom de *Giustendil*, étant reconnue pour être *Justiniana*
secunda; c'est à l'autre, dont on doit la connoissance à l'iti-
néraire, qui a donné la trace d'une route entre Constantinople
& Durazzo, qu'il faut rapporter *Justiniana prima*.

D E L A
MESURE ITINÉRAIRE ARMÉNIENNE.

L ES recherches de M. d'Anville sur les Mesures itinéraires,
se sont portées sur tous les pays, & sur tous les âges,
autant que les notions qu'il est possible d'acquérir, peuvent
embrasser une pareille universalité. L'Arménie est une des
contrées de l'Orient, sur lesquelles le desir de perfectionner la
Géographie demanderoit un examen critique des circonstances
locales. Cette discussion seroit propre à dissiper l'obscurité qui
couvre des positions dont les monumens de l'antiquité font
mention, & en feroit connoître un plus grand nombre, que
l'on rencontre dans les Byzantins qui ont écrit l'histoire du
bas Empire. C'est ce qui a engagé M. d'Anville à donner
dans un Mémoire une analyse de la mesure itinéraire Armé-
nienne.

Lû le 3 Août
1762.

Moïse de Khorène, auteur Arménien du cinquième siècle,
& qui a fait suivre son histoire d'un petit traité de Géographie,
nous donne la définition des mesures itinéraires propres à sa
nation, à commencer par le stade, qu'il appelle *Vetavan*; ce
stade, dit-il, est composé de cent pas, chaque pas de six
pieds, le pied de six doigts. Il convient que le mille est de
mille pas mesurés sur le terrain, par conséquent de dix des
stades définis à cent pas; mais, ajoute-t-il, le stade des
stades est de cent quarante-trois pas, de manière que sept
stades de cette espèce composent le mille, dont trois composent
la parasange.

Dans un manuscrit Arménien de la Bibliothèque du Roi,

duquel M. l'abbé de Villefroï a tiré des définitions de mesures, & des distances itinéraires, on trouve les mêmes principes de mesures. Le stade qui y paroît sous le nom d'*Asparèze*, est défini à cent pas, avec la même distinction de l'*Asparèze* des *Asparèzes* valant cent quarante-trois pas, & dont sept composent le mille, dont la mesure triplée fait la farsangue ou parasangé. Le pas est également déterminé à six pieds, & le pied composé de six parties : mais ces parties sont appelées *mates*; & par une définition ultérieure & importante, la *mate* est indiquée valoir douze grains d'orge rangés à côté les uns des autres.

Les Orientaux ayant universellement employé ce que les Arabes appellent *shairats*, ou les grains d'orge, dans la composition des parties de la coudée, qui est leur mesure d'usage, par préférence à celle du pied, n'admettent que six de ces grains dans la mesure du doigt, laquelle est essentiellement la vingt-quatrième partie de la coudée, la seizième du pied. Ainsi la *mate* des Arméniens étant composée de douze grains, doit valoir deux doigts : elle est la douzième partie de la coudée, la huitième du pied.

Dans une dissertation sur l'ancienne Jérusalem, composée par M. d'Anville, imprimée en 1747, on peut voir qu'entre différentes mesures de coudées chez les Orientaux, celle de la coudée commune se conclut de la mesure positive du degré terrestre, faite dans les plaines de Sinjâr en Mésopotamie, par ordre du kalife Almamoun; & que cette coudée revient à dix-huit pouces de notre pied françois, à quoi on est libre d'ajouter une ligne & environ un quart de ligne, par une plus scrupuleuse évaluation. Une mesure de coudée, qui seroit plus analogue aux proportions naturelles de la stature commune des hommes, c'est-à-dire au premier principe de toutes mesures; & dans laquelle on remarqueroit une convenance particulière avec la mesure du pied Grec, & même avec l'usage que quelques peuples de l'Orient ont fait de la coudée, réduiroit sa mesure à environ dix-sept pouces de notre pied; d'où il suit qu'on ne court point le risque d'affoiblir la mesure Arménienne,

294 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
en la rapportant à une coudée plus forte, & que l'usage avoit
rendu commune dans ces contrées de l'Orient.

En convenant de dix-huit pouces de compte rond, la mate
Arménienne, qui est la douzième partie de la coudée, s'évalue
conséquemment à un pouce & demi; & le pied Arménien
étant composé de six mates, revient à neuf pouces. Cette
mesure de pied n'est peut-être pas arbitraire, comme on
pourroit l'estimer au premier coup d'œil, en la jugeant trop
réduite par comparaison avec la mesure plus commune & habi-
tuelle du pied géométrique. Celle avec laquelle le pied Arménien
se produit ici, en conséquence des élémens particuliers qui
lui sont propres, s'accorde avec ce que M. d'Anville, avant
d'avoir aucune connoissance de ce pied, a discuté dans l'essai
d'un traité de Mesures itinéraires, imprimé en 1741, au
sujet du *pied naturel*, dont il a découvert l'usage, & qui se
détermine à neuf pouces & huit dixièmes de ligne. On peut
même remarquer que l'excédant sur les neuf pouces se retrou-
vera précisément dans le pied Arménien, si on admet le surplus
d'une ligne & un quart dont il est parlé ci-dessus, au-delà des
dix-huit pouces auxquels s'évalue la coudée; car le pied Ar-
ménien sera par ce moyen de neuf pouces & huit dixièmes
de ligne. L'opinion d'un ancien Philosophe, cité par Platon,
que *l'homme est la mesure de toutes choses*, convient ici dans
un sens littéral, & sans l'étendre jusqu'aux choses purement
intellectuelles. Il est naturel de penser, que les mesures simples
& primitives, tirées de la stature commune des hommes, &
de quelques parties dont elles prenoient la dénomination qui
les distinguoit, ont précédé les mesures composées, inventées
postérieurement par des Mathématiciens.

*Protagoras, in
Theaeteto.*

Le pied étant connu, le pas composé de six pieds, est
de cinquante-quatre pouces, ou de quatre pieds & demi; à
quoi il conviendra d'ajouter environ quatre lignes, si l'excédant
qu'on vient de voir de huit dixièmes de ligne sur les neuf
pouces de la mesure du pied, n'est point négligé. Les mille
pas feront quatre mille cinq cents de nos pieds, ou sept
cents cinquante toises; & en admettant le surplus de quatre

lignes sur l'évaluation du pas, le calcul se montera rigoureusement à sept cents cinquante-quatre toises, & près de quatre pieds.

Cette évaluation du mille Arménien prend une telle conformité au mille Romain, qui s'évalue à sept cents cinquante-six toises, qu'il y a tout lieu de présumer que c'est une seule & même mesure, que les armes Romaines ont pu introduire dans l'Arménie, & qui s'y est établie pendant la dépendance dans laquelle les rois de ce pays ont été à l'égard de l'Empire Romain.

Après avoir reconnu la mesure du mille Arménien; M. d'Anville fait quelques observations sur les parties dont il est composé. On est redevable au manuscrit Arménien d'être instruit de la mesure propre à ce qui est appelé *mate*, comme valant douze grains d'orge. Le terme de *doigt*, qu'en citant Moïse de Khorène M. d'Anville a employé d'après la traduction qu'en ont donné M.^{rs} Whiston, & qui tient la place du terme de *mate*, selon le manuscrit Arménien, doit paroître impropre, puisque la mesure particulière du doigt, borné à six grains d'orge, au lieu de douze qui composent la *mate*, ne produiroit qu'environ 378 toises pour un mille, & 38 toises pour un stade. M. d'Anville ne dit rien touchant la dénomination de *Vetavan*, que Moïse de Khorène attribue au stade; mais pour ce que signifie littéralement le terme d'*Asparez*, propre au même stade dans le manuscrit Arménien, il croit l'avoir trouvé dans les idiomes de l'Orient. C'est un composé de deux mots, *aspa* & *rez*. Le dernier est employé dans le langage Rabbinique, qui a emprunté beaucoup du Chaldaïque, s'écrivant *res* ou *rées*, & signifiant précisément *stadium*, *curriculum*: à laquelle interprétation Buxtorf, dans son dictionnaire Talmudique, ajoute, *locus cursus equorum*, *locus ubi equi regii exercebantur*. Si à cette interprétation nous joignons ce que désigne le mot *asp*, qui dans l'idiome Persan signifie un cheval, douterons-nous qu'*Aspa-rez* ne veuille dire la carrière d'une course de cheval, & ne soit synonyme du terme Grec ἵπποδρομος?

M. d'Anville passe à un examen du mille, comme étant divisé en dix stades, autrement en sept, selon les définitions rapportées ci-dessus. Quant à la première, qui résulte de ce que mille pas répondent à dix stades, dont la mesure particulière est définie à cent pas, on n'a point lieu de la trouver extraordinaire, vu la connoissance d'un stade qui fait précisément la dixième partie du mille Romain, auquel nous venons de voir que le mille d'Arménie est conforme. Ce stade paroissoit inconnu avant l'essai d'un traité de Mesures itinéraires, dont l'impression est de 1741. Le même stade s'est fait distinguer de tout autre stade dans la Dissertation sur l'ancienne Jérusalem, & dans d'autres écrits postérieurs. Un Mémoire donné à l'Académie en 1754, sur la mesure de la Terre d'Ératosthène, où il est démontré, que par une correction qu'Hipparque jugeoit nécessaire, & par ce qu'exige le local même, l'espace d'un degré, qu'Ératosthène évaluoit à 700 stades, en comprend 750, met également le même stade en évidence: car, de ce qu'on sait que 75 milles de la mesure du mille Romain sont comparables à l'espace du degré, il s'ensuit que le nombre de 750 stades fournit dix stades pour un mille. L'analyse particulière du mille d'Arménie, composé de dix stades, le faisant égal au mille Romain, indépendamment de toute convenance recherchée, c'est la même mesure de stade qui se montre par un nouvel endroit. Ce stade pouvoit être connu en Arménie avant qu'on y connût le mille Romain; son usage est très-ancien dans les contrées de l'Orient. Il est spécialement propre aux marches des Dix-mille dans leur retraite, & l'Arménie est un des pays que les Grecs traversèrent avant que d'arriver aux rivages du Pont-Euxin. Quand Xénophon convertit en parasanges le nombre des stades dont il évalue ces marches, on reconnoît qu'il prend trente stades pour la parasange: or, les définitions Arméniennes y sont précisément conformes, puisqu'aux termes de ces définitions, trois milles Arméniens, dont chacun est de dix stades, composent une parasange. Strabon parlant du district de *Comana*, dans le Pont, pays limirophe de la grande comme de la petite Arménie, évalue deux

deux schènes à soixante stades : or, le schène de trente stades ne diffère de la parasange, qu'en ce que le terme de *χοῖνος* est Grec, signifiant proprement ce que *funiculus* signifie en latin, un cordeau ; au lieu que le terme de parasange est Chaldaïque ou Babylonien, & Persan, tirant son origine du verbe *paras*, qui signifie étendre, d'où la langue Syriacque a emprunté la dénomination de *parseh*, dont il est parlé dans la Dissertation sur Jérusalem, & qui signifie une mesure d'espace ou d'étendue.

Pour ce qui est d'une compensation du mille par sept stades, qui paroît ajoutée à l'évaluation du mille correspondante à dix stades ; il est aisé de voir qu'en prenant 143 pas, selon les définitions Arméniennes, sur le pied d'un stade, ce nombre de pas multiplié par sept, donne 1000 pas. Mais, un stade de pareille mesure, ou qui paroisse y répondre, ne se fait connaître par aucun indice : & M. d'Anville ne doute nullement, que ce qu'on trouve ainsi dans quelques écrits Arméniens des temps postérieurs à l'Antiquité, ne dérive de l'usage que les Grecs ont fait du mille sous le bas Empire, & qui subsiste sous la domination Turque. Ce mille Grec, auquel Photius donne sept stades & demi, est défini précisément à sept, par Hesychius. Mais, le mille chez les Grecs n'est ainsi évalué à sept stades, que par un raccourcissement de la mesure du mille, non par une extension du stade Olympique ou ordinaire, dont on sait que huit composoient le mille Romain. C'est ce dont on est assuré par l'étendue positive de plusieurs espaces connus. Celui de l'Hexa-mile, dans l'isthme de Corinthe, mesuré par les Vénitiens, qui ont défendu ce passage contre les Turcs par un mur, ne fournit pas complètement 600 toises pour chaque mille, & par ce calcul, le mille se trouve même inférieur à sept des stades qui feroient sept huitièmes du mille Romain. Ce qu'on nomme pareillement *Hexa-mil*, à l'entrée de l'ancienne Chersonèse de Thrace, n'est qu'un espace de 40 stades, selon Scylax, & qu'Hérodote & Xénophon réduisent à 36 ou 37. Ainsi, c'est faute de discernement, que des auteurs Arméniens confondent les choses, lorsqu'en croyant parler d'un seul & même mille,

ils le font de sept stades comme de dix. La définition du mille sur le pied de dix stades est vérifiée par l'existence d'un stade particulier, dont on fait positivement que dix répondent au mille Romain, & trente à la parasange composée de trois milles. Nous ne connoissons point de mesure usitée de stade, qui soit telle que sept de ces mesures équivalent au mille Romain, duquel on ne sauroit distinguer le mille de l'Arménie, lorsqu'un calcul élémentaire le rend égal & conforme. Que dira-t-on de ce que Moïse de Khorène compare l'espace d'un degré à 500 stades ? Car, dans cette évaluation du degré, qu'on doit juger être puisée dans Ptolémée, que Ptolémée tenoit de Marin de Tyr, & dont Posidonius étoit l'auteur ; on ne trouvera aucun rapport de combinaison avec ce qui constitue positivement la mesure itinéraire Arménienne. Il faut donc que la critique fasse voir une distinction entre ce qui est positif & ce qui ne l'est pas.

Il paroitra très-vraisemblable, que l'usage du mille Grec se soit communiqué aux parties de l'Arménie, qui étoient limitrophes de l'Empire d'Orient. Les empereurs de Constantinople ont conservé long-temps la Colchide sous le nom de Lazique. Vers le temps de Constantin Porphyrogénète, c'est-à-dire dans le dixième siècle, l'empereur Grec étoit encore reconnu par des princes, qui tenoient la haute Ibérie, vers les sources du Kur ou Cyrus, avec le titre de Curopalates. Le prince de Pasparacan, qualifié d'Ἀρχὴν τῆς ἀρχόντων, dont la résidence étoit à Kars, & qui étendoit son domaine jusque sur les villes situées au nord du lac de Van, comme on l'apprend du Porphyrogénète, rendoit des devoirs d'obéissance à l'empereur de Constantinople. Plusieurs indications de distances sur cette même frontière n'ont paru convenir qu'à la mesure du mille Grec. Ayant fait un calcul de ce que les Grecs modernes dans leurs Portulans comptent de distances le long de la côte de la Mer Noire, M. d'Anville trouve 205 milles depuis Trébizonde jusqu'à l'embouchure du Phasé. La navigation d'Arrien le long de cette côte, fournit par le détail le plus circonstancié 1440 stades, & les 205 milles,

*De Almin.
Imp. cap. 44.*

Per. Ponti-Lux.

selon l'évaluation du mille à sept stades, en donnent 1435. Il seroit difficile de tirer d'une combinaison de cette espèce une convenance plus rigoureuse.

Cette mesure, ainsi vérifiée sur la côte du pays des Lazes, s'étendoit dans le continent voisin, & le témoignage d'Agathias y est formel. Il dit, que non-seulement les Lazes, mais encore les Ibériens & les Perses, c'est-à-dire ceux qui occupoient cette partie de l'Arménie qui a été appelée Persarménie, sont d'accord à compter vingt & un stades dans la parasange; par où il est naturel d'entendre que ces peuples usent d'un mille de sept stades, qui leur est commun. Car, outre que la parasange représente essentiellement trois milles, l'évaluation du mille sur la côte des Lazes se communique, & devient propre aux pays qui usent de la même mesure. Il est vrai qu'Agathias, au même endroit où il parle de la mesure commune aux Lazes, aux Ibères & aux Arméniens, croit la rectifier en évaluant la parasange à trente stades; mais, qui ne voit que cet historien manque de critique en ce point, & qu'il tombe dans une méprise pareille à celle que l'on a remarquée dans les auteurs Arméniens, & qui consiste à ne pas reconnoître l'altération que le temps a apportée dans l'usage d'une mesure itinéraire?

Pour dire au-reste ce qui convient à la Géographie actuelle, l'Arménie & la Géorgie ayant subi le joug des princes Mahométans, la mesure des parasanges dans l'estime commune des distances, a pris de la conformité avec la manière plus générale de l'estimer dans les provinces de la Perse. Il est constant que sous la domination des Arabes dans les contrées de l'Orient, la parasange ou parasange est devenue plus grande que l'ancienne parasange Persane ne l'étoit par son évaluation à trente stades, sur la mesure de stade qui répond à une dixième partie du mille Romain. Le mille Arabe étant de telle longueur, que près de cinquante-sept milles ont paru suffisans pour remplir l'espace d'un degré, selon la mesure de la Terre sous le Khalife Almamoun; il s'ensuit, à raison de trois milles pour la parasange, que dix-neuf parasanges, au lieu de vingt-cinq, sont à peu près l'équivalent d'un degré. M. d'Anville croit que cette

Lib. II.

300 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
mesure de parasange peut répondre à ce que Chardin compte
de lieues en diverses distances, depuis Ériuan jusqu'à Tébriz
ou Tauris. Mais, les quarante-huit lieues, auxquelles le même
voyageur borne la route de Tiblis ou Tétlis à Ériuan, n'ad-
mettent point un espace en droite ligne, qui soit égal à soixante
parasanges de dix-neuf au degré, comme il y a des cartes qui
se donnent; & bien loin de croire, que les lieues soient plus
fortes en cette partie que dans l'intervalle d'Ériuan à Tébriz,
il y auroit lieu de les estimer plus foibles. On demandera
peut-être quelque détail sur l'itinéraire Arménien dont il a été
fait mention, & qui est manuscrit à la bibliothèque du Roi:
M. d'Anville répond, qu'à la réserve de ce qu'il en a rapporté,
& mis en parallèle avec Moïse de Khorène, c'est un écrit
très-imparfait, & dont la Géographie ne peut tirer d'autre
connoissance que celle des noms de quelques lieux particuliers,
& presque inconnus d'ailleurs.







SUR UNE CLEF ANTIQUE.

ON trouva, il y a peu d'années, dans un champ voisin de Moulins-Engilbert, petite ville du Nivernois, une clef antique de cuivre, qui est tombée entre les mains de M. le baron de Zurlauben, Associé-Libre de notre Académie. Comme il occupe son loisir à des recherches utiles & curieuses sur l'antiquité & sur le moyen âge, & qu'il présente souvent à l'Académie les fruits de ses études; il nous a mis cette clef sous les yeux, & nous a en même temps exposé ce qu'il en pensoit. Le 21 Janv.
1763.

Cette clef ressemble assez à une de celles que D. Montfaucon a fait graver dans son antiquité expliquée; elle est longue d'un demi-pied, large d'un pouce & demi, ayant le manche arrondi; sur la tige de la clef, sont gravés ces mots :

AVGV SACRV? DEO

BRIXANTV PROPITIV

Ce que M. de Zurlauben explique ainsi, *Augusto Sacrum Deo Brixantum propitium*, ou bien *Brixantibus voventibus* ou *Brixantum voto*, ou bien encore *Brixantibus victis propitium*. De ces explications diverses, il s'en tient, avec raison, à la première comme à la plus simple. La dernière ne paroît pas pouvoir être admise; sans doute que ces peuples auxquels appartenait le Temple, dont cette clef ouvroit les portes, n'auront pas été curieux de rappeler sur cet instrument la mémoire de leur défaite.

Mais quelque explication que l'on donne à ce monument, le mot *propitium* rapporté à *sacrum*, est embarrassant; plutôt que d'admettre une expression forcée & inusitée, ne seroit-il pas plus court de dire que le graveur barbare aura mis *propitiu*, au lieu de *propitio*? Ce qui seroit une construction latine & fréquente dans les inscriptions, *Deo Brixantum propitio*.

Plin l'ancien & Ptolémée, sont les seuls auteurs qui fassent

Lib. III. mention de ce peuple. Pline met les *Brixentes* au nombre des nations des Alpes, citées dans la grande inscription du monument qu'on appelle le *Trophée d'Auguste*, & que le peuple Romain lui fit élever sur les Alpes. Ptolémée les nomme *BPIZANTAI* & les place dans les parties septentrionales de la Rhétie. Le nom de *Brixen*, ville épiscopale du comté de Tirol, dérive du nom de ce peuple; c'est le *Sublayum* de l'itinéraire d'Antonin. La clef dont nous donnons l'inscription ser voit apparemment à un Temple, qui étoit consacré à Auguste, dans les environs de Brixen.

On fait que le Sénat de Rome ayant mis Auguste au nombre des Dieux aussitôt après sa mort, établit des Prêtres pour desservir les autels & les temples; les provinces avoient prévenu la mort du Prince, & lui avoient rendu dès son vivant les honneurs divins:

Hor. l. II, ep. 1. *Præsent tibi maturos largimur honores,*
Jurandasque tuum per numen ponimus aras.

Strab. lib. IV. Le temple & l'autel de Lyon furent bâtis vingt-quatre ans avant la mort d'Auguste: les Gaules étoient remplis de temples en son honneur, & rien n'empêche que le temple dont il s'agit n'ait été bâti dès le vivant d'Auguste.

Dio. l. LIV. Ce fut l'an 738 de la fondation de Rome que Claudius-
Strab. l. IV. Drusus, fils de Livie, attaqua les Rhétiens & les autres peuples
Paterc. lib. II. des Alpes, qui sont nommés dans le trophée d'Auguste; il les
Suet. in Aug. défit dans le territoire de Trente; leurs femmes s'y défendirent
et Tib. avec une fureur égale à celle des maris. Ceux d'entre les
Aurel. Victor. Rhétiens qui échappèrent aux vainqueurs tentèrent d'entrer dans les Gaules; mais Tibère, frère de Drusus, les arrêta, & ils furent enfin contraints de se soumettre.

Les Romains, pour prévenir leur révolte, tirèrent de la Rhétie les plus vaillans des habitans & les transférèrent ailleurs, n'y laissant que le menu peuple pour la culture des terres. Ils réduisirent ce pays en province, lui donnèrent des gouverneurs, & lui imposèrent des tributs considérables. Horace nous a laissé deux belles Odes, sur cette expédition de Drusus,

Ode 4, l. IV.
Ode 14, l. IV.

& ce sont des monumens plus durables que le trophée des Alpes, détruit depuis long-temps.

On ne peut entendre ici par *Brixantes* les habitans de plusieurs lieux de la Gaule, tels que le Saltus-Brexius d'Aimoin, *Lib. III, c. 14.* d'où est venu le nom de la province de Bresse, ni les *Brixis* de Grégoire de Tours, sur les frontières de la Touraine & du Poitou. Jamais les habitans de ces lieux n'ont porté le nom de Brixantes. Quelque Voyageur curieux aura apporté cette clef de Brixen dans le Nivernois, où elle se sera perdue, & même enfouie dans la terre. *Lib. X.*



*DEVISES, INSCRIPTIONS ET MÉDAILLES
FAITES PAR L'ACADÉMIE.*

PENDANT les années 1761, 1762 & 1763, l'Académie a fourni, suivant l'usage, les Devises qu'on lui a demandées pour le Jeton de l'*Extraordinaire des guerres*.

En 1761, elle fit l'épithaphe de M. de Moncalm, tué en Canada, où il commandoit les troupes du Roi en qualité de Lieutenant général.

Elle fit encore, dans le courant de la même année, une Médaille qui lui avoit été demandée par les Maire & Échevins de la ville de Reims, pour être jetée dans les fondemens d'une statue pédestre que la ville a fait élever en l'honneur du Roi.

En 1763, elle fit quatre Médailles, savoir, 1.^o une pour la ville de Paris, au sujet de l'inauguration de la statue du Roi; 2.^o à l'occasion du Pacte de famille; 3.^o pour la Paix qui venoit d'être conclue; 4.^o enfin au sujet du monument que la Ville venoit d'élever. Les trois dernières Médailles avoient été demandées par le Roi.



ÉLOGES
DES
ACADÉMICIENS
MORTS
DEPUIS L'ANNÉE M. DCCLXI,
JUSQUES ET COMPRIS M. DCCLXIII.

ÉLOGE

DE M. L'ABBÉ SALLIER.

CLAUDE SALLIER, fils de Claude Sallier & de Nicole Beaudoin, nâquit le 4 avril 1685 à Saulieu en Bourgogne; il y fit ses premières études, & une heureuse nature préparoit dès-lors en secret des talens destinés à se montrer un jour sur le plus grand théâtre de la Littérature Françoisé. M. l'abbé Sallier, né avec un cœur reconnoissant, n'a jamais oublié ce qu'il devoit à sa patrie; il se souvenoit que la rareté des livres auroit pu retarder ses progrès: parvenu à une fortune honnête, il s'est fait un devoir de remédier à cette stérilité; il a formé, à ses dépens, dans le collège de Saulieu une Bibliothèque choisie; espèce de plantation littéraire, qui par la nature de ses productions peut rendre un jour cette petite ville plus recommandable que les côteaux les plus renommés de cette fertile contrée. Après avoir reçu les premières instructions, il alla prendre à Dijon des leçons de Rhétorique, de Philosophie & de Théologie; il entra dans les Ordres sacrés, & fit avec succès dans la province l'essai des qualités qui devoient lui procurer une haute considération dans la capitale du royaume.

Ses talens l'y appeloient: ils le firent connoître de M.^{me} la comtesse de Rupelmonde, qui le choisit pour élever un fils sur lequel se réunissoient les espérances de deux Maisons illustres. Les dispositions du fils, & la reconnoissance de la mère, ont également répondu aux soins d'un maître aussi habile qu'attaché à ses devoirs. Ce jeune Seigneur se montroit digne de sa naissance & de l'éducation qu'il avoit reçue, lorsqu'il fut tué dans la dernière guerre à la tête d'un régiment, dont il étoit Colonel; & M.^{me} la comtesse de Rupelmonde, dont l'inclination bienfaisante fut toujours guidée par un

Assemblée
publique
de Pâques
1761.

discernement exquis, n'a cessé d'appuyer de son crédit le mérite de M. l'abbé Sallier.

Ce fut ce mérite déjà connu de tous les amateurs des Lettres, qui lui ouvrit l'entrée de cette Académie en 1715. Il y apportoit la connoissance des langues Hébraïque, Syriacque, Grecque, Latine, Italienne, Espagnole & Angloise; la facilité d'écrire en sa langue avec netteté, correction, élégance; une haute estime des bons écrivains de l'antiquité, fondée sur un goût épuré & sur un sentiment délicat, qui lui faisoient reconnoître dans leurs ouvrages le juste assortiment des beautés de l'art & de celles de la Nature. L'étendue & la variété de son savoir, qu'une ardente passion pour l'étude ne laissoit jamais oisif, ont rempli nos Mémoires de quantité de morceaux curieux sur la littérature Grecque, Latine & Françoisé. *Æschyle*, *Sophocle*, *Plutarque*, *Pindare*, encore trop peu connu, ont reçu de M. l'abbé Sallier d'utiles éclaircissémens. Mais nul auteur n'eut pour lui autant d'attraits que *Platon*; il y decouvroit un parfait assemblage de tous les talens partagés entre les autres écrivains : *Platon* fit les délices de ses études; *Platon* nous parloit sans cesse par sa bouche, & cette Académie sembloit être devenue l'écho de celle d'Athènes. Les auteurs Latins ne lui étoient pas moins familiers : nous avons de lui une infinité de remarques, de critiques, de réflexions judicieuses sur leurs ouvrages. Un Académicien savant & de beaucoup d'esprit, mais peut-être un peu trop ami du paradoxe, s'étoit exercé à détruire la certitude des faits attribués aux quatre premiers siècles de Rome; c'étoit enlever à l'Académie une portion de son patrimoine. M. l'abbé Sallier s'éleva avec force contre un préjugé particulier, qui s'imaginoit combattre un préjugé public. Son adversaire, très-estimable d'ailleurs par la droiture de son esprit & par la profondeur de son érudition, ne prétendoit pas détruire toute l'antiquité; ses doutes ne portoient que sur les évènements compris entre la fondation de Rome & les guerres de *Pyrrhus*; il étoit d'ailleurs persuadé, que les gens de Lettres, qui essayent d'introduire le *Pyrrhonisme* historique, travaillent, apparemment sans intérêt, pour la

consolation de l'ignorance & de la paresse, à qui il est sans doute bien plus commode de donner un démenti à tous les historiens, que d'acquiescer par une étude suivie les connoissances nécessaires pour atteindre & fixer la vérité qui semble fuir au travers d'une longue suite de siècles. L'histoire moderne & celle de la France en particulier, doivent aussi à M. l'abbé Sallier de nouvelles lumières ; il avoit embrassé toutes les parties de l'étudition ; il en savoit rapprocher les deux extrémités. L'antiquité acquiesçoit entre ses mains toute la clarté & l'intérêt du moderne, & le moderne tout le prix & le curieux de l'antiquité.

En 1719, M. Sarrafin, Professeur en langue Hébraïque au Collège royal, étant mort, M. l'abbé Sallier fut nommé pour lui succéder ; il remplit avec distinction une chaire illustrée par les Vatable, les Mercier & les Gécébrard. Un choix qui ne lui fit pas moins d'honneur, quoique pour une fonction privée, c'est celui que fit de sa personne, plusieurs années après, un grand Prince qui avoit consacré toutes les forces de son esprit à l'étude de l'Écriture-sainte, ainsi que toutes les affections de son cœur à la pratique des maximes évangéliques. Feu M. le duc d'Orléans a voulu recevoir de sa bouche les principes de l'Hébreu & du Syriaque ; il l'a honoré d'une pension, & du titre de Secrétaire-interprète. Dans le cours d'une glorieuse carrière, il n'a manqué à M. l'abbé Sallier aucune des couronnes qui peuvent décorer l'esprit & le savoir. Il fut admis en 1729 à l'Académie Française ; celles de Londres & de Berlin se sont empressées d'inscrire son nom dans leurs fastes : il étoit pour la France & pour les pays étrangers, un des principaux Directeurs du commerce littéraire.

La place qu'il occupoit dans la bibliothèque du Roi, lui avoit ouvert les canaux de cette correspondance générale ; il y fut appelé en qualité de Garde, après la mort de M. Boivin. La splendeur du trône François, le droit de préséance que la nation s'est acquise dans l'empire des Lettres, ainsi que dans les cours étrangères, la magnificence de nos Rois, pour former une Bibliothèque digne de leur grandeur & de leur puissance,

donnent à leur Bibliothécaire une éminente considération; dépositaire d'un trésor, supérieur à celui des Attale & des Ptolémée, c'est lui qui maintient en vigueur les loix de l'établissement, règle les emplois, veille sur la manière dont ils sont remplis, décide des acquisitions, fait agir les ressorts nécessaires pour entretenir, peupler, enrichir ce noble département. Mais si le Bibliothécaire en est le gouverneur, on peut dire que les Gardes en sont les premiers magistrats : ce sont eux qui distribuent le travail, qui assignent aux ouvrages le rang qu'ils doivent occuper, qui les enregistrent, qui les définissent; en un mot c'est à eux à maintenir dans ce peuple infini d'auteurs une sorte de police, sans laquelle ce ne seroit qu'une multitude confuse, inutile, embarrassante. Combien de soins, de précision & de justesse, ne demandent pas ces fonctions? mais la garde d'un si riche trésor demande encore, dans ceux auxquels elle est confiée, des qualités plus relevées. L'étendue de leur savoir doit répondre à celle de la Bibliothèque royale; & comme elle est le supplément de toutes les Bibliothèques particulières, aussi doit-on retrouver chez eux les lumières qui échappent aux autres Littérateurs. Quel fonds de connoissances ne leur faut-il pas pour éclairer ceux qui les consultent, pour faire honneur auprès des Savans étrangers à l'érudition Française, en leur montrant qu'elle n'est pas enlvelée dans ce superbe monument, mais qu'elle vit & qu'elle respire parmi nous? si l'on ajoute le zèle & l'intelligence pour les recherches, la vigilance pour la conservation, l'exactitude à tenir les volumes réunis, à ne leur permettre qu'à propos un effort modeste & une courte absence, & à les rappeler lorsqu'ils semblent oublier leur demeure naturelle; on aura tout ensemble, & les louanges qu'a méritées M. l'abbé Sallier, & l'excuse de cette fermeté un peu austère, qu'une curiosité plus occupée de ses propres besoins que de l'ordre public, lui a quelquefois reprochée.

Son entrée à la Bibliothèque fut signalée par une époque fameuse. On vit arriver presque avec lui, & comme à sa suite, une foule de nouveaux habitans, originaires de toutes les

contrées du monde, restes précieux de tous les siècles, & qui n'étoient que plus estimables par leur vieillesse ; c'étoient les manuscrits de M. Colbert. Ce grand Ministre, dont l'ame avoit autant d'étendue que la puissance de son maître, les avoit rassemblés en même temps qu'il enrichissoit son Prince & son pays du commerce des nations étrangères. M. l'abbé Bignon, auquel cette Académie doit sa solidité, & la bibliothèque du Roi son plus grand lustre, entreprit de réunir ces manuscrits à ceux dont le Roi étoit déjà possesseur ; il chargea M. l'abbé Sallier, conjointement avec M. l'abbé Targny & M. l'abbé Sévin, de les examiner, de les apprécier, d'en dresser l'état. Ces trois Savans, comparables à ces Triumvirs que les Romains choisissoient pour l'établissement de leurs colonies, s'acquittèrent de cette commission avec la capacité qu'on étoit en droit d'en attendre : la nouvelle peuplade, chargée de trésors jusqu'alors inconnus, fut établie en 1732, & fit une des plus nobles parties de l'ancienne Bibliothèque.

M. l'abbé Sallier avoit fait connoître en cette occasion qu'il étoit né pour l'honneur de son emploi ; il n'a cessé dans la suite d'en donner des preuves, par son zèle à seconder celui du Bibliothécaire ; il a laissé, en mourant, le nombre des Imprimés accru d'un cinquième, & d'un tiers celui des Manuscrits.

Mais la plus utile acquisition qu'il ait sans doute procurée à la bibliothèque du Roi, c'est celle d'un collègue dont l'Académie pleure encore la perte : il connoissoit la vaste & profonde érudition de M. Melot ; élevé fort au-dessus de cette basse politique qui évite la comparaison d'un mérite éminent, il encouragea la modestie de ce Savant, il le présenta à M. Bignon & lui facilita tous les accès. M. Melot a surpassé ses espérances, mais il n'a partagé que ses travaux ; une mort toujours prématurée dans les hommes qui lui ressemblent, l'a enlevé à la Bibliothèque, à l'Académie, à l'honneur & à la vertu, lorsque M. l'abbé Sallier s'occupoit sérieusement à faire tomber les faveurs du Prince sur ce confrère, qui se contentoit de les mériter.

Nos Rois ne possèdent rien pour eux-mêmes, la France

est leur famille, leurs palais sont l'asyle d'un peuple nombreux; leur trésor coule dans les veines de leurs sujets; dans ce système de bienfaisance universelle, afin que la bibliothèque du Roi fût commune à la nation, & même aux étrangers, M. l'abbé Bignon conçut deux grands projets, & trouva dans le Prince & dans ses Ministres les dispositions les plus favorables pour l'exécution; c'étoit de composer un catalogue qui pût indiquer à toute l'Europe savante les richesses renfermées dans ce magnifique dépôt, & d'ouvrir la Bibliothèque au public pour les communiquer. M. l'abbé Sallier se prêta volontiers à des vues si nobles & si utiles; par ses soins & par ceux des Savans qui l'ont aidé, on a déjà vu paroître au jour dix volumes du Catalogue; recueil immense, qui, lorsqu'il sera complet, présentera à nos yeux toutes les branches de nos connoissances, leurs formes diverses, & l'inépuisable fécondité de l'esprit humain. Depuis le moment où la Bibliothèque devint publique, M. l'abbé Sallier se fit un devoir indispensable de présider à l'assemblée de ces hommes studieux, qui viennent y chercher des lumières; dans les saisons les plus glacées, au milieu de ces vastes galeries, où il n'est permis d'introduire d'autre chaleur que celle de l'étude, nous l'avons vu, aussi uniforme & aussi constant que le Soleil dans sa course, passer les matinées entières à répondre à ceux qui le consultoient, & à leur indiquer les matériaux qu'ils ignoroient souvent eux-mêmes, & qui se trouvoient aussi bien rangés & mieux développés dans sa tête que dans les catalogues les plus circonstanciés. Ni l'intérêt de sa santé, ni les affaires, encore bien moins les plaisirs, ne l'ont jamais détourné un seul jour de cette fonction; & dans la courte durée de sa dernière maladie, lorsque ses yeux refusoient le sommeil & son estomac toute nourriture, son absence de la Bibliothèque fut pour lui la privation la plus sensible. Les loix Romaines gênoient les Tribuns du peuple, ces Magistrats établis pour gêner tous les autres, jusqu'à leur défendre de coucher hors de Rome, si ce n'étoit pendant les fêtes Latines; M. l'abbé Sallier s'imposa une loi encore plus sévère, il ne connut jamais de vacances, &

& nul prétexte, nulle instance ne pouvoit l'engager à passer une nuit hors de l'enceinte de sa république.

Nous attendons avec impatience le dernier fruit de ses veilles; c'est l'édition qui se fait à l'Imprimerie royale d'un manuscrit de l'histoire de Joinville, plus complet que ceux que l'on avoit connus jusqu'à présent, & qui rend à l'auteur sa franchise première, & cette naïveté originale qu'avoit affoiblie une délicatesse gauloise, en prétendant la rajeunir. M. Melot a pris soin d'accompagner cet ouvrage d'une nomenclature propre à donner l'intelligence des termes surannés, & M. l'abbé Sallier en a préparé la préface.

Son zèle à remplir ses obligations lui a mérité la confiance des Ministres; son caractère honnête & complaisant, lorsqu'il pouvoit l'être sans manquer à ses devoirs, lui a procuré leur bienveillance. Il s'est acquis l'estime des Maisons les plus distinguées; M.^{me} la maréchale de Noailles, mère de M. le Maréchal, cette Dame aussi recommandable par l'élévation de son esprit & de son ame, que par l'éclat d'une illustre postérité, l'honora d'un legs par son testament: il vivoit dans la liaison la plus intime avec la famille de M. de Boullongne; il étoit chéri par-tout où la probité & le savoir sont en honneur.

Mais un mérite qui tire son plus grand prix de l'obscurité où il aime à s'envelopper, c'est celui de ses aumônes; il s'empressoit à secourir ceux qui lui étoient attachés par quelque service; il contribuoit à l'éducation des enfans nés avec plus de talens que de fortune; il partageoit la sienne avec l'infirme, la veuve & l'orphelin. Ses bienfaits seroient encore, selon ses intentions, ignorés des hommes, si ses successeurs n'avoient pas été témoins des larmes & des regrets de plusieurs infortunés, qui sont venus, après sa mort, déposer dans leur sein le secret de leur indigence & de sa charité.

Je ne dois pas omettre un trait de sa vie qui prouve son désintéressement & la bonté de son cœur; il n'étoit pas né riche, il avoit abandonné à ses parens le peu qu'il avoit reçu de patrimoine, il n'avoit même rien épargné pour l'avancement

d'un frère dont le mérite a répondu à ses soins ; ses talens l'avoient déjà placé dans une situation commode, & pouvoient lui donner d'autres espérances. M. l'abbé Sévin se trouvoit dans des circonstances tout-à-fait pareilles ; l'amitié intime qui les unissoit leur inspira de se faire une donation mutuelle, par un testament réciproque. M. l'abbé Sévin étant décédé le premier, son ami n'usa de son droit que pour le partager avec les héritiers naturels ; les parens du défunt devinrent ceux de M. l'abbé Sallier ; la générosité du légataire universel les dédommagea avec avantage de ce que le testament sembloit leur ôter, & ils eurent à se féliciter de cette espèce d'exhédération.

Je ne parle point des récompenses accordées à ses longs & continuels services ; les bienfaits du Prince sont précieux & respectables, ils font honneur à sa bonté, ils ajoutent un nouveau lustre au mérite ; mais pour conserver l'éclat dont ils brillent dans la main du Prince, ils ont besoin que le mérite les précède & les justifie : tels sont ceux dont M. l'abbé Sallier a été comblé ; ils serviront d'encouragement à ses successeurs, qu'il a formés lui-même, & qui ont en leur faveur réuni, avec le choix du Prince, les suffrages unanimes du public.

La santé de M. l'abbé Sallier fut ferme & entière jusqu'aux trois dernières années de sa vie ; un rhumatisme, dont il fut pour lors attaqué, lui causoit de temps en temps de vives douleurs, mais cédoit à la vigueur de son tempérament ; ce ne fut que trois semaines avant sa mort que ses forces, au lieu de décroître insensiblement, s'ancantirent tout-à-coup. Il reçut, avec les sentimens d'une résignation chrétienne, les derniers Sacremens de l'Eglise, & mourut le 9 janvier de cette année, âgé de soixante-quinze ans & neuf mois.



ÉLOGE

DE M. BON.

FRANÇOIS-XAVIER BON naquit à Montpellier le 15 d'octobre 1678, de Philibert Bon, Premier Président de la Chambre des Comptes & Cour des Aides de Montpellier, & de Catherine de Sartre, fille de Gabriel de Sartre, Conseiller en la même Cour. La noblesse de sa famille, qui se soutenoit avec honneur depuis plusieurs siècles, acquit un nouvel éclat dans la personne de François Bon son aïeul. Le mérite de ce Magistrat fut réunir l'estime de sa Compagnie & la faveur du Prince. En 1643, la Cour souveraine de Montpellier le demanda pour chef. Le Roi fit plus qu'elle ne demandoit; il le nomma encore Conseiller d'État avec une pension de six mille livres.

Assemblée
publique de
la S.^t Martin
1761.

L'enfance de M. Bon ne promettoit pas une vie de quatre-vingts ans; à l'âge de quatre ans il se cassa une jambe, & cet accident lui causa de longues & fâcheuses maladies. Une complexion délicate s'offroit à servir la paresse, en lui fournissant une excuse légitime. M. Bon ne l'écouta pas; il aimait mieux fortifier son tempérament par l'habitude du travail.

Son génie heureux se développa dès ses premières années. Son père donnoit à son éducation les momens dont le service public lui permettoit de disposer. Il animoit ses études par des conférences où le jeune homme rendoit compte de ses progrès: on admiroit la facilité, la vivacité, la netteté de son esprit; mais on lui épargnoit les louanges, dont l'excès ne manque guère d'étouffer ce qui les fait naître. Aux connoissances sérieuses, il joignit celles d'agrément, telles que la Musique & le Dessin; il se prépara dans la première un délassement de ses travaux, & dans l'autre un instrument utile à l'étude de l'Antiquité & de l'Histoire Naturelle, qu'il cultiva dans la suite.

316 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

Deux frères nés après lui étant morts fort jeunes, il devint l'unique espérance de sa famille. On se hâta de le marier; au mois d'Avril 1693, il épousa M.^{lle} de Boucaud, fille du Président de ce nom. Le jeune époux n'avoit pas quinze ans, son épouse n'en avoit que treize; on les tint quelque temps séparés. Pour mettre à profit cet intervalle, M. Bon le père conduisit son fils à Toulouse, & lui fit recommencer sa Rhétorique qu'il avoit déjà faite à Montpellier. Peu de temps après il l'envoya à Paris pour y faire ses études de Droit & de Philosophie.

Dans cette grande ville, peuplée de maîtres, de livres, de sociétés littéraires, rendez-vous général des sciences & des arts, où le faux se trouve mêlé avec le vrai, le clinquant avec l'or, le babil avec le savoir, c'est un bonheur pour un jeune homme sans expérience, de rencontrer un guide assez instruit & assez zélé pour éclairer son choix, l'adresser aux sources les plus fécondes, les plus pures, & le détourner des charlatans qui l'appellent à haute voix. M. Bon trouva ce secours dans un grand Magistrat, ami des hommes & des Lettres, d'un génie étendu & profond, savant en tout genre, & d'un discernement exquis, plus capable que personne de montrer à un jeune homme la route de la science & de la vertu, où il avoit déjà lui-même conduit un fils avec un succès qui tient du prodige : c'étoit M. Daguesseau, père de ce Chancelier immortel, que la France ne cessera d'honorer, tant qu'elle saura apprécier le mérite. Pendant son intendance du Languedoc, il avoit conçu pour M. Bon le père une estime singulière, il voulut bien aider le fils de ses conseils; il l'adressa aux mêmes maîtres qu'il employoit à l'éducation de M. de Valjouan son second fils. M. l'Écuyer leur enseigna le Droit, M. Pourchot la Philosophie, M. Ozanam les Mathématiques. Les deux élèves, qui avoient reçu ensemble les premières leçons à Montpellier, se lièrent étroitement : rivaux d'études & toujours amis, ils partagèrent sans jalousie l'estime & l'affection de leurs maîtres.

A ces instructions, M. Bon, insatiable de savoir, joignit

celles de M. Régis, qui enseignoit alors à Paris la philosophie de Descartes. Cet habile Philosophe, né en Languedoc, étoit attaché à M. Bon le père. Il se prêta avec zèle à la curiosité du fils; & bientôt il fut si content de ses progrès, qu'il lui obtint de M. le duc d'Orléans l'honneur d'être admis aux savans entretiens, où ce Prince se plaisoit à pénétrer les secrets de la Physique.

Nul genre d'étude n'échappoit à la vaste avidité de M. Bon. Belles-Lettres, Jurisprudence, Sciences exactes, il embrassoit tout sans rien confondre. Il étoit en commerce avec tous les Savans. M. Vaillant lui inspira le goût des Médailles; M. Oudinet lui ouvrit le cabinet du Roi; c'étoit l'introduire dans le plus riche sanctuaire de l'antiquité. L'étude des tableaux & des estampes ne fut pas oubliée; M. Bon n'avoit pas encore dix-huit ans, & déjà nulle spéculation de la Nature, nulle pratique des arts ne lui étoit étrangère.

Tant de conférences avec les plus habiles gens de Paris, lui firent naître le desir de s'instruire encore par les voyages. Voyager en homme d'esprit, c'est conférer avec les nations entières & avec la Nature même, qui dans les divers climats se fait un jeu de diversifier ses leçons. M. le marquis de Courtebourne, maréchal-de-camp & gouverneur d'Hesdin, partoît pour l'armée de Flandre; M. Bon son cousin le suivit à la campagne de 1697. Après avoir étudié les opérations de la guerre, il se rendit à Riswic, pour y suivre de plus près ce manège artistement compassé, qui produit la paix; il vit l'Angleterre & la Hollande. S'étant lié d'amitié avec M. de Bonrepos, notre ambassadeur à la Haye, il l'accompagna dans le duché d'Holstein, & trouva dans la ville de Hambourg des lettres de son père qui le rappeloit en France. Il se disposoit alors, avec tout l'empressement d'un jeune curieux, à partir pour l'Italie, cette fameuse école des beaux Arts, où l'antique, après tant de chutes & de blessures, respire encore assez pour faire la leçon au moderne. Malgré un si puissant attrait, il obéit avec respect à son père, & revint à Paris, pour y prendre le degré de Licencié en Droit. Il soutint sa

thèse avec des applaudissemens qui commençoient dès-lors à devenir rares. Après ces preuves de capacité, il entra dans l'exercice de la Magistrature, & fut reçu Conseiller en la Cour Souveraine de Montpellier en 1699.

Les devoirs de son état firent alors son occupation, & ses études précédentes son amusement. Après avoir formé une bibliothèque des plus curieuses & des mieux assorties, il attira dans sa maison les personnes les plus instruites qui se trouvaient dans la province, & qu'il choisissoit avec encore plus de soin que ses livres. Les conférences recommencèrent, les matières du Palais y tenoient le premier rang, les Mathématiques, la Physique, l'Anatomie, venoient remplir les momens que leur laissoit la Jurisprudence. L'Astronomie méritoit les regards de M. Bon; il en possédoit les principes; il se pratiqua un observatoire dans une tour qu'un habitant de Montpellier voulut bien consacrer à ce noble usage; il y rassembla à ses dépens les instrumens les plus exacts, & toutes les machines qui composent l'ameublement de la Physique expérimentale.

Obligé de résider en Languedoc, il trouvoit dans cette heureuse province la pénétration la plus vive, de l'amour pour l'étude & des connoissances en tout genre. Il n'envioit à la capitale que ces sociétés savantes, où l'émulation échauffe & fait éclore les productions du génie; où les lumières se croisent, se réfléchissent, se multiplient par une communication mutuelle; où tant d'esprits réunis ne composent qu'un même esprit plein de force & de vigueur, qui rassemble tous les talens & devient universel; il procura cet avantage à sa patrie: de concert avec ses associés d'étude, il dressa les statuts d'une Académie; M. de Bâville, intendant de la province, les approuva, & concourut avec lui pour obtenir du Roi des lettres patentes: elles furent reçues avec la plus grande joie, & enregistrées le 7 mars 1706, à la Chambre des Comptes, & le 9 avril suivant au Parlement de Toulouse. Cette Académie, établie dans un sol fertile, a déjà produit des fruits excellens.

Une éclipse de Soleil accompagna sa naissance, & pour

comble de bonheur elle fut totale; présage des plus sinistres pour le vulgaire ignorant, mais des plus heureux pour une Académie des Sciences, dont les phénomènes célestes font l'objet le plus noble & le plus intéressant. La Société commença ses procédés astronomiques par l'éclipse arrivée le 2 mars 1706; toute la ville fut témoin de l'observation, qui se fit avec appareil dans un jardin public; l'obscurcissement de l'astre du jour fut considéré avec intrépidité, & chaque bourgeois s'en retourna en discourant avec la suffisance d'un nouvel astronome.

En 1707, le Roi, satisfait des services du père, accorda au fils des provisions de Premier Président en survivance: ce fut pour M. Bon un nouveau motif de redoubler d'attention à remplir les devoirs de sa charge; mais loin d'abandonner ses études, il en étendit l'objet par une nouvelle acquisition. Il travailloit depuis plusieurs années à former un cabinet de médailles; ennuyé d'un si lent accroissement, il acheta un médailler complet, qui rassembloit les doubles du cabinet de M. Foucaut, avec un très-grand nombre d'autres médailles rares & bien conservées. M. Mahudel, qui se trouvoit pour lors à Montpellier, acheva de l'instruire dans tous les mystères de la science numismatique.

M. Bon perdit son père au commencement de 1711, & la femme l'année d'après; comme il restoit sans enfans, il épousa M.^{lle} de Poujol, qui lui donna une fille & deux fils dans les trois premières années de son mariage.

Dans le temps de l'avènement du Roi à la couronne, il vint, à la tête de plusieurs députés, lui présenter les hommages de sa Compagnie; son compliment fut reçu avec une approbation générale, & M. le duc d'Orléans lui dit, en présence de toute la Cour, « qu'il étoit charmé de le revoir, & que sans les occupations dont il étoit chargé, il reprendroit volontiers » avec lui leurs anciennes études philosophiques. » Son Altesse Royale, mère de M. le Régent, voulut bien accepter de sa main deux pierres gravées, & les ajouter à celles qui composoient déjà ce Cabinet si précieux & si renommé; elle lui fit présent de son portrait enrichi de pierreries.

Il reçut encore, en 1731, une faveur à laquelle la Science seule ne donne pas droit de prétendre; Don Carlos, roi de Naples & de Sicile, à présent roi d'Espagne, passoit par Montpellier; il choisit lui-même la maison de M. Bon pour y loger: le compliment du Magistrat, le bel ordre & même la magnificence de la réception, tout fut au goût du Prince & de toute sa Cour. Le jeune Monarque, destiné à ressusciter des villes entières, & à rappeler au jour des merveilles ensevelies dans les abîmes depuis près de dix-sept siècles, avoit dès-lors ce goût des Sciences & des Arts qui préside à ses heureuses recherches: sur le rapport de la renommée, il connoissoit déjà le cabinet de M. Bon; il voulut le voir, & s'y amusa plus de trois heures; médailles, pierres gravées, manuscrits, livres rares, curiosités naturelles, tableaux & desseins des grands maîtres, tout arrêtoit ses regards: un miroir cylindrique parut lui faire tant de plaisir, que le possesseur reconnut qu'il pouvoit prendre la hardiesse de l'offrir; il fut très-gracieusement accepté, & le Prince, à son tour, fit présent à M. Bon d'une montre à répétition, travaillée avec un art admirable. Ces témoignages de bienveillance, de la part de la cour d'Espagne, furent renouvelés en 1742, par le prince Don Philippe, que M. Bon complimenta à la tête de sa Compagnie.

Rappelé à Paris en 1736, par des affaires importantes, il eut l'honneur de présenter au Roi un beau médaillon d'or, de l'empereur Arcadius, trouvé près de Narbonne; mais un honneur plus grand encore, c'est que Sa Majesté écouta une explication étendue que M. Bon lui fit de cette antiquité, & qu'elle eut la bonté de le remercier & du présent & du détail qu'il venoit de faire avec autant d'esprit que de précision. La Cour étoit très-brillante ce jour-là, les États de Languedoc alloient recevoir audience, M. le cardinal de Fleuri & tous les Seigneurs s'empresèrent à féliciter M. Bon. Sa Majesté, pour l'honorer par des marques durables de satisfaction, donna ordre à M. le duc d'Antin de lui faire remettre cent cinquante volumes de l'Imprimerie royale: Elle lui accorda la même année une pension de deux mille livres, & confirma le choix que

que cette Académie avoit fait de M. Bon pour une place de Correspondant-Honoraire, titre qui, par le règlement de 1750, fut changé en celui d'Académicien-Libre. En 1737. il avoit été admis dans la Société royale de Londres.

L'étude du moderne se concilioit avec celle de l'antique; ayant été consulté par le Grand-maître de Malte sur un médaillon moderne, il composa, pour l'expliquer, une Dissertation qu'un Savant de Malte critiqua vivement & avec aigreur; M. Bon répondit avec politesse: cette contestation fit naître plusieurs écrits, que ses amis mettent au nombre des ses meilleurs ouvrages; mais que son éloignement naturel de toute dispute, même littéraire, ne lui a pas permis de donner à l'impression.

Ces études ne lui faisoient pas perdre de vue celle de la Nature, il s'appliqua sur-tout à considérer les opérations des insectes: ce petit peuple, qui semble être l'essai ou le rebut de la création, & qui en est le chef-d'œuvre, lui paroissoit tenir, dans le monde animal, le même rang que les Artisans dans les États; chétifs en apparence, mais laborieux, il leur soupçonnoit à tous une industrie. Les autres animaux ne semblent être créés que pour vivre & peupler l'Univers; ils ne servent l'homme que lorsqu'ils sont captifs, comme des forçats à la chaîne: ils portent les premiers les habits dont nous faisons usage, il faut les dépouiller pour nous revêtir. Les insectes, au contraire, sont en quelque sorte les ouvriers du genre humain, & loin de les taxer d'inutilité, M. Bon aimoit mieux nous accuser d'ignorance: à des Sauvages qui vivent nus, un Tisserand paroîtroit un homme inutile. Combien de siècles ont ignoré le talent de ce ver merveilleux qui produit la soie? Pamphila, dans l'île de Cos, trouva la première le secret de la mettre en œuvre: la soie fut long-temps d'un prix égal à celui de l'or & des perles. Ce ne fut que sous le règne de Justinien que des Moines apportèrent en Grèce des œufs de ver à soie: mille ans après l'Europe ne connoissoit pas encore toutes les formes que peut recevoir ce fil précieux; Henri II porta, aux noces de sa fille, les premiers bas de soie qu'on eût vus en France.

M. Bon trouva, dans la coque d'une espèce d'araignée, une soie aussi belle, aussi forte & aussi lustrée que la soie ordinaire; ce sont les petites araignées noires, à courtes jambes. Il entreprit de sauver de la destruction & de tirer de l'opprobre cet insecte détesté, qui ne se montre que pour périr; c'étoit réparer l'injure de la métamorphose, & remettre en honneur la malheureuse Arachné. Il communiqua sa nouvelle soie à l'Académie de Montpellier, dans une assemblée publique; & comme il étoit curieux d'interroger toutes les parties de la Nature, & de tirer d'elle tous ses secrets, il découvrit, par l'analyse chimique de cette soie, des gouttes médicinales, qu'il croyoit encore plus actives & plus efficaces contre les apoplexies que les gouttes d'Angleterre.

Cette nouveauté fit grand bruit en Europe; l'auteur la publia en 1709, par un écrit qui fut traduit en toutes les langues. L'Impératrice, femme de Charles VI, voulut avoir des gants de cette espèce nouvelle; M. le prince de Brunswic en écrivit à M. Bon, qui fit achever ce travail en moins de quinze jours. Leurs Majestés Impériales, pour reconnoître cet empressement à les satisfaire, lui envoyèrent une médaille d'or, qu'ils avoient fait frapper à l'occasion de leur couronnement dans la ville de Prague.

La dissertation fut portée à la Chine par le P. Parennin Jésuite. L'Empereur donna ordre à ses enfans d'en faire une lecture réfléchie; & sur le compte qu'ils lui en rendirent, il oublia pour un moment la fierté Chinoise, & avoua qu'il falloit être Européen pour se livrer à des observations si délicates, & pour y réussir si heureusement.

La découverte de M. Bon ne fut cependant pas à l'abri de la critique. M. de Reaumur la combattit par un Mémoire imprimé en 1710. M. Bon fit à ses objections une réponse, qu'il n'a, selon son usage, communiquée qu'à un petit nombre d'amis; la plus grande difficulté consiste à trouver le moyen de nourrir les petites araignées. L'auteur ne doutoit point qu'on ne pût y parvenir; au reste cette diversité de sentimens sur un point d'histoire naturelle, n'altéra jamais

l'estime & l'amitié que ces deux Savans avoient l'un pour l'autre.

L'année d'après M. Bon donna un Mémoire sur le Larix; il s'attacha à démontrer que le Larix incombustible n'a jamais existé, quoiqu'en aient débité les anciens Naturalistes. Le papillon géant, à queue de Paon, fut aussi l'objet de ses recherches; il fut extraire des coques de cet insecte un alkali volatil; & comme rien ne lui sembloit méprisable, de tout ce qui peut être utile, il fit l'analyse des marrons d'Inde, & il en tira un remède nouveau pour la guérison des fièvres. En 1742, il présenta à l'Académie de Montpellier une suite d'observations météorologiques, & un Mémoire sur la chaleur directe du Soleil, comparée avec celle qu'on éprouve en même temps à l'ombre.

Nous passons légèrement sur tous ces articles, qui ne sont pas du ressort de notre Académie : il nous suffit de les indiquer, pour rendre compte de son loisir. Ses études furent si variées & si suivies, qu'elles sembleroient avoir dérobé le temps qu'il devoit aux fonctions de sa charge; & les fonctions de sa charge furent remplies avec une attention si scrupuleuse, qu'on eût dit qu'elles ne laissoient rien à ses études. Aussi infatigable qu'intègre, désintéressé & zélé pour la justice, il ne s'accorda jamais à lui-même aucune dispense; jamais ses obligations ne l'ennuièrent; & lorsque la goutte, dont il fut tourmenté de bonne heure, entreprit de l'enchaîner par les plus vives douleurs, il la traînoit aux audiences pour donner aux jeunes Magistrats l'exemple de l'assiduité, & n'imaginoit d'autre soulagement que le travail & l'accomplissement de ses devoirs.

Il fallut cependant céder aux atteintes redoublées de cet opiniâtre ennemi. M. Bon fit alors ce que fait un voyageur qui met bas son fardeau, pour combattre plus librement le brigand dont il est attaqué. Il quitta sa charge, & la remit entre les mains de son fils aîné, qu'il avoit rendu par ses soins, autant que par son exemple, très-digne de la posséder. Le Roi, pour récompenser des travaux soutenus avec autant

324 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
de capacité que de zèle pendant quarante-cinq ans, lui accorda
un brevet de Conseiller d'État, avec une pension & des
lettres de Premier Président honoraire.

Une longue & cruelle maladie le conduisit en 1753
jusqu'aux portes du tombeau. Pendant soixante-six jours la
mort le menaça sans cesse, & sans cesse il l'envisagea avec
toute la fermeté que la Philosophie peut montrer, & que la
religion réalise. Il avoit fait par une généreuse résignation le
sacrifice de sa vie, lorsque les larmes & les prières de sa famille
& du peuple, dont il étoit aussi le père, obtinrent de Dieu
sa guérison.

Peu de temps après son fils ayant été nommé Premier
Président & Intendant du Roussillon & du pays de Foix,
il quitta Montpellier, pour se retirer à Narbonne auprès de
M.^{me} la comtesse de Durban sa fille. Il y a passé les six
dernières années de sa vie, toujours occupé de ses études,
de son commerce avec les Savans, & sur-tout de son salut.
Il est mort le 18 janvier de cette année, après avoir vécu
quatre-vingt-deux ans & trois mois.

Outre un fils aîné & M.^{me} la comtesse de Durban, dont
je viens de parler, il a laissé deux autres fils; savoir M. le
comte d'Aguilar, ci-devant chevalier de Malte & Major
de Royal-étranger cavalerie, qui a pris le nom & les armes
d'Aguilar, en épousant à Perpignan l'héritière de cette illustre
Maison; & M. le baron de Bon, d'abord Officier dans le
régiment du Roi infanterie, ensuite Capitaine de Dragons
dans Septimanie, à présent employé dans l'État-major de
l'armée du Roi en Allemagne. M. Bon avoit un quatrième
fils, nommé le chevalier de Saint-Hilaire: il a été tué en
Allemagne, à la tête d'un détachement qu'il commandoit,
sous les ordres de M. le comte de Clermont.



ÉLOGE

DE M. L'ABBÉ DU RESNEL.

JEAN-FRANÇOIS DU RESNEL naquit à Rouen le 29 Juin 1692, de François du Resnel, seigneur du Bellay, Capitaine dans le régiment du Roi infanterie, & de Marie-Magdeleine-Jeanne-Damienne le Prieur. Sa famille distinguée par une noblesse ancienne & par d'honorables alliances, voit aujourd'hui deux de ses membres Conseillers au Parlement de Normandie.

Il fit ses études chez les Jésuites de Rouen, & entra dans la congrégation de l'Oratoire. Les efforts de ses anciens maîtres pour le rappeler, & les soins de ses nouveaux supérieurs pour le retenir, sont une preuve des heureuses espérances qu'il faisoit naître en faveur de la Compagnie dans laquelle il portoit ses talens.

Au sortir de l'Institution en 1711, il passa deux ans à Saumur, où les PP. de l'Oratoire avoient une école de Théologie. Il se livra à cette étude avec tant d'ardeur, qu'il lui en resta un mal d'estomac, dont il n'a jamais pu se guérir. M. de Langle, alors évêque de Boulogne, son oncle à la mode de Bretagne, souhaitoit de l'avoir auprès de lui. On l'envoya régenter à Boulogne, où il fit de suite un cours d'Humanités & de Philosophie; méthode plus utile au Professeur, qu'aux disciples qui courent avec lui, & que le maître devance rarement d'assez loin dans une si courte carrière. Aussi n'est-elle en usage que dans les Communautés régulières, qui se proposent pour objet principal de former leurs propres sujets, & de leur faire prendre en passant une teinture des Sciences humaines. M. du Resnel se perfectionna dans la connoissance des langues savantes; il forma son goût & son style sur les grands modèles de l'Antiquité: avare du temps,

Assemblée
publique de
la S.^t Martin
1761.

il en trouva encore pour apprendre l'Italien & l'Espagnol. Le commerce des Anglois, qui se réunissoient en grand nombre à Boulogne, lui donna occasion de se familiariser avec leur langue. En peu de temps il parvint à la parler avec facilité, & à l'écrire avec élégance. Exempt de toute prévention nationale, il étendoit le cercle de sa patrie aussi loin que s'étend l'humanité : les étrangers ne l'étoient pas pour lui ; rien ne le rebutoit dans leurs usages, ni dans la tournure de leur esprit, quelque éloignée qu'elle fût de la nôtre ; un de ses amis lui disoit un jour : *je voudrois être Huron ; vous m'aimeriez à la folie.*

Comme il joignoit aux Sciences ecclésiastiques & profanes une grande pureté de mœurs, M. l'évêque de Boulogne, pour se l'attacher de plus près, lui donna un canonicat de sa cathédrale. Ce Prélat étant mort en 1724, l'abbé du Resnel permuta ce canonicat contre un autre de Saint-Jacques de l'Hôpital, & vint s'établir à Paris. Il fut présenté à feu M. le duc d'Orléans ; & ce grand Prince, qui dans un détachement universel ne se réserva des augustes fonctions de Prince du Sang, que l'usage d'une royale bienfaisance, estima son savoir, goûta la douceur de son caractère, & l'honora de ses faveurs.

L'abbé du Resnel se fit bientôt connoître du public par des sermons où les grâces du style n'étoient rien à la religion de sa force & de sa majesté naturelle : mais l'Orateur manquoit d'action ; & un crachement de sang l'obligea enfin de renoncer à la chaire. Il prêcha cependant avec beaucoup de succès le panégyrique de S.^t Louis devant l'Académie Française ; la pièce est imprimée. Mais le public n'a pas eu la satisfaction de lire, ni même d'entendre l'oraison funèbre de M. de Barwic. La famille de cet illustre Maréchal avoit choisi l'abbé du Resnel pour prononcer son éloge. Il le composa & le soumit à la critique de plusieurs amis éclairés, qui le jugèrent digne de la grandeur du sujet. Le dessein d'honorer la mémoire de M. de Barwic par des funérailles publiques, ne fut pas exécuté. Ce Guerrier généreux, qui dans ses grandes actions ne chercha jamais l'éclat & l'appareil, n'avoit pas besoin de pompe funèbre :

glorieuse victime de son courage & de son amour pour la France, il laissoit dans le cœur des François un monument immortel, où son éloge étoit gravé en caractères ineffaçables.

Rien n'annonçoit le poëte dans M. l'abbé du Resnel : ce talent caché sous les voiles de la modestie, n'étoit pas aisé à découvrir; il éclata par la traduction en vers du poëme de Pope, intitulé *Essai sur la critique*. Cet ouvrage fut applaudi; on en trouva la versification noble, aisée, correcte, élégante, ingénieuse sans affectation. Ces mêmes qualités reparurent quelque temps après dans la traduction d'un autre poëme du même auteur; c'étoit l'*Essai sur l'homme*. Cependant le succès n'en fut pas si heureux. Qu'il est difficile de traduire un auteur à son gré! il a pour son ouvrage les yeux d'un père; il y aperçoit un détail de perfections qui échappe à tout autre : il y voit, & tout ce qu'il y a mis, excepté les défauts, & tout ce qu'il y a voulu mettre. Mais la difficulté devient triple, s'il est question de traduire en vers un poëme métaphysique, ouvrage hasardeux, où la poésie, libre de sa nature, & toujours prise d'une certaine ivresse, est forcée de courir dans un sentier étroit, entre deux abîmes. Comment la saisir dans ce point de précision? comment la travestir dans une forme étrangère, sans lui faire perdre son équilibre? M. l'abbé du Resnel osa l'entreprendre, & malgré les beautés de son ouvrage, il eut sujet de s'en repentir. L'intérêt de la religion, & la différence du goût des deux nations, avoient obligé le traducteur de supprimer ou d'adoucir plusieurs pensées qui lui sembloient trop hardies, de changer des images capables de rebuter la délicatesse françoise, de suppléer, par des équivalens, à ce qu'il croyoit ne pouvoir réussir dans nos mœurs, ni dans notre langue: l'auteur se plaignit de l'infidélité, ses amis entrèrent dans sa querelle. Il s'éleva encore une voix plus redoutable; au milieu des pensées brillantes dont l'ouvrage étincelle, la Théologie crut apercevoir, malgré les précautions du traducteur, les débris d'un système opposé à la religion; elle en prit l'alarme, elle menaça. L'auteur écrivoit dans un pays où la liberté de la presse ne redoute aucune censure; mais comme au milieu de l'Angleterre il vivoit dans le sein de

l'Eglise Catholique, il défavoua les conséquences dangereuses qu'on lui imputoit, &, de concert avec ses amis, il accusa le traducteur d'avoir mal entendu ses principes. Le traducteur n'accusa personne; pacifique autant par prudence que par caractère, il se contenta du témoignage de sa conscience, qui le rassuroit contre toutes les imputations: c'est ce qu'il a protesté dans ces derniers momens de la vie, où le masque tombe avec l'intérêt du déguisement. Un pieux Ecclesiastique, dans lequel il avoit une entière confiance, lui ayant demandé si la traduction de l'*Essai sur l'homme* ne lui causoit pas quelque inquiétude, *non*, répondit-il; *on m'a voulu attribuer des sentimens que je n'ai jamais eus, je pardonne de tout mon cœur à ceux qui m'ont fait cette injustice.*

Il fut reçu dans cette Académie le 5 mai 1733; la connoissance qu'il avoit de la Littérature ancienne & moderne, se manifeste avec avantage dans plusieurs Dissertations que nos Mémoires ont recueillies; on regrette que le mauvais état de sa santé ne lui ait pas permis d'en donner un plus grand nombre: il en a su dédommager l'Académie par des qualités encore plus estimables que l'érudition la plus étendue. Les dispositions de son cœur faisoient honneur à la Littérature: poli jusqu'à la complaisance, la contradiction perdoit dans sa bouche tout ce qu'elle peut avoir d'offensant; elle y prenoit toutes les grâces de l'approbation: son zèle pour le service de notre Compagnie l'emportoit sur l'intérêt de sa santé. On sait que l'Académie des Sciences & la nôtre entretiennent entre elles une correspondance fraternelle, & que deux fois par an elles se rendent un compte mutuel des ouvrages qui ont été lûs dans leurs séances particulières; M. l'abbé du Resnel, à deux diverses reprises & pendant plusieurs années, s'est chargé de cette fonction, aussi laborieuse qu'elle est honorable, & il a eu le courage de ne la pas abandonner dans cet état de foiblesse & de langueur où il s'est trouvé réduit à la fin de sa vie.

Je ne parlerois pas des bénéfices qu'il a possédés, s'il n'eût été redevable de l'abbaye de Sept-fontaines à la protection de M. le duc d'Orléans; la faveur de ce Prince est un
titre

titre de mérite plus sûr & plus précieux que le plus riche bénéfice.

Les talens de M. l'abbé du Resnel le rendoient digne d'occuper une place dans l'Académie Française; il y succéda à M. l'abbé du Bos, le 30 juin 1742, & il y porta les qualités qui le faisoient chérir & estimer de notre Compagnie. Il a fourni, à la nouvelle édition du Dictionnaire, plusieurs articles de Botanique, science dont il s'étoit fait un amusement continuel qui valoit bien une étude.

Ne craignons pas de relever ici une faute qu'il a lui-même avouée; c'est un exemple propre à exciter la vigilance de ceux, qui, placés comme lui sur les avenues de l'empire littéraire, sont chargés d'examiner les ouvrages qu'on s'efforce d'y faire entrer. Il étoit Censeur royal, & par conséquent en butte aux artifices de ces écrivains pour qui la censure a été établie, & qui se font une étude de la mériter & de lui échapper: féconds en ruses pour endormir le surveillant, ils se glissent en rampant pendant son sommeil, & le Censeur ne s'aperçoit de la surprise que lorsqu'ils sont passés, & que leur sifflement & le cri public le réveillent. L'abbé du Resnel approuva un ouvrage dont le titre n'annonçoit rien de suspect, mais la satire s'étoit cachée dans les notes; de-là, comme à couvert, elle lançoit des traits contre une illustre Compagnie, que l'abbé du Resnel devoit respecter: l'approbateur essuya de justes reproches; on pardonna cependant cette distraction à sa probité connue, il fut le seul qui ne put jamais l'oublier.

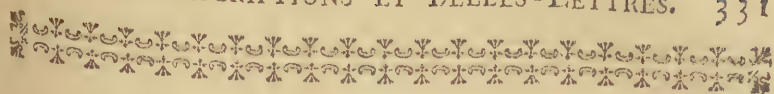
Il fut choisi, à deux reprises différentes, pour partager le travail de cette Société savante, qui, sous les yeux du premier Magistrat du royaume, compose le Journal littéraire de la nation: il s'y distingua par la finesse de son goût, & par l'impartialité de ses jugemens.

C'étoit un esprit juste, sans prévention, sans humeur, sans précipitation: il ne se piquoit pas de saisir d'un coup-d'œil perçant & rapide les objets éloignés, mais il savoit s'en approcher par la voie la plus courte, & sa vue étoit nette & distincte. Ferme dans ses sentimens, lorsqu'il s'en étoit assuré par un mûr examen,

mais ennemi de la dispute, il n'ajoutoit aux solides raisons que le silence. Plus jaloux de considération que de renommée, il étoit toujours prêt à sacrifier son amour propre pour ménager celui des autres; il aimoit mieux les faire briller que de les éclipser: aussi sa conversation n'avoit-elle, dans les cercles, rien de vif ni de piquant; il plaisoit par le bon sens & par la politesse; pour sentir ce qu'il valoit, il falloit l'entretenir tête à tête. Il consultoit beaucoup pour ses ouvrages, mais pour ses affaires il n'avoit de conseil que lui-même, & les événemens ont fait connoître qu'il étoit en état de se bien conseiller. Ses démarches étoient méditées & systématiques; il tenoit pour principe qu'afin d'avancer malgré les obstacles, il ne faut que vouloir fortement, envisager fixement son but, & le suivre avec prudence & persévérance, sans marcher par ces routes obliques où la probité s'égare.

Il dressoit son plan de conduite, & pour ne pas s'en écarter, il se donnoit à lui-même des instructions par écrit, comme on en donne aux Ambassadeurs, & il y étoit fidèle. Ses projets ont réussi; sa sagesse l'a mis à couvert de l'envie, & sa droiture lui a sauvé les reproches que la vertu fait trop souvent à la fortune. Il sembloit qu'une carrière si douce & si tranquille dût l'attacher à la vie, il l'a cependant quittée sans regret; une langueur mortelle, qui le consumoit depuis long-temps, n'a point altéré sa patience, ni l'égalité de son ame; il s'est tourné sans effort vers les biens de l'autre vie. Il est mort dans les sentimens d'une confiance vraiment chrétienne, fortifiée par l'usage des Sacremens de l'église, le 25 février de cette année, âgé de soixante-huit ans & huit mois. Il laisse un frère attaché à la congrégation de l'Oratoire, qu'il édifie par ses vertus.





ÉLOGE

DE M. LE CARDINAL PASSIONÉI.

DOMINIQUE PASSIONÉI naquit à Fossombrone le 2 décembre 1682, du comte Jean-Benoît Passionéi, & de Virginie Sabbatelli : sa famille est distinguée par une ancienne noblesse ; les actes du duché d'Urbin nous montrent ses ancêtres dans les places les plus honorables, dès le XIII.^e siècle.

Assemblée
publique
de Pâques
1762.

Gui Passionéi son oncle, qui fut depuis Secrétaire du chiffre sous le pontificat de Clément XI, le fit venir à Rome à l'âge de treize ans, & confia son instruction aux Clercs réguliers de la congrégation de Somasque, qui ont la direction du collège Clémentin. Il y acheva ses études, & prit dès lors pour les Belles-Lettres ce goût dominant qu'il a conservé toute sa vie ; mais il ne négligea pas les connoissances philosophiques, sans lesquelles le bel esprit n'est qu'un parfum léger qui s'évapore ; & l'érudition une masse pesante, dépourvue d'action & d'organes, qui roule sans pouvoir régler sa marche, & dévore tout sans se nourrir. Il soutint en 1701 ses thèses de Philosophie, avec un succès qui annonçoit un esprit aussi solide que brillant, aussi laborieux que prompt & facile.

Dès qu'il fut sorti du Collège, son ardeur pour l'étude lui fit rechercher l'amitié de deux personnes d'un profond savoir ; c'étoit Joseph Tomasi, fils du duc de Palma, Théatin célèbre par sa piété, depuis Cardinal, & honoré après sa mort d'un titre encore plus glorieux, de celui de *Vénérable*, que la Congrégation des rites lui a déferé par un décret authentique. L'autre Savant auquel s'attacha le comte Passionéi, fut Juste Fontanini, alors Professeur d'éloquence à Rome, & depuis archevêque d'Ancyre. Ce fut sous ces deux habiles maîtres qu'il se perfectionna également dans la science de l'Antiquité ecclésiastique & profane. Il n'avoit encore que vingt-deux

332 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
ans, lorsque M. Fontanini s'empressa de le présenter à l'Europe
savante. Dans la défense de la diplomatique du P. Mabillon
contre les attaques du P. Germon, ce docte Professeur déclara
que c'étoit le comte Passionéi, qui lui avoit mis les armes à
la main; il lui adressa cet ouvrage, & pour donner un essai
de l'érudition du jeune critique, il y inséra une lettre d'Alcuin
avec des notes de Passionéi : cette lettre n'étoit pas encore
connue par l'impression; elle demandoit des discussions épi-
neuses; on fut étonné de voir un jeune homme, dans la
saison des grâces & des plaisirs, assez courageux pour s'engager
dans les sentiers incultes & raboteux du moyen âge, & déjà
parvenu si loin dans la carrière des Lettres, dont les deux
extrémités lumineuses & semées de fleurs, ne laissent au milieu
qu'une épaisse obscurité, qui ne couvre guère que des ronces
& des buissons.

Détaché des amusemens de la jeunesse, il ne songea qu'à
rassembler les instrumens du savoir; dans un âge où les amateurs
des Lettres ont à peine assez de lumières pour tracer des projets
de bibliothèque, il en avoit déjà formé une très-nombreuse
en imprimés & en manuscrits. Avec un fonds si riche, Passionéi
semblable à ces commerçans, qui méditant une grande fortune,
cherchent à pratiquer des correspondances avec les plus fameux
négocians de l'univers, résolut de lier commerce avec les plus
célèbres Littérateurs, auxquels il étoit en état d'offrir des
retours avantageux. Ayant appris que Jacques Gronove à
Leyde, le P. Montfaucon à Paris, tous deux renommés pour
leurs entreprises littéraires, préparoient, l'un une édition d'Aulu-
gelle, l'autre sa paléographie Grecque, il entra en société avec
eux, par des avances d'un grand prix : il fit part à Gronove
d'un Aulugelle apostillé de la main de Gaspard Scioppius, &
chargé de variantes, auxquelles il ajouta celles qu'il tira des
manuscrits du Vatican & des autres bibliothèques de Rome;
il y joignit même quelques notes de sa façon. De si utiles
secours contribuèrent beaucoup à perfectionner cette édition,
que Gronove lui dédia par reconnaissance. Il avoit dès-lors
recueilli deux cents manuscrits Grecs; il en communiqua au

P. Montfaucon sept du XI.^e siècle, dont l'écriture différente méritoit d'être connue. Le docte Bénédictin en fit usage & n'oublia pas de rendre hommage à celui dont il tenoit ces rares monumens.

On a dit que les lectures sont des voyages de cabinet; on peut dire que les voyages sont pour un homme de Lettres des lectures de campagne; toujours occupé de son objet, il y étudie & les monumens & les hommes, qui valent quelquefois presque autant que leurs livres: souvent les entretiens des Savans lui donnent ce qu'une étude solitaire lui seroit acheter avec peine. Le comte Passionéi saisit avec ardeur cette occasion de s'instruire. Le Pape le choisit, en 1706, pour porter la barette à Philippe Gualtério, Nonce en France & son parent, Prélat lui-même très-instruit, & qui fut, neuf ans après, admis dans cette Académie. Il apportoit à Paris une réputation déjà florissante; il y trouva ces restes précieux d'un siècle fécond en grands hommes, les Mabillon, les Renaudot, les Longuerue, & tant d'autres illustres écrivains, qui, aussi charmés de sa politesse que de son érudition, s'ouvrirent à lui sans réserve & le traitèrent comme leur égal, l'étendue de son savoir faisant disparaître l'intervalle qu'une longue suite d'années & d'études sembloit mettre entre eux & le jeune Passionéi. Dans un séjour si agréable pour lui, il eut la douleur de recueillir les derniers soupirs du P. Mabillon, qu'il chérissoit avec tendresse; & il rendit compte de la mort de ce Religieux, aussi saint que savant, dans une lettre écrite au cardinal Collorédo, & qui se trouve imprimée dans les ouvrages postumes de D. Mabillon. On peut le dire à l'honneur des Lettres, c'est à ces doctes personnages que la France doit principalement le tendre attachement que Passionéi avoit conçu pour notre nation, & qu'il a prouvé jusqu'à la fin de ses jours, dans les occasions les plus importantes.

De la France, où il avoit séjourné deux ans, il passa en Hollande, toujours conduit par le desir d'acquérir de nouvelles lumières; il ne manqua pas d'en trouver dans les entretiens de Gronove, de Périzonius, de Leclerc, de Cuper, de Réland;

& ses qualités aimables lui assurèrent l'amitié qu'il avoit déjà contractée par lettres avec ces hommes rares. Nous avons une élogie latine de Réland, sur un accident qui arriva au comte Passionéi, lorsqu'il revenoit d'une visite qu'il avoit rendue à Cuper, son carrosse ayant versé entre Deventer & Hardwick.

La considération qu'il s'étoit acquise en Hollande, déterminâ le Pape à lui confier les intérêts du S.^t Siège: l'Europe, fatiguée d'une guerre longue & meurtrière, commençoit à tourner ses regards vers la paix; Passionéi eut ordre de demeurer à la Haye. Il n'étoit revêtu d'aucun titre public, cependant les États-généraux lui accordèrent les privilèges & les franchises des Ministres étrangers. Il resta quatre ans dans cette ville, &, en 1712, il se rendit, par ordre du Pape, au congrès d'Utrecht, pour y faire les fonctions de ministre Apostolique, mais sans prendre caractère. Il contribua au grand ouvrage de la Paix, &, en conciliant tant d'intérêts opposés, sa prudence fut mettre à couvert ceux de l'église Romaine.

Clément XI, satisfait de sa négociation, le destinoit à terminer les différends survenus entre le S.^t Siège & le duc de Savoie; le comte Passionéi revint à Rome pour recevoir ses instructions, mais de nouvelles difficultés ayant fait évanouir toute espérance d'accommodement, il demeura pendant l'année 1713 auprès du Pape, qui l'honora de la dignité de Camérier secret & de Prélat domestique. Il fut envoyé l'année suivante au congrès de Bade, d'où il se rendit à Soleure, pour assister au renouvellement de l'alliance entre la France & les Cantons. Les Turcs menaçoient l'île de Malte, & l'Europe s'armoit pour la défense de ce rocher fameux, le boulevard de la Chrétienté & l'écueil de la puissance Ottomane: les princes Chrétiens équipaient des flottes, le Pape songeoit à y envoyer Passionéi; il le rappela dans ce dessein. Mais ce Prélat, plus avide de savoir & d'étude que de la gloire attachée à une légation si honorable, s'excusa de l'accepter; il se renferma dans sa bibliothèque, & n'en sortit qu'avec peine pour remplir, pendant quelques mois, les fonctions de Secrétaire de la Propagande.

L'éclat de son mérite ne lui permit pas de jouir long-temps de ce laborieux repos, qu'il avoit désiré: à peine Innocent XIII avoit-il succédé à Clément XI qu'il voulut, à l'exemple de son prédécesseur, faire servir au bien de l'Eglise & à l'honneur de son pontificat les talens de Passionéi; il le nomma archevêque d'Éphèse & Nonce auprès des cantons Suisses. Les actes de sa légation ont été recueillis dans un volume imprimé d'abord à Zug, & ensuite à Rome. Il soutint avec courage les privilèges du Clergé, mais il en réforma les abus; il travailla à rétablir dans les monastères l'esprit de leur institut; il resserra les liens de la discipline, en n'accordant qu'avec une sage réserve les dispenses canoniques; il éclaira les évêques des Suisses, des Grisons & du Valais, par des avis d'autant plus efficaces qu'ils étoient donnés avec plus de modestie; il s'appliqua sans relâche à chercher les hérétiques égarés entre leurs montagnes, & à les ramener au sein de l'Eglise. Jean-George Eckard, le compagnon & le successeur de Leibnitz dans les recherches historiques, avoit abjuré le Luthéranisme; obligé de renoncer au séjour de sa patrie, il avoit eu le courage de sacrifier à l'intérêt de son salut toute la fortune d'un homme de Lettres, ses livres, ses manuscrits, son cabinet d'antiques, une pension de quinze cents écus, sa femme qu'il aimoit, & trois enfans. Dans ce dépouillement universel il s'adressa par lettres au Nonce de la Suisse, qui étant en correspondance avec lui, avoit contribué à l'éclairer par des traits de lumière jetés à propos dans leur commerce littéraire. Quel Prélat ne se feroit pas empressé d'ouvrir au nouveau converti les trésors incépuisables des consolations spirituelles, & de le féliciter même d'une si salutaire infortune? Passionéi s'empressa de la réparer; il n'épargna aucune sorte de secours; il mit en mouvement la religion même, dont Eckard étoit l'heureuse victime. Le Pape chargea le Nonce d'engager Eckard à venir à Rome, lui promettant un emploi assorti à son grand savoir, & le traitement le plus favorable; mais Christophe de Schoemborn, évêque de Vurtzbourg, avoit prévenu le Saint-Père par ses libéralités, & l'habile écrivain passa auprès de ce Prélat le reste de sa vie,

336 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
qui fut de six années, toujours fidèle à la saine doctrine, qu'il avoit enfin reconnue, & à ses études, que la mort seule lui fit abandonner.

Le succès de la nonciature de Suisse engagea le pape Clément XII à nommer Passionéi à celle de Vienne: dans cette place importante, tout fut aussi heureux pour le Ministre que pour le Souverain qui l'employoit; sa droiture, sa capacité, la noblesse de son ame lui gagnèrent l'estime & la confiance de Charles VI. Il eut l'honneur de célébrer la cérémonie du mariage entre François duc de Lorraine, aujourd'hui Empereur, & cette grande Reine qui balance maintenant le destin de l'Europe, & dont le génie & le courage étonne les Rois. Il avoit sans doute dans l'ame quelque chose d'héroïque, puisque le prince Eugène y trouva cet attrait de sympathie qui unit étroitement les cœurs; ils s'aimèrent, & le Prince ayant fini ses jours, son illustre ami composa son éloge funèbre en langue Italienne. Cette pièce respire un enthousiasme qui déconcerte l'éloquence; c'est l'admiration qui emporte, c'est la douleur qui précipite les paroles & les pensées: à la vue du tombeau du prince Eugène, l'orateur n'a pu conserver le sang froid qui n'abandonna pas le héros au milieu des batailles.

Passionéi remporta pour lors une victoire, souvent plus difficile, toujours plus salutaire que toutes celles du défenseur de l'Autriche. Louis de Wirtemberg, général des armées Impériales, habile & intrépide guerrier, étoit par sa naissance engagé dans les erreurs de Luther. Le Nonce étoit sensiblement affligé de voir dans l'égarement un cœur droit & ami du vrai: le Prince aimoit les Lettres, le Prélat n'eut pas de peine à se faire aimer; c'étoit une place qu'il falloit prendre par stratagème, il couvrit ses approches sous les charmes de sa conversation, & enfin, aidé des secours de la grâce divine, il ouvrit une entrée à la vérité. Louis, après une mûre délibération, se rendit, & fit abjuration entre les mains du Nonce. Des raisons de politique l'empêchèrent de publier sur le champ cet heureux changement; il mourut quelque temps après, à la bataille de Guastalle; & sa profession de foi, qu'il avoit signée de sa main, &

& confiée au Prélat, fut envoyée au Pape, rendue publique, & déposée dans les archives du Vatican.

Pour couronner ces glorieux travaux, Clément XII fit revenir auprès de lui ce digne Ministre; il lui conféra la charge de Secrétaire des Brefs, & le nomma, en 1738, Cardinal-prêtre du titre de Saint-Bernard *ad Thermas*. Comme il connoissoit l'universalité de ses talens, il l'admit aux congrégations des Rites, de la Propagande, des affaires consistoriales, des Indulgences, des cérémonies, de l'Index, du commerce d'Ancone & de la correction des livres orientaux. Le nouveau Cardinal fut choisi protecteur de l'ordre réformé de Citeaux.

Tant de titres & d'emplois distingués lui donnoient encore moins de lustre que son mérite personnel: il fut, tant qu'il vécut, l'honneur du sacré Collège. Sa piété solide, & conforme aux maximes de l'ancienne discipline, qu'il étudioit sans cesse; la probité qu'il portoit dans le cœur, & qu'il chérissoit dans les autres plus encore que le savoir; sa vigueur à combattre la morale corrompue, la régularité de ses mœurs couvroient en lui les taches de l'humanité. Chacun de ses défauts se perdoit dans l'éclat d'une vertu voisine; à peine s'apercevoit-on qu'il étoit naturellement prompt & colère; c'étoit l'éclair d'un moment, qui laissoit à son âme toute la sérénité. Doux, affable, bienfaisant, on pardonnoit à sa vivacité & à sa franchise le ton emphatique de sa voix, sa liberté, son air de décision, un accueil un peu inégal, une chaleur de courage que la réflexion refroidissoit quelquefois jusqu'à la timidité. C'est le privilège d'un mérite supérieur, qu'on puisse dans un éloge en tracer impunément les imperfections, sans craindre de l'obscurcir par ces ombres légères.

Sa physionomie, noble & majestueuse, annonçoit l'élévation de son âme; les grâces de sa personne accompagnoient celles de son esprit. Son savoir fut immense; jamais personne ne posséda si parfaitement l'histoire littéraire: il n'étoit presque aucun homme de Lettres en Europe qui ne se fît honneur de lui écrire, de le consulter, de lui envoyer ses ouvrages. Assis au sommet de l'érudition, il en montrait les sentiers, il

en indiquoit les sources, il prêtoit la main à tous ceux qui s'efforçoient d'y parvenir par tant de routes diverses : toutes les productions savantes, enrichies de ses présens, fécondées par sa chaleur, lui payoient un tribut de louanges ; tous les échos du Parnasse retentissoient du nom de Passionéi. Une lecture assidue, commencée dès l'enfance & continuée pendant le cours d'une longue vie, au milieu des plus grands emplois, dans la fatigue des voyages, dans le tumulte des Cours comme dans le repos & le silence du cabinet ; une intelligence rapide, une mémoire prompte & fidèle, qui n'avoit rien perdu à l'âge de soixante-dix-neuf ans ; une bibliothèque de plus de quarante mille volumes, remplie des imprimés les plus rares, des manuscrits les plus intéressans, & qu'on pouvoit appeler le supplément de toutes les bibliothèques, comme son esprit étoit le supplément de tous les esprits, tels étoient les titres qui l'avoient rendu comme l'arbitre de toute la Littérature de l'Europe. Avec quelle libéralité s'empressoit-il à répandre ses connoissances ! Benoît XIV, dont le souvenir sera toujours cher aux Savans & aux amateurs de la paix, avouoit qu'il ne s'étoit jamais adressé à lui, sans en tirer des anecdotes aussi utiles que curieuses.

Les hommes ne lui étoient pas moins connus que les livres : toutes les affaires politiques lui étoient présentes ; on eût dit qu'il assistoit au conseil de tous les Princes : aussi fut-il perpétuellement consulté par le S.^t Siège sur les matières importantes. La canonisation du cardinal Bellarmin, ouvrage difficile, commencé sous Urbain VIII, repris sous Innocent XI, toujours interrompu & toujours poursuivi avec effort, rencontra dans sa fermeté un obstacle insurmontable : son avis lumineux, profond, plein d'une piété nerveuse & d'un zèle vraiment apostolique, semble digne d'être prononcé dans l'immortelle assemblée des Saints ; ce fameux ouvrage a été imprimé depuis sa mort.

Entre les objets qui attirent à Rome le reste de l'Univers, la bibliothèque du cardinal Passionéi, & plus encore la personne, étoient les plus recherchés ; il recevoit avec politesse

tous les étrangers, il parloit à chacun sa langue, il servoit avec empressement leur curiosité, & la nation Françoisë a toujours tenu un rang distingué dans son cœur. Après avoir visité dans Rome les chef-d'œuvres modernes de l'art, & les précieux restes de l'antiquité, au sortir du Vatican & du Capitole on se transportoit avec plaisir sur les collines de Frascati, où le Cardinal s'étoit ménagé une retraite charmante: là on retrouvoit encore tous les siècles heureusement réunis; les murailles & les galeries étoient couvertes d'anciennes inscriptions grecques & latines, au nombre de plus de huit cents; les livres, les tableaux, les statues, les plantes, les fleurs présentoient dans une noble simplicité les agrémens de notre siècle, & le Cardinal lui-même formoit la nuance de l'antique & du moderne; il joignoit les mœurs antiques avec ce que peut avoir de plus libre & de plus aimable la moderne urbanité.

Depuis plusieurs années il étoit chargé du soin de la bibliothèque du Vatican, en l'absence du cardinal Quirini, qui passoit tous les ans neuf mois dans son diocèse. Après la mort de cette Eminence Benoît XIV, au commencement de 1755, conféra au cardinal Passionëi ce glorieux emploi, si conforme à son goût & aux études de toute sa vie. De ce moment la bibliothèque du Vatican devint celle de toute l'Europe; de-là, comme d'un centre de lumière, partoient les rayons qui éclairoient toute la sphère littéraire. Faire transcrire des manuscrits, les confronter, en envoyer la notice, les extraits, les variantes à ceux qui consultoient ce riche dépôt, c'étoit un soin que le Cardinal préféroit à ses plaisirs, c'est-à-dire à ses propres études. Il aimoit les Lettres comme un vrai citoyen aime sa patrie, jusqu'à se sacrifier pour elles: avant même qu'il eût été reçu dans cette Académie, où il a succédé, en 1755, au marquis Masséi, plusieurs Académiciens avoient ressenti les effets de cette généreuse complaisance; & la Littérature entière doit des honneurs immortels à la mémoire d'un si zélé bienfaiteur.

Au milieu de ces occupations, aussi pénibles à sa vieillesse que douces & agréables à son cœur, il fut frappé d'une violente apoplexie; malgré ses études continuelles, sa santé s'étoit

340 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

jusqu'alors soutenue par l'éloignement des autres plaisirs; la force de sa constitution résista pendant vingt-deux jours, mais sans lui rendre l'usage de la parole: il mourut à Frascati, le 5 de juillet 1761, dans la soixante-dix-neuvième année de son âge. Le sacré Collège célébra trois jours après ses obsèques, auxquelles le Pape assista en forme publique: il fut enterré dans l'église de Saint-Bernard, dont il étoit commendataire; & sa perte a mis en deuil l'église Romaine, la Littérature universelle, l'honneur & la vertu.



ÉLOGE

DE M. LÉVESQUE.

PIERRE-ALEXANDRE LÉVESQUE DE LA RAVALIÈRE
 naquit à Troyes le 6 janvier 1697, de Pierre Lévesque,
 Greffier en chef de l'élection de Troyes, & d'Anne Lévesque.

Assemblée
 publique
 de Pâques
 1762.

La ville de Troyes, célèbre par son antiquité, par ses édifices & par son commerce, tient un rang honorable, non-seulement dans l'histoire de France, mais aussi dans celle de la république des Lettres, qu'elle a peuplée de citoyens distingués, & enrichie d'excellens ouvrages. C'est de son sein que sont sortis Jacques Toussain, Passerat, Pierre & François Pithou, Camusat, le P. le Cointe & plusieurs autres Savans, dont le nombre, ainsi que le mérite, seroient capables de balancer l'avantage, si les villes des provinces de ce royaume venoient à se disputer la couronne littéraire.

M. Lévesque, après avoir achevé le cours de ses études, alla prendre des degrés en Droit à Orléans, & fut reçu Licencié en 1726.

La Jurisprudence lui parut trop sombre & trop imposante : il préféra la liberté de la Littérature. De retour à Troyes, il s'y livra, mais sans renoncer aux amusemens de son âge. Une inclination plus tyrannique ayant entrepris de le subjuguier, il s'en affranchit en quittant sa patrie, & vint s'établir à Paris, où il espéroit trouver plus de secours pour s'instruire, & plus d'émulation pour animer ses études.

Le théâtre est la première Académie ouverte à la jeunesse qui vient des provinces ; c'est sur les pièces, sur les auteurs, sur les acteurs, qu'elle s'exerce d'abord à la volubilité du discours. M. Lévesque, pour n'être pas un personnage muet, au milieu de ces bruyans dissertateurs, mit au jour un Essai de comparaison, entre la Déclamation & la Poésie dramatique ;

il espéroit être combattu & engager une querelle. Le silence du public le déconcerta; pour s'en venger, il fit lui-même la critique de son ouvrage; après cela il eût été difficile de le contredire. Il jeta encore dans les écrits périodiques plusieurs essais de sa plume.

Bientôt il passa de cette enfance littéraire, à des travaux plus mâles & plus sérieux; Il se plongea dans l'étude des monumens de notre Histoire, & publia, en 1736, une Dissertation en forme, mais dont le titre modeste n'annonçoit qu'un doute sur les vrais auteurs des Annales de S.^t Bertin. M. l'abbé Lebeuf parla avantageusement de cet ouvrage dans une lettre imprimée: le titre de *Savant* qu'il donnoit à l'auteur, flatta la noble ambition de M. Lévêque; il étoit vrai jusqu'à être littéral; il se crut engagé d'honneur à justifier cet éloge, & s'élança avec une nouvelle ardeur dans la carrière de l'érudition historique. Il entreprit un ouvrage important: c'étoit l'histoire des comtes de Champagne, depuis l'origine de ce Comté, au milieu du x.^e siècle, jusqu'au temps auquel il fut réuni à la Couronne, par le mariage de Jeanne de Navarre avec Philippe-le-Bel. Il avoit fait à ce dessein un grand nombre de recherches, & recueilli beaucoup de matériaux: cette histoire qui faisoit le fonds de ses études, devoit remplir trois volumes in-4.^o; nous ignorons en quel état il l'a laissée.

Thibaut VI, comte de Champagne & roi de Navarre, avoit réuni deux titres, qui ne peuvent guère s'allier que dans une tête François; il fut à la fois surnommé *le grand* & *le faiseur de chansons*. M. Lévêque réserva pour le sérieux de l'histoire le récit des actions qui avoient mérité à ce Prince le surnom de *Grand*, & donna ses chansons. Dans ces petits poèmes on voit éclore la gaieté, l'élégance, la politesse naturelle à notre nation: notre langue bégayoit avec grâce; notre lyre n'étoit pas encore montée, & déjà elle essayoit de rendre les mêmes sons que la lyre d'Anacréon. L'éditeur ajouta un glossaire, des notes & des observations sur l'ancienneté des chansons Françaises & sur les révolutions de notre langue.

C'est dans cet ouvrage qu'il a donné la première idée d'un

système qu'il s'étoit formé, & dont nulle contradiction n'a pu le faire départir. Jamais personne n'eut l'ame plus François; fortement prevenu en faveur de sa patrie, aussi zélé défenseur de notre franchise littéraire, que les bons François le sont des libertés de leur Église & de l'indépendance de leur Monarque, il portoit cette jalousie jusque sur le langage. Les anciens Chevaliers n'ont jamais combattu pour l'honneur de leurs Dames avec plus de courage & de constance, que M. Lévêque pour soutenir les privilèges de la langue François; il a rompu pour l'amour d'elle plus d'une lance dans cette Académie: selon lui elle n'a rien emprunté, elle ne doit rien à la langue Latine; tous les mots qui la composent, lui appartiennent à titre patrimonial: nous parlons encore Celtique; & si quelques-uns de nos termes ont quelque affinité avec ceux du Latin, ce n'est pas qu'ils en sortent, c'est qu'ils sont nés ensemble; ils leur ressembloient comme jumeaux, & non pas comme des fils à leur père. Ces traits de conformité annoncent que les mêmes colonies ont peuplé la Gaule & l'Italie: si on le pressoit un peu trop sur cet article, plutôt que d'avouer la dette, il aimoit mieux la rejeter sur la langue Latine, laquelle, ainsi que ceux qui la parloient, s'étoit enrichie des dépouilles de tous les peuples étrangers. Les Grecs, les Toscans, les Sabins, les Aurunces, les Osques, y reconnoissoient leur ancien langage; & pourquoi les Gaulois, qui dès le temps du premier Tarquin passèrent en Italie, auroient-ils été à couvert des déprédations d'une langue alors si pauvre & si dévorante?

C'étoit sur ce point seul que M. Lévêque manquoit de reconnoissance; d'ailleurs il ne fut jamais de cœur plus ouvert à ce généreux sentiment. Sincère, exempt de défiance, plein de probité & d'honneur, un discours obligeant faisoit sur lui autant d'impression, qu'un service réel en peut faire sur les autres hommes. Attentif à plaire & à servir, il aimoit à prévenir par toutes les marques de la bienveillance, qu'il portoit au fond du cœur. Mesuré dans ses expressions autant que dans les procédés, & toujours maître de lui-même, jamais dans la chaleur même de la dispute il ne lui échappa une parole

344 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
offensante; il n'étoit point de société qui ne fût disposée à
cherir un si aimable caractère.

Il fut reçu dans la nôtre en 1743, après le décès de M. de
Chambors; & du moment qu'il y est entré, il en a rempli
tous les devoirs avec une scrupuleuse exactitude; toujours prêt
à partager le fardeau commun, rien ne lui sembloit difficile,
quand il s'agissoit de coopérer aux travaux littéraires. La vie
du sire de Joinville, celle de Grégoire de Tours, celle
d'Étienne comte de Sancerre, & plusieurs autres Mémoires
répandus dans le recueil de l'Académie, font assez connoître
quels progrès il avoit fait dans l'étude de notre Histoire.

Un tempérament sain & robuste lui promettoit une longue
vie : nous nous promettons nous-mêmes de le revoir parmi
nous, le jour que nous reçûmes la triste nouvelle de sa mort.
Un rhume négligé se tourna bientôt en fluxion de poitrine,
qui l'emporta en quatre jours, le 4 février dernier; il com-
mençoit sa soixante-sixième année.

Il avoit épousé Esther-Catherine le Roi d'Argençon, fille
de François le Roi, Conseiller au parlement de Metz. Sa
femme étoit cousine germaine de M. de Vilevaut, Maître
des Requêtes, qui continue avec succès l'édition célèbre des
Ordonnances de nos Rois. Ce fut à l'occasion de ce mariage
que M. Lévêque prit le surnom de *la Ravalière*, fief situé
dans le Perche, & qu'il tenoit du chef de sa femme. Il laissa
une fille, qui répond par ses qualités estimables à l'éducation
qu'elle a reçue d'un père tendre, éclairé & généreux.



ÉLOGE

DE M. FALCONET.

CAMILLE FALCONNET naquit à Lyon, le 29 mars 1671, de Noël Falconnet, docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & de Marguerite Monin. Sa famille jouissoit depuis long-temps de cette considération flatteuse qui ne doit rien à la fortune. Une grande réputation dans l'art de guérir, la confiance des Princes méritée sans intrigue, un commerce établi avec les plus savans personnages de l'Europe; tel fut le principal héritage que notre Académicien recueillit de ses ancêtres, & c'est aussi la seule portion de son patrimoine qu'il ait pris soin d'augmenter. Charles Falconnet son bis-aïeul, sorti d'une famille honorable de la ville d'Exilles en Savoie, & André Falconnet son aïeul, sont des noms illustres dans l'histoire de la Médecine. L'un fut médecin de la reine Marguerite de Valois, première femme d'Henri IV; l'autre, honoré des bienfaits de l'auguste maison de Savoie, revêtu des premières charges municipales de la ville de Lyon, où il fixa son séjour, est plus connu encore par sa correspondance avec le célèbre Guy Patin, dont la plupart des lettres lui sont adressées. Ce fut à cet ami éclairé & fidèle, qu'il confia le soin de veiller sur la conduite & sur les études de Noël son fils aîné, qu'il avoit envoyé à Paris. Ce fils, instruit dans la capitale, reçu Médecin à Montpellier, après avoir consacré à la ville de Lyon sa patrie, les prémices de ses talens, fut ramené à Paris par M. le Grand-Écuyer de France, auquel il étoit attaché. Il déposa dans le sein de son père une famille naissante, dont l'aîné donnoit déjà les plus flatteuses espérances.

Un grand-père est presque toujours le maître le plus tendre, mais il n'est pas toujours le meilleur. L'enfance qui court en avant dans la carrière de la vie, & la vieillesse qui revient sur

Assemblée
publique de
la S.^t Martin
1762.

les pas, se rencontrent pour l'ordinaire, & s'embrassent si étroitement, que d'un aïeul & d'un petit-fils, il est souvent assez difficile de distinguer lequel des deux gouverne l'autre. Ce défaut ne se trouva pas dans l'éducation de M. Falconet. L'esprit d'André conservoit sa force & sa verdeur; & dans le jeune Camille, la raison étoit prématurée. Vif & ardent, mais curieux & docile, les livres furent les jeux de son enfance : il se déroboit pour en lire; il les dévorait avec avidité; il en remplissoit son lit; il forma dès-lors avec eux cette liaison qui s'est constamment soutenue. On étoit surpris de trouver, au milieu de la gaieté & de l'aimable vivacité de l'enfance, le sérieux de l'étude & l'application de l'âge avancé.

La Nature même sembla s'y méprendre : elle lui fit payer d'avance le tribut qu'elle n'a coutume d'exiger qu'à la fin de la vie. Cet enfant qui devoit un jour être affranchi de la plupart des infirmités de la vieillesse, fut, à l'âge de sept ans, attaqué d'une foiblesse dans les genoux, qui l'empêchoit de marcher & même de se soutenir. Condamné à garder le lit, hors d'état de continuer ces larcins qu'il alloit faire dans la bibliothèque de son grand-père, réduit à la compagnie des enfans de son âge, qui n'étoient pas des livres, il pleuroit, il étoit inconsolable. Dans un régime rigoureux, cette privation étoit la seule qu'il ressentît. Son grand-père, après avoir épuisé tous les remèdes, eut recours aux eaux d'Aix en Savoie : elles lui devoient leur rétablissement. Ces eaux salutaires, depuis long-temps négligées, couloient en pure perte pour l'humanité, qui aime presque autant à se plaindre qu'à se guérir. Ce fut André Falconnet, qui sous les ordres & par la libéralité du duc Emmanuel, en fit réparer les fontaines presque ruinées, & rouvrit à la Savoie & aux contrées voisines ces sources de soulagement : elles ne furent pas ingrates; elles rendirent au petit-fils de leur réparateur la santé, la vigueur & les livres, après lesquels il soupiroit.

Attentif à cultiver les dispositions de son élève, le sage instituteur se persuada qu'elles croîtroient plus librement, &

qu'elles deviendroient plus fécondes par l'éducation publique, que dans l'ombre de son cabinet. Il envoya Camille à Paris, pour y puiser dans le sein de l'Université, avec les maximes qui achèvent le citoyen, les connoissances qui commencent l'homme de Lettres. Camille fit avec distinction ses Humanités dans le collège du Cardinal-le-Moyne. Ayant fini sa Rhétorique à quatorze ans, il fut rappelé à Lyon ; & après ses études de Philosophie, il fut envoyé à Montpellier, pour y faire son cours de Médecine. Le nom de ses pères y étoit en honneur, & reçut de ses talens un nouveau lustre. M. Chirac & M. Chicoineau, qui furent depuis successivement premiers Médecins du Roi, brilloient alors dans cette Université. L'un fut son Professeur, l'autre son compagnon d'étude ; & tous deux, charmés de la bonté de son cœur, autant que de la beauté de son esprit, se lièrent avec lui d'une étroite amitié. M. Falconet s'étoit distingué dans les écoles ; il avoit, par une application assidue, acquis la science de son art, il ne lui en manquoit que le titre. On s'attendoit à le voir paroître avec éclat dans les examens rigoureux que les candidats sont obligés de subir à Montpellier, lorsque son grand-père, dont la santé s'affoiblissoit, l'envoya prendre le bonnet dans l'Université d'Avignon, où les interstices sont plus courts & la marche plus rapide.

La ville de Lyon chérit ses citoyens : elle veut être assurée de la capacité de ceux à qui elle confie le soin de leur vie & de leur santé. Pour être admis dans le Collège des Médecins de Lyon, il ne suffit pas de rapporter d'une Université le bonnet de docteur ; il faut se soumettre à un nouvel examen, qui suppose une connoissance très-étendue des questions de Médecine ; il faut, dans deux séances différentes, en présence des Magistrats & du collège des Médecins, répondre sans préparation sur une matière qu'on tire au sort dans l'assemblée même, & la traiter à fond sans s'écarter du sujet. M. Falconet ne mérita que des éloges, dans une épreuve où l'on compteroit pour beaucoup de mériter des excuses. Il fut reçu avec un applaudissement général, comme le digne héritier du grand

savoir de ses pères, qui avoient été aggrégés au même Collège. Peu de temps après il eut la douleur de recueillir les derniers soupirs de cet aïeul, dont la tendresse éclairée avoit si heureusement secondé les avances de la Nature.

Dans une privation si sensible, l'étude seule pouvoit adoucir sa douleur; il s'y livra sans réserve. Les Langues, l'Histoire, tous les trésors des Belles-Lettres, les mystères les plus cachés de la Nature, les sciences les plus abstraites, venoient se réunir dans son esprit, sans se confondre. Personne n'aperçut mieux que lui ces rapports secrets qui lient ensemble toutes les connoissances; personne n'en fut mieux embrasser la vaste étendue, & son heureuse mémoire ne laissoit rien échapper.

Un grand Ministre venoit de mettre en mouvement dans la ville de Lyon, ces manufactures célèbres, dont les ouvrages vont au-delà des mers faire admirer l'industrie Francoise. M. Falconet, uniquement occupé des richesses de l'esprit, y établissoit un autre sorte de commerce, qui s'étend de la terre au ciel & qui embrasse tous les siècles. Le goût du savoir, qu'il avoit d'abord inspiré à un petit nombre d'annis, se communiqua bientôt à ses citoyens : chacun s'empressoit d'apporter chez lui le fruit de ses études en tout genre. On s'assembloit deux fois la semaine; & son cabinet fut le berceau de l'Académie de Lyon, qui subsiste encore avec honneur, & qui mérite d'être soutenue dans une ville si grande, si peuplée & si éloignée de la capitale.

Sa réputation attiroit chez lui les étrangers : on le mettoit au rang des choses rares & singulières qui faisoient l'ornement de la ville. On vit alors arriver à Lyon cette femme si célèbre sur la fin du dernier siècle, qui avoit entrepris d'accréditer un système de spiritualité, plus capable d'endormir que d'épurer la vertu. M.^{me} Guyon rechercha l'entretien de M. Falconet : étonnée de trouver dans la province un génie si cultivé, elle se proposa d'en faire un prosélyte. La dispute s'ouvrit, & peut-être un Médecin y étoit-il aussi propre qu'un Théologien. Les assauts furent vifs & fréquens; d'un côté une imagination embrasée & rapide, qui s'élançoit bien loin au-delà du vrai;

de l'autre le bon sens, la promptitude & la solidité dans les répliques : enfin l'Amazone fut vaincue, mais elle ne se rendit pas. M. Falconet la laissa marcher sur les nues, au milieu des vapeurs d'une dévotion hasardeuse; pour lui il se tint content de ramper sur la terre dans la compagnie des hommes, auxquels il travailloit à se rendre utile.

Quoiqu'une curiosité universelle lui fût embrasser tous les genres d'érudition, il donnoit une application particulière à la science de son art. Les besoins de ses compatriotes l'occupoient par préférence; il s'oubloit lui-même pour courir à leur secours, & ses succès dans la pratique le dédommageoient de la violence qu'il se faisoit pour s'arracher aux plaisirs de l'étude. Les malades ne cherchoient en lui qu'un médecin habile; ils y trouvoient encore un ami compatissant, empressé, généreux, qui partageoit leurs maux, qui sympathisoit avec toutes les conditions, qui, par l'enchantement de son entretien, savoit charmer la douleur avant que de la guérir. Une maladie épidémique fut une des premières & des plus éclatantes épreuves de son habileté & de son zèle : combattue par un Médecin aussi actif & infatigable que prudent & fécond en ressources, elle perdit bientôt sa malignité.

Aux yeux de Philostrate notre Académicien auroit été un second Apollonius; il auroit fait des miracles : il voyoit un étranger qui, en passant par Lyon, avoit été attaqué d'une fièvre violente; un matin il le trouva enséveli, & la garde lui raconta comment son malade avoit rendu les derniers soupirs à deux heures après minuit. Le Médecin se rappelant la suite de la maladie, & comparant ce qu'il voyoit avec ce qu'il avoit vu la veille au soir, jugea que c'étoit une de ces méprises trop souvent funestes; il le fait remettre dans son lit, &, par un remède spiritueux, il le rappelle à la vie : celui qu'on avoit compté au nombre des morts, recouvra bientôt la santé.

Noël Falconet, devenu célèbre entre les Médecins de Paris, souhaitoit ardemment d'attirer son fils auprès de lui; mais une épouse chérie, qui ne pouvoit se résoudre à quitter son pays

natal, des enfans dont l'éducation commençoit à occuper sa pensée, les services qu'il rendoit à ses citoyens, ses succès, les amis, sa bibliothèque, étoient autant de liens qui le retenoient : ce ne fut qu'après des instances réitérées qu'il consentit, en 1707, à faire un voyage à Paris.

Il y fut bientôt aussi connu que dans sa patrie : les Savans & les grands Seigneurs recherchoient également son commerce. A la plus vaste érudition s'allioit un caractère doux, poli, complaisant sans bassesse, qui savoit prendre toutes sortes de tons sans quitter celui de la bienséance. Les maisons illustres auxquelles son père étoit attaché, celles de Lorraine, de Bouillon, de Villeroy, de Pontchartrain, s'empressoient à l'envi de profiter de ses conseils. M. le Grand-écuyer lui assura la survivance de la charge de Médecin des grandes & petites écuries, dont il avoit pourvu le père ; M. le Chancelier le nomma Médecin de la Chancellerie ; M.^{me} la duchesse de Bouillon lui présenta un appât encore plus flatteur & plus conforme à son goût ; ce fut de l'admettre dans une société choisie, qu'elle avoit formée chez elle, & qui réunissoit le sang le plus illustre de la France avec la plus éclatante Littérature. M. Falconet y tint une place honorable ; l'étendue de ses connoissances, jointe aux faillies d'une imagination vive, mais tempérée par la modestie & par la douceur des mœurs, ne déparoit pas cette brillante assemblée. Il soutenoit en même temps la santé chancelante de M. le duc de Bouillon. M.^{le} de Bouillon, qui aimoit tendrement le Duc son père, & qui étoit elle-même d'une très-foible complexion, sentoit tout l'avantage de conserver un Médecin aussi propre à ménager la délicatesse de son tempérament, qu'à satisfaire celle de son esprit : elle l'honora de toute sa confiance pendant sa vie, & pour lui laisser après sa mort des marques sensibles de sa reconnoissance, elle lui assura une pension & lui légua sa bibliothèque, qu'un goût exquis avoit formée.

Tant de faveurs l'attachoient de plus en plus, malgré lui ; à la capitale. Lyon en fut alarmé : un physicien du premier ordre, nommé M. Villemot, curé d'une paroisse de Lyon, étoit lié avec M. Falconet de l'amitié la plus intime ; il lui avoit



procuré celle du P. Mallebranche, qui, trouvant dans le jeune Médecin un esprit capable des plus hautes spéculations, se plaisoit à l'entretenir. M. Villemot vint à Paris à dessein d'en retirer M. Falconet; c'étoit, en quelque sorte, le député de la patrie; mais lorsqu'il vit par ses yeux les obstacles qui s'opposoient au retour de son ami, il ne put s'empêcher de trahir ses propres desirs & ceux de ses compatriotes: il fut le premier à exhorter M. Falconet à se fixer à Paris. M. Villemot est l'auteur d'un ouvrage intitulé: *Nouveau système ou nouvelle explication du mouvement des Planètes*, que M. Falconet a traduit en latin, & qu'il a orné d'une courte mais judicieuse préface.

La société d'une sœur, qu'il chérissoit, acheva de vaincre la résolution qu'il avoit prise de retourner à Lyon; ce fut pour lui un charme plus fort que toutes les places & toute la considération dont il étoit honoré; sa sœur lui tint lieu de sa patrie toute entière: elle méritoit par sa tendresse l'affection de son frère; bientôt, par les qualités les plus aimables, elle partagea l'attachement de tous ses amis. Cette union, formée par la Nature & entretenue par une douce conformité d'humeur & de sentimens, a fait trouver à M. Falconet, dans son domestique, un calme délicieux pour l'étude, & des jours sereins jusque dans la dernière saison de sa vie. Il céda enfin à tant d'efforts réunis pour le retenir; mais, aussi exact dans ses procédés que modeste & ennemi des difficultés, il ne crut pas que la survivance de la charge de son père fût un titre qui le mît en droit d'exercer à Paris la Médecine, & il ne voulut pas abuser du privilège que sembloit lui donner sa réputation. Il aimoit la règle, il s'y soumit, sans soupçonner même qu'il méritât aucune distinction; il ne conserva que celle que lui donnoit la supériorité de son savoir. Le candidat parut un maître dans toutes les épreuves de capacité; &, depuis son entrée dans la Faculté jusqu'au moment qu'il est mort le plus ancien de réception, pendant l'espace de cinquante-trois années, il n'a cessé de faire honneur à ce corps célèbre. Il en a augmenté le lustre par sa science; il a travaillé à y maintenir la paix par sa prudence, n'entrant dans les contestations, presque inséparables

des nombreuses compagnies, que pour les calmer, & pour rapprocher les esprits qui paroissent les plus éloignés.

Ses thèses sont un extrait précieux d'une étude très-étendue; elles sont encore recherchées comme autant de chef-d'œuvres; on y trouve les principes les plus sûrs & les plus lumineux, revêtus d'une latinité pure, naturelle, élégante sans prétention, semblable en un mot à celle de Celse: ce n'est point un bizarre assortiment d'expressions poétiques avec une prose décousue & raboteuse, où l'on enclave à force des compartimens de Virgile & d'Horace, pour faire briller des gallicismes.

Il avoit un tact sûr pour apprécier la valeur de tant de remèdes & de Médecins étrangers, qui viennent tour-à-tour se produire sur le théâtre de la capitale; sans jalousie, sans prévention, il n'étoit guidé que par l'intérêt de l'humanité. Il avoit étudié la pratique dans les sources, persuadé que l'histoire de l'homme & de ses maladies ne consistant qu'en faits, tous les systèmes n'y peuvent rien changer; & que, pour se conduire dans la Médecine avec toute la certitude dont elle est susceptible, il n'est rien de mieux à faire que de recueillir avec soin tous les phénomènes; étude importante, dans laquelle il pensoit que les Anciens ont surpassé les modernes. Il s'étoit d'ailleurs fort appliqué à la connoissance des remèdes; c'est lui qui le premier a mis en usage à Paris le caryocostin, électuaire utile, qui depuis est entré dans le code de la Faculté: il a su tirer de l'ipécacuanha toutes les ressources qu'un grand Médecin peut s'en procurer, & il a employé cette racine, comme un excellent antidote, dans différentes éruptions & dans une sueur de sang.

L'envie, qui cherche à se dédommager des éloges que le mérite lui arrache, forcée d'admirer son érudition, a prétendu qu'il étoit moins praticien que savant; c'est aux enfans dont il a guéri les pères, à le défendre contre un préjugé qui n'a pas épargné Hippocrate & Boëhaave: la France même, je l'ose dire, ne pourroit adopter cette critique sans une extrême ingratitude. Pour ne point parler de plusieurs familles illustres qui lui doivent ce qu'elles ont de plus cher, combien de fois a-t-il

à-t-il servi l'État entier, en servant la Maison royale? Sur la fin du règne de Louis XIV il eut part, avec son père, à toutes les consultations qui furent faites pour prolonger la vie de ce grand Roi : il a contribué, par ses conseils, à dissiper nos alarmes dans l'enfance du Prince qui nous gouverne; &, lorsque les jours de ce Monarque chéri furent obscurcis dès leur aurore, par cette maladie meurtrière qui exige un redoutable tribut des Souverains ainsi que de leurs sujets, M. Falconet fut un des plus utiles instrumens dont la Providence se servit pour exaucer nos vœux. Ses soins ne furent pas moins heureux à écarter le danger qui menaçoit tout le royaume, dans la personne de notre auguste Reine. Nous n'oublierons jamais le péril auquel fut exposé M. le Dauphin il y a peu d'années, ni ce que nous devons au zèle & aux lumières de M. Falconet; âgé pour lors de plus de quatre-vingts ans, il se sentit rajeunir; son corps & son esprit retrouvèrent une nouvelle vigueur dans son amour pour un Prince si précieux à la France: il le veilla, il présida à toutes les consultations; & si c'est le glorieux privilège de la nation François de vivre & de respirer dans ses Rois, quel François ne doit pas chérir la mémoire de M. Falconet comme celle de son conservateur? M. le duc d'Orléans, Régent du royaume, ce juge si éclairé en tout genre de savoir, lui avoit donné une preuve éclatante de son estime, en le choisissant pour Médecin-consultant du Roi; mais on peut dire qu'il fut, tant qu'il vécut, celui du public, par le choix de ses confrères. Son cabinet leur fut toujours ouvert; il les aidait avec empressement de ses recherches, de ses conseils, de ses livres; leurs malades devenoient les siens: combien de citoyens lui sont, sans le savoir, redevables de la santé qu'ils ont recouvrée?

La plupart des grands Médecins ont eu du goût pour les Lettres, elles ont fait leur délassément dans les travaux de leur profession; l'école d'Hippocrate a fourni des noms fameux aux fastes de la Littérature: M. Falconet fut admis dans cette Académie en 1716. M. l'abbé Bignon fit violence à sa modestie pour l'engager à demander cet honneur; il s'en est contenté, &, malgré l'universalité de ses talens, il n'a jamais

cherché à joindre à ce titre que ceux que donne la vertu. Il n'a enrichi nos Mémoires que d'un petit nombre de Dissertations; mais elles sont curieuses, intéressantes, & supposent une longue suite d'études. Nous avons encore de lui une belle Préface, à la tête du dernier ouvrage de M. de Fontenelle sur le système Cartésien : ce sont deux vieillards aguerris & encore pleins de vigueur, qui s'enfermant dans les tourbillons de Descartes, comme dans une place assiégée, la défendent avec courage & intelligence contre les assauts d'une jeunesse impétueuse. En fait de Science & de Littérature, ainsi que dans la pratique de la Médecine, M. Falconet travailloit à seconder les autres plus qu'à paroître lui-même; il préféroit l'utilité de la société à sa gloire personnelle. Que de lumières n'avons-nous pas puisées dans son intarissable érudition! nulle matière, quelque détournée, quelque épineuse qu'elle fût, n'étoit pour lui nouvelle ni embarrassée; il en indiquoit les sources, il en possédoit l'analyse, & par cette vue supérieure qui embrasse les objets les plus éloignés, il présentait de nouveaux aspects qui avoient échappé à tous les tractateurs. On alloit consulter ses livres; il en tenoit lieu lui-même, & l'on ne pouvoit décider laquelle étoit plus richement meublée de sa bibliothèque ou de sa mémoire : l'une & l'autre étoient également ouvertes à ses amis, & pour avoir ce titre, il suffisoit d'être homme de Lettres.

De toutes les bibliothèques particulières, celle de M. le maréchal d'Estrées a été la seule qu'on pût mettre en parallèle avec la sienne; quarante-cinq mille volumes forment un assortiment des matières les plus rares & les plus curieuses : les Belles-Lettres, l'Histoire naturelle, la Médecine y sont plus complètes que dans aucun autre recueil. Plongé dans cet océan de Littérature, il en connoissoit parfaitement toutes les parties; sa mémoire en étoit le catalogue le plus sûr, & jamais on ne le vit embarrassé à démêler un ouvrage dans la foule de tant d'autres : les livres avoient enchanté sa jeunesse; il ne cessa, pendant toute sa vie, de les rassembler de toutes les contrées de l'Europe; ils ont reçu ses derniers soupirs. Mais, quelque amour qu'il eût pour eux, il aimoit encore plus les hommes.

Loïn d'être avare de ses trésors, son plus grand plaisir étoit de les répandre; il prêtoit ses livres avec plus d'empressement qu'on ne les demandoit, sans être rebuté de l'abus que bien des gens avoient fait de sa facilité; n'en pas emprunter, ce n'étoit guère moins le déobliger que de ne les pas rendre; c'est un reproche qu'il a fait plusieurs fois à quelques-uns de ses amis. Mais ce qui fait sensiblement connoître que dans cette riche collection il envisageoit principalement le bien de ses citoyens, c'est que dès 1742 il supplia Sa Majesté de permettre que tous les livres de sa bibliothèque, qui ne se trouvoient pas dans la bibliothèque royale, y fussent transportés après sa mort; & par cette disposition si noble, si magnifique, plus de onze mille volumes vont entrer dans ce vaste dépôt des connoissances humaines: donation immortelle, comparable à ces grands ouvrages dont l'utilité se prolonge dans la dernière postérité, & qui élève M. Falconet au rang de ces hommes rares & bienfaisans que Virgile place dans l'Élysée.

Une multitude prodigieuse d'extraits, d'indications, d'anecdotes, de critiques savantes, qui sont le fruit de ses lectures & de ses réflexions, pourroit, comme une semence féconde, fertiliser quantité d'ouvrages: ce recueil, composé de plus de cinquante mille cartes, est divisée en vingt-quatre classes, dont chacune se subdivise en plusieurs branches: c'est un précieux répertoire d'excellens matériaux, c'est une sorte d'opération par laquelle il a, pour ainsi dire, décomposé sa bibliothèque, en réduisant ses livres à leurs premiers élémens.

Pendant que cette érudition si profonde, si universelle, lui concilioit l'estime de tous les Savans de l'Europe, les qualités de son cœur le faisoient aimer; bon citoyen, bon ami, parent tendre & généreux, les actions les plus louables ne lui coûtoient aucun effort, elles couloient d'une heureuse nature. Les biens & les maux de l'État devenoient les siens: pénétré de respect & d'amour pour son Prince, il ressentoit vivement tout ce qui intéressoit sa Personne sacrée. Ses amis trouvoient dans son zèle, dans ses lumières, dans sa fortune, quelque médiocre qu'elle fût, toutes les ressources de l'humanité; il aimoit à les

rassembler : ses conversations étoient gaies, instructives sans cesser d'être amusantes, pleines de sel, d'enjouement, de franchise. Détaché de tout esprit de domination, il faisoit valoir les réflexions des autres plus que les siennes propres, abandonnant sans regret ses sentimens, dès qu'ils lui paroissent moins conformes à la vérité. Il étoit jaloux du plaisir d'obliger secrètement, & ce secret est toujours le plus fidèlement gardé; il est peu d'ames capables de trahir la modestie de leur bienfaiteur : cependant, malgré les précautions, on sait que plusieurs jeunes gens, dénués des secours de la fortune, & dont les talens avoient besoin d'aide pour éclore, ont rencontré en lui une générosité paternelle. Il avoit eu quatre enfans, qui sont morts long-temps avant lui, après avoir reçu de ses soins la meilleure éducation : sa tendresse leur a substitué ses neveux, auxquels il a tenu lieu de père.

Sa santé s'étoit toujours soutenue dans sa vigueur; ce ne fut que deux ans avant sa mort qu'il commença à sentir quelque décadence; cependant son esprit ne perdit rien de son ressort, on ne vit aucun dépérissement dans son imagination ni dans sa mémoire; & vers ce temps-là le public admira encore, dans une de nos assemblées, l'étendue de ses recherches, ainsi que la vivacité de sa prononciation & la force de sa voix. On ne s'aperçut de son affoiblissement que parce qu'il devint plus sédentaire, & qu'il se rendit plus rarement dans une société chérie qui faisoit ses délices, & dont il étoit lui-même un des principaux ornemens. Il étoit destiné à mourir martyr de l'érudition; le 29 janvier de cette année, la visite d'un Savant étranger ayant rassemblé chez lui plusieurs amis, il oublia les accidens auxquels il étoit sujet depuis quelque temps, pour donner carrière à son activité naturelle; il parla beaucoup, il s'agita, il mit en mouvement une partie de sa bibliothèque, il fit admirer son grand savoir, sa présence d'esprit, la fidélité de sa mémoire dans un âge si avancé. Mais la nuit suivante lui fit payer bien cher les applaudissemens qu'il avoit reçus de cette savante compagnie; les douleurs augmentèrent, & terminèrent enfin sa glorieuse carrière le 8.^e février, après dix jours de maladie.



La longueur de la vie est un privilège de sa famille; André, son aïeul, mourut âgé de soixante-dix-neuf ans; la femme de cet André en vécut quatre-vingt-dix-neuf: Noël, son père, a vu sa quatre-vingt-neuvième année; notre Académicien a presque achevé sa quatre-vingt-onzième. Nous souhaitons encore de plus longs jours à sa respectable sœur, qui lui a rendu la vie si douce & si tranquille: c'est à ses tendres attentions que nous sommes redevables d'un grand nombre d'années de son frère, qui fut aussi le nôtre par une mutuelle affection. Il emporte avec lui nos regrets, mais son nom ne cessera de vivre en honneur tant que subsistera cette Académie, dont la destinée semble être liée à celle des Lettres.





ÉLOGE

DE M. RACINE.

Assemblée
publique
de Pâques
1763.

LOUIS RACINE, second fils de Jean Racine & de Catherine de Romanet, fille d'un Trésorier de France du Bureau des Finances d'Amiens, naquit le deuxième de novembre 1692. Les chef-d'œuvres de son père sont pour lui autant de titres de la plus haute noblesse, qui soit connue dans l'empire des Lettres. Il a fait plus que ne font d'ordinaire les enfans des Héros; il n'a pas démenti sa noble origine. L'Euripide de la France s'étoit dérobé au Théâtre dans cet âge de maturité, dans lequel une heureuse nature perfectionnée par l'étude & par la réflexion, fait enfanter les miracles de l'art. Fatigué de ces applaudissemens qui retentissent jusqu'au fond de l'ame, mais qui n'y produisent qu'une courte yvresse, il y avoit renoncé pour s'élever aux objets immortels. Les livres saints faisoient toute son étude, la morale Chrétienne toutes ses règles, la bonne conscience toute sa joie; & si le feu de cette belle poésie, dont il avoit été embrasé, se rallumoit dans ses veines, ce n'étoit plus que pour lui inspirer des chants sublimes en l'honneur de la Religion. Son fils a suivi cet exemple: mêmes sentimens, mêmes études, mêmes vertus. Il étoit né avec une forte inclination pour le Théâtre; Britannicus, Mithridate, Iphigénie, Phèdre l'y appelloient & lui présentoient des couronnes; il sut résister à des attraits si puissans; il se refusa au plaisir d'entrer dans une illustre carrière, d'où son modèle s'étoit hâté de sortir: & l'on peut dire que la vie de Louis Racine a été toute entière une continuation des dernières années de son père.

Il le perdit lorsqu'il ne le connoissoit encore que sous le nom de son père; il avoit cependant déjà reçu de lui les premières semences de vertu. M. Racine, jusqu'au dernier

N ^o 2.					LETTRES PERSES ANCIENNES ET MODERNES.										N ^o 1.
Georgien	Georgien	Armenien	Armenien	Zend	Pers	Pehlvi	Zend	Persan	Pehlvi	Zend					
Naturel	Renversé	Naturel	Renversé												
g th	o	u	u	u	ه	ن ن د د و *	19	H	ا	ا					1 A, E
															2 B
															3 T
															4 Dj
															5 Kh
															6 D
															7 R
															8 Z
															9 S
															10 Sch
															11 Gh
															12 Ph, F
															13 K, C
															14 G ^{dur}
															L
															15 M
															16 Hm
															17 N
															18 V

N^o 4. CHIFFRES PEHLVIS.

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
س	س	س	س	س	س	س	س	س	س
س	س	س	س	س	س	س	س	س	س
س	س	س	س	س	س	س	س	س	س
س	س	س	س	س	س	س	س	س	س
س	س	س	س	س	س	س	س	س	س
س	س	س	س	س	س	س	س	س	س
س	س	س	س	س	س	س	س	س	س
س	س	س	س	س	س	س	س	س	س
س	س	س	س	س	س	س	س	س	س

N^o 3.

س	س	س	س	س	س	س	س	س	س
س	س	س	س	س	س	س	س	س	س
س	س	س	س	س	س	س	س	س	س
س	س	س	س	س	س	س	س	س	س
س	س	س	س	س	س	س	س	س	س
س	س	س	س	س	س	س	س	س	س
س	س	س	س	س	س	س	س	س	س
س	س	س	س	س	س	س	س	س	س
س	س	س	س	س	س	س	س	س	س
س	س	س	س	س	س	س	س	س	س



soupir, s'étoit fait un devoir de lui former le cœur; & lorsqu'atteint d'une maladie mortelle, il attendoit avec soumission aux decrets de la Providence, le moment qui devoit le séparer d'une famille chérie, ce fils âgé de six ans, assis auprès de son lit, lui lisoit des livres de dévotion proportionnés à la portée d'un âge si tendre, & qui en instruisant le jeune enfant, nourrissoient l'humble piété de l'auteur d'Athalie. Ce bon père lui avoit assuré une excellente éducation, en le recommandant à M. Rollin, alors Principal du collège de Beauvais. Sa mère le mit de bonne heure entre les mains de cet habile Maître, qui par ses écrits est devenu celui de toute la jeunesse Françoisse. Il eut encore l'avantage de recevoir les instructions & de voir de près les exemples de M. Mésenguy, un des plus vertueux & des plus savans ecclésiastiques du royaume. Ce fut sous des yeux si éclairés que M. Racine fit ses études, & qu'il se fortifia dans les principes de la sagesse & du goût. Il faisoit des vers, mais il falloit se cacher de sa mère : restée veuve d'un des plus grands poètes de la France, avec un bien très-médiocre, elle n'étoit pas prévenue en faveur de la poésie : elle redoutoit les Muses comme des Sirènes, qui n'étoient environnées que de naufrages. Boileau lui-même, par une sorte de trahison, le détournoit de leur commerce : *Depuis que le monde est monde, lui disoit-il, on n'a point vu de grand Poète fils d'un grand Poète ; & d'ailleurs vous devez savoir mieux que personne à quelle fortune cette gloire peut conduire.* Ces remontrances furent inutiles ; il falloit qu'un aiglon prît l'essor, & que le fils de Racine fît des vers.

Au sortir du collège, il étudia en Droit & se fit recevoir Avocat : mais ne se sentant aucun goût pour cette profession, il prit l'habit ecclésiastique & se retira chez les PP. de l'Oratoire de Notre-Dame des Vertus. Pendant les trois ans de séjour qu'il fit dans cette Maison, il composa le poème de la Grâce, par lequel, débutant comme son père avoit fini, il consacroit les prémices de son génie, & s'engageoit au service de la Religion. Ce n'étoit pas la voie la plus courte, ni la plus aisée pour réussir au Parnasse, & cette entreprise hardie supposoit plus d'amour

360 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
de la vérité, que de passion pour une réputation frivole. Quel
essai pour un poète de son âge, d'abandonner les ruisseaux &
l'émail des prairies, pour franchir un sentier étroit, escarpé,
presque inaccessible & environné de ténèbres, où il falloit
marcher avec précaution entre deux abymes. Il y marcha d'un
pas ferme, à la lueur du flambeau de la Foi; il sema de fleurs
ces précipices. L'austère Théologie s'embellit entre ses mains,
& prit les brillantes couleurs de la poésie, sans rien perdre de
sa sévère majesté.

La lecture de ce poème qu'il ne put refuser à différentes
personnes, l'ayant introduit dans le monde, il perdit le goût
de la retraite & quitta l'habit ecclésiastique. M. le Chancelier
d'Aguesseau étoit alors retiré à Fresne; il avoit chéri le père,
il fit venir le fils auprès de lui. L'exil du Magistrat fut pour
le Poète une source de délices: il trouva dans un seul homme
tout ce qu'il auroit cherché à la Cour, où les jeunes
Poètes volent avec toute l'ardeur de leurs desirs. Il jouissoit
en paix de ces plaisirs purs que lui procuroient la sagesse, le
discernement délicat, l'esprit universel, l'imagination riche &
féconde du Maître de ce lieu enchanté. Il admiroit le doux
éclat que répand sur la vertu une disgrâce, qui n'exclut que
les embarras & les inquiétudes de la vie, semblable à une de
ces belles nuits si fraîches & si lumineuses, qui succèdent à
un des jours brûlans de l'été. Lorsque M. d'Aguesseau fut
rappelé, ils quittèrent tous deux en soupirant cette agréable
retraite, qui avoit été pour le Magistrat un séjour de repos
& d'étude, & pour le Poète une école de science & de vertu.

La connoissance des langues savantes & de la belle Anti-
quité, ouvroit à M. Racine l'entrée de cette Académie. Il
avoit encore un autre titre, qui, tout honorable qu'il étoit,
n'auroit pas suffi s'il eût été seul. Son père avoit vu naître
l'Académie des Belles-Lettres; il fut un de ses premiers
Membres; il partagea ses premiers travaux. Le fils fut reçu
le 8 d'août 1719, & ce fut en considération de son père,
autant que pour son mérite personnel, que sa place lui fut
conservée, dans la longue absence à laquelle il fut obligé par
l'état

l'état de ses affaires. Voici par quelles circonstances il se trouva contre son gré entraîné aux emplois de Finance.

M. de Valincour aimoit tendrement notre Académicien ; il engagea les amis qu'il avoit dans l'Académie Françoisé, à donner leur voie à M. Racine pour une place qui vaquoit alors. L'ancien évêque de Fréjus, depuis Cardinal de Fleury, informé des démarches du jeune Poète, traversa son élection. Il le fit venir & l'assura que c'étoit par amitié pour lui qu'il s'opposoit à ses desirs ; qu'il vouloit l'arracher à des occupations stériles, pour lui en procurer de plus utiles & de plus capables de relever sa fortune. En effet M. Racine étoit presque sans bien ; le système avoit réduit à la moitié le peu que son père avoit laissé à sept enfans, & le modique revenu dont jouissoit leur mère. Cette raison déterminâ de sages amis à lui conseiller d'accepter le parti que lui proposoit l'ancien évêque de Fréjus, qui, se déclarant son protecteur, entreprit de faire de lui un Directeur des Fermes. Il fallut obéir & partir pour la province en 1722, avec l'espérance que son Mécène, devenu si puissant, le retireroit bien-tôt d'un emploi très-contraire à son goût ; dans lequel il ne portoit que la probité la plus scrupuleuse, l'assiduité, l'humanité, le désintéressement ; qualités sans effort, & qui par des efforts hardis ou par une ingénieuse souplesse, ne savent jamais s'ouvrir des routes inconnues, & s'élancer hors de la sphère étroite qui les renferme.

Revêtu du titre d'Inspecteur général des Fermes du Roi en Provence, il se rendit à Marseille, où sa réputation s'étoit déjà répandue. Le goût des Belles-Lettres est commun dans cette grande ville, & le commerce de l'esprit n'y est pas moins animé que celui des richesses du Levant. Sur cette côte de la Méditerranée les Dames ont beaucoup d'agrémens, de vivacité, de facilité de langage. Elles attendoient avec une extrême impatience le fils du grand Racine, grand Poète lui-même. Dès le lendemain de son arrivée elles se rendirent en bon nombre dans une maison où il devoit passer la soirée. Elles se préparoient à une conversation vive, enjouée, étincelante d'esprit ; elles ne désespéroient pas même d'entendre

362 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
quelque beau morceau de poésie. Par malheur pour elles M. Racine étoit distrait, accoutumé à s'entretenir lui-même, souvent seul au milieu d'une nombreuse compagnie, pendant deux heures de visite il ne répondit jamais que *oui* & *non*, prenant même quelquefois l'un pour l'autre. Tout le cercle fut déconcerté; on doutoit que ce fût lui. De ce moment sa réputation tomba dans toute la province; on le regarda comme un homme ordinaire, & il ne s'en aperçut pas.

Voilà donc l'élève de Clio comptant, calculant, vérifiant des registres, dressant des rôles, enveloppé d'arrêts, de mémoires, de procès-verbaux, entre lesquels se perdoient souvent son Homère & son Virgile; passant successivement de Marseille à Salins, de Salins à Moulins, de Moulins à Lyon, de Lyon à Soissons. Pendant son séjour dans cette dernière ville, où il demeura quinze ans, il fut reçu à la Table de Marbre Maître particulier des Eaux & Forêts du duché de Valois, dans l'apanage de M. le duc d'Orléans.

Des occupations si étrangères aux Lettres n'étouffoient pas en lui l'amour de l'étude; il payoit son tribut à notre Académie, par les Mémoires qu'il y venoit lire presque tous les ans; & ce fut pendant l'exercice de ces divers emplois qu'il composa son poëme de la Religion, ses Épitres sur l'homme & sur l'ame des bêtes, ses Odes, ses Réflexions sur la poésie, & les Mémoires de la vie de son père, dont il fit imprimer les lettres, ainsi que celles de Boileau. Entre ces différens écrits, son poëme de la Religion mérite sans doute le premier rang; ouvrage immortel, où la poésie se soutient par une force divine, sans emprunter les charmes du mensonge; où la vérité, revêtue de sa propre parure, brille aux yeux sans les éblouir, enlève notre raison sans l'endormir par des songes enchanteurs. Dieu, notre ame, la révélation, le Rédempteur, les mystères, la morale Chrétienne, de quel vol le Poëte s'élève à la hauteur de tant d'objets sublimes! comment toujours le même, & toujours nouveau dans sa course continue & variée sans cesse, il nous promène de merveille en merveille! Quelle vivacité, quelle vérité dans les peintures! quelle entente

dans le choix & l'enchaînement des preuves, dont la lumière réfléchit de l'une sur l'autre ! quel art dans le coloris ! c'est le pinceau de Virgile & d'Homère ; ou pour parler plus juste, c'est la flamme qui embrasa Moïse, David & les Prophètes. Ce feu divin croissant toujours, le Poète saisi d'enthousiasme dans les derniers vers de son poème, nous transporte à la fin des temps ; il nous montre les débris de l'univers qui s'écroule, les portes de l'Éternité qui s'ouvrent avec un bruit effrayant, & qui découvrent à notre vue les supplices des méchans & les récompenses des justes. Entre les beautés dont ce poème est rempli, il a encore ce rare mérite, que le Poète uniquement fixé sur son sujet, n'en détourne jamais les yeux pour se regarder lui-même, ni pour observer son lecteur : tous les ornemens naissent du fonds de la matière. Il n'attendoit de couronnes que des mains de la Religion ; il étoit pénétré de cette maxime, par laquelle il termine le discours qui précède sa traduction du Paradis perdu, *qu'un Poète qui chante la Religion dans la vue d'être récompensé par les hommes, a mal choisi son sujet.*

M. Racine contribua aussi par ses avis & par une sage critique, à l'édition des Lettres de Rousseau ; il estimoit ce grand Poète, il consultoit ses lumières ; il gémissoit de ses malheurs. Sans s'ériger en juge d'une cause si souvent débattue, son cœur, ami des hommes, se plaisoit à les trouver innocens ; ami de la vertu il l'embrassoit où elle se monroit, & ne cherchoit pas à la chicaner par des soupçons.

Tel étoit l'usage que M. Racine faisoit de son loisir, sans rien dérober des soins qu'il devoit à ses emplois. C'est ainsi que dans une sorte d'exil, il entretenoit son ancien commerce avec les Lettres, & l'on pourroit bien lui appliquer ces paroles qu'Horace adresse au Directeur des Fermes d'Agrippa :

Cum tu inter scabiem tantam & contagia lucri,

Nil parvum sapias & adhuc sublimia cures.

Aussi les Académies l'appeloient-elles de toutes parts ; il fut associé à celles de Lyon, de Marseille, d'Angers & de Toulouse.

Commis de Finance pendant vingt-quatre ans , jamais Financier puisqu'il n'eut jamais le moindre intérêt dans aucune affaire de Finance; s'il se trouva enfin en état de se retirer d'un emploi où son protecteur l'avoit laissé , il en fut uniquement redevable à son mariage. Il avoit épousé à Lyon en 1728, M.^{lle} Marie Presse, fille de M. Presse, Secrétaire du Roi. Cette alliance fut heureuse, plus encore par la conformité de vertu & par la parfaite union des deux époux, que par la fortune de l'épouse, qui mit ensuite M. Racine dans une situation plus commode.

Rendu à sa patrie & à l'Académie des Belles-Lettres, qu'il ne perdit jamais de vue, il se renferma tout entier dans ses occupations chéries. Il donna en 1752, trois volumes, dont les deux premiers contiennent des remarques sur les Tragédies de son père; il examine chaque pièce; il en développe le plan, les caractères, la conduite, les beautés générales & celles de détail; il s'en permet même la critique, & se portant pour héritier des droits de l'auteur, il censure ce que son père auroit lui-même censuré, s'il eût daigné revoir ses ouvrages. Le troisième volume est un Traité de la Poésie dramatique ancienne & moderne.

Il forma ensuite une entreprise plus difficile; c'étoit de rendre en François le Paradis perdu de Milton. Ce poëme avoit déjà dans notre langue une traduction admirée, dont M. Racine reconnoissoit l'élégance; mais il avoit entendu, dit-il, plusieurs Anglois se plaindre de ce que le traducteur s'écartoit quelquefois de l'original, & avoit jeté des ornemens en quelques endroits, où ils auroient préféré la simplicité de Milton. Rolli, traducteur Italien, avoit porté le même jugement. M. Racine admiroit Milton; il le plaçoit au troisième rang entre les Poëtes épiques, au-dessous d'Homère & de Virgile. Après avoir fait une étude particulière de la langue Angloise, il entreprit d'en donner une nouvelle traduction, qu'il crut plus conforme à l'original. Il y ajouta des notes, la vie de l'auteur & deux discours, l'un sur l'ouvrage même, l'autre sur le poëme épique en général. Il traduisit aussi les remarques

d'Adiffon. Il ne m'appartient pas de mettre en balance le mérite des deux traductions : Milton est grand dans toutes les deux ; mais dans M. Racine c'est une grandeur plus sombre & plus sauvage. Le poète Anglois y conserve toute la fierté Britannique , sans aucune complaisance pour les oreilles Françoises.

Ce fut là le dernier fruit de ses veilles : peu de temps après l'édition de cet ouvrage, un accident funeste éteignit son ardeur pour l'étude, & versa sur ses jours un poison mortel. Il perdit ce qui lui étoit plus cher que la vie ; il perdit un fils unique, qu'il avoit élevé avec le soin le plus tendre. Ce fils étoit le reste précieux d'un nom si cher aux Lettres : il avoit été nourri dans leur sein ; il promettoit d'en être l'honneur. Son caractère doux, honnête, plein d'une aimable simplicité, retraçoit celui de son père & de son aïeul , & lui avoit dès sa jeunesse procuré un grand nombre d'amis. Étant en Espagne pour quelques affaires , il eut le malheur de se trouver à Cadix dans le temps de cet horrible tremblement de terre , qui abîma Lisbonne & consterna toute l'Europe. Comme il passoit en chaise de poste le long du rivage , pour se rendre à la fête d'un mariage auquel il étoit invité , la mer se gonflant tout-à-coup , & s'élançant avec fureur bien au-delà de ses bornes naturelles , l'entraîna & l'engloutit dans ses eaux ; & ce même flot ensevelit toutes les joies & toutes les espérances de son père. M. Racine plongé dans la plus amère douleur , put à peine survivre à cette affreuse nouvelle. Il abandonna ses études ; il vendit sa bibliothèque , & un recueil d'estampes qu'il avoit pris plaisir à rassembler ; il ne conserva que les livres saints, & ceux qui pouvoient entretenir en lui le goût de l'autre vie, après laquelle il soupiroit. Détaché de tous les amusemens, il n'eut pas besoin de renoncer aux spectacles ; il s'en étoit interdit l'entrée dès que son poëme de la Religion fut achevé. La conversation de quelques amis , les assemblées de notre Académie, un petit jardin qu'il avoit loué dans le faubourg Saint-Denys, où il alloit tous les jours dans la belle saison cultiver des fleurs & des plantes ; c'étoient-là tous ses plaisirs. Il s'occupoit dans

sa retraite à retoucher ses deux poëmes, dont il vient de paroître une édition nouvelle depuis sa mort, & à composer quelques ouvrages de piété qui n'ont pas encore été donnés au public.

Deux ans avant sa mort, il ressentit quelques atteintes d'apoplexie, & dès-lors il ne songea plus qu'à se préparer à bien mourir. Il parloit de sa mort prochaine comme d'un voyage, non pas avec cette indifférence aveugle qui s'honore du nom de Philosophie, mais avec une résignation Chrétienne. Il fut frappé du coup mortel sans être surpris, & termina sa vie dans les sentimens de la plus sincère piété, le 29 janvier de cette année.

Il avoit eu un frère aîné, qui étoit mort long-temps avant lui sans avoir été marié. Ce frère dans sa jeunesse avoit suivi en Hollande M. de Bonnac notre ambassadeur, dont il étoit aimé, & dont il mérita toute la confiance. Peu de temps après son retour, il se défit de la charge de Gentilhomme ordinaire qu'il avoit possédée après son père, & se retira de la Cour pour se livrer entièrement à l'étude des Belles-Lettres. Il étoit homme de goût, de beaucoup d'esprit, & très-savant dans l'Antiquité : mais il s'est contenté de s'instruire lui-même sans rien mettre au jour.

Notre Académicien eut aussi trois sœurs, dont deux sont mortes filles ; la troisième s'est mariée & a laissé des enfans ; il laisse deux filles mariées, l'une avec M. de Neuville de Saint-Hery, la seconde avec M. Hariague.

Si la poésie a procuré de la gloire à M. Racine, on peut dire aussi que ses mœurs ont fait honneur à la poésie. Des défauts qu'on reproche aux Poëtes, il n'eut que le plus léger de tous, la distraction : hardi & quelquefois singulier dans ses opinions sur les matières purement indifférentes, il souffroit aisément la contradiction ; mais il ne se rendoit qu'à l'évidence, qu'il croyoit rarement rencontrer. Dans la dispute, la douceur du caractère faisoit en lui l'effet de la politesse. Aussi vrai dans sa conduite que simple dans le procédé, il ne connut ni le déguisement ni l'affectation ; sincèrement modeste, jamais il

ne parloit de ses ouvrages : il avouoit plus volontiers ce qu'il ignoroit, qu'il ne disoit ce qu'il savoit. Sans malice, sans jalousie, il ne voyoit guère que les bonnes qualités des hommes; il aimoit à dire du bien & à en faire, soulageant les malheureux, autant que lui permettoit sa fortune. Bon mari, bon père, ami tendre & officieux, citoyen zélé, il pensoit que les talens de l'esprit ne sont que l'ornement de l'humanité, & que c'est dans le cœur que réside tout ce que l'homme a de réalité & de confiance.





ÉLOGE DE M. DE BOUGAINVILLE.

Assemblée
publique de
la S.^t Martin
1763.

JEAN-PIERRE DE BOUGAINVILLE naquit à Paris, le 1.^{er} de décembre 1722, de Pierre-Yves de Bougainville & de Marie-Françoise Darboulin: son père, distingué entre les Notaires de cette ville, fut élu Échevin le 20 août 1741, & remplit avec honneur les fonctions de cette place, dans laquelle il fut continué au-delà du terme ordinaire, jusqu'au 16 août 1744. Il a eu l'avantage de recueillir les fruits de la bonne éducation qu'il avoit donnée à sa famille, ayant vécu jusqu'en 1757. Sa femme, dont la vivacité d'esprit égaloit la vertu, n'a pu jouir d'une satisfaction si flatteuse; enlevée à ses enfans par une mort prématurée, à peine a-t-elle vu germer les premières semences des talens qu'elle savoit faire éclore. Une tante paternelle a tenu lieu de mère aux quatre enfans de sa belle-sœur; attachée par une tendresse inaltérable à celui que nous regrettons, elle mérite notre reconnoissance, pour nous avoir conservé pendant plusieurs années un confrère qui nous étoit cher: elle a long-temps disputé par des soins assidus, contre les attaques d'une cruelle maladie, une vie précieuse à la Littérature & toujours prête à s'échapper. Notre Académicien étoit l'aîné de sa famille; son second frère, aussi passionné pour les Lettres, mais retenu dans l'étude de son père, où il se regardoit comme captif, mourut à l'âge de vingt-un ans: sa sœur a épousé M. de Baraudin, ancien capitaine de Dragons, lieutenant de roi des ville & château de Loches & Beaulieu. Le troisième frère est connu par ses succès en Mathématiques, & par ses emplois militaires; un traité de Géométrie transcendante, imprimé dès 1752, en deux volumes in-4^o, lui a procuré l'honneur d'être admis dans la Société royale de Londres: cet ouvrage a pour titre, *Traité du calcul intégral, pour servir de suite à l'analyse* des

des Infinimens petits de M. le marquis de l'Hôpital. Ayant pris le parti des armes, il s'est signalé en Canada; une blessure qu'il a reçue, étant Maréchal-des-logis de l'armée de M. de Montcalm, lui a mérité la croix de Saint-Louis: il est maintenant colonel d'Infanterie, &, dans le mois d'août dernier, il est parti de Saint-Malo avec deux frégates, par ordre de la Cour, pour un voyage dont nous ignorons l'objet & le terme.

Celui dont je fais l'éloge étoit né avec les dispositions les plus heureuses; une pénétration vive, une imagination féconde étoient accompagnées d'un sentiment fin & délicat, qui, d'un coup-d'œil aussi sûr que rapide, découvroit dans chaque sujet les beautés qui s'y trouvoient renfermées. Dans tous les objets de ses études, il aimoit à prendre l'essor pour en considérer toute l'étendue; & quoiqu'il s'élevât si haut au-dessus de sa matière, rien n'échappoit à sa vue, il en apercevoit les nuances les plus légères. Lumineux, abondant, facile, il savoit éclaircir les sujets les plus obscurs, enrichir les plus stériles, défricher un champ hérissé d'épines pour y semer des fleurs. Passionné pour la gloire, il méditoit toujours quelque ouvrage plus important que celui dont il étoit actuellement occupé. Que n'auroit pas produit sa plume, si une maladie importune & jalouse de ses succès, ne l'eût fréquemment fait tomber de ses mains! un asthme opiniâtre, dont il fut attaqué dès sa première jeunesse, l'arrêtoit sans cesse au milieu de sa course. Sa vie n'a été qu'une alternative de convalescence & de rechutes: toujours voisin de la mort, ne respirant que par intervalles, on peut dire que dans un si petit nombre d'années, il n'en a pas vécu la moitié. Cette maladie a cependant épargné les ressorts de son esprit; il prétendoit même lui avoir obligation d'un service qui ne fait guère que des ingrats, elle le sauva des écarts de la jeunesse; semblable à ces insectes qui blessent les fruits, & qui, en même temps qu'ils en altèrent la substance, en accélèrent la maturité.

M. de Bougainville montra d'abord, dans son enfance, une vivacité qui sembloit le rendre incapable de toute application; un maître intelligent, au lieu d'étouffer par la contrainte cette

flamme pétillante, en laissa évaporer le superflu; il lâcha la bride à son élève & lui donna toute liberté, excepté celle d'étudier avec ses camarades. Au bout de quelques jours, cette activité frivole étant épuisée, le jeune enfant produisit la première réflexion qu'il eût faite de sa vie; il se tint outragé d'être exclus du travail commun, il demanda avec larmes la grâce d'y être admis, & dès ce premier pas il s'élança dans la carrière des Lettres avec tant d'ardeur, qu'il devança toujours de bien loin tous ses concurrens. Ses études, qu'il fit au collège de Beauvais, furent couronnées des succès les plus éclatans; je l'ai vu à la fin de la Rhétorique, dans un exercice public, rendre compte des leçons qu'il avoit reçues d'un habile maître, nourries de ses propres réflexions: l'étendue de ses connoissances, la fécondité de son esprit, la facilité & les grâces de son expression annonçoient dès-lors qu'il étoit né pour tenir un rang honorable dans la république des Lettres.

Les étrangers qui aspiroient au droit de citoyen de Rome, avoient coutume de s'attacher à quelque Romain accrédité, qui leur procuroit ce privilège, plus précieux alors que les diadèmes: M. de Bougainville, au sortir de ses études, se fit connoître à M. l'abbé de Rothelin, qui sentit aussitôt son mérite & résolut d'en faire usage. L'édition de l'Anti-Lucrèce faisoit l'unique passion de cet illustre Abbé; il regarda l'acquisition de M. de Bougainville comme une conquête, il l'admit aux conférences où l'on travailloit à perfectionner ce fameux ouvrage: là, auditeur modeste, le jeune homme laissoit souvent échapper des traits qui le déceloient; l'esprit de l'auteur étoit passé dans ses veines, ou plutôt il avoit reçu de la Nature les mêmes talens qui avoient brillé dans le cardinal de Polignac; même vivacité de pinceau, même abondance d'images, même élégance. L'abbé de Rothelin le crut propre à reproduire cet ouvrage en notre langue: ce poëme ayant été pensé en françois, il s'agissoit, pour le traduire, de retracer la forme primitive sous laquelle les idées s'étoient présentées à l'esprit de l'auteur, avant qu'il les rendît en latin; c'étoit, en quelque sorte, retrouver l'original du poëme. Les premiers essais de la traduction furent

approuvés de tous ceux qui les virent, excepté d'un censeur sévère & sans ménagement, que M. de Bougainville ne pouvoit satisfaire qu'après avoir vingt fois recommencé un ouvrage : ce censeur c'étoit lui-même; aussi scrupuleux sur la justesse des pensées que délicat sur le choix des expressions, il travailloit long-temps pour donner à ses écrits cet air naturel qui cache le travail; il effaçoit, il corrigeoit sans cesse, & cette pénible composition étoit l'effet de la facilité de son génie; il en faut beaucoup pour se rendre si difficile à soi-même: la complaisance d'auteur ne naissoit en lui qu'au moment que son ouvrage devenoit public. Après s'être long-temps chicané sur les divers morceaux de sa traduction, lorsqu'elle fut entièrement achevée il la jeta au feu & la recommença de nouveau. Elle parut enfin, en 1749, précédée d'une ample & magnifique préface. Le traducteur y expose avec netteté & y combat avec force les divers systèmes des matérialistes; il développe l'esprit & le plan du poëme, & son imagination inépuisable prête de nouvelles beautés à un sujet que l'auteur sembloit avoir épuisé.

Dans ces assemblées savantes, où la critique éprouvoit toutes les pensées & pesoit tous les vers de l'Anti-Lucrèce, M. Fréret, alors Secrétaire de l'Académie, connut M. de Bougainville; il le jugea propre à faire honneur à un corps où la douceur des mœurs n'est pas moins recherchée que le savoir; il se l'attacha par les liens de l'amitié la plus tendre, & , comme s'il eût prévu que ce jeune homme devoit être son successeur & l'éditeur de ses ouvrages, il lui traça ces routes escarpées qui conduisent au sommet de l'érudition. Il l'excita à se mettre sur les rangs pour obtenir une place dans cette Compagnie; M. de Bougainville, accoutumé dès ses premières études à réussir dans la concurrence, & trop généreux pour rechercher d'autre recommandation que celle qu'il pouvoit tirer de lui-même, composa pour le prix de l'Académie: son *Mémoire, plein de recherches profondes, sur les sacerdotés de la Grèce attachés à certaines familles*, formoit déjà un juste volume, lorsqu'une violente attaque de sa maladie habituelle vint lui arracher la couronne, en le mettant hors d'état d'achever son

372 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
ouvrage. Il fut, l'année suivante, dédommagé de ce contre-temps :
sa Dissertation *sur les engagemens réciproques des métropoles & des colonies Grecques* mérita le prix, & M. l'abbé Fourmont étant mort en 1746, l'Académie s'empressa de nommer M. de Bougainville, quoiqu'il ne fût âgé que de vingt-trois ans. Elle eut bientôt sujet de se féliciter de ce choix ; dès cette année il donna deux Mémoires, l'un *sur les ministres des Dieux de la ville d'Athènes*, l'autre *sur les voyages de Pythéas de Marseille*, qu'il suivit dans les mers du nord jusqu'au soixante-sixième degré de latitude. En 1748 il nous entretint *des mystères d'Eleusis* ; il se contenta d'en éclaircir l'origine & d'en faire connoître les ministres, sans entreprendre de percer ces voiles impénétrables que la superstition antique oppose encore à notre curiosité. Toutes ces Dissertations, remplies d'une érudition exquise, conduites avec méthode, embellies de toutes les grâces du style, réunirent les suffrages de l'Académie ; chacune d'elles lui eût mérité la place que la première lui avoit procurée.

M. Fréret mourut en 1749 ; ce fut pour l'Académie une perte irréparable : il sembloit être le dépositaire des archives de toutes les nations & de tous les siècles. Sa mort, pleurée de la Littérature universelle, ne fit verser à personne autant de larmes qu'à M. de Bougainville ; il perdoit un ami plein de zèle, le flambeau de ses études, le trésor de ses recherches, un guide sûr dans les sentiers de l'antiquité. La place de Secrétaire fut pour lui, en quelque sorte, l'héritage paternel ; l'Académie le présenta au Roi par ses suffrages, & le Roi voulut bien satisfaire les desirs de l'Académie. M. Fréret n'avoit jamais interrompu ses travaux, jamais la vie d'un Savant ne fut plus remplie ; mais il laissoit un grand vide dans les volumes où notre Compagnie communique au public le fruit de ses études. Ce laborieux Littérateur ne pouvoit se résoudre à un travail secondaire ; toujours occupé de ses propres discussions, plus capable d'enrichir nos Mémoires que de les rassembler, il couroit à son but sans se détourner pour suivre la course d'autrui ; il aimoit mieux découvrir, combattre, conquérir, que de faire l'histoire des combats & des conquêtes des autres. Il manquoit

huit années à nos Mémoires; M. de Bougainville se chargea d'acquitter les dettes de son prédécesseur, sans cesser de payer lui-même son tribut personnel. M. de Foncemagne, animé par son zèle pour la Compagnie & par son amitié pour le Secrétaire, a bien voulu le soulager dans un si pénible travail; il est l'auteur de l'Histoire & le rédacteur des Mémoires du XVI.^e & du XVII.^e volume: ceux qui suivent, jusqu'au XXV.^e, sont dûs aux soins de M. de Bougainville, si l'on en excepte le XXII.^e, qui contient la Table des Matières renfermées dans les dix volumes précédens.

Les Éloges des Académiciens, que la mort nous a ravis pendant le cours de son secrétariat, font une portion précieuse de ces volumes; avec quelle profusion a-t-il répandu les fleurs sur leurs tombeaux! avec quelle intelligence a-t-il composé les couronnes qui convenoient à leurs têtes! Ces Éloges sont au nombre de neuf; ce sont autant de portraits brillans par le coloris, où les traits caractéristiques qui varient les ressemblances & qui distinguent les visages d'une même famille, sont exprimés avec finesse & avec vérité: malgré cette diversité, par-tout l'auteur se peint lui-même; par-tout on retrouve les grâces de son esprit, les sentimens nobles & vertueux de son cœur. Un peintre si ingénieux auroit bien mérité que son portrait fût aujourd'hui exécuté par une main aussi habile que la sienne.

Les occupations du Secrétariat, jointes aux fréquens accès de sa maladie, sembloient le dispenser de nos travaux ordinaires; mais son ardeur croissoit en même proportion que les devoirs ou les obstacles. Son activité naturelle multiplioit ses momens, & lui tenoit lieu de santé. Il tâcha de concilier, par un système ingénieux, les récits opposés d'Hérodote & de Ctésias sur la monarchie des Mèdes. La comparaison d'Alexandre & de Tahmas-Kouli-Khan, donnée séparément au public, n'est apparemment qu'un jeu d'esprit; on dit qu'il s'y trouve encore un jeu de style, & que dans toute la suite de ce long parallèle, il ne se rencontre aucun concours de voyelles entre deux mots consécutifs; en sorte que sa prose, captive dans des

374 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
entraves volontaires, se feroit, sans aucun besoin, assujettie à
cette loi de la versification :

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,

Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

On peut dire à la louange de cet ouvrage, qu'on ne s'aperçoit pas de la contrainte que l'écrivain s'est, dit-on, imposée. Dans une composition si minutieuse, tous les efforts de l'auteur sont en pure perte pour le lecteur. Je rappellerai plus volontiers le combat généreux que M. de Bougainville a livré à Plutarque, pour défendre l'honneur de Statira femme de Darius, & prisonnière d'Alexandre.

Mais de tous ses Mémoires, il n'en est aucun qu'il ait travaillé avec plus de soin & de complaisance, que les deux dissertations, dans lesquelles il suit & calcule la route d'Hannon, chef d'une flotte Carthaginoise, envoyée pour reconnoître les côtes occidentales de l'Afrique. L'original de ce voyage, échappé à l'injure des temps, & qui n'est qu'un extrait abrégé, ou peut-être même la traduction Grecque d'une inscription Punique, placée dans un temple de Carthage, a piqué dans tous les siècles la curiosité des Savans. Strabon, Athénée, & d'après eux Dodwel, Cellarius, la Martinière, rejettent cette relation comme fabuleuse ; ce n'est à leur avis qu'un conte inventé par quelque Grec Sicilien, qui vouloit faire sa cour aux Carthaginois. Pomponius-Méla, Plin & Arrien, admettent la réalité de cette entreprise, & ce sentiment a prévalu. Les auteurs modernes qui l'ont embrassé, ne s'accordent ni sur l'époque, ni sur le terme de cette expédition. Florian d'Ocampo & Isaac Vossius ont tous deux excédé ; l'un dans l'étendue qu'il donne à ce voyage, il fait faire à Hannon le tour entier de l'Afrique ; l'autre dans l'antiquité qu'il lui attribue, il fait remonter cette navigation jusqu'au temps d'Hercule & de Persée. Par une rencontre singulière, il est arrivé que trois Savans de nos jours, sans concert, sans aucune communication entr'eux, travailloient en même temps à l'éclaircissement de ce point obscur de l'ancienne Géographie ; comme si c'eût été une

comète, dont trois observateurs, placés en diverses contrées, eussent calculé les mouvemens. Aucun d'eux ne s'est rencontré avec les deux autres dans le résultat de ses conjectures; & chacun d'eux a su appuyer son sentiment par des preuves vraisemblables. M. de Bréquigny, retiré alors dans une de ses terres en basse Normandie, où il se livroit sans distraction à l'étude de l'Antiquité, suivoit la flotte d'Hannon, & retraçoit le journal de sa route. Il en fixoit le terme aux montagnes de Sierra-Liona sur la côte de Guinée, & l'époque vers le commencement du v.^e siècle avant J. C. lorsque les Carthaginois, maîtres de la Méditerranée, prescrivoient aux Romains les bornes au-delà desquelles ils ne devoient pas se montrer sur la mer. Dom Pedro Rodriguez Campomanès à Madrid; datoit cette expédition de cent années plus tard, il la croyoit entreprise dans le temps des guerres des Carthaginois en Sicile, contre le premier Denys; il conduisoit Hannon jusqu'à l'île de Saint-Thomas. Ces deux ouvrages furent envoyés à l'Académie dans le temps même que M. de Bougainville venoit de lui communiquer ses conjectures sur le même sujet; il fixoit le terme du voyage entre les deux points déterminés par les deux autres Savans; Hannon s'étant avancé selon lui jusqu'à l'île des Gorilles, au septième degré de latitude septentrionale, & au vingt-troisième de longitude; mais il remontoit plus haut pour la date de l'entreprise. Le seul caractère chronologique de cette célèbre expédition, ne consiste que dans ces expressions vagues & générales de Pline, *Punicis rebus florentissimis*. Pour en tirer une date précise, M. de Bougainville ne suit pas la route la plus courte; mais il prend la plus belle & la plus conforme à son génie, qui aimoit à développer ses richesses; il recherche le principe constitutif de la puissance de Carthage, & il le trouve dans le commerce. Il trace l'histoire de cette fameuse République, & montre que jamais elle ne fut plus florissante que dans le vi.^e siècle avant J. C. A l'exemple de l'Amiral Carthaginois, qui s'arrête de temps en temps dans sa route pour fonder des colonies, l'historien suspend quelquefois son récit par des digressions utiles & curieuses; & lorsqu'il a ramené

son héros à Carthage, au lieu de se reposer avec lui, écrivain fécond & infatigable, il fait encore une excursion fort étendue sur le commerce maritime des anciens, & sur leurs voyages de longs cours.

Ces ouvrages si élégans & si polis n'étoient pas l'occupation principale de M. de Bougainville : la mémoire de M. Fréret lui étoit plus chère que sa propre réputation ; il donnoit la plus grande partie de ses soins à faire revivre les écrits, que la mort de ce savant Académicien avoit dérobés au public. Malheur aux gens de Lettres qui laissent après eux des ouvrages imparfaits, ou qu'ils ont eux-mêmes réprouvés ! ils courent un grand risque d'être après leur mort livrés en proie à des éditeurs aveugles ou intéressés, qui viendront fouiller dans leurs tombeaux, remuer leurs cendres & arracher à leurs mânes des essais informes, que les auteurs avoient cru ensevelir avec eux. M. Fréret fut plus heureux ; il avoit légué ses papiers à M. de Bougainville, dont il connoissoit le jugement sûr & la constante amitié. Héritier de l'esprit, ainsi que des écrits du testateur, le légataire a su discerner ce que l'auteur auroit rejeté, ce qu'il auroit adopté. C'est à M. de Bougainville que nous devons tant de Dissertations posthumes de M. Fréret ; c'est par son organe que cet illustre Académicien a parlé dans nos Mémoires plusieurs années encore après sa mort. Que de travail & de connoissance n'a-t-il pas fallu, pour rallier tant de feuilles éparées & fugitives, pour les mettre en ordre, remplir les lacunes, vérifier les dates, les calculs, les passages souvent cités de mémoire ; étendre des vues qui n'étoient qu'indiquées, corriger & polir le style qui se sentoît de la négligence d'un premier essai ; en un mot pour donner à des ébauches le fini d'un ouvrage conduit à sa perfection.

Le morceau, le plus considérable en ce genre, est sans contredit le fameux Traité intitulé : *Observations sur la chronologie de Newton*, M. de Bougainville, après avoir rassemblé les membres de ce grand corps, a mis à la tête une préface, où se réunissent toutes les parties, qui peuvent annoncer avantageusement un important ouvrage. La chaleur de l'amitié, animée

animée encore par la vivacité de l'auteur, y étincelle de toutes parts. On y sent les efforts d'un élève ardent & ingénieux, qui, entreprenant de construire l'entrée d'un grand édifice, bâti par son maître, s'embrase des plus nobles idées, au risque de forcer sa manière; & emporté par une sorte d'ivresse, charge les ornemens du frontispice. Le traité de M. Fréret, rempli de discussions profondes sur l'ancienne chronologie de la Grèce, demandoit que la certitude des monumens, qui servoient de fondement à son système, fût solidement établie; c'est ce qui a fait naître à M. de Bougainville l'idée de son dernier Mémoire, qu'il a donné sous le titre de *Vues générales sur les antiquités Grecques du premier âge, & sur les premiers historiens de la nation Grecque, considérés par rapport à la chronologie*. Cette dissertation peut être regardée comme un supplément aux observations de M. Fréret.

Nous n'avons encore montré M. de Bougainville, que du côté qui le rendoit propre aux travaux de notre Académie; il possédoit plus de talens qu'il n'en faisoit paroître. Son goût pour la poésie se décèle souvent, jusque dans le style modeste des Dissertations; c'est un feu caché sous les cendres de l'Antiquité, & qui se réveille toutes les fois qu'il y tombe quelque matière propre à l'enflammer. Il fit des vers; à l'âge de vingt-cinq ans il composa une tragédie, qu'il eut la force d'achever & le courage de supprimer, dans le dessein de la conduire un jour à la perfection dont il avoit conçu l'idée: le sujet est la mort de Philippe père d'Alexandre. Ce Prince aussi grand guerrier que son fils, & plus profond politique, fut la victime d'une intrigue sanguinaire. Rempli des étonnans projets que son fils exécuta, il se préparoit à renverser le trône des Perses, lorsque la vengeance d'un courtisan outragé lui arracha, avec la vie, la gloire qu'il alloit acquérir. Je ne parlerai point du poëme; peut-être paroîtra-t-il un jour, & je n'ai garde de prévenir le jugement du public, qui se fait un jeu de casser les sentences prononcées dans les tribunaux subalternes: je me contenterai de donner un essai du style, & je choisirai un

378 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
morceau, dont les idées sont familières à tous les gens de
Lettres : ils y trouveront une exacte peinture de l'état où la
Grèce étoit alors.

Démarate Corinthien, retiré à la cour de Philippe, voulant
lui inspirer des alarmes sur le danger qui menaçoit la Macé-
doine, pendant qu'il seroit occupé à conquérir la Perse,
Philippe exprime ainsi les motifs qui le rassurent :

*Je crains peu contre nous la Grèce mutinée ;
De ses plus fiers guerriers la fleur est moissonnée ;
Le reste obéissant marche sous mes drapeaux :
Que peut-elle sans chefs, sans soldats, sans vaisseaux ?
De sa fidélité sa foiblesse est le gage.
Les Grecs de leurs aïeux n'ont plus que le langage ;
Ivres de leurs talens, par le luxe amollis,
En cherchant à briller ils se sont avilis.
Leurs arts sont dans l'éclat, leur vertu s'est flétrie ;
La liberté, l'honneur, l'amour de la patrie
Ne sont plus que des noms vainement répétés,
Souvent par l'intérêt, par la fraude empruntés.
Trop jaloux pour s'unir, arrogans, mercenaires,
On les voit tour-à-tour, craintifs & téméraires,
D'un revers abattus, s'enfler pour un succès :
Peuple ingrat, qui me hait & m'aime par accès ;
Qui moins grand qu'indocile, & plus fougueux que brave,
Ne sait pas être libre, & frémit d'être esclave.*

Démarate jaloux de l'honneur de sa patrie, est blessé de ce
portrait humiliant, il répond :

*C'est trop nous dégrader, Seigneur, & nos aïeux
Reconnoïtroient encor des enfans dignes d'eux ;
Démophilène respire, & le sang des Proclides*

Aux vœux de Sparte encor promet des Léonides :
 Thèbes, Corinthe, Argos enfin ont des soldats.
 Sage dans ses conseils, héros dans les combats,
 Phocion, rassemblant les débris de nos ligues,
 Pourroit à vos succès opposer quelques dignes :
 La guerre a ses retours, il est d'heureux efforts

Philippe l'interrompt en ces termes :

Corinthe en mon pouvoir a remis tous ses forts ;
 Ce lien des deux mers me répond de la Grèce :
 Rétabli dans ses droits par ma main vengeresse,
 De vos Amphictyons l'auguste tribunal
 M'a d'une voix commune élu son général.
 Que dans ses murs déserts Sparte, en vain menaçante,
 Élève sourdement une voix impuissante ;
 Qu'à l'abri de ses loix, sa foible liberté
 Du rang qu'elle a perdu console sa fierté,
 Qu'importe à ma grandeur ! J'estime Démosthène,
 C'est mon rival, c'est l'ame & le héros d'Athènes ;
 De ses cris généreux l'éloquente fureur
 A souvent de son peuple enflammé la valeur :
 Mais Eschine & Cléon, de ce peuple volage
 Savent, quand je le veux, lui ravir le suffrage ;
 Son zèle combattu par leur talent vénal,
 D'un parti glorieux donne en vain le signal.
 L'injuste Athénien, terrible en ses caprices,
 Fait du malheur un crime & punit les services,
 Exile le grand homme & se livre au flatteur ;
 Toujours mû par transport, de fougue & de lenteur,
 De foiblesse & d'orgueil assemblage bizarre ,
 Bbb ij

*Il calcule une guerre en commerçant avaré,
 S'en arroge le fruit, en dédaigne les soins;
 Et prodigue aux plaisirs ce qu'il doit aux besoins.
 Argos n'eut qu'un instant: Thèbe a passé comme elle;
 Vengeur, appui des siens, leur père & leur modèle,
 Épaminondas seul fit le sort des Thébains;
 Les Dieux avoient remis leur balance en ses mains:
 Héros & citoyen, ce mortel intrépide
 Fut pour Thèbe Solon, Thémistocle, Aristide;
 Plus grand que ses exploits, heureux & modéré,
 Il fut vainqueur de Sparte, & de Sparte admiré.
 J'envierois son trépas; le ciel l'avoit fait naître
 Pour sauver sa patrie & me servir de maître:
 J'appris à son école, à celle des revers,
 L'art de dompter les Grecs, & par eux l'Univers.*

On voit, par cette esquisse, que la richesse des rimes ne gêne en rien la pensée, & que la tragédie respire & marche avec autant de liberté que de force & de grandeur.

En 1754, M. de Bougainville obtint, dans l'Académie Françoisé, une place qu'il avoit passionnément désirée; il étoit déjà de celle de Cortone. Les honneurs littéraires faisoient l'unique objet de son ambition; il fut Censeur-royal, Garde de la salle des antiques du Louvre, &, vers la fin de sa vie, il fut honoré du titre de Secrétaire ordinaire de M. le duc d'Orléans.

Il étoit vertueux autant par principes que par un heureux penchant, ami sincère, ardent à obliger, incapable de ruse & d'artifice, aimant l'honneur, mais aussi empressé d'en procurer aux autres qu'à lui-même; il fut chéri de tous ceux qui ne refusèrent pas de le connoître.

Au mois d'avril de cette année les attaques de son asthme

devinrent plus vives, plus longues & plus fréquentes; l'éclat que ses talens avoient répandu sur ses jours, leur brillante mais fugitive, si souvent obscurcie par les nuages de sa maladie, alloit enfin s'éteindre; il le sentit, & la religion, à laquelle il avoit toujours été fidèle, s'empara de toutes ses pensées; il envisagea d'un ceil ferme, mais avec une humble résignation, la mort, dont il avoit tant de fois senti les approches. Par un prompt sacrifice il se détacha de tout ce qui pouvoit le distraire de la vue de l'autre vie; ce fut dans ce dessein qu'il quitta cette ville, pour aller rendre les derniers soupirs entre les bras d'une sœur dont la piété, plus encore que la tendresse, lui préparoit les plus solides consolations. Muni de tous les secours spirituels il mourut à Loches, le 22 de juin, dans sa quarante-unième année.



M É M O I R E S
D E L I T T É R A T U R E ,
T I R É S D E S R E G I S T R E S
D E L ' A C A D É M I E R O Y A L E
D E S I N S C R I P T I O N S
E T B E L L E S - L E T T R E S ,
D E P U I S L ' A N N É E M . D C C L X I ,
J U S Q U E S E T C O M P R I S M . D C C L X I I I .



MÉMOIRES



M É M O I R E S D E L I T T É R A T U R E ,

*Tirés des Registres de l'Académie Royale des Inscriptions
& Belles - Lettres.*

~~~~~

## M É M O I R E S U R L A C H R O N O L O G I E D E S R O I S D E J U D A E T D ' I S R A Ë L .

Par M. GIBERT.



N ne trouve nulle part plus de détails chronologiques que dans les livres qui nous ont conservé l'histoire des rois de Juda & d'Israël; l'auteur sacré y a marqué, avec la plus grande exactitude, non-seulement l'âge où ces Rois ont commencé à régner & la durée de leurs règnes, mais encore l'année où  
Tome XXXI.

Lû à l'Académie au  
mois de Fév.  
1763.

. A

les règnes des uns ont commencé dans les règnes des autres : il ne s'est pas contenté, par exemple, de dire qu'Abiam avoit régné trois ans, il ajoute de plus qu'il a commencé de régner en la dix-huitième année de Jéroboam, roi d'Israël, & ainsi de tous.

Mais ce qui auroit dû répandre le plus grand jour sur l'histoire de ces Rois, & en fixer invariablement l'arrangement, semble n'avoir servi jusqu'à présent qu'à y jeter plus d'obscurité & plus d'incertitude ; aucun Chronologiste n'a encore trouvé une manière de disposer les années de leurs règnes dans laquelle la comparaison qu'en fait l'auteur sacré se trouvât juste, & il n'y en a point dont le calcul ne fasse tomber le commencement de chaque règne tantôt un an plus tôt, tantôt un an plus tard qu'il n'est porté dans cette comparaison.

Aussi les uns, sans y avoir aucun égard, se sont contentés de mettre bout à bout les durées des règnes, & d'en faire une somme qu'ils ont donnée pour la durée de l'intervalle qu'ils avoient à déterminer ; mais comme les deux listes, je veux dire celle des rois de Juda & celle des rois d'Israël, donnoient des résultats différens, ils s'en sont pris aux associations & aux interrègnes, qu'ils ont réglés & placés comme ils ont voulu, & comme il convenoit à l'excès ou au défaut qui les embarrassoit.

Les autres, plus scrupuleux, ont bien entrepris de suivre toute la comparaison, mais arrêtés ici par une année de plus, & là par une année de moins, ils ont cru sauver l'une, en disant qu'elle étoit prise pour la fin de l'année qui la précédoit, & l'autre, en disant qu'elle étoit prise pour le commencement de celle qui la suivoit : je suppose, par exemple, que suivant leur calcul le règne d'un roi de Juda ait commencé en la troisième année d'un roi d'Israël, & que ce soit la quatrième qui soit marquée dans l'Écriture, ils se sauvent ou croient se sauver en disant que c'étoit la troisième finissante ; si, selon leurs calculs, ce règne commence dans la cinquième, ils disent que c'est la cinquième commençante ; quelquefois même une faute de copiste supposée dans le texte de l'Écriture, tranche le nœud qui les arrête : ces solutions ne satisfont pas même ceux qui



les adoptent; c'est ce qui a fait dire à Isaac Vossius, que rien n'est plus difficile à expliquer que la comparaison des règnes des rois de Juda & d'Israël, & que personne n'a encore pu la donner exactement: *comparatio regum Judæ & Israël diffi-  
cillima, nec satis à quoquam demonstrata.*

Des Vignoles, savant Ministre de la Religion prétendue réformée, est le premier qui ait donné la véritable solution de plusieurs des difficultés de cette comparaison, par l'application suivie qu'il a faite d'une règle que les Juifs nous avoient indiquée dans les recueils de leurs traditions, & que la plupart même des Critiques & des Chronologistes avoient connue & approuvée, sans en avoir pour cela fait tout l'usage qu'ils pouvoient. Cette règle est qu'en quelque temps de l'année qu'un règne ait commencé ou fini, on attribue toujours à sa durée l'année entière dans laquelle il a commencé ou fini; cette règle est distinctement proposée dans le *Seder olam rabba*, ou grande Chronique des Juifs: *Hinc discimus ubi dies unus mensis effluxit, mensem numerari pro integro: item ubi mensis unus iniiit annum, annum illum censi integrum & completum; nam pars mensis pro integro & completo mense æstimatur, & anni pars pro toto anno.* Buxtorf le fils, l'expose ainsi dans sa Synagogue: *Annis regum ille est à quo numerare & supputare incipiebant annos regni regum suorum in contractibus chirographis & publicis omnibus instrumentis & diplomatibus quæ ad annos & menses regis regnantis componebantur, adeò ut quamvis uno tantum mense, unâ hebdomadâ, uno die ante Martium, in regem electus & confirmatus fuerit, mensis, hebdomas, dies ille pro integro anno reputata fuerint & secundum regni sui annum Martio denuo inchoaverint.* C'est à quoi revient aussi ce que Samuel Petit assure, que c'est une règle des Juifs, qu'un jour à la fin de l'année est compté pour un an. Enfin le P. Pétau, dont l'autorité dans ces matières est d'un grand poids, après avoir parlé en général de cette coutume, ajoute, *est enim illud magistrorum in Talmudicis commentariis celebre decretum, annos regum Judaïcorum, undecumque tandem inciderint, à Nisan incipere ab eoque procedere..... tum illud, anni partem pro anno integro usurpari.*

*Version de Ge-  
nebrard, c. 4,  
p. 32.*

*C. 12, p. 282.*

*Eclog. Chronol.  
l. XII, p. 47.*



Il doit paroître bien étonnant, sans doute, après cela que ce savant homme, comme l'a remarqué des Vignoles, n'ait pas fait attention à cet usage une seule fois dans la combinaison des règnes des rois de Juda & d'Israël.

Mais quelque avantage que des Vignoles ait tiré de l'application de cette règle, il lui est resté encore bien des difficultés à résoudre, dont il ne sort pas plus heureusement que les autres; je ne crois pas, en effet, qu'on puisse s'accommoder des fautes de copistes qu'il admet dans les nombres, pour peu qu'ils l'embarraissent, sans y être fondé par aucune différence de leçon, ni dans les originaux ni dans les anciennes versions: quoi qu'il en dise, pour se mettre à son aise, il traite le texte de l'Écriture sainte avec moins de ménagement qu'un Critique sage & éclairé ne traiteroit le texte d'un ouvrage profane, & j'ai vu avec peine un écrivain aussi habile & aussi judicieux, se livrer à cette malheureuse facilité de supposer des fautes & de les corriger, dont des Commentateurs téméraires & ignorans ne se sont que trop souvent servis pour couvrir le défaut & les bornes de leurs lumières.

Il se présente, pour lever la plupart de ces difficultés, une seconde règle, aussi-bien fondée que la première & encore plus négligée; cette règle est que les années des rois de Juda se doivent compter du mois de *tisri* (octobre), & les années des rois d'Israël de celui de *nisan* (mars).

Pour justifier cette règle, je remarque d'abord qu'il est hors de doute, en général, que les Juifs ont employé deux sortes d'années, l'une qui se comptoit du mois de *tisri*, ou de l'équinoxe d'automne, l'autre qui commençoit au mois de *nisan*, ou à l'équinoxe du printemps: il est même certain qu'ils ont fait usage de l'une & de l'autre dans les dates historiques de leurs livres, témoins ceux des Machabées; car je crois qu'il est démontré, & les plus habiles Chronologistes l'ont reconnu, que le premier de ces livres compte l'ère des Grecs du mois de *tisri* & le second du mois de *nisan*.

Il n'est pas difficile, après cela, de prouver que les années employées dans le calcul des règnes des rois de Juda, n'ont pas

la même époque que celles qui sont employées dans le calcul des rois d'Israël, & voici comment : Roboam & Jéroboam commencèrent à régner à peu de jours l'un de l'autre, car Jéroboam fut établi Roi dans l'assemblée générale que Roboam avoit convoquée à Sichem pour son couronnement : on fait que Roboam, dans cette assemblée, indisposa la plus grande partie de la Nation, par la dureté avec laquelle il répondit à la requête qu'on lui présenta pour la diminution des impôts ; que Jéroboam profitant de ce mécontentement, se mit à la tête de dix Tribus, qui le reconnurent pour leur roi, & se séparèrent de la maison de David : il est donc certain qu'il commença de régner presque en même temps que Roboam, c'est-à-dire quelques jours seulement après que Roboam eut succédé à son père ; cependant lorsque Roboam mourut, en la dix-septième année de son règne, la dix-huitième de Jéroboam couroit déjà ; il faut donc que les années civiles par lesquelles on compte le règne de Jéroboam, aient leur commencement avant celles par lesquelles on compte le règne de Roboam. Cet argument est sans réplique, à moins de dire, comme des Vignoles, qu'on a compté le règne de Jéroboam d'un an avant qu'il fût établi roi, parce qu'on le fait remonter au temps de sa révolte contre Salomon ; mais c'est ce qui n'a aucune apparence, puisqu'on ne voit pas que sous Salomon il ait pris le titre de roi, & qu'il est certain qu'après sa mort, au contraire, il reconnut d'abord Roboam ; d'ailleurs on ignore le temps de sa révolte, & ce n'est que par supposition que des Vignoles la fixe à un an auparavant : Il n'y a donc d'autre ressource solide, que celle de reconnoître que l'époque des années par lesquelles on a compté le règne de Jéroboam est antérieure à l'époque des années par lesquelles on a compté le règne de Roboam, & il ne s'agit que de savoir quelles sont précisément ces époques : je mets celle des années des rois de Juda au mois de *tisri*, & celle des années des rois d'Israël au mois de *nisan* ; & la première raison qui m'y ait déterminé est que *tisri* est encore aujourd'hui l'époque des années civiles des Juifs, comme au contraire *nisan* est encore aujourd'hui l'époque des années civiles des Samaritains, qui

rapportent leur origine aux dix Tribus, & qu'on croit communément tenir d'elles la plupart de leurs usages.

Une seconde raison m'a confirmé dans mon opinion, c'est que dans toutes les dates des règnes où le récit historique porte quelque indice de la saison, je rencontre précisément dans mon calcul la saison dont l'indice est donné; c'est ce qu'on remarquera, entre autres, sur le règne de Nadab, sur ceux d'Éa & de Zambri, sur celui d'Achab, sur ceux de Joram & d'Ochosias: car pour tous ces Princes, qui ont été tués dans le cours de quelque expédition militaire, & quelques-uns même à l'ouverture d'une campagne, mon calcul fait tomber leur mort entre le mois de *nisan* & de *tisri*, c'est-à-dire dans le printemps ou l'été.

Des deux usages des Juifs, dont nous avons tiré les deux règles qu'on vient de voir, il ne peut résulter, dans les dates qui lient ensemble les règnes des rois de Juda & d'Israël, que des différences d'un an ou d'un an & demi au plus; ainsi il ne faut pas s'attendre d'y trouver la solution des difficultés qui naissent de différences plus grandes, ou de celles qui naissent de deux diverses dates réellement assignées à un même règne.

Une double date donnée à un même règne vient communément d'une association, dont on distingue le temps d'avec celui où un Prince a régné seul: elle peut venir quelquefois d'un événement signalé, qui a fait comme un renouvellement de règne, & qui lui a donné une seconde époque; & il suffit, comme je crois, pour admettre l'un ou l'autre, que les deux dates soient réelles, bien distinctes & bien caractérisées, parce que l'usage de ces associations & de ces secondes époques étant commun, il n'est guère possible d'attribuer à une autre cause deux dates différentes, qui supposent nécessairement deux commencemens, dès qu'on n'y peut pas soupçonner de faute.

Sur ces principes, je trouve qu'il y a eu dans les quarante-deux règnes des rois Juifs, c'est-à-dire tant de ceux de Juda que de ceux d'Israël, six associations, savoir cinq dans ceux de Juda & une seulement dans ceux d'Israël.

Les cinq associations des rois de Juda sont 1.<sup>o</sup> une de



Josaphat avec Asa son père, de quatre à cinq ans; 2.<sup>o</sup> une de Joram avec Josaphat, de cinq à six ans; 3.<sup>o</sup> une d'Azarias avec Amasias, de douze ans; 4.<sup>o</sup> une d'un an, d'Ochosias avec Joram son père; 5.<sup>o</sup> enfin une d'Achas avec Joatham, d'environ deux ans.

L'association de Josaphat avec Asa, résulte de ce que dans un endroit le commencement de son règne est rapporté à la onzième année d'Amri, qui en régna douze, & dans un autre à la quatrième année d'Achab, fils & successeur d'Amri: il n'y a point de doute sur la leçon de l'une ni de l'autre de ces dates, & comme la onzième d'Amri tombe incontestablement cinq ans avant la mort d'Asa, il est bien clair que Josaphat ne peut avoir régné en cette année que ce n'ait été conjointement avec son père.

La seconde association est celle de Joram avec Josaphat, elle est fondée de même sur deux commencemens assignés à son règne; il est dit (*au ch. 1.<sup>er</sup> du IV.<sup>e</sup> liv. des Rois*) que Joram, roi d'Israël, commença de régner l'an deux de Joram, roi de Juda; & (*au chap. 8*) que Joram, roi de Juda, commença de régner en la cinquième année de Joram, roi d'Israël: il est manifeste, sans doute, qu'un seul & même commencement du règne de Joram, roi de Juda, ne peut avoir précédé & suivi celui de Joram, roi d'Israël, qu'il en faut par conséquent distinguer deux, l'un antérieur & l'autre postérieur à ce règne; or, comme celui qui est antérieur tombe dans le règne de Josaphat son père, il s'ensuit qu'il est pris d'une association. Indépendamment de la différence caractérisée des deux commencemens dont il s'agit, cette association est formellement indiquée, comme je crois, par ces paroles de l'auteur sacré: *Anno quinto Joram filii Achab regis Israël, & Josaphat regis Juda, regnavit Joram filius Josaphat rex Juda*; où ces mots, & *Josaphat regis Juda*, ne peuvent signifier autre chose sinon que Joram, roi de Juda, a régné aussi du vivant de Josaphat; & c'est pourquoi le P. Pétau, afin d'expliquer la Vulgate, y suppléoit *tempore avant Josaphat*: dans l'hébreu, où on lit *que Josaphat melec Jehouda*, on peut prendre ces mots pour un

cas absolu, dont le sens sera le même que celui que le P. Petau donne à la Vulgate en y ajoutant *tempore*.

L'association d'Azarias avec Amasias résulte de ce que l'Écriture rapportant ce qu'Azarias a fait pendant son règne, & ayant dit, entre autres choses, qu'il bâtit la ville d'Élat, ajoute que ce fut après la mort de son père; cette remarque, dit la grande Chronique des Juifs, nous apprend que ce Prince a régné dès le vivant de son père, & il est évident qu'elle seroit tout au moins inutile si Azarias n'avoit régné qu'après sa mort. L'époque & la durée qu'on doit donner à cette association dépendent de la combinaison assez simple de quelques dates du règne d'Azarias & de Jéroboam II, roi d'Israël. L'Écriture compare la trente-huitième année d'Azarias avec la quarante-unième de Jéroboam II; de-là il suit qu'Azarias a commencé en la quatrième de Jéroboam, puisque trente-huit & trois font quarante-un; mais comme Jéroboam est monté sur le trône quinze ans avant la mort d'Amasias père d'Azarias, suivant la remarque expresse de l'auteur sacré, sa quatrième année précède cette mort de douze ans; & par conséquent si Azarias a commencé de régner en cette quatrième année, il a régné douze ans avec son père. Il est vrai qu'il y a, sur la liaison des règnes d'Azarias & de Jéroboam, une difficulté considérable, mais la solution que j'en donnerai dans la suite ne changera rien à ce résultat, qui doit paroître bien naturel.

L'association d'Ochosias avec Joram se conclut de deux dates données à son règne, l'une en la onzième année de Joram, l'autre en la douzième: elle a d'ailleurs une cause indiquée dans l'histoire; car Joram fut attaqué, dans les deux dernières années de sa vie, d'une maladie si violente que ses entrailles sortirent de son corps: on doit mettre le commencement de cette maladie en la onzième année de Joram, roi d'Israël, entre les mois de *nisan* & de *tisri*, & il est très-vraisemblable qu'au bout de quelque temps, c'est-à-dire au mois de *tisri* ou peu après, cette maladie ait donné lieu de lui associer son fils Ochosias; je dis au mois de *tisri* ou peu après, parce que l'Écriture n'attribue jamais qu'un an à Ochosias, soit qu'elle compte son

son règne de son association, soit qu'elle le compte de la mort de son père ; or de la manière que je dis, il n'a effectivement régné que dans une année depuis l'une & l'autre époque, étant mort avant le mois de *tisri* suivant.

Voy. les *Tables*;

La cinquième & dernière association que j'admets dans les règnes des rois de Juda, est celle d'Achas avec Joatham ; elle est fondée sur ce que depuis la dix-septième année de Phacée, à laquelle l'Écriture attache le commencement d'Achas, jusqu'à la troisième d'Osée, où elle place sa mort, il n'y a que six ans : si donc il a régné seize ans, il faut nécessairement qu'une partie de ces seize ans se perde dans le règne de son père, auquel il aura été associé. Aussi y a-t-il des indices, dans son histoire, qu'il régnoit avec son père au moins dans les dernières années de celui-ci ; on voit, en effet, (*au chap. 15 du IV.<sup>e</sup> liv. des Rois*) que ce fut sous Joatham que commença la guerre de Rasin roi de Syrie, & de Phacée roi d'Israël, contre Juda : *in diebus illis cepit dominus mittere in Judam Rasin regem Syriæ & Phacee filium Romeliæ* ; & d'autre part (*au ch. suiv. & dans Isaïe, ch. 7,*) il est dit qu'Achas régnoit déjà lorsqu'ils entrèrent sur les terres de Juda ; *Tunc ascendit (a) Rasin rex Syriæ & Phacee filius Romeliæ rex Israël in Jerusalem ad præliandum* ; d'où il est naturel de conclure qu'alors Achas régnoit avec son père. Je reviendrai ailleurs à cette association, & j'en fixerai plus positivement la durée.

L'unique association que j'admets dans les règnes des rois d'Israël, & à laquelle je donne deux ans, est celle d'Achab avec Amri son père : voici sur quoi je la fonde ; il est dit que Josaphat commença de régner en la quatrième année d'Achab, & qu'Ochosias, fils d'Achab, succéda à son père en la dix-septième de Josaphat ; comme dix-sept & trois ne peuvent jamais faire que vingt, il suivroit de-là qu'Achab n'a régné que vingt ans ; cependant l'Écriture lui en assigne constamment vingt-deux, & dès-lors il faut qu'il en ait régné deux avant ces vingt-là, & par conséquent du vivant de son père.

Il reste encore, après cela, deux difficultés qui ont poussé

(a) Dans Isaïe il y a, *in diebus Achas.... ascendit.*



à bout tous les Chronologistes; l'une se trouve dans les durées & les époques respectives des règnes d'Azarias, roi de Juda, & de Jéroboam II, roi d'Israël; l'autre est sur la durée du règne d'Achas.

L'Écriture donne cinquante-deux ans de règne à Azarias, & quarante-un au règne de Jéroboam; le règne d'Azarias, compté de son association, doit commencer en la quatrième année de Jéroboam; compté de la mort de son père, il commence au plus tard en la quatorze ou quinzième: cependant il est dit formellement qu'il commença en la vingt-septième, ce qui fait par conséquent au moins onze ou douze ans de trop.

Ce n'est pas tout, l'Écriture donne quarante-un ans de règne à Jéroboam, & met sa mort en la trente-huitième d'Azarias; si donc Azarias a commencé en la vingt-septième de Jéroboam, il y aura soixante-quatre ans depuis le commencement du règne de Jéroboam jusqu'à sa mort; c'est-à-dire vingt-trois ans de plus que les quarante-un assignés à son règne.

Cette difficulté est si grande, que la plupart de ceux qui l'ont examinée n'ont pas cru qu'il fût possible de s'en débarrasser sans corriger le texte, auquel en même temps le respect, l'uniformité des leçons & l'incertitude de la correction à faire, les ont empêché de toucher.

D'autres ont supposé un interrègne ou une régence dans le royaume de Juda, & un interrègne dans celui d'Israël, ou une faute dans la durée donnée pour le règne de Jéroboam. Il ne faut, sans doute, que proposer ces solutions pour faire sentir combien elles sont peu capables de satisfaire l'esprit: qu'est-ce, en effet, que des interrègnes ou des régences dont il n'est pas fait la moindre mention dans le récit des faits, & qui ne résultent que de l'interprétation arbitraire de quelques dates obscures? je conçois bien qu'on puisse ne pas parler directement d'une association, qui n'est le plus souvent qu'un fait particulier & domestique, sans conséquence dans l'histoire générale & dans l'ordre politique; mais pour des interrègnes & des régences, qui entrent essentiellement dans cette histoire

## DE LITTÉRATURE. 11

& dans cet ordre, & qui en font la suite & la liaison, qu'il n'en soit pas dit un mot, & qu'il faille les chercher dans le calcul & la combinaison de la durée & de l'époque des règnes, c'est ce qui me paroît hors de vraisemblance, sur-tout s'il est question d'un royaume héréditaire dans lequel l'interrègne à supposer soit, comme ici, entre le père & le fils, ou entre le Prince légitime & l'usurpateur qui le dépouille de sa couronne.

Pour les fautes du texte, je crois, il est vrai, que Dieu n'a pas guidé la main des copistes, & que quelque précaution qu'on ait prise, il a pu se glisser des fautes de ce genre dans les dates de l'Écriture; mais pour admettre ces fautes, & en déduire quelque conclusion que ce soit, il faut quelque chose de plus que le soupçon d'un Critique, ou qu'une simple conséquence d'hypothèse, & je regarde comme une espèce de sacrilège d'y faire aucune correction, sans y être fondé par une variante, ou par la leçon des anciennes versions.

Comment donc se tirer ici d'embarras? j'en vais proposer un moyen plus facile & plus juste qu'on n'ose peut-être l'espérer: ce moyen est, comme je crois, absolument nouveau, & pourra d'abord paroître singulier, il choquera même vraisemblablement ceux qui ne veulent jamais qu'on sorte des routes frayées; mais ces routes seroient elles-mêmes encore ignorées, si quelqu'un n'avoit osé les ouvrir le premier, & l'hypothèse que je vais présenter mérite d'autant plus d'attention, que non-seulement elle donne à toutes les dates dont il s'agit une exactitude & une précision surprenante, mais qu'elle peut encore servir de clef à plusieurs autres, qui ont jusqu'à présent embarrassé tous ceux qui s'appliquent à la science des temps.

Cette hypothèse est que les plus anciens Écrivains sacrés, d'où sont extraits les livres des Rois & des Paralipomènes, & auxquels ces livres renvoient souvent le lecteur, avoient, ou suivant l'usage de leur temps, ou pour une plus grande exactitude, distribué leurs récits par les semestres d'été & d'hiver, de la même manière que Thucydide a fait dans l'histoire de la guerre du Péloponnèse; avec cette différence, qu'au lieu que Thucydide rejoint toujours les deux semestres pour en faire

une année, & qu'il compte ensuite le temps de la guerre par ces années, les Écrivains sacrés ne les avoient pas rejoints, & avoient compté les règnes & les autres intervalles qu'ils avoient à compter par ces semestres, en sorte que ce n'est que dans la suite, & lorsqu'on a rédigé les extraits, qu'on en a fait la réduction : cela supposé, je crois que quelques dates dans lesquelles, soit à dessein, soit par inadvertance, on a omis de faire cette réduction, font toute la difficulté des calculs qui nous arrêtent ici.

Et qu'on ne croie pas que cette hypothèse n'a d'autre fondement que la nécessité de résoudre cette difficulté; elle est encore appuyée sur différentes observations, que plusieurs calculs de l'Écriture sainte & de Josèphe m'ont donné lieu de faire.

Par exemple, l'Écriture sainte, dans tous les textes, dans toutes les versions, donne quarante ans de règne à Salomon; quarante ans de règne font quatre-vingts semestres, & les premiers auteurs devoient l'avoir ainsi écrit dans mon hypothèse: or Josèphe, qui nous assure qu'il a consulté ces auteurs, conservés dans les archives du temple, lui donne quatre-vingts ans de règne, soit qu'il ait écrit le nom d'années par mégarde pour celui de semestres, soit que le mot qu'il avoit sous les yeux pouvant signifier une année & un semestre, il les ait ici confondus.

S.<sup>t</sup> Paul parlant de la durée du règne de Saül, lui donne quarante ans; cette durée n'est point marquée dans les livres de l'ancien Testament qui nous restent, & sans doute il l'a tirée de ceux que nous n'avons plus: or Josèphe, Eupolème, Clément d'Alexandrie & Eutychiüs son compatriote, ne lui en donnent que vingt, ce qui fait encore précisément la différence des semestres aux années, différence qui naît bien de la réduction omise dans le calcul qu'a suivi S.<sup>t</sup> Paul, & faite dans celui qu'ont adopté les autres.

*Chap. 8.*

Au 14.<sup>e</sup> livre des Rois, il est dit qu'Ochofias avoit vingt-deux ans lorsqu'il commença à régner; au second livre des

*Chap. 22.*

Paralipomènes, il est dit qu'il en avoit quarante-deux: il est bien sûr qu'Ochofias ne pouvoit avoir quarante-deux ans,



puisque'il succédoit à son père, mort âgé de quarante ans & un peu plus. Les vingt-deux ans n'ont rien qui choque, & nos Critiques les admettent, mais ils supposent hardiment qu'il y a altération dans les quarante-deux ans; cependant l'uniformité de tous les textes résiste à cette supposition: si lorsqu'Ochosias succéda à son père il avoit vingt-deux ans, il n'en avoit que vingt-un lorsqu'il lui fut associé, & vingt-un ans donnent précisément quarante-deux semestres, & ce rapport vient encore très-bien à l'appui de ma présomption. Ne seroit-il donc pas naturel de tirer de ces exemples, comme conséquence, l'assertion que je mets ici en hypothèse? mais, quoi qu'il en soit, voyons ce qui résultera de cette hypothèse, pour la solution de la difficulté qui a tant embarrassé dans l'endroit dont il s'agit; il en résultera que pour la lever il suffiroit de dire que l'auteur des livres des Rois, par quelques raisons particulières, n'a point réduit les trente-huit ans qu'Azarias & Jéroboam ont régné ensemble, & que ce sont des semestres dans les règnes de l'un & de l'autre.

Jéroboam II commença de régner la quinzième année d'Amazias; la quatrième année de Jéroboam, Azarias fut associé à son père, & lui succéda la quinzième; voilà donc douze ans qu'Azarias & Jéroboam auront régné ensemble avant la mort d'Amazias; douze ans font vingt-quatre semestres, ces vingt-quatre semestres comptés pour des années, & joints aux trois que Jéroboam avoit régné auparavant, font vingt-sept; & l'Écriture donne précisément la vingt-septième année de Jéroboam pour celle où Azarias succéda à son père.

La même hypothèse levera, avec la même facilité & la même précision, une autre difficulté du même genre dans les règnes de Joatham & d'Achas; l'auteur sacré ne compte que vingt-huit ans depuis l'avènement de Joatham au trône jusqu'à la prise de Samarie, car il dit qu'elle fut prise la neuvième année d'Osée, & qu'Osée monta sur le trône la vingtième année après que Joatham avoit succédé à son père, rien n'est plus positif; dix-neuf & neuf ne font que vingt-huit: la même chose résulte de ce qu'il met le commencement de Joatham en la

seconde année de Phacée, la première d'Achas en la dix-septième du même Phacée, qui en régna vingt, la première d'Ézéchias en la troisième d'Osée, successeur de Phacée, & la prise de Samarie en la sixième d'Ézéchias; car tous ces termes ne donnent absolument que vingt-huit ans, puisque n'y ayant que six ans depuis la dix-septième de Phacée jusqu'à la troisième d'Osée, ces six ans, les seize de Joatham & les six d'Ézéchias ne font que vingt-huit ans: cependant, d'un autre côté, il donne seize ans de règne à Achaz entre Joatham & Ézéchias, & compte même sa douzième année pour la première d'Osée, ce qui donne au moins huit ans de plus que l'autre calcul. Tous les Chronologistes se trouvent ici absolument hors de mesure; l'Écriture ne varie nulle part sur la durée du règne d'Osée, elle fait formellement commencer son règne la vingtième année après la mort d'Azarias, ainsi nulle apparence de supposer un interrègne; ferons-nous l'association d'Achas avec Joatham de huit ou dix ans? je n'y vois aucun fondement; les circonstances historiques supposent bien une association, mais elles ne permettent pas de la faire si longue à beaucoup près; d'ailleurs si nous ne la faisons que de huit ans, nous n'aurons que quatorze ans pour tout le règne d'Achas, auquel l'Écriture en donne seize; & si nous la faisons de dix, nous ne trouverons plus sa douzième année en la première d'Osée, enfin la première d'Ézéchias ne pourra plus s'ajuster à la troisième d'Osée: réduisons à des semestres les seize années attribuées au règne d'Achas, nous en ferons huit ans, dont deux seront pour son association, tout cadrera, & son douzième semestre tombera juste en la première année d'Osée, le seizième en la troisième, comme il y est rapporté dans l'Écriture. Il seroit bien singulier qu'une fausse supposition s'accommodât aussi exactement à ces différentes combinaisons, & qu'un pur hasard y donnât tous les résultats avec la même justesse.

Jusqu'à la prise de Samarie, la comparaison que fait l'auteur sacré des années des règnes des rois de Juda avec celles des règnes des rois d'Israël peut servir de guide, & faire reconnoître les semestres qu'on n'a pas réduits dans la durée de quelques-uns;

mais depuis la chute du royaume d'Israël nous n'avons plus les mêmes secours, & il paroît difficile de juger s'il n'y a point dans les règnes d'Ézéchias & de ses successeurs, jusqu'à la ruine de Jérusalem, de termes qui soient comptés par semestres; cependant s'il y en a effectivement de ce genre dans les temps qui précèdent Ézéchias, oseroit-on affirmer qu'il n'y en a point dans les temps postérieurs?

Peut-être au défaut des règnes des rois d'Israël, se serviroit-on utilement de ceux des rois de Babylone, qui nous ont été conservés dans un Canon particulier, que les Astronomes ont rendu fameux par l'usage qu'ils en ont fait dans le calcul de leurs observations: l'Écriture, en effet, marque assez clairement la liaison du règne d'Assaradon, l'un de ces Rois, avec celui d'Ézéchias; car ayant rapporté que Sennachérib envahit la Judée en la quatorzième d'Ézéchias, & qu'Isaïe annonça à Ézéchias que cette invasion ne dureroit que deux ou trois ans, il ajoute que l'Ange exterminateur frappa l'armée de Sennachérib & la détruisit dans une seule nuit; que Sennachérib s'étant sauvé à Ninive, y fut tué au bout de quarante-cinq jours par deux de ses propres fils, & qu'Assaradon lui succéda.

Suivant ce récit, nous aurions pour époque du règne d'Assaradon la seizième année du règne d'Ézéchias; or depuis le règne d'Assaradon jusques & compris la dix-huitième année de Nabuchodonosor, en laquelle il prit & brûla Jérusalem, les règnes des rois de Babylone, dans le Canon, ne donnent que quatre-vingt-quatorze ans, au lieu que depuis la seizième année d'Ézéchias l'Écriture même, en retranchant une année sur chaque règne, eu égard à la manière dont elle en compte les durées, nous donne au moins cent dix-huit ans.

Les Chronologistes, pour résoudre cette difficulté, ont supposé, les uns, que l'Assaradon de l'Écriture n'étoit pas celui du Canon; les autres, qu'Assaradon n'avoit régné à Babylone que plusieurs années après qu'il eut succédé à son père: on pourroit, sans doute, se tenir à ces solutions, au moins à la dernière, car pour l'autre elle paroît aujourd'hui proscrite par presque tous, & au moins par les plus sçavans; mais après tout,



ce ne sont que des hypothèses, & hypothèse pour hypothèse; qu'il me soit permis d'en préférer une qui m'a donné jusqu'ici des résultats si précis, qu'ils semblent n'avoir pu naître que d'un principe vrai & certain.

Suivant cette hypothèse, je prends quarante-neuf ans, savoir les  $\frac{28}{29}$  que l'Écriture donne au règne d'Ézéchias, & les  $\frac{21}{22}$  que Manassès régna, selon les traditions Juives, avant la captivité, pour des semestres dont les auteurs sacrés n'ont point fait la réduction; en marquant la durée des règnes de ces deux Princes, & retranchant par ce moyen vingt-quatre à vingt-cinq ans sur les cent dix-huit trouvés, je les réduis aux quatre-vingt-quatorze ans du Canon astronomique. Mais pourquoi appliquer cette réduction à ces règnes plutôt qu'aux autres? le voici, & la raison que j'en donnerai sera une nouvelle preuve de la nécessité de cette réduction.

Isaïe prédit à Achaz, en la première année de son règne, l'extinction future d'Éphraïm, c'est-à-dire d'Israël ou des dix Tribus, & en assigne le terme à soixante-cinq ans de là: *Adhuc sexaginta & quinque anni & desinet Ephraïm esse populus*. On ne peut douter raisonnablement que cette entière extinction d'Éphraïm ne s'entende du temps où Assaradon ayant fait enlever les restes des dix Tribus, les dispersa dans les villes de son empire, & envoya en leur place des colonies de Chutéens & de Babyloniens pour peupler le pays: il est évident, en effet, que c'est alors seulement qu'Éphraïm cessa d'être un peuple. La prise de Samarie, la fin de ses Rois, les captifs que Salmanasar emmena, l'assujettissement où il réduisit le reste n'avoient pas détruit la Nation; c'étoit elle qui occupoit toujours le pays, qui l'habitoit, qui le cultivoit, qui lui donnoit son nom; son entière déportation, & l'établissement de nouvelles peuplades à sa place, sont le seul événement qui puisse remplir l'idée de l'extinction de la Nation comme Nation; & *desinet Ephraïm esse populus*.

Il faut donc qu'il y ait eu soixante-cinq ans depuis la première année d'Achaz jusqu'à cette catastrophe, qui est de la même année que la captivité de Manassès; car ce fut dans le tumulte de

de l'émigration des restes des dix Tribus, que les Officiers du roi d'Assyrie, qui étoient dans la Palestine, enlevèrent Manassès & l'envoyèrent à Babylone chargé de fers. Les durées attribuées dans l'Écriture aux règnes d'Achas & d'Ézéchias étant jointes à vingt-deux ans que Manassès avoit déjà régné, suivant les traditions Juives, lorsqu'il fut pris, donnent tout juste ces soixante-cinq ans. Mais puisque l'on prouve que, dans ces durées, les seize ans d'Achas sont des semestres, on en doit conclure qu'ils le sont aussi dans les soixante-cinq ans de la prophétie; & comme on ne peut pas syncoper ces soixante-cinq ans, & en supposer une partie en semestre & l'autre non, dès qu'on y en trouve seize ans semestres, il faut que les quarante-neuf autres le soient aussi; or si ces quarante-neuf ans sont des semestres dans la prophétie, ils le sont également dans le calcul des règnes, & par conséquent les  $\frac{28}{29}$  ans d'Ézéchias & les  $\frac{21}{22}$  de Manassès, jusqu'à la captivité, doivent être comptés pour des semestres, aussi-bien que les seize d'Achas.

Je ne conclurai pas cependant de-là que dans les détails & dans les dates des évènements particuliers du règne d'Ézéchias, ou des autres, on ait omis également la réduction des semestres; ces détails étant recueillis de divers Mémoires, il ne seroit pas surprenant que quelques dates y fussent réduites & d'autres non, qu'une partie même d'un règne y fut donnée en semestres, & l'autre en années pleines; par exemple, lorsque l'écrivain sacré met la prise de Samarie en la sixième année d'Ézéchias, je crois cette date réduite, & je le crois à cause de la comparaison qui en est faite avec la neuvième d'Osée, qui est réellement la sixième depuis la mort d'Achas.

De même, dans la date de l'invasion de Sennachérib, qui est rapportée à la quatorzième année d'Ézéchias, la réduction a été faite, car s'il y falloit entendre le quatorzième semestre, ce ne seroit que la septième année d'Ézéchias; or en la septième année d'Ézéchias, Sennachérib n'étoit pas encore sur le trône, Salmanasar régnoit encore, & étoit même très-probablement en Phénicie, où il fit la guerre, pendant plusieurs années, aux Tyriens.

Au contraire, la date de la guérison miraculeuse d'Ézéchias, quinze ans avant la fin de sa vie, paroît n'avoir point été réduite, puisqu'Ézéchias n'ayant régné, suivant notre hypothèse, que quatorze ans & demi, n'en peut avoir survécu quinze à une maladie qu'il a eue dans le cours de son règne: il est vrai que cette maladie est rapportée après l'expédition de Sennachérib; mais pour peu qu'on y fasse attention, on reconnoîtra aisément qu'elle n'y est point rapportée suivant l'ordre des temps, car 1.<sup>o</sup> cette maladie ne peut être postérieure à la retraite de Sennachérib & à la destruction de son armée, puisqu'Isaïe promet à Ézéchias, non-seulement que Dieu le guérira, mais encore qu'il le délivrera dans peu, lui & Jérusalem, de la crainte des Assyriens; *et de manu regis Assyriorum eruam te et civitatem ipsam*: or si la catastrophe de Sennachérib eût précédé, il est évident qu'Ézéchias n'auroit pas eu besoin de cette promesse. De plus, pendant que Sennachérib étoit en Judée, Ézéchias, pour l'engager à tourner ailleurs ses armes, lui donna tout ce qu'il y avoit de richesses dans le temple & dans son palais, jusqu'à mettre en pièces les portes du temple, qu'il avoit lui-même fait couvrir de lames d'or; cependant étant relevé de sa maladie, il montre aux Ambassadeurs de Mérodac des trésors remplis d'or & d'argent & d'aromates précieux, & un arsenal fourni de toutes sortes d'armes; où auroit-il retrouvé subitement tant de richesses, si presque au même instant il venoit de s'en dépouiller? en vain Torniel dit qu'il les avoit recouvrés dans le camp des Assyriens après la retraite de Sennachérib; c'est une pure supposition, sans fondement & sans vraisemblance: *sans fondement*, parce que l'Écriture dit bien que l'Ange exterminateur ayant frappé, dans une nuit, cent cinquante mille Assyriens, ce Prince, consterné de ce désastre, fut contraint de renoncer à ses projets, & de se retirer à Ninive; mais qu'il n'est dit nulle part qu'il ait abandonné au pillage son camp, & tout le butin qu'il pouvoit y avoir amassé, ni que son camp ait été pris & pillé: *sans vraisemblance*, parce qu'il n'est pas probable qu'Ézéchias, enfermé alors dans Jérusalem, soit arrivé à temps pour trouver encore les dépouilles des Assyriens dans



leur camp, qui étoit fort loin de Jérusalem, sur les frontières de l'Égypte, où Sennachérib s'étoit avancé au-devant de Taraca, roi d'Éthiopie, qui marchoit contre lui.

Ainsi, soit que l'on considère qu'Ézéchias, au temps de sa maladie, étoit dans le cas d'avoir besoin d'être délivré des Assyriens, soit que l'on fasse attention que ses trésors étoient encore remplis de toutes ses richesses, on ne peut mettre cette maladie après la retraite de Sennachérib, ni même après son invasion; si donc elle n'est racontée que depuis, ce ne peut être suivant l'ordre chronologique des faits; mais c'est sans doute suivant l'ordre d'un plan assez communément suivi par les auteurs sacrés, suivant lequel, après avoir rapporté les évènements du règne d'un Prince, ils parlent de sa vie privée, de ses mœurs, & en citent quelquefois des faits particuliers; on ne disconviendra pas, je crois, que la maladie d'Ézéchias est de ce genre.

La place de cette maladie, en réduisant les quinze ans de survie qui lui sont promis à quinze semestres, sera de la septième année; c'est celle qui suivit la prise de Samarie, & toutes les circonstances de l'histoire s'accordent bien avec cette date; Salmanasar, qui étoit encore en Phénicie, étoit un juste sujet d'alarmes pour Ézéchias; la promesse que Dieu fait de le délivrer, avec Jérusalem, de la cruauté du roi d'Assyrie, s'accomplit bientôt après par la mort de Salmanasar, qui interrompit ses projets & ses conquêtes: Ézéchias conservoit encore ses richesses, & fut en état de les étaler aux yeux des Ambassadeurs que lui envoya le roi de Babylone, pour le féliciter sur sa convalescence, & comme l'insinue très-bien l'historien Josèphe, pour l'engager à se liguier avec lui contre le roi des Assyriens. Ce roi de Babylone est nommé, dans l'Écriture, *Baladan-Mérodach*, & sous cette époque le canon des rois de Babylone nous fournit *Mesessi-Mordac*, ou plutôt *Bélésis-Mordac*: la première partie de ce nom est corrompue, & se lit diversement dans les manuscrits; s'il y faut lire, comme je fais, *Bélésis*, elle répondra exactement à *Baladan* ou *Baladas*: pour la seconde, on ne peut disconvenir qu'elle ne soit précisément la même que

*Mérodach.* Après Bélésis-Mordac le Canon met un interrègne de huit ans, & ensuite Aſſaradon, dont la première année à Babylone ſe rencontre, de cette manière, avec celle qui ſuit la défaite de Sennachérib : quand on arrangeroit toutes ces circonſtances & ces époques de pure imagination, on ne pourroit les mieux ajuſter & les faire tomber plus à point.

*CANON chronologique des Rois de JUDA & d'ISRAËL,  
pour ſervir au Mémoire précédent.*

Dans l'Écriture, les années des règnes des rois de Juda ſont comptées du mois de *tiſri* <sup>(septembre)</sup> <sup>(octobre)</sup>, celles des règnes des rois d'Iſraël du mois de *niſan* <sup>(mars)</sup> <sup>(avril)</sup> précédent.

| ANNÉES<br>avant<br>J. C.                                | ANNÉES<br>après<br>la fondation<br>du Temple. | ROIS DE JUDA.                                                                                                                                            | ROIS D'ISRAËL.                                                                                                                 |
|---------------------------------------------------------|-----------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <i>Je compte ces années de l'équinoxe du printemps.</i> |                                               |                                                                                                                                                          |                                                                                                                                |
| 879.                                                    | 30.                                           | Roboam ſuccède à Salomon après <i>tiſri</i> ; il règne dans dix-sept années.                                                                             | Jéroboam I. <sup>er</sup> ſe met à la tête de dix Tribus, qui refusent l'obéiſſance à Roboam; il règne dans vingt-deux années. |
| 876.                                                    | 33.                                           | Les dix Tribus ſe ſéparent entièrement de la maiſon de David. <i>II. Paral. c. 11, verſ. 17.</i>                                                         |                                                                                                                                |
| 862.                                                    | 47.                                           | Abiam ſuccède à Roboam le 1. <sup>er</sup> <i>tiſri</i> , il règne dans trois années; ſon règne commence la dix-huitième année de Jéroboam roi d'Iſraël. |                                                                                                                                |
| 860.                                                    | 49.                                           | Aſa ſuccède à Abiam ſon père, après <i>tiſri</i> , en la vingtième année de Jéroboam roi d'Iſraël; il règne dans quarante-une années.                    |                                                                                                                                |
| 858.                                                    | 51.                                           | .....                                                                                                                                                    | Nadab ſuccède à ſon                                                                                                            |

| ANNÉES<br>avant<br>J. C. | ANNÉES<br>après<br>la fondation<br>du Temple. | ROIS DE JUDA.                                                                                                           | ROIS D'ISRAËL.                                                                                                                                                                                                                                                                           |
|--------------------------|-----------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
|                          |                                               |                                                                                                                         | père Jéroboam avant <i>tisri</i> ,<br>en la seconde année d'Afa<br>roi de Juda ; il règne dans<br>deux années.                                                                                                                                                                           |
| 857.                     | 52.                                           | .....                                                                                                                   | Baasa tue Nadab au siège<br>de Gebbethon, avant <i>tisri</i> ,<br>& se met à sa place, la trei-<br>sième année d'Afa durant<br>encore ; il règne dans deux<br>années.                                                                                                                    |
| 834.                     | 75.                                           | .....                                                                                                                   | Éla succède à Baasa<br>avant <i>tisri</i> , en la vingt-<br>sixième année d'Afa, roi<br>de Juda ; il règne dans<br>deux années.                                                                                                                                                          |
| 833.                     | 76.                                           | .....                                                                                                                   | Zambri tue Éla au siège<br>de Gebbethon, & se met<br>à sa place avant <i>tisri</i> ; en<br>la vingt-septième année<br>d'Afa roi de Juda ; il ne<br>règne que sept jours ; Amri<br>est reconnu Roi par une<br>partie de l'armée, Thebni<br>par l'autre : Amri règne<br>dans douze années. |
| 829.                     | 80.                                           | .....                                                                                                                   | Amri règne seul après<br>la mort de Thebni, en la<br>trente-unième année d'Afa,<br>avant <i>tisri</i> .                                                                                                                                                                                  |
| 828.                     | 81.                                           | .....                                                                                                                   | Fondation de Samarie.                                                                                                                                                                                                                                                                    |
| 823.                     | 86.                                           | Josaphat est associé à<br>son père après <i>tisri</i> , en la<br>onzième année d'Amri ; il<br>règne dans vingt-cinq ans |                                                                                                                                                                                                                                                                                          |



| ANNÉES<br>avant<br>J. C. | ANNÉES<br>après<br>la fondation<br>du Temple. | ROIS DE JUDA.                                                                                                                | ROIS D'ISRAËL.                                                                                                                                                                                             |
|--------------------------|-----------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
|                          |                                               | depuis son association : l'Écriture cependant ne date les évènements que de son règne après la mort de son père.             |                                                                                                                                                                                                            |
| 822.                     | 87.                                           | .....                                                                                                                        | Achab succède à son père avant <i>tisri</i> , en la trente-huitième année d'Asa roi de Juda ; il règne dans vingt-deux années.                                                                             |
| 819.                     | 90.                                           | Josaphat succède à son père avant <i>tisri</i> , en la quatrième année d'Achab roi d'Israël.                                 |                                                                                                                                                                                                            |
| 803.                     | 106.                                          | Joram est associé à son père Josaphat avant <i>tisri</i> .                                                                   | Ochofias succède à son père, avant <i>tisri</i> , en la dix-septième année de Josaphat roi de Juda ; il règne dans deux années.                                                                            |
| 802.                     | 107.                                          | .....                                                                                                                        | Joram succède à Ochofias son frère, avant <i>tisri</i> , en la dix-huitième année de Josaphat roi de Juda, & en la seconde de Joram fils de Josaphat, depuis son association ; il règne dans douze années. |
| 792.                     | 117.                                          | Ochofias succède à Joram son père, après <i>tisri</i> , en la onzième année de Joram roi d'Israël : il règne dans une année. |                                                                                                                                                                                                            |
| 791.                     | 118.                                          | Athalie s'empare du trône après la mort d'Ochofias, avant <i>tisri</i> , & règne dans sept années.                           | Jéhu s'empare du trône de Samarie, & règne dans vingt-huit années.                                                                                                                                         |

| ANNÉES<br>avant<br>J. C. | ANNÉES<br>après<br>la fondation<br>du Temple. | ROIS DE JUDA.                                                                                                                                                | ROIS D'ISRAËL.                                                                                                                                  |
|--------------------------|-----------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 785.                     | 124.                                          | Joas, fils d'Ochofias, est proclamé & reconnu Roi par le Grand-prêtre Joïada, avant <i>tisri</i> , la septième année de Jéhu; il règne dans quarante années. |                                                                                                                                                 |
| 776.                     | 133.                                          | I. <sup>re</sup> OLYMPIADE.                                                                                                                                  |                                                                                                                                                 |
| 764.                     | 145.                                          | .....                                                                                                                                                        | Joachas, fils de Jéhu, succède à son père après <i>tisri</i> , en la vingt-troisième année de Joas roi de Juda; il règne dans dix-sept années.  |
| 752.                     | 157.                                          | Fondation de ROME.                                                                                                                                           |                                                                                                                                                 |
| 748.                     | 161.                                          | .....                                                                                                                                                        | Joas, fils de Joachas, règne après <i>tisri</i> , en la trente-neuvième année de Joas, fils d'Ochofias roi de Juda; il règne dans seize années. |
|                          |                                               | A la fin de la même année, c'est-à-dire le 26 février Julien, commence l'ère de NABONASSAR.                                                                  |                                                                                                                                                 |
| 747.                     | 162.                                          | Amasias succède à Joas son père, en la seconde année de Joas roi de Juda, après <i>tisri</i> ; il règne dans vingt-neuf années.                              | ..... Nabonassar règne à Babylone.                                                                                                              |
| 733.                     | 176.                                          | .....                                                                                                                                                        | Jéroboam II succède à son père, après <i>tisri</i> , dans quarante-une années (se-mestres), en la 15. <sup>e</sup> année d'Amasias roi de Juda. |
| 732.                     | 177.                                          | Amasias s'associe son                                                                                                                                        |                                                                                                                                                 |

| ANNÉES<br>avant<br>J. C. | ANNÉES<br>après<br>la fondation<br>du Temple. | ROIS DE JUDA.                                                                                                                                                                                                                                                                                | ROIS D'ISRAËL.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             |
|--------------------------|-----------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
|                          |                                               | <p> filz Azarias ; il se retire à<br/> Lachis ; Azarias est seul<br/> reconnu Roi à Jérusalem<br/> pendant l'absence de son<br/> père, <i>la seconde année de</i><br/> <i>Jéroboam ; il règne dans</i><br/> <i>cinquante - deux années ,</i><br/> <i>dont trente-huit semestres.</i> </p>    |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
| 720.                     | 189.                                          | <p> Azarias règne seul après<br/> la mort de son père, <i>depuis</i><br/> <i>la vingt - septième année</i><br/> <i>( semestre ) de Jéroboam</i><br/> <i>roi d'Israël ,</i> Josèphe dit<br/> <i>depuis la quatorzième ,</i> ce<br/> qui fait la réduction des<br/> vingt-sept semestres. </p> |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
| 713.                     | 196.                                          | .....                                                                                                                                                                                                                                                                                        | <p> Zacharias succède à son<br/> père Jéroboam, avant <i>tisri</i>,<br/> à la fin de <i>la trente-hui-</i><br/> <i>tième année ( semestre )</i><br/> <i>d'Azarias ; il règne six</i><br/> <i>mois.</i> La même année,<br/> après <i>tisri</i>, Sellum lui suc-<br/> cède, <i>en la trente-neuvième</i><br/> <i>année ( vingtième ) d'Azar-</i><br/> <i>rias ; il règne deux mois.</i> </p> |
| 712.                     | 197.                                          | .....                                                                                                                                                                                                                                                                                        | <p> Manahem succède à<br/> Sellum , avant <i>tisri</i>, <i>en</i><br/> <i>la trente - neuvième année</i><br/> <i>( vingtième ) d'Azarias ; il</i><br/> <i>règne dans douze années.</i> </p>                                                                                                                                                                                                |
| 701.                     | 208.                                          | .....                                                                                                                                                                                                                                                                                        | <p> Phacéia succède à Mana-<br/> hem avant <i>tisri</i>, <i>en la 50.<sup>e</sup></i><br/> <i>année ( trente - unième )</i><br/> <i>d'Azarias roi de Juda ;</i><br/> <i>il règne dans deux années.</i> </p>                                                                                                                                                                                |

Phacée



| ANNÉES<br>avant<br>J. C. | ANNÉES<br>après<br>la fondation<br>du Temple. | ROIS DE JUDA.                                                                                                                                           | ROIS D'ISRAËL.                                                                                                                                                                                                |                                                                           |
|--------------------------|-----------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------|
| 700.                     | 209.                                          | .....                                                                                                                                                   | Phacée tue Phacía & s'empare du trône, après <i>tisri</i> , en la cinquante-deuxième (trente-troisième) année d' <i>Azarias</i> ; il règne dans vingt années.                                                 |                                                                           |
| 699.                     | 210.                                          | Joatham succède à son père <i>Azarias</i> , avant le mois de <i>tisri</i> , en la seconde année de <i>Phacée</i> ; il règne dans seize années.          |                                                                                                                                                                                                               |                                                                           |
| 686.                     | 223.                                          | <i>Achas</i> est associé à son père, avant <i>tisri</i> , il règne dans seize années (semestres.)                                                       |                                                                                                                                                                                                               |                                                                           |
| 684.                     | 225.                                          | <i>Achas</i> règne seul après la mort de son père, avant <i>tisri</i> , en la dix-septième année de <i>Phacée</i> .                                     |                                                                                                                                                                                                               |                                                                           |
| 681.                     | 228.                                          | .....                                                                                                                                                   | <i>Osée</i> tue <i>Phacée</i> , & règne à sa place, après <i>tisri</i> , en la vingtième année après la mort d' <i>Azarias</i> , en la douzième année (semestre) d' <i>Achas</i> ; il règne dans neuf années. |                                                                           |
| 679.                     | 230.                                          | <i>Ézéchias</i> succède à son père <i>Achas</i> , après <i>tisri</i> , en la troisième année d' <i>Osée</i> ; il règne dans vingt-neuf ans (semestres). |                                                                                                                                                                                                               |                                                                           |
| 675.                     | 234.                                          | .....                                                                                                                                                   | <i>Salmanasar</i> , roi d' <i>Assyrie</i> , assiège <i>Samarie</i> avant                                                                                                                                      | <i>Mesefsi</i> - <i>Mordac</i> ou plutôt <i>Bélésis</i> - <i>Mordac</i> , |
| Tome XXXI.               |                                               |                                                                                                                                                         | . D                                                                                                                                                                                                           |                                                                           |

| ANNÉES<br>avant<br>J. C. | ANNÉES<br>après<br>la fondation<br>du Temple. | ROIS DE JUDA.                                                                                                                                                                                                                                                                                                               | ROIS D'ISRAËL.                                                                                                                   |                                                             |
|--------------------------|-----------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------|
|                          |                                               |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             | le mois de <i>tisri</i> , en la septième année d' <i>Osée</i> , & la quatrième d' <i>Ézéchias</i> roi de Juda.                   | que je crois le même que Baladan-Mérodac, règne à Babylone. |
| 673.                     | 236.                                          | .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       | Samarie est prise avant <i>tisri</i> , la neuvième année d' <i>Osée</i> , sixième d' <i>Ézéchias</i> . Captivité des dix Tribus. |                                                             |
| 672.                     | 237.                                          | Maladie d' <i>Ézéchias</i> en la quatorzième année (semestre) de son règne; il est guéri miraculeusement, & Dieu ajoute encore quinze autres années (semestres) à sa vie, & le délivre des Assyriens: ce Prince montre ses trésors aux Ambassadeurs de Baladan-Mérodac, qui étoient venus le féliciter de sa convalescence. |                                                                                                                                  |                                                             |
| 671.                     | 238.                                          | .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |                                                                                                                                  | Interrègne à Babylone.                                      |
| 665.                     | 244.                                          | Expédition de Sennachérib en Judée & en Égypte; son armée est détruite; il s'entuit lui-même à Ninive, où il est tué au bout de quarante-cinq jours par deux de ses fils: Assaradon lui succède; il règne dans cinquante-cinq années, dont vingt-deux qui précèdent sa captivité sont semestres.                            |                                                                                                                                  |                                                             |
| 663.                     | 246.                                          | .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |                                                                                                                                  | Assaradon règne à Babylone.                                 |
| 655.                     | 254.                                          | Manassès est enlevé & mené à Babylone; il est délivré bien-tôt après & renvoyé en Judée.                                                                                                                                                                                                                                    |                                                                                                                                  |                                                             |
| 650.                     | 259.                                          | .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |                                                                                                                                  | Saolduchin succède à Assaradon.                             |
| 630.                     | 279.                                          | .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |                                                                                                                                  | Cyniladane succède à Saolduchin.                            |
| 622.                     | 287.                                          | Ammon succède à son père Manassès, après <i>tisri</i> ; il règne dans deux années.                                                                                                                                                                                                                                          |                                                                                                                                  |                                                             |

## ROIS DE JUDA.

| ANNÉES<br>avant<br>J. C. | ANNÉES<br>de la<br>fondation<br>du Temple. |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               |                                |
|--------------------------|--------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------|
| 621.                     | 288.                                       | Jofias fuccède à fon père Ammon, après <i>tifri</i> , il règne dans trente-une années.                                                                                                                                                                                                                                                                        |                                |
| 608.                     | 301.                                       | La treizième année de Jofias, Jérémie commence à prophétifer; il prédit la durée du règne de la maifon de Nabopolaffar à Babylone fous trois générations, & pendant foixante-dix ans. Nabopolaffar s'étant joint cette année à Cyaxare, ils prennent Ninive.                                                                                                  | Nabopolaffar règne à Babylone. |
| 603.                     | 306.                                       | La dix-huitième année de Jofias, qui couroit depuis le mois de <i>tifri</i> de l'année précédente, eft fameufe par la fête de Pâques, qu'il y fit célébrer avec plus de folennité; cette année étoit fabbatique.                                                                                                                                              |                                |
| 590.                     | 319.                                       | Commencement de la guerre des rois d'Affyrie avec ceux d'Égypte; Jofias ayant pris parti pour les premiers, eft défait & tué à Maggêdo, en voulant arrêter le roi d'Égypte qui marchoit contre les Affyriens: Joachas lui fuccède & ne demeure fur le trône que trois mois: Néchao fe rend à Jérufalem, & met à fa place Joachim, encore avant <i>tifri</i> . |                                |
| 588.                     | 321.                                       | Nabopolaffar envoie fon fils Nabuchodonofor en Syrie; il vient à Jérufalem, & en enlève beaucoup de captifs qu'il fait mener à Babylone, après <i>tifri</i> ; il eft obligé d'y retourner, fur la nouvelle de la maladie de fon père: c'eft le premier transport des Juifs à Babylone dans cette guerre.                                                      |                                |
| 581.                     | 328.                                       | Joachim eft tué dans un grand combat, & demeure fans fépulture fur le champ de bataille; Jéchonias lui fuccède, mais au bout de trois mois. Nabuchodonofor le dépose, l'emmène à Babylone, & met Sédécias à fa place.                                                                                                                                         |                                |
| 572.                     | 337.                                       | Nabuchodonofor marche contre Sédécias, qui s'étoit révolté & avoit fait alliance avec les Égyptiens; il met le fiége devant Jérufalem.                                                                                                                                                                                                                        |                                |
| 570.                     | 339.                                       | Jérufalem eft prife au cinquième mois, en la onzième année de Sédécias; le temple eft brûlé & la ville détruite.                                                                                                                                                                                                                                              |                                |
| 565.                     | .....                                      | L'Égypte eft subjuguée par Nabuchodonofor; cette conquête finit la guerre, qui avoit duré vingt-fept ans, & donne une nouvelle époque à l'empire de Nabuchodonofor, comme en avertit Jofèphe.                                                                                                                                                                 |                                |
| 544.                     | .....                                      | Évilmérôdach monte fur le trône après la mort de Nabuchodonofor, & tire                                                                                                                                                                                                                                                                                       |                                |



| ANNÉES<br>avant<br>J. C. |       | R O I S D E J U D A.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
|--------------------------|-------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
|                          |       | Jéchonias de prison, la trente-septième année de sa captivité : cela se passa les derniers jours (le vingt-sept du douzième mois) de l'année précédente.                                                                                                                                                                                                                                                                                        |
| 542.                     | ..... | Baltasar succède à Évilmérôdach.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                |
| 538.                     | ..... | Cyrus prend Babylone; Baltasar est tué: Cyrus laisse le gouvernement de Babylone à son oncle Cyaxare, que l'Écriture appelle <i>Darius le Mède</i> .                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
| 529.                     | ..... | Cambyse succède à Cyrus, tué dans une bataille que lui donne la reine des Scythes.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              |
| 521.                     | ..... | Darius est proclamé roi des Perses après la mort du faux Smerdis; Nabonnide ou Darius le Mède se rend à discrétion à Darius, qui se contente de l'envoyer en exil en Caramanie: Darius assiège Babylone, qu'il ne prend qu'au bout de vingt mois.                                                                                                                                                                                               |
| 519.                     | ..... | Darius est maître de Babylone; c'est de cette année que la chronique des marbres compte son règne; les Juifs de Babylone le comptoient de la même époque, c'est pourquoi Zacharie disoit, à la fin de cette année, que les Juifs comptoient déjà pour la seconde de Darius, <i>iste jam septuagesimus annus est</i> : la soixante-dixième année depuis le premier transport des Juifs à Babylone, commence, en effet, au mois de <i>tisri</i> . |



*ÉCLAIRCISSEMENTS*  
*SUR*  
*LES RÈGNES DE QUELQUES ROIS*  
*DE BABYLONE ET DE PERSE.*

Par M. GIBERT.

**L**ES Mémoires de M. Fréret, sur les époques du marbre de Paros & sur le canon astronomique des rois de Babylone, qu'on trouve dans les xxvi.<sup>e</sup> & xxvii.<sup>e</sup> volumes du recueil de l'Académie, ont été écrits contre une Dissertation que j'avois faite, sur la chronologie du règne de Darius, qui est dans le xxiii.<sup>e</sup> volume; ils ont été lûs dans nos assemblées immédiatement après que j'eus lû ma Dissertation, & non pas deux ans auparavant, comme il suivroit des dates qu'on y a mises: j'avois prévu, dans ma Dissertation, les principales objections qui m'ont été proposées, & j'y avois, comme je crois, suffisamment répondu; il me reste cependant encore à donner des éclaircissemens sur plusieurs points qui sont ou qui paroissent liés à mon opinion, & qui peuvent être importants, par les conséquences qui en résultent dans l'histoire de l'empire d'Asie, pour les temps qui touchent à Cyrus.

Lû à l'Acad.  
 au mois de  
 Juillet 1762.

J'ai prouvé, dans ma Dissertation, 1.<sup>o</sup> que la date que la chronique de Paros assigne à la mort de Darius fils d'Hystaspe, s'accorde parfaitement avec le récit d'Hérodote & des plus anciens historiens, quoiqu'elle précède de trois ans celle qu'on y donne aujourd'hui communément: 2.<sup>o</sup> que l'époque à laquelle la même chronique attache le commencement du règne de ce Prince n'est pas sans fondement, quoique l'opinion la plus accréditée le place deux ans plus tôt.

La date que la chronique de Paros assigne à la mort de Darius, n'opère d'autres changemens dans la chronologie que d'abrèger le règne de ce Prince de trois ans, qui peuvent en

être retranchés aisément à la fin, sans déranger le terme de son commencement, ni ceux d'aucun des règnes précédens; ainsi tout ce qu'on a dit contre cette époque, sur le fondement des inconvéniens qui résulteroient des changemens qu'elle produiroit dans les dates des règnes de Cyrus ou de Cambyse, porte nécessairement à faux.

On a attaqué, sous le même prétexte, l'époque que la chronique donne au commencement du règne de Darius, & l'on a combattu encore un fantôme: car cette époque n'oblige pas plus que la précédente à déranger les points fixes & immuables de l'ancienne chronologie; elle pourroit, il est vrai, mettre dans le cas de suivre une opinion plutôt qu'une autre sur la durée du règne de Cambyse, mais ce ne seroit pas là un dérangement qui pût tirer à aucune conséquence: c'étoit le parti que j'avois suivi dans ma Dissertation; depuis j'en ai pris un autre, qui ne cause absolument aucun changement dans la chronologie des règnes précédens, c'est de donner deux époques au règne de Darius, l'une qui se compte de la mort du Mage ou du faux Smerdis, l'an 521 avant l'ère Chrétienne, l'autre qui se compte de la prise de Babylone, l'an 519. Celle de la chronique de Paros est cette dernière, que Ctésias a aussi suivie, lorsqu'il n'a donné à ce Prince que trente-un ans de règne. Ce qui m'avoit d'abord empêché de la reconnoître, c'est que l'auteur de la chronique rapporte la sienne à la mort du Mage; mais y ayant réfléchi davantage, je suis convaincu qu'il y a de l'erreur ou de l'équivoque sur ce Mage, que l'auteur de la chronique aura peut-être confondu avec le Prince qui commandoit à Babylone lorsque Darius la prit: Lydiat a eu à peu près la même pensée; je fais qu'on lui reproche des erreurs, de l'entêtement, & même une espèce de fanatisme dans ses opinions; mais je ne crois pas pour cela qu'une opinion soit mauvaise parce qu'il l'a embrassée ou soutenue: quand on cherche la vérité, ce sont les opinions en elles-mêmes qu'on examine, & non le caractère de ceux qui les adoptent ou qui les défendent.

Hérodote compte deux cents trente-un ans depuis le règne



# DE LITTÉRATURE. 31

de Déjoces jusqu'au passage de l'Hellespont par Xerxès; la preuve en est facile, & se tire de la succession qu'il donne des rois Mèdes & Perses, comme on peut voir par la table suivante.

|                                           |                       |
|-------------------------------------------|-----------------------|
| Déjoces.....                              | 53 <sup>ans.</sup>    |
| Phraortes.....                            | 22.                   |
| Cyaxares.....                             | 40.                   |
| Astyages.....                             | 35.                   |
| Cyrus.....                                | 29.                   |
| Cambyse.....                              | 7. 5 <sup>mois.</sup> |
| Le faux Smerdis.....                      | " 7.                  |
| Darius fils d'Hystaspe.....               | 36.                   |
| Xerxès, jusqu'au passage de l'Hellespont. | 8.                    |
| <b>TOTAL.....</b>                         | <b>231.</b>           |

Le passage de l'Hellespont étant constamment de l'an 480 avant J. C. le commencement de Déjoces remonte à l'an 711; où tombe la seconde année de la xvii.<sup>e</sup> Olympiade, & c'est, sans aucun doute, sur ce résultat nécessaire que Diodore de Sicile a dit qu'Hérodote mettoit le commencement de Déjoces à cette seconde année, quoiqu'Hérodote ne le dise nulle part formellement, & ne date même jamais aucun événement par les Olympiades. On lit, dans cet endroit de Diodore, le nom de Cyaxare pour celui de Déjoces, soit que ce soit une faute de copiste, ou une inadvertance de l'historien même; mais il ne peut y avoir de doute au fond, s'agissant du premier Roi que les Mèdes se donnèrent après qu'ils eurent secoué le joug des Assyriens: on accuse quelquefois à ce sujet Diodore de Sicile d'inexactitude & même d'infidélité, c'est au lecteur à juger s'il mérite ces reproches.

Suivant cette chronologie d'Hérodote, le règne de Cyrus

commence deux ans plus tôt que sa véritable époque, & comme Hérodote ne donne que vingt-neuf ans à Cyrus, au lieu de trente que lui donnent les autres, ce qui en avance encore la fin d'un an de plus, les règnes de Cambyse & de Darius commencent trois ans plus tôt qu'ils ne devoient: cet anachronisme l'a obligé de prolonger le règne de Darius de trois ans, afin qu'il put atteindre au commencement de Xerxès, & il lui a donné trente-six ans, au lieu de trente-trois auxquels ce règne se réduit: de cette manière il fait survivre Darius quatre ans à la bataille de Marathon, quoiqu'il soit mort, suivant d'autres, sous l'archontat d'Aristide, c'est-à-dire dans l'année Athénienne qui suivit immédiatement celle de la bataille; & de-là est venu que quelques-uns comptoient douze ans entre cette bataille & le passage de l'Hellespont, où les autres n'en comptoient que neuf. Quand je dis que son règne n'a duré que trente-trois ans, je me fonde sur ce que l'on ne peut, sans déranger toute la chronologie, le faire commencer plus tôt que l'an 521, & qu'il étoit fini, suivant Hérodote lui-même, suivant les marbres & suivant les plus anciens historiens, huit ans avant le passage de l'Hellespont.

La plupart des écrivains postérieurs à Hérodote ont bien ramené le commencement de Darius à sa véritable date, mais comme ils n'ont pas laissé d'emprunter d'Hérodote les trente-six ans qu'il donne à son règne, ils ont retardé de trois ans le règne de Xerxès & d'Artaxerxès Longue-main, & ensuite, pour retrouver leur compte, ils ont retranché sur les règnes d'Artaxerxès Longue-main & de ses successeurs les trois ans qu'ils avoient laissé de trop au règne de Darius; c'est ce qu'on peut reconnoître en particulier dans le canon astronomique: pour le montrer, constatons d'abord le vrai commencement de ces règnes.

Je commence par celui de Xerxès; les marbres & Hérodote, comme j'ai déjà dit, le mettent l'an 8 avant le passage de l'Hellespont, & il y en a une preuve qui se tire de la durée & du terme de son règne; tous les Anciens sont d'accord sur la durée, qu'ils font de vingt à vingt-un ans; & cet accord

général

général ne permet pas de la révoquer en doute : or il étoit fini, comme je le prouverai dans un moment, au temps du siège de Naxe, c'est-à-dire la seconde année de la LXXVIII.<sup>e</sup> Olympiade, l'an 467 avant notre ère; on ne peut donc en mettre le commencement plus bas que la première année de la LXXIII.<sup>e</sup> Olympiade, ou l'an 488 avant notre ère, qui étant la huitième avant le passage de l'Hellespont, est aussi précisément celle que nous donnent les marbres & le récit d'Hérodote.

J'ai dit qu'il étoit fini au temps du siège de Naxe, c'est ce qui se conclut de ce que le règne d'Artaxerxès étoit nouvellement commencé au temps de ce siège, comme le dit expressément Thucydide, & comme il résulte de ce que Thémistocle se retirant auprès de lui après son exil, le vaisseau sur lequel il s'étoit embarqué tomba dans la flotte Athénienne employée à ce siège: il est vrai qu'il y avoit des auteurs qui rapportoient cette fuite au règne de Xerxès; mais Charon de Lampsaque, historien contemporain, & Thucydide, qui écrivoit moins de soixante ans après, sont certainement plus croyables que tous les autres; aussi Plutarque remarque-t-il que leur récit s'accordoit mieux avec les relations du temps, quoique recueillies avec trop peu de soin; &, après tout, ou il faut dire que la lettre de Thémistocle, que Thucydide a insérée dans son histoire, est fausse & supposée, ou il faut convenir que les auteurs qu'on lui oppose ne méritent pas d'être cités sur un fait de la vie de Thémistocle sur lequel ils sont démentis par Thémistocle lui-même; car dans cette lettre il parle clairement de ce qu'il a fait contre & pour Xerxès, qu'il appelle le père de celui à qui il écrit. L'époque du siège de Naxe a été établie par Dodwel, sur les preuves les plus fortes, & si elle n'est pas démontrée, c'est qu'en ces matières il n'y a guère de démonstration proprement dite; mais il est des preuves qui en doivent tenir lieu, dans les principes de la plus sage critique, & celles qu'a ramassées Dodwel sur cette époque sont de ce genre; c'est pourquoi, avant que d'y opposer le consentement du Canon, de Diodore, d'Eusèbe & des autres

*In Themistocle,  
pag. 125, edit.  
Francofurt.*



sur la date du règne d'Artaxerxès, il faut prendre garde que cette date n'est pas une date absolue, qui fasse époque, & qui ait sa détermination propre indépendamment de toute hypothèse, comme est, par exemple, la date du règne de Cyrus, ou celle du règne de Nabonassar ou d'Alexandre; ce n'est qu'une date hypothétique, c'est-à-dire qu'une conséquence de la disposition donnée aux règnes précédens, & singulièrement à celui de Xerxès; or dès-là elle n'a de certitude qu'autant qu'en a cette disposition, qui bien loin d'être constante, se trouve combattue, & par les historiens les plus anciens & les plus exacts, & par un monument tel que la chronique de Paros.

Artaxerxès mourut dans l'hiver, à la fin de la septième année de la guerre du Péloponnèse, c'est ce qui résulte 1.<sup>o</sup> du témoignage de Thucydide, qui vivoit alors; 2.<sup>o</sup> de la date de la treizième année de Darius Nothus son successeur, que porte le traité fait par ce Prince avec les Lacédémoniens en la vingtième de la même guerre: la septième année de cette guerre est déterminée par une éclipse de Soleil, arrivée au printemps de la huitième, & répond à l'an 425 avant J. C. la huitième à l'an 424.

La première année d'Alexandre le Grand à Babylone est de l'an 331 avant J. C. quand on la date de la bataille d'Arbelle & de son entrée à Babylone; car il est constant, par l'éclipse de Lune qui arriva onze jours avant cette bataille, qu'elle se donna au mois de septembre de cette année-là, & qu'Alexandre arriva à Babylone au commencement ou au milieu du mois d'octobre suivant.

Si l'on compare maintenant les dates du Canon avec celles qu'on vient de voir, on trouvera que le Canon met le commencement de Xerxès à l'an 485, & celui d'Artaxerxès à l'an 464, tous les deux trois ans plus tard qu'ils ne doivent être; mais qu'ensuite, pour regagner ces trois ans, il en retranche 1.<sup>o</sup> deux sur le règne d'Artaxerxès, car il ne lui donne que quarante-un ans, & il y en a quarante-trois de l'an 467 où il a commencé à l'an 425 où il a fini, outre que plusieurs

auteurs lui donnent effectivement quarante-trois ans; 2.<sup>o</sup> il en retranche un sur l'intervalle qu'il y a depuis la mort d'Artaxerxès jusqu'au règne d'Alexandre, auquel il ne donne que quatre-vingt-douze ans, quoiqu'il y en ait eu quatre-vingt-treize, ayant commencé l'an 424 & fini l'an 332.

Ceux qui veulent donner au Canon une autorité irréfragable, ont cru se tirer d'embarras en supposant que les antidades qui s'y rencontrent venoient de ce que les auteurs du Canon n'ayant employé que des années entières, y ont attribué aux règnes toute l'année dans laquelle les Rois ont commencé: on pourroit se contenter de cette solution, si les dates du Canon ne péchoient jamais que d'un an; mais elle devient insuffisante & inutile dès qu'il y en a où elles pèchent de plus d'un an, comme entre Xerxès & Artaxerxès, entre Darius & Xerxès, entre Trajan & Adrien; & ce qui montre de plus en plus son insuffisance, c'est l'incertitude & l'embarras de ceux qui la proposent: ils avoient d'abord soutenu que la méthode du Canon étoit uniforme, & attribuoit aux règnes l'année entière où les Rois avoient commencé, ainsi que cela se rencontroit en effet dans plusieurs: mais comme on leur a montré que le Canon donnoit à Darius Nothus pour sa première année l'an 423, qui est un an entier plus tard qu'il n'avoit réellement commencé, puisqu'Artaxerxès étoit mort dès l'hiver de l'an 425; il leur a fallu changer de langage, & ils ont supposé que cette méthode n'avoit lieu que depuis Auguste jusqu'à Antonin, & que, dans la partie précédente du Canon, c'est-à-dire depuis Nabonassar jusqu'à Auguste, l'on avoit au contraire attribué aux règnes l'année entière où les Rois avoient fini; ils en citent pour preuve la date de la mort d'Alexandre, mais cette date, si l'on veut suivre la foi de tous les monumens connus, prouve précisément le contraire.

Alexandre est mort, suivant le témoignage unanime de tous les Anciens, en la première année de la CXIV.<sup>e</sup> Olympiade, sous l'archontat d'Hégélias, c'est-à-dire à la fin de cette année, comme l'ont prouvé il y a long-temps Bunting Calvisius & Jacques Cappel; les preuves qu'ils en ont données sont simples

& précises. Alexandre étoit né la première année de la *CVI.<sup>e</sup>* Olympiade, au temps de la célébration des jeux olympiques; car l'on rapporte que son père reçut en même temps trois nouvelles, celle d'une grande victoire remportée par son armée sous le commandement de Parménion, celle du prix gagné aux jeux olympiques par ses chevaux, & celle de la naissance de son fils: or il est constant qu'il vécut près de trente-trois ans, ou, comme dit Arrien, trente-deux ans & huit mois; donc il ne mourut que vers le mois d'avril, à la fin de la première année de la *CXIV.<sup>e</sup>* Olympiade. La même chose résulte de la durée de son règne, il succéda à son père sous l'archontat de Pythodore, qui avoit commencé au solstice d'été de l'an 336 avant J. C. il régna douze ans & sept mois suivant Justin, ou huit suivant Arrien; il ne peut donc être mort qu'après le mois de février ou de mars de l'an 323, & par conséquent dans les derniers mois de la première année de la *CXIV.<sup>e</sup>* Olympiade; & en effet Élien rapporte formellement cette mort au 6 *thargélion*, l'un des derniers mois de l'année attique qui se comptoit, comme l'olympique, du solstice d'été; & comme il indique ce mois absolument, & sans aucune relation à ceux de l'année Macédonienne, on ne peut supposer gratuitement qu'il l'ait déterminé sur une réduction des mois Macédoniens aux mois Athéniens, ni argumenter contre sa détermination de quelques fautes échappées aux Anciens dans ces sortes de réductions; ainsi tout concourt à fixer invariablement la mort d'Alexandre à la fin de l'année olympique: cependant il faut avouer que le P. Pétau la rapporte au commencement de cette année; mais il n'en donne aucune raison, & sans doute il a moins écouté ses lumières en cette occasion qu'une petite animosité particulière, qui lui a fait confondre, comme le montre des Vignoles, le temps précis de la mort d'Alexandre avec l'époque des années de Philippe, afin d'avoir un prétexte de critiquer les trois Savans que j'ai nommés plus haut; aussi son opinion a-t-elle été rejetée par les plus habiles Chronologistes qui aient paru depuis, par Prideaux, par Dodwel, par des Vignoles, &c. & il est au moins singulier qu'on entreprenne aujourd'hui de

*Chron. l. V,  
c. 2, s. 4.*



la relever; voyons cependant si on lui prête quelques preuves nouvelles, qui puissent balancer celles du sentiment contraire. On allègue 1.<sup>o</sup> le nom du mois *daesus*, qu'on prétend avoir désigné le mois de juillet dans les journaux d'Alexandre; 2.<sup>o</sup> la chaleur excessive de la saison, qui fit regarder comme une merveille que le corps d'Alexandre, sans avoir été embaumé, se fût conservé plusieurs jours sain & frais; 3.<sup>o</sup> enfin un passage d'Eusèbe. Quant au nom du mois *daesus*, ce caractère par lui-même n'est rien moins que sûr, puisque ce mois n'a pas toujours occupé la même place dans l'année Macédonienne; suivant les plus habiles dans ces matières, je veux dire suivant Ussérius & Dodwel, il occupoit déjà le mois d'avril au temps d'Alexandre, en sorte que leur opinion se réunit ici aux circonstances de l'histoire, pour l'appliquer plutôt au mois d'avril qu'au mois de juillet.

La chaleur de la saison au mois d'avril ou de mai, sous le trente-deuxième parallèle & dans les plaines de Babylone, seroit assez forte pour avoir fait trouver étonnant que le corps d'Alexandre s'y fût si bien conservé, pendant plusieurs jours, sans qu'on en eût pris aucun soin; mais d'ailleurs Plutarque, d'après qui ce fait est cité, ne parle ni de merveille, ni de saison très-chaude ou d'excessives chaleurs; il remarque seulement que ceux qui soutenoient qu'Alexandre n'avoit pas été empoisonné, arguoient de ce que dans des lieux chauds & suffoquans, son corps, négligé pendant plusieurs jours, ne s'étoit point corrompu, & ne s'étoit trouvé marqué d'aucune tache livide qui pût faire soupçonner le poison.

Enfin Eusèbe ne dit pas, comme on le lui fait dire, que ce fût *au commencement de l'année olympique*, & c'est par inadvertance, sans doute, qu'on a fait imprimer ces mots en lettres italiques dans le Mémoire de M. Fréret, comme si étoient les propres paroles d'Eusèbe, car il dit seulement qu'Alexandre mourut au commencement de l'Olympiade, ce qui est, comme on sait, fort différent.

On ne propose donc véritablement rien qui puisse donner quelque nouveau fondement à l'opinion du P. Pétau, elle

Εν τοῖς  
θερμοῖς καὶ  
πνιγμοῦσιν.

demeure aussi insoutenable qu'elle l'a paru à ceux qui ont été le plus en état d'en juger ; & s'il faut s'en tenir au témoignage des Anciens, & à ce qui résulte des faits qu'ils nous ont appris, l'on ne peut douter qu'Alexandre ne soit mort vers le mois d'avril ou de mai de l'an 323 avant J. C. deux ou trois mois avant la fin de la première année de la *CXIV.<sup>e</sup>* Olympiade, & de l'archontat d'Hégésias ; & de-là il s'ensuit que le Canon n'a point attribué à son règne l'année entière où ce Prince est mort, mais qu'au contraire il a donné au règne de son successeur l'année entière où il avoit commencé, car les mois d'avril ou de mai dont il s'agit appartiennent à l'an 425 de l'ère de Nabonassar, & le Canon termine le règne d'Alexandre au mois de novembre précédent, où finissoit l'an 424 de cette ère. Il n'est donc pas vrai que le Canon suive une méthode différente dans les règnes qui précèdent celui d'Auguste, ainsi les antedates des règnes d'Artaxerxès & de Darius ne peuvent être couvertes par cette ressource, & n'y eut-il que celles-là, j'aurois eu raison de soutenir que le Canon n'est pas d'une autorité aussi sûre pour la durée & l'époque des règnes particuliers, qu'il peut l'être dans la détermination de ces mêmes intervalles, auxquels on les a ajustés après coup.

Cependant, si on en croit M. Fréret, ce n'est-là qu'une simple supposition, « hasardée pour défendre un système & » pour se débarrasser de l'autorité du Canon astronomique, qui » détruit ce même système, & on pourroit, continue-t-il, se » contenter de la nier sans en donner de raison, car elle n'est appuyée sur rien. » Je me flatte que ceux qui voudront bien jeter les yeux sur les pages 50, 51 & 52 du *XXIII.<sup>e</sup>* volume de nos Mémoires, en jugeront différemment : j'y observe, entre autres choses, que la durée des règnes particuliers, & même leur arrangement, varient dans les différentes éditions qu'on a du Canon, & que ces variations n'ont pu naître que de ce que ces règnes y sont déterminés d'après différentes opinions ou hypothèses particulières. J'y remarque aussi qu'il est tel phénomène qu'on n'a pu attacher à un règne au moment qu'on l'a observé, parce que ce règne n'étoit pas encore

commencé, d'où il faut conclure qu'on ne l'y a rapporté qu'après coup, & sur un arrangement systématique relatif à l'ère de Nabonassar.

Bonnes ou mauvaises, ces raisons m'ont frappé, & avoient avant moi frappé Scaliger, Pétau & bien d'autres, & je ne puis penser qu'elles soient aussi méprisables qu'on l'annonce; mais, quoi qu'il en soit, M. Fréret, sans y répondre, sans en dire même un seul mot, se détermine à examiner mon opinion dans ses conséquences, qui ne peuvent, dit-il, être admises sans combattre toutes les idées reçues, & sans se jeter dans les plus grands embarras. Ces conséquences, selon lui, sont 1.<sup>o</sup> que dans cette opinion il faut supposer que l'usage de l'ère de Nabonassar étoit ancien, & qu'il étoit suivi du moins dans les registres d'Astronomie, où l'on écrivoit les observations: 2.<sup>o</sup> qu'il faut supposer que dans les anciens registres ou recueils d'Astronomie, les observations étoient datées par les seules années de l'ère de Nabonassar, & qu'il n'étoit fait aucune mention des règnes des Princes sous qui elles avoient été faites.

J'avoue que ces suppositions ne me paroissent pas, à beaucoup près, aussi révoltantes qu'à M. Fréret, & que si elles résulteroient en effet de mon opinion, je ne serois point embarrassé à les justifier; mais oserai-je dire qu'on me les prête gratuitement, & qu'elles ne me sont pas seulement venues en pensée; en effet, le Canon astronomique n'est, selon mon opinion, qu'un Canon ou une méthode d'années égales & uniformes, auxquelles des Astronomes ont, pour leur commodité & la facilité de leurs calculs, rapporté leurs observations & celles des Astronomes qui les avoient précédés: les inventeurs de cette méthode étoient probablement Égyptiens, puisque les années & les mois qu'ils ont employés sont égyptiens; s'ils ont fait remonter l'époque de leur Canon à l'ère de Nabonassar, qui est Chaldéenne, c'est qu'ils n'avoient d'observations un peu anciennes que celles que les Chaldéens avoient conservées depuis cette ère: ils ont adapté à leur Canon les règnes de Nabonassar & de ses successeurs jusqu'à leur temps, & ils ont suivi pour leur



durée le sentiment ou l'hypothèse qu'ils ont voulu, en en réduisant les années à la forme égyptienne; car on ne croira pas, sans doute, que l'on data à Babylone, sous Nabonassar ou sous le fils d'Hystaspes, par années ou par mois égyptiens: enfin ils ont rapporté les anciennes observations dont ils vouloient faire usage, aux années de ces règnes qui y convenoient, dans la manière dont ils les avoient disposés & réduits. Ainsi, sans qu'il soit besoin de donner à l'usage de l'ère de Nabonassar l'antiquité qui a choqué M. Fréret, sans qu'il soit besoin de supposer que cette ère fût seule employée dans la date originale des anciennes observations, on peut soutenir, & pour moi je crois qu'il est sûr, que les années des Rois dont elles sont datées ne sont qu'hypothétiques, & que ces observations ne déterminent avec certitude que l'année de l'ère de Nabonassar, à laquelle elles conviennent.

Au reste, je ne sais sur quel fondement M. Fréret donne pour une vérité constante que l'ère de Nabonassar n'étoit employée à Babylone ni dans l'Histoire civile ni dans l'Astronomie, & qu'il n'y en a aucun vestige dans les extraits de Bérose & de Mégasthène, que Josèphe, Eusèbe & le Syncelle nous ont conservés; ces assertions auroient au moins besoin de quelque éclaircissement, si on en juge par ce passage du Syncel. p. 207.

Syncelle: « Les Chaldéens ont des observations exactes des » révolutions des astres depuis Nabonassar; car, comme disent » Alexandre (Polyhistor) & Bérose, qui ont recueilli les anti- » quités Chaldéennes, Nabonassar ayant rassemblé les actes des » Rois qui l'avoient précédé, les fit disparaître, afin que l'on » commençât à l'avenir par lui l'énumération ou la liste des rois Chaldéens: » Επειδὴν, ὡς ὁ Ἀλέξανδρος καὶ Βηροσὸς φασὶν, οἱ τὰς Χαλδαίων ἀρχαιολογίας περικειληφότες, Ναβονάσαρος συναγαγὼν τὰς πράξεις τῶν πρὸ αὐτοῦ βασιλέων ἠφάνισεν, ὅπως ἀπ' αὐτῆς ἡ χαλδαϊσμός γίνεται τῶν Χαλδαίων βασιλέων. Il est bien évident, par ce passage, qu'il y a quelques vestiges de l'ère de Nabonassar dans les fragmens de Bérose, & que, suivant cet historien, l'usage de cette ère étoit reçu chez les Chaldéens, & remontoit au temps de Nabonassar même. J'ai

J'ai dit que les éditions du Canon varient sur plusieurs durées des règnes particuliers; par exemple, il y a des éditions du Canon des Astronomes où la somme des règnes quatorze, quinze, dix-huit & dix-neuf est plus courte de dix-sept ans que dans d'autres; un Canon des rois de Babylone, donné par des auteurs Ecclésiastiques, fait la somme du premier & du second règne plus longue de dix-sept ans que le Canon des Astronomes, & sur les règnes quatorze, quinze, dix-huit & dix-neuf il suit l'édition du Canon des Astronomes, qui les fait plus courts de dix-sept ans: ainsi ces variations, qu'on trouve dans l'intervalle qui est de Nabonassar à Cyrus, roulent sur dix-sept & trente-quatre ans; ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que dans le même intervalle il y a, immédiatement avant Cyrus, un règne qui dans une édition est de dix-sept ans, dans d'autres de trente-quatre, & qui, dans quelques listes, étoit entièrement omis, puisqu'il y a d'anciens Chronologistes qui ne comptoient que six ou huit ans au plus entre Nabuchodonosor & la prise de Babylone par Cyrus.

La combinaison de ces observations m'a fait soupçonner que ce règne, qui est celui de Nabonide, n'étoit pas originaiement dans le corps de la liste, & qu'il y étoit passé, par l'erreur de quelque copiste, de la marge ou d'une colonne collatérale où il étoit placé, avec la note de dix-sept ans ou de trente-quatre qu'on y assignoit à sa durée; qu'ensuite, pour regagner l'excès que ces dix-sept ou trente-quatre ans produisoient dans l'intervalle de Nabonassar à Cyrus, on les avoit retranchés sur les règnes précédens, de la même manière qu'on a retranché sur les successeurs de Darius les trois ans qu'on lui avoit donnés de trop.

Une nouvelle observation a presque tourné mon soupçon en certitude, c'est que justement sous le règne de Cyrus, qui est joint immédiatement à celui de Nabonide, l'histoire sacrée & l'histoire profane attestent uniformément qu'il y eut un Roi qui régna avec Cyrus à Babylone; ce Roi est le Darius Mède de Daniel, ou le fils d'Astyage, qui ayant aidé Cyrus à prendre Babylone, y fut établi Roi ou Vice-roi par ce Prince, & y

régnâ, à ce que je crois, sous lui & sous Cambyse jusqu'à Darius fils d'Hystaspe. On avoit assigné, dans le Canon, dix-sept ans à son règne, & il y en a précisément autant de la prise de Babylone au règne de Darius fils d'Hystaspe : on lui avoit donné aussi trente-quatre ans, en y comprenant peut-être le temps que ce Prince avoit survécu à son père Astyage.

Le nom de *Nabonide* est un des titres ou noms communs des rois de Babylone, & l'équivoque de ce nom, le double emploi de la durée de son règne, & les deux prises de Babylone, l'une par Cyrus, l'autre par Darius fils d'Hystaspe, sont en grande partie la source de l'obscurité & de tout l'embarras qui couvre encore cette partie de l'ancienne histoire.

Sans vouloir me jeter dans des discussions interminables, (car enfin sur ces points, qui tombent presque en pures conjectures plus ou moins probables, chacun peut abonder en son sens) qu'il me soit permis de développer avec un peu plus d'étendue l'arrangement des derniers rois de Babylone, d'après l'hypothèse que je viens d'exposer.

En mettant Nabonide hors de ligne, comme je fais, & reportant la durée que le Canon donne à son règne sur les règnes indiqués par les variations qu'on y trouve, & qui correspondent exactement à cette durée, il s'ensuit que Nabopolassar ou Nabuchodonosor I.<sup>er</sup> a commencé à régner à Babylone l'an 608 avant notre ère, & Nabopolassar ou Nabuchodonosor II son fils, l'an 587.

Le commencement de Nabopolassar tombe, de cette manière, dans la première année de la XLIII.<sup>e</sup> Olympiade; c'est justement celle où plusieurs Anciens rapportoient la prise de Ninive par les Mèdes, comme nous l'apprend Eusèbe dans sa Chronique sur cette année, ce qui quadre d'autant mieux à mon opinion qu'Alexandre Polyhistor dit, dans un fragment qu'on lit dans le Syncelle, que ce fut par la prise de cette ville que Nabopolassar, qui s'étoit joint au roi des Mèdes, de simple Général d'armée qu'il étoit, devint roi absolu de Babylone; le livre de Tobie dit aussi que Nabuchodonosor le père prit Ninive avec Assuérus roi des Mèdes, & les traditions des Juifs



assignent cette prise à la première année de son règne, ce qui s'accorde encore au récit d'Alexandre.

Nabocollasâr ou Nabuchodonosor II, fils du premier, est appelé *Labynit* dans Hérodote, nom qui de l'aveu des meilleurs Critiques ne diffère pas de celui de *Nabonide*; Labo ou Nabo étoit une divinité Chaldéenne, dont ces Rois prenoient fréquemment le nom dans leurs titres. Ce Prince eut dans le cours de son règne une maladie qui lui fit passer sept années parmi les bêtes; je crois que pendant ces sept années Baltasâr son fils prit d'abord en main les rênes du gouvernement, qu'au bout de deux ans il fut déposé & enfermé par les menées de Nériglissor ou Nergel-séreser son beau-frère, qui se mit à sa place; que Nériglissor ayant régné quatre ans, fut lui-même détrôné & jeté en prison par son propre fils Laboroosarchod, encore tout jeune, mais dans qui la méchanceté avoit devancé l'âge, & dont les inclinations parurent si dangereuses à ses propres amis, qu'ils s'en débrent au bout de neuf mois, & remirent sur le trône Nabuchodonosor qui étoit guéri (a).

Je suppose ici, comme on voit, que les successeurs de Nabuchodonosor nommés par Bérose, dans le fragment qu'en cite Josèphe, sont ceux qui régnèrent ou qui gouvernèrent Babylone pendant la maladie de Nabuchodonosor; & je les distingue de ceux qui sont nommés dans le Canon, qui, selon moi, sont ceux qui lui succédèrent après sa mort.

Mes raisons sont 1.<sup>o</sup> que les Rois du fragment de Bérose régnèrent sept ans, précisément autant que dura cette maladie, au lieu que les Rois du Canon n'en régnèrent que six, & qu'il n'en reste que six à leur donner entre la mort de Nabuchodonosor & la prise de Babylone par Cyrus: 2.<sup>o</sup> que le dernier de la famille de Nabuchodonosor, qui régna à Babylone, étoit son fils, avoit régné plus de trois ans, & fut tué par ses ennemis, Mèdes & Perses, qui partagèrent son royaume entre eux; au lieu que le dernier des trois Princes que Bérose met

(a) *In ipso tempore sensus meus reversus est ad me . . . . & optimates mei & Magistratus mei requisierunt me, & in regno meo restitutus sum.*  
Dan. IV, v. 33.

avant Nabonide étoit petit-fils de Nabuchodonosor par sa fille, n'avoit régné que neuf mois, & fut tué par ses propres amis, *Ὑπὸ τῶν φιλῶν*, à cause de sa méchanceté.

Nabuchodonosor mourut l'an 524 avant J. C. après quarante-trois ans de règne; je conjecture que Baltasar étoit demeuré enfermé, & que Nériglissor, plus habile que lui, le prévint & se mit sur le trône aussitôt que Nabuchodonosor fut mort: c'est lui qui est nommé dans l'Écriture Evilmérôdach, & dans le Canon Ilvarodame; au lieu que c'est Baltasar à qui Bérose donne le nom d'Évilmérôdach, dans la liste de ceux qui régnèrent pendant la maladie de Nabuchodonosor. Tous ces noms, je ne puis trop le répéter, étoient des titres communs de la dignité royale, empruntés des noms des divinités Babylooniennes, & tantôt ils désignent un Roi, tantôt un autre, ce qui jette une confusion étrange dans leur histoire, qu'on ne peut démêler que par une grande attention aux époques & aux circonstances particulières qui y sont jointes. Evilmérôdach-Nériglissor régna deux ans après la mort de son père; les Juifs font de lui un conte assez peu vraisemblable, mais qui du moins me paroît prouver deux choses; l'une que ce Prince avoit déjà régné auparavant, pendant la maladie de Nabuchodonosor, ce que S.<sup>t</sup> Jérôme assure aussi, en ajoutant qu'il avoit été ensuite mis en prison, & que c'étoit-là qu'il avoit pris avec Jéchonias les liaisons qui procurèrent au roi des Juifs sa liberté aussi-tôt qu'Évilmérôdach fut remonté sur le trône: la seconde qu'Évilmérôdach n'avoit mis la couronne sur sa tête, soit pendant la maladie de son beau-père, soit après sa mort, que par des intrigues ou des violences. Ce conte est que pour convaincre les principaux de Babylone, qui ne vouloient pas le reconnoître, que Nabuchodonosor étoit véritablement mort, Evilmérôdach fit tirer son corps du tombeau, & le fit traîner, avec des cordes & des crocs, à la vue de tout le monde; ou, suivant une autre leçon, que par le conseil de Jéchonias il le fit déterrer & couper par morceaux, qu'il jeta aux corbeaux, de peur qu'il ne revînt du tombeau comme il étoit revenu d'entre les bêtes.

*Voy. le Comm.  
de D. Calmet,  
sur le vers. 27,  
ch. 25, liv. IV,  
des Rois.*

*Hieronym. in  
Isai. XIV.*

Au bout de deux ans, Baltasar ayant rompu ses fers, tua Évilmérôdach-Nériglissor, & remonta sur le trône; il régna quatre ans; Josèphe dit qu'on l'appeloit aussi *Naboandel* & *Nabonide*; c'est en effet le Labynit II ou III d'Hérodote; Jérémie le désigne sous le nom de Mérodach, ce qui montre bien, à mon gré, l'usage confus qu'on a fait de tous ces noms. Jérém. L, v. 2.

C'est à lui que Cyrus fit la guerre, il l'assiégea dans Babylone, & prit cette ville par surprise la nuit d'une fête solennelle où les Babyloniens étoient enivres dans l'ivresse & dans le sommeil, l'an 538 avant J. C. ce fut, comme je crois, pendant les *Sacées*, qu'on célébroit au mois Attique *loüs*, c'est-à-dire aux environs de notre mois de juillet; Baltasar fut tué dans le tumulte, & son royaume partagé entre Cyrus & Darius le Mède.

Ce Darius, comme j'ai déjà dit & comme l'assure Josèphe, étoit fils d'Astyage roi des Mèdes, que Nabuchodonosor avoit vaincu, & dont il avoit joint les États à son Empire; il avoit même épousé Amytis sa fille, & tenoit peut-être Darius à Babylone dans une espèce de captivité: ainsi Baltasar & Cyrus étoient neveux de Darius au même degré, car Cyrus étoit fils de Mandane, autre fille d'Astyage. Darius voulant se mettre en liberté, conspira avec Cyrus, & prit si bien ses mesures avec lui, que Babylone fut prise, & que Baltasar perdit la couronne & la vie.

Josèphe dit que les Grecs ont connu ce fils d'Astyage sous un autre nom; Xénophon, en effet, donne un fils à Astyage qu'il appelle Cyaxare, & qu'il associe à Cyrus dans la conquête de Babylone; & quoiqu'Hérodote dise, au contraire, qu'Astyage n'eut point d'enfants mâles, c'est à Xénophon que je m'en tiens; ce n'est pas que j'ignore qu'Hérodote a écrit une histoire, & que Xénophon n'a composé qu'un roman; mais je sais en même temps que l'historien a quelquefois suivi des traditions incertaines & peu exactes, & que si l'auteur du roman en a créé la fable & toute la composition, c'est sur des personnages vrais & d'après leur histoire connue: ainsi dans l'Iliade, la fable du poëme est bien toute entière une production de l'imagination d'Homère; mais la guerre de Troie, ses événemens, les héros



sont pris dans l'histoire, & peints d'après ce que les traditions reçues en avoient appris; aussi les généalogies d'Homère sont-elles souvent admises en preuves, comme pourroient l'être celles que nous ont conservé les historiens: l'exemple de notre Henriade peut rendre encore la chose plus sensible; M. de Voltaire en a certainement inventé la fable, & l'a embellie de tous les mensonges & de tous les charmes de la poésie; mais & les personnages & les évènements n'en sont pas moins véritables au fond, & il n'a eu garde de violer la foi de l'histoire, ni dans les caractères connus, ni dans des faits essentiels; il n'a eu garde, par exemple, de donner des enfans à Élisabeth & d'en refuser à Henri: il en est de même de Xénophon, & c'est pourquoi il peut avoir, à cet égard, autant d'autorité qu'un historien; les Princes sur lesquels il bâtissoit son roman, vivoient cent cinquante ans avant lui, & étoient encore trop récents & trop célèbres pour choquer, même dans un roman, leur histoire & les traditions qu'on en avoit conservées.

*Jér. c. XXXV,  
vers. 25.*

J'ai dit que Nabuchodonosor avoit vaincu Astyage, & joint ses États à son Empire; car c'est mal-à-propos que les Grecs ont attribué sa défaite au fils de Mandane; Jérémie, qui vivoit alors, nomme positivement les Mèdes parmi les peuples qui doivent subir le joug de la domination des Chaldéens; Ézéchiél, sous la douzième année de la captivité de Jéchonias, les met au nombre des Nations qu'ils avoient déjà vaincues, & que les Égyptiens devoient bientôt grossir: je suis persuadé que dans les différentes traditions que l'on débitoit sur Cyrus, & qui se combattent souvent les unes les autres, l'on avoit confondu l'histoire de plusieurs Princes orientaux, & entre autres celle de Nabuchodonosor; ce que disoit, par exemple, Ctésias, que Cyrus n'étoit point parent d'Astyage, mais que l'ayant vaincu, il étoit devenu son gendre en épousant sa fille Amytis, paroît ne convenir qu'au roi de Babylone, qui, suivant les témoignages exprès de Jérémie & d'Ézéchiél qu'on vient de voir, vainquit les Mèdes, & qui, au rapport d'Alexandre Polyhistor, avoit épousé une fille d'Astyage; ce qui paroît confirmé par Bérose, qui dit que la femme de ce Prince étoit

de Mède : il y a plus, Alexandre Polyhistor appelloit cette Princeſſe Amytis, comme Ctéſias la femme de Cyrus ; c'eſt du moins ainſi que le ſavant archevêque d'Armagh liſoit ſon nom, que nos exemplaires écrivent Aroſtis ou Arytis ; le  $\rho$  & le  $\mu$  ſont ſi ſemblables dans les manuscrits qu'ils ſe prennent aiſément l'un pour l'autre, & ils ſont toute la différence des deux noms dont il s'agit.

Cyrus ſurvécut neuf ans à la priſe de Babylone, les Mages en régnèrent huit ; ainſi ce fut dix-ſept ans après la priſe de Babylone par Cyrus, & par conſéquent la dix-ſeptième année de Darius le Mède, que le fils d'Hyſtaſpe marcha contre lui & le défit entièrement : Darius le Mède ſe ſauva à Borſippe, & ſ'y enferma ; le fils d'Hyſtaſpe, ſans s'amuſer à l'y pourſuivre, alla mettre le ſiège devant Babylone ; ce ſiège dura vingt mois ; mais enfin la ville fut priſe par l'adreſſe de Zopyrè, & Darius le Mède, ſans reſſource & ſans eſpérance, vint ſe rendre au vainqueur, qui ſe contenta de l'exiler en Carmanie.

J'attribue ici à Darius fils d'Hyſtaſpe tout ce que Béroſe raconte de Cyrus, parce qu'en effet cet hitorien a confondu les deux priſes de Babylone, & que les détails de ſon récit ne conviennent qu'à la ſeconde. Dans la première, le Roi qui régnoit à Babylone fut tué dans ſon palais, & au milieu de ſes gardes, non-ſeulement au rapport d'Hérodote & de Xénophon, mais encore ſuivant le témoignage expreſ de Daniel, qui étoit alors dans cette ville ; ce ne peut donc être celle où le Roi s'étoit ſauvé à Borſippe, & en fut quitte pour un exil ; de plus, ce fut ſeulement après la ſeconde que les murs & les portes de Babylone furent détruits, car Cyrus les avoit laiffés dans leur entier, comme le remarque expreſément Hérodote, & comme le prouveroit aſſez la longueur du ſecond ſiège qu'elle ſoutint ; or Béroſe rapporte au contraire à celle qu'il raconte la démolition des murs de cette ville ; c'eſt donc de la ſeconde dont il emprunte les circonſtances pour les attribuer à Cyrus.

A la mort de Baltaſar finit la domination des Chaldéens à Babylone, puisſque le Prince qui lui ſuccéda étoit Mède :

*Baltasar, dit Daniel, fut tué cette même nuit, & Darius le Mède régna en sa place: elle avoit duré soixante-dix ans sous trois générations, comme l'avoit prédit Jérémie, qui indique même assez clairement la treizième année de Josias pour l'époque de sa prophétie. La treizième année de Josias étoit celle où avoit commencé le règne de Nabopolassar, & par conséquent la domination des Chaldéens; vingt-un ans de Nabopolassar, quarante-trois de Nabuchodonosor, six d'Évilmérodach & de Baltasar font précisément soixante-dix ans; Nabopolassar, Nabuchodonosor son fils, & Baltasar fils de Nabuchodonosor, font les trois générations; Jérémie dit sous Nabuchodonosor, sous son fils & sous le fils de son fils; mais par Nabuchodonosor il y faut entendre le père, puisque ce fut lui qui jeta les fondemens de cette domination, & qui assujétit une partie des peuples qui y furent soumis.*

Il faut bien distinguer les soixante-dix ans de cette domination, prédits au xxv.<sup>e</sup> chapitre de Jérémie, des soixante-dix ans de la captivité particulière des Juifs à Babylone, prédits au chapitre xxix; les premiers avoient commencé, comme on vient de dire, à la treizième année de Josias, & se terminent au premier an de Cyrus à Babylone; les autres n'ont pu commencer avant la  $\frac{3}{4}$  de Joachim, qui fut la première de Nabuchodonosor, & dans laquelle se fit le premier transport des Juifs à Babylone: cette année étant, comme on l'a dit, l'an 587 avant J. C. la soixante-dixième année de la captivité fera l'an 518; c'est la seconde de Darius fils d'Hystaspe dans la chronologie des marbres, qui date la première de l'an 519; c'est aussi justement la seconde de ce Prince après qu'il eut pris Babylone, puisqu'il prit cette ville à la fin de l'an 68 depuis Nabuchodonosor; car Nabuchodonosor régna quarante-trois ans, Évilmérodach & Baltasar six, Darius le Mède dix-sept, ce qui fait en tout soixante-six; ajoutez-y les vingt mois que dura le siège, vous en aurez soixante-huit à quatre mois près. L'an soixante-dix après Nabuchodonosor étoit donc le second du règne de Darius à Babylone; or c'est précisément la seconde année de ce Prince que Zacharie fixe pour le dernier terme de la



la captivité des Juifs à Babylone; car adressant une prière à Dieu la seconde année de ce Prince, au onzième mois, il dit positivement que cette année est la soixante-dixième de la désolation de Juda & de Jérusalem.

Enfin c'est une ancienne tradition des Juifs, qu'on trouve dans leur grande & dans leur petite chronique, & dans les traditions historiques d'Abraham Lévi, que leur pays avoit été entièrement désert pendant cinquante-deux ans, ou pendant quarante-neuf, qu'ils font commencer à la ruine du temple; dans mon hypothèse, il y a précisément cinquante-deux ans depuis la ruine du temple jusqu'à la seconde année du règne de Darius fils d'Hystaspe à Babylone, en laquelle les Juifs retournèrent à Jérusalem, & quarante-neuf jusqu'à son avènement au trône de Perse, où il renouvela probablement l'édit de Cyrus; car la ruine du temple est de l'an 570, l'avènement de Darius au trône de Perse de l'an 521, la seconde année de son règne à Babylone de l'an 518. Suivant une autre tradition, rapportée par Josèphe, il y avoit cinquante ans depuis la première année de Nabuchodonosor jusqu'à la seconde de Cyrus, ce qu'il confirme encore par les annales de Tyr; & il y a exactement cinquante ans entre la première année de Nabuchodonosor, en 587, & la seconde de Cyrus à Babylone, en 537 (b).

(b) Ces Annales nomment premièrement Ithobal, sous lequel Nabuchodonosor, la septième année de son règne, vint assiéger Tyr; ce siège dura treize ans; après Ithobal, Baal régna dix ans, Ecnibal deux mois, Chelbis dix, A bbare trois; après ceux-là Mytgon & Géraltrate régnèrent six ans, & entre eux Balator un an; Merbal régna ensuite quatre ans, enfin Hirom vingt: le total de ces règnes & du siège fait cinquante-quatre ans trois mois, mais il en faut d'abord retrancher six ans, parce que Cyrus monta sur le trône la

quatorzième année d'Hirom; il faut aussi diminuer, sur le règne de Baal, le temps de son règne qui concourut avec le siège, c'est-à-dire quatre ans, car Baal monta sur le trône l'an 563, & le siège de Tyr ne finit, au rapport d'Ezéchiél, qu'en la douzième année de la captivité, qui répond à l'an 579; ainsi il ne resteroit plus que quarante-quatre ans trois mois, mais en y ajoutant six ans de Nabuchodonosor, qui précédèrent le siège, l'on aura exactement les cinquante ans.

J'avoue que la précision de ces rencontres, & la facilité avec laquelle elles naissent & se présentent dans cette hypothèse, m'ont persuadé que j'y étois parti plutôt d'une vérité que d'une simple conjecture; mais c'est à ceux qui ne portent dans l'étude de ces matières que l'amour du vrai & le desir de le découvrir, à juger si je n'ai pas pris un de ces feux dont la trompeuse lueur égare les voyageurs, pour le flambeau qui devoit me conduire au but que nous cherchons tous.



# NOUVELLES OBSERVATIONS SUR L'ANNÉE DES ANCIENS PERSES.

Par M. GIBERT.

LES conjectures de Scaliger <sup>a</sup> sur l'année des anciens Perses, les passages des auteurs Orientaux recueillis par Golius <sup>b</sup> & Hyde <sup>c</sup>, & la discussion même que M. Fréret a faite de ces passages dans plusieurs Mémoires <sup>d</sup> n'ont pas encore assez développé le véritable système de cette année; & les notions que ces Savans nous en ont données, ne sont pas toujours aussi exactes que le nom de leurs auteurs sembleroit le promettre: J'ai donc cru qu'il pouvoit être utile d'en donner de nouvelles & de les soumettre à l'examen de ceux qui s'appliquent à ces sortes de recherches.

Rien n'est plus connu chez les Chronologistes que la distinction des années fixes & des années vagues; ils appellent *années fixes* celles qui sont retenues dans les termes de la révolution du Soleil par le moyen de quelqu'intercalation qui les ramène de temps en temps à ces termes; & *années vagues* des années uniformes & sans intercalations qui retardent continuellement sur la durée de la révolution solaire & dont le commencement remonte par tous les points de l'année fixe, jusqu'à ce qu'au bout d'un certain temps il revienne à celui où il s'en étoit séparé.

Ces deux sortes d'années ont été en usage chez plusieurs nations, & sur-tout chez les Perses & chez les Égyptiens, l'une pour leur année civile, c'est-à-dire, pour celle dont ils datoient leurs actes & leurs contrats; l'autre pour leur année sacrée, c'est-à-dire, pour celle qui étoit destinée à régler la célébration de leurs fêtes & toutes les pratiques de leur Liturgie. Hyde assure que chez les anciens Perses l'année civile étoit vague, & que l'année sacrée étoit fixe; je le crois comme lui, quoiqu'il n'en

<sup>a</sup> Scalig. l. III, de Emend. temp. p. 206.

<sup>b</sup> Gol. in not. ad Alfeg. pag. 20 & seq.

<sup>c</sup> Hyd. hist. relig. veter. Pers. cap. 14 & seq.

<sup>d</sup> Mém. de l'Acad. t. XVI, p. 233; & XIX, p. 35 & 85.



ait donné aucune preuve, & voici sur quoi je fonde mon opinion, c'est que l'année vague a été en usage comme année civile hors du Magisme, c'est-à-dire, chez des peuples de la domination Persane, qui ne suivoient point la religion des Mages, & qu'elle s'est maintenue en Perse, après que le Magisme y a été détruit, parmi les Chrétiens & les Mahométans; au lieu que l'espèce d'année fixe qui étoit propre aux Mages y a cessé bien certainement avec l'exercice de leur culte. Il n'est pas douteux au reste que l'intercalation, & par conséquent la forme primitive de l'année sacrée ayant cessé, l'année vague n'ait pris sa place dans la direction de la Liturgie & de tous les rites du Magisme.

Les Perses donnoient à leur année fixe, trois cents soixante-cinq jours, distribués en douze mois de trente jours & en cinq jours épagomènes; & comme ces trois cents soixante-cinq jours sont plus courts d'environ un quart de jour que la durée de la révolution solaire, au lieu d'intercaler tous les quatre ans, comme font les Égyptiens, un fixième épagomène, ils intercaloient tous les cent vingt ans un treizième mois qu'ils plaçoient d'abord après leur premier mois, puis après le deuxième, puis après le troisième, & ainsi de suite, jusqu'après le douzième, lui donnant le nom du mois après lequel ils le plaçoient & renvoyant en même-temps les épagomènes après le mois intercalé, en sorte que ce mois & ces épagomènes revenoient à la fin du douzième mois & de toute l'année au bout de douze fois cent vingt ans ou de quatorze cents quarante ans; & c'est dans cette révolution des épagomènes ou du mois intercalaire que consistoit leur période embolimique; quant à leur année vague, elle étoit combinée avec leur année fixe, de manière qu'elle achevoit sa révolution dans le cours de la même période de quatorze cents quarante ans, elle étoit composée de trois cents soixante-cinq jours partagés comme dans la fixe en douze mois & en cinq jours épagomènes; les mêmes épagomènes servoient à l'année fixe & à l'année vague; chaque jour du mois chez les Perses, chacun des épagomènes étoit consacré à une Divinité ou Génie dont le culte étoit

réglé par une formule particulière & demandoit de certaines prières; les vêtemens même, le boire & le manger étoient assujettis à quelques pratiques religieuses propres au Génie du jour; un Génie enfin rendoit le jour auquel il présidoit heureux, & un autre le rendoit malheureux, c'est pourquoi il falloit que les jours des mois dans l'année fixe & dans l'année vague se correspondissent toujours, c'est-à-dire, que le premier d'un mois de l'année fixe fut aussi le premier d'un mois de l'année vague, & que par conséquent les épagomènes de l'une concourussent aussi avec les épagomènes de l'autre, ou plutôt que l'une n'eût pas d'autres épagomènes que l'autre; que les mêmes épagomènes en un mot servissent à toutes deux, puisqu'autrement on auroit compté, par exemple, le premier d'un mois dans l'année fixe, quand on en comptoit le sixième dans l'année vague, & qu'alors un même jour auroit été sujet à des formules différentes & souvent opposées, auroit été soumis à deux Divinités contraires, auroit été tout à la fois heureux & malheureux.

Cela posé, la place du mois intercalaire réglant la place des épagomènes dans l'année fixe, leur place dans l'année vague se trouvoit déterminée par celle du mois qui y concouroit avec le mois intercalaire de l'année fixe, puisqu'ils devoient toujours suivre ce mois: comme donc l'intercalation passoit d'un mois à l'autre tous les cent vingt ans, les épagomènes sautoient d'un mois dans l'année fixe à toutes les intercalations. Or l'année vague ayant dans les mêmes cent vingt ans reculé d'un mois sur l'année fixe le faut d'un mois que faisoient les épagomènes dans l'année fixe, se trouvoit être de deux mois pour l'année vague, de manière que le mois intercalaire répondoit dans la première intercalation au deuxième mois de l'année vague; dans la deuxième, au quatrième; dans la troisième, au sixième; dans la quatrième, au huitième; dans la cinquième, au dixième; dans la sixième, au douzième; dans la septième, de nouveau au deuxième; dans la huitième, au quatrième; dans la neuvième, au sixième; dans la dixième, au huitième; dans la onzième, au dixième; dans la douzième au douzième.

Par la méthode de cette disposition, il faut bien prendre garde qu'il y avoit dans le cours de quatorze cents quarante ans une année vague, la huit cent quarantième, qui concouroit moitié avec la huit cent trente-neuvième, moitié avec la cinq cent quarantième fixes, commençant après le mois intercalaire & les épagomènes de l'une, qui sont au sixième mois, & accomplissant ses douze mois avant le mois intercalaire & les épagomènes de l'autre, qui passent au septième; en sorte qu'elle n'avoit aucun mois qui répondît à un mois intercalaire, ni aucuns épagomènes dans tout son cours; c'est pourquoi elle n'avoit que trois cents soixante jours au lieu de trois cents soixante-cinq, ce qui lui donnant cinq jours de précès à la fois, diminueoit la révolution de l'année vague des vingt ans qu'eussent autrement demandé ces cinq jours, & de-là vient que cette révolution n'avoit que quatorze cents quarante ans, au lieu des quatorze cents soixante qu'elle a dans la période égyptienne; mais c'est ce que l'on reconnoîtra encore mieux dans la table de la disposition des mois Persans, à chaque intercalation & sous chaque cycle intercalaire de la période embolimique.

Les Perses appeloient, comme ils font encore aujourd'hui, le commencement de leur année *neuruz*, mot qui signifie *nouveau jour*; leur premier mois, au moins depuis la réformation de l'année sous Giemschid, est *phervardin*, & on désigne quelquefois absolument par le nom de ce mois le premier jour de l'an, comme on désigne par celui de *thot* le premier jour de l'année égyptienne: les noms de leurs mois sont,

|                              |                                |
|------------------------------|--------------------------------|
| 1. <sup>er</sup> Phervardin. | 7. <sup>o</sup> Mihir.         |
| 2. <sup>o</sup> Ardibehist.  | 8. <sup>o</sup> Aban.          |
| 3. <sup>o</sup> Chordad.     | 9. <sup>o</sup> Adur.          |
| 4. <sup>o</sup> Tir.         | 10. <sup>o</sup> Dei.          |
| 5. <sup>o</sup> Murdad.      | 11. <sup>o</sup> Beheman.      |
| 6. <sup>o</sup> Sharivar.    | 12. <sup>o</sup> Isphendarmod. |



*TABLE de la disposition des mois Persans dans chaque cycle intercalaire de la période embolimique de quatorze cents quarante ans.*

I.<sup>er</sup> CYCLE INTERCALAIRE,

## AVANT L'INTERCALATION.

Années fixes.

Années vagues.

|    |                   |               |    |
|----|-------------------|---------------|----|
| 1. | Phervardin.....   | Phervardin.   | 1. |
|    | Ardibehift.....   | Ardibehift.   |    |
|    | Chordad.....      | Chordad.      |    |
|    | Tir.....          | Tir.          |    |
|    | Murdad.....       | Murdad.       |    |
|    | Sharivar.....     | Sharivar.     |    |
|    | Mihir.....        | Mihir.        |    |
|    | Aban.....         | Aban.         |    |
|    | Adur.....         | Adur.         |    |
|    | Dei.....          | Dei.          |    |
|    | Beheman.....      | Beheman.      |    |
|    | Isphendarmod..... | Isphendarmod. |    |
|    | 5 Épagomènes.     |               |    |

II.<sup>o</sup> CYCLE INTERCALAIRE,I.<sup>er</sup> INTERCALATION.

120.

|                 |             |
|-----------------|-------------|
| Phervardin..... | Phervardin. |
| Phervardin..... | Ardibehift. |
| 5 Épagomènes.   |             |

120.

|                 |           |
|-----------------|-----------|
| Ardibehift..... | Chordad.  |
| Chordad.....    | Tir.      |
| Tir.....        | Murdad.   |
| Murdad.....     | Sharivar. |
| Sharivar.....   | Mihir.    |
| Mihir.....      | Aban.     |
| Aban.....       | Adur.     |
| Adur.....       | Dei.      |
| Dei.....        | Beheman.  |

*Suite du second Cycle intercalaire, 1.<sup>ere</sup> Intercalation.*

Années fixes.

Années vagues.

|      |                    |               |      |
|------|--------------------|---------------|------|
| 121. | Beheman .....      | Isphendarmod. | 121. |
|      | Isphendarmod.....  | Phervardin.*  |      |
|      | Phervardin.* ..... | Ardibehift.   |      |

## 5 Épagomènes.

|                   |               |
|-------------------|---------------|
| Ardibehift .....  | Chordad.      |
| Chordad .....     | Tir.          |
| Tir .....         | Murdad.       |
| Murdad .....      | Sharivar.     |
| Sharivar .....    | Mihir.        |
| Mihir .....       | Aban.         |
| Aban .....        | Adur.         |
| Adur .....        | Dei.          |
| Dei .....         | Beheman.      |
| Beheman .....     | Isphendarmod. |
| Isphendarmod..... | Phervardin.*  |

122 &amp;c

## III. CYCLE INTERCALAIRE,

2.<sup>e</sup> INTERCALATION.

|      |                  |             |
|------|------------------|-------------|
| 240. | Phervardin.....  | Ardibehift. |
|      | Ardibehift ..... | Chordad.    |
|      | Ardibehift.....  | Tir.        |

## 5 Épagomènes.

|                   |               |
|-------------------|---------------|
| Chordad .....     | Murdad.       |
| Tir .....         | Sharivar.     |
| Murdad .....      | Mihir.        |
| Sharivar .....    | Aban.         |
| Mihir .....       | Adur.         |
| Aban .....        | Dei.          |
| Adur .....        | Beheman.      |
| Dei .....         | Isphendarmod. |
| Beheman .....     | Phervardin.*  |
| Isphendarmod..... | Ardibehift.   |

241.

*Suite.*

# DE LITTÉRATURE 57

*Suite du troisième Cycle intercalaire, 2.<sup>e</sup> Intercalation.*

Années fixes.

Années vagues.

|      |               |               |
|------|---------------|---------------|
| 241. | Phervardin.*  | Chordad.      |
|      | Ardibehift    | Tir.          |
|      | 5 Épagomènes. |               |
|      | Chordad       | Murdad.       |
|      | Tir           | Sharivar.     |
|      | Murdad        | Mihir.        |
|      | Sharivar      | Aban.         |
|      | Mihir         | Adur.         |
|      | Aban          | Dei.          |
|      | Adur          | Beheman.      |
|      | Dei           | Isphendarmod. |
|      | Beheman       | Phervardin.*  |
|      | Isphendarmod  | Ardibehift.   |

242 &c.

## IV.<sup>e</sup> CYCLE INTERCALAIRE,

### 3.<sup>e</sup> INTERCALATION.

|      |               |               |
|------|---------------|---------------|
| 360. | Phervardin    | Chordad.      |
|      | Ardibehift    | Tir.          |
|      | Chordad       | Murdad.       |
|      | Chordad       | Sharivar.     |
|      | 5 Épagomènes. |               |
|      | Tir           | Mihir.        |
|      | Murdad        | Aban.         |
|      | Sharivar      | Adur.         |
|      | Mihir         | Dei.          |
|      | Aban          | Beheman.      |
|      | Adur          | Isphendarmod. |
|      | Dei           | Phervardin.*  |
|      | Beheman       | Ardibehift.   |
|      | Isphendarmod  | Chordad.      |
| 361. | Phervardin.*  | Tir.          |
|      | Ardibehift    | Murdad.       |

361.



*Suite du quatrième Cycle intercalaire, 3.<sup>e</sup> Intercalation.*

Années fixes.

Années vagues.

|                   |               |
|-------------------|---------------|
| Chordad.....      | Sharivar.     |
| 5 Épagomènes..... |               |
| Tir.....          | Mihir.        |
| Murdad.....       | Aban.         |
| Sharivar.....     | Adur.         |
| Mihir.....        | Dei.          |
| Aban.....         | Beheman.      |
| Adur.....         | Isphendarmod. |
| Dei.....          | Phervardin.*  |
| Beheman.....      | Ardibehift.   |
| Isphendarmod..... | Chordad.      |

362. &amp;c.

V.<sup>e</sup> CYCLE INTERCALAIRE,4.<sup>e</sup> INTERCALATION.

480.

|                 |           |
|-----------------|-----------|
| Phervardin..... | Tir.      |
| Ardibehift..... | Murdad.   |
| Chordad.....    | Sharivar. |
| Tir.....        | Mihir.    |
| Tir.....        | Aban.     |

## 5 Épagomènes.

|                   |               |
|-------------------|---------------|
| Murdad.....       | Adur.         |
| Sharivar.....     | Dei.          |
| Mihir.....        | Beheman.      |
| Aban.....         | Isphendarmod. |
| Adur.....         | Phervardin.*  |
| Dei.....          | Ardibehift.   |
| Beheman.....      | Chordad.      |
| Isphendarmod..... | Tir.          |
| Phervardin.*..... | Murdad.       |
| Ardibehift.....   | Sharivar.     |
| Chordad.....      | Mihir.        |
| Tir.....          | Aban.         |

481.

481.

# DE LITTÉRATURE. 59

*Suite du cinquième Cycle intercalaire, 4.<sup>e</sup> Intercalation.*

Années fixes.

Années vagues.

## 5 Épagomènes.

|                   |               |
|-------------------|---------------|
| Murdad.....       | Adur.         |
| Sharivar.....     | Dei.          |
| Mihir.....        | Beheman.      |
| Aban.....         | Isphendarmod. |
| Adur.....         | Phervardin.*  |
| Dei.....          | Ardibehift.   |
| Beheman.....      | Chordad.      |
| Isphendarmod..... | Tir.          |

482 &c.

## VI.<sup>e</sup> CYCLE INTERCALAIRE,

### 5.<sup>e</sup> INTERCALATION.

600.

|                 |           |
|-----------------|-----------|
| Phervardin..... | Murdad.   |
| Ardibehift..... | Sharivar. |
| Chordad.....    | Mihir.    |
| Tir.....        | Aban.     |
| Murdad.....     | Adur.     |
| Murdad.....     | Dei.      |

## 5 Épagomènes.

|                   |               |
|-------------------|---------------|
| Sharivar.....     | Beheman.      |
| Mihir.....        | Isphendarmod. |
| Aban.....         | Phervardin.*  |
| Adur.....         | Ardibehift.   |
| Dei.....          | Chordad.      |
| Beheman.....      | Tir.          |
| Isphendarmod..... | Murdad.       |
| Phervardin.*..... | Sharivar.     |
| Ardibehift.....   | Mihir.        |
| Chordad.....      | Aban.         |
| Tir.....          | Adur.         |
| Murdad.....       | Dei.          |

601.

601.

## 5 Épagomènes.

H ij

Suite du sixième Cycle intercalaire, 5.<sup>e</sup> Intercalation.

Années fixes.

Années vagues.

|                   |               |
|-------------------|---------------|
| Sharivar.....     | Beheman.      |
| Mihir.....        | Isphendarmod. |
| Aban.....         | Phervardin.*  |
| Adur.....         | Ardibehift.   |
| Dei.....          | Chordad.      |
| Beheman.....      | Tir.          |
| Isphendarmod..... | Murdad.       |

602 &c.

VII.<sup>e</sup> CYCLE INTERCALAIRE,

6.<sup>e</sup> INTERCALATION.

720.

|                 |               |
|-----------------|---------------|
| Phervardin..... | Sharivar.     |
| Ardibehift..... | Mihir.        |
| Chordad.....    | Aban.         |
| Tir.....        | Adur.         |
| Murdad.....     | Dei.          |
| Sharivar.....   | Beheman.      |
| Sharivar.....   | Isphendarmod. |

5 Épagomènes.

|                   |              |
|-------------------|--------------|
| Mihir.....        | Phervardin.* |
| Aban.....         | Ardibehift.  |
| Adur.....         | Chordad.     |
| Dei.....          | Tir.         |
| Beheman.....      | Murdad.      |
| Isphendarmod..... | Sharivar.    |

721.

721.

|                   |               |
|-------------------|---------------|
| Phervardin.*..... | Mihir.        |
| Ardibehift.....   | Aban.         |
| Chordad.....      | Adur.         |
| Tir.....          | Dei.          |
| Murdad.....       | Beheman.      |
| Sharivar.....     | Isphendarmod. |

5 Épagomènes.

|            |              |
|------------|--------------|
| Mihir..... | Phervardin.* |
| Aban.....  | Ardibehift.  |

722 &c.



*Suite du septième Cycle intercalaire, 6.° Intercalation.*

Années fixes. Années vagues.

|                    |           |
|--------------------|-----------|
| Adur .....         | Chordad.  |
| Dei .....          | Tîr.      |
| Beheman.....       | Murdad.   |
| Isphendarmod ..... | Sharîvar. |

VIII.° CYCLE INTERCALAIRE,

7.° INTERCALATION.

840.

|                 |               |
|-----------------|---------------|
| Phervardin..... | Mihir.        |
| Ardibehîst..... | Aban.         |
| Chordad.....    | Adur.         |
| Tîr.....        | Dei.          |
| Murdad.....     | Beheman.      |
| Sharîvar.....   | Isphendarmod. |
| Mihir.....      | Phervardin.*  |
| Mihir.....      | Ardibehîst.   |

841.

5 Épagomènes.

|              |           |
|--------------|-----------|
| Aban .....   | Chordad.  |
| Adur .....   | Tîr.      |
| Dei .....    | Murdad.   |
| Beheman..... | Sharîvar. |

841.

|                   |               |
|-------------------|---------------|
| Isphendarmod..... | Mihir.        |
| Phervardin.*..... | Aban.         |
| Ardibehîst.....   | Adur.         |
| Chordad.....      | Dei.          |
| Tîr.....          | Beheman.      |
| Murdad.....       | Isphendarmod. |
| Sharîvar.....     | Phervardin.*  |
| Mihir.....        | Ardibehîst.   |

842 &c..

5 Épagomènes.

|            |          |
|------------|----------|
| Aban ..... | Chordad. |
| Adur ..... | Tîr.     |
| Dei .....  | Murdad.  |

*Suite du huitième Cycle intercalaire, 7.<sup>e</sup> Intercalation.*

Années fixes.

Années vagues.

|                   |           |
|-------------------|-----------|
| Beheman .....     | Sharivar. |
| Isphendarmod..... | Mihir.    |

IX.<sup>e</sup> CYCLE INTERCALAIRE,8.<sup>e</sup> INTERCALATION.

|      |                 |               |
|------|-----------------|---------------|
| 960. | Phervardin..... | Aban.         |
|      | Ardibehift..... | Adur.         |
|      | Chordad.....    | Dei.          |
|      | Tîr.....        | Beheman.      |
|      | Murdad.....     | Isphendarmod. |
|      | Sharivar.....   | Phervardin.*  |
|      | Mihir.....      | Ardibehift.   |
|      | Aban.....       | Chordad.      |
|      | Aban.....       | Tîr.          |

## 5 Épagomènes.

|      |                   |               |
|------|-------------------|---------------|
|      | Adur.....         | Murdad.       |
|      | Dei.....          | Sharivar.     |
|      | Beheman.....      | Mihir.        |
|      | Isphendarmod..... | Aban.         |
| 961. | Phervardin.*..... | Adur.         |
|      | Ardibehift.....   | Dei.          |
|      | Chordad.....      | Beheman.      |
|      | Tîr.....          | Isphendarmod. |
|      | Murdad.....       | Phervardin.*  |
|      | Sharivar.....     | Ardibehift.   |
|      | Mihir.....        | Chordad.      |
|      | Aban.....         | Tîr.          |

## 5 Épagomènes.

|                   |           |
|-------------------|-----------|
| Adur.....         | Murdad.   |
| Dei.....          | Sharivar. |
| Beheman.....      | Mihir.    |
| Isphendarmod..... | Aban.     |

961.

962 &amp;c.

# DE LITTÉRATURE. 63

## X.<sup>e</sup> CYCLE INTERCALAIRE,

### 9.<sup>e</sup> INTERCALATION.

Années fixes.

Années vagues.

1080.

|                 |               |
|-----------------|---------------|
| Phervardin..... | Adur.         |
| Ardibehift..... | Dei.          |
| Chordad.....    | Beheman.      |
| Tîr.....        | Isphendarmod. |
| Murdad.....     | Phervardin.*  |
| Sharîvar.....   | Ardibehift.   |
| Mihir.....      | Chordad.      |
| Aban.....       | Tîr.          |
| Adur.....       | Murdad.       |
| Adur.....       | Sharîvar.     |

1081.

#### 5 Épagomènes.

|                   |               |
|-------------------|---------------|
| Dei.....          | Mihir.        |
| Beheman.....      | Aban.         |
| Isphendarmod..... | Adur.         |
| Phervardin.*..... | Dei.          |
| Ardibehift.....   | Beheman.      |
| Chordad.....      | Isphendarmod. |
| Tîr.....          | Phervardin.*  |
| Murdad.....       | Ardibehift.   |
| Sharîvar.....     | Chordad.      |
| Mihir.....        | Tîr.          |
| Aban.....         | Murdad.       |
| Adur.....         | Sharîvar.     |

1082 &c.

#### 5 Épagomènes.

|                   |        |
|-------------------|--------|
| Dei.....          | Mihir. |
| Beheman.....      | Aban.  |
| Isphendarmod..... | Adur.  |

## XI.<sup>e</sup> CYCLE INTERCALAIRE,

### 10.<sup>e</sup> INTERCALATION.

1200.

|                 |          |
|-----------------|----------|
| Phervardin..... | Dei.     |
| Ardibehift..... | Beheman. |



*Suite du onzième Cycle intercalaire, 10.<sup>e</sup> Intercalation.*

Années fixes.

Années vagues.

|       |                   |               |          |
|-------|-------------------|---------------|----------|
|       | Chordad.....      | Isphendarmod. |          |
|       | Tir.....          | Phervardin.*  | 1201.    |
|       | Murdad.....       | Ardibehift.   |          |
|       | Sharivar.....     | Chordad:      |          |
|       | Mihir.....        | Tir.          |          |
|       | Aban.....         | Murdad.       |          |
|       | Adur.....         | Sharivar.     |          |
|       | Dei.....          | Mihir.        |          |
|       | Dei.....          | Aban.         |          |
|       | 5 Épagomènes.     |               |          |
|       | Beheman.....      | Adur.         |          |
|       | Isphendarmod..... | Dei.          |          |
| 1201. | Phervardin.*..... | Beheman.      |          |
|       | Ardibehift.....   | Isphendarmod. |          |
|       | Chordad.....      | Phervardin.*  | 1202 &c. |
|       | Tir.....          | Ardibehift.   |          |
|       | Murdad.....       | Chordad.      |          |
|       | Sharivar.....     | Tir.          |          |
|       | Mihir.....        | Murdad.       |          |
|       | Aban.....         | Sharivar.     |          |
|       | Adur.....         | Mihir.        |          |
|       | Dei.....          | Aban.         |          |
|       | 5 Épagomènes.     |               |          |
|       | Beheman.....      | Adur.         |          |
|       | Isphendarmod..... | Dei.          |          |

XII.<sup>e</sup> CYCLE INTERCALAIRE,11.<sup>e</sup> INTERCALATION.

|       |                 |               |       |
|-------|-----------------|---------------|-------|
| 1320. | Phervardin..... | Beheman.      |       |
|       | Ardibehift..... | Isphendarmod. |       |
|       | Chordad.....    | Phervardin.*  | 1321. |
|       | Tir.....        | Ardibehift.   |       |

*Suite*

*Suite du douzième Cycle intercalaire, 11.<sup>e</sup> Intercalation.*

Années fixes.

Années vagues.

|                |           |
|----------------|-----------|
| Murdad.....    | Chordad.  |
| Sharivar ..... | Tir.      |
| Mihir.....     | Murdad.   |
| Aban.....      | Sharivar. |
| Adur.....      | Mihir.    |
| Dei.....       | Aban.     |
| Beheman.....   | Adur.     |
| Beheman.....   | Dei.      |

5 Épagomènes.

1321.

|                    |               |
|--------------------|---------------|
| Isphendarmod.....  | Beheman.      |
| Phervardin.* ..... | Isphendarmod. |
| Ardibehift.....    | Phervardin.*  |
| Chordad.....       | Ardibehift.   |
| Tir.....           | Chordad.      |
| Murdad.....        | Tir.          |
| Sharivar .....     | Murdad.       |
| Mihir.....         | Sharivar.     |
| Aban.....          | Mihir.        |
| Adur.....          | Aban.         |
| Dei.....           | Adur.         |
| Beheman.....       | Dei.          |

1322 &c.

5 Épagomènes.

|                   |          |
|-------------------|----------|
| Isphendarmod..... | Beheman. |
|-------------------|----------|

12.<sup>e</sup> INTERCALATION.

1440.

|                 |               |
|-----------------|---------------|
| Phervardin..... | Isphendarmod. |
| Ardibehift..... | Phervardin.*  |
| Chordad.....    | Ardibehift.   |
| Tir.....        | Chordad.      |
| Murdad.....     | Tir.          |
| Sharivar .....  | Murdad.       |
| Mihir.....      | Sharivar.     |

1441.

Suite du douzième Cycle intercalaire, 12.<sup>e</sup> Intercalation.

Années fixes.

Années vagues.

|                        |               |
|------------------------|---------------|
| Aban . . . . .         | Mihir.        |
| Adur . . . . .         | Aban.         |
| Dei . . . . .          | Adur.         |
| Bcheman . . . . .      | Dei.          |
| Isphendarmod . . . . . | Beheman.      |
| Isphendarmod . . . . . | Isphendarmod. |

5 Épagomènes.

J'ai dit que le premier jour du mois de l'année Persane instituée par Giemschid, étoit *phervardin*; car avant ce Prince, comme l'assure Alfragan, d'après les tables dressées pour ces temps-là que l'on conservoit encore, l'année Persane répondoit exactement à l'année égyptienne (Cha Colgi dit à l'année de Nabonassar), le mois *dei* des Perses concourant avec l'égyptien *zhot*, & chaque autre mois ensuite avec chaque mois jusqu'au dernier: mais Giemschid ayant réformé le calendrier, transféra le commencement de l'année au mois *phervardin*, qui est le quatrième après *dei*, & dont, sous ce Roi, le premier jour concouroit avec l'entrée du soleil dans le signe du Bélier, c'est-à-dire avec l'équinoxe du printemps.

Afridoun, un des successeurs de Giemschid, & même son fils, suivant quelques-uns, institua un autre *neuruz* ou commencement d'année, à l'équinoxe d'automne, & par conséquent au mois *mihir*, en mémoire d'une grande victoire qu'il remporta en ce jour; mais cette année d'Afridoun paroît ne s'être établie absolument que dans quelques provinces, & n'avoir jamais été chez les Perses proprement dits, d'un usage commun & ordinaire.

Les écrivains Persans font Giemschid quatrième ou cinquième roi de la Dynastie des Pischdadiens qu'ils supposent avoir régné avant le déluge & dans les temps qui l'ont immédiatement suivi; mais en faisant vivre Giemschid avec Noé, ils lui donnent pour ministres un docteur Juif qu'ils appellent



*Iffouf* ou *Fael-Iffouf*, & le Philosophe Grec Pythagore. Les récits de ces Écrivains, d'ailleurs trop récents pour mériter une grande confiance sur les antiquités de leur nation, ne sont qu'un amas de fables bâties sur des faits défigurés, sur des traditions mêlées & confondues, & quelquefois sur des allégories bizarres & outrées; il m'a paru en général qu'ils attribuoient à leurs rois Pischdadiens la plupart des choses qu'ils vouloient faire passer pour fort anciennes, soit qu'elles le fussent réellement ou non: ce qu'ils disent, par exemple, du Juif *Iffouf* & de Pythagore, ministres de Giemschid, réduiroit la prétendue antiquité de Giemschid au temps de Cyrus & de ses successeurs, sous lesquels les Juifs étoient répandus dans l'Orient, & en particulier au temps de Darius fils d'Hystaspes & de Xerxès, sous qui a vécu Pythagore: ce qu'ils ajoutent, que Giemschid acheva Persépolis que son quatrième prédécesseur avoit fondée, convient à l'un de ces deux Princes; car Darius si on compte le Mage, & Xerxès si on ne le compte pas, est le quatrième successeur de Cyrus, qui fonda Persépolis en mémoire de la victoire qu'il avoit remportée en ce lieu sur Astyages. Quelques-uns ont dit aussi que Giemschid fut le premier Dhulcarmain; les Orientaux donnent ce nom, qui signifie *Prince aux deux cornes*, ou *Prince de deux empires*, à ceux qui ont étendu leur puissance sur les deux continens d'Europe & d'Asie, & ils en distinguent deux, au rapport de d'Herbelot; le second est Alexandre; & quant au premier, que quelques-uns, comme je viens de dire, prennent pour Giemschid, & que les autres mettent au moins sous son règne, son histoire convient singulièrement à celle du fils d'Hystaspes & de Xerxès; c'est en effet de l'un ou de l'autre que Daniel a prédit, que le quatrième roi de Perse depuis Cyrus s'étant élevé par sa grandeur & ses richesses sur ses prédécesseurs, exciteroit tous les peuples contre le royaume de Grèce, & ce sont eux qui les premiers des rois de Perse ont porté leurs armes en Europe & en ont subjugué une partie. C'est ce qui me porte à croire qu'on a fourré & confondu

leur histoire dans les contes qu'on fait de Giemschid; & ce que je dois sur-tout observer, c'est que c'est précisément sous le règne de Xerxès que le premier du mois *phervardin* tomba au jour où le soleil entre dans le signe du Bélier, car ce fut l'an 480 avant J. C. neuvième année de son règne, que le *phervardin* vague répondit au 27 du mois de mars, & dut concourir par conséquent dans quatre années avec ce jour, qui étoit alors celui de l'entrée du soleil dans le signe du Bélier, savoir, les années 484, 483, 482, 481 avant l'ère Chrétienne, qui sont les années cinquième, sixième, septième & huitième de Xerxès.

Et qu'on ne dise pas que cette rencontre se rapporte à une ère antérieure; car l'époque en remonteroit alors non-seulement avant le commencement de l'ère de Nabonassar & la période Sothiaque, sur la forme desquelles fut réglée l'année Persane primitive, mais encore avant le temps où l'équinoxe a pu être caractérisé par l'entrée du soleil dans le signe du Bélier, puisqu'aucune partie de la constellation de ce nom n'ayant atteint ce signe à cette époque, ne pouvoit lui donner son nom.

De-là je conclus que par le Giemschid qui réforma l'année Persane & qui en plaça le *neuruz* au premier *phervardin* & à l'équinoxe du printemps, qui concoururent de son temps au même jour, il faut entendre Xerxès.

Il ne faut pourtant pas dater précisément de son règne le commencement de la période embolimique; car de la rencontre du *neuruz* avec le point de l'équinoxe, rencontre qui caractérise son règne, à l'époque d'Ysfdegherd, il y a onze cents douze ans, dans lesquels il auroit dû se faire neuf intercalations, y ayant neuf fois cent vingt ans & trente-deux ans par de-là: or il n'y en avoit eu que huit depuis l'époque de la période embolimique, puisque l'intercalation n'étoit encore parvenue qu'au huitième mois, ou en *aban*, au rapport des auteurs Orientaux; donc l'époque de la période embolimique ne remonte pas jusqu'au règne de Giemschid, ou jusqu'à l'an 480 avant J. C. mais elle doit remonter au moins jusqu'à

l'an 329, puisqu'il y en avoit 960 d'écoulés ou huit intercalations de faites quand Yefdegherd parvint au trône.

J'en rapporte donc l'époque à l'an 424 avant J. C. en laquelle le précès ordinaire d'un jour en quatre ans depuis Xerxès avoit fait remonter également les deux *neuruz*, c'est-à-dire le *neuruz* vague & le *neuruz* fixe, au 12 mars: cette année est celle au commencement, &, suivant toute apparence, au *neuruz* de laquelle Darius Nothus monta sur le trône; je dis au *neuruz*, car Artaxerxès mourut dans l'hiver de la septième année de la guerre du Péloponnèse, quatre cents vingt-cinq ans avant J. C. cela est constant par une éclipse de Soleil arrivée à l'entrée du printemps de l'année suivante, rapportée par Thucydide, & que les Tables donnent, en effet, au 21 mars de l'an 424. Xerxès, un de ses fils, lui succéda d'abord, mais au bout de quarante-cinq jours, le jour d'une fête où il s'étoit enivré, il fut tué par les intrigues de Sogdianus, qui se mit en sa place: son crime, & quelques violences qu'il exerça dès les premiers jours de son règne, ayant aliéné les esprits, l'armée se révolta contre lui, & mit la couronne sur la tête de Darius: comme cet évènement tomba nécessairement vers le commencement du printemps, car Sogdianus ne régna que six mois & vingt jours, il me semble que l'on a dû choisir le jour même du *neuruz* pour couronner Darius, afin de donner plus de crédit à son parti, en le faisant monter sur le trône le jour que les Perles regardoient comme le présage le plus sûr de la prospérité & de la grandeur d'un règne, lorsqu'il y avoit commencé; ce qu'il y a de certain, c'est que c'est à ce terme que l'année fixe est demeurée attachée jusqu'au règne de Yefdegherd, où elle a cessé d'être en usage; en voici la preuve.

La cinquième année de Nouschirvan, 536 de l'ère Chrétienne, 847 de l'ère Syro-macédonienne, fut celle de la huitième intercalation de la période embolimique, car 1.<sup>o</sup> suivant le témoignage exprès de Pnracreddin, l'année du mois *bihterek*, qui est le mois intercalaire, tomba dans le règne de Nouschirvan: 2.<sup>o</sup> lorsque Yefdegherd monta sur le trône, l'an 632.

On le trouvera dans Hyde, de Relig. vet. Pers. c. 17, p. 205.



de l'ère Chrétienne, on étoit, de l'aveu de tous les Orientaux, dans la huitième intercalation; or n'y ayant que quatre-vingt-seize ans du règne de Nouschirvan à celui d'Yesdegherd, & le cycle de chaque intercalation étant de cent vingt ans, l'intercalation qui couroit au temps d'Yesdegherd ne pouvoit être que celle qui s'étoit faite sous Nouschirvan. Il est vrai que l'auteur qui nous apprend l'intercalation de la cinquième année de Nouschirvan, ajoute qu'elle se fit au mois *ardibehist*, au lieu qu'il est constant que l'intercalation courante au temps d'Yesdegherd étoit celle du mois *aban*; mais cela se concilie aisément, si l'on se souvient qu'il y avoit chez les Perses une année qui commençoit à l'automne & au mois *mihir*, car *ardibehist* étant le huitième mois dans celle-ci, comme *aban* dans la première, on devoit intercaler *ardibehist* dans l'une quand on intercaloit *aban* dans l'autre.

*Vid. Hyd. de  
Relig. vet. Pers.  
p. 204.*

On pourroit m'objecter aussi que Cotboddin ne compte que neuf cents soixante ans de la période embolimique écoulés depuis qu'elle avoit commencé jusqu'à Yesdegherd, & qu'ainsi la huitième intercalation tomba à l'année même où Yesdegherd monta sur le trône; mais le passage de Cotboddin signifie simplement qu'on étoit, lorsque ce Prince parvint au trône, dans le cycle de la huitième intercalation, qui s'étoit faite en la neuf cent soixantième année de la période embolimique, & non pas que le commencement de son règne fût le terme de ces neuf cents soixante ans; & quand il dit que l'ère fut renouvelée à son règne, il faut bien prendre garde de confondre le renouvellement de l'ère avec le renouvellement du cycle intercalaire: le renouvellement de l'ère avoit lieu sous tous les Rois qui se signaloient par de grandes actions (a), c'est-à-dire que l'on comptoit de leur règne une nouvelle ère que l'on appelloit de leur nom; le renouvellement du cycle intercalaire se faisoit de cent vingt ans en cent vingt ans, sous quelque

(a) *Hujus æræ initium fuit tempore Gienshidis, & deinde postea à tempore imperii tuisvis Regis magni quem habuerunt, æram renova-* | *vaverunt zalis regis nomine. Mah-*  
 | *mud Shâh colgi, in Tab. univ.*  
 | *p. 11, c. 4, apud Hyd. c. 17*  
 | *p. 202.*

Roi que ce fût, & ne produisoit point une nouvelle ère qu'on appellât du nom du Roi sous lequel il étoit tombé.

Au reste, quand Cotboddin & d'autres auteurs Orientaux auroient cru & dit que la première année de Yesdegherd avoit concouru avec un renouvellement de cycle, tout ce que l'on pourroit en conclure c'est qu'ils se seroient trompés, puisqu'une intercalation ayant été faite sous Nouschirvan, il ne pourroit pas y en avoir une autre sous Yesdegherd, dès qu'il n'y a pas eu cent vingt ans d'intervalle de l'une à l'autre; & ce qui auroit pu les tromper, est qu'il y avoit bien neuf cents soixante ans juste écoulés depuis un renouvellement de l'ère, savoir depuis celle que l'on compta du règne d'Alexandre, & du premier *neuruz* qui suivit la mort de Darius (b), l'an 329 avant J. C.

Je ne pense donc pas qu'on puisse douter que l'intercalation de la cinquième année du règne de Nouschirvan, ne fût la huitième de la période embolimique, dont le cycle couroit encore sous Yesdegherd, d'où il suit 1.<sup>o</sup> que la période embolimique avoit commencé à l'an 424. avant J. C. où remonte précisément les neuf cents soixante ans des huit intercalations comptées de la cinquième année de Nouschirvan, & l'an 536 de J. C. 2.<sup>o</sup> il s'ensuit encore que le *neuruz* vague, qui étoit incontestablement (c) l'an 632 de J. C. au 16 juin, étoit l'an 536 au 10 juillet; & comme dans la huitième intercalation les épagomènes qui sont après le huitième mois fixe sont après le quatrième vague, les épagomènes furent cette année du 7 au 12 novembre; or si du 12 novembre on compte quatre mois qui restoient à s'écouler de l'année fixe après les épagomènes, on aura, pour le premier jour de l'année fixe & pour celui où elle étoit ramenée par l'intercalation de cette année, le 12 mars.

(b) Darius fut tué au mois de juillet ou d'août 330, & le premier *neuruz* qui suivit est du mois de *fer* de l'an 329.

(c) Il faut convenir pourtant que la plupart des modernes croient que le *neuruz* du 16 juin 632 étoit le

*neuruz* de l'année fixe, en quoi ils se trompent, puisque le *neuruz* fixe ayant été attaché à l'équinoxe du printemps & à l'entrée du Soleil dans le Bélier, n'a jamais pu se trouver au mois de juin, trois mois après l'équinoxe.

Vingt-quatre ans après l'époque de la période embolimique; l'an 400 avant J. C. Artaxerxès Mnemon ayant vaincu son frère Cyrus le premier jour de l'automne, établit à ce jour un nouveau *neuruz*, connu dans les livres orientaux sous le nom de *neuruz de la Balance*; je dis Artaxerxès Mnemon, car c'est lui, comme je crois, que les romans Persans nous donnent pour l'instituteur de ce *neuruz*, sous le nom d'*Afridoun* ou *Feridoun*, qui l'établit, disent ces romans, en mémoire de ce qu'au jour de l'équinoxe d'automne il avoit entièrement défait Dhohac ou Zohac, tyran & usurpateur fameux qui avoit vaincu & fait scier entre deux planches Giemschid, désolé la Perse pendant plusieurs siècles, & obligé Feridoun lui-même de se tenir long-temps caché. Ce Zohac n'est, selon moi, qu'un personnage allégorique, qui représente quelque ennemi dont les Persans croient avoir beaucoup à se plaindre; sa défaite par Feridoun, l'an 400, sera celle même de Cyrus le jeune & des Grecs par Artaxerxès Mnemon, septième successeur du grand Cyrus; car cette défaite, comme je l'ai déjà dit, tombe exactement à l'équinoxe d'automne. En effet, ce Prince fut vaincu, dans les campagnes de la Babylonie, le cent quatre-vingt-unième jour après son départ de Sardes, c'est-à-dire précisément au commencement de l'automne, puisqu'il étoit parti à l'entrée du printemps, & que cent quatre-vingts jours font exactement les six mois qu'il y a d'une saison à l'autre, ni plus ni moins: Zohac en ce cas pourroit fort bien désigner les Grecs, & il y a une chose assez propre à confirmer cette idée, c'est qu'au rapport des mêmes romans Zohac s'appeloit aussi Bivrasb, d'un nom qui lui étoit propre, & qui signifie les dix mille chevaux ou les dix mille cavaliers. Ne diroit-on pas, en effet, que ce nom est forgé sur le nombre des dix mille Grecs qui accompagnèrent Cyrus à cette guerre, & que leur belle retraite a rendu si célèbres.

Au reste, soit que ce fût Artaxerxès Mnemon ou un autre qui ait institué le *neuruz* d'automne, c'est-à-dire une année commençant à l'équinoxe; la forme en fut réglée, comme je crois, sur celle de l'année qui commençoit à l'équinoxe du printemps,



printemps, & on plaça ou on fit remonter l'époque de la période embolimique à la même année où étoit l'époque de la période embolimique de l'autre, afin que les deux périodes marchassent, pour ainsi dire, à la même hauteur, & que les intercalations s'y fissent dans les mêmes années.

Je crois aussi qu'on ne compta ni l'une ni l'autre de ces périodes du jour même de l'équinoxe, mais du jour où le précès d'un jour tous les quatre ans avoit alors porté le commencement de l'année depuis Giemschid, & qui étoit le 12 mars pour celle dont le *neuruz* se rapportoit à l'équinoxe du printemps, & le 13 septembre pour celle dont le *neuruz* se rapportoit à l'équinoxe d'automne.

La huitième intercalation de ces deux périodes se fit l'an 536 après J. C. le mois intercalaire fut *aban* dans l'une, & *ardibehist* dans l'autre; c'est pourquoi on trouve, d'un côté, que lorsqu'Yesdegherd monta sur le trône, l'intercalation étoit parvenue au mois *aban*, & que les épagomènes se trouvoient à la fin de ce mois; car la huitième intercalation s'étant faite en 536, il n'y en avoit point eu d'autre depuis, & il n'y en devoit point avoir avant 656, & les épagomènes devoient jusque-là demeurer après *aban*: & d'un autre côté, on trouve que sous Nouschirvan il y eut deux *ardibehist*; c'est qu'*ardibehist* étoit dans l'année automnale le huitième mois, comme *aban* dans l'année du printemps, & que par conséquent il fut intercalaire dans la première, en cette année 536, comme *aban* dans la seconde: or l'an 536 tombe sous Nouschirvan, & est la cinquième année de son règne.

Après la défaite & la mort du premier Yesdegherd, a domination des Arabes & des Musulmans, qui succédèrent aux Sassanides sur le trône de Perse, y introduisit la religion Mahométane, & le Magisme disparut ou se cacha; & l'on prétend que les Perses n'ont plus suivi la même forme d'intercalation, du moins on ne la découvre plus depuis, & on trouve à sa place, chez plusieurs peuples de l'Orient, l'usage d'une année fixe où l'on intercaloit un jour tous les quatre ans, & qui ne différoit par conséquent de la Julienne qu'en

ce que tous les mois y étoient de trente jours, avec cinq épagomènes à la fin, dans les années communes, & six dans les intercalaires.

L'année vague a cependant toujours subsisté & continué de remonter, en sorte que le *neuruz* en doit être cette année 1762 au 7 septembre Julien & 18 Grégorien, comme on le peut voir dans les Tables des époques, que Greaves a fait imprimer à la fin de son édition des Époques célèbres d'Ulugbeigh.

*Dans la Relat.  
de son voyage,  
insérée au Journ.  
des Sav. du mois  
de Juin 1762.*

Je crois devoir proposer ici une conjecture au sujet de ce que nous apprend M. Anquetil, que les Parfis de l'Inde ont leur *neuruz* un mois plus tard que ceux du Kirman, en sorte, par exemple, qu'en 1759 les premiers l'avoient au 19 octobre & les seconds au 19 septembre. Les Parfis du Kirman, demeurés sous la domination des Musulmans après la mort d'Yesdegherd, & forcés d'adopter, dans l'usage civil, une nouvelle année fixe qui ne s'accordoit pas avec leur liturgie, & avec la disposition de leurs fêtes, prirent le parti de suivre, dans les pratiques de leur culte, leur année vague, par deux raisons, l'une que cela n'en dérangeoit & n'en interrompoit point l'ordre accoutumé; l'autre que leur intercalation étant un acte de police religieuse, qui n'avoit lieu qu'en conséquence d'une ordonnance ou décret des chefs de la hiérarchie du Magisme, elle ne pourroit plus se faire dès qu'ils étoient dispersés ou cachés, & dans l'impuissance d'exercer aucun acte public de leur ancienne police.

Les Parfis de l'Inde sont des sectateurs de la religion de Zoroastre, qui s'étant sauvés dans les montagnes à la mort d'Yesdegherd, s'y tinrent cachés pendant cent ans, descendirent ensuite au Bender-abassi, où s'étant embarqués au bout de quelques années, ils se retirèrent à Diu, & se répandirent de-là dans tout le Guzarat & dans le reste de l'Inde. Je soupçonne que la différence de leur année avec celle des Parfis du Kirman, vient de ce que ne se trouvant pas dans la même nécessité que les autres de suivre la nouvelle forme d'année introduite par les Musulmans, & peut-être guidés par les principaux Mages qui étoient parmi eux, ils continuèrent d'intercaler, & au contraire de ceux qui étoient dispersés dans la Perse, ils conservèrent leur

année fixe & s'y bornèrent, tant pour l'usage civil que pour leur liturgie; mais depuis ayant adopté, pour l'usage civil, l'année réformée de Gelaleddin, ils n'intercalèrent plus la leur, & la laissèrent de ce moment remonter perpétuellement dans la forme d'une année vague, qu'ils consacrent à la pratique de leur culte; cela a dû arriver vers le milieu du XII.<sup>e</sup> siècle, peu de temps après la réforme de Gelaleddin, qui est, comme on fait, de la fin du XI.<sup>e</sup>, en sorte que la dernière intercalation qu'ils auront faite sera celle de l'an 1136; cette intercalation ayant ramené leur *neuruz* au 12 mars, & ce *neuruz* ayant toujours remonté depuis, a dû se trouver au 19 octobre en 1759, en même temps que le *neuruz* des Parlis du Kirman étoit au 19 septembre. Mais encore une fois ce n'est qu'une conjecture que je propose ici, en attendant que M. Anquetil, en nous déployant les richesses qu'il a recueillies & rapportées de ses voyages, nous donne des lumières plus sûres.

Quoi qu'il en soit, l'année fixe introduite en Perse après l'invasion des Arabes, au lieu de celle des Mages, subsista jusqu'au temps du sultan Melicsha Gelaleddin, qui y en substitua une autre, qu'il fit commencer au jour qui suivoit de son temps l'entrée du soleil dans le Bélier, & qui étoit le 15 mars Julien; je n'en parlerai pas, parce qu'elle est assez connue, & que d'ailleurs je crois devoir me renfermer dans ce qui concerne l'année ancienne.

On a eu raison de juger que les Arméniens & les Cappadociens avoient emprunté des Perses, plutôt que des Égyptiens, les années vagues dont ils se sont servis; ils avoient été soumis dès l'origine aux Perses, ils eurent long-temps la même religion & le même culte, au rapport de Strabon, & jamais, que l'on sache, ils n'ont eu rien à démêler avec les Égyptiens: or il est certainement plus probable de penser que leur année étoit celle des maîtres de l'empire dont ils faisoient partie, & dans le sein duquel ils étoient, que celle d'une Nation dont ils étoient fort éloignés: les Arméniens s'en servent encore aujourd'hui, quoiqu'ils aient aussi une année dans la forme de la Julienne, qui s'intercale tous les quatre ans.



Mais quoique les Arméniens aient très-certainement pris leur année vague de celle des Perses, l'époque qu'ils lui donnent ne s'accorde pas avec l'époque de l'année vague de la période embolimique, car l'une précède l'autre de quatre-vingt-dix-sept jours : voici une manière assez simple de résoudre cette difficulté, sur laquelle on n'a proposé jusqu'à présent que des hypothèses compliquées & peu satisfaisantes.

Les Arméniens, comme grossiers & ignorans qu'ils étoient, n'avoient point de calendrier propre, au rapport de Moïse de Chorène, & ils régloient leur année sur les calendriers étrangers; ainsi tant qu'ils demeurèrent sous la domination des Perses, ils se servirent de l'année vague Persane, qui étoit l'année civile de leurs maîtres, & , selon moi, de l'année dont l'époque originaire avoit été prise de l'automne.

Les Macédoniens ayant détruit la domination des Perses en Asie, l'Arménie passa sous leur obéissance, comme les autres provinces de l'empire de Darius; mais elle conserva quelque temps des Gouverneurs originaux de Perse; le dernier, comme le remarque Strabon, fut Oronte, qui descendoit de l'un des sept seigneurs Persans qui conspirèrent contre le Mage. Le premier des princes Macédoniens qui y ait régné est sans doute Séleucus, puisqu'Appien la met au nombre de ses conquêtes; aussi les Arméniens adoptèrent-ils l'ère des Séleucides, comme on le peut voir sur plusieurs médailles de leurs Rois; d'où l'on a lieu de conclure qu'ils empruntèrent aussi l'année solaire fixe sur laquelle cette ère étoit comptée: on sait que ceux qui l'ont adoptée, en ont fait courir l'époque chacun du commencement de leur année civile particulière, & sans doute les Arméniens en firent de même, en prenant pour le commencement de leur année civile le jour où leur *neuruz* étoit monté lorsque Séleucus les soumit à ses loix; de-là vient donc qu'ils comptèrent leur année fixe du 11 août Julien, où le *neuruz* d'automne parvint l'an 292 avant J. C. la vingtième année de l'ère des Séleucides, huit ans après la bataille d'Ipsus. On ne peut mettre la conquête de l'Arménie par Séleucus qu'après cette bataille, & c'est à ce jour que leur année fixe

est demeurée attachée de temps immémorial, car ils l'ont conservée & la conservent encore, quoiqu'ils aient repris depuis l'usage de l'année vague.

L'an 438 de J. C. la seconde année d'Yefdegherd fils de Baharam qui monta sur le trône en la trentième année de Théodose le jeune, au rapport d'Ebn Batrik, les Perses se rendirent maîtres absolus de l'Arménie, lui ôtèrent ses Rois, & la firent gouverner par leurs Satrapes, comme les autres provinces de leur empire; c'est pourquoi les Arméniens furent obligés de régler de nouveau leur année civile sur les calendriers des Perses, d'où vient que cette année redevint vague, & que le *neuruz* en recula, tous les quatre ans, d'un jour sur le *neuruz* de l'année liturgique qui, par le soin de leurs Évêques & de leurs Prêtres, demeura attachée au 11 août; au bout de douze cents soixante-douze ans, c'est-à-dire en 1710, leur année civile ayant remonté de 318 jours, le *neuruz* dut s'en trouver, comme il se trouva en effet, au 27 septembre Julien qui est le 8 octobre Grégorien.

L'an de J. C. 553, suivant notre manière de compter, dans laquelle nous commençons nos années au mois de janvier, 552, suivant la manière de compter des Arméniens qui la commençoient six à sept mois plus tard, les évêques d'Arménie firent dresser un calendrier indépendant de celui des Mages, & propre à la liturgie Chrétienne, & ils comptèrent de cette époque une ère qu'ils appellent l'ère de leur Christianisme, regardant peut-être cet acte comme celui qui les soustraitoit totalement à la juridiction des Mages, & qui achevoit de les séparer de toutes les superstitions du Magisme.

Il ne me reste plus qu'à prémunir ici contre une erreur où l'on est tombé sur l'ère Arménienne. Shroder & Galanus disent que, pour avoir l'année dans l'ère Arménienne, il faut ôter cinq cents cinquante-une des années de l'ère Chrétienne. Cette règle est juste & exacte, il faut seulement prendre garde:

1.<sup>o</sup> Qu'elle ne s'applique qu'aux années de l'ère Chrétienne postérieures à l'an 1327, car, pour cette année & les précédentes, il faudroit ôter cinq cents cinquante-deux, attendu

qu'en 1328 le *neuruz* Arménien remonta du 1.<sup>er</sup> janvier d'une année au 31 décembre d'une autre.

2.<sup>o</sup> Qu'en ôtant cinq cents cinquante-un ans des années de l'ère Chrétienne, on a l'année de l'ère Arménienne qui commence dans l'année de l'ère Chrétienne donnée; ainsi en ôtant cinq cents cinquante-un de mille sept cents dix, le restant onze cents cinquante-neuf donne l'année Arménienne qui commença au 27 septembre 1710.

De cette méthode, quelques Auteurs ont conclu que, suivant une opinion moderne, l'ère Arménienne commença à l'an 551 de J. C. quoiqu'ils avouent que les Savans & les Chronologistes Arméniens ne la font commencer qu'en 553, & ne trouvant point de raison suffisante pour se déterminer entre ces deux opinions, ils en font une difficulté insoluble, à moins, disent-ils, que quelqu'éclipse ne termine le doute & l'incertitude; mais ils se seroient tirés de cette difficulté à moins de frais, ou plutôt ils ne l'eussent pas élevée, s'ils eussent fait attention que l'ère Arménienne se compte par années vagues qui, étant plus courtes d'un jour en quatre ans que les années Juliennes, perdent bientôt assez sur celles-ci, pour en faire compter une de plus qu'on ne compte d'années Juliennes, par exemple, en cette année 1761 au mois de juin, nous ne sommes que dans la douze cent huitième année Julienne depuis l'époque de l'ère Arménienne; mais les Arméniens en ont compté la douze cent neuvième dès le 14 novembre 1760, il y a plus de neuf mois: c'est pourquoi, encore que l'ère Arménienne ne commence qu'en l'année 553 de J. C. il ne faut retrancher que cinq cents cinquante-une sur les années de l'ère Chrétienne qui se comptent en années Juliennes pour avoir la date de l'ère Arménienne qui se compte en années vagues, & par conséquent la méthode de retrancher ces cinq cents cinquante-un ans donnés par les Modernes, ne produit point sur l'époque de l'ère Arménienne une opinion différente de celle des anciens savans & chronologistes Arméniens, qui l'attachent à l'année 553.

Je ne crois pas que l'extrait communiqué par M. l'abbé



Villefroy à M. Fréret au sujet de l'ère Arménienne, y soit contraire; M. Fréret l'a inséré dans son Mémoire sur l'année Arménienne; il y est dit que cette ère commence à l'an 552 de J. C. mais c'est à l'an 552 compté à la manière des Arméniens, comme j'ai remarqué plus haut, leur année 553 n'ayant commencé que six à sept mois après la nôtre.

Au reste, il faut qu'on ait mal lû dans cet extrait la date du règne de Nouschirvan ou de Chosroës fils de Cavad, qu'on y fait concourir avec l'an 552, car c'est l'année vingt-unième de ce Prince qu'on y doit lire indubitablement, & non la trente-unième. Cavad son père mourut, comme nous l'apprenons de Procope qui vivoit alors, en la cinquième année de Justinien, c'est-à-dire l'an 531 de J. C. Ainsi le règne de Chosroës dut se compter de l'an 532; donc l'an 552 en étoit le vingt-unième: la Chronologie des Arabes fait concourir la quarante-deuxième année de son règne avec l'an 882 d'Alexandre; l'an 882 d'Alexandre est l'an 571 de l'ère Chrétienne: ainsi la première année de Chosroës, suivant cette Chronologie, sera l'an 530, parce qu'apparemment son père le déclara roi, suivant l'usage des Perses, en partant pour la guerre qu'il fit à Justinien, & que les Arabes datent de-là son règne. Tous les calculs que fait à ce sujet M. Fréret, sont pleins de fautes qu'on ne doit attribuer qu'à la négligence des copistes.

On ne connoît, comme je l'ai dit, l'année vague des Capadociens que par conjecture, & l'on n'a point de date qui paroisse s'y rapporter.

Une de leurs années fixes, distribuée en douze mois de trente jours chacun, & en cinq jours épagomènes avec un jour intercalaire tous les quatre ans, commençoit au 12 décembre Julien, suivant l'hémérologe de Florence cité par M. Fréret. C'est celle même qui y fut établie, comme je crois, lorsque Pompée réduisit le Pont en province, & régla le sort du reste de l'Asie, dans la fameuse assemblée qu'il tint à Amisus, dans l'hiver de l'an  $\frac{65}{64}$ ; cette année est précisément celle où le *neuruz* vague, c'est-à-dire le *neuruz* de l'année civile des Capadociens, étoit remonté au 12 décembre.

Les Cappadociens avoient une autre sorte d'année fixe qui nous est connue par quelques passages de S.<sup>t</sup> Epiphane, entre autres par deux rapports qu'il nous donne de mois Cappadociens avec des mois Juliens, l'un pour l'an 2 avant J. C. sous le treizième consulat d'Auguste, l'autre pour l'an 28 depuis J. C. sous le consulat de Silanus & de Nerva; dans l'un, c'est celui de l'an 2 avant J. C. il fait concourir le 13 du mois Cappadocien *atarta* avec le 6 janvier Julien, d'où il suit que le 1.<sup>er</sup> du même mois *atarta* avoit répondu au 25 décembre précédent; dans l'autre, il rapporte le 15 du mois *aratata* au 8 novembre Julien: du 25 décembre Julien au 8 novembre suivant il y a trois cents douze jours dans une année commune, & trois cents treize dans une année bissextile; ainsi l'année Cappadocienne de S.<sup>t</sup> Epiphane n'étoit certainement pas distribuée en mois uniformes de trente jours chacun; car alors trois cents douze ou trois cents treize jours n'y auroient jamais pu tomber au 15 d'un mois; mais ses mois étoient évidemment semblables à ceux de l'année reçue chez plusieurs autres nations de l'Asie, sous la domination des Macédoniens, & qu'on a par cette raison appelé Syro-macédonienne; elle fut apparemment introduite en Cappadoce par les Grecs, lorsqu'ils en firent la conquête, & elle y eut lieu soit dans les actes publics & émanés de la Nation dominante, soit dans les actes que passoient les particuliers de cette Nation, ou ceux qui embrasèrent leurs mœurs & leur religion; mais l'année nationale avoit continué de subsister & d'être en usage chez les autres; comme chez les Juifs l'année Judaique, & elle n'y fut abrogée que lorsque les Romains firent de ce pays une province de leur empire.



## PREMIER MÉMOIRE

SUR

LES ANCIENS PHILOSOPHES DE L'INDE;

*Sur la vie, les mœurs, les usages & les pratiques  
de ces Philosophes.*

Par M. l'Abbé MIGNOT.

L'ÉGYPTE & la Chaldée sont regardées comme le berceau des Sciences & des Arts, & l'on croit assez communément que ce fut dans ces pays que la Philosophie commença d'être cultivée; mais l'Inde leur conteste cette prérogative. Si elle veut bien leur céder l'honneur de l'invention de quelques pratiques religieuses, de l'Arithmétique, de la Géométrie & peut-être de l'Astronomie, elle revendique toutes les autres connoissances, & elle soutient que ces peuples les ont puisées chez elle.

On ne peut prononcer sur la justice de cette prétention, ni décider à qui la préférence est due, qu'en examinant les sentimens des philosophes Indiens, & qu'en comparant, autant qu'il sera possible, les dates de ces sentimens avec celles des dogmes professés par les Sages des autres Nations. Avant que d'entrer dans ces discussions, je pense qu'il est nécessaire de faire connoître ceux qui réclament cette primauté. C'est l'objet de ce premier Mémoire qui comprend la partie historique de la philosophie de l'Inde. J'examine quel a été l'auteur de cette Philosophie, & j'expose la vie, les mœurs, les usages & les pratiques de ceux qui la cultivoient. Dans les Mémoires qui suivront, je discuterai leurs dogmes, je ferai voir la liaison entre leurs pratiques & leurs manières de penser, & j'indiquerai le rapport de leurs principes avec ceux des philosophes des autres Nations, & sur-tout des Égyptiens & des Chaldéens.

Tome XXXI.

. L

Lû le 27  
Fév. 1761.I. .  
Les Philo-  
sophes de l'Inde  
prétendoient  
être les pre-  
miers & les  
plus anciens.



I I.  
La Philosophie  
en honneur  
chez les Indiens  
dans les temps  
les plus reculés.

Strab. xv,  
p. 484.  
Diod. Sic. II,  
p. 88.

La Philosophie a été en honneur chez les Indiens dans les temps les plus reculés. Ceux qui la professoient, jouissoient parmi leurs compatriotes de distinctions aussi marquées que les sages de l'Égypte & de la Chaldée. Ils formoient la première des sept classes dans lesquelles tous les Indiens étoient partagés. N'étant point appelés aux soins du gouvernement, ils n'exerçoient à la vérité aucune magistrature, mais aussi personne ne dominoit sur eux : ils n'étoient employés qu'au culte public de la religion, dont ils étoient les Ministres, & aux obsèques des défunts ; fonctions qui leur attiroient une considération particulière, & qui ne contribuoient pas peu à les enrichir.

III.  
Le nom de  
*Gymnosophistes*  
donné  
aux philosophes  
de l'Inde,  
à cause de leur  
nudité,

Quoiqu'ils fussent divisés en plusieurs sectes, les Grecs leur donnoient le nom commun de *Gymnosophistes* ; ils les appeloient ainsi à cause de leur nudité : le premier qui fut rencontré par Onésicrite le Cynique, qu'Alexandre avoit envoyé vers ces Philosophes, fut Sphinès, que les Grecs appelèrent depuis Calanus (a), parce qu'en saluant dans sa langue ceux qui se présentoient devant lui, il leur disoit *cale* : c'est de lui que les philosophes Indiens ont été nommés *Calans* par les Grecs (b). Onésicrite trouva l'Indien nu & couché sur des pierres ; Sphinès ne voulut point lui parler qu'il ne se fût mis dans le même état que lui (c), c'est-à-dire, qu'il ne se fût dépouillé de ses habits. Mandanis, nommé par Plutarque (d) Dandamis, autre Philosophe, auquel Onésicrite s'adressa aussi, lui dit que Pythagore, Socrate & Diogène, dont il lui avoit parlé & dont

(a) Plut. vit. Alex. edit. Steph.  
p. 1286. Ἐπὶ δὲ καὶ Ἰνδοὺν γλῶτταν  
τῷ Καλῷ προσαρθῶν αἰπὶ τῷ χεῖρειν,  
τὸς ἐντυγχάνοντας παρὰ ζῆτο, Καλανὸς  
ὑπὸ τῇ Ἑλληνῶν αἰσιομαδίῃ.

(b) Joseph. cont. Apion. I,  
p. 484. Καλόνται δὲ, ὡς εἶπεν, οἱ  
φιλόσοφοι παρὰ τῇ Ἰνδοῦ Καλανοί.

(c) Plut. vit. Alex. p. 1286.  
Καί φησιν τῷ μὲν Καλανὸν ὑβριστικῶς πάνυ  
ἔχ τρυφῶς κελευθὲν ἀποδύντα τῷ χιτῶνι,  
γυμνὸν ἀφραδάει τῶν λόγων.

(d) Id. ibid. Τὸν δὲ Δάνδαμον  
προσέειπεν, καὶ ἀπεκρίσθη πρὸς Σακρά-  
τους, καὶ Πυθαγόρας, καὶ Διογένης, εἰπὺν  
ὡς ἄφυσός μιν αὐτῷ γεγονέναι δοκῶντων  
ἀνδρες, λίαν δὲ τὸς ῥόμους ἀισχυόμενός  
βεβιωκέναι.

Strab. xv, p. 492. Ὅτι τὰλλα  
μὲν νομίζετο φρονίμως αὐτοῖς δοκεῖν, ἐν δὲ  
ἀμαρτανεῖν, νόμον ὡς τῆς φύσεως πτε-  
μενός : καὶ γὰρ ἀν ἀεικνεσθαι γυμνός, ὡς αὐτῶν  
αὐτὸν δεξιῶν ἀπὸ λιτῶν ζωντῶν.

il lui avoit exposé la doctrine, pensoient bien sur toute autre chose, mais qu'ils étoient dans l'erreur en ce qu'ils préféroient la loi, c'est-à-dire la coutume, à la Nature; autrement, ajouta-t-il, ils n'auroient point eu honte d'être nus comme nous. Philostrate parlant des Philosophes qu'il dit (e) qu'Apollonius trouva dans l'Inde, ne leur donne point d'autre nom que celui de nus: les Latins les ont nommés de même; Cicéron (f) dit que ces sages de l'Inde passôient toute leur vie nus, supportant avec constance les ardeurs brûlantes de l'été, & les froids glaçans de l'hiver.

Il n'est pas cependant croyable que leur nudité fût entière, si ce n'étoit, peut-être, dans le temps de quelques-uns de leurs exercices pénibles; S.<sup>t</sup> Augustin (g) prétend qu'ils couvroient les parties du corps que la pudeur inspire à tous les hommes de tenir cachées. D'autres auteurs leur donnent encore plus de vêtemens; Philostrate (h), dans la description qu'il fait de ceux de l'Inde, leur fait porter une mitre ou espèce de bonnet blanc, & une robe de lin d'une forme semblable à celle des esclaves, c'est-à-dire, une tunique sans manches, qui laissoit une partie des épaules à découvert; mais il les fait marcher nus pieds. Il remarque aussi (i) que, lorsque Iarchas conduisit Apollonius au bain, ce chef des Gymnosophistes & tous ceux qui l'accompagnoient se dépouillèrent pour se baigner. Ce même auteur (k) donne aux Gymnosophistes de l'Éthiopie, qu'il fait descendre de ceux de l'Inde,

I V.  
Cette nudité  
étoit-elle en-  
tière?

(e) Philostr. vit. Apoll. VI, c. 4. Ἀφίκοντο πρὸς μεσημβρίας εἰς τὸ τῶν γυμνῶν φροντιστήριον.

(f) Cic. Tuscul. quæst. edit. Schrev. p. 1159. In eâ gente ii qui sapientes habentur, nudi ætatem agunt, & Caucaſi nives hiemalemque vim sine dolore perferunt.

(g) S. Aug. de civit. Dei, XIV, c. 17. Per opacas quoque Indiæ solitudines, cum quidam nudi philosophantur, unde Gymnosophistæ nominantur, adhibent tamen genita-

libus tegumenta, quibus per cætera membrorum carent.

(h) Philostr. III, c. 4. Μίτραν δ' ἀναδένται λευκὴν, καὶ γυμνὸν αὐτοῖς βάδισμα, καὶ πλὴν ἐσθῆτα ἐργασάζονται πρὸς ἀπλησίως δ' ἐξωμίον· ἢ δ' ὕλην δ' ἐσθῆτος ἐχόν αὐτοφύεις ἢ γῆ φύει, λευκὸν μὲν.

(i) Id. ibid. c. 5. Ἐλθόντες ἐν ὅτῃ πηγῇ πᾶσα ὕδατος . . . πρὸς τὰ μὲν γυμνώσονται.

(k) Id. ibid. VI, c. 4. Γυμνὸς δ' ἐπαλθαι καὶ ταῦτα πῶς εἰληθεῖσιν Ἀθήνησι.

des habits semblables à ceux des moissonneurs de l'Attique; ce qui ne l'empêche point de les appeler nus toutes les fois qu'il en parle. Porphyre dit (1) que lorsque ces Philosophes admettoient un disciple, ils lui donnoient une longue robe, Hiérocles enfin, dans Étienne de Byzance (m), les habille d'une robe de lin, mais de cette espèce de lin nommé *asbeste*, qui ne se consume point dans le feu. Les Grecs ne donnèrent donc aux philosophes de l'Inde le nom de Gymnosophistes ou de nus, que parce qu'ils ne portoient qu'une simple tunique, qui laissoit plusieurs parties découvertes, différens en cela des Philosophes des autres pays qui étoient revêtus d'un manteau par-dessus la tunique, & qui portoient de plus un bonnet & des chaussures. Ce fut dans un tel habit qu'Onésicrite se présenta devant Sphinès, ce qui fit rire cet Indien (n), qui étoit persuadé que celui qui ne savoit pas se passer du superflu, ni se renfermer dans les bornes du plus étroit nécessaire, ne pouvoit prétendre au titre de Sage ou de Philosophe. On fait que l'usage des Grecs, & même celui des Latins, étoit d'appeler nus ceux qui, ayant quitté l'habit de dessus, ne conservoient que leur tunique.

V.  
Gymnosophistes  
en Éthiopie.

Ces Philosophes, dont les Anciens ont parlé avec éloges, & que quelques-uns ont préférés à ceux des autres nations, demeuroient en différens endroits de l'Inde, où ils étoient fort considérés des Rois & respectés des peuples; il y en avoit aussi dans l'Éthiopie, vers les sources du Nil. Ces derniers étoient une colonie des Gymnosophistes Indiens. Eusèbe (o) place leur migration sous le règne d'Aménophis, qui commença, suivant les calculs du chevalier Marsham, vers l'an 1164 avant l'ère Chrétienne, mais beaucoup plus tôt, selon d'autres. Philostrate dit qu'ils furent obligés de sortir de

(1) Porphyr. de abst. lib. IV, p. 407, edit. Lugd. 1620. *Ευσεβίου ὃ τὰ περὶ τῆς σάμαρος, λαμβάνει σολην.*

(m) Steph. Byz. de urb. voc. *Βραχμῶνες· ἑστῶνται ὀπίσθινον, τῇ ἐν πέτρῳ λίθῳ.*

(n) Strab. xv, p. 492. *Ἵ ἐκεῖνον χαλμῶδα καὶ καυσίαν φορέοντα, καὶ κριπίδα, καπαλαιότατα.*

(o) Euseb. Chron. lib. poster. n. 400. *Æthiopes ab Indo flumine confluente juxta Ægyptum confluxerunt.*



l'Inde (p), parce qu'ayant tué leur roi Gangès, les autres Indiens, qui les regardèrent comme impurs, ne voulurent plus avoir de commerce avec eux.

Je soupçonnerois que ce crime fut l'occasion de l'établissement de cette expiation singulière usitée en Éthiopie, dont parle Diodore de Sicile; elle se faisoit par deux étrangers qu'on mettoit sur une barque que deux hommes pouvoient aisément gouverner, & à qui l'on donnoit des vivres pour six mois: ils partoient après des sacrifices solennels offerts sur le rivage, avec ordre de diriger leur course vers le midi pour se rendre, s'il étoit possible, dans une île de l'Océan méridional. Si ces expiateurs arrivoient à bon port, ce qui étoit présumé lorsqu'on n'avoit point de nouvelles d'eux, les Éthiopiens auguroient que l'expiation avoit été agréée des Dieux; mais si, effrayés des périls de la mer, ou de la longueur de la course, ils reparoissoient sur les côtes de l'Éthiopie, on se faisoit d'eux, & ils étoient immolés à la vengeance publique. Il y avoit déjà six cents ans que cette expiation étoit en usage en Éthiopie, lorsqu'un Grec nommé Iambule, qui a écrit une histoire des Indes qui n'existe plus, se trouvant dans l'Arabie heureuse, où il avoit été fait esclave, fut pris avec un compagnon par des corsaires Éthiopiens, qui les emmenèrent en Éthiopie, où ils furent destinés à cette expiation. Iambule arriva heureusement dans une île de l'Océan méridional, & après y avoir demeuré sept ans, il revint par l'Inde en Perse & de-là en Grece. Le traducteur latin de Diodore de Sicile a cru que l'île, dont parle cet auteur, est celle que les Anciens appeloient *Taprobane*, & que nous nommons *Céilan*; mais ce qui est dit plus bas par Diodore, que le lieu, où arriva Iambule, étoit moins une île que l'assemblage de sept îles placées dans la mer à distances égales les unes des autres, a déterminé quelques-uns à lui chercher une autre position. Trouvant sur la côte orientale de l'Afrique les sept îles que les Anciens appeloient *Pyralaon*, ils se sont

VI.  
Expiation usitée  
en Éthiopie.  
*Diod. Sic. II.*  
p. 26 & 27.

*Arrian. Periplus  
mar. Erythr.*

(p) Philostr. vit. Apoll. c. 6. Ἐπεὶ ὁ ἀπέκτειναν τὴν βασιλέα τῆτον (Γάγην)  
ἐπεὶ τοῖς ἄλλοις Ἰνδοῖς καὶ παρὰ ἑδδοξαν· ὅτι ἡ γῆ συνεχώρει αὐτοῖς ἱσθμῶν.

persuadés que celle où aborda Iambule étoit Ménuthéas ou Ménuthias une de ces sept îles, que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de Madagascar ou de Saint-Laurent. Outre la trop grande distance entre cette île & l'Inde, sur-tout dans un temps où, en navigeant, on ne perdoit jamais les côtes de vue, la position donnée par Diodore à l'île dont il parle, ne peut se concilier avec celle de Madagascar, dont une partie est sous le tropique du Capricorne, au lieu que l'île d'Iambule étoit sous la ligne équinoxiale. Ce caractère donné par Diodore me porte à croire que l'île où ce Grec aborda avec son compagnon, & où il séjourna sept ans, doit être celle de Sumatra qui est effectivement sous l'équateur, & vers le milieu de laquelle on trouve une ville appelée *Iambi* ou *Iamboli*.

VII.  
Les Gym-  
nosophistes  
de l'Éthiopie  
avoient admis  
plusieurs usages  
Égyptiens.

Quoi qu'il en soit de ma conjecture, sur l'origine de l'expiation Éthiopienne, sur laquelle le défaut de connoissance du temps auquel Iambule a vécu ne me permet pas d'insister, les Gymnosophistes de l'Éthiopie ne convenoient point du crime qui les avoit obligés de quitter l'Inde, ni même de leur origine Indienne; & pour en faire perdre le souvenir, ils avoient admis (*q*) plusieurs usages Égyptiens, en conservant néanmoins la Philosophie de leurs ancêtres, c'est-à-dire, celle des Indiens.

VIII.  
Boutta ou  
Budda, auteur  
de la philoso-  
phie Indienne.

L'auteur de cette Philosophie est, selon S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie (*r*), *Boutta* ou *Butta*, S.<sup>t</sup> Jérôme (*s*) le nomme *Budda*. C'est de lui, selon l'un & l'autre, que les Indiens ont reçu les dogmes qu'ils professent; sa mémoire est en telle vénération dans l'Inde, qu'ils le regardent comme un Dieu,

(*q*) Philostr. vit. Apoll. VI, c. 6. Ἰνδοὶ τὸ ἀρχαῖον ὄντες, ἐπεὶ δ' αἰδοῦντο λόγους, δι' ὃν ἐκ μνημάτων τῆ γῆς ἀφίκασι δούρο, ἐπεὶ μάλιστ' ἐβλάστη δακρυῖν, ἢ Αἰθιοπες οἱ δὲ τῶν Ἰνδῶν ἥκοντες πάντα ὑμῖν ἐς τὸν εὐρατό. Ὅθεν ἐγυμνωθῆτε μὲν σκευῆς, ὅπου ἐκείθεν, ὡς ποτὶ ξυνομιλῶμενοι τὸ Αἰθιοπες εἶναι. Θεὸς δ' ἀεὶ ἀπὸ τῶν ἐκείθεν ἀφίκασι τῆ Αἰθιοπῶν μάλιστ', ἢ τῶν ὑμῶν τῶν ἑσπέρων.

(*r*) Clem. Alex. Strom. I, p. 305. Εἰσι δ' ἡ Ἰνδῶν οἱ πῶς Βούττα πειθόμενοι ὡς ἀρχαῖοι· ὃν δ' ὑπερβολῶς σπουδῆς εἰς Θεὸν περιέλασιν.

(*s*) Hieron. adv. Jovin. I. Apud Gymnosophistas Indiarum quasi per manus autoritas hujus opinionis traditur, quod Buddam principem dogmatis eorum ex latere suo virgo generavit.

ou plutôt qu'ils pensent que c'est leur Dieu même *Wischnow*, qui, selon eux, est l'être bienfaisant qui leur a apparu sous la forme de ce Docteur; car, suivant leur théologie, la neuvième apparition de *Wischnow* est celle qu'il fit sous le nom de *Bouaha*. Le quatrième jour de la semaine lui est consacré, & ce jour, dans toutes les langues qui ont cours dans l'Inde, porte son nom. Dans le Sanscrit qui est la langue sacrée des Bramines, le mercredi s'appelle *Boutta-varam*; dans celle de Ceylan, l'ancienne Taprobane, *Bouda-dina*; dans celle des Siamois, *Van-pout*, & dans celle des Malabares, *Boudin-Kirumei*.

La naissance de ce Philosophe est fixée dans les annales Chinoises, d'après la tradition des Indiens, à mille ans ou environ avant l'ère Chrétienne. Le P. Couplet, dans sa Table chronologique, dit que cet auteur de la secte des Bonzes & du dogme de la métempsycose, que les Chinois nomment *Foto* ou *Fo*, par une corruption qui leur est familière à l'égard de tous les noms étrangers, naquit dans l'Inde, la quarante-unième année du vingt-huitième cycle, & la seizième du règne de l'empereur *Tchao-vang*, & que la doctrine fut introduite à la Chine mille soixante ans après, l'an 65 de l'ère vulgaire. Cette date le fait naître neuf cents quatre-vingt-quinze ans avant l'ère vulgaire; mais d'autres font remonter sa naissance jusqu'à l'an 1031 avant Jésus-Christ. La différence est de trente-six ans, & cette différence n'est pas assez considérable pour infirmer une tradition aussi ancienne. Le véritable nom de Boudha, selon les Indiens, étoit *Drama-rajo*, celui de *Boudha*, qui signifie Sage, ne lui ayant été donné que depuis qu'on a commencé à l'honorer comme un saint.

Les Siamois, qui regardent ce même Philosophe comme leur prophète & comme leur législateur, ne placent point sa naissance si haut. Leur *soncarad* ou ère Ecclésiastique & religieuse, qu'ils comptent depuis sa mort, ne remonte qu'à l'an 544 avant J. C. car l'an 1690 de l'ère Chrétienne étoit, selon le témoignage de Kœmpfer, le 2234 de l'ère Siamoise. En retranchant de ces deux mille deux cents trente-quatre

*La Croz. hist.  
du Chr. des Ind.  
p. 501.*

IX.  
En quel temps  
il a vécu.

*Couro. Comin:  
de Barres. De-  
cad. V, lib. VI,  
c. 2.*

X.  
Il est différent  
du Sommona-  
Codom des  
Siamois.



ans les seize cents quatre-vingt-dix de l'ère Chrétienne; il restera l'an 544 avant la même ère, pour le commencement de l'époque Siamoise, ou pour le temps de la mort du législateur; & si l'on donne à *Boutta* ou *Fo*, quatre-vingts ans de vie, sa naissance ne pourra tomber que dans l'an 624 avant l'ère Chrétienne; mais comme il est certain qu'avant cette époque Siamoise, il y avoit des Philosophes dans l'Inde, il y a tout lieu de croire que les Siamois ont confondu un disciple de *Boutta* avec ce chef de la philosophie des Indes. Ils appellent leur législateur *Sommona-Codom*. *Codom* étoit son nom, ce n'étoit donc point *Boutta*; *Sommona* son surnom désignoit la secte qu'il professoit, c'est-à-dire qu'il étoit Samanéen ou disciple de *Boutta*; car c'est le nom que portèrent dans l'Inde quelques sectateurs du philosophe Indien. La persécution excitée par les Brachmanes contre les Samanéens, dont il sera parlé ci-après, a pu être l'occasion du passage de *Codom* dans le royaume de Siam.

XI.  
Ce n'est point  
un prêtre d'É-  
gypte persécuté  
par Cambyse.

<sup>a</sup> *Kampf. hist.  
du Jap. t. 1, c. 2.*

Cette époque Siamoise a servi de moyen à Kœmpfer<sup>a</sup> pour prouver que *Boutta* ou *Fo* étoit un prêtre ou philosophe Égyptien qui, forcé d'abandonner sa patrie, lors de l'invasion de l'Égypte par Cambyse, se réfugia dans l'Inde où il porta le culte & la philosophie Égyptienne. Ce Savant n'a point fait attention à la date précise de l'expédition de Cambyse, qui ne peut se concilier avec l'époque Siamoise. Ce roi des Perses n'étant entré en Égypte que l'an 526 avant l'ère Chrétienne, & n'ayant commencé de persécuter l'Égyptianisme que deux ans après, le prêtre Égyptien n'auroit pu arriver dans l'Inde qu'en 524, vingt ans après le point d'où part l'époque Siamoise, c'est-à-dire, après le temps auquel les Siamois placent la mort de leur législateur. Celle de ce prétendu prêtre Égyptien seroit encore de beaucoup postérieure; car il lui auroit fallu plusieurs années de séjour dans l'Inde pour policer les Siamois, leur donner des loix & les instruire de la religion & de la Philosophie. Le *Budda* ou le *Fo* Siamois ne peut donc être un prêtre Égyptien venu dans l'Inde pour se soustraire à la persécution de Cambyse.

J'oppose

J'oppose la même difficulté à l'auteur de l'histoire générale du Mogol<sup>a</sup>, qui veut que Pythagore soit le *Boutta* ou le *Fo* des Indiens. Les Anciens varient sur le temps de la naissance du philosophe Grec ; mais quelque époque qu'on lui donne, sa mort sera toujours postérieure au temps auquel les Siamois fixent celle de leur prophète, & encore plus à celui dans lequel les Indiens mettent celle de *Boutta* ou *Fo*. On ne peut placer la naissance de Pythagore plus haut que la quatrième année de la quarante-troisième olympiade ou l'an 604 avant l'ère vulgaire, ni lui donner moins de quatre-vingts ans de vie. Dans cette supposition, sa mort sera de l'an 524 avant J. C, postérieure de vingt ans au commencement de l'ère Siamoise. Si l'on met la naissance de Pythagore la quatrième année de la cinquante-deuxième olympiade, qui est le terme le plus bas où elle puisse être placée, & que l'on compte de même quatre-vingts ans de vie, il sera mort l'an 488, c'est-à-dire, cinquante-six ans plus tard que le *Sommona-codom* des Siamois. Dans l'un & dans l'autre cas, Pythagore ne peut avoir été le législateur de Siam, & il peut encore moins être confondu avec le *Boutta* ou *Fo*, qui est beaucoup plus ancien, & que les Chinois d'après les Indiens regardent comme l'auteur de la secte des Bonzes.

Comment Pythagore auroit-il pu être l'auteur de la Philosophie dans l'Inde ? il y avoit des Philosophes dans ce pays long-temps avant que ce Grec commençât d'enseigner, & si l'on en croit l'auteur de l'*humaioun-nameh* ou *kalila & daimna*, livre fameux dans tout l'Orient, & qui, à quelques additions près, est fort ancien, les Indiens avoient déjà communiqué la plupart de leurs Sciences aux Chinois ; ce qui se confirme, ajoute M. d'Herbelot, par la vie de Confucius plus ancien que Pythagore, où l'on voit que ce docteur Chinois avoit été instruit dans la Philosophie par des Bramines ou docteurs Indiens.

De plus, Pythagore n'est point l'inventeur des dogmes qu'il a transmis à ses disciples. Il ne leur a enseigné que ce qu'il avoit lui-même appris dans les différens pays où il avoit

XII.  
Il ne doit point être confondu avec Pythagore.

<sup>a</sup> Le P. Carrou,

XIII.  
Les Philosophes de l'Inde plus anciens que Pythagore.

*Biblioth. Orient. Sin.*

XIV.  
Pythagore a conversé avec les Philosophes de l'Inde,

voyagé. Diogène-Laërce, Porphyre & Iamblique, qui ont écrit sa vie, ne nous parlent que de ses voyages en Chaldée, en Égypte, en Grèce & en Italie; mais d'autres, dont quelques-uns sont plus anciens qu'eux, ajoutent le voyage de l'Inde. Alexandre Polyhistor, qui écrivoit quatre-vingts ans avant notre ère & plus de deux cents ans avant Diogène-Laërce, dans son traité des symboles pythagoriciens, cité par S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie (1), fait voyager Pythagore dans les Indes & dans les Gaules, où il dit qu'il conversa avec les philosophes de ces deux Nations, non pour leur apprendre quelque chose de nouveau, mais pour s'instruire de leur doctrine. Au temps d'Apulée, contemporain des empereurs Marc & Lucius Antonin, & antérieur à Porphyre de près d'un siècle, le sentiment le plus commun (2) étoit que Pythagore étoit allé volontairement en Égypte pour s'instruire des Sciences qui avoient cours dans ce pays, & qu'il y avoit appris des prêtres les cérémonies sacrées, l'Arithmétique & la Géométrie; qu'il passa ensuite chez les Chaldéens & de-là chez les Brachmanes; que les premiers lui apprirent la science des Astres, le mouvement des Planètes, leurs influences sur la naissance des hommes, & la Médecine; qu'il reçut des Brachmanes la plupart des dogmes de sa philosophie, qu'ils lui apprirent la manière de former les esprits & d'exercer les corps, combien l'ame a de parties, les différentes vicissitudes de la vie, ou les diverses transmigrations de l'ame, & les peines ou les récompenses après la mort. Ce sentiment étoit encore commun, lorsqu'Eusèbe plus ancien qu'Iamblique écrivoit les livres de la Préparation évangélique. Pythagore, dit cet auteur (3), a parcouru la Chaldée, l'Égypte & la

(1) Clem. Alex. Strom. I, p. 304. Αλέξανδρος ὃ ἐν τῇ περὶ Πυθαγορικῶν συμβολῶν... ἀνηκοῦναι τε πρὸς τῶν Γαλατῶν ἢ Βραχμῶν ἢ Πυθαγόραν βέλεται.

(2) Apul. Florid. II. *Brachmanæ autem pleraque Philosophiæ ejus contulerunt, quæ mentium documenta corporumque exercitamenta, quot*

*partes animi, quot vices vitæ, quæ diis manibus pro merito suo, cuique tormenta vel pænæ.*

(3) Euseb. præp. Evang. X, c. 4. Ἐπὶ δὲ Βαβυλώνα, ἢ Ἀγυπτον, ἢ Περσίδα, πῶς τε Μάγους ἢ Ἱερεῖς μαθητευόμενος ἀνηκοῦναι τε πρὸς τῶν Βραχμῶν ἰστορήται. Ἰνδῶν ὃ εἰσὶν ὅτι φιλόσοφοι.



Perse, où il s'est instruit des Sciences qui étoient professées par les Mages & par les Prêtres. On dit, ajoute Eusèbe, qu'il fut aussi auditeur des Brachmanes philosophes Indiens. Pythagore donc, bien loin d'avoir été l'auteur de la philosophie des Indiens, n'a été lui-même que leur disciple, & il ne peut leur avoir appris une doctrine, qui étoit professée chez eux long-temps avant lui, qui étoit même si ancienne que les Indiens prétendoient l'avoir communiquée aux Égyptiens, chez qui les autres auteurs veulent que le philosophe Grec l'ait puisée.

Pythagore n'est pas le seul des anciens, qui ait été instruit à l'école des Indiens. Confucius plus ancien que lui, comme je l'ai déjà observé, avoit été instruit dans la Philosophie par des Brachmanes, ce qui prouve qu'il y avoit déjà long-temps que les Indiens cultivoient cette science, puisque leur réputation avoit pénétré jusque dans la Chine; depuis même que la Philosophie fut devenue en honneur dans la Grèce, nos Philosophes ne furent point négligés. On continua de venir les consulter, Démocrite (y) célèbre Philosophe d'Abdère, Anaxarque & Pyrrhon (z) firent exprès le voyage de l'Inde pour les entendre. Platon avoit aussi formé le dessein de passer dans l'Inde pour conférer avec les Brachmanes (a) & s'instruire de leur Philosophie, & il auroit fait ce voyage, si les guerres qui survinrent ne l'en eussent empêché. Ces voyages si longs & si pénibles n'auroient point été sans doute entrepris par ces Philosophes, s'ils eussent cru ne trouver chez les Brachmanes que la doctrine de Pythagore ou celle des Égyptiens dont ils étoient déjà instruits.

Le sentiment du célèbre Bayer, qui a pris Zoroastre pour

X V.  
Autres Philosophes instruits à l'école des Indiens.

X V I.  
Butta est distingué de Zoroastre.

(y) Suidas Δημόκριτ. Δημόκριτος... Ἀβδηρίτης ἐκ Θράκης φιλόσοφος μαθητὴς κατὰ πινος Ἀναξαγόρου καὶ Ἀδύμπτου ὡς δὲ πινος καὶ Μάγων καὶ χαλδαίων Περσῶν ἦλθε γὰρ καὶ εἰς Πέρσας, καὶ Ἰνδοὺς, καὶ Αἰγυπτίους, καὶ τὰ παρ' ἐκείτοις ἐπαυδοῦναι σέβει.

ἦκουσε Δρύσωνος... εἶπε Ἀναξάρχῳ ξυνακολουθεῖν πανταχῶ, ὡς καὶ Γυμνοσφιστοὺς ἐν Ἰνδοῖα συμμαίξαι, καὶ πῶς μάχουσι.

(a) Apul. de dogm. Plat. *Ad Indos et Magos intendisset animum, nisi eum bella tunc vetuissent Asiatica.*

(z) Diog. Laërt. Πύρρων ἡλείος...

le *Boutta* ou le *Fo* Indien, a quelque chose en apparence de plus plausible que les deux précédens. Le réformateur du Magisme est peut-être plus ancien que Pythagore & que le *Sommona-codom* des Siamois. Il doit, selon quelques-uns, être antérieur aux conquêtes de Cyrus, & à la prise de la ville de Sardes par ce Prince, l'an 548 avant l'ère Chrétienne; car, lorsque les Perses mirent Crésus sur le bûcher, ils le rappelèrent, suivant le témoignage de Nicolas de Damas, les oracles de Zoroastre qui avoit défendu une pareille profanation du feu. Il y avoit même quelques années qu'il étoit mort; car, si l'on s'en rapporte aux auteurs cités par Hyde, il avoit été l'occasion de l'irruption des Scythes ou des Turcs orientaux dans l'Asie, sous la conduite d'Argiasp ou d'Argasp, & il étoit péri dans cette expédition. Cette entrée des Scythes dans l'Asie étant de l'an 634, la première année du règne de Cyaxare I.<sup>er</sup> du nom, successeur de Phraorte roi des Mèdes, il y avoit déjà quatre-vingt-six ans que Zoroastre étoit mort, lorsque Sardes fut prise sur Crésus. En lui donnant soixante-dix ans de vie, lorsqu'Argiasp le fit tuer à Balch, sa naissance remonteroit à l'an 704 avant l'ère vulgaire, ce qui le fait beaucoup plus ancien que Pythagore, que le législateur Siamois & que le prêtre Égyptien de Kœmpfer.

*Excerpt. Valef.*

*Hyd. de relig.  
vet. Persar.*

XVII.  
Ce qui a fait  
confondre  
Butta avec  
Zoroastre.

Outre cette antiquité, la conformité du nom donné aux disciples de Zoroastre & aux philosophes de l'Inde, favorise l'opinion de notre savant. Pausanias (*b*) donne aux sages de l'Inde le nom de Mages qui est celui par lequel les disciples de Zoroastre sont distingués des philosophes des autres Nations. Cléarque, dans Diogène Laërce (*c*), fait descendre les Gymnosophistes des Mages, & Symbolus, dans Porphyre (*d*)

(*b*) Pausan. Messen. p. 142.  
Εγὼ ὁ Χαλδαῖος ἢ Ἰνδῶν τὰς Μάγας  
πρεσβυτέρους οἶδα εἰπόντας ὡς ἀθανάτους ἐστὶν  
ἀνθρώπου ψυχῇ.

(*c*) Diog. Laërt. Proœm. p. 4.  
Κλέαρχος δὲ . . . ἢ τὰς Γυμνοσophιστὰς  
ἄπογονας εἶναι τῶν Μάγων φησὶ.

(*d*) Porphyr. de abstin. IV,

p. 399. Διηρῆντο ὁ ἔποι (Μάγοι) εἰς  
γενεὰς, ὡς φησὶ Σύμβολος . . . ὡς οἱ  
πρεσβυτέρους ἢ λογιστάτας ἔτε ἐδίδουν ἐμφαντοῦ  
ἐπε φονεύσαν . . . οἱ δὲ δευτέρου γένους οἱ  
Μάγοι, ἃ μὴ τῶν ἡμετέρων ζώων πλείονος  
ὁ τίς ποτε ὁμοίως τοῖς ἀλλοῖς ἐφάπτοτο  
πάντων, ὅ γὰρ δόγμα πάντων ἐστὶ τὸ  
πρεσβυτέρων πᾶσι μετεμψύχασιν εἶναι.

divise les Mages en trois classes, dont la première qui étoit la plus raisonnable ou la plus estimée, ne mangeoit rien de ce qui avoit eu vie, la seconde ne s'abstenoit que des animaux utiles au service de l'homme, & la troisième mangeoit indifféremment de tout. On découvre aisément les philosophes de l'Inde dans cette première classe des Mages qui, selon Symbolus, admettoit la métempsychose. On trouve dans l'Inde, ajoute M. Bayer, plusieurs des dogmes professés par les Mages de la Perse; mais ces traits de conformité entre le Magisme & l'Indianisme, quelque marqués qu'ils soient, ne nous autorisent point à confondre le réformateur de la religion des Perses avec l'auteur de la philosophie Indienne. Il en résulte seulement que l'un & l'autre ont eu des dogmes communs & des pratiques semblables; mais ils ne décident point quel est l'auteur de ces dogmes ou de ces pratiques. La présomption est en faveur de l'Indien contre le Persan. Ce dernier, né dans la Bactriane, n'a-t-il pas pu être instruit par les Samariens disciples de *Boutta* qui, selon le témoignage de S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie (e), étoient établis dans ce pays? D'ailleurs le voisinage de l'Inde limitrophe de la Bactriane ne lui permettoit point d'ignorer ce qui s'y enseignoit, & il en avoit été effectivement instruit dans un voyage qu'il avoit fait dans l'Inde, dont il avoit consulté les Philosophes, avant que d'entreprendre sa réforme. Ammien Marcellin confondant mal à propos Zoroastre avec Hystaspe père de Darius roi des Perses, nous apprend (f) que Zoroastre avoit voyagé dans l'Inde, pour s'instruire des Sciences des Brachmanes, qu'il avoit appris d'eux tout ce qu'ils savoient d'Astronomie & de pratiques religieuses, & que, de retour dans son pays, il l'avoit

(e) Clem. Alex. Strom. I, p. 305.  
*Ασυνείων οἱ Χαλδαῖοι, καὶ Γαλάτων οἱ  
 Δρυῖδες, καὶ Σαμαναῖοι Βάκτρων.*

(f) Amm. Marcell. XXII.  
*Multa ex Chaldaeorum arcanis Bactrianus addidit Zoroastres; deinde Hystaspes prudentissimus Darii patris, qui cum superioris Indiae secreta*

*fidentiùs penetraret, ad nemorosam quandam venerat solitudinem, cujus tranquillis silentiis præcellsa Brachmanorum ingenia potiuntur, eorumque monita rationis mundani motûs & siderum, puroſque ſacrorum ritus, quantum intelligere potuit, ex his quæ didicit aliqua ſenſibus Magorum infudit.*



communiqué à ses disciples. Cette communication de dogmes & de pratiques rend raison du nom commun de Mages donné par quelques auteurs Grecs aux philosophes de l'Inde & à ceux de la Perse. Ces auteurs trouvant la même doctrine professée par les uns & par les autres, & apercevant chez eux des usages communs, auront été naturellement conduits à les prendre pour une seule & même secte, & à leur donner en conséquence une dénomination commune. Xanthus, auteur d'une histoire de Lydie, qui vivoit sous les règnes de Darius & de Xerxès, parle d'un autre Zoroastre beaucoup plus ancien que le contemporain de Cyaxare I<sup>er</sup>. Il le fait vivre six cents ans avant l'expédition de Xerxès (g). Cette expédition est, suivant le calcul ordinaire, de l'an 480 avant l'ère Chrétienne. En ajoutant à ces quatre cents quatre-vingts les six cents ans qu'il dit que Zoroastre a vécu avant l'expédition de Xerxès, on a l'année 1080 avant J. C; cette date nous rapproche fort de l'époque que les Indiens & les Chinois donnent à la naissance de *Boutta* ou *Fo*. Plusieurs auteurs parmi eux le faisant naître l'an 1027 avant l'ère vulgaire, la différence n'est que de cinquante-trois ans: cette différence, quelque marquée qu'elle paroisse, n'est point un objet considérable pour un temps aussi reculé, & elle diminue encore, si, comme il y a tout lieu de le penser, les six cents ans de Xanthus ne sont point une date précise, mais un compte rond susceptible de quelques années de plus ou de moins. Cette approximation de date dispenserait d'admettre deux Zoroastres & porteroit à croire que celui de Xanthus ne seroit point différent du *Boutta* Indien, avec lequel l'historien Grec l'aura confondu, & qu'il aura pris pour le fondateur de la religion des Mages, qui étoit connu dans toute la Grèce sous le nom de Zoroastre. La conformité de principes & de pratiques l'aura induit dans cette erreur & l'y aura autorisé.

XVIII.  
Les Philo-  
sophes de l'Inde  
partagés en plu-  
sieurs classes.

Strabon (h) partage les disciples du philosophe Indien en

(g) Ap. Diog. Laërt. Proem.  
p. 1. Ξανθος ὃ ὁ Λυδὸς εἰς πλὴν Ξέρξου  
ἔβλεπον ἀπὸ τοῦ Ζωροάστρου ἑξακόσια ἔτη.

(h) Strab. xv, p. 489. Δύο  
γένη, ὧν τὸς μὲν Βραχμῶνας καλεῖται  
τὸς δὲ Γερμῶνας.

deux classes, en *Brachmanes* & en *Germanes*. Tous les auteurs s'accordent sur le premier nom; mais ils varient sur le second. Porphyre (i) lui substitue celui de *Samanéens*, & S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie (k) celui de *Sarmanes*. Philostrate s'en éloigne encore plus, car il les appelle (l) *Hyrcaïens*; mais ce nom ne se trouve employé par aucun autre auteur, que je sache, pour désigner les philosophes de l'Inde. Ceux de *Germanes* & de *Sarmanes* pourroient bien n'être qu'une corruption de celui de *Samanéens* que Porphyre donne à l'une de ces sectes. Étant constant par les livres mêmes des Indiens, qu'il y avoit autrefois chez eux des *Samanéens*, la présomption doit être pour le texte de Porphyre, & l'on est fondé à croire qu'il y a erreur dans ceux de Strabon & de S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie, ou que ces deux auteurs auront été trompés par des exemplaires fautifs. Il est vrai que S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie paroît distinguer les *Samanéens* de ceux qu'il a nommés *Sarmanes*, car il dit ailleurs (m) que les *Samanéens* sont les prophètes ou les philosophes des *Bactriens*; mais cette distinction ne doit point nous arrêter, elle nous donne au contraire le véritable nom d'une des sectes de l'Inde, & elle nous prouve que ces philosophes des *Bactres* étoient des Indiens qui, ayant passé dans la *Bactriane* limitrophe de leur pays, avoient conservé le nom qu'ils portoient dans l'Inde. Ce nom est fixé à celui de *Samanéens* par Origène (n) qui, comme Porphyre, ne connoît que deux sectes de philosophes Indiens, la première qu'il appelle des *Brachmanes*, & la seconde qu'il nomme des *Samanéens*.

Le genre de vie, les pratiques & le système de doctrine de ces anciens Philosophes de l'une & de l'autre secte nous seroient peut-être entièrement connus, si nous eussions conservé

*La Croz. hist.  
du Christian. des  
Ind. p. 493.*

XIX.  
Bardésanes &  
Mégasthènes,  
dont  
les ouvrages  
sont perdus,  
avoient écrit  
sur ces  
Philosophes;

(i) Porphyr. de abst. IV, p. 404.  
Τῶν δὲ δύο αἰρεσέων ἧν ἡ Βραχμῆνες  
προϊστανται, ἥ δὲ Σαμαναῖοι.

(k) Clem. Alexand. Strom. I,  
p. 305. Διήκον δὲ τέττων τὸ γένος· οἱ  
μὲν Σαρμαναὶ ἀνθρώπων, οἱ δὲ Βραχμῆνες  
καλέμενοι.

(l) Philost. de vit. Apoll. I,  
p. 24. Εὐδυμὲν τῶν Ἰνδικῶν ἔδρος, ἔ

τὸς ἐν αὐτῷ σοφῆς οἱ λέγονται Βραχμῆνες  
τε καὶ Υρκαῖοι ἔδ.

(m) Clem. Alexand. Strom. I,  
p. 305. Οἱ περὶ τῆται... Σαμαναῖοι  
Βακτρῶν.

(n) Orig. cont. Celf. I, p. 19.  
Τὰν παρ' Ἰνδοῖς φιλοσοφούντων Βραχ-  
μῆνες, ἢ Σαμαναῖοι.

*Porphyr. de  
abst. IV, pag.  
404.*

*Clem. Alex.  
Strom. I, pag.  
305.*

les ouvrages de ceux qui les avoient exposés ; mais ces ouvrages ont péri avec quantité d'autres, dont nous regrettons la perte. Ceux qui nous auroient vraisemblablement fourni le plus de lumières, sont Bardésanes le Syrien qui avoit écrit sur les Gymnosophistes des Indes, & avant lui Mégasthène qui avoit expliqué les dogmes des Brachmanes. Cette perte ne peut se réparer qu'en partie, en rassemblant ce qui se trouve épars dans divers autres auteurs, dont les écrits sont parvenus jusqu'à nous.

**X X.**  
Des Brachmanes.

*Rech. sur les  
Philos. Saman.  
par M. de Guignes, Mém. de  
l'Académie des  
Inscr. t. XXV,  
p. 770.*

Les Brachmanes, dont Strabon & Porphyre font la première classe des philosophes de l'Inde, & que S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie ne place qu'au second rang, portoient ce nom à cause d'un ancien roi des Indes nommé Brachman (o) qu'ils regardoient comme leur chef, qui avoit civilisé les habitans du pays, & qui leur avoit donné des loix. Ce Prince est celui que les Indiens, suivant l'usage de la plupart des peuples à l'égard des hommes extraordinaires, ont divinisé sous le nom de *Brahma*. Les Bramines d'aujourd'hui prétendent avoir été produits de la tête de ce Dieu, c'est-à-dire, en réduisant le stîle figuré au simple, qu'ils ont été formés par les instructions qu'ils ont reçues de lui ; ce qui s'accorde avec ce que dit Mafoudi historien Arabe, que du temps de *Brahman* ou *Brachman*, on découvrit des mines de différens métaux, qu'on fabriqua des armes, que les Sciences furent fort estimées, & que ce Prince construisit des temples dans lesquels il fit peindre les douze signes du Zodiaque & les orbes célestes, afin que les hommes connussent les Planètes & leurs influences. Si l'on pouvoit compter sur la Chronologie de cet auteur, le commencement du règne de ce Prince concourroit à peu près avec le temps de la naissance de *Boutta* ou *Fo* ; car il dit que *Brahman*, ayant régné trois cents ans, laissa le trône à *Bahboudh* son fils qui l'occupa cent ans, que *Bahboudh* eut pour successeur *Zaman* qui régna cent cinquante ans, & que *Phor*, qui est le *Porus* des Grecs, successeur de *Zaman* régna cent

(o) Suid. Βραχμῶν. Βραχμῶν βασιλεὺς, ὃς ἐν τῇ γῆρᾳ δὲς πῶς πεποιησέναι ἔγραψεν νόμους Βραχμῶν καὶ πολιτείαν τῷ αὐτῷ ἔθνει ἰδίᾳ διελέκτω.



quarante ans. Ces différens règnes, qui n'indiquent peut-être que différentes familles ou dynasties qui se sont succédées les unes aux autres, forment ensemble six cents quatre-vingt-dix ans, auxquels, si l'on ajoute les trois cents vingt-sept ans qui se sont écoulés depuis la victoire remportée par Alexandre sur Porus, on aura mille dix-sept ans avant l'ère vulgaire, époque peu distante de celle que les Indiens & les Chinois donnent à la naissance de *Boutta*.

M. d'Herbelot prétend que ce nom *Brahma* est Indien, & qu'il signifie *pénétrant toutes choses*; mais M. la Croze persuadé que la religion & les superstitions Indiennes sont venues de l'Égypte, ne doute point que ce ne soit un nom Égyptien qui tire son origine du mot *piromi* qui signifie un homme. Ce Savant observe que *Brahma*, que les Indiens du Malabar prononcent *Birouma*, a la même signification dans le *samscret*, ou la langue sainte des Indiens, & que *Pirimia* dans celle des habitans de l'île de Ceilan signifie encore aujourd'hui un homme: mais M. la Croze n'a point fait attention que dans la langue Égyptienne *piromi* ne signifie pas un homme quelconque, mais un homme distingué, élevé au-dessus des autres par son pouvoir éminent, par ses talens & par ses vertus, ce qui vient du Phénicien dont la langue Égyptienne n'étoit point fort différente; car en Phénicien *רומ* *Rom* ou *Roum*, signifie élevé. P qui se trouve au commencement du mot est l'article Égyptien.

Quoi qu'il en soit de l'origine des Brachmanes & de l'étymologie de leur nom, ils composoient tous une même famille, & ils se transmettoient (*p*) leur Philosophie, comme un héritage patrimonial. Ptolémée <sup>a</sup> & Étienne de Byzance <sup>b</sup> en font une nation particulière. Le premier les place au-delà du Gange, & il leur donne une ville qu'il appelle *Brachmé*; le second n'indique point leur position. Suidas, qui en fait aussi un peuple, ajoute (*q*) qu'ils tenoient leurs femmes éloignées

XXI.  
Étymologie  
de leur nom,  
selon  
d'Herbelot  
& la Croze.

La Croz. hist.  
du Christian. des  
Ind. p. 429.

XXII.  
Les Brachmanes  
étoient tous  
d'une même  
famille.  
<sup>a</sup> Ptolem. Geogr.  
VII, 1.  
<sup>b</sup> Stephan.  
*Βραχμᾶνες*.

(*p*) Porphy. de abst. p. 404 & 405. Οἱ Βραχμᾶνες ἐκ γένους ἰσθδελονται, ὡς περ ἰεζεπτιαν τῷ παύτῳ Σωτοριαν.

(*q*) Suid. *Βραχμᾶνες*. *Βραχμᾶνες*  
Tome XXXI.

ἑσθός ἐστιν ἀποστέλλων . . . οἱ δὲ ἄνδρες  
πρὸς τὸ μέγας τῷ Ωκεανῷ περὶ παρὰ  
κρίαν· αἱ δὲ γυναῖκες ἐν τῷ εἰσι τῷ  
Γάγγει . . . οἱ δὲ ἄνδρες πρῶτος πρὸς  
τὰς γυναῖκας ἰσθδελονται ὡς ἄνδρες . . .

d'eux dans un canton au-delà du Gange, qu'ils ne les alloient voir que dans les mois de juillet & d'août, & qu'après avoir passé quarante jours auprès d'elles, ils revenoient chez eux; que lorsqu'un Brachmane avoit eu deux enfans de sa femme, il ne retournoit plus la voir, & que sa femme passoit le reste de ses jours dans la continence. Si le Brachmane avoit fait cinq années de suite ce voyage, sans être devenu père, il ne lui étoit plus permis d'avoir aucun commerce avec sa femme.

## XXIII.

Ils ne communiquoient point leur doctrine à leurs femmes.

Pendant le séjour qu'ils faisoient auprès de leurs femmes, & même dans tout autre temps, il leur étoit expressément défendu (r) de leur communiquer les dogmes de leur Philosophie. Ils craignoient qu'initiciées à leurs mystères, elles ne les divulguassent parmi les prophanes, ou qu'elles n'en abusassent pour ne vouloir plus vivre dans la dépendance de leurs maris; car une de leurs maximes étoit que le sage ne devoit dépendre de personne. Il y avoit cependant des femmes dans l'Inde (s) qui cultivoient la Philosophie; mais pour ne point contredire le principe, elles vivoient dans la continence.

XXIV.  
Éducation de leurs enfans.

Les enfans, qui naissoient des mariages des Brachmanes, étoient élevés avec un soin particulier; les attentions prévenoient même la naissance. Dès qu'on apercevoit que la femme d'un Brachmane étoit enceinte (t), on lui envoyoit des gens doctes & sages. Ces députés rendoient de fréquentes visites à la mère, sous prétexte de lui procurer une heureuse délivrance par leurs enchantemens ou par leurs prières, mais réellement

καὶ ποιήσαντες μὴ τῶν γυναικῶν αὐτῶν ἡμέρας μ, πάλιν αὐτοῖσι πῆς ὃ γυναικὸς δύο παῖδας γυνήσεως, ἐκέπ' ὁ ἀνὴρ ἀντιπερὶ πρὸς αὐτῷ, ὅτε μὲν ἐκείνη πλησιάζει ἄλλω... εἰ ὃ συμῆν στίξαν ἐν αὐτῷ θυρήδηναι μεχρὶ πενταετὺς δευτέρῳ ὁ ἀνὴρ αὐτῆς, ἔσ' συγγενόμενος αὐτῇ εἰς τέκη, ἐκέπ' πλησιάζει αὐτῇ.

(r) Strab. xv, p. 490. Ταῖς δὲ γυναιξὶ τῇ γαμεταῖς μὴ συμφιλοσοφεῖν τὸς Βραχμῶνας· εἰ μὲν γὰρ γίνοντο, ἵνα μὴ π' ὃ δ' ἀμειψιὸν ἐκφύγειν εἰς τὸς βίβλους· εἰ δὲ ἀποδιδῶναι μὴ καταλείποιεν αὐτὰς· ὅτινα γὰρ ἡδύνης ἔσ' πόνου κατα-

φρονεῖντα, ὡς δ' αὐτὸς ζωῆς ἢ θανάτου, ἐδελειν ὅφ' ἐτέρω ἔτ'· τοῖσιν δ' ἔτ' ἀποδιδῶν καὶ πῶς ἀποδιδῶν.

(s) Id. ibid. p. 491. Συμφιλοσοφεῖν δ' οἷοις ἢ γυναικάς, ἀπεχρημένους ἢ αὐτὰς ἀφροδισίων.

(t) Id. ibid. p. 490. Ἡ δὲ δίδως, καὶ κυομένης ἔχειν ἐπιμελητὰς, λόγους ἀνδρας· ὅς τ' ἐρεσιονται, λόγον μὲν ἐπ' αὐτὴν δοκεῖν ἢ πῶς μνηστὴς ἢ τ' κυομένην εἰς ἀντικρίαν· τὸ δ' ἀληθές, σφαιρηνικὰς πῆρας ἀφαιρέσεις, καὶ ἡδύνας δίδδναι τὰς δ' ἡδύτας ἀφροδισίων, μᾶλλον δ' ἐκείνης ἔτ' νομίζουσαι.

pour lui donner de bons préceptes. Si la mère écoutoit volontiers leurs discours, ils en auguroient bien pour l'enfant. A mesure que l'enfant croissoit en âge, on le faisoit passer sous la discipline de différens maîtres. Lorsque ces maîtres donnoient leurs leçons, il falloit que leurs élèves les écoutassent attentivement (u). Non-seulement il leur étoit défendu de parler, ils n'avoient pas même la liberté de toussier, ni de cracher; ceux qui le faisoient étoient exclus de l'école ce jour-là. Tous les disciples mangeoient en commun. Leurs repas étoient toujours précédés d'une purification extérieure par le bain (x), & chaque jour, avant que de se mettre à table, on leur faisoit rendre compte de l'emploi de leur temps depuis le matin. Celui qui ne produisoit aucune bonne œuvre, ou qui ne faisoit point preuve de quelque progrès dans les Sciences, étoit renvoyé au travail sans avoir mangé.

Les Brachmanes ne demeuroient point ordinairement dans les villes (y), ni dans des maisons communes; ils vivoient pour la plupart séparés les uns des autres, ayant chacun leur cabane. Leur genre de vie étoit des plus austères (z); ils couchoient sur des peaux ou sur des herbes (a) qu'ils étendoient par terre, pour leur servir de lits (b). Leurs jeûnes étoient fréquens (c), ils passoient quelquefois jusqu'à trois jours sans manger (d); & lorsqu'ils mangeoient, ce n'étoit que des

XXV.  
Genre de vie  
des  
Brachmanes.

(u) Strab. xv, p. 490. Μετὰ ὃ γένειν ἄλλος καὶ ἄλλος, διαδέχεται τὴν ὀπμείλειαν, αἰετὶς τοῦ μείζονος ἡλικίας χειρὶς τῶν τυχευόντων διδασκάλων... ἢ δ' ἀκροώμενοι ὅτε λαλήσαι θέμεις, ὅτε χεῖρας ἀδαι, ἀλλ' ὅδε πύσαι ἢ ἐκβάλ- λειν τῆς σιωπῆς τὴν ἡμέραν ἐκείνην ὡς ἀπολασσόμενοι.

(x) Apul. Florid. I. Igitur ubi mensa posita, prius quam edulia apponantur, omnes adolescentes ex diversis locis & officiis ad dapem conveniunt. Magistri perrogant quod factum à lucis ortu ad illud diei bonum fuerit... Qui nihil habet adferre cur prandeat, inpransus ad opus foras extruditur.

(y) Strab. xv, p. 490. Δια- τεῖναι ὃ τὸς φιλοσόφους ἐν ἀλσει περὶ πολέως.

(z) Id. ibid. Αἰτῶς ζῶντας.

(a) Idem, ibid. Ἐν στέας καὶ δοξαῖς.

(b) Philostr. vit. Apoll. III, p. 119. Χαμυνία μὲν αὐτοῖς χεῖρας, τῇ δὲ γῇ ὑποσπονδύνηται πᾶς.

(c) Porphy. de abst. IV, p. 407. Πολλὰκις ὃ ἢ νεκρῶσι.

(d) Clem. Alex. Strom. III, p. 451. Οἱ μὲν αὐτὰν κατ' ἐκαστὴν ἡμέραν ὡς ἡμεῖς τὴν προπρὶν περὶ σιένται, οἱ δὲ αὐτὰν διατρίβειν ἡμέραν.



herbes, des fruits ou du laitage; car ils regardoient comme la dernière impiété de se nourrir de quelque chose qui eût été animé (*e*). Ils s'abstenoient entièrement de l'usage du vin & du commerce des femmes (*f*).

XXVI.  
Leur célibat &  
leur abstinence  
n'étoient point  
perpétuels.

Cette dernière abstinence ne se pratiquoit pas toute la vie. La secte des Brachmanes renfermée dans une seule famille auroit été bientôt éteinte, si le célibat de ceux qui la professoient eût été perpétuel; mais il ne duroit qu'autant de temps qu'ils étoient sous la discipline des autres. Ce temps, selon Mégasthène cité par Strabon (*g*), étoit de trente-sept ans: lorsqu'il étoit passé, ils pouvoient se marier & même épouser plusieurs femmes, afin d'avoir plus d'enfans. Cette permission de la polygamie attestée par Mégasthène s'accorde assez difficilement avec ce que Suidas nous a dit de l'usage des Brachmanes de tenir leurs femmes éloignées d'eux, de ne les aller voir qu'une fois par an, & de les abandonner, lorsqu'ils en avoient eu deux enfans. On ne peut concilier ces deux auteurs qu'en supposant que l'un n'a parlé que de ce qui se pratiquoit par quelques Brachmanes, au lieu que l'autre a exposé l'usage le plus commun. Ceux des Brachmanes qui avoient entièrement fourni la carrière prescrite pour le cours de leurs exercices, pouvoient relâcher quelque chose de l'austérité de leur vie, pour en mener une plus commode. Il y en avoit même qui portoient le relâchement jusqu'à manger indifféremment de la chair des animaux, ne s'interdisant tout au plus que ceux dont le service est nécessaire à l'homme. De ce nombre fut Sphinès, autrement dit Calanus, qui suivit Alexandre jusqu'en Perse, & qui, changeant sa manière de vivre, se conforma en tout aux usages des Grecs. Aux reproches qu'on lui faisoit de son changement, il se contentoit de répondre (*h*) qu'ayant accompli

(*e*) Porphyr. de abst. IV, p. 405.  
Τὴν τε ὀπώραν καὶ γάλα βοείων, βοτάναις  
παρὲν . . . . τὸ δ' ἄλλο πρὸς ἀφαιεσθαι,  
ἢ ὅπως θύγειν ἐμψύχῃ τροφῇς, ἴσον καὶ τῇ  
ἐσχάτῃ ἀκαθαρσίᾳ καὶ ἀσεβείᾳ γενόμενα.

(*f*) Strab. XV, p. 490. Ἀπχο-  
μένους ἀφροδισίων.

(*g*) Id. ibid. Ἐπὶ δ' ἐπὶ καὶ περὶ  
κοντα, ὅπως ζήσαντα ἀναχωρεῖν εἰς τὴν  
ἑαυτοῦ κτῆσιν ἔκαστον, καὶ ζῆν ἀδελῶς καὶ  
ἀνεμίνως μᾶλλον . . . γαμῖν ὅτι πλείους  
εἰς πολυέκκλιαν.

(*h*) Id. ibid. p. 491. Ἐπιτημω-  
μόν δ' ἑαυτοῦ πικρὸν λέγειν, ὡς ἐκπληροῦσθαι

# DE LITTÉRATURE. 101

les quarante années d'exercices auxquelles il s'étoit engagé, il avoit acquis le droit de mener une vie plus commode; mais ceux qui se donnoient ces libertés, & qui se permettoient ainsi l'usage de la chair, étoient condamnés & méprisés des autres; ce qui arriva à Sphinès (i) qui fut regardé comme un intempérant & un vil parasite d'Alexandre.

Les Samanéens, auxquels S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie semble donner la préférence en les nommant les premiers, formoient une seconde classe de Philosophes dans l'Inde. Ils n'étoient point, comme les Brachmanes, d'une même famille; tout Indien, sans distinction (k), pouvoit s'enrôler dans cette secte. Celui qui en avoit formé le dessein alloit trouver les Magistrats à qui il faisoit part de la résolution qu'il avoit prise de mener la vie de Philosophe; il ne devoit pas avoir moins de dix-huit ans. On examinoit d'abord la conduite qu'avoient tenue ses parens, en remontant jusqu'à la troisième génération (l); on s'informoit s'ils n'avoient point été outrageux, intempérans, avarés ou injustes; s'ils ne se trouvoient notés d'aucune de ces taches, on passoit à l'examen du candidat. L'objet de cet examen étoit de s'assurer s'il avoit de la mémoire & du jugement, s'il étoit modeste, s'il n'étoit point hypocrite, ivrogne, gourmand, vain, téméraire, défobéissant à ses parens ou à ses maîtres; on vouloit de plus qu'il eût

XXVII.  
Des Samanéens.

τὰ τελευτῶντα ἔτη τῆς ἀσκήσεως ἀ-  
πώλετο.

(i) Strab. xv, p. 493. Οἷος ἦν  
ὁ Κάλανος ἀκόλαστος ἀνδρῶν καὶ ὁ  
Ἀλεξάνδρου τραπέζης δεδουλωμένος.

(k) Porphy. de abst. in. p. 407. Σαμαναῖοι δὲ εἰσὶ μὲν λογάδες·  
ὅταν δὲ μέλλῃ εἰς τὸ πάγμα πρὸς ἐγχε-  
ρεσθαι ἀρχεσθαι, πρῶτον τοὺς ἀρχαῖς  
ἐκπολεῖ.

(l) Philostr. vit. Apoll. vi, c. 12. Χρητὴν νέον, ἐπειδὴν οὐλοκράδεια  
ἔτη γεγονώς τύχη... εἰπόντι δημοσίᾳ  
πρῶτον ὅτι φιλοσοφῆσαι ἴν' ἢ τοῖς βυ-  
λομένοις ἐξείργειν αὐτὸν, εἰ μὴ κατὰ τοὺς  
φοιτῶν κατὰ τὸν δὲ λέγει, πρῶτον μὲν

τὸ εἰς πατέρα καὶ μητέρα ἦν, μὴ περὶ  
αὐτὸς οὐκ εἰδὼς πᾶν ἀναρῶντο· εἴθ' οἱ  
τύπων γονεῖς, καὶ τέκτον γένος εἰς ἀνὰ,  
μὴ ὑβριστεῖς πρὸς, ἢ ἀκρατεῖς, ἢ χερμαπ-  
τικῆς ἀδίκους· ὅταν δὲ μηδεμίαν ἐκ τῶν  
τέτοις ἀναφῇται, μηδὲ τίμα ὅλας  
μηδὲν αὐτὸν ἡδὴ διορῶν τὸ νέον, καὶ βασι-  
νίσκειν, πρῶτον μὲν, εἰ μνημονικός, εἴτα  
εἰ καὶ φύσιν ἀδύμων, ἀλλὰ μὴ πλατὺ-  
μόρος τῶλο· μὴ μεθυτικός, μὴ λίχος, μὴ  
ἀλάζων, μὴ φιλόλογος, μὴ δραστής, μὴ  
φιλολοίδορος· εἰ πατὴρ ὑπὸνικός ἢ  
μητὴρ, ἢ διδασκάλων καὶ παροδιστῶν  
ὅτι πάντων... τὰ δὲ τῶν ἐφύων, εἰς  
αὐτὸς ὁρῶντες, ἀναμεινόμενοι· πολλὰ  
μὲν γὰρ ὁφθαλμοῖς τῶν ἀνθρώπων ἡτῶν  
ἐρμηνεύσει.

une physionomie heureuse. Lorsqu'on avoit trouvé dans le candidat toutes les qualités requises (*m*), on le faisoit renoncer à ses biens; ensuite rasé par tout le corps, revêtu d'une robe longue, il étoit envoyé à l'école des Samanéens. Il n'étoit plus permis au novice de s'occuper d'autre chose que de lui-même; s'il avoit une femme & des enfans, il ne les voyoit plus; le Prince se chargeoit de l'éducation de ceux-ci, & leur faisoit fournir le nécessaire à proportion de leurs biens, & la femme retournoit chez ses parens qui étoient tenus de prendre soin d'elle.

XXVIII.  
Leur genre  
de vie.

Ces Samanéens demeuroient hors des villes, passant toute la journée à s'entretenir de Dieu (*n*); ils avoient des temples & des maisons bâties aux dépens du Prince, où étoient des économes qui recevoient de lui tout ce qui étoit nécessaire pour la nourriture & pour l'entretien des Philosophes. Cette dépense n'étoit point onéreuse au Souverain, car leur vie étoit des plus frugales; on ne leur donnoit que du riz, des fruits & des légumes; à l'heure du repas on sonnoit une cloche qui rappeloit à la maison ceux qui en étoient éloignés; on faisoit une prière après laquelle la cloche sonnoit de nouveau, pour avertir ceux qui devoient servir d'apporter à chacun son plat; car il y en avoit toujours deux qui ne mangeoient point avec les autres, parce qu'ils étoient chargés de servir à leurs confrères le riz qui étoit le mets le plus ordinaire; pour changer, on mettoit quelquefois sur la table des fruits ou des légumes.

(*m*) Porphyr. de abst. IV, p. 407. Ἐξίστανται πάσις τῆς ἄλλης υἱίας. Ἐνθάδε δὲ τὸ σάμαλις πῶς περὶ τῶν λαμβάνειν σοφίαν, ἀπεισὶ τε πρὸς Σαμαναίους, ὅτε πρὸς γυναῖκα, ὅτε πρὸς τέκνα, εἰ τύχοι κεκτημένος, ὅτι σφοδρῶς ἢ πᾶσι λόγον ἐπιποιεῖν, ἢ πρὸς αὐτὸν ὅπως νομίζων· καὶ τῶν μὲν τέκνων ὁ βασιλεὺς κηδεταί, ὅπως ἔχουσιν τὰ ἀναγκαῖα, τῆς δὲ γυναῖκος οἱ οἰκεῖοι.

(*n*) Id. ibid. p. 408. Ἐξω τῆ πόλεως διαμερόμενοι ἐν πῶς περὶ τῶν δαίμων λόγους· ἔχουσιν δὲ οἶκος καὶ τιμὴν ὑπο

τῶ βασιλέως οἰκοδομηθέντα, ἐν οἷς οἶκος νόμοι εἰσὶν ἀπὸ τῶν πᾶσι λαμβάνοντες παρὰ τῶ βασιλέως εἰς ἑσπρίαν τῶ σωφιστῶν· ἢ δὲ παρασκήνιον γίνεται οὐκ ἔστιν καὶ ἄρτων καὶ ὁπώρας καὶ λαχάνων· καὶ ἐισελθόντων εἰς τὸ οἶκον ὑποσημαίνοντι κώδωνι, οἱ μὲν Σαμαναῖοι ἐξίστανται· οἱ δὲ προσεύχονται καὶ θυγατέρας ἢ παλιν διακωδανίζουσιν, καὶ οἱ ὑπηρεταὶ ἐκαστὸν τρυβλίον δόντες, δύο γὰρ ἐκ τῶν τῶν ἐκαστῶν; προσέχοντες αὐτὰς τῇ οὐκίᾳ· ὅς δὲ δεομένην ποικιλίας πρὸς τῇ οὐκίᾳ· ὅς δὲ λαχάνων ἢ τῆς ὁπώρας ἢ παραφέντες ἢ σωφιστῶν ὅτι τὰς αὐτὰς διατεταγμένως ἐξίστανται.



Après le repas chacun retournoit à ses exercices, tous étoient astreints à garder la continence.

Cette seconde classe de Philosophes étoit divisée en plusieurs autres : la première & la plus respectée étoit composée de ceux à qui les Grecs ont donné le nom d'*Hylobiens* (o), S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie (p) les nomme *Allobiens* ; mais il faut lire, comme dans Strabon, *Hylobiens*. Ils portoient ce nom, parce qu'ils vivoient dans les bois (q), n'ayant point d'autre nourriture, ni d'autres vêtemens que ce que les arbres leur fournissoient ; ils s'abstenoient de l'usage du vin & des femmes, & lorsqu'ils vouloient boire de l'eau, il ne leur étoit point permis de se servir de tasses ; il falloit qu'ils la prissent dans le creux de leurs mains, pour la porter à leur bouche.

La seconde subdivision étoit celle des Médecins : ceux-ci ne demeuroient point à la belle étoile comme les premiers ; mais leur vie n'étoit guère moins frugale, car ils ne vivoient que de riz (r). Ils se vantoient d'avoir des remèdes infailibles contre toute sorte de maladies, mais sur-tout contre la stérilité ; non-seulement ils prétendoient pouvoir rendre les femmes fécondes, mais de plus leur faire avoir des garçons ou des filles, selon qu'elles le desiroient. Ces prétendus secrets faisoient que chacun les recevoit chez soi & leur donnoit volontiers ; ainsi quoiqu'ils fussent un peu moins considérés que les *Hylobiens*, ils avoient plus de profit.

La troisième subdivision comprenoit ceux qui couroient les villes & les bourgs, qui se mêloient d'enchantemens & de divinations (f), & qui passaient pour être fort instruits des traditions & des cérémonies concernant les morts. Le

XXIX.  
Différentes  
classes  
de Samanéens :  
1.<sup>o</sup> Hylobiens.

XXX.  
2.<sup>o</sup> Les  
Médecins.

XXXI.  
3.<sup>o</sup> Les Devins  
&  
Enchanteurs.

(o) Strab. xv, p. 490. Τὴς δὲ Γερμάνας, τὴς μὲν Ἀθημωτάτης ὕλοβις.

(p) Clem. Alex. Strom. I, p. 305. Καὶ τῶν Σαρμανῶν οἱ ἀλλόβιοι ποσειδαζομένημοι.

(q) Strab. xv, p. 490. Ζῶνται ἐν τοῖς ὕλοις, ἐκ τῶν φύλων καὶ καρπῶν ἀγρίων, ἐσθλὸς δὲ φλοῖον δένδριον, ἀφροδισίων χρεῖς καὶ οἶνα.

(r) Id. ibid. Μετὰ δὲ τὴς ὕλοβις δευτεροβίειν καὶ πλεὺς τὴς ἰατρικῆς... λιτὸς μὲν, μὴ ἀγρώλης δὲ, οὐρίη καὶ ἀλφίτοις τρεφομένης... δινάσθαι δὲ πολυγόνος ποιεῖν, καὶ ἀρρένογόνος καὶ θηλυγόνος διὰ φαρμακευτικῆς.

(f) Id. ibid. p. 491. Ἄλλης δὲ τῇ τὴς μὲν μαγικῆς ἐπιδόξας ἐπὶ τῇ τῶν καπιζομένων λόγων ἐνομιμῶν ἐμπείρας, ἐπαγνύσας καὶ καὶ κῶμας ἐπὶ πόλεις.

commun de ceux qui formoient cette dernière classe, étoient apparemment fort grossiers; car Strabon remarque (t) qu'il y en avoit quelques-uns parmi eux plus polis que les autres, qui débitoient aussi ce qui se disoit de l'autre vie, mais qui n'insistoient que sur ce qui pouvoit servir à la piété & à la sainteté.

XXXII.  
Les Germanes,  
Sarmanes,  
Semnes,  
ou Pramnes,  
les mêmes que  
les Samanéens.

Telles étoient les différentes classes des Samanéens: j'ai déjà fait observer que les *Germanes* de Strabon, & les *Sarmanes* de S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie ne sont point distingués de ces Philosophes; je dis la même chose de ceux que Strabon dans un autre endroit nomme *Pramnes*, & de ceux qu'Alexandre Polyhistor cité par S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie appelle *Semnes*. Les *Pramnes* distingués des *Brachmanes* étoient, selon les auteurs copiés par Strabon (u), des Sophistes subtils qui aimoient la dispute. Ils étoient divisés en trois classes; les uns vivoient sur les montagnes, se couvroient de peaux de cerfs (x), avoient toujours leurs besaces pleines de racines & de simples, exerçoient la médecine, faisoient des enchantemens & donnoient des amulettes; les autres, vrais *Gymnosophistes*, étoient nus, presque toujours exposés à l'injure du temps (y), pratiquoient divers exercices pénibles jusqu'à l'âge de trente-sept ans, gardoient une exacte continence & étoient les plus estimés; les derniers enfin demeuroient dans les villes ou à la campagne (z), n'étant vraisemblablement distingués des autres que par leur habillement qui étoit de peau de chevreuil ou de daim. Les *Semnes* d'Alexandre Polyhistor (a) étoient nus,

(t) Strab. xv, p. 491. Τὸς δὲ χαιερίους μὴ τέτων ὁ ἀσειότερος· ἢ δ' αὐτὸς ὃ ἀπεχόμενος τοῦ καθ' ἑδὴ θρυλλομένων, ὅσα δοκεῖ πρὸς δισέβειαν καὶ ὀσιότητα.

(u) Id. ibid. p. 494. Φιλοσόφοις τε πῶς Βραχμῶσιν ἀντιθέμενται περὶ μῆκος ἐλευστικῆς πίνας καὶ ἐλεγκτικῆς. . . . τέτων ὃ τὸς μὴ ὀρεῖνους καλεῖται, τὸς δ' ὑμνήτας, τὸς δ' πολιτικῆς καὶ περὶ ζωῆς.

(x) Id. ibid. Τὸς μὴ ὀρεῖνους δρεαῖς ἐλαφῶν χηναῖς, πίνας δ' ἔχειν ῥιζῶν καὶ φαρμάκων μετὰς, περὶ αὐτοῦ μῆκος ἰατρει-

κὴν καὶ γρηπίας καὶ ἐπαδῶν καὶ περὶ αὐτῶν.  
(y) Id. ibid. Τὸς δ' ὑμνήτας καὶ τένομα γυμνῆς ἐλατῶν, ὑποαφρίτης πλεον, καρτερίαν ἀσκήντας. . . . μὴ μνηστέρας αὐτοῖς.

(z) Id. ibid. Τὸς δ' πολιτικῆς σινδονίτας παρὰ πόλιν ζῶν, ἢ ὁ κατ' ἀρχὴν, ἐνθαυρῶν νεοειδῶν ἢ δρεαδῶν δρεαῖς.

(a) Ap. Clem. Alex. Strom. III, p. 451. Οἱ καλεῖσθαι δὲ Σεμνοὶ τῶν Ἰνδῶν, γυμνοὶ ἐλατῶνται τὰ πάντα βίον, σ'exerçoient

s'exerçoient à diverses œuvres pénibles & prédisoient l'avenir. Les différentes classes des Samanéens ne sont pas difficiles à apercevoir dans ces descriptions, & le nom de *Semnes* est trop approchant de celui de Samanéens, pour ne pas reconnoître le second dans le premier.

Ces Samanéens étoient plus anciens dans l'Inde que les Brachmanes, ou du moins ils s'étoient appliqués les premiers à l'étude de la Philosophie; car les Bramines d'aujourd'hui, successeurs de ces derniers, reconnoissent<sup>a</sup> que leur culte a succédé dans le Malabar à celui des Samanéens, & qu'ils leur sont redevables de leurs Sciences & de leurs Arts. Leur nom subsiste dans celui de *Schaman*, dont les Indiens se servent encore aujourd'hui pour les désigner; on le retrouve dans celui de *Sommona-Codom* le législateur des Siamois. *Codom*, dit M. la Loubère, étoit son nom, & *Sommona* son surnom dans la langue Balie signifie un talapoin ou un religieux des forêts: ce nom a un rapport assez marqué avec celui de *Samanéen*, & son interprétation nous rappelle les *Hylobiens*, dont Strabon & S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie font la première classe des Samanéens.

M. la Croze<sup>b</sup> prétend que la religion des Samanéens est à présent bannie des côtes du Malabar & de Coromandel dans l'Inde; il se fonde sur une tradition fabuleuse des Indiens, qui disent que *Wischnow* dans une de ses apparitions extermina deux sectes qui faisoient profession d'une religion pernicieuse, les *Buddergueuls* & les *Schammanergueuls*, c'est-à-dire, les sectateurs de Budda & les Samanéens dont la religion étoit la même. Pour les détruire, *Wischnow* empruntant la figure d'un Bramine qui se fit appeler *Vegouddova*, feignit d'être de leur secte, & vécut parmi eux à leur manière, jusqu'à ce qu'ayant acquis assez de crédit, il se fit connoître & forma douze disciples; il se servit de ces disciples pour exterminer cette religion dont la doctrine consistoit à blasphémer ouvertement contre le culte de *Wischnow* & d'*Isuren*, à défendre de se frotter le visage avec la terre rouge ou avec les cendres de fiente de vache, à ne faire aucun cas des purifications

## XXXIII.

Les Samanéens plus anciens dans l'Inde que les Brachmanes.

<sup>a</sup> La Croz. hist. du Christ. des Ind. p. 451 & 493.

## XXXIV.

La religion des Samanéens subsiste encore dans l'Inde.

<sup>b</sup> Hist. du Christ. des Ind. p. 498.



extérieures par les bains, à n'avoir aucune marque sensible de religion, à regarder tous les hommes comme égaux & à rejeter les livres des Brames. Cette tradition ne peut être que le souvenir confus de quelque persécution excitée contre les Samanéens par les Brachmanes ou les Brames grands zélateurs du culte extérieur, quelque chose qu'ils en pensent intérieurement. Plusieurs Samanéens, pour se soustraire à la violence de cette persécution, se seront éloignés de leur patrie; les uns se seront retirés dans la Bactriane où ils auront conservé leur nom & leur religion; les autres à la suite de *Codom* auront passé dans le royaume de Siam qu'ils auront policé & instruit de leurs dogmes; mais tous ne sortirent point de l'Inde. Il est certain par les témoignages des auteurs Grecs, que la doctrine attribuée aux Samanéens a toujours subsisté dans ce pays; & quoique le nom de ceux qui la professoient n'existe peut-être plus que dans les anciens livres Indiens, leur doctrine a encore aujourd'hui un assez grand nombre de sectateurs dans l'Inde. Les *Joghis*, les *Saniaffis* & autres qui mènent une vie pénitente & retirée, pour ne s'occuper que de la contemplation, rejettent, comme les anciens Samanéens, la distinction des castes ou tribus, & suivent encore les préceptes de *Budda* ou *Boutta* leur fondateur. Sa doctrine s'est aussi répandue hors de l'Inde dans la Tartarie, dans la Chine & dans le Japon; & l'ancien nom de ses disciples se retrouve encore chez quelques-unes de ces nations. Les prêtres des Tungusiens, d'autres nations Tartares & des Samoïedes s'appellent *Schamans*; & ce même nom est celui de la religion d'un peuple Tartare voisin de la Chine.

La Croz. hist.  
du Christian. des  
Ind. p. 493.

XXXV.  
Silence observé  
par  
les Philosophes  
de l'Inde.

Les philosophes de l'Inde de l'une & de l'autre secte, tant Brachmanes que Samanéens, ne s'occupoient que de choses sérieuses (b), & de la contemplation de Dieu & de ses œuvres; pour n'en être point détournés ils conversoient peu ensemble (c),

(b) Strab. xv, p. 490. Αἰσχρο-  
μένους λόγων ἀπουδαίον.

(c) Porphyr. de abst. i v,

p. 406. Κοινῇ γὰρ Βραχμῆνες μὲν  
οὐκ ἀνέχονται, ὅδε πολλὰ διαλεχόμενοι,  
ἀλλ' ὅταν ἴστω συμβῇ, ἀναχωρησάντες  
ὅτι πλεῖστας ἡμερᾶς ἢ φέρουσιν.

& s'il leur étoit arrivé d'avoir parlé sans nécessité, ils s'en punissoient en s'éloignant, & en gardant plusieurs jours un silence profond; ce silence n'alloit pas néanmoins jusqu'à les empêcher de répondre à ceux qui venoient les trouver, soit pour s'instruire, soit pour les consulter.

Leurs discours étoient concis, sentencieux, souvent allégoriques, & quelquefois énigmatiques (*d*); tel fut celui que Sphinxes tint à Onésicrite (*e*), pour lui faire entendre qu'il falloit renoncer aux superfluités, & se contenter du nécessaire: « La farine d'orge & de froment, lui dit ce Philosophe, étoit autrefois aussi commune que l'est aujourd'hui la poussière; il y avoit des fontaines d'eau, de lait, de miel, de vin & d'huile; « mais les hommes n'ayant point usé avec modération de cette « abondance, Dieu irrité contre eux a tout détruit, & il a voulu « qu'ils se procurassent par le travail les choses nécessaires à la « vie; alors la tempérance & les autres vertus reparoissant, « l'abondance est revenue; mais les hommes en abusent de « nouveau, & il est à craindre que tout ne soit prêt à périr. »

Si la prudence ne leur permettoit pas de s'expliquer ouvertement, ils avoient recours au langage d'action; de cette nature est l'avis donné par le même Philosophe à Alexandre: Sphinxes s'étant fait apporter, en présence de ce Prince, un cuir sec (*f*), marcha sur ses bords; le cuir pressé dans un endroit sous ses pieds se releva des autres côtés: la même chose arriva lorsque faisant le tour du cuir, il ne marcha que sur ses extrémités;

XXXVI.  
Caractère de  
leurs discours.

XXXVII.  
Leur langage  
d'action.

(*d*) Diog. Laërt. Proem. Τὸς γὰρ θυμωσσομένοις ὁ Δρυΐδας ἀνιγματοδῶς ἀπορρηγομένης φιλοσοφίας

(*e*) Strab. xv, p. 492. Τὸ παλαιὸν πάντ' ἦν ἀλφίτων ὁ αἰεὺρων πύργος, κατὰ τὸν ὅν κόνεως ὁ κρήνην ἔρρεον, αἱ δὲ ὕδατος, γαλακτος δ' ἀλάς, ὁ μούρας, αἱ μὲν μελιτος, αἱ δ' οἶνος, πνὲς δ' ἐλάμης, ὑπὸ πηλομένης δ' οἱ αἰθροποὶ ὁ πρυφῆς εἰς ὕδριν ἐξέπουν. Ζῶνς ὁ μισοῦσας πῶν κατὰ τασιν, ἡρανίος πάντα ὁ δὲ πῶν τὸν βίον ἀπέδειξε σωφροσύνης ὁ δ' αἰλῆς πῶν ἐλθόντος εἰς τὸ μέσον πῶν ἀποστα

τῶν ἀγαθῶν ὑπῆρξεν, ἐγγὺς δ' ὅτι κόρη νυκὶ καὶ ὕδρας τὸ σφάγμα, κινδυνύει τε ἀφανισμὸς ὅσῳ ὄντων γένεσθαι.

(*f*) Plut. vit. Alex. p. 1286. Καταβαλὼν γὰρ ἐν μέσῳ βύρσαν πνέαν καὶ κατασκληνύσαν ἐπέστησε τὸ ξηρὸν καὶ εἰς ἐν πεδῆσαι τοῖς ἀλλοῖς ἀκρον· ἡ δὲ εἰς ἐν πεδῆσαι τοῖς ἀλλοῖς ἐπῆρθη μέρεσιν, καὶ τότε περὶ τὸν ἐν κύνει καὶ περὶ τὸν καὶ ἑκαστὸν εἰδείμηνον γιγνώσκον, ἀρετὴ δ' τὸ μέσον ὅπως κατέσχεν, ὁ πάντα ὅπως ἡρέμισεν· ἐβόλετο δ' ἡ εἰχλὴν ἐνδεΐξιν εἶναι τὸ πᾶν μέγα δὲν μάλιστα ἀρχῆς πῶν ἐλθιν, καὶ μὴ μακρὰν ἀποστα

mais quand il se fut placé au milieu, tout le cuir se tint en état. Le Philosophe vouloit, par ce symbole, faire comprendre à Alexandre qu'il ne convenoit point à un Prince de s'éloigner de ses États, & qu'il ne pouvoit y maintenir la paix & la tranquillité qu'en y demeurant.

XXXVIII.  
Ces Philo-  
sophes honorés  
des Rois & des  
Grands.

La sagesse & la piété de nos Philosophes leur attiroient, de la part des Grands & des Rois mêmes, des distinctions particulières; un Prince avoit-il quelque affaire importante, où il lui étoit difficile de prendre son parti? il venoit lui-même en personne leur demander leurs conseils ou le secours de leurs prières (*g*); s'il ne pouvoit y aller lui-même, il leur envoyoit quelque Officier de la Cour (*h*); car ces Philosophes n'alloient point chez les autres, soit qu'ils craignissent que ces voyages ne les détournassent trop de leurs méditations, ou plutôt parce qu'ils se croyoient supérieurs à tous les autres hommes. Ils vouloient que ceux qui avoient besoin de leurs conseils vinsent les trouver; Alexandre étant dans l'Inde & souhaitant s'instruire de leurs pratiques & de leur doctrine, leur députa le Philosophe Onésicrite (*i*); ce Prince ne croyoit point qu'il fût de sa dignité de les aller trouver, & la haute considération où étoient ces Philosophes dans l'Inde, fit qu'il ne voulut point les forcer de rien faire contre leurs usages.

XXXIX.  
Assemblée  
de plusieurs  
d'entre eux  
le premier jour  
de l'année.

Tous cependant ne faisoient pas la même difficulté, il n'y avoit que ceux qui s'étoient entièrement consacrés à la retraite, ou qui n'avoient point encore accompli les trente-sept années de leurs exercices; car, selon le témoignage de Néarque dans Strabon (*k*), il y avoit des Philosophes qui demeuroient dans les villes & même à la cour des Princes, à qui ils servoient de conseillers. Le premier jour de chaque année (*l*) il se tenoit à la

(*g*) Porphyr. de abstin. IV, p. 409. Ωςτε ἔτι βασιλέα ἀφικνέσθαι παρ' αὐτῶν ἔτι κελεύειν βύζαδαί τε ἐδιδόναι καὶ ὑπὸ καταλαμψανόντων πλωχώραν ἢ συμβεβέυσαι τὸ πρᾶκτον.

(*h*) Strab. xv, p. 490. Τοῖς δὲ βασιλεῦσι συνείναι δι' ἀγγελῶν πτωχευμένους ποιεῖ τῶν ἀπίων.

(*i*) Id. ibid. p. 491. Ἐπειδὴ ὅτι αὐτὰς πρέπειν ἔδδκει παρ' ἐκείνους φορᾶν, ὅτε ἐκείνους βιάζεσθαι παρὰ πάτρια ποιεῖν π' ἀκοντας, αὐτὸς ἔφησε πεμφθῆναι.

(*k*) Id. ibid. p. 493. Τὸς μὲν Βερχμῶνας πολιτεύεσθαι, ἔτι πρᾶκτον λαθεῖν τοῖς βασιλεῦσι συμβέβηκε.

(*l*) Id. ibid. p. 484. Τὸ νέεσθαι



Cour une assemblée solennelle; ceux qui n'étoient pas voués à la retraite s'y rendoient de toutes parts; ils offroient des sacrifices pour le Prince, & lui présentoient les observations qu'ils avoient faites l'année précédente sur les arts, sur les fruits de la terre, sur les animaux & sur le gouvernement: ils annonçoient aussi les sécheresses (*m*), les pluies, les vents & les maladies qui devoient arriver dans le cours de l'année, afin que le Roi & le peuple prissent les précautions nécessaires pour prévenir les suites fâcheuses de ces fléaux. Ceux dont les observations avoient été trouvées justes, ou dont les prédictions avoient été confirmées par l'évènement (*n*), étoient récompensés par une exemption totale de tribut; celui qui s'étoit trompé une première & une seconde fois restoit sujet aux impositions, mais à la troisième il étoit de plus condamné au silence pour le reste de ses jours.

Le respect du peuple pour ces Philosophes alloit jusqu'à leur donner gratuitement tout ce dont ils avoient besoin; s'ils passoient dans un marché (*o*), & qu'ils y trouvaient un homme qui vendit des figues ou du raisin, ils en prenoient ce qu'ils vouloient sans rien payer; si c'étoit un marchand d'huile, il leur en donnoit gratuitement ce qu'il leur falloit pour s'oindre: les riches se trouvoient honorés des visites que ces Philosophes vouloient bien leur rendre, leurs maisons (*p*) leur étoient toujours

X L.  
Respect des  
peuples.

πάντες οἱ φιλόσοφοι πρὸ βασιλεῖ συνελ-  
δόντες ἐπὶ θυρᾷ, ὅπᾳ ἂν ἕκαστος αὐτῶν  
συντάξῃ τῶν χρησίων, ἢ πηρήσει τοὺς  
δουλοὺς καρπῶν τε καὶ τοῦ ζῶοντος  
παιδείας προσφέρει τὸ πο εἰς μέσον.

(*m*) Diod. Sic. II, pag. 88.  
Παραλαμβάνοντες μὲν καὶ τὸ νέον ἔτος  
ὅπᾳ τῶν μεγάλων συνοδῶν, προσέρχοντες  
δὲ τοῖς ἀνθρώποις ἐκ ποταμῶν, ἐπὶ δὲ  
ἀνέμων θυγατρῶν, ἐκ νότων, ἐκ τῶν ἄλλων  
τῶν δυναμένων τὸς ἀκούοντας ὀφελίσαι.  
τὰ μέλλοντα γὰρ ἀκούσαντες οἱ τε πολλοὶ  
καὶ ὁ βασιλεὺς εκπληρῶσιν αἰεὶ τὸ μέλλον  
ἐκλείπειν, καὶ προσκατασκευάζουσι αἰεὶ τὴν  
τῶν χρησίων.

(*n*) Strab. xv, p. 484. Ὅς δ' αὖ  
τεῖς ἐκτετακέναι αὐτῶν, νόμος ὅτι σιγᾶν  
δεῖ βίᾳ, τὴν δὲ καταρτίζαντα ἀφορᾶν  
καὶ ἀπελὶ κρίνειν.

(*o*) Id. ibid. p. 492. Ἀπὸντας ὅ  
εἰς πόλιν καὶ τὰς ἀγορὰς σκεδάνυται,  
ὅτῳ δ' ἂν κομίζοντι σικα ἢ βούτρυς  
πλειόνωσι, λαμβάνειν δωρεάν παρέχον-  
τος· εἰ δ' ἔλαμον εἰν καταρτίζαντα αὐτῶν  
καὶ ἀλείφειν.

(*p*) Id. ibid. p. 493. Ἀπὸσιν  
ὅ πλεονάζον οἰκίαν ἀνείδαν αὐτοῖς μετὰ  
γυμνασίου, εἰσόντας ὅ δὲ πλεονάζον  
καὶ λόγων.

ouvertes; on les admettoit volontiers à la conversation & à la table, & la confiance qu'on avoit en eux leur donnoit un libre accès jusque dans les appartemens des femmes.

X L I.  
De la constance  
de  
ces Philosophes.

Ce qui leur concilioit ces respects, & qui les faisoit le plus admirer, étoit principalement la constance avec laquelle ils supportoient les exercices pénibles & fatigans auxquels ils se livroient. Onésicrite, envoyé par Alexandre vers ces Philosophes (q), en trouva quinze, à vingt stades de la ville, qui demeuroient tout le jour dans la même posture; l'un étoit assis, l'autre debout, un autre couché, & aucun ne remuoit pour changer de situation. Ceux qui s'étoient rendus à l'invitation d'Alexandre, après avoir mangé à sa table, se retirèrent dans un lieu voisin (r); là le plus âgé se coucha par terre, & resta tout le jour exposé à l'ardeur du soleil & à la pluie; le plus jeune prit entre ses mains une pièce de bois de trois coudées, & là tint toute la journée ne se soutenant que sur un pied, sans faire d'autre mouvement que de changer de pied lorsque l'autre étoit trop fatigué. Cicéron dit qu'ils supportoient nus (s), & sans donner aucun signe de douleur, le froid des neiges du Caucase & les glaces de l'hiver; & si l'on en croit Pline (t), il y en avoit parmi eux qui restoient tout le jour sur un pied, regardant fixement le soleil depuis son lever jusqu'à son coucher.

X L I I.  
De leur mépris  
de la mort.

Ils faisoient très-peu de cas de la vie; ils la méprisoient même, & ce mépris étoit chez eux le principe de la généreuse

(q) Strab. xv, p. 491. Καταλαβὴν ὃ ἀνδρας πεντακλῆκα ἀπὸ σταδίων εἴκοσι τὴ πόλεως ἄλλον ἐν ἄλλῳ σχήματι ἐστῶτα, ἢ καθεήμενον ἢ κείμενον γυμνὸν ἀκίνητον ἕως ἑσπέρης.

(r) Id. ibid. Παραχωρῶντας ἐς πνῆ τόπον πλῆστον, ὅπου τὸν μὲν ἀρεστέωτερον πρῶτον ὑποκλῖον ἀνέχεσθαι τῷ ἡλίῳ & τῷ ὀμβρῶν... τὸν δ' ἐστῆναι μονοποδελή ἕλκον ἐπικείμενον ἀμφοτέραις ταῖς χερσίν, ὅσον τετραπύλιν κείμενος ὃ τὸ σκέλευς, ὅπῃ διατεθὼν μεταφέρειν πρὸς βάσιν, καὶ

διατελεῖν ἕως πρὸς ἡμέραν ὅλην.

(s) Cicer. Tusc. qu. p. 1159.  
In eâ gente, qui sapientes habentur nudi artem degunt, & Caucasî nives, hiemalemque vim sine dolore perferunt.

(t) Plin. Hist. Nat. vii, c. 2.  
Philosophos eorum quos Gymnosophistas vocant ab exortu ad occasum perstare contentes solem innotabilibus oculis; ferventibus arenis; toto die alternis pedibus perstare.

liberté avec laquelle ils parloient aux Grands : le Brachmane Mandanis en donna un exemple dans la réponse qu'il fit à ceux qu'Alexandre avoit envoyés vers lui. Ces députés lui ayant dit que le fils de Jupiter le mandoit, que s'il se rendoit à son invitation il seroit comblé de biens, sinon qu'on le feroit mourir; il leur répondit (u): « Celui qui ne commande qu'à une très-petite portion de la terre, ne peut être le fils de Jupiter; je ne me soucie point des présens d'un homme que rien ne peut satisfaire, les menaces ne m'intimident point; tant que je vivrai, l'Inde me fournira suffisamment de quoi me nourrir, & si je meurs, mon ame délivrée d'un corps déjà usé par la vieillesse, passera à une meilleure vie. »

Ce mépris de la vie les portoit à se procurer la mort & à se brûler eux-mêmes, soit pour prévenir la maladie, qu'ils regardoient comme une chose honteuse (x), ou les inconvénients de la vieillesse; ils ne le faisoient point cependant sans en avoir averti leurs confrères (y), mais aucun ne tentoit de leur faire changer de volonté. Sphinès ou Calanus, qui avoit suivi Alexandre jusqu'à Pafargade en Perse (z), étant attaqué d'une dysenterie, fit dresser un bûcher où il se rendit à cheval; là, après une courte prière & des libations qu'il fit sur lui-même, il se coupa les cheveux qu'il offrit en sacrifice, embrassa les

(u) Strab. xv, p. 494. Μὴτε ἐκείνον φάνη Δίος υἱόν, ὅσα ἀρχαὶ μὴδὲ πολλοὶς μέρες τῇ γῆς· μὴδὲ αὐτῷ δεῖν τῷ παρ' ἐκείνου δορεῖσθαι, ὡς ὅδεῖς κόρος· μὴτε δ' ἀπειλῆς ἐστὶ φόβον, ὡς ζῶντι μὴ ἀρκῶσα εἶναι τροφὴς ἢ ἰνδῆκῃ, ἀποδαυόντι δὲ ἀπαλλάττειτο τῆς σαρκὸς ἀπὸ γῆρας πεφυλομένης μεταβάς εἰς βελτίω & κατάρωτερον βίον.

(x) Quint. Curt. vii, c. 9. Apud hos occupare fati diem pulchrum, & vivos se cremari jubent. Quibus aut segnis atas, aut incommoda valetudo est, expectatam mortem pro dedecore habent.

Strab. xv, p. 493. Ἀΐχισον δ' αὐτοῖς νομίζεσθαι νόσον σωματικὴν.

(y) Porphy. de abst. iv, pag. 410. Μὴδενὸς αὐτὸς ἐπιζήτοντος κακῶς, μὴδὲ ἐξελαύνοντος, ἐξαισι τῷ βίῳ θεωρεῖοντες μέντοι τοῖς ἄλλοις, & δεῖν ὅδεῖς ὁ κολύσεων.

(z) Plut. vit. Alex. p. 1290. Χρόνον δ' ἐπεὶ πολὺ ὑπὸ κοιλίας δυσχελεῖς, ἠπτοσάτο πύρεν αὐτῷ γένεσθαι, & κομιθεὶς ἰσχυρῶς πρὸς αὐτῷ ἐπυζαίμενος & καταπείσας ἑαυτῷ, & τῷ περὶ αὐτὸν ἀπαρξάμενος ἀναβαῖνον, ἐδέξιστο τὸς παρόντας τῷ Μακεδόνων, & παρεκαλεῖτο ἡμέτερον ἐκείνῳ ἡδύως γένεσθαι & μεθύσθαι μὲν τῷ βασιλείῳς . . . κατακλιθεὶς & συγκοιτυνόμενος, ἐν ἐκινῇ τῷ πυρὶ πλισσάζοντες, ἀλλ' ἐν ᾧ κατακλιθεὶς χημαλὶ τὸτο διατηρεῖν.



Athen. Deip-  
nos. x.

Eisenhm.

Macédoniens qui étoient présens, les exhorta à passer tout ce jour en joie, & monta sur le bûcher; il s'y coucha, & s'étant couvert, il attendit tranquillement que le feu le gagnât; il se laissa brûler ainsi, sans faire aucun mouvement & demeurant toujours dans la même posture. Alexandre, pour honorer ses funérailles (a), fit célébrer des jeux & prononcer une oraison funèbre, qui fut suivie d'un combat bachique, dont le prix, qui étoit d'un talent d'argent, fut remporté par un nommé Promachus, qui avoit bu quatre congés, revenant à quatorze pintes ou environ de notre mesure. Quelques siècles après un autre Indien, qui avoit accompagné les Ambassadeurs envoyés à Auguste (b) par un roi nommé Porus, donna le même spectacle à Athènes; on lui éleva un monument sur lequel fut gravée cette inscription *Ci gît Zarmanochégas, Indien de Bargose, qui s'est donné la mort, suivant la coutume de son pays.*

XLIII.

Conjecture  
sur un texte de  
Strabon.

<sup>a</sup> Strab. XIV,

p. 451.

<sup>b</sup> Ptolem. Geogr.

VII, 1.

<sup>c</sup> Stephan.

Βαρύγασα.

Je crois qu'au lieu de *Bargose* il faudroit lire, dans cet endroit de Strabon, *Bargase*, Βαργασα, parce que c'est ainsi que cet auteur nomme<sup>a</sup> une ville de Carie qui, selon tous les autres Géographes, portoit le même nom que la ville des Indes que Ptolémée<sup>b</sup>, Étienne de Byzance<sup>c</sup> & l'auteur du Périple, connu sous le nom d'Arrien, appellent *Barygase*, Βαρυγασα; le premier la place dans le royaume de Porus, au-delà de l'Indus, & il en fait un port qu'il dit être formé par la rivière Namade, qui se décharge dans l'océan Indien; le dernier ajoute qu'on y trouvoit encore de son temps d'anciennes drachmes, sur lesquelles étoient des caractères grecs avec les portraits d'Apollodote & de Ménandre, qui avoient régné dans le pays après Alexandre.

(a) Plut. vit. Alex. p. 1290.  
Ο δὲ Ἀλέξανδρος ἀπὸ τοῦ πυρὸς γινόμενος, ὁ σωμαρχὸν πολλὰς τῶν φίλων ἔφη ἡγμένων ὅτι δειπνόν, ἀγῶνα προσέθηκεν ἐς σέφανον ἀκρατυπσίας· ὁ μὲν ἐν πλείοντι πῶον Περμαχὸς ἀχρὶ χῶαν πᾶσιν ἀνέσχετο· ὁ λαβὼν τὸ νικητήριον

σέφανον τάλαντον, ἡμέρας τρεῖς ἐπέσχετο.  
(b) Strab. xv, p. 495. Καὶ διὰ τὰς μεγάλας ἀλλεῖδας γυμνὸν ἐπαλιγεμένον ἐν σπειρώματι ὅτι πῶον πρὸς ἀπὸ τῆς Ζαρμανοχέγας Ἰνδὸς ἀπὸ Βαργάσης καὶ τὰ παλαιὰ Ἰνδῶν ἐστὶν αὐτὸν ἀποθανάσιος κείμεναι.  
Toutes

## DE LITTÉRATURE. 113

Toutes les pratiques des Philosophes de l'Inde, dont je viens de rendre compte, n'étoient que des conséquences de leurs principes philosophiques; je ferai voir leur liaison lorsque j'exposerai le système de leur doctrine, dans les Mémoires qui suivront celui-ci, & je les terminerai par la résolution du problème que j'ai proposé au commencement de ce Mémoire: Qui des Égyptiens, des Chaldéens ou des Indiens sont les premiers qui aient cultivé la Philosophie?



## S E C O N D M É M O I R E

S U R

## LES ANCIENS PHILOSOPHES DE L'INDE.

*Ces Philosophes sont-ils redevables à l'Égypte de leur doctrine & de leurs pratiques ?*

Par M. l'Abbé MIGNOT.

Lû le 2 Juin  
1761.

I.  
Empire  
des premières  
impressions.

II.  
Attachemens  
des Orientaux  
aux anciennes  
traditions.

**L**ES impressions reçues dans le premier âge, exercent communément sur l'homme un empire qui n'a point d'autres bornes que celles de sa vie; l'autorité de ses maîtres, pour lesquels il conserve toujours quelque chose de ce respect avec lequel il les a entendus, & son indolence naturelle l'attachent comme invinciblement aux idées dont il a été imbu; rarement revient-il sur ses pas pour soumettre à l'examen les principes qu'il a adoptés; s'il lui survient de nouvelles connoissances, ce n'est point à vérifier si ce qu'on lui a dit dans le commentement est solide ou non qu'il les fait servir, tout l'effort de son génie se porte au contraire à chercher les moyens de concilier ou d'assortir ses nouvelles lumières avec ce que ses maîtres lui ont appris: enfin parvenu à un âge avancé, il se trouve encore asservi à la tyrannie de ses premiers préjugés.

Ce caractère, que l'histoire de l'esprit humain justifie être celui des hommes de tous les temps & de tous les pays, est encore plus marqué dans l'Orient que par-tout ailleurs; les peuples qui habitent cette partie du monde, pleins de respect pour les traditions de leurs pères, sont toujours demeurés fortement attachés aux instructions qu'ils en ont reçues; la succession des temps, le commerce avec les Nations voisines, les invasions ou les conquêtes des Princes étrangers ont bien pu leur donner des connoissances nouvelles, ou leur faire admettre des opinions inconnues à ceux qui les ont précédés; mais jamais elles n'ont eu la force de les faire renoncer



entièrement à tout ce qu'ils ont cru dans les premiers temps, de sorte qu'un esprit attentif peut encore espérer de retrouver dans leur doctrine présente le fond du moins de leurs premières traditions.

De tous les Orientaux, les Indiens sont ceux qui ont le plus d'attachement aux pratiques anciennes & à la doctrine de leurs pères; ils sont encore aujourd'hui, pour la plupart, tels qu'ils nous ont été représentés par les auteurs les plus anciens: la simplicité des premiers hommes règne encore parmi eux; leur nourriture est aussi simple & aussi frugale; leurs habillemens, faits pour la nécessité, sont exempts de luxe; leurs plaisirs ne sont pas plus recherchés; ce qui est le plus uni est ce qui les satisfait davantage, & ils préfèrent à tout, ce qui se présente le plus naturellement à leur esprit, ou ce qui frappe le plus vivement leur imagination. Ceux d'entre eux qui mènent la vie de Philosophes, observent encore les pratiques qui étoient en usage chez les Brachmanes & chez les Samanéens leurs ancêtres. La manière dont ils transmettent leur philosophie, est aussi la même que celle dont tous les peuples de l'Orient l'enseignoient dans les temps les plus reculés: cette manière n'est point accompagnée de recherches curieuses, ni de raisonnemens subtils; uniquement fondé sur la tradition, le père n'enseigne à son fils, ou le maître à son disciple, que ce qu'il a lui-même appris de son père ou de son maître; & l'un & l'autre n'en donnent point d'autres preuves que leur propre autorité, appuyée de celle des maîtres qui les ont instruits. Enfin la langue dans laquelle la philosophie s'enseignoit autrefois, le *samscret*, cette langue savante ou sacrée, devenue depuis très-long-temps étrangère au peuple, n'est plus entendue que des Philosophes, qui s'en sont réservé la connoissance.

Ces faits, attestés par tous ceux qui nous ont donné des relations de l'Inde, nous conduisent à cette conséquence naturelle, que la philosophie des Brachmanes & des Samanéens s'est conservée dans ce pays, du moins quant au fond & quant à la substance. Je dis du moins quant au fond, car je ne prétends pas que tout ce que les Indiens débitent aujourd'hui

III.  
Les Indiens  
sont  
aujourd'hui,  
pour la plupart,  
tels qu'ils  
nous ont été  
représentés  
par les Anciens,

IV.  
La Philosophie  
des  
Brachmanes  
& des  
Samanéens  
subsiste encore  
quant au fond,

remonte à la première antiquité, ni qu'il fasse partie du premier enseignement, il est moralement impossible que ce qui ne se transmet que de bouche en bouche ne reçoive, par la succession des temps, quelque altération, & plusieurs causes peuvent avoir contribué à surcharger ce fonds d'additions qui lui étoient étrangères. Quoique les Anciens nous assurent (a) que les Indiens sont autochthones, ou originaires du pays qu'ils habitent, c'est-à-dire qu'ils descendent de ceux qui, depuis que les hommes ont commencé à se disperser sur la surface de la terre, se sont les premiers établis dans l'Inde: quoiqu'ils nous disent (b) que les Indiens n'ont jamais reçu chez eux, ni envoyé au dehors, aucune colonie; on ne se persuadera point que dans cette longue suite de siècles l'Inde ait été entièrement exempte de ces révolutions qui, en changeant plus ou moins la face d'un pays, ont aussi produit quelque changement dans les mœurs de ses habitans, ou dans leur manière de penser; & il n'est pas croyable que le commerce & la fréquentation des peuples voisins n'aient grossi la doctrine primitive de quantité d'accessaires.

V.  
Traces  
prétendues  
de doctrines  
étrangères  
dans l'Inde.

On croit effectivement apercevoir chez les Indiens des pratiques égyptiennes, des doctrines chaldéennes, des maximes grecques, des idées juives, des principes du christianisme, & des opinions des hérétiques des premiers siècles de l'Église: cette confusion d'idées doit répandre des nuages presque impénétrables sur la connoissance de l'Indianisme primordial; mais avant que d'admettre ce mélange, je pense qu'il est nécessaire d'examiner s'il est aussi réel qu'on le prétend, si les idées qu'on dit ajoutées à la doctrine primitive de l'Inde ont véritablement une origine étrangère, & par quelle voie celles qui seront prouvées avoir cette origine, ont pu être communiquées aux Indiens; il sera plus facile alors de discerner les doctrines accessaires du fond primitif de l'Indianisme, & de démêler les additions d'avec ce qui est de tradition originaire. Les

(a) Diod. II, p. 87. Πάντα  
(ἔθνη) δοκεῖν ὑπάρχειν αὐτόχθονα.

(b) Strab. XV, p. 472. Οὐτε  
γὰρ παρ' Ἰνδῶν ἔξω σταλῆναι ποτε  
πάν, ὅτ' ἐπλθεῖν ἔξωθεν καὶ κρα-  
τῆται.

discussions qu'exige l'examen que je propose ne pourront point être toutes renfermées dans ce Mémoire.

Je commence par ce qu'on regarde ordinairement comme des vestiges de l'Égyptianisme dans l'Inde. on a déjà vu, dans le premier Mémoire, que les Indiens étoient divisés en sept classes, comme les Égyptiens, & que les uns & les autres mettoient les Philosophes ou les Prêtres au premier rang. Cette conformité n'est pas la seule qui ait été remarquée par ceux qui prétendent que les Indiens sont une colonie de l'Égypte, ou qu'ils ont reçu d'elle leurs sciences, leurs arts & leur police; ils ajoutent que la philosophie ne se transmettoit chez les uns & chez les autres que par tradition; que les Indiens, comme les Égyptiens, avoient l'usage de la double doctrine; que leurs Philosophes se réservoient la connoissance de leurs mystères, & qu'ils ne débitoient au peuple que des fables: les Dieux, continuent-ils, proposés au culte du peuple ont en général dans l'Inde, la même forme qu'ils avoient en Égypte; dans l'un & dans l'autre pays ils étoient représentés par des figures d'animaux, ou par des peintures monstrueuses, qui à des membres humains joignoient des parties de quelques animaux: le dogme de la métempsychose étoit commun aux Égyptiens & aux Indiens; le *Lingam*, si fameux dans l'Inde, ne diffère point du *Phallus* égyptien; le respect pour les bœufs ou pour les vaches se trouve chez les uns comme chez les autres; l'Indien respecte les eaux du Gange, comme l'Égyptien révéroit celles du Nil. La manière de vivre des philosophes Indiens ressemble, à plusieurs égards, à celle des prêtres de l'Égypte; les uns & les autres vivoient dans la continence, s'abstenoient de l'usage du vin, usoient de fréquentes ablutions, & se macéroient en l'honneur de leurs Dieux: enfin les Indiens ont consacré, comme les Égyptiens, le quatrième jour de chaque semaine à l'auteur de leur philosophie, & lui ont donné son nom, d'où il suit que leur *Boutta* ne diffère point de *Thoth* ou Mercure.

Ces conformités sont frappantes, mais doit-on en conclure que les Indiens ont reçu ces usages & ces doctrines des Égyptiens? on pourroit également soutenir que ce sont les

V I.  
Conformités  
prétendues  
entre  
l'Indianisme  
&  
l'Égyptianisme.

*Kœmpf. hist.  
du Jap.  
Huet, hist. de  
la navig.  
La Croz. hist.  
du Christian. des  
Ind.  
Brucker, hist.  
Philos.  
Hist. génér. du  
Mogol.  
M. Schmidt.  
Dissert.*

V I I.  
Il ne résulte  
point de ces  
conformités  
que les Indiens



aient reçu  
des Égyptiens  
leur doctrine &  
leurs pratiques.

Égyptiens qui les ont eux-mêmes empruntées des Indiens; l'assertion ne seroit pas nouvelle; on voit, par Philostrate, qu'il y a eu des Anciens qui ont pensé que les Égyptiens avoient appris la philosophie des Indiens; dans le discours que cet auteur fait tenir par Apollonius à Thespasion, chef des Gymnosophistes qui habitoient un canton de l'Éthiopie peu distant des rives du Nil, il fait honneur aux Égyptiens de l'invention de la philosophie; mais Pythagore, introduit sur la scène, lui fait sur le champ ce reproche (c): « Amateur, comme vous l'êtes, de la philosophie » que les Indiens ont inventée, pourquoi ne l'attribuez - vous » point à ses pères naturels, mais à ceux qui ne le sont que par » adoption? pourquoi prêter aux Égyptiens une chose encore » plus extraordinaire que si les eaux du Nil mêlées de lait, comme » ils disent que cela est arrivé autrefois, remontoient vers leur » source? » Lucien, dans le dialogue qu'il a intitulé *les fugitifs*, où il fait parler la Philosophie, qui porte ses plaintes à Jupiter contre quantité de personnes qui la deshonoreroient, suppose que ce sont les Indiens qui ont été les premiers instruits par elle, ensuite les Éthiopiens, & après eux les Égyptiens: « je » me suis, lui fait-il dire (d), transportée chez les Indiens, que » j'ai persuadés de descendre de leurs éléphants pour converser » avec moi; de-là je suis allée chez les Éthiopiens, je suis ensuite » descendue en Égypte, où j'ai instruit les Prêtres & les Prophètes des choses divines. » Ou si l'autorité de ces deux auteurs n'est point suffisante pour faire décider en faveur des Indiens, ne peut-on pas supposer que les Indiens & les Égyptiens ont puisé à la même source?

VIII.  
Les Égyptiens  
prétendoient  
être

les plus anciens,  
& la source  
de tous les Arts  
& de toutes  
les Sciences.

Les Égyptiens se donnoient pour les premiers hommes qui eussent paru sur le globe que nous habitons; ils prétendoient (e).

(c) Philostr. vit. Apoll. VI, c. 6. Ο δ' ἐπιστάμενος.... εἶπεν.... σοφίας ἐν ἑρῶν, ἢν Ἰνδοὶ βύρον, ἐκ δὲ τοῦ φύσει πατέρων ὀνομάζεις αὐτῶν, ἀλλ' ἀπὸ τῆς θεοῦ; καὶ δίδως π μείζον Αἰγυπτίοις, ἢ εἰ παλιν αὐτοῖς, ὡς αὐτοὶ εἰδῶσι, μέλλει ζυγκραμένους ἀναβαίνει ὁ Νεῖλος.

(d) Lucian. Fugit. Ὁρμήστου εἰς Ἰνδοὺς τὸ πρῶτον... καὶ γὰρ τὰς Βεβαχμῶνας εἰς Αἰθιοπίας βύδους, εἴτα εἰς Αἰγυπτον κατέβη.

(e) Diodor. I, p. 6. Φασὶ πρῶτον Αἰγυπτίοι καὶ τῶν ἐξ ἀρχῆς τῶν ἔσσαν γένεσιν πρῶτος ἀνθρώπου γενέσθαι καὶ τῶν Αἰγυπτίων.

que le genre humain avoit commencé chez eux, & que dès que les élémens furent développés, les hommes y avoient été produits: c'étoit, disoient-ils (f), leur pays qui avoit donné la naissance aux héros & aux grands hommes; la magnificence de leurs Rois (g) & le grand nombre de leurs sujets avoient été la cause de différentes transmigrations en divers pays, où ils avoient porté les Arts & les Sciences dont ils avoient été les inventeurs: ils n'en exceptoient point les Babyloniens (h), qu'ils disoient être une de leurs colonies, qui avoit été conduite en Assyrie par Bélus, fils de Neptune & de Libye; mais ils n'en imposoient point par ces discours, qui ne leur étoient dictés que par leur vanité. Diodore de Sicile, qui nous les a rapportés, dit (i) qu'il passe sous silence plusieurs autres choses qu'ils débitent, parce qu'elles ne sont soutenues d'aucune preuve assez sensible, ni attestées par aucun monument assez certain; & il observe (k) que ce qu'ils disoient de leurs colonies envoyées par toute la terre n'étoit pas fondé, & qu'ils se vantoient avec plus de zèle pour la gloire de leur Nation que d'amour pour la vérité.

Le même Auteur parlant des Indiens, ne les regarde point comme un essain sorti de l'Égypte, & il ne pense point qu'ils soient redevables aux Égyptiens des arts nécessaires à la vie: « Les Indiens, dit-il (l), n'ont jamais reçu de colonies chez

I X.  
Leur prétention  
contredite  
par les Indiens,

(f) Diodor. I, p. 6. Ἐπὶ δὲ καὶ τῷ Αἰγυπτίῳ . . . πρῶτος ἀξίολογος καὶ πολλὰ μεγάλων ἀνδρῶν ἰσχυρῶνται.

(g) Id. ibid. p. 18. Καθόλου δὲ πλείους Σποικίας Αἰγυπτίῳ φασὶν ἐκπέμψαι τὰς αὐτῶν περὶ τὸν ὅτι πολλὰ μέρη τῆς οἰκουμένης, ὅθεν τε τῷ ὑποφύλῳ τῷ βασιλευσάντων παρ' αὐτοῖς, ὅθεν τῷ ὑποφύλῳ τῷ πολυανθρωπίας.

(h) Id. ibid. p. 17. Οἱ δὲ ἂν Αἰγυπτίῳ φασὶν ὅτι καὶ τῷ Σποικίας πλείους ἐξ Αἰγυπτίου καὶ πάντων ὁμοεισέστηται τῷ οἰκουμένῳ, εἰς Βαβυλῶνα μὲν γὰρ ἀρχαίαν Σποίκας Βήλον τὸ νομίζοντο ποσειδῶνος τῷ @ Διόνῳ.

(i) Id. ibid. p. 18. Ὑπὸ ὧν μὴδε

Σποδείξεως μηδεμιᾶς ἀκριβοῦς, μήτε συγγραφέως ἀξιοπύς μαρτυρήσας, ἐκ ἐμείναντο ὑποφύλῳ τῷ λεγόμενῳ γαφῆς ἀξία.

(k) Id. ibid. Πολλὰ δὲ ἑτέρα τέτοις ἀπληροῖα λέγοντες φιλομυθεῖν ἢ ἀπληροῖα ἀληθινώτερον, ὡς γὰρ μοι φαίνεται, τὸ Σποικίας ταύτης ἀμφισβητοῦσι ὅθεν τῷ δόξαν πόλεως.

(l) Id. ibid. II, p. 87. Μήτε ξενικὴν Σποικίαν περὶ δέχεσθαι πώποτε, μήτε εἰς ἄλλο ἔθνος ἀπεσταλέναι. Μυθολογῶσι δὲ τὸς ἀρχαιώτατους ἀνθρώπους τροφῆς μὲν κεχρησθαι τῆς αὐτομάτως φεομένοις ἐκ τῆς γῆς καρποῖς, ἐσθῆσι δὲ τῆς δορῆς τῇ ἐγγυαίων ζώων, κατὰ τὸν

» eux, & n'en ont jamais envoyé nulle part ; les anciens habitans  
 » vivoient des fruits de la terre, que même ils ne cultivoient  
 » pas, & ils ne se couvroient que de peaux de bêtes, comme  
 » on l'a dit des anciens Grecs ; le besoin conduisant tout animal  
 » à qui la Nature a donné la raison, la parole & des mains, ils  
 » inventèrent bien-tôt tous les arts & toutes les choses nécessaires  
 pour la vie & pour la société. »

X.  
 Par les autres  
 Peuples.

Ces discours vains des Égyptiens étoient contredits par toute la terre ; car il n'y avoit point, selon la remarque de Diodore de Sicile (*m*), de peuple grec ou barbare qui ne se prétendît plus ancien que les autres, & qui ne s'attribuât l'invention de plusieurs commodités de la vie ; ils sont également contredits par la plupart des auteurs anciens, qui contestent aux Égyptiens & leur antiquité & l'antériorité de leurs connoissances. Mégasthène, contemporain de Séleucus Nicator, dont le texte est rapporté par S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie & par Eusèbe (*n*), regarde les Indiens & les Juifs comme les auteurs de tout le savoir des Anciens sur la Physique : « Tout ce que les  
 » Anciens, dit-il, ont débité sur la Nature, a été enseigné par  
 » d'autres que par les philosophes de la Grèce, en partie chez  
 » les Indiens par les Brachmanes, & en partie dans la Syrie par  
 les Juifs ». Aristote, comme nous le lisons dans Diogène-Laërce, soutenoit (*o*) que les Mages, c'est-à-dire les philosophes de la Chaldée, étoient plus anciens que les Égyptiens. Cicéron prétend que ce sont les Assyriens qui, profitant de

Ἐ παρ' Ἑλλήσιν ὁμοίως ὅτι ἔτι πηλὸν  
 τὰς θύρεσσιν ἔτι ἄλλων ἤδη πρὸς βίον  
 χρησίμων οὐκ ἔτι κατ' ὀλίγον γινέσθαι,  
 τῆς χρείας αὐτῆς ὑφ' ἡγεμένης θυφύει ζῶν  
 ἔτι συνεργὸς ἔχοντι πρὸς ἅπαντα χρείας  
 ἔτι λόγον ἔτι ψυχῆς ἀρχινοῖαν.

(*m*) Diodor. I, p. 6. Περὶ δὲ  
 τῆς βίης ἡ γένεσις ἀρχαιοτάτης ἔστι μόνον  
 ἀμφισβητήσιν Ἑλλήνες, ἀλλὰ ἔτι πολλοὶ  
 τῶν βαρβάρων ἑαυτοὺς ἀντοχθόνας λέγοντες,  
 ὡς πρῶτος τῶν ἀπάντων ἀνθρώπων θύρεπὸς  
 γινέσθαι τῶν ἐν βίῳ χρησίμων.

(*n*) Clem. Alexand. Strom. I,

p. 305. Euseb. Præp. evang. IX,  
 Ἄπαντα μέντοι τὰ πρὸς φύσεως εἰρημνία  
 παρὰ τοῖς ἀρχαίοις, λέγεται ἔτι παρὰ τοῖς  
 ἔξω δὲ Ἑλλάδος φιλοσοφῶσι τὰ μὲν παρὰ  
 τοῖς Ἰνδοῖς ὑπὸ τῶν Βραχμάνων τὰ δὲ  
 ἐν Συρίᾳ παρὰ τῶν καλεσμένων Ἰουδαίων.

Hesych. Χαλδαῖον γένος μάχων  
 πάντα μηχανῶντων.

(*o*) Ap. Diog. Laërt. in Proem.  
 Αἰσιπτόλης δὲ ἐν πρῶτῳ πρὸς Φιλοσο-  
 φίας ἔτι πρῶτοντος (ἔτι) (Μάγος) ἡ  
 Αἰγυπτίων.



la situation de leur pays (*p*), ont les premiers observé les passages & les mouvemens des astres. Suivant l'historien Josèphe (*q*), les Égyptiens, avant l'arrivée d'Abraham en Égypte, ignoroient entièrement l'arithmétique & l'astronomie, & cet auteur ajoute que ces sciences ont passé des Chaldéens aux Égyptiens, de qui les Grecs les ont reçues. Pline (*r*) est persuadé que l'invention de l'écriture, cet art merveilleux de peindre la parole & de transmettre les connoissances à la postérité, est dûe aux Assyriens : Iamblique (*s*) compte aussi que les Chaldéens sont plus anciens que les Égyptiens, & c'est pour cette raison qu'il les nomme les premiers.

Les témoignages de ces auteurs ont d'autant plus de poids, qu'ils s'accordent avec ce que nous avons de plus ancien & de plus respectable pour l'histoire, qui nous apprend que la Chaldée fut la première habitée : Moïse nous dit (*t*) que ce fut dans les plaines de Sennaar que les hommes se rassemblèrent après le déluge ; que de ces plaines partirent les premières colonies qui peuplèrent le monde, & que le premier royaume fut établi dans la Babylonie par Nemrod : Bérose dit (*u*) de même, que les hommes sauvés du déluge dans l'arche avec Xisuthrus, reçurent l'ordre de retourner dans la Babylonie, ce qu'ils firent. Il est donc hors de doute que des différens pays de la terre, aucun n'a été peuplé avant la Chaldée, & que ce fut dans cette partie du monde que les hommes durent

XI.  
Et par  
les Historiens  
sacrés.

(*p*) Cicer. de Divin. init. *Principio Assyrii, ut ab ultimis auctoritate repetam, propter planitiem magnitudinemque regionum quas incolabant, cum Cælum ex omni parte patens atque apertum intuerentur, trajectiones motusque stellarum observaverunt.*

(*q*) Joseph. Ant. c. 8, n. 2. *Προ γὰρ τῆς Αἰθιόπας παρουσίας εἰς Αἴγυπτον, Αἴγυπτιοι τέττον (Αἰθιοπίας & Αἰθιοπίας) εἶχον ἀμαθῶς, ἐκ Χαλδαίων γὰρ ταῦτ ἐφοίτησεν εἰς Αἴγυπτον, ὅθεν ἦλθε & εἰς τὰς Ἑλλάδας.*

(*r*) Plin. VI, 56. *Litteras semper arbitror Assyrias fuisse.*

(*s*) Iambl. de Myst. I, c. 1. *Τὰ μὲν γὰρ ἀπ' ὧν οἱ Χαλδαῖοι σοφοὶ παρεδεδωκασί τὰς ὁπτασίας περὶ αὐτῶν· τὰ δ' ἀπ' ὧν Αἰγυπτίων οἱ περὶ αὐτῶν διδάσκουσιν, ποιεῖται τὰς ἀντιλήψεις.*

(*t*) Gen. XI, 2. *Cumque proficiscerentur de Oriente, invenerunt campum in terra Sennaar, & habitaverunt in eo.*

(*u*) Scalig. Euseb. Grec. p. 8. *Ἐπεὶ τε αὐτοὶς ὅτι πάλιν ἐλθόντων εἰς Βαβυλῶνα . . . ἐλθόντας ἐν τότε εἰς Βαβυλῶνα, & πόλεις πολλὰς κτίζοντας.*

commencer à se procurer les besoins & même les commodités de la vie, ce qu'ils n'auroient pu faire sans l'invention de quelques arts & de quelques sciences.

XII.  
L'Inde vrai-  
semblablement  
habitée  
avant l'Égypte.

Je serois assez porté à croire que l'Inde a eu des habitans avant l'Égypte; sa situation donne lieu de le présumer; quoique le chemin de la plaine de Sennaar à l'entrée de l'Égypte soit plus court par terre, d'environ un cinquième, que celui de la même plaine à l'Inde, ce dernier a dû être suivi plutôt que le premier: les peuplades ne se sont faites que de proche en proche; les hommes s'arrêtant dans les endroits où ils trouvoient les choses nécessaires à leur vie & à la subsistance de leurs troupeaux, n'allèrent au-delà que lorsque leur nombre trop multiplié ne leur permettoit plus de demeurer dans le même lieu. L'Inde & la Chaldée ne sont séparées que par de beaux & fertiles pays, où les hommes pouvoient trouver en abondance tout ce dont ils avoient besoin; si l'on rencontre sur cette route quelques déserts, ils ne sont point d'une grande étendue, au lieu que pour aller de Sennaar en Égypte, on ne peut éviter de traverser des déserts immenses, où l'on manque des choses les plus nécessaires à la vie, & où l'on court risque d'être enseveli sous le sable, ou d'être suffoqué par les vapeurs malignes que le Soleil élève de ces terrains arides.

XIII.  
Examen des  
traits prétendus  
de conformité  
entre l'Inde &  
l'Égypte,

Quoi qu'il en soit de cette antériorité des Indiens, on ne peut nier que les Égyptiens ne soient originaires du même pays, que l'Écriture nous apprend avoir été le berceau du genre humain, & que si l'Inde a été peuplée par des hommes venus de proche en proche de Sennaar, l'Égypte n'ait aussi commencé d'être habitée par des Chaldéens, des Assyriens & des Phéniciens. Les Égyptiens & les Phéniciens ayant une même source & une origine commune, on ne devroit point être surpris de trouver chez les uns & chez les autres quelques pratiques semblables & quelques dogmes communs; mais cette conformité n'est ni aussi frappante, ni aussi marquée qu'on le prétend, & les choses dans lesquelles on croit apercevoir quelque rapport entre l'Égypte & l'Inde, sont communes à



tous les peuples, ou n'ont point une origine égyptienne; c'est ce qui résultera du détail dans lequel je vais entrer.

I. Les Indiens étoient partagés, comme les Égyptiens, en différentes classes, & les Philosophes ou Prêtres formoient, chez les uns & chez les autres, la première & la plus distinguée: « La première classe des Indiens, disent Strabon & Diodore de Sicile (x), est celle des Philosophes, moindre en nombre « que la plupart des autres, mais la plus illustre & la plus « révérée: comme ils sont exempts de toutes fonctions publiques, « ils ne commandent & n'obéissent à personne; ils sont seulement « employés par les particuliers aux sacrifices & aux obsèques, « comme étant les amis des Dieux, & ayant des connoissances « de l'autre vie; on leur fait pour cela des présens considérables, « qu'on accompagne de plusieurs marques de respect; ils rendent « aussi de grands services au public ». Ce rang, accordé aux Philosophes & aux Prêtres, n'étoit point particulier aux Égyptiens ni aux Indiens; dans la Chaldée, le berceau de l'une & de l'autre Nation, les Philosophes (y) jouissoient de la même distinction que dans l'Égypte & dans l'Inde, & les Princes les avoient exemptés de tout impôt & de toute charge publique. Le respect pour la religion leur avoit fait donner ce rang dans tous les pays, & leur influence sur les esprits du vulgaire les rendant nécessaires au gouvernement, leur avoit attiré par-tout des égards & des libéralités marquées de la part des Princes. Ceux qui gouvernoient ayant intérêt de se les attacher, pour être en état de remuer ou de tranquilliser leurs sujets à leur gré,

XIV.  
I.<sup>re</sup> Conformité.  
Partage des  
Indiens en plu-  
sieurs classes.

(x) Strab. xv, p. 484. Diod. II, p. 88. Ὡν (μερῶν) ἑστὶ πρῶτον σῆμα φιλοσόφων, πλὴν δὲ μὴ ἄλλων μερῶν λειψόμην, τῇ δ' ἐπιφανείᾳ πάντων προσέχουσιν. ἀλειψόμενοι γὰρ οἱ φιλόσοφοι πάσης ὑπερρίας ἢ ἑτέρων κωιδύουσιν, ἢ ὑπ' ἑτέρων δεσπόζονται. παραλαμβάνονται δ' ὑπὸ μὴ ἰδίων εἰς τε πᾶς ἐν τῷ εἶναι δυσίας τε καὶ εἰς πᾶς τῇ πελευθηκιάτων ὀπμιελείας, ὡς θεοῖς. κληροῖται προσφιλέσθαι, καὶ πρὸς τὸ ἐν αὐτοῖς μάλιστα ἐμπείρους ἔχοντες. Ταύτης δὲ ὑπερρίας δῶκε τε καὶ ἡμᾶς λαμβά-

νυσιν ἀξίολογες· τῷ δ' κοινῷ τῷ Ἰνδῶν μεγάλας παρέχονται χρείας.

(y) Diod. II, p. 81. Χαλδαῖοι πίνωσι τῷ ἀρχιερέων ὄντες Βαβυλωνίων, πῶ μὴ ἀρεσκὴν τῇ πολιτείᾳ παραπλησίαν ἔχειν τοῖς κατ' Αἰγυπτιὸν ἱερέσι. πρὸς γὰρ τῇ θεραπείᾳ τῶν θεῶν πεπαμένοι πάντα τὰ τῷ ζῆν χρονον φιλοσόφουσι.

Id. I, p. 17. Τὰς δὲ ἱερεῖς κατιστάσασθαι παραπλησίως τὰς κατ' Αἰγυπτιὸν ἀτελεῖς καὶ πάσης λειτουργίας ἀπολευμένους, ὅς Βαβυλώνιοι καλεῖσθαι Χαλδαῖους.



les combloient d'honneurs & de biens ; mais pour prévenir l'abus qu'ils auroient pu faire du crédit que la religion leur donnoit auprès des peuples , dans plusieurs pays les Princes étoient pris dans l'ordre des Prêtres ou des Philosophes, ou s'ils n'en étoient point, ils s'y faisoient associer avant que d'exercer aucun acte de souveraineté.

XV.  
Incertitude du  
nombre des  
classes chez les  
Égyptiens.

Quant au nombre des classes, il est incertain s'il étoit le même en Égypte que dans l'Inde ; selon Diodore de Sicile (2), l'ordre des Prêtres possédoit le tiers des fonds de l'Égypte, un autre tiers formoit le domaine du Roi, & le dernier appartenoit aux militaires ; le commun des habitans étoit divisé en trois classes, les laboureurs, les pasteurs de troupeaux de différente espèce, & les artisans. Le récit de cet historien ne nous donne que cinq classes, ceux qui étoient occupés du ministère de la religion, ceux qui étoient chargés de la défense de l'État, ceux qu'on employoit à la culture des terres, la portion destinée à la garde des troupeaux, & ceux qui exerçoient les arts mécaniques. Strabon en compte encore moins : « Tout le » peuple de l'Égypte, dit cet auteur (a), étoit partagé en trois » parties, dont une étoit destinée à la guerre, la seconde cultivoit » les terres, & la troisième étoit consacrée aux fonctions du » sacerdoce ; de sorte que les uns étoient occupés de ce qui » concernoit le culte des Dieux, pendant que les autres n'avoient » d'autre emploi que ce qui regardoit les hommes : de ces » derniers, ajoute Strabon, les uns étoient destinés à la guerre, & les autres à l'agriculture & aux arts mécaniques ». On n'aperçoit, dans ce texte, que quatre classes au plus, les Prêtres, les gens de guerre, les laboureurs & les artisans. Hérodote ne parle point des laboureurs, & néanmoins il compte sept classes

(2) Diodor. I, p. 46 & 47.  
Τῆς δὲ χώρας ἀπάσης εἰς τρία μέρη  
διηρημένης, πῶ μὲν πρῶτον ἔχοντα μείδα  
τὸ σύστημα τῶν ἱερῶν . . . πῶ δὲ δευτέ-  
ραν μοῖραν οἱ βασιλεῖς παρελήφασιν . . .  
πῶ δὲ μείδα πῶ τελευταίαν ἔχουσιν  
οἱ μάχιστοι . . . ἐστὶ δὲ ἔτερα συνώγι-  
ματα τῆς πολιτείας τρία, πότε τῶν γεωργῶν,

ἢ τὸ τῶν χειρῶν, ἢ πᾶσι τὸ τῶν χειρῶν.  
(a) Strab. XVI, p. 541. Τετάρτη  
τὸ πᾶντος διείλον· τὸς μὲν στρατιώτας  
ἐκάλεισαν, τὸς δὲ γεωργούς, τὸς δὲ ἱερείας,  
ἢ τὸς μὲν ἱερῶν ὀφειλόμενους, τὸς δὲ ἄλλους  
ἢ τὸς ἀνδραποῦν· καὶ τὸς μὲν ἐν τῷ  
πλέμῳ, τὸς δὲ ὅσα ἐν τῇ εἰρήνῃ, γῆν τε  
ἢ τὰς τέχνας ἐργαζομένους.

parmi les Égyptiens; mais il est le seul qui nous ait donné ce nombre de classes égyptiennes: la première, dit-il (*b*), étoit celle des Prêtres, les militaires formoient la seconde, la troisième étoit composée des bouviers, ou de ceux qui avoient soin des bêtes à cornes; ceux qui gardoient les porcs, qu'il distingue des précédens, faisoient la quatrième; tous les marchands étoient compris dans la cinquième; la sixième étoit celle des interprètes: Hérodote ne nous dit point ici qui étoient ces interprètes, ni quelles étoient leurs fonctions; mais dans un autre endroit (*c*) il nous apprend qu'ils étoient les descendans de ces jeunes Égyptiens que Psammétichus avoit mis sous la discipline des Ioniens & des Cariens, qu'il avoit attirés dans ses États pour les instruire dans la langue grecque: dans la dernière classe enfin étoient tous les gens d'eau, c'est-à-dire ceux qui conduisoient des barques ou des vaisseaux.

En admettant le nombre marqué dans Hérodote, le rapport entre l'Égypte & l'Inde n'en seroit pas plus sensible; les Tribus des Indiens, car c'est le nom que leur donnent quelquefois Strabon & Diodore, n'avoient ni le même ordre, ni les mêmes dénominations que celles des Égyptiens: ces deux auteurs, après avoir dit que toute la nation des Indiens étoit divisée en sept classes (*d*), & après avoir mis les Prêtres dans la première, ajoutent que la seconde est celle des laboureurs, qui est la plus nombreuse, & qui sont dispensés de la guerre & des autres offices publics pour ne s'occuper que de l'agriculture; que la troisième comprend les pasteurs de toute sorte de bétail, qui n'habitent ni dans les villes, ni dans les villages, & qui

XVI.  
Les Tribus  
des Indiens  
n'avoient  
ni le même  
ordre,  
ni les mêmes  
dénominations  
que les classes  
des Égyptiens.

(*b*) Herod. II, p. 174. Ἐστὶ δὲ Αἰγυπτίαν ἑπτὰ γένηα, & τῶτων οἱ μὴ ἱερεῖς, οἱ δὲ μάχμοι.... οἱ δὲ βυκόλοι, οἱ δὲ συβῶται, οἱ δὲ κρέπῃλοι, οἱ δὲ ἑρμηνέες, οἱ δὲ κυβερνήται.

(*c*) Id. ibid. p. 170. Καὶ δὴ ὁ πῦδας παρέβαλε αὐτοῖσι Αἰγυπτίους, πῶς ἐλλὰδα γλώσσῃ διδασκόμεθα. ὅτι δὲ τῶτων ἐκμαδόντων πῶς ἐλλὰδα γλώσσῃ, οἱ νῦν ἑρμηνέες ἐν Αἰγυπτίῳ γέγονασι.

(*d*) Strab. xv, p. 484. Diod. II, p. 88. Δεύτερον δ' ἐστὶ μέρος τὸ τῶν γεωργῶν... τρίτον ὅτι φύλον τὸ τῶν βυκόλων, & ποιμένων & κατὰ πᾶν τῶν νομέων... τέταρτον δ' ἐστὶ μέρος τὸ τῶν τεχνιτῶν, & τῶτων οἱ μὲν εἰσιν ὀπλοποιοί, οἱ δὲ πῶς γεωργοὶς ἢ ποσὶν ἄλλοις τὰ χρήσιμα φέρει ὑπηρεσίαν κατασκευάζουσιν.... πέμπτον δὲ τραυλιόκον.... ἕκτον δ' ἐστὶ τὸ τῶν ἐφόρων... ἑβδόμην δ' ἐστὶ μέρος τὸ βυλεῶν.

passent toute leur vie sous des tentes; que les ouvriers composent la quatrième classe, & qu'entre eux les uns travaillent à la fabrique des armes, & que les autres font les instrumens nécessaires au labourage & aux différens usages de la vie; que dans la cinquième classe sont les soldats & ceux qui suivent les armées, & que cette classe est la plus nombreuse après celle des laboureurs; que la sixième est celle des Éphores, c'est-à-dire des inspecteurs chargés de s'informer exactement de ce qui se passe dans l'intérieur du pays, & d'en faire un rapport fidèle au Roi, ou, si c'est une République, aux Magistrats qui la gouvernent; enfin que la septième, qui est la moins nombreuse, mais la plus considérable par la noblesse & par la prudence de ceux qui la composent, est formée des Sénateurs, dont les uns assistent le Prince de leurs conseils, les autres exercent les charges de l'État, & d'autres rendent la justice, & que c'est de cette classe qu'on tire les Gouverneurs des provinces & les Généraux d'armée. La différence entre l'Égypte & l'Inde ne peut être plus marquée; les gens de guerre, dont Hérodote, Strabon & Diodore forment la seconde classe des Égyptiens, ne composoient dans l'Inde que la cinquième; les laboureurs, omis par Hérodote, mais que Strabon & Diodore ont mis au troisième rang en Égypte, tenoient le second chez les Indiens: mais ce qui mérite plus d'attention, est que les interprètes & les conducteurs de barque, dont Hérodote a fait la sixième & la septième tribu de l'Égypte, ne paroissent point parmi les classes Indiennes, & que les Éphores & les Sénateurs ou Conseillers, dont étoient composées deux classes Indiennes, selon Strabon & Diodore, ne s'aperçoivent dans aucun des auteurs qui nous ont donné la division du peuple de l'Égypte. Je passe au second rapport, sur lequel on insiste, & que je regarde comme une preuve aussi équivoque que ce premier d'une origine égyptienne.

## XVII.

2.<sup>e</sup> Conformité.  
La Philosophie  
transmise  
par tradition:  
il en étoit

II. La Philosophie ne s'enseignoit dans l'Inde, comme dans l'Égypte, que par tradition, je l'avoue; mais cette méthode est la première qui ait été usitée dans le monde, & elle a été commune à tous les peuples: « Chez les Chaldéens, dit



Diodore de Sicile (e), la Philosophie demeure toujours « de même dans la même famille; elle passe du père au fils, & ils se « parmi tous dispensent de toute autre fonction; ainsi n'ayant pour maîtres « les peuples, que leurs parens, la jalousie ne fait rien cacher à celui qui « enseigne, & le disciple apporte toute la docilité nécessaire pour « s'instruire: ayant commencé dès le bas âge, ils acquièrent une « grande habitude dans les matières qui sont l'objet de leurs « études, soit par la facilité qu'on a d'apprendre dans l'enfance, « soit par la longueur du temps qu'ils y emploient». Cet historien étend sa réflexion à tous les peuples, qu'il appelle barbares par opposition aux Grecs. C'étoit, en effet, l'ancienne manière d'enseigner la Philosophie; par-tout elle ne se transmettoit que de vive voix; cette manière, en usage chez les anciens Druides & chez les Gymnosophistes, subsiste encore aujourd'hui dans l'Inde; leur Philosophie n'ayant point d'autre fondement que la tradition, n'est point contentieuse, & ne donne aucun lieu aux raisonnemens subtils ou captieux. Telle étoit encore l'ancienne Philosophie: « Les Anciens, dit S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie (f), n'étoient point portés à la dispute, ni à former des doutes; « au lieu que les philosophes Grecs, possédés du vain desir des « louanges, se jettent par leurs disputes, en se réfutant les uns « les autres, dans des bagatelles ou des questions inutiles ». Le reproche que ce Père fait aux philosophes Grecs ne peut tomber que sur les modernes, car la Philosophie de ceux qui les avoient précédés étoit toute traditionnelle; ils n'enseignoient à leurs disciples que ce qu'eux-mêmes avoient appris de leurs maîtres, & le disciple n'avoit point d'autre preuve à alléguer de ce qu'il avoit avancé, que l'autorité de celui qui l'avoit instruit; de-là

(e) Diodor. II, p. 82. Παρά μὲν τοῖς Χαλδαίοις ἐκ γένους ἢ τέτων φιλοσοφία παρεδόδατο, καὶ πᾶς πατὴρ δὲ δέχεται τῶν ἄλλων λειτουργιῶν πᾶσιν ἀπολειμμένος. διὸ καὶ γονεῖς ἔχοντες διδασκαλίας, αἶμα μὲν ἀρδάνως ἀπαντα μαθαίνουσιν, αἶμα δὲ πῶς παρὰ γονεῶν περὶ τοῦ εἶναι πιστεύοντες βιβαιοτέρῳ. ἐπὶ δὲ διδούς ἐκ πάντων συντρέφονται τοῖς μαθήμασι μέγαν ἐξιν εἰς

τὴν ἀστρολογίαν περιποιῶνται, διὰ τε τῆς ἡλικίας διδάσκειν, & διὰ τοῦ πλήθους τῶν καρτεργμένων χρόνῳ.

(f) Clem. Alex. Strom. VIII, p. 768. Οἱ μὲν νεώτεροι τῶν παρ' Ἑλλήσι φιλοσόφων, ὑπὸ φιλοπρέπειας κινήσεως τε & ἀπελθῆς ἐλεγκτικῆς αἶμα & ἐριστικῆς εἰς τὴν ἀχρηστον εἰσάγονται φλυασίαν; ἐμπαλιν δὲ ἡ βαρβαρὸς φιλοσοφία τὴν πᾶσαν ἔχειν ἐκβάλλουσα.

l'αὐτὸς ἔφα, si célèbre dans l'école de Pythagore; Platon lui-même, dans tout ce qui concernoit la Physique, en appeloit à la tradition, quoique sur toute autre matière il fût dans l'usage de s'étendre en raisonnemens.

XVIII.  
3. Conformité.  
La double  
doctrine: elle a  
été en usage  
par-tout.

III. A cette manière d'enseigner la Philosophie se joignoit la double doctrine, qui étoit en usage dans l'Inde, comme elle y est encore aujourd'hui; les Philosophes Indiens se réservoient la connoissance de leurs mystères, & pour cacher aux peuples leurs véritables sentimens, ils ne lui propoient que des énigmes ou des allégories, dont ils ne lui développoient point le sens: « Ils débitoient, dit Strabon (g), des fictions sur l'immortalité de l'ame & sur les tribunaux des enfers, comme a fait Platon ». Ce qu'ils disoient au peuple étoit mesuré par l'utilité qui pouvoit lui en revenir, & non par la vérité; leur enseignement public ne s'accordoit point avec leurs sentimens particuliers, c'est pour cela qu'ils exigeoient un secret inviolable de leurs disciples, qu'ils ne communiquoient leur doctrine qu'avec précaution, à ceux qu'ils avoient long-temps éprouvés, & qu'ils avoient jugés incapables d'en abuser; ils n'en parloient pas même à leurs femmes, dans la crainte qu'elles ne la divulgasent parmi les prophanes: les prêtres & les philosophes Egyptiens en usoient de même, mais tous les Philosophes des autres Nations se conduisoient ainsi à l'égard du vulgaire.

XIX.  
Elle avoit lieu  
chez  
les Chaldéens,  
chez les Perses,  
chez  
les Syriens,  
chez  
les Druides.

Les Chaldéens, comme on vient de le voir, renfermoient leur Philosophie dans une même famille: « Ce ne sont point, dit S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie (h), les Égyptiens seuls, qui ont caché leur doctrine, ou leurs véritables sentimens, sous des symboles ou des allégories, dont le sens n'étoit point compris par le peuple; tous ceux qui se sont appliqués à la Philosophie, chez les barbares, ont fait la même chose ». Origène, dans sa réponse à Celse, dépose aussi de l'universalité de la double doctrine, en s'exprimant ainsi: « Ce que je dis des Sages de

(g) Strab. xv, p. 490. Παρεμπέ-  
κυσι δὲ μύθος, ὡς αὐτὸς ὁ Πλάτων, περὶ  
τῆς ἀφ' ἑταίρειας ψυχῆς καὶ τῆς καθ' ἑδ' ἑ κρισεῖων.

(h) Clem. Alex. Strom. v,

p. 567. Ἀλλὰ γὰρ ὁ μόνον Αἰγυπτίων οἱ  
λογιάται, ὡς ὁ δὲ τῶν ἄλλων βαρ-  
βάρων, ὅσοι φιλοσοφίας ἀνέχονταν, τὸ  
συμβόλιον εἶδος ἐξήλωσαν.

l'Égypte (i): je pourrois le dire des Perses, qui ont des mystères, «  
sacrés qui ne sont connus que des Savans, & dans lesquels «  
le peuple, qui y est admis, n'aperçoit que des signes extérieurs, «  
sans s'inquiéter de ce que ces signes représentent: il faut, «  
ajoute-t-il, en dire autant des Indiens, des Syriens, & de tous «  
ceux qui ont en même temps des écritures & des fables ».

S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie compte les Scythes parmi ceux qui  
cachoient ce qu'ils pensoient sous le voile des fables & des  
allégories. Les Druides ne permettoient point à leurs disciples  
de mettre par écrit les leçons qu'ils leur donnoient, & une des  
raisons de cette défense, alléguée par César (k), étoit qu'ils ne  
vouloient point que leur doctrine devint publique.

Les Grecs, qui avoient appris la Philosophie des barbares,  
avoient aussi reçu d'eux l'usage de la double doctrine: « Pour-  
quoi, dit S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie (l), m'arrêteroie-je à compter  
les barbares chez qui cet usage étoit établi, puisque les Grecs  
eux-mêmes cachent leur doctrine ». Pythagore ne s'exprimoit  
devant le vulgaire que par des symboles, dont il ne lui dévoiloit  
pas la signification, & il ne vouloit point que ses disciples com-  
muniquassent au peuple ce qu'il leur enseignoit en particulier;  
ceux qui violoient le secret étoient chassés ignominieusement  
de son école (m), les autres n'avoient plus aucun commerce avec  
eux, on les regardoit comme morts, & on leur construisoit  
un monument comme s'ils eussent été enterrés: on a vu des  
disciples de ce Philosophe garder leur secret avec une telle

Clem. Alex.  
Strom. V, pag  
567.

X X.  
Et chez les  
Grecs.

(i) Orig. cont. Cels. I, p. 111.  
Α' ὅ ἐπον περὶ Αἰγυπτίων σοφῶν τε ἔ-  
ιδωτων, διωπατὸν εἰπεῖν καὶ περὶ Γερμανῶν,  
παρ' οἷς εἰσὶ τελεταὶ προσβεβημεναι μὴ  
λογικῶς ὑπὸ τοῦ παρ' αὐτοῖς λογίων,  
συμβολικῶς ὅ γινόμεναι ὑπὸ τοῦ παρ'  
αὐτοῖς πολλῶν ἔθνη πολλαχόθεν. Τὸ ὅ  
αὐτὸ ἔπει Συρίων καὶ Ἰνδῶν, καὶ  
τῶν ὅσοι ἐκ μυθῶν καὶ γραμμάτων ἔχουσιν  
λεκτεῖν.

videntur, quòd neque in vulgus efferrè  
velint.

(l) Clem. Alex. Strom. V,  
p. 568. Καὶ τί μοι περὶ τῶν βαρβάρων  
ἐνδεχέμεν ἐξόν αὐτοῖς τὰς ἑλλήνας σφο-  
δρὰ τῇ ὁπικρυφίᾳ κεχρημένους παραστῆσαι.

(m) Iambl. vit. Pyth. p. 246.  
Τὸν γοῦν προσῆτον ἐκφάναντα πλεῖς τῆς  
συμμετείας καὶ ἀσυμμετείας φύσιν ποῖς  
ἀναξίοις μετέχιν τοῦ λόγον, ἔγω φαίν  
ἀποσυζητῆναι, ὡς μὴ μόνον ἐκ τῆ κοινῆς  
σωσεῖας καὶ ἀλείψης ἐξολεσθῆναι, ἀλλὰ  
καὶ τὰ φων αὐτῆ κατασκόδασθῆναι.

. R

(k) Cæs. de bell. Gall. VI. Neque  
fas existimant ea litteris mandare ....  
id mihi duabus de causis instituisse  
Tome XXXI.



fidélité, que tourmentés par des tyrans qui vouloient connoître les mystères de leur Philosophie, on en a vu, dis-je (*n*), se couper la langue avec leurs dents, dans la crainte que la violence des douleurs ne leur arrachât malgré eux leur secret. Platon lui-même avoit une double doctrine; on a vu ci-dessus que Strabon a reconnu que ce Philosophe débitoit au peuple des fictions sur l'immortalité de l'ame & sur les tribunaux des enfers, & nous apprenons de lui-même qu'il étoit fort réservé à parler de Dieu selon ses véritables sentimens, & que dans les lettres qu'il écrivoit (*o*), il ne s'exprimoit qu'énigmatiquement, afin que si la lettre venoit à se perdre, celui entre les mains de qui elle tomberoit ne pût l'entendre. Cette distinction de la double doctrine est si nécessaire, que sans elle on ne peut pénétrer la véritable pensée de Platon; ses propres disciples nous en ont averti, & quelques-uns d'eux ont composé des traités pour distinguer les dialogues où il exposoit ce qu'il pensoit réellement, de ceux où il se conformoit au langage du vulgaire. Numénius (*p*) avoit écrit sur la doctrine secrète de ce Philosophe, c'est-à-dire sur ses opinions réelles; son ouvrage ne subsiste plus aujourd'hui, mais il est suppléé par celui d'Albinus, ancien philosophe Platonicien (*q*), qui nous a marqué quels étoient les dialogues écrits selon la doctrine politique, c'est-à-dire la doctrine extérieure, ou celle qui se débitoit au peuple. Galien nous a aussi donné la même clef, en nous prévenant (*r*) que le *Timée* contenoit la doctrine

(*n*) Clem. Alex. Strom. I V, p. 496. Ζήνων ὁ Ἐλεάτης ἀναγκαζόμενος κατεπιτεῖν π τ̃ δπορήτων, ἀντίχεν ὡς τὰς βασάνες, ἔδεν ἐξουσιολογέμενος ἔς γ' ὃ πλῆθὺν τῶν γλώσσεων ἐκτρώων ὡσεὶ πύσε ὦ τυράννων. . . . ἰσχυρίως δ' Θεόδοτος ὁ Πυθαγόρειος ἐποίησεν ὃ Παῦλος ὁ Λακεδαιμόνιος γινώσκων.

(*o*) Plat. ep. 2. Φῆς γὰρ δι' αὐτῆς ἰκίνα λόγον, οὐχ ἰκανῶς ἀπεδείχθαι σοι περὶ τῆς φυσικῆς φρεσίνος. φρεσὶν δὴ σοι δι' αἰσθημάτων, ἵν' ἂν π' ἡ δέλτος ἢ παντὶς, ἢ γῆς ἢ πυρρῆς πάνθ' ὅτι ἀναγνῶς μὴ γὰρ.

(*p*) Euseb. Præp. evang. XIII. Νουμηνίου, ἐκ τῆς παρὰ Πλάτωνα δπορήτων.

(*q*) Ap. Fabric. Bibl. Græc. III, p. 46. Τὰν μὲν ἂν Πλάτωνος δβολόγων ἡ ἀρχόνται τῶν μὲν φυσικῶν. . . . τῶν δ' πολιτικῶν Κεῖτων, Φαίδων, Μένωνος, Συμπόσιον, Νόμοι, Ἐπιστολαί, Ἐπινομίς, Μενέξενος, Κριτίων, Φίλιππος.

(*r*) Galen. fragment. de sublt. Naturalium facult. Πλάτων μὲν αὐτὸς ἐμφύχων μὲν αἰεὶ λέγει τὰ ζῶα, τὰς λίθους δ' ὅτι τὰς πᾶσι, ὅτι τὰ ξύλα, ὅτι καὶ τὰ φάναι τὰ φυτὰ πάντα τὰ ἀψύχων σωματικῶν.

érotique ou intérieure; que dans ce dialogue, Platon exposoit à ses disciples & à quelques amis choisis, les véritables principes; & que tous les dialogues où il refusoit une ame aux pierres, aux bois & à tout ce que nous appelons les parties inanimées de la Nature, ne présentoient que la doctrine exotérique ou extérieure.

Quelque contraire que fût cet usage au caractère de la religion, dont le but ne doit être que d'éclairer l'homme sur le véritable objet de son culte, de lui proposer distinctement la fin à laquelle il doit tendre, & de lui prescrire, sans équivoque, les moyens d'y arriver; il étoit devenu si universel, que les plus grands hommes du paganisme prétendoient le justifier: le célèbre pontife Scævola le fondeoit sur l'utilité de ceux à qui l'on parloit, car il disoit (f) qu'il étoit avantageux au peuple d'être trompé dans ce qui concernoit la religion; &, suivant Varron (t), il y avoit des vérités dont il n'étoit point utile au vulgaire d'être instruit, & des choses fausses qu'il étoit expédient que le peuple crût vraies. Strabon, quelque judicieux qu'il fût, pensoit de même (u), que des discours philosophiques, c'est-à-dire exacts & conformes à la vérité, ne pouvoient porter à la religion & à la piété le commun des hommes, & que, pour leur en inspirer les sentimens, il falloit nécessairement recourir à la superstition, qui ne peut s'insinuer dans les esprits qu'au moyen des fables. Un usage aussi universel, répandu chez tous les peuples & dans tous les temps, ne peut être un caractère distinctif de l'Égyptianisme.

XXI.  
Cet usage  
justifié par les  
plus sages  
du paganisme.

(f) φησιν· ἀλλ' ὅταν ἐν Τιμαίῳ τὴν φυσικὴν θεωρίαν ὁλίγοις ἀφροαταῖς κατακολυ-  
δεῖν ὅπισθιμον· τοῖς λογικοῖς δὲ νομιζέμενοις  
ἐπαχρόνως ἢ πολλοῖς δοκούντων, εἰς  
ἵλον τὸν κόσμον ἐκπέτασθαι λέγει ψυχὴν·  
αὐτὴ δὲ φωνίαν ἢ χεῖν τὴν νομίζεν (τ) τὸ  
ἀνδρὸς ἑαυτῇ τ' ἀναντία λέγοντες, ὡς ἀπὸ  
ἐδ' Ἀεσατέλης, ἢ Θεοφράστου, τὰ μὲν  
τοῖς πολλοῖς γεγραφότων, τοῖς δ' ἀκροάσις  
τοῖς ἐμπροσθεν.

(t) Ibid. Varro de religionibus loquens evidenter dicit, multa esse vera quæ vulgo scire non sit utile, multaque, quæ tamen si falsa sint, aliter existimare populum expedit.

(u) Strab. I, p. 13. Οὐ γὰρ ὅχλον τε γυναικῶν ἔ παντὸς χυδαῖς πλῆθους ἐπαγαγὴν λόγῳ διωσπὶν φιλοσόφῳ, ἔ περὶ σκαπέσθαι πρὸς δύσεσθαι καὶ ὁσιότητα, καὶ πίστιν, ἀλλὰ δὲ ἔ διὰ δαισδαμονίας· τὸ τοῦ ἄνθ' μωροπίας καὶ τρεπτίας.

(f) Ap. S. Aug. de Civit. IV, c. 10. Expedire existimat falli in religione civitates.

## XXII.

4.<sup>e</sup> Conformité.  
Représentations  
des Dieux : ces  
représentations  
n'étoient point  
les mêmes dans  
l'Inde que dans  
l'Égypte.

IV. Nous ignorons la forme sous laquelle les anciens Indiens représentoient leurs Dieux, mais celle qu'ils leur donnent aujourd'hui est fort différente de ce que nous connoissons des dieux Égyptiens; ces derniers sont beaucoup plus simples, ce sont des figures d'animaux connus, ou des corps humains surmontés de têtes d'animaux, ou au contraire des corps d'animaux chargés de têtes humaines; au lieu que les figures des Dieux Indiens sont entièrement monstrueuses, & l'on n'aperçoit à cet égard aucune conformité entre l'Inde & l'Égypte.

## XXIII.

5.<sup>e</sup> Conformité.  
L'immortalité  
de l'ame & la  
métempsychose.

V. Le rapport est plus marqué dans les dogmes de l'immortalité de l'ame & de la métempsychose, qui sont effectivement communs aux Égyptiens & aux Indiens; mais j'oppose à ce rapport ce que j'ai déjà observé sur les précédens.

## XXIV.

L'immortalité  
de l'ame  
est un dogme  
aussi ancien  
que le monde.

Le dogme de l'immortalité de l'ame est aussi ancien que le monde, & il peut être regardé comme un reste de la première tradition du genre humain; Cicéron, en différens endroits de ses ouvrages, nous le représente (x) comme enseigné par la Nature même, cru de tout le genre humain, & admis dans les temps les plus reculés; & son auteur est si ancien que, selon Plutarque, il est entièrement inconnu: s'il y avoit quelque préférence à donner à cet égard, ce ne seroit point aux Égyptiens qu'elle seroit dûe: « Je fais, dit Pausanias (y), que » les Chaldéens & les Mages des Indes sont les premiers qui » aient dit que les ames des hommes sont immortelles; les Grecs » ont dit la même chose après eux, & sur-tout Platon fils d'Ariston. »

## XXV.

La métempsychose ne paroît point avoir été inventée par les Égyptiens.

La métempsychose, qui suppose l'existence de l'ame après la séparation du corps & son immortalité, sans la croyance de laquelle elle n'auroit jamais été admise, a été inventée par les Philosophes, selon Hiéroclès, dont Photius nous a donné des extraits pour justifier la conduite de la Providence ici bas,

Phor. Bibl.  
cod. CCXIV,  
p. 551.

(x) Cic. Tusc. qu. I, p. 1109.  
*Naturam ipsam de immortalitate  
animorum agere... quod si omnium  
consensus naturæ vox est, &c.*

(y) Pausan. Messen. p. 142.

Ἐγὼ δὲ Χαλδαίους ἐν Ἰνδῶν τῆς Μάγας  
πρώτους οἶδα εἰπόντας ὡς ἀθανάτους  
εἶναι ἀνθρώπων ψυχὰς, καὶ σφίσι καὶ Ἑλλήνων  
ἄλλοι τε ἐπίσθησαν, καὶ ἐκ ἡμῶν Πλάτων  
ὁ Ἀριστωνος.



ou plutôt, comme je le ferai voir dans la suite, pour prévenir les mauvais effets qu'auroit pu produire dans le vulgaire, leur dogme favori de la réfusion de l'ame dans son principe. Les Egyptiens sont-ils les auteurs de ce dogme, ou l'ont-ils reçu des Indiens? c'est une question, dit M. Huet (z), qui demanderoit de longues discussions: Hérodote en attribue l'invention aux Égyptiens, « ils sont les premiers, selon lui (a), qui croyant l'ame immortelle, ont dit que lorsque le corps « qu'elle anime est détruit, elle entre dans celui de quelqu'animal, « & qu'après avoir passé dans les différentes espèces d'animaux « terrestres, aquatiques ou aériens, elle revient dans un corps « humain, enfin que ce circuit de l'ame dure trois mille ans; « cependant, ajoute-t-il, quelques Grecs que je connois, & que « je ne veux point nommer, se sont donnés les uns plus tôt, « les autres plus tard, pour les auteurs de cette opinion ». L'accusation de plagiat, intentée par Hérodote contre quelques Grecs, ne peut tomber que sur Pherecydes & sur Pythagore, qui ont enseigné la métempsychose; mais ces Philosophes ne l'avoient point apprise des Égyptiens, nous pouvons l'affirmer de Pherecydes, que Suidas dit être le premier des Grecs qui ait parlé du passage des ames d'un corps dans un autre; ce Philosophe tenoit ce dogme des Phéniciens, car il n'avoit point eu d'autres maîtres (b) ni d'autres guides dans l'étude de la Philosophie, que quelques livres secrets de cette nation qui lui étoient tombés entre les mains. Pythagore, son disciple, pouvoit l'avoir reçu de lui, ou l'avoir appris des Chaldéens

(z) Huet. Origen. II, Quæst. VI, n.º 20. *An ab Indis verò ad Ægyptios transferit, an ab his ad illos, res est non parvæ disquisitionis.*

(a) Herod. II, p. 154. *Πρῶτον δὲ τὸ λόγον Ἀἰγυπτίῳ εἶσι εἰπόντες, ὡς ἀνθρώπου ψυχὴ ἀθανάτος ὅτι· τὸ σώματος δὲ κατὰ φθίνοντος εἰς ἄλλο ζῶον αἰεὶ γινόμενον ἐσθύνεται· ἐπὶ αὐτὴν δὲ περὶ ἐλθὼν πάντα τὰ χρεατὰ, ἢ τὰ θαλασσία ἢ τὰ πτερὰ, αὐτὴς εἰς ἀνθρώπου σῶμα*

*γινόμενον ἐσθύνειν· πρὶν δὲ μετέλθῃν δὲ αὐτῇ γινέσθαι ἐν τετραχέλοισι ἔπει· τὸ τῷ λόγῳ εἶσι οἱ Ἑλλήνων ἐχρήσαντο οἱ μὲν πρῶτον, οἱ δὲ ὕστερον ὡς ἰδίῳ ἑαυτῶν ἔοντι, ἢ ἢ ἐγὼ εἰδὼς τὰ ὀνόματα ἢ γράφω.*

(b) Suid. voc. Φερεκύδης. *Αὐτὸν δὲ οἱ ἐχρήσαντο κατηγήτιν, ἀλλ' ἑαυτὸν ἀσκήσας κησαμένον τὰ Φοινίκων ἀποκρυφα βιβλία. . . . καὶ πρῶτον τὸν περὶ μετεμψυχώσεως λόγον εἰσηγήσασθαι.*

& des Indiens qui le professoient long-temps avant lui, & chez lesquels il avoit voyagé.

## XXVI.

Elle a été admise  
par presque  
tous les peuples,  
par ceux mêmes  
qui n'ont eu  
aucune liaison  
avec l'Égypte.

On ne doute point que la métempsychose ne fût un des articles de la doctrine, du moins extérieure des Indiens. *Boutta* ou *Fo* l'avoit enseignée à ses disciples mille ans ou environ avant l'Ere vulgaire; & s'il étoit possible de compter sur le suffrage de *Philostate*, on pourroit dire que cette doctrine seroit passée de l'Inde dans l'Égypte: car *Apollonius* ayant demandé à *Jarchas* ce qu'il pensoit de l'ame, ce chef des *Gymnosophistes* de l'Inde, lui répond (*c*), « nous pensons » ce que *Pythagore* vous a appris, & ce que nous avons nous-mêmes enseigné aux Égyptiens ». Si l'on en croit *Apulée*, ce n'étoit point des Égyptiens, mais des Indiens que *Pythagore* avoit appris ce dogme; il étoit en effet généralement reçu dans l'Inde, au lieu qu'en Égypte c'étoit une doctrine particulière à quelques Prêtres ou Philosophes; car pendant que ceux-ci prétendoient que l'ame après la mort venoit animer d'autres corps, d'autres soutenoient qu'elle descendoit dans un lieu souterrain, qui en Égyptien étoit appelé *Amenthes*, d'où elle ne devoit plus sortir; & il y en avoit qui croyoient que les ames alloient après la mort se réunir aux astres, d'où elles étoient descendues sur la terre, ce qui résultoit de la prière usitée pour les morts en Égypte. Ce partage de sentimens n'annonce point un dogme national; il indique plutôt une doctrine étrangère admise par les uns & rejetée par les autres: mais ce qui est certain, c'est que ce dogme faisoit partie de la doctrine des Chaldéens, voisins des Indiens; elle étoit répandue dans tout l'Orient, elle avoit aussi pénétré dans l'Occident, & elle étoit reçue de tous les peuples qui croyoient l'immortalité de l'ame. *Porphyre* nous assure (*d*) que c'étoit un des dogmes de la première secte des Mages de Perse, mais il a peut-être confondu la palingénésie avec la métempsychose.

*Plut. de Isid. & Osir.*

*Porphyr. de abst.*

(*c*) *Philost.* de vit. *Apoll.* III, c. 6. Ἀναλαβὼν ἐν πλείστοις αἰσιν, λέγει ὅτι, εἴτε, πῶς φρονεῖτε; ὥς γὰρ, εἴτε, Πυθαγόρας μὲν ὑμᾶν, ἡμῶς δ' Αἰγυπτίοις παρέδωκεν.

(*d*) *Porphyr.* de *Abst.* IV, p. 399. Διηλυτο δ' ἑσσι εἰς τὴν τελευτὴν καὶ τὸ δόγμα πάντων ἐστὶ τὸ αἰσῶν τὴν μετεμψύχων ἔσθ.



L'empereur Julien (e) l'attribue aux Gètes; S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie (f) le trouve chez les Thraces; les Germains le croyoient, selon Appien; & César nous apprend que les Druides l'enseignoient dans les Gaules (g), c'est même à cette persuasion qu'il attribue la bravoure avec laquelle les Gaulois combattoient dans les occasions les plus périlleuses. Les Juifs même qui pendant leur captivité avoient entendu prêcher ce dogme à Babylone & dans les autres cantons où ils avoient été dispersés, l'avoient adopté avec quelque modification. Les Pharisiens, l'une des sectes qui s'élevèrent après leur retour, & qui croyoient l'immortalité de l'âme, pensoient (h) que celles des gens de bien pouvoient passer d'un corps humain dans un autre; & c'est à cette croyance devenue commune parmi le peuple, qu'il faut attribuer la réponse que les disciples firent à J. C. lorsqu'il leur demanda ce qu'on pensoit de lui, ou du fils de l'Homme; « les uns répondirent-ils (i), disent que c'est Jean-Baptiste, les autres Élie, les autres Jérémie, ou quelque un des Prophètes ». Cette doctrine pénétra même dans le christianisme où elle fut admise par plusieurs des sectes qui le divisèrent presque dès son commencement (k). La métempsychose crue par tous les peuples de l'Orient, reçue de ceux même qui n'ont jamais été soupçonnés d'une origine Égyptienne, ne fournit donc point une preuve d'Égyptianisme dans l'Inde.

Appian. in  
Celtis.

(e) Julian. in Cæsar. p. 75.  
Καὶ γὰρ τὸ Γετῶν ἔθνος ἐξέηλον, οἱ δὲ  
πάντοτε μαρτυροῦνται γενναίᾳ ἔχειν ὑπὸ  
ἀνδρείας μόνον τὸ σώματος, ἀλλὰ ἐκ τῆς  
ἐπιστῆς αὐτῶς ὁ πνευμένης παρ' αὐτοῖς  
Ζαμουξίς. ὃ γὰρ ἀποδίδωκεν, ἀλλὰ με-  
τὰ τὴν ἐκείνου νομίζοντες, ἐπιμαυτέρως ἐαυτῶς  
πιστοῦν, οἱ τοὺς ἀποδιδόμενους ἀπομαυτέρωσι.

(f) Clem. Alexand. Strom. I,  
pag. 303. Ἀλλὰ καὶ οἱ τῶν χαλκίδων  
θεοῦ πνῦς ὄντας αὐτοὺς φανερὰ οἱ  
ἀνθρώποι ἀθανάτιζεν τὴν ψυχὴν.

(g) Cæsar. de bell. Gall. VI,  
In primis hoc persuadere volunt non  
interire animas, sed ab aliis post  
mortem transire ad alios, atque hoc

maximè ad virtutem excitari putant,  
metu mortis neglecto.

(h) Joseph. de Bell. VIII, c. 8,  
n. 14. Ψυχὴν δὲ πάντων μὲν ἀφθάρτην,  
μεταβάλλειν δὲ εἰς ἕτερον σῶμα τὴν τῶν  
ἀγαθῶν μόνων.

(i) Matth. XVI, 14. At illi  
dixerunt: alii Joannem baptistam,  
alii autem Eliam, alii verò Jere-  
miam, aut unum ex Prophetis.

(k) Hieron. in Matth. XXI.  
Elias ergò Joannes dicitur, non  
secundum stultos Philosophos, &  
quosdam hæreticos qui μεταμύχουσι  
introducunt.



XXVII.

6.<sup>e</sup> Confirmée.Le *Phallus* :le *Lingam*

Indien diffère

du *Phallus*

Égyptien.

Porphyr. de  
Syzg. p. 283.

VI. Je viens au *Phallus*, que les auteurs dont j'examine le sentiment, comparent avec le *Lingam* si commun dans l'Inde, & sur lequel ils insistent le plus, pour établir que la religion des Indiens a pris sa source en Égypte. J'observe d'abord que le *Lingam* des anciens Indiens n'avoit point la même forme qu'il a aujourd'hui : ce n'étoit point cette figure obscène qui se voit dans la plupart des Pagodes ou Temples, c'étoit une statue de dix à douze coudées de haut, qui représentoit l'homme & la femme, de manière qu'un côté du visage, un bras, une main, un pied appartenoit à l'homme, & les autres membres à la femme. Sur tout le corps étoient représentés les montagnes, les mers, les fleuves, les animaux & les plantes ; telle étoit la statue que Bardésane étant dans l'Inde vit, selon le rapport de Porphyre, dans un antre profond, & que les Brachmanes lui dirent que Dieu avoit donnée pour modèle à son fils, lorsqu'il lui avoit commandé de créer le monde : elle représentoit le principe actif & le principe passif de la génération de tous les êtres : cette espèce de *Lingam* se trouve encore aujourd'hui dans l'Inde, comme on le voit dans les figures des idoles de ce pays, qui ont été envoyées à M. le marquis de Marigny. Les Égyptiens représentoient aussi dans quelques occasions le *Phallus* par de petites statues. Nous apprenons d'Hérodote (1) que dans une des fêtes de Bacchus, au lieu du *Phallus* ordinaire, ils avoient de petites statues d'une coudée de haut, qui étoient portées par des femmes ; mais ces petites statues qui ne représentoient que le sexe viril, étoient différentes de celles de l'Inde, qui réunissoient les deux sexes. Les Indiens ont réduit cette figure, mais j'ignore dans quel temps ; & dans la réduction qu'ils en ont faite, ils n'ont conservé que ce qui peut désigner les deux principes. Cette figure réduite, à laquelle ils ont donné le nom de *Pulleiar* ou de *Lingam*, diffère encore de celle des Égyptiens. Ceux-ci n'avoient que le *Phallus* qui se portoit dans les processions d'Osiris ou Bacchus, au lieu que

(1) Herodot. II, p. 122. Ἀντὶ δὲ φαλλῶν, ἀλλὰ ὅτε ἐξυψηλὰ ὄντων περὶ αἰσθημάτων νευράματα, τὰ δὲ μεταφορῶσι καὶ χόμης νέον τὸ αἰσθητόν. Les

les Indiens, y joignoient le *Mullos*, que Varron nous apprend se trouver (m) dans tous les Temples consacrés à la déesse *Libera* qu'on appelloit aussi *Vénus*.

J'ajoute que l'Égypte n'étoit point le seul pays où le *Phallus* fût consacré. Plusieurs autres peuples, comme nous le tenons de Diodore de Sicile (n), l'employoient dans les mystères qu'ils célébroient en l'honneur de leurs Dieux, & ils le regardoient comme le principe de la génération de tous les animaux. Chez les Grecs, il étoit un des attributs particuliers de Mercure, & nous sommes avertis par Hérodote (o) que ce n'étoit point des Égyptiens qu'ils avoient reçu cette figure. « Les Athéniens, dit-il, l'avoient prise des Pélasges, & l'avoient communiquée aux autres peuples de la Grèce. » Ces Pélasges étoient les premiers habitans de la Grèce, où ils demeuroient avant l'arrivée des colonies Égyptiennes; & l'expression absolue dont se sert Hérodote, exclut l'origine Égyptienne, même médiate. On ne trouve point en effet chez les Égyptiens de figures de Mercure, telles qu'il nous les décrit. Le *Phallus* étoit, selon le géographe Ptolémée (p) consacré chez les Assyriens & chez les Perses.

Il étoit en usage dans les cérémonies ou les mystères d'Adonis, qui étoit une des Divinités adorées par les Assyriens & par les Phéniciens. Ptolémée parlant des Orientaux qui étoient sous le triangle septentrional, qui comprend l'Assyrie & la Phénicie, dit que les habitans de ce pays adoroient *Vénus* & *Mars*, & qu'ils nommoient ce dernier *Adonis*. Les Perséens, dit aussi

XXVIII.

Le *Phallus*  
consacré  
par d'autres  
que par  
les Égyptiens.

XXIX.

Il étoit en usage  
dans  
les mystères  
d'Adonis.

Ptol. Geogr. I.

(m) Ap. Aug. de Civit. VI, c. 9. *Liberum à liberamento appellari voluit, quod mares in coeundo, per ejus beneficium, emissis feminibus, liberantur: hoc idem de feminis agere liberant, quam etiam Venerem putant, quod & ipsam perhibeant semina emittere, & ob hoc Libero eandem virilem corporis partem in templo poni, femineam Liberæ.*

(n) Diodor. I, p. 55. Καθόλη δὲ πᾶσι αἰδοῖον ἐκ Ἀἰγυπτίου μόνον, ἀλλὰ καὶ ἡσίων ἐκ ὁμήγεος κατασκευάσαι καὶ

πᾶσι πελάταις, ὡς ἀπὸ τῆς τῆς ζώων γεννησιώος.

(o) Herod. II, p. 123. Τὸ δὲ Ἑρμῆα καὶ ἀγάλματα, ὅρθα ἔχειν καὶ αἰδοῖα ποιεῖντες Ἕλληνες, ἐκ ἀπ' Αἰγυπτίου μεταθήκασιν, ἀλλ' ἀπὸ Πελασγῶν πορφοῖοι μὲν Ἕλληνων ἀπάντων Ἀθηναῖοι ὡς ἐλασσόντες, περὶ δὲ τῶν ἄλλων.

(p) Ptolem. Geogr. I. Καθηρῶνται δὲ παρ' αὐτοῖς καὶ γεννητικὰ μέρη διὰ τὴν τ' ἀστρομενέων ἀστέρον σχηματισμὸν ὄντα ἀστρομενέων φύσει.

*Hefych. voc.*  
*A' εωέας.*

Héfychiüs, appeloient cet Adonis *Abobas*: ces Perséens étoient les habitans d'une ville appelée *Perfa*, qu'Étienne de Byzance (*q*) place sur le bord ou dans le voisinage de l'Euphrate.

XXX.  
Adonis étoit  
un mortel, roi  
d'Assyrie.

Cet Adonis qui a donné occasion au culte du *Phallus*, étoit un mortel à qui sa qualité de roi d'Assyrie a fait donner ce nom, qui, dans la langue du pays & dans celle des Phéniciens signifioit *Seigneur* ou *Maître*; ses sujets lui déférèrent dans la suite les honneurs de la Divinité. Les Lacédémoniens qui adoptèrent son culte, le nommèrent dans leur langue *Kîeis* ou *Kûeis*, nom dérivé du grec ordinaire *Kueios*, qui a la même signification qu'*Adon*, en Phénicien. Il a été appelé par d'autres, Mars, Osiris, Bacchus, Thammuz.

*Hefych. voc.*  
*A' δαυις.*

XXXI.  
De qui  
il étoit fils.

<sup>a</sup> *Apollod. III,*

<sup>c. 13.</sup>

<sup>b</sup> *Hygin. fab.*

<sup>248.</sup>

<sup>c</sup> *Bion. Idyll. I.*

<sup>d</sup> *Ovid. Me-*

*ram. X.*

<sup>e</sup> *Apollod. III,*

<sup>c. 13.</sup>

<sup>f</sup> *Anton. Liber,*

*Metam. c. 33.*

<sup>g</sup> *Apollod. III,*

<sup>c. 13.</sup>

<sup>h</sup> *Anton. Liber,*

*Metam. c. 33.*

Apollodore <sup>a</sup>, Hygin <sup>b</sup>, Bion <sup>c</sup> & Ovide <sup>d</sup> le font fils de Cinyras. Panyasis dans Apollodore <sup>e</sup> & Antoninus Liberalis <sup>f</sup> lui donnent pour père Thoas ou Theias. Ce Theias, suivant ce dernier auteur, étoit fils de Bélus; selon Hésiode <sup>g</sup>, Adonis étoit né de Phoenix & d'Alphésibée; mais ces différens sentimens se réunissent à nous faire regarder Adonis comme un Assyrien ou un Phénicien, car suivant ces mêmes auteurs, Cinyras étoit un roi d'Assyrie, & Bélus est connu dans les auteurs profanes pour le premier qui ait régné dans cette partie de l'Orient. Sa domination a dû s'étendre jusque dans la Phénicie, puisqu'Antoninus Liberalis <sup>h</sup> fait naître Smyrna sa fille, nommée par d'autres Myrrha, sur le mont Liban. Adonis lui-même régna dans ce canton, & donna son nom à une rivière (*r*) qui couloit dans le voisinage de cette montagne. Il est vrai que Suidas (*s*) dit que Theias qu'il suppose père de Cinyras, étoit roi de Chypre; mais ce Prince régnoit en même-temps en Assyrie, puisque son fils passa de ce pays dans l'île de Chypre (*t*) où il bâtit la ville de Paphos.

XXXII.  
Sa femme étoit  
Syrienne.

La femme de cet Adonis étoit une Syrienne, c'est-à-dire,

(*q*) Steph. voc. Πέρσα. Πόλις  
παρὰ τῇ Εὐφράτῃ ἔστι Σαμωσιτίτις· τὸ  
ἐθνικὸν Περσῶος.

(*r*) Plin. Hist. Nat. v, c. 20.  
At in ora etiamnum subjuncta Li-  
bano .... Palæbiblos, flumen Adonis.

(*s*) Suid. voc. Κινύρας Θείαντις  
πῶς βασιλέως Κύπρου.

(*t*) Apollod. III, c. 13, n.° 3.  
Κινύρας ὅπως ἐν Κύπρῳ ἀναγενόμενος  
οὐδὲ λαὸς ἐκποιτῆ Πάφον.



du même pays que lui; car le nom de Syrien n'étoit pas aussi restreint qu'il l'a été depuis. Hérodote nous avertit (u) que ceux que les Grecs nommoient Syriens, étoient appelés Assyriens par les Barbares. Cicéron qui compte plusieurs Vénus, dit (x) que la quatrième étoit de Syrie, qu'elle se nommoit *Astarté*, qu'elle étoit née à Tyr, & qu'elle avoit épousé Adonis: la désignation de son pays & du lieu de sa naissance, marque que Cicéron l'a regardée comme une mortelle; elle est aussi regardée comme telle par le poète Bion, dans l'idille qu'il a intitulée *l'épithaphe d'Adonis*, où il représente Vénus pleurant son mari (y), priant Proserpine de le bien recevoir (z), & se donnant elle-même le titre de veuve (a). Théocrite la nomme *immortelle*; mais il lui échappe deux fois d'appeler Adonis son mari. Vénus adressant la parole au sanglier, lui reproche d'avoir blessé son mari (b), le sanglier lui répond, en jurant par elle & par son mari (c), que son dessein n'étoit point de lui faire aucun mal, mais que la blancheur & la beauté de sa cuisse qu'il avoit vue à nu, lui avoit fait naître le desir de la baiser. Ce fut en effet dans cette partie qu'Adonis fut blessé; étant à la chasse (d), il tira un sanglier que ses chiens avoient fait sortir de son fort, l'animal blessé revint sur lui & le blessa lui-même.

Les Poètes disent qu'Adonis mourut de sa blessure; mais

XXXIII.  
Adonis  
blessé recouvre  
la santé.

(u) Herod. VII, p. 463. Οὗτοι δὲ ἵπποι μὲν Ἕλληνων ἐκκαλέοντο Σύριοι, ἵπποι δὲ τῶν βαρβάρων Ἀσσυριοὶ καλεῖσθαι.

S. Hieron. in cap. 20. Isai. Quos veteres Assyrios, nunc vocamus Syrios.

(x) Cicér. de Nat. Deor. III, Est Venus quarta Syria, Tyro concepta quæ Astarthe vocatur, quam Adonidi nupsisse tradunt.

(y) Bion, Idyll. I, vers. 25. Ἀστυρίων βοῶνσα πόνιν, ἐπεὶ παῖδά καλεῖσθαι.

(z) Id. ibid. vers. 55. Ἀστυρίων Περσεφόνα τὴν ἐμὴν πόσιν.

(a) Id. ibid. vers. 60. Κῆρην δ' αὖ Κυθήρεια.

(b) Theocr. Idyll. xxx, v. 19. Σὺ μὲν τ' ἀνδρὶ ἔπυσας.

(c) Id. ibid. v. 21. Ὁ μνημὶ σοὶ Κυθήρην αὐτίκ' σε τ' ἀνδρα.

(d) Ovid. Metam. x, v. 710.

Fortè suam lachris, vestigia certa secuti  
Excivere canes, sylvisque exire parantem  
Fixerat obliquo juvenis Cinyreius arcu,

.....

Trux aper insequitur, totosque sub inguine  
dentes

Abdidit, & subula moribundum stravit arenâ,

il y a lieu de croire qu'il fut long-temps malade, & qu'enfin il fut guéri: c'est ce qu'ils nous laissent entrevoir à travers leurs fables; car ils ajoutent (e) que les heures ramenèrent Adonis de l'Achéron, après qu'il y eut demeuré douze mois, & qu'il est le seul des demi Dieux qui ait le privilège d'aller & de venir de l'Achéron ici, & d'ici à l'Achéron. On aperçoit dans cette fable l'expression orientale, suivant laquelle on disoit que ceux qui avoient été guéris d'une grande maladie, ou qui avoient été sauvés d'un grand péril, avoient été retirés du tombeau. L'Écriture Sainte, & sur-tout le livre des Pseaumes fournissent quantité d'exemples de cette manière de parler; ceux qui sont accablés de misères y sont représentés comme plongés (f) dans les ténèbres & dans l'ombre de la mort; & lorsqu'ils en sont délivrés ou qu'ils sont guéris de quelque maladie grave, ils sont dits être arrachés à la mort, sortir du tombeau & ressusciter. Les cérémonies qui se pratiquoient à la fête d'Adonis, & qui étoient une représentation symbolique de ce qui lui étoit arrivé, fournissent une nouvelle preuve qu'il n'étoit point mort de sa blessure, car après l'avoir pleuré comme mort, on se réjouissoit comme l'ayant retrouvé.

XXXIV.  
Il consacre  
une figure  
en mémoire  
de sa guérison.

Adonis guéri de sa blessure, consacra une figure qui représentoit la partie que le sanglier lui avoit endommagée; c'étoit chez les Anciens la coutume de conserver la mémoire des évènements par des monumens encore plus que par des écrits. Les Philistins guéris des hémorroïdes (g) dont ils avoient été

(e) Theocr. Idyll. xv, v. 102.

Θιον τι τ' Αδωνιν απ' αιναν Αχέροντος  
Μηνι δωδεκάτω μαλακήποδες αχρον  
Ωρει

Vers. 136. Ερπεις ω φίλ' Αδωνι, και ενταδε καις  
Αχέροντα,

Vers. 144. Ημίδιον, ως φανη, μονώτατος.

Και νυν λώδες Αδωνι, ε' οκκ' αφικη,  
φίλος ηξείς

(f) Psalms. CVI, 10. Sedentes  
in tenebris et umbrâ mortis.

Psalms. xv, 10. Quoniam non  
derelinques animam meam in inferno.

Psalms. xl, 11. Tu autem, Do-  
mine, miserere mei et resuscita me.

Psalms. ix, 15. Qui exaltas  
me de portis mortis.

Psalms. xiv, 8. Eripuit animam  
meam de morte.

Psalms. xxiv, 4. Domine, eduxisti  
ab inferno animam meam.

(g) 1. Reg. vi, 5. Juxta nu-  
merum provinciarum Philistinorum,  
quinque anos aureos fecerunt.

affligés pendant le séjour que l'arche avoit fait chez eux, firent faire des anus d'or qu'ils envoyèrent avec cette arche. Les Athéniens n'ayant point reçu avec le respect convenable les mystères de Bacchus, lorsqu'ils leur furent apportés de la Boeotie, furent frappés d'ulcères secrets; ne trouvant aucun remède qui les soulageât, ils consultèrent l'oracle, qui leur répondit qu'ils ne seroient guéris qu'en consacrant à Bacchus des figures de leurs parties malades. Les temples d'Esculape étoient remplis de figures de différens membres, que la reconnaissance avoit fait offrir par ceux qui avoient été guéris de quelque maladie.

*Schol. Aristoph.  
in Acarn. act.  
11, scen. 1.*

On donna le nom de *Phallus* à la figure consacrée par Adonis; M. le Clerc prétend que ce nom est Phénicien. En effet פלוא, *Phalou*, dans cette langue signifie une chose secrète & cachée, & vient du verbe פלח, *Phala*, qui dans la conjugaison Niphal, veut dire, être admirable & être tenu secret. Ces deux significations conviennent à cette figure, la première à cause de l'usage qu'on en faisoit dans le culte religieux, & la seconde à raison de ce qu'exigeoit la pudeur. La superstition a depuis converti cette figure en une Divinité appelée *Priape*, qui selon les anciens Mythologues, au rapport de Diodore de Sicile (*h*), n'étoit autre chose que le *Phallus*, & que ceux qui sont venus depuis ont dit être fils de Vénus & de Bacchus (*i*), ou de Vénus & d'Adonis. Le *Phallus* se faisoit le plus communément de bois de figuier, mais on y employoit aussi quelquefois du bois de saule, ce qui vraisemblablement a donné lieu à l'épithète d'Ἰταῖος donnée à Adonis selon Hésychius.

XXXV.  
Cette figure  
est nom-  
mée *Phallus*,  
pourquoi.

*Tzerz. in Ly-  
coph. p. 154,  
edit. Steph.*

*Hesych. Ἰταῖος  
Ἀδωνίς.*

L'origine du *Phallus* n'est donc point Égyptienne, mais Assyrienne, & c'est de l'Assyrie ou de la Chaldée, qui en faisoit partie, qu'il a été porté en Égypte. Osiris lui-même, ou Dionysus ou Bacchus, car ces différens noms désignent

XXXVI.  
Osiris paroît  
être le même  
qu'Adonis.

(*h*) Diod. IV, p. 149. Τινὲς ἢ φασὶ τὸ αἰδοῖον ἢ ἀνδρῶπων τὸς παλαιός, μὴ μὲν δὲς βαλόμενος ὀνομάζειν Περσέων ὡς σαγερῶσιν.

(*i*) Id. ibid. Μυθολογοῦσιν ἔν οι παλαιὸι ὅτι Περσέων υἱὸν εἶναι Διονύσου καὶ Ἀφροδίτης.



la même personne, ne différoit point d'Adonis. Un ancien auteur copié par Suidas (*k*), nous apprend que ces deux noms étoient donnés au même Dieu prétendu : car il dit qu'il y avoit à Alexandrie une statue de l'éternité, dans laquelle résidoit le Dieu que les Alexandrins adoroient comme étant tout ensemble Adonis & Osiris. Le célèbre Selden dit (*l*) qu'il est reconnu de tous, qu'Osiris & Adonis sont la même personne. Martianus Capella donne à Osiris le nom d'Adonis, & le poëte Aufone prétend (*m*) qu'il est le même que le Bacchus des Grecs & l'Adonis des Arabes; & nous lisons dans Étienne de Byzance que les Phéniciens & les habitans de l'île de Chypre prétendoient qu'Osiris étoit le même qu'Adonis, & qu'ils se l'approprioient comme étant de leur pays.

Les cérémonies avec lesquelles on célébroit la fête d'Osiris en Égypte, entièrement semblables à celles qui se pratiquoient à la fête d'Adonis en Assyrie & en Phénicie, confirment cette identité. Le *Phallus* étoit consacré à Osiris comme à Adonis; Diodore de Sicile dit (*n*) qu'on avoit un grand respect pour cette figure dans les mystères d'Osiris ou Bacchus; il ajoute que ce fut Isis qui le consacra après la mort d'Osiris; mais c'est une erreur détruite par les cérémonies même de la fête d'Osiris. Cette fête étoit comme celle d'Adonis, composée de trois parties, de la perte ou de la disparition, *σπόλεις*, *ἀφάνισμος*, de la recherche, *ζήσεις*, & de l'invention, *εὔσεις*. Ces parties étoient symboliques & représentoient ce qui étoit arrivé à Osiris ou Adonis; dans la première on exprimoit la douleur qu'avoit causée sa blessure

(*k*) Suid. voc. Ἡρώσιος. Ἀγάλμα τῷ αἰῶνος ὑπὸ τῷ θεῷ κατεχόμενον, ὃν Ἀλεξανδρεῖς ἐπίμυσαν ὅτι οὐκ ὄντα καὶ Ἀδωνιν οὐκ.

(*l*) Selden. de Diis Syr. Syn- tagm. II. Eundem enim Osiridem & Adonim intelligunt omnes.

(*m*) Aufon. Epigr. XXI. X. Ogygia me Bacchum vocat, Osirim Aegyptus putat, Arabica gens Adoneum.

Steph. voc. Ἀμαθ, Ἀμαθῆς πόλις

Κύπρον ἀρχαιοτάτη, ὃν ἡ Ἀδωνίς. Ὅτι οὐκ ἐπὶ μᾶλλον, ὃν Ἀλεξανδρεῖς ὄντα Κύπριοι & φοινίκας ἰδιοποιῶνται.

(*n*) Diod. I, p. 13. Ταῖς μὲν ἐν ἀνερθεύοντι τῷ Ὀσίειδος μὲν παρὰ τὴν ἀξίαν θῆναι φασὶ τὸ εἰρημένον πρόπον. τὸ δ' αἰδῖον ὑπὸ μὲν Τυφῶνος εἰς ποταμὸν ῥιφθῆναι λέγουσι, ὅθεν τὸ μηδὲνα τῷ σωτηριῶντι αὐτὸ λαβεῖν βεβλήθῆναι. ὑπὸ δ' ὁ Γοιδὸς ἐδὲν ἤπῳ τῷ ἄλλαν ἀξίαν θῆναι μὲν ἰσοδῶν.

ou la maladie si dangereuse qu'on avoit désespéré de le conserver; la seconde représentoit les inquiétudes & les alarmes durant le cours de cette maladie, & la dernière marquoit la joie qu'avoient fait naître sa guérison & sa convalescence: s'il fût mort de la blessure, ces réjouissances eussent été déplacées, & cette troisième partie de la fête n'auroit pu avoir lieu. Après l'avoir pleuré comme mort, on se réjouissoit parce qu'il avoit été rendu à la vie; c'est ce que dit S.<sup>r</sup> Jérôme (o) en parlant de la fête de Thammuz, Thamuz ou Taumuz, qu'il prétend être le même qu'Adonis, & qui n'est point distingué d'Osiris. Dans l'une & dans l'autre fête, les femmes avoient la principale part aux cérémonies, parce qu'Atarhé ou Isis, femme d'Adonis ou Osiris, avoit témoigné plus de sensibilité à la maladie & à la guérison de son mari. Dans la Phénicie & dans l'Assyrie, les femmes se livroient à la douleur (p) dans les premiers jours de cette fête, & dans les derniers elles se laissoient aller à tous les transports de la joie: la même chose se pratiquoit en Égypte, les femmes qui avoient pleuré la perte d'Osiris, terminoient sa fête par une procession dans laquelle elles portoient les petites statues dont j'ai parlé; & précédées d'instrumens de musique, elles chantoient & dansoient en l'honneur d'Osiris. Hérodote (q) ne veut point dire la raison de la forme de ces statues, ni du mouvement que ces femmes leur donnoient, parce que c'étoit un secret des mystères; mais quelle qu'ait été cette raison communiquée aux initiés, il est sensible que cet usage ne fut établi que pour signifier qu'Osiris ou Adonis avoit été guéri de la plaie qui lui avoit été faite: les Prêtres purent dans la suite substituer à ce motif quelqu'autre raison mystique,

(o) S. Hieronym. in Ezech. Comm. III. *Plangitur à mulieribus quasi mortuus, & postea reviviscens canitur atque laudatur.*

(p) Ezech. VIII, 15. *Et introduxit me ad ostium portæ domus Domini, quæ est ad aquilonem, & ecce sedebant ibi mulieres plangentes.*

(q) Herod. II, p. 122. Ἀντὶ τῶν φανῶν... πηχάα ἀγαλματα νευρόσασα τὰ θεοφορέσιν καὶ κώμας καὶ χινῶμας, νεύον τὸ ἀιδεῖον, ὃ πολλὰ πῶ ἐλασσον ἔον ἢ ἄλλῃ σωματός. πρὸς ἡχεται ὁ αὐλός, αἱ δὲ ἐπονται αἰδέσσαι τὸν Διόνυσον· διὸ καὶ μᾶλλον τε ἔχει τὸ ἀιδεῖον ὅτι κινεῖται μένον τὸ σωματός, ὅτι λόγος θεοῦ αὐτὸν ἱερὸς λεγόμενος.

comme il est arrivé dans toutes les religions, où des allégories ont fait perdre la trace des institutions les plus simples & les plus littérales. Enfin cette fête commune à l'Égypte & à la Phénicie, se célébroit dans le même temps dans l'un & dans l'autre pays; les Égyptiens mettoient une lettre (r) dans un vaisseau de jonc qu'ils jetoient à la mer, par où il se rendoit de lui-même, disoit-on, à Biblos en Phénicie, pendant qu'on y pleuroit la mort d'Adonis; d'abord qu'il y étoit arrivé, on se réjouissoit pour célébrer la mémoire de sa convalescence. Tous ces faits réunis ne permettent point de distinguer Osiris d'Adonis; le poète Théocrite ne les a point distingués, puisqu'il représente la fête d'Adonis en Égypte (s); cette fête décrite par ce Poète, est la même que celle d'Osiris; il fait conduire Adonis à la mer comme les Égyptiens avoient coutume d'y conduire leur Osiris lorsqu'ils l'avoient retrouvé, on confondoit donc alors Osiris avec l'Adonis Phénicien; c'étoit même une tradition en Phénicie (t), que l'Osiris adoré en Égypte avoit été inhumé à Biblos; il y avoit aussi des Indiens qui croyoient (u) que Dionysos ou Bacchus, qui de l'aveu des Égyptiens & des Grecs n'est point distingué d'Osiris, étoit Assyrien.

XXXVII.  
Le culte  
d'Adonis adopté  
sous le nom  
d'Osiris par les  
Égyptiens.

Les Égyptiens qui étoient eux-mêmes une colonie d'Assyriens & de Phéniciens, se seront approprié cet Adonis auquel ils auront donné dans le langage vulgaire le nom d'Osiris; car son véritable nom n'étoit connu que de ceux qui avoient été initiés à ses mystères (x); & ils auront continué de lui

(r) Procop. in Esai, xxviii.  
Κέραμον λαβόντες ἐνέβαλον ὀπισθὲν  
πρὸς τὰς ἐν Βύβλω γυναικας ὡς ὅτε  
θάντος Ἀδωνιδος, εἶτα σπερμαίναντες ἐνέ-  
βαλον τῇ θαλάσῃ τελευτᾶς πῆλαι ἐπ' αὐτῶν  
ποιμνάζμενοι, ἔ. ὡς οἱ πῆμνοντες ἔλεγον  
αὐτομάτως εἰς Βύβλον ἀποκομίζετο ἔ. πρὸς  
θῆνη τὰς οὐκ ἐν γυναιξὶν ἀπεργαζέτο.

Lucian. de Dea Syr.

(s) Theocr. Idyll. xv.  
Ἀὖθις δ' ἀμμὴς νιν ἀμὰ δρόσῳ ἀδρόα ἐξω  
Οἰσεύμες ποτὶ κύμα' ἐπ' αἰὸν πλύνοντα,  
Δύσασσι ἢ κόμαν ἔδῃ σπυρεὶ κόλπον  
ἀνείσται

Σπῆδεσι φαινόμεναις, λινυρεῖς ἀρξώμεθα  
αἰοῖδας.

(t) Lucian. de Dea Syr. Εἰσὶ δ'  
ἐνιοὶ Βυβλίαν, οἱ λέγουσι πᾶσαι σπῆ-  
τεταρταὶ τ' ὅσπερ Αἰγυπλίαν,

(u) Philostr. vit. Apoll. II.  
c. 4. Ἰνδῶν δ' οἱ ποιεῖ Κανκασὶν καὶ  
Καφίνα ποταμὸν ἐπιπλύνει αὐτὴν Ἀσσι-  
ρίων φασι ελθεῖν.

(x) Plut. de Isid. & Osir.  
p. 401. Ὡς δ' ὅσπερ οἱ πρὶν ἱερὰν  
μεταλαβόντες ἴσασιν.

rendre



tendre dans leur nouvelle habitation le culte auquel ils avoient été habitués dans leur première demeure; ou, ce qui me paroît plus vraisemblable, ce culte aura été porté en Égypte par les Phéniciens, qui régnèrent dans ce pays sous le nom de Pasteurs. Ma conjecture est fondée sur ce que Plutarque nous apprend (y) que le premier des cinq jours qui furent ajoutés à l'année lors de la réformation du calendrier Égyptien, porta le nom d'Osiris, & qu'il fut regardé comme celui de sa naissance: or la naissance des Dieux, selon le langage des anciens, signifie ordinairement l'établissement de leur culte. Avant cette addition faite à l'année Égyptienne, il n'y avoit donc point encore de jour consacré à la naissance ou au culte d'Osiris; & ce fut Assis ou Aseth le sixième Roi Pasteur, selon Manéthon, qui lui en consacra un; car ce fut ce Prince qui reforma le calendrier Égyptien, & qui le premier ordonna (z) qu'à l'année, qui jusqu'à son règne n'avoit été composée que de trois cents soixante jours, on en ajouteroit cinq, de sorte que depuis ce Prince, l'année Égyptienne a toujours été composée de trois cents soixante-cinq jours; cette conjecture est confirmée par ce qu'ajoute le Syncelle (a), que ce fut sous le règne de ce Prince que le veau apothéosé, c'est-à-dire, fait le symbole d'Osiris, fut appelé *Apis*. L'ordre qui fut donné par Assis de célébrer la fête d'Osiris, paroît assez clairement marqué dans Plutarque, qui, après avoir dit (b) qu'Osiris étoit né le premier jour des épagomènes, ajoute que ce même jour on entendit une voix qui annonçoit que le Seigneur de toutes choses paroïssoit dans le monde & qu'un certain Panylès

*Ap. Josephi  
cont. Apion. I  
p. 445.*

(y) Plut. ibid. λέγεται . . . πῆς  
Γέας κρύφα τῷ Κρόνῳ συγγενομένης  
αἰετομένην ἐπαρτάσθαι τῷ ἥλιον αὐτῇ  
μῆτι μὴν μῆτι ἐκινῶν τεκεῖν ἐρώντα ὃ  
τῷ Εὐμῆνι δὲ θεῷ σινελεῖν εἶτα παῖδας  
πέντε πάλῳ σελήνῳ καὶ ἀφελόντα τῷ  
φώτων ἑκάστῳ τὸ ἐσθρομικὸν ἐκ πάντων  
ἡμέρας πέντε σινελεῖν, καὶ τῷ ἑξήκοντα καὶ  
πεντακοσίῳ ἐπάγαν, ὡς ναὶ ἐπαγομένης  
Αἰγυπῆσι χαλῶσι, ἐκ τῷ θεῷ γενεβλῆς.  
ἀγνοῖ τῇ μὲν περὶ τῷ Ὄσειν γενέσθαι.

(z) Sync. p. 123. Οὗτος περ  
σέθηκε τῷ ἐνιαυτῷ τὰς Εἰς ἐπαγομένας.  
ὅτι αὐτῷ, ὡς φασιν, ἐξημαρίσεν τὰς  
ἡμερῶν ὁ Αἰγυπτιακός, τὰς μόνων ἡμερῶν  
περὶ τὰς μετρημένους.

(a) Id. ibid. Ἐπὶ αὐτῷ ὁ μέγας  
θεοποιηθεὶς Ἀπὶς ἐκλήθη.

(b) Plut. de Isid. & Osirid.  
pag. 395. Καὶ φωνὴν αὐτῷ παχέην  
σινελεῖν ὡς ἀπάντων κύριος εἰς φῶς  
φύσθαι.

qui alloit puiser de l'eau à la fontaine de Jupiter, entendit une autre voix qui lui commandoit de crier que le grand Roi bienfaicteur étoit né. Je résume tout ce que je viens de dire, & il en résulte que le *Phallus* ne peut être mis au nombre des preuves de l'Égyptianisme dans l'Inde; le *Lingam* ou le *Pulleiar* Indien auquel on l'assimile, est différent du *Phallus* honoré en Égypte; ce *Phallus* étoit commun à d'autres peuples qu'aux Égyptiens; il avoit été consacré en Assyrie en mémoire de la guérison d'Adonis, roi de ce pays, dont les Égyptiens ont peut-être fait leur Osiris; & son culte adopté par les Phéniciens, n'a été porté en Égypte que longtemps après la mort d'Adonis ou du prétendu Osiris.

## XXXVIII.

7.<sup>e</sup> Conformité.  
L'honneur  
rendu aux  
vaches :  
il n'est point  
prouvé que ce  
culte soit ancien  
dans l'Inde.

VII. L'honneur rendu aux vaches est un autre rapport observé entre l'Inde & l'Égypte; mais les Anciens qui nous ont parlé des Indiens, ne nous ont point dit que ces peuples rendissent aucun culte à cet animal; si ce culte, aujourd'hui si fameux dans l'Inde, avoit une origine Égyptienne, on devroit aussi trouver dans le même pays le culte des autres animaux adorés communément en Égypte, comme les bœliers, les chiens, les chats, l'ibis, l'épervier, l'aigle, le bouc, &c. Entre tant d'animaux auxquels les Égyptiens rendoient un culte particulier, les Indiens, si leur religion étoit venue d'Égypte, se feroient-ils attachés à ne rendre des honneurs qu'à la vache, à l'exclusion de toutes les autres espèces d'animaux que leurs maîtres auroient divinisés? je fais que l'on peut répondre d'après Hérodote (c) que tous les Égyptiens n'adorent pas les mêmes Dieux, & que n'y ayant que le culte d'Osiris & d'Isis dans lequel toute la nation fût réunie, ceux qui passèrent dans l'Inde n'y portèrent que ces deux Divinités, dont l'une étoit représentée par le symbole du bœuf, & l'autre par celui de la vache: mais il restera toujours ce problème, dont la solution ne sera pas facile; les bœufs & les vaches étant sacrés en Égypte, où les mâles étoient consacrés à Osiris, & les

(c) Herod. II, p. 119. Θεός γὰρ δι' ἣ τῆς αὐτῆς ἀπάντες ὁμοίως Διγυῖλοι σέβονται, πλὴν Ἰσίδος τε καὶ

Ὀσίριος, ᾧ δὲ Διόνυσον ἡ λέγουσιν τῆς ὁμοίως ἀπάντες σέβονται.

semelles à Isis, comment est-il arrivé que les Indiens aient entièrement négligé le bœuf, pour ne rendre des honneurs qu'à la vache ?

On peut sans être obligé de recourir à l'Égypte, rendre raison de la pratique des Indiens à l'égard des vaches ; le même motif qui détermina les anciens Égyptiens à rendre un culte à certains animaux, a porté d'autres peuples à regarder les vaches comme sacrées, préférablement à toute autre espèce d'animaux. Cicéron (*d*) veut que l'utilité qu'on retire de certains animaux soit la raison qui leur a fait rendre un culte par les Égyptiens & par les autres peuples barbares. Plutarque dit de même (*e*) que ce sont les avantages que procurent à l'homme certains animaux, tels que le bœuf & les bêtes à laine qui ont occasionné les honneurs qui leur ont été rendus. Les habitans de l'île de Lemnos en avoient déferés à l'allouette hupée, parce qu'elle détruit les sauterelles, & les Thessaliens avoient défendu sous la peine de l'exil, de tuer des cicognes, parce que ces oiseaux les avoient délivrés d'une quantité de serpens qui avoient paru chez eux. Les Égyptiens eux-mêmes interrogés sur le culte qu'ils rendoient à la vache, alléguoient pour raison l'utilité qu'ils en retiroient. « La vache, disoient-ils (*f*), a porté le bœuf qui laboure la terre, & en rend ainsi la culture plus facile : » les Phéniciens avoient été déterminés par le même motif à regarder la vache comme sacrée, & à s'abstenir de manger de sa chair. « Un Phénicien, dit Porphyre (*g*), se rassasieroit plutôt de chair humaine, qu'il ne goûteroit tant «

XXXIX.  
Raison du culte  
rendu  
aux vaches.

(*d*) Cicer. de Nat. Deor. *Ipsi*, qui irridentur *Ægyptii*, nullam belluam, nisi ob aliquam utilitatem, quam ex eis caperent, consecravimus . . . . . concludunt belluas à Barbaris propter beneficium consecratas.

(*e*) Plut. de Isid. & Osirid. p. 678. Βῶν μὲν ἔν καὶ ποσειδάων καὶ ἰχθυόνοισι δῆλον ὅτι χρήσιμα ἔνεκα καὶ ὠφελείας ἐπέμισαν, ὡς Δέμιοι κορύδαυς παρὰ τῶν ἀπὸ ἐλαφίων ἀνελκόμεναι ὡς καὶ κύνες. Θεσσαλοὶ δὲ πελαργός, ὅτι

πολλὰς ὄρεσι τῆ γῆς ἀναδιδόσκειν ὀφθαλμὸν ἐξώλεσαν.

(*f*) Diod. I, p. 54. Τεῖνεν δὲ αἰτίαν φέρουσι τῆ ἀμφοτερομήτους τῶ ζώων τὴν χρείαν ἣν ἔχουσιν αὐτῶν ποσειδάωντος ποσειδῶντος ὠφελείαν τῆ βίῃ, & τῶ ἀνθρώπων. τὴν μὲν γὰρ θηλείαν εἰς ἐργάτας ἱκτείν, & τὴν ἐλαφρὴν τῆ γῆς ἀρῶν.

(*g*) Porphy. de Abst. II, p. 138. Παρὰ γὰρ Αἰγυπτίοις καὶ Φοίνιξι θεῶν ἂν τις ἀνθρωπείων κρεῶν γεύσασθαι ἢ θηλείας βύς· ἄλλων δ' ὅτι χρησμοὶν τὸ ζῶον ὅτι τὸ ἐσθάνει παρ' αὐτοῖς.



» soit peu de celle d'une vache; il n'en a point d'autre raison;  
 » que de ne point rendre l'espèce plus rare, ce qui arriveroit  
 s'il se permettoit d'en manger.»

X L.  
 Défenses faites  
 par les anciens  
 Législateurs,  
 de tuer ou de  
 sacrifier  
 les animaux  
 propres  
 au labourage.

Porphyr. de  
 Abst. II, pag.  
 174.

Les premiers Législateurs avoient défendu, par cette même raison, de tuer aucun des animaux qui servoient au labourage, & même de les offrir en sacrifice; ce fut une des loix publiées à Athènes par Triptolème (*h*), renouvelée par Dracon; elle étoit établie non-seulement dans l'Attique, mais aussi dans tout le Péloponnèse, selon le témoignage de Varron (*i*), il y avoit même peine de mort contre ceux qui la transgressoient; & cette loi s'observoit avec rigueur; un étranger nommé Diotime ou Sopatros, établi dans l'Attique, ayant tué un bœuf qui étoit venu manger des gâteaux dont il avoit couvert un autel, fut obligé de quitter le pays, pour se soustraire à la peine portée par cette loi. Depuis que l'usage de manger de la chair des bœufs eut été introduit à Athènes, on conserva par une pratique singulière la mémoire de cette ancienne loi; à la fête appelée *Diipolia*, ou de Jupiter, protecteur de la ville, on choisissoit de jeunes filles qui apportoitent de l'eau qu'elles donnoient à des hommes qui s'en servoient pour aiguïser la hache & le couteau destinés aux immolations; quelques personnes étoient aussi nommées pour immoler la victime: on mettoit ensuite des gâteaux faits avec la farine, l'huile ou le miel sur un autel ou sur une table d'airain. Des bœufs amenés de la prairie tournoient autour de cet autel, & celui qui touchoit à quelque chose de ce qui étoit dessus, étoit aussitôt frappé d'un coup de hache, & immolé par ceux qui étoient chargés de cette fonction; d'autres écorchoient l'animal & tous mangeoient de sa chair; la peau étoit ensuite remplie de foin & recousue; & comme si l'animal eût encore été vivant, on l'atteloit à la charrue comme pour aller labourer. Tous ceux

(*h*) Porphyr. de Abst. IV, p. 431. Ο Τειπόλεμος παράγγειλεν ἀπέχεσθαι τῶν ζώων... & Δρακὼντος νόμος μνημονεύεται.

(*i*) Varr. de re. Rust. II, c. 5.

*Abstine antiqui ita manus abstineri voluerunt, ut capite sanxerint, si quis occidisset; quâ in re testis Atticus testis Peloponnesus.*

qui avoient eu part à ce sacrifice étoient ajournés devant le Juge; les filles qui avoient apporté l'eau, s'excusoient sur ceux qui avoient aiguisé la hache & le couteau sacrés; ceux-ci se rejetoient sur ceux qui leur avoient mis en main ces instrumens; ces derniers accusoient ceux qui avoient frappé l'animal & qui l'avoient immolé; ces Sacrificateurs interrogés à leur tour, s'en prenoient à la hache & au couteau, qui ne pouvant se défendre, étoient condamnés par le Juge à être jetés dans la mer, ce qui étoit exécuté.

VIII. Les Indiens n'avoient pas autrefois, & n'ont point encore aujourd'hui moins de respect pour les eaux du Gange, que les Égyptiens n'en avoient pour celles du Nil; mais cette conformité ne prouve point que la religion Indienne soit venue de l'Égypte. Tous les Anciens persuadés qu'il y avoit des génies qui présidoient à toutes les parties de l'Univers, avoient divinisé chaque élément (*k*). L'eau, les fleuves étoient respectés non-seulement par les Egyptiens, mais aussi par d'autres nations qui n'avoient point reçu d'eux leurs pratiques religieuses. Dinon, cité par S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie (*l*), dit que les Perses, les Mèdes & les Mages regardoient le feu & l'eau comme les seuls simulacres, ou les seuls symboles des Dieux; la même chose est attestée des Perses par Hérodote, qui dit (*m*) qu'ils sacrifioient à la terre, au feu, à l'eau & aux vents; & Strabon (*n*) nous a conservé la manière dont ils faisoient leurs sacrifices: ils faisoient un trou ou une fosse sur le bord d'un lac, d'une rivière ou d'une fontaine, & ils immoloient là leurs victimes, ayant attention qu'il ne tombât

X L I.  
8.<sup>e</sup> Conformité  
Respect pour  
les eaux  
du Gange:  
le culte des eaux  
établi par-tout,  
sur quoi fondé.

(*k*) Tertull. adv. Marc. I, c. 13. Quas (substantias singulorum elementorum) colunt & Persarum Magi, & Aegyptiorum Hierophantes, Indorum Gymnosophistæ.

(*l*) Clem. Alexand. Protrept. p. 43. Τὸς Πέρσας & τοὺς Μήδους καὶ τοὺς Μάγους δοῦναι ἐν ἱεροῖς, τέτρες δὲ δύναντες ἀνὰ δυνάμει ἀγάλματα, μόνον τὸ πῦρ & τὸ ὕδωρ.

(*m*) Herod. I, p. 62. Θύουσιν ὃν ἡλίου

καὶ σελήνης καὶ γῆς καὶ πυρὸς καὶ ὕδατος καὶ ἀνέμων.  
(*n*) Strab. XV, p. 504. Τὰ δὲ ὕδατα ὅτι λίμνῃν ἢ ποταμῶν ἢ κρήνῃν ἐλθόντες βότρεον οὐρύξαντες εἰς τὴν σφαλίονται, φυλαττόμενοι μήτι τι πλησίον ὕδατος καθαρὲς αἰμαρθεῖν, ὡς μανάντες εἶπε ὅτι μυρρίνῃν ἢ δάφνῃν δίσκοντες τὰ κρέα βάθροις λεπτοῖς ἐφαπτόνται οἱ Μάγοι καὶ ἐπείδυσιν ἀπαπνδόντες ἐλαίου ὁμοῦ γάλακτι & μέλιτι κεκραμένοι, εἰς εἰς πῦρ ἔχοντες ὕδωρ, ἀλλ' εἰς τὸ ὕδωρ.

aucune goutte de sang dans l'eau, parce qu'ils croyoient que si cela fût arrivé, tout seroit devenu impur; ils mettoient ensuite les chairs de la victime sur des branches de myrthe ou de laurier, & faisoient brûler ces chairs avec des baguettes fort menues; après quelques prières récitées, ils faisoient une asperision d'huile, de lait & de miel, non sur le feu ni sur l'eau, mais sur la terre. Les Parthes regardoient aussi les fleuves comme des Divinités, & ils étoient dans l'usage de leur offrir des sacrifices. Tiridate étant sur le bord de l'Euphrate avec Vitellius, général Romain (o), sous l'empire de Tibère, ne voulut point passer ce fleuve qu'il ne lui eût offert un cheval en sacrifice. Vitellius suivit son exemple; & pour se rendre favorable la Divinité qui présidoit à ce fleuve, il immola, suivant la coutume des Romains, un taureau, un bélier & un porc; après ces sacrifices, les deux Généraux firent jeter des ponts sur cette rivière, & la passèrent avec leurs armées.

## XLII.

Conformité  
de Vie dure &  
austère  
des Prêtres:  
les abstinences  
&  
les macérations  
pratiquées  
par les Prêtres  
des différentes  
Religions.

IX. Les auteurs dont je discute l'opinion sur l'origine de la religion & de la philosophie de l'Inde, proposent encore la conformité des Prêtres Égyptiens & des Philosophes Indiens dans leur manière de vivre; mais ce rapport n'est pas plus concluant que les précédens. Les abstinences & les macérations n'étoient point particulières aux Prêtres de l'Égypte; les Chaldéens plus anciens qu'eux & leurs auteurs observoient, selon la remarque de Diodore de Sicile (p), une forme de vie approchante. « Ceux, dit S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie (q),  
» qui sont destinés au service & au culte des idoles, s'abstiennent  
» de la chair & de l'usage du mariage. Les Mages qui adorent  
» les anges & les démons ne mangent point de chair, ne

(o) Tacit. Ann. VI, n. 37.

At Vitellius hortatus Tiridatem parata capessere, robur legionum sociorumque ripam ad Euphratis ducit. Sacrificantibus, cum hic more Romano suovetaurilia daret, ille equum placando anni adornasset.

(p) Diod. II, p. 81. Χαλδαῖοι... τὴν μὲν ἀρετὴν τῆς πολιτείας παρὰ πλῆ-

στὰν ἔχουσιν τοῖς καὶ Ἀγγέλων ἱερῶσι.

(q) Clem. Alex. Strom. III, p. 446. Ἀλλ' οἱ καὶ τὰ εἶδωλα σέβοντο, βρωμάτων τε ἀμὰ καὶ ἀφροδισίων ἀπέχονται... ἀμείλει δὲ φερύδις ἐστὶ καὶ τοῖς Μάγοις οἷον τε οὐκ ἐμψύχων ἐ ἀφροδισίων ἀπέχεσθαι, λατρεύουσιν ἀγγέλοις ἐ δαίμοσι.





boivent point de vin & n'ont aucun commerce avec les femmes. » Porphyre dit de même (r) que les Mages s'abste-  
noient scrupuleusement de tout ce qui avoit eu vie; les  
cruautés qu'exerçoient sur eux-mêmes les Prêtres des idoles  
chez différens peuples, sont connues de tout le monde; per-  
sonne n'ignore ce qu'il en coûtoit pour se faire initier aux  
mystères de Mithra en Perse, & que celui qui vouloit y être  
admis, devoit passer successivement par quatre-vingts sortes  
d'épreuves plus dures les unes que les autres, & dans la  
plupart desquelles il couroit risque de perdre la vie.

Nicer. in Greg.  
Nazien. orat. in  
sanct. lun. Non-  
nus in Eumel.

X. Enfin la dernière conformité remarquée entre l'Inde  
& l'Égypte, est le nom donné au quatrième jour de la se-  
maine; les Indiens dans les différentes Langues qui ont cours  
dans leur pays, appellent le mercredi du nom de *Boutta*,  
qu'ils regardent comme le chef & l'auteur de leur philosophie;  
les Égyptiens avoient de même consacré ce jour à *Thoth* ou  
Mercure, auquel ils se croyoient redevables de tout leur savoir.  
Ce rapport, quelque sensible qu'il soit, n'est pas aussi décisif  
qu'il l'a paru à Kœmpfer & à ceux qui ont adopté son système  
sur l'origine de la religion & de la philosophie Indienne;  
l'induction qu'ils en ont tirée, tombe par cette seule obser-  
vation, que cette dénomination du quatrième jour de la  
semaine n'est point de la première antiquité dans l'Inde. Il  
n'y avoit point dans ce pays de noms particuliers donnés à  
chaque jour de la semaine, parce que la division du mois en  
semaines leur étoit inconnue. Leur année étoit composée de  
vingt-quatre mois, & chaque mois de quinze jours (s), cette  
division du temps étoit la seule qui fût admise chez eux: dans  
la suite ils adoptèrent la distribution en semaines, que vrai-  
semblablement ils reçurent des Juifs, dont on verra que les  
Indiens ont emprunté plusieurs autres choses: les jours de  
chaque semaine ne furent point alors distingués par des noms.

XLIII.  
20<sup>e</sup> Conformité.  
Nom donné  
au quatrième  
jour  
de la semaine.

(r) Porphyr. de Abst. IV,  
p. 399. Ων (Μάγων) οἱ ἀσθεῖς  
λογισάται ὅτι ἐδίεσαν ἑμψυχον ἔπε  
γωνόευσαν.

(s) Quint. Curt. VIII, c. 9.  
Menses in quinos denos descrip-  
serunt dies. Anni plena spatia ser-  
vant, lunæ cursu notant tempora.

particuliers ; mais seulement par leur ordre numéral de premier ; de second, &c. Ce n'est que postérieurement au commerce des Grecs & des Romains dans leur pays, qu'ils donnèrent à ces jours les dénominations qu'ils ont aujourd'hui. Voyant que le quatrième jour de chaque semaine étoit consacré chez les uns & chez les autres à celui qui étoit regardé comme le Dieu des Sciences & des Arts, ils donnèrent à ce même jour le nom de celui qu'ils étoient accoutumés de révéler comme l'auteur de leur religion & de leur philosophie ; cette analogie est le seul motif qui ait fait confondre Boutta avec Mercure, & qui ait fait croire que ces deux noms, quoique différens, désignoient la même personne.

X L I V.  
Conclusion.

De ces différentes observations, je crois qu'on me permettra de conclure qu'aucun des prétendus rapports trouvés entre l'Égypte & l'Inde, ne prouve que les Indiens aient reçu leurs dogmes, leurs pratiques religieuses & leur police des Égyptiens ; ces manières de penser & ces usages étant communs à différens peuples qui n'ont rien reçu d'eux, quelle raison peut obliger de recourir à l'Égypte, avec laquelle l'Inde n'a eu aucun commerce que long-temps après que sa religion & sa police ont été formées ?



TROISIÈME

## TROISIÈME MÉMOIRE

SUR

## LES ANCIENS PHILOSOPHES DE L'INDE;

*Examen des communications prétendues entre l'Inde & l'Égypte : preuves de la communication des Indiens avec les Perses, les Grecs, les Romains, les Juifs, les Chrétiens, & avec quelques Hérésiarques.*

Par M. l'Abbé MIGNOT.

JE crois avoir suffisamment prouvé dans le Mémoire précédent, qu'aucun des rapports observés entre l'Inde & l'Égypte ne forme un argument décisif en faveur du système qui rend les Indiens redevables de toutes leurs connoissances aux Égyptiens. Je dois encore justifier une proposition que j'ai avancée dans ce Mémoire, & que la crainte d'ennuyer la Compagnie par une trop longue lecture, ne m'a point permis de développer. Cette proposition qui paroît contredire les idées reçues, de la splendeur & de l'étendue de l'ancien Empire Égyptien, est que l'Inde n'a eu aucune communication avec l'Égypte que long-temps après que sa religion & sa police ont été formées. Ce paradoxe prouvé, j'examinerai si d'autres peuples que les Égyptiens ont communiqué quelque chose aux Indiens, & par quelle voie cette communication s'est faite.

Les Savans, qui veulent que l'Inde ait tout emprunté de l'Égypte, ne nous assignent que trois moyens par lesquels la communication, qu'ils ont imaginée, ait pu se faire. 1.° Les conquêtes des anciens Rois de l'Égypte dans l'Inde. 2.° La dispersion des Prêtres Égyptiens, occasionnée par des persécutions. 3.° Le commerce entre les deux nations. De ces différens moyens, le premier est du moins incertain, & les

Tome XXXI.

. V.

Lû le Mardi  
19 Février  
1762.

I.  
L'Inde  
n'a eu aucune  
communication  
avec l'Égypte,  
que long-temps  
après que son  
culte & sa police  
ont été formés.

II.  
Examen  
des moyens  
prétendus de  
communication  
entre l'Inde  
&  
l'Égypte.



deux autres sont postérieurs à l'établissement du culte religieux & de la philosophie dans l'Inde.

## III.

*I.<sup>er</sup> Moyen,*  
Les conquêtes :  
ce moyen n'est  
fondé que sur  
le récit des  
Égyptiens,  
& est détruit  
par l'histoire  
de l'Égypte &  
par  
celle de l'Inde.

I. Les conquêtes des anciens rois de l'Égypte dans l'Inde ne sont fondées que sur les discours des Égyptiens; mais j'ai déjà observé que cette nation est toujours suspecte dans les récits qui la concernent, & que, suivant la critique de Diodore de Sicile (*a*), elle consultoit plus sa propre gloire que la vérité. Ces prétendus exploits se concilient difficilement avec ce que nous savons de l'état de l'Égypte sous ses premiers Rois. Selon Strabon (*b*), elle a été très-long temps en paix; & l'une des raisons qu'il en allègue, exclut toute idée de conquête; c'étoit, dit-il, parce que ce pays se suffisoit pleinement à lui-même (*c*); que les anciens Rois, contents de ce que produisoit le sol fécond de leur pays n'envioient point les richesses des autres, & qu'ils ne desiroient rien de ce qui ne pouvoit venir que du dehors. L'histoire ancienne de l'Inde est encore plus contraire à ces prétendues conquêtes des Égyptiens. Ceux qui en étoient instruits, disoient, au rapport de Diodore de Sicile (*d*), que les différentes nations établies dans l'Inde étoient autochtones, & que les Indiens n'avoient jamais reçu de colonies du dehors.

## IV.

Examen  
de la conquête  
de l'Inde, at-  
tribuée à Osiris.

On veut cependant qu'Osiris ait porté ses armes victorieuses jusque dans l'Inde; mais le peu de concert entre les Auteurs qui ont parlé de lui, rend cette tradition plus que suspecte. Le nom d'Osiris étoit célèbre en Égypte; mais qu'étoit cet Osiris? Étoit-ce un Dieu? Étoit-ce un mortel, ou quelque autre chose? C'est ce qu'il n'est pas facile de déterminer. Manéthon le Sébennite, ainsi appelé du Nome dont il étoit originaire, & Prêtre d'Héliopolis, dans son histoire

(*a*) Diod. I, p. 17. Φιλομύθεον ἂν ἀληθινὰ πρὸν, ὥσπερ μοι φαίνεται.

(*b*) Strab. XVII, p. 563. Ἦν μὲν Αἰγύπτιος ἐρηνικὴ πλεὶν ἐξ ἀρχῆς ὅτε τὸ αὐταρκὲς τῆς χώρας, καὶ τὸ δυσισθρόλον πᾶς ἐξωθεν.

(*c*) Id. ibid. p. 545. Οἱ μὲν πρὸς τοὺς Αἰγυπτίους βασιλεῖς ἀγαπῶντες αἷς εἶχον, καὶ ὁ πᾶν ἐπιστάκτων δέσποται.

(*d*) Diod. II, p. 87. Τὴν δ' ὅλῃν Ἰνδιάν ἔσαν ὑπερμάχῃ λεγεται καταικίῃ ἐθνη πολλὰ καὶ παντάνα. καὶ τῶν μὴδεν ἔχον ἐξ ἀρχῆς γένεσιν ἐπιπλῶν, ἀλλὰ πάντα δοκεῖν ὑπαρξάν ἀπὸ ζῶονα· ὥστε ὁ τῆς γῆς ἐνικὴν ἀποικίαν πρὸς δεχέσθαι πωποτι, μὴτε εἰς ἄλλο ἔθνος ἀπασκάναι.

de l'Égypte, dédiée à Ptolémée Philadelphie, fait régner sept Dieux en Égypte avant les demi Dieux, ou les héros prédecesseurs des Rois mortels, & il nomme Osiris le cinquième de ces Dieux; mais il garde un profond silence sur les exploits ou sur les aventures de ce Dieu prétendu. Il est vrai que nous n'avons plus son ouvrage que par extraits; mais de tous ceux qui l'ont cité ou qui en ont copié quelques textes, aucun ne nous a rien transmis de lui qui puisse nous faire connoître cette divinité si fameuse dans toute l'Égypte.

Hérodote répétant ce qu'il avoit appris des Prêtres Égyptiens, nous parle aussi d'Osiris dans son histoire; il entre dans quelque détail sur son culte; mais il est aussi réservé que Manéthon sur ses aventures. Comme lui, il en fait un Dieu, qu'il compte parmi ceux qui avoient régné en Égypte avant les hommes. Après avoir fait l'énumération des Princes de l'Égypte depuis Ménès, que les Prêtres lui avoient dit (e) avoir été le premier mortel qui eût occupé le trône de ce pays, jusqu'à Séthon, Prêtre de Vulcain, il dit (f) qu'avant Ménès & ceux qui lui succédèrent, les Dieux avoient demeuré en Égypte; qu'il y en avoit toujours eu un qui avoit régné dans ce pays, & que le dernier d'entr'eux avoit été Orus fils d'Osiris. Quoique ces Dieux gouvernassent les hommes, ils n'habitoient point au milieu d'eux, & ils n'avoient pas même une figure humaine; car, ajoute Hérodote, les Prêtres de l'Égypte disoient que pendant tout le temps qui s'étoit écoulé depuis Ménès jusqu'à Séthon, aucun Dieu ne s'étoit fait voir sous une forme humaine, & que cela n'étoit point arrivé auparavant, ni depuis. Cet Auteur semble néanmoins se contredire, en nous représentant dans un autre endroit (g), Typhon cherchant Orus fils d'Osiris pour le faire péir. Orus n'étoit donc point un Dieu ni un immortel,

V.  
Hérodote  
fait d'Osiris  
un Dieu  
qui n'a point eu  
une  
figure humaine;

(e) Herod. II, p. 140. Τὸν Μῆνα  
πρῶτον βασιλεύσαντα Αἰγύπτου, ὡς ἱερεὺς  
ἔλεγον.

(f) Id. ibid. Οὕτω ἐν μυθολογίᾳ τε  
ἔπειτα ἐν γὰροισι καὶ ποιητοῖσι καὶ παλαι-  
σμένοις ἔλεγον θεὸν αἰθρωποειδέα ἐδέσσειν

γενέσθαι, ὃ μὴ ὡς πρῶτον, ἐδὲ ὕστερον ἐν  
τοῖσι μυθολογικοῖσι Αἰγύπτου βασιλεῦσι  
ἡγουμένοις ἔλεγον πιστὸν εἶναι.

(g) Id. ibid. p. 171. Ὅτι τὸ πᾶν  
διζήμενος ὁ Τυφὼν ἐπὶ τῷ θεῷ δέλων ἐξέδρεϊν  
τὸν Ὀσίριδαν τὸν παῖδα.

ou s'il l'étoit, Typhon cherchoit en vain à lui faire perdre la vie?

V I.  
Selon d'autres,  
Osiris  
étoit un génie.

D'autres ne vouloient point qu'on regardât Osiris comme un Dieu, ils n'en faisoient point cependant un mortel, mais ils le mettoient dans la classe de ces êtres mitoyens entre Dieu & les hommes, auxquels les Anciens ont donné le nom de Génies. C'est ce que Plutarque juge (*h*) qu'on peut dire de plus vraisemblable sur Typhon, Osiris & Isis, & il s'autorise du suffrage de Platon, de Pythagore, de Xénocrate & de Chrysippe, qui s'étoient conformés à cet égard à ce qu'ils avoient appris des anciens Théologiens.

V II.  
Quelques uns,  
par ce nom,  
entendoient  
le vin.

Quelques-uns enfin ne le confidéroient ni comme un Dieu, ni comme un mortel, & croyoient que le nom de *Dionysus*, qui, chez les Égyptiens comme chez les Grecs désignoit Osiris, ne signifioit (*i*) autre chose que le vin.

V III.  
La conquête  
de l'Inde,  
par Osiris,  
ne se concilie  
avec aucun  
de  
ses sentimens.

Les prétendus exploits d'Osiris dans l'Inde, ne peuvent se concilier avec aucun de ces systêmes. Il faut réduire toutes ses aventures à une pure mythologie, dans laquelle les Prêtres Égyptiens auront caché, sous le voile de l'allégorie, quelque doctrine particulière, ou quelque vérité physique ou astronomique. C'est le parti qui a été pris par les Payens sensés, qui, honteux du ridicule des fables dont leur Théologie étoit remplie, ont prétendu que ces fables n'avoient point d'autre objet que la Nature & les choses naturelles, & que celle d'Osiris en particulier (*k*) marquoit la renaissance des fruits, le mélange des élémens & les révolutions des saisons. Les

(*h*) Plut. de Isid. & Osirid. p. 642. Βέλπον ἔν οι πα παρ τῶν Τυφῶνα, & Ὅσιον, & ἱσιν ἰσορρέμματα μήτε θεῶν παθήματα μήτε ἀνθρώπων, ἀλλὰ θαυμάτων μεγαλὰν ἔχοντες νομίζοντες, ὡς καὶ Πλάτων, καὶ Πυθαγόρας καὶ Ξενοκράτης καὶ Χρύσιππος ἐπὶ μέντοι τις πάλαι διαλόγοις.

(*i*) Diod. III, p. 13. Εἰσὶ δὲ αἱ γένεσιν μὲν τῶν ἀνθρώπων μὴ γεγενῆσθαι τὸ πᾶν ἀποταγμένοι, τὴν δὲ αἰνὰ δόσαν Διόνυσον ἔχοντες νομίζοντες.

(*k*) Tertull. adv. Marc. I, c. 13. Ipsa quoque vulgaris superstilio communis idolatriæ, cum in simulachris de nominibus & fabulis veterum mortuorum pudet, ad interpretationem naturalium refugit & dedecus suum ingenio obumbrat... sic Osiris, quod semper sepelitur & in vivida quaritur & cum gaudio invenitur, recipere in frugum, elementorum, & recidivi anni fidem arguuntur.



Égyptiens eux-mêmes, lorsqu'ils eurent tourné leur théologie en allégories, dirent qu'Osiris étoit le Soleil (1), & qu'Isis qu'ils lui donnoient pour femme étoit la Lune. D'autres ont prétendu la même chose, & quelques-uns ont étendu cette allégorie, non-seulement à Osiris, mais à tous les Dieux révévés dans l'antiquité. Macrobe, dans ses Saturnales, a voulu prouver que Saturne, Jupiter, Minerve, Bacchus, Mars & tous les autres, n'étoient que différens noms sous lesquels on avoit adoré le Soleil.

Macrobi. sat. I.  
c. 17 & seq.

Selon d'autres Auteurs, Osiris n'étoit qu'un mortel, que ses bienfaits envers le genre humain & les services rendus à sa patrie avoient fait mettre au rang des Dieux. Athénodore dans un texte rapporté par Clément d'Alexandrie (m) n'a regardé Osiris que comme un homme, puisqu'il le compte parmi les ancêtres de Sésostris, & qu'on pourroit même conclure de son expression, qu'il a cru qu'il étoit son aïeul. Athénagore a inféré de la naissance, de la mort & de la sépulture d'Osiris, & des pratiques observées dans son culte (n), qu'il n'a été qu'un homme; il tire la même induction des coups que se donnoient ou que recevoient ceux qui célébroient ses mystères, pour représenter ce que lui-même avoit souffert; le philosophe Xénophane s'étoit exprimé de la même manière.

IX.  
Osiris  
est regardé  
par d'autres  
comme  
un mortel.

« Si vous regardez Osiris comme un Dieu, avoit-il dit aux Égyptiens, vous ne devez point le pleurer; & si vous le regardez comme un homme, c'est une sottise à vous de l'adorer. » Diodore de Sicile qui nous donne plus de détail sur Osiris qu'aucun autre, dit qu'outre le Soleil & la Lune (o), adorés en

Plut. Erro.

(1) Diod. I, p. 10. Τὸς δ' ἐν ταῖς Αἰγυπτίων ἀνθρώπων τὸ παλαιὸν γενόμενος ἀναβλεψάντας εἰς κοσμον ἐπὶ τῶν ὅλων φύσιν καταπλαγάντας, ὡς θαυμάσιαντας, ὑπολαβεῖν ἔβη δύο θεὸς αἰδίδας πρὸς ἑαυτὸν πάντη ἥλιον ἐπὶ τῶν σελήνῳ, ὡς τὸ μὲν ὀσμὴν, τῶν δ' ἰσὺν ὀνομασθῆναι.

(m) Clem. Alexand. Protrept. p. 31. Σέσωσπριν φύσιν (Athénodore) τὴν Αἰγυπτίων βασιλεῖα ... τὴν ὀσμὴν ὡς πατέρα τὴν αἰνῶν.

(n) Athenag. leg. pro Christ. p. 306. Καὶ ὅτι μὴ ἀνθρώποι δηλῶσι μὴ ὡς Αἰγυπτίων λογιώτατοι ... ἡ ἱερεὺς τῶν πατρὸς αὐτῶν ... εἰ θεοὶ, καὶ ἀθανάτοι· εἰ δὲ τύπλωνται ἐπὶ τὰ πάθη ὅσιν αὐτῶν μυστηρία, ἀνθρώποι.

(o) Diod. I, p. 12. Περὶ μὲν δ' ὅτι ὃν ἔχοντες θεῶν ἐκ γενέσεως αἰδίδον ἐχόντων πᾶσι λεγόντων Αἰγυπτίοι, ἀλλὰ δὲ ἐκ τῶν ὁπληγίων γενέσθαι φασὶν ὑπάρχοντας μὴ θνητῶν, ἀλλὰ δ' ὅτι συνέσει.

Égypte sous les noms d'*Osiris* & d'*Isis*, les habitans de ce pays avoient encore des Dieux terrestres, nés mortels, qui par leur sagesse, ou par les biens qu'ils avoient faits aux hommes, avoient acquis l'immortalité; que quelques-uns de ceux-ci avoient régné dans l'Égypte même; & que de ces Rois les uns avoient eu des noms communs avec certains Dieux, & que les autres en avoient eu de particuliers. Il met dans la classe de ces mortels apothéosés, *Osiris* & *Isis* (p) nés de *Kronos* & de *Rhéa*; le détail qu'il fait ensuite des actions & des aventures d'*Osiris*, confirme ce qu'il a dit de sa nature, & prouve qu'il a cru qu'il étoit mortel.

X.  
Récit  
de Diodore  
d'après  
les Égyptiens.  
Diodor, I,  
p. 10.

Les Égyptiens disoient, ainsi que le rapporte *Diodore* de Sicile<sup>a</sup>, qu'*Osiris* né bienfaisant & amateur de la gloire, assembla une grande armée, dans le dessein de parcourir toute la terre pour y porter ses découvertes, & sur-tout l'usage du blé & du vin, jugeant bien qu'ayant retiré les hommes de leur férocité, & leur ayant fait goûter les douceurs de la société, il participeroit aux honneurs des Dieux, ce qui arriva en effet. Il alla d'abord en Éthiopie, d'où il revint traverser l'Arabie le long de la mer rouge, & continua sa route jusqu'aux Indes & aux extrémités de la terre: il bâtit dans l'Inde de grandes villes, & sur-tout *Nysa*, à laquelle il donna ce nom en mémoire de la ville d'Égypte où il étoit né; il fit dresser des colonnes, pour perpétuer chez ces peuples la mémoire des choses qu'il leur avoit enseignées, & il laissa plusieurs autres marques de son passage favorable dans cette contrée. Pour confirmer ce récit, *Diodore* cite une colonne qui étoit à *Nysa*, ville d'Arabie, sur laquelle ces expéditions d'*Osiris* étoient gravées, & où on lisoit ces mots en caractères sacrés (q):

κοινῶ ἀνδράπων διερχοίαν πεπονηκότας  
τῆς ἀθανάσιας, ὧν οἷός ἐ βασιλεῖς  
γενόμενοι καὶ τῶν Ἀἰγυπτίων, πᾶσι μὲν  
ὁμιωνύμους ὑπάρχον πᾶσι οὐρεσίνους, πᾶσι  
ἃ ἰδίαν ἐχρηκέναι πεπονησθῆσαν.

(p) *Diod. I, p. 13.* Μετὰ δὲ ταῦτα  
τὸν Κρόνον ἀρξάμενος γήματα τῶν ἀδελφῶν  
ῥέαν γενήσασθαι καὶ μὴ πᾶσι τὴν μυθολόγῳ  
Ὀσίαν ἐ Ἰσιν.

(q) *Id. ibid. p. 16.* Πατὴρ μὲν δὲ  
μοι Κρόνος νεώτατος θεῶν ἀπάντων·  
εἰμι δὲ Ὀσίης βασιλῆος ὁ στρατεύσας ἐπὶ  
πᾶσαν γῆσιν ἕως εἰς τὰς αἰκίνας πᾶσι  
τῇ Ἰνδῶν, καὶ τὸς θεῶς ἀρχὴν κεκλημένους  
μετὰ τῶν τῶν Ἰσιν ποταμῶν πηγῶν καὶ  
πάλιν ἐπὶ τὰλλα μέρη ἕως Ὡκεανῶν·  
εἰμι δὲ ὁ υἱὸς Κρόνου περὶ σφύρας, καὶ  
βλαστὴς ἐκ καλῶν τε καὶ ἀγενῶν σπέρματος.

« J'ai pour père le plus jeune des Dieux; je suis le fils  
 aîné de Kronos, formé de son plus pur sang, & frère du  
 jour. Je suis le roi Osiris, qui, suivi d'une armée nom-  
 breuse, ai parcouru toute la terre depuis les lieux inhabités  
 de l'Inde jusqu'au Pôle arctique, depuis les sources de l'Ister  
 jusqu'aux rivages de l'Océan, & j'ai porté par-tout mes  
 découvertes & mes bienfaits. » La mémoire de cet Osiris,  
 ajoute-t-on, se conserve encore aujourd'hui dans l'Inde, où  
 il est connu sous le nom d'*Isuren*, l'une des principales  
 divinités de ce pays; car c'est d'Osiris que dans un des  
 dialectes de la langue Égyptienne on appeloit *Usiris* ou  
*Ysiris* (r), qu'on veut qu'ait été formé le nom d'*Isuren*.

La ressemblance des noms, toujours équivoque, ne peut  
 être le fondement d'aucune conséquence légitime; d'ailleurs  
 la différence entre Osiris & Isuren est trop marquée pour  
 qu'on puisse les confondre. Il n'y a dans les fables que les  
 Indiens débitent de leur prétendu Dieu, aucun rapport avec  
 ce que les Égyptiens ont dit de leur Osiris; on n'y voit  
 rien qui puisse faire regarder Isuren comme un Prince étranger  
 qui soit venu pour conquérir & soumettre l'Inde. Les In-  
 diens représentent leur Isuren avec trois yeux, deux placés  
 à l'ordinaire & le troisième au milieu du front. Cette figure  
 n'a rien de commun avec l'hiéroglyphe que les Égyptiens  
 employoient pour désigner Osiris. Quoique, selon les témoi-  
 gnages de Diodore & de Plutarque (s), le nom d'Osiris  
 signifiât celui qui a plusieurs yeux, les Égyptiens, en le re-  
 présentant, ne lui en donnoient pas plusieurs; ils se conten-  
 toient de peindre un œil au-dessus d'un sceptre (t) ou un

X I.  
 Osiris n'est  
 pas le même  
 qu'Isuren.

ἐπὶ τῷ ὀφθαλμῷ, συννηθὲς ἐγγενήθω ἡμέρας ἢ  
 ἔτι ὅτι ποτὸς τῆς οἰκουμένης εἰς ὃν ἐγώ  
 εἰμι ἀφῆμαι, ὁμοῦ δὲ πᾶσιν ὧν ἐγὼ θύο-  
 μένης ἐγενόμην.

(r) Plut. de Isid. & Osirid.  
 p. 648. Καὶ γὰρ ὁ Ὅσιριν Ἑλλάνικος  
 Ἰσείν ἐθηκεν ἀκηκοέναι ὑπὸ τῶ ἱερέων  
 λεγόμενον.

(s) Diod. I, p. 7. Μετρωμένην  
 μένων ὁ τῶτων εἰς τὸν ἑλληνικὸν τῆς

ἑλληνικῆς προτὸν ἔτι τὸν μὲν Ὅσιριν πολυ-  
 φθαλμον.

Plut. de Isid. & Osir. p. 638.  
 Ἐνταῦθα ὁ τ. ἔνομα διεμνηθῆναι πολυ-  
 φθαλμον, ὡς τὸ μὲν Ὅς τὸ πολὺ τῶ ἱε-  
 ρὸν ὀφθαλμον Ἀργυρία γλῶττι φε-  
 ρόντες.

(t) Id. ibid. Τὸν γὰρ βασιλεῖα καὶ  
 κυρεῖον Ὅσιριν ὀφθαλμῷ καὶ σκήπτρῳ  
 χράσσει.



Plut. de Isid.  
p. 662.

épervier, ce qui n'a aucun rapport à la peinture indienne, & dans tous les monumens qui nous restent de l'ancienne Égypte, on n'en aperçoit aucun dont la tête soit chargée de trois yeux.

XII.  
On ne peut faire  
aucun fond  
sur ce que  
les Égyptiens  
avoient dit  
à Diodore.

On ne peut faire aucun fond sur ce que les Égyptiens disoient d'Osiris; tout est incertain ou déplacé dans l'histoire qu'ils en avoient racontée à Diodore. Le lieu de sa naissance est contesté parmi les Anciens. Eudoxe, qui avoit voyagé en Égypte, & qui avoit eu de fréquens entretiens avec les Prêtres du pays (*u*), le fait naître dans la ville de Busiris, les autres assignent Nylâ pour le lieu de sa naissance; mais ils ne savent où placer cette ville. Diodore de Sicile la met tantôt en Égypte (*x*) & tantôt en Arabie. Hérodote la place en Éthiopie (*y*); mais par cette Éthiopie, qu'il dit être au-dessus de l'Égypte, il entend l'Arabie. Étienne de Byzance, qui compte plusieurs villes de ce nom (*z*), dit que la quatrième est en Arabie, & la cinquième en Égypte; mais Pline nous assure (*a*) que le plus grand nombre des Auteurs qu'il avoit vus plaçoient dans l'Inde la ville où avoit été élevé Bacchus ou Dionysus, qui, selon que je l'ai déjà fait remarquer plusieurs fois, est le même qu'Osiris.

XIII.  
Dionysos n'étoit  
point regardé  
par les Indiens  
comme  
un prince  
Égyptien, mais  
comme  
un Assyrien,  
ou un Indien.

Les Indiens, auxquels Bacchus n'étoit point inconnu, & qui le nommoient *Dionysos*, ne le regardoient point comme un prince Égyptien. Ceux d'entr'eux qui demeuroient entre le mont Caucase & le fleuve Cophene (*b*) disoient qu'il

(*u*) Plut. de Isid. & Osirid.  
p. 640. Εὐδοξὸς ὃ ἐν Βουσίρει τὸ σῆμα  
καίειται, καὶ γὰρ πατρίδα ταυτίῳ γε-  
νέται ὁ Οσίριδος.

(*x*) Diod. I, p. 12. Κάποι δὲ καὶ  
πόλεις ἐκ ὁλίγας ἐν Ἰνδοῖς, ἐν αἷς καὶ  
Νύσαι ὀνομάσαι βυλαμενον μνημεῖον ἄπο-  
λιτὴν οὐκείνης καθ' ἣν ἐστάρη κατ'  
Αἰγυπτιον.

Id. ibid. Γενέσθαι δὲ καὶ φιλοκαρῶρον  
τὸν Οσίειν, καὶ τραφῆναι μὲν τῷ εὐδαίμονος  
Αραβίας ἐν Νύσῃ πλησίον Αἰγυπτίας.

(*y*) Herod. II, Καὶ ἵκνεται εἰς Νύσαι  
τίμω τῷ Αἰγυπτίῳ εὐσταὶ ἐν τῇ Αἰθιοπίῃ.

(*z*) Steph. Νύσαι πόλεις πολλὰς...  
πέποισι ἐν Αραβία, πέμπτῃ ἐν Αἰγυπτίῃ.

(*a*) Plin. VI, c. 21. Necnon  
et Nysam urbem plerique Indie  
adscribunt, monentemque Merum libero  
patri sacrum.

(*b*) Philostr. vit. Apoll. II,  
c. 4. Ἰνδῶν δὲ οἱ παρὰ Καυκάσον καὶ  
Κωφίνα ποταμὸν, ἐπιλύτῳ αὐτὸν Αἰγυ-  
πτιῶν φασιν ἐλθεῖν. . . . οἱ δὲ τῷ Ἰνδῷ  
τε καὶ τῷ Ὀσίει μέσσην νεμόμενοι καὶ τῷ  
μετὰ ταῦτα ἡπιογνὶ ἡδὲ ἐς ποταμὸν  
Γάγγην τελευτᾷ Διόνυσον γενέσθαι ποταμὸν  
παῖδα Ἰνδῷ λέγουσι.

étoit

étoit venu d'Assyrie dans leur pays; mais ceux qui habitoient le pays entre l'Indus & l'Hydraotes, & jusqu'au Gange, prétendoient qu'il étoit fils de l'Indus, c'est-à-dire, qu'il étoit venu chez eux des bords de ce fleuve. Diodore témoigne aussi (c) que les Indiens vouloient que Dionysus fût originaire de leur pays, & qu'ils se l'approprioient. Voici en effet ce que les plus sçavans dans les antiquités de l'Inde racontoient de leurs premiers temps: Ils disoient que lorsqu'ils n'habitoient encore que dans des villages, Dionysus venant du côté de l'occident entra chez eux avec une puissante armée, & qu'il parcourut toute l'Inde, n'y ayant alors aucune ville qui fût capable de l'arrêter. Des chaleurs excessives étant survenues, & la maladie s'étant mise dans son armée, ce Capitaine la tira des lieux bas pour la conduire sur les montagnes. Les vents frais que ses soldats y respirèrent, & les eaux pures qu'ils y burent dans leurs sources les rétablirent bientôt. Ce lieu, qui fut si salutaire à ses troupes, s'appeloit *Meros*. Il apprit aux Indiens la culture des fruits; il leur donna l'invention du vin, & leur communiqua d'autres secrets nécessaires & utiles à la vie. Il bâtit des villes considérables bien situées, qu'il peupla des habitans des villages voisins. Il leur enseigna le culte des Dieux, & leur donna des loix. Il établit la justice parmi eux, & mérita par tant de bienfaits le nom de Dieu & les honneurs divins. Ils ajoutoient qu'il avoit mené un grand nombre de femmes dans son armée; que la trompette n'étant point encore en usage, il s'étoit servi de tambours & de tymbales dans les batailles, qu'enfin il étoit mort de vieillesse, après un règne de cinquante-deux ans; que ses fils lui avoient succédé, & qu'ils avoient transmis le Royaume à sa postérité, qui l'avoit conservé pendant plusieurs générations.

Diod. I, p. 87.

On aperçoit dans ce récit un des principaux traits de l'histoire de Dionysus ou d'Osiris, & c'est Diodore qui en

XIV.  
La montagne  
Meros,  
qui a donné  
lieu à la fable  
de Dionysus  
ou Bacchus.

(c) Diod. I, p. 12. Πολλὰ ὃ καὶ  
ἄλλα σημεῖα τῆς ἐαυτοῦ παρουσίας ἀπολέ-  
γοντο καὶ ἐκείνῳ πῶς ζώοντι, δι' ὧν

προσάρχοντα τὰς μεταστροφὰς τῶν Ἰνδῶν  
ἀμφισβητοῦσι, καὶ τὸ θεῶν, λέγονται  
Ἰνδῶν εἶναι τὸ γένος.

conservé dans  
la cuisse  
de Jupiter,  
est dans l'Inde.

fait la remarque (*d*). La montagne de l'Inde sur laquelle Dionysus rafraîchit ses troupes, & où il leur fit recouvrer la santé, se nommoit *Méros*. Ce nom qui, dans la langue grecque, signifie *une cuisse*, a donné lieu aux Grecs de feindre que Bacchus avoit été conservé dans la cuisse de Jupiter; cette montagne est encore connue dans l'Inde sous le nom de *Mérou*, & elle étoit voisine de la ville de *Nysa*, qui porte encore aujourd'hui le nom de *Nisadabur*, c'est-à-dire, la ville de *Nysa*; car *pur* ou *bur* dans la langue Indienne signifie une ville & entre dans la composition des noms de plusieurs villes de l'Inde, comme *Melia pur*, *Visa pur*, &c. un Traité Indien de Géographie, intitulé *Puwana succaram*, cité par M. Bayer, nous donne la situation de cette montagne. L'auteur de ce Traité la place à l'occident du mont *Imcia* ou *Imans*, où il dit qu'est la source du Gange, d'où M. Bayer conclut que la montagne de *Mérou* est environ à moitié chemin entre la source du Gange & celle de l'Indus. C'est en effet dans ce canton que se trouve la ville de *Nisadabur*. M. d'Anville, dans ses *Éclaircissements* sur la carte de l'Inde, a prouvé que cette ville étoit celle que Ptolémée appelle *Nagara*, & qu'il surnomme *Dionysopolis*.

Bayer, *hist.*  
*reg. Bañtr.*

X V.  
Tous les traits  
de la fable  
de Bacchus,  
dans  
les traditions  
des Indiens.

<sup>a</sup> Bayer, *hist.*  
*reg. Bañtr.*

Les Indiens d'à - présent conservent encore par tradition tous les traits avec lesquels les Poètes Grecs nous ont peint leur Bacchus. Ils racontent<sup>a</sup> qu'à *Nisadabur*, à quelque distance du mont *Mérou*, naquit un géant qui portoit des cornes de taureau, qui mangeoit de la chair de vache & d'autres animaux, qui s'enivroit souvent de vin, & qui déclara la guerre aux Dieux. « Il étoit, disent-ils, accompagné de huit *Padam* ou » malins génies, ou géants de la famille Indienne des pasteurs, » que dans la langue du pays on appeloit *Kobalers*, d'où est venu » probablement le nom de *Cobales* donné par les Poètes Grecs » aux compagnons de Bacchus. Il se faisoit traîner dans un char » par huit lions, léopards, tigres ou éléphants, & se faisoit suivre

(*d*) Diod. 1, p. 87. Οἱ ποταμοὶ τῆς  
δὲ τῆς ὀρενῆς τὸ πύπιν τὴν Μιερὸν, καθ' ὃν  
Διόνυσος ἐξέτρεφε τὰς δυνάμεις ἐν τῇς  
νόσ, ἀφ' ἧς καὶ τὰς ἑλληνικὰς ποιεῖ τὸ  
θεῖον τέτυκτο ποταμὸν δὲ δυνάμει τῶν μεταγενέ-  
στερον περὶ αὐτὸν τὴν Διόνυσον ἐν μνήμῃς



par quantité de femmes guerrières, qui portoient des thyrses, & battoient du tambour & de la tymbale. » Ces instrumens, que portoient les Bacchantes de la Grèce dans les mystères de Bacchus, venoient originairement de l'Inde, & Suidas (e) nous a conservé la manière dont ils étoient faits: la caisse étoit de bois de sapin creusée en forme de seau; on y mettoit quantité de grelots de cuivre, & l'ouverture étoit couverte d'une peau de bœuf; lorsqu'on vouloit s'en servir, on l'agitoit avec violence, & on le renversoit sans dessus dessous: les grelots qui étoient dedans rendoient un son horrible, qui approchoit assez du mugissement de plusieurs taureaux.

Les Indiens n'étoient pas les seuls qui prétendissent que Bacchus étoit leur compatriote. Tous les peuples de l'Orient l'appeloient *Dionysos*, non à cause de la ville de Nyssa en Arabie ou en Egypte (f), mais à cause de celle qui portoit ce nom dans l'Inde. Ce nom, qui signifie *Seigneur* ou *Roi de Nyssa*, peut être composé de celui de cette ville & du mot *deum* ou *dun*, qui, dans la langue Malabare & dans le Persan, signifie *Seigneur*, comme *dhu* en Arabe. Parmi les Grecs, plusieurs ont pensé de même que les Indiens & que les autres Orientaux sur l'étymologie du nom *Dionysus*. Le Scholiaste d'Aristophane dérive le nom de *Nysios* ou *Dionysos* de Nyssa dans l'Inde. Polyen place dans le même pays la montagne de Meros & Nyssa, qui en étoit voisine. Arrien met cette même ville entre les rivières de Cophene & d'Indus. Strabon place aussi Nyssa dans l'Inde. Théophraste dit que la montagne Meros, qui a donné lieu à la fable, étoit dans ce même pays; & Pline, dont j'ai déjà cité le

XVI.  
*Dionysos* cru  
Indien  
par plusieurs  
Anciens.

Schol. Aristoph.  
in *Ranas*.  
Polyen, *Stratag.* I, c. 2.

Arrian, V.  
Theophr. *hist. Plant.* IV, c. 4.

(e) Suid. voc. Τύμπανα. Οἱ Ἰνδοὶ... εἶχον δὲ καὶ τύμπανα φεικωδῆ πινά βόμβου ἐξ αὐτῶν ἀνέντα· ἦν δὲ ἡ κατασκευὴ τοιαύτη· σιττὸν ἐλάτης κοιλάναντες ἐνήρμιζον εἰς αὐτὸν κροῦσαντας ἐρετρίαις. τὸ γὰρ σῶμα τὸ ἄγος ταύρεϊον δέρματι πεποιημένον, μεταίρων ἐφερον εἰς τὰς μάχας τῆσι τὸ τυμπανόν· ἐπ' αὐτὸ δὲ δούρον πολὺ ἐρράσασθαι ἤθελον, καὶ σπέναντες ἐπὶ τὸ σῶμα

τὸ ξύλινον ἄγος ἐπέναντον· οἱ δὲ ἐν αὐτῷ κρούσαντες πολλοὶ τε αἶμα ὄντες καὶ μεγάλοι ἐντε στεγάνῳ ἤχοντες ἀπὸ τῆς πινά βόμβου ἀνέπνυτον ἐνδοθεν, ὅπως ἔρετρίον ἦν ποῖς οἱ εἶδον ἐπιγινώσκαι πῶς καὶ ὅρανε ἢ θύετο· βρυχίματ' ἄρα ἔειπε.

(f) Philostr. vit. Apoll. II, c. I. Νύσιος γὰρ ὁ Διονύσιος ἄπ' ἧς ἐν Ἰνδοῖς Νύσης, Ἰνδοῖς τε ὀνομάζεται, καὶ πᾶσι ποῖς πρὸς ἀκλίνα ἐθεσιν.

témoignage, répète la même chose, en ajoutant que la plupart des Auteurs placent cette montagne & la ville de Nysa dans l'Inde.

XVII.  
Les variations  
des Anciens  
sur Osiris,  
nous laissent  
incertains  
sur sa patrie.

Ces variations des Anciens sur la patrie d'Osiris, Dionysus ou Bacchus nous laissent dans l'incertitude de savoir si ce Prince étoit Égyptien, Assyrien ou Indien d'origine; mais si l'on vouloit se décider par la pluralité, on pourroit adopter la tradition indienne, selon laquelle il étoit venu de l'Assyrie dans l'Inde, ou qui le faisoit fils de l'Indus, ce qui n'est pas fort différent; car, suivant le langage des Anciens, il suffit qu'il ait pénétré dans l'Inde par l'Indus, pour qu'on ait pu lui donner ce fleuve pour père; & dans ce cas il n'y auroit point de difficulté à prendre Osiris pour ce Prince Assyrien auquel l'antiquité a donné le nom d'*Adonis*. Les rapports que j'ai observés dans le Mémoire précédent entre Osiris & Adonis pourroient autoriser cette conjecture.

XVIII.  
Incertitude  
sur le temps  
auquel il a vécu.

Si la patrie d'Osiris est incertaine, le temps auquel il a vécu n'est pas plus assuré. La plupart des circonstances & des événemens de sa vie ne peuvent se concilier avec la haute antiquité que les Égyptiens lui donnoient; ils faisoient Prométhée son contemporain, & ils disoient que Prométhée gouvernant l'Égypte sous le règne de ce Prince, le Nil grossit tellement vers le lever de la canicule, que rompant ses digues, il submergea le pays, & fit périr la plupart de ses habitans. Prométhée en conçut un tel chagrin, que peu s'en fallut qu'il ne s'ôtât la vie; mais Hercule vint à son secours; par son travail il raccommoda les digues qui avoient été endommagées, & fit rentrer le Nil dans son ancien lit. Ils faisoient encore vivre Busiris, Lycurgue, roi de Thrace, & Triptoleme, législateur d'Athènes, dans le même temps qu'Osiris: le premier, disoient-ils, avoit été chargé par le Prince Égyptien du gouvernement de la partie de l'Égypte voisine de la Phénicie, & de la garde des côtes de la mer: le second s'étant opposé aux progrès d'Osiris, avoit été tué dans un combat; & le troisième, expert dans l'agriculture, avoit été le compagnon d'Osiris dans ses expéditions. Ces

*Diod. l. p. 11.*

*M. ibid. p. 10.*

*M. ibid. p. 12.*

*M. ibid. p. 11.*

différentes contemporanéités forment autant d'anachronismes dans l'histoire prétendue d'Osiris.

Prométhée n'est point d'une antiquité aussi reculée que celle que les Égyptiens donnoient à leur Osiris. D'anciens chronologues suivis par Tatien (g) & par S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie<sup>a</sup>, plaçoient Prométhée dans le même temps que Triopas, sixième roi d'Argos, & que Cécrops, premier roi de l'Attique. Cette chronologie donneroit onze à douze générations seulement, c'est-à-dire, suivant la manière ordinaire de compter, à raison de trois générations pour un siècle, environ quatre cents ans avant la guerre de Troye; mais la généalogie descendante de Prométhée, qui nous est connue, oblige de diminuer encore ce nombre. Il fut le père de Deucalion, duquel naquit Hellen, père d'Éole, qui eut pour fils Sisyphe, dont le fils Glaucus, I.<sup>er</sup> du nom, fut père de Bellérophon. Hippolochus né de Bellérophon eut un fils nommé Glaucus II, qui se trouva à la guerre de Troye. Cette généalogie ne nous présente que neuf personnes ou neuf degrés, c'est-à-dire, environ trois cents ans avant la guerre de Troye. Quelqu'époque que l'on donne au commencement de cette guerre, on trouvera toujours mille ans ou environ entre le règne prétendu d'Osiris & la naissance de Prométhée. Si l'on fait commencer cette guerre l'an 1292 avant notre ère vulgaire, Prométhée sera né l'an 1592; mais si on lui donne pour époque l'an 1194, il faudra mettre la naissance du même Prométhée à l'an 1494 ou environ. La date la plus reculée que je croie que l'on puisse donner au règne de Ménès, que tous conviennent avoir été le premier mortel qui ait régné en Égypte, est l'an 2290 ou environ avant l'ère vulgaire. De cette année à celle de la naissance de Prométhée, il y a sept cents quatre-vingt-seize ans ou six cents quatre-vingt-dix-huit ans, auxquels, si l'on ajoute les règnes des demi-Dieux qui ont précédé Ménès, & ceux d'Osiris, d'Isis & de Typhon, faisant ensemble deux cents soixante-dix-sept ans, on

XIX.  
Prométhée  
qu'on dit avoir  
été son  
contemporain;  
n'est  
pas si ancien.  
<sup>a</sup> Clem. Alex.  
Strom. I, pag.  
321. Idem,

(g) Tat. orat. cont. Græc. n. XXXIX. Κατὰ Τελόπιον Περγαμηνεύς...  
καὶ ἀπὸ τοῦ Κέκροπος.



aura, suivant les Égyptiens, depuis le commencement du règne d'Osiris jusqu'à la naissance de Prométhée mille soixante-treize, ou du moins neuf cents soixante-quinze ans, différence trop marquée pour faire de cet homme un contemporain d'Osiris.

X X.  
Busiris, autre  
contemporain,  
n'a vécu que  
long-temps  
après lui.

L'anachronisme n'est pas moins sensible à l'égard de Busiris. L'histoire ancienne de l'Égypte ne nous fournit que deux Princes de ce nom qui aient régné dans ce pays; mais la date de leurs règnes est beaucoup postérieure au temps où il faudroit mettre le règne prétendu d'Osiris: car ils ne peuvent être montés sur le trône que plusieurs siècles après lui. Le premier successeur des Dieux, dit Diodore (*h*), a été Ménès; ses descendans, au nombre de cinquante-deux, ont régné plus de quatorze cents ans. Busiris vint après eux, & ce fut le huitième roi de sa race, nommé Busiris comme lui, qui bâtit la grande ville de Diospolis. Quand même on supposeroit que le nombre des générations ou des descendans de Ménès auroit été exagéré, il ne seroit pas possible de rapprocher assez l'un ou l'autre de ces Busiris pour les faire vivre dans le même temps qu'Osiris.

X X I.  
L'âge  
de Lycurgue  
inconciliable  
avec  
celui d'Osiris.

L'âge de Lycurgue, roi de Thrace, peut encore moins s'accorder avec celui du prince Égyptien. Ce Lycurgue étoit contemporain de Tharops, grand-père d'Orphée, qui fut un des Argonautes (*i*), & il fut tué, non pour s'être opposé au progrès des armes d'Osiris, mais pour avoir voulu empêcher l'établissement du culte de Bacchus dans ses États: c'est ce que nous donnent à entendre la plupart des fables qui concernent ce prétendu Dieu.

X X I I.  
Histoire  
de Lycurgue,  
selon Diodore  
de Sicile.

<sup>a</sup> Diod. III,  
p. 139.

Bacchus, selon Diodore<sup>a</sup>, voulant mener son armée d'Asie en Europe, lia amitié avec Lycurgue, roi de la partie de la

(*h*) Diod. I, p. 24. Μετὰ δὲ  
τὸς θεῶς πόλις παρῶν φασι βασιλεύσαι  
τὴν Αἰγύπτου Μηνᾶν.... ἐξῆς δὲ ἀρξαι  
λέγεται τὸ θεωρημένον βασιλείας τὸς  
ἑπομένους δύο τοῖς πεντήκοντα τὸς  
ἀπέναντος ἔτη πλείων χαλίων καὶ πετρακο-  
σίων..... καὶ δὲ ταῦτα καταστάντος

βασιλέως Βασίλειδος, καὶ τὴν τότε πάλιν  
ἐκρέοναν ὀκτώ, τὴν τελευταίαν ὀφθαλμοῦ  
ὄντα πρὸς παρῶν φασι κλισίαν τῇ ὑποῦ  
Αἰγυπτιῶν καλεσμένην Διόσπολιν τῇ  
μεγάλῃ, ὑποδὲ τῶν Ἑλλήνων Θίβας.

(*i*) Apoll. I, cap. 9, n. 16.  
Ὀρφεὺς Οἰάρεν.

Thrace située sur l'Hellespont. Il avoit déjà fait avancer la tête de son armée dans ce pays, qu'il croyoit sûr ; mais Lycurgue rassembla ses soldats pendant la nuit pour se saisir de Bacchus & de ses Ménades. Bacchus qui fut averti de son projet par un Thrace nommé Tharops en fut très-inquiet, parce que la plus grande partie de ses troupes étoit encore sur l'autre rivage, & qu'il n'étoit accompagné que d'un petit nombre de femmes. Il repassa secrètement la mer pour rejoindre son armée ; cependant Lycurgue ayant attaqué les Ménades, qui étoient restées dans un lieu nommé *Nysus*, les fit passer au fil de l'épée ; mais Bacchus amenant toute son armée remporta la victoire sur les Thraces. Lycurgue étant tombé entre ses mains, il lui fit crever les yeux, & après toute sorte d'opprobres & de tourmens il le fit attacher à une croix ; ensuite, pour marquer à Tharops sa reconnoissance, il lui donna le royaume de Thrace, & lui enseigna ses mystères & ses orgies. *Æagre*, fils de Tharops, reçut le Royaume des mains de son père, & il apprit de lui les sacrés mystères, auxquels il initia son fils *Orphée*.

La même fable est rapportée par Apollodore, mais avec quelques différences. Cet auteur<sup>a</sup> dit que *Dionysus* voulant aller dans l'Inde, prit sa route par la Thrace. Lycurgue, fils de *Dryas*, roi des *Édoniens*, qui habitoient dans le voisinage du fleuve *Strymon*, reçut mal Bacchus, & l'obligea de se retirer. Les Bacchantes qui l'accompagnoient furent arrêtées & mises en prison avec un grand nombre de Satyres ; mais elles trouvèrent le moyen de s'échapper. Bacchus, pour se venger, inspira la fureur à Lycurgue, qui, croyant couper un cep de vigne, tua son propre fils de sa hache, & se coupa lui-même les extrémités, ce qui le fit revenir à son bon sens. Ces accidens furent suivis d'une stérilité ; l'oracle consulté répondit que le pays ne produiroit point de fruits que Lycurgue ne fût mort. Les *Édoniens* se saisirent de leur Roi, le chargèrent de chaînes, & le menèrent sur le mont *Pangée*, où, par l'ordre de *Dionysus*, il fut tiré par des chevaux. Ces Auteurs placent la scène de cette fable dans la Thrace septentrionale ; mais dans les temps héroïques on connoissoit une autre Thrace, qui, selon

XXIII.  
La même  
histoire, selon  
Apollodore.  
<sup>a</sup> Apollod. III.  
c. 5.

Thucydide (*k*), étoit située dans le voisinage de la Boeotie; entre cette Province & la Phocide dans le canton de Daulie; & ce que nous savons des troubles excités dans la Boeotie par l'introduction du culte de Bacchus, fait conjecturer assez probablement que c'est dans cette dernière Thrace que s'est passé ce qui a donné lieu à cette fable.

## XXIV.

Ces histoires  
sont celles de  
l'établissement  
du culte  
de Bacchus,  
dans les États  
de Lycurgue.

Les circonstances avec lesquelles elle est racontée, réduites au simple, ne signifient point autre chose, sinon que les mystères de Bacchus (*l*) s'étant introduits dans les États de Lycurgue contre sa volonté, ce Prince s'y opposa, fit couper les vignes, arrêta & mit en prison les Bacchantes; mais que le peuple, à la tête duquel étoit Tharops, qui avoit adopté le nouveau culte, se souleva contre lui, se saisit de sa personne, le fit mourir, & proclama Tharops à sa place.

## XXV.

L'histoire de  
l'établissement  
de ce culte dans  
le Péloponnèse,  
rapportée de la  
même manière.

L'établissement du culte de Bacchus dans le Péloponnèse étoit représenté de la même manière que dans la Thrace méridionale, c'est-à-dire, comme une expédition entreprise en personne par ce prétendu Dieu. On disoit (*m*) qu'il étoit venu des Isles de la mer Egée dans le voisinage d'Argos; & qu'ayant été rencontré par Persée, roi de Mycènes, qui étoit à la tête d'une troupe d'Argiens, il avoit été défait dans un combat, dans lequel plusieurs des femmes qui l'avoient suivi furent tuées. On montrait même auprès d'Argos (*n*) les tombeaux de ses Ménades; mais la victoire remportée par Persée ne fut point décisive, puisqu'elle n'empêcha point que Bacchus ne pénétrât dans le Péloponnèse, c'est-à-dire, que son culte n'y fût établi: car ce fut, comme nous l'apprenons d'Apollodore (*o*), sous le règne

(*k*) Thucyd. II, p. 40. Οὐ δὲ τῇ αὐτῇ Θεσπίης ἐγένοντο, ἀλλ' ὁ μὲν ἐν Δαυλίᾳ τῇ Φωκίδος γῶν καλεσμένης γῆς ὁ Τηρεὺς ὥκει τότε ὑπὸ Θεσπιδῶν οἰκημένης.

(*l*) Helych. Βαχχος, ὁ ἱερεὺς τῷ Διονύσῳ.

(*m*) Pausan. Corinth. pag. 64. Καὶ οὗτος αὐτὸς ζωακῶν τάφος, ἀπέθανον δὲ αἱ γυναῖκες ἐν μάχῃ πρὸς Ἀργείους τε καὶ Περσέα, ἀπὸ νύκτων τῶν ἐν Αἰγίῳ Διονύσῳ συνεστρατευμένων.

(*n*) Id. ibid. p. 62. Τὸ δὲ μῆμα

τὸ πηλοῖον, Χοείας μαγνέδος ὀνομαζέσθαι, Διονύσῳ λέγοντες καὶ ἄλλας γυναῖκες, καὶ ταύτῃ ἐς Ἀργεὺς συστρατεύσασθαι. Περσέα δὲ, ὡς ἐκείνῃ τῆς μάχης, φονεῦσθαι τῇ ζωακῶν πρὸς πολλὰς τὰς μὲν λοιπὰς διαπίκων ἐν κοινῷ, ταύτῃ δὲ (ἀξιομάλι γὰρ δὴ πρὸς εἶχεν) ἰδίᾳ τὸ μῆμα ἐπίκισαν.

(*o*) Ap. Clem. Alex. Strom. I, p. 322. Ἐἴχε τῆς Περσέας βασιλείας πρὸς τετρακοσῷ δευτέρῳ ἔτει ἐκδεδεῖται, ὡς φησὶν Ἀπολλόδορος ἐν τοῖς Χρονικοῖς.

même



# DE LITTÉRATURE. 169

même de Persée que Bacchus fut mis au rang des Dieux, ou qu'on lui décerna un culte public. Son expédition prétendue dans le Péloponèse n'annonce donc que les tentatives & les efforts pour introduire les Orgies dans ce pays, & le combat de Persée nous indique l'opposition de ce Prince & d'une partie des Argiens à la nouvelle superstition, à laquelle Lycurgue s'opposoit aussi dans le même temps en Thrace, comme on le justifie par la généalogie de l'un & de l'autre: car Persée fut le père d'Alcée, duquel naquit Amphitryon, père d'Hercule, qui fut un des Argonautes. De même Lycurgue eut pour successeur sur le trône Tharops, père d'Æagre & grand-père d'Orphée, qui monta l'un des vaisseaux de la flotte destinée pour la Colchide.

- |        |                |           |
|--------|----------------|-----------|
| 1..... | PERSÉE.....    | LYCURGUE. |
| 2..... | ALCÉE.....     | THAROPS.  |
| 3..... | AMPHITRYON.... | ÆAGRE.    |
| 4..... | HERCULE.....   | ORPHÉE.   |

On trouve de part & d'autre le même nombre de personnes jusqu'à l'expédition des Argonautes; d'où je conclus que Lycurgue & Persée étoient contemporains, & que les prétendues expéditions de Bacchus sous les règnes de l'un & de l'autre ne sont autre chose que l'établissement de son culte dans la Thrace méridionale & dans le Péloponèse. Cette explication est encore confirmée par la date de l'introduction des mystères d'Osiris ou Bacchus dans la Grèce.

Le premier qui tenta d'établir ce nouveau culte fut Mélampus, fils d'Amythaon (p), associé avec Bias son frère au trône d'Argos par Anaxagore, le sixième descendant de Danaüs: ce Mélampus étoit contemporain de Lycurgue & de Tharops qui lui fut substitué; Orphée, petit-fils de Tharops, fut un des Argonautes; & Amphiaraius, arrière petit-fils de Mélampus, fut aussi de cette expédition.

XXVI.  
Époque de  
l'établissement  
de ce culte.

(p) Diodor. I, p. 61. Μελάμπους δὲ παρὰ μετεγενεῖν ἐξ Αἰγύπτου τὰ  
Διόνυσον νομιζόμενα τελεῖσθαι παρὰ τῆς Ἑλλάδος.

1..... MÉLAMPUS..... LYCURGUE.

2..... MANTIUS..... 1... THAROPS.

3..... OICLÈS..... 2... ŒAGRE.

4..... AMPHIARAÛS.... 3... ORPHÉE.

Orphée étant le second descendant de Tharops, & Amphiaräus le troisieme de Mélampus, la différence entre les deux généalogies n'est que d'un degré; mais cette différence disparoit, si l'on suppose, comme il est assez probable, que Mélampus étoit déjà avancé en âge, & que Mantius son fils étoit homme fait lorsque les mystères de Bacchus commencèrent à s'introduire dans la Grèce, & que Tharops substitué à Lycurgue étoit beaucoup plus jeune que lui. Dans cette supposition, Mantius fils de Mélampus aura été contemporain de Tharops & de même âge que lui, & nous aurons de part & d'autre le même nombre de générations depuis le règne de Lycurgue ou depuis l'introduction des Orgies jusqu'à l'expédition des Argonautes. Ce que dit Hérodote (9) que Mélampus avoit pu être instruit des mystères de Bacchus par Cadmus & par les Phéniciens qui étoient venus avec lui s'établir en Boeotie, est confirmé par la généalogie de l'un & de l'autre. Leurs descendans au même degré se sont trouvés à la seconde guerre de Thèbes. Mélampus, qui avoit vu Cadmus & qui pouvoit être de même âge que Polydore fils de Cadmus, eut pour fils Mantius, qui fut père d'Oicles, qui eut un fils nommé Amphiaräus, dont les deux fils Alcmaëon & Amphiloque furent du nombre des Épigones. Polydore fils de Cadmus fut père de Labdacus, duquel naquit Laius père d'Œdipe, qui eut aussi deux fils, Éthéocle & Polynice, qui périrent dans cette guerre. L'une & l'autre généalogie nous donne cinq personnes ou cinq degrés depuis l'établissement des Orgies jusqu'à la seconde guerre de Thèbes.

(9) Herod. I, p. 122. Ἐμπίσι γὰρ δὴ Μελάμπους ἔστι ὁ ἐξηγησάμενος τῆ Διονύσου τ' ἔννομα καὶ τὴν θυσίαν, καὶ τὴν πομπὴν τ' φανῶ..... πυνδαγὴ δὲ μοι δοκεῖ μάλιστα Μελόμπους τὰ πρὶν τὴ Διόνυσον περὶ Κάδμου τε Τυφίης καὶ τῆς αὐτῆς ἐκ Φοινίκης ἀποικισθέντων εἰς τὴν νῦν Βοιωτίαν καλεσθέντων ὀρεῖται.

|                         |                |                        |           |
|-------------------------|----------------|------------------------|-----------|
| ..... CADMUS.           |                |                        |           |
| 1.....                  | MÉLAMPUS.....  | 1.....                 | POLYDORE. |
| 2.....                  | MANTIUS.....   | 2.....                 | LABDACUS. |
| 3.....                  | OICLÈS.....    | 3.....                 | LAIUS.    |
| 4.....                  | AMPHIARAÛS.... | 4.....                 | ŒDIPE.    |
| 5. ALCMÆON. AMPHILOQUE. |                | 5. ÉTHÉOCLE. POLYNICE. |           |

Cette guerre des Épigones ne précède celle de Troye que de dix ans; ainsi Mélampus & Lycurgue, qui ne sont antérieurs à cette guerre que de cinq générations, doivent être nés environ cent soixante ans avant que les Grecs commençassent leur expédition contre cette ville, & il y avoit déjà huit ou neuf cents ans au moins que la monarchie Égyptienne avoit été fondée par Ménès; il est par conséquent impossible que Lycurgue roi de Thrace ait été tué par Osiris plus ancien que Ménès de deux cents soixante-dix-sept ans selon le calcul Égyptien.

Il n'est pas plus facile de faire de Triptolème un des compagnons de ce Prince. Les Argiens, au rapport de Pausanias<sup>a</sup>, donnoient pour père à Triptolème le prêtre Trochile, qui, chassé d'Argos par Agénor, s'étoit retiré à Éleusis dans l'Attique, où il s'étoit marié. Orphée, dans des vers qu'on lui attribuoit, prétendoit qu'il étoit fils de Dysfaulès; & que Cérès, qui avoit appris de lui par qui sa fille avoit été enlevée, lui avoit enseigné l'art de cultiver le blé. Chérile, poète Athénien, disoit dans une de ses pièces que Triptolème étoit né à Rharos d'une des filles d'Amphiçtyon; mais les Athéniens & leurs voisins ne doutoient point qu'il ne fût fils de Célée roi d'Éleusis. Les Marbres d'Oxford lui donnent (r) pour père le même Prince que la fable dit avoir reçu chez lui la déesse Cérès (s). Triptolème n'étoit donc point Égyptien, & il y a

XXVII.  
Triptolème ne peut avoir été compagnon d'Osiris.

<sup>a</sup> Pausan. Attica p. 13.

(r) Marm. Ox. Τριπολέμῳ τῷ πατρὶς Κελεὸν ἐλθῶσα τὸν βασιλεύοντα πίτε Ἐλευσινίων.  
(s) Apollod. I, c. 5. Δημήτρα...



plusieurs siècles d'intervalle entre le temps où il vivoit & celui où il faudroit placer le règne prétendu d'Osiris. Pourquoi donc est-il fait mention de lui dans l'histoire de ce Prince? la raison est la même que celle que j'ai assignée pour Lycurgue: c'est que cette histoire d'Osiris ne nous représente que l'établissement de son culte & de celui d'Isis dans la Grèce. Comme Osiris est le même que Dionysus ou Bacchus, Isis n'est point différente de Cérès. « Isis, dit Hérodote (1), a un très-grand temple dans la ville de Busiris, & cette Déesse est la même que celle qu'on appelle en grec Δημήτηρ, c'est-à-dire, Cérès; son culte ne fut établi à Athènes que sous le règne d'Érechée. » Diodore (2) dit qu'une grande famine désolant toute la terre, excepté l'Égypte, qui en fut exempte à cause de la bonté de son terroir, Érechée, qui avoit déjà quelque alliance avec les Athéniens, leur porta des blés, & que les Athéniens en reconnoissance de ce bienfait le firent Roi. Ayant accepté ce titre, il leur enseigna les sacrifices de Cérès, & il établit à Éleusis les mystères de cette Déesse, tels qu'ils se célébroient en Égypte. « C'est, ajoute Diodore, ce qui a donné lieu de dire que Cérès étoit venue d'elle-même à Athènes, & de placer en même temps la découverte des blés qui leur furent apportés d'ailleurs sous le nom & sous les auspices de cette Déesse. Les Athéniens, continue-t-il, conviennent eux-mêmes du règne d'Érechée, de cette famine, de la venue de Cérès & du présent qu'elle leur a fait; mais de plus ils avouent que les sacrifices, les mystères & toutes les cérémonies d'Éleusis sont parfaitement imités de ce qui s'observe en Égypte. » Les Marbres d'Oxford placent (u) effectivement l'arrivée de Cérès à Athènes sous le règne d'Érechée, & trois ans après ils marquent que Triptolème sema du blé dans un canton du territoire d'Éleusis appelé *Rharia*, ce qui est

(1) Herod. II, p. 126. Ἐν ταυτῇ γὰρ δὴ πόλει (Βύσιρι) ἰδέμεν Ἰσίδος ἱερὸν.... Ἰσὶς δὲ θεὴ καὶ πῶς Ἕλληνας γλῶσσαν Δημήτηρ.

(u) Marm. Oxon. Αφ' ἧς Δημήτηρ ἀφικομένη εἰς Ἀθῆνας καρπὸν ἐφο....

ἐν, καὶ αὐτὸν.... παρὰ.... ὠπὸς.... Τριπτολέμῳ καὶ Κελεῶ καὶ Νεαίρῳ ἐπὶ ΧΗΔΔΔΔΠ (1145) βασιλευσάντος Ἀθηναίων Εὐχάρειος.

Ἀφ' ἧς Τριπτο... ἔσπειρεν ἐν τῇ Παρίῳ καλλυμένῃ Εὐλευσίῃ ἐπὶ ΧΗΔΔΔΔΠ. (1142).

confirmé par Pausanias, qui dit (x) que le premier champ ensemencé de grain fut celui qui étoit appelé *Rharos*; & que pour en conserver le souvenir, c'étoit avec de l'orge de ce champ qu'on faisoit les gâteaux qui étoient offerts sur l'autel. Ce champ portoit ce nom, parce qu'il avoit appartenu à Rharos père de Celée & grand-père de Triptolème. Érechée, sous le règne duquel vivoit Triptolème, fut le sixième roi d'Athènes, & monta sur le trône vers l'an 209 depuis l'arrivée de Cé-crops dans cette ville, c'est-à-dire, selon quelques Chronolo-gistes, l'an 1484, ou, selon d'autres, l'an 1347 avant notre ère vulgaire, ce qui fait Triptolème postérieur de huit à neuf cents ans à l'établissement de la monarchie Égyptienne par Ménès, & encore plus au règne prétendu d'Osiris en Égypte.

La victoire remportée par Osiris sur Lycurgue, & les voya-ges de Triptolème dans la compagnie du même Osiris ne représentent donc que l'introduction du culte de Dionysus ou Bacchus, & d'Isis ou Cérès dans la Grèce. Il faut porter le même jugement de la conquête de l'Inde, attribuée au même Prince par les Prêtres de l'Égypte; elle ne peut désigner que l'établissement du culte de Dionysus dans l'Inde. Ce culte cependant n'étoit point originaire de l'Égypte; car il étoit très-ancien dans l'Inde, & suivant les traditions des Indiens rapportées par Diodore de Sicile, il remontoit à la plus haute antiquité: mais les Prêtres Égyptiens prévenus de cette vaine idée que leur nation étoit la première & la plus an-cienne, & que leur pays étoit le berceau de la religion de tous les autres peuples, voulurent se faire honneur de son établis-sement. Ils s'étoient déjà approprié Dionysus sous le nom d'Osiris, dont ils faisoient un Prince qu'ils disoient être né & avoir régné en Égypte; & ayant appris depuis par les Grecs que ce Dionysus étoit aussi adoré dans l'Inde, ils tentèrent de faire croire qu'ils étoient les auteurs de ce culte, en l'attri-buant à Osiris sous l'allégorie d'une conquête.

XXVIII:  
Les Prêtres  
Égyptiens,  
par la conquête  
d'Osiris,  
entendoient  
l'établissement  
du culte d'Osiris  
dans l'Inde.

(x) Pausan. Att. p. 36. Τὸ δὲ πρῶτον τὸ Ραρίον ἀπαρῆναι πρεσβύτην λέγουσι, καὶ πρεσβύτην αὐξήσαντι καρπύῳ, καὶ

διὰ τὴν ἑλπίδα ἐξ αὐτοῦ γίνεσθαι σφόδρα, καὶ ποιέεσθαι πέννηματα ἐς τὰς θυοίας κατέστηκαν.

XXXIX.  
Cette fiction  
n'étoit  
point ancienne.

174

## M É M O I R E S

Cette fiction n'étoit point de la première antiquité en Égypte. Hérodote n'en avoit point entendu parler, & il y a tout lieu de croire que ce furent les Grecs qui y donnèrent occasion ; c'est du moins le jugement que Strabon paroît en avoir porté : cet Auteur, après avoir parlé de l'expédition prétendue de Dionysus dans l'Inde, & après avoir rapporté ce que quelques Écrivains avoient dit des Oxydraques, qu'ils supposoient être les descendans de Dionysus, & des Sibes qu'ils faisoient descendre des compagnons d'Hercule, ajoute cette réflexion (y) : « Tous ces discours étoient des fictions inventées par les flatteurs d'Alexandre ; ce qui paroît, dit-il, parce que les Auteurs qui en parlent ne sont point d'accord entr'eux, & que les autres n'en disent rien ; est-il probable qu'on n'ait point entendu parler d'événemens qui auroient dû être si célèbres ? Et si l'on en a entendu parler, il seroit surprenant qu'ils n'eussent point été rapportés par les Auteurs dignes de foi ; d'ailleurs les peuples par lesquels Dionysus ou Hercule auroient dû passer pour aller aux Indes, n'ont aucun vestige, ni aucun monument du passage de ces guerriers dans leur pays ; aussi ce que les Prêtres Égyptiens débitoient à cet égard trouvoit-il peu de croyance, & leur autorité n'en imposoit qu'à très-peu de personnes ». « Mégasthène, dit Strabon (z), avec un petit nombre d'autres, croit ce qu'on débite de Dionysus & d'Hercule ; mais Ératosthène, avec le plus grand nombre, le traite de fable, & ne veut point qu'on y ajoute foi. »

XXX.  
Inscription  
d'Osiris.

Il y avoit cependant des inscriptions qui constatoient ces prétendues expéditions d'Osiris. J'ai rapporté celle qui étoit à Nyfa en Arabie, qui nous a été transmise par Diodore de

(y) Strab. xv, p. 473. Οἱ δὲ ὅτι πάσι ταῦτα τῶν κολακούντων Ἀλέξανδρον, αἰσῶται μὲν οὐ τῷ μὴ ὁμολογεῖν ἀλλήλους τὴν συγγραφῆς δόλον, ἀλλὰ τὸς μὴ λέγειν, τὸς δὲ μὴδ' ἀπλῶς μεμνησθαι· ὃ γὰρ εἰς τὰ ἐνδοξὰ ἔγωγε καὶ τότε πληρὴ μὴ πέποιδα, ἢ πέποιδα μὲν, μὴ ἀλλ' ὃ μνήμης καταλείπειν, καὶ ταῦτα τὸς πιστοτάτους ἄπαν· ἐπίστα οὐ μὴδὲ τὸς μεταξὺ δι' ὧν ἔχον τι εἰς

Ἰνδοὺς ἀφίξιν γενέσθαι, τὸς περὶ τὸν Διόνυσον καὶ τὸν Ἡρακλέα μὴδὲν εἶναι τεκμήριον δεικνύμεν τῆς ἐκείνων οὐδ' ἐστὶν ὅτι σφετέρως γῆς.

(z) Id. ibid. p. 472. Καὶ τὰ περὶ Ἡρακλέους δὲ καὶ Διονύσου Μεγαδένους μὲν ὀλίγων πᾶσι ἠγέται· τῶ δὲ ἄλλων οἱ πλείους ἂν ὅτι καὶ Ἐρατοσθένους ἀπὸ καὶ μνησθῆναι.



Sicile; mais il suffit de la lire, pour s'apercevoir qu'elle est l'ouvrage d'un Grec, qui confondant Osiris avec Jupiter, qui étoit adoré dans son pays, a donné au Dieu Égyptien la même généalogie qu'à celui de la Grèce.

Les autres circonstances du règne d'Osiris ne sont pas mieux fondées que les synchronismes que je viens d'examiner. Les Égyptiens lui attribuoient l'invention du vin; ils disoient (a) qu'il avoit le premier observé la vigne dans le territoire de Nyfa; & qu'ayant trouvé le secret de la cultiver, il avoit bu le premier du vin, & qu'il avoit appris aux hommes la manière de le faire & de le conserver. Il résulteroit de ce récit que l'usage du vin étoit de la plus haute antiquité en Égypte, ce qui ne peut se concilier avec ce que nous lisons dans Plutarque (b), qu'avant Psammétichus, dont le règne ne comença que vers l'an 670 avant notre ère vulgaire, les Égyptiens ne buvoient point de vin, quoiqu'il ne leur fût point inconnu; qu'ils n'en offroient point aux Dieux, & que ce fut ce Prince qui en but le premier. Ce fait s'accorde encore moins avec la théologie des Égyptiens, qui leur faisoient regarder le vin avec horreur; car ils disoient (c) que le vin étoit le sang des anciens Géants qui avoient fait la guerre aux Dieux, & que de leurs cadavres mis en terre & mêlés avec elle les vignes étoient venues. Une liqueur inventée par celui que les Égyptiens honoroient comme leur principale divinité auroit-elle pu être ainsi détestée par ce peuple, & sur-tout par les Prêtres? On pourroit opposer à la narration de Plutarque ce qu'on lit dans le

XXXI.  
Autres  
circonstances  
du  
règne d'Osiris.

(a) Diodor. I. Εὐρετὴν δ' αὐτὸν γινέσθαι φασὶ τὴν ἀμπέλιν παρὰ Νύσαν, ἣ τὴν ἐργασίαν τῆς αὐτῆς κέρπειν παρὰ Νύσαν, παρὰ τὸν οἶνον χεῖναι καὶ διδάξαι τὸς ἄλλους ἀνθρώπους πῶς τε φυτεῖαν τῆς ἀμπέλης καὶ τὴν χεῖναι τὸν οἶνον, καὶ τὴν συγκομιδὴν αὐτῆς καὶ πρῶτον.

(b) Plut. de Isid. & Osirid. p. 629. Οἶνον μὲν οἱ ἐν Ἡλιουπόλει θεοσποῦντες τὸ θεὸν ἐκ εἰσφέρειν τὸ πρῶτον εἰς τὸ ἱερὸν, ὡς ἔ' παρὰ τὸν ἡμέτερον πάντες τῆς βασιλείας ἐφάρωντος.

οἱ δ' ἄλλοι χεῖναι μὲν ὀλίγον δὲ, πολλὰς δὲ αἰνὸς ἀγρίας ἐχέουσιν, ἐν αἷς φιλοσφῆντες ἔ' μανθάνοντες ἔ' διδάσκοντες τὰ θεῖα διδάσκουσιν. οἱ δὲ βασιλεῖς καὶ μετρητὴν ἐπὶ τὸν οἶνον ἐκ τῆς ἱερῆς χρηματικῆς ὡς ἑκατὰ ἰσόρηκεν, ἱερεῖς ὄντες ἤρξαντο δὲ πίνειν ἀπὸ ψαμμιτικῆς, παρὰ τὸν δὲ ἐκ ἐπὶ τὸν, ὅδε ἐκαστὸν ὡς φίλιον θεοῖς.

(c) Id. ibid. Αἰμ' ὡς αἶμα τῶν πολεμιστῶν ποτε τοῖς θεοῖς, ἐξ ὧν δύνανται πινόντων καὶ τῇ γῇ συμμιγνυμένων ἀμπέλιν γινέσθαι.

מִשְׁקָה

מִשְׁקָה

livre de la Genèse de l'échançon de Pharaon <sup>a</sup>, dont Joseph expliqua le songe; mais dans ce texte il ne s'agit point du vin; tel que celui dont on fait Osiris l'inventeur: cet Échançon ne servoit point du vin à Pharaon, il exprimoit <sup>b</sup> seulement dans la coupe de ce Prince le jus de quelques grappes de raisin (d), & le lui présentoit, ce qu'il ne pouvoit faire en tout temps, mais seulement dans celui de la maturité des raisins.

Rien n'est donc plus incertain que ce que les prêtres Égyptiens débitoient sur Osiris, & l'on peut, sans craindre de se tromper, mettre au rang des fables son expédition prétendue dans l'Inde.

XXXII.  
Conquête  
de l'Inde,  
par Sésostris,  
supposée  
par les Prêtres.

Il n'en est point de Sésostris comme d'Osiris. Les conquêtes de Sésostris sont célèbres dans l'histoire ancienne; & l'on ne peut, sans détruire son autorité, nier qu'il ait porté ses armes jusque dans la Scythie, & presque jusque sur les bords de la mer Caspienne; mais a-t-il formé quelque entreprise sur l'Inde? Hérodote, qui rapporte avec assez d'exactitude tout ce qu'il avoit appris des Prêtres de l'Égypte, ne le dit point, parce qu'apparemment cette fable n'étoit point encore inventée de son temps; on lit seulement dans son histoire (e), que Sésostris étant parti du golfe Arabique avec une flotte soumit à sa domination les peuples qui habitoient sur le bord de la mer rouge; mais il ne compte point les Indiens parmi ses conquêtes. La mer rouge, dont il parle, étant celle à laquelle on a donné depuis le nom de *mer des Indes*, on pourroit comprendre l'Inde parmi les pays assujettis par Sésostris, si l'expression d'Hérodote étoit générale, & si cet Auteur avoit dit que Sésostris s'étoit rendu maître de tous les pays situés sur les côtes de la mer rouge; mais la proposition n'a point cette universalité; on peut même la regarder comme particulière, car on lit seulement dans son texte qu'il assujettit des peuples qui demeuroient sur la mer rouge, ce qui est exact en restreignant les conquêtes de

(d) Genes. XL, 9. Videbam coram me vitem, in qua erant tres propagines, crescere paulatim in gemmas & post si res maturescere, calicemque Pharaonis in manu mea: tuli ergo uvas, & expressi in calicem quem te-

nebam & tradidi poculum Pharaoni.

(e) Herod. II, p. 142. Τὸν Σέσωστρον ἔλεγον οἱ ἱερεῖς ὡς ὅταν μὲν πλοίοισι μακροῖσι ὁρμυζέμενα ἐκ τῆς Ἀραβίας κόλπου, τὸς ἀπὸ τῶν ἐρυθρῶν θαλάσσης κατακυμένους καταπράττειν.

Sésostris

Sésostris à l'Éthiopie & aux peuples voisins situés sur la côte de cette mer opposée à celle de l'Inde; & il paroît qu'Hérodote n'a eu que l'Éthiopie en vue: car parlant de ce pays en d'autres endroits de son histoire, il a soin de remarquer qu'il avoit été conquis par Sésostris; au lieu que lorsqu'il fait mention de l'Inde, sur laquelle il s'étend beaucoup plus, il ne dit & n'insinue rien qui puisse faire conjecturer que Sésostris y soit jamais entré. Diodore, postérieur à Hérodote de près de cinq cents ans, fait honneur à Sésostris de la conquête de l'Inde. «Ce Prince, dit-il (f), fut le premier qui fit voir des vaisseaux de guerre, il équipa une flotte de quatre cents voiles, avec laquelle il se rendit maître de toutes les Provinces maritimes & de toutes les Isles de la mer rouge jusqu'aux Indes; il parcourut tous les lieux où le roi de Macédoine n'est jamais entré; il passa le Gange, traversa toute l'Inde, & il parvint jusqu'à l'Océan oriental.» Quelle que soit l'autorité de Diodore, elle se réduit ici au témoignage des Prêtres de qui il tenoit ce qu'il nous a raconté; & ce témoignage, suspect de sa nature, le devient encore plus par le peu de concert qui régnoit entre ceux qui le rendoient: car les Prêtres & les Poètes même Égyptiens, comme l'a observé Diodore (g), différoient dans leurs récits sur Sésostris; & je suis persuadé que non-seulement ce Prince n'est jamais entré en personne dans l'Inde, ce qui est avoué, mais qu'il n'y a pas même envoyé d'armée. J'ai pour garant Strabon (h), qui s'appuyant de l'autorité de Mégasthène,

(f) Diod. I, p. 35. Εἴπειτα εἰς πύλιν ἐρυθρὰν θάλασσαν ἀπέστειλε σόλον κῶν τετρακοσίον, πρεσβυτὸν τῶν ἐγγυαίων μακρὰ σκάφη ναυπηγησάμενος, καὶ τὰς τε νήσους πᾶς ἐν τοῖς ποταμοῖς κατεκτησάμενος, καὶ τῆς ὑπεῖρος τὰ περὶ θάλασσαν μέρη κατετρέφετο μέχρι τῆς Ἰνδικῆς· αὐτοὺς δὲ καὶ τῆς διωμάσεως περὶ πύλιν πρεσβύον ποιησάμενος κατετρέφετο πᾶσαν πύλιν Ἀσίαν· ὃς μόνον γὰρ πύλιν ὑπερὶν ἐπὶ Ἀλεξάνδρῳ τῷ Μακεδόνα κατακτηθεῖσαν χεῖρον ἐπῆλθεν, ἀλλὰ καὶ πᾶσαν τὴν Ἰνδὴν ὣν ἐκείνος ἐπαρέβαλεν εἰς πύλιν χεῖρον· ὃ γὰρ τὸ Γάγγην ποταμὸν διέει, καὶ

πύλιν Ἰνδικὴν ἐπῆλθε πᾶσαν ἕως Ὠκεανῶ.

(g) Id. ibid. p. 34. Εἰπεὶ δὲ περὶ τῆς βασιλείας ὃς μόνον οἱ συγγραφεῖς οἱ περὶ τοῖς Ἑλλησι διαπεφωκῆσσι φέρεται ἄλλῃ, ἀλλὰ καὶ τῶν καὶ Ἀἰγυπτίων οἱ περὶ τοῖς ἱεροῖς, καὶ οἱ διατρεφόμενοι αὐτῶν ἐγκωμιάζοντες, ὅχι ὁμολογήματα λέγουσι.

(h) Strab. xv, p. 472. Ἡμῶν δὲ πῶς ἂν δικαίᾳ γένοιτο πιστὸς περὶ τῆς Ἰνδικῆς ὅτι τῆς πᾶντος στρατίας τῶν Κύβη, ἢ τῶν Σεμερσίδος, συναποφάνεται ὅτι πᾶς καὶ Μεγαρέτης τῶν λόγων τῶν καλῶν ἀπὸ τοῦ τῶν ἀρχαίων περὶ τῶν ἰσχυρίων,



qui avoit été en Égypte & dans l'Inde, ne veut point qu'on ajoute foi à ce que les Égyptiens & les Grecs débitoient des anciennes expéditions dans l'Inde, & qui affirme positivement (i) que quoique Sésostris eût poussé ses conquêtes jusqu'en Europe, il n'avoit jamais pénétré dans l'Inde.

XXXIII.  
Ignorance de  
ces Prêtres.

Strabon, qui avoit fait le voyage de l'Égypte, & qui avoit vu la fameuse statue de Memnon, nous dit (k) cependant qu'au-dessus de l'endroit où étoit cette statue, il y avoit quarante tombeaux des anciens rois d'Égypte, auprès desquels on voyoit des obélisques, sur lesquels étoient des inscriptions qui marquoient les richesses de ces Princes, leur puissance & l'étendue de leur Empire, qui comprenoit la Scythie, la Bactriane, l'Inde, & même cette partie de la Grèce appelée depuis *Ionie*. Ce témoignage de Strabon se réduit encore à celui des prêtres Égyptiens avec lesquels il avoit conversé. Ces inscriptions étant en caractères sacrés & hiéroglyphiques ne purent être lues par ce savant Grec, qui ne connoissoit point cette sorte d'écriture; il fut obligé de s'en rapporter à ce que lui dirent les prêtres Égyptiens qui l'accompagnèrent dans ce voyage, & l'idée qu'il nous donne lui-même de la capacité de ces Prêtres, rend leur témoignage fort suspect; car il dit que celui qui accompagna *Ælius Gallus* dans son voyage d'Égypte, & qu'il nomme *Chérémon* (l), à beaucoup de vanité joignoit encore plus d'ignorance. Tel étoit un autre prêtre d'Héliopolis nommé *Acamatius*, dont *Suidas* (m) nous a conservé la mémoire; ce Prêtre étoit souverainement ignorant, & tellement vain,

(i) Strab. xv, p. 472. Καί τι Σέσωστριν μὲν τῷ Αἰγυπτίῳ καὶ Τιάρκονα τῷ Αἰθίοπα ἕως Εὐρώπης περὶ ἡλθεῖν... ὅτι ὁ Ἰνδοὺς μηδὲν αὐτῶν ἀνέσχετο.

(k) Id. xvii, p. 561. Ὑποβὺν τῷ Μενμόνεϊ θύκην βασιλείων ἐν ἀσπλάοις λαμπρύνει παρὰ τὸν πᾶσι τῶν βασιλέων καὶ περὶ τὴν ἀσπλάοις θύκην ἀξίαν· ἐν δὲ τῇ θύκῃ ἐπὶ πᾶσι τοῖς βασιλείων ἀναρχαῖα διδύσκει τὸ πᾶσι τῶν βασιλέων, καὶ τῶν ὀψιγενέων, ὡς μὲν τῶν Σκυθῶν, καὶ Βακτριῶν, καὶ Ἰνδῶν, καὶ τῆς νῦν Ἰωνίας ἀναρχαῖα.

(l) Id. ibid. p. 554. Παρὰ τὸν δὲ τῆς Αἰθιοπίας Γάλλου... Χαρήμων τὸ ἄνομα· περὶ τὸν πᾶσι τῶν βασιλέων καὶ περὶ τῶν ἀναρχῶν καὶ ἰδιώτων.

(m) Suid. voc. Ακαμάτιος. Ακαμάτιος Ἡλίουπολις... ὅτι ὁ ἰδιογενὴς εἶχεν ὡς ἐδὲν περὶ τὸν πᾶσι τῶν βασιλέων καὶ περὶ τῶν ἀναρχῶν καὶ ἰδιώτων φιλόσοφος, καὶ τῶν ὀνόματι τῶν περὶ τὸν πᾶσι τῶν βασιλέων καὶ περὶ τῶν ἀναρχῶν καὶ ἰδιώτων φιλόσοφος.

que quoiqu'il ne se fût appliqué à l'étude d'aucune espèce de science, il prenoit le titre de philosophe, & se donnoit pour tel; les autres Héliopolitains, aussi ignorans que lui, ne l'appeloient point autrement que le philosophe: cette ignorance n'étoit point nouvelle parmi les prêtres de l'Égypte; il y avoit long-temps qu'ils avoient abandonné leurs anciennes études, & que les collèges où ils s'instruisoient n'étoient plus fréquentés ni habités. Strabon avoit vu parmi les ruines d'Héliopolis (n) de grandes maisons qu'on lui dit avoir été autrefois occupées par des Prêtres qui s'appliquoient à la Philosophie & à l'Astronomie; mais il n'y en avoit plus aucun: on n'y voyoit que quelques gens qui se mêloient des sacrifices, & qui en expliquoient les cérémonies aux étrangers: les explications qu'ils donnoient n'étoient que le fruit de leur imagination; car ils avoient perdu la trace de leur institution, comme on peut en juger par leur peu de concert & par la diversité des raisons qu'ils en rendoient; mais ces Prêtres ignorans n'avoient point renoncé à la vanité de leurs prédécesseurs; ils vouloient, comme eux, faire croire que tous les peuples de la terre leur étoient redevables de leurs sciences, de leurs arts & de leur police. Ils n'en imposèrent point à Strabon, qui fut si peu persuadé de ce qu'ils purent lui dire à ce sujet, qu'il nous fait suffisamment entendre qu'il n'en avoit rien cru, en mettant au rang des fables tout ce que les Égyptiens débitoient des prétendues expéditions d'Osiris & de Sésosiris dans l'Inde.

Si les Indiens étoient une Colonie conduite par l'un ou l'autre de ces prétendus conquérans, on devoit retrouver, du moins dans leur police, quelque trace de leur première origine; mais on n'en aperçoit aucune. La différence qui se remarque entre les Loix de l'Inde & celles de l'Égypte fournit une nouvelle preuve que les Indiens n'ont point reçu leur police des Égyptiens. Diodore de Sicile a fait attention à ce

XXXIV.  
Différence  
entre la police  
des Indiens  
& celle  
des Égyptiens.  
De la servitude.

(n) Strab. xvii, p. 454. Ἐν δὲ τῇ Ἡλιόπολει ὁ εἶκος εἰδόμεναι μεγάλας, ἐν οἷς διατελοῦσι οἱ ἱερεῖς· μάλιστα γὰρ δὴ ταυτὶ καποικίαν ἱερέων γερονέται φασὶ τὸ παλαιὸν φιλοσόφων ἀνδρῶν, καὶ ἀστρο-

νομικῶν· ἐπλήροισι δὲ καὶ τῶτο νῦν τὸ σύστημα ἢ ἡ ἀσκησις, οὐκ ἔτι μὲν ἐν ὕδασι κρῖν ἐδείκνυτο τῆς τοιαύτης ἀσκήσεως πονηρώς, ἀλλ' οἱ ἱεροῦχοι μόνον καὶ ἐξηγῆται τοῖς ἑτέροις τ' ἀπὸ τῶν ἱερῶν.

caractère des Loix de l'Inde, en observant (o) qu'elles étoient particulières à ce pays, & différentes de celles des autres peuples, & son observation est justifiée par ce qu'il nous rapporte de quelques-unes de ces Loix; la plus remarquable est la maxime (p) qu'ont laissée aux Indiens leurs anciens Philosophes, de ne traiter personne en esclave, & de se croire tous égaux. Ils ont estimé, dit-il, que rien ne dispofoit mieux les hommes à toute sorte d'évènemens, que de les accoutumer à ne se regarder ni comme supérieurs ni comme inférieurs à d'autres : cette maxime subsiste encore aujourd'hui dans l'Inde, du moins en partie; car, quoique la servitude y ait été admise depuis, les Indiens traitent leurs esclaves comme leurs propres enfans; ils ont grand soin de les bien élever, ils les pourvoient de tout libéralement; rien ne leur manque, soit pour la nourriture, soit pour le vêtement; ils les marient, & presque toujours ils leur rendent la liberté. Cette maxime n'étoit point reçue en Égypte, où la servitude étoit admise avec toutes ses rigueurs, & où le commerce des esclaves se faisoit librement.

*Le P. Bouchet,  
lett. à M. l'Ev.  
d'Avranches.*

XXXV.  
De la guerre.

Une autre Loi de l'Inde contribuoit le plus à préserver le pays de la famine. Chez les Indiens (q) les terres étoient sacrées & inviolables, & l'on y voyoit des laboureurs tracer tranquillement leurs sillons à côté de deux armées qui se battoient; les soldats se massacroient les uns les autres, mais ils respectoient ceux qui travailloient à la terre, comme leurs bienfaiteurs communs; jamais ils ne mettoient le feu aux blés, ni la coignée au

(o) Diod. II, p. 88. Νομίμων δ' ὄντων παρὰ τοῖς Ἰνδοῖς οὐκ ἔστιν ἐξηλασμένων.

(p) Diod. ibid. Νενομώσθηται γὰρ παρ' αὐτοῖς δ' ἕλον μηδὲνα τὸ παρὰ πᾶσι, ἐλευθέρον δ' ἵπταρχοντα τὴν ἰσότητα πᾶσιν ἐν πᾶσι· τὸς γὰρ μαθόντας μὴ ὑπερέχιν, μὴ ὑποπίπτειν ἄλλοις κραύισον ἔξεν βίον πρὸς ἀπάσας τὰς περὶ αὐτοὺς.

(q) Diod. II, p. 86. Συμβάλλουσι δὲ παρὰ τοῖς Ἰνδοῖς καὶ τὰ νόμιμα πρὸς τὸ μηδέποτε λιμὸν γενέσθαι παρ'

αὐτοῖς· παρὰ μὲν γὰρ πῶς ἄλλοις ἀνθρώποις οἱ πολέμοι καταφθιέροντες τὴν γαίαν ἀκαργῆτον κατασκευάζουσιν· παρὰ δ' ἐν τοῖς τῶ γεωργῶν ἱερῶν καὶ ἀσύλων ἐσμένων οἱ πᾶσι τῶν ἀρχαίων γεωργόντες ἀνεπαύσθησι τῶ κινδύνῳ εἰσὶν· ἀμφοτέρω γὰρ οἱ πολεμῶντες ἀλλήλους μὴ ἔδοκτείνουσιν ἐν μάχῃ, τὸς δὲ πρὸς τὴν γεωργίαν ὄντας ἑωσὶν ἀβλαβεῖς, ὡς κοινὸς ὄντας ἀπάντων ἐνεργέτας, τὰς δ' ὁ γαίης τῶ ἀντιπολεμῶντων ἔδ' ἐμπνεύζουσιν, καὶ δειροτρομέουσι.



pied des arbres de leurs ennemis; au lieu que chez les autres Nations, selon la remarque de Diodore, qui n'excepte point les Égyptiens, quand elles se font la guerre, elles ravagent mutuellement leurs campagnes, & consumant les fruits d'une année, elles font encore perdre l'espérance de plusieurs autres.

Les Loix avoient aussi pourvu dans l'Inde à la sûreté & au bon traitement des étrangers. Il y avoit des gens préposés pour les recevoir (r), & pour empêcher qu'on ne leur fit aucune injustice. On leur envoyoit des Médecins quand ils étoient malades, & l'on prenoit d'eux tout le soin possible; s'ils venoient à mourir, on leur faisoit des obsèques honorables, & l'on rendoit leurs biens à ceux qui pouvoient leur appartenir: cette humanité des Indiens à l'égard des étrangers est attestée non-seulement par Diodore, mais encore par les Auteurs que Strabon a copiés. Les Égyptiens n'en usoient point ainsi; l'entrée de leur pays étoit absolument interdite aux étrangers; ceux que le hasard y conduisoit étoient si mal reçus, que le traitement qu'on leur faisoit (f) a donné lieu aux fables que les Anciens ont débitées de Busiris: cette aversion pour les étrangers dura si long-temps en Égypte, que lorsque Psammétichus jugea à propos de permettre aux Grecs de s'établir dans ses États, il fut obligé de leur donner des habitations particulières, dans lesquelles ils ne fussent point confondus avec les Égyptiens. En Égypte, chacun ne pouvoit avoir qu'une femme; Cécrops, Égyptien & législateur d'Athènes, obligea les citoyens à se contenter chacun d'une seule femme, au lieu que dans l'Inde la polygamie étoit permise & autorisée. Des loix aussi opposées à celles de l'Égypte, annoncent que la police Indienne n'a point été formée sur celle des Égyptiens; elles ne peuvent devoir leur origine à Sésostris, qui n'a jamais pénétré dans l'Inde; on ne peut les attribuer à l'Osiris Égyptien,

XXXVI.  
De l'hospitalité  
&  
du mariage.

Strab. xv,  
p. 487.

Herod. II,  
p. 169.

(r) Diod. II, p. 89. Εἰσὶ δὲ παρ' Ἰνδοῖς ὅτι ξένους ἀρχόντες παραμένοντες ἐπεβλέποντες ὅπως μηδεὶς ξένος ἀδικήται· τοῖς δ' ἀρρεωσσοῖ ξένων ἰατροὺς εἰσάγουσι, καὶ τῶ ἀλλοτρίῳ ὀφειλόμενον ποιοῦνται, καὶ τελευτήσαντα θάπτουσιν, ἐν δὲ καὶ τα-

λεφθέντα τῷ ξένῳ χρήματα τοῖς ποσὶ καὶ σὺν ἀποδιδόασιν.

(f) Id. XVII, p. 551. Κοινὸν μὲν ἔστι τοῖς βαρβάροις πᾶσιν ἔθος τῶ ξενολοσίαν, τὸς δὲ Αἰγυπτίους ἐλέγχεται διὰ τὸ περὶ τὸ βάσιν μνησθῆναι.

qui, s'il a été un Dieu ou un Génie, n'a jamais conquis ce pays; ni à l'Osiris mortel, dont les expéditions fabuleuses ne nous présentent que l'histoire de l'établissement du culte de Bacchus & de Cérès dans la Grèce.

XXXVII.  
II.<sup>e</sup> Moyen de  
communication.  
Les persécutions  
suscitées contre  
les Prêtres  
en Égypte.

II. Les conquêtes de ces deux Princes n'étant point un moyen suffisant pour établir la communication de la doctrine, des pratiques & des usages de l'Égypte dans l'Inde, on a recours à une autre voie, & l'on suppose que des Prêtres Égyptiens, persécutés dans leur pays, passèrent dans l'Inde & y portèrent leurs superstitions. Ce sentiment est entièrement dénué de preuves, & paroît même peu assorti au génie des Prêtres idolâtres; ces Prêtres estimoient à la vérité leur religion, mais persuadés que celles des autres Nations étoient également bonnes pour les peuples chez qui ils les voyoient établies, ils n'avoient point le zèle qui eût été nécessaire pour communiquer à d'autres leur doctrine & leurs mystères; les prêtres Égyptiens faisoient même acheter cette communication par des épreuves si dures, que peu de personnes avoient le courage de s'y exposer; de sorte qu'un Prêtre obligé de quitter son pays à raison de la persécution, se feroit vraisemblablement contenté de jouir, dans une terre étrangère, de la sûreté & de la tranquillité qu'il ne trouvoit point dans sa patrie; mais des vraisemblances ne pouvant être opposées aux faits, examinons le fait en lui-même.

XXXVIII.  
Persécution de  
Chéops  
& de Sabacon.

Hérodote nous apprend que Chéops, qu'il donne pour le quatrième successeur de Sésostris (1), fit fermer tous les temples, & qu'il défendit à tous les Égyptiens d'offrir aucun sacrifice; cette défense subsista pendant tout son règne, qui fut de cinquante ans. Les temples furent aussi fermés sous Chéphrès, son frère & son successeur (2), qui régna cinquante-six ans; & ils ne furent ouverts que sous Mycérinus, fils de Chéops, qui succéda à Chéphrès son oncle, & qui rendit au peuple la liberté des sacrifices (3): cette interdiction du culte public,

(1) Herod. II, p. 155. Κατα-  
κλίσαντα γὰρ μὴ πάντα τὰ ἱεῖα, ἀπέχε-  
ται οὐκ ὅτι δύσταν τὰ πρὶν ἀπέχεαι.

(2) Id. ibid. p. 157. Βασιλεύσαν-  
τι δὲ ἔλεγον Χεφρώνει ἐξ ἑσθλῶν καὶ παντὶ κοινῶν

ἱεῖα. . . . καὶ τὰ ἱεῖα χρόνῳ ποσὶν  
κατακλινθέντι οὐκ ἀνοίχθησαν.

(3) Id. ibid. Μυκερίνου . . . τὰ τὰ  
ἱεῖα ἀνοίχαι καὶ τὸν λαὸν πεποιημένον ἐς τὸ  
ἔρατον καὶ εὖ αἰεῖναι πρὸς ἑσθλὰ καὶ δύσταν.



# DE LITTÉRATURE. 183

pendant cent six ans, fut sans doute regardée par les Prêtres comme une persécution; ils détestèrent la mémoire des deux Princes qui l'avoient ordonnée, & la haine qu'ils leur portèrent fut telle qu'ils ne voulurent jamais les nommer, & qu'au lieu de leur attribuer les pyramides qu'ils avoient fait construire, ils les appelèrent du nom d'un berger qui faisoit paître ses troupeaux dans le lieu où elles avoient été élevées; mais ni Hérodote, ni aucun autre auteur ne dit que ces Prêtres, ou qu'aucun d'eux, se soient expatriés à cette occasion; & pourquoi l'auroient-ils fait? il n'est question, dans cette histoire, d'aucun mauvais traitement exercé contre eux; la cessation des sacrifices ne les privoit point du nécessaire: ces Prêtres continuèrent de jouir de la portion des terres de l'Égypte qui leur avoit été assignée pour leur entretien; car il n'est point dit qu'ils en eussent été dépouillés, ni qu'elle leur ait été rendue depuis. On compte aussi, parmi les persécuteurs de l'Égyptianisme, Sabacon l'Éthiopien; mais ce Prince n'exerça aucun autre acte de cruauté, que le supplice qu'il fit souffrir à Bocchoris & à Nécôs, père de Psammétichus, qu'il immola à sa sûreté: doux & humain par caractère, il défendit de faire mourir aucun criminel, & il aima mieux abandonner le trône, que d'obéir à l'ordre qu'il crut que les Dieux lui avoient donné, dans une vision, de faire couper tous les prêtres de l'Égypte par la moitié du corps; & aucun de ceux qui veulent trouver en Égypte l'origine du culte Indien, ne prend pour époque le règne de ce Prince, ni ceux des précédens.

*Herodot. I, p.  
161 & 169.  
Diodor. I, sect.  
11, n. 18.*

Ils croient la trouver, & Kœmpfer sur-tout, dans la persécution qui fut suscitée par Cambyse, qui obligea, disent-ils, les prêtres Égyptiens de se réfugier dans l'Inde, où ils portèrent tout ce qu'ils avoient appris dans leur pays. Il n'y a, dans ce sentiment, de réel & de fondé sur l'histoire que le mauvais traitement que Cambyse fit aux prêtres de Memphis; en effet, ce Prince ayant manqué l'expédition qu'il avoit entreprise contre l'Éthiopie (y), revint à Memphis, où il trouva tout le peuple en

XXXIX:  
Persécution  
de Cambyse.

(y) Herodot. III, p. 195. Ως | οἷα ἐὼν ὑπεμαργύπερος, ἀπασάμενος τὸ  
δὲ ἡγεῖσθαι Ἀπὼν οἱ ἱερεῖς, ὁ Καμβύσις, | ἐγγχεῖδον δάλων τύψαι τὴν γαστέρα. τῷ



joie, parce que leur dieu Apis leur étoit apparu; s'imaginant que les Égyptiens se réjouissoient de ses mauvais succès, il manda les Magistrats, pour savoir d'eux le sujet de ces réjouissances; les Magistrats lui dirent ce qui en étoit, mais il ne voulut point les croire, & il les fit mourir comme des imposteurs: il fit venir ensuite les Prêtres, qui lui répondirent de même, que leur Dieu, qui ne se montroit pas souvent, étant enfin apparu à eux, les Égyptiens faisoient de grandes réjouissances, suivant la coutume. Cambyse leur dit que puisque leur Dieu étoit si bon & si familier qu'il se faisoit voir à eux, il vouloit aussi faire connoissance avec lui, & il ordonna qu'on le fit venir: Apis ayant été amené, ce Prince entra en fureur, tira son poignard & le lui enfonça dans la cuisse; puis reprochant aux Prêtres leur stupidité, d'adorer une brute comme un Dieu, il les fit fustiger, & il ordonna qu'on tuât tous les Égyptiens qu'on rencontreroit célébrant la fête de l'apparition d'Apis: cet Apis n'étant adoré qu'à Memphis, car chaque ville avoit son Dieu particulier, il n'y eut que les prêtres de Memphis qui furent ainsi maltraités. Cambyse détruisit aussi, dans sa fureur, le temple de Vulcain (z), qui étoit dans la même ville; il brûla celui d'Héliopolis (a), & il enleva tout l'or & tout l'argent qui étoient dans ceux de Thèbes (b); mais l'histoire ne nous apprend point que ce Prince ait fait aux Prêtres de ces temples aucun mauvais traitement, qui les ait obligés d'abandonner le pays & de chercher une retraite ailleurs; & aucun auteur

Ἀπίος, πᾶσι τῷ μισθῷ· γέλασας δὲ εἶπε πῶς τις ἰρέας, ὡς κακῇ κεφαλῇ, τοῖσιν τοῖσι θεοῖς ζῖνοντι ἐναμιγνύμεναι καὶ οὐκ ὁρῶντες, καὶ ἐπαίοντες σιδήρων· ἅγιος μὲν γὰρ Αἰγυπτίων ἔπος ὁ θεός· ἀτὰρ τοὶ ὑμεῖς γὰρ ὅτι χαίροντες, γέλωτα ἐμὲ ἥσασθε· ταῦτα εἰπὺς ἐνείλετο... τὸν μὲν ἰρέας ἀπομαρτύνοντι, Αἰγυπτίῳ τε τῷ ἄλλῳ τῷ ἐν λάβῳσι ἐορτάζοντα κτείνειν.

(z) Herod. III, p. 200. Ἐς δὲ δὴ ἔκ Ἡρακλῆος τὸ ἱερὸν ἦλθε ἡ ποικίλη τῶν γαίματι κατεγέλασε, ... ἐσθλὰ δὲ ὅτι καὶ ἐς τῆς Καθεύοντος τοῦ ἱεροῦ... ταῦτα δὲ τὰ γαίματα καὶ ἐνέσκηψε ποικίλα κατασκάψας.

(a) Strab. XVII, p. 553. Νονί μὲν ἐν ὅτῃ πανήγυρις ἡ πόλις τὸ ἱερὸν ἔχουσα πρὸς Αἰγυπτίῳ ἔσται κατασκευασμένον ἀρχαῖον ἔχον πολλὰ τεκμήρια ὅτι Καμβύσου μανίας ἐκ ἱεροσυλίας, ὅς τις μὲν πρὸς τὰ δὲ σιδήρῳ διελωδῶτο τῶν ἱερῶν ἀκρωτηριαζὼν καὶ ἀποκαίρων.

(b) Diod. I, p. 30. Τετάρτων γὰρ ἱερῶν κατασκευασθέντων... ἐν τῇ τῷ παλαιότητι... πρὸς μὲν ἐν οἰκοδομῇ δαμνηνικῇ καὶ μετὰ τὴν νεώτερον χρόνον τὸ ἱερὸν καὶ χρυσόν... ἐπὶ Περσῶν σπουδῶν, καὶ ὅς τις κακῶς ἐνέσκηψε τὰ κατὰ Αἰγυπτίον ἱερὰ Καμβύσου.

ne nous a dit que ceux de Memphis, ou du moins quelqu'un d'entre eux, se soit réfugié dans l'Inde. Cette persécution a été d'une si courte durée, qu'elle n'a pu être l'occasion qui ait déterminé ces Prêtres à chercher une retraite dans un pays si éloigné, où ils ne pouvoient arriver sans s'exposer à plusieurs dangers; ils pouvoient, sans courir aucun risque, se retirer dans des lieux plus voisins; à l'exemple de quelques Égyptiens, qui avoient été obligés, soit par les révolutions arrivées dans leur pays, ou par d'autres causes, de s'expatrier, ils auroient pu s'embarquer sur la Méditerranée, & aller chercher des établissemens en Phénicie ou en Grèce. Cette persécution n'a pu commencer qu'à la fin de la sixième année du règne de Cambyse, qui concourut avec la fin de l'an 524 avant l'ère Chrétienne, & ce Prince quitta l'Égypte au commencement de sa huitième année, ou au commencement de l'an 522 avant la même ère, pour retourner en Perse, où il mourut le cinquième mois de son arrivée; ainsi, quand cette persécution auroit été continuée pendant tout le reste du temps que ce Prince séjourna en Égypte, elle n'auroit guère duré plus d'un an.

Darius, successeur immédiat de Cambyse, mit fin à cette persécution; ce Prince, quoiqu'attaché à la religion des Mages, & quoique revêtu de la dignité de souverain Pontife, comme il paroît par l'inscription (c) que peu de temps avant sa mort il ordonna qu'on mit sur son tombeau, où il prit le titre d'Archimage, traita favorablement les Égyptiens. Ayant voulu mettre sa statue au-dessus de celle de Sésostris, les Prêtres s'opposèrent à son dessein, & lui représentèrent qu'il n'avoit encore rien fait de plus éclatant que le prince Égyptien; Darius ne fut point choqué de leur liberté, il leur répondit qu'il s'efforceroit d'atteindre à la gloire de ce héros, s'il atteignoit à ses années, & il les pria de comparer ses actions à celles de Sésostris, en suivant la proportion de l'âge, ce qui étoit

X L.  
Darius, successeur de Cambyse, favorisa le culte Égyptien.

Diodor. I, p. 37.  
Herodot. II, p. 145.

(c) Porphy. de abt. IV, p. 398.

ὅτι οὗτω δὲ μέχρι τῆς σεβασμίου γένους τῆτο (Μάγων) παρὰ Πέρσης γενόμεθα, ὥστε

καὶ Δαρείον τὸν Ἰσάπου ὀπιζέσθαι πρὸ μνήματι πρὸς τὴν ἀλφειάν, ὅτι καὶ Μαρικῶν γένοντο διδάσκαλος.

la seule manière équitable de faire ce parallèle. Non-seulement il donna cet exemple de modération aux Égyptiens, mais il blâma hautement les impiétés & les inhumanités qui s'étoient commises lors de la conquête que Cambyse avoit faite de l'Égypte; il entreprit même de rétablir la religion & le culte public; il eut de fréquentes conférences avec les Prêtres, & il se fit instruire par eux de la théologie & des autres secrets renfermés dans leurs livres sacrés: se trouvant à Memphis, & ayant appris qu'on cherchoit dans un grand deuil Apis, il fit publier qu'il donneroit cent talens à celui qui l'ameneroit. Cette conduite de Darius lui gagna tellement les cœurs des Égyptiens, que de son vivant même ils le regardèrent comme un Dieu, & qu'après sa mort ils lui déférèrent les plus grands honneurs qu'ils eussent jamais rendus aux plus religieux & aux plus justes de ses prédécesseurs.

*Diodor. I.  
p. 60.*

*Polyan. Strateg. VIII.*

*Diodor. I.  
p. 60.*

**XLI.**  
Persecution  
sous Ochus.

On ne trouve aucun autre vestige de persécution contre la religion Égyptienne que sous le règne d'Ochus, roi des Perses; ce Prince, la neuvième année de son règne, qui concourt avec l'an 350 avant l'ère Chrétienne, entra en Égypte, d'où il chassa Nectanébus, qui en étoit Roi; ses cruautés envers les Égyptiens lui firent donner le nom de *glave*, & il ne fut inscrit dans le catalogue des Rois que sous ce nom (*d*); les Égyptiens lui donnèrent aussi celui d'*âne*, à cause de la licence avec laquelle il se livroit à toute sorte d'excès: Ochus irrité sur-tout de cette dernière dénomination, leur protesta que l'âne mangeroit leur bœuf. Il tua effectivement Apis (*e*), se le fit servir, & le mangea avec ses Courtisans; mais il se borna à cette impiété, sans faire aucun mauvais traitement aux Prêtres, & retourna la même année à Babylone.

**XIII.**  
La date de  
ces persécutions  
postérieure  
à celle de  
la Philosophie  
dans l'Inde.

Ces deux persécutions ne furent donc ni assez vives, ni

(*d*) Plut. de Isid. & Osirid. p. 633. Καὶ γὰρ πᾶν αἰγύπτιον Περσῶν βασιλεῖα καὶ φοβερώτατον ὄντων ἀποκτείναντα πολλὰς, τέλος δὲ καὶ Ἀπὶν ἀποσφράξαντα, καὶ καταδειπνίσαντα μετὰ τῶν φίλων ἐκάλεσαν μάχαιραν καὶ καλῶσι μέχρι νῦν οὕτως ἐν τῇ καταλόγῳ τῶν βασιλέων.

(*e*) Id. ibid. p. 647. Διὸ καὶ τῶν Περσικῶν βασιλέων ἐχθραίνοντες μάλιστα τὸ ὄντων ὡς ἐναγὴ καὶ μαργὸν ὄνον ἐπαυρόμασαν· κακείνος εἰπὼν, ὁ μὲν τοι ὄνος ὅπως κατενωχίησεται πᾶν ἔσθην, ἔδωκε πᾶν Ἀπὶν, ὡς Δείνων ἰσθόρκεν.



d'assez longue durée pour obliger les Prêtres de quitter le pays, & d'aller chercher une retraite dans une contrée aussi éloignée que l'Inde. Ce ne peut donc être à ces persécutions que l'Inde soit redevable de sa philosophie & de ses pratiques religieuses, & ce qui tranche toute difficulté, c'est qu'avant qu'elles eussent été excitées en Égypte, il y avoit long-temps que la philosophie étoit cultivée dans l'Inde, & que le culte religieux y étoit établi; *Boutta* ou *Fo*, comme je l'ai fait voir, existoit au moins cinq cents ans avant Cambyse; l'auteur de la vie de Confucius, cité par M. d'Herbelot, nous apprend que ce savant Chinois avoit été élevé à l'école des philosophes de l'Inde: Pythagore, antérieur à la persécution de Cambyse, avoit conversé avec ces Philosophes, suivant les témoignages d'Alexandre Polyhistor, d'Apulée, de S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie & d'Eusèbe; & Zoroastre, qui a précédé Pythagore & Cambyse, avoit adopté quelques-uns des principes des Brachmanes.

III. Il ne reste donc plus que la voie du commerce: plusieurs Savans ont cru que l'Égypte avoit un commerce réglé avec l'Inde, par la mer rouge, & que ce commerce étoit la source de la puissance des anciens rois de l'Égypte, qui, pour en dérober la connoissance aux autres Nations, tenoient leurs ports exactement fermés aux étrangers. Dans cette opinion, la seule chose qui me paroît certaine, c'est que l'abord de l'Égypte étoit effectivement interdit aux étrangers; ils tuoient ou faisoient esclaves (*f*) tous ceux qu'ils surprenoient le long de leurs côtes. Cette conduite inhumaine des Égyptiens à l'égard des étrangers, a donné lieu à la fable de Busiris, si fameuse parmi les Grecs. Diodore de Sicile prétend (*g*) que ce dont ce Prince a été accusé n'est point véritable quant au fond, & que ce que les Grecs en ont dit n'est qu'une exagération; mais il avoue que l'inhumanité de Busiris, qui n'étoit

XLIII.  
III.<sup>e</sup> Moyen de  
communication.  
Les anciens  
Égyptiens  
n'étoient point  
commerçans.  
Leur  
inhospitalité.

(*f*) Diodor. I, p. 43. Οἱ μὲν  
τοὺς τῶν (Ψαμμήχου) δυναστεύσαντες  
ἀνεπίστατον τοῖς ξένοις ἐποίουν τὴν Αἴγυπτον,  
τὴν μὲν φονεύοντες, τὴν δὲ καταδου-  
λεύοντες ὅλην καταπλέοντων  
(*g*) Id. ibid. Καὶ γὰρ ἡ περὶ τὴν

Βύσιριν ἀσέβεια ὅτι τὴν ἑλλῶν ἐρχομένων  
ἀξενίαν διεβόησεν παρὰ τοῖς Ἑλλήσιν, ὥς  
εἶναι μὲν τοὺς ἀλλοδαποὺς, ὅτι περὶ τὴν  
ὑπερβολὴν τῆς ἀνομίας εἰς μὴδὲ πλάσμα  
καταχρησάμενα.



des Rois du pays, nous en sommes assurés par Diodore, qui nous dit qu'après les cinquante-deux successeurs de Ménès, Busiris monta sur le trône de l'Égypte, & forma une nouvelle dynastie composée de huit de ses descendans, dont le huitième porta le même nom que son auteur. Les Arabes nous ont conservé la mémoire de ce Prince, dans les listes qu'ils nous ont données des rois de l'Égypte; ils l'ont appelé *Beizar* ou *Baizar*, & ils en ont fait le premier Roi de ce pays.

Quant au commerce de l'ancienne Égypte, nous ne connoissons que celui qui se faisoit par terre par des caravanes d'Ismaélites & de Madianites, qui entroient dans ce pays par l'Isthme de Suez; ces marchands portoient en Égypte (p) des aromates, de la résine & de la myrrhe. Les Égyptiens, chez lesquels ces drogues ne croissoient point, en avoient besoin pour leurs sacrifices, & sur-tout pour les embaumemens de leurs cadavres. On voit par l'histoire de Joseph, fils de Jacob, que ces Arabes faisoient aussi le commerce des esclaves; mais aucun monument ne nous atteste le commerce maritime de l'Égypte. Nous trouvons par-tout des vestiges des longs voyages des Phéniciens ou Tyriens sur l'Océan & sur la Méditerranée; l'Écriture nous parle des navigations faites par les ordres de David, de Salomon & de leurs successeurs sur l'Océan par la mer rouge; mais l'histoire sacrée & l'histoire profane ne nous disent rien de celles des Égyptiens. On aperçoit seulement quelques particuliers de cette Nation que les révolutions arrivées dans leur pays obligent de s'embarquer sur la Méditerranée, pour se réfugier en Grèce; mais le commerce ne fut point l'objet de leurs voyages; & la communication entre l'Égypte & les autres pays séparés d'elle par la mer ne paroît avoir été ouverte qu'environ six ou sept cents ans avant notre ère vulgaire, ce qui, joint aux passages antérieurs de Cécrops, de Danaüs & peut-être de Cadmus, suffit pour

Diodor. 1;  
p. 29.

## XLIV.

Le commerce  
se faisoit dans  
les premiers  
temps,  
en Égypte, par  
terre.

(p) Gen. xxxvii, 25 & 28.  
Viderunt Ismaélitas viatores venire de  
Galaad portantes aromata & resi-  
nan & stacten in Ægyptum...  
& prætereuntibus Madianitis ne-

gotiatoribus, extrahentes eum è cis-  
ternâ, vendiderunt eum Ismaélitis  
viginti argenteis, qui duxerunt eum  
in Ægyptum.



rendre raison des vestiges de l'Égyptianisme qu'on rencontre en divers lieux.

XLV.  
Aversion  
des anciens  
Égyptiens  
pour la mer.

Des idées religieuses s'opposoient à ces navigations des anciens Égyptiens. Le Nil, le père & le conservateur de leur pays, car c'est ainsi qu'ils l'appeloient, se perdoit dans la mer; & la décharge de ce fleuve, qu'ils regardoient comme sa mort, leur inspiroit une telle horreur pour cet élément, qu'ils estimoient impur tout ce qu'il produisoit (q), & qu'ils n'en vouloient faire aucun usage; ils portoient la superstition jusqu'à ne vouloir avoir aucun commerce avec les marins, & à refuser même de leur parler. Ces idées ne peuvent être celles d'un peuple à qui la mer auroit procuré quelque avantage; comme toutes les Nations commerçantes, il auroit au contraire divinisé cet élément, ou du moins il auroit admis quelque divinité qui y présidât, à laquelle il auroit adressé ses vœux, pour obtenir l'heureux succès de ses navigations. On ne trouve rien de tel chez les Égyptiens; la liste de leurs Dieux ne nous en présente aucun qui s'intéresse à la mer, d'où je conclus que les Égyptiens ne trafiquoient point hors de leur pays. Ils furent encore moins les auteurs du commerce maritime, dont les Anciens attribuent l'invention dans les temps les plus reculés aux Phéniciens. Les vaisseaux, qui dans leur première origine n'étoient que de simples radeaux, n'avoient point été inventés par les Égyptiens, mais par un roi nommé *Erythras* (r), & ce fut sur un vaisseau de cette espèce que Cécrops passa de l'Égypte dans l'île de Chypre & ensuite dans la Grèce.

XLVI.  
Le commerce  
établi  
par Sésostris  
étoit intérieur.

Si l'on s'en rapporte à la tradition des Prêtres de l'Égypte, on peut croire que Sésostris a voulu détruire le préjugé de la

(q) Plut. Symp. VIII, qu. 8.  
Εἰς ταῦτῳ ἀπολλυμένη τὰ πάντα καὶ  
σάπρον τὸ χόρας, ἐν ᾧ οἱ ἄλλοι ἀποφύω  
ὀνομαζοῦσι, καὶ θνήσκοντες τὸ ἐν τοῖς αἰ-  
σέρεσι μάρτυροι γινόμενοι ἐν τῇ δεινῇ  
φθορῇ, ἀνίστανται τῷ τὸ Νεῖκος  
πελευτῶ καὶ φθορῶν ἐν τῇ θαλάττῃ  
γινόμενῳ ὅθεν ἔτι ὕδαρ πίνουσιν αὐτῆς

ἐπεὶ ὧν πρέσει πᾶσι γὰρ καὶ δαδὲν  
ἠγόνται . . . οἱ γὰρ μὴδὲ τὰς κυβερνήτας  
ἀξίους δεύουσι γορρεῖν ἀπαντῶντες.  
(r) Plin. VII, c. 56. Nave  
primus in Græciam ex Ægypto  
Danaüs advenit; antè rutilus navi-  
gabatur, inventis in mari rubro,  
inter insulas à rege Erythra.

Nation, & la familiariser avec la mer, pour laquelle jusqu'à lui elle n'avoit eu que de l'horreur. Il fut le premier qui aux barques ou radeaux dont on s'étoit servi jusqu'à lui, substitua les longs vaisseaux ou les galères, plus propres à des voyages de long cours. Il équipa une flotte que Diodore (f) dit avoir été de quatre cents voiles, avec laquelle il soumit tous les peuples qui habitoient les côtes de la mer rouge; il fit creuser différens canaux pour faciliter le transport des marchandises; & quelques-uns lui attribuent le canal de communication du Nil avec la mer rouge. Ce récit de Diodore est confirmé par la remarque de Pline, qui dit que Danaüs, qu'on croit être le même qu'Armaïs frère de Sésostris, obligé de quitter l'Égypte pour se soustraire à l'indignation de son frère, fut le premier qui vint sur un vaisseau d'Égypte en Grèce; mais quelles qu'aient été les vues de Sésostris, elles n'ont point été suivies par ses successeurs; elles se sont terminées à rendre le commerce intérieur du Royaume plus facile, & à enrichir son pays de quelques Artistes qu'il avoit trouvés dans les différens pays où il avoit porté ses armes.

Plin. VII;  
c. 56, *supr.*

*Athenod. ap.  
Clem. Alexand.  
Protrept. p. 31,  
supr.*

Les Rois qui vinrent après lui ne conservèrent point ses conquêtes; elles étoient trop éloignées d'eux pour qu'ils pussent y veiller. L'Éthiopie même, qui en étoit plus voisine, secoua le joug de leur domination; car Hérodote remarque (t) que Sésostris est le seul des rois de l'Égypte qui ait été maître de ce pays. Ils abandonnèrent aussi les vues de commerce; à l'exemple de ceux qui les avoient précédés, ils tinrent leurs ports exactement fermés aux étrangers (u), & se soutinrent par les seules richesses qu'ils tiroient de leur propre pays. Contens de ce que produisoit le terrain fertile de l'Égypte, ils

X L V I I.  
Si Sésostris  
a eu des vues  
de commerce  
maritime,  
elles ont été  
abandonnées  
par  
ses successeurs.

(f) Diod. I, p. 36. Κατὰ πᾶσαν  
τὴν χώραν ἀπὸ Μεμφέως ὅτι θαλάσσαν  
ᾠρυξε ποταμὸς ἐκ τῆς ποταμῶν διαύρουσας,  
ἵνα πᾶς μὲν συγκομίδας ἦν καρπῶν  
πρωϊνῶν συντήμας ἔχει, τὴν δὲ πρὸς  
ἐλλείλας ἦν λαῶν ὀνημίζιαις, ὅτι πᾶσι  
τοῖς τόποις ὑπάρχει ρασώνη ἔκ πάντων ἦν  
ὡς ἐπὶ λαοῖσι πολλὰ δαψίλειαι.

(t) Herod. II, p. 145. Βασιλεὺς  
μὲν ὅστις δὴ μένος Αἰγύπτου Αἰθιοπίας  
ἤρξε.

(u) Strab. XVII, p. 553. Ἦν μὲν  
ἐν ἡ Αἰγύπτῳ εἰρηνικὴ τὸ πλεον ἐξ ἀρχῆς  
ἦν τὸ αὐτάρκες τῆς χώρας, καὶ τὸ  
δυσείβολον τοῖς ἔξωθεν.

ne desiroient point (x) ce qui ne pouvoit leur venir que du pays étranger. Cette conduite des rois de l'Égypte exclut toute idée d'importation de marchandises étrangères dans ce pays. Quant à l'exportation des denrées superflues, elle ne se faisoit point par les Égyptiens; ces marchandises étoient portées dans les autres pays par les Phéniciens, comme nous l'apprenons d'Hérodote (y); mais ces Phéniciens, nation intéressée, naviguoient pour leur propre compte. Si de ce que ces Phéniciens chargeoient sur leurs vaisseaux quelques marchandises d'Égypte qu'ils alloient vendre ailleurs, on en inféroit que les Égyptiens avoient un commerce maritime réglé, on pourroit de même donner le titre de commerçantes à ces Nations de l'Amérique ou de l'Afrique, chez lesquelles différens peuples de l'Europe vont chercher diverses denrées.

XLVIII.  
Psammétichus  
est le premier  
qui ait  
ouvert les ports  
de l'Égypte  
aux étrangers.

Psammétichus, dont le règne commença l'an 670 avant notre ère vulgaire, devenu seul maître de l'Égypte par la victoire qu'il avoit remportée sur ses collègues, fut le premier qui ouvrit ses ports au commerce de toutes les Nations (z), & qui favorisa la navigation dans ses mers. Il attira les étrangers dans ses États, en accordant toute sorte de privilèges à ceux qui voulurent venir y demeurer, & il donna des établissemens aux Ioniens & aux Cariens (a), du secours desquels il s'étoit avantageusement servi pour monter sur le trône: mais tout ce que ce Prince fit alors se borna à la liberté qu'il donna à tous les étrangers d'apporter en Égypte les marchandises qu'ils alloient chercher ailleurs; & l'époque connue de cette liberté est une preuve que les Égyptiens n'avoient fait

(x) Strab. XVII, p. 545. Οἱ μὲν ὡς περὶ τῶν Αἰγυπτίων βασιλεῖς ἀγαπῶντες οἷς εἶχον, καὶ ὃ πάντοτε ἐπιστάκτων δεόμενοι διαδέεσθαι πρὸς ἅπαντας πλείοντας.

(y) Herod. I, p. 1. Φοίνικες... ἀπαγνέοντες δὲ φορέα Αἰγυπτίᾳ τε καὶ Ἀσσυρίᾳ.

(z) Diod. I, p. 43. Καθόλου δὲ πρὸς πάντας καὶ Αἰγυπτίων βασιλέων

ἀνέωξε πῶς ἄλλοις ἔδνεσι τὰ καὶ τῶν ἄλλων χώρων ἐμπόρια, καὶ πολλὰ ἀσφαλείᾳ πῶς καταπλέουσι ξένοις παρέρχετο· οἱ μὲν γὰρ πρὸς τὰς διωκασάντες ἀνεπίστατον πῶς ξένοις ἐπὶ τὴν Αἰγύπτου, τὰς μὲν φορευόντες τὰς δὲ καταπλεούμενοι τῇ καταπλεόντων.

(a) Herod. II, p. 169. Τοῖσι δὲ Ἰώσι ὁ πῶσι Καρσοῖ ποῖσι συγκαταρχασμένοισι αὐτῶν ὁ Ψαμμήτικος δίδωσι χώρας ἐνοικήσας.

auparavant



auparavant aucune espèce de commerce maritime. Une Nation qu'on suppose si sage & si entendue auroit-elle renoncé volontairement à son commerce, pour en céder gratuitement tout le profit à d'autres?

Néchos, que l'Écriture appelle *Pharaon Nécao*, & qui monta sur le trône de l'Égypte après la mort de Psammétichus son père, vers l'an 616 avant notre ère, forma le premier le projet de rendre sa Nation commerçante. Il entreprit dans cette vue (b) de joindre le Nil avec la mer rouge, par un canal qui communiquât de l'un à l'autre. La mort de six vingt mille Égyptiens qui périrent dans ce travail, l'obligea d'abandonner cette entreprise (c); mais elle ne le fit point renoncer à son projet de commerce. Il équipa des flottes non-seulement sur la Méditerranée, mais aussi sur la mer rouge. Le commerce de l'Inde ne fut point l'objet de ces armemens; Néchos ne pensoit encore qu'à celui des côtes de l'Afrique, qu'il envoya découvrir. Quelques vaisseaux sortis par ses ordres de la mer rouge (d) côtoyèrent cette partie du monde, & entrant par les colonnes d'Hercule, aujourd'hui le détroit de Gibraltar dans la Méditerranée; ils arrivèrent en Égypte la troisième année de leur navigation. Les Égyptiens n'étoient point alors navigateurs, puisque pour faire cette découverte Néchos ne trouvant personne en Egypte capable de faire ce voyage, fut obligé de se servir des Phéniciens. C'est la première fois qu'il soit dit dans l'histoire de l'Égypte que les Phéniciens aient été employés par les Égyptiens. S'il en est parlé auparavant, ce n'est que comme de commerçans qui travaillant pour leur

X L I X.  
Néchos,  
son successeur,  
veut rendre  
l'Égypte  
commerçante.

(b) Herod. II, p. 171. Παμμηνίδης ὁ παῖς Νέκου ἐγένετο, καὶ ἐβασίλευσε Αἰγυπτίῳ, ὃς τῇ διώρυγῃ ἐπεχείρησε ποταμὸς τῇ ἐς ἐρυθρὸν θάλασσαν φέρειν.

(c) Id. ibid. Αἰγυπτίῳ ἀπώλοντο δυώδεκα μυριάδες... παυσάμενος δὲ τῆς διώρυγος ὁ Νέκος ἐτράπητο ποταμὸς σπατίᾳ, καὶ πεύρεις αἱ μὲν ἐπὶ τῇ βορρῇ θάλασσῃ ἐποιήθησαν, αἱ δὲ ἐν τῇ Αἰθιοπικῇ κόλπῳ ἐπὶ τῇ ἐρυθρῇ θάλασσῃ.

(d) Id. IV, p. 269. Ἀνέπεμψεν Φοίνικας ἄνδρας ἐντειλάμενος ἐς τὸ ὅπως δι' Ἡερακλῆϊον σιλήων ἐκπέειν ἕως ἐς πύλιν βορρῇ θάλασσαν, καὶ ἔτι ἐς Αἰγυπτίον ἀπικέεσθαι. ὁρμηθεῖτες δὲ οἱ Φοίνικες ἐκ τῇ ἐρυθρῆς καλεσμένης θαλάσσης, ἔπλεον πύλιν θάλασσαν... ὥστε δυὸ ἐπὶ διεξελθόντων τεύχε' ἔπι καμψάντες Ἡερακλῆϊας σήλας ἀπίκοντο ἐς Αἰγυπτίον.

propre compte alloient charger des marchandises qu'ils achetoient des Égyptiens pour les vendre ailleurs. Les Égyptiens, qui jusqu'alors n'avoient point fait le commerce maritime par eux-mêmes ni par les Phéniciens, n'avoient donc aucune communication avec l'Inde. Ils furent encore long-temps sans connoître ce pays; car lorsque Darius, qui monta sur le trône de Perse vers l'an 520 avant l'ère Chrétienne, voulut en faire la conquête, quelque affectonnés qu'ils lui fussent ils ne purent lui en donner aucune connoissance; de sorte que ce Prince, qui desiroit savoir où l'Indus se déchargeoit dans la mer, fut obligé d'envoyer un Grec à la découverte.

L.  
Récapitulation.

Les voies de communication entre l'Inde & l'ancienne Égypte, imaginées par quelques Savans, ne sont donc point prouvées, elles ne peuvent même se concilier avec ce que les Anciens nous ont appris de l'un & de l'autre pays. Osiris, Dieu ou Génie, n'a pu être le conducteur d'une colonie Égyptienne dans l'Inde. L'expédition de l'Osiris mortel est fabuleuse, & les anachronismes qu'elle renferme justifient que les auteurs de cette fable n'ont voulu représenter que l'établissement de son culte. Les conquêtes de Sésostris sont plus réelles; mais quoique ce Héros ait porté fort loin ses armes victorieuses, jamais il ne pénétra dans l'Inde: aucun Ancien ne nous a parlé de la retraite des prêtres d'Égypte chez les Indiens. Les persécutions excitées contre ces Prêtres dans leur pays ne furent ni assez vives ni d'assez longue durée pour les obliger de s'expatrier & de s'exposer à tous les dangers d'une longue navigation pour aller chercher un asile dans une contrée si éloignée d'eux; & quand ils s'y seroient retirés, ils y auroient trouvé un culte & une religion établis long-temps avant leur arrivée. Enfin les anciens Égyptiens n'étoient point navigateurs; & lorsqu'ils commencèrent à vouloir s'adonner au commerce, les Indiens étoient depuis long-temps en possession de leur religion & de leur philosophie, d'où je conclus que la religion, la police & la philosophie des Indiens n'ont point une origine Égyptienne. Je ne

nie point cependant qu'il ne se trouve actuellement dans l'Inde quelques traces d'Égyptianisme; mais ce mélange doit être postérieur aux conquêtes d'Alexandre. Les Égyptiens devenus commerçans sous les successeurs de ce Prince ont pu porter & laisser dans l'Inde quelques-unes de leurs idées; mais alors la doctrine Égyptienne n'étoit plus dans sa pureté; elle avoit souffert diverses altérations sous la domination des Perses & des Grecs, auxquels les Égyptiens avoient été successivement assujettis.

Je passe aux autres peuples qui ont pu avoir quelque relation avec les Indiens. Les Phéniciens sont célèbres par les navigations qu'ils ont entreprises dès les premiers temps; on ne peut douter qu'ils n'aient été dans l'Inde, & le culte d'Hercule ou Melcarth, divinité Tyrienne, établi à Taprobane me paroît un témoignage suffisant de leur abord dans cette île. L'Inde, voisine du pays des Assyriens, n'a pu être inconnue à ces peuples; & si l'on ajoute foi à ce que les Anciens nous ont dit de Sémiramis, cette Princesse pénétra dans l'Inde avec une armée formidable; mais son expédition malheureuse & de courte durée n'a pu être l'occasion de l'établissement du culte religieux & de la philosophie chez les Indiens. Semiramis vaincue par Stabobrates, roi de l'Inde, regagna promptement ses États. Strabon dit (e) qu'elle ne ramena que vingt hommes de son armée; mais il y a lieu de croire que le texte de cet Auteur a été altéré dans cet endroit: car Diodore, qui avoit puisé dans la même source que Strabon, dit (f) qu'elle ne perdit que les deux tiers de son armée. Quoique l'expédition de cette Princesse soit incertaine, la communication entre l'Inde & l'Assyrie n'en est pas moins fondée; ces deux pays étoient trop voisins l'un de l'autre pour qu'on puisse se persuader qu'il n'y ait eu aucune relation entre eux. Il seroit même difficile d'imaginer que l'Inde ait pu être

L I.  
Relations  
des Indiens  
avec  
d'autres peuples,  
avec  
les Phéniciens  
& les Assyriens.

(e) Strab. xv, p. 472. Α'μ' ἢ μὲν ἀνέστρεψε φεύγοντα μετὰ εἰκοσὶν ἀνδράων.

Σημίραμις ἀναγλύ ποιησάμενη τῶν αἰχμαλώτων ἐπαγγέλει εἰς Βακτρὰ δις μέρη τὴ δυνάμειν ἀποβεβληκῆναι.

(f) Diodor. II, p. 76. Η' δ'



peuplée par un autre endroit que par l'Assyrie; & dans les temps postérieurs, les Indiens persécutés chez eux s'y refugioient. Les Bactriens, qui faisoient partie de l'empire d'Assyrie, donnèrent retraite à des philosophes Indiens, ils adoptèrent même quelques parties de leur doctrine, puisque, selon S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie, ils regardoient les Samanéens comme leurs prophètes. Les Indiens, limitrophes de ces Bactriens, pouvoient aussi, par les communications fréquentes qu'ils avoient avec eux, avoir admis quelques-unes de leurs idées.

LII.  
Cyrus ne  
pénétra point  
dans l'Inde.

Quant aux Perses, Cyrus, qui en fut le premier Roi, n'entra point dans l'Inde; il ne fit qu'en approcher (g), lorsqu'il marcha contre les Massagètes. Il y avoit des Hydraques dans son armée, selon Strabon; mais ces Indiens qu'il avoit pris à sa solde, ne dépendoient point de sa domination, & servoient volontairement sous ses enseignes. Étienne de Byzance, d'après un ancien Auteur, nomme (h) ces mêmes peuples *Hydarques*. Ne faudroit-il point lire dans l'un & dans l'autre les *Oxydraques*, qui étoient un peuple de l'Inde, que Strabon nomme en deux endroits (i), qui habitoient le pays entre les rivières d'Acésine & d'Hydraotes, & qui avoient les Malliens à leur midi? Leur position peu éloignée de la montagne de Mérou & de la ville de Nisadabur, connues dans la fable de Bacchus, confirme cette conjecture. Les peuples nommés *Hydarques* par Étienne s'opposèrent au progrès de ce prétendu Dieu, qui les soumit & leur apprit la manière de cultiver la vigne & de faire le vin. Strabon dit des *Oxydraques*, qu'on les regardoit comme les descendants de Bacchus, à cause de la vigne qui croissoit chez eux.

LIII.  
Darius est  
le premier roi  
de Perse  
qui soit entré  
dans l'Inde.

Quoique Cyrus eût des Indiens dans son armée, les Perses connoissoient fort peu le pays d'où leur venoient ces troupes auxiliaires. Lorsque Darius, qui monta sur le trône vers l'an

(g) Strab. xv, p. 472. Πέρσαι δὲ μεθοφόροι μὲν ἐκ τῆς Ἰνδικῆς μεταπέμψανται Ὑδρακας· ἐκ αὐτῶν δὲ μὴ στρατεύουσι, ἀλλ' ἐγκύς ἐλθεῖν μόνον ἤνικα Κύρος ἤλαυνεν ἐπὶ Μασσαγέταις.

(h) Stephan. Byzant. Ὑδάρχει, ἔθνος Ἰνδικόν, ἀντιπαζόμενον Διονύσῳ,

ὡς Διονύπος Βαρβαρίαν πέμψας.

(i) Strab. xv, p. 473. Διονύσῳ δ' ἀπορρόντες τὰς Ὀξύδρακας ἀπὸ τῆς ἀμπέλους τῆς παρ' αὐτοῖς.

Id. ibid. p. 482. Κάτω δ' ἐξῆς εἰσὶν οἵ τε Σίβαι λεγόμενοι, καὶ Μαλαὶ καὶ Ὀξύδρακας μεγάλα ἔθνη.

520 avant l'ère vulgaire, dix ans après la mort de Cyrus, eut formé le projet d'étendre son Empire vers le midi, il fut obligé d'envoyer à la découverte de l'Inde. La treizième année de son règne, qui concourt avec l'an 509, il chargea de cette commission un Grec nommé *Scylax*, de la ville de Caryandée en Carie; il lui donna ordre de descendre l'Indus, & de découvrir, autant qu'il lui seroit possible, tous les pays situés sur ses bords de côté & d'autre jusqu'à son embouchure; de passer de-là dans l'Océan méridional, & de prendre ensuite sa route vers l'occident, pour revenir dans son pays. Scylax, & ceux qui l'accompagnoient, s'acquittèrent heureusement de cette commission; ils descendirent l'Indus, passèrent par son embouchure dans l'Océan, d'où ils entrèrent par le détroit dit aujourd'hui de *Babel-Mandel* dans la mer rouge; & après une navigation de treize mois, ils abordèrent en Égypte dans le même port d'où cent sept ans auparavant, ou environ, Néchos roi d'Égypte avoit fait partir les Phéniciens pour faire le tour de l'Afrique. Scylax se transporta de-là à Suze, où ayant rendu compte à Darius de ses découvertes, ce Prince fit les préparatifs nécessaires pour l'exécution du projet qu'il avoit formé de la conquête de l'Inde. Il y entra la seizième année de son règne, l'an 506 avant J. C. soumit les Indiens (k), & leur imposa un tribut de trois cents soixante talens par an. Il fit de cette nouvelle conquête la vingtième préfecture ou le vingtième gouvernement de son Empire. Toute l'Inde cependant ne fut point alors soumise aux Perses (l), la partie méridionale conserva sa liberté.

Les successeurs de Darius conservèrent cette conquête. Outre le tribut annuel qui avoit été imposé par ce Prince, ils tirèrent des soldats de l'Inde. On en voit dans l'armée de Xerxès qui monta sur le trône de Perse l'an 485 avant notre ère, après la mort de Darius son père. Ces Indiens, suivant l'observation

Herodot. IV,  
p. 270.

L I V.  
Les successeurs  
de Darius  
conservent la  
partie de l'Inde  
conquise  
par ce Prince.

(k) Herodot. III, pag. 227.  
Ἰνδῶν δὲ πλεῖστος τι πολλῶ πλείον  
ἔστι πάντων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν ἀνθρώ-  
πων, καὶ φόρον ἀπαρίνειν πρὸς πάντας  
τὰς ἄλλας, ἐξήκοντα καὶ πεντηκοντα

πάντα· ἡγήματος νομὸς εἰκοστὸς ὅσῳ.  
(l) Id. ibid. p. 229. Οὗτοι μὲν  
τῇ Ἰνδῶν ἐκαστέρῳ τῇ Περσέων οἰκέουσι, καὶ  
πρὸς νότον ἀνέμῳ καὶ Δαρείῳ βασιλεὺς  
ὑδάμα ὑπὸκταν.

d'Hérodote (*m*), étoient vêtus d'écorces d'arbres, & avoient pour armes des arcs de roseau & des flèches de la même matière armées de fer. Il y en avoit aussi parmi les troupes de Darius Codomanus (*n*), lorsqu'il fut vaincu par Alexandre.

L V.  
Les Perses  
négligent  
le commerce  
de l'Inde.

Les Perses, maîtres d'une partie de l'Inde, ne profitèrent point des avantages que ce pays pouvoit leur procurer. L'Euphrate, qui se décharge dans le golfe de Perse, leur offroit un passage facile dans l'Inde, avec laquelle ils pouvoient aisément commercer; mais ils renoncèrent à ce commerce, qu'ils laissèrent continuer par les Phéniciens, qui le faisoient depuis long-temps. Pour empêcher même qu'on ne pût entrer en Perse par le Tigre & par l'Euphrate, ils firent faire dans ces deux rivières des coupures ou des cataractes (*o*), qui ne permirent plus de les remonter; ces cataractes subsistèrent jusqu'au temps d'Alexandre, qui s'étant rendu maître de Babylone, les fit détruire.

L V I.  
Idées Persanes  
adoptées  
par les Indiens.

Quoiqu'il ne paroisse point que la Perse ait fait par elle-même le commerce avec l'Inde, les Indiens accoutumés à servir dans les armées des rois de Perse, & à converser avec leurs sujets, de retour chez eux ont pu y apporter des usages qu'ils avoient vu pratiquer, & communiquer à leurs compatriotes des idées avec lesquelles ils s'étoient familiarisés pendant leur séjour en Perse. C'est peut-être là l'origine du nom de *Miraha*, que les Bramines donnent au soleil; ce nom n'est point différent de celui de *Mihra*, que les Perses donnoient au premier être & au soleil, qu'ils regardoient comme son symbole. On peut attribuer à la même cause le nom de *Ram*, fameux chez les Indiens, que

(*m*) Herodot. VII, p. 464.  
Ἰνδοὶ δὲ εἰματα μὲν ἐνδεδυκότες ἄπο  
ξύλων πεποιημένα, πόρτα δὲ καλαμῖνα  
εἶχον καὶ οἰσὺς καλαμίνους, ὅτι δὲ  
σιδήρους ἦν.

(*n*) Quint. Curt. IV, c. 12.  
Indi cæterique maris rubri accolæ,  
nomina veriùs quàm auxilia, post  
currus erant.

(*o*) Strab. XV, p. 509. Διαρρέεται  
δὲ ὑπὸ πλείων μὲν ποτάμων ἢ χῶρα,

μαζίων δὲ τῆς Εὐφρατι, ἣ τῇ Τί-  
χρῳ... ἔχουσιν δὲ ἀνάπλους, ὅ μιν ὅτι τ  
ὧ πιν ὧ πιν ὧ πιν Σελευκείαν· ἡ δὲ ὧ πιν  
κῶμιν ἐμπρεῖον ἦν κύνων πότων· ὅ δὲ  
ὅτι Βαβυλωνία πλείων ἢ περὶ αἰνῶν  
σαδίων· οἱ μὲν ἔν Πέρσῃ τὴν ἀνάπλους  
ὅτι πινδὸς κροῦσιν ἐδάλλοντες φύω ἦν  
ἐξωθεν ἐφόδον, κατὰ ῥάκτας χρο-  
πῆντες κατεσκευάκισαν· ὁ δὲ Ἀλέξαν-  
δρος ὅτι πιν ὄσος οἶος τε ἦν ἀνεσκευασ-  
τὴν μάλιστα τὴν ὅτι πιν ὧ πιν.



*Wischnou* a porté dans une de ses apparitions; car *Ram* est un des Dieux tutélaires de la Perse, auquel le vingt-unième jour de chaque mois est consacré. Le culte du feu connu dans l'Inde sous le nom de *Homan*, & le sacrifice qu'ils appellent *Ekiam*, si solennel parmi eux, que le jour qu'il est offert les Bramines même doivent manger de la chair de la victime, viennent aussi de la Perse; car *Homan* étoit un Dieu révééré dans la Perse, où il étoit regardé comme un symbole du soleil. C'est vraisemblablement de la même source que viennent quantité de mots communs aux deux langues Indienne & Persane.

On trouvoit dans l'Inde, au rapport de Philostrate (p), des statues de Minerve, d'Apollon & d'autres divinités grecques. Le *Kirendum* ou la langue sacrée des Malabares, comme nous l'apprenons des missionnaires Danois<sup>a</sup>, renferme encore aujourd'hui quantité de mots grecs; ce sont autant de vestiges des relations des Grecs avec l'Inde. Quelques-uns font remonter cette communication des Grecs au temps de Polydore, roi de Sparte, qui étoit sur le trône lors de la première guerre de Mésène, c'est-à-dire sept cents quarante ans ou environ avant l'ère vulgaire. Ils se fondent sur un texte de Pausanias, qui, après avoir dit que la monnoie étoit encore inconnue à Sparte sous le règne de ce Prince, & que les ventes & les achats s'y faisoient par échange, ajoute (q) que les Indiens, suivant le rapport des Grecs, qui avoient navigué dans leur pays, donnoient leurs marchandises pour celles qu'on leur apportoit, quoiqu'ils eussent de l'or & de l'airain en abondance; mais cette remarque de Pausanias ne se rapporte point au temps de Polydore; elle n'a pour objet que le temps auquel écrivoit cet Auteur, ce qui se confirme par les termes qu'il emploie & qui sont tous au présent. Il observe que la monnoie, qui n'étoit point en usage

*Strab. xv.*  
*p. 504.*  
*Ann. Marcell.*  
*xxiii.*

L V I I.  
Vestiges  
de l'entrée des  
Grecs  
dans l'Inde.  
<sup>a</sup>*Relat. part. II,*  
*p. 708.*

(p) Philostr. de vit. Apoll. III, cap. 3. Τὰ δὲ ἀρχαῖοτατα ἦν παρ Ἑλλήσι, πότε ᾧ Ἀθηνᾶς ᾧ πολιᾶδος, καὶ τῷ Ἀπόλλωνος τῷ Διελίς καὶ τῷ Διονύσος καὶ τῷ Ἀμικλαίος καὶ ὅποσα ἀρχαῖα ταῦτα ἱερύεσθαι τε τῶς Ἰνδοῦς καὶ νομίζεν ἑλληνικαῖς ἡθεσι.

(q) Pausan. Lacon. Οἱ δὲ ἐς τὴν Ἰνδικὴν ἐκπλέοντες φορέων φασὶν ἑλληνικῶν τῶς Ἰνδοῦς ἀγέριμα ἀλλὰ ἀνταλλάσσεσθαι, νόμισμα δὲ ἐκ ὀβείσασθαι, καὶ ταῦτα χρυσὸν τε ἀργεῖον καὶ χαλκὸν πύργοντος σφίσι.

à Lacédémone sous le règne de Polydore, étoit encore inconnue dans l'Inde, comme le lui avoient dit ceux qui avoient voyagé dans ce pays. Pausanias écrivoit sous l'empire de Marc Aurèle, & il y avoit déjà très-long-temps que les Grecs connoissoient l'Inde. Strabon, qui ne fleurissoit que cent ans avant lui, parlant d'une province de l'Inde nommée *Musficane*, dit (r) qu'ils ne se servoient point encore d'or ni d'argent, quoique ces métaux ne leur manquaient point.

L VIII.  
Le commerce  
entre l'Inde  
& la Grèce,  
ouvert  
par Alexandre.

Le commerce avec l'Inde avoit été ouvert aux Grecs par la vanité d'Alexandre. Ce Prince enivré des louanges des flatteurs qui lui répétoient sans cesse que Bacchus & Hercule, fils de Jupiter comme lui, avoient pénétré dans l'Inde, voulut les imiter. L'an 328 avant l'ère vulgaire il entra dans le pays en deçà de l'Indus, & il employa toute cette année à le conquérir. L'année suivante il passa l'Indus, reçut la soumission de Taxile, dont le Royaume étoit situé entre l'Indus & l'Hydaspe, & vainquit Porus, qui régnoit au-delà de cette rivière. Il passa ensuite l'Acésine, qui servoit de borne orientale aux États de ce dernier Prince, conquit tout ce qui étoit entre cette rivière & l'Hydraote, & le donna à Porus, à qui il avoit déjà rendu ses États. Il passa ensuite l'Hydraote, & marcha vers l'Hyphasis, qu'il avoit aussi dessein de passer, pour aller jusqu'au Gange; mais ses troupes fatiguées de tant d'expéditions se mutinèrent & l'empêchèrent d'aller plus loin. Il fit dresser sur les bords de cette rivière douze grands autels pour servir de monument à la postérité qu'il avoit pénétré jusque-là; il bâtit quelques villes & retourna sur ses pas vers l'Hydaspe, où il fit embarquer son armée sur une flotte qu'il avoit préparée; il descendit par l'Hydaspe dans l'Acésine & de-là dans l'Indus, & soumit dans sa route quelques Nations, entr'autres les Oxydriques & les Malliens; suivant le cours de l'Indus, il conquit en passant tous les pays à la droite & à la gauche de ce fleuve. Arrivé à l'embouchure de l'Indus, il entra dans l'Océan méridional, & voyant qu'il avoit poussé ses conquêtes jusqu'aux

(r) Strab. xv, p. 482. Καὶ τῇ χερσὶ καὶ χεῖρσιν μὴδ' ἀργύρῳ μετρίων  
ὄντων.

bornes les plus reculées de la terre de ce côté-là, il crut avoir fait tout ce qu'il s'étoit proposé, & il revint débarquer son armée, à laquelle il fit prendre le chemin de terre, pour se rendre à Babylone. Néarque, qui commandoit la flotte, eut ordre de se rendre par mer dans le golfe de Perse, & de remonter l'Euphrate jusqu'à Babylone. Alexandre charmé du succès de son expédition, à laquelle il avoit employé trois ans, & de la relation que lui fit Néarque à son retour, prit du goût pour la navigation. Il forma le projet de faire, en partant du golfe de Perse, le tour de l'Arabie & de l'Afrique, & de rentrer par les colonnes d'Hercule dans la Méditerranée; mais pendant qu'il étoit occupé des préparatifs pour cette expédition, la mort l'emporta au milieu du printemps de l'an 323.

Après sa mort, les principaux Officiers qui l'avoient accompagné dans ses expéditions partagèrent entr'eux les Provinces de son empire; mais leurs partages ne changèrent rien aux dispositions que ce Prince avoit faites pour le gouvernement de la partie des Indes qu'il avoit conquise. Taxile & Porus conservèrent les Royaumes qu'Alexandre leur avoit laissés (f). Python, à qui ce Prince avoit donné le gouvernement du reste, demeura aussi en possession, & les uns & les autres furent confirmés par le nouveau partage que fit Antipater l'an 321, mais à condition qu'ils demeureroient soumis aux Grecs, & qu'ils leur fourniroient des troupes dans le besoin.

On voit en effet des Indiens dans l'armée d'Antigone contre Euménès, l'an 320; un fait qui arriva cette même année, donne occasion à Diodore de Sicile de rapporter l'origine de la coutume établie chez les Indiens, suivant laquelle les femmes sont obligées de se brûler à la mort de leurs maris. Les mariages, dit cet Auteur<sup>a</sup>, se concluoient dans l'Inde indépendamment de la volonté des parens par le seul consentement des parties. Il

L I X.  
Partie de l'Inde  
soumise  
à ses successeurs.

L X.  
Origine  
de la coutume  
qui oblige  
les femmes  
Indiennes  
à se brûler après  
la mort  
de leurs maris.  
<sup>a</sup> Diodor. XIX,  
p. 688.

(f) Diod. XVIII, p. 648. Μετὰ δὲ ταῦτα πᾶς στρατίας ἐξ ἀρχῆς ἐμεύσαν. . . . ἡ δὲ Ἰνδικὴ πᾶ μὲν συνορίζοντα παρθραμιάδας Πινδῶνι τῷ Ἀγνῶστῳ, πᾶς δὲ ἐχόμενας βασιλείας

πῶ μὲν παρὰ τὴν Ἰνδὸν ποταμὸν Πάρω, πῶ δὲ παρὰ τὴν Ἰνδοῦν Ταξιλήν· ἡ δὲ ἦν τότε τῆς βασιλείας μετακινήσας χωρὶς βασιλικῆς διωαμῆως καὶ ἡγεμονίας ὁπτανῶς.



arrivoit de-là que plusieurs, qui n'avoient été conduits dans leur choix que par la passion, s'en repentoient bientôt. Les jeunes femmes portoient leurs inclinations ailleurs, & la loi du pays ne leur permettant point d'abandonner celui à qui elles avoient donné la main, plusieurs se défaisoient de leurs maris par le poison. Cette pratique étant devenue commune & ne pouvant être arrêtée par les supplices, il fut ordonné que les femmes seroient obligées de se brûler avec les corps de leurs maris défunts, à l'exception de celles qui se trouveroient enceintes ou qui auroient des enfans vivans; celle qui ne vouloit point se soumettre à cette loi étoit condamnée à une viduité perpétuelle, & étoit de plus excluse, comme impie & sacrilège, de toutes les assemblées publiques. Ce règlement produisit l'effet qu'on en attendoit; le desir de conserver sa propre vie engagea chaque femme d'apporter toutes ses attentions à la santé de son mari; il en résulta de plus une émulation entre les femmes à qui se présenteroit de meilleure grâce pour suivre son mari sur le bûcher, & c'est ce qui arriva pour lors. Cétée, qui commandoit les Indiens de l'armée d'Antigone, ayant été tué dans le combat, ses deux femmes, qui l'avoient accompagné, se disputèrent l'avantage de le suivre; la plus jeune représenta aux Officiers de l'armée que la plus ancienne étant enceinte, elle étoit excluse, par la loi même, de l'honneur auquel elle prétendoit; celle-ci soutenoit que son ancienneté seule lui assuroit le droit qu'elle réclamoit. Les Juges, qui s'étoient fait instruire de la loi, assurés que la première étoit enceinte, décidèrent pour la seconde; celle qui avoit perdu sa cause se retira en jetant des cris lamentables, déchirant son voile & s'arrachant les cheveux; la plus jeune au contraire transportée de joie, parée de ses atours, la tête chargée de rubans, de couronnes, d'étoiles d'or & de pierreries, fut conduite au bûcher au milieu de sa famille, qui chantoit des hymnes en son honneur; quand elle y fut arrivée, elle détacha elle-même tous ses ornemens, qu'elle distribua entre ses parens & ses amis: enfin après avoir fait son dernier adieu à ses parens, son frère lui donna la main pour

monter sur le bûcher; elle se posa sur le corps de son mari, & la violence du feu qu'on alluma sur le champ ne lui fit jeter aucun cri.

Pendant les guerres que se firent les successeurs d'Alexandre, un Indien de basse extraction nommé *Androcotus* ou *Sandrocotus*, sous le spécieux prétexte de délivrer son pays de la tyrannie des étrangers, se fit une armée qu'il grossit avec le temps, & il se trouva assez puissant pour chasser les Macédoniens de la plupart des Provinces qu'Alexandre avoit conquises, & pour s'y établir lui-même. Séleucus Nicator, devenu maître de tous les pays entre l'Euphrate & l'Indus, voulut l'être aussi de l'Inde. Il déclara la guerre à Sandrocotus, & passa l'Indus l'an 303 pour reprendre les Provinces qui avoient été enlevées aux Macédoniens; mais quand il vit que Sandrocotus étoit maître de presque toute l'Inde & qu'il avoit une armée de six cents mille hommes, avec un nombre prodigieux d'éléphants, il ne jugea point à propos d'attaquer un Prince si puissant; il entra en négociation avec lui, & lui céda toutes ses prétentions sur l'Inde, à condition qu'il lui donneroit cinq cents éléphants: la paix fut conclue sur ce pied, de sorte que les Indiens cessèrent d'être sujets des Grecs.

Environ cent cinquante ans après, les Indiens furent assujettis de nouveau par les Bactriens, dont l'empire fut fondé vers l'an 250 avant l'ère Chrétienne, par Théodote gouverneur de la Bactriane pour les Grecs, qui se révolta contre Antiochus sur-nommé le Dieu, souverain de Syrie, & se fit proclamer Roi. Ménandre & Démétrius fils d'Euthydème le Magnésien, qui avoit succédé à Théodote, pénétrèrent dans l'Inde (1), & Eucratidès, premier du nom & son cinquième successeur, y entra aussi & la soumit (2). Apollodore, auteur d'une histoire des Parthes, cité par Strabon, prétend que l'empire

L X I.  
Sandrocotus  
délivre l'Inde de  
la domination  
des Grecs.

Just. XV.  
Plut. in Alex.  
p. 1285.

L X I I.  
Les Indiens  
assujettis  
successivement  
aux Bactriens,  
aux Parthes  
& aux Scythes.

(1) Strab. XI, p. 355. Τούτων  
δὲ ἄρτι οἱ κατασώσαντες αὐτὸν (Βακ-  
τείαν) Ἑλληνες ἔχοντες τὴν ἀρετὴν τῆς  
χάριος, ὥστε τῇ Ἀλεξανδρῆς ἐπικρατεῖαν, ἔ-  
χοντες... ἔμελλεν Μένανδρος...

τὰ μὲν γὰρ αὐτὸς, τὰ δὲ Δημήτριος ὁ  
Εὐδιδάμης υἱὸς τῷ Βακτερίαν βασιλεύσας.

(2) Justin. l. XLII, *Multa bella  
Eucratides magna virtute gessit...  
Indiam in suam potestatem redegit.*

Excerpt. Valef.  
p. 360.

des Bactriens dans l'Inde (x), fut beaucoup plus étendu que ne l'avoit été celui d'Alexandre; mais ils en furent dépouillés par Mithridate roi des Parthes, le cinquième de la famille des Arsacides, qui environ cent quarante-un ans avant notre ère, leur enleva tout ce qui leur appartenoit dans l'Inde, & se mit en possession de tout le pays où Porus avoit régné. Les Parthes eux-mêmes ne jouirent de cette conquête qu'environ cent quinze ans; car ils furent chassés de l'Inde vers l'an 26 avant J. C. par une nation Scythe, que M. de Guignes nous a appris être celle des *Yue-chi*, qui venus originairement de l'occident de la province de *Chen-si*, s'étoient établis dans quelques Provinces dépendantes de l'empire des Parthes; ces Scythes ou Tartares, auxquels Ptolémée & d'autres auteurs ont donné le nom d'*Indo-Scythes*, se sont étendus de l'un & de l'autre côté de l'Indus jusqu'à son embouchure.

L X I I I.  
Ptolémée-  
Philadelph  
établit  
le commerce  
entre l'Inde  
& l'Égypte.

Tant que les successeurs d'Alexandre furent en guerre les uns contre les autres, ils ne purent penser au commerce de l'Inde; mais lorsqu'ils se virent affermis dans leurs États, Ptolémée Philadelphie, dont le règne commença l'an 284 avant l'ère vulgaire, s'en occupa sérieusement. Pour attirer dans ses États tout celui qui pouvoit se faire entre le levant & le couchant, il joignit les deux mers en achevant le canal (y) auquel Nécros roi d'Égypte & Darius roi de Perse avoient fait travailler inutilement: ce canal commençoit auprès d'Arfinoé, ville située à l'extrémité du golfe de la mer rouge, & joignoit le Nil au-dessus de Péluse; mais ayant remarqué que vers le fond du golfe la mer étoit dangereuse à cause des rochers & des bancs de sable, il fit bâtir presque sur la frontière de l'Éthiopie une autre ville à laquelle il donna le nom

(x) Strab. XI, p. 355. Ως φησιν  
Ἀπολλώδωρος ὁ Ἀδραμυτῆνός, καὶ πλείω  
ἔθνη καταστρέψαντο, ἢ Ἀλέξανδρος.

Id. XV, p. 471. Ἀπολλώδωρος γὰρ  
ἐπὶ τὰ Παρθικά ποιῶσαι... οἷα μὲν αὐτὰς  
αὐξήσονται ὅτι περὶ τὴν καὶ τῇ Ἰνδικῇ...  
ἐναντιολογῇ πλείω τῆς Ἰνδικῆς οὐκ εἶναι ἢ  
Μακεδόνας καταστρέψαντα λέγων.

(y) Strab. XVII, p. 553, Εἰρημένη

δὲ διορύξῃ καὶ ἀρχὰς μὲν ὑπὸ Σευθέριος  
πρὸς τὴν Γεργῖον, οἱ δὲ ὑπὸ Φαυμύλλης  
πύδος ἀρξαμένους μόνον, εἴτ' ἐκλιπὼντος  
τῷ βίον, ὅτερον δὲ ὑπὸ Δασείας τῷ περὶ  
δὲ ἀρξάμενος τὸ ἐξῆς ἔργον... οἱ μὲν  
τοὶ Πολεμακοὶ βασιλεῖς δὲ ἐκλήσαντες  
κλεισὸν ἐποίησαν τὸν δὲ ἄλλον ὅτε  
βύλοινο ἐκπλεῖν ἀκολούτως εἰς τὴν ἐξω  
θάλασσαν καὶ εἰσάγειν πάλιν.



de *Bérénice* sa mère. Le mouillage n'y étoit pas fort bon, ce qui fit qu'on fut obligé de se servir du port de *Myos-hormos* ou de la *Souris*, aujourd'hui *Cafir* (z), qui étoit voisin & beaucoup meilleur, & c'étoit-là que venoient aborder toutes les marchandises de l'Arabie (a), de l'Inde, de la Perse & de l'Éthiopie : on les transportoit à Coptos, d'où elles descendoient sur le Nil à Alexandrie; mais comme le chemin de Coptos à la mer rouge traversoit des déserts où l'on ne trouvoit point d'eau, ni de villes, ni même de maisons pour loger, ce Prince fit faire le long du grand chemin des canaux (b) qui recevoient leur eau du Nil & la conduisoient dans des puits ou citernes; il fit aussi construire sur ce même chemin des hôtelleries dans les endroits où les traites le demandoient, pour que les passagers pussent y trouver le couvert & les commodités nécessaires pour eux & pour leurs bêtes de charge. Ptolémée équipa aussi deux flottes, l'une dans la mer rouge & l'autre sur la Méditerranée (c); la flotte de la Méditerranée étoit la plus considérable, & elle avoit des vaisseaux d'une grandeur extraordinaire: il y en avoit deux, dit Athénée, de trente rames de chaque côté, un de vingt, quatre de quatorze, deux de douze, quatorze d'onze, trente de neuf, trente-sept de sept, cinq de six & dix-sept de cinq; il y en avoit une fois autant que tout cela mis ensemble de quatre & de trois, & outre cela un nombre prodigieux de petits vaisseaux. Les successeurs de Ptolémée continuèrent le commerce qu'il avoit établi, & ce fut la principale source de leurs richesses; mais celui de l'Inde ne fut jamais fort considérable. Tant qu'ils furent maîtres de l'Égypte, dit Strabon (d), peu de personnes

Athen. v,  
p. 203.

(z) Strab. xvii, p. 560. Ἀλλὰ νῦν... ὁ Μυὸς ὅρμος ὠδονομεῖ, & ῥεῖται πρὸς πόλιν τῆς.

(a) Id. ibid. Καὶ νῦν ὁ Ἰνδικὸς ὁρμος ἀπὸ τοῦ Ἀραβικοῦ ἢ τοῦ Ἀιθιοπικοῦ ὁ πρὸς Ἀραβίαν κόλπος κατακομιζόμενος ἐν Κοψίν φέρεται.

(b) Idem, ibidem. Λέγεται δ' ὁ Φιλάδελφος ποταμὸς τραπέδιον περὶ τὸν ὅδον ταύτῃ ἀνδρὸν ἔσθαι καὶ

κατασκευάσαι σελήνην, ὥστε πρὸς ἐμπορείας ὁδεύμασι καὶ διὰ τῆς καμήλων.

(c) Theocr. Idyll. xvii, v. 90.  
Ἐπὶ οἱ ναὶς αἰεταί

Ποῖτον ἐπιπλώοντι· θάλασσα δὲ πάσα  
ἢ αἶα

Καὶ ποταμοὶ κελάδοντες ἀνάσσονται Πτολεμαῖω.

(d) Strab. ii, p. 81. Πρόπερον  
Cc iij

osoient s'exposer sur la mer orientale, & aller chercher des marchandises dans l'Inde; à peine vingt vaisseaux (e) dans une année sortoit-ils du détroit de la mer rouge.

LXIV.  
Commerce  
de l'Inde sous  
les Romains.

Les Romains, devenus maîtres de l'Égypte, furent tirer un meilleur parti de ce commerce, qu'ils augmentèrent considérablement. Strabon nous assure (f) que de son temps, c'est-à-dire sous l'empire de Tibère, il sortoit de *Myos-hormos*, ou port de la Souris, cent vingt vaisseaux dans une année pour aller dans l'Inde: ce voyage leur devint beaucoup plus facile qu'il ne l'avoit été aux Egyptiens; car au lieu que ces derniers étoient obligés de naviguer en suivant les côtes, les Romains trouvèrent une route plus courte en traversant la pleine mer. Hippalus, pilote d'un de leurs vaisseaux, partant de *Myos-hormos*, porté par un vent de sud-ouest, prit la pleine mer, & fit heureusement le trajet par un chemin bien plus court: son exemple fut suivi avec tant de succès, que ce vent de sud-ouest, si commode pour la navigation de l'Inde, prit son nom, & fut appelé *Hippalus*. Quelques mots latins qui se trouvent encore aujourd'hui dans la langue des Indiens, sont des témoignages subsistans de cet ancien commerce des Romains chez eux. Les Divinités subalternes sont nommées par les Indiens *Devetas*, *Defias*, ou *Deontas*, mot visiblement formé du latin *Divinitas* ou *Deitas*. *Locom*, terme qu'ils emploient pour désigner un lieu ou un séjour, dérive pareillement du mot latin *Locus*.

'Arrian. Peripl.  
mar. Erythr.

LXV.  
Vestiges  
du Judaïsme  
chez les Indiens.  
Création  
de l'homme,  
& Paradis  
terrestre.

Les Grecs & les Romains ne sont point les seuls qui aient eu quelque relation avec l'Inde, & qui aient pu communiquer à ses habitans quelques maximes ou quelques pratiques. Les fables que débitent les peuples nous présentent plusieurs traits que vraisemblablement ils ont appris des Juifs. « Bruma,

ἐν τῇ Πτολεμαίων βασιλείᾳ ὀλίγων  
παντάπασι θαρράντων πλείν, καὶ τὴν  
Ἰνδικὸν ἐμπορεύεσθαι φόβον.

(e) Strab. xvii, p. 549. Περί-  
τερον μὲν γὰρ ἑκατὶ πλοῖα ἐκέρρει ἢ  
Ἀρριανὸν κόλπον διέπερᾶν, ὥστε ἕξω τῇ  
σειῶν ὑπερῷηται.

(f) Id. ii, p. 81. Ὅτι γὰρ  
Γάλλος ὑπερῷηται ἡ Ἀιγύπτῳ, συννοή-  
σας αὐτῷ τὸ σιτανεῖσθαι μέχρι Συρίας &  
τῇ Ἀιθιοπικῇ ὄρων, ἰσχυόμενος οὐ καὶ  
ἑκατὶν ἑκατὶ νῆες πλῆθυσιν ἐν Μυῶς  
ὄρεσιν πρὸς τὴν Ἰνδικήν.

disent-ils, forma l'homme de la terre toute récente, & le mit dans un jardin délicieux nommé *Chorkam*, où tous les fruits se trouvoient en abondance, & où étoit un arbre dont le fruit auroit communiqué l'immortalité s'il eût été permis d'en manger.» Le rapport entre cette tradition & ce qu'on lit au commencement du livre de la Genèse est trop sensible pour qu'il soit nécessaire de le faire observer.

Parmi les figures dont les pagodes indiennes sont décorées, on en voit qui représentent un homme & une femme nus & debouts sous un arbre chargé de fruits, d'autres où cet homme & cette femme dans la même position sont habillés, & d'autres où ce n'est plus une femme ni un homme, mais un singe & une guenon. Les desseins de ces figures ont été envoyés de l'Inde, il y a environ deux ans, à M. le marquis de Marigny. Je ne trouve nulle part les idées que les Indiens attachent à ces figures; mais je ne crois pas me tromper en conjecturant qu'ils ont voulu représenter par la première l'état de l'homme & de la femme sortant immédiatement des mains de Dieu, placés dans le Paradis terrestre, & jouissans de l'innocente simplicité; que la seconde les représente après leur péché, couverts d'habits, parce qu'ils avoient eu honte de leur nudité, & que la troisième désigne leur corruption & leur malice. C'est à la même source qu'il faut encore attribuer la figure d'un Ange qui chasse nos premiers parens du Paradis terrestre, & que l'on voit dans une des chapelles de la pagode d'Éléphanta.

Une autre tradition, qui règne parmi les Bramines, porte que le premier homme étant dans un beau jardin, il y soutint diverses tentations, & qu'il succomba aux attraites & aux caresses d'une belle femme, que le démon lui présenta: cette explication de la chute de l'homme ne diffère pas beaucoup de celle qu'en ont donnée quelques Juifs. Plusieurs d'entre eux persuadés, comme l'historien Josèphe (g), que Moïse ne s'étoit expliqué qu'allégoriquement dans quelques endroits

1.<sup>re</sup> Lettr. du  
P. Boucher à M.  
l'Év. d'Avran.

L X V I.  
Chute  
de l'homme.

Conto, contin.  
de Barros. De-  
cad. VI, c. 4.

L X V I I.  
Cause  
de cette chute.  
Relat. Mém.  
de Trév. Juin  
1701.

(g) Joseph. Ant. Præfat. n. 4. Τὰ μὲν ἀντιθέμενα τῷ νομοθέτῃ, τὰ δὲ ἀληθεύοντα μετὰ σιμνότητος.



de ses livres, ne vouloient point qu'on prit à la lettre ce qu'il avoit dit de la chute du premier homme (h); & par le serpent tentateur, ils n'entendoient point autre chose que la volupté (i) aux attraits de laquelle Eve & son mari s'étoient laissés aller.

LXVIII.

Déluge  
universel.

<sup>a</sup> 1.<sup>ere</sup> Lett. du  
P. Boucher à M.  
l'Ev. d'Arras.

« Le dieu Routren, disent encore les Indiens<sup>a</sup>, prit un  
» jour la résolution de noyer tous les hommes dont il n'avoit  
» pas lieu d'être content. Son dessein fut pressenti par Wischnou  
» conservateur des êtres; il apparut à Sattiavarti son grand  
» confident, & l'avertit qu'il y auroit bientôt un déluge  
» universel, mais qu'il n'y auroit rien à craindre pour lui.  
» Sattiavarti se rendit sur une haute montagne qui lui avoit été  
» indiquée: quelque temps après il aperçut quantité de nuages  
» qui s'assembloient; il tomba du ciel une horrible pluie, la  
» mer franchit ses bornes, & se mêlant avec les fleuves débor-  
» dés, elle couvrit bientôt les montagnes les plus élevées: tout  
» fut submergé, tous les êtres animés périrent & furent détruits.  
» Sattiavarti, avec quelques-uns de ses pénitens, étoit dans les  
» plus vives alarmes, mais il vit paroître une barque dans  
» laquelle il entra avec quelques dévots de sa secte. Wischnou  
» avoit mis dans cette barque huit cents quarante millions d'ames  
» & de semence d'êtres: ce Dieu se métamorphosa en poisson,  
» & se servant de sa queue comme d'un gouvernail, il dirigea  
» le vaisseau. Sattiavarti attendit fort tranquillement dans son  
» asile que les eaux qui couvroient la face de la terre fussent  
» écoulées; » cette fable n'a constamment point d'autre origine  
» que l'histoire du déluge, telle qu'elle nous a été transmise par  
» Moïse. On pourroit peut-être la regarder avec les précédentes,  
» comme un reste de l'ancienne tradition du genre humain;  
» mais ce que je vais ajouter indique nécessairement une origine  
» Judaique.

(h) Maiem. Mor. Nev. part. II,  
c. 29. *Non omnia secundum litteram  
intelligenda & accipienda esse quæ  
dicuntur in opere Bereschith, sicut  
vulgus hominum existinat.*

(i) Phil. de Opific. p. 36. Εἰ

ὅ ταῦτα..... δειγματα τύπων ἐπ'  
ἀλλήλοισιν καλόντων, κατὰ τὰς δι'  
ὑπονοίων ἀποδόσεις· ἐπιμανός δὲ τις  
εἰκότι ποταμῶ φησὶ πωροσπικόντως πρὶν  
εἰρημένον ὄφιν ἡδονῆς εἶναι σύμβολον.

<sup>a</sup> Un

« Un des parens de Christchnen, disent encore les Indiens<sup>a</sup>, fut exposé dans son enfance sur un grand fleuve pour le soustraire à la colère du Roi, qui n'attendoit que le moment de sa naissance pour le faire périr. Le fleuve s'entr'ouvrit par respect, & ne voulut pas incommoder de ses eaux ce précieux dépôt: on retira cet enfant d'un endroit si périlleux, & comme il étoit fort beau, on le porta à une grande Princesse, qui le fit nourrir avec soin & se chargea de son éducation. Une autre leçon porte qu'il fut élevé parmi des Bergers; il se maria dans la suite avec les filles de ces Bergers, & garda pendant long-temps les troupeaux de son beau-père: il se distingua bientôt parmi ses compagnons, qui le choisirent pour leur Chef: il fit des choses merveilleuses en faveur des troupeaux & de ceux qui les gardoient, & fit mourir le Roi qui leur avoit déclaré une guerre cruelle: poursuivi par ses ennemis, auxquels il n'étoit pas en état de résister, il se retira vers la mer, qui lui ouvrit un chemin à travers ses eaux, dans lesquelles tous ceux qui le poursuivoient furent enlevés. » Il est inutile de faire remarquer que rien n'est plus ressemblant que ce récit à l'histoire de Moïse que nous lisons dans l'Exode.

Les dix tribus emmenées en captivité par Salmanazar, vers l'an 721 avant l'ère vulgaire, & les sujets des rois de Juda ayant été aussi faits captifs cent quinze ans après, furent dispersés en différens cantons de l'Assyrie. Plusieurs d'entre eux ont pu facilement passer de-là dans l'Inde qui en étoit voisine, & instruire les Indiens des différentes circonstances de leur histoire, & même leur transmettre quelques-unes de leurs pratiques.

Le Christianisme qui a été prêché dans l'Inde dès le premier siècle de l'égglise, comme je l'ai prouvé ailleurs<sup>b</sup>, a aussi laissé des traces dans la doctrine indienne; le nom de *Christchnen* ou *Christna*, qui n'est que celui de Jésus-Christ un peu défiguré, est connu des Indiens, qui disent<sup>c</sup> qu'il est né d'une Vierge pendant la nuit, & dans une grotte où il y avoit un âne; qu'il a été adoré dans le même temps par des Anges & par

L X I X.  
Histoire  
de Moïse.  
« 1.<sup>re</sup> Lett. du  
P. Bouch. à M.  
l'Ev. d'Avr.

L X X:  
En quel temps  
ces idées  
ont-elles pu être  
communiquées  
aux Indiens?

L X X I:  
Traces du  
Christianisme  
dans l'Inde.  
<sup>b</sup> Journ. des Sav.  
avril 1760.  
<sup>c</sup> Abr. Roger, p.  
167 & 230.  
Lett. édif. &  
cur. tom. XVI,  
p. 123.

des Bergers : que le Roi du pays , qui vouloit le faire mourir , le chercha de tous côtés , & que le père & la mère de Christchnen , pour éviter sa colère , se cachèrent. Les Indiens célèbrent encore sa fête avec un grand bruit , & la font précéder d'un jeûne : ce Christchnen , suivant leur Théologie , n'est point différent de leur dieu Wischnou , qu'ils disent avoir pris la forme de Christchnen dans sa huitième apparition ; & ils ont appliqué à Boutta , l'auteur de leur Philosophie , la circonstance de la naissance miraculeuse de Jésus-Christ du sein d'une Vierge.

*Hieron. adv.  
Jovin.*

## LXXII.

Bardésanes  
& Manès  
forment  
des Disciples  
dans l'Inde.

Quelques-uns des Sectaires , qui divisèrent l'église Chrétienne presque dès son commencement , pénétrèrent aussi dans l'Inde. Bardésane, Syrien de nation , qui vivoit vers l'an 70 du second siècle , d'abord orthodoxe zélé , ensuite Valentinien , & depuis chef de secte , voyagea dans ce pays & y forma des disciples , qu'il instruisit de ses dogmes. Environ cent ans après Manès , autre Sectaire , envoya ses prétendus apôtres prêcher aux Indiens ses rêveries , & lorsqu'il eut été mis à mort par l'ordre de Sapor , roi de Perse , un grand nombre de ses disciples se réfugièrent dans l'Inde.

*D'Herb. bibl.  
Or. Baharam.*

## LXXIII.

Le  
Mahométisme  
introduit  
dans ce pays.

Lorsque l'empire de Perse eut été détruit par les Mahométans , ceux qui étoient zélés pour leur ancienne religion , voulant se soustraire aux persécutions de leurs vainqueurs , cherchèrent une retraite dans l'Inde , où leurs descendants sont encore connus sous le nom de *Gaures* ou de *Parfis*. Ils pouvoient y être alors en sûreté , parce que les Arabes n'étoient point encore entrés dans ce pays ; mais sous le califat de *Walid el Abdolmelek* (k) , qui monta sur le trône l'an 86 de l'hégire , qui concourt avec l'an 705 de J. C. ils y portèrent leurs armes , & Mahmoud , surnommé le *Gaznévide* , en conquît la plus grande partie l'an 392 de l'hégire , ou l'an 1102 de J. C. & y introduisit le Musulmanisme.

LXXIV.  
La Philosophie  
Grecque portée  
dans l'Inde.

Vers le même temps , ou peu après , un Docteur Arabe

(k) Abulph. Dyn. ix , p. 229. *Expugnata ipso Walid imperante...*  
*India.*

D'Herbel. Bibl. Or. p. 31.



nommé *Abu - Rihan*, & surnommé *al Birouni*, parce qu'il étoit de la ville de Biroun, passa dans l'Inde (1), & dans un séjour de quarante ans qu'il y fit, il s'instruisit à fond de la doctrine des philosophes du pays; & en reconnaissance des lumières qu'il avoit reçues d'eux, il leur communiqua ce qu'il savoit de la philosophie grecque: cette philosophie étoit celle d'Aristote, dont les Arabes avoient commencé à traduire & à commenter les ouvrages sous le califat d'Almamoun, le septième de la famille des Abbassides.

(1) Abulph. Dyn. IX, p. 229.  
*His annis scientiarum veterum gloria claruit Abu'l Rihan Mohammed Ebn Ahmed al Birouni in variis philosophiæ Græcorum & Indorum generibus profundè eruditus . . . .*

*Indiæ regiones ingressus, ibique multis annis commoratus à sapientibus eorum disciplinis eorum est eruditus, ipsosque Græcorum philosophandi rationem docuit.*

D'Herbel. Bibl. Or. p. 31.



## QUATRIÈME MÉMOIRE

S U R

## LES ANCIENS PHILOSOPHES DE L'INDE.

*Exposé de la Doctrine des anciens Philosophes de l'Inde, & comparaison de cette Doctrine avec celle des Philosophes des autres pays.*

Par M. l'Abbé MIGNOT.

Lû le Mardi  
15 Juin  
1762.

I.  
Sentimens  
des anciens  
Orientaux,  
difficiles  
à decouvrir.

**D**ES différentes parties de la Littérature, celle dont l'objet est la recherche des sentimens des anciens peuples, est sans contredit la plus épineuse; & les difficultés augmentent lorsqu'il s'agit d'exposer les manières de penser des Orientaux. Le secret sous lequel tous les sages de l'Orient gardoient leur doctrine, les métaphores outrées, les allégories fortes, hardies & susceptibles de plusieurs sens, qu'ils employoient dans leurs discours, la difficulté de rendre dans une autre langue leurs expressions sans altérer les idées qu'elles représentoient, la liberté de penser qui régnoit chez ces peuples & qui n'étoit gênée par aucune formule publique; enfin le peu de monumens qui sont parvenus jusqu'à nous, & le mauvais ordre dans lequel ceux qui ont échappé à l'injure des temps nous ont été transmis, forment autant d'obstacles qui arrêtent le Littérateur curieux, & qui l'empêchent de pénétrer dans le sanctuaire de leur théologie & de leur philosophie. Ses efforts, quels qu'ils soient, ne déchireront jamais entièrement le voile qui dérobe à ses yeux le système de leur doctrine. Heureux, si réussissant à lever une partie de ce voile, il lui est permis du moins d'entrevoir quelque chose.

II.  
Les mêmes  
difficultés  
se rencontrent  
dans  
la recherche

Ce que je dis des Orientaux en général a son application particulière aux anciens Indiens. Les mêmes difficultés se rencontrent dans la recherche de leurs sentimens, & l'on ne peut, sans une téméraire confiance, se promettre de rendre un compte

exact de leurs idées sur tout ce qui étoit l'objet de leurs spéculations; ce n'est point que nous soyons absolument dépourvus de monumens, mais ceux qui nous restent sont incomplets, ou ils n'ont point une autorité qui soit au-dessus de tout soupçon.

Strabon, Plutarque, Arrien, Philostrate, Porphyre, Apulée & d'autres nous ont parlé des dogmes des anciens Indiens; mais quelque déférence que méritent la plupart de ces Auteurs, on ne peut guère compter sur leurs récits. Aucun d'eux n'a fait le voyage de l'Inde, & n'a conversé avec les Philosophes de ce pays; ils ne sont que les échos des Auteurs qui les ont précédés, & leur autorité se réduit à celle de leurs guides, & quels ont été ces guides? des Grecs, qui ignorant la langue du pays, n'avoient eu ni le temps ni les moyens d'approfondir une doctrine tenue secrète par ceux qui la professioient; des Grecs qui confondoient pour l'ordinaire avec les sentimens des Philosophes ce qu'ils voyoient cru & pratiqué par le vulgaire; qui, prévenus des idées dont ils avoient été imbus dans leur enfance, s'imaginoient les apercevoir chez des peuples qui avoient des notions fort différentes ou même opposées; qui souvent attribuoient aux Nations étrangères des choses entièrement contraires aux principes & aux pratiques de ces Nations: ce caractère des Grecs n'est point exagéré; on sait qu'ils trouvoient partout les Dieux au culte desquels ils étoient habitués. Jupiter, Mars, Vénus & leurs autres divinités, si on les en croit, étoient adorés par toute la terre, par des peuples mêmes qui n'en avoient jamais entendu parler. On les a vu accuser les Juifs, dans le temps où ils étoient les plus zélés défenseurs de l'unité de Dieu, d'adorer le porc, sous le frivole prétexte qu'ils s'abstenoient de sa chair: n'ont-ils point attribué à ce même peuple de rendre un culte religieux au ciel & aux nuées, parce qu'ils ne voyoient chez lui aucune statue, & parce qu'il sacrifioit en plein air?

Outre ces défauts communs à tous les Grecs, ceux d'entre eux qui voyagèrent dans l'Inde n'apportèrent point à ce qu'ils virent ni à ce qu'ils entendirent toute l'attention qui eût été nécessaire pour assurer la fidélité de leurs dépositions. « Ceux

de ceux  
des anciens  
Indiens.

III.  
Jugement sur  
les Auteurs  
qui ont parlé  
des dogmes  
des  
anciens Indiens.

IV.  
Quel degré de  
croyance  
méritent les  
Grecs  
qui ont voyagé  
dans l'Inde.



» qui ont été dans l'Inde, dit Strabon (a), ne l'ont vuë qu'en  
 » partie; ils n'ont été instruits que par des ouï-dire de ce qu'ils  
 » ont rapporté, ou ils n'ont rien vu qu'en passant, ce qui ne  
 » les a point empêché d'écrire des relations, comme s'ils eussent  
 tout examiné avec la plus scrupuleuse attention. » Les Grecs qui  
 accompagnèrent Alexandre dans son expédition de l'Inde, &  
 qui entrèrent les premiers dans ce pays, ont préféré dans leurs  
 narrations (b) le merveilleux au vrai, & ils se sont contredits  
 les uns les autres. Strabon en cite quelques-uns par rapport à  
 la Géographie & à l'Histoire naturelle. Ceux dont il nous a  
 conservé des extraits qui intéressent la Philosophie indienne,  
 sont Onésicrite, Néarque & Mégasthène qui étoient entrés  
 dans l'Inde avec Alexandre. Le premier, Philosophe de la  
 secte des Cyniques, avoit été Capitaine du vaisseau monté par  
 ce Prince; le second, Commandant de sa flotte avoit reçu  
 l'ordre d'examiner tous les pays situés le long de l'Indus, &  
 le dernier, qui avoit déjà vu l'Inde avec son maître, y fut  
 renvoyé depuis par Séleucus Nicator pour négocier avec San-  
 drocottus. Le titre de Philosophe que portoit le premier, joint  
 au rang & à la considération qu'il avoit à la Cour d'Alexandre,  
 devoit, à ce qu'il semble, concilier de l'autorité à son témoi-  
 gnage; mais Strabon (c) le confond avec ceux de l'infidélité  
 ou de l'inattention desquels il se plaint, & il ne porte point  
 des autres un jugement plus avantageux. Quel fond peut-on  
 faire sur le récit de tels auteurs?

V.  
 Les Romains  
 ne nous  
 fournissent  
 aucune lumière  
 sur la doctrine  
 des  
 anciens Indiens.

Les Romains, devenus les maîtres du commerce de l'Inde  
 par la conquête qu'ils avoient faite de l'Égypte sur Cléopatre,  
 ne nous ont point donné de lumières plus certaines sur les

(a) Strab. xv, pag. 471. Οὐ πολλοὶ τῶν ἡμετέρων κατὰ πνευσιν αὐτῶν· οἱ δὲ ἰδόντες μέρη πᾶσι εἶδον· τὰ δὲ πλείω λέγουσιν ἐξ ἀκοῆς· ἃ δ' εἶδον δὲ ἐν παρόδῳ κατέμαθον· διότι οὐκ εἶδον τὰ αὐτὰ πᾶσι τὰ αὐτὰν ἐξαγγέλλουσι, καὶ ταῦτα συγκεράσαντες, ὡς ἂν πεφρονησμένως ἐξηγησάμενα.

(b) Id. ibid. Τινὲς δὲ αὐτῶν ἐπεσφραγίσαντες ἀλλήλους, καὶ σιωπεπιδημή-

σαντες, καθάπερ οἱ Ἀλεξάνδρῳ συγκατασφραγισμένοι πρὸς τὴν Ἀσίαν, ἀλλ' ἕκαστος ἕκαστον τ' ἀναγνίσκων λέγει πολλάκις.

Id. ibid. p. 480. Πάντες μὲν γὰρ οἱ περὶ Ἀλεξάνδρον τὸ θαυμαστὸν εἶδον τ' ἀληθὲς ἀποδέχονται μάλλον.

(c) Id. ibid. Οἰνησκριπὶς δὲ οὐκ Ἀλεξάνδρῳ μάλλον ἢ ἡρῶν παρεδόξατο ἀρχιμωβερνήτῳ φερσειῶν πρὸς τὴν Ἰνδόν.

dogmes que les Indiens professoient de leur temps. Ceux d'entr'eux qui partoient tous les ans de l'Égypte en grand nombre (d) pour se rendre dans l'Inde, étoient des marchands qui n'étoient occupés que de leur commerce, l'unique objet de leur navigation ; la plupart s'arrêtoient dans les ports de l'Inde, il y en avoit peu qui allassent jusqu'au Gange, & aucun n'étoit capable d'écrire une relation à laquelle on pût ajouter foi.

Le Christianisme nous a fourni quelques auteurs qui ont écrit sur l'Inde. Nous avons un traité des *Brachmanes*, attribué à S.<sup>t</sup> Ambroise, évêque de Milan dans le quatrième siècle ; un livre intitulé, *des Nations de l'Inde & des Brachmanes*, dont on fait auteur Pallade, évêque d'Hélénople dans le cinquième siècle ; & l'ouvrage d'un anonyme qui a écrit *des mœurs des Brachmanes*. Les deux premiers sont faussement attribués à ceux dont ils portent les noms, & leurs auteurs, quels qu'ils soient, n'ont été que les copistes & les amplificateurs des Grecs qui avoient écrit avant eux. L'anonyme, dont la composition est postérieure, n'a pas plus d'autorité qu'eux, jamais il ne pénétra dans l'Inde ; ce n'est que sur la foi des Grecs que tous ses récits sont fondés, & l'on peut reprocher à cet auteur, ainsi qu'aux deux précédens, un dessein trop marqué de rapprocher les dogmes Indiens de ceux qui se professoient dans l'Église.

Comment avec des secours de cette nature, entreprendre l'histoire de la philosophie Indienne ? Cela est difficile, je l'avoue ; je ne crois point cependant qu'il soit impossible d'en découvrir du moins quelque partie. Malgré la défiance que Strabon nous inspire des Auteurs dont il a parlé, il reconnoît (e) qu'au milieu des fables qu'ils ont débitées, quelques-uns d'eux ont rapporté des choses vraisemblables, qui méritent considération, & qui ne sont point indignes de l'attention

VI.

Les auteurs  
Chrétiens,  
qui ont parlé  
de  
cette doctrine,  
ont copié les  
Grecs.

VII.

Moyens  
de parvenir à  
la connoissance  
de la doctrine  
des  
anciens Indiens.

(d) Strab. xv, p. 472. Καὶ οἱ  
νῦν δὲ πλείοντες ἐξ  
τῆς Νείλου καὶ τῆς  
Ἀραβίας κόλπου μέχρι  
τῆς Ἰνδίας, σπέννυνται καὶ πεπλευκασί  
μέχρι τῆς Γάγγης καὶ ἔτι δ' ἰδιώται,

καὶ ἔδην πρὸς ἰστέραν χερσὶν αὐτῶν  
τόπων.

(e) Id. ibid. p. 480. Λέγαν δ' ἔν  
τινα καὶ πιθανὰ καὶ μνημὸς ἀξία, ὥς τε  
καὶ ἀπιστῶντα μὴ παρελθεῖν αὐτά.

de ceux qui ne seroient point disposés à donner une croyance entière à leurs relations : ces vraisemblances se changent en certitude, si elles se trouvent appuyées d'autorités incontestables : si ce que ces Auteurs ont rapporté des dogmes des anciens Indiens s'accorde avec la manière de penser de ceux d'aujourd'hui sur les mêmes objets, on sera forcé de convenir que ces Auteurs ne nous en ont point imposé dans leurs récits. La croyance actuelle des Indiens sur ces objets ne peut être que l'effet de la tradition chez eux, & elle devient en même temps la preuve des anciens enseighemens.

VIII.  
Objets de leur  
Philosophie :  
l'étude  
de la Nature.

La philosophie des anciens Indiens avoit les mêmes objets que celle des autres peuples de l'Univers. Les Sages de cette nation occupés de l'étude de la Nature recherchoient la cause qui avoit formé ce monde; ils examinoient les principes dont avoit été composé chacun des êtres qu'il renferme; portant leurs vues jusque dans le ciel, ils contemploient les astres qui en font l'ornement, & ils en étudioient le cours : convaincus de leur influence sur le monde sublunaire, non-seulement ils s'en servoient pour régler le cours des saisons, & pour fixer les temps auxquels devoient se faire les travaux de la campagne nécessaires pour fournir aux hommes leur subsistance; comme plusieurs autres Nations, ils en abusoient aussi (f) pour prédire des évènements qui souvent ne dépendoient que de la volonté libre de l'homme.

IX.  
L'étude  
de la morale.

L'étude de l'homme ou la Morale, cette partie la plus intéressante de la Philosophie, qui contribue à rendre l'homme heureux & qui assure la tranquillité des sociétés, n'étoit point négligée par nos Philosophes : c'étoit à leur école que Pythagore s'en étoit instruit; c'étoit le fruit qu'il avoit retiré de ses conversations avec eux. Ils lui avoient appris, à ce que dit Apulée (g), ce qui peut servir à former l'esprit, & ils lui avoient enseigné les moyens d'assujettir le corps pour

(f) Clem. Alex. Strom. III, pag. 451. Δοκῶσι ὅτι παρατηρεῖν τὰ θεῶν, καὶ διὰ τῆς τούτων σημειώσεως τὴν μελλόντων περιμαντινέειν.

(g) Apul. Florid. II. Brachmanne autem pleraque ejus Philosophiæ contulerunt, quæ mentium documenta corporumque exercitamenta.

l'empêcher



l'empêcher de détourner l'esprit de ce qui lui doit être toujours présent. Bardésane, qui avoit aussi conversé avec ces Brachmanes, nous les représente (*h*) comme des gens sans malice qui n'étoient occupés que de Dieu, & qui avoient une attention religieuse à se conserver purs & exempts de crimes. Néarque, cité par Strabon (*i*), nous dit qu'ils n'estimoient que la vérité & qu'ils ne faisoient cas que de la vertu. Le dogme principal de leur Philosophie, selon Porphyre (*k*), étoit qu'il falloit servir Dieu avec piété & se conserver purs. En conséquence de ce principe, ils passaient la plus grande partie de la journée à louer Dieu & à le prier; ils partageoient la nuit en plusieurs veilles, & ils en employoient quelques-unes à ce saint exercice. Les Samanéens, particulièrement consacrés à la retraite & qui demeuroient hors des villes, passaient (*l*) tout le jour à s'entretenir de Dieu: pour s'approcher de lui ils exigeoient une grande pureté de cœur, & ils vouloient que l'homme travaillât continuellement à se dégager de ses passions; c'est pourquoi ils déclaroient la guerre à leur corps, & ils le traitoient en ennemi afin de le rendre plus soumis à l'esprit. Toutes les connoissances qui ne tenoient point à rendre l'homme meilleur, n'étoient d'aucun prix à leurs yeux; & plusieurs d'entr'eux se moquoient (*m*) de ceux qui s'appliquoient à la Physique, à l'Astronomie & à l'Astrologie, en quoi ils ont été imités par Socrate, par Aristipe de Cyrène & par Ariston de Chio, qui pensoient que la Morale (*n*) seule devoit être l'objet de l'étude d'un

(*h*) Ap. Euseb. Præp. Ev. VI, 10. Οὐ κακία πινὶ κοινωνεῖσι ὡσεὶ-  
χόντες τῷ θεῷ.

(*i*) Strab. xv, p. 488. Ἀλήθειαν  
πὲρ ἁρετιῶν ἀποδέχονται.

(*k*) Porphyr. de Abst. IV, p. 406. Καὶ τὸ τοῦ αὐτοῦ τὸ δόγμα·  
ἀνησκήσουσι πρὸς τὸ θεῖον, ἔτι εὐσεβεῖσι πρὸς  
αὐτὸ, καθαρῶνται· τὸ πίνω χρόνον τῆς  
ἡμέρας ὅτ' ἔσται νυκτὸς τὸ πλεῖστον εἰς ὕμνον  
τῷ θεῷ ἀπένεμαν καὶ εὐχάς.

(*l*) Id. ibid. p. 408. Ἐξω τῆς  
Tome XXXI.

πόλεως διατεῖλαι διημερεύοντες ἐν τῇς  
πρὸς τὸ θεῖον λόγοις.

(*m*) Strab. xv, p. 490. Τὰ δὲ  
πρὸς φύσιν, πρὸς εὐνοῖαν ἐμφανέειν φησὶν  
ἐν ἔργοις γὰρ αὐτὸς κρείττους, ἢ λόγοις ἔλ-  
λει μύθων τὰ πολλὰ πειγμένους.

(*n*) Euseb. Præp. Evang. xv, 62. Τὸς φρονιζόντας τὰ πιαῦτα μω-  
ραίνοντας ἀπεδείκνυε (Σωκράτης) . . .  
μετὰ δὲ αὐτὸν οἱ πρὸς Αἰσιππον τὸν  
Κυρηναῖον, ἐπειθ' ὕστερον οἱ πρὸς Αἰσιωνα  
τὸν Χίον ἐπεχείρησαν λέγειν· ὡς δέοι μὲν  
τὰ ἠθικά φιλοσοφεῖν.

Philosophe; préférant de se rendre recommandables par leurs bonnes actions à s'attirer l'estime des autres par de beaux discours, ils parloient peu. Différens de la plupart des Grecs, qui se répandoient en discours (*o*) sur des objets de peu d'importance, ils étoient très-concis sur les choses mêmes qui intéressoient le plus; les préceptes qu'ils donnoient étoient courts & en petit nombre, pour ne point surcharger la mémoire de leurs auditeurs, & afin qu'on eût moins de peine à les retenir.

X.  
Différence  
entre les  
anciens Indiens  
& les Indiens  
modernes.

Telle est l'idée que les Anciens nous ont laissée des Philosophes de l'Inde, & sur laquelle étoit fondée la haute estime dont ils étoient prévenus en leur faveur. On ne reconnoît point à ce portrait les Indiens d'à-présent, dont la doctrine ne paroît être qu'un tissu de propositions qui se contredisent, & le culte qu'un amas confus de pratiques absurdes & extravagantes; mais il ne faut point confondre le philosophe avec le peuple: celui-ci, lors même que les Philosophes, dont nous recherchons la doctrine, étoient le plus en honneur, étoit tombé dans une idolatrie grossière. Clément d'Alexandrie l'accuse (*p*) d'avoir regardé les astres comme des dieux, & d'avoir adoré le soleil. Lucien dit aussi qu'il rendoit ses hommages au soleil, en se tournant vers l'orient & en dansant avec un profond silence, comme s'il eut voulu imiter le mouvement de cet astre.

Luc. de Saltat.

X I.  
Les anciens  
Philosophes  
de l'Inde  
paroissent avoir  
reconnu  
l'unité de Dieu.

Philostate & Étienne de Byfance attribuent cette idolatrie aux Philosophes mêmes. Le premier dit (*q*) que pendant le jour ils adressoient leurs prières au soleil, afin d'obtenir un temps favorable à leurs campagnes, & que la nuit ils l'adoroient en le suppliant de ne point les abandonner, & de se montrer à eux le

(*o*) Calan. apud Athen. Περὶ μηχανημάτων. Ἐλλήνων ὃ φιλοσόφοις ἐκ ἐξουσιμασθαι, οἷς ὑπὲρ μηχανῶν φερέματων πολλοὶ λόγοι ἀναλίσκονται, ἡμεῖς ὃ ὑπὲρ τῶν μεγίστων ἐλάττω εἰσώδεμεν παρ' ἡγελλειν, ὅπως διημιμνησθῶμεν πάντων ἡ.

(*p*) Clem. Alexand. Protrept. p. 16. Οἱ μὲν γὰρ θεῶν ἀμφὶ τιμῇ καὶ δαίμονι ἀπειθόμενοι ὁ οὐκ ἔστι μόνον πεισιγενέστες, τῷ ἀστέρι πᾶς κινήσεις ὅτι-

θεώμενοι ἐθαύμασαν τε καὶ ἐξεδείσαν, θεὸς ἐκ τοῦ θεῶν ὀνομάσαντες τὸν ἀστέρα καὶ προσεκύνησαν ἡλίον, ὡς Ἰνδοί.

(*q*) Philostr. vit. Apoll. III, 4. Μεθ' ἡμέραν μὲν ἔν ἡλίον ὑπὲρ τοῦ ὧν, ὡς ὁτιέσπινει αὐτὸς, ἢ ἐς καμὸν τῇ γῇ ὥσιν, ἔν Ἰνδοὶ δὲ θεῶν τιμῇ νύκτωρ ὃ λιπαροὶ τιμῇ ἀλλὰ μὴ ἀχθεσθῶ τῇ νυκτὶ, μένειν ὃ ὡς ἔω αὐτῶν ἡχθῇ.



jour suivant. Selon Étienne de Byzance (r), les Brachmanes étoient chers aux Dieux, & ils leur étoient consacrés; mais Bardésane, qui les avoit vus & examinés, nous assure que non-seulement (s) ils n'avoient point de simulacres, mais qu'ils n'adoroient que Dieu. Ceux qui les ont regardés comme des adorateurs du soleil ont peut-être été trompés par la situation de ces Philosophes, qui en adressant leurs prières à la divinité, se tournoient toujours vers le soleil levant: ce qui me donne cette idée de ces anciens Sages de l'Inde, est ce qu'on lit dans l'ouvrage de *Valouver*, natif de Meliapour, que les Indiens prétendent avoir été contemporain de l'apôtre S.<sup>t</sup> Thomas, & avoir vécu dans le premier siècle de l'ère chrétienne. L'objet de cet ouvrage, qui contient treize cents trente vers, est d'établir l'unité d'un Dieu créateur, & la vénération qui lui est dûe. Encore aujourd'hui la plupart des successeurs des anciens Brachmanes sont intimement persuadés de l'unité de Dieu; un Bramine de la côte de Malabar avoua en secret à l'un des premiers Missionnaires de l'Inde, qu'un des mystères ou secrets de son école étoit qu'il n'y avoit qu'un Dieu créateur du ciel & de la terre, & que ce Dieu devoit être seul honoré. La secte des *Joghigneuls* ou contemplatifs fait peu de cas de la multitude des cérémonies pratiquées par le peuple: celle des *Gnanigneuls*, qui passent pour les Sages & pour les Saints de l'Inde, rejette ouvertement le culte des idoles & toutes les pratiques superstitieuses de la Nation, pour n'adorer que Dieu qu'ils appellent l'être des êtres. Les principaux Bramines de Benarès, une des plus célèbres écoles de la gentilité des Indes, dirent à M. Bernier que ce sentiment de l'unité de Dieu étoit universellement établi chez eux; le peuple en effet est convaincu de cette vérité; on le voit par une lettre qu'un Indien écrivit à son fils, qui avoit été converti au Christianisme par un des missionnaires Danois établis à Tranquebar. Vous ne con-

*Couto. Contin.  
de Barros. De-  
cad. V, liv. VI,  
c. 4.*

*Xaver. lib. I.  
ep. 5.*

*La Croz. hist.  
du Chr. des Ind.  
p. 455.*

*Idem, ibidem  
p. 452.*

*Bern. Voyag.  
II, p. 158.*

*La Croz. page  
456.*

(r) Steph. Byz. voc. Βραχμ.  
Ἡλίου ὁ μάλιστα καὶ θαυμαστῶν ὁ θεός  
φίλων.

(s) Ap. Euseb. Præp. Evang.  
VI, 10. Οὐτε ἑορταὶ σέβονται... οὐ-  
δέχονται τῶν θεῶν.



*religion ; nous n'adorons pas plusieurs Dieux de la manière que vous l'imaginez : dans cette multitude d'idoles nous adorons une seule essence divine. Mais cette connoissance n'empêche point le commun des Indiens de pratiquer l'idolatrie la plus grossière, ni de se livrer aux superstitions les plus honteuses ; n'ayant ni la force ni le loisir de s'élever au-dessus de leurs sens, ils ont pris à la lettre les allégories sous lesquelles on a voulu dans le commencement leur représenter les idées métaphysiques & spirituelles, & ils ont transféré aux symboles qui leur ont été proposés le culte qu'ils ne devoient qu'à l'objet que ces symboles signifioient. Les Philosophes, qui auroient dû s'opposer à ces superstitions, se sont prêtés à la grossièreté de la multitude ; ils en ont même profité pour leur intérêt particulier, & ils ont mérité à juste titre le reproche que Saint Paul a fait aux Sages des autres Nations d'avoir injustement retenu la vérité captive, & d'avoir connu Dieu sans lui rendre l'honneur & la gloire qui lui étoient dûs.*

XII.  
Selon les  
anciens Indiens,  
Dieu  
étoit lumière,  
&  
verbe, ou raison.

אור אמוז  
אזא ou אור  
Chald. accendi,  
succendi.

Quelle idée se formoient-ils du Dieu qu'ils adoroient ? Si l'on en croit l'auteur du traité attribué à Origène sur les sentimens des anciens Philosophes (t), Dieu étoit une lumière, mais une lumière qui n'étoit point de la même nature que celle du soleil, & qui différoit de la lumière du feu que nous voyons ; Dieu étoit un verbe ou une parole, non une parole articulée, mais une parole de science, par laquelle les Sages sont instruits des mystères sacrés : cette manière de concevoir Dieu n'étoit point particulière aux Indiens ; les Mages se le représentoient aussi comme un feu ou comme une lumière ; c'étoit d'eux que Pythagore avoit appris que Dieu (u), quant à son corps, ressembloit à la lumière, & selon son ame à la vérité. Le nom même d'Oromaze\* que ces Mages donnoient au bon principe ne signifioit autre chose en Chaldéen qu'un

(t) Origen. Philos. p. 59. Ἀὐτὸν τὸ θεὸν φῶς εἶναι λέγουσιν, καὶ ὅποιον πρὸς ὅρα, ἔσθ' ὅσον ἥλιος ὁ πῦρ, ἀλλὰ ὅτι αὐτοῖς ὁ θεὸς λόγος, καὶ ὁ λόγος ἐναρθεὶς, ἀλλὰ ὁ τῆς γνώσεως, δι' ἧς τὰ κρυπτά τῆς γνώσεως μυστήρια ὁρατὰ τοῖς σιφοῖς.

(u) Porphyr. vit. Pyth. p. 41. Ἐπὶ δὲ παρὰ τὰ τὸ θεῶ, οἷς παρὰ τὸ Μόρων ἐπυνθανετο, ὃν Ὁρμαζω καλεῖται ἐκείνοι, εἰκέναι τὸ μὴ σῶμα φῶς, τὴν δὲ ψυχὴν ἀληθείαν.

feu ou qu'une lumière ardente: cette métaphore est consacrée dans nos livres saints, qui appellent Dieu un feu dévorant, & qui nous disent que Dieu est lumière ou qu'il habite une lumière inaccessible.

Plusieurs des Philosophes de la Grèce ont eu la même idée de Dieu. Zenon & ses disciples disoient (x) que Dieu étoit un feu. Héraclite rapportoit tout à une cause ignée (y). Posidonius vouloit aussi que Dieu fut un feu (z). Le nom de verbe donné par les Indiens au premier être a été pareillement connu de ces Philosophes. Orphée, dans des vers qu'on lui a attribués, a appelé Dieu de ce nom (a). Les Stoïciens disoient de même que Dieu étoit un verbe (b), & Platon lui a donné le même titre (c). Les Égyptiens pensoient & s'ex-primoient autrement, ou ils ne disoient rien du premier prin-cipe, ou, s'ils en parloient, ce n'étoit que sous le nom (d) de ténèbres inconnues & d'obscurité impénétrable; il paroît même, à en juger par ce que rapporte Diodore de Sicile, que la plupart parmi eux ne remontoient point au-delà de ce monde visible. Les anciens Égyptiens, dit-il (e), jetant les yeux sur ce monde ont été saisis d'admiration; ils ont cru que le soleil & la lune avoient toujours existé, & ils les ont regardés comme les premiers Dieux. Porphyre (f), dans sa

XIII.  
Les Philosophes  
de la Grèce  
s'en sont formé  
la même idée.

(x) Plutarch. de plac. Philos. I, 7. Σπουδαί κοινότατον θεῶν ἀποφαί-  
νονται πῦρ τεχνικόν.

(y) Cicer. de Nat. Deor. III. Omnia vestri, Balbe, solent ad ig-  
neam vim referre, Heraclitum, ut  
opinor, sequentes.

(z) Stob. Ecl. Phys. I, 1. Ποσειδώνιος· πνεῦμα νεοτὸν καὶ πυρῶδες.

(a) Clem. Alexand. Strom. V, p. 607. Εἰς δὲ λόγον θεῖον βλέψας  
τότῳ προσέειπεν.

(b) Tertull. Apolog. 21. Apud  
vestros quoque sapientes λόγον, id est,  
sermonem atque rationem constat ar-  
tificem videri universitatis. Hunc  
enim Zeno determinat faciliatorem,  
qui cuncta in dispositione formaverit.

(c) Plato. de Legib. IV. Λογὸς  
θεϊότατος.

(d) Damasc. ap. Gale, not. in  
Iambl. p. 298. Πρώτῳ ἀρχῇ σκότος  
ὑπὲρ πᾶσαν νόσιν, σκότος ἀγνώστον τοῖς  
τότῳ ἐπιφημίζοντες.

(e) Diod. Sic. I, p. 7. Τὸς δ' ἔν  
καὶ Ἀἰγυπτιῶν ἀνθρώπων τὸ παλαιὸν γενο-  
μένους ἀναβλέψαντας ὑπολαβεῖν ἔτι δύο  
θεῶς αἰδῆς τε καὶ πρῶτους. τὸν τε ἥλιον  
καὶ τὴν σελήνην.

(f) Porphy. epist. ad Aneb.  
Χαίρων μὲν γὰρ καὶ οἱ ἄλλοι ἐδ' ἄλλο π  
πρὸς τὸ ὁρομέναν κόσμον ἠγόνται, οἱ  
ἀρχὴν λόγων πθέμενοι, τὸ Ἀἰγυπτίων  
ἐδ' ἄλλος θεὸς πᾶσι τὸ πλανητῶν λεγο-  
μένων, καὶ τὸ συμπληρόντων ζωδῶν καὶ  
ὅσοι τέτοις περινατέμενοι.

lettre à Anébon, prêtre d'Égypte, dit que Chérémon & plusieurs autres avec lui ne connoissoient rien qui eût existé avant ce monde visible, & que les autres Égyptiens dans tous leurs écrits n'admettoient point d'autres Dieux que les planètes, que les signes du zodiaque & que les étoiles.

XIV.  
Cette notion  
de Dieu  
n'exclut point  
toute  
composition.

Ces notions de feu, de lumière & de verbe n'excluent point par elles-mêmes toute composition. Les Stoïciens, qui désignoient Dieu par ces termes, lui donnoient un corps; & il est si difficile de concevoir un être parfaitement simple & entièrement dégagé de la matière, que les lumières mêmes du Christianisme n'ont pu dissiper absolument l'idée d'un Dieu corporel. Tertullien, dont l'esprit & le savoir ont tant fait d'honneur à l'Église (g), ne pouvoit se persuader la simplicité de Dieu dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce terme. Mélicon, évêque de Sardes dans le second siècle, composa un traité (h) pour confirmer cette erreur; & dans le cinquième la plupart des Moines de l'Égypte en étoient encore imbus: s'étant attroupés, ils vinrent trouver Théophile, évêque d'Alexandrie, qui soutenoit le sentiment opposé à celui auquel ils étoient attachés, & ils le menacèrent de la mort, s'il ne reconnoissoit avec eux un Dieu corporel, & s'il ne condamnoit les ouvrages d'Origène, de l'autorité duquel on se servoit pour combattre leur erreur. La crainte de la mort, à laquelle ce Patriarche ne se sentoient point encore disposé, lui fit promettre tout ce qu'on exigeoit de lui; il ne seroit donc pas surprenant que les Indiens eussent attribué un corps à Dieu.

Sacr. hist. Eccl.  
VI, 7.

L'auteur qui a écrit sous le nom d'Origène sur les dogmes

(g) Tertull. adv. Prax. I, 7.  
*Quale est ut nihil sit ipse, sine quo factum est nihil? ut inanis solida, & vacuus plena, & incorporealis corporalia sit operatus.*

Aug. de Gen. ad litt. x, 25.  
*Tertullianus quia corpus esse animam credidit, non ob aliud, nisi quod eam incorpoream cogitare non potuit, & ideo timuit ne nihil esset, si corpus non*

*esset; nec de Deo voluit aliter sapere.*  
Id. de Hæres. Hæres. 86. *Tertullianus ergo, sicut scripta ejus indicant, animam dicit immortalem quidem, sed eam effigiatum corpus esse contendit, neque hanc tantum, sed ipsum etiam Deum corporeum esse dicit, licet non effigiatum.*  
(h) Euseb. Hist. Eccl. VI, 7.  
*Καὶ ὁ Θεὸς τὸ σωματικὸν θεῶν.*



des anciens Philosophes, attribue cette erreur aux Brachmanes; il ajoute que la parole (i) qu'ils appeloient Dieu étoit corporelle, qu'elle s'enveloppoit elle-même d'un corps, à peu près comme un homme se couvre de la peau d'une brebis, & que lorsqu'elle se sera dépouillée de ce corps, elle paroîtra & sera visible à nos yeux; mais je ne fais si cette accusation est bien fondée: les Langues ne fournissant aucun terme pour exprimer les choses purement spirituelles, ces Philosophes étoient obligés d'employer des expressions figurées; la lumière & le feu étant ce qu'il y a de plus simple & de plus pur, ils les ont appliqués à Dieu; mais pour écarter toute idée de composition & de corps, ils ont eu soin d'avertir que ce feu n'avoit rien de commun avec notre feu sensible, ni avec celui du soleil, ni avec sa lumière. En appelant Dieu *verbe* ou *parole*, ils ont craint qu'on ne le confondît avec le verbe ou la parole articulée. Les Mages de Perse & de Chaldée qui se servoient des mêmes métaphores pour exprimer la Divinité, avoient la même attention d'exclure toute composition dans la définition qu'ils en donnoient. Zoroastre, dans son recueil sacré des rits & des cérémonies des Perses, cité par Eusèbe, & Ostane son disciple dans son Octateuque ou les huit livres qu'il avoit composés sur la doctrine des Mages (k), avoient prémuni leurs lecteurs contre l'abus qu'ils auroient pu faire de ces termes, en leur apprenant que Dieu étoit le premier être & le principe de tous les autres; qu'il étoit éternel, sans commencement & sans fin, la source de tout bien, la bonté par excellence, la prudence même, la sagesse parfaite, l'auteur des loix, de la justice & de l'équité, qui ne tenoit que de lui-même

X V.  
Les anciens  
Philosophes de  
l'Inde  
ont-ils cru Dieu  
corporel?

(i) Orig. Philos. p. 59. Τὸν ὃν λόγον, ὃν θεὸν ὀνομάζουσιν, σωματικὸν εἶναι, περικείμενον τε σῶμα ἔχοντα ἐαυτῷ καὶ τὰ αὐτῷ εἰς τὸ ἐκ τῷ πνεύματι ἐνδύμα φέρει, ἀπεκδυσάμενον ὃ τὸ σῶμα περιέκειται, ὁφθαλμοφανῶς φαίνεσθαι.

(k) Ap. Euseb. Præp. Ev. I, 10. Καὶ Ζωροάστρης ὃ ὁ Μάγος ἐν τῇ ἱερᾷ συναγωγῇ τῇ Περσικῶν φησὶ κατὰ

λέξιν· ὃ ὃς θεός ἐστι κεφαλῶν ἔχων ἰερόκος· οὐκ εἶναι ὃν πνεύματος ἀφάρτος, ἀίδιος, ἀγέννητος, ἀμερής, ἀνομοίω-  
τατος, ἡνίοχος πάντος καλῶς, ἀδωροδό-  
κτος, ἀγαθῶν ἀγαθώτατος, φρονιμῶν  
φρονιμώτατος, ὅτι ὃ πατὴρ δινομίας ἐ-  
δικασμένης, ἀποδίδουλος, φυσικός καὶ  
τέλειος, ὁ σοφός· . . . πᾶ δ' αὐτὰ καὶ  
Ὁσάνης φησὶ περὶ αὐτοῦ ἐν τῇ ἐπιγρα-  
φῇ· ὁ κατεύχων.

toutes les connoissances (1); ils les avertissoient que ce même être n'étoit composé d'aucunes parties, que par conséquent il étoit incorporel. Dieu étoit donc, suivant leur manière de penser, une lumière pure, libre & exempte de toute corporité, un verbe simplement intelligible, ou, comme ils le disoient, une parole de science, par laquelle les Sages étoient instruits des mystères, ou, comme Pythagore l'appeloit d'après les Mages, *la vérité*. C'étoit pour exprimer cette parfaite simplicité de Dieu que Budda, l'auteur de la philosophie Indienne

(1) Le texte cité par Eusèbe sous le nom de Zoroastre, comme extrait de son recueil sacré des usages religieux des Perses, se lit encore aujourd'hui dans le *Zendavesta*, qui est à l'usage des Guèbres ou Parisis de l'Inde; mais M. Anquetil a observé que la qualification d'*ἀμερὴς* sans parties, sur laquelle j'insiste, ne se trouve point dans l'exemplaire des ouvrages attribués à Zoroastre qu'il a eus entre les mains : cette observation n'est point suffisante pour faire effacer ce terme. Ce qui manque dans l'exemplaire, lu par M. Anquetil, peut se trouver dans les autres, qu'il n'a eu ni le temps ni la facilité de consulter; & quand il ne se trouveroit plus dans aucun des exemplaires qui sont actuellement dans l'Inde; on ne pourroit en rien conclure; il ne seroit pas surprenant que dans un ouvrage copié tant de fois pendant les quatorze cents ans qui se sont écoulés depuis Eusèbe jusqu'à présent, il se soit fait une pareille omission. On en trouve de semblables dans le texte Hébreu de la Bible, qui doivent être suppléées par le Samaritain. Par exemple, le 8.<sup>e</sup> verset du chapitre IV de la Genèse, suivant l'Hébreu porte, *Caïn dit à son frère, & sans rapporter ce qu'il lui dit, il ajoute immédiatement, & quand ils furent dans les champs;* au lieu que dans le Samaritain on

lit, *Caïn dit à son frère, sortons dehors, & quand ils furent dans les champs*. L'exactitude avec laquelle Eusèbe transcrivait les textes des auteurs qu'il citoit, est une forte présomption que le terme en question se trouvoit dans le livre qu'il avoit sous les yeux, ou du moins dans la traduction qui lui en avoit été donnée par quelque Chrétien de Perse. On ne peut point soupçonner cet Evêque d'avoir ajouté ce terme, dont il pouvoit aisément se passer, & qui étoit inutile au but qu'il se proposoit. Son dessein en cet endroit étoit de prouver que le serpent avec la tête d'épervier étoit chez les Mages de Perse l'emblème ou le symbole du Dieu souverain, auteur & principe de toutes choses, comme il l'étoit chez les Phéniciens & chez les Égyptiens, & le terme d'*ἀμερὴς* n'étoit point nécessaire à cette preuve, qui étoit complète sans lui. Enfin, le terme suivant *ἀνομιότατος*, entièrement dissimblable, suppose & confirme la qualification d'*ἀμερὴς* qui a précédé; car si la nature de Dieu n'est point simple, si Dieu est composé de parties ou s'il est corporel, on ne pourra dire de lui qu'il est *ἀνομιότατος*, très-dissimblable, entièrement dissimblable des autres êtres, avec lesquels il auroit cela de commun, qu'il seroit composé de parties comme eux.

expliquant



expliquant ses véritables sentimens à ses plus chers disciples, leur dit que le principe & la fin de toutes choses étoit le vide ou le néant; ce néant ou ce vide, selon sa doctrine, étoit un être réel, puisqu'il lui donnoit des attributs, & qu'il enseignoit qu'il étoit admirable, pur, infini, le principe & la perfection de tous les êtres. En l'appelant *vide* ou *néant*, il se conformoit à l'usage du vulgaire grossier, qui nomme *rien* tout ce qui n'a point de parties grossières, qui ne tombe point, ou qui ne peut point tomber sous les sens. Les disciples de ce Philosophe, qui sont demeurés fidèlement attachés à la doctrine de leur maître, reconnoissent encore aujourd'hui que Dieu est un esprit pur, une intelligence infinie & immatérielle; c'est ainsi qu'ils s'en expliquent dans la somme de Théologie qui est en usage dans leurs écoles du Malabar, dont l'extrait nous a été donné par Couto, le continuateur de Barros; & dans un de leurs livres intitulé *Panjangan*, qui est leur *almanach*, on lit cette prière: « J'adore cet être dont la nature est indivisible, & dont la simplicité n'admet aucune composition de qualités. »

Barros. De-  
cad. V, liv. VI,  
ch. 3.  
Lettre éditée &  
cur. 10.<sup>e</sup> rec.  
p. 14.

XVI.  
Conjecture  
sur un texte du  
livre,  
des sentimens des  
Philosophes,  
attribué  
à Origène.

Je soupçonnerois donc qu'il y auroit faute dans le texte du traité attribué à Origène, & qu'au lieu de ce qu'on y lit aujourd'hui que le verbe est corporel, & qu'il s'enveloppe d'un corps comme un homme se couvrirait de la peau d'une brebis, il y avoit originairement que cette parole est incorporelle, mais qu'elle s'enveloppe elle-même d'un corps; ce qui signifieroit que la Divinité, incorporelle de sa nature, se cache sous un corps, qui est le ciel ou le monde qu'il anime, qu'il pénètre & qu'il conduit; mais que lorsqu'il aura quitté ce corps, il sera visible, sans doute aux yeux de l'esprit, de même qu'un homme tout couvert d'une peau de brebis devient visible à nos yeux, lorsqu'il s'est dépouillé de cette peau. Ce sens seroit naturel & suivi; il seroit en même temps mieux assorti à la manière de penser des anciens Indiens, qui, selon que nous l'apprenons de l'auteur du même traité, ne donnoient point à Dieu d'autre corps ni d'autre vêtement que ce monde, corps & vêtemens accidentels à Dieu, qui ne constituent point sa

Orig. Philosoph.  
p. 158.



nature, puisqu'il existoit indépendamment de ce monde qu'il n'a produit que dans le temps. Pour trouver ce sens dans le texte, un léger changement suffit; ainsi au lieu de ce que porte ce texte, tel qu'il est imprimé: *τὸν δὲ λόγον σωματικὸν εἶναι, περιεμένον τὸ σῶμα ἔξωθεν*; il faudroit lire: *τὸν δὲ λόγον σῶμά τι εἶναι, περιεμένον τὸ σῶμα ἔξωθεν*.

XVII.  
Les anciens  
Philosophes  
de l'Inde  
donnoient  
à Dieu  
toute sorte  
de perfections.

*La Croz, hist.  
du Christ. des  
Ind. p. 452.*

*Id. ib. p. 457.*

Quelque jugement que l'on porte de la correction que je propose, il est constant que les Indiens accorderoient à ce Dieu souverain tous les attributs que la saine raison oblige d'admettre, & que nous reconnoissons en lui; ils le regardoient comme le principe & la fin de toutes choses; ils pensoient qu'il étoit l'auteur & la source de tout bien, & ils le concevoient comme renfermant toutes les perfections qu'on peut imaginer. « L'être souverain, disent-ils encore aujourd'hui, est invisible, incompréhensible, sans figure ou sans forme extérieure; personne ne l'a jamais vu, le temps ne l'a point compris, son essence remplit toutes choses, & toutes choses tirent de lui leur origine; toute puissance, toute sagesse, toute science, toute sainteté & toute vérité sont en lui; il est infiniment bon, juste & miséricordieux. L'être des êtres, ajoutent-ils, est le seul Dieu éternel, immense, présent en tous lieux, qui n'a ni commencement ni fin, & qui contient toutes choses: il n'y a point d'autre Dieu que lui; il est le seul Seigneur de toutes choses, & il sera tel pendant toute l'éternité. »

XVIII.  
Causes  
de l'idolatrie des  
Indiens.

Des sentimens aussi purs & aussi conformes à ce que la raison & la révélation nous apprennent du premier être, auroient dû exclure toute idolatrie; mais par un contraste, dont l'histoire de l'esprit humain fournit plus d'un exemple, ce sont ces mêmes idées qui y ont précipité le commun des Indiens; ils en ont conclu que Dieu étoit trop élevé au-dessus de l'homme, pour que l'homme osât ou même qu'il pût s'adresser immédiatement à lui. La nature de Dieu étant incompréhensible, ils ont cru qu'on ne pouvoit dépeindre que ses attributs, & ils ont représenté ces attributs par différentes idoles, auxquelles ils rendent un culte particulier, qu'ils s'imaginent être agréé de Dieu & mériter des récompenses, parce

qu'ils supposent gratuitement qu'il leur a commandé ce culte.

De la contemplation de Dieu, les Indiens passèrent à celle de ce monde visible, dont ils recherchèrent la cause & l'origine; il fut aussi l'objet des spéculations des anciens Philosophes des différentes nations de l'Univers; il y en eut qui pensèrent (m) qu'il avoit toujours existé, & qui crurent qu'il n'avoit jamais été produit ni engendré, c'est-à-dire, qu'il n'avoit point de cause hors de lui à laquelle il dû son existence ou sa formation. De ce nombre furent les anciens Égyptiens, qui ne remontoient point à une cause intelligente. Eusèbe observe (n) que toutes leurs fables sacrées se rapportoient en partie aux Étoiles fixes & à leurs différens aspects, en partie au Soleil & à son cours journalier & nocturne, à l'hémisphère supérieur & inférieur, ou au Nil, en un mot à des choses purement naturelles, sans qu'il entrât rien dans leur explication qui indiquât quelque nature vivante & incorporelle. Cette observation a été justifiée dans un grand détail par M. Jablonski dans l'ouvrage qu'il a intitulé *Pantheon Aegyptiacum*. Eusèbe conclut de cette même observation (o) que la Théologie même secrète des Égyptiens n'admettoit point d'autres dieux que les Étoiles fixes ou errantes; qu'elle ne reconnoissoit point d'être incorporel qui eût formé cet Univers; qu'elle n'en attribuoit point la formation à un être doué de raison, à un Dieu ou à des

XIX.  
Différens  
sentimens sur ce  
monde visible,  
&  
sur son origine.

(m) Lucian. Icaromen. p. 276.  
Πρώτα μὲν γὰρ αὐτοῖς ἡ περὶ τοῦ κόσμου  
γνώμη ἀεὶ φορὸς, ἔτι τοῖς μὲν ἀγέννητός  
τε ἔστι ἀνόλεθρος ἔτι δὲ δοκεῖ.

Arnob. adv. Gent. II, p. 84.  
Mundum quidam ex sapientibus  
existimant neque esse natum, neque  
ullo esse in tempore periturum.

(n) Euseb. Præp. Evang. III,  
c. 4. Εἰ πῶτε εἰς μόνον τὰ ὁραόμενα  
τὸν κόσμον ποιήσας ἔστιν εἰς ἀσώματους  
ἐξ ὧν ὅσας ἡμῖν δοκῶσι τοῖς Ἀγγελοῖς  
τὰ ὁραόμενα ἔστι πάντα τὰ ὁρατὰ σώματα

τῶν ἰδίων λόγων ἀψυχα ἔστι ἀλογα, βέλτεται  
τῶν φύσιν ἔστι φθαρτὰ καὶ ἀσθενή.

(o) Id. ibid. Ἡ δὲ ἡμεῖς Ἀγγελοῦ  
ἀπορρήτου θεολογία ἔστι ἄλλως πλεονάζουσα  
καὶ ἔχον ἀστέρων τὰ τε ἀπλανῶν καλε-  
μένων, ἔστι τὸ ὀνομαζομένων πλανητῶν  
ἐκ θεολογίας, δημιουργόντες τὸ ὅλον εἰσπύον,  
ἔστινα ἐν ἀσώματον, ἔστι λόγον δημιου-  
ργικόν, ἔστι μὲν θεῶν, ἔστι θεός, ἔστι πᾶσι  
νοεῖς ἔστι ἀφαιεῖς δυνάμεις, μόνον δὲ  
τὸ ὁραόμενον ἥλιον, διὸ καὶ μόνος τοῖς  
ἀστροῖς πλεονάζον ἀντιπαραστήσαν ἀπλανῶν,  
ἔστι πάντα εἰμαρμένης ἐξ ἀπλανῶν, ἔστι  
τὸ ἀστέρων κινήσεως τε ἔστι φορὸς.



natures intelligentes qui ne tombassent point sous les sens; mais qu'elle rapportoit tout au Soleil visible, & qu'elle regardoit les Astres seuls comme la cause unique de toutes choses; ils pensoient en effet que le Soleil & la Lune avoient été de tout temps, & lorsqu'ils vouloient représenter l'éternité (*p*), ils peignoient un Soleil & une Lune, parce qu'ils croyoient que ces astres avoient toujours existé; mais Horus, qu'ils disoient (*q*) être le globe terrestre que nous habitons, n'étoit point exempt de vicissitudes, il pouvoit périr & renaître de nouveau. La formation des hommes & des animaux qui habitent ce monde & celle des plantes qui y croissent n'étoit dûe, dans leur système, qu'à la force & à la chaleur du Soleil; c'est pour cela qu'ils disoient qu'Horus étoit fils d'Osiris, qui étoit un des noms qu'ils donnoient au Soleil.

X X.  
Les habitans  
de la Thébaïde  
reconnoissoient  
une première  
cause  
qui avoit formé  
le monde.

Je crois cependant qu'il ne faut point confondre les habitans de la Thébaïde avec le reste des Égyptiens. Les premiers rapportoient la formation du monde à une première cause douée d'intelligence, qui n'ayant jamais commencé ne devoit jamais finir; ils donnoient à cet être formateur du monde le nom de *Cneph* (*r*). Cette doctrine leur venoit des Phéniciens, qui représentoient cette première cause intelligente & formatrice de l'Univers sous le symbole d'un serpent, auquel ils donnoient en leur langue un nom correspondant au mot grec *Agathodémon*, qui signifie le *bon esprit* ou le *bon génie*. Ceux des Égyptiens qui adoptèrent cette divinité l'appelèrent en leur langue *Cneph* (*s*), c'est-à-dire *le bon Serpent*, parce qu'ils conservèrent le symbole sous lequel les Phéniciens le représentoient, qui étoit le Serpent.

(*p*) Hor. Apol. Hierogl. I. Αἰῶνα σημαίνοντες ἥλιον & σελήνην γραφουσ, διὰ τὸ αἰῶνια εἶναι τοῦ σώματος.

(*q*) Plut. de Is. & Osir. p. 656. Περὶ τοῦ Ὀσέρινος ὅτι δ' ἔστος ὁ θεὸς τοῦ κόσμου ὅτε φθορᾶς ἀπαλλαττόμενος πανταπασιν, ὅτε γενέστω.

(*r*) Id. ibid. p. 640. Τὸς Θεβαίους

καλοῦντας, ὡς θεὸν τοῦ νόμου ἔχοντα, ἀλλὰ οἱ καλεῖσιν αὐτοὶ Κνήφ ἀγέννητον ὄντα καὶ ἀθάνατον.

(*s*) Euseb. Praep. Ev. I, 10. Φοίνικες δ' αὐτὸ ἀρχαῖον δαίμονα, καλεῖσιν ὁμοίως & Αἰγύπτιοι Κνήφ ἐπονομάζουσιν... τὸ πρῶτον δὲ θεώτατον ὅφιν ὅτιν ἱερακοῦ ἔχων μορφὴν.



Les Indiens admettoient, comme les Phéniciens, une cause intelligente qui avoit formé ce monde, & cette cause étoit Dieu (*t*), qu'ils regardoient & qu'ils regardent encore comme le créateur de l'Univers; mais ils ne l'entendoient point dans le sens que nous donnons aujourd'hui à cette expression. Lorsque nous disons que Dieu a créé ce monde visible, nous entendons que Dieu, par un acte libre de sa volonté toute-puissante a tiré du néant tous les êtres dont ce monde est composé; aucun des Anciens n'a eu cette idée, & aucune Langue ne fournit de terme qui signifie proprement & exclusivement l'éduction du néant: ceux même qui admettoient une cause efficiente, persuadés que rien ne se peut faire de rien, supposoient une matière préexistante dont Dieu avoit formé ce monde. Le Christianisme a pros crit cette erreur; & dès le commencement de l'Église, la création proprement dite a fait un de ses dogmes; cependant la plupart des sectes, qui prenoient le nom de *Chrétiennes*, vouloient que la matière eût préexisté, & au temps de Tertullien (*u*) il y avoit encore plusieurs fidèles qui étoient dans la même prévention; ils se croyoient autorisés à penser ainsi, parce que la tradition générale du genre humain parloit du chaos (*x*) dont Dieu avoit fait le monde.

Plusieurs l'ont crue éternelle, non engendrée, ne tenant son être que d'elle-même. Ce sentiment, qui étoit celui de la plupart des Égyptiens, a été adopté par les Grecs, & il a été admis par Pythagore, par Socrate, par Platon & par leurs disciples (*y*). De ces Philosophes, qui croyoient l'éternité de

XXI.  
Une première  
cause  
intelligente,  
admise par  
les Philosophes  
Indiens.

XXII.  
Variété  
de sentimens  
sur la matière.

(*t*) Strab. xv, p. 490. ὅτι γὰρ γέννητος ὁ κόσμος ἐ φθαρτὸς λέξαν κακίνος ἐπὶ σφαργείδης, ὅτε διοικῶν αὐτὸν ἐ ποιῶν θεὸς δι' ὅλης διαπεφοίτηκεν αὐτῷ.

(*u*) Tertull. de resur. carn. c. xi. Nam & quidam infirmiores hoc prius credere de materiâ potiùs subjacenti volunt, ab illo universitatem deducant, secundum Philosophos.

(*x*) Clem. Alex. Strom. v, p. 591. Ἄλλως τε ἡ λέξις ἡ περὶ φύσιν ἐκείνη· ἡ δὲ γῆ ἢν ἀόρατος ἐ ἀκατασκεύαστος, ἀφορμὰς αὐτοῖς ὑλικῆς ἑστίας παρέχεται.

(*y*) Theoph. ad Autol. II, n. 4. Πλάτων ἐ οἱ ἀρέσεως αὐτῷ θεὸν μὲν ἐμολογῶσιν ἀγέννητον καὶ πατέρα καὶ ποιητὴν ἢ δ' ὧν ἐστὶν, εἴτα ὑποστήνεται θεὸν ἐ ὑλῷ ἀγέννητον, ἐ ταυτὴν φασὶ σινημακάναι τῷ θεῷ.

la matière & son existence par elle-même, les uns la conçurent comme une substance brute (z) & morte, sans mouvement, sans qualités, sans forme, mais susceptible des mouvemens, des formes & des qualités que le Créateur voudroit lui imprimer, de manière néanmoins que les imperfections naturelles du sujet n'avoient point permis au Créateur d'en faire des ouvrages aussi parfaits qu'il l'auroit voulu: les autres supposèrent dans la matière (a) un mouvement aussi éternel que son existence, avec des qualités & des figures; mais son mouvement n'étoit point réglé, ses qualités étoient confuses, & ses figures irrégulières. Dieu y a mis l'ordre, la distinction & la régularité, & c'est en quoi ils faisoient consister la formation de ce monde.

XXIII.  
Partage entre  
les Philosophes,  
sur le temps  
auquel  
la matière a été  
arrangée.

Sur le temps auquel cet ordre & cet arrangement avoient été mis dans la matière, autre partage entre les Philosophes. Platon & ses disciples supposoient que ce monde n'avoit pas toujours existé tel que nous le voyons, & que Dieu l'avoit formé dans le temps. Aristote s'écartant des principes de son maître, soutint que ce monde étoit éternel, & qu'il avoit toujours existé tel qu'il est. Les nouveaux Platoniciens, pour reconcilier Aristote avec Platon, dirent que ce dernier reconnoissoit à la vérité que le monde avoit été fait, mais de toute éternité, de manière que n'ayant jamais commencé, il avoit néanmoins une cause de la formation, qui étoit Dieu; ils expliquoient cette priorité de raison ou de cause qu'ils admettoient en Dieu par cette comparaison: « Supposé, „ disoient-ils (b), qu'un pied eût été de toute éternité dans la

(z) Philo, de Mund. opific.  
p. 4. Ἦν μὲν γὰρ ἐξ ἑαυτῆς ἀπικτος, ἀψυχος, ἀπεριόριστος, ἀναρμυστίας, ἀσμφωνίας μεσῇ. Ἐστὶν δὲ ἡ μεταβολὴ ἐδέχετο τι πρὸς τὰ ναυλίσια ἢ τὰ βέλπεα, πᾶξιν, ποιότητά, ἐμφυχίαν, ἐμυσιότητα, ταυσιότητα, τὸ ἐνάρμυστον, τὸ σύμφωνον πᾶν ὅσον ἡ κρείττενος ἰδίας. . . . ἔγω γὰρ ὡς πέφυκεν ὁ θεὸς διποιεῖν, ἔγω καὶ τὸ γινόμενον οὐ πάχον· ἐπὶ τῷ αὐτῷ δυνάμεις ὑπεβάλλουσιν, τὸ

δὲ ἀδυνέστερον ὄν, ἢ ὡς ἐξ ἑαυτοῦ τὸ μέγεθος αὐτῶν.

(a) Plutarch. de progr. Anim.  
p. 1864. Ἀκοσμία γὰρ ἦν τὰ πρὸς τὸ κόσμῳ γένεσος, ἀκοσμία δ' οὐκ ἀσώματός· ἔδει ἀκίνητος, ἔδει ἀψυχός· ἀλλὰ ἀσώματος μὲν ἔσυστατον τὸ σωματικὸν ἐμπληκτικόν, τὸ δ' ἀλόγον τὸ κινήτικόν ἔχουσα, τὸ δ' ἦν ἀναρμυστία ψυχῆς καὶ ἔχουσιν λόγον.

(b) S. Aug. de Civit. x, 31.  
Sicut enim, inquiunt, si pes ex



poussière, la trace de ce pied existeroit de toute éternité, & l'un n'auroit point l'antériorité sur l'autre, quoique cependant l'un eût été fait par l'autre; de même le monde & les Dieux qui y sont ont toujours existé, ils ont cependant été faits par celui qui a toujours existé. »

D'autres Philosophes qui croyoient, comme les précédens, que rien ne se peut faire de rien, ne concevoient point que Dieu pût agir sur un être ou une substance qui seroit éternelle comme lui, & qui ne lui devroit point son existence. L'éternité de la matière & son existence indépendante & par elle-même étoient des qualités qui leur paroissent devoir l'égaliser à Dieu, la soustraire à son opération, & rendre son pouvoir inefficace sur elle. « Le Souverain être, disoient-ils (c), n'est immuable que parce qu'il n'a point été engendré par aucun autre; il n'est exempt de toute nécessité & de toute contrainte extérieure, que parce qu'il ne tient son existence que de lui-même. Si la matière n'a point été engendrée, elle est donc immuable de sa nature; si elle existe par elle-même, elle est également libre de toute contrainte, rien ne peut la forcer de changer d'état; Dieu par conséquent, quelque puissant qu'il soit, ne pourra point agir sur elle. » Ce raisonnement joint à la persuasion dans laquelle ils étoient que rien ne se peut faire de rien, les a fait recourir à la voie de l'émanation, & ils ont prétendu que la matière dont ce monde a été formé étoit émanée de Dieu : ce système a été celui de tout

XXIV.  
La matière  
émanée  
de Dieu,  
selon quelques  
Philosophes.

*eternitate semper fuisset in pulvere, semper ei subesset vestigium, quod tamen vestigium à calcante factum nemo dubitaret; nec alterum altero prius esset, quatinvis alterum ab altero factum esset: sic, inquit, & mundus atque in illo creati Dii & semper fuerunt, semper existente qui fecit; & tamen facti sunt.*

(c) Justin. Cohort. ad Gent. n. 23. Τὴν δὲ ὕλης δύναμιν, ἀγέννητον, ἐξ ἰσότητος ἐκ ἡλικιωδὴν καὶ τὴν αὐτῆς ἀρχὴν, ἣ δὲ δημιουργὸς ὅσων, ἀνισταμένη ἐκ τῆ αὐτῆς βυλίσσῃ· καὶ γὰρ μὴ π-

ποιηκὴν ἐδεμίαι ἐξουσία πρὸς τὴν μὴ γεγονός, ὥστε ἐδὲ βιασθῆναι αὐτῷ δυνατὸν, ὅ ἐξῶθεν πάσης ἀνάγκης ἐλθὼν δέξεν ὅσων.

Theophil. ad Autol. II, n. 9. Εἰ ὁ θεὸς ἀγέννητος, ὁ ὕλη ἀγέννητος, καὶ ἐπὶ ὁ θεὸς ποιητὴς τῶν ὅλων οὐ κατὰ τὴν Πλατωνικὴν, οὐδὲ μὴν μοναρχίᾳ θεῶν δεικνύται ὅσον τὸ κατὰ αὐτὸς· ἐπὶ ὃ ὁ ὡσαύτῃ ὁ θεὸς ἀγέννητος ὢν ὁ ἀναλλοίωτος ἐστίν, ὥτως εἰ ὁ ὕλη ἀγέννητος ἦν, ὁ ἀναλλοίωτος ὁ ἰσότητος ἦν· τὸ γὰρ γέννητον ἀρεπτόν ἐ ἀλλοίωτον τὸ ὃ ἀγέννητον ἀρεπτόν ἐ ἀναλλοίωτον.



l'Orient, comme il l'est encore aujourd'hui, & particulièrement des Indiens, comme je le prouverai dans peu.

XXV.  
Tous  
les Égyptiens  
ne paroissent  
point avoir  
adopté  
le système  
de l'émanation  
de la matière.

Iamblique prête ce sentiment aux Égyptiens, & il voudroit faire croire (*d*) qu'Hermès avoit enseigné que Dieu avoit produit la matière, *en séparant*, dit-il, la *matérialité* de l'*essentialité*; que le Créateur prenant cette matière animée de la vie en avoit formé les sphères simples & incorruptibles, & que la partie la plus grossière lui avoit servi à former les corps sujets à la génération & à la corruption; mais on ne trouve rien de semblable dans la doctrine véritablement Égyptienne. Les livres d'Hermès, s'il en a jamais écrit, n'existoient plus au temps d'Iamblique; ceux qui portoient alors son nom lui avoient été faussement attribués par les nouveaux Platoniciens, qui avoient confondu la doctrine Orientale avec le système Égyptien. Plotin, maître de Porphyre, dont Iamblique fut le disciple, avoit été l'auteur de cette confusion; pour s'instruire des dogmes des Indiens & des Perses, & pour en enrichir sa philosophie (*e*), il avoit accompagné l'empereur Gordien dans son expédition contre la Perse.

XXVI.  
Ce système  
admis par  
les Chaldéens,

Tout ce qui est parvenu jusqu'à nous de la doctrine des Chaldéens ne nous permet point de douter que ces Philosophes n'aient admis le système émanatif, & qu'ils n'aient cru que la matière même ne fût venue de Dieu par cette voie d'émanation.

XXVII.  
Par les Perses,

Les Perses avoient adopté le même sentiment; ils reconnoissoient deux principes, l'un bon & l'autre mauvais: le premier nommé *Yezdan* ou *Oromaze*, qui étoit la lumière & la source de tout le bien, & le second appelé *Ahréman* ou *Arimanius*, la matière ou les ténèbres principe de tout le mal.

(*d*) Iambl. de Myst. sect. VIII, c. 3, p. 159. Ὃν ἄλλω ὃ παρήγαγεν ὁ θεὸς ἀπὸ τῆς ὑσιότητος ὑποχρεώσεως ὑλότητος, ἣν παρελαβὼν ὁ δημιουργὸς ὡρίκλῳ ὄσιν, τὰς ἀπλὰς & ἀπαθεῖς ἀφάεας ἀπ' αὐτῆς ἐδημιόργησε. τὸ δὲ ἕχατον αὐτῆς εἰς τὰ γεννητὰ & φθαρτὰ σωματὰ διεκόσμησε.

(*e*) Stanl. hist. Philos. p. 1211, col. 1. Hinc porrò ex Indorum quoque & Persarum doctrinâ decerpere voluisse Plotinum quæ ornandæ & perficiendæ Philosophiæ inservirent, ideoque anno ætatis 39, exercitui quem imperator Gordianus in Persas ducebat se adjunxisse.

L'un & l'autre étoient émanés du Dieu souverain; le premier, par un acte de la volonté ou de l'intention première de cet être qui lui avoit donné l'existence; le second, par accident, pour ainsi dire, par une suite & par une conséquence nécessaire, comme l'ombre qui suit le corps. Ces deux principes se combattent sans cesse; mais il viendra un temps où les ténèbres étant vaincues & surmontées par la lumière, le mauvais principe sera totalement détruit, tout sera lumineux ou deviendra lumière: c'est ce que les Égyptiens instruits par les Perses, dont ils adoptèrent le système, lorsqu'ils furent sous leur domination, entendoient, quand ils disoient (*f*) que la puissance de Typhon s'affoiblissoit insensiblement, & qu'elle seroit enfin entièrement anéantie. Que ces deux principes n'existassent point par eux-mêmes, & qu'ils fussent émanés du premier être, nous en sommes assurés par Hécatee, qui nous dit (*g*) que les Mages enseignoient que leurs Dieux avoient été engendrés; par Théodore de Mopsueste, chez lequel nous lisons (*h*) que Zarouan ou plutôt Hazarouan, c'est-à-dire, le père & l'auteur des siècles, le Dieu principe de tout a engendré Hormisdas ou Oromaze & Satan; & par l'allégorie des Égyptiens, qui faisoient d'Osiris & de Typhon deux frères, c'est-à-dire, deux êtres qui provenoient du même principe. Ce Dieu, source des deux autres, se nommoit *Mithra* chez les Perses, qui selon Hétychius (*i*) l'appeloient le premier Dieu, & selon Xénophon (*k*) le grand Dieu par excellence. Porphyre, d'après Eubulus, l'appelle (*l*) l'auteur & le père de tout. Les inscriptions qu'on lit dans Gruter lui donnent les épithètes d'invincible & de tout-puissant; c'étoit par lui que Cyrus juroit (*m*), & ce Prince

(*f*) Plut. de Isid. & Osirid. p. 646. Τὴν δὲ τὴν Τυφῶνος ἡμικρανίας ἐ συνεπαιγμένην δύναμιν.

(*g*) Ap. Diog. Laërt. Proem. p. 4. Ἐκατῶος δὲ ἐ γέννητος τὸς θεός καὶ αὐτὸς.

(*h*) Apud Phot. cod. 81, pag. 199. Ἡ τοι αὖτε τῷ Ζαρεάν, ὃν ἀρχὴν παντὸν εἰσάγει, ὃν καὶ τῶν καλεῖ καὶ ὅτι πάντων ἵνα τεκῇ τὸν

Ὁρμίσδαν ἔπλεον ἐκείνον καὶ τὸν Σατανάν.

(*i*) Hefych. Μίθρης ὁ πρῶτος ἐν Πέρσας θεός.

(*k*) Xenoph. de exp. Cyr. l. 1. Ὁ μέγιστος θεός.

(*l*) Porphyr. de ant. Nymph. τῶν πάντων πινύτιν ἐ πατέρα.

(*m*) Xenoph. Œconom. p. 484. Ὁ μυσί σοι τὴν Μίθρην.

l'invoquoit en le distinguant du soleil (*n*), qui étoit chez les Perses le symbole d'Oromaze ou du bon principe. Scaliger dérive ce nom *Mithra* du mot Persan *Mithra*, qui signifie *le plus grand*; le Docteur Hyde en trouve l'étymologie dans *Myrr*, autre mot de la même langue, dont les Perses se servoient pour exprimer l'amour & la compassion; mais Plutarque veut que ce nom chez les Perses signifiait un médiateur (*o*), ce qui convient à la fonction que ces peuples donnoient à *Mithra*, qui selon leur doctrine étoit supérieur à tous les autres êtres; il entretenoit leur union & concilioit ceux qui étoient les plus opposés.

XXVIII.  
Et par les  
anciens  
Philosophes de  
l'Inde.

Strabon parlant de la doctrine des Indiens, nous dit seulement qu'ils croyoient que Dieu étoit l'auteur & le fabricant du monde, sans rien expliquer de plus; mais nous savons qu'ils admettoient le système des émanations: on ne peut du moins entendre autrement la doctrine de l'auteur de la philosophie Indienne, que tout, sans en excepter les êtres corporels, étoit sorti de Dieu, & que tout y rentreroit & lui seroit un jour réuni. Ses disciples disent encore aujourd'hui que Dieu a tout produit de sa propre substance; qu'il en a même tiré tout ce qu'il y a de corporel ou de matériel dans l'Univers; la création, dans leurs principes, n'est autre chose qu'une extension que Dieu a faite de sa propre substance, & la destruction qu'une reprise qu'il en fait, & qui au dernier jour sera générale.

Bern. Mém.  
sur l'Empire du  
Mogol, p. 202.

XXIX.  
Première  
manière dont  
ils expliquoient  
l'émanation  
de la matière.

Pour expliquer cette émanation, ils comparent Dieu à une araignée, qui tire de son sein le fil dont elle forme sa toile, qui siégeant au milieu de son ouvrage en dirige toutes les parties, & leur communique le mouvement, & qui lorsqu'elle le veut, retire à elle ou fait rentrer dans son corps le fil qu'elle en avoit fait sortir; ils concluent de cette doctrine qu'il n'est rien de réel ni d'effectif dans tout ce que nous

(*n*) Xenoph. de inst. Cyr. I. VIII, pag. 138. Ζῶν Πατρῶν ἔστιν ἡλίου, ἔστι πάντες θεοί.

(*o*) Plutarch. de Isid. & Osirid.

p. 658. Μέσον τὸ ἀμφὸν τὸ Μίθρην ἔστι, διὸ ἔστι Μίθρην Πέρας τὸ μεσότην ὀνομάζουσι.



croyons voir, sentir ou toucher, & que tout ce monde n'est qu'une illusion, parce que cette multitude d'êtres apparens ne sont qu'une seule & même chose, qui n'est autre que Dieu même.

D'autres parmi eux regardant aussi la matière comme une émanation de Dieu, s'expliquent d'une manière différente; « L'être souverain, disent-ils, ayant résolu de créer la matière, fut obligé de se donner à lui-même une forme matérielle; » mais comme ils n'ont aucune idée de cette forme matérielle, ils sont obligés de recourir à l'allégorie. « Dieu, ajoutent-ils, dont tous les êtres tirent leur origine, contenant tous les principes des créatures, renferme nécessairement en soi l'essence, la force & la réalité des deux sexes. Lorsqu'il entreprit de créer la matière, il sépara en deux parties ces sexes, que jusqu'alors il avoit tenus réunis & confondus au dedans de lui-même. Ce fut à l'aide de ces deux principes qu'il entra dans les premières voies de la création; & c'est l'idée sous laquelle, disent-ils, Dieu s'est proposé à l'adoration des peuples dans trois idoles différentes; la première placée dans le lieu le plus reculé des temples d'*Isuren*, est le *Lingam*, qui représente l'union des principes de la génération; la seconde est la vertu masculine & l'origine de tous les Dieux, à laquelle les Indiens donnent le nom de *Tchiven*, & la troisième qui représente l'autre sexe, de laquelle les Déeses ont pris naissance, & qu'ils appellent *Tchaddi*. »

XXX.  
Seconde  
manière.

*La Croz. hist.  
du Christian. des  
Ind. p. 462.*

XXXI.  
Ces explications  
sont  
allégoriques.

Cette explication n'est qu'une allégorie, qui a besoin elle-même d'être interprétée; car il n'est pas à présumer que ces Philosophes, qui se sont expliqués si raisonnablement sur la Divinité, & qui ont particulièrement insisté sur sa parfaite spiritualité, aient voulu lui donner des sexes, & faire, pour ainsi dire, du premier être un monstre hermaphrodite: il faudroit attribuer la même folie à ceux qui se sont expliqué de la même manière, & en particulier à un des plus sçavans Evêques de l'antiquité. Synésius parlant à Dieu, lui disoit: « Vous êtes le principe des choses passées, présentes & futures; vous êtes la racine de tout ce qui existe; vous êtes le père, vous »

êtes la mère, vous êtes le mâle, vous êtes la femelle (p). » Ce Prélat n'ignoroit point que Dieu, qu'il reconnoissoit pour un être spirituel, n'a aucun organe corporel. En employant ces expressions, il ne vouloit donc dire autre chose, sinon que Dieu réunissoit deux puissances, dont l'une, comme la plus noble, est représentée comme le mâle, & l'autre moins noble comme la femelle; qu'il produisoit par le concours de ces deux puissances des êtres qui y participoient, ou pour s'expliquer plus clairement, qu'il contenoit en lui-même & dans une parfaite unité les puissances qui sont séparées dans les animaux, & qu'il faisoit seul ce qui ne se peut faire dans la Nature que par le concours des deux sexes. Si cette explication peut justifier l'expression de Synésius, elle peut aussi décharger les Indiens de l'absurdité que leur discours pris à la lettre pourroit présenter.

XXXII.  
Allégorie semblable rapportée dans Platon, & admise par les Chaldéens,

Cette union des deux sexes dans le même sujet est rapportée dans Platon, avec cette différence, que celui qui en parle ne suppose que dans l'homme ce que les Indiens disent avoir été en Dieu. On lit dans ce Philosophe (q) que l'homme, lors de sa première formation, avoit deux visages, quatre mains, quatre pieds & toutes les autres parties doubles; mais que dans la suite Dieu le partagea en deux, de sorte que chacun de nous n'est que la moitié d'un homme tel qu'il étoit dans l'état primitif. Quelques Rabbins ont adopté cette rêverie, & ils ont débité sérieusement que (r) Dieu avoit créé les corps de l'homme &

(p) Synes. Hymn. II, v. 90.

Σὺ δ' ἐὰν ῥίζα

Παρόντων, πρὸ τ' ὄντων,

Μετόντων, ἐνέοντων,

Σὺ πατήρ, σὺ δ' ἐὰν μήτηρ,

Σὺ δ' ἄρρεν, σὺ δὲ θήλυς.

Et Hymn. III, v. 184.

Σπέρμα τὸ πάντων

Ῥίζα δ' ὅπαξ,

Φύσις ὡς νοερός,

Θῆλυ δ' ἄρρεν.

(q) Plat. in Sympoſ. Ὅλον ἦν ἕκαστος τῶν ἀνθρώπων εἶδος στρογγύλον, γῶπην δὲ πλάγους κύκλῳ ἔχων, χεῖρας τε πτεράρας ἔχει, δὲ σκέλη τὰ ἴσα τῶν χειρῶν, δὲ ποσὶν δύο ἐπ' αὐχένι κυκλωτορεῖ, ὁμοῖα πάντη, κεφαλὴν δ' ἐπ' ἀμφοτέρω τοῖς ποσὶντορεῖς ἐναντίοις κεμένους μίαν δὲ ὥπα πτεράρα, δὲ αἰδοῖα δύο. . . . ἔπειτα τὸς ἀνθρώπους διχα. . . . ἕκαστος ὃν ἡμεῖς ἐσιν ἀνθρώπων ζυμβολὸν ἀπὲρ τετμημένος. . . ἐξ ἐνὸς δύο.

(r) Maïemon. mor. Nevoch. part. II, c. 30, p. 280. Adam & Eva creati fuerunt sicut unus, &

de la femme attachés l'un à l'autre, & qu'il les avoit ensuite séparés durant le sommeil d'Adam. Je trouve quelque chose d'approchant ou plutôt de semblable chez les Chaldéens, qui, selon le rapport de Bérofe, disoient « que sous le règne d'Omorca, lorsque tout n'étoit encore qu'eau & ténèbres (f) il y avoit des hommes qui n'avoient qu'un corps, mais deux têtes, l'une d'homme & l'autre de femme, & doubles parties, l'une de mâle & l'autre de femelle. »

Mais une conformité encore plus frappante entre le système Indien & la doctrine des Rabbins, est celle qu'on trouve dans les livres de ceux qui ont pris le nom de Cabalistes, parce qu'ils prétendent avoir conservé par tradition la doctrine secrète qu'ils seignent que Moysé communiqua aux soixante-dix anciens du peuple. S'exprimant de la même manière que les Indiens, ils enseignent que le premier être renferme en lui toutes choses; qu'il y a toujours la même quantité d'êtres, soit avant, soit depuis la création; qu'avant la création Dieu est simplement tout; que lorsqu'il crée le monde, le degré ou la mesure d'être n'est point augmenté, parce que Dieu ne fait autre chose que s'étendre & se développer par des émanations qui constituent les différens ordres & les différentes formes des créatures, & que lorsque Dieu retire à lui ces différens rayons qui en sont émanés, le monde extérieur périt, & tout redevient Dieu. Ils donnent à ce premier être, qu'ils mettent à la tête de leurs *Séphiroth*, un nom qui représente les principales qualités que Budda lui avoit données; ils l'appellent *En Soph*\*, c'est-à-dire, le néant, qui est la fin de toutes choses. Cette dénomination de néant ou de rien lui convient, disent-ils (t), à cause de sa profondeur impénétrable, parce «

XXXIII.  
Et par plusieurs  
docteurs Juifs,

\* אין סוף

*tergis vel dorso conjuncti, postea verò a Deo divisi sunt, qui dimidiam illam partem accepit & fuit Eva, & adducta fuit ad ipsiū.*

(f) Euseb. Græc. ap. Scalig. p. 6. Γενέσθαι φησὶ χρόνον ἐν ᾧ πᾶν σκότος ἔσθ' ὕδωρ ἔστι, ἔν τῷ πᾶσι. . . . ἀνθρώπους. . . . διωροσώπους ἔσθ' ὅμοια μὲν ἔχοντας ἐν, κεφαλὰς δὲ δύο ἀνδρείαν

πᾶν ἔσθ' ὕδατος; ἔσθ' ἀσώτῃ πᾶσι διασπᾶται, ἀπὸ τοῦ ἔσθ' ὕδατος.

(t) Kabbal. denud. t. 1, p. 79. Ob inscrutabilem Sefhiræ supremæ celsitudinem, & quod illa abscondita sit omni creaturæ, nemoque eam possit intelligere, illa vocatur *אין סוף*, seu nihilum & non ens.

G g iij



» qu'il est caché à toutes les créatures, & qu'aucune ne peut le comprendre; » mais de peur qu'on ne le prenne pour un néant absolu, ils ont soin, comme l'auteur de la philosophie Indienne, d'avertir (*u*) qu'il est infini, qu'il est une lumière inaccessible, la cause des causes, le père des miséricordes, l'être par essence & l'éternel.

XXXIV.  
Le système  
de l'émanation  
de la matière  
admis dans  
la Thébaïde  
&  
chez les Grecs.

<sup>a</sup> Abr. Roger,  
p. 181.

Ce système qui fait du monde ou de l'Univers une émanation du premier être, avoit pénétré dans la haute Égypte & chez les Grecs. Les uns & les autres comparoient le monde à un œuf, & disoient, comme les Indiens le disent encore aujourd'hui <sup>a</sup>, que cet œuf comprend en soi le ciel, la terre & l'abyme. Les Philosophes de Thèbes représentoient le monde sous le symbole d'un œuf (*x*), & ils ajoutoient que cet œuf étoit sorti de la bouche de *Kneph* qu'ils regardoient comme l'être Souverain & l'intelligence qui avoit formé ce monde. Orphée, dans des vers qui lui étoient attribués, disoit (*y*) « que Dieu avoit produit un œuf d'une grandeur immense, & qui étoit plein, & que cet œuf ayant été cassé en deux par celui qui l'avoit produit, le ciel & la terre en étoient sortis. » Pythagore avoit admis la même allégorie; c'est pourquoi les Orphiques, qui se van- toient d'avoir conservé tous les dogmes de Pythagore, & de se conformer en tout à la manière de vivre qu'il avoit prescrite, s'abstenoient des œufs avec le même scrupule qu'ils s'interdisoient l'usage des animaux (*z*), parce qu'ils

(*u*) Kabbal. denud. t. II, p. 7.  
*Infinitum, causa causarum, Ehjehi,*  
*misericordiarum pater, lux inaccessi-*  
*bilis, dies æternitatis.*

(*x*) Euseb. Præp. Ev. I, 10.  
Ὁμοίως καὶ Αἰγυπτίοι Κνήφ ἐνομάζουσι,  
Et lib. III, c. 11. Τὸν δημιουργὸν ὃν  
Κνήφ οἱ Αἰγυπτιοὶ προσεκαλεῖσθαι....  
τὸ δὲ θεὸν πᾶν, ἐν τῷ σῶματι προσέειπαι  
φασιν ὡς... ἐρμηνεύειν τὸ ὡς τὸν κόσμον.

(*y*) Apud Athenag. legat. pro  
Christ. n. 18. Οὗτος ὁ Ἡερακλῆς  
ἐγέννησεν ὑπερμέγας ὡς, ὁ συμπληρέ-  
μενος ὑπὸ βίας τῷ γεννητικῷ ἐκ παλαι-

τείας εἰς δύο ἑρράζει, τὸ μὲν ἐν καὶ  
κορυφῇ αὐτῷ ἕως ἐπὶ ἐτελεύτη, τὸ δὲ  
κατενεχθέν γῆ.

(*z*) Plutarch. Sympos. II, qu. 3.  
Αἰεὶ τὸ ζῶοντοισι τὸ ὀρφικὸν ἐπὶ ἑσθ-  
λόγον ὡς ἐκ ὀρίτου μόνον τὸ ὡς ἀπὸ φαι-  
προσβύτην, ἀλλὰ ἐκ συλλαβῶν ἀπασ-  
αὐτῶν πᾶν ἀπάντων ὡς προσβύτην  
ἀναπῆσαι....

Suprà init. Ὑπονοῖαν μέντοι πα-  
ρέχον... ἐνέχεσθαι δόγμασιν ὀρφικαῖς ἢ  
πυθαγορικοῖς ἐπὶ τὸ ὡς (ὡς αὖτε ἐννοῖ  
καρδῶν ἐκ γένεσιν) ἀρχὴν ἡγεμένης  
γένεσας ἀποσπᾶται.

regardoient les œufs comme le principe & l'origine de la vie. Aristophane, dans sa pièce intitulée *les Oiseaux*, compte l'œuf (a) pour la première chose qui ait été produite par la nuit; c'étoit une question agitée parmi les Philosophes chez les Grecs comme chez les Latins: qui des deux de l'œuf ou de la poule étoit le plus ancien? Plutarque & Macrobe l'ont traitée, & cette question badine en apparence occasionnoit l'examen de la question importante & difficile de l'origine du monde. On voit par ces deux auteurs que plusieurs regardoient l'œuf comme le symbole du monde; aux raisons qu'apportoient ceux qui se décidoient pour l'antériorité de l'œuf, étoit jointe la pratique en usage dans les Orgies de Bacchus (b), où l'œuf étoit consacré & regardé avec un respect religieux, comme étant le symbole de celui qui contient tout au dedans de lui-même, & qui a tout engendré; c'étoit, comme je l'ai déjà remarqué, des Phéniciens que les Docteurs de Thèbes tenoient cette cosmogonie symbolique. Leur Dieu *Kneph* étoit le même que celui que les Phéniciens désignoient en leur langue par un terme qui signifioit *le bon génie*; ils avoient conservé non-seulement ce nom, mais aussi le symbole dont les Phéniciens s'étoient servi pour le représenter. Phérécydes, le maître de Pythagore, qui a répandu cette doctrine dans la Grèce, avoit aussi été instruit à l'École des Phéniciens; cette opinion des Phéniciens peut être regardée comme une suite & un reste de l'ancienne tradition du genre humain, telle qu'elle a été exprimée par Moïse, qui représente l'esprit de Dieu reposant au commencement du monde sur les eaux, comme une poule (c) repose sur les œufs qu'elle couve. Il n'y a donc

(a) Aristoph. de Avib. v. 696.  
Τῆκεν ὄρεσιν ὑπνέμιον νύξ μελα-  
ρόστερος ὦον.

(b) Macrob. Saturn. VII, cap. 16. *Confule initiatos liberi patris in quibus hac veneratione ovum colitur, ut ex formâ tereti ac penè sphericali, atque undiqueversum clausâ & includente intra se vitam,*

*mundi simulachrum vocetur.*

Plut. Sympos. II, qu. 3. Ὅθεν καὶ ἀπὸ τῆς τοῦ αἰὲτος Διόνυσου ὀργιασμοῦς, ὡς μῦθον τὰ πάντα γενῶντος αἰετέ-  
χοντος ἐν αὐτῷ, συγγεωδισώμεται.

(c) Genes. I, v. **רוח אל הים**  
**מרחפת על פני המים**

Diog. Laërt.  
p. 2.

plus lieu d'être surpris d'entendre les Grecs même s'exprimer de la même manière que les Phéniciens & que les Indiens. Musée, fils d'Eumolpus, disoit, comme eux, « que tout avoit été fait d'un, & que tout devoit se résoudre dans cet un duquel il avoit été fait. » Zénon, le chef des Stoïciens, regardoit tous les êtres qui composent cet Univers comme autant de parties détachées de Dieu, & il disoit (d) « qu'à la fin du monde tout seroit confondu en un, & que la Nature cessant d'exister, Jupiter se livrant à ses propres pensées, se complairoit uniquement en lui-même; il ajoutoit (e) qu'après la révolution de certaines périodes, Dieu retireroit en lui-même tous les êtres ou toutes les substances pour les faire émaner de lui de nouveau. » Mais quoique ces expressions soient celles dont les Indiens se servoient, les idées qu'elles présentent ne sont pas entièrement les mêmes : car ces Stoïciens n'admettoient rien que de matériel, & par leur Jupiter ils n'entendoient autre chose que l'éther ou le feu, au lieu que les Indiens reconnoissoient des substances spirituelles & des intelligences distinguées de la matière.

XXXV.  
Selon  
les anciens  
Philosophes  
de l'Inde,  
ce monde  
avoit été  
formé par une  
intelligence  
émancée de  
la première  
cause.

<sup>a</sup> Porphyr. de  
Syg. p. 283.  
<sup>b</sup> Le P. Bouch.  
2<sup>e</sup> Lett. à M.  
l'év. d'Avranch.

Du nombre de ces intelligences étoit celle dont ils disoient que Dieu s'étoit servi pour former ce monde de la matière qu'il avoit produite; car quoiqu'ils regardassent Dieu comme l'auteur de l'Univers, ils ne croyoient point qu'il l'eût formé immédiatement par lui-même; « il avoit, disoient-ils, chargé de cette commission son fils, à qui il avoit donné pour modèle une statue qui représentoit l'homme & la femme avec tous les êtres qu'il avoit ordre de créer : » ils prétendoient même que cette statue s'étoit conservée dans l'Inde, & ils la montrèrent à Bardesane<sup>a</sup> dans le voyage qu'il fit chez eux. On dit encore aujourd'hui dans l'Inde<sup>b</sup> que Dieu, qui avoit subsisté pendant toute une éternité, lorsqu'il n'y avoit ni ciel ni terre, créa Bruma par sa toute-puissance, & se servit

(d) Senec. ep. vi. *Resoluto mundo & Diis in unum confusis, Jupiter, paulisper cessante natura acquiescit sibi cogitationibus traditus.*

(e) Κατὰ χρόνον ποτὶς πᾶσι τοῖς ἀναλίσκων εἰς αὐτὸν πᾶσι ἀπαντα εἶπεν, ἔτι πάλιν ἐξ αὐτοῦ γενῶν.



de lui pour créer les autres êtres. Cette pensée n'étoit point particulière aux Indiens; elle leur étoit commune avec tous les Orientaux, & c'étoit d'eux que la tenoient la plupart des hérétiques des premiers siècles, qui distinguoient le *Demiurgus* ou le *Créateur*, du premier Dieu, qu'ils appeloient le *Père*. Platon avoit aussi adopté cette pensée, & Numénius lui attribue ces paroles (f): « O hommes, le Créateur de ce monde, que vous regardez comme le premier Dieu, n'est point le premier, il en est un autre plus ancien & plus puissant au-dessus de lui. »

Quant aux principes dont ce monde visible a été formé, Mégasthène cité par Strabon (g) nous apprend que, selon la doctrine Indienne, toutes les choses dont l'Univers étoit composé, avoient différens principes, que l'eau étoit le principe du monde, & qu'outre les quatre élémens il y avoit une cinquième nature dont le ciel & les astres avoient été formés. Apollonius, dans la conversation que Philostrate suppose qu'il eut à la cour d'Iarchas avec les Brachmanes, demanda à ces Philosophes (h) de quoi ils croyoient que ce monde eût été formé, des élémens, répondirent-ils. Iarchas interrogé ensuite sur le nombre de ces élémens, dit « qu'il y en avoit cinq, l'eau, l'air, la terre, le feu & l'éther; que les Dieux avoient été engendrés de ce dernier élément, & que toutes les créatures qui respirent l'air, étoient mortelles & corruptibles: » telle est encore aujourd'hui la doctrine de l'Inde. Outre les quatre élémens connus de tous les Philosophes, ils en admettent un cinquième qu'ils appellent *Agachum*; cet *agachum* est une matière très-subtile & très-délicie, ou l'éther

XXXVI:  
Principes  
matériels du  
monde visible,  
selon  
les Indiens.

La Croz. hist.  
du Christian. des  
Ind. p. 482.

(f) Ap. Euf. Præp. Ev. XI, 18.  
ἄνθρωποι, ὃν παλάσσετε ὑμεῖς νῦν, ἐκ  
ᾧ ὡς ὅτι, ἀλλὰ ἐπεὶ ὡς τὰς  
νῦν ἀποστέλλετε ἐν δειόπρωτος.

(g) Strab. xv, p. 490. Ἀρχαὶ  
ἡ μὲν συμπάντων ἐπεὶ, ἡ δὲ κοσμο-  
ποιίας τὸ ὕδωρ, ὡς δὲ τοῖς τέλει  
τοῖς πύμασι πύματι πῶς ὅτι φύσις, ἐξ ἧς  
δ' ἐκείνη ἐκείνη.

(h) Philostr. vit. Apoll. III, 11.  
Ἡρεῖο ὃ ἐκ πῶν ἐκκεῖται τὸ κόσμον  
ἡρεῖο; οἱ δὲ ἔφασαν ἐκ τοῦ ἡεροῦ  
ἐφῆ, τέλει; ὃ τέλει, ἐφῆ Ἰαρχας,  
ἀλλὰ πέντε. ἡ δὲ ἄν, ἐφῆ, πύματι  
γένονται παρὰ τὸ ὕδωρ τε ἡ δὲ ἄερα, ἡ  
πῶν γῆ, ἡ δὲ πῦρ, ὃ αἰθερ εἶπεν, ὃν  
ἐκκεῖται ἡ γῆ γένεσιν ἡ δὲ πῶν. τὰ μὲν γὰρ  
τὸ ἄερος ἐκκεῖται, ὅτι πάντα. τὰ δὲ  
αἰθερος ἀθάνατα τε ἡ δὲ θεῖα.

compris dans l'espace qui est entre le ciel & notre atmosphère; mais de ces élémens, le premier & le plus ancien doit être l'eau, puisque dans la première partie de leur *Vedam*, qu'ils ont intitulée *Irrou cou Vedam*, qui traite de la première cause & de la manière dont le monde a été formé, on lit<sup>a</sup>: qu'au commencement il n'y avoit que Dieu & l'eau.

<sup>a</sup> Le P. Bouch.  
J.<sup>ère</sup> Lett. à M.  
l'Év. d'Avranch.

XXXVII.

Les mêmes  
principes dans  
toutes les  
Cosmogonies.

<sup>b</sup> Ap. Synce.  
p. 28.

On trouve la même chose dans toutes les cosmogonies des Anciens. Les Chaldéens disoient<sup>b</sup> qu'il y avoit eu un temps où tout n'étoit qu'eau & ténèbres, & que toute la masse de ce monde avoit été formée d'une matière humide. L'air épais ou le chaos ténébreux que les Phéniciens regardoient comme le premier principe de toutes choses ne différoit point de l'eau ou du mélange aqueux qu'ils appeloient *mot (i)*, & duquel ils croyoient que toutes les créatures étoient sorties; c'étoit des Phéniciens que Thalès né à Milet, mais originaire de Phénicie, avoit appris que l'eau (*k*) étoit le premier principe des corps naturels, qu'ils avoient tiré d'elle leur origine, & qu'ils se résoudroient en elle. Cette idée a été pareillement admise par Homère, qui regarde (*l*) l'Océan comme le principe de la génération de tous les êtres; par Hésiode, qui met (*m*) à la tête de sa Théogonie le chaos, par lequel la plupart de ceux qui sont venus depuis n'ont point entendu (*n*) autre chose que l'eau, à laquelle ils ont donné le nom de *chaos*, que Plutarque dit, sans l'approuver, que plusieurs dérhoient du mot grec *χάω* ou *χάω*, qui signifie *couler, se répandre*; & si nous en croyons Aristote, tous les anciens Philosophes & Théologiens ont

(i) Ap. Euf. Præp. Ev. 1, 10.  
Τὴν τῶ ὅλων ἀρχὴν ὑποτίθεται ἀέρας.  
Ἰσοφῶδὴν ὁ πνευματώδην, ἢ πνεύμα ἀέρος  
ἰσοφῶδες ὁ χάος δολερόν ἐρέβωδες...  
ἐγένετο Μωτ. τὸ πᾶν πᾶν φαπὴν ἰλῶ,  
εἰδὲ ὑδατώδες μίξεως ὑπὸν, καὶ οὐ  
ταύτης ἐγένετο πάντα ἀπὸ τοῦ χάους καὶ  
γένεσις τῶ ὅλων.

(k) Plut. de Philos. Plat. 1, 3.  
Θεῶς ὁ Μιλήσιος ἀρχὴν τῶ ὄντων εἰπε-  
ρήσατο τὸ ὕδωρ... ἐξ ὕδατος φησι

πάντα εἶναι καὶ εἰς ὕδωρ πάντα ἀνα-  
λύεσθαι.

(l) Ap. Stob. Ecl. Phys. 1, 13.  
Ὠκεανὸς τε ὡς πρὸς γένεσις πάντων τε-  
τυκται.

(m) Hesiod. Theog. init. Ἡ πᾶν  
πᾶν πᾶν χάος ἐγένετο.

(n) Plut. Tract. aqua an ignis  
utilior. Τοῖς πλείστοις, καὶ ἀνομαζομένη  
(χάος) δοκεῖ τὸ ὕδωρ τῶν τῶ ὄντων  
πρὸς τὴν γένεσιν.

enseigné que tout étoit provenu de l'eau (o), & que cet élément étoit ce qu'il y avoit de plus ancien dans le monde : c'est parce que l'eau est ce qu'il y a de plus ancien, & que ce qui est plus ancien est plus respectable, que les Poëtes ont feint (p) que Jupiter voulant donner à ses paroles ou à ses promesses une fermeté inaltérable juroit par les eaux du Styx : cette même idée est le fondement de l'allégorie sous laquelle les Chaldéens (q), Thalès (r), les Stoïciens (s) & d'autres Philosophes ont représenté la terre en la comparant à un vaisseau flottant sur l'eau.

Le mouvement exact & régulier du monde, avoit persuadé aux Anciens que sa forme étoit sphérique ou ronde, parce qu'ils croyoient (t) qu'il n'y avoit qu'un corps sphérique qui pût se mouvoir dans des proportions exactes, sans que son mouvement fût interrompu & sans qu'il s'écartât d'un côté ni d'un autre : cette figure ronde étoit celle que les Égyptiens (u) donnoient à ce monde. Les Pythagoriciens (x) lui attribuoient la même figure qu'ils jugeoient être la plus parfaite. Platon vouloit aussi (y) que le monde fût rond, « parce qu'il falloit, disoit-il, que celui qui devoit

XXXVIII.  
Forme  
sphérique, du  
monde.

(o) Arist. Metaph. I, c. 3. Ἐστὶ δὲ πρὸς οἷον τὰς παμπάλαιας ἐκ πολὺ πρὸ τῆς νῦν γενέσεως καὶ φωστὺς θεολογῆσθαι, ὥπως οἴονται πρὸς τὸ οὐτως ἐξελθεῖν. Ὡκεανὸν τε καὶ Θητιὴν ἐπιήσταντο γενέσεως πατέρας.

(p) Id. ibid. Καὶ τὸ ὄρκιον τῶν θεῶν ὕδαρ πλὴν καλεῖσθαι τὸ ἀπὸ πάντων Στύγα τῶν ποιητῶν. τιμωριῶν μὲν γὰρ τὸ φρεσβύτατον ὄρκος ἐστὶν τιμωριῶν ὅτι.

(q) Diod. Sic. II, p. 83. Περὶ τῆς γῆς ιδιωτάτας ἀποφάσεις ποιεῖνται λέγοντες ὑπάρχειν αὐτῷ σφαγεῖδι, καὶ κοίλῳ.

(r) Arist. Metaph. I, c. 3. Θαλῆς μὲν ὕδαρ φησὶν εἶναι, διὸ καὶ πλὴν γῆς ἐφ' ὕδατος ἀπερρίνατο εἶναι.

Senec. Qu. Nat. III, 13. Thalēs terrarum orbem aquā sustineri et moveri more navigii.

(s) Id. ibid. v, 6. Hęc undā sustentatur orbis velut aliquod grande navigium et grave his aquis quas premit.

(t) Tim. Loc. de an. Mund. p. 548. Μόνα ἡ ἀσφαῖς ἐδύνατο καὶ ἀρεμεῖσθαι καὶ κινεῖσθαι ἐν ταῖς αὐτῇ σφαίρῳ χάρᾳ, ὥς μὴ ποῦκα ἀπολείπῃ, μήτε λαμβάνῃ ἄλλον τίπον, τὰ δὲ μέσου ἴσον εἶμεν ἅπαντα.

(u) Diog. Laërt. Proem. p. 4. Τὸν κόσμον... σφαγεῖδι.

(x) Tim. Loc. de an. Mund. pag. 546. Καὶ σφαγεῖδες σάμα· τελειότερον γὰρ τῷ ἄλλων σχημάτων τῷ τῷ.

(y) Plato. in Tim. p. 478, col. 1. Τὸ καὶ γενήσεται τοῦτον εἶναι σχῆμα.



» contenir & renfermer toutes les différentes figures en eût  
 » une dont toutes les extrémités fussent également distantes du  
 centre. » Les Stoïciens, qui prétendoient que le monde étoit  
 animé, heureux & immortel, le représentoient de même (z),  
 & comme ils ne connoissoient point d'être supérieur à ce  
 monde, ni qui fût distingué de lui, ils en concluoient que  
 Dieu avoit la même figure. Mégasthène, dans Strabon (a),  
 prête la même idée aux anciens Indiens, & il faut l'en-  
 croire sur sa parole; car aucun autre auteur que lui ne nous  
 a parlé du sentiment de ces anciens peuples à ce sujet, &  
 j'ignore ce qu'en pensent les Indiens d'aujourd'hui.

XXXIX.  
 De l'ame du  
 monde.

Ce monde est un composé de parties distinctes les unes  
 des autres, disposées avec un ordre admirable, unies par des  
 rapports réciproques, & qui ont toutes ensemble (b), &  
 chacune en particulier, un mouvement uniforme, constant &  
 réglé. La plupart des Philosophes ont cru que toutes ces  
 parties étoient soutenues par une vertu cachée & répandue  
 en elles, & ils ont donné à cette vertu imperceptible, qu'ils  
 supposoient en être le lien & le soutien, le nom d'ame du  
 monde. « Un esprit intérieur, disoient-ils (c), nourrit & en-  
 tretient le ciel & la terre, les campagnes, les globes lumineux  
 de la Lune & des Astres; une ame répandue dans toutes les  
 parties de cet Univers, mêlée & unie à ce grand corps  
 communique le mouvement à toute sa masse. » Dans le sys-  
 tème Égyptien, cette ame étoit la chaleur du Soleil qui avoit  
 imprimé le mouvement & communiqué la vie à tous les  
 êtres dont ce monde est composé. Le système des Stoïciens  
 diffère peu de celui-ci; ces Philosophes croyoient qu'un feu

(z) Cic. de Nat. Deor. p. 1167.  
*Nunc autem haec lenus admirabor  
 eorum tarditatem qui animantem,  
 immortalem & eundem beatum ro-  
 tundum esse velint mundum. . . . .*  
*quæ verò tribuitur isti rotundo Deo?*

(a) Strab. xv, p. 490. Καὶ ἐν  
 φαιγεῖδῃς.

(b) Tim. Loc. de an. Mund.  
 p. 547. Τὰ γὰρ καθ'ἅναι ἀείσαν ἀνα-

λοῦσαν σιωπεδόντα ἐν ἰσοδυναμίᾳ . . .  
 μένει δ' ὅν σωμαρμυγὰ ἀδελύτω καὶ  
 λόγον ἀείρον.

(c) Virg. Æneid. vi, 724.  
*Principio celum ac terras camposque liquentes  
 Lucentemque globum lunæ, titaniaque astrâ  
 Spiritus intras alit, totamque infusa per artus  
 Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.*

pénétrant toutes les parties de l'Univers en entretenoit la liaison. Suivant cette manière de penser, cette ame n'étoit point distinguée du monde, elle en faisoit même partie; mais dans la philosophie de Pythagore & de Platon, cette ame est quelque chose de distingué de ce monde, différent aussi du premier être ou de l'être Souverain; c'étoit une substance que Dieu avoit produite, qu'il avoit mise au milieu du monde, de manière cependant qu'elle en étoit couverte & enveloppée. C'est ce que nous apprend Timée de Locres (*d*), qui ajoute « que cette ame est dans le monde & hors du monde; qu'elle n'a point été produite après les substances corporelles; qu'elle leur est antérieure & plus ancienne qu'elles. » Ces Philosophes ont supposé que cette ame du monde étoit composée de deux parties (*e*), dont l'une étoit très-pure & incorporelle, & l'autre moins pure, mais cependant pure, si on la comparoit aux corps; en sorte que la première n'étant point de nature à pouvoir s'unir avec les corps; la seconde, qui étoit comme l'enveloppe qui l'embrassoit, lui servoit de véhicule pour la faire passer dans les corps qu'elle devoit animer.

On prétend que les anciens Indiens admettoient aussi une ame du monde; ils ont pu en effet se servir de cette expression ou de quelqu'autre équivalente; mais dans leur bouche elle pouvoit avoir une acception différente de celle qu'y attachoient les Philosophes de la Grèce. Peut-être n'entendoient-ils point par ce terme un être ou une substance distinguée de Dieu, qui, répandue dans la masse de l'Univers, animât ses différentes parties & leur imprimât le mouvement. On peut l'inférer du compte que Mégasthène rend de leur doctrine à cet égard; c'étoit le même Dieu qui

X L.  
Les anciens  
Philosophes  
de l'Inde  
admettoient - ils  
une ame  
du monde  
distinguée de la  
première cause?

(*d*) Tim. Loer. de an. Mund.  
p. 548. Τὴν δὲ τῷ κόσμῳ ψυχὴν  
μοῦσθεν ἐξάψας ἐπάραγεν ἕξω... ἂν  
οὐχ' ὑπέσταν τῆς σωματικῆς φύσεως συν-  
τάσσας ὁ θεός, ὡς περ λέγομεν ἄμμεν.  
ὥστερον γὰρ τὸ πρῶτον καὶ δυνάμει  
καὶ χρόνῳ ἀλλὰ ὁρῶντες ἐπίει.

(*e*) Id. ibid. Κράμα-αὐτὴν κρε-  
στένους ἐκ τῆς ἀμειψῆς μορφῆς καὶ  
τῆς μεριστῆς φύσεως, ὡς ἐν κράμα ἐκ δύο  
τεσσῶν εἶμεν· ὃ ποτέμειξε δύο δυνάμεις  
ἀρχαῖς κινασίων τῆς τε ταυτῆς, καὶ τῆς  
τῷ ἑτέρῳ, ἃ καὶ δύσμικτος εἶδεν, ἐκ ὧν  
τῷ πᾶσι συνεκρίναντο.

avoit créé le monde qui pénétrait l'Univers; mais comment le pénétrait-il? C'est ce que Mégasthène ne nous apprend point; si nous en jugeons par ce que nous trouvons dans l'ancien auteur du livre des Récognitions, faussement attribué à S.<sup>t</sup> Clément; c'étoit, comme nous le disons aujourd'hui, par ses attributs, par sa science, par sa toute-puissance, par sa providence & par son immensité. « Dieu, disoient-ils, » qui est la lumière intellectuelle & raisonnable, est l'auteur, » la source & le principe de tout le bien & de toute la paix » qui sont dans le monde: » ce fut, au rapport de Palladius, la réponse que le brachmane Dandamis fit à Alexandre. « Dieu, lui dit-il, qui a tout créé est immortel & bien- » faisant; il pourvoit tous les êtres de ce qui leur est néces- » saire pour leur subsistance; il voit tout; il est présent à tout, & rien ne lui est caché. » Dieu par les attributs que j'ai nommés unissant toutes les parties de l'Univers qu'il a formées (f), les conservant dans l'être qu'il leur a donné, les dirigeant à la fin à laquelle il les a destinées, & leur communiquant le mouvement, peut bien être appelé l'ame du monde, comme la substance qui anime, qui conduit & qui fait mouvoir notre corps est appelée son ame; & il est assez probable que si les anciens Indiens ont parlé de l'ame du monde, ils n'ont point entendu autre chose que la puissance de Dieu & sa providence: c'est ainsi que l'entendoient les Chaldéens leurs voisins; ils disoient (g) que Dieu étoit l'ame du monde, & qu'il étoit répandu dans toutes ses parties, ce qu'ils expliquoient en ajoutant « que c'étoit par la provi- » dence de Dieu que l'ordre (h) & l'harmonie de l'Univers » s'entretenoient; que rien n'arrivoit par hasard dans le ciel, &

(f) Orig. Περὶ ἀρχῶν, II, Γ.  
Sicut corpus nostrum unum ex multis  
membris aptum est, & ab una animâ  
continetur, ita & universum mun-  
dum velut animal quoddam immane  
opinandum puto quod quasi ab una  
animâ virtute Dei ac ratione teneatur.

(g) Philo, de migr. Abrah.  
P. 415. Οὗτοι τὸν φανόμενον ἴσταν τὸν

κῆτρον ἐν τοῖς ὄσιν ὑπερέπασσαν  
μῆτρον, ἢ θεὸν ὄντα αὐτὸν, ἢ ἐν αὐτῷ θεὸν  
περιέχοντα πᾶσι τῷ ὅλῳ κόσμῳ.  
(h) Diod. Sic. Οἱ δ' ἐν Χαλδαίᾳ  
πᾶσι τῷ ὅλῳ κόσμῳ τὴν τε καὶ ἀστρονομίαν θεῶν  
πνὶ πνεύματι γενομένην, καὶ νῦν ἐκαστὸν τῶν  
ἀστρονομικῶν, ἐκ αἰσ ἐπύσαν, καὶ αὐτὸν  
μάστιγος, ἀλλ' αἰετομένη πνὶ καὶ βίβλας  
κακωμένη θεῶν κρίσει σωτηριώδης.



que tout étoit réglé par le jugement & la volonté de Dieu. » C'est ce que pensent encore aujourd'hui les Indiens; car leur Dieu *Vischnou*, qu'ils regardent comme le conservateur de tous les êtres, n'est autre chose que la puissance & la providence de Dieu personnifiées, & ils attribuent à Dieu même toutes les fonctions que les Anciens donnoient à l'ame du monde. Dans le livre intitulé *Guana Vampa*, ils disent que Dieu se trouve par-tout, & qu'il est présent à tout; & dans leur *Panjangam*, qu'il est le soutien de l'Univers: ils employent pour s'expliquer la comparaison d'une tortue. « Cet animal, disent-ils, fait son séjour ordinaire dans la mer; après s'être délivré de ses œufs, & les avoir enterrés sur le bord, elle retourne dans son élément; cependant son imagination toujours présente à ses œufs, y aboutit comme une espèce de fil qui s'étend jusque-là; d'abord que ses petits sont éclos, ils suivent ce fil imaginaire, & se rendent auprès d'elle: de même, Dieu, qui nous a mis dans le monde, fait son séjour dans le ciel; il nous a sans cesse dans sa pensée, qui, semblable à un fil, s'étend jusqu'à nous. » Vous êtes l'ame par excellence, est-il dit dans l'*Ezour Vedam*, qui est un commentaire du *Vedam* en langue Samscritane, dont M. Caperonnier a bien voulu me communiquer la nouvelle traduction françoise, parce que vous donnez la vie à tout, & que vous la conservez.

La Croze, p. 456.

Letr. édif. & curieus. 10.<sup>e</sup> rec. p. 4.

La Croze, p. 458.

Ce monde que nous voyons est-il unique? les anciens Philosophes se sont partagés sur cette question; Thalès (i), Pythagore, Empédocle, Ecphantus, Parménide, Mélissus, Héraclite, Anaxagore, Platon, Aristote & Zénon ont prétendu qu'il n'y avoit qu'un monde; mais Anaximandre, Anaximène, Archélaüs, Xénophane, Diogène, Leucippe, Démocrite & Épicure ont cru qu'il falloit en admettre une infinité; Mérodore, maître d'Épicure, disoit même (k) qu'il

X I. I.  
Ce monde est-il unique?

(i) Stob. Ed. Phys. p. 52. Θάλης, Πυθαγόρας, Εμπεδοκλής, Εφελκτος, Παρμενίδης, Μελίσσος, Ηράκλειτος, Αναξαγόρας, Πλάτων, Αειπότελης, Ζήνων ένα τον κόσμον. Αναξίμανδρος, Αναξίμανης, Αρχέλαος,

Ξενοφάνης, Διογένης, Λεύκιππος, Δημόκριτος, Επικούρος άπίρους κόσμους.  
(k) Id. ibid. Μη Έξωδωρος ό κτισ-  
της Επικούρ φησι άποπει έί) εν μεγά-  
λω ένα άσυχον γεννηθηναι, & ένα  
κόσμον εν τή άπειρα.

étoit aussi absurde de croire qu'il n'y a qu'un monde, que de penser que dans un champ immense il ne croisse qu'un seul épi. Selon quelques-uns de ceux qui admettoient cette pluralité, ces mondes se touchoient immédiatement (1); &, selon les autres, ils étoient placés à quelque distance les uns des autres; cette distance étoit égale dans le système d'Anaximandre, & inégale dans celui d'Epicure.

XLII.  
Pluralité  
des mondes  
admise  
par les Indiens.

*Abrah. Rog.*  
*l. II, p. 148*  
*et 181.*

*La Croz. hist.*  
*du Christian. des*  
*Ind. p. 467 et*  
*468.*

*Le P. Bouchet,*  
*lett. à M. l'év.*  
*d'Avranch.*

XLIII.  
Cette pluralité  
admise par  
les Gnostiques.

Aucun auteur ne nous instruit sur le parti que les anciens philosophes de l'Inde ont pris dans cette question, mais ceux d'aujourd'hui ne font point difficulté d'admettre la pluralité simultanée des mondes; ils en fixent le nombre à quatorze, sept au-dessus de la terre que nous habitons, & sept au-dessous: chacun de ces mondes a son nom particulier, qui lui est donné par l'Intelligence qui y préside, & qui a au-dessous d'elle des Intelligences subalternes, du ministère desquelles elle se sert pour le gouvernement particulier de son monde: cette opinion de plusieurs mondes, existans ensemble & en même temps, peut être très-ancienne dans l'Inde, car elle faisoit partie de la doctrine orientale, & avoit été adoptée par Pythagore, qui avoit rassemblé toutes les opinions qu'il avoit trouvées chez les différens peuples de l'Orient chez lesquels il avoit voyagé; car ce Philosophe enseignoit (m) que chaque astre formoit un monde, qui dans un espace infini, comprenoit un éther, un air & une terre: le même sentiment se trouvoit aussi dans des vers attribués à Orphée. Au reste, dans le système Indien, ces quatorze mondes n'en font qu'un, puisqu'ils sont tous renfermés dans un œuf, qu'ils disent avoir été formé par *Bruma* ou *Brahma*; allégorie qu'ils ont empruntée des Phéniciens, qui pensoient que les principes ou les semences des êtres étoient, au commencement, contenus dans un œuf.

Plusieurs des anciens Gnostiques ont pensé, comme les

(1) Stob. Ecl. Phys. pag. 52.

Ἀναξίμανδρος τὸ ἴσον αὐτῶς ἀπὲρ ἄλλῃλων· Ἐπικύρου ἀνίστον ἔστι τὸ μεταξὺ τῶν κόσμων διάστημα.

(m) Euseb. Præp. Evang. xv,  
30. Ἐκακλείδης δὲ καὶ οἱ Πυθαγόρειοι,

ἔκαστον τῶν ἀστέρων κόσμον ὑποάρχον, καὶ αὐτὸν ἀρχειν, ἀεὶ τε καὶ ἀθάνατον, ἐν τῇ ἀπειρῷ· πάντα τὰ δοξήματα ἐν τοῖς Ὀρφικοῖς ἐμφέρεται, κοσμοποιεῖσι γὰρ ἔκαστον τῶν ἀστέρων.

Indiens,

Indiens, qu'il y avoit plusieurs mondes qui existoient en même temps. Les Archontiques, qui sur la fin de l'empire de Constance renouvelèrent les erreurs des Gnostiques, comptoient (n) sept à huit mondes au-dessus de celui-ci, dont chacun étoit gouverné par une puissance ou principauté qui avoit produit ou engendré des anges qui lui servoient de ministres ou d'exécuteurs de ses ordres. Photius reproche à S.<sup>t</sup> Clément, disciple des Apôtres, d'avoir cru (o) qu'il y avoit d'autres mondes au-delà de celui que nous habitons. On lit effectivement dans sa première lettre aux Corinthiens (p), que les hommes ne peuvent traverser l'Océan ni se transporter dans les mondes qui sont au-delà, & qui sont gouvernés par les loix établies par le maître de celui-ci : cette expression paroît avoir été prise à la rigueur par S.<sup>t</sup> Jérôme, qui se propose cette question (q) : « Y a-t-il un autre siècle qui n'appartienne point à ce monde & qui appartienne à ces mondes que S.<sup>t</sup> Clément dans son épître « dit être au-delà de l'Océan? » Origène pense que S.<sup>t</sup> Clément n'a entendu autre chose par ces mondes (r) que les globes du Soleil, de la Lune & des autres Planètes; mais ne pourroit-on point expliquer ce texte de S.<sup>t</sup> Clément des parties de ce monde qui étoient encore inconnues au temps de ce Père, & qu'il soupçonnoit être au-delà de l'Océan, où on les a depuis découvertes?

(n) S. Epiph. Hær. 40. Ο γδοάδα πνὰ λέγουσιν εἶναι ἑβδωμάδα, εἰδέναι δὲ καὶ ἑκάστον ἑβδωνόν ἀρχοντας, καὶ τὸς μὲν εἶναι εἰς τὸς ἑπτά ἑβδωνούς, καὶ ἕνα ἑβδωνόν ἑνα ἀρχοντα· πάντες δὲ εἶναι ἑκάτω ἀρχοντες, καὶ πλεον μὲν πλεον φωνήων ἀνωτάτω ἐν τῇ ὀγδῶδι εἶναι καὶ δὲ αἱ ἄλλαι ἀφ' ὧν... φασὶ δὲ εἶναι καὶ ἑκάστον ἑβδωνόν ἀρχὴν καὶ ἐξουσίαν καὶ ἀγγελίας πᾶσι ὑποφρεσίαν, ἑκάστον ἀρχοντος ἑαυτῷ γεννηκότος καὶ πεποιηκότος ὑποφρεσίαν.

(o) Phot. Bibl. cod. 126. Ἀποδείκναι δ' ἅπας αὐτὸν ἐν ταύταις, ὅτι περὶ τῶν ὀκταίων ἐξω κόσμων πᾶσι ὑποφρεσίαν.

(p) Clem. Rom. ep. 1, ad Cor. p. 46. Ωκεανὸς ἀνθρώποις ἀπεράντος, καὶ οἱ μετ' αὐτὸν κόσμοι ἢ αὐταῖς ταχαῖς ἢ δεατότε διευδύνονται.

(q) Hieron. in ep. ad Eph. lib. 1, c. 2. Utrumnam & aliud sæculum sit, quod non pertineat ad mundum istum, sed ad mundos alios, de quibus Clemens in epistolâ suâ scribit : oceanus & mundi qui trans ipsum sunt.

(r) Orig. Περὶ ἀρχόν., lib. 11, c. 3. Unde voluit quidem globum lunæ, vel solis, cæterorumque astrorum quos planetas vocant per singula mundos nominari.



XLIV.  
Les Indiens  
pensent qu'il y  
aura plusieurs  
mondes, qui  
se succéderont.  
<sup>a</sup> Abrah. Rog.  
p. 177.  
Le P. Boucher,  
2.<sup>e</sup> Lett. à M.  
l'év. d'Avranch.

Les Indiens admettent aussi une pluralité successive de mondes, c'est-à-dire, qu'ils imaginent que lorsque ce monde sera fini <sup>a</sup>, Dieu en créera un nouveau de la même manière qu'il a créé celui-ci, ce qui se renouvellera toujours ; ils ajoutent qu'avant cet Univers dans lequel nous sommes, il y en avoit un autre, & avant cet autre un plus ancien. La liste des opinions des anciens Philosophes de l'Inde ne nous présente point ce dogme ; il étoit cependant ancien & reçu chez les Chaldéens, voisins de nos Philosophes. Bérose avoit enseigné (f) que lorsque les Planètes se trouveroient réunies en ligne droite dans le signe du Cancer, le monde s'embraseroit ; que lorsqu'elles auroient une semblable position dans le Capricorne, il seroit détruit par un déluge, & que ces destructions seroient suivies du rétablissement de toutes choses : les Chaldéens prétendoient aussi que ces embrasemens & ces déluges se succédroient alternativement. Ces révolutions périodiques admises par la plupart des Anciens devoient arriver à la fin de chaque grande année ; mais la durée de cette grande année varioit suivant les différens systèmes.

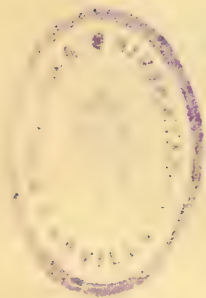
XLV.  
La pluralité  
successive  
des mondes,  
crue par  
les Stoïciens.

Cette succession de mondes fut un des dogmes des Stoïciens, qui tous s'accordèrent à soutenir que ce monde détruit, il y en auroit un autre ; mais ils se partagèrent sur son état : le plus grand nombre prétendoit que les mêmes choses arrivées dans celui-ci reviendroient dans le monde suivant avec les mêmes circonstances & les mêmes détails. « Les Stoïciens, » dit Némésius (1), assurent que lorsque les Planètes reviendront

(f) Ap. Senec. Qu. Nat. III, 29. Berosus.... arsuma terrena contendit, quando omnia fidera, quæ nunc diversos agunt cursus, in Cancrum convenerint. .... inundationem futurum, cum eadem syderum turba in Capricornum convenerit.

(1) Nemes. de Fato, c. 38. Οἱ δὲ Στωικοὶ φασιν ἀποκατασταμένους τὰς Πλανητὰς εἰς τὸ αὐτὸ σμικρὸν κατὰ πρῶτον ἢ πᾶσις ἔνθα πᾶσι ἀρχὴν ἕκαστος ὧν, ὅτε τὸ πᾶσις ὁ κόσμος συνίστη, ἐν ἑκάστῃ χρόνῳ περιόδῳ ἐκπύρασιν καὶ

φθορὰν τῶν ὄντων ἀποχάριται, καὶ πάλιν ἐξ ὑπαρχῆς εἰς τὸ αὐτὸ τὸν κόσμον ἀποκατασταται. τῶν ἀστέρων ἡμοῖως πάλιν φερόμενων ἕκαστος ἐν τῇ περὶ τὰς ἀστέρας ἀποκαταστάσει ἀποκατασταται, καὶ πάλιν Σακράτωρ ἢ Πλάτων, καὶ ἕκαστος τῶν ἀνθρώπων σὺν πᾶσι αὐτοῖς καὶ φίλοις καὶ πόλεσι, καὶ τὰ αὐτὰ πιστάται, καὶ τὰ αὐτὰ μετατρέχεται, καὶ πᾶσι πόλιν, καὶ καμῶν ἢ ἄλλων ἡμοῖως ἀποκατασταται, γινέσθαι δὲ πᾶσι ἀποκαταστασιν τὸ πάντος ὅχι ἀλλὰ πολλὰς, μάλλον δὲ ἀπείρους καὶ



au même point dans le ciel où elles ont été originaires-  
 ment placées quand le monde a été fait, il y aura une conflagra-  
 tion générale qui consumera toutes choses, mais ensuite le  
 monde sera rétabli dans son premier état; & puisque les  
 étoiles se mouveront dans le même ordre qu'auparavant,  
 chaque chose ou chaque événement de l'état précédent se ré-  
 pètera de la même manière. Socrate & Platon vivront dans  
 le même pays, ils auront les mêmes concitoyens & les mêmes  
 amis; les aventures & les particularités de leurs vies seront  
 les mêmes. Cette révolution ne se fera point pour une fois  
 seulement, elle sera répétée à certaines périodes sans fin &  
 dans toute l'éternité; la face des choses ne sera point changée  
 ni diversifiée, même au regard des plus légères circonstances.  
 Quelques-uns, ajoute Némésius (u), prétendent que les  
 Chrétiens ont emprunté de cette doctrine la notion d'un état  
 futur, mais ils se trompent; car l'Écriture enseigne que les  
 morts seront rendus à la vie, mais pour une fois seulement,  
 c'est-à-dire, pour toujours; qu'ils ne mourront plus pour ressus-  
 citer dans chaque période. » S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie (x) a  
 cru en effet que cette doctrine des Stoïciens ne différoit point  
 de celle des Chrétiens sur la résurrection; mais ce Père en  
 toute occasion cherchoit quelque ressemblance entre la doc-  
 trine de l'Écriture & celle des Philosophes du paganisme,  
 & il appuyoit sur les plus légères conjectures celle qu'il  
 croyoit avoir aperçue. Les autres disciples de Zénon, quoique  
 persuadés avec leur maître qu'il y auroit une suite succes-  
 sive de mondes, n'insistoient point sur cette identité d'évé-  
 nemens & de circonstances; ils disoient seulement « que tout

ἀπελευθερὶν τὰ αὐτὰ δοκῶν ἵστασθαι, τὸς  
 δὲ θεὸς τὸς μὲν ἰσχυμένους τῇ φθορᾷ  
 ταύτῃ παρακολυθήσοντας μία περίοδος  
 γινώσκων ἐκ ταύτης πάντα τὰ μέλλοντα  
 ἵστασθαι ὡς ἔξῃς περιόδου, ἔδεν γὰρ  
 εἶναι ἵστασθαι παρὰ τὰ γινόμενα ὡς πρὸς  
 ἀλλὰ πάντα ὁσαυτὼς ἀπαρχαίως  
 ἀρχὴ καὶ τῇ ἐλαχίστῃ.

(u) Nemesi. de Fato, c. 38. Καὶ  
 εἰς ταυτὴν τὴν ἀρχαίαν, φασί

πνεὺς τὸς Χριστιανὸς τὴν ἀνάστασιν φαν-  
 τάζεσθαι πολὺ πλανηθέντες, εἰς ἀπαξ  
 γὰρ ταύτης ἀναστάσεως καὶ ἑκτὴν περίοδον  
 ἵστασθαι τὰ τῇ Χρίστῳ δοξάζει λόγια.

(x) Clem. Alexand. Strom. v,  
 p. 549. Ἡ ὕστερον ἐκπύρωσιν ἐκάλεισαν  
 οἱ Στωϊκοὶ καὶ ὃν καὶ τῇ ἰδίᾳ πρὶν  
 ἀναστήσασθαι δογματίζουσι· τούτῳ ἐκείνῳ,  
 τὴν ἀνάστασιν, φερέποντες.

» animal seroit engendré de nouveau (y); que l'homme seroit  
 » rendu à la terre; que né sous de meilleurs auspices, il igno-  
 » reroit le crime, mais que son innocence ne seroit point  
 durable, & que le mal ne tarderoit pas à prévaloir.»

XLVI.  
 Et par Origène,

Ce système des rénovations passées & futures ou des mondes se succédant les uns aux autres fut admis par Origène. Cet auteur croyoit, avec tous les fidèles de son temps, que ce monde avoit été fait, & que sujet à la corruption, il finiroit un jour, parce que ces différens articles étoient clairement compris dans la prédication de l'Eglise; mais n'y trouvant rien d'enseigné sur ce qui avoit été avant ce monde, ni sur ce qui seroit après (z), il croyoit pouvoir assurer, sans blesser la foi, que quelque chose avoit existé avant ce monde, & que lorsqu'il auroit pris fin, il seroit suivi d'un autre; mais il ne vouloit rien prononcer sur l'état des choses dans ces différens mondes. « Quoiqu'il soit certain, dit-il (a), qu'il y a eu quelque chose avant ce monde, nous ignorons ce qui a été; il n'est pas moins constant qu'il y aura quelque chose après ce monde, mais ce qui le suivra nous est inconnu; il faut laisser le soin à ceux qui aiment à discourir de ce qu'ils ignorent, de nous en promettre la connoissance. » Non-seulement Origène ne croyoit point s'écarter de la règle de la foi en répondant affirmativement que Dieu n'avoit point commencé d'agir ou d'opérer hors de lui (b), lorsqu'il avoit créé ce

(y) Senec. Qu. Nat. III. Omne animal ex integro generabitur, dabiturque terris homo inscius scelerum, & melioribus auspiciis natus, sed illis quoque innocentia non durabit, nisi dum novi sunt, citò nequitia surrepet.

(z) Orig. Πρελ. ἀρχῶν, in Proëm. Quid tamen ante mundum fuerit, aut quid post mundum erit, jam non pro manifesto multis innotuit: non enim evidenter de his in ecclesiastica prædicatione sermo profertur.

(a) Id. Hom. IV, in Isaï. Quæ ante mundum fuerint ignoramus, fuerunt porro quædam ante mundum. Quæ post mundum secutura sunt, ad-

certum non apprehendimus, erunt autem alia post mundum. . . . ea quæ post extremum sæculum futura sunt, in sæcula sæculorum quis potest exponere? Garrulorum hominum est horum notitiam polliceri.

(b) Id. ibid. Nos verò consequenter respondebimus observantes regulam pietatis & dicentes, quantum non tunc primum, cum visibilem istum mundum fecit Deus, cæperit operari; sed sicut post corruptionem hujus erit alius mundus, ita & antequam licet fuisset alios credimus, quod utrumque autoritate divinæ scripturæ firmabitur.



monde visible que nous habitons, qu'avant celui-ci il y en avoit eu plusieurs qui s'étoient succédés, & que lorsque celui-ci seroit fini, il y en auroit encore plusieurs autres. Il prétendoit de plus que son sentiment étoit appuyé de l'autorité de l'Écriture; il en cite effectivement quelques textes (c), qu'il croit favorables à l'idée qu'il s'étoit formée.

Ce sentiment, prosrit depuis dans l'Église, a été renouvelé dans le XIII.<sup>e</sup> siècle à Paris, par quelques-uns des maîtres qui y enseignoient, & qui s'exprimant dans les mêmes termes qui avoient été employés par les Stoïciens, disoient (d) « que lorsque tous les corps célestes seroient de retour au même point où ils avoient été placés au commencement, après une révolution de trente-six mille ans, le cours des effets naturels « redeviendrait le même qu'il est à présent; » mais ils furent condamnés, l'an 1276, par Étienne Tempier, alors évêque de Paris.

Quant à la durée du monde présent, les Indiens lui assignent communément cent ans; c'est le terme qu'ils donnent à la vie de *Bruma*, dont ils disent que Dieu s'est servi pour le créer.

X L V I I.  
Durée du  
monde présent,  
selon  
les Indiens.

(c) Le premier texte cité par Origène est celui où Dieu, parlant par la bouche d'Isaïe, dit « qu'il va créer de nouveaux cieux & une nouvelle terre. » (*Isaï. LXV, 17.*) *Ecce enim ego creo cælos novos & terram novam.* De ces paroles qui annoncent le retour de la captivité des Juifs, & l'état heureux dont ils jouiront lorsqu'ils seront rétablis dans leur pays, Origène conclut qu'après la destruction de ce monde, Dieu en créera un autre.

Le second texte est celui de l'Écclésiaste où on lit : « Qu'est-ce qui a été ? ce qui doit être à l'avenir. Qu'est-ce qui s'est fait ? ce qui se fera encore. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, & nul ne peut dire, voilà une chose nouvelle, car elle a été dans les temps passés. » (*Eccles. I, 9 & 10.*) *Quid est quod fuit ? ipsum quod futurum est. Quid*

*est quod factum est ? ipsum quod faciendum est. Nihil sub sole novum, nec valet quisquam dicere, ecce hoc recens est, jam enim præcessit in sæculis quæ fuerunt ante nos.* Salomon ne parle point en cet endroit de mondes qui aient été créés les uns après les autres avant celui-ci, ni de mondes qui doivent lui succéder ; il n'a d'autre objet que la révolution continuelle de causes & d'effets, & la vicissitude des choses qui se sont succédées & qui se succéderont dans la suite des siècles qui se sont écoulés avant nous, & dans ceux qui viendront après.

(d) Collect. Judic. de nov. error. tom. I, p. 177. *Quod redeuntibus omnibus corporibus cælestibus in idem punctum, redibunt iidem effectus qui & modo, quod fit in trigenta sex millibus annorum.*

Ils sont d'accord sur le nombre des jours dont chacune de ces années doit être composée, c'est-à-dire qu'ils conviennent qu'elle est de trois cents soixante-cinq jours; mais ils diffèrent entre eux sur la longueur de ces jours: selon quelques-uns, un jour équivaut à quarante-trois millions deux cents mille de nos siècles, pendant que d'autres ne donnent à un jour que huit millions six cents soixante-dix mille siècles; mais je laisse ces calculs imaginaires, qui sont destitués de tout fondement, que l'auteur de l'*Ezour Vedam* convient n'être qu'une pure fiction, & qui ne méritent aucune attention; j'observe seulement que les Indiens partagent cette durée du monde en quatre âges, qu'ils supposent être fort différens les uns des autres<sup>a</sup>: le premier, qu'ils appellent *Kruda-yu-gam* ou le siècle d'innocence, a été le meilleur<sup>b</sup>; les hommes pratiquant la justice, jouissoient de toutes sortes de biens, en abondance & sans peine: le second, nommé *Treda-yu-gam*, commença à dégénérer, de manière cependant qu'il y eut trois fois plus de sagesse, de justice, & des autres vertus qu'il n'y en a dans le présent; cette proportion diminua encore dans le troisième, auquel ils ont donné le nom de *Dwa-para-yu-gam*; il y eut une fois plus d'abondance, de justice & de tempérance que dans le dernier, appelé *Cal-yu-gam*, le siècle vicieux, où les vices s'étant multipliés, à peine le quart des hommes est-il vertueux. Ce siècle, selon la description qui en est faite dans l'*Ezour Vedam*, est le siècle du péché, où la corruption est devenue générale; c'est une mer sans bornes, qui a tout englouti; à peine voit-on surnager un petit nombre d'ames vertueuses, tout le reste a été entraîné, tout a été corrompu. On aperçoit, dans les noms qu'ils ont donné à ces différens âges des vestiges du commerce des Grecs dans l'Inde; les noms *treda* & *dwa* viennent du grec *τρεῖς* & *δύο*, & ont été donnés au second & au troisième âges, parce que le premier n'avoit conservé que trois parties, & le second que deux, de l'innocence primitive. Ce partage des différens âges du monde, qui s'accorde assez à ce que la mythologie Grecque a débité du siècle d'or, du siècle d'argent, du siècle d'airain & de celui de fer, n'est

<sup>a</sup> *Abrah. Rog.*

p. 180.

<sup>b</sup> *Valter. Doctr.*

*temp. Indica, ad*

*Calc. hist. reg.*

*Bactr. Bayeri.*

point nouveau dans l'Inde; il y étoit connu avant que les Grecs y pénétraissent; on peut le conclure du discours que le brachmane Sphinès tint au philosophe Onésicrite qu'Alexandre lui avoit envoyé. « La farine d'orge & de froment, lui dit l'Indien, étoit autrefois aussi commune que l'est aujourd'hui la poussière; il y avoit des fontaines d'eau, de lait, de miel, de vin & d'huile: mais les hommes n'ayant point usé avec modération de cette abondance, Dieu irrité contre eux a tout détruit, & il a voulu qu'ils se procuraient par le travail toutes les choses nécessaires à la vie. » La description faite par ce Philosophe du premier état du genre humain & de ce qui l'a suivi, est peu différente de celle que les Poètes nous ont laissée de l'âge d'or & des âges suivans: si l'on en croit quelques Indiens, le siècle d'innocence & d'abondance a duré dix-sept cents vingt-huit mille ans, le second douze cents quatre-vingt-seize mille, & le troisième huit cents soixante-quatre mille; mais cette durée est beaucoup plus courte suivant l'auteur de l'*Ezour Vedam*, qui ne donne au premier siècle que quatre mille ans, au second que trois mille, & au troisième que deux mille; mais en avertissant que cela doit s'entendre des années de Bruma, il dit que si on mesure ce temps par la durée de nos années, le premier âge aura duré cent soixante-deux mille ans, le second cent vingt-neuf mille six cents ans, & le troisième soixante-quatre mille ans, & il ajoute qu'à la fin de chaque âge tout périt par le déluge, que Dieu crée tous les êtres, & forme par-là un nouvel âge.

Pendant le cours de ces trois premiers âges, la mythologie Indienne feint que *Wischnou*, à qui elle suppose que Dieu a donné la commission de veiller à la conservation des êtres créés par Bruma, est venu au secours des hommes & s'est montré plusieurs fois à eux sous une forme sensible, soit pour les corriger, soit pour les instruire, ce qu'il a fait huit fois: dans la première il s'est fait voir sous la forme d'un poisson; dans la seconde il a pris celle d'une tortue, & dans la troisième celle d'un pourreau. Il a paru dans la quatrième

*Strab. XV,  
p. 492.*

*Vali. Doct.  
temp. Ind.*

XLVIII.  
Explication  
de quelques  
articles de  
la mythologie  
Indienne.

*La Croze,  
p. 494.*



comme un héros, auquel on a donné le nom de *Rama*; dans la cinquième il s'est manifesté sous la figure d'un homme appelé *Bara chou Rama*; dans la sixième c'étoit un Bramine nommé *Vegouddova Avatarum*; dans la septième il a paru comme un monstre, moitié homme & moitié lion: enfin dans la huitième il a porté le nom de *Christna* ou *Chrischnen*. Dans le quatrième âge, qui est le siècle présent, il s'est manifesté pour la neuvième fois sous le nom de *Boudha*, & il reviendra encore une fois sous la forme d'un cheval. L'idole *Wischnou* n'étant, selon la théologie Indienne, que la bonté de Dieu & sa providence personnifiées, on peut soupçonner que ses différentes manifestations ne sont que des allégories inventées pour conserver ou rappeler le souvenir des différents moyens dont les Indiens croient que Dieu s'est servi pour venir au secours des hommes, des Docteurs qu'il a envoyés pour les instruire & les rappeler à leur devoir, & des Héros qu'il a suscités pour les punir de leurs excès ou pour les défendre contre leurs ennemis: ce que j'ai rapporté dans le Mémoire précédent de la tradition des Indiens sur le déluge, ne permet point de douter que la première manifestation de *Wischnou* sous la forme d'un poisson ne représente le jugement que Dieu a exercé contre le genre humain au temps de Noé, & ce qu'il fit alors pour la conservation de l'espèce humaine. Celle où ce même Dieu prit la figure du Bramine *Vegouddova*, rappelle une révolution faite dans la religion des Indes, dont l'expulsion des Samanéens fut la suite. L'apparition de *Wischnou* sous le nom de *Boudha* conserve le souvenir de ce Philosophe, auteur de la philosophie Indienne: ce que ces peuples débitent de *Chrischnen* ou *Christna*, dans l'histoire duquel ils ont confondu & mêlé celles de Moïse & de Jésus-Christ, justifie qu'ils se sont approprié des Docteurs étrangers, de la doctrine desquels ils avoient entendu parler. *Ram* ou *Rama* est une des Divinités tutélaires des Perses, qui lui avoient consacré le vingt-unième jour de chaque mois; ce nom donné à *Wischnou* dans sa quatrième & dans sa cinquième apparition, conduit à penser que les Indiens ont  
caché

caché sous cette allégorie l'établissement de quelque doctrine ou de quelque pratique Persane chez eux. Si l'on étoit plus au fait de l'histoire ancienne de l'Inde, on découvreroit peut-être dans quelqu'une de ces manifestations Zoroastre, Scythien, Manès & quelques autres Philosophes ou Sectaires dont les principes ont pénétré dans l'Inde; mais l'ignorance où sont les Indiens de ce qui s'est passé chez eux dans des temps un peu reculés, rendroit toutes les conjectures incertaines.

Ce n'est que du *Cal Yugam* ou du siècle vicieux ou de fer que ces peuples comptent l'ère dont ils se servent aujourd'hui, ce qui indique que les Indiens eux-mêmes renvoient aux temps fabuleux les âges ou les périodes qui ont précédé. Le bramine Padmanaba disoit en 1639 à Abraham Roger que cette année étoit la quatre mille sept cent trente-neuf de l'ère du *Cal Yugam*, à ce compte l'ère Indienne remonteroit à l'an 3100. ou environ avant l'ère Chrétienne. Le *Panjangam* ou l'almanach Indien de la côte de Malabar, cité par Valtérus dans sa Doctrine des temps Indiens, fait correspondre l'année 1732 de notre ère avec la quatre mille huit cents trente-troisième du *Cal Yugam*; la différence entre Abraham Roger & le *Panjangam* n'est que d'une année. Suivant ce dernier, la première année de l'ère Indienne concouroit avec l'an 3101 avant l'ère Chrétienne. S'il étoit démontré que les Indiens eussent toujours fait usage de cette ère, & si l'on étoit assuré que leurs années eussent toujours été solaires, comme elles le sont aujourd'hui, la question de la préférence entre les calculs des différens textes de la Bible seroit bientôt décidée. Il faudroit rejeter le calcul du texte Hébreu, qui ne nous donne que deux mille trois cents quarante-huit ans depuis le déluge jusqu'à J. C. car l'ère Indienne remontant à l'an 3100 ou 3101 avant l'ère Chrétienne, les Indiens auroient commencé à dater sept cents cinquante-deux ou sept cents cinquante-trois ans avant le déluge. Quoique le calcul Samaritain, plus long que l'Hébreu de six cents quarante-cinq ans, nous donne deux mille neuf cents quatre-vingt-treize ans pour le temps qui s'est écoulé depuis le déluge jusqu'à l'ère

XLIX.  
Ère des Indiens.

Abrah. Roger.  
p. 179.

Chrétienne, celle des Indiens ne pourroit se concilier avec ce texte, puisqu'elle remonteroit encore à cent quatre-vingt-seize ou cent quatre-vingt-dix-sept ans avant ce même déluge; mais cette ère Indienne s'accorderoit plus facilement avec le texte grec des Septante, sur lequel elle pourroit bien avoir été formée : car dans les premiers siècles, lorsque le Christianisme fut prêché dans l'Inde, la chronologie des Septante étoit presque universellement adoptée. Ces anciens Traducteurs de la Bible ajoutent huit cents quatre-vingts ans au calcul du texte Hébreu tel qu'on le lit aujourd'hui, de sorte que l'espace de temps qui s'est écoulé depuis le déluge jusqu'à l'ère Chrétienne doit être de trois mille deux cents vingt-huit ans : si de ces trois mille deux cents vingt-huit ans on soustrait les trois mille cent ou trois mille cent un que l'ère Indienne compte avant l'ère vulgaire, il résultera que l'ère Indienne a commencé cent vingt-sept ou cent vingt-huit ans depuis le déluge. Cette année 128 depuis le déluge seroit, selon le texte Hébreu, la vingt-neuvième de Phaleg, sous lequel l'Écriture place la première dispersion des peuples; mais, selon les Septante, avec lesquels seuls on peut concilier l'ère Indienne, cette même année 128 depuis le déluge concourroit avec le temps ou environ de la naissance de Caiman, fils d'Arphaxad & petit-fils de Sem, & précéderoit de quatre cents trois ans celle de Phaleg. Si l'ère Indienne étoit prouvée, & s'il étoit certain qu'elle eût toujours été en usage dans le pays, ou qu'elle eût été fixée par des monumens au-dessus de tout soupçon, il faudroit supposer que Noé, sur lequel l'Écriture garde un profond silence depuis sa sortie de l'arche, quoiqu'elle nous assure qu'il vécut encore trois cents cinquante ans; on pourroit supposer, dis-je, que Noé pendant ce temps auroit eu d'autres enfans que ceux qui sont nommés dans le livre de la Genèse, & que quelques-uns de ces enfans se seroient approchés de l'Inde, ou même y auroient pénétré & seroient devenus la souche de ses habitans.

L.  
Autre ère des  
mêmes Indiens.

Mais nous n'avons pas besoin de recourir à cette supposition, ni de déranger en conséquence de cette ère le calcul



du texte Hébreu; car il ne paroît point que les Indiens soient bien assurés du commencement de l'ère du *Cal Yugam*: quoiqu'ils se servent de cette ère dans les affaires communes & ordinaires, ils en emploient une autre lorsqu'il s'agit de choses plus importantes, & dont il est intéressant que le souvenir se conserve long-temps: ce qui donne lieu de penser qu'ils jugent cette seconde ère plus certaine que la première; cette seconde ère commence à la mort de *Sala Wageia*, qui a été un Roi fort célèbre dans l'Inde. Valterus nomme ce prince *Saca*, & il ajoute qu'il fut l'auteur de la famille qui étoit sur le trône lorsque *Timur-leng* ou Tamerlan entra dans l'Inde. Ce *Saca* est apparemment le même qui est appelé par les Chingulays ou habitans de l'île de Ceylan, *Saccawarli*, duquel ces peuples comptent aussi leur ère; suivant ce même auteur la mort de *Saca* concourt avec l'an 1653 de l'ère du *Cal Yugam*, c'est-à-dire, avec l'an 1448 avant l'ère vulgaire: cette année, selon les calculs d'Usserius, étoit la seconde de la guerre que Josué fut obligé de soutenir contre tous les Princes du pays de Canaan qui s'étoient ligués contre lui; il y avoit déjà vingt-six ans que Danaüs étoit sur le trône d'Argos, & sept ans que Phenix & Cadmus avoient quitté l'Égypte pour s'établir dans la Syrie. Si Sésostris est, comme plusieurs le prétendent, le fils & le successeur d'Aménophis, sous lequel on croit que les Israélites sortirent de l'Égypte, & que son règne ait été de quarante-huit ans, *Saca* aura été son contemporain & sera mort cinq ans avant lui.

Abrah. Rog.  
p. 179.

Valter. Doctr.  
temp. Ind.

Rob. Knok;  
relat. de l'île de  
Ceyl. part. IV.  
c. 10, p. 167.

Le *Cal Yugam* ou le siècle présent durera, selon quelques-uns, quarante-huit mille trois cents ans, mais selon d'autres, il ne fera que de quarante-trois mille deux cents ans; lorsque ce temps sera expiré, toutes choses cesseront d'être: le Soleil qui éclaire maintenant le monde & qui l'échauffe par quelques-uns de ses rayons, l'éclairera alors par mille qui causeront une telle chaleur, que le monde sera brûlé; la mer se séchera, les montagnes seront réduites en poussière, tout sera consumé par le feu, & Brama mourant, tout sera anéanti.

L I.  
Conflagration  
du monde  
crue  
par les Indiens;

Abrah. Rog.  
p. 183.

Si cette opinion de la conflagration générale de l'Univers

LII.  
Et par  
les Chaldéens.

n'est point Indienne d'origine, les Brachmanes l'auront reçue des Chaldéens, qui enseignoient, selon le témoignage de Bérose, que le monde seroit détruit par un incendie général; cette opinion est passée des mêmes Chaldéens aux Grecs. Héraclite, instruit par les Barbares (*e*), prétendoit que ce monde périroit par le feu, & il ajoutoit que ce feu serviroit à purifier ceux qui auroient mal vécu. Les Stoïciens disoient aussi (*f*) qu'un jour à venir tout seroit embrasé, & que cet incendie général seroit suivi du rétablissement de toutes choses.

LIII.  
Faisoit-elle  
partie  
de la doctrine  
Égyptienne?

Origène (*g*) attribue ce même sentiment aux Égyptiens, & S.<sup>t</sup> Épiphane ajoute que ces mêmes peuples conservoient la mémoire d'un embrasement général de l'Univers qui étoit déjà arrivé; & que pour éloigner un pareil accident à l'avenir, ils teignoient leurs arbres & leurs troupeaux de vermillon (*h*) vers l'équinoxe du printemps: ce Père est le seul qui dépole de cet usage, sur lequel tous les Anciens, qui nous ont parlé des pratiques de l'Égypte, ont gardé le plus profond silence. L'origine qu'il donne à cet usage ne peut se concilier avec ce que les Égyptiens pensoient de leur pays; quoiqu'ils fussent persuadés que les inondations ou les embrasemens pouvoient défoler diverses parties de la terre, ils se croyoient, par la nature même de la portion qu'ils habitoient, également à couvert de l'un & de l'autre accident. « Les déluges périodiques n'arrivent, dit Macrobe (*i*), que parce que les parties

(*e*) Clem. Alexand. Strom. V, p. 549. Οἶδεν γὰρ καὶ ἔτις ἐν τῆς βαρβάρων φιλοσοφίας μαθὼν τὴν δὲ πυρὸς καθάρσιν τῇ κακῶς βεβιακότων, ὡς ὑστερὶν ἐκπύρωσιν ἐμάλεσαν οἱ Στωικοί.

(*f*) Orig. cont. Cels. V, p. 244. Φασὶ δὲ οἱ ἀπὸ τῆς Σπᾶς καὶ περιόδον ἐκπύρωσιν τῇ πάντος γινεσθαι, καὶ ἐξῆς αὐτῇ δὲ κρίσιν.

(*g*) Idem, ibidem. p. 245. Καὶ Αἰγυπτίων λόγοι πιαῶτα πυρὸς διδόντες ἄνθρωποι εἰσι καὶ ὁ γὰρ ὁ Κέλσος.

(*h*) Epiph. adv. Hær. lib. I, Hær. XIX, pag. 39. Ἐν γὰρ τῇ καμφοῦ... ὅτι ἡ πύρρην ἰσημερία ἐκ μὲν πῶς λαμβάνουσι πάντες Αἰγύπτιοι...

καὶ χεῖροι μὲν τὰ πρὸς ἑαυτά, χεῖροι δὲ καὶ τὰ δένδρα, τὰς σικκὰς καὶ τὰ ἄλλα, φημίζοντες καὶ λέγοντες, ὅτι φησὶ τὸ πῦρ ἐν ταύτῃ τῇ ἡμέρᾳ κατέφλεξε ποτὶ τὴν οἰκουμένην.

(*i*) Macrobi. in somn. Scip. II, 10. Evenit enim ut ignis usque ad maximum enutritus augmentum, haustum vincat humorem, & sic aeris mutata temperies licentiam præstet incendio & terra penitus flammantia immixti ignis uratur.... ac rursus longo temporum tractu, ita crescens humor altius vincit.... Aegypto certè.... nunquam nimietas humoris nocuit vel caloris.

aqueuses de la terre prévalent peu à peu sur les parties ignées, & les embrasemens sont causés par l'ascendant que les parties ignées prennent insensiblement sur les parties aqueuses; mais l'Égypte n'a jamais souffert aucun dommage de l'excès de l'humidité ni de celui de la chaleur. » Les prêtres de Saïs en Égypte avoient dit la même chose à Solon; « il est nécessaire, lui avoient-ils dit (k), qu'il arrive sur la surface de la terre de grands dérangemens occasionnés par les embrasemens ou par les inondations, car après une longue révolution des Astres, il se fait un changement qui est nécessairement suivi de la conflagration; alors ceux qui habitent des lieux élevés & arides sont plus exposés à périr que ceux qui sont voisins de la mer & des fleuves. Le Nil, qui nous procure divers avantages, éloigne de nous une pareille désolation. Lorsque les Dieux veulent purifier la terre par un déluge, ceux qui paissent les troupeaux sur les montagnes évitent ce danger, mais les villes des Grecs situées dans la plaine sont emportées dans la mer par la rapidité des torrens & des fleuves débordés: quant à notre pays, l'eau ne descend jamais & n'est jamais descendue d'en haut dans les plaines, elle y sort au contraire des entrailles de la terre; c'est à cela que nous devons les monumens qui se conservent chez nous de ce qui est arrivé dans la plus haute antiquité. »

Malgré cette prétention des Égyptiens, l'opinion ancienne de la fin du monde par une conflagration générale est devenue une doctrine reçue dans l'Église sur l'autorité de Saint

L I V.  
Elle est admise dans l'Église.

(k) Plato, in Tim. Πολλὰ καὶ πολλὰ φθορὰν γιγνέσθαι ἀνθρώπων καὶ ἔσονται πλεῖστον καὶ ὕδατι μέγιστον... τὸ δ' ἀληθές ἐστι, τὸ πᾶσι γινώσκειν καὶ ἐξελθόντων ἰόντων παρὰ τὰς πόλεις, καὶ διὰ μακρῶν χρόνων γιγνέσθαι, ὥστε ὅτι γῆς πλεῖστον φθορὰ. τότε γὰρ ὅσοι κατ' ἡμῶν καὶ ἐν ὑψηλοῖς τόποις καὶ ἐν ξηροῖς οἰκοῦσι πολλὸν δόλλυνται, ὥστε ποταμοὶς καὶ θαλάττῃ περιποικύντων. ἡμῶν δ' ὁ Νεῖλος εἰς τὰ ἄλλα σωτὴρ καὶ τότε ἐκ ταύτης

τῆς ἀπολείας σώσει λυόμενος. ὅταν δ' οἱ θεοὶ πλεῖστον ὕδατι κατεράροντες κατακλύσωσιν, οἱ μὲν ἐν τοῖς ὄρεσι διασώζονται, βεβηκοὶ νομῆς τε. οἱ δ' ἐν τῇ παρ' ἡμῶν πόλει εἰς πλεῖστον θαλάτταν ὑποτῇ ποταμῷ φέρονται. κατὰ δὲ πλεῖστον τὴν γῆν, ὅτε τότε, ὅτε ἄλλοτε ἀναδεν ὅτι πᾶς ἀνθρώπος ὕδατι ὑπερρεῖ. τὸ δ' ἐναντίον κατὰ τὴν ἐπαινήναι πέφυκεν, ὅτι καὶ διὰ τὴν αἰτίαν ταύτην δὲ σωζόμενα λίγιστα παλαιότατα.



Pierre, qui enseigne (1) « que les Cieux & la terre d'aujourd'hui sont gardés par la parole de Dieu & réservés pour être brûlés par le feu au jour du jugement. »

L'antiquité ne nous apprend rien de plus sur la Physique des anciens Brachmanes. Leurs principes, comme on le voit, étoient de peu d'étendue & ne devoient point leur faire faire de grands progrès dans l'étude de la Nature, aussi n'entroient-ils guère dans l'explication de ses phénomènes, & j'ai déjà fait observer que la plupart faisoient peu de cas de ces connoissances ; ils philosophoient aussi sur l'ame & sur les autres natures intelligentes ; mais le détail de leurs opinions sur ces objets exige des discussions qui rendroient ce Mémoire trop long & trop ennuyeux.

(1) II. Petr. III, 7. *Cæli autem qui nunc sunt & terra eodem verba repositi sunt igni reservati in diem judicii.*



## CINQUIÈME MÉMOIRE

SUR

## LES ANCIENS PHILOSOPHES DE L'INDE;

Suite de l'exposé de la Doctrine des anciens Philosophes de l'Inde, & de la comparaison de cette Doctrine avec celle des Philosophes des autres pays.

Par M. l'Abbé MIGNOT.

LES Sages de l'Inde, qui croyoient que Dieu avoit formé ce monde visible, pensoient aussi qu'il le conduisoit & qu'il le gouvernoit selon les loix de sa sagesse; Mégasthène, dans Strabon (a), rend témoignage de leur orthodoxie sur ce dogme; cette doctrine s'est perpétuée dans ce pays: « Vous êtes, disent les Indiens s'adressant à Dieu dans l'*Ezour Vedam*, le sauveur, le père & le maître du monde; vous voyez tout, vous connoissez tout, vous gouvernez tout. » La Providence qu'ils admettent ne se borne point au cours ordinaire de la Nature, elle s'étend à sa portion la plus noble, c'est-à-dire à l'homme; ils sont persuadés que Dieu l'aime, qu'il prend soin de lui, qu'il veut le conduire au bonheur & le lui procurer. Les fables mêmes de leur théologie populaire ne présentent que cette vérité; c'est parce que Dieu veille sur les hommes, & qu'il s'intéresse à eux, que *Wischnou* s'est manifesté tant de fois, & qu'il a paru dans l'Inde sous différentes formes.

Ce sentiment de la Providence est, chez les Indiens, un reste des premières instructions données au genre humain; car, selon l'observation de Plutarque (b), la doctrine qui

Lû le 14  
Déc. 1762.

I.

La Providence  
admise par  
les Philosophes  
de l'Inde.

« *Ezour Vedam*  
l. VI, c. 1.

La Croz. hist.  
du Christian. des  
Ind.

II.

Ce dogme fait  
partie  
de l'ancienne  
tradition du  
genre humain;

(a) Strab. xv, pag. 490. ὅτι διοικῶν αὐτὸν (κόσμον) καὶ ποιῶν θεὸς δι' ἑλκ. ποιοῦνται αὐτὸν.

(b) Plut. de Isid. & Osirid. Παμπάλαιος αὐτὴν κατέπειθε ἐν θεολόγων

καὶ κοινότητων εἰς τὴν παντὶ καὶ φιλοσόφους δόξα πρὸς ἀρχὴν ἀδέσποτον ἔχουσα, πρὸς δὲ πίστιν ἰσχυρὰν καὶ δυσεξάλειπτον, ἐκ ὧν λόγους μόνον, εἰδὲν φήμας, ἀλλὰ ἐντελέτειας, ἐντε δυνάμεις καὶ βαρβαρίους καὶ

enseigne que les choses de ce monde ne sont point abandonnées au hasard, & qu'elles ne dépendent point d'une fortune aveugle, mais qu'elles sont conduites & gouvernées par une Nature intelligente; cette doctrine, dis-je, admise par tous les Théologiens & par tous les Législateurs, crue fermement de tous, professée généralement, attestée par tous les actes de religion, inculquée dans tous les mystères, non-seulement chez les Grecs, mais aussi chez les Barbares, est si ancienne dans le monde que l'auteur en est inconnu. « C'est, dit aussi Platon (c), une tradition ancienne, que Dieu a dans sa disposition le commencement, le milieu & la fin de toutes choses. » L'auteur du livre *du Monde*, qu'on a cru long-temps être Aristote (d), met, de même, au nombre des vérités anciennes, transmises de main en main depuis le commencement jusqu'à nous, que Dieu a formé cet Univers, qu'aucun des êtres qui le composent ne pourroit subsister s'il étoit abandonné à lui-même, & que chacun a besoin du secours & du soutien de celui à qui il doit l'existence.

III.  
Preuves de son  
antiquité.

La preuve de l'antiquité de cette tradition, c'est qu'elle a toujours été répandue dans tout le genre humain, & qu'il n'est point de peuple, même parmi ceux à qui l'on a donné le nom de *barbares*, qui ne l'ait admise : « Qui ne louera, dit Élien (e), la sagesse des Barbares? aucun d'eux n'a nié l'existence des Dieux, ni leur providence; tous, l'Indien, le Celte, l'Égyptien, ont été persuadés qu'il y avoit des Dieux, & qu'ils prenoient soin de nous. » Aux peuples nommés par Élien, Diodor. Sic. I. on peut ajouter les Chaldéens, qui enseignoient non-seulement

Ἑλλῆσι πολλὰ καὶ περὶ φρονημένῳ, ὡς ἔτ' ἀνὴρ καὶ ἀλοχὸν καὶ ἀκυβέρνητον ἀγορεύεται παρ' αὐτῶν πᾶν.

(c) Plat. de Leg. IV. Ὁ μὲν δὲ θεὸς, ὡς περὶ καὶ ὁ πηλαγὸς λόγος, ἀρχὴν τε καὶ τελευτήν, καὶ μέσσην τῶν ὄντων ἀπάντων ἔχων ἀδείαν περὶ αὐτῶν καὶ φύσιν περὶ οὐρανοῦ.

(d) De Mundi. c. 6. Ἀρχαῖος μὲν ἔστι λόγος καὶ παλαιός, ὅτι πᾶσι τοῖς ἀνθρώποις, ὡς ἐκ τοῦ θεοῦ καὶ πάντων καὶ ὅλων

θεῶν ἡμῖν συνέστηκεν. ἐδεῖ μὲν δὲ φύσιν αὐτῇ καθ' ἑαυτὴν αὐτάρκους ἐρημωδέσθαι, ὅς ἐκ τῆς σωτηρίας.

(e) Ælian. Var. hist. II, 31. Καὶ τίς ἐκ τῶν ἐπὶ τῇ βαρβαρίᾳ σοφίαν; εἴη μὲν αὐτῶν εἰς ἀδυσπία, ἐξέπαι, μήτε ἀμφοτέρωθεν ἀπὸ τοῦ θεοῦ, ἀεὶ γὰρ εἶναι, ἢ ἐκ εἶναι, καὶ ἀεὶ ἡμῶν φροντίζουσιν, ἢ ὅ... Ἰνδοὶ... Κελτοὶ... Ἀιγύπτιοι λέγουσι... καὶ θεὸς τῶν καὶ φρονεῖν ἡμῶν.

que



que l'ordre & l'arrangement du monde venoient d'une intelligence divine, mais encore que tout ce qui arrivoit dans les cieux & sur la terre, étoit l'effet non d'un mouvement fortuit ou nécessaire, mais de la sagesse & de la puissance des Dieux. Les Perses, aussi voisins de l'Inde, admettoient pareillement le dogme de la Providence.

Ces derniers néanmoins, en parlant de Dieu, se servoient d'une expression qui sembloit détruire cet attribut du Souverain être; car, si nous en croyons Théodore de Mopsueste (f), ils donnoient à Zarouan ou Hazarouan, le principe de toutes choses, le nom de *Fortune*, Τύχη. Tollius, frappé de cette contradiction apparente, a cru que ce terme s'étoit glissé par erreur dans le texte de Photius, qui nous a donné l'extrait de l'ouvrage de Théodore, & il lui a substitué celui d'αὐγή, lumière, splendeur, qui étoit un des noms que l'Être suprême portoit chez les Perses; mais cet habile critique n'a point fait attention que les plus zélés partisans de la Providence n'ont point fait difficulté d'employer cette expression, qui dans leur bouche ne désignoit point un hasard aveugle, mais l'influence de la Providence sur les choses contingentes: convaincus que rien n'arrive dans le monde sans l'ordre ou sans la permission du Souverain modérateur, que les plus petites choses comme les plus grandes sont soumises à la providence, ils s'exprimoient ainsi pour inculquer que ce que l'on a coutume de regarder comme l'effet du hasard, est conduit & réglé par l'ordre du Souverain être.

Pythagore, qui avoit puisé sa doctrine chez les Indiens & chez les Chaldéens, & qui avoit appris d'eux que la Providence de Dieu s'étend à tout, disoit néanmoins (g) « que ce monde sublunaire étoit régi & gouverné par quatre causes, Dieu, le destin, notre propre choix, ou notre conseil, & la fortune, καὶ τύχη. » Platon enseignoit de même (h) « que Dieu

IV.  
Le nom de  
*Fortune*, donné  
au souverain  
Être, par les  
Perses, n'exclut  
point  
la Providence.

Toll. Infig. itin.  
ital. p. 136.

V.  
Les noms de  
*Fortune* & de  
*Destin*, étoient  
compatibles  
avec l'idée de  
la Providence,  
dans  
la doctrine de  
Pythagore.

(f) Ap. Phot. cod. 81, p. 199.  
Ζαρούαν, ὃν ἀρχηγόν πάντων εἰσαγά, ὃν  
& τύχην καλεῖ.

(g) Anon. de vit. Pyth. p. 60.  
Τὰ δὲ καὶ σεληνίου τέταρτον αἰτίας· καὶ

θεόν, καὶ εἰμαρμένον, καὶ παρὰ φύσιν  
ἡμετέραν, καὶ τύχην.  
(h) Plat. de Leg. IV. Ὡς θεός  
μὲν πάντα καὶ κατὰ θεὸν τύχη καὶ κατὰς τὰ  
ἀνθρώπινα ἐξικωδερνώσι ζυμπαντα.

» conduisoit tout, & que la fortune & l'occasion, τύχη & χρεία, gouvernoient avec lui les choses humaines; » mais ces causes se réduisoient à la même & n'étoient que différens noms, par lesquels on exprimoit l'action du Souverain être. Nous l'apprenons de Plutarque, qui, dans son traité de la lecture & de l'intelligence des Poètes, nous avertit (i) « que par le nom de Jupiter, ils entendent quelquefois Dieu, quelquefois la fortune, & souvent le destin. » Jupiter, ou Dieu, n'étoit ainsi désigné que parce que ces différens noms exprimoient ses diverses manières d'agir ici bas.

VI.  
Et dans celle de  
plusieurs autres  
Philosophes.

Il y a plus : quoique les noms de fortune & de destin semblent présenter des idées fort différentes, plusieurs Philosophes prétendoient que la fortune étoit comprise dans le destin; c'est encore Plutarque qui nous en fournit la preuve. Cet auteur demande (k) qu'on lui accorde cette proposition: « Le destin renferme tout, les choses humaines, les terrestres & les célestes; » puis entrant dans un plus grand détail, il dit (l), « que sous le destin sont compris le contingent, le possible, les choses qui sont de notre propre choix & en notre pouvoir, la fortune & ce qu'on appelle le hasard, les accidens & tout ce dont on dit qu'il peut être ou ne pas être; » & il en tire cette conséquence que quoiqu'on donne à Dieu le nom de destin ou de fortune, on ne peut & l'on ne doit point dire (m) que tout arrive par une fatale nécessité, ni que tout soit l'effet (n) d'un hasard aveugle. La raison qu'il en donne & que répète Hiéroclès, philosophe Platonicien, dont Photius nous a donné l'extrait, c'est que l'intelligence qui

(i) Plut. de aud. Poët. Εἰδέναι δὲ καὶ μνημονεύειν ὅτι καὶ τὸ Διὸς καὶ Ζηνὸς ὀνόματι ποτὲ μὲν θεόν, ποτὲ δὲ τιμὴν τύχην, πολλὰκις δὲ τιμὴν εἰμαρμένῳ προσεταγορεύουσι.

(k) Idem, de Fato. Εἰ μὲν ὅτι ἐν τῇ εἰμαρμένῳ πάντα περιέχεται δηλοῖ συχωρήτοιον εἶναι ἀληθὲς εἶπε ὅσα περὶ ἀνθρώπου, εἶπε περὶ γῆν, εἶπε καὶ ἄβυσσον γινόμενα βέβηκεται πᾶσι ἐν τῇ εἰμαρμένῳ πηδᾶται.

(l) Id. ibid. Καὶ τὰ μὲν ὅτις τῆς εἰμαρμένης πιαῦτα, τὸ δ' ἐνδεχόμενον καὶ δυνατὸν, ἢ τε θεωρητικόν, καὶ τὸ ἐφ' ἡμῶν. ἢ τε τύχη καὶ τὸ αὐτομάτον, ταῖς περιπτώσεσιν αὐτοῖς, ὧν καὶ τὸ πᾶσα καὶ τὸ ἴσως.

(m) Id. ibid. Ἡ μὲν γὰρ εἰμαρμένη πάντα περιέχει, κατὰ τὸν καὶ δομῇ, καὶ ὅτι ἐξ ἀνάγκης γινώσκονται.

(n) Hierocle. ap. Phot. cod. 251. Αὐτὸς δὲ πάντα ἀνέειπεν ἢ ἀλόγως καὶ ἀνεπηρέτως φασί.



préside à tout (o), que Dieu, qui est la cause de toutes choses, conduit & meut chaque être conformément à sa nature, c'est-à-dire, les êtres libres, librement, & ceux qui sont destitués d'intelligence, nécessairement: par rapport aux premiers, le destin n'étoit autre chose que la prescience, qui n'imposoit aucune nécessité; à l'égard des seconds c'étoient les loix immuables que Dieu s'étoit prescrites pour l'administration de l'Univers. Les peines & les récompenses que Dieu distribue selon le mérite ou le démerite des êtres libres étoient regardées comme une suite de ces loix immuables; (p) elles étoient par conséquent attribuées au destin, & les actions libres en étoient l'occasion. Par la fortune, le hasard ou les accidens, ces Philosophes entendoient tout ce qui arrivoit dans les choses entreprises par notre propre choix, & que nous n'avions pu prévoir: (q) « telle étoit, disoient-ils, la découverte d'un trésor faite par un homme qui allant dans son champ n'avoit point eu d'autre dessein que d'y faire un trou pour planter un arbre ». Ceux des Philosophes qui raisonnoient ainsi étoient persuadés que sous le destin & sous la fortune l'homme n'en étoit pas moins un être moral, capable de se déterminer au bien & au mal par sa propre volonté, & comptable à Dieu de l'usage de sa liberté; c'étoit aussi la manière de penser des Indiens: persuadés que tout étoit soumis à l'administration de la Providence, & adressant à Dieu leurs vœux

(o) Hierocl. ap. Phot. cod. 251.  
Πάντων τε βασιλεύει τὴν ποιητικὴν αὐτῶν  
θεῶν, καὶ πατέρα, καὶ πατρὶν τῶν πα-  
τρωνίμικον βασιλείαν αὐτῶν θεωροῦσαν ἑῶν  
τῶν ἐκαστῶ γένει καὶ θεωροῦνται νομοθε-  
τοῦσαν.

Plut. de Fato. Τὰ δ' οὐκ ἐξ ἀνάγκης  
γίνονται, ἀλλ' ἕκαστον αὐτῶν οἷον καὶ  
παύεται (εἶ).

(p) Hierocl. ap. Phot. cod. 251.  
Ἡ τὴν γὰρ τὴν πρὸς αἰτίαν ὑποδοχὴς πάντως  
σύνεργα τῶν θεωροῦσαν, καὶ τῶν ἀπ' αὐτῆς  
ἐπιμαρτυροῦντων, καὶ ἡ θεωροῦσιν κρίσις δικῆ καὶ  
νόμου καὶ ἀνθρωπεία τάξις, τὴν αὐτῶν οὖν  
ἀφ' ἧς θεωροῦσιν ἀρχὴς δεῖται, ὥστε

μέγας ὅτι τὸ ὅλης θεωροῦσιν ἡ ἐμαρμένη,  
τὸ πρὸς τὰς ἀνθρωπίνους ψυχὰς δικασ-  
τικῶς ἀρμοζόμενον, ἀνθρωπίνων δὲ ψυχῶν  
ἐνέργεια καὶ ἡ αὐτοκίνητος θεωροῦσιν, καὶ  
τὸ λεγόμενον ἐφ' ἡμῶν, ὃ δὴ πῶς θεοῖς  
δικαστικῶς ὑποδοχὴς ὁλόκληρος γίνεται τῆς  
ἀνίστης διαμορφῆς.

(q) Plut. de Fato. Τὸ μὲν τοι καὶ  
συμβεβηκός ὅταν μὴ μένον ἐν τοῖς ἐνεκα  
τὴ γίνονται, ἀλλὰ καὶ ἐν οἷς ἡ θεωροῦσιν,  
τότε δὴ καὶ ἐπὶ τύχης θεωροῦσιν γινώσκονται,  
εἰ τὸ ἀρεῖν θεωροῦσιν σκαπόμενα ἵνα φυ-  
τεύσῃ... διό καὶ ἀπονοήτων αἰτίαν καὶ  
ἀδελφον ἀνθρωπίνου λογισμοῦ τῶν τύχης  
ἀπὸδοσιν τὴν παλαίων ἐνιοι.



& leurs prières, pour obtenir tout ce qui leur étoit nécessaire, ils se croyoient libres pour le bien & pour le mal; & par une suite de cette persuasion, ils ne doutoient point que Dieu ne leur demandât compte de tout ce qu'ils feroient, & qu'il ne les punit ou ne les récompensât pendant cette vie & même après leur mort de leurs bonnes ou de leurs mauvaises actions.

VII.  
Épicure est le  
premier qui ait  
combattu  
publiquement  
le dogme de  
la Providence.

L'Univers jouissoit tranquillement de la possession de ce dogme de la Providence, que les Poètes, qui furent les premiers Théologiens du monde payen, avoient transmis, dont les Législateurs avoient fait la principale base de leurs loix, & que les Philosophes avoient confirmé par différentes espèces de preuves, lorsqu'Épicure, qui ouvrit son école environ trois cents ans avant notre ère vulgaire, entreprit de l'y troubler. Ce Philosophe fut le premier qui enseigna publiquement que les Dieux ne prenoient aucun soin des choses d'ici bas; & le sophiste Himérius (r) auroit voulu qu'on l'eût puni d'une manière exemplaire, pour avoir osé avancer un blasphème inconnu à tous ceux qui l'avoient précédé.

VIII.  
Justification de  
l'auteur du  
livre du Monde,  
sur  
la Providence.

<sup>a</sup> *Apud Euseb.  
Præpar. Evang.  
xv, 5.*

Plutarque (s), le philosophe Platonicien Atticus<sup>a</sup>, & après eux plusieurs Pères de l'Eglise, ont accusé de la même erreur Aristote, plus ancien qu'Épicure de quelques années; mais le fondement de cette accusation ne se trouve dans aucun des ouvrages de ce Philosophe qui sont parvenus jusqu'à nous; on croit l'apercevoir dans le Traité du monde: ce livre ancien, puisqu'il a été traduit par Apulée, n'est point, au jugement des critiques, l'ouvrage d'Aristote, & Diogène Laërce ne l'a point compris dans la liste des écrits de ce Philosophe; d'ailleurs l'auteur de ce traité, quel qu'il soit, n'a point établi ce dogme impie. Outre le texte que j'en ai déjà cité, on y lit (t) <sup>a</sup> que

(r) *Apud Phot. cod. 243,  
pag. 1085. Μὴδὲ ρυέσθω πτωχείας  
Επικύρεος.*

(s) *Plut. de plac. Phil. II, 3.  
Ἀεὶσιπέλης ἔτ' ἐμφύζον ὅλον δὲ ὅλον  
ἔτι μὲν αἰσθητικόν, ἔτι λογικόν, ἔτι νοερόν,  
ἔτι θεσπιάα διοικόμενον· τὰ μὲν ἕξινια*

*τέτων ἀπάντων κοινανῆν· (σφαίρας γὰρ  
περιέχειν ἐμφύζους καὶ ζωπικὰς) τὰ δὲ  
πτερίγια μινδένος αὐτῶν.*

(t) *De Mundo, c. 6. Καθόλου  
ὃ ὅσων ἐν νηὶ κυβερνήτης, ἐν ἄρματι ὃ  
νήπιος, ἐν χερσὶ ὃ κορυφαῖος, ἐν πολέῳ  
ὃ νομὸς, ἐν στρατιᾷ ὃ δὲ ἡγεμὼν, πάντα*

Dieu est dans le monde ce qu'un pilote est dans un vaisseau, ce qu'un cocher est sur un char, la loi dans une ville, & un Général dans une armée ; » il n'admet d'autre différence, sinon que ceux auxquels il a comparé Dieu ne font rien sans peine, sans inquiétude ni sans fatigue, au lieu que le Souverain être agit avec une facilité admirable, & que sans se fatiguer il meut chaque chose comme il lui plaît, & la dirige où il veut. Ce qui a pu tromper ceux qui se sont servis de ce livre pour accuser Aristote d'avoir nié la Providence, c'est qu'on y lit (u) « que Dieu, semblable à un grand Prince, ne fait point tout par lui-même, qu'il a des ministres au-dessous de lui, auxquels il a donné le gouvernement des choses d'ici-bas ; que comme un Monarque qui sans sortir de son palais fait mouvoir & agir tous ses Officiers, depuis le premier jusqu'au dernier dans toute l'étendue de ses États, Dieu résidant dans le Ciel, qu'il ne quitte point, fait mouvoir & agir ceux auxquels il a confié le gouvernement de ce monde ; mais comme c'est lui qui donne le mouvement (x) à ces causes secondes, & qu'elles n'agissent que par ses ordres & en vertu de l'impression qu'elles ont reçue de lui, c'est à lui qu'il faut attribuer leur action. »

Cette manière d'expliquer la Providence ne la détruit point, laissant à Dieu la surintendance des choses d'ici-bas, elle ne fait que lui donner des Ministres par lesquels il agit, & rendre son administration médiate. Cette Providence médiate étoit celle qui étoit admise dans l'école de Pythagore, comme on le voit dans Ocellus, antérieur à Platon & à Aristote. Ce Philosophe partageoit le monde en deux : la partie supérieure dans laquelle il plaçoit les Dieux, qui renfermoit le Ciel & tout ce qui est au-dessus de la Lune, où tout se fait toujours de la même

IX.  
La Providence, suivant les Anciens, n'étoit point immédiate.

Διὸς ἐν κόσμῳ· πᾶν καὶ ὅσον, τοῖς μὴ καματηροῖν τὸ ἀρχεῖν, πολυκίνητόν τε καὶ πολυμέμενον· τῷ δὲ ἄλυτον ἄπνόν τε καὶ πάσης κεχωρημένον σωματικῆς ἀδε- νείας ἐν αἰνιγτῷ τῷ ἰδρύνοντος πάντα ἀνέει καὶ πείλασι ὅπως βύλεται, καὶ ὅπως, ἐν εἰσφορίῃς τε ἰδέσθαι καὶ φύσει.

(u) De Mundo, c. 6. ὧς ἐστὶν

ἀσμενον ὡς αὐτῷ αὐτὸν δοκεῖν ἐκέρξω αὐτοργεῖν ἅπαντα καὶ διατελεῖν ἀβύλοιτο, καὶ ἐπιστάμενον διοικεῖν, πολὺ μᾶλλον ἀσμενες ἀν εἶη θεῶν.

(x) Ibid. Τὰ γὰρ πάντα καὶ τὰ δι' αἰέρος ἅπαντα, καὶ τὰ ἐπὶ γῆς καὶ τὰ ἐν ὕδατι κίνησιτ' ἀν ὄντως ἔργα τῶν κόσμον ἔχοντος.

manière, & la partie inférieure ou sublunaire le siège des mutations, où les choses sont abandonnées à la guerre que se font les élémens. « Les Parques, disoit Ocellus (y), séparent » elles-mêmes du reste de ce monde la partie impassible & » exempte de mutation, en sorte que le lieu où la Lune fait » son cours est comme un isthme entre la région de l'immortalité » & celle des mutations & des générations. La Lune, avec » tout l'espace qui est au-dessus d'elle, est la région où les Dieux » règnent; l'espace inférieur à la Lune est le pays de la dis- » corde & de la Nature; c'est-là que s'opèrent les mutations, » où la Nature détruit ce qu'elle a fait, & refait ce qu'elle a détruit; » mais ce Philosophe ne soustrayoit point ce monde sublunaire à l'inspection ni à l'action de la Providence; il croyoit qu'il étoit entretenu par l'harmonie (z), & faisoit Dieu » & qui gouverne, ajoutoit-il, est divin, raisonnable & doué d'intelligence. » Onatus, instruit à la même école qu'Ocellus, donnoit le gouvernement de ce monde sublunaire à des Dieux inférieurs, qui n'agissoient que par les ordres du Dieu suprême leur auteur (a). Ces Dieux subalternes étoient, à l'égard de celui dont ils tenoient leur existence, ce que ceux qui forment un chœur sont à l'égard de celui qui y préside, ce que sont des soldats par rapport à leur Capitaine, & des cavaliers envers celui qui est à leur tête. Les uns & les autres ne font que suivre leurs chefs, de même ces Dieux dépendans du premier n'agissent que par les ordres qu'ils reçoivent de lui. Platon

(y) Ocell. Luc. de Univ. c. 2.  
 Αἱ δὲ μοῖραι αὐτὰς διορίζουσι καὶ τέμνουσιν  
 τότε ἀπαθὲς μέρος τῷ κόσμῳ καὶ τὸ ἀκί-  
 νητον. Ἰσθμὸς γὰρ ὅστιν ἀθανάσιος καὶ  
 γενεσέως ὁ πρὸς πᾶσι σελήνῳ δρόμος· πρὸ  
 μὲν ἄνωθεν ὑπὲρ ταύτης πᾶν, καὶ τὸ ἐπὶ  
 αὐτῇ κατέχει γένος· τὸ δὲ ὑποκάτω  
 σελήνης νεῖκος καὶ φύσεως· πρὸ μὲν γὰρ  
 ὅστιν ἐν αὐτῇ ὁσμῶν γενεῶν, τὸ δὲ  
 γένεσις ἀπομεινόντων.

(z) Id. ap. Stob. Ecl. Phys. I,  
 26. Σύνεστι . . . . τὸν κόσμον ἀρμονία,

ταύτης δὲ ἄστρος ὁ θεὸς . . . καὶ τὸ μὲν δεῖον  
 καὶ λόγον ἔχον, καὶ ἔμφορον, πρὸ δὲ ἡμεραν  
 καὶ ἄλορον, καὶ τὸ ματίετον.

(a) Ibid. c. 3. Ὁνατος ὁ Πυθα-  
 γόρειος ἐπιμνήσθαι τότε δημιουργὸς καὶ τῶν  
 ἐπομένων τῶν θεῶν λέγων ὅτι· πρὸ  
 δ' ἄλλοι θεοὶ ποτὶ καὶ πρὸς τὸν θεὸν καὶ νοσ-  
 τὸν ὅπως ἔχοντι, ὡς πρὸς χρυσὸν ποτὶ  
 κορυφῇ καὶ σφαίρῳ ποτὶ σφαίρῳ, καὶ  
 λοχίται καὶ ἐντεταγμένοι ποτὶ τῷ ταξίρχῳ,  
 καὶ λοχαγῶν ἔχοντι φύσιν ἐπεὶ καὶ  
 ἀποκαλεῖται τῷ καὶ ὡς καὶ ταχισμένη.



s'expliqua de même dans la suite; il attribua le gouvernement du monde sublunaire (b), le théâtre des générations à des Dieux, qui, semblables à des soldats commandés par un Général n'ont autre chose à faire que de se conformer aux ordres qui leur sont intimés, & de les exécuter dans le temps & de la manière qu'il leur est prescrit.

C'est aujourd'hui la manière de penser des Indiens; ils subordonnent au premier être un grand nombre d'intelligences spirituelles comme lui, mais soumises à son pouvoir & tenant de lui leur existence. Dieu, selon leur Théologie<sup>a</sup>, habite une lumière inaccessible, de laquelle il ne sort jamais. Infiniment élevé au-dessus de ce monde, il ne s'occupe point des choses inférieures; il en a confié le soin à quelques-unes des intelligences émanées de lui. La première partie de leur *Vedam* traite fort au long de ces intelligences, & la seconde de celles auxquelles Dieu a particulièrement donné l'empire sur toutes les choses qui existent, avec le pouvoir de les mouvoir & de les régir. Parmi ces gouverneurs ou régisseurs, il y en a cinq principaux, auxquels Dieu a inspiré un vif desir de remplir fidèlement les offices dont il les a chargés; le premier a reçu l'ordre de gouverner le premier Ciel; le second préside à la région du feu; le troisième domine sur l'air; le quatrième a pour partage l'administration de l'eau, & le cinquième est préposé à la terre. Les Chingulais ou habitans de l'île de Ceylan, qui reconnoissent un Dieu suprême, formateur du ciel & de la terre, qui gouverne l'un & l'autre, pensent aussi que ce souverain Dieu envoie d'autres Dieux sur la terre pour exécuter ses ordres.

La même idée se trouve chez les Chinois: outre le souverain *Chang-ti*, qui gouverne tout le Ciel, ils en admettent cinq autres qui président aux cinq saisons de l'année, qui sont le printemps, l'été, la saison moyenne, l'automne & l'hiver; ils sont aussi préposés aux cinq élémens, le bois, le feu, la terre,

X.  
Les Philosophes  
de l'Inde,  
croyoient que  
Dieu agissoit  
par le ministère  
de quelques  
Intelligences.

<sup>a</sup> *Couro. Dec. V.,  
lib. VI, c. 4.  
Abr. Rog. pag.  
p. 158.*

*Id. ibid. c. 33.*

*Rob. Knox;  
relat. de l'île de  
Ceyl. part. IV,  
ch. 3.*

XI.  
Les Chinois ont  
la même idée.  
*M. Visdelou;  
not. manusc. sur  
l'Y-king.*

(b) Ibid. cap. 1. Τα δὲ φησι  
(Πλάτων) οὐδὲ τὸ μέγαλόν Δίος....  
ἐπὶ γὰρ ἑπομένῃ τῇ οὐκ εἶναι ἀνεγνώσκει τὰς

σπαρτάς θένος, οἱ οὖν δὲ πολεμὸς τῆς  
γενέσεως σπαρτήν.

le métal & l'eau. Les Chinois leur offroient autrefois des sacrifices, dont l'usage fut supprimé par la dynastie des *Min*, qui commença en 1369; rétablis depuis, ils ont été totalement abolis par les *Tchim*, qui montèrent sur le trône en 1645.

XII.  
Ancienneté  
de  
cette doctrine  
dans l'Inde.

Cette doctrine présente des Indiens n'est point nouvelle chez eux. Au temps de Philostrate, c'est-à-dire, vers la fin du second siècle de l'Eglise, ils disoient (c) que ce monde étoit gouverné non par une seule main, mais par une multitude innombrable; ils le comparoient à un vaisseau d'une grandeur immense: ce vaisseau, pour faire sa course, avoit besoin non-seulement d'un Capitaine, à qui l'âge & l'expérience donnoient de l'autorité, mais aussi de plusieurs autres subalternes. Des Pilotes expérimentés placés à la proue pour diriger ses mouvemens lui étoient aussi nécessaires; il lui falloit encore quantité de matelots pour monter au mât, arranger ses voiles & faire la manœuvre. De même, Dieu tient le premier rang dans l'administration de ce monde, le second est attribué aux Dieux, qui gouvernent chacun la partie qui est confiée à leurs soins; il y en a pour la mer, pour les fleuves & les fontaines, pour la terre & pour ce qui est au-dessous d'elle. Quoique Philostrate soit le seul, que je sache, qui nous ait exposé ce dogme des Indiens, & que les Auteurs qui ont écrit avant lui n'en aient fait aucune mention, nous pouvons néanmoins assurer qu'il remonte à la plus haute antiquité; car cette doctrine étoit celle de tout l'Orient. Les Chaldéens admettoient différentes espèces de génies inférieurs à Dieu, qui étoient ses ministres dans le gouvernement du monde. Les Perses disoient de même que Dieu ne sortoit point du séjour de sa gloire, qu'il se contentoit d'ordonner, & qu'il ne faisoit

Ap. Hyd. de  
relig. vet. Pers.  
p. 163.

(c) Philostr. vit. Apoll. III,  
11. Ποιμάνεται ὁ χεὶρ ἢ μὴ τὸ ὅ-  
ζων ἀλλὰ πολλὰς τε καὶ ἀρήτοις αἰς  
χρηταί... πολλοὶ μὲν κυβερνῶνται τῷ νεῷς  
ταύτης ὑπὸ τῷ ἀρεσβυτάτῳ τε καὶ σφω-  
τάτῳ πλείοσι, πολλοὶ δὲ κατὰ ἀσέβειαν  
ἀρχόντες ἀετοὶ τε καὶ δεξιοὶ ναύται, καὶ  
σφῆς ἰστὰ πιδῶντες... τὴν μὲν γὰρ δι

πρότιον καὶ πλειοπύτιον ἔδραν ἀποδόντων  
θεῶν γεννητοῦν τῷ ὅτ' ἔζωσιν. τὴν δ' ἑσ-  
ομένην θεοῖς, οἱ τὰ μέση αὐτῶν κυβερ-  
νῶσι· καὶ τῷ τε ποιητῶν ἀποδεχόμεθα,  
ἐπειδὴν μὲν πολλὰς ὅτι ἐν τῇ θαλάττῃ,  
πολλὰς δὲ ἐν πηγῇς τε καὶ νάμασι, πολλὰς  
ὅτι καὶ περὶ γῆν, ἡ δὲ καὶ ὑπὸ γῆν  
πλεῖς λέγεται.

rien

rien par lui-même; les uns & les autres donnoient aux principales de ces intelligences des noms particuliers; & si nous en croyons les auteurs du Thalmud de Jérusalem, ce fut d'eux que les Juifs apprirent les noms des Anges. En effet, quoique dans les livres antérieurs à la captivité, il soit souvent parlé d'Anges envoyés pour quelques commissions particulières, aucun n'y est nommé; ces noms ne paroissent que dans ceux qui ont été écrits depuis. Tobie nous a donné le nom de Raphaël, & Daniel ceux de Michel & de Gabriel, qui sont les mêmes noms par lesquels les Chaldéens & les Perses désignoient quelques-unes de ces intelligences, auxquelles ils croyoient que Dieu avoit donné l'administration de ce monde.

Thalm. Hierof.  
cap. Rosch Haf-  
chana.

Tob. III, 25;  
XI, 14.  
Dan. VII, 11;  
IX, 21.

Cette pensée, que Dieu a chargé du soin des choses d'ici-bas des intelligences particulières, n'a point révolté les Pères de l'Eglise; elle a même été adoptée par quelques-uns d'entre eux. S.<sup>t</sup> Justin, Martyr, dans sa seconde apologie adressée au Sénat de Rome (d), « dit que Dieu, qui a créé l'Univers, après avoir soumis à l'homme toutes les choses de la terre, après « avoir disposé les élémens célestes, c'est-à-dire, le Soleil, la Lune « & les autres Astres, pour la production des fruits & l'arran- « gement des saisons, a donné le soin des hommes & de tout ce « qui est sous le Ciel à des Anges qu'il a chargés d'y veiller. » Athénagore, dans celle qu'il présenta à l'empereur Marc Aurèle, lui dit (e) « que les Chrétiens reconnoissoient une multitude d'Anges & de Ministres que Dieu le créateur du « monde avoit distribués pour présider aux Astres, aux Cieux, « au monde & à tout ce qu'il contient. » Ces Pères pouvoient se croire autorisés à penser & à s'exprimer ainsi, sur ce qu'ils avoient lu dans l'épître aux Hébreux, « que Dieu fait des esprits

XIII.  
Elle n'a point  
révolté  
quelques Pères  
de l'Eglise.

(d) Just. Apol. II, n. 5. Ο θεός  
πάντα κόσμον ποιήσας, καὶ τὰ ὀγκύρια  
ἀνθρώποις ὑποτάξας, καὶ τὰ ὑερινία  
σοφία εἰς αὐξήσιν καρπῶν καὶ ὡρῶν  
μεταβολὰς κοσμήσας, καὶ δεῖον ἔσθιν  
νόμον τάξας, ἃ καὶ αὐτὰ δι' ἀνθρώπους  
φαίνεται πεποικησ, πῶς μὴ καὶ ἀνθρώ-  
πων καὶ ἡσὶ ὑπὸ τὸν ὕεανὸν φερόμεναι

ἀγγέλοις, ὅς ἐπὶ τέποις ἔταξε, παρέδωκεν.

(e) Athenag. Legat. pro Chr.  
n. 10. Ἀλλὰ καὶ πλῆθος ἀγγέλων καὶ  
λειτεργῶν φάμεν ὅς ὁ ποιητὴς καὶ δι-  
μορφὸς κόσμος θεὸς διὰ τὸ παρ' αὐτοῦ  
λόγῳ διέγεμε καὶ διέταξε. φεῖ τι τὰ  
σοφία εἶ) καὶ τὸς ὕεανὸς, καὶ τὸν κοσμοῦ  
καὶ τὰ ἐν αὐτῷ καὶ τῶν τέτων ὀγκύρια.

. M m



- » les Anges (*f*), & des flammes de feu les Ministres, & que  
 » les Anges sont des esprits (*g*) destinés pour servir, & envoyés  
 » pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être  
 les héritiers du salut. »

## XIV.

Le nom de  
Dieux donné  
aux  
Intelligences,  
par les Indiens,  
en quel sens.

Le P. Bouch.  
2.<sup>me</sup> Lett. à  
M. l'Év. d'Av.

Les Indiens donnoient à ces intelligences le titre de Dieux, mais sans prétendre multiplier la Divinité; car ils ne les regardoient point comme des êtres souverains & indépendans, mais comme des êtres subalternes soumis au Souverain être, qui est également le père des Dieux & des hommes. « Ce grand Dieu, disent-ils encore aujourd'hui, est infiniment élevé au-dessus de tous les êtres, & cette distance infinie empêchant qu'il n'ait commerce avec les créatures, il a produit les Dieux inférieurs, auxquels il a donné le pouvoir de créer, de conserver & même de détruire le monde. » Les payens attaqués par les Pères dans les premiers siècles de l'Église se disculpèrent du polythéisme de la même manière: « Nous n'adorons point, dirent-ils (*h*), plusieurs Dieux, mais nous honorons plusieurs ministres subordonnés à un seul grand Dieu. » Cette défense eût été recevable, si au nom ils n'eussent point ajouté un culte qu'ils n'auroient dû rendre qu'à celui dont ils croyoient que ces intelligences étoient les ministres; car dans l'Écriture les Anges prennent quelquefois le nom de Dieu, & Jésus-Christ a fait remarquer aux Juifs (*i*) que ce titre avoit été communiqué aux Princes & aux Magistrats, parce que dans leurs fonctions ils représentent Dieu, dont ils sont les ministres. Synésius, philosophe Chrétien, fortement attaché au dogme de l'unité de Dieu ne s'est point fait un scrupule de l'appeler (*k*) le Créateur des

(*f*) Hebr. I, 7. Qui facit Angelos suos spiritus & ministros suos flammam ignis.

(*g*) Ibid. I, 14. Nonne omnes sunt administratorii spiritus in ministerium missi propter eos qui hereditatem capiunt salutis.

(*h*) Oros. Hist. VI, 1. Unde etiam nunc pagani quos jam declarata veritas de contumacia magis quam de ignorantia convincit, cum

à nobis discutiuntur; non se plures Deos sequi, sed sub uno Deo magno plures ministros venerari fatentur.

(*i*) Joan. X, 34. Nonne scriptum est in lege vestra: quia ego dixi, Dii estis! si ergo illos dixit Deos ad quos sermo Dei factus est, & non potest solvi scriptura.

(*k*) Synes. Hymn. III, v. 166.

Ὁ ἡμῶν Θεῶν.

Verf. 266. Ἀὐτοῦ Θεῶν.

Dieux; il n'a pas même exclu de ce titre les ames des Bienheureux, car parlant à la sienne, il lui dit (1) : « Montes, ne tardes point, laisse à la terre ce qui appartient à la terre, aussitôt « réunie à ton père, tu seras un Dieu. »

Les Savans, parmi les Indiens, disent que ces Dieux, auxquels plusieurs d'entre eux rendent un culte religieux, sont les enfans d'une femme<sup>a</sup>, qu'ils appellent *Para-chatti*, c'est-à-dire, la *suprême puissance*; car *chatti* en Indien signifie la puissance, & *para* suprême & absolue. Les Chaldéens, au rapport de Clitarque & de Sotion dans Diogène-Laërce (m), prétendoient que ces Dieux avoient été engendrés par le Dieu suprême. Dans la Théologie des Perses, selon le témoignage d'Hécatée, rapporté par le même auteur (n), leurs Dieux avoient été aussi engendrés. Les Grecs, qui avoient emprunté des Orientaux la plus grande partie de leur Philosophie, s'exprimoient de même. Dieu dans leur langage étoit l'ouvrier ou le formateur des êtres matériels, mais il étoit le père des intelligences ou des êtres spirituels : « pourquoi, se demande Plutarque (o), Platon a-t-il appelé le Dieu souverain le père & l'ouvrier de tout? Dieu, répond-t-il à cette question, n'a point engendré le corps, il n'a fait qu'arranger & donner une forme à la matière qu'il a trouvée sous sa main; mais l'ame qui a de l'intelligence n'est point un ouvrage, « elle est une partie de Dieu; il ne l'a point faite, mais elle « provient de lui & en est une portion. »

Cette génération doit s'entendre de l'émanation; car ces Anciens, persuadés que rien ne se pouvoit faire de rien, ne

X V.  
Génération de  
ces  
Intelligences.  
<sup>a</sup> Le P. Boucher,  
Lett. à M. l'év.  
d'Avranches.

X V I.  
Par cette  
génération, les  
Indiens  
entendoient une  
émanation  
de la première  
cause.

(1) Synes. Hymn. I, v. 131.

Ανάβαινε μηδὲ μέλει,  
Χρὸνι τὰ χρόνος λιπῶσα  
Τάχα δὲ ἀν' μηχίστα πατρὶ  
Θεὸς ἐν θεῷ χορεύσεις.

(m) Diog. Laërt. in Proem.  
Κλείταρχος ἐν τῇ δωδεκάτῃ... τὸς ὃ  
Μάγους... ἀποφαννομέναι περὶ τῆς φύσεως  
θεῶν καὶ γενέσεως.

(n) Id. ibid. Ἐκατῶς δὲ καὶ  
γεννητὸς τὸς θεὸς ἔστι καὶ αὐτὸς.

(o) Plut. Qu. Platon. Qu. 2.  
Τὶ δὴ ποτε τὸ ἀνωτάτω θεὸν πατέρα  
πάντων καὶ ποιητὴν θεωροῦσιν; ... πῶς μὴ  
(σῶμα) οὐκ ἐγέννησε θεός, ἀλλὰ τὸ ὕλην  
παραχρῆναι, ἐμάρψωσεν καὶ σμυρίδωσεν...  
ἢ δὲ ψυχὴν καὶ μεταχρῆσαι καὶ λογισμὸν καὶ  
ἀρμονίαν, οὐκ ἔργον ὅτι τὸ θεὸς μόνον,  
ἀλλὰ καὶ μέρος, εὐδ' ἴσως αὐτὸν ἀλλ' αὐτὸν  
αὐτὸν καὶ ἐξ αὐτοῦ γίνεσθαι.

M m ij

vouloient point que ces substances eussent été créées ou produites du néant. Suivant leur système, ces substances spirituelles ou intelligentes étoient émanées ou procédoient de la substance divine; quoiqu'ils ne doutassent point que la substance divine ne fût une, simple & indivisible, ils ne faisoient point difficulté de dire qu'elle produisoit hors d'elle-même des substances penfantes, auxquelles on a donné, suivant les différentes langues, les noms de *proboles*, d'*émanations* & de *processions*. Selon notre manière de philosopher, tout ce qui émane de Dieu doit être Dieu, d'où il suivroit que les émanations diviseroient & multiplieroient la divinité; c'est l'objection que Velleius l'Épicurien fait dans Cicéron contre le système de Pythagore: « si, » dit-il, les ames sont des émanations de la Nature divine, il faut » que cette nature soit divisée en autant de parties qu'il y a d'ames. » Nous ajouterions aujourd'hui que tout ce qui émane de Dieu lui est consubstantiel, & nous en conclurions que les intelligences, & même nos ames, seroient Dieu; mais les Anciens ne raisonnoient point ainsi: « dans tous les êtres vivans » & incorporels, disoient-ils (*p*), les processions se font sans » que les causes ou les sources en souffrent aucune diminution; » ces sources demeurent entières & constamment les mêmes; » elles ne se changent point dans la nature des choses qui sont au-dessous d'elles. » La génération qui convient aux corps ne se fait que par quelque partie détachée de la substance corporelle, mais la procession qui convient aux esprits (*q*) n'apporte aucune diminution ni aucune altération à la cause; cette cause demeure en son entier, parce qu'elle se communique sans se partager, & ce qui est seulement communiqué ne retranche rien de la cause qui le communique.

XVII.  
Comment les  
Indiens  
expliquoient  
cette  
émanation.

Pour expliquer leur pensée, ils avoient recours à différentes comparaisons. « Les esprits, disoient-ils (*r*), émanent de la

(*p*) Porphy. Sent. 22. Ἐπὶ τῶν ζώων τὰ ἀσώματα αἱ πνεύοντι μόνων τὰ πνεύοντα ἐδραίων ἢ βεβαίων γίνονται, ἢ ὁ φθιόντων π αὐτῶν εἰς τὴν τὴν αὐτὰ ὑπόστασιν, ἢ δὲ μεταβαλλόντων.

(*q*) Tatian, cont. Gent. n. 5. Γέ-

γενε (λόγος) δὲ καὶ μερισμὸν, ὃ κατὰ ἀποκοπήν. το γὰρ ἀπομνησθέν τ' πνεύματος κεραιώσται. τὸ δ' μερισμὸν . . . οὐ ἐνδεῖα τ' ὅθεν εἰληπταί πεποινηκεν.

(*r*) Id. ibid. Ὡς περ γὰρ ἢ ἀπὸ μᾶς ἀεὶ ἀνάγκηται μὴ πλεονεξία, τῆς δὲ



divinité, comme les connoissances passent de l'entendement du « maître dans celui du disciple, sans que la science du premier « soit aucunement diminuée: les esprits, ajoutaient-ils, produisent « des esprits sans diminution de leur substance, comme des idées « engendrent d'autres idées. » Mais la comparaison la plus familière étoit celle d'un flambeau qui en allume plusieurs autres, sans rien perdre de sa lumière, & celle de la parole, qui, lorsqu'elle est entendue, transmet dans l'auditeur la raison de celui qui parle, sans qu'il en soit aucunement privé. » Les Indiens, comme je l'ai déjà remarqué, emploient la comparaison de l'araignée, qui tire de son sein le fil dont elle fait sa toile, & celle de la lumière du Soleil qui se répand sur différens vases remplis d'eau. Ces êtres émanés ainsi de Dieu ne lui deviennent point consubstantiels, puisqu'ils ont une cause ou un principe, au lieu que Dieu n'en a point & qu'il ne peut en avoir; ils ne sont pas même égaux entr'eux, parce que leur père ne leur communique de ses perfections que ce qu'il juge à propos & que ce qui leur convient.

Les anciens Indiens donnoient au premier être, la source de ces intelligences, un nom qui dans leur langue répondoit au mot hébreu **אֱלֹהִים** *Olam*, souvent employé dans l'Ecriture pour désigner un temps dont la mesure & la durée sont inconnues. L'auteur Arabe qui a traduit l'*Anbertkend*, livre indien dont M. de Guignes nous a donné l'extrait, a rendu le terme indien par celui d'*Alem*, qui en arabe signifie ordinairement la même chose; & dans la traduction chinoise du livre de *Budda* ou *Fo*, qui fut faite dans le 1.<sup>er</sup> siècle de l'Eglise, & que M. de Guignes nous a aussi donnée en françois, on a substitué au mot indien celui de *Chi*, qui dans la langue chinoise a aussi la même signification. Les Perses, selon le témoignage de Théodore de Mopsueste, nommoient le premier être la source & le principe de toutes les intelligences, *Zarouan* ou

*Lett. édif. & curieuses* 9.<sup>e</sup> vol. p. 10.

**XVIII.**  
Nom donné par les Indiens au premier Etre, principe des Intelligences.

*Mém. de l'Acad.* 1. XXVI.

*Hist. des Huns;* tome II, l. III, p. 226.

πρωτός δαδὸς διὰ τὴν ἑξάμην τῶν πονῶν δαδῶν ἐκ ἐλαττοῦ τὸ φῶς· ἔτω καὶ ὁ λόγος πρεσβυτέρων ἀπὸ τῆς πατρὸς διωδόμεως, ἐκ ἀλογον πεποιήκε τὸν γεννητόν· καὶ γὰρ αὐτὸς ἐγὼ λαλῶ καὶ ὑμεῖς

ἀκούετε, καὶ ἐγὼ δὴ πρὶν διὰ τὴν μεταβάσεως τῶν λόγων κενὸς ὁ πρεσβυτέρων λόγος γίνομαι· πρεσβαλλόμενος δὲ τὴν ἑαυτοῦ φωνήν, διακοσμεῖν τὴν ἐν ὑμῖν ἀκόσμητον ὑλὴν πρεσβύτην.

Arrian, in  
Epicl. III, 5.

*Hazarouan*, qui dans leur langue signifioit proprement la révolution des siècles. Les termes de ces différentes langues répondent au mot αἰών, dont les Grecs se sont servis pour exprimer Dieu, ou un être immortel, comme on le voit dans Arrien sur Épictète, qui pour faire entendre qu'il n'est qu'un mortel, dit qu'il n'est pas un *éon*, qu'il faut qu'il vienne & qu'il passe comme l'heure, qui est une partie du jour. S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie (f) appelle le fils de Dieu, ou le Verbe éternel, l'*Éon infini*; & Synésius, dans une de ses hymnes, dit (t) qu'il est l'*Éon qui ne vieillit jamais*. Ce terme αἰών, qui dans l'acception ordinaire ne désigne que le siècle, ou la durée de la vie d'un homme, a une autre signification qui ne convient qu'à Dieu: « Le siècle, αἰών, & le temps, χρόνος, dit S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie (u), ne sont pas la même chose, αἰών représente à la fois (x) & réunit comme en un seul instant toutes les parties du temps, le passé, le présent & l'avenir; c'est-à-dire que ce terme présente à l'esprit l'idée d'un être qui a existé, qui existe & qui existera toujours. » Ce terme, dans ce sens, ne peut convenir au monde, qui est sujet à de perpétuels changemens; il est propre à Dieu, qui subsiste toujours de la même manière, sans altération, sans accroissement & sans diminution; c'est ce qui fait dire à S.<sup>t</sup> Jean Damascène (y) « que comme le temps, χρόνος, est la durée des êtres fragiles & passagers, l'αἰών est celle des êtres éternels. » C'est à raison de cette durée, qui n'a ni commencement ni fin, & qui est toujours la même, que l'Être infini & immuable a été nommé Αἰών, *Éon*.

XIX.  
Le même nom  
communiqué  
aux  
Intelligences  
émancées du  
premier Être.

Ce nom a été communiqué aux substances intelligentes qui sont émancées de lui, tant à cause de leur manière d'être fixe & invariable, qu'à cause de leur durée, sur-tout dans le système des Indiens, qui croyoient que leur émanation étoit de toute

(f) Clem. Alexand. Hym. III, v. 162. Αἰών ἀπείρος.

(t) Synes. Hymn. IX, v. 36.

Αἰὼν αὐτὸς ἀγήγετος

Αἰὼν ὁ παλαιανής.

(u) Clem. Alexand. Pædag. I,

p. 94. Οὐ γὰρ ἔστι ταυτὴν αἰὼν ἢ χρόνος.

(x) Id. Strom. I, p. 298. Οὐ γὰρ ἔστι αἰὼν ἢ χρόνος τὸ μέλλον ἢ τὸ ἔνεστος· αὐτὰρ διὰ καὶ τὸ παρωκτικὸς ἀκατέρευτος συνίσταται.

(y) Damasc. de Orthod. fid. II, 1. Οὔτε γὰρ τοῖς ὑποχρόνον ἢ χρόνος, τῷ αἰδίῳ ἔστιν αἰών.



éternité. Ce même nom leur a été donné par presque tous les Sectaires, qui ont divisé l'Eglise dans les premiers siècles, par le mélange qu'ils ont voulu faire de la philosophie orientale avec les dogmes du Christianisme; mais cet abus n'a point fait rejeter ce nom. Tatien dit (z) « qu'au-delà des bornes qui terminent la distance du Ciel à nous, est le séjour des Éons, « ces êtres excellens, qui ne sont point sujets aux maladies causées « par l'inconstance des saisons, & qui, dans un air toujours pur, « toujours égal & d'une admirable température, jouissent d'un « jour continu & d'une lumière inaccessible aux mortels. » Dans Eusèbe (a), les Éons, créés avant le ciel & avant ce monde, rendent leurs hommages à Dieu. Synésius louant Dieu dans ses hymnes, ne craint point de l'appeler (b) *le père & la vie des Éons*, c'est-à-dire des intelligences émanées de lui, comme il s'explique lui-même, en ajoutant (c) « qu'il est l'intelligence père des intelligences, l'auteur des Dieux, la source des esprits. »

Dans l'école de Pythagore, ces Intelligences furent appelées *des nombres*; Hiéroclès, dans ses commentaires sur *les vers d'or*, parle<sup>a</sup> d'un livre sacré attribué à ce Philosophe, dans lequel louant la divinité, il l'appeloit *le nombre des nombres*, ce qui a encore été copié par Synésius, qui appelle (d) Dieu *l'unité des nombres immortels & des rois immatériels*, c'est-à-dire le principe très-simple des pures intelligences; & qui dit au fils de Dieu (e), *qu'il est l'unité des unités, le nombre des nombres, & qu'il est unité & nombre tout ensemble*; ce qui signifie, si je ne me trompe, que le Verbe, qui est un & simple dans sa nature, est nombre par

X X.  
Ces Intelligences appelées Nombres, dans l'école de Pythagore.

\* Hierocl. in  
carm. Aur. Pyth.  
p. 225.

(z) Tatian. orat. cont. Gent. n. 35. Οὐκ ἔστι γὰρ ἀπίστος ὁ ἕρως, πηρασμένος δὲ καὶ ἐπὶ τέλει. καὶ δὲ ὑπὸ τῶν αἰώνων οἱ κρείττονες, ἢ μεταβάλλου ὡρῶν ἔχοντες, δι' ὧν ποιήσονται καὶ σῶνται. πάντες δ' ἀκρασίας μετακλίσεις, ἡμέραν ἔχουσι διαμένοντες, καὶ φέτος πῶς ἐπιτελεῖται ἀσέπην.

(a) Euseb. de laud. Const. pag. 606. Τῶν αἰώνων ἀρχοὶ τῶν ἑρῶν καὶ τῶν κόσμων, ἄλλοι τε τῶν ἀπίστων αἰώνων τῶν πάντων τῶν ἑρῶν ὑποστάσεις, μόνον καὶ μέγα.

δισπότιν καὶ κύριον ἐπιζητῶνται.

(b) Synes. Hymn. III, v. 162. Αἰωνόποιε, αἰωνόβιε... νοερίποιε καὶ σχετιζέ δειν, πνευματίεργε.

(c) Id. Hymn. IV, vers. 71. Πάτερ αἰώνων, πάτερ ἀφθέρκτων νοερῶν κόσμων.

(d) Synes. Hymn. II, vers. 71. Μονὰς ἀμβροτων ἀειδμῶν θεωρησίων ἀνακτῶν.

(e) Idem, Hymn. III, v. 174. Μονὰς εἰ μονάδων, ἀειδμῶν ἀειδμῶν, μονὰς καὶ ἀειδμῶν.



rapport à ses effets, parce que tout ce qu'il y a d'intelligences, ou d'esprits purs, émanent du Verbe ou de la raison divine.

XXI.  
Idées, dans celle  
de Platon.

A ces nombres de Pythagore, Platon substitua les idées, qui n'étoient ni moins abstraites, ni moins immatérielles: « Pythagore, dit l'auteur anonyme de sa vie (f), plaçoit au-dessus de tous les cieux un ciel fixe & immobile, dans lequel le premier Dieu habitoit avec les Dieux intelligibles, comme Aristote les appelle, ou, selon Platon, avec les idées. » Synésius a aussi imité Platon, car dans une autre de ses hymnes il appelle Dieu (g) l'idée des idées & la beauté immense.

XXII.  
Verbes, ou  
Raisons,  
par d'autres

D'autres Philosophes aimèrent mieux désigner ces Intelligences par l'idée de la sagesse & de la raison, & ils les appelèrent des verbes ou des raisons, λόγοι: c'est sous ce nom que Plutarque en parle, lorsqu'il dit (h) « que les verbes, λόγοι, les idées, les formes & les émanations divines résident dans le ciel & dans les astres. » Philon, Juif & philosophe Platonicien de l'école d'Alexandrie (i), donne aussi le nom de Verbe aux Intelligences dont Dieu se sert pour éloigner de nous les maux.

XXIII.  
Anges, chez les  
Juifs & chez  
les Chrétiens.

Chez les Juifs & chez les Chrétiens, on leur a donné le nom d'Anges, à cause du ministère & des fonctions dont ils sont chargés de la part de Dieu envers les hommes. Ce nom n'a point été inconnu aux auteurs payens; Orphée, dans des vers qui lui sont attribués, dit (k) « que les Anges qui sont chargés de veiller au bien des hommes, sont devant le trône de Dieu: » mais comme ces vers sont suspects, je citerai Platon, qui, dans un des livres de sa République (l), appelle

(f) Anonym. vit. Pyth. p. 60.

Ὅτι δώδεκα τάξεις ἐν τῷ ἑρατῷ φησὶν  
(f) · πρῶτον ἡ ἐξωπάλει πῶ ἀπλανῆ  
σφαῖραν · ἐν ἣ βεῖν ὅτι πρῶτος θεός, ἡ  
οἱ νοητοὶ θεοὶ, ὡς Ἀριστοτελεῖ δοκεῖ, καὶ  
ἡ Πλάτωνα αἱ ιδέαι.

(g) Synes. Hym. IV, v. 67.  
Κόσμον κόσμει, ιδέων ιδέα, εὐδοιον  
κάλλος.

(h) Plut. in Sertor. Οἱ μὲν γὰρ  
ἐν ἑρατῷ καὶ ἀστροῖς λόγοι καὶ εἶδη, καὶ  
ὑπερβολαὶ τῶν θεῶν μέντοι.

(i) Phil. de Allegor. p. 93. Τεθ-

φεία πὺν θεὸν ἐκὼς λόγον ἡγήται· πῶν  
δ' ἄγγελον, ὅς ἐστι λόγος, ὡς περ ἰατροῦ  
κακῶν... τὰ μὲν ἀγαθὰ, τοῖς δὲ προστάταις  
αὐτὸς χειρίζεται δι' αὐτὸν (θεὸς) δὲ  
δ' ἄγγελον καὶ λόγον ὅσα ἀπαλλαγὴν  
πρὸς ἐχθροὺς κακῶν.

(k) Ap. Clem. Alex. Strom. V,  
p. 608. Σὺ δὲ θρόνῳ προγενεῖ παρεστῶσι  
πολύμορφοι ἄγγελοι οἷσι μέμνητε βροτῶν  
ὡς πάντα πλεῖται.

(l) Plat. de Leg. X. Πᾶσι γὰρ  
ὁπίσκοτος πῶς πρὸς τὰ πᾶσι ἐπὶ τῷ  
δίκῳ νέμειται ἄγγελος.

la prétendue déesse Némésis l'Ange du jugement ou de la justice de Dieu.

Le nom donné le plus communément à ces êtres, par les Grecs, est celui de Δαίμονες, *Démons*; mais ils varient sur l'origine de ce terme; les uns le dérivent du verbe δαίω, qui signifie *connoître, savoir (m)*, & aussi *diviser, partager, distribuer*; l'une & l'autre de ces significations convient à ces Intelligences, qui instruites de tout, sont chargées de veiller sur les hommes, & de leur dispenser les biens & les maux. D'autres veulent qu'il vienne de δειμάω, *effrayer, épouvanter (n)*; mais cette étymologie ne pourroit convenir qu'à une espèce de Génies admis par les Anciens, & mauvais de leur nature. Les Grecs donnoient aussi quelquefois ce nom à celui qu'ils regardoient comme le premier Dieu; Platon appelle le Dieu (ο) modérateur de l'Univers, *le très-grand Démon*; mais ce nom est plus communément donné aux Dieux subalternes: dans Hésiode (ρ), & dans quelques autres, il désigne encore les mortels qui ont vécu dans l'âge d'or, & qui après leur mort sont devenus les gardiens de ceux qui leur ont succédé dans les âges suivans. Ce même terme a été aussi employé pour exprimer les âmes des morts en général.

Les Latins se sont servis du mot *genius*, que nous traduisons par celui de *génie*: ce nom a trop d'affinité avec celui que les Orientaux ont donné aux Génies, pour ne pas croire qu'il en ait été formé. Ce nom oriental, diversifié selon les pays, est *Ginn*; c'est ainsi que les Arabes le prononcent; ils disent aussi *Gian*, les Persans *Giannian* ou *Ginnian*, & les Turcs *Ginniler* ou *Ginler*.

Quelle étoit la nature de ces êtres? si nous nous en rapportons à Philostrate, les Indiens disoient que ces êtres, auxquels on

XXIV.  
Appelés  
Δαίμονες  
par les Grecs.

XXV.  
Et *Genii* par les  
Latins.

XXVI.  
Nature de ces  
Intelligences.

(m) Hesych. Δαίμονες οἱ θεοὶ, δαίμονες πνεῦς ὄντες, οἱ ἐμπροσθί, ἢ ὅτι πάντα μερίζουσιν, ὡς δὲ δαίεσθαι.

(n) Euseb. Præp. Ev. III, 5. Οὐχ ἥπερ ἔλλοισι δοκεῖ, παρὰ τὸ δαίμονας εἶναι, ὅτι πνεύματα, ἀλλὰ ἡ παρὰ τὸ δειμάειν, ὅτι φοβεῖσθαι καὶ ἐκφοβεῖν.

δαίμονας πᾶσι πνεύμασι ὀνομάζεσθαι.

(ο) Μέγιστος δαίμονας.

(ρ) Hesiod. op. & di.

Οἱ μὲν ὅτι Κερόνι ἦσαν ὅτ' ἐργῶν ἐμβαλεῖν;

Τοὶ μὲν δαίμονες εἰσι..... φύλακες θνητῶν ἀνθρώπων.

a donné ces différens noms, étoient des corps éthériens : « c'est  
 » de l'éther, fait-il dire à Iarchas, chef des Gymnosophistes (q),  
 » que les Dieux ont été engendrés, & tout ce qui provient de  
 cet élément est immortel & divin. » Mais cet auteur prête ses  
 propres idées aux Indiens; ces êtres émanés de Dieu de toute  
 éternité, selon le système indien, ne peuvent être formés d'un  
 élément postérieur à leur émanation, & pour ressembler au  
 principe duquel ils étoient émanés, il falloit qu'ils fussent d'une  
 nature pure, simple & indivisible comme lui; mais quoique  
 les Indiens les crussent des esprits, ils leur donnoient aussi un  
 corps; c'est ce qu'en a pensé toute l'antiquité. « Les anciens  
 » Théologiens, dit Plutarque (r), vouloient que les Génies  
 » fussent plus forts que les hommes, & que leur pouvoir surpassât  
 » le nôtre; ils leur attribuoient une nature divine, mais ils ne  
 » croyoient point que cette nature fût entièrement pure & séparée  
 » de toute matière; ils imaginoient qu'ils étoient composés d'une  
 ame & d'un corps. » Ces Théologiens ont été suivis par  
 Pythagore, Platon, Xénocrate & Chrysippe, qui ont donné  
 un corps à ces Génies; mais le corps dont ils les revêtoient  
 n'étoit point d'une matière grossière, il étoit formé de l'éther (s),  
 ou de l'élément du feu le plus subtil (t). Le sentiment de ces  
 Philosophes a passé dans l'Eglise; la plupart des Pères, persuadés  
 que Dieu seul étoit absolument incorporel (u), ont cru que  
 les Anges, bons ou mauvais, avoient des corps, & ce sentiment  
 a été le plus commun jusqu'à l'introduction de la scholastique;  
 alors les Théologiens substituans à la philosophie de Platon

(q) Philostr. vit. Apoll. III, 2.  
 Ο αἰθὴρ, εἶπεν, ὃν ἠγεῖσθαι καὶ γένεσθαι  
 θεῶν ἐστὶ· πᾶσι γὰρ τῷ αἰθέρι ἐλκονταί,  
 θνητὰ πάντα· πᾶσι δὲ τῷ αἰθέρι, ἀθάνατά  
 τε καὶ θεῖα.

(r) Plut. de Isid. & Osirid.  
 Πλάτων καὶ Πυθαγόρας καὶ Ξενοκράτης  
 καὶ Χρύσιππος, ἐπίμενοι πῶς παλαι  
 θεολόγοις ἐρρωμένους καὶ ἀνθρώπων  
 χειρονέαι (δαίμονας) λέγουσι, καὶ πολλῇ  
 τῇ διωάμει πῶς φύσιν ὑπερφείροντας  
 ἡμῶν, τὸ δὲ δεῖον ἐκ ἀμυγῆς ὁδὸν ἀκρατεῖν

ἔχοντας, ἀλλὰ καὶ ψυχῆς φύσει καὶ σώματος  
 αἰσθήσει ὁμοειδητοῦς.

(s) Apul. de Dio Socr. *Dæ-  
 mones genere animalia . . . . mente  
 rationalia, corpore aëria.*

(t) Diog. Laërt. in Plat. Θεὸς  
 μὲν ἔχειν τὸ πολὺ πνεῦμα.

(u) Origen. de Princip. II, 2.  
*Solius namque Trinitatis incorporea  
 vita existere rectè putabitur.*

Gennad. de dogm. Eccl. *Nihil  
 incorporeum & invisibile naturâ cre-  
 dendum, nisi solum Deum.*



celle d'Aristote, qu'ils avoient pris pour leur guide, soutinrent, avec ce dernier, qu'il y avoit des Intelligences abstraites & séparées de toute matière, & que les Anges étoient entièrement incorporels; mais leur décision n'a pu encore réunir tous les suffrages: l'opinion contraire, selon le savant évêque des Canaries (x), pourroit être censurée comme fautive, & suivant Estius (y), elle ne mériteroit que la qualification de téméraire; mais l'un & l'autre la déchargent de celle de contraire à la foi, ou d'hérétique.

La première partie du *Védam*, ou livre sacré des Indiens, qui traite des esprits ou intelligences, les divise en trois classes<sup>a</sup>; la première d'esprits entièrement purs, la seconde d'esprits moins purs, & la troisième d'esprits immondes. Cette division, contenue dans le *Védam*, ne peut être nouvelle dans l'Inde, & je pense qu'on peut la faire remonter à la plus haute antiquité, puisque nous trouvons la même doctrine répandue dans tout l'Orient dans les temps les plus reculés, & qu'elle nous est représentée dans ce que nous connoissons de plus ancien chez les Chaldéens & chez les Perses.

« Les esprits de la première classe<sup>b</sup>, disent les Indiens, sont très-purs, ils accompagnent & servent Dieu; inséparablement unis au souverain être, sans cesse occupés de sa contemplation, ils sont tellement affermis dans le bien, qu'ils sont incapables de vice & d'erreur. » Les Chaldéens & les Perses s'exprimoient de la même manière. Les philosophes Grecs, qui avoient reçu de l'Orient la plupart de leurs dogmes, tenoient le même langage; Pythagore & Platon plaçoient au-dessus de tous les cieux un ciel fixe & immobile, dans lequel le premier Dieu habitoit avec les Dieux intelligibles, comme je l'ai déjà dit: ce dernier prétendoit aussi que ces substances intelligentes, qu'il disoit être

XXVII.  
Diverses classes  
de ces  
Intelligences.  
<sup>a</sup> Couto. Dec. V.  
l. VI, c. 3.

XXVIII.  
Première  
classe des  
Intelligences.  
« Id. *ibid.*

Anonym. de vit.  
Pythag. p. 60.  
Supra.

(x) Melch. Can. de loc. Theol. VIII, c. 3, n. 8. *Quamvis hæc opinio falsa sit, sed tanquam fidei adversa ex communi veterum sententia evinci non potest.*

(y) Est. in III. Sent. Dist. VIII, 5, 4. *Verum alii moderatius*

*& rectius affirmant his quidem argumentis effici quominus absque temeritate aliquâ.... affirmari possit Angelos esse corporeos, aut habere corpora.... cæterum id ab Eccl. siâ definitum esse & proinde ad fidem pertinere negant.*

certaines écoulemens ou proboles qui émanoient du premier & du second principe (ζ), étoient bonnes de leur nature, & qu'elles ne pouvoient jamais déchoir de la vertu qui leur étoit propre, c'est pourquoi il estimoit qu'elles étoient autant de Dieux. Philon, Juif, mais instruit par les Platoniciens d'Alexandrie, admettoit de même (a) des natures excellentes & très-pures, qui méprisant les choses d'ici-bas, n'avoient que des idées élevées & divines, qui servoient le Tout-puissant, & qui, comme les yeux & les oreilles d'un grand roi, voyoient & entendoient tout : ces esprits bienheureux, auxquels la Synagogue & l'Eglise ont donné le nom d'Ange, ont, selon

Tatian. Orat.  
cont. Gent. n.  
35. Suprà.

Clem. Alex. in,  
ep. Ind. t. III,  
pag. 1008,  
edit. Pont.

XXIX.  
Seconde classe.

Couro. Dec. V,  
l. VI, c. 3.

Abr. Rog.  
p. 189.

XXX.  
Animation des  
Astres, crue  
par les Anciens.

Ces Anges subalternes sont les esprits, que les Indiens comprennent dans la seconde classe; ils sont moins purs que les premiers; jouissans de leur liberté, ils ne sont point irrévocablement fixés dans le bien; ils peuvent déchoir, & dans ce cas, ils sont envoyés dans des corps pour se purifier. On les appelle dans l'Inde *Dévetas* ou *Déontas*, mots visiblement dérivés du latin *Deus* & *Deitas*. Ceux qui fidèles à leur devoir ne s'en sont jamais écartés, ont leur demeure dans le Soleil, dans la Lune & dans les autres astres.

Les Indiens ne sont pas les seuls qui aient animé les astres, & qui y aient placé des Intelligences; il paroît même que ce sentiment est très-ancien dans le monde: les Chaldéens

(ζ) Ap. Euseb. Præp. Evang. XIII, 15. Πλείονα θεῶν ὑποτίθεται ἢ γένος, ἀπορροίας πνέας καὶ πνευματικὰς τῆς ψυχῆς, καὶ τῆς δευτέρας αἰσῆς τῷ λόγῳ ὑφιστάμενος ἢ πῶς ἀγαθὰς πλὴν φύσιν, ὡς δαμῶς πῶς οἶα πῶς οἰκίας ἐκστῆναι ἀρετῆς, ἐνθεν αὐτὸς καὶ θεὸς εἶναι δοξάζει.

(a) Phil. de Somn. pag. 586. Ἀλλὰ δὲ εἰσὶν καθαρῶταται καὶ αἰσῆς, μείζονα φρονημάτων καὶ διανοητῶν ὁπλοχόσας, μηδὲν μὴ τῶν ἀειγίων ποτε ὡς ἐξέλθῃσι τὸ παρῆναι, ὑπάρχει δὲ τῆς πανηγυριστοῦ ἀσπὸρ μεγάλης βασιλείας ὀφθαλμοὶ καὶ ὠτα, ἀφροῦσαι πάντα καὶ αἰσῆσαι.

vouloient que chaque astre eut une ame ou une intelligence qui lui fût unie, pour régler son cours & diriger ses influences; ils appeloient en conséquence les planètes des animaux errans, ζῶα πλανώμενα. Les Mages, qui avoient la même idée, en faisoient autant de Dieux; ils divinisoient les élémens, dit Théodoret (b), c'est-à-dire, selon la remarque de M. de Valois, le Soleil, la Lune & les autres astres: les Philosophes, qui sont venus depuis, n'ont point trouvé d'inconvénient à admettre cette idée; elle fit partie de la doctrine de Pythagore (c), qui, persuadé que le Soleil, la Lune & les autres astres étoient animés, les regarda comme des Dieux: Platon nommoit aussi les astres (d) des animaux divins exempts d'erreur; les astres étoient composés, selon lui (e), d'un corps très-beau, & d'une ame heureuse & excellente; il disoit que (f) Dieu ayant formé la machine de l'Univers, avoit choisi les ames les plus pures & qu'il les avoit distribuées dans les astres, en leur montrant le monde, dont il leur avoit donné l'inspection & le gouvernement. Ce sentiment de l'animation des astres passa des Grecs aux Romains; Varron enseigna (g) que tout le ciel, depuis la partie la plus élevée jusqu'au cercle de la Lune, étoit rempli d'ames éthérées; & Cicéron (h), qu'il falloit que les astres eussent du sentiment & de l'intelligence. Cette doctrine étant celle de Platon, il n'est point étonnant de la trouver dans Philon; ce Juif répète plusieurs fois (i) que les étoiles sont

(b) Theod. hist. Eccl. V, 36. Μάγους δὲ καλεῖσθαι αἱ Πέρσαι τὰς πλανήτας θεοποιούντας.

(c) Diog. Laërt. in Pyth. Ἡλίου καὶ σελήνης καὶ τῶν ἄλλων ἀστέρας ὡς θεῶν.

(d) Plat. in Tim. Εἴ τις ἢς δὴ τῆς αἰτίας γέγονεν ὅσα ἀπλάτῃ τ' ἄστρον ζῶα θεῖα ὄντα.

(e) Id. ibid. Εὐσήσεις δὲ τὸ πᾶν, εἴητε ψυχὰς ἰσχυροῦς πῶς ἄστροις ἐνέμεθ' ἐκείσιν ὡς ἐκαστον, καὶ ἐμβέλειαις ὡς εἰς ὄχημα, πῶς τ' παντὸς φύσιν εἴδειν νόμος τε τῶν εἰμαρμένους.

(f) Id. in Epin. Ὁ δὲ πᾶν χεῖν

φάναι δεῖν γένος ἄστρον γεγονέναι· σώματος μὴ τυχόν κακίης, ψυχῆς δ' εὐδαίμονος αἰσῆς τε καὶ ἀείσης.

(g) Ap. Aug. de Civit. VI, 6. A summo autem circuitu Cæli usque ad circulum Lunæ esse animas æthereas, astra & stellas, easque cælestes Deos.

(h) Cic. de Natur. Deor. II. Solem quoque animantem esse oportet, & quidem reliqua astra... consentaneum est in iis sensum inesse & intelligentiam.

(i) Phil. de Mund. opif. p. 16. Ἀνέπαχα πάσης ὄντι κακίας, ὡς περ αἱ



animées, & que des intelligences ou des ames excellentes & incapables de tomber dans le vice y président : c'étoit même, au rapport d'Origène, le sentiment de tous les Juifs; car c'est, à ce qu'il dit (*k*), parce que David croyoit que le Soleil, la Lune & les étoiles avoient un libre arbitre, mais invariablement affermi dans le bien, qu'il les invite à louer Dieu. Le rabbin Maimonide (*l*) ne doutoit point que ce ne fût pour cette raison que le Psalmiste avoit dit que les cieux publioient la grandeur de Dieu; il pensoit même que (*m*) les sons de leur concert étoient doux & agréables, mais proportionnés au volume de leur corps, & que la grande distance qui est entre eux & nous, étoit la seule raison qui nous empêchoit de les entendre. Dans l'Eglise, on a été partagé sur cette question; Origène s'est déclaré pour l'affirmative, S.<sup>t</sup> Augustin (*n*), suivi de quelques autres, l'a laissée indécise: L'empereur Justinien, dans ses *Anathématismes* contre Origène, s'appuyant de l'autorité de quelques Pères qui l'avoient précédé, voulut obliger à croire que les astres n'étoient point animés; mais quoiqu'il ait fait adopter sa décision par le pape Vigile, & qu'il l'ait fait approuver, selon Nicéphore, par le cinquième Concile, S.<sup>t</sup> Thomas n'a point regardé cette question comme décidée; car ce Docteur assure (*o*) que quelque parti que l'on prenne, la foi n'y est point intéressée.

ἀστρες· ὅτι γὰρ ζῶντι ἔχουσιν, ἢ ζῶντες νοτεῖν μαλλον δὲ νῦν αὐτὸς ἕκαστος, ὅλος δὲ ὅλος ἀποδοῦναι καὶ παντὸς ἀνεπίδεκτος καὶ κτλ.

(*k*) Orig. de Prec. 5. 24. Οὕτως ὑπολήπτεον τὴν ἐξ ἡμῶν ἡλίου καὶ σελήνης καὶ ἀστρον ἀερεῶν καὶ βεβαίῳ ὄντι καὶ σιθαρῶ καὶ σιφῶ ὁρμητικῶν πάντα τὸν κόσμον ἢ θεῶν, &c.

(*l*) Maim. Mor. Nev. part. II, c. 4. Animalia quæ colunt, laudant & celebrant creatorem & Dominum suum. Hinc dicit David: Cæli enarrant gloriam Dei.

(*m*) Idem, ibid. c. 8. p. 204. Secta Pythagoræ tota credidit quoque sonos illos esse suaves harmonicos &

magnitudini corporum accommodatos, ad instar concentus & harmoniæ musicae. Possunt quoque dare causam quare soni illi à nobis non exaudiantur.

(*n*) S. Thom. I, part. qu. 70, art. 111. Similiter etiam apud Doctores fidei fuit circa hoc diversa opinio. Origenes enim posuit corpora cælestia animata. Hieronymus etiam idem sentire videtur. . . . Basilus verò & Damascenus asserunt corpora cælestia non esse animata. Augustinus verò sub dubio reliquit in neutram partem declinans.

(*o*) S. Thom. cont. Gent. II, 70. Hoc autem quod dictum est de

L'opinion que les astres sont animés, a occasionné leur culte chez les Indiens; cette espèce d'idolâtrie, la première & la plus ancienne dans le monde, leur a été commune avec les Chaldéens, les Perses, les Arabes & tous les peuples de l'Orient. Job, qui en parle comme d'une chose pratiquée dans son pays & chez ses voisins, la regarde (p) comme le comble de l'iniquité, & comme le renoncement au Dieu très-haut. Cette censure n'est point trop amère, si le culte qui étoit rendu aux astres se terminoit à eux, sans remonter à celui qui étoit leur auteur & leur cause; ce qui étoit vraisemblablement le crime du peuple; car les Sages de ces différentes Nations, regardant les Intelligences qui présidoient aux astres comme des émanations du Souverain être, ne les honoroient que comme ses ministres.

L'Anthropolâtrie a la même source que le Sabéisme ou le culte des astres; ceux qui se distinguèrent, dans les premiers temps, par la force de leur génie ou par celle de leur corps, qui, par des découvertes ou par des inventions utiles à la société, procurèrent aux hommes les besoins ou les commodités de la vie, furent regardés avec admiration; on jugea qu'ils étoient d'une nature supérieure à l'homme, & l'on crut qu'ils étoient du nombre des Génies bienfaisans, qui touchés de compassion pour le genre humain, avoient bien voulu quitter le séjour du ciel, prendre un corps, & s'exposer aux misères d'ici-bas pour soulager les hommes, & leur rendre la société douce & agréable; après leur mort, leurs corps restoient sur la terre; mais leurs ames, disoit-on, retournoient au ciel, d'où elles étoient descendues. Tel étoit le sentiment de plusieurs Égyptiens, qui ne vouloient point (q) qu'on

XXXI.  
Le sentiment  
de l'animation  
des Astres,  
a occasionné  
leur culte.

*animatione cæli non diximus quasi asserendo, secundum fidei doctrinam, ad quam nihil pertinet, sive sic, sive aliter dicatur.*

(p) Job. XXI, 27. Si osculatus sum manum meam ore meo, quæ est iniquitas maxima & negatio contra altissimum.

(q) Plut. de Isid. & Osirid. O'

τὰ θεὸν ἢ Τυφῶνα καὶ Ὅσειν καὶ Ἰὺν ἱερῶμενα, μήτε θεῶν παθήματα, μήτε ἀνθρώπων, ἀλλὰ δαιμόνων μεγάλων εἶναι νομίζοντες, ὡς καὶ Πλάτων καὶ Πυθαγόρας καὶ Ξενοκράτης καὶ Χρύσιππος ἐπόμενοι τοῖς πάλαι θεολόγοις, ἐρωμηνεῖσθαι μὲν ἀνθρώπων γινέσθαι λέγουσι, καὶ πολλῇ τῇ δυνάμει πῶς φύσιν ὑπερφέρουσαι ἡμῶν.

regardât Typhon, Osiris, Isis comme des Dieux ni comme des hommes, mais comme quelques-uns de ces grands Génies que les anciens Théologiens avoient admis, qu'ils avoient dit être plus forts que les hommes, & avoir un pouvoir supérieur au nôtre: les Prêtres ajoutaient (*r*), « que leurs corps étoient » restés en Égypte, & que leurs ames brilloient dans le ciel & étoient des étoiles, » c'est pourquoi, dans les cantiques qu'ils chantoient aux fêtes d'Osiris (*s*), ils invoquoient celui qui étoit caché dans les bras du Soleil. Cette manière de penser étoit commune en Italie; car lorsque Pythagore y parut, il fut pris pour un de ces bons Génies amis des hommes: « Quelques-uns, dit l'auteur de sa vie (*t*), vouloient qu'il fût » Apollon Pythien, d'autres le prenoient pour Apollon Hyperboréen; il y en eut qui dirent qu'il étoit un des Génies habitans » de la Lune, pendant que d'autres prétendirent qu'il étoit un » des Dieux de l'Olympe, qui, dans le dessein de faire du bien » aux hommes, paroissoit sous une forme humaine, pour éclairer » les mortels, & leur donner la connoissance salutaire de la philosophie. »

XXXI.  
L'Astrologie  
née du même  
principe.

C'est encore de l'opinion que les astres sont animés, qu'est née l'Astrologie judiciaire; de ce que les Dieux gouvernent les choses de ce monde, & que les astres sont leur séjour, on a conclu que ces astres influoient non-seulement pour fertiliser ses campagnes, mais aussi pour régler les événemens particuliers de la vie de chaque homme; & qu'en examinant quel astre avoit présidé à la naissance de tel ou tel homme, & sous quel aspect du ciel il étoit venu au monde, on pourroit parvenir à connoître quelle seroit sa destinée. On attribue

(*r*) Id. ibid. Οἱ ἱερεῖς λέγουσι...  
τὰ μὲν σώματα παρ' αὐτοῖς κεισθαι καμνοντα  
& θερμαίνεσθαι, τὰς δὲ ψυχὰς ἐν ἑρανῶ  
λάμπειν ἀστέρα.

(*s*) Idem, ibid. Ἐν ᾧ πῶς ἱερεῖς  
ἡμῖν τὸ Ὀσίριδος ἀνακαλῶνται τὴν ἐν  
τῷ ἀγκύλῳ τῇ ἡλίας προσημύον.

(*t*) Jambl. vit. Pyth. c. 6. Καὶ  
κατὰ τῶν θεῶν τὸν Πυθαγόραν λοιπὸν  
καταμετρήσας, ὡς ἀγαθὸν πᾶσι δαίμονα

καὶ φιανθρωπότατον· οἱ μὲν Πύθιον, οἱ  
δὲ τὸν ἑξ ὑπερβορέων Ἀπολλῶνα, οἱ δὲ τὸν  
Παῖωνα, οἱ δὲ τῶν πέντε σελήνῳ κατοι-  
κόντων τῶν δαιμόνων ἕνα· ἄλλοι δὲ ἄλλον  
τῶν οὐρανίων θεῶν ἐφήμιζον, εἰς ὠφελείαν  
καὶ ἐπαύρατον τῆς ἀνθρώπου βίης λέγοντες  
ἐν ἀνθρώπινῃ μορφῇ φαίνεσθαι πῶς τότε,  
ἵνα τὸ δὲ δίδακμονίας τε καὶ φιλοσοφίας  
σωτήριον ἔκαστος χερσὶν αὐτοῦ τῇ ἀνθρώ-  
πῳ φῶσι.

l'invention



l'invention de cette espèce de divination aux Chaldéens : « connoissans plus parfaitement, dit Diodore de Sicile, que tous les autres Astrologues les mouvemens des astres & leurs influences, ils prédissent aux hommes la plupart des choses qui doivent leur arriver; ils disent que le Soleil est non-seulement le plus brillant des corps célestes, mais encore celui dont on tire le plus d'indications pour les grands évènements : ils donnent aussi à cinq des planètes, Saturne, Jupiter, Mercure, Mars & Vénus, le nom d'*Interprètes*, parce qu'elles ont un mouvement propre, qui sert à marquer l'avenir : ils s'imaginent que ces cinq planètes commandent à trente étoiles subalternes, qu'ils appellent *Dieux conseillers*, dont la moitié domine sur tout ce qui est au-dessous, & l'autre moitié observe les actions des hommes, ou contemple ce qui se passe dans le ciel : de dix jours en dix jours, disent-ils, une étoile est envoyée par les planètes sous la terre, & il en part une autre de dessous la terre, pour leur apprendre ce qui s'y passe. Enfin les astres, selon eux, influent particulièrement sur la naissance des hommes, & l'observation de leurs aspects, dans ce moment, contribue beaucoup à faire connoître les biens & les maux qu'ils doivent attendre; mais quoique cette prétendue science fût fort accréditée en Chaldée, sa vanité étoit reconnue par plusieurs de ceux même qui demeuroient à Babylone (u). » Les Indiens, qui s'appliquèrent à l'Astronomie comme les Chaldéens, donnèrent dans le même écart; ils contemplèrent les astres, pour connoître leurs mouvemens & leur cours, & ils abusèrent aussi de cette connoissance, selon S.<sup>t</sup> Clément d'Alexandrie (x), pour prédire des évènements futurs; & si l'on en croit Méracénès cité par Philostrate (y), ce fut d'Iarchas, chef des Gymnosophistes,

(u) Strab. xv, p. 508. Α'φώετο ὃ ἐν τῇ Βαβυλωνίᾳ κατεπύα τοῖς ἐπιχωρίοις φιλοσόφοις τοῖς Χαλδαίοις περὶ ἀστρονομίαν, οἱ περὶ ἀστρονομίαν εἰσὶ τὸ πλέον, περὶ ἀστρονομίαν δὲ πνεύς καὶ γενεαλογίαν, ὅς ἐκ καταδέχονται οἱ ἑταῖροι.

(x) Clem. Alex. Strom. III, pag. 451. Δοκῶσι δὲ ἀστρονομίαν καὶ ἄλλαν τῶν τῶν σημειώσεως.

ἢ μελλόντων περὶ ἀστρονομίαν πνεύς.

(y) Philostr. vit. Apoll. III, 13. Τὰς δὲ ἀστρονομίας ἀστρονομίαν, καὶ τὴν ἀστρονομίαν περὶ ἀστρονομίαν κατεπύα, καὶ τὴν ἀστρονομίαν περὶ ἀστρονομίαν κατεπύα... μόνον φησὶν ὁ Δάμις τὸ Α' πολλῶν τοῦ συμφοροσφῆν τῶν Ιάρχα, ὃ συνελάμβανεν ὅτι ἀστρονομίαν κατεπύα ἀστρονομίαν βίβλος τέλει, ὡς καὶ Μοισακίης ἐπιμνήσθη.

qu'Apollonius avoit appris les règles de cet art trompeur, qu'il rédigea en quatre livres. Il faut cependant rendre à cet égard quelque justice aux anciens Indiens; ils ne portèrent pas si loin que les Chaldéens l'abus de cet art prétendu; se bornant à prédire ce qui pouvoit intéresser l'État & la société, ils ne voulurent point s'abaisser à satisfaire la curiosité des particuliers.

XXXIII.  
Des Génies, ou  
Intelligences,  
répandues dans  
l'air.

Ce n'étoit point assez aux Anciens de placer des Intelligences dans les astres, ils ne pouvoient se persuader que l'espace entre le ciel & la terre fût un pays désert & inhabité; ils le peuploient de Génies qui avoient aussi des corps, mais si déliés & si subtils, qu'on ne pouvoit les apercevoir. Les Chaldéens & les Mages (z) prétendoient que l'air en étoit rempli; Thalès (a) vouloit que l'Univers entier fût animé, & que tout fût plein de Génies: ce fut aussi la pensée de Pythagore, qui en mettoit par-tout, sans excepter les métaux; car interrogé (b) d'où provenoit ce son aigre que l'on entend lorsqu'on frappe sur l'airain, il répondoit que c'étoit la voix d'un Génie renfermé dans ce métal: Héraclite & Zénon (c) pensèrent de même; Platon (d), outre les Dieux célestes qui habitoient les astres ou l'éther, en admettoit d'autres qui voltigeoient dans l'air, d'autres qui résidoient dans les eaux, & d'autres qui faisoient leur demeure sur la terre: Philon, qui copie souvent ce Philosophe, après avoir dit que ceux que les Anciens appellent Génies sont nommés Anges par Moïse, & que ce sont des ames qui voltigent dans l'air, ajoute (e) « qu'il est nécessaire que le monde » ait des animaux dans toutes ses parties, c'est-à-dire, comme » il s'explique ailleurs, des intelligences revêtues d'un corps

(z) Diog. Laërt. in Proem. *Ἄλλα ἢ εἰδωλὼν πλῆθος ἔστι τὸ αἰετα.*

(a) Stob. Ecl. Phys. I, 1. *Θάλης τὸν πᾶν κόσμον τὸ θεὸν. τὸ δὲ πᾶν ἐμφυζον αἶμα ἢ δαίμονων πλήρες.*

(b) Porphy. vit. Pyth. p. 42. *Τὸν δ' αἶμα χαλκῷ κρυμμένον γινώσκον ἦχον, φωνὴν ἔστι πρὸς τῷ δαίμονων ἀναπεικμημένῳ τῷ χαλκῷ.*

(c) Diog. in Heracl. *Καὶ πάντα ψυχῶν ἔστι καὶ δαιμονίων πλήρη.*

(d) Plat. in Tim. *Εἰσι δὲ πλείους.*

*μία μὲν ἐρεβινὼν θεῶν γένος, ἄλλη δὲ πλῆθος καὶ αἰετοπτερον, τριτὴ δὲ ἐνυδριον εἶδος, πρὸς τῷ ἢ χειρῶν τετραπτον.*

(e) Phil. de Gigant. pag. 285. *Ἀνάγκη γὰρ ὅλον δι' ὧν τὸν κόσμον ἐφυλάσσει, τῷ περὶ τὸν καὶ συνχεῖν δὴν μερῶν ἐκαστὴ τὰ οἰκία καὶ περὶ σφαιρὰ ζωὰ περιέχοντες, γῆς μὲν τὰ χερσαία, θαλάσσης δὲ καὶ ποταμῶν τὰ ἐνυδρία, πυρὸς δὲ τὰ πνεύματα. . . . ἔστιν ἐν ἀναγκῇ καὶ τὸν αἰετα ζωὴν πτεροῦσσαν.*

quelconque; que la terre, l'eau, le feu ayant chacun leurs animaux, il faut que l'air ait aussi les siens, & qu'il seroit absurde de penser (f) que cet élément seul en fût privé. S.<sup>t</sup> Paul semble confirmer cette opinion, lorsqu'il dit aux Ephésiens (g), « qu'ils avoient à combattre contre le Prince des puissances de l'air, contre les esprits de malice répandus dans l'air; » &, selon S.<sup>t</sup> Jérôme (h), l'opinion commune parmi les Docteurs de son temps, étoit que l'air, qui est entre le ciel & la terre, étoit rempli de puissances qui nous sont contraires. Ces puissances contraires sont ce que les Indiens appeloient, avec tous les autres Orientaux, les *Génies mal-faisans*, qu'ils croyoient répandus dans l'air, comme les bons.

Quant à ces derniers, ils étoient regardés comme les médiateurs entre Dieu & les hommes; chargés de veiller au bien & à la conservation des hommes, ils portoient aux Dieux (i) leurs vœux & leurs prières, & rapportoient aux hommes les oracles des Dieux, & les biens dont il leur plaisoit de les gratifier. Il y en avoit à qui Dieu avoit confié le gouvernement & le soin des royaumes & des provinces; cette idée, Chaldéenne d'origine, a été adoptée par S.<sup>t</sup> Éphrem, qui fixe ce partage des peuples entre les Anges, à la construction de la tour de Babel, & qui prétend que Gabriel reçut l'ordre de gouverner le peuple de Perse, comme Michel celui de veiller au peuple Hébreu. Ces Génies tutélaires des pays furent connus dans l'Inde (k), où on leur rendit un culte particulier.

XXXIV.  
Génies médiateurs entre les Dieux & les hommes.  
Plato, in *Sympos.*

*Apud Assen.*  
Bibl. Or. I, I,  
p. 78.

(f) Id. de Somn. p. 586. Οὐκ ἄππον ἐν δὲ τῷ καὶ τὰ ἄλλα ἐψυχώθη, ψυχῶν ἀμοιβήν.

(g) Ephes. II, 1. *Et vos cum essetis mortui delictis & peccatis vestris, in quibus aliquando ambulastis secundum sæculum mundi hujus, secundum principem potestatis aeris hujus, spiritus qui nunc operatur in filios diffidentiae. Et VI, 12. Non est nobis colluctatio adversus carnem & sanguinem, sed adversus principatus & potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum, contra*

*spiritualia nequitiae in caelestibus.*

(h) S. Hieron. in Ephes. VI, 2.

*Hæc autem omnium Doctorum opinio est, quod aer iste qui cælum & terram mediis dividens inane appellatur, plenus sit contrariis fortitudinibus.*

(i) Plut. de Isid. & Osirid. Οἱ Πλάτων ἑρμηνευτικὸν τὸ ποιῶν ὀνόμαζει τὸ γένος, καὶ διακρινόν ἐν μέσῳ θεῶν καὶ ἀνθρώπων, διχᾶς μὲν ἐκεί καὶ δέουσιν ἀνθρώπων ἀναπέμποντας, ἐκείθεν δὲ μαρτυρία δεῦρο καὶ δόσεις ἀγαθῶν φέροντας.

(k) Strab. XV, pag. 494. Οἱ σέβοντα... καὶ τὸς ἐγγχεύεις δαίμονας.



XXXV.  
Génie attribué  
à chaque lieu,

Outre ces Gouverneurs généraux, on crut qu'il y en avoit de particuliers, établis pour chaque ville & pour chaque lieu; ils étoient ordinairement représentés sous le symbole (1) d'un serpent. On leur offroit des sacrifices pour se les rendre favorables; & c'eût été une espèce d'impiété d'arriver dans un lieu, de le quitter ou d'y revenir sans saluer le Génie qui y présidoit.

XXXVI.  
Et à chaque  
homme.

Chaque homme avoit aussi un Génie qui lui étoit donné, dès l'instant de sa naissance (m), pour prendre soin de lui; Homère donne à ses héros, tels qu'Ulysse, Diomède, Achille, Agamemnon & autres, des Dieux qui les accompagnent, qui s'intéressent à eux & qui les défendent. Plutarque attribue à Empédocle, disciple de Pythagore, d'avoir associé à ce Génie conducteur de notre vie (n) un Génie mal-faisant, qui n'est occupé qu'à nous nuire & à nous porter au mal. Il ne paroît point que les Indiens admettent des génies gardiens de chaque

Couto. Dec. V,  
L VI, G. 1.

homme en particulier, mais ils attribuent toutes les actions & tous les besoins de la vie à des idoles qu'ils ont, & auxquelles ils s'adressent autant de fois que les occasions s'en présentent: si l'œil, le pied, la main ou la tête leur fait mal, ils invoquent l'idole, & ils en ont dans leurs temples pour chaque membre, ce qui s'étend jusqu'aux nécessités du corps. Celse attribue aux Egyptiens un sentiment assez semblable; « ces peuples, dit ce  
» Philosophe (o), partagent le corps humain en trente-six parties,  
» à chacune desquelles préside un Dieu ou un génie éthérien; ces  
» génies se nomment dans leur langue *Chnoumen, Chnachoumen, Knat, Sicat, Biou, Erou, Erebiou, Ramanor, Rejanoor, &c.* »  
Ceux qui sont affligés dans quelque partie de leur corps,

(1) Serv. in Æneid. v. *Nullus enim locus sine Genio est, qui per anguem plerumque ostenditur.*

(m) Stob. Ecl. Phys. I, 9. *Μένανδρος. Ἀπὸ τῆς οὐδὲν δαίμων ἀνδρὶ συμπαύεται διδύς γινόμενῳ, ὡσαύτως ὅς τ' βίῃ.*

(n) Plut. de Tranq. an. *Οὐ γὰρ ὡς ὁ Μένανδρος φησιν, ἀπὸ τῆς δαίμων ἀνδρὶ συμπαύεται διδύς γινόμενῳ, ὡσαύτως ὅς τ' βίῃ ἀγαθῇ, ἀλλὰ μάλλον, ὡς Ἐμπεδοκλῆς, διττὰς πένες ἔχουσιν ἡμῶν*

*γινόμενον ὡς ἀλαμβάνει καὶ κατέρχεται μοῖραι καὶ δαίμονες.*

(o) Ap. Orig. cont. Cels. VIII, p. 416. *Αἱ γὰρ πλείους λέγουσιν ὅτι ἅλα τὰ ἀνθρώπων τὸ σῶμα ἐξ καὶ τεσσάρων διειληφότες δαίμονες, ἢ θεοὶ πνέουσιν αὐτοῖς, εἰς ποτὶ τὰ μέρη νεμερμένον, οἱ δὲ καὶ πολὺ πλείους λέγουσιν, ἄλλος ἄλλοι αὐτῷ νέμειν ἐπιτελάσθαι, καὶ τὸ δαίμονον ἴσαι τὰ ὀνόματα ἐπιχρῶν φωνῇ, ὡς Χνῶμεν, καὶ Χναχῶμεν, καὶ Κνατ, καὶ Σικατ, καὶ Βιού, καὶ Ερού.*

obtiennent la guérison en s'adressant à celui d'entre eux qui y préside. Ces noms, que Saumaïse prétend avoir été altérés dans le texte d'Origène, qui nous a conservé celui de Celse, sont ceux par lesquels les Égyptiens désignaient les Génies présidans aux subdivisions des signes du Zodiaque, sous l'aspect desquels les Astrologues dressaient leurs thèmes. Les Grecs leur ont donné le nom général de *Δεῖμοι*, & les Latins celui de *Decani*; mais les uns & les autres n'ont fait que donner au nom égyptien la terminaison propre à leur langue: le nom égyptien étoit vraisemblablement *Dekan*, dont on trouve la racine dans les langues chaldéenne & syriaque, avec lesquelles celle de l'Égypte avoit une très-grande affinité; dans le chaldéen *douk*, דוק, & dans le syriaque *Dikan* ou *Dekan*, דִּקָּן, signifient voir, considérer, examiner, ce qui convient très-bien à ces Génies présidans aux différentes parties de chaque signe, dont l'office étoit d'être les inspecteurs & les modérateurs de tout ce qui étoit sous leur aspect.

Les esprits compris dans la troisième classe, selon les Indiens, sont des esprits immondes<sup>a</sup>, qui servent de ministres à la justice de Dieu; ils les peignent avec toutes les difformités possibles<sup>b</sup>, comme nous en usons à l'égard des Démon. Entre les différens noms qu'ils leur donnent, les principaux sont *Diagal* & *Saitan*; le premier de ces noms signifie un menteur, un trompeur, un imposteur, & sa racine se trouve dans l'arabe *dadgial*, & dans le chaldéen & le syriaque דגל, *dagal*, qui signifient mentir, tromper & séduire: le second désigne un ennemi, un adversaire; *scheitan* en arabe, & *schatan* dans les autres langues orientales, signifie haïr, être opposé: ce dernier nom est celui qui est donné dans l'Écriture au Prince des ténèbres. Ces Génies mal-faisans, opposés par leur nature aux bons Génies, ne cherchoient qu'à tromper les hommes & qu'à leur en imposer, en se faisant passer pour le contraire de ce qu'ils étoient réellement. « Les Mages, dit Arnobe (p), se plaignent que, lorsqu'ils font leurs

XXXVII.  
Troisième classe  
des Esprits.

<sup>a</sup> Couto. Dec. V.

<sup>b</sup> l. VI, c. 3.

<sup>b</sup> Id. ibid.

(p) Arnob. adv. Gent. lib. IV. | *pius obrepere pro veris; esse autem  
Magi haruspicum fratres suis in* | *hos quosdam materiis ex crassioribus  
ascitionibus memorant antitheos sæ-* | *spiritus, qui Deos se fingant,*

» évocations, ces Génies opposés à Dieu se présentent au lieu  
 » de ceux qu'ils ont évoqués; ces esprits, dont les corps sont  
 » d'une matière plus grossière, veulent se faire passer pour des  
 » Dieux, & pour y réussir, ils trompent les hommes par leurs  
 » mensonges & par leurs supercheries. Interrogez, continue  
 » Arnobe, les Égyptiens, les Perses, les Indiens, les Chaldéens,  
 » les Arméniens & tous ceux qui ont quelque connoissance des  
 » arts secrets, c'est-à-dire de la magie, tous vous diront quel est  
 » le Dieu unique, & qui sont ceux qui sont sous lui, qui trompant  
 » les hommes imprudens, veulent se faire adorer comme des  
 » Dieux.» On doute si Platon a connu ces mauvais Génies,  
 mais les nouveaux Platoniciens en ont souvent fait mention;  
 ils les regardoient comme les auteurs de tous les maux qui  
 arrivoient sur la terre: Porphyre, l'un d'entre eux, dit «qu'ils  
 ont trompé non-seulement le vulgaire, mais aussi des Philo-  
 sophes habiles, qui par leur éloquence ont entraîné les autres  
 dans l'erreur; que ces esprits sont violens, fourbes, dissimulés  
 & trompeurs; qu'ils veulent se faire rendre le culte qui n'est  
 dû qu'aux Dieux; qu'il n'est aucune espèce de mal auquel ils  
 ne se plaisent; que prenant la forme des Dieux, ils se réjouissent  
 de nous avoir induits en erreur, & de nous avoir portés à des  
 actions de folie.» Ce sont à peu près les couleurs avec lesquelles  
 les Pères de l'Église nous peignent les Démon.

XXXVIII.  
 Cette  
 troisième classe  
 composée  
 des ames  
 des méchans.

<sup>a</sup> Abr. Rog.  
 p. 286.  
<sup>b</sup> Rob. Knox, rel.  
 de l'île de Ceyl.  
 part. IV, c. 5.

Les Indiens ajoutent que ces Démon ou Génies mal-  
 faisans sont les ames des méchans qui ont vécu dans le monde;  
 «Ils croient, dit Abraham Roger<sup>a</sup>, que quelques-uns deviennent  
 diables à cause de leurs péchés, & qu'ils voltigent dans l'air  
 jusqu'à ce que le temps de leur punition soit expiré.» Les  
 Chingulais, ou habitans de l'île de Ceylan<sup>b</sup>, pensent de  
 même, que les diables sont les esprits des gens ci-devant morts.  
 Porphyre, que j'ai déjà cité, comptoit aussi parmi ces Génies

*nesciesque mendaciis & simulationibus ludant . . . sed ne nobis fidem habere nolitis, Ægyptios, Persas, Indos, Chaldaeos, Armenios interrogetis, omnesque illos alios qui in interioribus viderunt & cognoverunt*

*hæc artibus, jam profectò discetis, quisnam sit Deus unus, vel sub eo qui plurimi, qui Deos se fingant, & humani generis imprudentiam ludant.*



mal-faisans (q) des ames des défunts. Apulée dit (r) « que ceux que les Latins appelloient *Laryæ*, étoient des ames séparées « de leurs corps, qui à cause des mauvaises actions de leur vie « passée, n'avoient point de séjour fixe, & étoient condamnées « à une espèce d'exil, & à errer dans l'air, d'où ils causoient « souvent de vaines frayeurs aux gens de bien, & faisoient réel- « lement du mal aux méchans. » On lit dans Josèphe (s) « que les Démons, qui entrent dans les corps des hommes & qui les « tourmentent, sont les ames des méchans; » mais ces paroles sont une interpolation du texte de cet historien, qui contredit la doctrine de la secte à laquelle il étoit attaché. Les Pharisiens, du nombre desquels il étoit, croyoient (t) que les ames des méchans, après leur mort, étoient enfermées dans des prisons d'où elles ne devoient jamais sortir, & où elles subissoient la peine qu'elles avoient méritée; & ils n'accordoient qu'aux ames des bons la faculté de revenir dans le monde animer d'autres corps; ainsi ces mots, *ce sont les esprits des méchans, &c.* qui forment une parenthèse, doivent être retranchés du texte comme la remarque d'un mauvais scholiaste, qu'un copiste aussi peu éclairé a fait passer de la marge dans le texte de cet auteur: en supprimant cette parenthèse, le sens de la phrase reste & le discours est lié & suivi. Voici ce qu'on lit dans le texte de Josèphe; après avoir parlé de la manière de cueillir une espèce de rue, qui croissoit dans le lieu appelé *Baaras*, il expose sa vertu & dit: « si on l'approche seulement des

(q) Porphyr. de Abst. II,   
 ὅσαι δὲ ψυχαὶ τῷ συνεχρὸς πνεύματος  
ἐκράτῃσι, ἀλλ' ὡς πὸ πολὺ κραίονται  
δι' αὐτὸ τῆς... αὐταὶ δ' αἱ ψυχαὶ  
δαίμονες μὲν καὶ αὐταὶ, κακῆς δ' ἀν-  
εὐκότως λέγονται.

(r) Apul. de Deo Socr. Qui  
verò propter adversæ vitæ merita,  
nullis bonis sedibus, incertâ vaga-  
tione seu quodam exilio punitur,  
inane tericulamentum bonis homi-  
nibus, cæterum noxium malis, hunc  
plerique laryæm perhibent.

(s) Joseph. de Bell. VII, c. 6,  
n. 3. Τὰ γὰρ καλέσματα δαιμόνια,  
ταῦτα δὲ πεινρῶν ὅσιν ἀνθρώπων πνεύ-  
ματα, τοῖς ζῶσιν εἰσδιδόμενα καὶ κτείνοντα  
τὴς βουδείας μὴ τυγχάνοντας, αὐτὴ  
παχέως ἐξελαύνει, καὶ συνεσπερχῇ  
μόνον τοῖς ἰουδαῖς.

(t) Id. Ant. XVIII, c. I, n. 3.  
Ὅτε γὰρ φαρισαιοὶ.... ἀθανάτων τε  
ἰσὺν ταῖς ψυχαῖς πιστὸς αὐτοῖς ἔναι, καὶ  
ὑπὸ χθονὸς δικαιώσεις τε καὶ πικρὰς οἰς  
ἀρετῆς ἢ κακίας ὁπτηθέντας ἐν τῇ βίῳ  
γέγονε. καὶ ταῖς μὲν ἐργαζομένων ἀδίων πει-  
σθῶται, ταῖς δὲ πασάντων τῷ ἀναβῆναι.

» malades, elle chasse sur le champ ce qu'on appelle les Démons;  
 » (*ce sont les esprits des hommes méchants*) qui entrent dans le  
 » corps des vivans, & tuent ceux auxquels on ne donne aucun  
 secours. » Il est visible que ces paroles, *ce sont les esprits des*  
*méchants*, forment une parenthèse, & ont été ajoutées comme  
 une explication du mot Démons, dont Josèphe s'est servi  
 pour exprimer certaines maladies. Quoi qu'il en soit, c'étoit  
 l'opinion dominante au temps de S.<sup>t</sup> Justin (*u*), que ceux que  
 l'on disoit être possédés du Démon, l'étoient des ames des  
 défunts.

XXXIX.  
 Les maladies  
 attribuées  
 aux Esprits,  
 par  
 les Anciens. »

Dans l'antiquité, toutes les maladies s'attribuoient aux génies  
 ou esprits; Pythagore, qui croyoit que l'air étoit rempli d'ames,  
 qu'il nommoit *génies* & *héros*, disoit (*x*) « que c'étoient eux  
 qui envoioient les songes & les maladies, non-seulement aux  
 hommes, mais aussi aux animaux. » Homère (*y*) attribue à un  
 Génie l'état d'un homme qui est accablé d'une grande maladie:  
 c'est, suivant le même Poète (*z*), Apollon qui envoie la peste  
 dans l'armée des Grecs. Celse observe qu'on attribuoit les  
 maladies à la colère des Dieux immortels, & qu'on avoit cou-  
 tume d'implorer leur assistance pour en obtenir la guérison. Du  
 nombre de ces maladies étoit l'épilepsie, qui étoit regardée comme  
 une maladie sacrée, que l'on disoit venir d'un tel dieu ou d'un  
 tel autre, selon que ses symptômes étoient plus ou moins forts:  
 « Si le malade, dit Hippocrate, imitoit le bouc, s'il grinçoit les  
 dents & que son côté droit fût en convulsion, la mère des Dieux,  
 » disoit-on, étoit la cause de sa maladie; s'il parloit d'un ton dur  
 » & plus fort qu'à l'ordinaire, ils le comparoient à un cheval, &

Hippocr. de  
 morb. Sacr.

(*u*) Justin. Apol. I, n. 18. Οἱ  
 ψυχῆς τῶν ἀποθανόντων λαμβανόμενοι καὶ  
 ῥιπτόμενοι, ὅς δαίμονιοι καὶ μαρτο-  
 μένης καλεῖσι πάντες.

(*x*) Diogen. Laërt. in Pythag.  
 Ἐν αἷ τε πάντα τὸν αἶρα ψυχῶν ἔμ-  
 πλεον· καὶ τούτους δαίμονας τε καὶ ἥρωας  
 νομίζεσθαι, καὶ ὑπὸ τούτων πέμπεσθαι  
 ἀνθρώποις τὸς τε οὐεῖρας καὶ τὰ σημεῖα  
 νόσου τε καὶ ὑγίειας, καὶ ὅ μόνον ἀνθρώποις,

ἀλλὰ καὶ περὶ αἰτίας καὶ τοῖς ἄλλοις κίνησιν.

(*y*) Hom. Odÿss. v.  
 Ὅς ἐν νέσῳ κείτῃ κρατερὸν ἄλγεα πάσχει  
 Διὸς ἐκ πηχέμενος, συγχεῖ δὲ οἱ ἔχραον  
 δαίμων.

(*z*) Idem, Iliad. I.  
 Λητῆς καὶ Διὸς υἱὸς· ὁ γὰρ βασιλεὺς  
 χολωθεῖς

Νέσον ἀνὰ στρατὸν ὥρσε κακὴν.  
 attribuoient

attribuoient son mal à Neptune; s'il ne retenoit point ses «  
excrémens, ce qui arrive souvent à ceux qui sont violemment «  
affligés de ce mal, Hécaté Énodia en étoit la cause; lorsqu'il «  
parloit d'un ton aigre & vif, comme les oiseaux, le mal étoit «  
produit par Apollon Nomius; écumoit-il, ou frappoit-il des «  
pieds? Mars étoit réputé l'auteur de la maladie: toutes les fois «  
qu'une personne étoit saisie de frayeur & de crainte pendant «  
la nuit, qu'elle étoit hors d'elle-même, qu'elle sautoit à bas «  
du lit pour courir hors de sa chambre, c'étoient des pièges «  
qui lui étoient tendus par Hécaté, & les héros prenoient «  
possession d'elle.» Certains foux, que les Latins appeloient  
*Lymphatici* & les Grecs *Νυμφολήται*; ceux que Pline (a) dit  
avoir été agités par les Dieux nocturnes & par les Faunes;  
ceux que les Latins appeloient *Cerrii* & *Larvati*, étoient réputés  
tourmentés par les Dieux ou par les Génies. Cette opinion  
étoit née dans la Chaldée, & les Juifs la rapportèrent dans  
leur pays après le retour de leur captivité. Lightfoot a observé (b)  
que les Juifs donnoient le nom d'*esprit mauvais* à toute sorte  
de maladie: les Gnostiques, qui avoient aussi puisé leur doctrine  
dans l'Orient, prétendoient de même que toutes les maladies  
venaient des Démon ou des Génies.

Plin. *Ennead.*  
II, l. IX, c. 14.

Cette opinion, qui se répandit par-tout, donna lieu à la  
magie théurgique, ou aux enchantemens, par lesquels on se  
flattoit de guérir les maladies, en éloignant ou en chassant  
les mauvais esprits s'ils en étoient la cause, ou en apaisant les  
bons si la maladie avoit pour principe quelque offense commise  
contre eux. La médecine n'étoit point inconnue à Pythagore  
ni à ses disciples, ils la pratiquoient même avec succès; il y  
avoit néanmoins quelques maladies (c) pour lesquelles ils avoient  
recours aux enchantemens: Pythagore guérissoit certains maux  
par cette voie, & lorsque le mal avoit son principal siège dans

X L.  
Ce sentiment  
a donné  
naissance à la  
Magie.

(a) Plin. xxx, 10. *Rursus  
Magi tradunt lymphatos sanguinis  
talpæ adpersus respiscere, eos verò  
qui à nocturnis diis faunisque agi-  
tentur, Draconis linguâ.*

XIII, 11. *Omne genus melancholicæ  
vocant spiritum malum.... Spiritus  
malus, id est, morbus.*

(c) Iambl. vit. Pyth. p. 164.  
*Χρηδαὶ δὲ τῆς ἑπιδείξεως τῶς ἐν τῇ  
ἀρρώστιας.*

(b) Lightf. Hor. hebr. in Luc.



l'imagination (*d*), aux enchantemens il joignoit la musique. Quand Alexandre entra dans l'Inde, il y avoit des Médecins qui faisoient usage des herbes & des médicamens qui croissoient en abondance dans le pays, pour guérir diverses sortes de maladies; mais il y avoit en même temps des charlatans (*e*) qui couroient de côté & d'autres, promettant la guérison par leurs enchantemens; & encore aujourd'hui les Chingulais croient qu'il n'y a que Dieu, ou le diable qui les a fait malades, qui puisse les guérir.

*Rob. Knok, rel.  
de l'île de Ceyl.  
part. IV, c. 5.*

*X L I.  
Diverses  
sortes d'enchan-  
temens.*

Ces enchantemens étoient de diverses sortes; l'enchanteur faisoit au Génie, qu'il supposoit être la cause de la maladie, des menaces (*f*) par lesquelles il croyoit l'obliger de se retirer du malade qu'il affligeoit: ce n'étoit pas seulement aux Génies mal-faisans que ces menaces s'adressoient, les bons & les Dieux célestes n'en étoient point exempts. Porphyre (*g*) nous a conservé celles que les enchanteurs de l'Égypte faisoient au Soleil, à la Lune & aux autres Génies présidans aux astres; ils leur dénonçoient que, s'ils ne se prêtoient point à leurs desirs, ils mettroient tout le Ciel en confusion; qu'ils découvriraient les mystères secrets d'Isis, qu'ils exposeroient au grand jour ce qui étoit caché dans l'intérieur du temple d'Abyde, qu'ils arrêteroient la course du vaisseau de l'Égypte, & que pour faire plaisir à Typhon, ils disperseroient les membres d'Osiris. Ces sortes de menaces n'étoient point inconnues aux charlatans Indiens; ils commandoient avec empire aux démons de sortir du corps de ceux qu'ils possédoient, & ils leur notifioient leurs ordres par des lettres qu'ils leur adressoient: un jeune homme de seize ans étant possédé de l'ame d'un homme

(*d*) Porphy. vit. Pyth. p. 33. Κάροντας δὲ τὰ σωματὰ ἐδεχάμην, καὶ τὰς ψυχὰς δὲ νοσούντας πωρομύθειο, καὶ δαίμονες ἔφαμεν, τὸς μὲν ἐπωδάς καὶ μαγείας, τὸς δὲ μουσικῇ.

(*e*) Strab. XV, p. 486. Ἐπωδάς δὲ πειρομένων πωρομύθους ἰαδαι.

(*f*) Iambli. de Myst. sect. VI, c. 4. Βιαστικὰς ἀπειλὰς.

(*g*) Ep. Porph. ad Aneb. Τὸ μὲν

δαίμονι, εἰ τύχοι, ἢ ψυχῇ πενηκότος, αὐτὰ δὲ βασιλεῖ ἡλίῳ ἢ σελήνῃ, ἢ πνι τῷ καὶ θεῶν, ἀνδρῶν τὰ τυχεῖα ὑποχείριον, ἀπειλὰς ὡς σφερόντα καὶ ἐκφοβεῖν ψυδόμενον, ἵν' ἐκείνοι ἀληθεύωσι· πὲρ γὰρ λέγειν ὅτι πν θεῶν ὡς σαράζει, καὶ τὰ κρυπτά τῷ ἱεῶδος ἐκτανεῖ, καὶ πὲρ ἂν Ἀβιδῶ ἀπέρρητον δεῖξει, καὶ πν βαλεῖν σῆσι, καὶ τὰ μέλη τῷ Ὀσίειδος ἀποσχιδασι τυφῶν.

qui avoit été tué à la guerre (*h*), un sage de l'Inde, auquel la mère s'adressa, donna une lettre par laquelle il menaçoit ce Génie, s'il ne sortoit promptement du jeune homme dans lequel il étoit entré.

On employoit ordinairement, dans ces conjurations, des mots barbares qui, à cause de leur vertu prétendue, furent appelés *efficaces*: « Si nous pouvions, dit Origène (*i*), expliquer la nature des noms efficaces dont se servent les sages de l'Égypte, les mages de Perse, les Brachmanes & les Samanéens chez les Indiens, & ceux qu'emploient les autres Nations, nous serions en état de prouver que la magie n'est point une chose vaine, comme Épicure & Aristote l'ont cru; mais qu'elle est fondée sur des raisons connues à la vérité de peu de personnes. » J'ignore quels étoient ces noms efficaces employés par les mages de Perse, à moins que ce ne soient ceux dont quelques Gnostiques, qui avoient emprunté leur doctrine & leurs superstitions de l'Orient, faisoient usage. L'auteur de l'*Anbertkend*, dont M. de Guignes a donné l'extrait, nous a conservé plusieurs de ceux dont on se servoit dans l'Inde, & qui, prononcés dans certaines postures & en regardant attentivement des figures particulières de différentes couleurs, produisoient, ainsi que le prétendoient les Indiens, des effets surprenans. Ces mots sont au nombre de huit; le premier, qui signifie *Dieu est puissant & glorieux*, fortifie, disoient-ils, les nerfs, les reins & le dos, & guérit les humeurs froides; en prononçant ces mêmes mots dans une autre posture, ils croyoient devenir semblables aux Génies & être en état de voler: le second

XLII.  
Mots barbares  
crus efficaces  
chez les Indiens,  
& chez d'autres  
peuples.

Mém. de l'Acad. t. XXVI,  
p. 794.

(*h*) Philostr. vit. Apoll. III, 12.  
Ἐφασκε ἑκαμδέκα ἐπὶ χειρὲν αὐτοῦ, δακτυλῶν δὲ δύο ἔτι... καὶ διῆτα ἔλεγεν εἶναι μὲν εἰδῶλον ἀνδρὸς ὃς πολέμῳ ποτὲ ἀπέθανεν... καὶ πῶς ὁπισθὴν ἀναπαύσας τῇ κόλπῳ ἔδωκε τῇ χειρὶ, ἐπέταλτο δὲ αἰεὶ ἡ ὁπισθὴν πρὸς τὸ εἰδῶλον ξυσταμένη καὶ ἐκπλήξει.

(*i*) Orig. cont. Cels. I, p. 19.  
Ἐάν ποινῃ δυνωθῶμεν παραστήσῃ φύσιν

ὀνομάτων ἐνεργῶν, ὧν πρὸς χερσὶν αἰγυπίων οἱ σοφοί, ἢ τῇ παρὰ Πέρσας μάγων οἱ λόγοι, ἢ τῇ παρὰ Ἰνδοῖς φιλοσοφούντων Βραχμάνες ἢ Σαμαναῖοι, καὶ ἕτω κατ' ἑκάστων τῶν ἐθνῶν, καὶ κατασκευάσῃ οἱοί τε γινώμεσθαι, ὅτε ἡ καλεμένη μαγεία, ἔχῃ, ὡς οἴονται οἱ ἀπὸ Ἑπικύρου καὶ Ἀριστοτέλους, ἀρχαῖα ὅσιν ἀσύστατον πάντη, ἀλλ' ὡς οἱ περὶ ταῦτα δεινοὶ ἀποδεικνύουσιν, συνεισὼς μὲν, λόγους δὲ ἔχειν σφοδρὰ ὀλίγοις γινωσκόμενης.

se prononçoit *hom*, & signifioit *Seigneur*; il servoit à ouvrir les yeux de l'intelligence, à donner un esprit juste & à rendre éloquent: le troisième, *om*, *puissant*, faisoit que celui qui l'avoit prononcé n'avoit plus d'ennemis à craindre dans le monde: le quatrième, *ralin*, *ô créateur*, rendoit celui qui l'avoit prononcé avec les conditions prescrites, capable de guérir de sa vue seule les épileptiques, le mettoit à couvert de tout enchantement, & lui faisoit acquérir les connoissances qu'il n'auroit pu se procurer par l'étude: le cinquième, *berin tefrin*, *ô bienfaisant & miséricordieux*, concilioit l'estime des rois & des hommes, & dévoiloit tous les secrets: le sixième, *ai*, qui soumet le ciel, la terre & toutes les créatures, faisoit aimer des anges, des hommes & principalement des femmes: le septième, *yarm*, *ô savant*, procuroit toutes les connoissances sans instruction préalable: en prononçant enfin le huitième, *hanscha manscha*, *ô vivifiant*, on étoit en état de guérir l'épilepsie & les piqûres des bêtes venimeuses. Chez les Égyptiens ces noms étoient, comme nous l'apprenons d'Origène, ceux des Génies qui présidoient aux divisions du Zodiaque; ils étoient au nombre de trente-six; on les trouve non-seulement dans Origène, mais aussi dans les notes de Scaliger sur Manilius, & dans le traité de Saumaïse sur les années climactériques: en invoquant celui des Génies qui dominoit sur la partie affligée, le malade, disoit-on (*k*), étoit guéri. Les Grecs avoient aussi leurs noms efficaces, qu'ils appeloient *lettres Éphésiennes*; les enchanteurs faisoient prononcer (*l*) ces noms par ceux qui étoient possédés des mauvais Génies, & ils leur promettoient la guérison s'ils le faisoient avec exactitude. Ces noms étoient très-anciens; il n'y en avoit que six dans l'origine (*m*), mais dans la suite

(*k*) Orig. cont. Cels. I, p. 19.  
Καὶ δὴ ὁπικαλῶντες αὐτὸς ἰῶνται τῶ  
μερὶ τὰ παθήματα.

(*l*) Plut. Symp. VII, qu. 5. Οἱ  
Μάγροι τὴς δαίμονιζομένης κλεῦνται τὰ  
ἐφέσια γράμματα πρὸς αὐτὸς κατα-  
λέγειν ἢ ονομάζειν.

(*m*) Hesych. Εφέσια γράμματα.

Ἦν μὲν πάλαι ταῦτα 5, ὕστερον δὲ περὶ  
σέξοντιν πέντε ἀπαπάντες ἢ ἄλλα φασὶ  
δὲ τῶ περὶ τῶν τὰ ὀνόματα τὰ δὲ· Α σκι,  
Κατάσκι, Αἴζ, Τέτραζ, Δαμιταμει-  
νεύς, Αἴσιον· Διηλοὶ δὲ ὁ μὲν Α σκι  
σκόπης, τὸ δὲ Κατάσκι φῶς, τὸ δ' Αἴζ  
αἴψης, Δαμιταμεινὸς δὲ ἥλιος, Αἴσιον  
δ' ἀληθείας.



on en ajouta d'autres; les six premiers étoient *ἄσκι, χατάσκι, αἶξ, τέτραξ, δαμναμενὺς & αἴσιον*, qui, selon Hésychius, signifioient *les ténèbres, la lumière, lui-même, le Soleil & la vérité*. Le Pythagoricien Androcyde (*n*) rapporte les mêmes mots à quelque différence près; il appelle *ἄσκιον & χατάσκιον* ce qu'Hésychius a nommé *ἄσκι & χατάσκι*, *les ténèbres & la lumière*; au nom d'*αἶξ*, rapporté par Hésychius, il substitue celui de *λίξ*, qu'il dit avoir signifié autrefois *la terre*; enfin *τέτρας*, qu'Hésychius a lû *τέτραξ*, & qu'il a laissé sans explication, désignoit l'année. Les lettres Milésiennes étoient aussi célèbres pour le même usage (*o*); ces lettres ou ces noms, au nombre de neuf, étoient *βέδν, ζάψ, χθών, πλήκτρον, σφίγξ, κναξζέϊ, χθύπης, φλεγμός & δρώψ*; dans la langue des Phrygiens (*p*) *βέδν* signifioit *la terre*, & selon d'autres *l'air*; quelques-uns vouloient que *ζάψ* désignât le feu, mais d'autres par ce mot entendoient la mer; *χθών* étoit la terre, & *πλήκτρον* le Soleil; *σφίγξ* exprimoit l'éther, *κναξζέϊ* la maladie, *χθύπης* du fromage, *φλεγμός* le lait qui est la première nourriture de l'homme, & *δρώψ* l'instruction qui forme l'homme & qui l'éclaire.

Enfin il n'y avoit point de peuple qui n'eût ses mots sacrés & ses noms qu'il croyoit efficaces, soit pour se concilier la bienveillance des bons Génies, soit pour éloigner les mauvais. Plusieurs, aux noms de leurs Dieux, joignoient ceux du vrai Dieu, en employant le nom qu'il portoit chez le peuple par lequel il étoit adoré: Origène nous assure que non-seulement les

XLIII.  
Le nom  
du vrai Dieu  
employé dans  
les  
enchanteemens,

(*n*) Ap. Clem. Alex. Strom. V, p. 568. *Ἀνδροκύδης γὰρ ὁ Πυθαγόρειος τὰ ἐφέσια καλέμενα χράματα, ἐν πολλοῖς δὴ πολυσύλλητα ὄντα συμβολῶν ἔχειν φησὶ τὰς· σημαίνειν δὲ Ἀσκιὸν μὲν τὸ σκότος... φῶς δὲ χατάσκιον, λίξ τε ὅστιν ἡ γῆ καὶ ἀρχαίαν ἐπωτυμίαν, καὶ τέτρας ὁ ἐνιαυτός... δαμναμενὺς δὲ ὁ ἥλιος... τὰ αἰσά τε ἡ ἀληθείας φωνή.*

Σφίγξ, Κναξζέϊ, Χθύπης, Φλεγμός, Δρώψ.

(*p*) Ibid. p. 569. *Βέδν μὲν γὰρ τὸς φύρας τὸ ὕδωρ φησὶ καλεῖν... ἔμπαλιν δὲ ὁ Κωμικός Φιλύδεος βέδν τὸ αἶρα... Ζάψ... καλεῖται δ' ἔσως ἡ θαλάσσα... Χθών ἢ ἡ γῆ... Πλήκτρον τὸ ἥλιον καλεῖ... Σφίγξ... τὸ αἶθερα... Κναξζέϊ... ἡ νόσος... Χθύπην τυρὸν... Φλεγμὸν... γαλακτώδη ποσότην τροφῶν... Δρώψ ἢ ὁ λόγος δραστέος, ὁ... εἰς αὔξησην ἀνδρῶς εἰς μέτροι ἡλικίας ἐκφλέγων καὶ ἐκφοπίζων τὸν ἀνθρώπον.*

(*o*) Ibid. p. 570. *Ἐπέβαλλεν δὲ ὁ λαός· Βέδν, Ζάψ, Χθών, Πλήκτρον,*

Égyptiens (*q*), mais aussi tous ceux qui se mêloient d'enchantemens & qui pratiquoient la magie théurgique, mêloient dans leurs invocations les noms du Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob; & Nicéphore, sur Synésius (*r*), compte parmi les noms barbares usités dans les enchantemens ceux de *Sabaot*h & d'*Adonai* avec ceux de *Chérubim*, *Séraphim*, *Abraham*, *Isaac* & *Jacob*: on trouve encore effectivement sur les amulettes, attribués mal-à-propos aux Basilidiens & à d'autres Gnostiques, les noms de *Iao* ou *Jéhovah* joints à ceux des divinités Égyptiennes & Chaldéennes. Pour conserver à ces mots la vertu qu'on leur attribuoit, il falloit, à ce qu'on croyoit, avoir l'attention (*s*) de ne les point traduire dans une autre langue; chaque Dieu ou Génie devoit être appelé du nom qu'il portoit dans le pays (*t*) où il étoit honoré, & il falloit prendre garde de ne point donner au Dieu d'un pays celui du Dieu d'un autre; c'est pourquoi l'un des préceptes qu'on donnoit à ceux qu'on instruisoit dans cet art prétendu (*u*), étoit de ne point changer les noms barbares. Mais c'est trop long-temps s'arrêter à des superstitions; je passe à ce qu'enseignoient les Indiens sur les ames des hommes.

(*q*) Orig. cont. Celf. p. 17.

Πολλοὶ τῶν ἐπαδόντων δαίμονας χῶνται ἐν τοῖς λόγοις αὐτῶν τῷ ὀνόματι Ἀβραάμ... τὰ δ' αὐτὰ λεκτὸν καὶ πρὸς τὸν Ἰσαακ, καὶ πρὸς τὸν Ἰακώβ, καὶ πρὸς τὸν Ἰσραήλ, ἅπαντα ὁμολογούμενως ὡς ὅτι ὄντα ὀνόματα, πολλὰ καὶ τοῖς Ἀγιοπλῆσι ἐπαγγελιομένοις ἐνέργειαν πῶς ἐνεσπάρται μαθήμασι.

Id. ibid. IV, p. 183. Καὶ ἐν τῷ

κατεπαρθεῖν δαίμονας τῷ ὀνόματι Ἀβραάμ καὶ ὀνόματι Ἰσαακ καὶ ὀνόματι Ἰακώβ, ἀλλὰ γὰρ οὐδὲν καὶ πάντας τὰς τῶν ἐπ' αὐτῶν καὶ μαγείων τετραχρῆστα μαθήματα.

(*r*) Niceph. in Syn. p. 362.

Εἰσι γὰρ ὀνόματα παρ' ἑκάστοις θεοσδωτά, δύναμιν ἐν τελειῇ ἀρρήτων ἔχοντα ὡς πρὸς τὸ Σαβαώθ, τὸ Ἀδοναί, τὸ Χερουβίμ καὶ τὸ Σεραφίμ, τὸ Ἀβραάμ, τὸ Ἰσαακ καὶ Ἰακώβ... ἀλλὰ εἰς ἐκείνην μεταθεῖς δαίμονες ἀφανίζεις τὴν αὐτῶν δύναμιν καὶ ἐνέργειαν.

(*s*) Orig. cont. Celf. p. 19.

Δύναται πάντα τὰ ὀνόματα λεγόμενα μετὰ πνοῆς τῆς συνήθους αὐτοῖς εἰρημῆς, ἀλλὰ δὲ καὶ Ἀγιοπλῆσι φερόμενα φωνῇ ὅτι πνοῶν δαίμονων... καὶ ἀλλὰ κατὰ τὴν Περσῶν δαίμονες ὅτι ἀλλῶν δυναμένων καὶ ὅτι κατ' ἑκάστον τῶν ἐθνῶν εἰς χεῖρας πνέας παραλαμβάνονται.

(*t*) Id. ibid. p. 20. Οἱ πρὸς τὴν

χεῖρσιν τῶν ἐπιδόντων δεινοὶ ἰσορροῦσι, ὅτι τὴν αὐτὴν ἐπιδὸν εἰπόντα ἑκάστη τῇ οὐσίᾳ δαίμονος, ὅτι ἐνέργησιν, ὅτι ἐπαγγέλλεται ἢ ἐπιδὸν, μεταβάλλοντα εἰς ἄλλου εἶαν δὲ ποτ' ἐν φωνῇ, ὅτι ἰδεῖν αὐτοὺς καὶ ὅτι δυναμένους.

(*u*) Niceph. in Syn. pag. 362.

Πρὸς δὲ τὰ ὀνόματα αὐτῶν, παραγὰρ γὰρ λέγοντες ὀνόματα βάρβαρα μή ποτ' ἀλλάξουσιν.

Ces ames, dans leur système, sont de la seconde classe des esprits, qui libres, par une suite de l'imperfection de leur nature, sont capables de pécher; & qui, pour expier les fautes qu'elles ont commises, & se purifier des souillures qu'elles ont contractées, sont envoyées dans des corps: ainsi l'ame humaine est, comme tous les autres esprits, une émanation de Dieu, & cette émanation étant, disent les Indiens, l'effet d'une cause éternelle, agissante de toute éternité, elle s'est faite par conséquent avant tous les temps. « C'est une chose indubitable parmi les Philosophes, dit Macrobe (x), que les ames « émanent du Ciel. » C'étoit, en effet, l'opinion régnante chez les Chaldéens & chez les Perses, de qui les philosophes Grecs l'ont reçue; ce fut le sentiment de Pythagore (y), adopté par Platon & par ses disciples. Si l'on juge des Juifs par Philon, ils n'ont point douté que l'ame ne fût une émanation de la divinité, & c'est encore aujourd'hui le sentiment de leurs docteurs Cabalistes, qui distinguent en Dieu un Verbe ou une raison interne, & un Verbe ou raison externe: « la première, disent-ils, demeure toujours dans l'essence divine; la seconde « en sort par voie d'émanation ou de procession, & cette dernière « est la raison humaine ou l'ame raisonnable. » Cette origine de l'ame n'a point paru absurde à quelques Pères, trop prévenus des idées philosophiques dont ils avoient été imbus avant leur conversion au Christianisme. « L'ame, dit S.<sup>t</sup> Justin (z), est incorruptible, parce qu'elle émane de Dieu & qu'elle est son « souffle; » ce qui diffère peu de ce qu'avoit dit Pythagore (a), « que l'ame étoit immortelle, parce que ce dont elle a été détachée l'étoit: » Tatien s'est exprimé comme son maître, en disant « que l'homme ayant reçu une portion de la divinité,

X L I V.  
Les  
ames humaines  
émanent  
de Dieu, selon  
les Indiens.

(x) Macrobi. in Som. scip. 1, 9.  
*Animarum originem manare de cælo,  
inter rectè philosophantes indubitata  
constat esse fidei.*

(y) Cicer. Audiebam Pythagoram Pythagoreosque incolus penè nostros, qui essent Italici quondam Philosophi nominati, nunquam du-

bitasse, quin ex universâ mente divinâ delibatos animos haberemus

(z) Justin. de Resur. n. 9. Αὐτὸς ἡ μὲν ψυχὴ ὅτιν ἀφ' αὐτοῦ, μέγας ὅσα τὸ θεὸς καὶ ἐμψύχοντα.

(a) Diog. Laërt. in Pyth. Αἰδομένων τε καὶ αὐτῷ ἐπειδὴ περ καὶ τὸ ἀφ' οὗ ἀπὸ αὐτοῦ αἰδούμενον ὅτι.



doit être immortel (*b*), parce que Dieu est immortel.», Synésius regarde aussi (*c*) l'ame comme une semence de Dieu, & comme une émanation de la divinité.

**XLV.**  
Différens  
sentimens de  
l'origine  
de l'ame.

Ces deux opinions des Indiens, que l'ame provient de la substance de Dieu, qu'elle en est émanée & que son émanation est de toute éternité, ont été retenues par les Manichéens & par les Priscillianistes d'Espagne (*d*); mais elles ont été rejetées par tous les Orthodoxes, dont plusieurs néanmoins ont cru pouvoir soutenir que toutes les ames avoient été créées ensemble dès le commencement, pour être distribuées par la suite des temps dans les différens corps. Tel a été le sentiment de Lactance, qui a cru (*e*) que Dieu avoit créé une multitude innombrable d'ames, pour les envoyer ensuite dans les corps, où elles étoient libres & capables de choisir entre le bien & le mal: Origène a pensé de même. Synésius ne pouvoit se persuader (*f*) que son ame fût plus jeune que son corps: S.<sup>t</sup> Jérôme (*g*), quoique porté à croire que Dieu créoit les ames à chaque instant, pour les unir aux corps lorsqu'ils étoient

(*b*) Tatian. or. cont. Græc. n. 10. Ἦνα ὁσσοὶ ἡ ἀφθαρσία παρὰ τοῦ θεοῦ τὸν αὐτὸν τροπὸν θεὸς μίσην ἀνθρώπου μεταλάβων ἔχη καὶ τὸ ἀθάνατον.

(*c*) Synes. Hymn. III, v. 558.

Σὸν σπέρμα φέρω.

Et ep. 105. Ἐν τῇ ψυχῇ σπειδῆν τὴν μίσην τὴν θεόν.

(*d*) S. Hieronym. ep. 82, ad Marcell. *Super animæ statu memini vestræ quæstiuncule ... utrum lapsa de cælo, sicut Pythagoras philosophus, omnesque Platónici & Origenes putant, an à propriâ Dei substantiâ, ut Stoici, Manichæus, & Hispaniæ Priscilliani hæreses suspicantur.*

(*e*) Lactant. Divinat. institut. VII, 5. *Excogitavit tamen inenarrabile opus, quemadmodum infinitam multitudinem crearet animarum, quas primo fragilibus & imbecillis corpo-*

*ribus illigatas constitueret inter bonum malumque medias.*

(*f*) Synes. ep. 105. Ἀμέλει τὴν ψυχὴν ἐν αἰετώσῳ ποτὲ σώματος ὅσῳ γένῃ νομίζειν.

(*g*) S. Hieron. adv. Rufin. II. *Si autem & de me quid sentiam requiritur, fateor me de hac quæstione apud quàm plurimos tractatorum legisse diversa. Legi quosdam dicentes quòd pariter cum corpore per humani corporis traducem etiam animæ diffundantur . . . . alii asserunt quòd formati in utero corporibus, Deus quotidie faciat animas & infundat. Alii factas jam olim, id est, tunc cum omnia creavit Deus ex nihilo, nunc eas judicio suo nasci dispenſes in corpore . . . . Ego verò cum hæc singula legerim, Deo teste, dico quia usque ad præsens certi & definiti aliquid de hac quæstione non reneo, sed Deo relinquo scire quid sit in vero, & si cui ipse revelare dignabitur.*

formés,

formés, n'ose point proposer son opinion comme un dogme certain, ni condamner ceux qui pensoient qu'elles avoient été toutes créées au commencement du monde, & que Dieu les distribuoit dans les corps selon son bon plaisir. S.<sup>t</sup> Augustin a eu la même modération; ce Père (*h*) ne vouloit point que l'on affirmât rien sur les différentes questions que l'on pouvoit former sur l'origine de l'ame; & malgré tout ce qu'a fait l'empereur Justinien pour faire croire que l'ame étoit créée dans l'instant de la formation du corps, son origine est toujours demeurée incertaine. Isidore de Séville, à la fin du vi.<sup>e</sup> siècle (*i*), mettoit encore cette incertitude au nombre des articles de foi: cette question étoit encore si peu définie au commencement de l'onzième siècle, que S.<sup>t</sup> Anselme de Cantorberi étant à l'article de la mort, auroit souhaité que ses jours fussent prolongés (*k*), pour éclaircir cette question, qu'il craignoit que ceux qui viendroient après lui ne fussent point en état de résoudre. Il seroit difficile d'imaginer les principes sur lesquels il se seroit fondé, pour terminer une question dans laquelle tous ceux qui l'avoient précédé n'avoient trouvé que des ténèbres. Mais ce qui n'a pu être décidé dans le cours de douze siècles, par les plus grandes lumières de l'Église, n'a plus souffert de difficulté depuis l'introduction de la scholastique; l'autorité d'Aristote, qui avoit dit (*l*) qu'il n'étoit point vraisemblable que toutes les ames eussent existé avant leur

(*h*) S. Aug. de Lib. arb. III, 20, 21. *Harum autem quatuor de animâ sententiarum, utrûm de propagatione veniant, an in singulis quibusque nascentibus novæ fiant, an in corpora nascentium jam alicubi existentes vel mittantur divinitus, vel inde sponte suâ labantur, nullam tenere affirmare oportebit.*

(*i*) Isidor. Hisp. de divinis Offic. II, 23. *Hoc est autem post Apostolorum symbolum certissima fides quam Doctores nostri tradiderunt.... quod incerta sit animæ origo.*

(*k*) Ap. Sur. 21. Apol. I. II, c. 59. *Cuidam familiari sibi dicenti: ad paschalem Domini tui curiam relicto sæculo vadis, hæc reposuit: Et quidem si voluntas ejus in hoc est, voluntati ejus non contradico, verum si mallet me adhuc inter vos saltem tandiu manere, donec quæstionem de origine animæ, quam mente revolve, absolvere possem, gratus acciperem, eo quod nescio utrûm aliquis eam me defuncto sit absoluturus.*

(*l*) Aristot. de gener. Anim. II, 3. *Ὅτι μὲν πῶς οὐκ οἶόν τε πᾶσι τοῖς ζῴοντι ἀρχεῖν, φάνερόν ἐστι.*

introduction dans les corps, a subjugué les Théologiens, & leur a fait prononcer assertivement que chaque ame étoit créée, ou tirée du néant, lors de la formation de chaque corps.

XLVI.  
L'ame des bêtes  
de la même  
nature que celle  
des hommes,  
selon  
les Philosophes  
de l'Inde,

<sup>a</sup> *Abr. Rog. p.*  
*190, 191 &*  
*192,*

Ce que les Indiens disent de l'ame de l'homme, ils le disent aussi de celle de la bête; les ames des uns & des autres sont non-seulement de la même nature, mais encore de la même espèce; la différence ne provient que de la perfection ou de l'imperfection du corps<sup>a</sup>; l'homme est plus parfait, parce qu'il lui a été donné un corps par le moyen duquel l'ame produit & fait paroître les qualités qui sont en elle, au lieu que celui que les animaux ont reçu n'est point organisé de manière à faire paroître ces qualités; ainsi, quoiqu'ils tiennent pour certain que l'homme est la créature la plus parfaite, ils ne font point consister cette perfection dans l'ame, mais uniquement dans le corps, dont les organes servent d'instrumens à l'ame; ce qu'ils expliquent par l'exemple des petits enfans: « ces enfans, disent-ils, ont une ame raisonnable, » aussi-bien que les personnes les plus avancées en âge, ils ont » par conséquent le jugement, la raison & les autres attributs » de l'ame; ils ne les font pas néanmoins paroître, parce que » les organes du corps ne sont pas suffisamment disposés pour cela; le corps, disent-ils, est différent, mais l'ame est une. » La comparaison d'un bon & d'un mauvais miroir est la seule preuve qu'ils donnent de cet axiome; l'objet, quoique toujours le même, est représenté nettement dans l'un & confusément dans l'autre; la différence n'est point dans l'objet, elle n'est que dans le miroir: ou-bien ils disent « qu'il en est de Dieu comme » de la lumière, qui est la même dans tout l'Univers, & qui » ne laisse point de paroître de cent façons différentes, selon la » diversité des objets qui la réfléchissent, ou selon les diverses couleurs & figures des verres par lesquels elle passe. »

*Lett. édif. &*  
*cur. 23.<sup>e</sup> rev.*  
*p. 178.*

XLVII.  
Et selon  
Pythagore,

Cette opinion des Indiens ne peut être nouvelle, puisqu'on la trouve dans Pythagore, qui l'avoit peut-être reçue d'eux; ce Philosophe enseignoit (*m*) que les ames de tous les animaux,

(*m*) Plut. de plac. Philos. v, 20. | καὶ ὅτι αἰόλων ζώων καλκμέναν τὰς  
Πυθαγόρας, Πλάτων λογικὰς μὲν εἶ, | ψυχὰς, ἡ μὲν λογικῶς ἐνεργούσας παρὰ



de ceux mêmes auxquels nous donnons le nom de brutes, étoient raisonnables, & que si elles n'agissoient pas toujours selon la raison, la mauvaise disposition de leur corps & le défaut de la parole en étoit l'unique cause. Porphyre, qui croyoit avec ses maîtres que les animaux & les plantes mêmes avoient une ame, disoit avec eux (n) « que l'ame ne pense pas de la même manière dans tous les êtres, mais d'une manière « conforme & proportionnée à la substance dans laquelle elle « pense; que dans l'entendement elle pense d'une manière pu- « rement intellectuelle, dans l'ame par la voie du raisonnement, « dans les plantes ce n'est qu'en semence, dans les corps par le « moyen de l'imagination, & dans la substance qui est au-dessus « de toutes les substances, elle pense d'une manière incompré- « hensible & infiniment sublime. » Les Indiens vont encore plus loin que ces Philosophes, car ils attribuent aux brutes une espèce de religion, & ils sont persuadés que par leurs œuvres elles peuvent parvenir à une vie éternelle.

*La Croz. hist.  
du Christ. des  
Ind. p. 479.*

XLVIII.  
Ce sentiment  
est le principe  
de l'abstinence  
religieuse  
des Indiens.

Ce sentiment, qui dégrade l'homme en lui rendant commun avec la bête ce qu'il y a de plus noble en lui, est la véritable source de l'abstinence de tout ce qui a eu vie, religieusement pratiquée par nos Philosophes: on attribue communément cette pratique au dogme de la métempsychose: « Ils s'interdisent, dit-on, l'usage de tout ce qui est animé, parce qu'ils craignent, « en tuant quelque animal pour en manger la chair, de faire « déloger l'ame de quelqu'un de leurs parens ou de leurs amis. » Cette raison pouvoit faire impression sur le vulgaire, qui croyoit effectivement la transmigration des ames; mais des Philosophes, qui ne la croyoient point, ne pouvoient en être touchés: leur abstinence partoît donc d'un autre principe, & ce principe ne peut être que la notion qu'ils s'étoient formée de la nature de l'ame des bêtes. Cette ame étant une émanation de la divinité, à laquelle elle doit être réunie, & ayant été

πῶς δυσχεραίνει τὴν σαρμάτων καὶ τὸ μὴ  
εἶναι τὸ φεραστικόν.

(n) Porphyr. Sent. 9. Οὐχ ὁμοίως  
μεν νοούμεν ἐν πᾶσιν, ἀλλ' οἰκείως ἐκάστῃ

εἴσα, ἐν νῶς ἰδὲ γὰρ νοεῖται, ἐν ψυχῇ δὲ  
λογικῶς, ἐν δὲ τοῖς φυτοῖς ἀσπωματικῶς,  
ἐν δὲ τῷ περὶ ἐπέκεινα ἀνεγνωτῶς τε καὶ ὑπερ-  
φυσικῶς.

*Abbr. Rog. pag.*  
27, 108 &  
109.

placée par Dieu même dans le corps de l'animal pour y demeurer le temps qu'il a marqué, ils se faisoient un scrupule de tuer cet animal, parce que c'étoit s'opposer à Dieu, & faire sortir, contre son ordre, une ame d'un corps où il avoit jugé à propos de la mettre. Les plus religieux portent ce scrupule jusque sur les herbes, & ils n'oseroient tirer une racine de la terre, parce que ce seroit faire déloger une ame de son corps contre la volonté de Dieu, ce qui les réduit à la nécessité de se nourrir des sommités des herbes, en épargnant les racines.

**XLIX.**  
Lieu d'où les  
ames  
descendent  
dans les corps.

Si les ames n'abusoient point de leur liberté, elles resteroient toujours dans la classe de ces génies heureux qui sont dans le Soleil & dans les autres astres; mais les fautes qu'elles ont commises les précipitent sur la terre, où elles sont unies à des corps, & leur séjour dans ces corps est le temps qui leur est destiné pour leur purification. Les Indiens tenoient probablement cette doctrine des Chaldéens, qui enseignoient que les ames étoient envoyées sur la terre parce qu'elles avoient perdu leurs ailes, c'est-à-dire parce qu'elles avoient dégénéré de leur perfection originaire. Ils joignoient à cette première cause la nécessité d'obéir à la volonté du Père, c'est-à-dire de Dieu: cette seconde raison paroît contredire la première: si c'est par un ordre absolu de la volonté de Dieu qu'elles descendent ici-bas, elles ne peuvent être réputés coupables, & leur incorporation ne sera point la peine des péchés précédens. Cette seconde raison n'est donc admissible qu'autant qu'elle est réunie à la première; elle ne signifie autre chose, sinon que la volonté absolue de Dieu est que les esprits qui ont abusé de leur liberté soient précipités dans les corps.

**L.**  
Différens  
systèmes sur ce  
lieu.

Le lieu d'où les ames descendent dans les corps n'est pas le même dans les différens systèmes; Plotin, Porphyre, Amélius (o) vouloient qu'elles vinsent toutes du ciel; Timée supposoit que le *Demiurgus* (p) avoit produit des ames de

(o) Stob. Ecl. Phys. I, p. 113.  
Πλάτωνος μὲν καὶ Πορφύριος καὶ Ἀμέλιος  
ἐπὶ τῷ ὑπὲρ τῷ ἄεθρον ψυχῆς ὅτι πᾶσι  
ἐκείνως εἰσσεύονται εἰς τὰ σώματα.

(p) Idem, ibid. Ὁ Τίμαιος τὴν

πρωτὴν ὑποστασὶν τῶν ψυχῶν ποιεῖν πᾶν  
δημιουργόν διασπείροντα περὶ πάντα μὲν  
τὰ κρείττονα γαῖῃ καὶ ὅλον δὲ τὸ ἄεθρον,  
εἰς ὅλα δὲ τὰ σπέρματα τῶν πάντων.

différente espèce, qu'il avoit distribuées dans l'Univers, assignant à chacune sa place, logeant les plus excellentes dans les sphères célestes & les autres dans les divers élémens. Héraclide, philosophe du Pont (q), prétendoit que toutes les ames qui devoient animer des corps, faisoient leur séjour dans la voie lactée, d'où elles descendoient sur la terre; mais les Indiens, qui ne les distinguoient point des autres esprits, croyoient qu'elles habitoient le Soleil, la Lune & les autres astres, comme tous les génies ou esprits de la seconde classe, moins parfaits que ceux de la première, & qui, à raison de cette imperfection, étoient libres & pouvoient déchoir de leur état. C'est même aux différens astres, dans lesquels séjournoient les ames qui sont venues animer les corps, qu'ils attribuent la distinction des castes ou tribus chez eux: la première, disent-ils, est de ceux qui sont sortis du Soleil, c'est-à-dire dont les ames habitoient dans le Soleil: cet astre se nommant *Souri* ou *Schouri* dans leur langue, ils ont appelé cette première caste *Souria van kham*. La seconde est composée de ceux dont les ames ont demeuré dans la Lune, qu'ils appellent *Tom* ou *Tomma*, d'où est venu le nom de *Tomma van kham*, qu'ils ont donné à cette tribu; & quand on leur demande d'où proviennent les autres castes, ils répondent qu'elles viennent des autres astres.

Les Philosophes étoient également partagés sur les causes de la descente des ames dans les corps; Héraclite supposoit (r) de la descente des ames dans les corps, cette descente nécessaire, & mettoit les ames dans un mouvement continuel: « les unes, disoit-il, descendoient pendant que les autres remontoient, parce que le séjour constant dans un même lieu leur étoit pénible, & qu'elles regardoient le changement comme un repos. » Selon les disciples de Taurus (s),

L I.

Causés  
de la descente  
des ames  
dans les corps,

(q) Stob. Ecl. Phys. I, p. 113.  
καὶ τὰς Ἡρακλείδην μὲν Πομπικὸν  
ἀφείλιν πρὸς τὴν γαλαξίαν.

(r) Id. ibid. Ἡρακλείδης μὲν δὲ  
ἐμποιεῖς ἀναγκάσαι πείθειται ἐν τῷ ἀν-  
τιόν, ὁ δὲ αὐτὸς αὖτε καὶ τὴν ἀπορεύεσθαι  
τὰς ψυχὰς ὑπὸ λήθης, καὶ τὸ μὲν πρὸς αὐτοῖς

ὑπὸ λήθης κέματον εἶναι, τὸ δὲ μεταβάλλειν  
φέρειν ἀνάπαυσιν.

(s) Id. ibid. p. 114. Οἱ δὲ πρὸς  
ταύτων Πλατωνικοὶ πέμπουσιν τὰς ψυχὰς  
ἐκ τῶν θεῶν εἰς γῆν λέγουσιν, οἱ μὲν ἐπομηνό-  
ντων Τίμαιον παραδίδοντες ὅτι εἰς τελείωσιν  
τῆς ψυχῆς, ὥστε εἶναι καὶ ἐν τῷ κόσμῳ πτωχὰ



c'étoient les Dieux qui envoioient les ames sur la terre, pour la perfection de l'Univers, afin que la partie inférieure de ce monde eût autant d'animaux que la partie supérieure, & pour manifester la bonne vie; « car, disoient-ils, c'est par les ames que les Dieux apparoissent, & ils se rendent visibles par la vie pure & droite des ames. » Dans un autre système (1), cette descente étoit volontaire de la part des ames; le desir de s'unir à des corps étoit le motif qui leur faisoit quitter leur séjour, ou c'étoit une soumission volontaire à des ordres supérieurs. Selon d'autres enfin, elles étoient contraintes & forcées de prendre ce parti: Platon paroît s'être déterminé pour ce dernier sentiment (2), car tantôt il enseigne que c'est par la volonté absolue de Dieu que les ames sont envoyées dans les corps, & d'autres fois qu'elles y sont précipitées, par l'ordre de la justice, comme dans une prison, en punition des péchés qu'elles ont commis: « les ames, disoit-il, qui ont perdu les ailes qui les élevoient vers le ciel, c'est-à-dire, comme il l'explique lui-même, qui lassées de la contemplation du souverain bien, se sont tournées vers la terre & ont desiré de jouir des plaisirs des sens, sont précipitées & envoyées dans des corps pour expier leurs fautes & s'en purifier. » Il vouloit même que le nom grec *σῶμα*, donné au corps, signifiat la prison dans laquelle l'ame étoit confinée, & il en trouvoit l'étymologie dans celui de *σῆμα* (3), qui signifie *un tombeau, un sépulcre*. La perte des ailes étoit une allégorie dont les Chaldéens se servoient pour exprimer la chute de l'ame; ils joignoient aussi

ζῶα ὅσα εἰσὶν ἐν τῇ γῇ· οἱ δ' εἰς ἐνδείας ζωῆς ὁπιδείξιν τὸ τέλος ἀναφύγοντες ἢ κατὰ δὲ παντὶ γὰρ εἶναι τὴν βύλησιν τῶν θεῶν, θεὸς ἐκφαίνεσθαι διὰ τῶν ψυχῶν, προσέρχονται γὰρ εἰς ἐμφανὲς οἱ θεοὶ καὶ ὁπιδεικνύονται διὰ τῶν ψυχῶν κατὰ τοῦ καὶ ἀρχάντος ζωῆς.

(1) Stob. Ecl. Phys. I, p. 114.

Καὶ ἄλλω τίνω διαίρεσιν οἱ μὲν ἐκείνοι τρεῖς τοῦτον τῶν κατὰ δὲ, ἢ ἐλπομένης αὐτῆς τῆς ψυχῆς τὴν διοίκησιν τὴν περὶ τῆν, ἢ παιδαρχίαν τῆς κρείττους· οἱ

δὲ ἀκέραιοι βιαζόμενοι ἐπὶ τὸ χεῖρον ἐλθέσθαι.

(2) Plat. in Phædr. Τὴν δ' ἀψίαν τῆς ψυχῆς πρὸς ἀποβολῆς δι' ἣν ψυχῆς δύναται λαβῶμεν· ἐστὶ δὲ τῆς ποιότητος Πέφυκεν ἢ πρὸς δύναμιν τὸ ἐμβελές ἀρετὴν ἀνω μετατρέψασθαι ἢ τὸ τῆς δυνάμεως γένος οὐκ εἶναι.

(3) Plato. in Cratyl. Καὶ γὰρ σῆμα πνέες φασιν αὐτὸ εἶναι τῆς ψυχῆς, ὡς τῆς θαμνένης ἐν τῇ τῶν παρρησίᾳ.

à cette cause la volonté absolue de Dieu : ces deux raisons, comme je l'ai déjà observé, ne peuvent se concilier qu'en supposant que le décret de Dieu est conséquent & non antécédant à la perte des ailes, c'est-à-dire que la volonté de Dieu est que les ames qui dégénèrent de leur première perfection descendent pour animer des corps. C'est ainsi que l'entendent les Indiens, qui disent « que les ames dégradées par l'abus qu'elles ont fait de leur liberté, sont précipitées de sphère en sphère « à mesure que leur dépravation croît, & que lorsque cette « dépravation est parvenue à son comble, elles sont renfermées « dans des corps qu'elles habitent comme une prison, jusqu'à « ce qu'elles aient recouvré leur pureté primitive : » ce sentiment Indien est le plus ancien & le plus général. Tous les anciens Théologiens & les Poètes disoient, au rapport de Philolaüs le Pythagoricien (y), « que l'ame étoit unie à un corps en punition de ses péchés, & qu'elle y étoit ensévelie comme dans « un tombeau : » les Orphiques, comme le rapporte Platon (z), croyoient aussi « que l'ame étoit punie de ses fautes dans le corps, qu'ils regardoient comme sa prison, d'où elle ne devoit « sortir qu'après les avoir expiées. »

L'ame descendant sur la terre pour s'y unir à un corps, passe successivement par toutes les planètes, de chacune desquelles elle reçoit quelque faculté particulière : Macrobe expliquant cette descente suivant le sentiment des Pythagoriciens & des Platoniciens, dit (a) « qu'elle commence à la voie lactée, qui

L I I.  
Passage de l'ame  
par toutes  
les Planètes.

(y) Ap. Clement. Strom. III, p. 433. λέγει δὲ γὰρ ὁ Πυθαγόρειος φιλόσοφος ὡς μαρτυροῦνται ὅτι καὶ οἱ πολλοὶ θεολόγοι τε καὶ μαθηταὶ ὡς ἐξ ἑκείνης ἀμαρτίας ἡ ψυχή τῷ σώματι συνέζευκται, καὶ καθεύδῃ ἐν σώματι τέτρωται.

(z) Plat. in Cratyl. Δοκῶσι μὲν τοῖς μοι οἱ ἀμφὶ Ὀρφίαν πάντα τὸ ὄνομα (σώμα) ὡς διὴν διδόντες τὴ ψυχῆς αὐτῇ ἐνέκα δίδωσι, πάντα ὅτι περὶ ὅλον ἔχουσιν, ἡ σὺν ἡτῇ δεικνύουσιν ἐκείνην. ὡς αὐτῇ ἐκείνη τὰ ὀφειλόμενα.

(a) Macrobi. in Somn. Scip.

1, 12. Zodiacum ita lacteus circulus obliquæ circumflexionis occursum ambiendo complectitur, ut eum quæ duo tropica signa Capricornus & Cancer feruntur interfecet. . . . Pythagoras putat à lacteo circulo deorsum incipere ditis imperium, quia animæ inde lapsæ videntur jam à superis recessisse : . . . descensuræ cum adhuc in cancro sunt, quoniam illic positæ nec dum lacteum reliquerunt, adhuc in numero sunt Deorum; cum verò ad Leonem labendo pervenerint, illic conditionis

» est un cercle qui coupe le Zodiaque dans les signes du Cancer  
 » & du Capricorne; mais tant qu'elles sont dans le premier de  
 » ces signes, elles sont encore dans le séjour des Dieux: leur  
 » nouvel état ne commence que lorsqu'elles sont parvenues au  
 » signe du Lion. Entre le Cancer & le signe du Lion est la coupe  
 » de Bacchus, dans laquelle elles boivent & s'enivrent; l'oubli  
 » de leur état précédent est la suite de leur ivresse, plus ou moins  
 » forte dans les uns que dans les autres. La pesanteur qu'elles  
 » ont contractée les fait tomber de sphère en sphère; en y passant  
 » elles reçoivent un corps lumineux, & elles y prennent toutes  
 » les facultés dont elles feront usage lorsqu'elles seront incorporées.  
 » Saturne leur communique celle de contempler & de connoître  
 » les choses sensibles, & de découvrir la vérité par le raison-  
 » nement; elles empruntent de Jupiter la force d'agir; dans Mars  
 » elles trouvent l'ardeur nécessaire pour exécuter; le Soleil leur  
 » donne la faculté des sens & celle de l'imagination; Vénus  
 » leur inspire le desir & l'amour des plaisirs sensibles; Mercure  
 » les rend capables d'exprimer leurs pensées & leurs sentimens;  
 » la Lune enfin procure l'accroissement des corps & leur pro-  
 » pagation.» L'*Anbertkend* (b), livre Indien traduit d'abord en  
 Persan & ensuite en Arabe, qui est un ouvrage des contem-  
 platifs de l'Inde, nous présente à peu près le même sentiment:  
 la comparaison que M. de Guignes a faite de ce qu'on y lit

*Mém. de l'Acad. t. XXVI.*

*futurae auspicantur exordium. . . .*  
*Crater Liberi patris ille sidereus in*  
*regione quæ inter Cancrum est &*  
*Leonem locatus, ebrietatem illic pri-*  
*imum descensuris animis sylva in-*  
*fluente significans; unde & comes*  
*ebrietatis oblivio illic animis incipit*  
*latenter obrepere . . . . oblivionem*  
*quidem omnes descendendo hauriunt,*  
*aliæ verò magis, minùs aliæ . . . hoc*  
*ergò primo pondere de Zodiaco &*  
*lacteo ad subjectas usque sphaeras*  
*anima delapsa dum & per illas la-*  
*bitur, in singulis non solum luminosi*  
*corporis amicitur accessu, sed & sin-*  
*gulos motus quos in exercitio est ha-*  
*bitura producit: in Saturni ratioci-*

*nationem & intelligentiam, quod*  
*λογιστικὸν & θεωρητικὸν vocant; in*  
*Jovis vim agendi, quod πρακτικὸν*  
*dicitur; in Martis animositatis ar-*  
*dorem, quod θυμικὸν nuncupatur; in*  
*Solis sentiendi opinandique naturam,*  
*quod αἰσθητικὸν & φανταστικὸν appel-*  
*lant; desiderii verò motum, quod*  
*ἐπιθυμητικὸν vocatur, in Veneris; pro-*  
*nuntiandi & interpretandi quæ sen-*  
*tiant, quod ἐρμηνευτικὸν dicitur, in orbe*  
*Mercurii; φυσικὸν verò, id est, natu-*  
*ram plantandi & agendi corpora,*  
*ingressu globi lunaris exercet.*

(b) Ce mot signifie: la citerne où  
 se puise l'eau de la vie. D'Herbelot,  
 sup



sur l'état de l'ame, avec ce que je viens de citer de Macrobe; me dispense de m'étendre sur cet article.

L'ame en passant par ces différentes sphères y prenoit un corps (*c*), dont elle se revêtoit comme d'un vêtement (*d*), & avec lequel elle entroit dans le corps humain: ce corps étant formé d'une matière plus subtile que celle des corps terrestres, ils lui donnoient, pour l'en distinguer, le nom de πνεῦμα, esprit, ou de ψυχή πνευματική, d'ame spirituelle (*e*); ils l'appeloient aussi quelquefois εἰδωλον, image, parce qu'ils croyoient qu'elle avoit la figure du corps humain, ou φύσις, nature. Cette partie corporelle étoit le siège des sensations & des passions, c'étoit ce que les Anciens appeloient la seconde ame de l'homme, distinguée de la première à laquelle ils donnoient le nom de φρήν, ame raisonnable, au lieu qu'ils appeloient cette seconde θυμός, l'ame sensitive, le principe de la vie animale. Ces deux ames ne sont point inconnues à nos Indiens, l'ame émanée de Dieu s'appelle chez eux paramatma, l'ame supérieure, & la seconde ou la sensitive, qu'ils estiment être le principe de la vie, sivatma, l'ame inférieure. L'auteur de l'Anberikend, que j'ai déjà cité, dit que cette seconde ame, à laquelle il donne le nom de respirame, est animée par l'ame raisonnable.

Les Chinois divisent de même l'ame de l'homme en deux parties très-distinguées l'une de l'autre<sup>a</sup>, l'une mobile & subtile, d'où provient la faculté de connoître, ils l'appellent hang-hoen; l'autre fixe & grossière, qui a la faculté de sentir, pe est le nom de cette seconde: à l'une & à l'autre de ces parties répondent leurs kuei-chin ou leurs manes, car après la mort la première

LIII.  
Corps dont  
l'ame se revêtoit  
avant  
que d'entrer  
dans le corps  
humain.

Hist. des Dieux  
Orient.

LIV.  
Deux parties  
de l'ame, selon  
les Chinois.

<sup>a</sup> M. Visdelou;  
not. manusc. sur  
l'Y-king.

(c) Æn. Gaz. in Theop. p. 64.  
Τούτων καὶ πάντων ἡ ψυχὴ σωματίων  
ἐμπύπλεται, δι' ὧν καὶ οἷον χειρῶν  
παύρεται.

(d) Plotin. Enn. IV, I. III,  
c. 15. Γὰρ ὅ ἐκκλύσασαι τὴν νοητὴν εἰς  
ἐξαντὸν μὴ πρῶτον, καὶ σῶμα ἐκείνῳ προσλα-  
βοῦσα.

(e) Syn. de Insomn. p. 140. Ἡν  
ἀναίρεται μὲν ἀπὸ τῶν σωματίων ἡ πρῶτη  
ψυχὴ καὶ πῶσα, καὶ ἀκίνητος ὡς ἀπὸ σκάφης

ὁπρῶτα τῷ σωματικῷ κόσμῳ συγγίνεται.

Porphyr. de ant. Nymph. p. 257.  
Καὶ πᾶς γε φιλοσομᾶτης ὕψον τὸ πνεῦμα  
ἐφελκομένης παύρειν ἵπτο ὡς νέφος. . .  
παχυνθέντος ὅ ἐν αὐτῇ τὸ πνεύματος ὕψος  
πλειονάσμιον ὁρατὸς γίνεται.

Synef. de Insom. p. 139. Πνεῦμα  
ἵπτο τὸ ψυχικόν, ὃ καὶ πνευματικὴν ψυχὴν  
πρῶτον γινέσθαι οἱ εὐδαίμονες καὶ θεὸς καὶ  
δαίμων, παντοδαπός, καὶ εἰδωλον γίνεται,  
καὶ πᾶς πονηρὸς ἐν τῷ τῷ πίνει ψυχῇ.

. Rr

de ces deux parties, qui étant dégagée des liens du corps retourne au ciel d'où elle est venue, devient *chin*; & la seconde, qui avec le corps auquel elle est attachée ou annexée retourne à la terre d'où elle avoit été tirée, devient *kuei*. Tout le mystère des sacrifices qu'ils font aux ames des morts, consiste en ce que par la vertu d'une certaine sympathie, les deux parties de l'ame sont tellement émues & frappées de la piété sincère de ceux qui sacrifient, qu'elles viennent se réunir pour ce temps & jouir des offrandes qu'on leur présente.

L V.  
Génie  
accompagnant  
l'ame,  
lorsqu'elle entre  
dans le corps.

Ces deux ames n'entroient point ordinairement seules dans le corps qu'elles devoient animer, elles étoient accompagnées de Génies chargés de les conduire & de ne les point quitter: l'auteur Platonicien des livres attribués à Hermès le dit des ames des Rois & des Princes; « ces sortes d'ames ne sont point » envoyées seules sur la terre (f), Dieu leur donne des compagnons » dont elles suivent la direction; si les Anges ou les Génies qui » leur sont donnés ont du penchant pour la guerre, ces Princes » seront belliqueux; si leur inclination les porte à la paix, ils seront » pacifiques; s'ils aiment la justice, ils deviendront grands justi- » ciers; si la musique est de leur goût, ces Rois s'y livreront » tout entiers; s'ils sont amateurs de la vérité, ils seront Phi- » losophes. » Ce que cet auteur dit des ames destinées à régner, d'autres le disent de toutes celles qui sont envoyées ici-bas; si l'on en croit même quelques-uns, ce n'étoient pas seulement de bons Génies qui étoient donnés à l'ame pour l'accompagner & la diriger, il y en avoit aussi de mauvais. Basilides, qui avoit voyagé dans l'Inde & qui y avoit puisé une partie de sa doctrine, disoit (g) « que les passions & les vices de l'homme,

(f) Stob. Ecl. Phys. 1, p. 126.

Αἱ γὰρ ποιῶνται, καὶ ὅτι ποιῶντα κατε-  
χόμεναί, διὰ τὴν πνευματικὴν καὶ δυνάμειαν  
κατεργάζονται... ὅταν ὅι κατὰ γένεσιν  
αὐτῶν ἄγγελοι καὶ δαίμονες πολεμικοὶ ὦσι,  
τέτων περικρατῶν τῆς γῆρας ἡ ψυχὴ  
ἔχει... ὅταν δ' εἰρηνικοὶ, τότε καὶ αὐτὴ τὴν ἰδίαν  
δυνάμειαν εἰρηνικοποιεῖται· ὅταν δὲ φιλοδυσκοί,  
καὶ αὐτὴ δικαίει· ὅταν δ' ἡμισκοί· τότε καὶ  
αὐτὴ ἀδελφεί· ὅταν δ' φιλαληθείς, τότε

καὶ αὐτὴ φιλοσοφεί· ὡς γὰρ ἀνάγκης καὶ  
ψυχῇ αὐτῇ τὴν κατὰ γένεσιν περικρα-  
τῶν γῆρας.

(g) Ap. Clem. Alexand. Strom.  
pag. 408. Οἱ δ' ἀμφὶ τὴν βασιλείαν  
πνευματικὰ πάντα καλεῖν εἰσάγουσιν.  
σπληνόμενα τῇ λογικῇ ψυχῇ, κατὰ πάντα  
τὰ ἔχον καὶ σύγχυσιν ἀρχῶν.

qu'il appelloit *les appendices de sa nature*, étoient des esprits « qui étoient mêlés avec l'ame humaine & qui naissoient avec « elle. » On trouve quelque chose d'assez semblable chez les orthodoxes; Hermas, dans le livre qu'il a intitulé *le Pasteur (h)*, dit que « chaque homme a deux Anges, l'un qui le porte au bien & l'autre qui l'en détourne », pensée qu'Origène n'a fait aucune difficulté d'adopter; il y a même quelques Pères qui en ont conclu la nécessité des exorcismes. « Personne, dit S.<sup>t</sup> Optat (i), n'ignore que quiconque vient au monde, quand même il naîtroit de parens Chrétiens, ne peut être sans l'esprit « du monde, qu'il est nécessaire de chasser & de séparer de lui « avant le baptême, ce qui se fait par l'exorcisme, qui chasse « l'esprit impur & l'oblige de se retirer dans des lieux déserts. »

Enfin ces ames ne s'introduisoient point elles-mêmes dans les corps, les Orientaux étoient persuadés qu'il y avoit un Génie particulier destiné à cette fonction; les anciens Gnostiques, dont toute la doctrine, à l'exception de ce qu'ils avoient reçu de l'Évangile, étoit orientale, tenoient (k) qu'il y avoit un Ange chargé de présider à la génération des hommes, qui faisoient l'instant où une femme avoit conçu, introduisoit dans son sein l'ame qui devoit animer son fruit. Origène admettoit aussi des Anges présidans à la génération, dont la charge (l) étoit d'introduire les ames dans les corps qu'elles devoient animer.

LVI.

Génie

présidant à la  
génération  
des hommes,

(h) Orig. Hom. xxxv, in Luc. Quod si cui displiceat, transeat ad volumen, quod titulo Pastoris scribitur, & inveniet cunctis hominibus duos adesse Angelos, malum qui ad perversa exhortatur, & bonum qui ad optima quæque persuadet.

(i) S. Optat. iv, pag. 79. Neminem fugit quod omnis homo qui nascitur, quamvis de parentibus Christianis nascatur, sine spiritu mundi esse non possit, quem necesse sit ante salutare lavacrum ab homine excludi. Hoc exorcismus operatur, per quem spiritus immundus depellitur & in loca deserta fugatur.

(k) Clem. Alex. ex doctr. Or. p. 807. Ελεγεν πρεσβύτερος ζῶον εἶναι τὸ κτ' ἡσπέρους· εἰσεῖσθαι γὰρ τῷ ψυχῇ εἰς τὴν μήτραν ἀπὸ τοῦ καθαρῶς ὑπηρετισμένου εἰς σύλληψιν, καὶ εἰσεκείθεν ἀπὸ πινος τοῦ τῇ γενέσει ἐφεσώπων ἀγγέλων, παραγνώσκοντος τὸν καιρὸν τῆς συλληψίως, κινεῖν πρὸς συνκρίσιν τὴν γυνῆκα· κατεβληθέντος δ' τοῦ σπέρματος, ὡς εἶπεν, ἐξοικειῶσθαι τὸ ἐν τῇ σπέρματι πνεῦμα καὶ ὅπως συλλαμβάνεται τῇ πλάσει.

(l) Orig. in Joh. Tract. xvi, p. 242. Ἀγγέλων ἐστὶν ὁ ἀποεὶς τοῦ ἀνθρώπων πεταγμένων... θαρρησάμενοι εἰς καματήρεα ἐστὶν ἡ τοῦ ἀγγέλων πρὸς τὸ ἀπαίρειναι ψυχὰς σώμασι λειτουργία.

Rr ij



L V I I.  
Le moment  
de l'entrée  
de l'ame dans  
un corps,  
réputé celui de  
la mort;  
& l'instant de  
sa sortie,  
nommé sa  
naissance.

Les Philosophes, qui croyoient que les ames étoient envoyées dans les corps pour s'y purifier, regardoient leur entrée dans ces corps comme une espèce de mort; « les disciples de Pythagore & ceux de Platon, dit Macrobe (*m*), distinguent deux sortes de mort, l'une de l'ame & l'autre de l'animal; l'animal meurt lorsque l'ame se sépare de son corps, mais l'ame meurt quand quittant la source simple & indivisible de la Nature, elle se répand dans les membres d'un corps; de sorte que la mort de l'animal est la vie de l'ame, parce qu'à cet instant elle est délivrée de la prison dans laquelle elle étoit renfermée, & que remise en liberté elle va jouir du véritable bien: ils regardoient comme un bonheur de mourir. » Les Indiens, qui pensoient comme ces Philosophes, s'exprimoient de la même manière; le temps de cette vie étoit pour eux (*n*) l'état du fœtus enfermé dans le sein de sa mère, & la mort comme l'accouchement qui les faisoit naître à une vie heureuse & véritable; c'est pourquoi la mort étoit le sujet le plus ordinaire de leurs entretiens, & toutes leurs actions tendoient à s'y préparer. Tous les évènements de la vie leur étoient indifférens, & ils n'en étoient pas plus affectés que d'un songe; ils estimoient heureux ceux qui sortoient de ce monde, croyant qu'ils alloient jouir de l'immortalité, pendant qu'ils (*o*) déplorent le sort de ceux qui étoient encore obligés de demeurer dans cette vie.

(*m*) Macrobius in Somn. Scip. L. II. Qui primùm Pythagoram & qui postea Platonem sunt secuti, duas esse mortes, unam animæ, animalis alteram prodiderunt; mori animal, cum anima discedit à corpore, ipsam verò animam mori, cum à simplici & individuo fonte naturæ in membra corporea dissipatur . . . per animalis mortem absolvere animam & ad veras naturæ divitias atque ad propriam libertatem remitti, falsum nomen indicio sit. Per alteram verò quæ vulgò vitæ existimatur, animam de immortalitatis suæ luce ad quasdam tenebras impelli.

(*n*) Strabon, xv, p. 490. Πλείους δὲ εἶναι αὐτοῖς λόγους περὶ θανάτου· νομίζειν μὲν δὴ ὅτι τὸ μὲν εὐδαίμονος βίον, ὡς ἀν' ἀρχῆν κυριέων εἶναι, τὸν δὲ θάνατον γένεσιν εἰς τὸ ὄντως βίον, καὶ τὸν εὐδαίμονα πῶς φιλοσοφίᾳσι· διὸ τῇ ἀσκήσει πλείους χεῖραί τε πρὸς τὸ ἐπιμυθεῖν θάνατον· ἀγαθοὶ δὲ ἢ κακὸν μὴ εἶναι τοῦ συμβαίνοντος ἀνθρώπου· καὶ ὅτι ἀν' αὐτοῖς τὰς μὲν ἀχρεΐας, τὰς δὲ χαίρειν, ἐνυπνιάσεις ὑπολήψεις ἔχοντες.

(*o*) Porphyre de Abstin. IV, p. 411. Καὶ σπᾶς μὲν αὐτὸς διακρύπτειν οὐ τὰς τῶν θεμελιωδῶν, ἐκείνους δὲ μακάριζον τὴν εὐδαιμονίαν λέγειν ἐπὶ τῇ αἰσθητικῇ.

Chez la plupart des peuples, on se persuade (p) qu'on pouvoit se purifier des souillures que l'ame contractoit ici-bas, en se lavant dans l'eau de quelque fleuve; on y joignit ensuite les sacrifices, & depuis les mystères (q), par lesquels on s'imaginoit non-seulement se procurer la tranquillité dans cette vie, & se délivrer des crimes que l'on avoit commis par le passé, mais aussi, comme s'exprime Aristide, s'assurer un état heureux après la mort, & n'être point confondu avec les prophanes dans la fange & dans les ténèbres. Les Indiens n'avoient point de mystères, mais ils avoient des sacrifices & des purifications, comme ils en ont encore; leurs Philosophes ne regardant ces purifications que comme des signes extérieurs, exigeoient qu'on travaillât à la purification intérieure; les moyens qu'ils prescrivoient, selon Philostrate (r), étoient une application continuelle à se dégager des passions & sur-tout de celles que peuvent exciter les objets de la vue, & à se garantir de l'envie, qu'ils regardoient comme la source de toute injustice. Rien n'est plus souvent recommandé que ce travail dans le livre de *Budda* ou *Fo*, le chef de ces Philosophes: « Ne suivez point vos inclinations, y est-il dit, & n'écoutez point la chair, car vous ne parviendrez point à la félicité; les passions sont un étang de boue, il ne faut chercher le repos qu'après en être sorti; elles produisent le chagrin, & du chagrin naît la crainte; que deviennent le chagrin & la crainte si l'on étouffe les passions? une vie tranquille ne s'acquiert qu'en détruisant toutes les passions; celui qui leur lâche la bride ne voit point la loi, il ressemble à une eau bourbeuse, qui ne représente plus l'image de ceux qui la regardent: celui qui se livre entièrement à ses passions est semblable à un homme qui tient un flambeau & »

« Hist. des Fleurs;  
t. II, p. 227.

(p) Ovid. Fast. II, 36.

*Omne nefas, omnemque mali purgamine causam  
Credebant nostri tollere posse senes.*

τὸ πλεονέκτες ἰδίους ἔχειν πὰς ἐλπίδας,  
ὡς ἀμύνον διαζόντας καὶ ἐκ ἐν σκότῳ π  
καὶ βορβόρῳ κεισμένους, ἀ δὴ τὸς ἀμύντες  
ἀναμένει.

(q) Aristid. in Eleusin. tom. I,  
pag. 259. Ἀλλὰ μὲν τότε κέρδος τῆς  
πανηγυρέως ἔχ' ὅσον ἡ παρὼσα ευθυμία,  
καὶ αἱ τὸ ἐκ τῆς θεωρίας χρόνος δυσκολίων  
αὐτοῖς, καὶ ἀπαλλαγῇ, ἀλλὰ καὶ τὸ πρὸς

(r) Philostr. vit. Apoll. VI, c. 5,  
p. 269. Γυμνασίου, ὅς ποτε δι' ἐμμά-  
των, φρόνως πὶ ὅς διδάσκαλος ἀδίκων  
ὅτι χεῖρα

» qui marche contre le vent, il est sans cesse exposé à se brûler.  
 » Le rigide observateur de ma loi doit être comme un homme  
 » entouré de plantes desséchées auquel le feu prend, il est perdu  
 » s'il ne se retire promptement; tels sont nos desirs, qui nous  
 » entraînent vers notre perte si nous les écoutons; c'est en vain  
 » que l'on coupe les membres si le cœur est corrompu.» Les  
 mêmes préceptes sont répétés dans l'*Anbertkend*; on y lit  
 « que l'homme, pour devenir heureux, doit anéantir toutes  
 » ses passions, ne point se laisser séduire par les sens, ne  
 » point s'attacher à tout ce qui l'environne, retenir continuel-  
 » lement ses yeux, son cœur & ses sens, afin que son ame  
 » retourne vers son maître & ne fasse qu'un avec lui, semblable  
 » en cela à un fil d'araignée coupé d'abord en deux que l'on  
 réunit ensuite.»

*Mém. de l'A-  
caul. t. XXVI,  
p. 793.*

L I X.  
Cette purifi-  
cation unit  
l'ame à Dieu.

C'est à cette réunion de l'ame, au principe duquel elle est  
 émanée, que tendent tous leurs vœux; cette espérance leur  
 étoit commune avec les Philosophes de l'antiquité; « presque  
 » tous, dit Gassendi (f), sont tombés dans l'erreur de la résufion  
 » de l'ame dans celle du monde; ils croyoient que les ames  
 » étoient autant de particules de l'ame du monde, & que cha-  
 » cune étoit renfermée dans le corps qu'elle animoit, comme  
 » l'eau l'est dans un vase; or quand un vase rempli d'eau &  
 » flottant dans la mer vient à se briser, l'eau qu'il contient en  
 » se répandant se réunit à la mer; de même, disoient-ils, lorsque  
 » le corps vient à se dissoudre, l'ame qui en sort se réunit à l'ame  
 du monde.» Cette comparaison est encore aujourd'hui en usage  
 dans l'Inde pour expliquer la destinée de l'ame après la mort:  
 « Dieu, y dit-on, est comme un Océan immense dans lequel  
 » seroient des bouteilles pleines d'eau, ces bouteilles, quelque  
 » part qu'elles puissent aller, se trouveront toujours dans le même  
 » océan, dans la même eau; si elles viennent à se casser, leurs

*Bernier, suite  
des Mémoires, sur  
l'empire du Gr.»  
Még. p. 202.*

(f) Gassendi Animadv. in l. x,  
 Diogen. Laërt. pag. 550. Vix ulli  
 fuere, qui non inciderint in errorem  
 illum de resufione in animam mundi;  
 nimirum sicut existimarunt singulo-  
 rum animas particulas esse animæ

mundanæ, quarum qualibet corpore  
 suo, ut aqua vase includeretur, ita  
 reputarunt unam quandæ animam  
 corpore dissoluto, quasi diffracto vase,  
 effluere, ac animæ mundi à quâ de-  
 ducta fuerit, iterum uniri.



«eaux se trouveront réunies à leur tout, à cet océan dont elles « étoient des portions.»

Cette doctrine de la résufion de l'ame dans fon principe, que les Philofophes de l'Inde enfeignoient à leurs difciples, influoit fur leur vie; perfuadés qu'après leur mort leurs ames devoient retourner à leur première origine, ils vouloient jouir de ce bonheur par anticipation, & prévenir dès cette vie cette réunion, en s'uniffant à Dieu de la manière la plus intime; dans cette vue ils fe féparoit du refte des hommes, ils évitoient leur converfation & gardoient un profond fîlence; ils efperoient fe détacher par ces moyens de tous les objets fenfibles, & fe livrer avec plus de facilité à la contemplation de l'Etre fuprême, dont ils chantoient prefque continuellement les louanges. Ce même principe leur donnant une idée noble de leur ame, leur infpiroit cette parfaite indifférence pour tous les évènements de la vie; craignant que leur corps ne formât quelque obftacle à la contemplation, dans laquelle ils faifoient confifter leur bonheur préfent, ils le traitoient avec une rigueur exceffive; en conféquence du même principe ils bravoient la mort, quelques-uns même fe la procuroient, comptant hâter leur réunion à la divinité. Entre les différens moyens de fortir de cette vie, le feu étoit celui auquel ils donnoient la préférence; les Perfes, avec lefquels les Indiens avoient plufieurs maximes communes, regardoient le feu comme facré, & ils auroient cru le fouiller s'ils l'euffent fait fervir à confumer un animal; cependant ils l'employoient dans leurs myftères, & penfoient (1) qu'il étoit propre à purifier l'ame des fouillures qu'elle pouvoit avoir contractées. Les Indiens adoptèrent cette dernière maxime, & en fe brûlant ils s'imaginèrent que leur ame feroit de leur corps entièrement délivrée de toutes fes taches & fouverainement pure.

Quelques Philofophes, les nouveaux Platoniciens fur-tout, ont cru que la contemplation de Dieu pouvoit être portée fi

L X.  
Influence  
de cette doctrine  
fur la vie  
des Philofophes  
de l'Inde.

L X I.  
Mélange, ou  
union de l'ame  
avec Dieu,  
admife par  
les nouveaux  
Platoniciens.

(1) Procl. in Tim. lib. v.  
H' πλεστην δε τῆς αἰσθητικῆς ἀφάρ-  
τις ἐκ τῆς γινώσκουσας ἀνάστασιν

λίδας, ὡς τὰ λήγια διδάσκει.  
Crac. Zorquali. Τὸ πνεῦμα γὰρ βεγνῆς  
ἐμπλάσας δίδωκε φῶς ἐξεί.

loin pendant cette vie même, que l'ame s'unissoit non-seulement à Dieu, mais se mêloit & se confondoit en lui; ils donnoient à cet état le nom de *Théocrasie*, Θεοκρασία. Ce mélange de l'ame avec Dieu, ou plutôt cette parfaite union; comme s'exprime Damascius dans la vie d'Isidore, se fait (u) lorsque l'ame faisant abstraction de toutes choses retourne à Dieu, & n'est plus occupée que de lui. Si nous en croyons Porphyre, auteur de la vie de Plotin son maître, ce dernier Philosophe a joui quatre fois de cette vision intuitive, qui avoit uni ou identifié son ame avec Dieu: « s'élevant, dit-il (x), de toutes les forces de son ame vers la Divinité suprême, qui » surpassé tout entendement, il en a été éclairé & il a joui de la » vision de cet Etre souverain sans l'entremise d'aucune figure » ni d'aucune idée, mais en lui-même & selon sa nature, qui » est au-dessus de toute intelligence; le but, ajoute-t-il (y), auquel » Plotin dirigeoit toutes ses pensées, étoit de s'unir au grand » Dieu qui remplit tout l'Univers, & il est parvenu quatre fois » à cette fin, non en puissance seulement, mais par une efficace ineffable. » Porphyre se vante aussi d'avoir été honoré d'une pareille vision à l'âge de soixante-huit ans.

L X I I.  
Les Indiens  
croient pouvoir  
parvenir  
à cette union,  
& même  
devenir Dieu.  
*Hist. des Dieux  
Orient. p. 69.*

Le même fanatisme se trouve chez les Indiens; quelques-uns parmi eux, peu contents d'être réunis à la divinité ou de devenir Dieu après leur mort, voudroient jouir de cette prérogative dès cette vie: le Bramine qui aspire à cet état coupe le cordon ou le fil que ceux de sa tribu ont coutume de porter pour se distinguer des autres; il se fait aussi raser un petite touffe de cheveux, que les Bramines seuls ont droit de porter; après s'être ainsi dépouillé des marques de la noblesse & de la dignité de sa tribu, il prend dans sa main droite une canne

(u) Damasc. ap. Phot. cod. 242, p. 1027. Καὶ τὸτ' ἂν εἴη Θεοκρασία· μᾶλλον δ' ὡς παντέλης ἐπάνοδος τῶν ἡμετέρων ψυχῶν πρὸς τὸ θεῖον ὁπρὸς-φρεμέναν, καὶ συναρροισμένην ἀπὸ τοῦ πᾶντος μείζονος.

(x) Porphyr. vit. Plot. Εὐφάνη ἑκάστος ὁ μήτε μορφὴν μήτε πνῶν ἰδεῖν

ἔχων, ὑπὲρ δὲ τῶν καὶ πᾶν τὸ νοῦν ἰδύμενος.

(y) Id. ibid. Τέλος γὰρ αὐτῶν καὶ σκόπος ἦν τὸ ἐνωθῆναι καὶ πελάσαι τῷ ὅπῃ πᾶσι θεῶν· ἔτυχεν δὲ πεπραγὸς πρὸς, ὅτε σιωῆται αὐτῶν, ἢ σκοπὸς τῆς τέτης, ἐνέργειας ἀρρήτου καὶ ἰδιωμένης.

de bambou qui doit avoir dix, douze ou quatorze nœuds; il porte dans sa main gauche une grande tasse de cuivre ou de terre, & se couvre, depuis la ceinture jusqu'aux genoux, d'un morceau d'étoffe de toile rayée de différentes couleurs. Il ajoute à cet appareil & à ces cérémonies ces mots, *Agamie Bruma*, je suis véritablement le dieu *Bruma*; par la vertu de ces paroles mystérieuses le Bramine se croit à l'instant transformé en la substance de Dieu, & ceux de la même tribu se prosternent à terre & l'adorent comme un Dieu; les femmes de cette tribu, & particulièrement les veuves, font en l'honneur du nouveau Dieu des veilles & des festins, pour lui témoigner leur respect & leur zèle. Dans le livre attribué à *Budda* ou *Fo*, il est prescrit à celui qui aspire à cet état, ou qui veut devenir Samanéen, car c'est la même chose, de couper sa barbe & ses cheveux, de renoncer à toutes les richesses du monde, & de ne prendre que ce qui est nécessaire pour conserver sa vie; s'il mange ou s'il se repose à l'ombre de quelque arbre, il ne doit pas y revenir plusieurs fois, dans la crainte qu'il ne paroisse trop s'attacher à ce lieu. Ce parfait détachement des choses de la terre & la victoire complète sur les passions, ne sont pas les seuls préparatifs à cette espèce d'apothéose, il faut y joindre une profonde méditation & une insensibilité générale: « le Samanéen, dit encore *Budda*, après avoir abandonné tout & étouffé ses passions, doit être toujours occupé à méditer; alors il n'a plus rien à désirer, son cœur n'est plus lié, rien ne le touche, il ne pense plus à rien; il doit éloigner de lui jusqu'au moindre desir, être entièrement insensible, & ressembler à un homme à qui l'on a coupé les quatre membres, c'est-à-dire qu'il ne doit faire usage d'aucune partie de son corps. » L'auteur de l'*Anbertkend* s'exprime de la même manière; il exige qu'on anéantisse toutes ses passions, qu'on ne se laisse point séduire par les sens, & qu'on soit dans une apathie universelle; que l'ame, le cœur, la langue & les yeux n'aient tous qu'un même mouvement, & qu'ils agissent de concert; que réduit à l'état d'un mort, on soit insensible à tout, & incapable de faire le bien & le mal. C'est par-là, suivant l'auteur de ce

*Hist. des Huns*  
t. II, p. 228.

*Ibid.*

*Mém. de l'Acad.*  
t. XXVI,  
p. 793.



livre, que l'ame retourne vers son maître & ne fait plus qu'un avec lui. Les auteurs Indiens plus modernes prescrivent les mêmes dispositions, d'éteindre en soi tout desir, tout sentiment, toute pensée, de renoncer à soi-même, & de se mettre dans un état où l'ame soit sans fonction & le corps sans mouvement. « Si quelqu'un, dit l'auteur du *Vai-kium*, souhaite voir & connoître Dieu, qu'il appaise l'agitation des vagues, qu'il se » tienne dans une parfaite tranquillité, & que le recueillement de ses sens n'ait que Dieu pour objet. » « La suprême sagesse, » dit un autre, consiste à éteindre en soi le principe sensitif » du plaisir & de la douleur, de la haine & de toutes les autres passions. » Cette extinction ne se fait que par l'union avec Dieu; cette union commence par la méditation & la contemplation de l'Etre souverain, & se termine à l'identité, où il n'y a plus de sentiment ni de volonté; jusqu'à ce que l'ame soit parvenue à cet état, elle ne fait que rouler de misère en misère. « La sagesse, qui seule peut mettre fin à ces misères, disent-ils encore, consiste à se délivrer de l'erreur qui feroit croire qu'il y a quelque chose de réel dans le monde. » Cette délivrance s'opère par une application continuelle à soi-même, en se persuadant qu'on est l'être unique, éternel & infini, sans laisser interrompre son attention à cette prétendue vérité; en un mot, la clef de la délivrance de l'ame est dans ces paroles, que ces faux Sages doivent répéter sans cesse, *je suis l'Etre suprême*: la persuasion spéculative de cette vérité doit en opérer la conviction expérimentale, qui ne peut être sans la vérité. Les sectateurs de *Budda*, nommé *Fo* à la Chine, qui ont sur cet article les mêmes principes que les Bramines, sont dans la même erreur; ils croient que l'insensibilité est le chemin qui conduit à la perfection & à la béatitude, que plus on approche de la nature d'un tronc ou d'une pierre, plus on fait de progrès & plus on devient semblable au premier principe auquel on doit retourner un jour: il ne suffit pas pour cela d'être plusieurs heures sans aucun mouvement du corps, il faut que l'ame soit immobile & perde tout sentiment: persuadés, suivant l'enseignement de *Budda*, que toutes choses en ce

*La Croz. hist.  
du Christ. des  
Ind. p. 458. »*

*Lett. édif. &  
cur. 26.<sup>e</sup> rec.  
p. 241, 245,  
248 & 251.*

## DE LITTÉRATURE. 323

monde sont illusion & prestige, qu'il n'y a rien à chercher ni sur quoi l'on puisse mettre son espérance que dans le néant, qui est le premier principe de toutes choses; dans le sens que j'ai expliqué dans le Mémoire précédent, ils croient que pour exister véritablement il faut se confondre dans ce néant, qui par sa simplicité fait la perfection de tous les êtres: pour y réussir il ne faut pas seulement être exempt de toute passion, il n'est pas même permis d'avoir le moindre desir; il faut s'appliquer à ne vouloir rien, à ne penser rien, à ne sentir rien: voilà ce qui forme, disent-ils, la parfaite quiétude de l'ame, elle est sainte, elle est parfaite en cet état. Quand l'ame est tombée dans ce profond assoupissement, ou dans le parfait repos de toutes ses puissances, l'homme cesse d'être sujet au changement; à proprement parler il n'est rien, ou si l'on veut qu'il soit quelque chose, il est sage, il est parfait, il est heureux, & pour le dire en un mot, il est Dieu.

L'auteur de l'*Anbertkend* prescrit différens moyens pour se mettre dans cet état de parfaite quiétude; l'un de ces moyens est de s'afféoir les jambes croisées, de poser ensuite ses mains sur ses genoux, en appuyant ses coudes & regardant son nombril; il faut rester dans cette situation aussi ferme que l'arbre le mieux enraciné, & dire continuellement dans son cœur, *Dieu est puissant & glorieux*. C'est dans cette posture, dit-on, que Budda se mettoit lorsqu'il vouloit se livrer à la contemplation, qui étoit presque son occupation continuelle; il étoit assis les jambes croisées, les mains sur son sein, de manière que les extrémités de ses pouces se touchoient. C'est aussi dans cette même posture que les Siamois représentent leur *Sommona-codom*. Cette situation, à ce que l'on croit dans l'Inde, met l'ame dans une si profonde méditation, & la concentre si fort que le corps, pendant un certain temps, est privé de sentiment, sans attention & immobile par rapport à tous les objets extérieurs. Aulu-gelle rapporte de Socrate quelque chose d'approchant; il dit « que ce Philosophe se tenoit souvent d'un soleil levant à l'autre, pendant un jour & une nuit sur ses pieds, sans faire aucun mouvement, les yeux fixés vers le même lieu, occupé »

*Le Gobien, préf.  
de l'hist. de l'édit  
de l'Emp. de la  
Chine.*

LXIII.  
Moyens de  
parvenir à cette  
union.

*Kämpf, hist. du  
Japon.*

» de ses propres pensées, dans une espèce d'extase, & comme si son ame eût été séparée de son corps. (2) »

LXIV.  
Ancienneté  
de ce fanatisme  
dans l'Inde.

<sup>a</sup> Jaafar-Ebn-  
Tophail, *vie de*  
*Hai-Ebn-Yok-*  
*dan*, *introduc.*  
*n. 11.*

<sup>b</sup> D'Herbelot,  
*bibl. Orient.*, pag.  
322.

*Vit. Hai-Ebn-*  
*Yokdan*, n. 70.

*Abulph. Dynast.*  
*IX*, p. 189.  
D'Herbel. *bibl.*  
*Or.*, p. 424.

Cette folie n'est point nouvelle dans l'Inde, puisqu'on la trouve dans le livre de *Budda*, porté à la Chine dans le premier siècle de l'ère Chrétienne, & dans l'*Anbertkend*, qui n'est peut-être pas moins ancien. Ce même fanatisme s'est communiqué aux Mahométans; ceux qui chez eux font profession de la doctrine orientale, prétendent<sup>a</sup> qu'en se dégageant de soi-même & de ses sens, & s'élevant par la contemplation au-dessus de la circonférence des cieux<sup>b</sup>, on ne reçoit plus d'autres impressions que celles de la splendeur de l'essence divine; qu'on est entièrement pénétré de ces impressions, & qu'on est aussi intimement uni à Dieu que l'image l'est avec le miroir sur lequel elle est empreinte: follement persuadés que cette union intime ne fait de Dieu & de leur ame qu'un seul & même être, ils ne font point difficulté de s'attribuer les propriétés divines & la divinité même. Yézid de Bestame, à qui Al-Gazali reproche d'avoir dit, lorsqu'il étoit revenu de ses extases, *que je suis admirable! que je suis grand!* étoit du nombre de ces mystiques: il est mort l'an de l'hégire 261, qui concourt avec l'an 874 de l'ère vulgaire. Al-Jonaid, qu'Abujaafar, dans son roman philosophique, ou *vie de Hai Ebn-yokdan*, qualifie Docteur & Iman, étoit le chef de ces illuminés l'an de l'hégire 297, ou de Jésus-Christ 909. *Mon esprit*, disoit Houssain Mansour sur-nommé Hallage, l'un de ces prétendus mystiques, en s'adressant à Dieu, *mon esprit est tellement confondu avec le vôtre qu'il semble que ce soit le vin & l'eau mêlés ensemble qui ne sont qu'une même liqueur; quelque chose que j'entreprenne, en quelque état que je sois, je ne trouve que vous & moi: ce même mystique se servoit souvent de cette expression, je suis Dieu.* Il fut mis à mort par sentence des Docteurs de la loi de Bagdad l'an 309 de l'hégire, de l'ère Chrétienne 921; mais ce blasphème ne fut

(2) *Aul. Gell. Noct. att. II,*  
*1. Stare solitus Socrates dicitur,*  
*pertinaci statu perdius atque pernox*  
*à summo lucis ortu ad alterum*  
*orientem, inconnivens, innobilis,*

*iisdem in vestigiis & ore atque*  
*oculis eundem in locum directis cogi-*  
*tabundus, tanquam quodam secessu*  
*mentis atque animi factò à corpore.*



point le motif du jugement prononcé contre lui; il ne fut condamné au dernier supplice que pour avoir avancé (a), dans un de ses livres, « qu'on pouvoit suppléer le pèlerinage de la Meque & en avoir tout le mérite, en lui substituant des prières, des aumônes & d'autres bonnes œuvres. »

La conformité entre ce fanatisme des Indiens & des Mahométans & celui de quelques Docteurs illuminés sur la vie unitive, est si marquée que je serois porté à croire, avec M. d'Herbelot, que le premier a été la source & l'origine du dernier : « la secte des illuminés, dit ce Savant, a pris son origine en Orient, d'où elle a passé avec les Arabes en Espagne sous le nom d'*Alumbrados*, laquelle a été renouvelée de nos jours. » En effet, c'est chez les uns, comme chez les autres, la même insensibilité, la même apathie universelle, le même anéantissement; si l'on en croit ces nouveaux illuminés, l'âme dans cet état<sup>a</sup> devient indifférente à tout, elle ne se sent plus<sup>b</sup>, elle ne se voit plus & ne se connoît plus, elle ne peut pancher ni d'un côté ni d'un autre, la mort & la vie lui sont égales : l'anéantissement<sup>c</sup> ou la résurrection en Dieu est l'effet de l'oraison parfaite de contemplation, « elle met, dit un de ces Docteurs<sup>d</sup>, l'homme hors de soi, le délivre de toutes les créatures, le fait mourir & entrer dans le repos de Dieu; il est en admiration de ce qu'il est uni avec Dieu, sans se douter qu'il soit distingué de lui; il est réduit au néant & ne se connoît plus : dans cette union, ajoute un de leurs disciples<sup>e</sup>, il y a communication de substance, Dieu prend l'âme & se l'unit immédiatement, réduisant tout à une unité; alors l'âme ne doit plus & ne peut plus faire de distinction entre Dieu & elle, Dieu est elle &

LXV.  
Ce fanatisme  
a pénétré dans  
l'Occident.

*Bibl. Orient.*  
p. 296, col. 2.

<sup>a</sup> *M.<sup>me</sup> Guyon;*  
*les Torrens.*  
<sup>b</sup> *Ibid.*

<sup>c</sup> *La même; ex-*  
*plicat. du Cant.*  
*des Cant.*  
<sup>d</sup> *La Combe;*  
*Anal. de l'Or.*  
<sup>e</sup> *ment.*

<sup>f</sup> *M.<sup>me</sup> Guyon;*  
*expl. du Cant.*  
*des Cant.*

(a) Abulph. Dyn. IX, pag. 189. Neque potuit Alvizier ipsum morte afficere, donec videret librum ipsius quemdam, in quo scriptum fuit, quod si quis religionis ergo peregrinari cupiens, præstare illud non posset, in ædibus suis locum aliquem mundum seponeret, cumque adessent dies peregrinationis ritibus instituti, eum circumiret, faceretque

quæ peregrini Meccæ faciunt, deinde triginta orphanos pascens ac vestiens, unicuique eorum septem nummos daret. Alvizier ergo accersitis iudicibus & legis peritorum præcipuis sententiam ipsorum rogavit, cumque scripsissent illi licitum esse ipsum morte mulctare, ipsum præfecto satellitum tradidit.

» elle est Dieu depuis qu'elle est recoulée en Dieu & se trouve  
 » perdue en lui sans pouvoir se distinguer ni se retrouver; l'ame  
 » est fondue, anéantie & tellement désappropriée qu'elle peut  
 » sans réserve s'écouler toute en Dieu; alors se fait l'adorable  
 » mélange de la créature avec son créateur, en sorte que l'un  
 & l'autre sont réduits en unité. » Un des prédécesseurs de ces  
 illuminés, abbé du monastère de S.<sup>t</sup> Mamas à Constantinople,  
 au milieu de l'onzième siècle, nommé Siméon, avoit soutenu  
 « que l'homme pouvoit non-seulement être parfaitement purifié  
 » de toutes les passions vicieuses, mais aussi recevoir (b) en lui-  
 » même & posséder substantiellement le paraclet tout entier; que  
 » par la vertu de la grâce l'homme acquéroit le privilège de la  
 » nature divine de subsister en trois hypostases, d'être un Dieu  
 » & un seul Dieu (c), & de réunir en lui une trinité composée  
 du corps, de l'ame & de l'esprit divin qu'il a reçu. »

L X V I.  
 État de l'ame  
 après  
 sa séparation  
 du corps.

*Abn. Rog.*  
 p. 286,

C'est nous arrêter trop long-temps à des folies; passons  
 à l'état de l'ame après sa séparation du corps, & voyons ce  
 qu'elle devient dans le système des Indiens; la doctrine com-  
 munément reçue dans l'Inde est que l'ame délivrée des liens du  
 corps qu'elle animoit, passe successivement dans plusieurs corps  
 d'hommes ou d'animaux, jusqu'à ce que suffisamment purifiée  
 de toutes ses souillures, elle soit en état de se réunir au principe  
 duquel elle est émanée: mais on n'y est point uniforme sur  
 le temps de ce passage; les uns veulent qu'il se fasse à l'instant  
 que l'ame sort du corps, d'autres mettent un intervalle entre  
 la mort & la transmigration; il y en a qui croient que les ames  
 demeurent pendant quelque temps auprès de leur corps dans  
 les endroits où reposent leurs cendres, jusqu'à ce qu'elles  
 trouvent un autre corps propre à les recevoir, & qu'elles ont  
 la permission de venir participer à ce qui leur est offert. Ceux  
 qui pensent ainsi mettent auprès des tombeaux de leurs parens  
 ou amis défunts, pendant les neuf premiers jours qui suivent  
 leur mort, des fruits, du lait & d'autres alimens, afin que

(b) Ap. Combéf. auct. nov.  
 Bibl. P.P. part. II, p. 124. Καὶ  
 ἔλον ὑποδῶς ἀξιοῦσι τὴν Παράκλητον.

(c) Ibid. Τελυπότας . . . εἰς  
 θεὸς θεοὶ ἐκ σώματος καὶ ψυχῆς καὶ ἁγίου  
 μετέληφε θεὸς πνεύματος.

leurs ames viennent en prendre leur part avec les corneilles. D'autres pensent qu'aussitôt après la mort l'ame est conduite en paradis ou en enfer, pour y recevoir la récompense ou la peine des bonnes ou des mauvaises actions qu'elle a faites pendant la vie. Leur paradis est un séjour délicieux, dont la félicité consiste dans des plaisirs sensuels: il y a dans ce lieu différens degrés; le dernier, qu'ils appellent *le séjour du premier Principe* ou de l'*Etre suprême*, est le seul qui soit perpétuel; ceux qui y sont admis étant intimement unis au premier Etre & ne faisant qu'un avec lui, ne reviennent plus dans ce monde pour y animer d'autres corps: ceux qui sont reçus dans d'autres classes, ou dans les cieus inférieurs, sont renvoyés ici-bas lorsque le nombre des années fixées pour leur récompense est expiré. L'enfer, situé au-dessous de la terre que nous habitons, est un séjour d'horreur, où l'on souffre mille tourmens différens & où se trouvent toutes sortes de bêtes farouches & véni-meuses pour tourmenter les coupables; quelques ames sont condamnées à y demeurer éternellement, mais les autres, après y avoir demeuré un temps suffisant pour expier leurs crimes, sont renvoyées dans ce monde par la sentence de celui qui y préside, pour animer de nouveaux corps, de manière cependant que celui qui ayant été pauvre a fait plus de bien que de mal, est plus opulent dans une seconde vie que dans la première; au lieu que s'il a fait plus de mal que de bien, il est encore plus pauvre qu'il ne l'avoit été, ou il anime le corps de quelque animal des plus vils. Cette doctrine sur les enfers n'est point nouvelle dans l'Inde, puisque Strabon, d'après les auteurs qui avoient voyagé dans ce pays sous le règne d'Alexandre & sous celui de ses successeurs, dit « qu'ils débitoient des fictions sur les tribunaux des enfers & sur les jugemens qu'on y subissoit: » cet auteur n'expose point quelles étoient ces fictions des anciens Indiens; mais la description que les modernes font aujourd'hui du paradis & de l'enfer, est si conforme à tant d'égards à ce qu'on trouve dans les livres Mahométans, que je soupçonnerois qu'ils sont la source dans laquelle les Indiens modernes ont puisé.

*Hist. des Diens  
Orient, c. 1. 1. &  
12.*



LXVII.

La  
métempsychose  
enseignée  
par les Indiens,

*Hist. des Huns,*  
tome II, l. III,  
p. 224.

*Ibid.* p. 225.

*Lett. édit. &  
curieuses.* 10.<sup>e</sup> rec.  
p. 110.

*Ibid.* p. 114.  
120 & 148.

*Budda* ou *Fo*, le chef des philosophes Indiens, est l'auteur de l'opinion de la métempsychose; il l'enseigna dans l'Inde cinq cents ans ou environ avant que Pythagore la répandit dans la Grèce, & c'est par les disciples de *Budda* qu'elle a été communiquée à la Chine, au Thibet & à la Tartarie. Les Indiens croient que ce *Budda* a reparu plusieurs fois dans le monde sous la figure humaine & sous celle de plusieurs animaux; & dans le livre qui lui est attribué, on suppose que l'ame qui paroît pour la première fois sur la terre anime successivement différens corps d'hommes ou d'animaux, suivant ses bonnes ou ses mauvaises actions, jusqu'à ce que parvenue à un certain degré de pureté, elle soit transférée dans le corps d'un Samanéen, c'est-à-dire d'un Philosophe de la secte la plus spirituelle & la plus parfaite; mais comme il y a différens degrés de perfections parmi les Samanéens même, cette ame revient plusieurs fois dans le monde pour achever de s'y purifier; enfin elle reparoît dans le corps d'un parfait Samanéen, & n'ayant plus aucune tache, elle en sort pour aller se réunir à la divinité. Les *Pouranams*, ou anciens poèmes des Indiens, sont remplis d'histoires semblables à celles que les Pythagoriciens racontaient des métempsychofes de leur maître; plusieurs grands hommes y rapportent les différentes figures sous lesquelles ils ont paru en différens royaumes: enfin c'est la croyance commune dans l'Inde, que les ames animent successivement différens corps. Pour preuve de ces transmigrations, les Indiens ne donnent à leur ordinaire que des comparaisons: « comme l'homme, disent-ils, est dans une maison, qu'il y habite & qu'il a soin d'en réparer les endroits foibles, de même l'ame » est dans le corps, elle y loge, elle s'étudie à le conserver & » à en réparer les forces quand elles s'affoiblissent: l'homme sort » de sa maison si elle n'est plus habitable, & va se loger dans une » autre; ainsi l'ame abandonne son corps, quand quelque maladie » ou quelque autre accident le met hors d'état d'être animé, & » elle se met en possession d'un autre corps. Le pilote, ajoutent-ils, » est le maître du navire, il le gouverne à son gré, il le conduit » dans les pays les plus éloignés, il le fait entrer dans les rivières,

rivières, il lui fait faire le tour des ifles, il lui fait parcourir « tous les ports qui se trouvent sur le rivage de la mer; si son « vaisseau est endommagé dans quelqu'une de ses parties, il le « radoube; mais il l'abandonne quand les planches venant à se « pourrir menacent d'un prochain naufrage: c'est ainsi que l'ame « se trouve dans le corps de l'homme; elle le conduit par-tout, « lui fait faire de longs voyages, le mène dans les villes, le fait « monter ou descendre, marcher ou se reposer; quand il est « malade elle cherche des remèdes propres à réparer ses forces; « mais quand ce corps vient à périr, ou que ses organes sont « usés ou détruits, elle l'abandonne & va en chercher un autre « qu'elle puisse gouverner comme le premier: enfin, comme les « rayons du Soleil, qui ont formé des images de cet astre dans « des vases pleins d'eau, forment d'autres images dans d'autres « vases lorsque les premiers sont brisés, de même les ames obligées « de quitter les corps qui périssent, en vont animer d'autres « plus frais & plus vigoureux.»

La Providence, selon les Indiens, est intéressée dans ces transmigrations, qui servent à justifier son équité: «on ne peut nier, disent-ils<sup>a</sup>, que les maux dont les hommes sont affligés dans cette vie, ne soient ordonnés de Dieu en punition des péchés, & que les biens, dont quelques-uns sont comblés, ne soient la récompense de la vertu.» Si cela est, pourquoi tant de personnes que nous savons n'avoir commis aucun crime, pourquoi tant de gens qui vivent d'une manière irréprochable, pourquoi tant d'enfans qui sont incapables de pécher, sont-ils néanmoins sujets à tant de misères? d'où vient au contraire que des méchans, des scélérats même jouissent d'une santé & d'une prospérité constantes? il faut bien que le bonheur de ceux-ci soit la récompense des vertus qu'ils ont pratiquées dans les générations précédentes, & que les afflictions dont les autres sont comme accablés, soient la peine des crimes dont ils se sont rendus coupables pendant qu'ils animoient d'autres corps; autrement on ne pourroit s'empêcher d'accuser la Providence d'injustice ou de partialité, en traitant si mal les honnêtes gens & faisant tant de bien aux méchans. L'idée d'un état futur,

LXVIII.

Comme  
un moyen de  
justifier  
la Providence.  
<sup>a</sup> *Hist. des*  
*«Dieux Oriens,*  
*p. 82.*

dans lequel Dieu récompensera les vertus & punira les vices, suffit pour lever le scandale de la prospérité des méchans, sans qu'il soit nécessaire de recourir à la métempsychose, qui suppose que l'ame survit au corps, que l'homme est un être moral, comptable de ses actions à Dieu, duquel il doit attendre la peine ou la récompense selon le bien ou le mal qu'il aura faits; vérités primordiales, qui font partie de la première instruction donnée au genre humain, dont les traces sont conservées parmi tous les peuples, & s'aperçoivent encore au travers des différentes fictions dont leur religion a été chargée. Le commun des hommes ne s'en est point départi; il n'y a que les Philosophes, qui s'égarent dans leurs pensées, y aient donné atteinte par des raisonnemens subtils, qui n'étoient fondés sur aucun principe certain.

L X I X.  
Ce dogme  
n'est point cru  
par  
les Philosophes  
de l'Inde.

*La Croz. hist.  
du Christ. des  
Ind. p. 506.*

*Budda*, qui avoit enseigné pendant toute sa vie le dogme de la transmigration des ames, le rétracta dans la suite; prêt à rendre les derniers soupirs, il assembla ceux de ses disciples qui lui étoient les plus chers, & leur dit « que pendant plus de quarante ans qu'il avoit prêché, il n'avoit point manifesté ses véritables sentimens; qu'il n'avoit révélé que le sens extérieur de sa doctrine, enveloppée de différens symboles; qu'on devoit » regarder tout ce qu'il avoit dit jusqu'alors comme autant de » faussetés; que le sens intérieur de sa doctrine, qu'il avoit toujours » jugée véritable, étoit que le premier principe & la dernière » fin de toutes choses étoit le néant ou le vide, que tout en étoit » émané, que tout y devoit retourner, & qu'au-delà de ce néant ou ce vide, il n'y avoit rien à chercher ni à désirer. » Ce néant n'étant point, je le répète, un néant absolu, les qualités que ce Philosophe lui donnoit ne pouvant convenir qu'à l'Etre suprême, le sens naturel de ses dernières paroles est que tout est émané de Dieu, & que tout doit lui être réuni; d'où il suit que la transmigration des ames, qu'il avoit enseignée jusqu'alors, étant fausse, l'ame, après sa séparation du corps, va se réunir à son principe & se confondre dans la divinité. Cette dernière déclaration du Philosophe mourant a donné naissance à deux sectes; la première, de ceux qui, attachés à ce que leur maître



avoit enseigné pendant toute sa vie, retiennent encore cette doctrine extérieure & populaire, dont la métempsychose avoit fait partie, ainsi que le culte des idoles; les Bramines sont leurs successeurs. La seconde, de ceux qui s'en tenant aux dernières paroles de *Budda*, ont rejeté cette doctrine extérieure, ne se croient point obligés de se prosterner dans les temples, ni d'adresser leurs vœux aux Dieux que le peuple invoque, & espèrent être réunis à la divinité aussitôt après leur mort. Ces derniers, appelés *Samanéens*, c'est-à-dire gens qui savent apaiser leurs passions, rejettent la transmigration des ames, qu'ils prétendent n'avoir été inculquée au peuple qu'à cause de l'utilité dont elle pouvoit lui être. Cette doctrine est, comme ils s'expriment eux-mêmes, ce que dans les bâtimens sont les ceintres sur lesquels on élève une voûte; lorsqu'on a achevé de bâtir on ôte ces ceintres, de même quand on est instruit de la vérité, on rejette toutes ces doctrines.

*Hist. des Dieux  
Orient. p. 82.*

Je serois assez porté à croire qu'il en est de la plupart des Philosophes, qui ont enseigné publiquement la métempsychose, comme de *Budda*; que quoiqu'ils la prêchassent au peuple, ils ne la croyoient point: c'est ce qu'il me paroît naturel de conclure du texte de *Timée de Locres*; ce célèbre Pythagoricien, avec lequel *Platon (d)* voulut faire connoissance dans son voyage d'Italie, parlant de la métempsychose, s'exprime de manière à faire entendre que ce n'étoit qu'une doctrine populaire. « Dans les maladies du corps, dit-il *(e)*, lorsque

L X X.  
D'autres  
Philosophes  
ne l'ont enseigné  
que comme  
une doctrine  
populaire.

*(d)* Cicero. Tusc. I. *Platonem ferunt ut Pythagoreos cognosceret in Italiam venisse, & in eâ cum aliis multis, tum Archytam Tinnæumque cognovisse & didicisse Pythagorea omnia.*

*(e)* Tim. Locr. de an. Mundi, sub. fin. *Ὡς γὰρ τὰ σώματα νοσῶδες πόκα υἱάσονται, εἴκα μὴ εἴκη τοῖς υἱαινοτάτοις. ὅτω τὰς ψυχὰς ἀπείρομες ψυδῶσι λόγοις, εἴκα μὴ ἀγνηταί ἀλαθέσι. λέγουσι δ' ἀναγκαίως καὶ πικραίνει ξέναι, ὥς μετενδυμέναι τὰν ψυχῶν, τῶν ἰδῶν δειλῶν, ἐς γυναικία σκάνεα, ποθ'*

*ὕβρει ἐκδιδόμενα. τῶν δὲ μαιφόνων ἐς θηέων σώματα, ποθ' κόλασιν. ἀργῶν δ' ἐς σωὴν ἢ κρείσσον μορφάς. κούφων δ' καὶ μετῴρων ἐς πτηνῶν ἀερεσπορῶν. ἀργῶν δὲ καὶ ἀπορρίκτων, ἀμαθῶν τε καὶ ἀνοήτων ἐς τὰν τ' οὐδ' ἰδέαν. ἅπαντα δὲ ταῦτα ἐν δευτέρᾳ περὶ τῶν ἀ Νέμεσις συνδέκρινε, σὺν δαίμοσι παλαμναίοις χθονίοις τε, τοῖς ἐπὶ τῆς ἀνθρωπίνης οἰς ὁ πάντων ἀρχεὺς θεὸς ἐπέτρεψε διοίκησιν κόσμῳ συμπληρωμένῳ ἐκ θεῶν τε καὶ ἀνθρώπων. τ' τε ἄλλων ζώων, ὅσα δὲ ἀμύρηται ποτ' εἰκόνα τὰν ἀείσαν εἰδὸς ἀγνῶτα καὶ αἰώνια.*

Tt ij

» les remèdes salutaires sont épuisés, ou qu'ils ne font aucun  
 » effet, on a quelquefois recours à d'autres remèdes dangereux  
 » de leur nature; de même, lorsque les esprits ne peuvent être  
 » persuadés par la vérité, il faut essayer de les retenir par le faux,  
 » s'il peut faire quelque impression sur eux; c'est ce qui fait  
 » qu'il est nécessaire d'inspirer au commun des hommes la terreur  
 » des supplices d'une autre vie, & de leur enseigner que l'ame  
 » change de demeure, que celle d'un lâche est ignominieusement  
 » jetée dans le corps d'une femme, que celle d'un meurtrier est  
 » emprisonnée dans la peau d'une bête féroce, que celle d'un  
 » impudique est condamnée à animer un porc ou un sanglier,  
 » que l'homme vain & inconstant est changé en oiseau, que le  
 » paresseux & l'ignorant sont transformés en poisson; que la  
 » dispensation de ces choses est confiée dans la seconde période,  
 » c'est-à-dire, au sortir de cette vie, à la déesse Némésis & aux  
 » Furies ses assessseurs, chargées de veiller sur les actions des  
 » hommes, & à qui le souverain Seigneur de toutes choses a  
 » confié l'administration du monde rempli de Dieux, d'hommes  
 » & d'animaux formés sur le modèle de l'idée éternelle &  
 » intellectuelle». Ce que ce Philosophe débitoit au peuple sur la  
 » métempsychose n'étoit donc, ainsi qu'il le pensoit, qu'une doctrine  
 » fautive, & il ne l'enseignoit, toute fautive qu'il la jugeoit, que parce  
 » qu'il la croyoit nécessaire & utile à ceux à qui il la prêchoit.  
 » Pythagore & Platon enseignoient à leurs disciples, suivant le  
 » témoignage de Plutarque (f), « que l'ame étoit immortelle,  
 » & qu'en sortant du corps elle alloit se réunir à l'ame de  
 » l'Univers, & retournoit à un principe de même nature qu'elle».  
 » Dans ce système il n'y a point lieu à la métempsychose.

**L X X I.**  
 Pourquoi  
 les Philosophes,  
 qui ne  
 croyoient point  
 la  
 transmigration  
 des ames,  
 l'ont-ils  
 enseignée aux  
 peuples!

Mais pourquoi ces Philosophes enseignoient-ils cette doctrine; qu'ils ne croyoient point eux-mêmes? l'existence distincte de l'ame après la séparation du corps, & l'état de peine ou de récompense qui doit suivre cette vie, étoient des maximes trop généralement reçues parmi tous les peuples, & trop enracinées dans les esprits, pour que ces Philosophes pussent

(f) Plut. de plac. Philos. IV, 7. Ποταρχος καὶ Πλάτων ἀφάρτων  
 τῶν πλὴν ψυχὴν ἐξέρχεται γὰρ εἰς πλὴν τοῦ αἰνίου ψυχὴν ἀναλαμβάνει ὡς τὸ ὁμόγετες.

espérer de les faire abandonner; & quand ils se seroient flattés d'y réussir, une raison puissante les empêchoit de l'entreprendre: la plupart de ceux qui enseignèrent la métempsychose avoient part à la législation & au gouvernement de leur pays; les philosophes de l'Inde étoient les principaux conseillers des Rois; les prêtres Égyptiens participoient au gouvernement de l'Égypte, le Roi étoit toujours pris dans leur corps, ou s'il n'en étoit point on l'y associoit; Pythagore & ses principaux disciples donnèrent des loix à plusieurs villes d'Italie: les uns & les autres savoient trop bien de quelle importance étoit à la société la croyance d'un état de peines & de récompenses après la mort, pour rien enseigner en public qui y fût contraire; ils n'ignoroient point que ce frein étoit nécessaire pour contenir le commun des hommes dans les devoirs de l'observation desquels dépendent le bonheur & la tranquillité des sociétés; que la plupart, incapables de se conduire par les idées simples d'une vertu stérile, auroient négligé l'observation des loix, ou les auroient violées ouvertement, lorsqu'ils auroient cru pouvoir le faire impunément, ce qu'ils se seroient facilement persuadé, s'ils eussent cru que l'immortalité de l'ame n'étoit point distinguée de celle de Dieu, que les ames ne devenoient immortelles que parce qu'après la mort elles se réunissoient à l'Etre immortel dont elles avoient été détachées. Il falloit donc qu'ils cachassent au peuple leur sentiment particulier, ou qu'ils ne le proposassent qu'avec des modifications qui pussent contribuer à serrer les liens de la société, à la conservation de laquelle non-seulement la qualité de membres, mais aussi celle de chefs & de Magistrats les intéressoient. Cette dissimulation, à laquelle ils se virent contrainsts, devoit leur inspirer une juste défiance de la vérité de leur sentiment; s'ils eussent suivi les lumières de la saine raison, ils se seroient facilement aperçu qu'une doctrine qui confond la créature avec son auteur, qui rend inutiles les sentimens que Dieu a profondément gravés dans le cœur de chaque homme, qui anéantit une tradition aussi ancienne que le monde, & qui rompt les liens de la société pour laquelle l'homme a été formé, ne pouvoit être



véritable; mais s'égarans dans leurs pensées, ils tirèrent dans leurs écoles toutes les conséquences d'un principe précaire, qu'ils avoient admis sans un examen suffisant, & se contentèrent de respecter en public des vérités qu'ils n'ignoroient point; ils ne manifestèrent qu'une partie de leur doctrine, & déguisèrent l'autre. Ils enseignèrent à tous indistinctement que l'ame avoit une origine divine, & qu'elle étoit immortelle, parce que ces dogmes, loin d'être préjudiciables à la société, ne pouvoient servir qu'à la cimenter; mais ils usèrent de réserve par rapport à celui de la résurrection de l'ame: les uns crurent maintenir suffisamment l'ordre public, en disant que quoique l'ame raisonnable retournât à son principe après sa séparation du corps, l'ame sensitive, qu'ils regardoient comme le corps de la première, expioit par des souffrances proportionnées les fautes de la première vie. On trouve encore actuellement chez les Indiens des Philosophes qui s'expliquent de cette manière; distinguans dans l'homme deux ames, l'une suprême, qui n'est autre que la substance de Dieu même, ou une parcelle émanée de cette substance, & une autre inférieure, qui est l'ame sensitive, le corps ou l'enveloppe de la première; ils disent qu'il n'y a que cette dernière qui, lorsqu'elle est séparée du corps qu'elle a animé, soit portée au tribunal des Présidens du paradis & de l'enfer, & qui soit sujette à la métempsychose; l'autre, qui est l'ame intelligente, allant après la mort se réunir à son principe, pour ne faire qu'un même être avec lui. Cette explication n'étant point jugée suffisante par d'autres, ils ont enseigné que toutes les ames n'étoient point réunies à leur principe aussitôt qu'elles étoient délivrées des liens du corps; ils n'accordoient en public ce privilège qu'à celles des gens de bien; il n'y avoit, comme s'exprime Strabon en exposant leurs sentimens (g), que celles des vrais Philosophes qui jouissent de cet avantage; à l'égard des autres, ils dirent qu'elles étoient jugées après la mort, & qu'elles étoient condamnées à animer d'autres corps, conformément à leurs démerites dans

*Hist. des Dieux  
Orient. p. 82.*

(g) Strab. xv, p. 490. Τὸν δὲ θάνατον γένηται εἰς τὸν ὄντως βίον ἢ τὸν εὐδαίμονα τῶς φιλοσοφίας.

la vie qu'elles venoient de quitter, pour se purifier des souillures qu'elles avoient contractées.

Je termine ici ces Recherches sur la philosophie des anciens Indiens, & je reviens à la question que j'ai proposée au commencement de ces Mémoires: les Indiens font-ils redevables de leur doctrine, de leur culte & de leur police aux Égyptiens, ou en font-ils eux-mêmes les auteurs?

LXXII.  
Récapitulation.

Les discussions contenues dans les Mémoires précédens, conduisent à la solution de ce problème: dans le premier, où j'ai rassemblé tout ce qui se trouve chez les Anciens sur la vie, les mœurs & les usages des philosophes de l'Inde, & sur leurs différentes sectes, j'ai examiné quel étoit leur auteur, & j'ai fait voir que *Budda*, qui est unanimement regardé dans tout l'Orient comme le père de la philosophie Indienne, fleurissoit mille ans au moins avant notre ère vulgaire, temps auquel on ne peut point supposer que l'Égypte ait eu aucune communication avec l'Inde.

Les différens traits de conformité qu'on croit apercevoir entre les deux Nations, ayant fait présumer à quelques Savans qu'il y avoit eu dès les premiers temps une correspondance entre elles, j'ai discuté tous ces traits dans le second; l'examen détaillé que j'en ai fait m'a convaincu que ces différentes conformités étoient trop équivoques pour les faire servir de preuve, & j'ai opposé à ces prétendues conformités des loix observées par les Indiens, & des usages reçus chez eux, si diamétralement opposés aux loix & aux pratiques de l'Égypte, qu'aucune idée de communication entre les deux peuples ne peut subsister.

Dans le troisième, dont l'objet a été l'examen des différens moyens par lesquels on a supposé que cette communication avoit pu se faire, j'ai prouvé que la conquête de l'Inde par les Égyptiens, sous la conduite d'Osiris, étoit fabuleuse, ou du moins très-incertaine, & que Sésostris n'avoit jamais porté ses armes dans ce pays. On a pareillement vu que le commerce Égyptien en général ne pouvant remonter au-delà du règne

de Psammétichus, postérieur à l'établissement de la philosophie Indienne, & celui de l'Inde en particulier au-delà des Ptolémées, ce commerce ne pouvoit servir à établir la communication entre les deux Nations : aux différentes preuves que j'ai rapportées, j'ai joint l'aveu des plus zélés partisans du commerce égyptien, qui ont reconnu que ce commerce, avant l'époque que j'ai fixée, se faisoit par l'entremise des Phéniciens, parce qu'il en résulte que ce seroient plutôt des idées phéniciennes, qu'il faudroit s'attendre à trouver dans l'Inde, que des manières de penser égyptiennes. Enfin j'ai fait observer que les transmigrations des prêtres Égyptiens dans l'Inde, occasionnées par les persécutions excitées contre eux dans leur pays, n'étoient qu'une allégation également dénuée de preuve & de fondement ; & qu'en supposant ces transmigrations réelles, ces Prêtres auroient trouvé dans l'Inde non-seulement un culte établi & une police réglée, mais aussi la philosophie en honneur & cultivée par un grand nombre d'Indiens. De toutes ces observations, j'ai conclu que les Égyptiens ne pouvoient être réputés les maîtres ou les docteurs des Indiens.

On leur fera encore moins cet honneur, si l'on compare plusieurs articles de la doctrine Indienne avec les dogmes Égyptiens, tels du moins qu'ils nous sont représentés par les Anciens, que j'ai observé n'avoir connu l'Égypte que postérieurement à la domination des Perses dans ce pays. J'ai fait cette comparaison dans le quatrième & le cinquième Mémoire, & l'on a pu s'apercevoir que ce ne sont point les mêmes divinités chez l'un & chez l'autre peuple, que les symboles de l'un diffèrent des symboles de l'autre, & que les cosmogonies sont aussi différentes. La plupart des Égyptiens ne s'élevoient point au-dessus de ce monde sensible, au lieu que tous les Indiens admettoient une cause intelligente, de laquelle tous les êtres, de quelque nature qu'ils fussent, étoient émanés : ceux d'entre les Égyptiens qui admettoient cette première cause, ne se la représentoient que sous l'idée de ténèbres & d'obscurité impénétrables ; idée fort différente de celle des Indiens, qui vouloient que Dieu fût tout lumière. L'Indien ne distinguoit point



point l'ame du monde de l'Etre suprême qui l'avoit formé, mais l'Égyptien en faisoit un être subalterne; la matière, dans le système Égyptien, étoit éternelle & existante par elle-même; dans le système Indien au contraire elle étoit une émanation du premier être: l'Indien croyoit que le monde avoit été déjà détruit, & le seroit encore, par des inondations & des conflagrations, qui avoient été & qui seroient encore suivies de son rétablissement; l'Égyptien au contraire étoit persuadé qu'il n'avoit à craindre ni l'un ni l'autre de ces accidens. Ces différences sont trop marquées pour se persuader que les Indiens aient été les disciples des Égyptiens.

Quelques articles de doctrine communs aux deux peuples, n'obligent point de regarder les Égyptiens comme les docteurs des Indiens; ces articles étoient professés dans l'Inde long-temps avant l'entrée des Égyptiens dans ce pays, & l'origine de ces doctrines particulières n'est point égyptienne; on ne les trouve chez les Égyptiens que depuis qu'ils furent assujétis à la domination des Perses, & il est à présumer que pour complaire à leurs vainqueurs, ils admirent plusieurs de leurs idées, qui ne dérangoient point la forme du culte extérieur qu'il leur fut permis de continuer, & qu'ils s'en servirent dans les explications qu'ils donnèrent de leurs fables.

La naissance de Pythagore, postérieure au moins de cinq cents ans à l'établissement de la philosophie dans l'Inde, ne permet point de penser que les Indiens aient été instruits par ce Philosophe, qui, bien loin d'avoir été leur maître, a reçu d'eux plusieurs de ses dogmes.

Sera-ce donc Zoroastre qu'on décorera du titre de docteur des Indiens? les mêmes raisons s'y opposent; ce réformateur de la religion des Mages n'a pu paroître dans le monde que plus de trois cents ans après *Budda*, le chef de la philosophie Indienne; avant que d'entreprendre sa réforme, il voyagea dans l'Inde, où il conféra avec les Brachmanes; il consulta aussi les Samanéens retirés dans la Bactriane, & il adopta vraisemblablement quelques-uns des articles de leur doctrine.

Les Indiens seront donc les auteurs de leur philosophie;

c'est du moins ce que l'on peut assurer du dogme populaire de la métempsychose & de ses suites; ce dogme, dont on ne voit aucune trace chez les Chaldéens, chez les Phéniciens ni chez les Perses, fut prêché dans l'Inde, par *Budda*, plusieurs siècles avant Pythagore, avant que les Égyptiens eussent eu aucune connoissance de l'Inde, & avant qu'il ait été adopté par quelques-uns d'entre eux. Quant au dogme philosophique de l'émanation de toutes choses, du premier être, & de leur réfusio*n* en lui, quoiqu'il ait été également enseigné par *Budda*, on n'est point également certain qu'il en soit l'auteur; cette doctrine se trouvant également répandue dans la Perse & dans la Chaldée, pourroit être venue de-là dans l'Inde: ce dernier pays ayant été peuplé par la Bactriane & la Perse, ses premiers habitans peuvent avoir apporté avec eux les idées reçues dans les pays d'où ils venoient, ou si elles n'y étoient point encore nées, *Budda* peut les avoir apprises des Mages, avec lesquels la communication n'étoit ni difficile ni éloignée.

Je donne la même origine aux arts & aux sciences, telles que la Métallurgie, l'Architecture & l'Astronomie, que j'ai fait voir avoir été en honneur dans l'Inde dans le temps que *Budda* s'y faisoit des disciples, c'est-à-dire plus de mille ans avant l'ère vulgaire.



## RECHERCHES

SUR

## LES ANCIENNES LANGUES DE LA PERSE.

Par M. ANQUETIL.

**M**ALGRÉ le goût que l'homme a naturellement pour le nouveau & le singulier, l'esprit le plus intrépide rencontre quelquefois des difficultés capables de le décourager : quand il faut fouiller seul dans des ruines qui ont des milliers d'années d'antiquité, deviner des traits presque effacés, leur donner du corps, former un assemblage régulier de plusieurs pièces éparées, & dont le rapport perce à peine la barbarie qui les couvre, alors le critique présomptueux prononce d'un ton imposant, donne des explications dont il doute souvent lui-même, & promet pour l'ordinaire un reste d'éclaircissements qui ne doivent jamais paroître; foible ressource de l'amour propre, qui craint moins l'ignorance que la honte d'en être soupçonné.

Lû le 9 Août  
1763.

Celui que l'amour du vrai porte ensuite à consulter les monumens, se trouve fort embarrassé; souvent après un examen sérieux & désintéressé, il se voit obligé de redresser les idées reçues; premier écueil, où il est difficile de ne pas échouer: s'il a encore l'équité d'avouer ce qu'il ne fait pas, malgré l'éloignement des temps, le silence des écrivains & l'insuffisance des sources qui lui sont ouvertes, les questions qu'il ne peut résoudre diminueront le prix des vérités qu'il propose.

Telle est à peu près la position délicate où je me trouve; les matières que j'ai à traiter sont nouvelles & difficiles à débrouiller, les secours ordinaires me manquent, & je ne puis quelquefois me dispenser de relever les méprises de plusieurs Savans, dont la réputation est faite: mais j'ai lieu d'espérer que l'importance du sujet qui m'occupe pourra le rendre intéressant, & que les preuves ne seront pas affoiblies par les

Vu ij



conjectures que je hasarde quelquefois ; l'obscurité couvre toujours le commencement des découvertes.

*Hist. génér. des  
Tatars, p. 21.*

Les langues dont je vais parler, étoient en usage dans les contrées connues, chez les écrivains Persans, sous le nom d'*Iran* & de *Pars* ; c'est cette vaste étendue de pays renfermé entre l'Euphrate, le Djihon (l'Oxus) & le golfe Persique ; ils appellent *parsi* la langue qui y avoit cours, & ajoutent qu'elle étoit divisée en sept idiomes différens, dont quatre se sont perdus ; le *hervi*, le *sagzi*, le *zaveli* & le *sogdi* ; les trois autres se sont conservés, le *deri*, le *pehlvi* & le *parsi* : tout ceci est tiré du *Pharhang djehanguiri*, dictionnaire fort estimé en Perse (a).

Le *hervi* étoit la langue de Hérat ou du Khorassan ; le *sagzi* celle du Segestan ; dans le Zavelestan (Zaboulestan) on parloit *zaveli* (1), & *sogdi* dans la Sogdiane : ce sont les quatre États qui à l'est bornent la Perse proprement dite. Que reste-t-il pour les autres provinces de ce vaste empire ? le *zend*, dont le *Pharhang djehanguiri* ne fait pas une mention expresse ; le *pa-zend*, dialecte du *zend* ; le *pehlvi*, le *parsi* & le *deri*. Je réserve ces quatre derniers idiomes pour un second Mémoire ; dans celui-ci je parlerai du *zend*, langue dans laquelle sont écrits les livres attribués à Zoroastre, & que je regarde comme la mère des anciennes langues de la Perse.

## P R E M I E R M É M O I R E,

### Sur le Zend.

<sup>a</sup> *Diog. Laërt.*  
<sup>2</sup> *Præm. ad vit.*  
*Philos.*

<sup>b</sup> *De Isid. &*  
*Osfrid.*  
<sup>c</sup> *Plin. l. xxx,*  
*9. 3.*

ON auroit tort de juger de tous les auteurs anciens par ceux que nous avons ; plusieurs avoient traité à fond de Zoroastre<sup>a</sup> & de sa doctrine ; il paroît que Théopompe, cité par Plutarque<sup>b</sup>, avoit consulté les livres de ce Législateur ; Hermippus<sup>c</sup>, qui en avoit donné des notices raisonnées, entendoit vraisemblablement la langue dans laquelle ils étoient écrits. Les ouvrages de ces différens auteurs n'existent plus, il ne nous

(a) On a renvoyé à la fin de chaque Mémoire les notes, qui par leur longueur en eussent trop interrompu le fil.

en est resté que les noms & quelques extraits très-courts; nous avons, il est vrai, des histoires générales dans lesquelles les Perses trouvent leur place, mais qui ne peuvent fournir les détails dont une histoire particulière est susceptible; aussi n'y voit-on rien qui désigne quelque connoissance du *zend*.

Les modernes sont aussi peu instructifs lorsqu'il est question de cette langue; à peine en trouve-t-on quelque trace chez les Mahométans, & les ouvrages des Perses ne sont pas plus satisfaisans sur cet objet.

Quels éclaircissémens, en effet, doit-on attendre d'un peuple asservi depuis onze siècles, & dispersé loin de son pays; on auroit plutôt raison de s'étonner qu'il eût pu conserver les monumens qui renferment ses dogmes, si l'exemple des Juifs ne nous montrait jusqu'où va l'attachement aux livres de la loi dans une religion même opprimée.

Il ne me reste donc, pour faire connoître le *zend*, établir son antiquité, & déterminer les pays où il étoit usité, d'autre moyen que la connoissance même de cette langue, son génie, le rapport qu'elle peut avoir avec des langues voisines & connues, & différens traits d'histoire qui aideront à fixer le lieu où il paroît que Zoroastre a composé ses ouvrages: ce sera l'objet de la seconde partie de ce Mémoire.

Dans la première, je vais examiner ce que les Européens & les Orientaux disent des livres sacrés des Perses, & de la langue dans laquelle ils sont écrits.

## PREMIÈRE PARTIE.

Je commence par les voyageurs modernes: Pietro della Valle<sup>a</sup>, Thévenot<sup>b</sup>, Henri Lord<sup>c</sup>, Herbert<sup>d</sup>, le P. de Chinon<sup>e</sup>, Mandeflo<sup>f</sup>, Chardin<sup>g</sup>, Corneille le Bruyn<sup>h</sup>, Ovington<sup>i</sup> & Henri Gross<sup>k</sup> nous représentent les Perses comme un reste de Nation qui gémit en Perse sous la domination Musulmane, & s'occupe, chez les Indiens, du commerce, de quelques métiers & de la culture des terres.

Pietro della Valle rapporte<sup>l</sup> quelques usages des Gaures ou Persis, & ajoute: «les Gaures, à ce que m'a dit un des leurs

<sup>a</sup> Voyag. trad. en Franç. in-4.<sup>o</sup>

t. II, p. 104.

105, &c.

<sup>b</sup> Voyag. in-4.<sup>o</sup>

t. III, p. 166.

<sup>c</sup> Hist. de la relig. des anciens Perses, trad. de l'Anglois.

<sup>d</sup> Voyag. trad. de l'Ang. p. 72.

<sup>e</sup> Relat. nouv. du Lev. p. 429.

&c. 480.

<sup>f</sup> Voy. d'Olear. trad. in-4.<sup>o</sup> t. II, p. 213.

<sup>g</sup> Voyag. in-4.<sup>o</sup> t. III, p. 127.

&c.

<sup>h</sup> Voyage en Perse & aux Ind. in-4.<sup>o</sup> tome V, p. 163, &c.

<sup>i</sup> Voyag. trad. de l'Angl. t. II,

c. 7, p. 77.

<sup>k</sup> Voy. aux Ind. orient. trad. de

l'Angl. p. 198.

<sup>l</sup> Ubi supra.

» qui étoit tout simple & ignorant, & avec lequel je me suis  
 » quelquefois entretenu, ont entre eux *une langue particulière &*  
 » *différente de la persienne d'aujourd'hui, & des caractères même*  
 » *d'une autre forme que ceux dont on se sert à présent*, desquels  
 » quelques-uns sont marqués sur les portes de plusieurs de  
 » leurs maisons; mais je ferai mon possible d'en avoir un jour  
 » l'alphabet, & de savoir s'il est vrai, comme on me l'a  
 » assuré, qu'ils écrivent à la façon des Latins, de la gauche à la  
 droite.»

Il ne paroît pas que Pietro della Valle ait eu occasion, ou  
 ait songé à s'instruire plus exactement de ce qui regardoit les  
 Parfes, le reste de ses Voyages n'en fait plus mention.

*Ubi sup.* Au rapport de Thévenot, les Parfes ont un langage &  
 des caractères qui ne sont connus que d'eux seuls, & du reste ils  
 sont fort ignorans.

*Ubi sup.* Henri Lord s'étend sur leur histoire, parle de leurs dogmes  
 & de leurs pratiques religieuses, & donne un précis de la vie  
 de Zoroastre.

*Ubi sup.* Herbert dit lui-même qu'il ne fait que copier Henri Lord.

*Ubi suprà,*  
*P. 430.* Le P. de Chinon s'étoit donné beaucoup de peine pour  
 s'instruire des mystères des Parfis; aussi est-il un de ceux qui en  
 parlent le plus exactement: mais ses recherches ne paroissent  
 avoir eu pour objet ni leurs livres sacrés ni la langue dans  
 laquelle ils sont écrits. Après avoir rapporté qu'Alexandre  
 avoit fait brûler les sept livres de Zoroastre, qui traitoient de  
 la religion, & envoyé en Macédoine les quatorze qui parloient  
 de la médecine & de l'explication des songes, il ajoute: « après  
 » sa mort . . . . . leurs Docteurs, qui s'étoient sauvés du carnage  
 » & avoient fui sur les montagnes pour conserver leur vie &  
 » leur religion, se rassemblèrent; & voyant qu'ils n'avoient  
 » plus de livres, en écrivirent un de ce qui leur étoit resté  
 » en mémoire de ceux qu'ils avoient tant lûs de fois. *Celui-là*  
 » *leur est resté; je l'ai vu; il est assez gros, & écrit en caractères*  
 » *fort différens du persan, de l'arabe & des autres langues du*  
 » *pays, & qui leur sont particuliers; ils le savent lire, mais ils*  
 » *disent qu'ils ne l'entendent pas.* Pour cela ils l'ont en plus grande



vénération, disant qu'il suffit que les paroles que nous adressons « à Dieu dans nos prières soient entendues de lui seul; ils ont « pourtant d'autres livres qui leur expliquent ce qui est contenu « en celui-là ».

Tavernier<sup>a</sup> qui, comme le remarque fort bien Hyde<sup>b</sup>, paroît avoir copié le P. de Chinon, n'entre pas dans de plus grands détails au sujet des livres sacrés des Parfes: « J'ai vu, dit ce voyageur, ce livre (le volume qui renfermoit leurs ouvrages liturgiques), qui est assez gros, & écrit d'un caractère tout particulier & fort différent des caractères persiens, arabes & indiens; leurs prêtres même qui lisent dans le livre n'entendent pas ce qu'ils lisent, mais ils ont d'autres livres qui leur expliquent ce qui est contenu en celui-là ».

Selon Mandeslo, « les Parfis croient qu'il n'y a qu'un Dieu, conservateur de tout l'Univers; qu'il agit seul & immédiatement « en toutes les choses, & que les sept serviteurs de Dieu, pour lesquels ils ont aussi beaucoup de vénération, n'ont qu'une « administration dépendante, dont ils sont obligés de rendre « compte. Le premier de ces sept serviteurs s'appelle *Hamasda* « (*Ormuzd*).... le deuxième *Bhaman*, &c.» Ce voyageur donne les noms des autres anges, parle en homme au fait de plusieurs usages des Parfes, & rapporte au septième siècle leur retraite dans l'Inde; mais il ne dit rien de leurs livres ni de leurs anciennes langues.

On voit dans Chardin une partie des cérémonies des Parfes; quant aux livres de leur loi, le *Zend-avesta*, ce voyageur nous apprend qu'il ne put jamais en avoir de nouvelles: il ajoute que Schah-abas, roi de Perse, avoit fait pour le même objet des tentatives inutiles, & se contente de donner les anciens caractères des Parfes, avec des valeurs en persan moderne, assez souvent fautives.

Corneille le Bruyn rend compte d'une espèce de conférence qu'il eut par interprète avec un prêtre Parse; les dogmes & les noms y sont très-altérés: ce voyageur ajoute seulement que les Parfes ont une langue & des lettres particulières.

Kempfer, qui rapporte plusieurs inscriptions de Persépolis,

<sup>a</sup> *Voyag. in-4.<sup>o</sup>*  
*tome 1, liv. IV.*

<sup>b</sup> *P. 295.*  
*De R. V. P.*  
*en. éd. p. 567.*  
*note.*

*Ubi sup. t. III;*  
*p. 128, planche*  
*70. T.*

*Ubi sup.*

& fait une description fort ample des ruines de cette ville, n'est pas plus satisfaisant que Corneille le Bruyn, lorsqu'il parle des Guebres & de leurs anciens caractères (b).

On verra dans la suite de ce Mémoire, s'il est vrai, comme ce voyageur le prétend, que les anciens caractères dont se servoient les Perses aient éprouvé des changemens considérables, qui pour le moins rapprochent les lettres des livres *zendes* de celles des Arabes (2).

*Ubi supra*,  
p. 179.

Aucun des voyageurs que je viens de citer, ne fait connaître les livres de Zoroastre par les noms que les Perses leur donnent, ou s'ils en nomment quelques-uns, ce n'est qu'en les défigurant, comme fait Henri Lord; aucun ne parle de la langue de l'*Avesta* ni du *pehlvi*: la plupart écrivoient sur des oui-dires, d'autres sous la dictée d'un prêtre fourbe, ou d'un domestique ignorant; aussi voit-on le père Ange, Missionnaire-Carme (c), qui avoit passé plusieurs années à Ispahan, avancer que le *Schah-namah* (poème en vers persans), est actuellement écrit en *pehlvi*. Henri Groff fait débarquer à Surate les Perses qui fuyoient la tyrannie musulmane, tandis que la fondation de cette ville est postérieure de plusieurs siècles à leur arrivée dans l'Inde (d).

*Voyag. p. 196.*

A ces notions fausses ou superficielles, je reconnois le caractère de la plupart de ceux qui courent le monde. L'intérêt, mobile général du genre humain, découvre dès le premier voyage les richesses d'un pays, & l'on voit des milliers d'hommes s'expatrier sur le rapport flatteur d'un Navigateur hardi & heureux. Les progrès des connoissances humaines sont

(b) *Biblia quæ à Zerdusto accepit Darius Hystaspis atque in hac arce suâ (Persèpoli) asservavit, descripta fuerunt veteri ejus seculi linguâ & caractere persico, quo hodierni Guabris, sive veteris religionis affectu etiamnum utuntur, sed plerimum immutato & ad Arabicæ scriptiæ genium accommodato.* Amæn. exot. p. 332.

(c) *Amma Zaban ketab Schah-*

*namah hanan (pehlvi) est.* Gazon. phyl. Pers. p. 199.

(d) Dans le XIII.<sup>e</sup> siècle Marco Paul fait mention de *Cambaesh* (Cambaie, ville située au nord de Surate); il parle de *Guzarath* (le Guzarate) royaume voisin de celui de Malabar; mais il ne nomme pas Surate, parce que cette ville n'existoit pas encore. L. III, c. 35, plus

plus lents, l'amour du vrai produisant rarement cet enthousiasme, qui triomphe de la paresse ordinaire à l'esprit.

Ce seroit en vain que l'on chercheroit chez les Grecs ou chez les Latins des détails instructifs sur les livres sacrés des Perses. Eusèbe <sup>a</sup> & Dion Chrysostome <sup>b</sup> sont les seuls qui en fassent une mention expresse, & le peu qu'ils en citent, quoique d'ailleurs très-propre à confirmer l'idée qu'on en a conçue en les lisant, sans cela, ne les fera jamais connoître: j'ajoute que plusieurs des écrivains Grecs, tels que Strabon <sup>c</sup>, Plutarque <sup>d</sup> & Diogène Laërce <sup>e</sup>, sont assez exacts lorsqu'ils parlent des dogmes des Perses, & qu'ils décrivent leurs cérémonies. C'étoit une suite des relations fréquentes que ce peuple avoit avec les Grecs depuis l'expédition de Xerxès, & du grand nombre de Perses & de Pyrées répandus en Arménie & dans la Cappadoce; mais il ne paroît pas que les langues & les livres des Perses aient été l'objet de leurs recherches.

Je passe aux écrivains Mahométans. Ennemis déclarés des Perses, dont ils avoient détruit l'empire, la religion de ce peuple ne les intéressoit pas assez pour qu'ils se donnassent la peine d'en étudier les livres.

Ferdousi, dans le *Schah-namah* (3); l'auteur du *Tavarikh Schah-namah* (4); Mirkond, dans le premier volume de son *Roset-eussafa* <sup>f</sup>; le *Tebkat-nasseri* (5); l'auteur du *Mudjizat* <sup>g</sup>, & les autres écrivains Persans parlant de Zoroastre, nous disent qu'il présenta à Gustasp le *Zend-avesta*; ils rapportent, d'après les auteurs Parses, que ce livre passoit pour divin, & gardent un profond silence sur la langue dans laquelle il est écrit.

D'où vient dans le reste de l'Asie cette ignorance générale de la langue de l'*Avesta*, tandis qu'au Kirman & dans l'Inde les Parses la conservent depuis tant de siècles? On peut en assigner plusieurs causes, les mêmes qui jusqu'ici ont caché ce trésor aux voyageurs Européens; le silence opiniâtre des prêtres Parses, leur ignorance, suite de l'état d'oppression où ils vivent depuis le septième siècle, & le génie propre des Persans.

<sup>a</sup> *Præp. Evang.*

*l. 1, c. 10.*

<sup>b</sup> *Orat. Boryst.*

36.

<sup>c</sup> *Geogr. l. XV.*

*p. 732.*

<sup>d</sup> *Lib. de Isid.*

*et Osirid.*

<sup>e</sup> *In Præm. ad*

*vi. Phil.*

<sup>f</sup> *D'Herbel. bibl.*

*Or. p. 709.*

<sup>g</sup> *Apud Hyde;*

*hist. R. vet. P.*

*p. 320.*



<sup>a</sup> Taver<sup>n</sup>. l. IV.

p. 39<sup>1</sup>.

D'Allier,  
Beautés de la

Perse, p. 52.

Chardin, ubi sup.

Relat. nouv. du

Levant, par le

P. de Chinon,

p. 430.

<sup>b</sup> Journ. des Sc.

Juin 1762, II.

volume.

C'est un fait attesté par ceux qui ont conversé avec les Parfes<sup>a</sup>, que ce peuple, inviolablement attaché à sa loi, refuse constamment d'en donner les livres aux étrangers; il est encore plus éloigné de les leur expliquer. M. Frazer, envoyé il y a plusieurs années par les Anglois dans l'Inde, ne put vaincre à ce sujet la résistance de leurs prêtres. Je l'ai éprouvée moi-même; & l'on a vu, dans le compte que j'ai eu l'honneur de rendre de mon voyage à l'Académie<sup>b</sup>, qu'une combinaison d'événemens, que la prudence humaine ne devoit pas prévoir, a plus contribué que tout le reste à me mettre en état de pénétrer leurs mystères.

Ce caractère, peu communicatif, n'est pas particulier aux Parfes; on le retrouve chez les Indiens, & les Juifs avoient autrefois le même éloignement pour les peuples d'une religion différente de la leur.

Les Parfes, qui regardent les ouvrages de Zoroastre comme des livres sacrés dictés par Ormusd, ont une raison de plus pour les cacher à des gens qu'ils croient sous l'empire de l'esprit impur: comment en effet les leurs communiqueroient-ils? Ils respectent ces livres jusqu'à n'oser expliquer ce qui du *zend* n'a pas été traduit en *pehlvi*, & la centième porte du *Sad-der*<sup>c</sup> défend d'enseigner à d'autres qu'aux Mobeds (prêtres) le sens des traductions *pehlvies* (e).

<sup>a</sup> Ibid. Juill.

n<sup>o</sup> XII, 7.

Il n'est pas étonnant, après cela, que la connoissance du *zend*, concentrée dans un petit nombre de personnes, ait échappé aux étrangers. Des grammaires & des dictionnaires en langue vulgaire seroient sans doute ce qui auroit pu la tirer de cette espèce d'obscurité mystérieuse; mais l'état des Parfes depuis la destruction de leur empire, ne leur a pas permis de se livrer à ce genre d'ouvrage.

On les voit persécutés par les Khalifes, se retirer dans les montagnes du Kirman: plusieurs choisirent pour retraite la Tartarie & la Chine; d'autres s'arrêtèrent sur les bords du

(e) *Ke mobed na schaiad ke ra pehlvi*

*Ke har kas na yamouzad az beschnevi*

*Be pasokh ichenin gophi k'az nassef to*

*Har an kashe baschad byamouz go*

*Byamouzad ar digueri-ra hakim*

*Mar ou-r'asl darvey gounah uzim*

Voy. Hyde, de R. v. P. p. 510.

Gange, à l'est de Dehli (6). Quelques centaines de Parfes firent voile vers l'Inde plus de cent ans après la mort d'Yesdedjerd, & s'y établirent. Les guerres qu'eut à soutenir cette colonie naissante, & les troubles inséparables d'un nouvel établissement, firent négliger l'étude des livres de la loi; & dans la suite on fut obligé de traduire en indien quelques ouvrages de Zoroastre, parce que la plupart des Mobeds n'entendoient ni le *zend* ni le *pehlvi*.

Réciter le *zend-avesta*, pratiquer scrupuleusement des cérémonies dont ils ignoroient le sens, communiquer à quelques disciples une connoissance du *pehlvi*, reçue le plus souvent par tradition; telles étoient & telles sont encore les fonctions du plus grand nombre des prêtres Parfes. Les réponses des Destours du Kirman, qui composent les recueils que l'on nomme *ravaet*, c'est-à-dire *coutume*, *récit*, ne contiennent guère que des décisions légales, la traduction de quelques prières *zendes*, les alphabets *zend* & *pehlvi*, mais jamais rien qui traite expressément de l'origine & de la nature de ces deux langues.

A présent même le Destour, chargé de l'instruction des jeunes Mobeds, ne fait qu'interpréter de vive voix les livres de la loi & les (7) premiers chapitres du *Vendidad*, sans permettre d'écrire sous la dictée, ni donner aucune explication tendante à fixer le *zend* & à bien débrouiller le *pehlvi*. Le maître se contente de mettre sur la voie; c'est au disciple à se former.

Cette manière d'étudier révoltera sans doute la critique; elle est sujette à bien des inconvéniens; elle pourroit même jeter sur la capacité des Parfes des doutes qui retomberoient sur moi: mais l'amour de la vérité a toujours été ma passion dominante; la crainte de quelques soupçons désavantageux ne me la fera pas trahir. Je rapporte ce que j'ai vu; & la relation que j'ai déjà citée, toute abrégée qu'elle est, me justifiera assez aux yeux des personnes désintéressées.

Les Parfes, dans le désordre de leurs études, suivent le génie qui caractérise encore les habitans de leur ancienne patrie. Les Persans, en effet, livrés à une imagination libre &

enjouée, reconnoissent fort peu de règles de grammaire; ils font plus confister la beauté de leur langue dans la variété, l'abondance & l'harmonie des mots, que dans la régularité de la construction: aussi parmi leurs écrivains trouve-t-on fort peu de grammairiens. Je ne parle ni du *Mizan*, ni du *Pandj-gandj*, ni du *Sarf-mir*, ni de l'*Adjenadz-feel*; depuis que l'arabe s'est répandu en Perse avec le mahométisme, le persan en a emprunté beaucoup de mots. Les missives & les actes publics ne sont presque composés que de ces nouvelles acquisitions, auxquelles on a donné une forme persane. L'intelligence de ces sortes d'ouvrages suppose donc quelque connoissance de l'arabe; & les quatre petits Traités que je viens de nommer en contiennent les élémens.

L'ouvrage le plus estimé sur la langue persane pure & telle qu'elle est conservée dans les anciens *Ravacts*, dans le *Schah-namah* & dans le *Barfour-namah* (8), est le dictionnaire qui porte le nom de *Djehanguir*.

*Prideaux, hist.  
des Juifs, l. IV.  
Mém. de Lit-  
térat. t. XXVII,  
p. 320.*

*Journ. des Sav.  
Juillet 1762,  
n.º 1.*

M. Hyde cite souvent cet ouvrage, & en a tiré tout ce qu'il dit des langues de la Perse; cela m'engage à le faire connoître exactement (9). On sait que le docteur Anglois a passé pour fort habile dans l'ancien persan; les Savans de l'Europe l'ont copié & le copient (10) encore quand ils veulent parler des Parfes, de leurs langues & de leurs livres. M. Hyde avoit beaucoup d'érudition, & sur-tout une connoissance profonde des langues orientales; mais pour ce qui regarde les Parfes, le *Pharhang djehanguiri* étoit la principale source où il puisoit, & il est étonnant que possédant l'*Izeshné zend*, il n'ait pas cherché quelques mots de cet ouvrage dans son dictionnaire; il auroit vu alors que ce foible secours ne pouvoit jamais le mettre en état de traduire le *zend-avesta*.

L'Auteur du dictionnaire *Djehanguiri* annonce dans sa préface qu'il donnera dans le cours de l'ouvrage quantité de mots *zends* & de mots *pehivis*; mais après un examen sérieux, je n'y ai presque trouvé de ces deux langues que les explications qui ont aussi passé dans le persan moderne, des explications de noms d'anges & de cérémonies, & plusieurs mots



tirés des traductions persanes de quelques morceaux de Zoroastre, faites sur le *pehlvi*.

Les articles *zend*, *pa-zend*, *pehlvi* & *deri*, feront juger de l'exactitude de l'ouvrage quant à cette partie : les voici traduits du persan (*f*).

« Le mot *zend* a trois sens différens : 1.<sup>o</sup> c'est le nom du livre que *Zerdust* a assuré que le Dieu véritable lui a envoyé : « dans le second sens il désigne un instrument de fer, avec lequel « on allume le feu, en le frottant contre une pierre : 3.<sup>o</sup> c'est « le nom du *myrthe*. Plus bas : *zendasta* & *zendvestan* sont la « même chose que le *zend*. *Pazend* est l'explication du *zend*, & « *zend* est le livre de *Zerdust*. »

Les mots *Pahalvani* & *Pehlvi* ont trois sens : ils signifient « 1.<sup>o</sup> ville & langue de ville ; 2.<sup>o</sup> ce qui a rapport aux *Pahlvans* ; « 3.<sup>o</sup> c'est le nom de l'ancien *Parfi* ».

L'article *zend* ne fait pas mention de la langue dans laquelle est écrit le livre que *Zerdust* prétendoit avoir reçu d'Ormuzd. L'article *pa zend* pêche du même côté ; il faut avoir recours à la préface pour savoir en quel pays le *pehlvi* avoit cours. L'article *deri* marque encore plus l'embarras de l'auteur ; il rapporte différentes explications de ce mot, sans paroître se décider pour aucune.

*Deri*, selon le dictionnaire *Djehanguiri*, est le nom d'une espèce particulière de perdrix ; ce mot désigne encore les expressions persanes qui sont pures & correctes : d'autres disent que c'est le nom d'un dialecte particulier à plusieurs villes, comme *Balkh bami*, *Marveschedjan* & *Bokhara*.

Enfin quelques-uns veulent que le *deri* ait été la langue de la cour sous les rois *Keaniens*.

*Berhan-kateh* (11), dictionnaire très-estimé, est aussi peu satisfaisant sur ces articles, si on excepte celui du *pehlvi*, qui est

(*f*) *Zend... se maani darad awel nan ketab ast ke Zerdust deaee mikard ke az hakk taala tao nazel schodeh... douioun ahene kharsh-mak-ra khand... seioum derakht mourd-ra namand... Zendastia o Zendvestan... bemaani... Zend ast.*

*Pa-zend taphsir zend baschad o zend ketab Zerdust ast.*

*Pahalvanio pehlvi se maani darad awel scheheri o zaban scheheri-ra namand douioun mansoub bah pahalvan boud seioum zaban Parfi bastani-ra goujand.*

plus intéressant ; les autres y sont à peu près les mêmes que dans le *Djehanguiri*.

Il est inutile de s'arrêter aux autres dictionnaires persans ; la plupart ne parlent pas même du *zend* ni du *pehlvi*, tels sont (12) le *pharhang* du *masnavi*, le *montekhab-eulloghat*, le *kaschf-eulloghat*, &c. d'autres, comme le *pharhang* de *kavam-eddin*, font du *zend* le nom d'un livre d'*Ibrahim Zertojcht*, touchant la loi de l'adoration du feu, & ne disent pas en quelle langue il est écrit (ceci se trouve aussi dans le *berhan-kateh*). Le *pa-zend* dans le même ouvrage est un livre des mages, qui sert de commentaire au *zend* : & le *pehlvi*, la langue d'un pays nommé *pehilou* ou *pahlva*.

Ces définitions générales sont peu instructives, peu exactes, & montrent clairement que tous les Écrivains que j'ai cités ne connoissoient que de nom les ouvrages de Zoroastre ; il faut pourtant avouer qu'elles sont de quelque utilité. Jointes à des notions plus précises & puisées dans les sources originales, elles serviront dans la suite à établir des faits qui éclairciront cette matière.

Je n'insisterai pas sur les écrivains Arabes : lorsqu'ils font mention du *zend*, ils copient les Persans mahométans ou les Parfes ; de manière qu'il n'y a exactement aucun secours direct à attendre des Orientaux modernes pour la connoissance du *zend* ou du *pehlvi*.

Flatté d'avoir trouvé dans le dictionnaire *Djehanguiri* des choses jusqu'alors inconnues à l'Europe savante, M. Hyde conçut l'espérance d'un succès chimérique ; il crut que ce livre lui apprendroit tout : de-là viennent les méprises où il a donné.

*Hist. R. v. P. p. 429.* Il ne reconnoît qu'une ancienne langue, la *pehlvie*, appelée selon lui par quelques-uns *langue guébrique* ; il avance, sans le prouver, que les ouvrages de Zoroastre ont été composés en cette langue (g), & il prétend que les caractères que l'on voit dans son livre en sont les lettres (h).

La préface du dictionnaire *Djehanguiri* aura sans doute

(g) *Hist. R. v. P. p. 342 & 429.*  
Lingua in quâ vetusti libri (Zend)  
scripti sunt vocatur lingua Pehelavi.

(h) *Ibid. p. 430.* Hujus linguae  
litteræ, seu caractères antiqui, in  
hoc opere passim videntur.



occasionné l'erreur de M. Hyde; en faisant l'énumération des langues de la Perse, elle ne fait pas mention du *zend*, tandis qu'elle parle expressément du *pehlvi*, & le donne pour un idiome ancien: de-là le docteur Anglois a peut-être conclu que c'est celui dans lequel sont écrits les livres de Zoroastre. Cependant comme dans la même préface l'auteur du *pharhang djehanguiri* annonce des mots *zends*, & que dans le cours du dictionnaire il explique plusieurs mots dans le sens du *zend* & dans le sens du *pehlvi*; il donne à entendre que ces langues sont différentes l'une de l'autre (13).

M. Hyde s'est donc trompé sur deux points essentiels: 1.<sup>o</sup> en donnant le nom de *pehlvi* à la langue de l'*Avesta*, tandis que c'est un idiome différent: 2.<sup>o</sup> en croyant entendre la langue des ouvrages de Zoroastre, parce qu'il avoit trouvé dans le *pharhang djehanguiri* l'explication de plusieurs mots anciens.

Quant aux caractères *zends* qu'il présente comme ceux de la langue *pehlvie*, l'erreur est excusable. M. Hyde n'avoit point d'ouvrages écrits dans cette dernière langue, & l'Angleterre n'en possède actuellement aucun.

Je finis la première partie de ce Mémoire par quelques observations sur l'alphabet *zend* qui est dans la nouvelle édition de l'ouvrage de M. Hyde, & par l'examen des mots anciens persans que rapporte le docteur Anglois.

L'alphabet de M. Hyde n'a pas été tiré des livres *zends*: J'ai vu à Oxford le *viraf-namah* & le *sad-der* dont il s'est servi; ces ouvrages persan-modernes sont écrits en caractères *zends*, & dessous ces caractères sont les lettres persan-modernes correspondantes. C'est vraisemblablement à l'aide de cette lecture persane, ou de l'alphabet *zend* & persan qui est au commencement des *néaeschs*, *zends* & *pehlvis*, que M. Hyde aura formé son alphabet, & comme les lettres modernes (i) ne rendent

(i) Lorsque les Perses veulent rendre exactement les lettres *zends* en persan moderne, ils mettent dessous ou à côté du persan les caractères *zends* que le persan ne peut exprimer. Voy. la 1.<sup>re</sup> planche,

n.<sup>o</sup> 4; l'exemple qu'elle présente est tiré du grand *Ravaer*, de la Bibliothèque du Roi: ce sont six mots du *Néaesch ardouïfour* (éloge de l'eau); *zend* écrit en persan moderne.



qu'imparfaitement les anciennes, que le *sad-der* & le *viraf-namah* de M. Hyde ne sont pas trop bien écrits: de-là sans doute seront venues les fautes dont cet alphabet est rempli. La note (14) en présente l'examen détaillé.

*Hist. R. v. P.*  
p. 437.

J'ai dit ci-devant que la science de M. Hyde étoit tirée du *pharhang djehanguiri*; il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner les douze mots par lesquels il veut montrer la différence de l'ancien persan au Mède, qu'il croit être le persan moderne. Je les ai vérifiés dans mon exemplaire du *pharhang djehanguiri*; ils y sont tous, excepté *tuschnamar* & *guschnamar*.

Les quatre premiers mots se trouvent à celui de *katourzi*. L'auteur du dictionnaire *djehanguiri* cite l'endroit de *schah-namah*, où Ferdoufi rapporte les quatre états que *Djemschid*, prince de la première dynastie des Perses, établit parmi les hommes, & qui formèrent entr'eux autant de classes différentes. Selon plusieurs écrivains Persans, ce Monarque parloit le *parsi* pur.

C'est donc à cette langue que les noms de ces classes doivent se rapporter.

L'ordre établi par *Djemschid* divisoit les hommes en ministres de la Divinité, en soldats, en laboureurs & en gens d'arts & de métiers.

19.<sup>e</sup> ha.

Zoroastre fait mention de ces quatre états dans l'*Izefschné*; & quelle qu'ait été la langue de *Djemschid*, les mots qui les expriment dans le *zend* & dans le *pehlvi* (14), sont différens de ceux du *schah-namah*, dont la plupart des expressions appartiennent au *parsi* pur (*k*); mais M. Hyde, qui ne connoissoit le *pehlvi* que de nom, lui a prêté toutes celles que les dictionnaires présentent comme anciennes.

J'ignore ce qui a pu l'engager à écrire en caractères *zends* les quatre mots *parsis* dont je viens de parler: le dictionnaire d'où ils sont tirés est en persan moderne, & je ne les ai trouvés dans aucun autre ouvrage, excepté dans le *schah-namah*, qui est aussi écrit en caractères persan-modernes.

(*k*). Je montrerai, dans mon second Mémoire, que le *parsi* étoit usité en Perse dès les premiers temps de cette monarchie.

Les

## DE LITTÉRATURE. 353

Les huit derniers mots cités par le docteur Anglois, appartiennent au *pa-zend* & au *parsi*; il paroît qu'il les a copiés sur le *sad-der* & sur le *viraf-namah* dont j'ai parlé ci-devant. On peut consulter sur leur vrai sens la note (16). *Ubi supra, p. 437.*

M. Hyde, en donnant ces douze mots, croyoit présenter quelque chose de la langue dans laquelle sont écrits les livres de Zoroastre. J'ai, ce me semble, développé la cause de ses méprises; il n'avoit pas assez examiné les livres écrits sur cette matière en persan-moderne. J'ai montré de plus l'insuffisance des auteurs Grecs & Latins & des voyageurs modernes. On a vu que les Orientaux, Persans, Arabes, & même les Parfes, étoient très-superficiels sur le *zend* & sur les autres anciens idiomes de la Perse. Je vais maintenant faire connoître la première langue, le *zend*, par des caractères propres, & fixer, autant qu'il sera possible, le temps & les lieux où on la parloit.

### S E C O N D E P A R T I E.

On trouve dans les anciens livres des Parfes, deux sortes de caractères, le *zend* & le *pehlvi*; le premier est celui de la langue de l'*Avesta*, & cette langue, selon Darab Dettour Mobed des Parfes de Surate, se nomme aussi *zend*, parce qu'elle s'écrit avec les caractères *zends*.

Le second caractère est propre à la langue *pehlvi*, dont je parlerai dans mon second Mémoire.

Par le mot *zend*, plusieurs écrivains Parfes entendent les ouvrages même de Zoroastre, la doctrine qui y est renfermée, la langue & les caractères dans lesquels ils sont écrits: d'autres, & ce sont les plus exacts, distinguent clairement ces différens objets. *Ormisd* (1), dit l'auteur du *Tchengregatch-namah* apprit l'*Avesta* (la parole) à la langue pure de Zoroastre, & produisit le *pa-zend* & le *zend*. Cet écrivain détaille ensuite ce qui fait l'objet de l'*Avesta*, c'est la connoissance de Dieu, de la Loi, la Médecine, l'Astronomie, &c.

*Liste des ouvrages attribués à Zoroastre, ubi supra, XIII, 3.*

(1) *Be neikter zaphanesh anoukht avesta*

*Hanan pa-zend o zendesh kard paeda*

*Tchengregatch-namah. 2.<sup>e</sup> Cardé.*

Liste, &c.  
XIII, 5.

L'*Eulmā-estām* est plus positif; il définit nettement le *zend*. L'*Avesta* est la langue d'*Ormuzd* (m), & le *zend* est ma langue (à moi homme). On lit encore ces mots *pehlvis* au commencement de l'*Iescht d'Ormuzd*, traduit du *zend* en *pehlvi* (n), j'écris l'*Ormuzd Iescht* en *zend*. Ici le mot *zend* ne peut être équivoque; il désigne la langue même dans laquelle l'*Ormuzd Iescht* est écrit: aussi les Commentateurs des livres *zends* & les Docteurs de la loi Parse n'emploient-ils communément que le mot *avesta* (parole), lorsqu'ils citent le texte *zend*. Rien n'est plus commun dans leurs écrits que cette phrase (o): *Comme il est clair par l'Avesta*; ils se servent du mot *zend* lorsqu'ils veulent distinguer les livres qui sont en cette langue, des ouvrages *pehlvis*.

Voyons maintenant quelle peut être l'origine du mot *zend*. Ce ne sera pas chez les Parses modernes que je chercherai des lumières sur cet objet. Pleins d'enthousiasme pour tout ce qui a trait à leur religion, ils croient qu'*Ormuzd* est l'auteur du *zend*, pris dans le sens le plus étendu, c'est-à-dire des livres, de la langue & des caractères *zends*.

On vient de voir le *Tchengregatch-namah* autoriser cette opinion; elle est encore fondée sur les traditions Parses, & les Destours ont intérêt à les soutenir. Malgré les questions répétées que j'ai faites à ce sujet aux plus habiles Parses de Surate & de Naucary, il ne m'a pas été possible d'en tirer aucun éclaircissement. Il seroit encore inutile de consulter les ouvrages de leurs Docteurs; ils ne touchent jamais ces matières: plus de lumière ôteroit le merveilleux qui autorise les Prêtres à n'oser pénétrer ce qu'ils ignorent, & à cacher au peuple le peu qu'ils savent.

Hist. R. y. P.  
p. 336.

Je ne m'arrêterai pas à M. Hyde, qui veut que *zend* soit un mot arabe, métamorphosé *avesta* en *esta* chaldaïque, & soutient aux Parses que cette dernière expression ne signifie rien dans leur langue. *Zend*, en arabe, est le nom d'un instrument avec lequel on allume le feu; le titre des ouvrages de

(m) *Avesta zaphan ormuzd ast*  
° *zend zaphan ma.*  
(n) Liste, &c. n.° 4. *Anhowna*

*iescht roteman zend djecliboumassam.*  
(o) *Tchaguin men avestah paedat.*



Zoroastre, conclut le docteur Anglois, pris métaphoriquement, nous donne à entendre que, *semblable au fusil qui sert à allumer le feu dans la cuisine*, ces livres doivent enflammer dans le cœur des hommes le zèle de la religion, & le feu de l'amour divin.

Il paroît assez singulier de voir M. Hyde nous dire que les Perses ont emprunté des Arabes le nom distinctif de leurs livres & de leur ancienne langue, tandis que dans la suite il semble approuver *Khalil Souphi*, qui dit que le *pehlvi* (selon M. Hyde l'ancien idiome des Perses) n'est point du tout mêlé d'arabe.

La conjecture de M. d'Herbelot est plus heureuse; voici comment il s'exprime: *le mot zend signifie vivant, de sorte qu'il semble que les Mages aient qualifié leur livre, qu'ils estiment sacré, du titre de vie ou livre de vie*. M. d'Herbelot raisonne d'après le sens de *zend* en persan moderne, & s'accorde avec l'ancien, d'où ce mot s'est formé.

En effet, je trouve dans le *Vispered*, chapitre 16, ces paroles, *mad vetchesfchtem, mad azieantem*, rendues en *pehlvi* par *roteman vadjessi ve roteman goaeh zend*, c'est-à-dire avec la parole vivante.

*Vetchesfchtem* ou *vetchesfchtem*, qui vient du verbe *vetché*, il parle, signifie parole, de même que *vadjessi*, qui est *pehlvi*. *Azieantem* a le même sens que *zend*, vivant; ainsi ces deux phrases, *vetchesfchtem azieantem*, & *vadjessi zend*, signifient exactement la même chose, parole vivante.

Le sens que je donne à ces phrases est lié avec ce qui précède dans le *Vispered*; le 16.<sup>e</sup> chapitre de cet ouvrage est placé dans l'*Izeschné*, après l'éloge du premier *Gah*, nommé *Ehonoueté*, c'est-à-dire pur (17). D'abord Zoroastre y rend hommage à Ormisd, à lui-même, Zoroastre, comme envoyé d'Ormisd, & au *Gah Ehonoueté*, qu'il vient de célébrer: il rappelle ensuite les autres *Gahs*, en général, la parole vivante, & les entretiens qu'il a eus avec Ormisd. Telle est la marche ordinaire des prières que Zoroastre adresse à Ormisd & aux esprits célestes; or par parole vivante, *vetchesfchtem azieantem*, il désigne ici la loi & les livres qui la renferment; ailleurs il l'appelle la loi des

Page 430.

Bibliot. orient.  
p. 929.

Liste des ouvr.  
attrib. à Zoroast.  
n.º 1.

*Mazdiefnans, deneiao Mazdeiefnoesch, ou sepenesté manthre, la parole excellente.*

Le mot *zend*, formé d'*azieantem*, signifie donc *vivant*, sur-tout lorsqu'il est question des livres de Zoroastre, & caractérise la parole d'Ormuzd & les ouvrages de ce législateur.

J'avois d'abord imaginé que celui d'*avesta* auroit pu venir du mot *pehvi*, *vadjessi*, dérivé de *vetcheschté*, *parole*; mais en feuilletant les livres *zends*, j'y ai trouvé le mot même d'*avesta* dans le sens de *parole*; dans le *fargard* 18 du *Vendidad*, Zoroastre s'exprime ainsi: *aad eofchté hekhe heschené berejesch seie menenaum*, c'est-à-dire, *or (Ormuzd) dit, celui qui a le cœur pur jouira dans ce monde d'un état heureux.*

Au *farg.* 22, on lit ces paroles, *peté ehmaé eoueschte mamthro sepento io esché kherenao*, qui signifient (Zoroastre) *dit à cela, (en annonçant) votre parole, qui est toute lumière, comment vous rendrai-je votre gloire, &c.*

Chap. 31.  
Ubi supra,  
n.º III.

Et dans l'*escht* de Mithra, *eom vafschtehé methrehe vorogueoieoe-toesch hezenghrem ereschtенаum*; *parle-moi, o Mithra veoroguiot, des mille lances, &c.*

Les mots de ces trois phrases, qui signifient *dire, parler*, sont *eofchté* dans la première, *eouschté* dans la seconde & *vafschtehé* dans la troisième; on voit que les deux premiers, & sur-tout *eouschté* ou *eveschté*, ne diffèrent pas d'*avesta*; *vafschtehe* est aussi le même que *vesta*: ces deux mots, *avesta* ou *vesta*, ne signifient donc autre chose que *parole*, & *zend-avesta*, *parole vivante*. C'est le nom général que les historiens & la tradition ont conservé aux ouvrages de Zoroastre, & nous avons vu ci-devant ce législateur désigner par les mêmes expressions, *vetcheschtem azieantem*, la loi & les livres qui la renferment. Manès a imité Zoroastre, en appelant le livre de ses révélations l'*évangile vivant*, τὸ ζῶν ἐὺαγγέλιον.

En suivant la même analogie, les caractères & la langue dans lesquels sont écrits les livres de Zoroastre se nomment *zend*, c'est-à-dire *vivans*, parce qu'ils sont propres au *Zend-avesta*, qui est la parole vivante. Si quelquefois les Perses emploient ce caractère, c'est par respect pour les choses qu'ils écrivent,

d'autant que ce sont ou des prières ou des ouvrages qui ont trait à la religion.

Mais dans quel pays l'alphabet *zend* avoit-il cours? avant que de répondre à cette question, je vais en donner les caractères.

La planche *I<sup>re</sup>*, n.<sup>o</sup> 1, les présente tels qu'ils sont au commencement du volume des *Ieschts zends*; les lettres y forment des mots techniques, comme dans l'*abdjed* des Arabes, pour soulager la mémoire; leur ordre est à peu près le même qu'au n.<sup>o</sup> 2 de la même planche, qui est l'alphabet de Darab Mobed de Surate, avec cette différence, que Darab a retranché les voyelles & les consonnes qui ont été ajoutées dans le premier alphabet pour former les mots.

Ces deux alphabets ont été écrits dans l'Inde, & c'est peut-être pour cela qu'ils commencent par le *g* dur, ainsi que les alphabets Indiens par le *k* (*p*): le reste est combiné d'une manière qui ne tient d'aucune langue voisine, on y remarque seulement un mélange de consonnes & de voyelles qui approche du désordre des alphabets Arméniens & Géorgiens.

Le n.<sup>o</sup> 3 de la même planche est l'alphabet *zend* tiré d'un ancien *ravaet*; il ne diffère des deux précédens que par l'arrangement des lettres, qui ressemble davantage à celui du Persan moderne.

Liste, &c. n.<sup>o</sup>  
12, 1<sup>re</sup> partie.

Cette variété rend indécis l'ordre primitif des lettres *zendes*, & l'on ne peut éclaircir ce point par les chiffres qui, dans la plupart des langues orientales, sont marqués par les lettres de l'alphabet: les nombres, dans les ouvrages *zends*, sont écrits en mots *zends* ou persan-modernes, avec le caractère *zend*; quelquefois on y rencontre aussi des chiffres *pehlvis*, & l'on verra dans l'explication de ces derniers nombres, que je réserve pour mon second Mémoire, qu'il y entre trop peu de lettres pour qu'on puisse en déduire l'ordre complet des caractères *zends*.

(*p*) Dans les alphabets Indiens les voyelles précèdent quelquefois les consonnes, selon l'idée du copiste; mais les consonnes commencent toujours par le *k*.



Cependant comme la plupart des alphabets Orientaux commencent par l'*a* (*q*), & que les caractères *pehlvis* formés du *zend* procèdent de même, je crois qu'il faut préférer l'ordre du *n.º 3*, d'autant qu'il s'accorde assez avec la comparaison des alphabets *zend* & *pehlvi*, qui est à la fin des *Neacchs zends* & *pehlvis*.

C'est aussi celui que j'ai suivi dans l'alphabet de la *planche deuxième*. Les caractères dont il est formé ont été vérifiés sur les livres *zends*: la nouveauté de la matière demandoit cette exactitude. Les alphabets des *Ravaets* ont pour l'ordinaire été écrits par des copistes qui, peignant ce qu'ils n'entendoient pas, ont altéré insensiblement les lettres. Le respect pour des caractères réputés divins retient les Destours habiles, & l'erreur se transmet sous le manteau de la religion.

Je mets la lettre *l* au nombre des fautes de copiste; on la trouve dans tous les alphabets *zends*, quoiqu'elle appartienne réellement au *pehlvi*. Les livres *zends* ne présentent point d'*l*; cette lettre paroît avoir été inventée après l'*r*, dont elle n'est pour ainsi dire que l'affoiblissement. Lorsque les Perses ont commencé à écrire en caractères *zends* des prières ou des ouvrages faits en persan moderne; ils auront sans doute introduit l'*l* *pehlvi* dans l'alphabet *zend*, pour rendre l'*l* du persan.

L'alphabet *zend* est composé de quarante-huit caractères (*r*), dont seize marquent les voyelles & trente-deux les consonnes; toutes ces lettres n'expriment que trente-cinq valeurs, douze voyelles & vingt-trois consonnes, dont le persan moderne n'a retenu dans l'écriture que ce qui est conforme à son génie. Ce dernier alphabet, comme je le montrerai dans mon second Mémoire, a succédé à celui du *pehlvi*, qui admet peu de lettres doubles, & ne reconnoît d'autres voyelles que l'*ā*, l'*ā*, l'*i* & l'*o*, qui est aussi le *w* consonne. D'un autre côté l'*l* & le *z*,

(*q*) Le Tartare & l'Indien des deux presqu'îles sont, des langues de l'Asie, les seules que je connoisse dont les alphabets ne commencent pas par *a*, *b* ou *p*.

(*r*) Je ne parle que des caractères qui paroissent souvent dans les livres *zends*, & sur-tout dans le

*Vendidad*; c'est ce qui n'empêche de mettre au nombre des lettres *zends* la seconde figure du *b*, que je n'ai trouvée que dans un manuscrit; la troisième figure du *v* & la cinquième du *d* (*pl. 2.º n.º 3*), qui me paroissent des libertés de copistes.

rendu par *dzal* en persan moderne, sont étrangers au *zend*; retranchant donc ces deux lettres des vingt-quatre qui appartiennent proprement au persan, il reste vingt-deux lettres & vingt-trois valeurs, parce que le même caractère exprime l'o & le v; ajoutant ensuite l'*ā*, commun au *zend* & au *pehlvi*, & les onze valeurs du *zend* inconnues au *pehlvi*, cela fait trente-cinq, nombre des valeurs exprimées par les lettres *zendes*.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans des discussions de cette nature; mon dessein, pour le présent, est de faire connoître en général les lettres *zendes*; je réserve pour un ouvrage particulier les détails sur la formation des caractères, leur rapport mutuel, & la place qu'ils occupent dans les mots.

Le *zend*, de même que l'hébreu, l'arabe & le persan moderne, s'écrit de droite à gauche; ce qui le distingue essentiellement de ces langues, ce sont les voyelles; on sait que dans les trois premières langues elles sont ordinairement suppléées selon le sens; on les marque quelquefois, à volonté, par des points ajoutés aux consonnes. Dans le *zend* les voyelles s'écrivent toutes, longues & brèves; ce génie le rapproche des langues arméniennes & géorgiennes, dans lesquelles les voyelles sont presque toujours exprimées par des lettres. D'un autre côté le *zend* a le même nombre de voyelles que l'indien du Guzarate; ces deux langues sont aussi les seules où *an* long & *an* bref (visiblement composés dans le *zend* de l'*a* & de l'*n*), soient mis au nombre des voyelles.

*Gramm. Armén.  
Aut. fr. Rivola,  
p. 2, &c.  
Schrader, thes.  
ling. Arm. c. 1,  
p. 5, &c.  
Syntagma ling.  
Oriental. quæ in  
Geogr. audiunt.  
aut. Maggior.  
p. 1.*

Cette espèce de rapport général de l'alphabet *zend* avec le géorgien, l'arménien & l'indien, indique à peu près les lieux où il avoit originairement cours; ce sont les pays qui séparent du côté du nord l'Inde de l'Arménie.

La ressemblance que l'on trouve entre un assez grand nombre de lettres *zendes* & de caractères arméniens & géorgiens, déterminera plus particulièrement les pays dans lesquels l'alphabet *zend* étoit usité: & d'abord comme l'Arménie & la Géorgie me servent souvent de point de comparaison, il est à propos de dire un mot de ces deux contrées.

Eudoxus<sup>a</sup> nous apprend que l'Arménie a été peuplée par une

<sup>a</sup> Dans Étienne de Byz. au mot Armenia.

*Geogr. lib. 11.  
p. 503 & 530.  
édit. Casaub.*

colonie de Phrygiens, & Strabon rapporte que, selon deux écrivains qui avoient suivi Alexandre dans ses expéditions, elle tiroit son nom d'un des compagnons de Jason nommé *Armenus*, & originaire de Theffalie.

*Geogr. lib. 11.  
p. 507.*

Je pourrois d'abord contester l'autorité d'Eudoxus & des auteurs que cite Strabon; ce Géographe nous dit lui-même que les écrivains Grecs ne méritoient pas trop d'être crus, lorsqu'ils parloient de l'ancienne histoire des peuples qui étoient au-delà de la mer Caspienne, ou de celle des Perses, des Mèdes, des Syriens; & cela à cause de leur crédulité, du goût qu'ils avoient pour les fables, j'ajouterai & du desir qu'ils avoient de plaire à un peuple qui vouloit tout rapporter à lui.

Au nombre des écrivains dont la foi paroît suspecte à Strabon, se trouve Hérodote, Ctésias, Hellanicus, &c. il porte le même jugement de ceux qui avoient écrit l'histoire d'Alexandre.

*Clement. Alex.  
Strabon. l. 1.*

Cependant comme l'expédition des Argonautes a précédé la guerre de Troie, il est facile d'accorder Eudoxus avec Strabon, en plaçant l'arrivée d'*Armenus* en Arménie avant celle des Phrygiens.

*Annal. l. VI.*

Supposant donc le fait tel que le rapportent les écrivains cités par Strabon, savoir que Jason pénétra avec *Armenus* jusqu'à la mer Caspienne, qu'il parcourut l'Ibérie, l'Albanie, une grande partie de la Médie & de cette contrée à laquelle *Armenus* donna son nom, on pourra conclure seulement que l'Arménie & quelques pays voisins ont été peuplés par des colonies venues de l'ouest. Mais on auroit tort de dire, avec Tacite, que les Ibériens & les Albaniens descendoient des Theffaliens, quoique cet historien prétende rapporter ce que ces peuples racontaient de leur propre origine: Strabon, qui nous fait connoître celui qui a donné son nom à l'Arménie, & qui s'étend beaucoup sur l'Ibérie & l'Albanie, auroit-il passé ce fait sous silence?

J'examine maintenant ce qui a dû résulter de ces transmissions.

Ces colonies Theffaliennes & Phrygiennes avoient leurs langues & leurs lettres; elles se fixent dans un pays limitrophe de l'Ibérie: je conçois qu'avec le temps quantité de mots  
Theffaliens



Thessaliens & phrygiens se seront introduits dans l'ancien ibérien, comme aussi ce dernier langage aura enrichi le phrygien & le thessalien, devenus la langue de l'Arménie: il y aura eu de même communication entre les lettres de ces langues, mais chacune aura gardé la marque de son origine.

Ce n'est donc pas dans l'arménien, qui vient de l'ouest, que je dois chercher la langue *zend*, mais dans le géorgien: l'arménien me donnera quelques ressemblances, & le géorgien le génie.

Pour les alphabets de ces langues, ils peuvent tous deux appuyer le *zend*; si après plus de douze cents ans ils en conservent encore un assez grand nombre de caractères, il est naturel alors de conclure que les lettres *zendes* ont eu cours dans les mêmes pays, ou du moins dans les contrées voisines.

Les lettres dont se servent maintenant les Arméniens & les Géorgiens, ont été rédigées dans le v.<sup>e</sup> siècle de l'ère Chrétienne; voici comment s'exprime à ce sujet Galanus, qui cite l'histoire des rois d'Arménie, faite en vers par le patriarche Nierzès, docteur célèbre de l'église d'Arménie, mort en 1173: "Il y avoit, dit Galanus, ( sous *Vramschapu* ) en Arménie un Hermite célèbre nommé *Miesrob*, homme d'esprit & très-savant; il fut le premier qui traçât avec netteté & exactitude les caractères arméniens & ibériens, service important qu'il rendit à sa patrie, & dont jusqu'alors elle avoit été privée (18)."

Cette espèce de réforme aura altéré les caractères géorgiens & ceux que l'Arménien pouvoit avoir adoptés du Persan; cependant plusieurs lettres géorgiennes & arméniennes conservent encore l'empreinte du *zend*.

Le n.<sup>o</sup> 2 de la planche 2.<sup>e</sup> est la comparaison des lettres qui dans les trois alphabets paroissent les mêmes. Pour mettre le géorgien & l'arménien dans le sens du *zend*, qui s'écrit de droite à gauche, j'ai retourné les caractères des deux premières langues, & j'ai vu avec étonnement, 1.<sup>o</sup> que les lettres de rapport formoient presque un alphabet complet (*f*); 2.<sup>o</sup> que les

*Conciliat. eccles. Armen. t. 1, c. 7,*

*p. 63.*

*Ibid. c. 21;*

*p. 241.*

*Schroed. thes. ling. Arm. diss.*

*"p. 34.*

*Mos. Choren.*

*hist. Armen. l. 1,*

*c. 2, p. 5, edit.*

*Whiston.*

(*f*) Je fais qu'on pourroit trouver des ressemblances entre quelques lettres *zendes* & quelques caractères

cufiques, samaritains, mœdaens, hébraïques & syriaques; mais indépendamment des autres rapports qui

caractères, qu'un contour singulier & une forme peu propre aux liaisons avoient exclus du *pehlvi*, étoient conservés par le géorgien & par l'arménien.

Je résume en deux mots ce que j'ai dit de l'alphabet *zend* : des rapports généraux l'ont rapproché de l'arménien & du géorgien ; & les ressemblances particulières que je viens de présenter le fixent à peu près dans les pays où ces deux dernières langues sont en usage.

Je ne prétends pas par-là que le *zend* ait été le seul caractère reçu dans ces contrées. Les médailles des rois Parthes en caractères grecs prouvent que dans la Médie, depuis les conquêtes d'Alexandre & celles des Romains, les lettres grecques étoient employées sur les monumens. Quelques médailles arméniennes, comme celle de la ville d'*Artaxata*, aussi en caractères grecs, portent à croire la même chose de l'Arménie, & Moyle de Chorène le dit formellement (1) ; mais au moins les traces précieuses conservées en grand nombre dans les alphabets arméniens & géorgiens, même après leur altération, supposent-elles que dans le cinquième siècle, & long-temps auparavant, les caractères *zends* étoient d'un usage général dans l'Arménie, l'Aderbedjan & la Géorgie.

Je passe à la langue *zende* ; & les preuves dont je me servirai pour fixer le temps & les lieux où on la parloit, donneront une nouvelle force à ce que j'ai dit de son alphabet.

Il y a deux manières de faire connoître une langue ; la première développe son génie, en la réduisant à ses élémens : c'est ce que fait la grammaire, qui demande des détails trop secs pour un Mémoire.

La seconde, moins profonde, se contente de comparer une langue à d'autres plus connues, & ajoute quelques traits qui

rapprochent le *zend* de l'arménien & du géorgien, aucune des langues que je viens de nommer ne fournira un aussi grand nombre de lettres semblables, ni de si caractérisées.

(1) *Caractères erant Persarum & Græcorum, in quibus adhuc*

*vicorum & provinciarum, domuum particularium & controversiarum imò & fœderum apud nos immensa inveniuntur historiarum volumina. Mos. Choren. hist. Armen. apud Schroed. Dissert. p. 31 ; & edit. Whist. p. 3.*

peuvent en donner une idée générale : telle est la méthode que je vais suivre à l'égard de la langue *zende*.

La construction dans cette langue est la même que dans les autres idiomes de l'Orient, c'est-à-dire fort libre ; malgré cela, elle admet quelques règles. Lorsque deux noms sont en régime, celui qui régit se place ordinairement le dernier, comme dans le persan moderne. Dans les verbes la formation des temps est à peu près pareille à celle du persan, plus traînante cependant, parce qu'elle est accompagnée de toutes les voyelles ; voilà en général ce que le *zend* a de commun avec les langues de l'Orient.

Des terminaisons particulières lui forment un caractère distinctif ; les plus communes pour le verbe sont les voyelles & le *d*. Les adverbes dans cette langue n'ont pas de finale fixe. Les cas & les nombres des noms y sont marqués par des voyelles, par le *d*, l'*m*, & par les syllabes *tche*, *bio* & *bieftcha*. L'*m*, comme dans le Latin, désigne quelquefois l'accusatif singulier ; mais très-souvent les cas se prennent l'un pour l'autre, ainsi que les nombres.

J'ajoute ici deux morceaux *zends*, tirés des livres attribués à Zoroastre, & traduits littéralement en *pehlvi*, en persan, en latin & en françois.

Ces extraits pourront donner une idée du *zend*, & suffiront pour établir une différence entre ces trois langues ; différence pourtant qui ne m'empêchera pas de montrer dans mon second Mémoire que la langue *zende* est la source des deux autres.

Voici le commencement du 1.<sup>er</sup> *fargard* du *Vendidad*.

*Mreod Ehoroz mezdao sapetema Zerethoschtrae* (19). Zend.

*Gosi Anhouma sapetman zertocht*. Pehlvi.

*Gosi Ormusd sapetman zertusch*. Persan.

« *Dixit Ormusd sapetman Zoroastri.* »

« *Ormusd dit à sapetman Zoroastre.* »

*Ezem dedanne sapeteme zerethoschtre asso ramo daetim* Zend,  
*noued ko dad schaetim*.

*Re dabounad sapetman zertoscht djinak rameschné deheschné* Pehlvi.  
*la agu dad djeknemouned assane*.



Perfan. *Man dadam sapetman zerduschi diae khosch-vakhii o tchiz anbar na ke dehed khosch-vakhii.*

« Ego dedi, o sapetman Zoroastres, locum voluptatis (&) abundantiae, non (alius) qui det (est locum) voluptatis. »

« J'ai donné (c'est-à-dire j'ai fait), o sapetman Zoroastre, un lieu de délices & d'abondance; nul autre (que moi) ne pouvoit donner un lieu aussi délicieux. »

Zend. *Eschem vohou veheschtem asti ofchta asti ofchta ehmae hiede*  
*Vendidad, farg.* *eschae veheschtae eschem.*  
 '19. Et *hyschné.*

20. *hu.* Pehlvi. *Halaeh avadeh pahaloum hit nadvak hit nadvak zak mavan*  
*halaeh pahaloum halachnidar.*

Perfan. *Pak abad beheschi ested neik ested neik an ke pak beheschi pak.*

« Puro abundantia (&) paradisus est, (qui) purus est; purus ille (est), qui sanctus bonum & coelo dignum (operator). »

« L'abondance & le ciel est pour celui qui est juste, qui est pur; celui-là est pur, qui est saint, qui fait des œuvres célestes & pures. »

J'examine maintenant en quel temps & en quelle partie de l'Asie la langue *zende* étoit en usage: deux moyens m'aideront à faire cette découverte; d'abord si les langues anciennes & modernes usitées entre la mer noire & la mer caspienne, ont du rapport avec le *zend*, il est naturel d'en conclure que cette dernière langue avoit autrefois cours dans ces contrées, ou du moins dans les pays voisins.

2.<sup>o</sup> Comme Zoroastre aura vraisemblablement écrit dans la langue de son pays, le lieu de sa naissance indiquera celui de la langue *zende*.

Je commence par les anciennes langues dont je viens de parler, & je les cherche dans les noms d'hommes, de lieux & de fleuves que nous ont conservés les Écrivains de l'antiquité; la plupart sont *zends*, & quelques-uns ont encore la dureté qui caractérise cette langue.

Le nom du prince Persan vaincu par Alexandre est le même que celui du roi Mède, dont parle *Daniel*, *Darius* ou *Dariavesh*, selon la lecture des Massoretes. Le premier

est appelé par les auteurs Persans *Darab* le jeune (20), parce qu'il étoit fils de *Darab*: ce nom est composé de deux mots persans, *dar* & *ab*, & signifie *dans l'eau*<sup>a</sup>. *Darius*, *Dariaces*<sup>b</sup> ou *Dariavesh* doit donc avoir le même sens: or *eanterafesch* en zend (par corruption *dariavesh*) rend exactement le mot *darab*; par conséquent *Darius* ou *Dariavesh*, nom mède, est aussi un mot zend.

*Miradate* est le nom du Mède qui avoit l'intendance des troupeaux de bœufs d'Aslyage<sup>c</sup>, & Mithridate celui d'un roi de Pont; ces deux noms sont composés de deux mots zends, *methre* (*mithra*) & *date*, *donné*, c'est-à-dire *donné par Mithra*: en *pehlvi* ce seroit *matoun-dabounad*, & en *parsi*, *meher-dad*.

J'ajoute à ces noms propres un mot mède rapporté par Hérodote<sup>d</sup>, c'est *spaka*, σπάκα, chienne. *Sepa* en zend a le même sens; l'*a* final s'aspire comme s'il étoit suivi d'un *h*, & les Grecs rendent ordinairement le *h* des Persans par χ, *meher* chez eux est *meχir*, & *Balman*, παχμαν<sup>e</sup>.

Parmi les noms des lieux je m'arrête à *Atropatia*, nom de la partie septentrionale de la Médie; ce mot est frappant, il est composé d'*atro*, feu en zend, & de *pate* ou *petoesch*, qui signifie; dans la même langue, *domaine*, *chef*, *gardien*, c'est-à-dire *domaine du feu*, ou *lieu où on garde le feu*; c'est ce que signifie le nom *pehlvi*, *atoun-pad-gan*; dans le Persan-moderne *ader-bad-djah*, par corruption *aderbedjan*, présente le même sens.

Rien n'est plus juste que ce nom; l'*Aderbedjan*, partie de la Médie qui avoit vu naître Zoroastre, devint bientôt le centre de sa religion; & le nombre prodigieux d'*atesch-gahs* (ou de lieux destinés à conserver le feu) qu'elle renfermoit, la fit nommer le *domaine du feu*, le *lieu où on gardoit le feu*, *atropatia* ou *atropatina* (11).

(11) Je fais que Strabon (p. 523), prétend que l'*Atropatie* tire son nom d'*Atropat*, qui empêcha les Macédoniens de s'en emparer; mais je crois pouvoir m'en rapporter aux Persans sur leur propre pays, lorsque l'histoire confirme ce qu'ils avancent.

Au reste le nom du Général dont parle Strabon est lui-même un mot zend, auquel répond, en *parsi*, *Aderbad*, c'est-à-dire *chef*, *gardien du feu*; ainsi c'est encore un mot zend qui paroît dans la Médie plusieurs siècles avant J. C.

Z z iij

<sup>a</sup> D'Herb. bibl. Or. p. 286.  
<sup>b</sup> Strab. Geogr. lib. xvii, pag. 785.

<sup>c</sup> Herod. l. i, p. 51, ed. Henr. Steph. 1592.

<sup>d</sup> Ubi supra; p. 52. Et Just. l. i, c. 4.

<sup>e</sup> Burton, Leipf. V. L. Pers. cum addit. von Seelen. Lubecæ. 1720.  
<sup>f</sup> Strab. lib. 11, p. 522, 523.

D'Her. bibl. Orient. p. 62.  
Hyde, p. 576.

Je passe aux noms de fleuves; ils ne sont pas moins intéressans: l'Arménie, l'Iran proprement dit & la Géorgie n'en connoissent pas de plus célèbres que l'Araxe, le Cyrus & le Phase: or ce sont trois fleuves que Zoroastre désigne sous les noms de *Weorokesche*, de *Koro* & de *Poueteke*.

Je le prouve d'abord par la description que les ouvrages *zends* font de ces trois derniers fleuves; les *Ieschts* d'*Aban*, de *Taschter* & de *Raschne-rast*, l'*Izeschné* & le *Vendidad* retentissent des éloges données au *zare Worokesche*. Ce fleuve prend sa source dans les montagnes de l'*Albordj*<sup>a</sup>; les provinces d'Iran sont entourées de ses eaux<sup>b</sup>, qui coulent du côté de l'est.

<sup>a</sup> *Tascht iescht.*

<sup>4.</sup> *Cardé.*

<sup>b</sup> *Aban iescht.*

<sup>11.</sup> *Cardé.*

Dans le *Vendidad* (x) Ormusd parle ainsi à Zoroastre: *Je verse l'eau, moi qui suis Ormusd, tirée du fleuve Weorokesche, avec le secours du vent & des nuées, ... je la fais couler sur le fleuve Poueteke (en pehlvi, Poutih), qui en étant rempli (y) devient un fleuve considérable; l'eau purifiée coule du fleuve Poueteke dans le fleuve Weorokesche. Selon la glose pehlvie, cela signifie que l'eau coule du côté de Sateviss à celui de Taschter, c'est-à-dire de l'ouest à l'est.*

Au *fargard* 19 du même ouvrage Zoroastre, après avoir fait sa prière à tout ce qui existe & à l'Iran *vedj*, s'adresse au *Koro* (le Cyrus): *J'appelle, dit ce Législateur (z), & j'invoque le Koro, dont les eaux abondantes sortent des gorges des montagnes qui aspirent après elles; j'appelle, oui, j'invoque les grandes campagnes données de Dieu en grand nombre, & qui font le bien être d'un peuple céleste.*

*Iescht de Behram.*  
<sup>11.</sup> *Cardé.*

*Pomp. lib. III.*  
<sup>c. 5.</sup>

*Eneid. l. VIII.*  
<sup>v. 728.</sup>

Jetons maintenant les yeux sur le cours de l'Araxe; comme le *Weorokesche*, il coule de l'ouest à l'est avec une rapidité caractérisée par le vers de Virgile; *Pontem indignatus Araxes:*

(x) *Apem vezamehe ezem io Ehero mezdao zereienghed hetche veorokeschad hetlre vatemtche dounnamem tche ... hetlre srefraouiamche eoue zereio pouetekem te heschteante guejre guejreantesch eanterem eredem zeraingho ieojdeie tetcheante apo zereienghed hetche pouetekad eoue ze-*

*reio veorokeschem. Vendid. farg. 5.*

(y) *Ou formé de différens bras de différens canaux.*

(z) *Nezbeieme Koro messio opapo boun djefrenaun verienaum nezbeieme marezo pooro Khedato ioe daschto menieouao daman seueng hetesch.*



vers sa source, qui est à l'ouest dans les montagnes du Taurus, (le *Tireh Albordj*) (21); il est partagé en deux branches, dont les eaux réunies côtoient l'Iran, vont baigner *Djavat*, & se précipitent ensuite dans la mer Caspienne.

La branche supérieure porte le nom de *Kars* ou *Kara*; c'est peut-être le *Koro*: elle arrose le pays d'Iran.

La branche inférieure est appelée *Phase* (*Phasis*), chez les Anciens & dans les historiens de l'empire Grec; c'est de-là que la province où cette branche de l'Araxe prend sa source est appelée *Phasiane*.

*Antiq. Orient.*  
t. I, l. 1. s. 24.

La réunion du *Phase* à l'Araxe explique naturellement ces paroles du *Vendidad*: l'eau purifiée coule du fleuve *Poueteke* dans le fleuve *Weorokesche*.

La ressemblance des noms achèvera de prouver que l'Araxe, le *Phase* & le *Cyrus* sont les mêmes que les trois fleuves dont parle *Zoroastre*.

*Araxes* s'est formé de *Weorokesche* ou *Waraksche*, en retranchant simplement la première lettre; pour le *k sche*, les Grecs le rendent toujours par *ξ*.

Je crois que *Phasis* est une altération de *Poutih*, dérivé de *Poueteke*; on sait que le *z*, l'*s* & le *z* passant dans différentes langues, sont souvent pris l'un pour l'autre: les Grecs, qui adouciçoient le *k sche* en *ξ* dans *Waraksche*, auront aussi changé le *z* & le *z* dans *Pouti*, & ce changement ne paroîtra pas sans fondement, lorsqu'on fera réflexion que la ville qui est appelée *Phasis* par Strabon<sup>a</sup> & par Zosime<sup>b</sup>, étoit à peu près située au même endroit où l'on voit un reste de ruines qui porte encore le nom de *Poutih*<sup>c</sup>.

<sup>a</sup> *Geogr. lib. II,*  
p. 498.

<sup>b</sup> *Hist. lib. I,*  
cap. 32.

<sup>c</sup> *Relat. de la*  
*Colch. du R. P.*  
*Lambert. Thev.*  
*rec. de Voy. t. I,*

Le *Koro* répond au *Kara*, ou plutôt au *Kor* (le *Cyrus*), qui descend de la montagne *Hoffidoun* (*Offeti*), portion de l'*Albordj*, se réunit maintenant à l'Araxe à *Djavat*, & borne l'Iran par le nord.

Je trouve dans les livres *zends* une circonstance qui paroît désigner le *Kor*; le *Koro* n'y est pas réuni au *Weorokesche* comme le *Poueteke*: &, en effet, l'embouchure du *Cyrus* étoit autrefois différente de celle de l'Araxe<sup>d</sup>.

*Ptolem. lib. V,*  
cap. 12 & 13.  
*Pompon. Mela,*  
l. III, c. 5.

Si les mots des langues anciennes, usitées aux environs de la mer Caspienne, rapprochent le *zend* de ces contrées,

ils établissent aussi son antiquité; elle doit remonter au-delà de l'ère Chrétienne, puisque les mots que j'ai cités sont plus anciens que cette époque. Je ne fais qu'indiquer cette réflexion, je la présenterai dans toute sa force, lorsque je prouverai que les ouvrages attribués à Zoroastre par les Parses de l'Inde & du Kirman, sont au moins antérieurs de plusieurs siècles à l'ère dont je viens de parler.

Le rapport du *zend* avec le géorgien, est une autre preuve qui fixe la première langue dans les lieux que je lui ai assignés.

*Ubi supra*, p. 149. « Anciennement, dit Galanus, l'Ibérie gouvernée par un seul Roi, étendoit ses limites à l'orient jusqu'à Ekbatane... » métropole de la grande Médie; à l'occident & au midi jusqu'à » Trapesunt & Arzerom, & au nord jusqu'aux Abasques: depuis » bornée à cinq provinces, elle s'est vûe resserrée entre la » mer Noire & la mer Caspienne. Quatre de ces provinces » (l'Imérète, le Carduel, Rakhete & Guriel) forment la Géorgie » proprement dite; la cinquième est la Colchide, qui diffère » des quatre autres (22) par les mœurs, la langue & la température de l'air, quoiqu'elle leur soit limitrophe ».

C'est de l'Ibérie proprement dite que j'ai dessein de parler, & en particulier des provinces limitrophes de l'Iran, & arrosées par le Cyrus: ce pays, couvert de montagnes, a peu souffert des changemens occasionnés par les guerres des Romains: il semble donc que le géorgien moderne a pu conserver des traces de l'ancien. Cette langue me fournira le caractère qui distingue exactement le *zend* de toutes les langues de l'Orient.

Je ne m'arrêterai pas aux noms persans, tels que *Tehmourrets*, *Roufroum*, *Kaous*, *Khofro*, &c. qui se trouvent parmi ceux des rois Géorgiens.

Je n'insiste pas non plus sur les mots qui ont le même sens dans les deux langues (2). Le hasard ou la communication

| (a) | Z E N D.                           | G É O R G I E N.                   |
|-----|------------------------------------|------------------------------------|
|     | <i>Ouetche</i> ou <i>vetche</i> .. | dire ..... <i>Utchui</i> .         |
|     | <i>Peto</i> .....                  | seigneur ..... <i>pathoni</i> .    |
|     | <i>Metem</i> , <i>meno</i> ....    | vouloir, penser ... <i>menda</i> . |
|     | <i>Pooro</i> .....                 | beaucoup ..... <i>beuri</i> .      |

réciproque

réci-proque des peuples limitrophes peut produire ce commerce de mots dans des langues qui seroient d'ailleurs de génie différent, sur-tout lorsqu'ils ne sont pas en grand nombre.

Mais je remarque que les noms *zends* ont des inflexions qui ne paroissent que dans le géorgien : outre les voyelles qui forment plusieurs cas dans la première langue, on rencontre souvent à la fin des mots, comme je l'ai déjà observé, les syllabes *tche*, *bio* & *bietcha*, ou *biestcha*.

La première terminaison (*tche*) est la plus ordinaire; elle appartient aux deux nombres, & marque le génitif & le datif; ainsi *metem*, *vastrem*, *nero*, signifient *pensée*, *herbe*, *homme*; & *metem-tche*, *vastrem-tche*, *neré-biestcha* (*b*), de la pensée, de l'herbe, des hommes, aux hommes, &c.

La seconde finale (*bio*) est du pluriel, & s'emploie plus rarement, parce que le singulier supplée souvent au pluriel, & que ce dernier nombre est encore marqué par la syllabe *nam*; ainsi de *pete* ou *peter*, père, se forme *petere-bio* (*c*), les pères.

Vendid. farg;  
12.

Les noms géorgiens reçoivent les mêmes terminaisons : le *sa*, qui répond au *tcha zend*, est la caractéristique du génitif & du datif; *bi* marque le pluriel, dont le génitif & le datif sont désignés par la syllabe *sa*, ajoutée à *bi*, ce qui fait *bisa*; en *zend*, *bietcha*, *biestcha*.

Le nom géorgien de la note (23) aidera à saisir les rapports que je viens d'indiquer. J'ai mis à côté le mot *zend* correspondant. L'ablatif du nom géorgien est différent de celui du *zend*; mais dans les mots qui expriment des choses inanimées, le *d* dans les deux langues est ordinairement la marque de ce cas. Les Géorgiens disent *bustanida*, dans le jardin; en *zend*, *atred* est l'ablatif de *atro*, feu.

Ce qui semble donner la force d'une démonstration à ce que j'ai dit des pays où le *zend* avoit cours, c'est la position du

(b) *A Ariema eschio refedrae djento nerebiestcha naerebiestcha zerehoschtrehe*; c'est-à-dire, dans cet ariema qui desire la loi, les plaisirs se présenteront aux hommes & aux femmes. Vend. farg. 20.

(c) *Peterebio astarete, peterebio ereschieanté*; c'est-à-dire, les pères (parens) la verront (celle qui a commis l'adultère & veut le cacher), ses pères lui feront des plaies. Vend. farg. 15.



lieu où est né Zoroastre; en effet tous les livres qui nous restent en cette langue sont attribués à ce Législateur, & il est naturel de croire qu'il a écrit dans la langue de son pays. Si donc je puis fixer le lieu de la naissance du prophète des Parfes, ce pas franchi me mènera aux contrées dans lesquelles on parloit la langue de l'avesta.

9.<sup>e</sup> ha.

Il paroît d'abord par l'*Izeshné* que Zoroastre est né dans le lieu qu'habitoit Poroschasp son père, & ce lieu devoit être situé dans les provinces de l'Iran, puisque c'est sous ce nom que l'*Ieshi Farvardin*, désigne en général la patrie du Législateur des Perses. *Je fais izeshne*, dit Zoroastre, *au pur & saint serouer de sapeman Zoroastre, auquel Ormusd a pensé d'abord, qu'il a instruit par l'oreille, & qu'il a créé au milieu des provinces de l'Iran (d).*

Lorsque Zoroastre parle de l'Iran proprement dit, il l'appelle l'Iran pur (24), *Eriene vedjo*; c'est le pays qui est entre l'Araxe & le Cyrus. Par *Eriennam dekienam*, les provinces de l'Iran, il entend à l'ouest de la mer Caspienne, l'Iran & les provinces qui en dépendoient; à l'est, la Bactriane & les provinces méridionales, telles que le Zaboulestân & le Sistan.

Le *Boundehesch* (e) est plus positif que l'*Ieshi Farvardin*: voyons comment il s'exprime. D'abord, à l'article des fleuves, l'auteur de cet ouvrage nous apprend que Zoroastre a été conçu dans l'Iran-vedj (f); à la fin de l'ouvrage, après avoir fait la généalogie du Législateur, il ajoute (g): *De Poroschasp est né Zerdoscht dans le lieu de Hedenesch.*

Le *Boundehesch* ne dit pas où cet endroit étoit situé.

(d) *Io peorio ehorae mezdae me-  
nestche goschte sassnaestche iemed  
hetche frathveressed nesro erienann  
dekhienann zerethoschtrehe sepeta-  
mehe ede escheono escheierche freoues-  
chintche ieznede. Farvard. Ieshi.  
24 cardé.*

(e) Le *Boundehesch* est un ouvrage *pehlvi*, dont les Parfes attribuent à Zoroastre l'original, qui étoit en zend. Voy. la liste des ou-

vrages attribués à Zoroastre n.<sup>o</sup> VII.

(f) *Iranvedj mavanesch namt  
Poroschasp abidere zertoscht pavan  
bar djanouned*: c'est-à-dire l'Iran-vedj, lieu où Poroschasp, père de Zoroastre, l'a porté. Le mot *bar*, en zend, *beretcheiad* (*Vendid. farg. 19*), se dit de l'homme & de la femme.

(g) *Men Poroschasp zad homme-  
nad zerdoscht no dergua hedenesch.*

Plusieurs raisons me portent à croire qu'il faisoit partie de la Médie septentrionale, qui depuis Zoroastre a été appelée *Aderbedjan*. *Ci-d. p. 365.*

1.<sup>o</sup> On vient de voir que ce devoit être une portion de l'Iran, & même de l'*Iran-vedj*.

2.<sup>o</sup> La phrase pehlie, *no dergua hedenesch*, signifie dans un lieu de repos, c'est-à-dire dans un pays délicieux (25), & rien ne répond mieux à la description que Strabon nous fait des pays arrosés par l'Araxe & par le Cyrus. *L. XI, p. 506 & suiv.*

De plus, si *hedenesch* est la patrie de Zoroastre, la ville qui a donné naissance à ce Législateur doit s'y trouver: or il est constant, comme je vais le prouver, que cette ville étoit située dans l'*Aderbedjan*.

Consultons les écrivains Orientaux. Lorsqu'il est question de leur propre pays, on peut croire qu'ils parlent, ou d'après les histoires anciennes, ou sur des traditions respectables.

Les uns font sortir Zoroastre de la Syrie<sup>a</sup>; d'autres de l'*Aderbedjan*<sup>b</sup> (26): deux raisons me déterminent en faveur de ce dernier sentiment. <sup>a</sup> *Medjidî & Bundari, qui cite Aboudjaph. ap. Hyd. de R. v. P. p. 319.*  
<sup>b</sup> *Massoudî, & Abulphar. pag. 83, edit. Oxon.*

1.<sup>o</sup> La route que prend Zoroastre pour aller dans l'Iran & à Balkh.

2.<sup>o</sup> Le nom de la ville qui a donné naissance à ce Législateur.

Le *zerdust-namah*, c'est-à-dire l'histoire de Zerdust (Zoroastre), nous parle du pays que le prophète Parse traverse pour se rendre à Balkh. Zoroastre, après plusieurs épreuves terminées par autant de miracles, s'avance du côté de l'Iran. Sur les frontières de cet Empire, il trouve un fleuve, qu'il passe sans bateau, marchant sur les eaux. Ce prodige arriva le jour *amiran* (le 30) du mois *espendarmad* (dernier mois de l'année). Un mois & demi après, vers le milieu d'*ardibehefcht*, il sort de l'Iran, se trouve dans un pays semblable au paradis, franchit le *Tchekaët daëti*, qui n'a pas de fond & ne tarit jamais. Les Anges viennent ensuite à sa rencontre; il reçoit leurs instructions, consulte Ormûsd, & va de-là se présenter au roi Gustasp, qui étoit alors à Balkh. *Zerd. Namah, chap. 15, 16, 17, &c.*

Le *Tchekaët daëti* dont il est parlé dans ce recit est une

*Hist. gén. des  
Tat. p. 646,  
&c. note.*

mer; il ne tarit jamais & n'a pas de fond: & la position des lieux indique la mer Caspienne, qui comme le *Daëti* est fort profonde, & dont les bords le long de la côte du Schirvan ne forment qu'une seule roche jusque dans le Daghestan.

Voyons d'abord ce que les livres *pehlvis* nous disent du *Tchekaët daëti*. Le *Boundehesch* fournit des détails qui déterminent le sens de ce mot. A l'article des montagnes l'auteur distingue le grand *Albordj* du *Tireh Albordj*. Le premier me paroît être le grand Caucase, qui s'étend au nord & à l'ouest de la mer caspienne (h). De l'*Albordj* (ajoute le *Boundehesch*) crûrent sur la terre en deux cents ans toutes les autres montagnes au nombre de deux cents quarante-quatre (savoir) l'excellente montagne, le grand *Tireh Albordj*, le dos du *Tchekaët daëti* & d'*Arzour*, c'est-à-dire auquel sont appuyés le *Tchekaët daëti* & le pays d'*Arzour*.

Plus bas (i) le *Tchekaët daëti* est au milieu du monde, profond (de la hauteur) de cent hommes: (au-dessus) est le pont *Tchinevad*; c'est-là que les âmes rendent compte de leurs actions, (sur) le mont *Albordj*, qui est près d'*Arzour*. Le *Tchekât* (daëti) est à la porte de l'enfer, où la multitude des Dews rôde continuellement.

*Arzour* est le pays situé vers la source de l'Euphrate, à l'ouest du mont *Taurus*. On y voit encore la rivière d'*Arzen*; au-dessus étoit la ville d'*Erzeroum* ou *Arzenroum*, c'est-à-dire *Arzen* des Romains.

J'examine maintenant si les caractères donnés au *Tchekaët daëti* conviennent à la mer Caspienne. Cette mer est à peu près au milieu du monde, qui étoit alors connu par les Asiatiques: les voyageurs la disent très-profonde. Au-dessous du Daghestan, sur le bord occidental, est le *Derbend*, qui signifie

*Oléar. lib. iv.  
Hist. gén. des  
Tat. p. 308,  
note,*

(h) *Avani kofhan men Albordj-roust hzumenand pavan moulk dou raz sanat ve dou raz tchehel tchahar kof hit hou guer beland Tireh Albordj Tchekaët daëti ve Arzour post.*

*guehan raz guebna bala mavanesch Tchinevad penar padesch djeknemou-ned ve roban pavan zak djinak hame marinad Albordj koli Arzour gviriveh Tchekât pavan beba douschan mavanesch hamvar schahan davareschne tenemari vagounad.*

(i) *Tchekaët daëti zak mianneli*



porte fermée : c'est le pont *Tchinevad*. Ce mot vient du *zend tchenoueto*, formé de *tchene*, qui signifie *biens, richesses*. Le pont *Tchenoueto* ou *Tchinevad* est donc le pont des richesses, c'est-à-dire le pont qui conduit au séjour des biens, au Ciel. Selon la théologie Parse il sépare l'enfer & la terre du Ciel ; & c'est pour cela que Zoroastre allant consulter Ormusd, est obligé de le traverser. Le même nom *Tchinevad* pris dans le sens que je viens de donner, convient assez au Derbend, par lequel passent les caravanes de marchands qui vont en Tartarie & à la Chine. C'est la porte ou le pont des richesses pour les pays situés à l'est & à l'ouest de la mer Caspienne (27). Comme les côtes de cette mer étoient peu fréquentées & dangereuses, on croyoit que les mauvais génies y rodoient continuellement, ainsi que dans le Mazendran. C'est pour cela qu'il est dit que le *Tchekaët daëti* & le pont *Tchinevad* sont à la porte de l'enfer.

*Daëti*, selon la théologie Parse, peut signifier *justice, examen*, venant du *zend daeteiao*, & *Tchekaët daëti*, le grand fleuve de justice, parce que les actions des hommes sont pesées à l'entrée du pont *Tchinevad* qui est sur ce fleuve. Tel est le sens que les Parses donneront au mot *daëti*, parce qu'ils ignorent entièrement la géographie ancienne & moderne.

Mais en remontant la mer Caspienne, je trouve au nord du *Derbend*, au pied de l'*Albordj*, un pays nommé *Didoëti* ; il est arrosé par un petit fleuve qui portoit peut-être autrefois le même nom, & se précipite vers le *Daghestan* dans la mer Caspienne. Il me semble que c'est le *Daëti* dont le *Boundehesch* dit qu'il côtoye l'*Iranvedj* & va dans le *Gopestan*, qui est le *Daghestan* moderne. Le premier mot en *pehlvi* & le second en *turc*, *Taghestan*, signifie pays de montagnes.

Ce fleuve, ajoute le *Boundehesch*, est plein de *kharfeshers*, c'est-à-dire de productions des *Dews*, circonstance qui est marquée par le mot *didoëti*, composé de *di*, *dew*, & de *doëti* ou *daëti*, c'est-à-dire *Daëti* des *dews* ou mauvais génies. Ce nom de pays ou de peuple, *didoëti*, aura vraisemblablement été communiqué au fleuve qui y prenoit sa source & à la côte de la

mer Caspienne, où ce fleuve avoit son embouchure, comme nous voyons que les Caspiens ont donné le leur à une partie du bord occidental de cette mer (28).

Il me semble que j'ai assez bien prouvé l'identité du *Tchekaët daëti* & de la mer Caspienne : or ce n'est qu'en supposant Zoroastre sortant de l'Aderbedjan, qu'il est obligé de passer cette mer. Voici la route que suit ce Législateur.

Parti des frontières sud-ouest de l'Aderbedjan, Zoroastre arrive sur les bords de l'Araxe, & traverse ce fleuve ; il se trouve alors dans l'Iran, & s'y arrête quelque temps. Le peuple assemblé célébroit les derniers jours de l'année, nommés *farvardians*, c'est-à-dire (la sête) des *Ferouers* ou ames de la loi. Un mois & demi après il sort de l'Iran, entre dans l'Albanie, dont Strabon fait une description si intéressante, passe la mer Caspienne au-dessous du *Derbend*, s'arrête plusieurs années dans les montagnes de Balkhan, où il compose une partie de ses ouvrages, & se rend de-là à Balkh (29).

Le second moyen que j'emploie pour montrer que Zoroastre est sorti de l'Aderbedjan, est le nom même de la ville qui lui a donné naissance. Cette dernière preuve lèvera, je crois, les doutes qui pourroient rester sur cette matière. Cette ville s'appelle *Urmia*<sup>a</sup> : *Urmia* (k), dit le dictionnaire géographique cité par Scultens<sup>b</sup>, est une grande & ancienne ville de l'Aderbedjan ; il y a entre elle & le lac (Tela) trois ou quatre milles de distance : on dit que c'est la patrie de Zeradascht, prophète des Mages. Abulféda<sup>c</sup> est plus étendu : voici ses paroles. *Urmia* est proche du lac *Tela*, dont il a été fait mention à l'article des lacs : la forteresse *Tela* s'élève sur une montagne de l'Isle qui est dans ce lac. C'est-là que le tartare *Hulacou* mit ses trésors, comptant sur son extrême force. *Urmia* est une ville agréable ; on y trouve tout en abondance. *Mehleby* dit qu'*Urmia* est une ville brillante, & qu'elle passe pour la patrie de Zeradascht, prophète des Mages. Le même

<sup>a</sup> *Hydr., hist. R. v. p. p. 315.*  
*Beausobre, hist. du Manich. l. 1, c. 6, p. 394.*  
*Taver. l'appelle Reumi, voyage in 4.° t. 1, l. 1, c. 4.*

<sup>b</sup> *Index Geogr. in vit. Salud.*  
<sup>c</sup> *Scult. ubi sup.*

(k) *Goliuz* (not. in *Alfarg. p. 227*) fait naître Zoroastre à *Schyz* ; les différentes autorités que je cite me déterminent pour *Urmia* ; mais en suivant même le sentiment

de ce Savant, les conséquences que je tire conservent toute leur force, puisque la ville de *Schyz* est dans l'Aderbedjan.

Écrivain ajoute que vers les frontières de l'Aderbedjan, du côté de l'ouest, elle est à seize pharsangues (30) (un peu plus de dix-neuf lieues de deux mille cinq cents toises) de Salmasa, & que vers l'occident Mossul est à la même latitude qu'Urmia, à quarante pharsangues de distance (quarante-huit lieues).

Urmia, selon le même Abulféda, est à soixante-neuf degrés quarante-cinq minutes de longitude & à trente-six degrés de latitude (1); c'est Arimat, ville de l'Aderbedjan, dont parle Goliüs; sa position est au sud du lac de Van; en sortant de l'Assyrie, Urmia est une des premières villes de l'Aderbedjan.

Lexic. Arab.  
Lat. p. 79.

Le témoignage des écrivains Orientaux est respectable, mais il manquoit un point de rapport qui pût l'appuyer: je le trouve dans le *Vendidad*, les chapitres 20, 21 & 22 de cet ouvrage sont terminés par l'éloge d'un lieu nommé *Ariema eschio*, Ci-d. p. 362. c'est-à-dire *Ariema qui desire* (la loi). *Ariema* est l'endroit où Zoroastre est envoyé avec l'ange *Neriosengue*; le peuple qui l'habite aspire après la venue du nouveau Prophète, & c'est en conséquence de ces heureuses dispositions qu'ils reçoivent les prémices de sa mission.

*Ariema*, *Urmia* ou *Urmi*, & *Arimat* ou *Arimah* sont les mêmes noms; il n'y a de différence que dans les voyelles, que les Orientaux changent souvent arbitrairement. Ces Écrivains disent que Zoroastre est né à *Urmi*, qui est la même ville qu'*Arimat*. Le *Vendidad* nous apprend que ce Législateur est envoyé à *Ariema*: cela est naturel; il doit d'abord prêcher sa loi à ses concitoyens; leur docilité répond au zèle du nouveau prophète, *Ariema eschio*; & la langue dans laquelle il leur parle est celle d'*Ariema*, c'est-à-dire celle de l'Aderbedjan ou de la Médie.

On voit maintenant pourquoi Zoroastre, né dans l'Aderbedjan, parle souvent des fleuves de cette contrée; on le suit dans sa mission d'*Ariema* dans l'Iran, de l'Iran par la mer Caspienne, dans la Bactriane, & le lieu de sa naissance explique

(1) A soixante-dix-neuf degrés quarante-cinq minutes de longitude, & à trente-sept degrés de latitude | selon Nassir-eddin & Oulough-beigue, qui placent le premier méridien aux îles Fortunées.



Clem. Alexan.  
Strom. lib. 1.  
Diogen. Laërt.  
in Proëm.

Suid. in voc.  
Zoroast.

les surnoms de *Mède*, de *Perse*, de *Perfo-mède* que différens auteurs lui ont donnés.

Après tout ce que j'ai dit de Zoroastre & du lieu de sa naissance, m'est-il permis de proposer une conjecture sur le *Zathraustes* dont parle Diodore de Sicile (m): « On rapporte, » dit cet historien, que chez les *Areianiens* *Zathraustes*, chez les Gètes *Zamolxis*, & chez les Juifs *Moses*, prétendoient avoir reçu leurs loix, le premier, du bon génie, le second, du feu ordinaire, & le troisième, d'un dieu appelé *Iao*. »

Le mot *Zathraustes* a beaucoup de rapport avec *Zerethoschtre*, d'où s'est formé celui de Zoroastre; & le bon génie du premier législateur est exactement l'Ormuzd du second.

Mais Hérodote semble fixer la question; cet écrivain fait mention de deux peuples nommés *Ariens*; le premier (*A'ρειοι*<sup>a</sup>, *A'ριοι*<sup>b</sup>) étoit voisin des Sogdiens. Voici comment il s'explique sur le second (n): « Autrefois les Mèdes étoient généralement connus sous le nom d'*Ariens* (*A'ριοι*) ». Hérodote d'un côté nous apprend qu'anciennement les Mèdes étoient appelés *Ariens*, c'est-à-dire peuples de l'Iran; de l'autre, Diodore de Sicile rapporte que *Zathraustes*, disciple du bon génie, étoit le législateur des *Areianiens*; comment ne pas reconnoître à ces traits *Zerethoschtre* (*Zathraustes*) disciple d'Ormuzd (le bon génie) & le législateur des Mèdes, peuple de l'Iran (les *Areianiens*, *A'ρειανοι*, *A'ριοι*)?

Si l'on lit, avec Casaubon, *A'ριμασποι* au lieu d'*A'ρειανοι*, ce que Diodore de Sicile dit de *Zathraustes* pourra également s'appliquer à Zoroastre. Les premiers écrivains de la Grèce donnoient le nom d'*Arimaspes* aux Nations qui étoient fixées au nord du Pont-Euxin, en deçà de la mer Caspienne; &

(m) Παρεῖ μὲν γὰρ τοῖς Ἀρειανοῖς Ζαθραύστην ἰσορροῦσι πῶν ἀρχαίων δαίμονα πρεσβυτέρου τοῦ νόμου αὐτῶν διδόναι, παρὰ δὲ τοῖς ὀνομαζομένοις γέτας Ζαμολξίην ὡσαύτως πῶν κοινῶν ἔσαν, παρὰ δὲ τοῖς ἰσθαίοις Μωσὴν πῶν Ἰαῶ ὅππῃ αἰόμενον ὄν. Bibl. l. 1, p. 84, édit. 1604. Je suis ici la leçon qui porte *A'ρειανοῖς*, au lieu de *A'ριμασποῖς*.

(n) Ἐκαλέοντο δὲ πάλαι πρὸς πάντων ἄριοι. L. VII, p. 463; ὅς Pausan. in Corinth. Les *Ariens*, connus dans la suite sous le nom de *Mèdes*, répondent aux habitans de l'*Iran-vedj*; & ceux qui étoient voisins de la Sogdiane, ne sont pas différens des peuples fixés dans les provinces de l'Iran.

de

de l'Iran la religion du législateur des Parfès avoit pu facilement pénétrer dans ces contrées.

Veut-on que les Areianiens de Diodore de Sicile soient le peuple d'*Aria* (dans le Khorasan)? une partie des rapports précédens aura toujours lieu, parce que Zoroastre a donné des loix dans les provinces de l'Iran, ainsi que dans l'Iran *Ci-dess. p. 374.* proprement dit.

Les détails dans lesquels je suis entré au sujet de la langue *zend* paroissent d'autant plus importans, qu'en déterminant le temps & les lieux où cet idiome étoit en usage, ils fournissent des présomptions très-fortes en faveur de l'antiquité des livres attribués à Zoroastre; je crois donc qu'il est à propos de résumer ici les preuves que j'ai employées, & d'en montrer l'enchaînement.

J'ai eu pour objet d'établir que le *zend* étoit, avant l'ère Chrétienne, la langue de la Géorgie, de l'*Iran* proprement dit, & de l'*Aderbedjan*.

Pour cela j'ai examiné les rapports qu'il peut avoir avec les langues usitées autrefois dans ces pays; des noms d'hommes, de lieux & de fleuves, & un mot mède rapporté par Hérodote, m'ont donné l'ancienne langue de ces contrées; je l'ai retrouvée dans le *zend*; j'ai conclu de-là que ce dernier idiome y existoit dès-lors, c'est-à-dire avant J. C.

Descendant ensuite dans un plus grand détail, des terminaisons grammaticales, particulières au *zend* & au géorgien, m'ont fourni une ressemblance immédiate.

J'ai trouvé, de plus, qu'en examinant la route que suit Zoroastre dans le cours de sa mission, & les fleuves qu'il est obligé de traverser, l'*Aderbedjan*, limitrophe de la Géorgie & de l'Iran, devoit être la patrie de ce législateur. Ce point établi, & presque démontré par le nom de la ville où est né Zoroastre, nom qui est exactement le même dans les livres *zends* & dans ceux de la plupart des Orientaux; ce point, dis-je, a servi à déterminer les lieux où on parloit la langue dans laquelle sont écrits les livres de Zoroastre.

Les mêmes raisons ont aussi leur force à l'égard des lettres *zendes*.

J'ai montré, de plus, dans la première partie, par des ressemblances générales entre les alphabets arménien, géorgien & *zend*, que ce dernier s'étendoit au nord & dans les montagnes.

Un rapport plus immédiat avec les lettres géorgiennes & arméniennes, rédigées dans le v.<sup>e</sup> siècle de l'ère Chrétienne, l'a en même temps fait remonter au-delà de cette époque, & fixé aux environs de la mer Caspienne.

Il me semble qu'après des preuves de cette nature, il peut passer pour constant que la langue & les lettres *zendes* étoient en usage avant l'ère Chrétienne dans les pays situés à l'ouest de la mer Caspienne, c'est-à-dire dans l'Iran, la Géorgie & l'*Aderbedjan*, ou la Médie septentrionale.

## N O T E S

*Sur les Recherches concernant les anciennes langues de la Perse.*

*Hist. R. v. P.*  
p. 428.

(1) *DANS* le *Zaboulistan* on parloit *zaveli*.] Au lieu de *zaveli*, qui est dans le *Pharhang djehanguiri* & dans *Berhan katee*, M. Hyde lit *draveli*, & prétend que c'étoit la langue de *Dravul*, ville, selon lui, peu éloignée de *Hérat*, dans le *Khorasan*. Je ne connois pas de ville de ce nom; de plus, il est ici question de langues usitées dans une certaine étendue de pays, & jamais capitale, ou contrée considérable de l'Iran, n'a été appelée *Dravul*. La langue de *Dravul*, dans la position que M. Hyde lui donne, ne devoit pas différer de celle de *Hérat*. L'erreur du docteur Anglois venoit de son manuscrit, qu'il annonce lui-même pour très-défectueux.

## P R E M I E R M É M O I R E.

*Ananit. exot.*  
p. 440.

(2) *Des Arabes.*] A juger de ce que Kempfer dit des anciennes lettres des Perses, par les différens caractères dont il donne des exemples, on seroit tenté de croire qu'il n'en a vu aucun sur les lieux; rien n'est moins exact que les leures dont cette planche est remplie. Pour la ligne intitulée *scriptura antiqua persica*, il l'a prise de M. Hyde; c'est du persan-moderne écrit en caractères *zendes*, dont

*Hist. R. v. P.*  
p. 304.



voici la lecture : *tchoun Guschtaspe schah zourmeand bed*, c'est-à-dire, *soyez fort comme le roi Gushtasp*. Kempfer a omis le dernier mot, *bed*, soyez.

(3) *Schah-namah*.] Le *Schah-namah* est le livre des annales de la Perse : on croit que l'original de cet ouvrage étoit en *pehlvi*, & qu'il n'existe plus, du moins dans le Guzarate ; il fut d'abord traduit en persan, & Dakiki fit usage de cette traduction dans les vies de Lohrasp & de Gustasp, qu'il donna en mille vers. Plusieurs années après (l'an de l'hégire 384, de J. C. 994) le poète Abulkasem, nommé dans la suite *Ferdoufi*, la mit en vers persans par l'ordre de Mahmoud, fils du sultan Sabokteguin ; ce Prince lui avoit promis un *aschrafi* par *beit* ou distique (l'*aschrafi* vaut quinze ou seize roubles d'argent), & lui paya de cette façon soixante mille *beits* ; mais, de l'avis de ses Ministres, il ne lui fit donner pour le reste que des roubles d'argent (la rouble vaut à peu près quarante-huit sous monnaie de France). Ferdoufi de colère jeta au feu dix-sept mille\* *beits*, qui contenoient l'éloge de Mahmoud, & s'en retourna à Tous, lieu de sa naissance : il avoit employé trente ans à la composition de cet ouvrage.

Bibliot. Orient.  
p. 347.

\* 5000 *beits*,  
selon quelques  
Historiens.

Bibliot. Orient.  
p. 769.

Le *Schah-namah* est le meilleur poëme que les Persans aient dans leur langue ; la diction en est pure, les mots choisis, & après plus de sept cents ans les bons écrivains prennent encore Ferdoufi pour modèle.

(4) *Tavarikh schah-namah*.] Le *Tavarikh schah-namah* est un abrégé du *Schahnamah* en prose, fort estimé & fort rare ; il a été composé par *Tavakkol*, fils de *Tavakkol hoseni*, l'an 1060 de l'hégire, de J. C. 1649.

(5) *Le Tebkat-nasseri* est un abrégé d'histoire universelle conduit jusqu'au milieu du VII.<sup>e</sup> siècle de l'ère Mahométane ; il comprend les prophètes des Juifs & des Arabes, les rois d'Arabie, les quatre dynasties des anciens rois de Perse, les Khalifes, les rois Mahométans de l'Inde depuis Mahmoud Gaznin, les Ghaurides, les Khorassiniens, & les rois de l'Iran jusqu'aux descendans de Genguiskhan. Ce précieux ouvrage est de l'an 655 de l'hégire, de J. C. 1257.

(6) *Sur les bords du Gange, à l'est de Dehli*.] Dans le XIV.<sup>e</sup> siècle les Parses de Mirthe, ville située à l'est de Dehli, rendirent inutiles les efforts du mogol Turmeschirinkhan : cinquante ans après, Tamerlan fut obligé de marcher en personne contre

*Hist. de Tamerl.  
trad. du Pers. de  
Scherefeddin, par  
M. P. de la Croix,  
t. III, page 117,  
120.*

les Parfès du même canton, fortifiés sur les bords du Gange; ce Prince en fit un carnage affreux, & n'eut jamais à combattre, dans le cours de ses conquêtes, d'ennemis plus animés & plus furieux.

(7) *Et les premiers chapitres du Vendidad.* ] Lorsque je commençai la traduction du *Vendidad* avec Darab Mobed de Surate, les disciples qui prenoient ses leçons, n'avoient encore expliqué en seize ans que les six premiers chapitres de cet ouvrage; cette lenteur me surprit d'abord, j'en trouvai bientôt la cause dans la manière dont ces Parfès étudioient; n'écrivant pas en présence de leurs maîtres, & distraits le reste de la journée par des occupations relatives aux besoins de la vie, il falloit toujours qu'ils recommençassent sur de nouveaux frais: c'étoit aussi le profit particulier du maître, qui, comme me le disoit naïvement Darab, n'est respecté & entretenu qu'autant qu'on a besoin de ses lumières.

(8) *Et dans le Barzour-namah.* ] Le *Barzour-namah* est un poëme de plus de soixante mille *beits*, composé, à ce que l'on croit, par *Ataï*, poète célèbre moins ancien que Ferdousi; cet ouvrage contient une partie de la vie du brave *Roustoum*, de *Sorab* son second fils, & de *Barzour*, fils de *Sorab*. Il présente encore la vie des Princes qui régnoient en Perse & dans le *Touran* du temps de ces héros. Le style du *Barzour-namah* est très-pur; mais ce poëme, ainsi que le *Schah-namah*, est rempli de fictions outrées, au milieu desquelles on a bien de la peine à démêler une suite de faits vraisemblables.

Il manque à peu près trois mille *beits* à la fin de la copie que j'ai du *Barzour-namah*; elle a été faite sur un exemplaire écrit à Ispahan, & qui appartient à Fareskhan, lieutenant du gouverneur de Surate: c'est le seul que l'on connoisse maintenant dans le Guzarate.

(9) *Cela m'engage à le faire connoître.* ] Voici ce qui a donné naissance au *Pharhang djehanguiri*; Schah-Akbar, empereur de l'Indoustan vers la fin du xvi.<sup>e</sup> siècle, étoit un Prince curieux, qui aimoit à connoître les différentes religions qui partagent le monde; ne trouvant dans l'Inde aucun Parse qui satisfît à ses questions, ce Monarque écrivit à Schah-Abbas, sopher de Perse, & le pria de lui envoyer des Dextours habiles dans les langues anciennes & dans la loi des Parfès. C'étoit Mehernuschnam, dextour de Naucari (ville située à dix cosses, ou un peu plus de six lieues,

ful de Surate), qui lui avoit donné ce conseil, lorsqu'il étoit dans le Guzarate.

Schah-Abbas manda Ardeschir du Kerman; ce Destour se rendit par son ordre à la cour du prince Mogol, & commença sous ses yeux le dictionnaire qui fut dans la suite appelé *Djehanguiri*, parce qu'il fut fini sous le règne de Djehanguir, fils & successeur d'Akbar, au commencement du XVII.<sup>e</sup> siècle.

Les Parfes rapportent que différens savans Mahométans & Indiens travaillèrent au dictionnaire *Djehanguiri* & y mirent la dernière main; en effet, les ouvrages Mahométans sont ceux qui y sont cités le plus souvent, tels que le *Masnavi*, les poèmes de *Scheikh sadi*, d'*Hakim khakani*, &c. & la loi de Mahomet y est toujours rappelée avec éloge.

C'est à cela qu'il faut attribuer plusieurs inexactitudes que l'on trouve dans cet ouvrage, sur des points de la religion Parse, que des étrangers pouvoient fort bien ignorer; un Destour habile n'auroit jamais dit que l'*Avesta* est le commentaire ou l'exposition du *zend*, c'est cependant ce qu'on lit à l'article *Avesta*: *Avesta taphsir zend ast*.

Les Mahométans trouvèrent mauvais qu'Akbar montrât tant de curiosité pour les religions étrangères, & le firent passer pour un déiste; Schah-Abbas lui écrivit même à ce sujet une lettre assez forte; Akbar se contenta de lui envoyer deux distiques dont voici le sens: *Les uns disent que Dieu a un fils, d'autres prétendent que Mahomet est un magicien; si on attaque Dieu & son Prophète, comment m'épargnera-t-on?* Je tiens ces détails de Darab; ce Destour compte au nombre de ses aïeux le destour Sapour, qui récita à Akbar des vers à sa louange, & reçut de lui des terres à Naucari.

(10) *Les Savans de l'Europe l'ont copié & le copient.* Avant M. Hyde le docteur Pocock avoit parlé des Mages & de leurs anciens livres, d'après des auteurs arabes, mais ce qu'il en dit est si succinct que M. Hyde peut toujours être regardé comme le premier qui ait présenté sur cette matière quelque chose d'intéressant; c'est un mérite qu'on ne peut lui refuser, mais qui ne doit pas empêcher de relever les fautes qui lui sont échappées. Il est des écrivains qui peuvent se tromper à leur aise; les erreurs des grands hommes ont des suites, & ne peuvent être remarquées trop promptement; c'est sans doute pour cette raison que les auteurs de l'Histoire universelle n'épargnent pas même leur compatriote: ils prétendent le trouver souvent en contradiction avec lui-même, & ils lui reprochent de calomnier méchamment Hérodote (*Herodotus*, dit

*Herbert, voyag.*  
p. 27.  
*Voy. le Pharhang*  
*djehang.* au mot  
Barfom.

*Not. ad spec. hist.*  
*Arab.* p. 148.

*Add. the Uni-*  
*vers. hist. in-fol.*  
p. 179, note 1.



Hist. R. v. P.  
p. 183.

le docteur Hyde, *qui nunquam in veritatis scholâ educatus*), tandis que pour réfuter un auteur oriental, il adopte immédiatement après ce que l'historien grec avance au sujet de Phraortes.

Voici comment ils s'expriment sur les ouvrages d'un des plus savans hommes de l'Angleterre : « Le docteur Hyde étoit assurément  
 » un homme d'une profonde érudition, cependant ses ouvrages n'ont  
 » pas la correction qu'on pourroit désirer ; plusieurs remarques y  
 » sont souvent réunies sans rapport réel : l'on voit dans la plus grande  
 » partie de ses ouvrages, & en particulier dans celui dont il est  
 » maintenant question, (*l'histoire de la religion des Perses*), quantité  
 » d'inexactitudes, & même des erreurs considérables ; plusieurs points  
 » qu'il n'a pas traités avec assez de netteté, demandent des expli-  
 » cations plus précises, & les parties de cet ouvrage ont absolument  
 » besoin d'être mises dans un nouvel ordre. Les amateurs de l'antiquité  
 » verroient donc avec plaisir une nouvelle édition de l'histoire de la  
 » religion des Perses, pourvu qu'on eût soin de la perfectionner  
 » en changeant quelque chose dans le plan de l'ouvrage, en éclair-  
 » cissant ou retranchant toutes les contradictions & les erreurs réelles  
 » ou apparentes, & en ajoutant toutes les choses curieuses relatives  
 » à la religion des anciens Persans, & qui ont été omises dans ce  
 » traité : mais il faut convenir aussi qu'il n'y a qu'une pareille édition  
 » qui puisse être regardée, par des juges compétans, comme un  
 » présent digne d'être offert au monde savant. »

(11) *Berhan katee.* ] L'auteur du dictionnaire nommé *Berhan katee* est *Mohammed hofein*, qui fleurissoit sous Schah Djehan, fils de Djehanguir, l'an de l'hégire 1062, de J. C. 1651.

Dans le dictionnaire de Djehanguir il faut chercher les mots par la seconde lettre ; ainsi *pehlvi*, qui commence par *p*, troisième lettre de l'alphabet, n'est pas au commencement du dictionnaire, on le trouve à l'*h*, qui est la trente-unième lettre.

*Mohammed hofein*, en insérant dans son ouvrage le *Pharhang djehanguiri* tout entier, a rétabli l'ordre usité dans ces sortes d'ouvrages, a retranché les citations fréquentes dans le *Djehanguiri*, & a ajouté les huit lettres arabes *th*, *hh*, *soad*, *zoad*, *toe*, *zoe*, *ain* & *kof*. Ce dictionnaire renferme encore tous les mots du *serouri*, & en général tous les mots *parsis*, *pehlvis*, *deris*, *iounanis*, (grecs) *sourianis*, *roumis*, adoptés par les Persans, & beaucoup d'expressions arabes, *zendes* & *pa-zendes*. Ce sont les termes de l'auteur, dans sa préface.

(12) *Tels sont le Pharhang du Masnavi.* ] L'auteur du *Pharhang masnavi* est Abdullaïf, natif du Guzarate, qui vivoit dans le xvii<sup>e</sup>.

siècle; ce dictionnaire est fort estimé & assez rare; il renferme les mots du poëme connu sous le nom de *Masnavi*, ouvrage composé, à ce que l'on croit, il y a quatre cents ans par Essamuddin, appelé *Moullaroumi*.

(13) *Sont différentes l'une de l'autre.* ] M. d'Herbelot, en parlant de la langue dans laquelle sont écrits les livres de Zoroastre, la distingue du *pehlvi*<sup>a</sup>; vraisemblablement le dictionnaire dont il fait mention au mot *pa-zend*<sup>b</sup> étoit le *Djehanguiri*, & la lecture attentive de cet ouvrage lui aura fourni cette idée. Le savant François a fait un pas de plus que l'Anglois, quoique cette matière ne fût pas l'objet direct de ses recherches.

<sup>a</sup> *Bibliot. Orient.*  
p. 916, au mot  
ult.  
<sup>b</sup> Page 701.

(14) *Alphabet de M. Hyde.*

| N.º     | CARACTERE. | VALEUR.     | VRAIE VALEUR.            |
|---------|------------|-------------|--------------------------|
| 1.....  | .....      | â long..... | an.                      |
| 11..... | 6, 7.....  | u.....      | ng dur.                  |
| .....   | 9.....     | u.....      | d.                       |
| 21..... | .....      | l.....      | Ce caractère est pehlvi. |
| 23..... | 3, 4.....  | n.....      | aan.                     |
| 28..... | 2.....     | sh.....     | c.                       |

Au n.º 18, M. Hyde ne distingue pas les caractères qui marquent l'e de ceux qui désignent l'i, parce que dans l'alphabet persan moderne qui lui a donné la valeur des lettres *zendes*, l'e n'a pas de caractère qui lui soit propre; le plus souvent il se supplée ou s'exprime par l'*ye*, ou par l'*alef*.

Les caractères des n.º 11, 2; 13, 2, 3; 15, 1, 2; 21, 4, sont des fautes de copistes.

La seconde colonne, formée de lettres appelées *pa-zend*, paroît tirée de l'alphabet *pehlvi*, qui est au commencement des *neafschs zends* & *pehlvis*; elle en contient aussi les imperfections. M. Hyde les donne pour des caractères *pa-zends*, parce qu'il voyoit qu'elles ressembloient aux caractères *zends*; car il n'avoit sous les yeux aucun livre *pa-zend*: ou bien les lettres *pehlvies* lui avoient peut-être été envoyées de l'Inde sous le nom de *pa-zend*, comme elles paroissent quelquefois dans les *Ravatts*.

Quant à la troisième colonne, il n'y a de vraie abréviation *zende* que le caractère *hm* (n.º 22) prononcé *mah* par M. Hyde, & de liaison *zende* que la figure *scht* (n.º 28). Les lettres qui dépendent aux n.º 4, 9, 19 & 27 sont séparées les unes des

autres. Les caractères qui appartiennent aux n.<sup>o</sup> 3 (2.<sup>e</sup> colonne) & 11 (colonne 3.<sup>e</sup>) sont des liaisons *pehlvies*. Le dernier doit se prononcer *zt*, & non pas *ut*.

Je ne sai pourquoi M. Hyde rend par *niyâsch* l'abréviation *vad* (n.<sup>o</sup> 23), qui signifie *jusque*, & répond à notre, &c. sans doute que la voyant suivie de ce mot écrit en persan, il aura cru qu'elle en étoit la traduction.

(15) Dans le *zend* & dans le *pehlvi*.

Z E N D.                      P E H L V I.                      P A R S I.

|                  |                 |                                             |                                                                         |
|------------------|-----------------|---------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------|
| Athreouc.....    | Asforné.....    | Katoufi.....                                | Prêtre, homme<br>dévoté au service de<br>Dieu & à l'étude<br>de sa loi. |
| Retheschtae..... | Arteschtar..... | Nessari.....                                | Soldat.                                                                 |
| Vastriae.....    | Vastriosch..... | Nassoudi.....                               | Laboureur.                                                              |
| Hoetesch.....    | Hatokhschi..... | Ahnokhschi, ou<br>Hatokhschi <sup>2</sup> . | Homme d'art &<br>de métier; ouvrier.                                    |

<sup>2</sup> Ravaet & Afrin  
haphé anjéshaf-  
pand.

Ubi sup. p. 437.

L'n dans *ahnokhschi* me paroît une faute de copiste. Ce mot ne diffère proprement de *hatokhschi*, formé de *hoetesch*, que par le point du *noun*. M. Hyde l'a traduit par *dana*, savant, parce qu'il n'a fait attention qu'à un des sens du mot *harphha*, qui se trouve dans la définition que le Pharhang *djehanguiri* donne du mot *ahnokhschi*. Voici les expressions de ce dictionnaire : « Djemschid » nomma la quatrième classe celle des *Ahnokhschi*, & ordonna qu'ils » s'appliqueroient à perfectionner toutes sortes d'arts & de métiers. *Ba noaeh harphha bepardazand* ».

Le mot *harphha*, formé de *haraphe*, signifie *lettre* & *métier* : *harphat*, qui en vient, est le mot qui désigne les arts & les métiers. Ce dernier sens est le plus naturel dans la division que présente le *djehanguiri*, & répond aux vers du *schah-namah*, que cite ce dictionnaire, peut-être même faut-il lire dans le *djehanguiri* *harphatha*, au lieu de *harphha*. La différence de ces deux mots consiste en deux points. Voici les vers du *schah-namah* :

*Tchaharom ke khanand ahanokhschi*

*Haman dast varzan ba sarkaschi.*

*Koudja karschan hamkenan pefschéh boud.*

*Rouan schan hameschah por andischéh boud.*

La



La quatrième classe, appelée celle de Ahnokhschi, est composée de ceux qui savent travailler des mains. Les personnes qui sont de cet état, leur ame est toujours pleine d'inquiétude & de peine.

(16) *Iezdan*, ancien mot *parsi*, est un des noms de Dieu. C'est le pluriel d'*ized*, qui ne se dit ordinairement que des Anges. *Ized* vient du *zend iezete*, & désigne un être auquel on doit faire *izefchne*, c'est-à-dire adresser des prières accompagnées d'actions de grâce. C'est ce qu'exprime le mot *iezæ*, dont *iezete* & *izefchne* sont dérivés. Le vrai nom de l'être que les Parfes regardent comme le maître de la Nature & le principe de tout bien, est *Ehoro mesdao*, qui signifie grand Roi (*ehoro*, roi, *mesdao*, grand), auquel répond en *pehlvi*, *Anhouma*.

*Hormusd* & *Hamschasvand* sont des mots *pa-zends*; le premier vient du *zend Ehoro mesdao*; le second de *Emesche sepcante*. Ce dernier mot signifie qui ne meurt pas & excellent; c'est le nom des sept premières intelligences créées, *Ormusd*, *Bahman*, *Ardibehsch*, *Schahriver*, *Sapandomad*, *Khordad* & *Amerdad*.

*Ahriman*, nom du mauvais principe, est aussi *pa-zend*: en *zend* cet esprit impur s'appelle *Petiare enghre meniosch*, c'est-à-dire source de maux, caché dans le crime. Des deux derniers mots *enghre meniosch*, s'est formé *ahriman*, en adoucissant le *ngh* (pl. 2, n. 1, 3 1.) dans *enghre*, *ehr*, & retranchant la finale dans *meniosch*, *man*, ce qui a donné *Ehremam* ou *Ahriman*.

Je n'ai vu nulle part *tuschnamar*, soif, ni *guschnamar*, faim: au reste, ces deux mots ont un rapport sensible avec *teschnegui* & *gorefchnegui*, formés du *zend tesloesch* & *guerenasch*; je crois seulement que M. Hyde auroit dû écrire *gorefchnamar*, au lieu de *guschnamar*.

Farvard. Iesché.  
29. e Gardé.

*Padiavand*, ancien mot *parsi*, vient de *padiav* ou *padiab*, composé de *pade* ou *padesch*, faire, & de *ab*, eau, rendre pur comme l'eau.

*Badj* ne signifie pas silence en général; c'est le silence que l'on garde dans plusieurs circonstances, par exemple dans les cérémonies religieuses ou dans les fonctions naturelles. Quelques-unes des prières qui précèdent & qui suivent ces actions sont aussi appelées *badj*; il est permis alors de rendre des sons comme font les muets, sans rien articuler; ainsi il n'est pas exact d'opposer à ce mot celui de *khamousch*, silence.

Le fréquent usage que font les Parfes de cette manière de s'exprimer, les y rend très-habiles; j'en ai vu plusieurs étant à table parler long-temps de cette façon, sans qu'on perdît rien de ce qu'ils vouloient dire. Chez les Parfes la religion a rendu cette

Felat. du P. de  
Clinon, p. 277.

espèce de langage familial à des milliers d'hommes & de femmes; un respect ouïré pour leurs belles-mères l'a introduit chez les Arméniennes nouvellement mariées : en Turquie, la Nature, aidée du besoin, instruit les muets. Leur sagacité n'a rien d'extraordinaire après les deux exemples que je viens de citer.

(17) *C'est-à-dire pur.* Les mois, chez les Parfes, ne donnent que trois cents soixante jours. Pour compléter les trois cents soixante-cinq dont leur année est composée, ils ajoutent cinq jours, qu'ils appellent *gah*, c'est-à-dire *temps*; le premier se nomme en zend *Ehounouete*, le deuxième *Oschtouete*, le troisième *Sepeanta meniosch*, le quatrième *Vohou kheshethre*, le cinquième *Veheschtaestiesch*. Cinq esprits célestes président à ces temps & en portent les noms. Leur éloge se trouve dans la deuxième partie de l'*izeshné*, où Zoroastre décrit en peu de mots leurs principales fonctions.

<sup>a</sup>Thesaur. ling.  
Armen. Dissertat.  
p. 34.

<sup>b</sup>Réflex. critiq.  
t. II, p. 282.

<sup>c</sup>Mém. de Litt.  
t. XIX, p. 98.

<sup>d</sup>Hist. Armen.  
p. 298, 299.

(18) *Elle avoit été privée.* Schröder<sup>a</sup> & M. Fourmont<sup>b</sup> attribuent à Miesrob l'invention des caractères qui ont maintenant cours en Arménie; M. Freret<sup>c</sup> la donne aux Arméniens du v.<sup>e</sup> siècle: ces trois Savans s'en rapportent là-dessus à Moïse de Chorène, mais il suffit de lire l'auteur Arménien pour savoir à quoi s'en tenir.

Miesrob, selon Moïse de Chorène<sup>d</sup>, ne trouvant pas de caractères qui pussent rendre exactement les sons arméniens, eut recours à la prière; il vit aussitôt une main qui traçoit des lettres sur une pierre: son esprit fut alors rempli de nouvelles lumières, & au sortir de cette espèce de vision, il forma les caractères arméniens.

Le même Miesrob, ajoute Moïse de Chorène, donna quelque temps après un alphabet aux Ibériens; si ce dernier alphabet est le même que celui dont se servent maintenant les Géorgiens, il faut que Miesrob l'ait aussi vu tracer par cette main miraculeuse, puisque les caractères dont il est formé diffèrent entièrement des lettres arméniennes.

Mos. Chor. hist.  
Arm. ap. Schröd.  
pag. 31, & hist.  
Arm. p. 297.

Biblioth. Orient.  
p. 590.  
Not. ad Specim.  
hist. Arab. p. 379.

Le merveilleux du récit de Moïse de Chorène paroît se réduire à ceci: dans le v.<sup>e</sup> siècle les caractères grecs & les persans avoient cours en Arménie, & peut-être même en Géorgie; ce mélange avoit sans doute altéré la forme des lettres, & occasionné de la confusion; c'est ce qui aura donné lieu à la correction faite par Miesrob: *accuratissime primus expressit*, dit Galanus. Prétendre qu'il a inventé ces alphabets, c'est ressembler à plusieurs écrivains Orientaux, qui veulent que *Ben mokhlah* ait aussi inventé l'alphabet arabe moderne, quoiqu'il n'ait fait que dégrossir & arrondir les lettres cufiques, qui étoient auparavant en usage.

Au reste, si Miesrob a inventé les alphabets arménien & géorgien, il aura vraisemblablement emprunté des langues voisines les caractères

dont il les a formés; les lettres *zendes*, qui se retrouvent dans ces deux alphabets, prouvent donc que le *zend* étoit dès-lors très connu en Arménie & en Géorgie.

(19) *Zerethoschtrae*.] Le nom de Zoroastre en *zend* est *Zerethoschtro*, d'où s'est formé *Zertoscht* en *pehlvi*, & en *parfi* *Zerduft* ou *Zeratecht*. Les différentes manières d'écrire le nom *zend*, que présente M. Hyde, n'en font que les cas: de *Zerethoschtro* les Grecs ont fait Zoroastre, en retranchant le *th* du milieu. Hist. R. v. P.  
p. 313.

Quant à la signification de ce nom, je ne la chercherai pas dans le *parfi*, comme la plupart des Mahométans & des Européens ont fait jusqu'ici; je suis encore plus éloigné de croire, avec Bochart, qu'il soit composé de *schour*, mot hébreu, & d'un mot persan, *aster*: je m'arrête au *zend*, & voici la conjecture que je propose. *Zerethoschtro* paroît composé de *zere* & de *taschtro*, qui ne diffère que de l'*h* de *Taschtro*, nom d'un des quatre astres auxquels, selon le *Boumdehesch*, Ormuzd a confié la garde du ciel: *Taschtro* est encore l'Ange de la pluie, & le vainqueur d'*Apevesch*, mauvais génie, qui au commencement vouloit, avec *Ejchem*, en priver la Nature. Phaleg. liv. iv.  
c. 1.  
Iescht Taschter,  
c. 6. *Zere* signifie d'or, de couleur d'or; cet adjectif désigne l'abondance & l'éclat: c'est le surnom de *Hom* (Cham) qui, selon les livres *zends* & *pehlvis*, présidoit au commencement, avec *Taschter*, à la distribution des eaux. *Zerethoschtro*, selon cette étymologie, signifie donc *Taschter* (astre) d'or; & si on le regarde comme un surnom donné au législateur des Perses, rien ne paroît mieux caractériser celui dont les paroles ont fait, selon les Paries, renaître la Nature desséchée, & désolée par *Ahriman*; mais comme rien ne m'apprend que *Zerethoschtro* soit un surnom, je le mets au nombre des noms qui doivent au hasard le rapport qu'ils ont avec la vie des personnes qui les portent.

(20) *Darab le jeune*.] *Dara*, fils de *Darab*, est nommé par les Arabes *Darab al affghar*, & par les Persans *Darab koutchek*, le petit *Darius* ou le dernier *Darius*: les Anciens l'appellent *Darius Codoman*, c'est-à-dire *Darius le dernier*; *codom*, en *parfi*, signifie *fin*.

Il est vrai que Justin veut que son premier nom ait été *Codoman*, mais il paroît, par Diodore de Sicile, qu'il portoit celui de *Darius* avant que d'être élevé sur le trône de Perse, & ce n'est pas le seul fait sur lequel ces deux historiens ne s'accordent pas. L. x, c. 3.  
Bibliot. l. xvij.  
p. 490.

Diodore rapporte au règne d'Artaxerxès la guerre contre les Cadusiens, dans laquelle *Darius* commença à se faire connoître des Perses; & Justin place cet événement sous celui d'Ochus, fils d'Artaxerxès: je ne crains pas de préférer Diodore de Sicile à l'abréviateur de Trogue-Pompée. Page 491.  
Ubi suprà.



Darius étant le dernier roi des Perses de ce nom, aura en conséquence été appelé dans la suite *Codoman*; Diodore de Sicile pouvoit ignorer ce trait, mais il seroit surprenant que cet historien, qui nous fait connoître la famille de Darius, eût, ainsi qu'Arrien & Quinte-Curce, ignoré son premier nom.

Le surnom de *Codoman* distingue Darius des Princes du même nom qui l'avoient précédé, comme *koutchek* caractérise le petit *Darius*, auquel les Orientaux donnent pour père un autre *Darab*; & on ne peut entendre par Darius le mot *dara*, parce que le surnom, dans les écrivains orientaux, n'est pas ajouté à ce nom, mais à celui de *Darab*.

L'explication que j'ai donnée du mot *Darius* ou *Dariavesh*, est prise de l'histoire des Perses telle que les Orientaux la rapportent; un plus grand détail me jetteroît dans des discussions qui ne peuvent maintenant m'occuper.

Cette explication est différente de celle que l'on trouve dans L. VI, p. 417. Hérodote, mais il est bon de remarquer que les auteurs grecs ne s'accordent pas eux-mêmes sur le sens des noms étrangers; le même nom qu'Hérodote traduit par *Ἐργένης*, Hésychius le rend par *Ἐργίτης*.

J'ajoute encore une réflexion: on pourroit être étonné de voir le nom persan *Darab* avec une terminaison grecque (*Darios*) dans Daniel, qui devoit le tenir immédiatement des Perses, & dont le livre est antérieur aux historiens grecs; cette difficulté n'a plus lieu lorsqu'on lit, avec les Massorèthes, *Dariavesh*, ce qui s'accorde avec le *zend* ou mède *Eanterafesh*, par corruption, *Darafesh*, dont le mot *Darab* n'est que la traduction en persi, comme *Enderub* l'est d'*Adrapsa*, ville de la Bactriane.

(21) *Le Tireh albordj*, est l'Albordj inférieur. *Tigre*, prononcé *tih*, signifie, en *zend*, *deffous*; en persi c'est *zir*. Peut-être est-ce du mot *tireh* que s'est formé celui de *Taurus*: *Taurus*, dit Quinte-Lib. VII, 3. Curce, *secundæ magnitudinis mons committitur Cauaso; a Cappadocia se attollens Ciliciam præterit Armeniæque montibus jungitur.*

(22) *Par les mœurs.* Hérodote<sup>a</sup>, Diodore de Sicile<sup>b</sup>, Denys Periégète<sup>c</sup> & Ammien Marcellin<sup>d</sup> nous indiquent la cause de cette différence: ces écrivains prétendent que les Colchiens étoient originaires d'Égypte; Hérodote se fonde sur le témoignage des Égyptiens, & sur ce que plusieurs usages, tels que la circoncision, &c. étoient communs aux deux peuples.

Page 3. Lamberti, dans sa relation de la Colchide, en ajoute plusieurs autres, & ne peut malgré cela croire, avec Diodore de Sicile, que les Colchiens doivent leur première origine aux Égyptiens que Sésostris laissa près du Palus-Méotide; la raison qu'il en apporte est

<sup>a</sup> L. II, p. 142.

<sup>b</sup> L. I, p. 24.

<sup>c</sup> Vers. 689.

<sup>d</sup> Lib. XXI.

démonstrative. Avant l'arrivée de Sésostris la Colchide avoit un roi nommé Salauce, qui triompha même du monarque Égyptien, ce qui prouve que le peuple qui habitoit cette contrée étoit déjà nombreux. La défaite de Sésostris par Salauce doit, sans doute, se placer au commencement de son expédition, car il paroît, par les auteurs que j'ai cités, que le conquérant Égyptien soumit dans la suite jusqu'aux Scythes fixés sur les bords du Tanais. L'invasion de Sésostris, & les soldats qu'il laissa dans ce pays, ou qui, fatigués par des marches longues & forcées, restèrent sur les bords du Phase, ont pu, en donnant une nouvelle face à la nation des Colchiens, produire cette différence de mœurs & de langage, qui existe encore entre la Colchide & les autres provinces de la Géorgie.

*Pfln. hist. lib. XXXIII, c. 3.*

*Herod. ubi sup.*

(23) G É O R G I E N . Z E N D .

S I N G U L I E R .

|            |                                         |                 |                          |
|------------|-----------------------------------------|-----------------|--------------------------|
| Nominatif. | { <i>Pathoni</i><br><i>Pathoni-ma</i> } | { Seigneur..... | <i>Pete, petoesch.</i>   |
| Génitif.   | <i>Pathoni-sa</i> .....                 |                 | <i>Pete-icha.</i>        |
| Datif.     | <i>Pathon-sa</i> .....                  |                 | <i>Pete-icha, petao.</i> |
| Accusatif. | <i>Pathoni</i> .....                    |                 | <i>Pete, petem.</i>      |
| Vocatif.   | <i>Pathoni-o</i> .....                  |                 | <i>Petao, pete.</i>      |
| Ablatif.   | <i>Pathoni-sa-ghan</i> .....            |                 | <i>Petamm.</i>           |

P L U R I E L .

|            |                                 |                       |
|------------|---------------------------------|-----------------------|
| Nominatif. | <i>Pathone-bi</i> .....         | <i>Pete-bio.</i>      |
| Génitif.   | <i>Pathone-bi-sa</i> .....      | <i>Pete-bi-escha.</i> |
| Datif.     | <i>Pathone-b-sa</i> .....       | <i>Pete-bi-escha.</i> |
| Accusatif. | <i>Pathone-bi</i> .....         | <i>Pete-bi-o.</i>     |
| Vocatif.   | <i>Pathone-bo</i> .....         | <i>Pete-bio.</i>      |
| Ablatif.   | <i>Pathone-bi-sa-ghan</i> ..... | <i>Pete-bi-o.</i>     |

Voyez sur les déclinaisons des noms Géorgiens, le *Syntagn. ling. Orient.* p. 34, 35.

(24) Il l'appelle l'Iran pur.] Les Arabes écrivent *arran*, mais le *Pharhang Berhan katee* dit qu'on prononce aussi *aran*, sans redoubler l'r; il paroît même plus exact de prononcer *iran* ou *eran* (*eriene en zend*), parce que l'*alif* simple n'a ordinairement que la force de l'e ou de l'i. *Abulgazi*, dans son histoire des Tartares, prononce *aran*; la note qu'on lit au même endroit fixe exactement la position de cette contrée: « Le pays, dit l'éditeur de la traduction de cette histoire, qui porte à présent le nom de la province d'*Aran*, fait la plus grande partie de l'ancienne Arménie, & comprend à peu près tout ce qui est situé entre les rivières de Kour & d'Eras: c'est une des belles, grandes & riches provinces de la Perse; il est vrai

*Page 307.*

» qu'elle est fort montueuse, mais elle ne laisse pas pour cela d'être  
 » fort fertile en toutes sortes de légumes & de fruits; l'on y fait même  
 de fort bon vin & en quantité ».

Voici comment *Berhan katee* s'exprime sur l'*Aran*: « *Arran...*  
 » ou *Aran* est le nom d'une contrée qui fait partie de l'Aderbedjan,  
 » & de laquelle dépendent Kandjeh & Berdaa; on dit qu'elle est riche  
 en mines d'or & d'argent. » *Arran... nam velaeti ast az aderbedjan*  
*ke Kandjeh o Berdaa az eemal an ast gouïand maden tela o nokereh dar*  
*andja hast o by taschdid ham gophieh and.* L'*Aran* dont il est ici  
 question paroît être l'*Iranie* que Moysè de Chorène, dans sa Géo-  
 graphie, met au nombre des provinces dépendantes de l'Albanie.

(25) *Dans un pays délicieux.* J Du rapport des noms dans  
 Chap. 2. l'*Hedenesch* du *Boundehesch*, & l'*Eden* de la Genèse, ne pourroit-on  
 pas conclure celui des lieux? je me borne maintenant au premier  
 rapport: *eden* signifie en hébreu *délice*, *plaisir*; *heden*, en arabe &  
 en pehlvi *quievit*, a le même sens: de-là s'est formé *hedenesch*, lieu  
 de repos. Si l'on examine avec attention la position de l'Aderbedjan,  
 on sera surpris d'y reconnoître une partie des caractères de l'*Eden*  
 de la Genèse.

(26) *D'autres de l'Aderbedjan.* J *E regione Aderbayagjân fuit*  
*pater ejus, & ex urbe Rey orta est mater, cujus nomen fuit Dôgdu.*  
 Schahrestani, ap. Hyd. hist. Relig. v. Pers. p. 299. *Rey* passe assez généralement pour la ville qui a donné naissance  
 à Dogdo, mère de Zoroastre; c'est ce qui a occasionné l'erreur  
 où sont plusieurs Perses de l'Inde, qui croient que Zoroastre est  
 aussi né dans cette ville.

(27) *De la mer Caspienne.* J La cosmogonie pehlvie fait men-  
 tion, à l'article des montagnes, d'un autre endroit nommé *Tchin*:  
 « Au milieu de *Padeschkarguer*, dit l'auteur de cet ouvrage, est une  
 grande forteresse que l'on appelle la montagne *Tchin*. » Plus bas le  
 même écrivain place *Padeschkarguer* dans le Guilan. La position  
 de *Padeschkarguer* explique naturellement le nom de *Tchin*. Cette  
 ville ou forteresse étoit, ainsi que le *Derbend*, l'entrepôt des richesses  
 du continent divisé par la mer Caspienne.

(28) *De cette mer.* J Au-dessus des Caspiens, fixés sur le bord  
 oriental de la mer Caspienne, est le *Dehestan*, habité autrefois par les  
 Quint. Curt. 8, 1. *Dahæ*, peuple soumis par Alexandre; c'étoit peut-être une colonie  
 partie de l'ancien *Daëti*, comme les Caspiens du sud de la mer  
 Caspienne descendoient de ceux qui étoient voisins des Albaniens.  
 Lib. 1, p. 69. Hérodote parle des *Δαίοι*, peuple de Perse livré à la vie pastorale.

(29) *Et se rend de là à Balkh.* J J'ajoute ici quelques réflexions



qui confirmeront ce que j'ai dit des lieux par lesquels passe Zoroastre.

Ce Législateur va d'abord dans l'Iran, d'où il se rend dans la suite à Balkh; dans le cours de son voyage il traverse plusieurs fleuves, dont le dernier ressemble à une mer profonde. Les pays que j'ai fait parcourir à Zoroastre, m'ont donné toutes ces circonstances.

Si ce Législateur prend par le sud-est d'Ourmi, il faut qu'il traverse le Mazendran, pays coupé & montagneux; il sera arrêté dans sa route par quantité de rivières, & n'en rencontrera aucune qui réponde au *Tchekaët daëti*; de plus, il ne passera pas par l'Iran avant que d'aller à Balkh.

D'un autre côté, si par l'Iran on entend *Aria* (*Herat*, dans le Khorasan) ou *Neschapour*, comment concilier la position des lieux avec le récit du *Zerdust-namah*? Zoroastre sortant de *Neschapour* passe les rivières de *Heri* & de *Marou*, qui ne retracent en rien ni le *Daëti*, ni le pont *Tchinevad*; s'il part de *Herat* il peut aller droit à Balk sans traverser aucune rivière, & la route qu'il suit n'offre point de montagnes élevées pareilles à celles sur lesquelles il a consulté Ormusd, circonstances opposées à celles que fournissent les autorités que j'ai citées.

(30) *A seize pharsangues.*] Les écrivains Orientaux varient sur la mesure du pharsangue.

Selon le *Boundehesch*, le pharsangue est la distance d'où un homme regardant au loin aperçoit un chameau, & peut connoître s'il est noir ou blanc.

Cette distance doit être moins considérable que celle dont les *Pharhangs djehanguiri* & *Berhan katee* font mention.

Dans ces ouvrages le pharsangue équivaut à trois milles, le mille à quatre mille gaz, & le gaz à vingt-quatre doigts pris dans leur largeur, qui reviennent à six poignets<sup>a</sup>.

Cette évaluation me paroît la même que celle d'*Ali-kouschdi*<sup>b</sup>; selon cet Astronome, le *pharsakh* (pharsangue) est égal à trois milles, le mille à trois mille gaz, le gaz à trente-deux doigts, le doigt à six grains d'orge dans leur largeur, & le grain à six crins pris de la queue d'un cheval.

La différence est dans le gaz, qu'*Ali-kouschdi* fait plus long que le *Djehanguiri*; & comme l'astronome Persan donne trois mille gaz au pharsangue, & le *Djehanguiri* quatre mille, le résultat est le même.

Mais ce qui rend la mesure du pharsangue assez incertaine, c'est la difficulté d'évaluer exactement les doigts, les poignets, le grain d'orge & le crin de cheval.

<sup>a</sup> Théven. voyage au Levant, in-4.<sup>o</sup> tome II, p. 169.

<sup>b</sup> Astron. ex trad. Schahkholdji, Londini, 1652, pag. 93 & 95.

Si les vingt-quatre doigts & les six poignets sont égaux à vingt-quatre pouces, le pharſangue ſera de quatre mille toifes : d'un autre côté, en ne donnant qu'une ligne au grain d'orge & aux ſix crins, le pharſangue ne ſeroit que de deux mille toifes.

Je crois qu'on doit prendre un terme moyen; les doigts de la plupart des Aſiatiques ſont moins gros que les nôtres, & leur poignet, meſure commune, eſt de trois pouces.

*Thav. ubi ſup.* Les ſix poignets ou les vingt-quatre doigts feront donc dix-huit pouces, & les trois milles, à quatre mille *gaz* (de dix-huit pouces) le mille, donneront trois mille toifes.

De même, ſix forts crins pris de la queue d'un cheval, répondent à peu près à une ligne & demie; les trente-deux doigts donneront donc vingt-quatre pouces, & les trois milles, à trois mille *gaz* (de vingt-quatre pouces) le mille, feront auſſi trois mille toifes. J'ai ſuivi cette dernière évaluation, qui approche davantage des trente ſtades qu'Hérodote donne au pharſangue.



## RECHERCHES

SUR

## LES ANCIENNES LANGUES DE LA PERSE.

Par M. ANQUETIL.

## SECOND MÉMOIRE,

*Sur le Pa-zend, le Pehlvi, le Parfi & le Deri.*

LE *pa-zend*, le *pehlvi*, le *parfi* & le *deri*, sont les langues dont je vais parler. Je suivrai dans ce Mémoire l'ordre que je me suis prescrit dans le premier. Décembre 1763.

J'exposerai d'abord les alphabets des langues qui en ont de particuliers; je donnerai ensuite une idée générale des langues elles-mêmes, & je fixerai, autant qu'il me sera possible, leur antiquité & les pays où elles étoient en usage.

Lorsque je veux remonter à l'origine des langues, je vois avec étonnement que les moyens de la découvrir diminuent à proportion de ce qu'elles sont moins barbares & plus étendues; mais la nature des contrées où ces langues dominent m'explique cette énigme.

Le *zend*, usité dans des lieux de difficile accès, se conserve long-temps, & laisse après lui des traces durables.

Le *samskretam* subsiste encore dans toute sa pureté au milieu des montagnes qui séparent la Perse de l'Inde: il en est des langues à peu près comme des usages.

Ces contrées, fermées par des bornes que la Nature semble avoir posées, voyent naître pendant plusieurs siècles des générations d'hommes grossiers, il est vrai, mais fidèles observateurs des coutumes de leurs premiers pères. Leur simplicité nous met pour ainsi dire sous les yeux les âges les plus éloignés.

Descendons dans des pays rians, fertiles & ouverts. La guerre, les sciences & les religions y laissent à peine des traces de ce qu'elles ont ou détruit ou perfectionné. Les mœurs & les



langues s'y altèrent, sans qu'il reste quelquefois de vestiges auxquels on puisse les reconnoître.

Voilà pourquoi dans différentes parties de l'Inde, & sur-tout dans les pays-plats, le samskretam corrompu a donné naissance à plusieurs idiomes, qui successivement ont été remplacés par d'autres, & souvent leur existence ne peut être constatée que par les livres qui sont écrits dans ces langues.

La même chose peut se dire du *pehlvi* usité dans des contrées mêlées de montagnes & de plaines. Les lieux où dominoit cette ancienne langue n'offrent rien qui la retrace.

Au défaut de monumens clairs & incontestables, la critique peut-elle exiger autre chose que l'exposition fidelle des traditions reçues, accompagnée de réflexions relatives au temps où elles ont pris naissance & aux lieux où elles ont cours? Tel est le plan que je serai quelquefois obligé de suivre dans ce Mémoire. Je le divise en deux parties.

La première a pour objet le *pa-zend* & le *pehlvi*.

Dans la seconde, je ferai connoître le *parsi* & le *deri*.

#### P R E M I È R E P A R T I E.

Je commence par le *pa-zend*; quoiqu'il soit moins ancien que le *pehlvi*, parce qu'il porte davantage l'empreinte du *zend*. Cette langue n'a pas d'alphabet particulier; elle peut s'écrire indifféremment avec les caractères *zends* ou avec les lettres *pehlvies*; & c'est pour cela que dans le grand *Ravaet* de la bibliothèque du Roi, ces derniers caractères sont appelés *pa-zends*. *Harase pa-zend iaani pehlvi*, lettres *pa-zendes*, c'est-à-dire *pehlvies*.

Le mot *pa-zend* est composé de *pa*, qui signifie pied en persan, & de *zend*, c'est-à-dire pied du *zend*, dérivé du *zend*.

C'est un dialecte ou une altération de cette dernière langue, & non pas le commentaire du *zend*, comme le prétend M. Hyde, d'après le dictionnaire *Djehanguiri*, ni une portion du *Zendavesta*. Les autres écrivains arabes & persans qui répètent la même erreur, ne peuvent être allégués.

*Hist. R. v. P.*  
p. 342.

*Ci-d. p.* 345,  
349, 350.

J'ai fait voir dans mon premier Mémoire l'insuffisance de leur témoignage; ils ne connoissoient pas mieux le *pa-zend* que

le *zend*, & d'ailleurs il s'en faut bien qu'ils soient d'accord sur cette matière. Les uns font du *pa-zend* un des livres d'Ibrahim Zerdust; d'autres veulent que ce soit le nom de celui qui les a commentés.

Si le *pa-zend* étoit, selon les Parfes, le nom d'un des livres de Zoroastre, la liste des ouvrages qu'ils attribuent à leur Législateur en feroit sans doute mention. Voyons quels sont ces ouvrages.

Le grand <sup>a</sup> & le vieux *Ravaet* <sup>b</sup> de la bibliothèque du Roi nous en donnent les noms. Le premier est le *Setoud-iescht*, le deuxième le *Setoud-guer*, le troisième le *Vehescht - manssré*, le quatrième le *Bagh*, le cinquième le *Douasdah-homast*, le sixième le *Nader*, le septième le *Padjem* (a), le huitième le *Reteschtæ*, le neuvième le *Beresch*, le dixième le *Kesrob*, le onzième le *Veschtafp*, le douzième le *Khescht*, le treizième le *Sephand*, le quatorzième le *Djereft*, le quinzième le *Baghamast*, le seizième le *Niarem*, le dix-septième l'*Asparom*, le dix-huitième le *Dava-seroudjed*, le dix-neuvième l'*Askarem*, le vingtième le *Vendidad*, le vingt-unième l'*Hadokht*.

La liste que donne M. Hyde <sup>c</sup> est fort différente de celle-ci; mais il suffit de jeter les yeux dessus, pour voir qu'elle est formée de pièces rapportées, qu'elle répète plusieurs fois le même livre, sous différens noms corrompus <sup>d</sup>, & présente comme anciens des ouvrages modernes <sup>e</sup>. M. Hyde auroit dû marque exactement les livres, & les endroits de ces livres, d'où il avoit tiré les noms qu'il rapporte, & ne pas dire en général f: *Libri zend aliquot partium nomina partim in dicto libro* (pharhangue Djehanguiri) & *partim alibi invenimus*. Un objet de cette importance intéressoit assez les Savans pour qu'ils desirassent de connoître toutes les sources où M. Hyde avoit puisé.

La liste où se trouvent les vingt-un noms que l'on vient de lire, porte tous les dehors d'une autorité respectable; elle est prise de deux manuscrits persans: le premier est connu dans

(a) Peut-être les Mahométans auront-ils confondu le *pa-zend* avec le *padjem*.

D'Herb. bibl. Orient. p. 701.

<sup>a</sup> Journ. des Sav. Juillet 1762.  
<sup>b</sup> Liste des ouvrag. attrib. à Zoroast. n.º 12.  
<sup>c</sup> Ibid. n.º 15.

<sup>e</sup> Ubi supra. p. 343.

<sup>d</sup> Page 344. n.ºs 7, 8, 9.  
<sup>e</sup> Ibid. n.º 16.

<sup>f</sup> Page 343.

l'Inde pour un des plus anciens *Ravaets*; il renferme des lettres écrites il y a deux cents quarante-sept ans: le second offre le témoignage réuni de la Perse & de l'Inde. C'est une lettre écrite vers le milieu du siècle dernier au nom des Destours du Kirman, d'Iezd & d'Ispahan aux Destours & aux Parfes de l'Indoustan.

Cette liste, comme on vient de le voir, ne fait mention d'aucun livre appelé *pa-zend*; de plus les livres *pehlvis* & *parfis* citent plusieurs *nosks* ou parties de l'Avesta, & ne parlent d'aucun ouvrage nommé *pa-zend*.

Je sens que cette preuve négative ne satisfera pas tous les esprits; on voudroit voir les Parfes assurer en corps que le *pa-zend* n'est pas un livre, mais une langue. Les Mahométans, que l'on méprise lorsqu'ils parlent de l'histoire des Parfes, paroissent respectables quand ils les contredisent sur les livres de leur propre loi; enfin on est étonné du silence que les Parfes gardent sur le *pa-zend*.

Je réponds, 1.<sup>o</sup> que cette question n'ayant jamais été agitée chez les Parfes, n'a pu produire des témoignages tels qu'on les desireroit: étoit-il naturel qu'ils dissent sans sujet, *le pa-zend n'est pas un livre, c'est une langue*, lorsque l'idée du contraire ne leur venoit pas même dans l'esprit? Devoient-ils s'amuser à réfuter une phrase perdue dans un *in-folio* arabe ou persan, composé par quelque Mahométan, tandis que de mille Parfes à peine y en avoit-il deux qui en eussent connoissance, & que d'ailleurs l'erreur des Mahométans à ce sujet leur étoit parfaitement indifférente?

2.<sup>o</sup> Le silence des Parfes sur le *pa-zend* paroîtra moins surprenant, lorsqu'on saura qu'ils ne connoissent maintenant aucun livre en cette langue, & qu'ils n'ont pas même d'idée qu'il en ait jamais existé. C'est ce que m'ont dit les Destours du Guzarate: je me suis assuré de la fidélité de leur témoignage dans le voyage que j'ai fait de Surate à Odouari (b).

*Relat. abr. &c.  
Journal des Sav.  
Juin 1762.*

(b) Odouari est un gros village situé à trois cosses (à peu près deux lieues) nord de Daman, & qui est

devenu célèbre chez les Parfes depuis que le feu sacré y a été transporté.



On voit, de même, les Destours du Kirman, dans leur réponse à Kaouf & à Darab, Destours de Surate, au sujet du *No-rons* & de l'intercalation, ne citer que les livres *zends* & les *pehlvis* (c) : *Si vous avez vu*, leur disent-ils, *l'intercalation établie dans l'avesta* (c'est-à-dire) *la parole, en zend & en pehlvi* (langue), *qui est aussi appelée azvaresch, ou dans les décisions & les livres des Destours, des Mobeds, des grands qui nous ont précédés.... faites-nous le plaisir de nous envoyer une copie de ces livres.* *Ibid.*

Est-il étonnant après cela que les ouvrages modernes des Parfes fassent à peine mention du *pa-zend* ! la vraie manière d'éclaircir cette matière est d'ouvrir leurs livres sacrés (1), & de consulter leurs traditions.

On trouve dans ces livres le texte *zend* & la traduction *pehlvie* accompagnée quelquefois de commentaires (2).

M. Hyde, qui ignoroit également les deux langues, devoit nécessairement se tromper sur la nature du *pa-zend* ; mais les traditions Parfes, s'il les avoit consultées, pouvoient rectifier ses idées : elles portent que Zoroastre forma le *pa-zend* d'après les conférences qu'il avoit eues avec Ormusd, & recommanda l'usage de cette langue à ses disciples, pour les distinguer des simples Parfes, le respect qu'on avoit pour l'*Avesta* empêchant alors d'en employer les mots dans les entretiens familiers. L'auteur du *Tchengregatch-namah* va plus loin ; Ormusd, dit-il, *Ci-d. p. 353.*  
*a produit le pa-zend.*

Dépouillons ces traditions du merveilleux qui caractérise la plupart de celles des anciens peuples.

L'*Avesta*, disent les Parfes, *est écrit dans la langue de Dieu* ; c'est-à-dire qu'accoutumés à donner à la langue de l'*Avesta* un caractère divin, les Parfes, par le laps des temps & la perte des monumens historiques, en sont venus au point d'ignorer absolument en quel pays on la parloit.

(c) *Dar in bab (kabiffeh) az kalam avesta o zend o pehlvi ke azvaresch gouïand ia kalami o daf-katti az Destouran o Mobedan o bezorgan peshin benotalee eschan rasideh noskheh dar dast eschan boudeh.... nakel an-ra ravaneh yelaes nomaiand.*

*Le pa-zend doit son origine à Zoroastre, instruit par Ormusd.*  
Cela signifie que l'étude des livres de ce Législateur rendant la langue de l'*Avesta* plus familière à ses disciples, en a hâté la corruption; de-là s'est formé un dialecte que les Prêtres se sont approprié, & dont ils ont emprunté des mots pour exprimer dans leurs ouvrages ce que la langue vulgaire n'auroit rendu qu'imparfaitement : voilà le sens de la définition que *Ci-d. p. 354.* l'*Eulma-eslam* donne du *pa-zend*; le *pa-zend* (d) est ce par quoi chacun sait ce qu'il dit: & c'est pour cette raison qu'on trouve beaucoup de mots *pa-zends* dans les traductions *pehlvies*; la note (3) en présente quelques-uns.

A l'imitation de leurs ancêtres, les Parfès des environs de la mer Caspienne, du Kerman, & en particulier ceux qui habitent la ville d'Iezd, se sont formé un langage inconnu aux autres Perfans; c'est un jargon composé de *zend*, de *pehlvi*, de *persan* & de mots étrangers: on l'appelle le *guebri* (e).

Le *pa-zend*, je crois devoir le répéter, n'est qu'une corruption du *zend*, & les traductions *pehlvies* sont les principaux ouvrages qui nous en aient conservé quelques expressions; ainsi, sans entrer dans un plus grand détail sur un idiome qui, à parler exactement, n'existe plus, je passe au *pehlvi*, que les Parfès regardent comme la troisième langue qui paroisse dans leurs livres sacrés.

Nous devons la langue *zende* au respect religieux que les disciples de Zoroastre ont toujours eu pour les livres qu'ils attribuent à leur maître; le même principe nous a conservé le *pehlvi*.

Les ouvrages les plus considérables que les Parfès possèdent maintenant en cette langue, sont les traductions de plusieurs livres *zends*, comme le *Vendidad*, les *Neaeschs*, les *Afergans*, l'*Ieschd d'Ormusd* & quelques chapitres de l'*Izeshné*, plusieurs morceaux d'histoire, & une cosmogonie

(d) *Pa-zend an ke har kafi bedanand tchch migouïad.*

(e) C'est sans doute de ce jargon que le P. Ange de S.<sup>t</sup> Joseph veut parler, lorsqu'il dit (*Gazoph.*

*Perfic. p. 199.*) « que la langue des héros ou anciens rois des Perses est encore en usage parmi certain peuple, qui habite sous les tentes en la province de Schirwan. »

nommée *Boundehesch*, dont ils rapportent l'original à leur Législateur.

Les annales de la Perse, traduites en persan sous le nom de *Schah-namah*, étoient originairement en *pehlvi*, ainsi que la plupart des livres que les Perses ont maintenant en persan. *Ci-devant noté 3 sur le 1.<sup>er</sup> Mémo.*

Malgré ce nombre d'ouvrages propres à perpétuer cette langue, & la nécessité dont elle est pour l'intelligence du *zend*, l'usage s'en perd insensiblement, & il est rare de rencontrer des prêtres Perses qui la sachent, même médiocrement.

Le *pehlvi*, comme je le prouverai plus bas, tire son nom du mot *pehlou*, qui signifie *côté*, *force*.

Cette langue a un alphabet particulier; celui du grand *ravaei*<sup>a</sup> de la bibliothèque du Roi n'est pas exact: les copistes, qui sont encore plus ignorans dans le *pehlvi* que dans le *zend*, y ont altéré plusieurs caractères de cet alphabet, & en ont répété d'autres inutilement. <sup>a</sup> Pl. I, n.<sup>o</sup> 5.

L'alphabet *pehlvi*, qui est parallèle au *zend*<sup>b</sup>, est fait d'après les livres *pehlvis*; j'en ai vérifié les caractères sur plusieurs manuscrits; j'y suis l'ordre des lettres *zendes*, pour que la ressemblance des caractères frappe davantage (4). <sup>b</sup> Pl. 2, n.<sup>o</sup> 1.

L'alphabet *pehlvi* procède, comme le *zend*, de droite à gauche; il est composé de dix-neuf caractères qui donnent vingt-six valeurs, vingt-une consonnes & cinq voyelles.

Le sens détermine la différence de l'*a* à l'*h*, de l'*n* au *v*, du *v* à l'*o* & à l'*ou*, de l'*l* à l'*r*, du *p* aux *ph*, *z*, *j*, du *d* au *t*, de l'*h* à l'*s*, au *sch* & au *k* (f).

Les points distinguent l'*a* bref du *kh*, le *b* du *d*, le *d* & le *dj* du *g* dur & de l'*y*; or comme il est assez ordinaire de ne les pas marquer, & que les voyelles brèves, excepté l'*a*, ne s'écrivent pas, la lecture du *pehlvi* devient par-là Pl. 1, n.<sup>o</sup> 6.

(f) J'ai marqué d'une étoile les caractères qui, avec la même forme, reçoivent dans la prononciation des valeurs différentes de celle qu'ils ont originairement: je crois devoir répéter que mon objet n'est pas d'entrer dans les détails qui appartiennent

à la grammaire; je me contente de montrer ici la marche de l'alphabet *pehlvi*, & d'ajouter quelques réflexions sur les lettres dont il est composé, comme j'ai fait à l'égard de l'alphabet *zend*.



extrêmement difficile, d'autant que beaucoup de lettres, en se liant, se raccourcissent & s'altèrent.

Cet alphabet ne suffit même pas pour lire exactement le *pehlvi*, parce qu'il y a des consonnes qui changent de valeur étant unies à d'autres, par exemple de *taphl*, il a couru, se forme *tazed*, il court, où le *p* se prononce *z*; dans *az*, de, de la part de, *avaz*, la voix & *avaj*, de nouveau, le caractère marqué *1* a trois sons, selon le sens (*5*).

Il en est de même des voyelles écrites; elles n'ont pas toutes une valeur fixe, l'*a* & l'*i* se prononcent quelquefois *e*, l'*ā* a la force de l'*i* dans le mot *hamā* répété deux fois, *hami hami robeschue*, aller toujours, toujours, éternellement.

Les caractères *pehlvis* ont un rapport sensible avec ceux du *zend*; il suffit, pour s'en convaincre, de les comparer ensemble; mais dans le *pehlvi* la plupart des lettres se joignent les unes aux autres. Les caractères *zends* ne se lient pas; de-là viennent en partie les différences qu'offrent les deux alphabets.

Dans le *zend*, les lettres séparées ont prêté à la liberté des copistes, qui, les diminuant, les alongeant ou les terminant arbitrairement, paroissent avoir fait plusieurs lettres de la même; c'est vraisemblablement ce qui a produit cette variété de *b*, de *kh*, de *d*, de *sch* & de *v* (*g*).

Pour lier plus aisément les caractères, il a été comme nécessaire dans le *pehlvi* de retrancher ceux du *zend*, dont la forme plus marquée auroit embarrassé. Le *v*, les *i*, les *o*, le *th* & quelques autres lettres *zendes* conservées par les alphabets géorgien & arménien, disparoissent en conséquence de celui du *pehlvi*, qui forme peut-être l'*o*, l'*ou* & le *v* de la deuxième figure du *b*, qui, dans un exemplaire du *Vispered*, est aussi la deuxième forme du *b zend*.

Ce génie singulier devoit produire de la confusion. Les

(*g*) Le *tch pehlvi* ne se lie pas dans l'écriture, c'est ce qui a produit la seconde figure, qui est entre deux crochets, *pl. 2, n.° 1, col. pehlvie, val. 21*; je ne l'ai pas comptée dans

le nombre des lettres *pehlvies*, parce qu'elle paroît rarement dans les manuscrits, & que c'est plutôt une liberté de copiste qu'un caractère particulier.

points

points diacritiques sont venus au secours comme dans l'alphabet arabe, mais ce n'a été que long-temps après l'altération des lettres *zendes*, & même à présent le sens seul, comme je l'ai déjà dit, peut distinguer dans les manuscrits l'*h pehlvi*, abréviation de l'*h zende*, de l'*a* bref, & cette dernière lettre du *kh pehlvi*, abréviation du *kh zend* (6).

La valeur *h* que l'alphabet *pehlvi* donne aux caractères qui en *zend* expriment *sch* & *k*, vient de la prononciation; il est ordinaire de supprimer, en parlant, plusieurs lettres qui s'écrivent. Le *sch* & le *kh* sont de ce nombre dans le *pehlvi*, à la fin des mots on ne leur donne guère d'autre force que celle d'une *h*; c'est pour cette raison que dans l'alphabet ils répondent à cette lettre, à peu près comme si dans l'alphabet françois *ao* étoit mis au nombre des *a*, parce que *paon* se prononce *pan*; mais en donnant aux lettres la valeur qu'elles semblent exprimer, on diroit par exemple *avestag*, comme le prononçoit Bar-bahlûl, qui écrit en syriaque *abestago*, parce que le mot que l'on prononce maintenant *avestah* ou simplement *avesta*, est terminé par un *k* dans les livres *pehlvis*.

Dans l'alphabet *pehlvi* l'*l* est distinguée de l'*r* par un trait ajouté à cette dernière lettre; deux *r* liées par une ligne désignent encore l'*l*; mais dans les livres, cette lettre n'a ordinairement d'autre forme que celle de l'*r*, & c'est avec assez de raison que le même caractère rend les deux lettres, puisque la prononciation de l'*l*, sur-tout en Orient, n'est qu'un affoiblissement ou un défaut de développement de celle de l'*r* (*h*).

Les Indiens en effet mêlent toujours quelque chose de l'*l* dans la prononciation de l'*r*: de-là vient que les Européens frappés du son de l'*l*, ont nommé Ceylan l'île que les Arabes & les Persans appellent *Seran*, parce qu'ils n'ont saisi que le son de l'*r*.

Les Chinois rendent toujours par l'*r* des noms étrangers

(*h*) Chez les Latins l'*l* prit aussi la place de l'*r*, par un adoucissement de prononciation; ainsi dans *lemuria*, formé de *remuria*, *Aspera mutata est in lenem tempore longo*. *Listera*, dit Ovide, *Fagl. V.*

qu'ils reçoivent dans leur langue, comme on peut le voir par les mois persans que le P. Gaubil cite d'après les Chinois, dans son histoire de l'Astronomie Chinoise.

*Observat. math.  
astron. tom. 11,  
p. 333.*

L'n n'est aussi quelquefois qu'une expression imparfaite de l'r : en *pehlvi kand*, il a fait, répond à *kard*, formé du *zend kerete*, qui signifie la même chose. *Amerdad*, *Khordad*, *Meher* & *Ader*, noms d'anges dérivés du *zend Emeretato*, *Heorouetato*, *Methre* & *Athro*, sont désignés en *pehlvi* par les mots *Amandad*, *Khondad*, *Matoun* & *Atoun*; mais la prononciation de l'l pour l'r est encore plus commune & plus analogue aux organes délicats de plusieurs peuples de l'Asie.

Je n'insiste pas davantage sur ces discussions; je remarque seulement l'altération régulière & par degrés de l'alphabet *zend*.

D'abord il garde toutes les voyelles; c'est le *zend* des livres attribués à Zoroastre, dont une partie est conservée dans les alphabets géorgien & arménien: adopté par les peuples du bas des montagnes, la plupart des voyelles brèves & les lettres bien marquées de l'alphabet *zend* disparaissent; des caractères essentiels, mais durs, perdent, dans la bouche de ces nations plus vives & plus polies, leur valeur naturelle; les lettres se joignent; voilà le *pehlvi*: & dès que l'alphabet arabe se répand, les Persans accoutumés depuis plusieurs siècles à l'élégance du *parsi*, l'adoptent; ils se plaisent même à enchérir sur les sept sortes d'écritures des Arabes, & tracent des figures où il faut presque deviner les caractères qu'elles renferment.

Après avoir expliqué l'alphabet *pehlvi*, il est naturel de parler des chiffres de cette langue; on fait que dans la plupart des idiomes de l'Orient les lettres servent à marquer les nombres.

*Pl. 2, n.° 4.*

*Liste des ouvr.  
attrib. à Zoroast.  
n.° 4.*

Les chiffres *pehlvis* que je donne ici sont extraits de plusieurs ouvrages écrits en cette langue; on les trouve particulièrement dans le manuscrit des *Neaesehs zends* & *pehlvis*. J'ajoute quelques réflexions, ou plutôt j'expose de quelle manière je conçois la combinaison de ces nombres.

Le premier caractère est l'élément des unités: on voit dans la planche comment elles procèdent jusqu'à dix.



Ce dernier nombre est exprimé par *d*, première lettre du mot *deh*, qui signifie dix en *pehlvi* & en *persan*.

Le chiffre *d* est égal à dix, lorsqu'il est seul ou mis après un autre chiffre : placé devant, il vaut vingt, comme le *k* des Grecs. Dans un manuscrit *zend* j'ai trouvé dix exprimé par cinq unités liées ensemble, & suivies de cinq autres unités aussi liées.

De dix à vingt la marche est la même; on écrit d'abord dix seul, & allant de droite à gauche, un, deux, trois, &c. comme ci-devant.

La lettre *r* qui dans l'alphabet suit le *d*, marque vingt.

La même *r* liée au *d*, qui la suit, c'est-à-dire vingt + dix = 30.

*D* mis devant l'*r* (= vingt) qui est raccourcie & liée avec ce chiffre, c'est-à-dire deux vingts = 40.

Le chiffre quarante terminé par *d*, c'est-à-dire deux vingts + dix = 50.

Le même chiffre quarante précédé du chiffre *d* (= vingt), c'est-à-dire trois vingts = 60.

Le chiffre cinquante précédé du chiffre *d* (= vingt), c'est-à-dire trois vingts + dix = 70.

Le chiffre quarante précédé de deux *d* (= quarante) = 80.

Le chiffre cinquante précédé du chiffre quarante = 90.

Cent est désigné par l'*r* unie au *z* qui la suit dans le même alphabet, ce qui forme le mot *raz*.

L'*r* jointe au *ghain* se prononce *ragh*, & marque mille.

Dans le mot *raz* le *z* multipliant l'*r* (= vingt) cinq fois a donné cent; la lettre qui suit le *z* dans l'alphabet, multipliant ce produit dix fois, donneroit mille; mais ni le *sin* ni le *schin* ne pouvoient, sans confusion, se joindre à l'*r*, les premiers caractères ressemblant à quarante, & le second différant peu de cinquante; il falloit donc, pour faire mille, joindre à l'*r* la lettre *ghain*<sup>a</sup>, qui suit immédiatement le *schin*.

On désigne 200, 2000, 10000, 100000 en mettant devant les mots *raz* & *ragh* les unités, les dixaines, &c. comme elles viennent d'être expliquées (7).

<sup>a</sup> Ghain marque 1000 chez les Arabes.

Jetons maintenant les yeux sur la plupart des langues de l'Orient; nous n'en trouverons qu'une seule où la combinaison des nombres ressemble en quelque chose à celle des chiffres *pehlvis*: c'est le géorgien.

On sait que les Hébreux, les Syriens & les Arabes dans l'*abced* expriment les unités par les neuf premières lettres de l'alphabet, les dizaines par les neuf autres, & les centaines par les dernières, &c.

*Expos. gramm.*  
*Arab. l. 1, pag.*  
*12.*

*Georg. Orthonis*  
*Synop. institut.*  
*Ethiop. p. 59.*

*Ludolfi. hist.*  
*Ethiop. l. IV,*  
*6. 1.*

Les Éthiopiens emploient pour leurs nombres des caractères qui paroissent formés des lettres grecques; chaque unité, ainsi que dans les langues précédentes, a une forme particulière & indépendante de celle des autres, de même que les dizaines & la première centaine.

Les chiffres du nord de l'Inde, du Canara, & ceux que les Arabes & les Persans emploient outre les lettres de l'alphabet, procèdent exactement comme les nôtres; les dizaines sont formées par un zéro ou par un point ajouté à l'unité, les centaines par deux zéros, &c.

Dans le tamoul de la côte Malabare, celui de la côte de Coromandel & le samskretam de la côte Malabare, les nombres suivent une même combinaison, avec cette différence pourtant que dans le tamoul de la côte Malabare, dont les chiffres diffèrent un peu des lettres de l'alphabet, & dans celui de la côte de Coromandel, qui les emploie, mais non dans l'ordre où elles sont dans l'alphabet, pour faire vingt, trente, trois cents, on écrit *deux dix, trois dix, trois cents*, & ainsi de suite; au lieu que le samskretam, qui emploie les vingt-huit premières lettres de l'alphabet, a des caractères pour les dizaines, centaines jusqu'à mille; ainsi, en samskretam, vingt-un mille deux cents, par exemple, s'exprime de cette façon, on écrit les caractères *vingt, un, mille & deux cents*; dans le tamoul des deux côtes il faudroit mettre *deux, dix, un, mille, deux & cent*.

*Gramm. Arm.*  
*aut. Fr. Rivola,*  
*p. 40.*  
*Schröd. thes.*  
*ling. Arm. p. 41*  
*21 56.*

L'alphabet arménien est composé de trente-huit lettres; dont trente-sept \* servent à former les nombres; les dizaines,

\* La trente-septième n'entre pas dans les nombres.

centaines, mille jusqu'à dix mille, sont marqués chacun par un caractère particulier.

Il suffit maintenant de comparer les chiffres pehlvis avec ceux dont je viens de parler, pour voir qu'ils suivent un ordre absolument différent.

1.<sup>o</sup> Les langues précédentes ont toutes des caractères particuliers pour les unités, & le *pehlvi* forme les siennes d'une espèce de ligne perpendiculaire répétée jusqu'à neuf inclusivement.

2.<sup>o</sup> Les chiffres dont j'ai fait mention, procèdent par dixaines, & les *pehlvis* par vingtaines jusqu'à cent; ils s'arrêtent ensuite à mille, & reprennent de mille à cent mille par vingtaines.

Cette combinaison rapproche le *pehlvi* du géorgien; il est vrai que dans cette dernière langue les trente-sept lettres de l'alphabet fournissent à chaque unité, dixaine, &c. jusqu'à dix mille un caractère particulier; mais la manière d'énoncer ces nombres répond exactement à la combinaison des chiffres *pehlvis*.

Chez les Géorgiens

|                                                                          |       |
|--------------------------------------------------------------------------|-------|
| <i>Athi</i> est.....                                                     | 10.   |
| <i>Ozzi</i> .....                                                        | 20.   |
| <i>Ozz daathi</i> , c'est-à-dire vingt plus dix, égale.....              | 30.   |
| <i>Ormorzi</i> , c'est-à-dire deux vingts, égale.....                    | 40.   |
| <i>Ormorzz daathi</i> , c'est-à-dire deux vingts plus dix, égale...      | 50.   |
| <i>Samorzi</i> , c'est-à-dire trois vingts, égale.....                   | 60.   |
| <i>Samorzz daathi</i> , c'est-à-dire trois vingts plus dix, égale....    | 70.   |
| <i>Othchhmorzi</i> , c'est-à-dire quatre vingts, égale.....              | 80.   |
| <i>Othchhmorzz daathi</i> , c'est-à-dire quatre vingts plus dix, égale.. | 90.   |
| <i>Azi</i> .....                                                         | 100.  |
| <i>Athi azi</i> , c'est-à-dire dix cents, égale.....                     | 1000. |

Ensuite recommencent, comme dans le *pehlvi*, les vingtaines; centaines, jusqu'à cent mille.

Le rapport du *pehlvi* avec le géorgien, dans la manière de compter, confirme ce que j'ai dit ci-devant de la ressemblance de cette dernière langue avec le *zend*, étant naturel de croire

Syntaxe, ling.  
Orient. p. 16.

Page 161



que la combinaison des chiffres *pehlvis* a la même origine que les lettres mêmes de cette langue.

2.<sup>o</sup> Si le *pehlvi* a reçu du *zend* l'ordre des lettres de son alphabet, les quatre lettres employées dans les chiffres *pehlvis* déposent en faveur du choix que j'ai fait du n.<sup>o</sup> 3 de la pl. 1.<sup>re</sup> pour le n.<sup>o</sup> 1 de la pl. 2.<sup>e</sup>

Les caractères & les chiffres *pehlvis* me conduisent à la langue elle-même. Le génie du *pehlvi* ne diffère pas, pour le fond, de celui du *zend*; cette langue renferme encore quantité de mots *zends* qui décèlent son origine: je me contente d'en rapporter plusieurs dans la note (8).

Voici quelques différences qui distinguent ces deux langues, & rapprochent le *pehlvi* du *parsi*. 1.<sup>o</sup> Les pronoms *pehlvis* sont absolument différens de ceux du *zend*. 2.<sup>o</sup> Dans les mots que le *pehlvi* a reçus de cette dernière langue, l'*r* se change quelquefois en *l*, & le *t* ordinairement en *d*. 3.<sup>o</sup> La plupart des voyelles *zends* disparaissent dans l'écriture *pehlvie*, & sur-tout à la fin des mots. 4.<sup>o</sup> Cette langue n'admet dans les noms que les terminaisons générales du singulier & du pluriel, & quelquefois la syllabe *ra*, qui, ajoutée au mot, marque le datif & l'accusatif comme dans le *parsi*. 5.<sup>o</sup> La plupart des noms *pehlvis* sont terminés par des consonnes, & plusieurs par la lettre *k*, qui a la force d'une légère aspiration; par *sch* & par *n*. 6.<sup>o</sup> Les verbes *pehlvis*, soumis à des inflexions à peu près semblables à celles des verbes *zends* & *parsis*, ont cela de particulier, que l'infinitif, outre la forme *tan*, est encore terminé en *eschné*, *vaschtemounatan*, *vaschtemouneschné*, manger; *alalounatan*, *alalouneschné*, laver.

Ces observations suffisent pour donner une idée générale du *pehlvi*.

Quant à l'antiquité de cette langue, comme je ne trouve chez les Nations voisines de la Perse aucun point de rapport qui puisse en fixer l'époque, je suis obligé de me borner aux écrivains Parfes, qui la font remonter au-delà de Zoroastre. Le témoignage constant d'un peuple entier, qui d'ailleurs n'est pas contredit, doit toujours paroître respectable.

Peut-être les médailles des rois Parthes jetteront - elles un jour quelque lumière sur cet objet.

On verra plus bas pourquoi les Grecs & les Latins n'ont pas connu le *pehlvi*; & le temps où cette langue a cessé d'être en usage en Perse, sera déterminé par celui auquel le *parsi* est devenu l'idiome dominant de cet Empire.

J'ajoute que dans le troisième siècle, sous Ardeschir - bekân, chef de la dynastie des Sasanides, l'histoire de Viraf a été composée en *pehlvi*; & quelques années après, Sapor étant sur le trône de Perse, Aderbad, selon quelques Des-tours, écrivoit ses *patéts* ou *confessions* en *parsi* mêlé de *pehlvi*: il paroît donc que dans le troisième siècle le *pehlvi* n'étoit plus d'un usage général, & que le *parsi* s'introduisoit déjà dans les ouvrages de religion. Une langue qui cesse d'être dominante dans le troisième siècle, devoit exister long-temps avant l'ère Chrétienne.

J'examine maintenant en quelles contrées le *pehlvi* avoit cours; ce point discuté donnera en même temps le vrai sens du nom de cette langue.

Pour cela je suppose la Perse divisée en trois parties; la première, berceau du *zend* & du genre humain, comprendra la Géorgie, l'Iran & l'Aderbedjan ou la haute Médie.

La seconde, allant vers le sud, sera composée du Pharfistan & de quelques pays situés entre cette province & l'Aderbedjan; c'est-là que le *parsi* avoit particulièrement cours.

La troisième renfermera la Médie inférieure, le Dilem; le Guilan, le Kohestan & l'Irak adjemi; le *pehlvi* étoit la langue de ces pays mêlés de montagnes & de plaines.

Voyons comment s'expriment à ce sujet les auteurs Persans.

Le (mot) (i) *pehlvi* vient de *pehlou*, père de *Pares* &

(i) *Pehlvi manssoub ast be pehlou ke peder Pares, ou Peser sam ben Nouh baschad . . . . o bazi gouïand ke manssoub ast be pehlou ke an velaet Rey ve Esphahan o Dinour baschad iaani zaban mar-*

*dom an velaet ast o djemaa beranand ke pehlvi zaban cheher ist tcheh pehlou bemaani scheher niz amad ast.*

M. Hyde se trompe lorsqu'il dit que le mot *pehlvi* désigne les villes de Rey, d'Isphahan & de Dinour.

Ci - devant

P. 364. &c.

Tavern. voyag.

n. I, l. IV.

*Biblior. Orient.*  
p. 234.

filz de Sam (Sem), qui étoit filz de Nuh (Noé) . . . plusieurs disent qu'il dérive de Pehlou, pays où sont situées les villes de Rey, d'Ispahan & de Dinour, c'est-à-dire que c'étoit la langue des hommes de cette contrée : beaucoup de personnes prétendent que pehlvi signifie langue de ville, parce que pehlou désigne aussi une ville. Plusieurs auteurs Orientaux placent donc le pehlvi dans la Médie inférieure ; d'Herbelot s'accorde avec eux, lorsqu'il l'appelle la langue du Dilem.

*Ci-d. p. 397.*

Mais le pehlvi porte encore un autre nom ; il est appelé *azvaresch* dans la réponse des Destours du Kirman à Kaouff & à Darab, Destours de Surate, & plus exactement *houz-varesch* dans les manuscrits pehlvis ; ce dernier nom est pehlvi, & a le même sens que celui de pehlvi, qui est parsi. Indépendamment des contrées dont j'ai parlé, le mot pehlou, origine de celui de pehlvi, signifie encore côté, force ; de-là vient le nom de *pahalevan*, héros, géant, & le pays de Pehlou fut vraisemblablement nommé ainsi à cause des Guerriers fameux auxquels il avoit donné naissance : car il paroît par l'ancienne histoire orientale que les premiers pahlevans étoient originaires du Kohestan & des pays voisins ; ce fut pour récompenser leurs services que les rois de l'Iran leur donnèrent les principautés du Sistan & du Zaboulestan : or le mot *houz-varesch*, composé de *hou*, bon, & de *zavarsch* ou *zavar*, force, signifie bonne (c'est-à-dire grande) force. Les deux noms pehlvi & *houz-varesch* désignent donc le pays où cette langue étoit usitée ; ce sont les contrées comprises entre le Dilem, le Mazendran & le Pharsistan : lorsque le pehlvi fut devenu la langue dominante de la Perse, il s'étendit vers l'Irak arabe, & ce voisinage y introduisit quantité de mots arabes ; il paroît qu'on le parloit aussi dans le Kurdistan près de Diarbekir. Le pharhang *Djehanguiri* & *Berhan katee* font mention d'un dialecte du pehlvi, appelé *ouraman*, du nom d'un village du Koschkan (9).

*Tavern. voyag.*  
tome I, p. 247.

Lorsque l'empire Perse eut envahi les pays de l'est ;

(*Hist. R. v. P. p. 429.*) selon le | le nom du pays où ces villes sont  
*Djehanguiri* & *Berhan katee*, c'est | situées.

comme



comme le Sistan, le Khorasan, le Zaboulistan; le *pehlvi*, qui étoit alors la langue la plus étendue, suivit dans ces contrées les armes du vainqueur, & y devint langue vulgaire. Nous voyons en effet que les ouvrages de Zoroastre présentés à Gustasp lorsqu'il étoit à Balkh, sont bientôt après traduits en *pehlvi*, sans doute parce que c'étoit la langue dominante (k).

Je remarque à ce sujet comme deux états dans le *pehlvi*, l'un général & l'autre particulier.

Le premier comprend toute la durée de cette langue. Sorti originairement du *zend*, le *pehlvi* s'est altéré par degrés, & a adopté dans différens temps quantité de mots syriaques & arabes; souvent ceux qu'il tient du *zend* ont presque perdu leur caractère distinctif; mais la forme des verbes, quoique défigurée, est restée foncièrement la même.

L'état particulier que je considère dans le *pehlvi*, a rapport au temps de Zoroastre; à l'occasion des ouvrages *zends* apportés par ce Législateur, & devenus depuis la loi de la Perse, plusieurs expressions *zendes* ont passé dans le *pehlvi*, & donné naissance au dialecte que les Parthes ont depuis appelé *pa-zend*. Ces nouvelles acquisitions ne sont pas difficiles à reconnoître, parce que moins anciennes de plusieurs siècles, & éloignées de l'usage familier, elles ont conservé l'empreinte de leur origine.

Il résulte, je crois, de ce que j'ai dit sur le *pehlvi*, que cette langue née du *zend*, ainsi que son alphabet, présente des traits particuliers qui semblent voiler son origine; cependant pour peu qu'on l'examine avec attention, le rapport des deux idiomes n'est pas difficile à saisir.

Plusieurs siècles, joints à quelques centaines de lieues, occasionnent, dans des langues sorties l'une de l'autre, des changemens qui en cachent ordinairement la source.

Les moyens de la découvrir, cette source, sont des observations

(k) *Bazi gophtch and ke loghot* | que le *pehlvi* étoit la langue de la  
*pehlvi zaban pae takht Keian bend* | Cour sous les rois Keanides. Berhan-  
*est*; c'est-à-dire, plusieurs disent | katee, au mot *Pehlou*.  
 Tome XXXI. . Fff

sur les peuples & sur les pays par lesquels ces langues ont passé, les usages anciens comparés avec les modernes, l'appréciation exacte de l'influence que les religions conquérantes ont eue sur ces usages, la vue réfléchie de ces mêmes peuples en liaison avec leurs voisins, & le spectacle du commerce réciproque qui s'est fait dans ces vastes contrées à des distances considérables : tel est le fil qui doit nous conduire dans ce labyrinthe. Cet objet est trop étendu pour un simple Mémoire ; aussi ne fais-je maintenant que l'indiquer.

Les usages des Perses altérés depuis par le christianisme & le mahométisme, dépendoient en partie de l'ancien système théologique de cette portion de l'Asie, qui de l'Euphrate s'étend jusqu'à l'Inde. Les ouvrages attribués à Zoroastre nous présentent ce système, & le *zend*, origine des langues qui passent pour les plus anciennes & les plus étendues de la Perse, le *pehlvi* & le *parsi* ; le *zend*, dis-je, existe dans ces livres : voilà les sources où je puiserai les vues qui m'aideront à fixer plus en détail les rapports & les différences de ces langues, lorsque je les aurai réduites à l'analyse grammaticale.

## S E C O N D E P A R T I E.

Le *deri* & le *parsi* ne sont, à parler exactement, qu'une même langue, qui portant ordinairement le nom de *parsi*, a reçu dans une époque particulière celui de *deri*, parce qu'elle étoit alors la langue de la Cour.

Ainsi, quoique les écrivains Orientaux fassent du *deri* une langue particulière, j'ai cru devoir lui rendre la place qui lui appartient naturellement dans l'article du *parsi*, ce qui répandra un nouveau jour sur l'histoire de ce dernier idiome.

Le *parsi* subsiste encore, & peut être regardé comme une des plus anciennes langues du monde ; on convient qu'il tire son nom de celui de *parf* (le *Parfistan* ou *Pharfistan*), pays où il a été d'abord en usage ; mais l'origine du mot *parf* est très-incertaine.

*Hist. R. v. P.*  
p. 425, 426  
& 427.

On peut voir dans M. Hyde ce que les auteurs Grecs, Latins & Orientaux ont écrit à ce sujet. Le sentiment particulier

de ce Docteur est que le mot *parf* n'est pas différent de *parf*, nom d'un animal qui tient du chien & du loup, & qui est très-commun en Perse (1). Hyde, ubi sup.  
p. 428.

Jusqu'ici je n'ai rien trouvé de positif dans les livres des Parfes qui puisse éclaircir cette question; le mot *parfi* ne paroît pas dans les ouvrages *zend*s comme nom de lieu (10). La Cosmogonie *pehlvie* fait bien mention de *paref* & d'une montagne du même nom appelée anciennement *aprasin* (m); mais elle ne donne pas l'origine de ces deux mots. Les écrivains Orientaux entendent quelquefois par *parf* l'Iran entier; & c'est de-là qu'ils appellent *parfi* les différentes langues qui y étoient autrefois usitées; mais il est ici question du *parf* proprement dit, province particulière de l'Iran: voici comment *Berhan katee* s'exprime à ce sujet (n): *Parf.... désigne la même chose que pharf, qui renferme Schiraz & ses dépendances; ailleurs le parfi est la langue que l'on parle dans le pays de Parf, où est le royaume d'Eslakhar* (o).

*Aprasin* est une chaîne de montagnes dont la Cosmogonie *pehlvie* place la racine dans le *Sistan*, & le sommet dans l'*Odjestan*, qui répond au *Kohestan*.

Vraisemblablement ces montagnes s'appeloient *parf* ou *aprasin*, parce qu'elles bornoient au nord-est les contrées connues par les Persans sous le nom de *parf*, à peu près comme la Médie inférieure est appelée les montagnes d'*Ahvaz*, *djebal el Ahvaz*, parce qu'elle est considérée comme le prolongement de la partie montagneuse de la province d'*Ahvaz*. Hyde, ubi sup.  
p. 424.

Mais quelle que soit l'origine du mot *parf* (p), on ne doit

(1) Le mot *parf* désigne proprement le léopard, animal que les Persans & les Indiens apprivoisent, & dont ils se servent pour faire la chasse aux gazelles. Voy. d'Herbel. Biblioth. Orient. p. 700; Thevenot, voyage du Levant, t. II, p. 199; & *Berhan katee*, au mot *Parf*.

(m) L'*Afrin* des sept *Amschaspands* la nomme *parefin*.

(n) *Parf... bar vazan o maani pharf ast ke schiraz o tavabeh an*

*baschad*. Berh. kat. au mot *Parf*.

(o) *Parfi zabani-ra gouïand ke dar velaet paref ke dar eulmouk Eslakhar ast mardoman bedan sokhan konand*. Id. Præf.

(p) Le vocabulaire *pehlvi-persan*, de la Bibliothèque du Roi (*Liste des ouv. attrib. à Zoroastre*, n.º 17.) rend *Pâreschia* par *Savar*, Cavalier; *Pharis*, en arabe, a le même sens. Je ne chercherai pas dans ce mot l'origine du nom des Perses; au



pas être surpris de voir les Orientaux la faire remonter à l'arrière-petit-fils de Noé. On ne peut douter que le peuple connu sous le nom de *Perfes* ne soit très-ancien, & même antérieur à la guerre de Troie, si l'on s'en rapporte à Diodore de Sicile<sup>a</sup> & à Salluste<sup>b</sup>.

<sup>a</sup> *Bibliot. l. 11.*

<sup>b</sup> *De Bello Jugur.*

Voyez les autres

Auteurs cités par

M. Moyle, dans

sa 5.<sup>e</sup> Lett. crit.

à M. Prideaux.

Les anciens caractères du *parsi* ne me sont pas plus connus que l'origine du mot *parf* (11).

Quant aux caractères du persan-moderne, on sait que ce sont ceux des Arabes, auxquels les Persans ont ajouté quatre lettres qui étoient sans doute dans l'alphabet dont ils se servoient auparavant, le *p*, le *tch*, le *j* & le *gaf*.

<sup>c</sup> *Pl. 2.<sup>e</sup> n.<sup>o</sup> 1.*

*col. du zend, val.*

14, 22, 23.

24; *col. pehlvi,*

*val. 14, 21,*

22, 23.

Ces quatre lettres sont aussi dans les alphabets *zend* & *pehlvi*<sup>c</sup>; & si ce rapport ne prouve pas absolument que les lettres *zendes* aient été les anciens caractères du *parsi*, du moins peut-on en conclure que ces deux langues devoient avoir un fond de ressemblance, sur-tout dans la prononciation.

Examinons maintenant l'origine & l'antiquité du *parsi*; cette langue, ainsi que l'arabe, existe depuis plus de deux mille ans, malgré les révolutions arrivées dans les endroits où elle est en usage. Pendant ce nombre de siècles elle doit avoir été sujette à différentes altérations; & pour les rendre plus vraisemblables, je vais tracer en deux mots le portrait des Persans, & mettre sous les yeux l'état actuel de leur langue.

Le Persan, affable & naturellement brave, est de tous les Asiatiques celui dont les mœurs retracent davantage celles des nations policées de l'Europe. Autrefois, sous le nom de Perse, il donnoit des loix depuis la Méditerranée jusqu'au fleuve *Indus*. Dans le septième siècle les Arabes détruisirent cet Empire, dont l'origine se perd dans l'antiquité la plus reculée. Mais bientôt les Persans, peu faits au joug, se séparèrent de leurs vainqueurs par un schisme de religion qui dure encore. Dans la suite le nord de la Perse donna successivement naissance à des conquérans qui triomphèrent du Turc

contraire, comme ils manioient très-bien les chevaux, il se peut faire que

| l'arabe & le *pehlvi* aient adopté leur nom pour désigner un Cavalier.

& du Mogol; maintenant ce beau pays semble n'être qu'un vaste champ de bataille que plusieurs armées se disputent.

Mais tandis que le cœur de la Perse est en proie à la fureur des concurrens qui veulent s'en emparer, Kandahar sur la frontière nourrit une Nation fière d'avoir pu renverser le trône des Sophis. Peu nombreuse dans son origine, les essains qui s'en détachent croissent en s'éloignant des lieux qui les ont vu naître; déjà ils ont soumis Dehly, capitale du Mogol, triomphé des Marates, & l'Inde voit en tremblant les fers que lui prépare ce peuple conquérant descendu des fameux Pahlvans, qui, commandés par Roustoum, décidoient il y a plus de deux mille ans du sort de l'Iran & du Touran.

La langue persane, qui tient par sa douceur & son élégance des peuples qui la parlent, s'est aussi formé une espèce d'empire que le temps n'a fait qu'agrandir; vulgaire depuis l'Euphrate jusqu'à l'Inde, elle a cours en Turquie, en Arabie, en Tartarie, dans l'Inde: de-là, qu'est-il arrivé? quantité de mots persans se sont introduits dans les langues des pays qui l'ont reçue, & la pureté du persan a beaucoup souffert du mélange de ces idiomes & de ces prononciations étrangères; d'un autre côté il s'est enrichi, mais plus de dépouilles que de son propre fonds.

Telle est la langue que les Orientaux nomment communément *parsi*, & dont je vais développer l'origine.

Je la suppose d'abord pure & sans mélange d'arabe, dépouillée par conséquent de tous les mots où se trouvent les lettres *th*, *hh*, *soad*, *zoad*, *toe*, *zoe*, *ain* & *kof* (*q*), & je dis que le *parsi*, pris dans ce sens, vient du *zend* & non du *pehlvi*; il est vrai qu'il a adopté beaucoup de mots de ce dernier idiome, ou plutôt on rencontre dans ces deux langues bien des expressions semblables; la construction y est aussi la même. La forme des noms & des verbes désigne une source commune, mais ne prouve pas que l'une vienne de l'autre.

Sorties toutes deux d'une même mère, le *zend*, il est

(*q*) De ces huit lettres le *zend* n'admet que le *ghain* & le *th*, & le *pehlvi* que le *ghain*.

naturel qu'elles aient des traits de famille, & quelque chose malgré cela qui les différencie. Ce sont deux sœurs; l'une, élevée sous un ciel plus rude, & dans des contrées coupées de montagnes & de plaines, n'a perdu qu'avec le temps la grossièreté de son origine, tel est le *pehlvi*; l'autre, cédant aux douces influences d'un pays plat & tempéré, s'est façonnée presque en naissant: voilà le *parsi*.

Deux raisons m'engagent à croire que le *parsi* dérive immédiatement du *zend*.

1.<sup>o</sup> Sans compter beaucoup d'autres expressions communes aux deux langues, & entièrement différentes du *pehlvi*, les pronoms *parsis* paroissent formés du *zend*, & n'ont nul rapport avec ceux du *pehlvi*.

2.<sup>o</sup> L'antiquité connue du *parsi* le fait remonter, comme je vais le prouver, aussi loin que le *pehlvi*.

Les mots cités dans la note (12) suffisent pour montrer une différence réelle entre le *pehlvi* & le *parsi*, & le rapport immédiat de cette dernière langue au *zend*; les adverbes, par exemple, les relatifs & les pronoms *parsis* paroîtroient quelquefois dans le *pehlvi* s'ils en venoient originellement, cependant on ne les voit dans aucun livre *pehlvi*, quoique ces ouvrages soient assez considérables: il faut donc que ces mots, qui ressemblent visiblement aux expressions *zendes* correspondantes, aient passé immédiatement de cette dernière langue dans le *parsi*.

L'antiquité du *parsi* ajoute une nouvelle force à ce que je viens de dire de son origine; en effet, à juger de cette langue par ce que les Anciens nous ont conservé de persan proprement dit, c'est-à-dire, distingué du mède, elle paroît dans les temps les plus éloignés.

On trouve dans Hérodote, Ctésias, Strabon, Arrien, Quinte-Curce, Ammien-Marcellin, Procope, &c. plusieurs mots persans, dont quelques-uns ont été cités par Briffon<sup>a</sup>, d'autres par Reland, dans ses dissertations, & par Burton<sup>b</sup>.

Je ne discuterai pas ici les différens sens que leur donnent ces Savans; ce détail m'éloigneroit de mon sujet.

<sup>a</sup> *De regn. Pers.*  
T. II, p. 615 &  
suiv. éd. 1710.  
<sup>b</sup> *Leipsana, V.*  
*L. Pers. Lubeca,*  
1720.



Briffon se contente de rapporter simplement les textes des auteurs Grecs & Latins. Reland paroît chercher dans les dictionnaires persans des étymologies quelquefois hasardées. Je trouve Burton très-superficiel; pour son éditeur, Vonseelen, il s'arrête ordinairement lorsqu'il n'a plus Reland pour guide, ou bien il entasse, sans critique, des citations grecques & latines qui ne fixent rien.

Mon dessein n'est pas non plus d'expliquer toutes les expressions que les Anciens citent comme des mots perses; il suffit que le persan-moderne me donne, dans différens âges, le sens du plus grand nombre, & sur-tout celui de quelques phrases (ce qui détermine proprement le caractère d'une langue), pour avoir droit d'en conclure que le *parsi* du temps d'Hérodote, de Strabon & de Procope étoit au fond la même langue que le persan-moderne.

Du reste il se peut faire que plusieurs expressions usitées dans ces temps éloignés se soient depuis abolies, ou qu'étrangères à la langue du *Pharistan*, elles aient été données pour perses, comme je le montrerai plus bas, parce qu'elles étoient propres à quelques-uns des peuples connus alors sous le nom de *Perses*.

Je divise la durée du *parsi* en deux périodes; la première commence à Zoroastre, & finit au temps où cette langue étoit dominante dans toute la Perse. La seconde prend le *parsi* à la destruction de l'empire des Perses, & le conduit, sous le nom de *persan*, jusqu'au siècle où nous vivons.

L'usage actuel & les livres persans écrits dans le second âge du *parsi* suffisent pour en constater l'existence, ainsi je ne m'arrête qu'au premier, dans lequel je distingue trois époques, que je vais établir, en citant chaque auteur selon le temps respectif auquel il vivoit.

La première époque du premier âge du *parsi* est sous la seconde dynastie des rois Perses, celle des *Keanides*. Du temps de Zoroastre cette langue s'étoit déjà répandue du *Pharistan* dans les autres provinces de l'*Iran*.

La seconde époque répond à la troisième dynastie, celle des *Aschkanides*. L'usage du *parsi* étoit alors presque général.

Je place la troisième sous les Princes de la quatrième dynastie, celle des *Sasanides*. Le *parsi*, devenu la langue de la Cour, bannit entièrement le *pehlvi* de l'usage familier.

### I.<sup>ère</sup> ÉPOQUE du premier âge du Parsi.

Depuis le milieu du 6.<sup>e</sup> siècle av. J. C. jusque vers la fin du 4.<sup>e</sup>

La plupart des mots persans rapportés par les auteurs qui ont vécu dans les VI.<sup>e</sup> V.<sup>e</sup> & IV.<sup>e</sup> siècles avant l'ère Chrétienne, sont *parsis* : en voici plusieurs.

*Daniel*, I, 3.

*Parthenim*, les premiers, les Princes; en *parsi*, *Pardom'ni*.

*Esth.* I, 3.

*Sarbali*, calçons (braccæ), en *parsi*, *schahar*; dans le X.<sup>e</sup> siècle, du temps de Suidas, on prononçoit *sarabara*.

*Daniel*, III, 21.

*Parasanga*, mesure de trente stades; en *parsi*, *parsangue* ou *pharsangue*.

*Hérodote*, I, II, p. 102.

*Idem*, lib. I, p. 88.

*Satrapa*, nom du Gouverneur de la province de Babylone, répond à *Satter-pae*; c'est ainsi que les Perses appellent le ciel des étoiles fixes, qu'ils croient inférieur aux cieux des planètes: en Orient les Vice-rois prennent quelquefois ce surnom, & réservent au Prince le titre de *Khorschid-pae*, c'est-à-dire *ciel du soleil* (r).

*A la suite d'Hérodote*, p. 672.

Le nom de *Cyrus*, selon Ctésias, venoit de celui du Soleil; & cet astre, en *parsi*, est désigné par le mot *khôr*.

*Xenoph.* *Cyrop.* L VII, à la fin.

*Sagaris*, arme avec laquelle les Perses commençoient le combat, semble être le *tchakar*, pièce de bois hérissée de clous, que les assiégés lancent du haut des murs sur les ennemis. Le *sagaris* étoit aussi, selon Hérodote, une arme des Massagètes.

L I, 99.

Mais une phrase entière, en présentant la construction du *parsi*, prouvera plus clairement son existence; je la trouve dans Aristophane: ce Poète introduit sur la scène le perse Artaban; la langue qu'il lui fait parler devoit être celle qui passoit alors en Grèce pour le perse vulgaire. Voici les paroles de l'acteur Persé:

*In Acham.* act. I, scèn. 3.

Ἰατταμὰν ἐξαρχὰν ἀπιοσυνασίττα.

Aristophane les rend par celles-ci :

Πέμψειν βασιλέα φήσιν ἡμῶν χυσίον.

(r) Le mot *satter-pae* peut encore signifier *sous l'étoile*, c'est-à-dire *inférieur au Roi*.

Je

Je ne répéterai pas l'explication que j'ai donnée de ce passage, à la fin de la notice des ouvrages attribués à Zoroastre; *Journ. des Sav.  
Juill. 1762.* je m'arrête aux deux mots qui marquent le génie de la langue, parce qu'ils sont en régime, *iarta* & *apissonasatra*. Ces expressions sont *parfies*; *iarta* ou *iarat* répond à *iarad*, *afferent*; & *apissonasatra* à *afzounatra*, *opes*: la phrase entière signifie, *on nous apportera de l'argent de la part du Roi* (13). En *pehvi* ce seroit *djaetogoned* ou *djandjrouned men khoda apom vakschina*.

La langue que les Grecs attribuoient aux Perses du temps d'Aristophane, étoit donc le *parsi*, & par conséquent il y avoit déjà long-temps que cet idiome avoit cours en Perse; mais il n'avoit pas encore cette douceur qui le distingue de toutes les langues de l'orient. Le *t*, dans *iarta*, les deux *s*, dans *apissonasatra*, sont des vestiges de sa dureté primitive; à moins qu'on ne dise qu'Aristophane, fait aux délicatesses de l'atticisme, a un peu forcé la prononciation, comme cela est ordinaire à ceux qui parlent une langue étrangère.

En effet, le Grec, accoutumé à traiter de barbares les Nations qui n'étoient pas comprises dans son petit cercle, avoit peine à sentir la finesse d'un langage différent du sien. Aussi la langue Perse passoit-elle chez ce peuple pour fort difficile; & l'on regardoit, dans Thémistocle, comme un effort de mémoire d'avoir pu en un an, apprendre à la bien parler. *Themist. orat. 2.  
Quintil. instit.  
l. II, c. 2.  
Diodor. Sicil.  
l. XI, p. 44.*

Le mélange des peuples qui parloient alors persan, pouvoit confirmer l'idée que les Grecs s'étoient formée de cette langue; l'expédition de Xerxès avoit répandu en Grèce beaucoup de personnes qui portoient le nom de Perses, sans être du *Pharssistan*; *Herod. lib. I,  
p. 60.* on peut voir, dans Hérodote, les différens peuples qui composoient l'armée de ce Monarque; les plus nombreux, après les Perses, étoient des environs de la mer Caspienne. *Idem, l. VII,  
p. 462, &c.*

Depuis que les rois de Perse avoient quitté Balkh & les contrées de l'est, la langue du *Pharssistan* commençoit à devenir dominante. Ces Nations, dont les unes parloient *zend*, d'autres *pehvi*, celles-ci des idiomes ou des dialectes particuliers, donnoient au *parsi* toute la dureté de leur langue maternelle. Le *th* se rencontre souvent dans le *zend*, & les lettres *tch* & *sch*



dans les mots *zends* & dans les *pehlvis* : le *parsi* prononcé par les peuples à qui ces langues étoient naturelles, recevoit dans leur bouche les mêmes inflexions, ce qui fait peut-être dire à *Lib. I, p. 65.* Hérodote que tous les noms des Perses sont terminés par *s*.

On peut ajouter que les Grecs confondoient sous le nom de *langue perse* tous les idiomes de la Perse, & la caractérisoient par les sons qui les bleffoient davantage, tels que ceux du *zend*.

Ce que j'ai dit de l'armée de Xercès se voit tous les jours dans celles des Monarques de l'Orient. L'armée de Thamas Koulikhan étoit composée de plusieurs peuples, qui, outre leur propre langue, parloient encore celle du pays, le persan. Un voyageur instruit auroit reconnu le Turc, l'Arabe, l'Arménien aux sons durs & tirés du gosier par lesquels ils rendoient le persan; celui qui passe rapidement ou qui ne parle que par interprète, auroit donné à la langue persane les inflexions propres à l'idiome du soldat qui la prononçoit.

## II.<sup>e</sup> ÉPOQUE du premier âge du Parsi.

Depuis 45 ans  
à peu près av.  
J. C. jusqu'au com-  
mencement du  
3.<sup>e</sup> siècle de l'ère  
Chrétienne.

Vers le milieu de la troisième dynastie des rois de Perse, le *parsi* s'employoit dans les noms de lieux, de charges & dans les titres honorifiques.

Dans Diodore de Sicile, *bagislame*, nom d'un endroit délicieux de la Médie, à sept journées d'Ekbatane, présente exactement le même sens que *baghestan*, lieu rempli de jardins, jardin continuel; c'étoit encore le nom d'une mon-

*Bibliot. I, XVII,  
p. 576.  
Rel. diff. dev. I.  
Fers. p. 144.*

*Ibid. lib. II,  
p. 71.*

tagne de la Médie, auprès de laquelle, au rapport de Ctésias, cité par Diodore de Sicile, Sémiramis fit planter un jardin qui avoit douze stades de circuit.

*Strab. Geogr.  
I. XV, p. 734.*

*Carda* chez les Perses désignoit une action de force & de courage; ce mot signifie *qui est fait*, & vient de *kardan*, faire. Selon Théophylacte Simocatta, au commencement du septième siècle de l'ère Chrétienne, *cardarigan*, formé de *kerdar*, qui est dérivé de *kardan*, étoit un nom de dignité.

*Ubi sup. I. XI,  
pag. 531, &  
Plin. I. 6, c. 16.*

Strabon fait mention d'un peuple voisin de la Médie, appelé *Sara para*, c'est-à-dire, comme l'explique ce Géographe, *coupeur de tête*; rien n'est plus *parsi* que ce nom:

*far* signifie tête, & *para*, portion, division, *pareh* *pareh kardan*, couper en morceaux (*f*).

Darius est nommé, dans Plutarque, *Astandes* d'Ochus; c'est-à-dire *page* ou *huissier de la chambre*. Ce mot répond à *astand*, celui ou ceux qui sont présents. L. I, de Fort. Alexand. Rel. ubi sup. p. 141.

Dans le même auteur, *gangamela* est rendu par *cameli domus*; c'est un mot *parsi* composé, comme le remarque Reland, de *khaneh*, maison, & de *gamel*, mot arabe adopté par les Persans, qui signifie *chameau*. In vit. Alexand. & Plin., l. 6, c. 26. Diss. de Vet. ling. pers. pag. 181.

Sans entrer dans un plus grand détail, je m'arrête à une inscription qui a jusqu'ici exercé les Savans; on la voit sur un bas-relief dont Gruter<sup>a</sup>, Smetius<sup>b</sup>, Montfaucon<sup>c</sup>, Philippe de la Torre<sup>d</sup> & le Marquis Maffei<sup>e</sup> ont donné la description.

Quoique le culte de Mithra ait été apporté en Italie avant l'ère Chrétienne, je me contente de placer l'époque de ce monument dans le second siècle; c'est alors que paroissent les premières inscriptions qui fassent mention de Mithra<sup>f</sup>. <sup>a</sup>Inscript. p. 34; n. 6. <sup>b</sup>P. 21, n. 15. <sup>c</sup>Antiq. l. 11, part. 2, p. 379. pl. 217, fig. 1. <sup>d</sup>Monum. vet. Antiq. 2. 2. part. c. 1, &c. <sup>e</sup>Saggi, di diff. Academ. t. III, p. 14, dissert. 5. <sup>f</sup>Mém. de Litt. t. XVI, p. 272.

Le bas-relief dont il est question, étoit autrefois au Capitole dans un temple souterrain; on le voit maintenant à la vigne Borghèse: le fond présente une antre ou un rocher creusé, dans lequel paroît un homme porté par un taureau. Cet homme regarde de côté, & est coiffé d'une tiare persienne recourbée en devant; il porte un manteau qui flotte sur ses épaules: de la main gauche il paroît tenir le taureau, & de la droite il lui frappe l'épaule avec un poignard, dont le manche est terminé en tête de coq. Au bas du taureau est une couleuvre étendue, & une espèce de chien qui semble se jeter sur la plaie de cet animal, dont la queue finit en épis; devant & derrière ce groupe sont deux hommes debout, tenant chacun une torche élevée, le visage tourné du côté du héros porté par le taureau. On voit au-dessus de l'antre le Soleil sous la

(*f*) Moÿse de Chorène (*hist. Armen. l. II, c. 84, p. 218*) rapporte que le fils de Perozamat, Général des Troupes d'Ardeschir, dans le troisième siècle, fut appelé *Kamsar*, parce qu'il avoit perdu une partie du

crâne, en combattant vaillamment auprès de son père. M.<sup>rs</sup> Whistons remarquent fort bien que ce nom est composé de deux mots persans, *kam*, moins, diminué, & *sar*, tête.

forme d'un jeune homme qui conduit un char attelé de quatre chevaux; il est précédé d'un homme qui porte une torche élevée. La Lune, représentée par une femme, est sur un char traîné par deux chevaux, devant lesquels marche un homme qui baisse sa torche. Au sommet de l'autre paroît un corbeau perché assez près de trois arbres verts.

Sur le ventre du taureau est cette Inscription :

DEO SOLI INVICTO MITHRÆ;

Et sur le cou, on lit cette autre :

N A M A S E B E S I O.

Le bas-relief est assez bien conservé, à la tête près, qui paroît avoir été nouvellement raccommodée sur le modèle des autres monumens de Mithra.

Je ne m'arrêterai pas ici à rapporter les différentes explications qu'on a données de ce bas-relief. Philippe de la Torrè, après avoir rassemblé tout ce qui avoit été dit avant C. 3, p. 180. lui à ce sujet, conclut très-bien que les symboles de Mithra expriment la génération de la Nature procurée par l'action du Soleil; mais il est obligé, pour trouver cet astre dans Ibid. p. 194. l'inscription *nama sebesio*, de changer *nama* en *hamma* (sol), & *sebesio* en *semes*.

Hist. Deor.  
Synag. 8, édit.  
1580, p. 266. Gregorio Giralaldi a recherché avec soin, dans sa mythologie ancienne, l'origine & le sens du mot *sabazius*.

Je remarquerai seulement que les auteurs cités par Philippe de la Torrè se copient ou se combattent selon le système arbitraire qu'ils se sont formé; & que la plus grande partie de ceux qui ont écrit sur cette matière, partant de ce principe indiqué par les anciens, Mithra est le Soleil, & le taureau la Terre ou la Nature, ont donné des explications analogues au sujet, autant qu'elles pouvoient l'être (t), mais

(t) J'excepte du nombre de ces écrivains M. Fréret, qui a expliqué (Mém. de Littér. t. XVI, p. 280) assez heureusement, par le persan-

moderne, l'inscription *nama sebesio*; il soupçonne que *nama* vient de *namros*, *benedictio*, & *sebesio* de *sepas*, *gratiarum actio*.



toujours vagues & incertaines, parce qu'ils ne les ont puîsées ni dans la théologie persane ni dans la connoissance du persan, quoique la dernière inscription soit en cette langue.

La première inscription fait voir que le monument est consacré à Mithra.

## DEO SOLI INVICTO MITHRÆ.

*A Mithra, Dieu, Soleil (14), invincible.*

Les anciens ont cru que Mithra chez les Persans étoit le Soleil. Ce mot en *zend*, *Methre*, est le nom de l'ange qui accompagne le Soleil dans sa course: en *pehlvi* il s'appelle *Matoun*, & *Meher* en *parsi* (15).

Mithra préside encore avec l'ange *Havan* à la première partie du jour, nommée *Gah Havan*.

Cet Ange donne son nom au seizième jour du mois & au septième mois de l'année; & le jour Mithra du mois Mithra se célèbre par des banquets nommés *djaschné* (u), qui durent jusqu'au vingt-deux; le seize est le *meher gah* ordinaire: le grand *meher gah* répond au vingt-un (x).

Je vais expliquer le bas-relief dont il est question par les attributs donnés à l'ange *Mithra* dans l'*Iescht*, qui porte son nom; cela me conduira à la seconde inscription, *nama sebesio*.

La fonction propre de *Mithra* est de donner l'abondance & la fertilité, sur-tout aux terres incultes, *Metrehé veoroguoicoe toesch*, en *parsi*, *Meher ferrakh konendeh daschtan*, c'est-à-dire *Mithra qui fertilise les déserts*: voilà le nom que lui donnent les livres *zends*; il est secondé par l'ange *Rameno khaestrehe* (en *parsi* *Rameschné kharom*) auteur, comme l'exprime son nom, du plaisir & du bien être.

*Mithra* remplit sa charge:

1.° En protégeant le juste & diminuant le mal moral; qui augmente le pouvoir d'Ahriman sur la terre.

(u) Selon Ctésias, dit Athénée (lib. x, édit. 1597, p. 434), le jour que les rois de Perse sacrifioient à *Mithra*, il leur étoit permis de boire jusqu'à s'enivrer.

(x) Ces jours sont nommés, en *zend*, *Methre gatheidao*, les temps, les jours de *Mithra*; d'où s'est formé *Meher gahan* en *parsi*, & par corruption *Meherdjan*.

*Grut. ubi sup.*

*Vendid.  
Farg. 19.*

*Berhan katee;  
Hyde, R. 1.  
Pers. p. 244.*

*Liste desouvr.  
arriv. à Zorvast.  
n.° 3.*

*Iescht Mithra;  
c. 1, &c.*

2.<sup>o</sup> En combattant cet esprit impur qui cherche à désoler le monde & à rendre les hommes malheureux ; je m'arrête à ce second caractère, qui a un rapport plus immédiat au bas-relief.

*De Nimph.  
anr. édit. Can-  
tab. p. 253.*

J'examine d'abord ce que l'autre peut signifier. Eubulus, ancien auteur cité par Porphyre, me servira de guide dans cette recherche ; au rapport de cet Écrivain, Zoroastre est le premier qui ait consacré dans les montagnes voisines de la Perse une caverne à *Mithra*, le créateur & le père de tout ce qui existe. « L'objet de Zoroastre, ajoute Eubulus, étoit » que cet autel lui représentât la figure du monde créé par » *Mithra* ; & que les choses qu'il contenoit, mises à des dis- » tances fixes les unes des autres, offrisent les symboles ou les figures des élémens & des climats ».

La scène des évènements exprimés par le reste du bas-relief, est donc dans le monde, au milieu des élémens & des climats : suivons l'analogie.

*Ci-de p. 397.* Comme l'année ecclésiastique des Perses ne reçoit pas d'intercalation, les mois en rétrogradant parcourent successivement toutes les saisons. Je crois que les différens bas-reliefs de *Mithra* sont relatifs aux apparitions de cet Ange dans les quatre parties de l'année ; mais ils ont particulièrement rapport aux équinoxes de printemps & d'automne, temps auxquels la renaissance de la Nature & sa fécondité annoncent le triomphe de *Mithra*.

*Montfauc. Anr.  
t. II, part. 2.  
p. 384, planche  
218, fig. 1.*

*Macrob. lib. I,  
Saturn. c. 18.*

Par exemple, le bas-relief de la galerie Justinienne me paroît représenter *Mithra* en automne, & c'est peut-être pour cette raison que chez les Thraces, Bacchus est appelé *sebasius* ou *sebadius*, aussi-bien que le Soleil.

Le bas-relief dont il est ici question a rapport au printemps. Le mois *Mithra* se trouvoit dans cette saison (*y*) au

(*y*) Je suppose que du temps de Zoroastre le commencement de l'année répondoit à l'équinoxe du printemps, ou du moins qu'il ne le précédoit pas de plus d'un mois ; parce que, selon les Perses, l'inter-

calation d'un mois tous les cent vingt ans a duré jusqu'à ce Législateur, & que Djemschid, qui l'avoit établie, avoit aussi fixé le commencement de l'année à l'équinoxe du printemps.

commencement du second siècle de l'ère Chrétienne, près de sept cents ans après Zoroastre, comme je le ferai voir, lorsque j'exposerai l'ancienne année des Parfes & les différentes époques, & c'étoit à peu près le temps de l'établissement du culte de *Mithra* chez les Romains.

Le Soleil commence alors sa carrière; aussi est-il représenté dans le bas-relief avec un visage jeune, & la torche qui le précède est élevée.

Les livres *zends* lui donnent quatre chevaux, comme ce monument.

*J'invoque, dit Zoroastre (z), (le ferouer) du Soleil... qui a quatre chevaux.*

*Mithra* est aussi accompagné de la Lune (a). *Mithra*, dit ailleurs ce Législateur, *qui rend les déserts fertiles, je l'invoque, lui qui subsiste toujours, qui est toujours au Ciel entre la Lune & le Soleil.*

La Lune étoit vraisemblablement sur son déclin lors de la consécration de ce monument; c'est pour cela qu'on porte devant elle une torche baissée, & les deux chevaux qui traînent son char se précipitent dans leur course: d'autres monumens de *Mithra* lui donnent les cornes du croissant, ce qui peut encore désigner le dépôt qui a été confié à cet astre. Après la mort du premier taureau, la Lune fut chargée de conserver sa semence, d'où devoient sortir tous les animaux; c'est pour cela qu'elle est appelée *Maonghe gaotchethre*, *Neasch mah*, c'est-à-dire la Lune (qui garde) le germe du taureau.

Les trois arbres qui sont au haut de l'autre annoncent le renouvellement de la Nature.

La couleuvre, qui a produit l'hiver, terrassée par *Mithra*, est sans forces; c'est d'elle qu'il est dit (b): *Lorsque la couleuvre,*

(z) Iescht farvard. c. 27. *Hou-  
retche... tchethveresspehe iezmede.*

(a) *Methro io vorogueioetoesch  
iezae hekhedremtche ied aste hekhed-  
drenann veheschtem eantere Maong-  
hemitche Houeretche. Neasch du  
Soleil.*

(b) *Iethemamntched iem Ehorem-  
mezdaum merentete vispenaum deng-  
heom merio Methro drokhsche sapete-  
me iethe setchem keidenann coued  
escheoue djedjed Methrem madjeniao  
sapetene, Iescht Mithra, c. 1.*



*Vendâd. farg. 1.* ennemie de Mithra, désole les provinces qui m'appartiennent, à moi qui suis Ormusd, o Sapetman (Zoroastre), lorsqu'elle y produit la disette, aussitôt le pur Mithra la frappe, ainsi que les Dews du Mazendran.

*Yesht Mith. c. 9 & 31.* Les armes de Mithra sont particulièrement l'arc, la flèche, la lance, le poignard & la massue.

*C. 17, 24 & 31.* Parmi les animaux célestes qui accompagnent cet Ange, paroissent quatre oiseaux, au nombre desquels sont le coq & le corbeau.

L'animal qui dans le bas-relief semble sauter sur la plaie du taureau, est le chien *soura*; voici comment s'exprime à son sujet la Cosmogonie *pehlvie*. (c).

Il est dit qu'un chien a été mis au *setor pah* (le ciel des étoiles) . . . . . pour veiller sur les hommes; il a encore été donné pour protéger les animaux: lorsque les animaux & les hommes s'unissent, le chien *Soura* se trouve dans le monde, c'est lui qui d'un seul homme en a fait venir un si grand nombre.

*Monum. vet. Ant. 6. 4.* Une des fonctions du chien *soura* est donc de présider à la population, & dans le bas-relief il semble assister à l'enfantement de la Nature & hâter cet évènement.

L'action de cet animal qui s'élance sur le taureau, marque l'impatience avec laquelle il attend le changement que Mithra va produire, changement qui paroît sortir de la plaie du taureau, parce qu'il en est la suite, & qui est désigné par la queue de cet animal terminée en épis.

La Cosmogonie *pehlvie* nous explique ce dernier emblème; voici ses paroles (d): Le premier taureau étant mort, il sortit de sa queue cinquante-cinq espèces d'arbres portant grains, & douze espèces d'arbres utiles & bons pour la santé (qui crûrent) sur la terre.

(c) Kalba djamnoured agh men Setorpah. . . . ofsch mun mardoman pavan iotjest penaj dad penah gouspandan - ra tchaguin gomezeie men gouspandan mardoman sourâ jag khane houmenad memanesch a advak men mardom vesch dad.

(d) Touna advak dad kand tchaguin penadj vedard horouer tche-reh ra men ham andane touna pand-jah o pandj sardelh djordah dehdou sardelh beschaz men damik penadj vakhshid,

Pour

Pour opérer le même événement, *Mithra*, compagnon du Soleil, qui au mois *Mithra* entroit dans le signe du Taureau (e) lors de la consécration de ce monument, dompte cet animal (16), le frappe, & de sa queue croissent des épis, qui annoncent la fécondité.

*Mithra*, dit l'esché de cet Ange (f), procure la tranquillité aux nombreuses ames de l'Iran; il multiplie les troupeaux, qui trouvent aisément sur les montagnes élevées des pâturages rians & abondans. Dans les bouches des vallées couvertes d'arbres, l'eau ne peut se passer qu'en bateau; il donne avec profusion la semence qui vient du Ciel.

Le manche du poignard que *Mithra* tient en main est terminé en tête de coq. Cet oiseau, après *Serosch*, est le gardien du monde.

Tout renaît en même temps dans la Nature, les arbres, les animaux (g), & l'égalité des jours est désignée par les deux torches élevées devant & derrière *Mithra*.

Le tableau que je viens de présenter, est énoncé par les deux inscriptions du bas-relief; dans la première *Mithra* est appelé *Dieu* & *invincible*, parce que rien ne paroît lui résister; il combat lui-même pour la Nature, triomphe des efforts de son ennemi, & lui rend, par le miracle le plus sensible, ses forces & sa fécondité épuisées pendant l'hiver.

La deuxième inscription, *Nama sebesio* est en *parsi*; en voici le sens: *Louange à la verdure*. *Nama* ou *namas* signifie louange, prière, & monument de prières. *Sebesio* ou *sabsio* désigne

(e) Quocirca *Mithræ* peculiarem sedem juxta æquinoctia attribuerunt. Ideo arietis, martii signi, gladium gestat, vehiturque Tauro signo veneris. Nam *Mithra* æquè ut *Taurus* auctor, productorque rerum est & generationis dominus. Porphy. de Nymph. antr. L. Holsten. interpr. & Monum. vet. Ant. pag. 183.

(f) *Ehnie fastaro eoroue peoroue peoresch Irao razeiente iehnie gue-*

Topie XXXI.

reio berezeanto peoro vastraongho asento khathro gueoue fradeiene ied djefre verio oroua paongho heschtente iehmie apo naouiao perethvesch khescheodenghao thveklischente aeschke-tem tporotemiche. 4.<sup>e</sup> Cardé.

(g) Les mariages se faisoient, chez les Parses, au commencement de l'équinoxe du printemps. *Strab.* l. XV, p. 733.

. Hhh

*Monum. ver.  
Ant. ubi. suprà.  
Mém. de Litt.  
t. XVI, p. 271.*

*<sup>a</sup> Vit. Pomp.  
p. 632, edit.  
1624.*

*<sup>b</sup> Grut. p. 33,  
10, & 34, 1.  
Capaccius, hist.  
Neapol. lib. 1,  
c. 14, p. 196.  
Mém. de Litt.  
t. XVI, p. 272.*

la verdure; ce mot vient de *sabz*, verd, d'où se forme le substantif *sabsi*, verdure, c'est-à-dire que ce monument est consacré à la renaissance de la Nature, dont le symbole est la verdure; *o* est la terminaison latine que les Romains ont ajoutée, lorsqu'ils ont adopté le culte de *Mithra* (17).

Selon Plutarque<sup>a</sup>, ce furent les Pirates défaits par Pompée qui l'introduisirent en Italie; de-là viennent peut-être les titres fastueux de *Dieu* & de *Tout-puissant*<sup>b</sup> donnés à *Mithra* dans différentes inscriptions, & que les vrais disciples de Zoroastre n'auroient pas avoués.

J'ajoute que l'*iescht* de *Mithra* pourroit n'expliquer qu'imparfaitement tous les attributs donnés à cet Ange dans le bas-relief, sans qu'on eût raison d'en être surpris; ces symboles ont dû naturellement s'altérer en passant des mains des Perses dans celles des Pirates, & de-là chez les Romains, peuple livré à l'idolâtrie la plus grossière.

Il paroît, par cette inscription, que le *parsi* vers la fin de la troisième dynastie étoit déjà employé dans les monumens de religion, & que par conséquent il commençoit à être d'un usage assez général.

### III.<sup>e</sup> ÉPOQUE du premier âge du Parsi.

Depuis la fin  
du iv.<sup>e</sup> siècle  
jusqu'au com-  
mencement du  
vii.<sup>e</sup>

*<sup>c</sup> Ann. Marcell.  
l. XIX, p. 210,  
edit. Vales.*

*Rel. diss. de v. l.  
1<sup>re</sup> f. pag. 221,  
à Zosim. hist.  
lib. III, 15.  
Ann. Marcell.  
l. XXX.*

*<sup>e</sup> Lett. Christ.  
ad Chesio, in  
chron. Pasch.*

Le *parsi*, sous les premiers Princes de la quatrième dynastie, paroît dans les ouvrages liturgiques, s'il est vrai que Sapor étant sur le trône de Perse, *Aderbad mahrespand* ait écrit ses confessions en cette langue: les trois siècles suivans nous le montrent dans la plupart des noms propres & de dignités cités par les auteurs Grecs, & vers la fin du sixième siècle il dominoit dans toute la Perse.

*Pyroses*<sup>c</sup>, vainqueur, n'est pas différent de *fyrous*, ni *saan-saan* de *schahan-schah*, c'est-à-dire roi des rois.

*Surenas*<sup>d</sup>, seconde place après les Rois chez les Perses; vient de *sar*, tête, chef, au pluriel *saran*.

*Bahmanzadego*<sup>e</sup> signifie fils de *Bahman*; c'est *Bahman zadeh*.



*Pherokhanes*, dignité chez les Perses, est le pluriel de *pher-rokh*, noble, grand.

*Theophrast.*  
*Simoc. lib. IV,*  
*c. 2.*

*Aspebede* (*h*), nom du Commandant de la Cavalerie: ce mot est composé de *asp*, cheval, & de *pad*, chef (18).

*Rel. diff. der. l.*  
*pers. pag. 219.*

*Darigmedum*, *Ciropalate* ou Grand-maître du palais; ce nom est composé de deux mots, *darig* ou *dergah*, porte, cour, & *amad*, il vient, il entre, c'est-à-dire celui qui a les entrées du palais.

*Proc. l. III,*  
*c. 18.*

Le mot *khenarragan* désigne le Commandant de la cavalerie, qui étoit aussi appelé le *Chef*, le *Commandant des limites*, parce que la cavalerie étoit sur les ailes; c'est le mot *kenaikhan*, formé de *kenar*, côté, limite, & de *khan*, Seigneur, Chef.

*Id. l. I, c. 5.*

*Adrafftiadaran salanes* est le nom du Commandant général des troupes, & signifie littéralement *celui qui conserve les années*; c'est une phrase où les règles de la construction sont observées avec la dernière exactitude: *a* ou *an*, celui qui, *drafta* (*dourouffi*) *daran*, conserve en bon état, *salan*, les années; jamais titre n'a mieux convenu au Général qui est chargé de défendre l'État, & par conséquent la vie des particuliers qui le composent.

*Id. l. I, c. 6.*  
*Vonfelen. lu*  
*Andrafftiada-*  
*ranfalanés.*

Le milieu de la troisième époque du *parsi* répond au temps où il a pris la place du *pehlvi*, si on suit les auteurs qui placent cet événement sous *Behrangour*, fils d'*Iesledjerd*, & selon le *Schah-namah*, quatorzième prince de la dynastie des Sasanides.

Ce sentiment n'empêche pas plusieurs Écrivains de faire remonter le *parsi*, sous le nom de *deri*, à la première antiquité; quelques-uns, dit le *pharhang Djehanguiri*, & après lui *Berhan katee*, assurent que le *deri* étoit la langue de *Djemshid* (*i*), d'autres veulent qu'il ait été en usage sous

(*h*) *Procop. de bello Persic. l. 1,*  
*c. 5.* Je finis par cet historien, quoi-  
qu'il soit antérieur à l'auteur de la  
chronique d'Alexandrie, & à Théop-  
hylaste Simocatta, parce qu'il me  
fournit des exemples plus frappans.

*zaman Bahman Esendiar (ba deri*  
*motakallein schod) . . . . djamaete*  
*beranand ke vazee in zaban dar za-*  
*man Djemshid schod ve baazi diguer*  
*gouand dar zamane Behram. Pharh,*  
*Berh. katee, au mot Deri.*

(*i*) *Guerohé migouïand ke dar*

les Kéanides (*k*): ces deux opinions sont faciles à accorder.

*Djemshid*, conquérant du sud, peut être un des pères du *parsi*; cet idiome sera devenu plus commun sous les Kéanides, & en particulier du temps de *Bahman Eshpendiar deraz dast* (Artaxerxès longuemain) (19).

Ce Prince, dit l'auteur du *pharhang Berhan katee*, voyant une foule de Nations différentes remplir ses États, & parler chacune des langues que les autres n'entendoient pas, ordonna aux personnes qui l'approchoient de s'exprimer en *parsi*, sans doute parce que cette langue étoit déjà fort répandue; il fit publier le même ordre dans tous ses États: de-là le *parsi* d'alors fut nommé *deri*, c'est-à-dire langue de la porte, de la cour, du mot *dar*, qui signifie porte (1).

C'est aussi pour cette raison que la plupart des mots persans cités par les auteurs Grecs qui vivoient sous Xerxès, Artaxerxès, & depuis ces Princes, se retrouvent dans le persan moderne, mais avec quelque légère corruption. Le *deri* étoit plus pur; les temps & les racines y étoient mieux marquées; ainsi *afchkem* signifioit ventre, *bego*, parle, *bero*, va; depuis, en abrégant, on a dit *schekem*, *go*, *ro*: voilà en général la différence du *deri* ou ancien *parsi* au persan moderne.

Les ordres de Bahman mal exécutés, les conquêtes d'Alexandre & l'intrusion des rois Parthes auront apparemment retardé le progrès du *parsi*; enfin *Behramgour* monte sur le trône, & sous son règne cette langue triomphe du *pehlvi*.

Ce Prince vivoit du temps de Théodose le jeune, dans le cinquième siècle; il avoit été élevé à *Hira*, ville de l'Irak arabique (la Chaldée), étoit savant, magnifique, & s'exprimoit fort bien en quatre langues: il parloit *parsi* à sa cour, dit l'auteur du *Tebkat nasseri*, arabe lorsqu'il étoit en colère, turc à ses soldats (20), & la langue de Herat

(k) *Ve pharkeh averdeh and ke zabani-ra mardoman dar gah Keian b'an motakallem mi schodeh and deri namand. Pharhang djehanguiri, & Berh. katee, au mot Deri.*

(1) Ce trait d'histoire explique

ce que *Berhan katee* dit du *pehlvi* (ci-d. p. 409); cette dernière langue aura été en usage à la cour des Kéanides, jusqu'au règne de *Bahman Eshpendiar*.

(espèce de *parfi* altéré par le mélange du *pehlvi*) aux femmes de son sérail.

C'est donc depuis ce Prince que le *parfi* est devenu la langue générale de la Perse; plusieurs évènements avoient préparé cette espèce de révolution. Gustasp, après avoir défait Ardjas, roi du Touran, qui l'avoit resserré à Komesch, se retira à Istakhar; ses successeurs abandonnèrent les provinces de l'est. Les rois de Perse, dit Athénée, passaient l'été à Ekbatane, & l'hiver à Suse, capitale de la Susiane, province limitrophe du Pharfistan.

Comus dans  
d'Herbelot,  
p. 272.  
Deipnosoph. lib.  
XII, p. 513.

Après la mort d'Alexandre, Istakhar devint, selon Khondemir<sup>a</sup>, le siège d'un royaume considérable. Les rois Parthes, au rapport de Strabon<sup>b</sup>, tenoient, ainsi que les Perses, leur cour l'été à Ekbatane, & l'hiver à Séleucie sur le Tigre, près de Babylone (21): enfin les Princes de la quatrième dynastie s'éloignèrent des lieux où on parloit *pehlvi*, & se rapprochèrent de ceux où le *parfi* étoit usité. La capitale de la Perse sous leur empire étoit *Madayn*, ville située sur le Tigre, au-dessous de Bagdad, dans l'Irak babylonienne; alors l'élégance & la douceur du *parfi*, soutenues de l'usage de la cour, donnèrent à cette langue l'empire de la Perse, & le *pehlvi* fut relegué dans les livres.

<sup>a</sup> Bibl. Orient.  
p. 135.  
<sup>b</sup> L. II, p. 522,  
524.

Bibl. Orient.  
p. 525.

Le *parfi* n'eut pas de peine à reprendre dans les provinces de l'est, où il avoit pénétré long-temps auparavant; il y avoit jeté des racines trop profondes. Le rapport que l'on trouve entre cette langue, le turc & quelques idiomes du nord de l'Europe en est la preuve; aussi dès qu'il eut entièrement triomphé du *pehlvi*, les peuples qui l'avoient reçu, lorsqu'il sortoit presque du berceau, lui rendirent-ils toute sa pureté. Selon le *pharhang Djehanguiri*, le *deri* ou le pur *parfi* étoit la langue de *Balkh*, de *Badakschan*, de *Bokhara*; & l'on vit *Touf* & le *Kaschmire* donner naissance, aussi-bien que *Schiraz*, aux meilleurs Écrivains de la Perse (m).

Ci-d. p. 349.

(m) *Ferdoufi*, auteur du *Schah-namah*, dans le x.<sup>e</sup> siècle, étoit de *Touf*; *Scheikh Sady*, dans le XIII.<sup>e</sup>

siècle, connu par le *Goulestan* & par plusieurs autres poèmes, étoit de *Schiraz*.



Je finis ce Mémoire par une espèce de tableau généalogique des langues de la Perse ; il en sera comme le précis.

Sous les premiers Monarques de cet empire, est le règne de la langue *zend*, qui se conserve d'abord pure dans la Géorgie, l'Iran proprement dit & l'*Aderbedjan* ; ce point a été prouvé dans le premier Mémoire.

Bientôt, comme un arbre touffu, le *zend* répand des branches de tous côtés ; les plus considérables sont le *pehlvi* & le *parfi* (n).

Le *zend*, analogue par ses caractères au pays d'où il sort, reçoit différentes inflexions, selon les lieux par lesquels il passe : de l'*Aderbedjan* il tourne au sud - est, s'étend du *Guilan* au *Dilem*, à l'*Irak adjem*, & porte le nom de *houzyaresch* (c'est-à-dire langue des forts, des héros), traduit dans la suite en *parfi* par *pehlvi*.

Les conquêtes faites du côté de l'est par les rois Perses, répandent la langue *pehlvie* dans les contrées qui étoient déjà en possession du *parfi* : à Balkh elle est vulgaire sous *Loh-rasp* ; à l'ouest elle est corrompue par le voisinage de l'arabe ; son règne dure jusqu'au temps de *Bahman Espendiar* (Artaxerxès Longuemain) qui la bannit de sa cour plus de quatre cents ans avant J. C. & elle cesse sous *Behramgour*, dans le v<sup>e</sup> siècle de l'ère Chrétienne, d'être la langue dominante de la Perse,

Alors le *pehlvi*, qui avoit emprunté des langues limitrophes, & prêté à celles qu'il avoit comme envahies, fut concentré dans les livres. Ignoré des étrangers & même des Mahométans, destructeurs de l'empire des Perses, les seuls Parfes, reste des disciples de Zoroastre, le cultivèrent ; & du mélange de cette langue avec le *parfi*, le tartare, le *zend*, &c. s'est formé le *guebri*, espèce de jargon particulier aux Parfes du Kirman & des environs de la mer Caspienne.

(n) Je ne parle pas du *pa-zend*, c'est moins une langue proprement dite, qu'une espèce de dialecte du

*zend*, qui étoit autrefois particulier aux théologiens Parfes,

Le *pehlvi*, moins dur que le *zend*, retient cependant quelque chose de son origine ; ce caractère indécis répond aux pays où il régnoit, mêlés de montagnes & de plaines.

Tandis que le *zend* se corrompt lentement dans les lieux où il porte le nom de *pehlvi*, pénétrant en même temps vers le sud, il éprouve des changemens plus considérables, se fixe dans le pays nommé *Pharjsistan*, & est appelé *parsi* ; là, par les influences d'un ciel pur, il se dépouille de sa grossièreté, devient dans ce beau climat une langue douce & vive, caractère des peuples qui l'habitent, & qui descendoient, selon quelques auteurs, d'une colonie amenée par *Djemschid*.

Les rapports sensibles du *parsi* au *zend*, & son antiquité prouvée par les mots perses conservés dans les anciens auteurs, démontrent assez clairement qu'il dérive immédiatement du *zend*.

Dès les temps les plus reculés, s'étendant à l'orient, & remontant du Sistan dans le Khorasan & au-delà de l'Oxus, le *parsi* donna naissance aux idiomes *hervi*, *sagzi*, *zaveli*, *fogdi*, & jeta les fondemens de l'empire dont il jouit. Ci-d. p. 340.

Les langues du nord y puisèrent plusieurs de leurs richesses ; mais les guerres continuelles des Touraniens avec les Iraniens, qui parloient *pehlvi* vers le milieu de la deuxième dynastie, interrompirent pour quelque temps l'usage du *parsi* dans ces contrées.

Dans la suite, *Bahman Esendiar* étant sur le trône, le *parsi* devint la langue de la cour, & de-là fut nommé *deri* ; plusieurs événemens arrêterent encore ses progrès.

Enfin sous le règne de *Behramgour*, dans le v<sup>e</sup> siècle de l'ère Chrétienne, il prit à la cour la place du *pehlvi*, dont il avoit reçu beaucoup de mots, devint la langue favorite des principales villes du Khorasan, & domina dans tous les pays occupés auparavant par le *pehlvi*. Du Tigre à l'Indus, de la mer Caspienne au golfe Persique, tels étoient ses limites, qui depuis ont passé l'Inde, & réunissent presque Constantinople à Pékin.

Mais aussi il faut convenir que ce n'est plus cette ancienne langue Persé pure & homogène. Depuis l'invasion des Arabes, les irruptions des Turcs & les conquêtes des Mogols, elle est mêlée de mots turcs, arabes, tartares & indiens; elle a su, il est vrai, leur communiquer une partie de sa douceur; une prononciation aisée, des terminaisons harmonieuses, des élémens très-simples, tout invite d'abord à l'apprendre, à la parler. Les épines naissent bientôt de ce qui sembloit en faire le charme; trop de liberté la rend souvent obscure, & son extrême étendue feroit dire maintenant, avec  
*Orat. 2.* plus de vérité que du temps de Themistius (dans le quatrième siècle), que c'est une des Langues les plus difficiles de l'Asie.

## N O T E S

*Sur les Recherches concernant les anciennes langues de la Persé.*

## S E C O N D M É M O I R E .

(1) *LEURS livres sacrés.* Il ne m'est pas possible d'entrer ici dans aucun détail sur ces livres; cette matière est traitée fort au long dans le premier volume d'un ouvrage que j'ai achevé, & que je compte donner au Public; il est divisé en deux volumes in-4.<sup>o</sup> L'authenticité des livres que les Parfés attribuent à Zoroastre, l'époque de ce Législateur, sa vie, ses idées théologiques, physiques & morales, tirées des livres *zends*, & les usages civils & religieux des Parfés; tels sont les objets qui font la matière du premier volume, qui est terminé par deux vocabulaires, l'un zend-pehlvi-françois, l'autre pehlvi-perfan-françois, qui peuvent donner une idée des langues dans lesquelles les livres sacrés des Parfés sont écrits. Le plan de ce premier volume est de rapprocher toujours les Grecs & les Latins des livres *zends* ou *pehlvis*; de manière que de l'assemblage de ces différentes parties, il résulte un tout, qui prouve également, & que le système des livres *zends* est celui de Zoroastre, & que, si la distribution actuelle des livres qui offrent ce système ne vient pas de ce Législateur, les morceaux dont ils sont composés doivent au moins lui être attribués.

Le deuxième volume présente la traduction des ouvrages *zends* que possèdent les Parfés; ce sont leurs livres liturgiques, dont voici les noms: le *Vendidad*, l'*Izeshné*, le *Vispered*, les *Ieshis*,  
 les



les *Méaesch*, les *Afergans* & le *Si-rouzé*. Les Parfes croient que le *Vendidad* est un *nosk* entier ( le vingtième ); cet ouvrage offre le fond de la loi, en présentant le combat continuel d'Ahriman contre Ormusd & ses créatures, les moyens de résister à ses attaques, & la destruction future de son empire, fruits de la mission de Zoroastre.

Les autres morceaux *zends*, que les Parfes regardent comme de simples portions de *nosks*, entrent naturellement dans un corps de liturgie; ces ouvrages renferment des prières adressées à l'Etre suprême, à ses anges, aux âmes des saints, l'éloge des Chefs du monde, de la Nature entière, des préceptes de morale, l'exposition de plusieurs cérémonies, & quelques faits relatifs à la création de l'Univers & à l'histoire des anciens rois de Perse.

Voilà les livres que j'ai apportés des Indes; ils sont exactement les mêmes que les manuscrits *zends* qui sont actuellement à Oxford; mais pour que le nom de Zoroastre n'en impose pas sur la nature de ces ouvrages, je crois devoir avertir qu'ils sont aussi ennuyeux que le *Sad-der*, & que les vérités qu'ils renferment, semblent, au premier coup d'œil, jetées au hasard dans un amas de pratiques bizarres, auxquelles il est difficile de reconnoître le premier Sage de la Perse: cependant une lecture attentive & réfléchie fera aisément connoître aux personnes instruites & désintéressées que ces livres sont aussi anciens que Zoroastre; qu'ils présentent le vrai système des Mages & le développement de celui des Chaldéens; que les Gnostiques & les premiers Sectaires, tels que Valentin, Basilide & Manès, y ont puisé le fond de leurs dogmes, & que Mahomet lui-même paroît avoir eu connoissance de ce qu'ils renferment\*.

( 2 ) *De Commentaires.* / Le grand *Ravaet*, comme on l'a vu ci-devant, donne le nom de *pa-zend* aux caractères *pehlvis*; de-là on pourroit conclure que le *pa-zend* n'est autre chose que la traduction *pehlvie* des livres *zends*, qui est quelquefois accompagnée de commentaires, & alors on auroit raison de l'appeler le soutien du *zend*: ce seroit le nom d'un ouvrage écrit il est vrai en *pehlvi*, mais qui aideroit à entendre le *zend*.

Page 394.

*Hyd. ubi sup.*  
p. 343.

Quoique cette explication lève bien des difficultés, plusieurs raisons m'empêchent de l'adopter.

1.° Je ne l'ai trouvée dans aucun livre des Parfes, & jamais ils n'ont appelé *pa-zends* les commentaires *pehlvis*; ils nomment ces

\* Cette note a été ajoutée depuis la lecture de ce Mémoire.

<sup>a</sup> Ci-d. p. 397.  
<sup>b</sup> Ibid.

derniers ouvrages les livres *pehlvis*, & les distinguent des traités faits par leurs Docteurs<sup>a</sup>. 2.<sup>o</sup> On a vu ci-devant<sup>b</sup> les Parfes donner un caractère divin au *zend* & au *pa-zend*; du moins ils croient que ces langues viennent l'une & l'autre de Zoroastre instruit par Ormuzd; mais ils n'osent assurer la même chose des commentaires *pehlvis*. 3.<sup>o</sup> Lorsque le dictionnaire *Djehanguiri* explique des mots *pa-zends*, il les nomme *pa-zends*, & les distingue des expressions *pehlvies*; distinction qui devient inutile, si le *pa-zend* est un livre écrit en *pehlvi*.

G-d. p. 355.

(3) *Vadjest*, parole, s'est formé du *zend vetcheste*; *zend*, vivant, de *azieanté*; *marg*, mort, de *meherko*; *asroune*, prêtre, de *etherone*; *arteschtar*, soldat, de *reteschtae*; *vastriofsch*, laboureur, de *vastriae*.

(4) *Frappe davantage.* ] Ne pouvant sans confusion, & sans augmenter les répétitions, charger la seconde planche, de l'alphabet *pehlvi*, qui est au commencement du vocabulaire *pehlvi-persan*, j'ai cru qu'il suffisoit de présenter ici la valeur & l'ordre des lettres dont il est composé; les voici : *a, b, t, dj, tch, h, kh, d, r, z, s, sch, p, ph* ou *f, ghain, k, gaf, l, m, n, o* (ou) *v, h, y*.

Liste des ouv. &c.  
n.<sup>o</sup> 111, 7.

Pl. 2.<sup>e</sup> n.<sup>o</sup> 1, col.  
*zende*, n.<sup>os</sup> 28 &  
24.

Pl. 1. n.<sup>o</sup> 7.

Pl. 2.<sup>e</sup> n.<sup>o</sup> 1, col.  
*zende*, n.<sup>os</sup> 24,  
18, 23.

(5) *Selon le sens.* ] Dans les *Nerengs*, ou prières *parfies* écrites en caractères *zends*, *az, de, de la part*, est exprimé par *ej*, composé de *e* & de *j* *zend*; mais l'étymologie à laquelle je crois qu'on doit avoir égard dans *tazed*, formé de *taphtan*, m'empêche de faire venir de cet *j* le caractère *z*. Il me semble, de plus, que les caractères *j* & *v zends* sont formés du *p*. Au reste, ces changemens de lettres & de prononciation ne surprendront pas ceux qui sont au fait des langues orientales; on connoît assez *Gustasp*, prince de la dynastie des Kéanides: dans les livres *zends*, il est toujours appelé *Veschtafp*. Les langues de l'Europe pourroient aussi fournir des exemples de ces altérations, & dans la forme & dans le son des lettres.

(6) *Abréviation du kh zend.* ] Comme dans l'arabe & dans d'autres langues de l'Orient, l'*alif* n'est quelquefois qu'une simple aspiration, on pourroit croire que l'*h pehlvie*, qui a la même forme que l'*a*, ne doit pas être distinguée de cette lettre; mais en suivant la comparaison, on verra que ces deux caractères, dans le *pehlvi*, sont absolument différens; l'*h pehlvie*, marquée d'un point, donne un *kh* comme dans l'arabe, ce qui n'a jamais eu lieu à l'égard de l'*alif*.

(7) *D'être expliquées.* ] Les élémens qui composent les chiffres

*pehlvis* sont donc, pour les unités, la ligne perpendiculaire; pour les dizaines, le *d*; pour les vingtaines, le même *d*, mis devant une autre lettre, & l'*r*; pour les centaines, l'*r* liée avec la lettre *z*, qui la suit dans l'alphabet; pour les mille, la même *r* liée à la lettre *ghain*, qui est censée suivre *z*.

Plusieurs Destsours de l'Inde prononcent *rag* les caractères qui expriment *trente*, comme si la lettre qui est unie à l'*r* étoit un *gaf*; mais la combinaison des chiffres m'engage à croire qu'il faut lire *rad* au lieu de *rag*. La différence du *gaf* au *d* est dans les points, & en *pehlvi* ils s'écrivent rarement. De plus, il est certain que le *d* vaut dix, & que le chiffre cinquante, composé de quarante & de dix, comme celui de trente l'est de vingt & de dix, est terminé par *d*.

Une autre manière de combiner les chiffres, & qui rentreroit en partie dans la précédente, seroit de faire quarante de *sin*, & cinquante de *sin* plus *d*. Je ne puis détailler ici les raisons qui m'empêchent d'admettre cette combinaison, moins régulière que la première; mais quand on la préféreroit à celle que je présente, il en résulteroit toujours que de cinquante à cent les nombres procèdent par vingtaines: & si les deux *sin* & le *schin* forment des chiffres, la preuve de l'ordre des lettres, tirée de celui des chiffres, sera plus forte, étant confirmée par sept lettres de suite.

(8) Z E N D.

P E H L V I.

|                           |                   |                      |
|---------------------------|-------------------|----------------------|
| <i>Ozoued</i> .....       | il est grand..... | <i>odjed</i> .       |
| <i>Verefsian</i> .....    | ils font.....     | <i>varzand</i> .     |
| <i>Berefsche</i> .....    | dessus.....       | <i>balest</i> .      |
| <i>Eantere</i> .....      | dedans.....       | <i>andere</i> .      |
| <i>Hentscheiete</i> ..... | arriver.....      | <i>hamdjefchne</i> . |
| <i>Nemanehe</i> .....     | lieu.....         | <i>man</i> .         |

(9) Du *Koschkan* ] On lit dans Hyde, que le *pharhang* Hist. R. v. p.  
p. 430.  
*Djehanguiri* parle de deux autres dialectes du *pehlvi*, le *Bahari* & le *Ramandi*; voici les paroles de ce dictionnaire: *Bahar* dou *maani darad awel zarph o avand-ra namand douioum roschne gouiendegui baschad ke an-ra pehlvi o ramandi niz khanand*, c'est-à-dire le mot *Bahar* a deux sens; il désigne d'abord un vase; 2.<sup>o</sup> c'est une espèce de langage qu'on appelle encore *pehlvi* & *ramandi*; ainsi les trois mots *bahar*, *pehlvi* & *ramandi*, sont trois noms de la même langue, & non pas trois dialectes.

(10) Comme nom de lieu.] A la fin du premier Fargard du  
Iii ij



*Vendidad*, Ormusd ajoute, au sujet des seize villes qu'il a créées, *heante eniaostche esaoftche schouethraostche sriaostche guofraostche berekhdaoftche freschaostche bamiaostche*, ce qui est rendu en *pehlvi* par *houmenad zak djinak roustahan nadvakeh zophran bahar bamih tchaguin parest avijeh damik*, c'est-à-dire ces lieux & ces villes étoient pures, (coupées) par des vallées très-fertiles; ces terres étoient (pour ainsi dire) transparentes.

Les expressions *pehlvies* qui répondent au *zend freschaostche* sont *tchaguin parest avijeh*, c'est-à-dire pur & transparent (comme le verre): maintenant *parsa*, dévot, pur, saint, a le même sens si c'est du *zend freschaostche* que vient le mot *parest*, vraisemblablement ce nom aura été donné au *Pharistan* à cause de la pureté de son air, opposée aux brouillards des montagnes de la Médie.

*Addit. to the  
univ. hist. p. 197,  
198.*

*L. IV, p. 287.*

(11) *Du mot pars.* Les auteurs Anglois de l'histoire universelle prétendent que sous le règne de Darius, fils d'Hystaspes, & même auparavant, les caractères des Perses étoient ceux des Assyriens; ils s'appuient du témoignage d'Hérodote, & vraisemblablement ils ont en vue l'endroit où cet Historien rapporte que Darius ayant fait élever sur le Bosphore deux massifs de pierre blanche, ordonna qu'on écrivit sur l'un en lettres grecques, & sur l'autre en lettres assyriennes, quelles étoient les Nations qui l'avoient accompagné dans son expédition.

*I d. l. IV, p. 268.*

Mais d'abord il faudroit montrer quelles étoient les anciennes lettres des Assyriens, & ne pas avancer, sans le prouver, que c'étoient les caractères *médæens*: de plus, ce que dit Hérodote ne peut s'appliquer à l'ancien *parsi*; ici cette langue est considérée comme originairement propre au *Pharistan*, & l'empire Perses comprenait alors bien des peuples différens, quelques-unes de ces Nations, & sur-tout celles qui étoient voisines de l'Assyrie pouvoient employer les caractères assyriens, sans qu'on ait droit d'en conclure qu'ils fussent alors les lettres propres des Perses.

Consultons les seuls monumens connus de cette partie de l'Asie, les *dariques* & les inscriptions de *Persepolis*.

Les premières ne présentent pas de lettres, & il faut dire que les secondes ne sont pas en persan, ou convenir que les Perses avoient des lettres différentes de celles des Assyriens; car les caractères des inscriptions de *Persepolis* ressemblent encore moins que ceux du *zend* aux lettres syriaques ou *médæennes*.

Mais S.<sup>t</sup> Épiphane lève les doutes qui pourroient rester sur

cette matière, en disant que les Perses se servoient des caractères syriaques, quoiqu'ils eussent les leurs propres \*. Ils n'employoient vraisemblablement les premiers que dans certaines circonstances, & je conjecture ce qui aura engagé Darius à s'en servir.

Ce Prince vouloit transmettre à la postérité la mémoire & le faste de son expédition, & sur-tout frapper les peuples du Bosphore & les Scythes, voisins de ces contrées, par le nombre prodigieux de ses troupes, & des peuples auxquels il commandoit; il choisit pour cela les lettres les plus répandues, & principalement celles qui avoient cours dans le pays, les grecques & les assyriennes: les grecques, qui étoient usitées dans la Grèce & l'Asie mineure, les assyriennes qui de la Colchide dominoient jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate.

(12) *Khorad*, il mange, vient du *zend kherete*; en *pehlvi* c'est *vashchemounad*; *borad*, il porte, vient du *zend berene* (en *pehlvi* *dadrounad*); *pass*, après, de *pestchete* (en *pehlvi* *hao*); *ab*, eau, de *apo* (en *pehlvi* *mia*); *na*, non, de *noued* (en *pehlvi* *la*); *khod*, son, *sa*, de *kha* (en *pehlvi* *napaschman*); *man*, moi, de *me* (en *pehlvi* *re*); *tou*, toi, de *toum* (en *pehlvi* *rag*); *osch*, lui, de *eoscho* (en *pehlvi* *no*).

(13) *Du Roi*.] A la fin de la notice des ouvrages attribués à Zoroastre, j'ai rendu *iartaman* par *afferent a*, *exerxan* par *rege nobis*; en traduisant de cette manière, *iartaman* & *exerxan* renferment deux mots *pehlvis*, *man*, *a*, & *an*, *nobis*: depuis, quelques réflexions m'ont déterminé pour la traduction suivante, qui présente le même sens.

*Journ. des Sav.*  
Juill. 1762.

*Iarta man*      *exerxan*      *apissonasatra*.

*Iarad man*      *az kheshethran*      *afzounat-ra*.

*Afferent nobis*      *a rege*      *opes*.

Excepté *kheshethran*, nom de dignité, tout est *parsi*, ce qui est plus naturel que de mêler dans une seule phrase trois langues différentes; de plus les mots *iarta* & *man*, *afferent nobis*, *e* & *xerxan*, *a rege*, sont plus propres à réunir dans la prononciation que *afferent* & *a*, *rege* & *nobis*.

(14) *Soleil*.] J'ai cru devoir traduire *sol*, *soleil*, & non

\* Χρῶνται γὰρ οἱ πλείστοι τῆς Περασῶν μετὰ Περσικῆς συχναί, καὶ τῆς σύρω ἡραμμαν. Epiph. Hæres. 76, p. 629.

*Hist. Neapolit.*  
l. 1, c. 4, p. 196.

pas seul, fondé sur une inscription du IV.<sup>e</sup> siècle, rapportée par Capaccius, dans laquelle le même mot est au génitif.

...DEI SOLIS INVICTI  
MITHRÆ HIEROPHANTA...

(15) *Meher en parsi.* ] M. Hyde, faute d'avoir su l'ancien persan, prétend que *Mithra* est une mauvaise prononciation de *meher*, & confond ce dernier ange avec le Soleil : quant à *Meherdate*, fils de *Phraorte*, dont parle le docteur Anglois d'après Tacite, son nom sert à prouver que vers le milieu de la dynastie des Aschkanides le *parsi* s'employoit déjà dans les noms propres. *Meherdate* est la traduction *parse* du zend *Mithridate*, & signifie donné de *Mithra*.

*Osfil. Tab.* 19,  
n.<sup>o</sup> 2.  
*Bulinger. lib. de*  
*Mag.* c. 4.

(16) *Dompte cet animal.* ] Les dogmes de Zoroastre s'étant promptement répandus en Arménie, celui de l'origine du genre humain & du reste de la Nature sortie du premier taureau, aura vraisemblablement inspiré aux peuples de cette contrée un respect particulier pour cet animal ; c'est peut-être pour cela que l'on voit chez les anciens l'Arménie figurée par le bœuf.

Il paroît, par les livres des *Parfes*, que le culte du bœuf, chez les Indiens, remonte au-delà de Zoroastre ; il pouvoit être une suite de la même tradition conservée en Perse & dans l'Inde.

*Vol. XIX, p. 39.*  
*Thesaur. inscript.*  
*vol. I, p. 138.*

(17) *De Mithra.* ] Le recueil des *Oposcoli scientifici*, & celui de M. Muratori, font mention d'une inscription trouvée auprès de Tivoli, dans laquelle paroît le mot *nama* ; la voici :

SOLI. INVICTO. MITHRÆ  
SICUT. IPSE. SE. INVISU  
JUSSIT REFICI  
VICTORINUS. CÆS. N  
VERNA. DISPENSATOR  
NUMINI. PRÆSENTI. SUI. IN  
PENDIS. REFICIENDUM  
CURAVIT. DEDICAVITQUE  
NAMA CUNCTIS.

Ici le mot *nama* ne peut signifier, comme le remarque M.



Fréret, ni le *fluentum* de Reinesius (*lib. III, var. lect. p. 603*) & de M. Maffey, ni le *fidelis* de M. Fourmont, & s'accorde fort bien avec l'explication que j'ai donnée de *nama sebesio*; c'est un monument de prières & de louanges dédié à *Mithra*. *Mém. de Littér. t. XVI, p. 280.*

On pourroit encore prendre *nama* (venant de *nam*, nom) dans le sens de livre ou monument explicatoire, comme il est employé par les Persans; *Schah-namah*, c'est-à-dire livre contenant l'histoire, l'éloge des Rois: alors *nama sebesio* signifiera monument ou inscription qui annonce & désigne la verdure, ou monument consacré à la verdure. Le sens au fond est le même; mais la construction me détermine pour l'explication que j'ai donnée: de plus *namah* est terminé par une *h*, & j'ai déjà observé que les étrangers rendoient cette lettre par le *g* ou le *kh*, *avesta abeslogo, meher, mexer*, l'inscription écrite en lettres romaines devoit donc alors porter *namag sebesio*, au lieu de *nama sebesio*. *Gi-d. p. 365.*

(18) *Chef.* Le mot *aspebedes*, qui signifie commandant de la cavalerie, est rendu dans Théophanes par *aspetius*, qui conserve le mot *asp*, cheval, & présente par conséquent le même sens: mais ces deux mots sont-ils des noms propres ou des noms de charge? Josué Stylite décide la question: parlant de la même personne que Procope & Théophanes, il appelle *Bave astabide* des Perses, c'est-à-dire commandant des troupes; il est visible que les copistes ont substitué *astabide* à *aspebede*. Or *astabide* est un nom de charge; il faut donc en dire autant d'*aspebede* & d'*aspetius*. *Assem. Biblior. Oriental. tom. I, p. 277.*

(19) *Longuemain.* Malgré les fables que l'on reproche avec assez de raison à Ctésias (& ce reproche, comme le remarque fort bien Henri Étienne, regarde particulièrement son histoire des Indes); il faut convenir que, s'il n'a pas lû les archives des Perses, du moins de tous les anciens historiens c'est celui qui a le mieux conservé aux noms perses la forme qui leur est propre. *In disquisitione de Ctésia.*

*Roxan*, *Sphendadates*, *Rodogune* & *Damaspia* sont tout-à-fait dans l'analogie de la langue.

*Sphendadates* est un vrai nom de Mage: il signifie donné excellent ou donné par l'excellent. Au nombre des ancêtres de Zoroastre, on trouve un *Espenteman*, dont le nom présente le même sens; & dans les livres *zends* ce Législateur est toujours appelé *Sapetme Zerethoschtre*.

*Roxan* ne diffère pas de *roschan*, lumière, ni *Rodogune* de

*roud gounch*, c'est-à-dire semblable à un fleuve (qui roule ses eaux avec majesté); ces deux noms sont connus, & conviennent bien à des Princesses.

*Damaspia*, femme d'Artaxerxès Longuemain, étoit sans doute, comme son nom le désigne, fille ou petite-fille de *Djamasp*, premier Ministre du roi Gustasp, aïeul d'Ardeschir: ce rapport, joint à plusieurs raisons que je développerai lorsque j'examinerai l'histoire des Perses écrite par les Orientaux, m'engage à adopter l'opinion commune, qui fait un même Prince d'Artaxerxès Longuemain & d'Ardeschir *deraz-dast*.

*Mém. de Litt.*  
t. XVI, p. 248.  
*Géogr.* p. 365.

(20) *A ses soldats.* ] On ne doit pas être surpris de voir un Prince persan parler turc dans le v.<sup>e</sup> siècle; ce peuple devoit alors être connu en perse. « Le nom de *Turcs*, dit M. Fréret, se trouve dans la géographie Arménienne de Moïse de Chorène, » composée dans le vi.<sup>e</sup> siècle \*, & les écrivains Grecs de ce temps » commencent à l'employer lorsqu'ils parlent de la Perse. Les histoires » chinoises font aussi mention de ces Turcs, qu'ils appellent *Toukue*, & ils commencent d'en parler vers l'an 545. »

*Géogr. lib. XI,*  
p. 522.

(21) *Près de Babylone.* ] Je crois pouvoir appuyer du témoignage de Strabon ce que je dis de la saison que les rois de Perse passoient à Séleucie, parce que ce géographe est formel à ce sujet dans deux endroits; voici le premier.

*La Médie est divisée en deux parties; l'une s'appelle la grande Médie, dont la capitale est Ekbatane..... Les Parthes y ont établi le siège de leur empire, & leurs Rois y passent l'été; car la Médie est froide: leur séjour pendant l'hiver est Séleucie, qui est située sur le Tigre, près de Babylone. La deuxième partie de la Médie est l'Atropatie.*

*Ibid.* p. 524.

Dans le second passage, Strabon nous apprend que les rois de Perse, après avoir passé l'été à Ekbatane, descendoient dans la Babylonie.

Mais comment concilier cet auteur avec lui-même? un peu plus haut il dit que les rois Perses, les rois Macédoniens, qui avoient détruit l'empire des premiers, & s'étoient emparé de la Syrie, & même que de son temps les rois Parthes passoient l'hiver à Ekbatane. La contradiction est manifeste, comme l'a très-bien observé M. de Tournell, qui rejette l'altération sur les copistes.

*Note sur la 4.<sup>e</sup>*  
*Philip. de Démost.*

\* Je crois que c'est une faute d'impression; plus bas (p. 625.) M. Fréret rapporte au v.<sup>e</sup> siècle l'histoire Arménienne

de Moïse de Chorène. Voyez la préface de la traduction de cet Historien, p. 20, 21.

Comptant

Comptant que les manuscrits offriroient des variantes qui pourroient éclaircir le texte de Strabon, j'ai proposé mes doutes à M. de Brequigny, dont les travaux sur ce Géographe, sont aussi connus que la manière obligeante avec laquelle il fait part de ses lumières. Je pense qu'on verra avec plaisir la réponse qu'il m'a faite.

« J'ai remarqué comme vous, Monsieur, dans mes notes sur Strabon, la contradiction que l'on trouve dans ce qu'il dit de la saison que les rois de Perse passaient à Ekbatane. »

« J'ai averti en même temps que ni les manuscrits que je connois ne fournissent de variantes sur cet endroit, ni les Traducteurs ou les Commentateurs ne paroissent avoir été arrêtés par la contradiction manifeste qui s'y rencontre. »

« En effet, non-seulement l'ancienne version, même après la révision d'Hippérus; mais celle de Xylander, & la version italienne de Buonacciolli (qui est fort estimée, quoiqu'à dire vrai je n'en fasse pas grand cas), traduisent toutes conformément au texte : *Que les Rois de Perse, &c. passaient l'hiver à Ekbatane*; puis quelques lignes plus bas, *que ces Princes, après avoir passé l'été à Ekbatane, descendoient dans la Babylonie.* »

« Il est assurément bien singulier que personne jusqu'ici n'ait proposé de moyens pour concilier ces passages: pour moi je suis persuadé qu'il y a faute dans le texte; mais je n'ai aucune autorité qui m'indique la vraie leçon: cependant en recourant aux conjectures, puisque l'on s'y trouve réduit, pour décider si c'étoit la saison de l'hiver ou celle de l'été que les rois de Perse passaient à Ekbatane, je pense que c'étoit l'été. »

1.° Parce qu'il n'y a pas d'apparence que ces Princes quittassent Ekbatane pour venir passer le temps des chaleurs dans un pays plus méridional, tel qu'étoit la Babylonie. »

2.° Parce que l'építome de Strabon confirme le passage où ce Géographe dit que les rois de Perse, après avoir passé l'été à Ekbatane, descendoient dans la Babylonie, au lieu que l'építome ne fait pas mention de l'autre passage, où le texte de Strabon dit que ces Princes passaient l'hiver à Ekbatane; ainsi dans la nécessité de supposer qu'il y a faute dans l'un de ces deux passages, il est plus naturel de croire que ce n'est pas dans le premier, qui se trouve confirmé par l'abrégiateur de Strabon, & que c'est au contraire dans le second, puisque la position même des lieux semble suffire pour y reconnoître cette faute. »

Je suis donc fort porté à croire que la correction indispensable pour corriger les passages, doit tomber sur le mot *χειμῶνος*, »



- » (*hybernaculum*, *hybernum domicilium*), & qu'il faut entendre au  
 » contraire *æstivum domicilium*, soit qu'on lise seulement *Σίπειν* ou  
 » *Σίπειρον*, ou quelque'autre mot semblable, au lieu de *Χειμάδιον*,  
 » soit qu'on suppose quelque'autre changement plus considérable;  
 » car je n'ose prononcer là-dessus, & je me réduis à dire :  
 » Que je crois certain que le texte est altéré dans l'un des  
 » deux passages dont il s'agit; que je crois très - probable que  
 » c'est le premier de ces passages qu'il faut corriger, en le rendant  
 » conforme au second, quant au sens : qu'enfin, quant à la resti-  
 » tution des termes mêmes de ce passage, j'avoue que je n'ai  
 » jusqu'ici rien imaginé qui m'ait pleinement satisfait.»

## F A U T E S À C O R R I G E R

*Dans les deux Mémoires précédens.*

*P*AGE 349, ligne 29, *Keaniens*; lisez, *Kéanides*.

*Ibid.* lig. 30, *Berhan-kateh*; lisez, *Berhan katee*, & de même pages 350  
 & 382.

*Page* 352, ligne 33, dans aucun autre ouvrage excepté; lisez, que dans  
 cet ouvrage &c.

*Page* 367, ligne 9, que la province où cette branche de l'Araxe prend  
 sa source est appelée *Phasiane*; lisez, que les mêmes historiens nomment  
*Phasiane* la province où cette branche de l'Araxe prend sa source.

*Page* 390, note (27), dans le *Guilan*; lisez, dans le *Tafrestan*, du  
 côté du *Guilan*.



S U I T E D U  
T R A I T É H I S T O R I Q U E  
D E  
L A R E L I G I O N D E S P E R S E S ,

Par M. l'Abbé FOUCHER.

S E C O N D E É P O Q U E .

H U I T I È M E M É M O I R E ,

*Système de Manès.*

LES anciens Gnostiques n'ayant qu'un rapport indirect avec la Perse, je me suis contenté, dans le dernier Mémoire, d'analyser leurs idées, & de montrer que leurs opinions n'étoient qu'un platonisme christianisé, comme le platonisme n'étoit lui-même que le magisme adouci.

Quoique Manès soit plus célèbre que tous ceux qui l'ont précédé dans la même carrière, je le laisserois confondu dans la foule des autres Gnostiques, s'il n'eût été qu'un hérésiarque : comme tel, il appartient à l'histoire de l'Église ; mais il étoit Perse & Mage d'origine : c'est dans la Perse qu'il a vécu, qu'il a formé son système, qu'il l'a débité. Il fit plus ; il entreprit de réformer le Magisme aussi-bien que le Christianisme, & c'est à ce titre qu'il doit tenir une place distinguée dans l'histoire religieuse de son pays.

Il est incontestable que Manès puisa chez ses compatriotes le dogme impie du double principe. Les anciens & les modernes, les écrivains ecclésiastiques & les auteurs profanes l'assurent également : pourquoi donc fut-il anathématisé, persécuté par les Mages ? c'est qu'il voulut être leur maître, & non leur disciple ; c'est qu'en adoptant le fond de leurs dogmes, il y fit des changemens, soit en bien, soit en mal, sur des points très-importans. Tâchons de développer les idées de ce

novateur. On ne l'a guère considéré jusqu'à présent que comme le plus détestable de tous les hérétiques; c'est comme réformateur de la religion des Perses que je vais l'envisager aujourd'hui.

En présentant Manès sous ce point de vue, je ne serai point obligé d'entrer dans l'examen critique de toutes ses opinions; je ne veux que tracer un tableau historique de ses pensées, pénétrer dans ses vues & le suivre dans ses projets.

Pour exécuter mon plan, je ne puis me dispenser de toucher quelque chose de sa vie, & ce seroit encore un objet d'une ample & vaste recherche, si je voulois m'y livrer. Le narré des écrivains, soit Arabes, soit Persans, ne s'accorde pas toujours avec les traditions que nos auteurs ecclésiastiques ont recueillies: à qui faut-il donner la préférence? Je ne prétends pas décider la question; mais, puisqu'il faut opter, on ne trouvera pas mauvais que je me conforme au récit des Orientaux, plus à portée que les autres historiens de savoir exactement les aventures d'un homme fameux dans leur pays, & dont l'époque ne se perd pas dans l'obscurité des temps: j'ai remarqué déjà que, fort ignorans dans les antiquités, ils sont d'ordinaire mieux instruits que les Grecs sur la dynastie des rois Sassanides, au commencement de laquelle Manès parut dans le monde; d'ailleurs l'histoire qu'ils nous en ont laissée paroît plus simple, plus liée, moins pleine de merveilleux, & par conséquent plus vraisemblable. Plusieurs de ces écrivains sont Mahométans, il est vrai; mais les Mahométans ne sont pas suspects de favoriser les Manichéens; ils ne les placent qu'immédiatement au-dessus des idolâtres, & les excluent également de la tolérance accordée par leur loi aux Juifs & aux Chrétiens. Ces raisons, quoique générales, suffisent pour justifier mon choix; c'est d'un réformateur Persé que je vais parler, & j'en dois croire les Persans, lorsque je n'ai point de raisons de suspecter leur témoignage.

Manès, plus connu des Latins sous le nom de *Maniché*, & des Orientaux sous celui de *Mani*, naquit en Chaldée, ou plutôt dans la Babylonie, l'an 551 de l'ère des Grecs, lequel,



selon M. Affemani, répond à l'an 239 ou 240 de l'ère Chrétienne. Ardshir-babecan ou Artaxare, premier roi de la dynastie des Sassanides, étoit encore sur le trône.

*Chron. d'Édessa dans la Biblioth. orientale de M. Affeman, t. I, p. 323.*

Son nom, sur lequel les anciens & les modernes ont hasardé des étymologies assez froides, est un nom oriental, dans lequel il ne faut point chercher de mystère. Les Orientaux prononçoient *Manem* ou *Manahem*, & les Grecs, selon le génie de leur langue, mettoient un *s* au lieu de l'*m* final. Des Princes & des personnes de distinction ont porté le nom de Manès; mais il étoit si commun dans l'Orient, que les Grecs le donnoient souvent à leurs esclaves perses. Zénon, malade, disoit à son Médecin, qui lui conseilloit de manger un pigeon, *traitez-moi comme vous traiteriez Manès*, c'est-à-dire comme vous traiteriez mon esclave.

Plusieurs de nos auteurs ecclésiastiques prétendent que Manès passa dans la servitude les premières années de sa vie. L'usage dont je viens de parler est sans doute le fondement de cette fable. Les Orientaux n'en font aucune mention. Sharistani assure au contraire que l'hérésiarque étoit Mage d'origine: *Origine Magum fuisse perhibet*, dit Pocock: fut-il Mage lui-même, ou bien avoit-il pour parens des Mages convertis à la foi? c'est ce que l'on ne dit point; mais il est certain qu'il fut instruit dans toutes les sciences que les Mages cultivoient avec soin, & qu'il y fit de grands progrès. L'auteur des actes d'Archelaüs, qui d'ailleurs ne le traite pas bien, reconnoît qu'il étoit le premier homme de son temps dans les sciences des Perses & des Chaldéens (a), & Sharistani, quoique Mahométan, lui donne, aussi-bien qu'à Zoroastre, le titre de *Hakim*, c'est-à-dire de Sage & de Philosophe.

*Specim. hist. Arab. p. 149.*

*Apud Hyd. p. 280.*

Manès possédoit parfaitement la musique, & fut, dit-on, l'inventeur de l'instrument nommé *chælis*; il étudia la médecine, science très-estimée des Perses, & dans la suite il l'exerça. Habile dans les mathématiques & dans l'astronomie, *il avoit la main si juste*, dit M. d'Herbelot, *qu'il tiroit des*

*Ben-sourah, apud Hyd. pag. 283.*

*Bibl. Orient. au mot Mani.*

(a) *Eruditus secundum omnem doctrinam quæ in illis locis est, ac penè dixerim, super omnem hominem.*

Apud Hyd.  
p. 282.

Au mot Giagra-  
fiah, p. 391.

Ap. Renaudot,  
hist. Patriarch.  
Alex. p. 43.

Topogr. Christ.  
l. VI, p. 271.

lignées & décrivait des cercles sans règle & sans compas ; il pouvoit même , disent les Orientaux , avec leur exagération ordinaire , tirer une ligne de vingt aunes de long , sans le secours d'aucune règle , mais si droite & si juste , qu'il étoit impossible d'y remarquer la moindre inflexion. M. d'Herbelot ajoute qu'il fit un globe avec ses cercles & ses divisions , & que les Persans avoient conservé une mappemonde de sa façon , nommée *sourat-robou-meskoun* , c'est-à-dire *disposition des quatre quartiers de la terre habitable*. L'auteur du *leb tarick* dit même qu'il tailla sur une haute montagne un globe terrestre , où l'on reconnoissoit la situation de toutes les provinces , des mers , des fleuves , des montagnes & des villes.

Selon le témoignage de Cosmas , surnommé *indicopleustes* , les Manichéens croyoient que le Ciel étoit sphérique , & par conséquent que la Terre en étoit environnée de toutes parts ; *Μανιχαῖοι ὡς ἀπλήσιον τοῖς Ἑλλήσι φρονέοντες, τὸν τε ὕψαιον σφαιροειδῆ νομίζοντες* : aussi admettoient-ils les antipodes , contre l'opinion qui régnoit alors , & c'est un reproche que Tyrbon fait à Manès dans les actes d'Archelaüs , en rendant compte des erreurs de son maître (b) ; mais cela même

(b) *Et omnes homines qui sunt deorsum, radices habent sursum colligatas*, dit Tyrbon (*in Act. Archel. p. 14*). Le sentiment que S.<sup>t</sup> Épiphane attribue à Manès revient au même : *Καὶ οἱ ἄνθρωποι πάντες ῥίζας ἔχουσι καὶ ὡς, συνδεδεμένους τοῖς ἄνω* (*Heresi. LXVI*). Si Manès faisoit tant que de croire les Antipodes , il n'avoit garde de supposer que les hommes d'en-bas tinssent à la terre par des racines ; ceux qui le font parler ainsi , lui prêtent leurs préventions ; ils ne pouvoient se figurer que des hommes pussent marcher librement sur la terre à l'opposite de nos pieds , & par conséquent s'imaginoient que , pour ne pas tomber dans l'air , ces hommes devoient être retenus par des racines ou par des crochets.

Au reste , la réalité des Antipodes est une suite naturelle de la rondeur du Ciel ; car si le Ciel environne la Terre de toutes parts , la Terre est ronde ; il n'y a plus ni haut ni bas dans l'Univers , & les hommes peuvent se tenir également sur tous les points de la surface de notre globe. C'est ce que Lactance a très-bien aperçu ; il ne rejette la rondeur du Ciel que parce qu'elle conduit nécessairement à reconnoître des Antipodes : *Hanc igitur*, dit-il (*Instit. l. III, c. 24*) , *Cæli rotunditatem illud sequebatur, ut Terra in medio sinu ejus esset conclusa. Quod si ita esset, etiam ipsam Terram globo similem. Neque enim fieri posset, ut non esset rotundum, quod rotundo conclusum teneretur. Si autem rotunda etiam Terra esset, necesse esset*

prouveroit que sa réputation, en fait d'Astronomie & de Géographie, étoit bien méritée: il n'est pas douteux qu'il n'y joignît les vaines spéculations de l'Astrologie judiciaire, si renommée parmi les Chaldéens.

Manès excelloit encore dans la Peinture. Son habileté en ce genre étoit tellement reconnue, que les Persans, pour le distinguer des autres *Mani*, l'appellent toujours *Mani le peintre*.

Voyez Hyde, page 281; & d'Herbelot, au mot Mani.

Une telle éducation prouve, ce me semble, que Manès étoit né dans la religion des Mages, & qu'il n'embrassa le Christianisme que dans un âge mûr; car ce n'étoit que dans les écoles des Mages & dans les livres de Zoroastre que les Perses étudioient toutes ces sciences: or, est-il naturel que des parens chrétiens eussent confié un enfant d'une si grande espérance à des maîtres qui ne pouvoient manquer de le pervertir? Quoi qu'il en soit, il étudia dans la suite les saintes écritures, & donna tant de marques de piété, qu'il fut élevé au sacerdoce dans Ehvaz ou Ahvaz, capitale de la Huzitide. Son zèle alors ne put se contenir dans les bornes de son ministère; il se crut chargé de la conversion des infidèles, & disputoit tous les jours avec les Mages & les Juifs. *Sacerdos factus est ehvazi, dit Abulpharage, & interpretatus est libros* (sacros scilicet) *& cum Judæis, Magis & Eihnicis disputavit: deinde à fide desiscens se ipsum messiam nominavit.*

Abulph. dans la version de Pocock. Dynast. p. 82.

On applaudissoit d'abord à ces travaux apostoliques en apparence; mais on s'aperçut insensiblement que Manès donnoit dans l'excès en conférant avec les Juifs, & dans le relâchement avec les Mages. Il fut convaincu d'enseigner une doctrine perverse; & n'ayant voulu ni se reconnoître, ni se rétracter, il fut déposé & chassé de l'Église.

Arrêtons - nous ici pour examiner quelle fut la source de la séduction de Manès. Il est clair qu'en embrassant le Christianisme, il conserva le fond de la doctrine des Mages, & qu'il

*ut in omnes mundi partes eandem faciem gerat, id est, ut montes erigat, campos tendat, maria consternat. Quod si esset, sequeretur etiam illud extremum, ut nulla sit pars Terræ*

*quæ non ab hominibus cæterisque animalibus incolatur. Sic pendulos istos Antipodas Cæli rotunditas adinvenit.*



prétendoit l'accorder avec la profession des vérités chrétiennes; mais il seroit difficile qu'il eût entrepris d'exécuter un tel projet, si d'autres ne lui eussent déjà frayé le chemin: il est plus naturel de penser que dès le commencement de sa conversion il eut des conférences avec des Gnostiques dont la philosophie étoit très-conforme aux principes religieux reçus dans la Perse. Ces prétendus conciliateurs rendoient le Christianisme plus accessible aux Mages; & Manès, pour amener à la foi ses anciens confrères, crut devoir suivre cette méthode. Avec un peu d'attention, on voit sans peine que le manichéisme n'est qu'un gnosticisme plus étendu & plus développé.

*Dans les act.  
d'Archélaüs,  
p. 101.*

Or Manès, sans même sortir de sa patrie, pouvoit avoir un commerce très-intime avec les Gnostiques. Si les Églises d'Occident étoient infectées de leurs erreurs, à plus forte raison celles de la haute Asie, de la Mésopotamie & de la Perse. La philosophie de Zoroastre, portée dans la Grèce, donna naissance à ces hérésies: les sectaires ne l'ignoroient pas, & même s'en faisoient honneur. *Cessez, disoit Basilide, de vous amuser à la vaine & curieuse recherche des diverses opinions des hommes sur la cause & l'origine du bien & du mal; examinons plutôt ce que les Barbares en ont pensé. Leurs Philosophes ont admis deux principes, d'où procèdent les biens & les maux, savoir la lumière & les ténèbres: principes éternels qui subsistent par eux-mêmes. Mais chacun d'eux existoit à part, menant la vie qui lui convenoit; l'un & l'autre étoient contents de leur partage, parce qu'on aime naturellement ce qu'on possède en propre, & que le mal même ne peut se persuader qu'il soit mal. Ces deux principes étant enfin parvenus à se connoître, les ténèbres sentirent l'excellence de la lumière, l'aimèrent avec ardeur, & firent des efforts incroyables pour se mêler avec elle.* Ne diroit-on pas que ces paroles sont extraites d'un livre de Manès, plutôt que de l'écrit d'un de ses précurseurs. Basilide étoit d'Alexandrie, mais il avoit voyagé dans la Perse.

*Voy. les act.  
d'Archélaüs,*

Si des étrangers prenoient un tel goût au système des Mages, quel progrès ne dut-il pas faire parmi les Chrétiens qui se trouvoient à portée de converser avec eux: malheur à ceux  
qui

qui sortant de la simplicité de la foi, vouloient philosopher sur des matières si sublimes. Ne connoissant point d'autre philosophie, pouvoient-ils ne pas s'égarer? Peu de génies sont capables de se frayer des routes nouvelles pour arriver au vrai.

Laissons les conjectures; nous n'en avons pas besoin pour découvrir le Gnosticisme dans le voisinage de la Perse. On sait que dans le second siècle de l'ère Chrétienne le célèbre Bardésanes d'Édessa fit une profession ouverte de cette hérésie; il l'avoit puisée dans les écrits de Valentin, & plus encore dans ses voyages de Perse & des Indes. Il composa des écrits pour la soutenir; & pour l'insinuer plus efficacement dans l'esprit des simples, il la répandit dans les cent cinquante psaumes qu'il fit à l'imitation de David, & qui, selon S.<sup>t</sup> Ephrem, étoient d'une grande beauté. Son fils Harmonius suivit ses traces; il écrivit en vers & en prose pour établir les erreurs de son père. Combien de pareils hommes ne devoient-ils pas faire de prosélites dans les églises d'Orient? Bardésanes, plein d'esprit & de savoir, étoit d'ailleurs recommandable par son livre contre le destin, & par d'autres ouvrages précieux à la religion; ses erreurs n'empêchèrent point les Pères de l'Eglise de faire son éloge, & S.<sup>t</sup> Jérôme témoigne que ce grand génie étoit admiré par les Philosophes payens: *Talis Bardesanes, cujus etiam Philosophi admirantur ingenium*. N'en doutons point, Manès fut converti, ou, s'il étoit déjà Chrétien, fut perverti par quelque Bardésaniste, & , selon les apparences, fit ses délices des écrits de nos deux savans Mélépotamiens (c).

*Hieronym. in  
Oscam. X. i. v.*

(c) Les Écrivains ecclésiastiques font Manès disciple d'un nommé Scythien, & prétendent que le premier ne fit que s'approprier les ouvrages de son maître; il y a du vrai dans ce trait d'histoire, mais nos auteurs le brouillent étrangement, en faisant remonter Scythien jusqu'au temps des Apôtres, & lui donnant pour successeur un nommé *Thérébinte* ou *Bud-las*, qui fut au contraire un des principaux disciples de Manès. M. de Beaufobre prouve

assez bien, ce me semble, dans son histoire du Manichéisme (*tome I, livre I*) que Scythien, Chrétien gnostique né dans la Saracène, étoit contemporain de Manès, mais plus âgé que lui, & qu'ils avoient entre eux une intime liaison. On trouve en effet, parmi les extraits des lettres de Manès, que Fabricius a recueillis dans sa Bibliothèque grecque (*tome V, p. 284*) un fragment d'une de ses lettres à Scythien. On peut donc supposer, avec assez de

Nous avons peine à comprendre aujourd'hui que des gens d'esprit aient entrepris sérieusement de concilier le Christianisme avec des opinions absurdes, qui sapent également la saine raison & la doctrine de nos livres saints; c'est que nous sommes élevés dans des maximes que le bon sens devoit dicter à tous les hommes, & que nous suçons, pour ainsi dire, avec le lait. Mais transportons-nous dans les siècles où l'on ne connoissoit d'autre philosophie que celle de Zoroastre ou de Platon; revêtons-nous des préjugés qu'on avoit alors, & nous sentirons combien il étoit difficile aux Philosophes d'échapper à la séduction.

Manès, conformément à la doctrine qu'il avoit apprise dans son enfance, & dans laquelle ses convertisseurs l'avoient confirmé, ne croyoit pas que la création proprement dite fût possible; par conséquent il regardoit toutes les substances dont l'Univers est composé comme des êtres éternels. « Or ces substances, disoit-il, ne peuvent avoir la même origine; si toutes étoient sorties de Dieu, il n'y auroit dans le monde aucun désordre, aucun mal, aucun péché; car tout ce qui est divin est excellent & ne peut produire que du bien. » Cependant il est manifeste que s'il y a beaucoup de bien dans l'Univers, il y a beaucoup de mal; il est indubitable, en particulier, que la nature de l'homme est corrompue & pleine de contrariétés. Il existe donc dans le monde un Principe de mal, qui s'étant mêlé d'une façon quelconque au Principe du bien, y cause tout le ravage que nous y voyons. » Ainsi raisonnoient tous les Dualistes.

Mais quel est ce principe du mal? est-ce la matière même dont nos corps sont formés? est-ce quelque chose d'étranger à la matière? voilà sur quoi les Dualistes n'étoient pas d'accord: résumons en peu de mots leurs divers systèmes.

Système  
de Zoroastre.

J'ai prouvé, dans les Mémoires précédens, que Zoroastre & ses fidèles disciples ne croyoient pas la matière essentiellement mauvaise, & qu'ils plaçoient le principe du mal dans une

vraisemblance, que Manès fut instruit par Scythien, & que celui-ci étoit disciple de Bardésanes, ou plutôt d'Harmonius.





substance spirituelle, douée d'une force active, mais uniquement propre, par sa nature, à produire le désordre; & cette substance, qu'ils se figuroient sous l'image des ténèbres, étoit un composé d'Esprits dont Arimane étoit le chef, comme Oromaze des Esprits de lumière.

Dans ce système, où l'on admettoit réellement trois sortes de substances éternelles, il n'étoit pas indigne de Dieu d'opérer immédiatement sur la matière, qui purement passive, indifférente au bien & au mal, se prêtoit sans résistance au premier agent qui pouvoit s'en saisir.

Zoroastre, en conséquence, attribuoit au Dieu souverain la formation de l'Univers corporel, & spécialement celle de l'homme, qui sortant des mains de son auteur, étoit composé d'un corps semblable au nôtre, & d'une ame émanée de la substance divine.

Il n'existoit donc alors, ni dans l'Univers ni dans l'homme, aucun principe de corruption; ce principe ne parut que lorsqu'Arimane, voulant de nouveau s'arroger l'empire de la matière, entra dans ce bas-monde, & s'insinua dans les corps pour en chasser les esprits de lumière. De-là le mélange de la lumière & des ténèbres; mélange qui subsistera dans l'Univers jusqu'à ce qu'Arimane en soit totalement expulsé. Mais il sera forcé d'y laisser la matière, & les hommes ressusciteront avec des corps purs, tels qu'ils en avoient dans le temps de leur première formation.

Pythagore & Platon prirent un autre biais; & ne pouvant se familiariser avec l'idée monstrueuse d'une substance réelle dépourvue de toute bonté quelconque, au lieu de trois principes n'en reconnurent que deux, la substance divine d'un côté, & la matière de l'autre.

Système  
de Pythagore  
& de Platon.

Cependant quoique la matière fût pour eux le principe de tout mal, ils ne la croyoient pas essentiellement mauvaise: l'ame qu'ils lui attribuoient étoit à la vérité très-imparfaite, agitée par mille passions turbulentes, & n'ayant d'elle-même qu'un mouvement spontané & des instincts que la raison n'éclaircit jamais; mais ce ressort entre les mains de Dieu, &

dirigé vers le bien par un esprit intelligent, pouvoit produire des effets merveilleux.

Le souverain Etre employa donc la matière dans la construction du monde, & mêla l'ame de cette substance avec l'ame céleste, pour vivifier cette grande machine; ainsi ce qui devoit dans la suite produire le mal, entroit néanmoins comme un principe constitutif dans la composition de l'Univers.

Nous avons vu dans le Mémoire précédent, comment Platon prétendoit expliquer l'introduction du mal, à la décharge de la sainteté de Dieu, par la négligence des esprits subalternes, qui n'eurent pas le soin de tenir assez en bride les faillies de l'ame matérielle.

Système  
des Gnostiques.

Les Gnostiques adoptèrent le système de Platon, &, comme lui, ne reconnurent que deux principes de toutes choses, Dieu & la matière; cependant, pour se rapprocher des Mages, ils se formèrent de l'ame matérielle des idées sinistres, qui l'avoisoient davantage de l'Arimane des Perses.

En conséquence ils croyoient la formation de l'Univers tout-à-fait indigne de la pureté & de la majesté divine, & n'en attribuoient le projet & l'exécution qu'à l'un des principaux Éons, qui, zélé pour la gloire de son maître, crut y contribuer efficacement par l'ouvrage qu'il imagina: inférieur à Dieu en pouvoir & en intelligence, il ne put empêcher la naissance du désordre, & fit de grandes fautes en voulant y remédier. Le Verbe enfin vint sur la terre revêtu d'une apparence humaine, pour délivrer les ames de leurs souillures & de leur prison. Je dis d'une apparence; car dans la pensée des Gnostiques le Verbe ne pouvoit s'unir avec une nature aussi mauvaise que la matière.

On voit bien que ces hérétiques vouloient corriger Platon par Zoroastre; mais en allant consulter ceux qu'ils appeloient les barbares, ils tombèrent en de mauvaises mains, & s'adressèrent aux Dualistes rigides, qui, confondant Arimane & la matière, ne reconnoissoient point le doigt de Dieu dans la formation du monde, & nioient la résurrection des morts.

Système  
des Magaséens.

Cette secte, dont j'ai déjà parlé, étoit ancienne dans la Perse, & les Orientaux en désignent les partisans sous le nom de

*Maguséens* (d). Leurs opinions, plus à la portée des esprits médiocres que les subtilités de Zoroastre, avoient pris le dessus parmi le peuple; mais les Mages, plus instruits, les regardoient comme des hérétiques.

Depuis long-temps les Mages oisifs s'occupoient à disputer entr'eux sur deux grandes questions; savoir, sur la cause du mélange de la lumière & des ténèbres, & sur la manière dont la lumière seroit un jour délivrée & séparée de la substance ténébreuse (e); & comme ils n'avoient point de règle fixe qui pût les assujettir, ces disputes avoient formé plusieurs sectes différentes, que M. Hyde fait monter jusqu'à soixante-dix ou environ. Selon toutes les apparences ces sectes divisées uniquement sur des mots ou sur des explications arbitraires, ne rompoient pas les liens de l'unité: les Maguséens au contraire attaquoient ouvertement la doctrine de Zoroastre, & faisoient en quelque manière corps à part.

Lorsqu'Artaxare monta sur le trône, il trouva parmi les Mages de vives contestations: plusieurs d'entr'eux, & sur-tout ceux qui étoient attachés à la Cour, abandonnant la doctrine de Zoroastre, se moquoient de ce qu'il disoit dans ses livres sur la résurrection, le paradis & l'enfer. Le scandale fut si grand, qu'Artaxare étant lui-même ébranlé, convoqua tous les Mages de son royaume. Erdaviraph, l'un d'entr'eux, eut le secret de se procurer un sommeil de six jours entiers: dans son extase il vit des choses admirables, propres à confirmer la doctrine de Zoroastre, & le rapport qu'il en fit, ramena le Roi & plusieurs de ceux qui s'étoient laissé séduire.

La dissention continua cependant, & devint si violente sous Sapor I.<sup>er</sup> fils d'Artaxare, que ce Prince assëmbra les Mages pour la seconde fois. Marasphand, leur chef, subit l'épreuve de

(d) *Maguséen* ne signifie quelquefois, dans les auteurs Orientaux, qu'un Mage en général; mais lorsqu'ils veulent parler plus exactement, *Maguséen* est le nom d'une secte hérétique parmi les Mages.

(e) *Omnes Magorum quæstiones.*

*vertuntur super duobus cardinibus, quorum unus est explicatio causæ mixtionis lucis & tenebrarum; & alter est, explicatio liberationis lucis à tenebris.* Sharistani, apud Hyd. p. 295.



l'airain bouillant, & s'en tira d'une manière qui parut miraculeuse.

Voy. le second  
Mém. sur la 2.<sup>e</sup>  
époque de la Re-  
ligion des Pers.  
t. XXVII.

J'ai rapporté ces évènements dans un de mes précédens Mémoires, où j'ai peint ces Mages dyscoles comme des gens voluptueux, qui secouant le joug d'une religion gênante, vouloient renfermer la durée de notre être dans les bornes étroites de la vie mortelle; mais je me suis trompé: il n'y a nulle apparence que la philosophie épicurienne, si commune parmi les beaux esprits de la Grèce & de Rome, ait jamais pénétré dans l'Orient. Ce n'est pas contre des réfractaires de cette espèce que l'on appelle les Ministres de la religion. De pareilles assemblées ne sont propres qu'à décider entre gens, qui faisant profession du même culte, ne s'accordent pas sur tous les articles de la croyance: or tels étoient les Maguséens, dont les opinions tiennent plutôt de la superstition que de l'incrédulité. Sharistani les dépeint en deux mots, en disant qu'ils étoient Dualistes rigides, n'admettant que deux principes ou deux souverains gouverneurs de toutes choses, savoir la vertu & le vice, le bien & le mal, la lumière & les ténèbres, Dieu & le diable;

Hyd. p. 295. c'est ainsi que je rends la version latine de M. Hyde, que voici:  
*Magusæis peculiaris est Dualitas, adeò ut statuunt duçtores duos æternos, qui dividuntur in bonum & malum, probitatem & improbitatem, emolumentum ac nocumentum. Horum unus nominatur lux, & alter tenebræ, scilicet, Yezdan seu Deus, & Ahreman seu diabolus.*

Ce système contredisoit ouvertement celui de Zoroastre; car s'il n'y a point de substance mitoyenne entre celle de Dieu & celle du démon, la matière n'étant certainement pas divine, ne peut appartenir qu'au démon, & n'a par conséquent aucun degré de bonté.

Système  
de Manès.  
Apud Hyd.  
p. 282,

Ce fut à ce système que Manès donna la préférence. Il fut d'abord Maguséen, dit Sharistani, & partisan des dogmes populaires: *Originitus fuit magusæus, agnoscens sectas populares*; & quand Sharistani ne le diroit pas, les sentimens connus de Manès le disent assez. Son livre des mystères débutoit par les paroles suivantes: *De toute éternité existent deux*

êtres souverainement opposés, savoir Dieu & la matière, la lumière & les ténèbres, le bien & le mal: Ἦν Θεὸς καὶ ὕλη, φῶς καὶ σκότος, ἀγαθὸν καὶ κακὸν ἀκρῶς ἐναντία. C'est ainsi que S.<sup>t</sup> Épiphane

*Epiph. Hæres.  
LXVI.*

a rendu le texte de Manès, & Tite de Bostres a conservé le même passage dans son livre contre les Manichéens (*f*).

On voit par cette maxime, principe fondamental du système de Manès, que cet hérésiarque faisoit profession du dualisme le plus rigide; & que dans sa pensée, Dieu & la matière étoient deux principes parallèles, collatéraux, indépendans, & dont l'un ne cède à l'autre qu'après avoir disputé long-temps la victoire.

Manès trouvoit sans doute que les Gnostiques mêmes pensoient trop mollement sur la perversité de la matière. L'autorité de Platon retenoit ceux-ci; mais notre hérésiarque, qui ne connoissoit guère le philosophe Grec, n'étoit point arrêté par des ménagemens de politique ou de goût: il confondit donc la matière & satan, ou s'il les distingua, ce fut en faisant de satan l'ame inséparable ou la production essentielle de la matière.

Les Maguséens apercevoient une partie des conséquences qui résultoient d'un tel principe; mais je ne fais s'ils auroient osé les suivre en détail, & les soutenir avec la même effronterie que Manès. Nous allons voir qu'il n'étoit pas homme à s'effrayer.

Il prétendoit que Dieu n'avoit aucune part à la construction du monde corporel; que jamais il n'y a pensé, ne l'a voulu, ne l'a permis. Manès n'avoit pas même la complaisance d'attribuer cet ouvrage à l'un des Éons: satan seul en étoit donc l'auteur?

La conséquence, quoique révoltante, étoit juste; car si la matière est le mal par essence, il est impossible que Dieu puisse se résoudre à mêler sa substance avec celle de satan, & qu'il livre à l'esprit impur une partie de son être. Par la même raison un Eon, pénétré des rayons de lumière, ne pouvoit concevoir

(*f*) Hiérax, célèbre Manichéen d'Egypte, ne pensoit pas sur ce point comme son maître: *Il y a*, disoit-il, *trois Principes de toutes choses, Dieu, la matière & la méchanceté*

*ou le méchant: Τρεῖς εἰσιν Ἀρχαὶ Θεός καὶ ὕλη, καὶ Κακία.* Hiérax, Manichéen mitigé, préféreroit la doctrine de Zoroastre à celle des Maguséens.

un dessein si pernicieux, & s'il l'eût conçu, Dieu n'en auroit jamais permis l'exécution.

Ce trait seul suffit pour caractériser le génie de Manès. Il falloit avoir un front d'airain pour s'élever ainsi contre ce que les Philosophes & tous les peuples de la terre avoient pensé jusqu'alors; tous s'accordoient à reconnoître le sceau d'une intelligence, d'une sagesse, d'une bonté, d'une puissance infinie dans la production de la nature corporelle, & sur tout dans le tissu & dans le jeu des corps organisés. Point du tout, disoit Manès, le corps des hommes & des animaux est précisément ce qu'il y a de plus impur dans la substance des ténèbres; par conséquent satan seul pouvoit inventer des machines si détestables, parce que lui seul pouvoit y trouver son avantage.

Mais enfin, disoit-on, la matière est dans le monde: comment satan a-t-il pu l'y faire entrer contre la volonté de Dieu? Il étoit naturel de proposer cette question à Manès, & voici comme il prétendoit la résoudre.

« De toute éternité, disoit-il, la substance de Dieu & celle » de la matière subsistoient à part, & si loin l'une de l'autre, que » jamais elles ne se seroient connues, si Dieu n'avoit jugé à propos » de former l'Univers; il le produisit en se répandant, pour » ainsi dire hors de lui-même, & faisant sortir de sa substance » une multitude prodigieuse d'émanations, qu'il façonna de toutes les manières imaginables. » Zoroastre, Platon & les autres Philosophes avoient pensé que la substance corporelle devoit entrer dans cet ouvrage au moins comme une charpente nécessaire; il étoit réservé à Manès d'imaginer un monde, un soleil, des étoiles, des planètes, une terre qui n'eussent rien de matériel.

Quoi qu'il en soit, cet Univers tout spirituel, mais très-réellement étendu, fut placé dans l'espace intermédiaire qui séparoit la divinité de la région des ténèbres; celles-ci, à la faveur du voisinage, aperçurent la lumière pour la première fois, & furent transportées d'une passion si violente pour l'excellence & la beauté de ce nouvel objet, que s'élançant avec fureur hors de leurs limites, elles entrèrent dans le monde



monde pour s'en saisir. Manès, à la manière des Perses, représentoit l'Amour & les transports des Esprits de ténèbres sous des images obscènes, que la pudeur ne me permet pas de retracer.

« Dieu, ajoutoit-il, voyant le danger que couroit son ouvrage, envoya l'homme céleste, un de ses principaux Éons, « pour combattre l'ennemi ; mais cet Éon, quoiqu'environné « des cinq élémens du ciel, eut la mal-adresse de se laisser « enlever une partie de son armure, & cette portion étoit l'ame « humaine, qui fut dévorée par le Prince des ténèbres. »

Celui-ci, pour s'en assurer la possession, l'enferma dans « un corps matériel, qu'il construisit à l'image de l'homme « céleste ; & ce corps, composé des parties impures de la matière, « étoit comme l'élixir des passions les plus inflammables. L'ame, « séduite par le plaisir des sens, eut le malheur de se plaire dans « sa prison, & de resserrer ses liens en s'attachant aux biens de « la terre ; & comme elle est ordinairement plus souillée lorsque « la mort la sépare du corps, que lorsqu'elle y est entrée, Satan « la fait passer successivement dans de nouveaux corps, soit « d'hommes, soit d'animaux, soit de plantes, & cette transmi- « gration des ames durera jusqu'à leur parfaite purification. »

S.<sup>t</sup> Éphrem appelle ce dogme de Manès l'*erreur Indienne (g)*. Elle étoit, en effet, contraire à la doctrine de Zoroastre & de ses disciples, comme je l'ai déjà remarqué ; mais elle s'étoit répandue dans la Perse par le commerce avec les Indes, & les Maguséens l'avoient adoptée.

Quant aux ames qui avoient le bonheur d'achever plus tôt leur purification, elles étoient réunies à l'homme céleste, mais par degrés ; elles passaient d'abord dans la Lune, qui croissoit en lumière à mesure qu'elle en recevoit, & décroissoit lorsqu'elle les faisoit passer dans le Soleil (car c'est ainsi que Manès expliquoit les différentes phases de la Lune) ; & ces deux astres, semblables à deux grands vaisseaux, servoient à transporter les ames dans les régions du ciel.

(g) *Error Indicus Manetem tenuit*. S. Ephr. apud Assen. Bibliot. Orient. t. I, p. 112.

Le Verbe, qui, selon Manès, résidoit dans le Soleil & dans la Lune, eut enfin pitié des ames, qui s'oublioient elles-mêmes dans leurs prisons; il descendit sur la terre, se revêtit de la simple apparence du corps humain, parut souffrir la mort & ressusciter, & apprit aux hommes le secret de se purifier promptement, par la pratique de la parfaite continence, & par le détachement de tout objet matériel.

Il y avoit, ce semble, un secret encore plus efficace, c'étoit de se donner la mort: quel moyen plus sûr de délivrer une pauvre ame des liens qui la retiennent? & comment Dieu trouveroit-il à redire à cet héroïsme? dans le système Manichéen on n'eût point attenté sur soi-même, on auroit, au contraire, anéanti son ennemi & l'ennemi de Dieu: mais apparemment que Manès trouva cette morale un peu trop dure; il aimoit encore sa prison, quoi qu'il en pût dire, & choisit des moyens plus doux pour se procurer la liberté: il se contenta de s'interdire, à lui & à ses disciples, l'usage du vin & des viandes, comme étant du domaine spécial de Satan & l'aliment naturel de la concupiscence, & se réduisit à des nourritures pûs simples, dans le choix desquelles il mêloit encore des observations superstitieuses. A l'égard du mariage, il ne pouvoit qu'en avoir horreur; car, dans ses idées, c'est principalement par la génération que Satan perpétue son empire, puisqu'elle n'aboutit qu'à former des prisons pour enchaîner dans la substance de Satan une portion de l'essence divine.

Il est vrai que Manès permettoit, ou plutôt toléroit, dans le second ordre de ses disciples qu'on appelloit les *Auditeurs*, ce qu'il interdisoit sévèrement à ceux qu'il appelloit ses *Elus*; c'est qu'il sentoît que sa doctrine auroit trop peu de prosélytes, s'il les assujettissoit tous indistinctement à la même continence. Mais il avertissoit les premiers que, par cette attache sensuelle, ils se préparoient de grandes misères, qu'ils passeroient après la mort dans d'autres corps, & qu'ils n'arriveroient que fort tard à leur entière délivrance.

C'est en vain que M. de Beausobre, apologiste plutôt qu'historien de Manès, voudroit l'excuser par l'exemple des

Moines & du Clergé, auxquels la même abstinence étoit prescrite, quoique les laïques n'y fussent pas assujettis. Cet auteur, pour confirmer son parallèle injurieux, voudroit faire croire que, dans la secte Manichéenne, l'ordre des Élus répondoit au clergé des Catholiques, & l'ordre des Auditeurs aux Laïques; mais il se trompe assurément, les Auditeurs n'étoient que Cathécumènes, puisqu'ils n'entroient jamais dans les assemblées secrètes, qu'ils ne participoient point aux mystères, & que leurs ames étoient assujetties à la métempsycose; par conséquent leurs Élus répondoient à ceux qu'on appeloit dans l'Église les *Fidèles* ou les *Initiés*, ce qui comprenoit l'ordre des Laïques comme celui du Clergé: or, de l'aveu de M. de Beausobre, le mariage a toujours été, dans l'Église, constamment permis aux Laïques, & n'a jamais été regardé comme un obstacle à l'entrée du Ciel. Donc, si Manès l'interdisoit sévèrement à ses élus, aussi-bien que l'usage de la viande & du vin, c'est qu'il croyoit que le mariage, la chair & le vin avoient quelque chose d'intrinsèquement vicieux, & de mauvais par essence. Il est tout-à-fait ridicule de se laisser prendre à des apparences de conformité qui se dissipent dès qu'on les examine de près. Les pratiques des Manichéens élus pouvoient être semblables à celles des Moines & du Clergé dans l'église Catholique, sans que les motifs en fussent les mêmes: on peut renoncer volontairement à ce que la loi de Dieu permet, sans blâmer ni condamner ceux qui n'ont pas reçu le même don; mais détester les viandes & le vin comme des substances mauvaises & diaboliques, c'est blasphémer contre le Créateur; regarder le mariage comme une invention de Satan, c'est outrager Dieu même, qui l'a institué pour la propagation du genre humain.

Il resteroit à savoir si ces gens, qui faisoient parade de cette excessive sévérité, ne se dédommageoient pas en secret; les Pères & les Auteurs ecclésiastiques nous ont conservé de terribles histoires de ce qui se passoit dans leurs assemblées religieuses. Cependant il plaît à M. de Beausobre de traiter de calomnies atroces ces accusations, avancées dans tous les temps & dans tous les pays, parce qu'il s'est mis dans l'esprit



que les Manichéens étoient de bons Chrétiens, qui ne péchoient que par un excès de dévotion. Je ne prétends pas assurément garantir la vérité de toutes & de chacune de ces accusations; je veux croire même qu'on aura mis quelquefois sur le compte de Manès & de toute la secte, des infamies dont quelques assemblées particulières étoient seules coupables; mais c'est une témérité inouïe, de rejeter sans preuves & sur des peut-être des dépositions si graves, si multipliées, & qui d'ailleurs portoient avec elles tous les caractères de la vraisemblance.

« A la honte de l'humanité, dit quelque part M. Baile, qui-  
 » conque veut outrer dans l'esprit, outre ordinairement dans  
 » la chair, & les vices les plus honteux ont toujours été la pierre  
 de touche de la fausse spiritualité. » C'est l'expérience de tous les siècles; & par quel privilège les Manichéens, qui l'emportoient sur tous les autres illuminés, se seroient-ils préservés du naufrage? Toutes ces sectes ont pour maxime de regarder le corps, avec l'attirail des passions, comme nous étant étranger, & de placer le *moi* dans une partie supérieure & purement intelligente: or pendant que ce *moi* prétendu est absorbé dans la plus sublime contemplation, & détaché, pour ainsi dire, des liens matériels, sera-t-il coupable si le corps, auquel il ne pense plus, se laisse aller machinalement aux penchans de la Nature? C'étoit encore trop peu pour un Manichéen de penser que le corps est pour nous un être étranger, c'est la substance même de Satan, & notre ame est substance divine: par quelle raison celle-ci seroit-elle comptable de ce que Satan peut opérer dans ses propres membres? En un mot, la génération seule étoit odieuse aux Manichéens, parce qu'elle formoit des prisons aux ames émanées de Dieu; le reste devoit leur paroître indifférent; & si quelques-uns d'entre eux n'admettoient pas la conséquence, c'est qu'ils ne raisonneient pas conséquemment.

J'insiste sur ce point, parce qu'il est essentiel de bien concevoir comment on a prétendu, dans chaque système, expliquer le phénomène des contrariétés dans l'homme. J'ai déjà montré que l'hypothèse d'un double *moi*, dans chaque individu, est la plus mauvaise & même la plus mal-à-droite de toutes les

solutions; Zoroastre admettoit deux esprits dans chaque corps humain, Manès ne faisoit qu'un seul être du corps & de la mauvaise ame; des deux côtés on admettoit deux *moi* de nature toute différente, l'un sans liberté pour le mal, & l'autre sans liberté pour le bien; & dès-lors il n'y avoit plus ni morale, ni vice, ni vertu.

Cependant Manès croyoit son système autorisé dans les livres du Nouveau Testament, & spécialement dans S.<sup>t</sup> Paul; il faisoit sonner bien haut ces paroles, *la chair convoite contre l'esprit & l'esprit contre la chair; qui me délivrera de ce corps de mort!* & beaucoup d'autres semblables. Il citoit avec complaisance tous les passages où la corruption de la nature humaine est clairement enseignée; mais par cette corruption de la nature il entendoit l'union de l'ame & du corps, explication aussi contraire à la bonne philosophie qu'à la religion même.

On voit que Manès abusoit de la croyance du péché originel, reconnue par tous les Chrétiens de son temps. Observons, en passant, que la haine pour le Manichéisme précipita beaucoup de gens dans un excès contraire; ils ne considérèrent pas que toute erreur tient à quelque vérité dont on abuse, & que si le péché originel n'eût pas été un dogme constant, jamais il n'y auroit eu d'hérésie Manichéenne.

De cette fausse idée de corruption naissoit une fausse idée de purification; les Catholiques & les Manichéens convenoient que l'homme devoit travailler sans cesse à purifier son ame; on convenoit encore que les austérités, les jeunes & l'abstinence des plaisirs, même permis, y contribuoient efficacement: mais aux yeux des Manichéens la purification étoit physique, & morale aux yeux des Catholiques. L'ame étoit, pour les premiers, un diamant d'une admirable beauté, mais couvert d'ordures, & d'une glu si dure & si tenace que pour l'enlever il falloit employer la lime & le ciseau: au lieu que dans la vérité, & conformément aux notions de la religion & de la philosophie, l'ame est corrompue, non dans sa substance, mais dans ses modifications libres; pour la purifier, il faut qu'elle acquierre les lumières qui lui manquent dans l'esprit, &

qu'elle change les affections déréglées de sa volonté en d'autres affections conformes à la loi de Dieu.

La différence de ces deux hypothèses est énorme ; néanmoins pour la saisir il faut de la justesse d'esprit , & ce n'est pas une qualité si commune. Dans un temps où l'on ne connoissoit guère qu'une fausse métaphysique , il étoit aisé de confondre des idées assez semblables en apparence , & fort opposées en effet ; de-là le progrès du Gnosticisme , du Manichéisme & de la fausse spiritualité.

Cet état de purification doit durer , selon Manès , jusqu'à la consommation des siècles ; alors , disoit-il , le Verbe reparoîtra de nouveau sur la terre ; un feu vengeur consumera tout ce qu'il y a de corporel & d'impur dans ce bas-monde ; la matière réduite en cendre sera releguée dans l'ancien séjour des ténèbres. Satan & ses suppôts seront chassés pour toujours de l'Univers , & les ames délivrées de leurs corps , ne seront plus que de purs esprits.

Le renouvellement futur de l'Univers par la victoire de Dieu sur le démon , est fondé sur la tradition du genre humain , reconnu pour un dogme par tous les peuples de l'Orient , & consacré par la révélation chrétienne ; ainsi Manès ne pouvoit en douter : cependant on ne voit pas quelle cause il pouvoit assigner dans son système à ce dénouement heureux. Satan s'est maintenu dans l'Univers pendant plusieurs milliers d'années , sans céder un pouce de terrain , & s'y maintiendra encore pendant un temps dont nous ne savons pas les bornes : perdra-t-il donc à point nommé ses anciennes forces , ou bien Dieu en acquérera-t-il tout-à-coup de nouvelles ? Si Dieu avoit auparavant assez de force pour triompher de son ennemi , pourquoi s'en avise-t-il si tard ? est-ce défaut d'attention ou de bonne volonté ? Je ne vois pas que Manès ni les Mages aient essayé de répondre à ces questions affomantes.

Tel étoit en gros le système de notre hérésiarque. Je fais grâce de ses explications , qui ne présentent qu'un tissu d'extravagances si bizarres , qu'il est inconcevable qu'elles aient pu venir



dans la tête d'un homme qui certainement ne manquoit pas d'esprit. Si ces explications de détail ne sont que des paraboles & des allégories, comme M. de Beaufobre le prétend, il faut avouer que ces allégories sont dures, & que Manès abusoit étrangement de l'obscurité du style Oriental. Je n'ai rien à dire au reste contre les interprétations du docte Historien du manichéisme; on y trouve beaucoup de sagacité, une grande connoissance de la philosophie des Anciens, & je dois reconnoître ici que son travail m'a souvent été fort utile; mais je ne lui pardonne pas de prendre occasion de ses découvertes pour invectiver avec amertume contre les Pères de l'Eglise, & pour les accuser d'ignorance & de mauvaise foi. Si jamais il a été pardonnable de se méprendre quelquefois dans les imputations, c'étoit assurément à l'égard des Manichéens & des Gnostiques: les Pères étoient-ils obligés de suer sang & eau pour trouver un système philosophique dans des allégories forcées? C'est à ceux qui veulent enseigner à s'exprimer d'une manière intelligible; s'ils affectent l'obscurité, ils n'ont point à se plaindre lorsqu'on ne les entend pas.

D'ailleurs les Manichéens répandus dans l'Asie, dans l'Afrique & dans l'Europe, n'étoient pas plus au fait du style Oriental que les Pères de l'Eglise; ils prenoient à la lettre & transformoient en dogmes les absurdités contenues dans les livres de leurs maîtres: or les Pères avoient à combattre, non contre Manès, qui n'étoit plus, mais contre cette foule de disciples insensés; ils étoient donc fondés à leur reprocher ces dogmes absurdes & contradictoires, & à faire retomber sur la secte entière l'opprobre & le ridicule dont ses partisans se couvroient.

Que n'aurois-je point à dire si je voulois relever tout ce qui se trouve de répréhensible dans le gros ouvrage de M. de Beaufobre? Ce n'est pas tant l'histoire que l'apologie de Manès contre les Pères de l'Eglise. L'auteur exténue autant qu'il le peut les erreurs de l'hérésarque; & lorsqu'il ne peut disconvenir de celles qui caractérisent essentiellement son système, il les transforme en erreurs innocentes qui n'attaquent point les dogmes fondamentaux du Christianisme. Il croit en trouver des semences

dans la plupart des auteurs ecclésiastiques; d'où il conclut que ces écrivains n'ayant jamais été mis au rang des hérétiques; Manès, qui n'a fait que réunir leurs erreurs en corps de système, ne le mérite pas plus qu'eux, misérable raisonnement, même en supposant le fait avancé. Sans doute qu'on n'est point hérétique pour se préoccuper d'une idée louche qu'on ne développe pas assez, & dont on ne sent pas les conséquences; mais tel Père qui sur ce point auroit besoin d'excuse, Arnobe & Lactance, par exemple, auroit eu certainement horreur du système manichéen, s'il l'avoit envisagé dans toute son étendue. Au reste, je le dis avec peine, ce n'est que par complaisance ou par politique que M. de Beausobre consent à taxer d'erreur les dogmes de Manès; car enfin on ne décide point qu'une doctrine est erronée, sans dire les raisons sur lesquelles on se fonde. Je cherche ces raisons dans son livre, & je n'en trouve aucune; ce n'est pas qu'il ne rapporte exactement toutes celles que les Pères & S.<sup>t</sup> Augustin entr'autres ont employées avec tant de succès: mais au lieu de les présenter comme décisives, il prend à tâche de les affoiblir, & le plus souvent de les combattre. La plupart ne sont à ses yeux que des paralogismes, & les autres de simples probabilités. Je ne pousserai pas plus loin cette critique, qui tiendrait trop de la controverse, & je reviens à Manès.

Chassé de l'Eglise pour ses blasphèmes, il résolut, en se faisant chef de secte, de se rendre redoutable à ceux qu'il appelloit ses persécuteurs; & dans cette vue il prétendit avoir reçu, dans une extase, une mission extraordinaire qui le constituoit Apôtre de Jésus-Christ par excellence, pour réformer l'Eglise & pour élever les Chrétiens à un degré de perfection, inconnu même aux premiers Disciples du Sauveur (*h*).

II

(*h*) Il est dit, dans un manuscrit arabe cité par Hottinger (*Hist. Eccles. t. I, p. 147*), que ce fut pendant le sommeil, *per quietem*; mais il y a grande apparence que Manès se procura ce sommeil ou cet extase au moyen de quelque

boisson ou drogue soporative, dont le mage Erdaviraph avoit déjà fait usage. On connoît encore de pareilles drogues en Perse, comme l'atteste Chardin dans ses voyages (*Tome IV, p. 204*) sur le rapport d'un Carme missionnaire nommé le P. Ange de S.<sup>t</sup>

Il exprimoit avec une telle emphase le pouvoir dont il se disoit revêtu, qu'on l'accusa de se donner pour le Christ ou pour le Paraclet; mais ceux qui lui imputent ce blasphème ne paroissent pas avoir bien compris ses principes. Manès avoit en horreur le dogme de l'Incarnation; il ne pouvoit donc se dire ni le Verbe ni le Messie, puisqu'il ne s'est jamais cru un homme fantastique. Une contradiction si manifeste est absolument contre toute vraisemblance; aussi ne s'est-il jamais dit qu'Apôtre de Jésus-Christ. C'est le titre qu'il prenoit à la tête de toutes ses lettres, au rapport des Anciens; & la seule qui nous reste en entier dans les Actes d'Archélaüs, n'en porte point d'autre.

Par la même raison, Manès ne pouvoit se croire le Paraclet, mais il prétendoit avoir reçu les dons de l'Esprit-saint dans une plénitude infiniment supérieure à celle des premiers Chrétiens; c'étoit à lui principalement que le Sauveur adressoit la parole, lorsqu'il disoit à ses Apôtres, *je vous enverrai l'Esprit consolateur*; c'étoit encore lui que S.<sup>t</sup> Paul désignoit par ces paroles: *Nous ne connoissons qu'imparfaitement, nous ne prophétisons qu'imparfaitement; mais lorsque la perfection sera venue, tout ce qui est imparfait sera aboli*, c'est-à-dire que Manès prétendoit avoir apporté sur la terre la gnose parfaite, que S.<sup>t</sup> Paul n'avoit qu'entrevue. J. Cor. I<sup>re</sup>;

Plein de ces idées fastueuses, il se fit un plan de religion tout neuf, & rejeta toute autorité capable de le gêner. Les Gnostiques conservoient encore quelque respect pour les livres de l'ancien Testament, parce qu'ils en regardoient les écrivains comme interprètes de l'Éon créateur, qui quoique fort au-dessous du Dieu souverain, méritoit néanmoins de

S.<sup>t</sup> Joseph; ce Religieux racontoit qu'ayant pris une pillule d'opium fort usitée en Perse, il fut forcé de rire, & de dire malgré lui force sottises; qu'il voyoit des fantômes & mille chimères lui passer devant les yeux, qui lui paroissent grotesques & le divertissoient merveilleusement, de quoi il ne sentit point

de mal ensuite. Ces drogues opèrent apparemment selon que l'imagination du patient est montée. Manès étoit le singe de S.<sup>t</sup> Paul, pour lequel il affectoit une vénération singulière; il voulut faire croire qu'il avoit été, comme lui, enlevé dans le Ciel, & qu'il avoit reçu son apostolat, non des hommes, mais de J. C. même.



grands égards. Manès, au contraire, attribuant au mauvais principe la fabrication du monde corporel, ne pouvoit respecter un livre qui porte tout entier sur ce dogme fondamental, que Dieu a créé le ciel & la terre; tout lui déplaîsoit dans ce livre, la permission de manger la chair des animaux, la vie, les actions & les mariages des Patriarches, la loi de Moÿse, les sacrifices sanglans. Les livres sacrés des Hébreux, disoit-il, ne sont bons tout au plus que pour les Juifs, parce qu'ils n'ont été composés que pour eux; mais les Gentils ont eu leurs Prophètes & leurs Docteurs, tels que Seth, Énoch, Hyftaspe, Zoroastre, qu'ils doivent écouter préférablement à des étrangers.

A l'égard des livres du nouveau Testament, Manès les recevoit du moins en partie, & les regardoit comme divins; mais il prétendoit que ces livres, & sur-tout les Évangiles avoient été altérés par ceux qu'il appelloit Galiléens, & que l'Église catholique ne les avoit plus dans leur pureté primitive; aussi leur préféroit-il les faux évangiles fabriqués par les Gnostiques. Cette méthode étoit pour lui d'une très-grande commodité: lui objectoit-on des textes formels où ses folles opinions étoient clairement condamnées, il répondoit que ces textes étoient faux & fourrés dans les Écritures par les Galiléens; mais il y conservoit avec soin tous ceux qui paroïssent favorables à ses idées, principalement les endroits où S.<sup>t</sup> Paul insiste si fortement sur la corruption de la Nature, & sur l'inutilité de la loi pour conduire à la parfaite justice. Avec quel transport ne lisoit-il pas ce que les Apôtres disent des démons répandus dans l'air & sur la terre, dont ils se sont rendus les maîtres, *de ces princes des ténèbres, du dieu de ce monde*, occupé sans cesse à détruire le royaume de la *lumière*. Dans ce portrait, Manès ne voyoit que l'Arimane des Perses, & n'y reconnoissoit point des Anges, créatures du Dieu souverain, bons dans leur origine, & devenus mauvais par leur propre malice; il trouvoit ses deux principes co-éternels dans l'opposition perpétuelle que les livres saints font de la *lumière* & des *ténèbres*. Les enfans de Dieu sont les *enfans de la lumière*, & les *enfans des ténèbres* sont enfans

du démon ; aussi *Dieu est lumière, & il n'y a point de ténèbres en lui. Le Verbe est la lumière qui est venue dans ce monde pour éclairer les hommes ; la lumière luit dans les ténèbres, & les ténèbres ne l'ont pas comprise.*

Nous lisons tous les jours ces textes & mille autres semblables, sans penser à leur donner une pareille interprétation. Le bon sens nous dicte si clairement que ces expressions ne sont que des métaphores, qu'on n'est pas tenté de les prendre à la lettre ; mais des esprits fortement préoccupés d'un système, saisissent avec avidité tout ce qui paroît l'insinuer.

Je ne doute point que Manès ne fût un imposteur : mille traits décèlent son hypocrisie ; mais il étoit encore plus enthousiaste, & l'enthousiasme suppose une espèce de persuasion. Les caractères qui paroissent inaliénables, ne s'allient que trop souvent dans le cœur humain, & ce fut par la réunion de ces dispositions contradictoires que Manès se fit un grand parti parmi les Chrétiens de Perse ; il avoit d'ailleurs toutes les qualités nécessaires pour entraîner les simples & les ignorans : une éloquence vive, propre à remuer l'imagination de ses auditeurs ; un visage pâle, triste, austère. Sa pauvreté, son détachement des biens périssables & de tout ce qui peut flatter les sens ; son abstinence, ses jeûnes rigoureux & prolongés annonçoient un parfait modèle de la vie ascétique. Absorbé dans la méditation, il paroissoit être déjà citoyen du Ciel. S.<sup>t</sup> Éphrem réunit tous ces traits en deux mots : *Pallorē, dit-il, Manerem diabolus tinxit, ut incautos falleret.*

*Apud Asseman.  
Biblioth. Orient.  
t. I, p. 119.*

Manès ayant donc formé sa petite église, établit des loix pour la régir ; il régla l'ordre & le temps des assemblées, les lectures & les instructions que l'on y devoit faire, la forme & les cérémonies du culte ; le choix des prêtres, des diacres ou ministres, & des évêques ou présidens. Je n'entrerai point dans ce détail, qui regarde plus particulièrement l'histoire des hérésies. J'ai déjà dit qu'il avoit partagé ses disciples en deux ordres ; celui des élus ou fidèles, & celui des auditeurs ou cathécumènes.

Non content du troupeau qu'il avoit rassemblé, il envoya

ses principaux disciples pour étendre la secte dans les pays les plus éloignés de la Perse. Le succès surpassa l'espérance du maître ; & dans la vérité l'on a peine à comprendre comment une doctrine, qui ne méritoit que l'indignation & le mépris, put faire de si rapides progrès : qu'est-ce que cette mauvaise philosophie avoit donc de séduisant dans la bouche de prédicateurs barbares, qui n'avoient point le don des miracles, & qui même n'y prétendoient pas ? Il y a plus : dans les lieux où passèrent ces nouveaux venus, personne ne s'aperçut des effets de leur mission, qui naturellement devoit émouvoir, & ceux qu'ils persuadèrent, & ceux qu'ils ne persuadèrent pas ; mais une réflexion bien simple va faire évanouir tout le merveilleux de cet événement. Il y avoit des Gnostiques dans tous les lieux où le Christianisme étoit établi, & ce fut sans doute à eux que les députés s'adressèrent ; ils en furent reçus à bras ouverts. Toutes ces sectes divisées entr'elles sur des points assez peu importants, furent charmées de voir leurs rêveries canonisées par un nouvel Apôtre que Dieu, disoient-ils, avoit suscité dans son Église. Les Gnostiques se réunirent donc à Manès, & regardèrent ses livres comme inspirés. Depuis ce temps on ne parla presque plus des disciples de Basilide, de Menandre, de Marcion, de Valentin : tous devinrent Manichéens, & s'animant d'un nouveau zèle, ils gagnèrent des gens simples & des esprits mal faits, & grossirent le nombre de leurs prosélytes. C'est ainsi qu'en peu d'années le manichéisme se répandit comme de lui-même dans l'Asie, l'Afrique & l'Europe, jusqu'à donner de l'inquiétude à Dioclétien & aux Empereurs qui lui succédèrent.

Cependant Manès ne se fia pas tellement à la grâce de son Apostolat prétendu, qu'il ne brigât la protection des Grands de la terre. Ses talens dans les sciences utiles & dans les arts agréables lui procurèrent une entrée à la cour & les bonnes grâces du roi Sapor ; il gagna la confiance de ce Prince, & lui persuada sa doctrine, disent les Orientaux, mais non pas au point d'en faire un chrétien à sa façon : on va voir que Sapor en étoit bien éloigné. L'imposteur ne lui montra sans doute que la partie



philosophique de son système; il se donna pour un Mage d'une spiritualité raffinée, & le Prince n'en fut pas effrayé. Les Mages assemblés deux fois pour terminer les disputes, eurent à combattre les préjugés des deux Rois qui les consultèrent, & Sapor n'avoit peut-être pas été si bien converti par le prestige de Marasphand, qu'il n'eût encore une pente secrète au maguséisme.

La faveur de Manès ne fut pourtant pas de longue durée : on varie sur la cause de sa disgrâce. Selon les Écrivains ecclésiastiques, Sapor le croyant habile Médecin, & de plus un très-saint homme, lui confia le soin de son fils, attaqué d'une maladie dangereuse. Manès promit de le guérir, plus encore par ses prières que par la vertu de ses remèdes; mais le jeune Prince étant mort entre ses mains, le Roi, dans sa colère, résolut de faire périr l'ignorant empyrique. Il est singulier que les Orientaux, si curieux d'ailleurs de tout ce qui concerne notre hérésie, ne disent pas un mot d'un fait si digne d'attention : ne seroit-ce pas une raison de le révoquer en doute? Le seul Abulpharage en parle comme d'un bruit incertain, *fertur*, & peut-être ne l'avoit-il lû que dans nos Auteurs ecclésiastiques.

*Dynast. p. 82.*

Quoi qu'il en soit, si la mort du jeune Prince fut la cause de la disgrâce de Manès, ce ne fut pas la seule. L'hérésiarque, dit M. d'Herbelot, *après s'être fait admirer quelque temps, commença d'assembler des gens sous le nom de disciples, qui s'opposoient au culte & aux cérémonies zoroastriennes que les Persans professoient pour lors; cette nouveauté ayant excité des troubles, Sapor voulut le faire mourir.*

*Biblior. Orient.  
au mot Mani.*

L'Auteur des Actes d'Archélaüs, après avoir attribué la colère de Sapor au chagrin qu'il eut de la mort de son fils, convient aussi du second motif que je viens de toucher. *Misit*, dit-il en parlant de Manès, *discipulos suos prædicaturos intrepidè fictos simulatosque errores . . . . . quod cum rex Persarum cognovisset, dignis eum suppliciis subdere parat.*

Les Maguséens ne s'opposoient point au culte & aux cérémonies de la religion de Zoroastre; ce ne fut donc pas comme maguséen que les Mages déférèrent Manès au tribunal du Roi; mais comme un faux mage, ennemi du culte national,

il l'étoit en effet sur deux points très-importans, & le masque du maguséisme dont il se paroît à la cour ne put le soustraire à cette accusation.

1.<sup>o</sup> En qualité de chrétien, il ne pouvoit reconnoître les dieux inférieurs, dont le culte étoit la base de la religion du peuple; il n'auroit pu, sans abjurer grossièrement le Christianisme, adorer Oromase & Mithra, & mettre au nombre des dieux le Ciel, les Planètes & les Éléments; il faisoit même profession de reconnoître un Dieu en trois personnes, le Père, le Fils & le Saint-Esprit; & ceux d'entre les Anciens qui le ménagent le moins, rendent témoignage à son orthodoxie sur l'article de la Trinité: cependant en y regardant de près, on auroit peut-être vu que cette orthodoxie étoit plus apparente que réelle; car la Divinité n'étant, selon Manès, qu'une lumière étendue & circonscrite, le Fils & le Saint-Esprit ne pouvoient être que de grandes portions de cette lumière consubstantielles au Père, si l'on veut, mais subsistant à part: aussi Manès plaçoit-il le Père dans le ciel le plus élevé, le Verbe dans le soleil & dans la lune, & le Saint-Esprit dans l'air.

Outre ces deux principales émanations, l'hérésiarque en admettoit une infinité d'autres, savoir les Éons des Gnostiques, les anges, les étoiles fixes, le soleil & les autres planètes; car dans son système la matière n'occupoit que les régions sublunaires, & par conséquent les êtres lumineux plus élevés étoient consubstantiels à Dieu; il se contentoit néanmoins de leur porter un grand respect, & n'attribuoit la divinité proprement dite qu'aux deux grandes proboles, le Verbe & le Saint-Esprit. C'étoit une inconséquence sur laquelle il étoit facile aux Mages de le pousser vivement.

Le second point sur lequel il ne pouvoit s'accorder avec eux, concernoit les sacrifices sanglans. Les Perses en offroient à leurs Dieux, & les Maguséens se conformoient sans doute au culte reçu; mais un Chrétien ne pouvoit en offrir sans sacrilège, même au vrai Dieu, parce que le grand sacrifice avoit aboli les victimes figuratives, qui n'étoient agréables à Dieu qu'en tant qu'elles annonçoient & représentoient la seule victime qui

fût capable de l'appaiser. Ce n'étoit pas néanmoins sur ce fondement solide que s'appuyoit Manès pour proscrire les sacrifices; dans son système le Verbe n'avoit pris qu'un corps phantastique, & n'étoit mort qu'en apparence; les principes d'ailleurs le portoient à condamner les sacrifices sanglans, en quelque temps qu'on les ait offerts; car si la chair est essentiellement impure & le siège de toutes les passions vicieuses, l'offrande qu'on en feroit à Dieu ne pourroit que lui déplaire infiniment; par conséquent Dieu n'avoit jamais demandé de pareilles victimes, & Moïse, en les prescrivant, avoit travesti le vrai Dieu en un Dieu cruel, insatiable de chair & de sang:

*devorantem carnis & sanguinis*, disoit Fauste le Manichéen.

*Apud Aug. cont.  
Faust. l. IV, 1.  
Porph. de Abst. l. II, §. 34, 37, &c.*

Sans aller jusqu'à cet excès, Porphyre & d'autres Philosophes réprouvoient les sacrifices sanglans, comme indignes du Dieu souverain, & même des Dieux immatériels, à qui le culte de l'esprit & du cœur a seul le droit de plaire. Les Philosophes plus anciens vouloient des offrandes extérieures; mais ils auroient préféré celles des fruits de la terre. Il est, en effet, inconcevable que l'effusion du sang des animaux soit par elle-même agréable à Dieu, & les Prophètes avoient souvent tonné contre cette opinion absurde, dont les Hébreux mêmes étoient imbus; cependant tous les peuples & tous les siècles se sont réunis dans la persuasion intime que de tous les sacrifices, l'immolation des victimes est le plus excellent, & le plus capable d'appaiser la divinité & de purifier les hommes. Sous ce point de vue général, nulle distinction entre le peuple-Juif & les adorateurs des idoles; les quatre parties du monde, sans se donner le mot, sans se communiquer, sans se connoître, conspirent également dans un culte si bizarre en apparence; & ce n'est que depuis qu'il est réellement sans force & sans vertu, que l'on s'avise sérieusement de l'envisager d'un œil philosophe. Cependant il ne falloit qu'ouvrir les yeux; étoit-il bien conforme aux sentimens de la Nature de se plonger dans le sang d'un animal innocent? quoi de plus dégoûtant que de manier des entrailles fumantes? comment se persuader qu'une odeur infecte soit un parfum délicieux pour la divinité?



comment des temples, transformés en boucheries, pouvoient-ils paroître augustes & vénérables? Que cette manière d'honorer Dieu eût été imaginée dans quelque coin de la terre, je n'en ferois pas surpris; mais elle est trop contraire aux sentimens de la Nature, pour être venue en même temps dans l'esprit de tous les hommes, & pour avoir été adoptée généralement & sans contradiction: jamais on ne résoudra ce problème, si l'on ne remonte jusqu'à l'origine commune de toutes les Nations, & si l'on ne suppose un ordre de Dieu si formel & si précis, que l'impression ait pu s'en conserver dans l'esprit de tous les peuples, sans qu'ils fussent eux-mêmes par quel canal ils l'avoient reçue (i).

Les Mages avoient donc avec Manès de vives altercations sur ces deux points importans; ils savoient à la vérité que les Chrétiens rejetoient les Dieux de la Perse, & n'offroient point de sacrifices sanglans, mais ils en étoient moins choqués, parce

(i) Cependant, si l'on en croit Pausanias (*lib. VIII, cap. 2.*) Cécrops, qui régla le culte divin dans Athènes, défendit qu'on sacrifiât aux Dieux rien qui fût animé; & Porphyre (*de Abst. l. IV.*) pour appuyer son opinion, allègue deux loix de Triptolème, dont l'une défend d'offrir autre chose aux Dieux que les fruits de la terre, & l'autre de faire aucun mal aux animaux servant au labourage. Je ne fais trop si l'on doit faire beaucoup de fond sur l'existence de ces prétendues loix de Cécrops & de Triptolème. Les Auteurs qui les rapportent sont bien modernes, & justement suspects de les avoir ajustées à leur façon de penser; car il s'ensuivroit que ces loix défendoient également aux Grecs de se nourrir de la chair des animaux; défense tout-à-fait incroyable. Je ne doute point que ces premiers Législateurs ayant à civiliser des peuples barbares & sanguinaires, & voulant leur inspirer le

goût de l'agriculture, n'aient exalté le mérite des offrandes faites aux Dieux avec les seuls fruits de la terre; peut-être même auront-ils mis sous la sauve-garde des loix les animaux servant au labourage: mais il est contre toute vraisemblance qu'ils aient pros crit tout sacrifice sanglant. On sait qu'ils apportèrent dans la Grèce la religion & le culte de l'Égypte & de la Phénicie, où cette sorte de sacrifice étoit en honneur, & rien ne nous conduit à croire qu'ils se soient fait des principes plus spiritualisés que ceux qu'ils avoient reçus dans leur pays natal: au reste, quoi qu'il en soit de ces loix prétendues, elles furent sans exécution. Les Grecs entraînés par l'impulsion générale qui persuadoit tous les peuples, continuèrent d'honorer les Dieux par l'immolation des victimes, & crurent que cette espèce de sacrifice étoit la plus expiatoire & la plus agréable à la Divinité.

qu'ils

qu'ils regardoient le Christianisme comme une religion étrangère, qui n'entreprendoit pas de réformer la leur, au lieu que Manès se donnant pour un Mage réformateur, étoit un ennemi domestique mille fois plus dangereux qu'un ennemi déclaré: ils faisirent ce prétexte, & représentèrent au Roi que cet homme n'étoit pas un simple maguséen, comme il le pensoit, mais un chrétien brouillon, qui, s'étant fait chasser de son église, vouloit changer le magisme même, & décrier le culte national. Sapor zélé pour sa religion voulut prévenir, par le supplice de l'intrigant, les troubles dont son empire étoit menacé. Manès averti dans un songe, à ce qu'il disoit, des mauvais desseins qu'on avoit contre lui, se sauva dans la contrée de la Scythie, appelée depuis le Turkestan.

*Voy. les actes  
d'Archélaüs.  
D'Herbelot, au  
mot Mani.  
V. Chondemir,  
apud Hyd, page  
282.*

Ce fut dans cette retraite qu'il s'occupa à la composition ou à la révision de la plupart de ses ouvrages. Les Anciens en connoissoient un assez grand nombre, dont il ne nous reste que des titres ou des fragmens. Les plus célèbres étoient le livre des *Mystères*, le *trésor de la vie* & l'*épître du fondement*, ainsi nommée parce qu'elle contenoit tous les principes du système. Ses disciples avoient rassemblé en un volume toutes les lettres qu'il avoit écrites à diverses personnes; il ne nous reste en entier que sa lettre à Marcel dans les actes d'Archélaüs, & dans l'ouvrage imparfait de S.<sup>t</sup> Augustin, un fragment considérable d'une autre adressée à Menoch, sa fille spirituelle. M. de Tillemont, parlant de l'épître à Marcel, dit qu'il n'y a rien de si doux & de si attrayant; qu'elle est toute composée d'un style apostolique, & pleine des expressions de S.<sup>t</sup> Paul. Manès en effet avoit pris cet Apôtre pour son modèle, & sans doute affectoit par-tout le même style. On le voit dans la lettre à Menoch, dont je viens de parler, & dans la salutation de l'épître du fondement, que S.<sup>t</sup> Augustin nous a conservée: *Que la paix de Dieu invisible & la connoissance de la vérité soient données à tous nos saints & très-chers frères qui croient les commandemens célestes, & qui les observent; que la droite de Dieu les protège & les délivre de tous les assauts du démon & des pièges du monde.*

*L. III, c. 172  
& suiv.*

*Hist. Eccles.  
t. IV, p. 390.*

*Ap. Aug. cont.  
Epist. fundam.*

Mais le livre auquel il donna sa principale application fut  
Tome XXXI. . Ooo

*Bibl. Orient.  
au mot Er-tenk.*

*Hyd. p. 282.*

celui qu'il intitula l'évangile de *vie* ou l'évangile *vivant*; ce n'étoit point une *vie* de J. C. ainsi que le titre pourroit le faire penser, mais une espèce d'apocalypse ou un recueil des révélations que l'hérésiarque prétendoit lui avoir été faites par J. C. Pour se donner l'air d'homme inspiré, il dit à ses disciples qu'il alloit être enlevé dans le Ciel, & qu'ils ne le reverroient qu'au bout d'un an; il avoit découvert, dit-on, dans un lieu solitaire, une caverne où couloit un ruisseau d'une eau pure; il y cacha des provisions, & s'y tint renfermé sans aucun commerce avec les hommes. Il y composa cet évangile, & l'orna de peintures exquises. *Ce livre*, dit M. d'Herbelot, *étoit rempli de figures magiques, astrologiques & prophétiques, que cet imposteur disoit représenter toutes les merveilles que Dieu lui avoit fait voir. . . . . Ce livre que l'on disoit*, ajoute-t-il, *avoir été peint à la Chine ou par des Chinois (k), étoit si célèbre dans toute la Perse, que Kemal-essahani, poète Persien, pour louer l'habileté d'un Peintre, dit que ses ouvrages faisoient plier le livre d'Er-tenk & mépriser toutes ses figures.* Les Persans donnent en effet au livre de Manès le nom d'*Er-tenk*, c'est-à-dire les *figures* ou les *peintures*; & lorsqu'ils lui donnent le nom d'évangile, ils ajoutent *de peintures, de roses, de tulipes, de variété, de couleurs*, pour le distinguer de l'Évangile de Jésus-Christ.

On reconnoît ici dans Manès une affectation puérile de copier l'ancien Zoroastre, qui s'étoit de même enfermé dans une antre pour y recevoir du Ciel le *zend*, orné de peintures symboliques, & les titres de leurs ouvrages étoient encore à peu près les mêmes; car *zend* signifie *vie* ou *vivant*. Notre hérésiarque, qui se disoit réformateur du magisme, ne vouloit paroître en rien inférieur à celui que l'on en croyoit le fondateur.

Cependant Sapor I.<sup>er</sup> mourut en 271 ou 272, & son fils Hormisdas monta sur le trône. Dès que Manès en fut informé, il revint en Perse; & le nouveau Roi, auquel il présenta son évangile, l'accueillit très-favorablement. Ce Prince,

(k) Les Arabes donnent quelquefois le nom de Chine au Turkestan.



dit M. d'Herbelot, *s'adonna à l'étude; mais sa science lui nuisit, car elle le fit tomber dans les erreurs de Manès, qui prétendoit avoir raffiné sur la doctrine de Zoroastre, en la mêlant avec celle des Chrétiens.*

*Bibl. Orient. au  
mor Hermouz.*

La protection du Roi ne suffisoit pas néanmoins pour mettre l'hérésiarque en sûreté. Hormisdas, pour le dérober à la violence ou aux embûches des Mages, lui fit bâtir une forteresse, qu'on appela *Daskarah*; il y demeura plusieurs années, & ce fut apparemment de-là qu'il écrivit à Marcel, & qu'il se rendit chez ce Romain, où il eut une conférence avec Archélaiüs, évêque de Cascar. Nous avons, dans une version latine, les actes de cette conférence, qu'un Grec nommé Hégémonius a rassemblés ou redigés. M. de Beaufobre prétend que ce n'est qu'un roman assez mal tissu. On peut voir ses raisons dans les deux premiers livres de son histoire du Manichéisme. Je ne crois pas devoir entrer dans une discussion qui me paroît être plus du ressort de l'histoire ecclésiastique que de l'histoire religieuse de la Perse.

Quoi qu'il en soit de cette conférence, il s'en tint une autre en Perse, qui fut plus funeste à Manès que celle de Cascar; il perdit en moins de deux ans Hormisdas son protecteur, & ne trouva pas le même appui dans Vararanes I.<sup>er</sup> qui lui succéda. Ce n'est pas que Vararanes, à l'exemple de son père, n'eût embrassé la doctrine du Novateur; mais ne pouvant résister aux clameurs des Mages, & peut-être étant ébranlé lui-même, il ordonna qu'ils auroient une dispute publique avec Manès, afin que l'on connût de quel côté étoit la vérité. On ignore ce qui se passa dans cette conférence (1). Les Orientaux disent seulement que Manès y fut convaincu d'erreurs grossières, & condamné comme impie; ils employoient pour caractériser

*Chondemir, ap.  
Hyd. p. 283.*

(1) M. de Beaufobre prétend que cette conférence a donné lieu à ce qu'il appelle le roman de la conférence de Cascar, & qu'Hégémonius n'a fait que changer le lieu de la scène & le nom des acteurs, en substituant aux Mages un

Évêque catholique, un Magistrat romain & des Philosophes payens au roi de Perse & aux Grands de sa Cour. Voyez ce parallèle dans l'histoire du Manichéisme, tome I, pag. 202, 203.

Hyd. p. 281  
et 282.

D'Herbel. au  
mot Zendik.

son impiété le terme *zendik*, qui, selon M. Hyde & autres Savans, signifie un *Sadducéen*, & selon M. d'Herbelot, un *impie*, un *homme sans religion*.

Quoi qu'il en soit, Manès devoit être regardé comme impie par les sectateurs de Zoroastre. Non-seulement il méprisoit les Dieux particuliers de la Perse, non-seulement il déclamoit contre les sacrifices sanglans, mais de plus il ôtoit à Dieu la formation de l'Univers corporel; il vouloit abolir le mariage, comme si c'eût été une invention de satan, & s'élevoit contre le dogme de la résurrection des corps. Sur ces trois derniers articles Manès étoit un impie aux yeux des Mages comme aux yeux des Catholiques, & sur celui de la résurrection des corps il étoit sadducéen.

La condamnation de Manès paroît à M. Hyde une preuve convaincante de l'orthodoxie des Mages. Le dualisme, dit-il, fut solennellement pros crit dans cette occasion. M. Hyde a raison en un sens; car les vrais disciples de Zoroastre admettoient trois substances co-éternelles, & ne confondoient point la matière avec Arimane; ils soutenoient encore que la matière & même les deux principes immédiats du bien & du mal sont subordonnés à la puissance du Dieu suprême; en conséquence, ils condamnoient les Maguséens dualistes rigides, & Manès leur zélé sectateur: mais ils ne croyoient point du tout que la matière, & moins encore qu'Arimane ou la substance des ténèbres fussent une production de la vertu créatrice du Très-haut. Sur ce point les Mages, les Maguséens & Manès étoient absolument d'accord, & je me flatte d'avoir dissipé tous les doutes que M. Hyde a pu répandre sur ce sujet.

Manès ayant été convaincu & condamné, Vararanes ordonna qu'on le fit mourir. Les Orientaux ne conviennent pas entr'eux du genre de son supplice; les uns disent qu'il fut crucifié à la porte de la ville royale, d'autres qu'il fut écorché vif, d'autres enfin qu'il mourut en prison. Tous s'accordent à dire qu'après sa mort on remplit sa peau ou d'air ou de foin, & qu'on pendit ce simulacre à un gibet; quelques-uns même

renvoient cet évènement au règne de Vararanes II, fils & successeur de Vararanes I<sup>er</sup>; mais quand même on reculeroit la mort de Manès de quelques années, il faudroit toujours convenir qu'il vécut tout au plus quarante ans, étant né l'an 239 ou 240 de l'ère Chrétienne, & Vararanes II étant monté sur le trône vers l'an 276.

Telle fut la fin du plus fameux des hérésiarques. Imitateur des deux Zoroastres, auxquels il n'étoit peut-être pas inférieur du côté de l'enthousiasme, de la science & des talens, il joua, comme eux, un grand rôle à la cour & dans le royaume: déserteur de la foi chrétienne, comme le second Zoroastre l'avoit été du judaïsme, il voulut, à son exemple, réformer la religion des Mages, en l'accommodant avec la véritable religion; mais les circonstances n'étoient plus les mêmes; le magisme avoit acquis une consistance qu'il n'avoit pas du temps de Darius, fils d'Hystaspe, & les Mages plus habiles ou plus raffinés dans les intrigues & dans les disputes, n'étoient pas d'humeur à subir la loi d'un nouveau venu.

La secte fut poursuivie vivement après la mort de son chef. Les rois de Perse publièrent contre elle les édits les plus sévères. On vouloit avec raison étouffer dans sa naissance une doctrine qui, proscrivant le mariage, tendoit à dépeupler l'État; peu s'en fallut même que sous prétexte de la continence des Evêques & d'une partie du Clergé, on n'enveloppât l'Eglise catholique dans cette persécution; mais les Evêques supplièrent le Roi de ne pas confondre des chrétiens innocens avec des hérétiques détestables; ils lui représentèrent que les catholiques approuvoient le mariage, comme étant d'une institution sainte & divine, & que si quelques-uns d'entr'eux s'en absteñoient, c'étoit uniquement pour vaquer sans distraction à la prière & aux fonctions de leurs charges.

Je ne puis me dispenser, en finissant ce Mémoire, de dire un mot de Masdek, autre prétendu réformateur du magisme, qui parut dans la Perse vers le milieu du v<sup>1.</sup> siècle, du temps de l'empereur Justin I<sup>er</sup>; il étoit Maguséen, c'est-à-dire d'une secte féconde en fanatiques, & par conséquent

*Assen. Bibl.  
Orient. t. III;  
part. I, p. 220.  
Renaud. hist.  
Patriarch. Alex.  
p. 47.*



Hyd. p. 289. dualiste pur comme Manès; mais avec cette différence qu'il ôtoit toute intelligence à la substance des ténèbres, & ne lui laissoit qu'un mouvement fortuit & machinal. C'est ce que Sharistani nous apprend par ces paroles de la version de M. Hyde: *Mazdekæos esse maxima ex parte ut Manaritæ seu Manichæi, in originibus duabus & duobus principiis; nisi quod Mazdek assereret lucem agere secundum intentionem & delectum, tenebras verò fortuito & per accidens; & quod lux sciens & sensibilibiter ageret, tenebræ verò ignoranter & cæcè; aussi fut-il détesté par les Mages, & surnommé zendik, c'est-à-dire l'impie ou le sadducéen.*

Hyd. ibid. Ce n'est pas par ses dogmes spéculatifs, mais par sa morale pratique, que cet imposteur se fit un nom; il s'érigea en prophète, & sous prétexte de prêcher aux hommes une charité parfaite & un détachement général de toutes les choses de la terre; il vouloit que les richesses & les femmes fussent communes entre les citoyens comme l'air & l'eau. Mazdek, dit encore Sharistani, *dehortatus est homines à dissensione & odiis & cædibus, cumque pleraque horum contingerent propter mulieres & opes, ille ideo mulieres & opes communes esse voluit, & omnes de iis participare debere, sicut participant de aqua & igne.*

Hyd. ibid.  
D'Herbelot,  
Bibl. Orient. aux  
mors Mazdek &  
Noushirvan.

Des maximes si conformes au goût des libertins & de la populace, lui attirèrent un grand nombre de partisans; & ce qu'il y eut de singulier, c'est que le roi de Perse Cavadès ou Cobad embrassant ouvertement le mazdékéisme, ordonna par un édit que tous ses sujets suivissent cette religion, & qu'on fit une nouvelle distribution de biens entre les citoyens du royaume. Alors les gens riches & ceux qui avoient de belles femmes devinrent la proie de ces brigands animés par la protection du Prince & par l'assurance de l'impunité. Le faux prophète ne s'oublia pas lui-même. La Reine étoit une princesse d'une beauté singulière; il osa la demander au Roi. On ne dit point si ce Prince poussa la dévotion jusqu'à la lui sacrifier: quoi qu'il en soit, les Grands du royaume s'étant ligués, déposèrent Cobad, le mirent en prison, & firent monter sur le trône son fils Giamasp. Mazdek se sauva par la fuite.

Cependant Cobad, par le secours de sa femme, qui le revêtit de ses habits, sortit de la prison, & se réfugia auprès d'un roi des Huns, qui lui donna des troupes, avec lesquelles il soumit ses sujets révoltés, & remonta sur le trône; mais instruit par ses malheurs, il abandonna la religion de Mazdek.

Cet imposteur revint dans la Perse sous le règne du célèbre Noushirvan, fils & successeur de Cobad. Ce Prince, connu sous le nom de Cosroës I.<sup>er</sup> fit arrêter l'imposteur, & le fit périr dans les supplices; il rétablit le bon ordre dans ses États, publia des édits sévères contre les sectateurs de Manès & de Mazdek, & fit refleurir le magisme, dont il étoit zélé partisan.



## T R O I S I È M E É P O Q U E

D E

## L A R E L I G I O N D E S P E R S E S ,

*Depuis la conquête de la Perse par les Sarazins  
jusqu'à nos jours.*

Par M. l'Abbé FOUCHER.

Lu le 13  
Janv. 1761.

**L**E Magisme, après avoir régné tant de siècles dans la Perse, succomba sous les coups d'une nouvelle religion, qui dédaignant de persuader, prétend subjuguier les esprits par la violence.

Les Arabes, souvent alliés, quelquefois ennemis des Perses, ne maintenoient qu'avec peine leur liberté contre la puissance du plus grand roi de l'Asie; s'ils osoient l'attaquer, ce n'étoit que par des incursions légères, dont un prompt repentir leur obtenoit le pardon. Mais les Arabes, enivrés du fanatisme de Mahomet, devinrent d'autres hommes, & n'aspirèrent à rien moins qu'à la conquête du monde entier; celle de la Perse fut presque aussitôt achevée qu'entreprise. Yezdegerd III.<sup>e</sup> du nom, vaincu plusieurs fois, se réfugia dans les provinces orientales de ses États: après sa mort, c'est-à-dire vers le milieu du VII.<sup>e</sup> siècle, toute la Perse passa sous la domination des Sarazins. Ce malheureux royaume fut, dans la suite, la proie des Huns & des Turcs; & tous ces tyrans, acharnés les uns contre les autres, ne s'accordoient que dans un zèle égal pour le Mahométisme. Les Persans, soumis à l'esclavage le plus dur, ne tenoient plus rien de leurs ancêtres; au milieu de tant de révolutions, aucun d'eux ne se rappela l'ancienne gloire de la Nation, aucun d'eux, nouvel Artaxare, ne tenta de soustraire ses compatriotes au joug des étrangers; & ce peuple ne se distingua plus que par la patience stupide avec laquelle il porta ses fers.

Les



Les Musulmans, par principe, tolèrent toutes les religions qui reconnoissent l'unité de Dieu; ils ne sévissent que contre l'idolâtrie: il est vrai qu'en entrant dans la Perse, ils ne trouvèrent point de temples érigés aux idoles; ils n'en virent point les habitans prosternés devant des figures monstrueuses, telles que les pagodes des Indes; mais les Persans adorant le Soleil & le feu, substituoient la créature au Créateur. A cette vûe le zèle des Musulmans s'enflamma; ils abattirent des Pyrées, insultèrent les Mages & le culte public, & punirent ceux qui montroient un trop vif attachement à l'ancienne religion.

Quoi qu'en dise M. Hyde, la persécution fut renfermée dans ces bornes; l'ancien culte ne fut jamais interdit; jamais Persan ne fut traduit devant les tribunaux, ni mis à mort pour cause de sa croyance; jamais les Princes ne publièrent d'édit pour ordonner la démolition des temples: les Zoroastriens en conservèrent, & même des plus magnifiques, en payant une redevance aux Émirs: les pyrées ont subsisté long-temps dans les montagnes de Médie & de Bactriane, & n'ont été détruits que peu à peu, soit par voie de fait, soit par les mains des naturels du pays, à mesure qu'ils embrassoient la religion dominante. Aujourd'hui même encore, la religion du feu jouit de ses anciens privilèges dans la province de Kerman; à Kerman même est l'église patriarcale de la secte, où réside l'Archimage avec l'élite de ses Prêtres. Le plus considérable des faubourgs d'Isphahan a été, pendant plusieurs siècles, abandonné aux partisans de l'ancien culte, méprisés à la vérité, assujettis aux travaux les plus vils; mais enfin ils y vivoient en paix, & le faubourg s'appeloit *Ghebr-abad*, c'est-à-dire *habitation des Ghébres*. Ce n'est qu'à la fin du siècle dernier que *Hosein shah*, En 1696  
ou 1697, excité par les clameurs des Imans, contraignit ce peuple à se faire Musulman, & bâtit un palais dans ce même faubourg, auquel il donna son nom.

Cependant la persécution, sans être sanglante, ne pouvoit manquer à la longue de changer le gros de la Nation, & sur-tout ceux que la noblesse & les richesses distinguoient du simple peuple. En adoptant la religion des vainqueurs, ils se

mettoient à couvert; en se confondant avec eux, ils partageoient leurs avantages, & se frayoient le chemin aux honneurs & aux postes importans de l'État. Dans le fond, ce changement ne devoit pas être pour eux un grand sacrifice; l'unité de Dieu, bien reconnue par les Musulmans, est une vérité lumineuse, qui n'a besoin que d'être aperçue pour captiver les esprits; dès qu'on connoît le vrai Dieu, les êtres les plus brillans, le Soleil même, ne paroissent plus qu'une matière vile, une poussière agitée: d'ailleurs Mahomet, dont on vantoit les merveilles récentes, ne valoit-il pas bien le vieux *Zerdusht*, l'Alcoran le *Zendavesta*, & les sermons des Imans la façon dont les prêtres célébroient leur liturgie? Ayant un bandeau sur la bouche, ils n'étoient entendus de personne, & ne s'entendoient guère eux-mêmes.

Je conviens que ces motifs n'étoient que subsidiaires pour les premiers transfuges du Magisme; des gens qui depuis si longtemps résistoient à la lumière éclatante de l'Évangile, n'auroient pas cédé si promptement à la lueur obscure de l'Alcoran, si des motifs plus déterminans ne les eussent entraînés. Mais, quoi qu'il en soit de la sincérité de leur changement, M. Hyde a toujours mauvaise grâce de le traiter d'apostasie (a), & de transformer ceux qui résistèrent, en martyrs dignes de notre admiration & de notre respect; il faut pousser la partialité jusqu'à l'excès, pour ne pas reconnoître qu'un Persan qui se fait Musulman de bonne foi, fait un pas vers la vérité.

Il n'y eut donc guère que la populace qui resta fidèle à la religion de *Zerdusht*; mais cette populace est encore assez considérable: on la voit dans les villes & dans les bourgs de la Perse; elle est plus nombreuse dans les lieux écartés & dans les pays de montagnes; elle abonde dans le Kerman, &

(a) *Et nuper (quod dolens refero) isti veterem suam religionem deserere, & Islamismum amplecti fuerunt coacti à novo Persarum rege Hosein, qui vetus istorum suburbium Ghavrabad, de se nominari iussit, Hoseinabad. Cap. 1, p. 24;*

& cap. XXIX, p. 358. *Sed proli dolor! per litteras Junii 1697 narratur quòd ibi novus Persarum rex Hosein istum populum suam veterem religionem deserere, & Islamismum amplecti coegit, & alibi passim.*

l'on en trouve une colonie à Surate, à Bombai & dans les environs: ce sont les descendans d'anciens Zoroastriens zélés, qui se réfugièrent dans cette contrée des Indes; on les y connoît sous le nom de *Farfis* ou *Parfis*, qui désigne clairement leur origine.

Mais si les partisans du Magisme jouissent en Perse de quelque tolérance, ils n'en sont pas moins, pour les autres Persans, un objet de mépris & d'horreur (b): on en peut juger par les noms qu'on leur donne; M. Hyde en rapporte quatre, qui sont autant de dénominations injurieuses: *Nogusha*, idolâtre ou Sabaité; *Atesh-perest*, adorateur du feu; *Philir* ou *Kalir*, stupide, insensé; enfin *Ghebr*, c'est-à-dire *infidèle*. Ce dernier nom leur est spécialement affecté; c'est sous ce nom qu'ils sont connus dans les Nations étrangères, qui le prennent pour un nom national; dans la bouche d'un Musulman, c'est une épithète d'exécration: les Turcs l'ont adoptée pour désigner quiconque n'est pas de leur croyance; ils prononcent *Ghiaour* ou *Giaour*. En Orient, c'est le nom propre des ignicoles, que les Musulmans regardent comme *infidèles* par excellence: les Rabbins même le donnent aux anciens Perses; *Chaverim venerunt in Babyloniam*, dit le Rabbi Jochanam, dans son commentaire sur le Talmud.

Apud Hyd.  
p. 360.

Mais pourquoi *ghebr* signifie-t-il un infidèle? ce ne peut être assurément que par métaphore, un mot si simple n'ayant jamais pu, dans son origine, exprimer littéralement l'idée complexe d'*infidélité*: quelle en étoit donc la signification littérale dans l'ancienne langue perse? Je dis dans l'ancienne langue perse, car on convient que ce terme n'est ni persan, ni arabe, ni turc; c'est un problème qui ne paroît pas facile à résoudre: Je vais proposer mes conjectures: l'Académie en jugera.

*Rustem-al-maulavi*, auteur d'un dictionnaire persan, s'explique ainsi, selon la version de M. Hyde: *Ghebr, est ignicola infidelis*,

Apud Hyd.  
p. 359.

(b) Un auteur Persan cité par M. Hyde, page 24, exalte ainsi la bonté & la miséricorde de Dieu envers ceux qui en sont les plus in-

dignes: *O quàm liberalis es, qui ex thesauro abscondito, ignicolis & Christianis quotidiani alimenti de mensum præstas.*



*vel absolute infidelis quivis; item est lorica quam die belli induunt homines. Ghebr signifieroit-il littéralement une cuirasse? mais comment d'une cuirasse tirer l'idée métaphorique d'un adorateur du feu?*

On ne peut voir, sans quelque surprise, qu'Origène, dans son ouvrage contre Celse, donne aux Perses le nom de *Cabires*, Πέρσων ἢ Καβείρων. *Ghebr* & *Cabir* ont trop d'analogie pour que ce ne soit pas le même mot; la différence des voyelles n'y fait rien. Καβείρος n'est point un mot grec, mais un mot phénicien grécisé. On sait que les consonnes sont les élémens essentiels des mots orientaux, & qu'un même mot est susceptible de différentes prononciations, selon les voyelles que l'on supplée: or ici les consonnes sont les mêmes, à l'exception du gimel changé en κ dans καβείρος; ces deux lettres se substituent l'une à l'autre: mais pourquoi dès le temps d'Origène les Perses étoient-ils appelés *Ghebres* ou *Cabires*? feroit-ce à cause de l'armure qu'ils portoient dans les combats? Cette interprétation pourroit être confirmée par un passage de Nicéphore Brienne, qui fait mention des Cabires comme d'un corps de troupes dans une armée; c'est à M. Hyde que je dois toute cette érudition.

Elle ne nous éclaire pas encore beaucoup; néanmoins l'identité des deux mots *ghebr* & *cabir* est une ouverture qu'il faut suivre, & qui peut nous conduire plus loin. Hétychius, dans son dictionnaire, nous apprend que les écrevisses étoient nommées *cabires*, & qu'on les honoroit dans l'isle de Lemnos comme des divinités & des enfans de Vulcain. Καβείροι, Καρχίνοι· πάντῃ δὲ τίμωνται ἔτοι ἐν Δήμῳ ὡς Θεοὶ λέγονται δὲ Ἡφάστου παῖδες. La couleur naturelle des écrevisses est un noir de fumée: cuites, elles sont d'un rouge foncé; c'est ce qui les faisoit croire de nature ignée, & par conséquent de l'apanage de Vulcain: d'ailleurs l'écaille dure qui les couvre représente bien une armure complète, dont l'invention étoit attribuée au Dieu du feu.

Les Dieux *cabires* sont célèbres dans la Mythologie grecque, & l'on démêle aisément, parmi les fables dont leur histoire

est enveloppée, qu'on honoroit sous ce nom les inventeurs des arts, que l'on croyoit au-dessus de l'humanité par la force de leur esprit & de leur corps. En suivant cette notion, il est fort naturel de dériver *cabire* du mot hébreu ou phénicien *gabar*, *invaluit, robustus fuit*, d'où l'on fait *gabir*, au pluriel *gabirim, viri potentes, viri robusti*; voilà certainement les *Cabires*.

*Dictionn. de  
Buxtorf.*

Or la métallurgie est peut-être celui de tous les arts qui exigeoit le plus d'intelligence & de force de corps; aussi Vulcain étoit-il un des principaux *cabires*. Ses compagnons & ses élèves, occupés avec lui à forger des armes dans les cavernes de Lemnos, furent décorés du même nom; on alla même jusqu'à le prodiguer aux écrevisses, comme les paroles d'Hésychius en font foi.

Dans le recueil des médailles de M. Seguin (*page 14*) on voit une monnoie de Thessalonique, sur laquelle est représenté un homme debout, tenant une clef de la main gauche, & de la droite un marteau, avec cette inscription : KABEIPOC. L'homme debout est sûrement un forgeron portant les attributs de son art. On a beaucoup de semblables médailles; ainsi *cabire* chez les Grecs étoit un Dieu forgeron.

*Ghebr* avoit sans doute la même signification dans la langue perse, puisque ce mot désigne encore aujourd'hui une cuirasse, armure fabriquée au feu par l'art des forgerons; d'ailleurs *ghebr* & *gabir* sont précisément le même mot, composés des mêmes élémens, sans même que le *gimel* soit altéré dans le mot perse. *Ghebr* ainsi que *gabir* signifient donc originairement un homme robuste, & par conséquent un forgeron; non pas un Dieu, mais un ouvrier ordinaire, parce que les Perses ne divinisoient pas les hommes. Peut-être même qu'en Orient l'on donnoit ce nom à tous ceux qui travailloient au feu. Le fameux *Geber*, alchymiste Arabe, n'étoit peut-être ainsi nommé qu'en vertu de l'art qu'il exerçoit.

La métallurgie, si estimée dans toutes les Nations du monde, étoit chez les Perses une profession infâme. Ils traitoient les forgerons de profanateurs d'un élément divin; ils pouissoient

*Jambl. de vit. Py-  
tag. c. XXXII.*

même la superstition jusqu'à ne pas attifer le feu avec des instrumens de fer; de-là le précepte de Pythagore: *ne souillez point le feu avec une épée*, πῦρ μαχαίρῃ μὴ σιάλειε. Mais si les forgerons étoient des infidèles & des impies, il est naturel que leur nom ait été dans la Perse une injure atroce, qu'on l'ait employé comme l'expression la plus énergique pour caractériser l'impiété & les impies qui, sans être forgerons, se moquoient de la religion de Zerdusht.

La Nation devenue musulmane saisit cette signification accessoire pour avilir par un terme méprisant ceux qui persévérèrent dans le culte du feu. On les appela *Ghèbres*, c'est-à-dire hommes infidèles relativement au feu; c'est ainsi qu'en passant de métaphores en métaphores, le mot *ghebr*, qui dans son origine désignoit un forgeron, désigne aujourd'hui ceux qui détestent les forgerons.

Examinons à présent, je ne dis pas quelle est la philosophie des Ghèbres, car ils ne s'en piquent pas, mais quelle est leur croyance religieuse.

A s'en rapporter au tableau que M. Prideaux en trace, d'après M. Hyde, on ne peut s'en former qu'une idée très-avantageuse. « Les Gaures (ou Ghèbres), dit-il, sont pauvres, d'une grande simplicité, d'une morale rigide, d'un procédé franc & sincère; ils font profession de n'adorer que Dieu; ils croient la résurrection & le jugement dernier; ils ont une horreur extrême pour l'idolâtrie, quoique chez les Mahométans ils passent pour les plus grands idolâtres du monde: car s'ils pratiquent leur culte en présence du feu & en se tournant vers le soleil levant, ils déclarent hautement qu'ils n'adorent ni l'un ni l'autre; ils croient seulement que Dieu est plus dans ces créatures que dans aucune autre, & qu'elles sont les symboles les plus expressifs de sa présence. »

*Hist. des Juifs,  
1.<sup>re</sup> partie,  
liv. IV.*

Mais si les Mahométans regardent les Ghèbres comme les plus grands idolâtres du monde, n'est-ce pas une preuve que le portrait que M. Prideaux nous en présente ne leur ressemble point? L'idolâtrie des Ghèbres est un point de fait, dont les oreilles & les yeux sont les juges naturels. Ces



Mahométans ne sont point des étrangers qui ne connoîtroient les Ghèbres que de nom. Ce sont les Persans eux-mêmes qui, depuis dix siècles entiers, sont mêlés avec les Ghèbres, forment avec eux la même nation, obéissent aux mêmes loix, aux mêmes Princes, & parlent la même langue : si l'on n'écoute pas de pareils témoins, à qui désormais pourra-t-on s'en rapporter ?

Cependant M. Hyde les récuse, & leur oppose des témoins dont l'autorité ne paroît pas méprisable. Il est juste de l'entendre. Les Musulmans de Perse, dit-il, ne jugent si mal de leurs compatriotes, que parce qu'ils s'arrêtent à la superficie d'un culte qui présente quelque chose de rebutant ; ils ignorent que les hommes pensent quelquefois mieux qu'ils n'agissent. Pleins de mépris pour une vile populace, ils ne daignent pas examiner ses véritables sentimens, & trouvent plus commode de la condamner que de rien approfondir.

Les Musulmans, continue M. Hyde, sont trop envenimés contre les Ghèbres pour qu'on les en croie sur leur parole. Il nous faut des juges impartiaux, c'est-à-dire des Chrétiens qui n'ayant point de raison de favoriser ni les Ghèbres ni les sectateurs de Mahomet, décident équitablement entre les accusateurs & les accusés : c'est donc au jugement des voyageurs chrétiens qu'il faut s'en rapporter en dernière analyse ; or tous les voyageurs prennent parti pour les Ghèbres, contre les Persans, & rendent aux premiers les témoignages les plus authentiques.

Sans accumuler ici les passages de ces écrivains, citons celui qui parle d'une manière plus décisive. C'est un Missionnaire nommé *Samson*, qui dans son livre intitulé *état présent de la Perse*, dit qu'ayant interrogé les Prêtres des Ghèbres à Ispahan, touchant le culte qu'ils rendent au soleil, ils l'assurèrent qu'ils n'adorent point cet astre, mais un seul Dieu ; il ajoute que leur ayant encore demandé pourquoi donc ils se prosternoient devant le soleil levant, ils répondirent qu'ils rendoient hommage à cette créature, parce qu'après l'homme elle est la plus parfaite de celles que Dieu a tirées du néant ; ils

*Apud Hydæ,  
p. 108.*

*disoient aussi que Dieu a placé son trône dans cet astre, qui par cette raison mérite les plus grands honneurs, puisque la majesté de Dieu y réside.*

La plupart des autres voyageurs parlent aussi très-avantageusement de la religion de ce peuple; on cite en particulier Pietro della Vallé, Owington, Ogilvy, Tavernier, qui a conversé avec les Mages dans le Kerman, & Henry Lord, qui les a fréquentés dans les Indes.

Appuyé sur ces témoignages, M. Hyde ne craint point de donner l'orthodoxie des Ghèbres comme un fait avéré; &, ce qui mérite attention, c'est que ce fait est l'unique fondement de son système général sur la religion des Perses. « Les » Ghèbres, dit-il, n'ont pas changé de croyance depuis l'invasion des Sarazins : une constance de dix siècles le prouve suffisamment; » mais s'ils n'ont pas changé de croyance, ils pensent aujourd'hui ce que pensoient les anciens Perses, & ceux-ci sont justifiés par leurs successeurs de l'accusation d'idolâtrie qu'on a si long-temps formée contre eux. Tels sont les raisonnemens du savant Anglois, tel est le résultat de son gros ouvrage.

Mais ne pourrois-je pas opposer à M. Hyde un raisonnement tout contraire? Les anciens Perses, lui dirois-je, ont été sabaites & dualistes jusqu'à la conquête des Sarazins; c'est un fait que j'ai démontré par des preuves sans nombre dans les Mémoires précédens: or depuis cette époque les partisans de Zoroastre n'ont pas changé de croyance; donc les Ghèbres sont encore aujourd'hui sabaites & dualistes. Cet argument est assurément aussi plausible que celui de M. Hyde; mais dans la vérité ils ne valent rien l'un & l'autre, parce qu'ils roulent également sur une supposition qui n'est point démontrée, c'est-à-dire sur l'identité de croyance dans les sectateurs de Zoroastre, depuis ce chef du magisme jusqu'à nos jours.

Il se peut donc faire que les anciens Perses aient été sabaites & dualistes; c'est un fait que je suis en droit de regarder comme incontestable: il se peut faire aussi que les Ghèbres

ne soient aujourd'hui ni dualistes ni sabaites; c'est un autre fait que M. Hyde regarde comme avéré, & que je veux bien supposer pour un moment. Que conclure de ces deux faits? c'est que les sectateurs du magisme ont changé d'opinion depuis la conquête des Sarazins.

Or ce changement dans les sectes imbues de dogmes absurdes n'a rien que de fort naturel. A la fin la lumière perce; on a honte des écarts de ses pères; on adopte des idées plus saines, & sans changer de parti, sans même quelquefois croire changer de pensée, on ramène à des sens tolérables les expressions & les pratiques consacrées dans la secte.

Voilà ce qui devoit naturellement arriver aux sectateurs du magisme. Les Musulmans zélés pour l'unité de Dieu, ne cessent de leur reprocher leurs cultes idolâtres: quelles railleries ce malheureux peuple n'a-t-il point à essuyer sur la divinité d'un feu qui brûle ses adorateurs comme les profanateurs, lorsqu'ils s'en approchent de trop près? Les vérités qui portent l'évidence avec elles font à la longue impression sur les esprits les plus opiniâtres; à plus forte raison lorsque des maîtres impérieux les proposent avec autorité, si l'on ne se rend pas tout-à-fait, au moins on esquivé; on se cache sous des explications mystérieuses; on transforme en symboles sacrés des êtres que l'on avoit adorés comme des dieux, & l'on présente comme relatif un culte qui n'étoit auparavant que trop absolu. Les Philosophes eurent autrefois recours à ce subterfuge pour dérober le paganisme aux traits des Chrétiens persécutés. Si les Ghèbres, dans leur humiliation, ne se sont pas avisés de quelques subtilités de ce genre pour couvrir le ridicule de leur secte, je les tiens pour les plus mal-habiles de tous les hommes.

Ils le sont en effet. Plongés dans une profonde ignorance, ils ne sont point en état pour la plupart ni de lire ni d'entendre ce qu'ils ont conservé des écrits de leur Zerdusht. Ayant donc perdu de vue les principes philosophiques de leur maître, ils n'ont retenu que des pratiques superstitieuses, qui ne sont point absolument incompatibles avec la croyance de



certaines vérités spéculatives ; par conséquent leur orthodoxie actuelle ne prouveroit point celle des anciens Perses , & le système de M. Hyde croule par les fondemens.

Que seroit-ce donc si cette orthodoxie des Ghèbres si vantée par M. Hyde n'avoit aucune réalité ? Je vais prouver qu'elle est au moins fort douteuse. On ne l'appuie que sur le témoignage de nos voyageurs ; mais sont-ils tous d'accord ? si quelque témoin digne de foi attestoit le contraire , la question resteroit indécidée jusqu'à plus ample information. Or je trouve ce témoin digne de foi dans le Chevalier Chardin , l'un des plus intelligens & des plus attentifs de nos voyageurs modernes ; il traite avec assez d'étendue de la religion des Ghèbres , & sa relation ne s'accorde point du tout avec celle de la plupart de ses confrères.

*Voyage de  
Chardin, t. IX,  
p. 139 & s.*

« Pour dire maintenant (c'est Chardin qui parle) quelle est leur créance (des Ghèbres) autant que je l'ai pu reconnoître, ils tiennent ou font semblant de tenir qu'il y a un Etre suprême qui est au-dessus des *Principes* ; ils l'appellent *Iezd*, mot qu'ils interprètent par celui de *Dieu*, ou d'*ame éternelle*. Cependant ils attribuent tant de pouvoir aux *Principes*, qu'ils semblent ne laisser rien à faire à ce souverain ; ce qui me fait penser qu'ils n'en confessent un que par bien-séance, & pour ne pas se faire abhorrer des Mahométans, grands Dèistes, auprès desquels cette impiété acheveroit de les détruire.

« Ils tiennent que les corps célestes sont des êtres animés par des Intelligences, qui se mêlent de la conduite des hommes ; le Soleil est, selon eux, la grande & la première Intelligence ; la Lune est la seconde, & puis les autres Planètes. . . . Ils tiennent qu'outre ces Intelligences il y a des Anges, qu'ils appellent des Dieux subalternes, commis à la garde des créatures inanimées, chacun selon son département. Et enfin ils veulent qu'il y ait deux principes des choses, comme n'étant pas possible qu'il n'y en ait qu'un, à cause que toutes les choses sont de deux sortes ou de deux natures, c'est-à-dire bonnes ou mauvaises. Ces deux principes sont la *lumière*, qu'ils appellent

*Ormouz*, mot de leur langue ancienne, qu'ils interprètent par « celui de *Kaddin*, terme arabe qui revient au mot des Hébreux « que nous interprétons *ancien des jours*; & les *ténèbres*, qu'ils « appellent *Ariman*, Dieu créé. .... »

Tout le monde généralement, dit encore Chardin, croit « qu'ils adorent le feu; cependant il est fort difficile de faire « qu'ils s'expliquent bien là-dessus, & de savoir si le culte qu'ils « lui rendent est relatif ou direct; s'ils tiennent le feu pour Dieu, « ou seulement pour l'image de Dieu. Je crois que c'est moins « pour en faire un mystère que par ignorance, & pour n'entendre « pas ce qu'on leur demande: *le feu*, disent-ils, *est la lumière*; « *la lumière c'est Dieu*. Voilà ce qu'ils disent nettement; mais « ils se jettent ensuite sur les louanges du feu, de la lumière & « de Dieu, & font là-dessus un discours confus, où l'on n'entend « rien, & où ils se perdent eux-mêmes. »

Chardin pousse un peu loin la circonspection; car si *le feu est la lumière*, & que *la lumière soit Dieu*, le culte qu'on rend au feu est en même temps direct & relatif; direct, en tant que le feu seroit d'une nature divine & portion de la divinité; relatif, en ce que l'honneur qu'on rend au feu ne s'y arrête pas, & remonte à la divinité toute entière, qui daigne se rendre visible aux yeux des mortels par ce léger extrait de sa substance.

Au reste, les paroles que je viens de copier, & toute la suite, qu'il seroit trop long de transcrire, montrent que Chardin n'étoit pas un homme léger, qui parlât au hasard; on voit qu'il avoit tâché de pénétrer dans l'esprit des prêtres Ghèbres, & qu'il les avoit interrogés avec soin; son hésitation même sur des points assez clairs, prouve son impartialité. Par conséquent son témoignage contre-balance celui des autres voyageurs: par conséquent l'orthodoxie des Ghèbres n'est point un fait aussi constant qu'on nous le débite, & sur l'autorité de Chardin on peut raisonnablement en douter.

Mais voyons si dans ce conflit d'opinions on ne découvreroit pas quelque point fixe, sur lequel on pût appuyer un raisonnement certain.

Les Ghèbres accordent au Soleil & au feu la même adoration extérieure que nous rendons à Dieu, & que les payens rendoient à leurs fausses divinités; c'est un fait avoué.

Pour juger si cette adoration est idolâtrique, il faudroit favoir ce que les Ghèbres pensent sur la nature du Soleil & du feu: les croyoient-ils de simples créatures, tirées du néant par la volonté libre du Créateur, comme le missionnaire Samson le prétend? en ce cas ils peuvent être superstitieux, mais ils ne sont pas idolâtres.

Au contraire si, comme Chardin nous l'assure, ils regardent le Soleil & le feu comme des êtres incréés & divins, & comme des portions substantielles de la divinité, ils sont indubitablement idolâtres, ou plutôt Sabaites.

Pour déterminer ce point décisif, laissons à l'écart, & Chardin & le missionnaire Samson, & consultons les autres voyageurs; leur témoignage ne sera pas suspect, puisque se déclarant les apologistes de la religion des Ghèbres, il n'y a que la bonne foi & la notoriété des faits qui puissent leur avoir arraché des aveux défavorables.

M. Hyde cite avec complaisance ce qu'un ami, qu'il ne nomme point, lui marquoit sur la religion des Ghèbres; cet ami étoit aux Indes, & M. Hyde l'avoit chargé de lui envoyer des informations exactes sur cet objet. Le correspondant entra parfaitement dans les vûes du savant Anglois; & proposa aux prêtres des Ghèbres la question suivante; *an in cultu suo aliquas preces fundarent directè ad ignem!* à quoi ces Prêtres répondirent, *quòd nullas preces fundebant directè ad ignem, sed omnes preces suas dirigebant immediatè ad Deum omnipotentem.* La réponse paroît précise; mais dans la suite de la relation le correspondant laisse échapper un mot essentiel, que M. Hyde, qui n'en sentoît peut-être pas l'énergie, a la bonne foi de ne pas supprimer: *Ideo*, dit le voyageur, *primo ingressu in Pyraeum, dum omnes ad decem pedum distantiam circumstant ignem, sacerdos præfatur, quòd quia ignis sacer a Zoroastre acceptus fuit a Deo, tanquam virtus & excellentia ejus, & quia miraculis confirmata lege cautum est ut iste ignis honoretur, ideo debent eundem tanquam*

*Apud Hyd.*  
c. I, p. 11 &  
12.

*Ibid. c. VIII.*  
p. 160.



*Divinitatis particulam venerari; & sic Solem & Lunam & omnes res ignem referentes; veniam etiam precantes, si forte talem ignem inopinatò inquinaverint.*

Cet aveu est un arrêt de condamnation contre les Ghèbres; car si le feu est pour eux une *particule de la Divinité*, qu'il importe qu'ils lui adressent directement des prières, ou qu'ils s'élèvent jusqu'à Dieu, source primitive du feu? l'honneur qu'ils rendent à cet élément n'en est pas moins direct & moins idolâtrique, puisqu'ils croient le lui devoir à cause de l'excellence de sa nature, *tanquam Divinitatis particulam venerari.*

On ne peut pas dire que ce trait soit une méprise de l'ami de M. Hyde; il est confirmé de la manière la plus expresse par Henri Lord, Pasteur de la compagnie Angloise de Surate, qui pendant le séjour qu'il fit dans ce canton des Indes, eut la curiosité de s'instruire des différentes religions qu'on y professe. On a de lui une relation de la religion des Banians, & une de la religion des Persans, connus dans le pays sous le nom de *Parfis*, comme en Perse sous le nom de *Ghèbres*: ces deux relations ont été traduites en françois vers la fin du siècle dernier, & ne forment qu'un très-petit volume.

Henri Lord pensoit favorablement de la religion des Parfis, & fait tous ses efforts pour la ramener, par de bénignes interprétations, aux principes les plus épurés de la religion naturelle; aussi M. Hyde le cite-t-il comme un écrivain de grand poids: voici néanmoins ce qu'il rapporte des cérémonies usitées dans l'adoration du feu sacré. Après en avoir décrit la préparation: « Toutes les fois, dit-il, que les Persans s'assemblent pour cette adoration, le Distoor ou le Herbood leur dit que le feu ayant été donné de Dieu à Zertoost (ou Zerdusht) leur Législateur, auquel il avoit dit que c'étoit une portion de sa vertu & de son excellence; & qu'y ayant eu une loi qui ordonnoit de l'adorer, confirmée par plusieurs miracles, ils devoient croire qu'il étoit saint & divin, & l'honorer & adorer comme une partie de Dieu même, puisqu'il est de la même substance; qu'ils doivent aimer toutes les choses

*Relation de la  
relig. des anciens  
Persans, p. 172.*

» qui lui ressembloit, comme le Soleil & la Lune, *qui en ont*  
 » *été faits*, & qui sont les deux témoins de Dieu, qui rendront  
 » témoignage contre eux s'ils méprisent la religion, & s'ils né-  
 » gligent ce culte qui leur a été si expressément prescrit: ensuite  
 » il les exhorte à prier Dieu qu'il leur pardonne, si dans l'usage  
 » ordinaire de cet élément si commode & si utile aux hommes,  
 » il leur arrive quelquefois de laisser tomber de l'eau par hasard  
 » qui le puisse en quelque façon éteindre, ou s'ils crachent  
 » quelquefois dedans sans y penser, ou s'ils y jettent, pour le  
 » faire brûler, quelque matière impure & indigne de sa sainteté,  
 » ou bien s'ils en abusent dans leur usage ordinaire & pour les  
 » nécessités de la vie. »

Henri Lord, comme l'on voit, s'accorde parfaitement avec l'ami de M. Hyde, pour nous transmettre ce trait important du rituel des Mages. Ce ne sont point ici des idées particulières de quelques Ghèbres, des discours où quelque Mage, par crainte ou par complaisance, déguiseroit ses propres sentimens, & se serviroit d'expressions conformes au goût de ceux qui l'interrogent; c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, la foi même de l'église Ghèbre consacrée par l'enseignement commun, consignée dans la liturgie & dans les formules, dont il n'est pas permis aux Prêtres de s'écarter.

Après cela, qui n'admira l'ineptie de ces Voyageurs qu'on nous donne pour des oracles! Ces Messieurs ne sont pas assurément difficiles en orthodoxie, s'ils ont cru qu'il est licite d'adorer le feu comme portion de la substance divine: qu'auroient-ils pu trouver à redire dans l'idolâtrie la plus formelle, puisque jamais les Payens n'ont prétendu renfermer dans une statue la Divinité toute entière? Il faut que le Missionnaire Samson n'ait point eu connoissance de cet article de la liturgie des Ghèbres; malgré ses préventions, il n'auroit jamais avancé que le Soleil & le feu ne sont pour eux que des créatures tirées du néant.

Il n'est pas aussi facile que l'on pense, à des étrangers, de s'instruire à fond de la religion de ce peuple. Lorsque le Magisme étoit sur le trône, ce ne pouvoit être un mystère;

les Mages n'avoient alors aucun intérêt de se déguiser : mais aujourd'hui que cette religion est haïe, méprisée, persécutée, les Ghèbres sont d'une circonspection singulière, dans la crainte d'irriter les Mahométans, qui ne sont que trop portés à les croire idolâtres & manichéens ; *ils sont si réservés à parler de leur religion*, dit un voyageur nommé Daulier, *qu'on a de la peine d'en savoir rien d'assuré*. Le Chevalier Chardin nous a déjà dit la même chose ; Tavernier & les autres voyageurs en conviennent, ainsi c'est un fait constant ; par conséquent, lorsqu'à force d'importunités ou de caresses on parvient à les faire expliquer sur les dogmes critiques de leur croyance, on doit compter qu'ils chercheront à faire illusion, qu'ils s'envelopperont dans un langage mystique, qu'ils useront même d'équivoques & de restrictions mentales. Je ne serois donc point surpris qu'ils eussent dit quelquefois à nos voyageurs qu'ils *n'adorent point le Soleil ni le feu, mais Dieu seul, créateur du ciel & de la terre* ; car il est certain qu'ils prétendent adorer le Dieu suprême dans le Soleil & dans le feu, & que par conséquent leur culte ne se borne pas à ces deux objets : mais que pensent-ils de la nature de ce soleil & de ce feu ? sont-ce des êtres matériels, ou bien des êtres divins ? Voilà sur quoi ils craignent de s'expliquer trop clairement, & sur quoi par conséquent il faudroit les presser. Mais des marchands occupés de leur trafic, ou des curieux qui n'ont à peine que le loisir de jeter un coup d'œil rapide sur la multitude d'objets que leur offre un climat étranger, n'ont communément pas assez d'instruction & n'y prennent pas assez d'intérêt pour redoubler des questions importunes, & tirer un secret qu'on veut leur cacher ; ils se contentent d'une profession vague qui les satisfait, & décident que les Ghèbres sont orthodoxes, parce qu'ils desireroient qu'ils le fussent.

Un Européen n'est point aussi impartial sur cet article qu'on pourroit le croire. Les Mahométans nous sont odieux ; on connoît leur despotisme & le desir qu'ils ont de tout envahir. Les Persans en particulier sont insolens, fourbes, avides, voluptueux. Nos voyageurs trouvent dans la Perse un peuple

*Les beautés de  
la Perse, p. 51.*

*Voyez Tavernier.*



pauvre, adonné à l'agriculture, de mœurs simples & réglées, franc dans le commerce, affable aux étrangers (car l'oppression inspira toujours ces vertus), n'est-il pas naturel de concevoir de l'affection pour ces honnêtes gens, & de l'indignation contre leurs persécuteurs, & de saisir avec avidité tout ce qui semble prouver l'innocence des uns & l'injustice des autres? Mais la facilité de nos voyageurs est néanmoins impardonnable, puisqu'ils se sont très-bien aperçus que les Ghèbres déguisent leurs sentimens, & ne s'expliquent qu'à demi. Ce défaut de sincérité devoit donner des soupçons, & faire conclure que la profession de foi qu'on présentoit n'avoit qu'une apparence d'orthodoxie; car si les Ghèbres pensent sur l'unité & la spiritualité de Dieu, sur la création, sur l'origine & la nature du diable comme les Chrétiens & les Mahométans, il seroit de leur intérêt de manifester le secret de leur religion: si donc ils se cachent avec tant de soin, c'est qu'il leur importe beaucoup de ne pas produire au grand jour des opinions dont on seroit justement choqué.

A présent que le mystère est découvert, par ceux mêmes qui n'avoient pas intention de nous rendre ce service, tâchons de réduire à quelque chose de précis la croyance actuelle des Ghèbres, combinée avec leur politique.

1.<sup>o</sup> Il paroît que les Ghèbres n'ont aucune idée de la création proprement dite; ils diront tant que l'on voudra que le Dieu souverain est l'auteur de l'Univers, en ce sens qu'il l'a fabriqué en débrouillant le chaos. Le Missionnaire Samson séduit par ce langage, leur fait dire que le soleil & le feu sont des créatures tirées du néant; mais il leur prêtoit charitablement ses propres idées, parce qu'il ignoroit apparemment la doctrine de l'ancienne philosophie sur l'éternité de la matière, sur les proboles & les émanations.

2.<sup>o</sup> Les Ghèbres croient encore aujourd'hui que l'Univers est composé d'une matière insensible, & de deux principes actifs qui lui donnent le mouvement & la vie. De ces deux principes, l'un est essentiellement bon; c'est la lumière ou le feu, c'est *Ormonz* ou *Oromaze*; c'est l'ame primitive du monde,

monde, dont le Soleil, la Lune, les Astres & le feu terrestre sont des détachemens. L'autre principe qui s'est insinué dans l'Univers, est essentiellement mauvais; c'est la mauvaise ame, source de tous les mauvais esprits, c'est *Ahriman*, *satan*, le diable.

3.<sup>o</sup> Les anciens Perses, avant le second Zerdusht, regardoient les deux Principes comme deux êtres indépendans & souverains chacun dans sa sphère. Zerdusht réforma ce dogme absurde de leur théologie; il leur apprit que le Dieu suprême n'est pas circonscrit dans les bornes de l'Univers; qu'il a formé le monde par son intelligence; qu'il conserve toujours un domaine absolu sur tous les êtres; qu'il commande en maître au ciel, aux étoiles & à la lumière, émanations de sa substance; & que sa Providence s'étend même sur les maux dont ce bas-monde est défiguré. Mais après la mort du réformateur, plusieurs Mages revinrent à l'ancien système, & formèrent la secte très-nombreuse des Maguséens, à laquelle Manès donna un nouvel éclat.

Il paroît que les Ghèbres, ceux au moins qui sont mêlés avec les Mahométans dans les villes & dans les bourgs, ont absolument abjuré le maguséisme, & sont partisans zélés de la réforme du second Zerdusht; on peut même dire qu'ils poussent la réforme encore plus loin, puisqu'ils ne donnent aujourd'hui le nom de Dieu qu'au Dieu souverain, & qu'ils se contentent d'honorer le Soleil, les astres & le feu, comme des êtres divins & des particules de la divinité. Cette différence, qui ne semble tomber que sur le langage, peut néanmoins, à la longue, influencer sur les idées religieuses. Les anciens Perses pensoient beaucoup aux Dieux subalternes, sans exclure le Dieu souverain; & les Ghèbres pensent beaucoup au Dieu souverain, sans exclure la divinité des portions de sa substance: en s'occupant extrêmement d'Oromaze, de Mithra, du feu, les anciens Perses bernoient souvent leur culte à ces Dieux inférieurs, perdoient de vue le Dieu suprême, ou ne se le rappeloient, si j'ose m'exprimer ainsi, que par la pointe de l'esprit, & comme un être avec lequel les foibles mortels ne peuvent avoir de

commerce immédiat. Les Ghèbres, au contraire, s'occupant beaucoup du Dieu souverain, font toujours remonter jusqu'à lui le culte qu'ils rendent aux êtres divins subalternes, & refusant à ceux-ci le nom de Dieux, s'accoutument à mettre une distance infinie entre eux & le premier Etre.

Je crois bien que cet adoucissement est, dans son origine, l'effet de la crainte & de l'artifice; les Ghèbres, sans réformer leurs dogmes essentiels, ont voulu se conformer, le plus qu'il leur étoit possible, au langage des Mahométans; & c'est par ce moyen qu'ils ont fait illusion à nos voyageurs : mais n'importe, cette mitigation les rapproche toujours un peu de la vérité, & si jamais la porte s'ouvroit en Perse à la prédication de l'Évangile, on pourroit en tirer un grand avantage pour achever de détromper les Ghèbres de leurs anciennes erreurs.

4.<sup>o</sup> Pour décider si les Ghèbres sont encore dualistes, il faut savoir si dans leur croyance, *Ahremen* ou l'esprit ténébreux, source de tous les maux, étoit originairement un ange de lumière, créé bon, & devenu mauvais par l'abus de sa liberté. Mais si les Ghèbres avoient des idées si raisonnables, ils reconnoîtroient que le démon n'est pas totalement dépourvu de bonté physique, & par conséquent n'auroient pas pour cet esprit impur l'horreur excessive qui fit toujours le caractère de leur secte.

D'ailleurs, regardant la lumière comme une portion de la divinité, Arimane auroit eu la même prérogative, si dans son origine il eût été, comme Oromaze, un Ange de lumière; mais comment une portion de la divinité, qui de sa nature est inaltérable, auroit-elle pu changer au point de devenir ténèbres? Il ne faut pas s'imaginer que, chez les Perses, *Ténèbres* & *Lumière* soient des expressions métaphoriques; selon leur façon de penser, ce sont des substances & des réalités immuables: par conséquent si la lumière est l'être même de Dieu, les ténèbres sont l'être même d'Arimane; or un pareil être ne peut sortir de l'être de la lumière; donc Arimane a toujours été & est essentiellement Arimane.



Ici M. Hyde ne peut s'aider du témoignage des voyageurs; ces écrivains superficiels, contents d'excuser les Ghèbres sur l'adoration du Soleil & du feu, n'ont pas cru qu'il fût besoin de les examiner sur l'article du dualisme; nouvelle preuve d'ignorance & d'inattention. Chardin seul s'en est donné la peine; aussi nous assure-t-il, comme nous l'avons vu ci-dessus, que les Ghèbres admettent les deux Principes, l'un bon & l'autre mauvais par nature: je citerai encore les paroles suivantes de ce voyageur.

« Les Ghèbres, dit Chardin, ont une opinion fort contraire *T. ix, p. 147.* à celle des autres Gentils, car ils croient que non-seulement « il est permis de tuer les insectes, & tous les autres animaux « inutiles & mal-faisans, mais que c'est même une action agréable « à Dieu & une œuvre méritoire; parce que ces méchantes « créatures ne pouvant avoir été produites que par un mauvais « Principe & un méchant auteur, c'est témoigner de la complai- « sance pour lui que de souffrir ses productions; de sorte qu'il « faut les étouffer & les détruire, pour mieux témoigner l'aversion « qu'on lui porte. »

Les autres Voyageurs, & spécialement Tavernier, sont d'accord avec Chardin sur cette particularité; & de-là résulte un raisonnement fort simple: si les Ghèbres, contre l'opinion & la pratique de tous les peuples du monde, poussent leur aversion religieuse, contre les bêtes inutiles & nuisibles, jusqu'à croire qu'Armane seul en peut être l'auteur, comment se persuaderoient-ils que Dieu soit l'auteur d'Armane même, source de tous les maux? Voilà donc le dualisme des Ghèbres constaté par le témoignage de tous les voyageurs.

Mais ce dualisme, il en faut convenir, n'est pas tout-à-fait celui des Maguéens; c'est le dualisme mitigé du second Zerdusht, qui supposoit un Dieu souverain supérieur aux deux Principes. Ce système, où l'on sauve en quelque sorte la Providence, est moins révoltant que celui de Manès; c'est néanmoins un véritable dualisme, puisqu'on y reconnoît une nature essentiellement mauvaise, que Dieu peut seulement réprimer, & non pas anéantir.

Malgré cet adoucissement, c'est principalement sur ce point que les Ghèbres ont besoin d'user d'une grande circonspection; car les Musulmans détestent singulièrement les Manichéens, & les croient indignes de toute espèce de tolérance: mais il n'est pas difficile aux Ghèbres d'en imposer; car les Chrétiens & les Musulmans convenant avec eux que Satan est cause de tous les maux, & qu'il est digne de haine & d'horreur, il faut y regarder de près, pour discerner les principes différens sur lesquels les uns & les autres fondent cette croyance commune.

Aussi les Ghèbres qui n'ont pas été d'humeur à se prêter à la condescendance, se sont retirés dans les pays de montagnes, pour se mettre en quelque sorte hors de toute communication avec les Mahométans. Ces Ghèbres montagnards ne me sont connus que par une lettre du docte Mosheim à M. Brucker, que celui-ci a cru devoir insérer dans son histoire de la Philosophie: je la transcris, parce qu'elle me fournira de nouvelles réflexions.

T. I, l. II, c. 3,  
de Philos. Pers.  
p. 151.

*Scio nunc, dit M. Mosheim à son ami, certisque orientalium testimoniis docere possim, inter ignicolas seu Ghebros & veros Zoroastris discipulos, multum interesse. Discipuli germani Zoroastris Jazidiani appellantur, a voce Jazed persicâ quæ Deum significat. Habitant illi qui summo Muhammedanis odio sunt, in remotissimis rupibus & montibus, & duo illa numina Zoroastris adhuc colunt. Verum Principium bonum, non, quod veteres solebant, Oromaden hodie vocant, sed Jezdan, id est absolute Deum: malum verò, Ahrimen in hunc usque diem nominant. Nihil horum inter Ghebros reperitur, qui a Muhammedanis tolerantur. Lucem mihi prætulit historia Tamerlanis insensissimè tam ignicolarum quàm Zoroastrorum hostis.*

M. Mosheim étoit assurément mal instruit, & sa lettre est remplie d'inexactitudes.

1.<sup>o</sup> Il distingue les Ignicoles ou Ghèbres des véritables disciples de Zoroastre; prétend-il donc que ces derniers ne sont point Ignicoles? en ce cas ce ne seroient pas des Zoroastriens; car l'adoration du feu a toujours fait le caractère d'un disciple de Zoroastre.

2.<sup>o</sup> M. Mosheim désigne les montagnards par le titre de véritables disciples de Zoroastre; prétendrait-il que les Ghèbres des villes ne s'en disent pas aussi les disciples? Pour juger qui des deux partis mérite ce titre, il faut spécifier les opinions qui les divisent, & l'on trouveroit vraisemblablement que les Ghèbres mitigés ont mieux saisi que les autres l'esprit du second Zoroastre.

3.<sup>o</sup> Les Ghèbres, habitans des villes, donnent à Dieu le nom d'*Yezdan*, & au mauvais Principe celui d'*Ahriman*; les relations de tous les voyageurs en font foi: ce n'est donc pas un usage qui soit particulier aux habitans des montagnes.

4.<sup>o</sup> (C'est ici que M. Mosheim se trompe plus lourdement) il est faux que Zoroastre & les sectateurs du Magisme, tant anciens que modernes, aient jamais reconnu le mauvais Principe pour une divinité; encore plus faux qu'ils lui aient jamais rendu aucun culte. Si Plutarque accuse les anciens Perses de cette impiété, c'est qu'il les confondoit mal-à-propos avec d'autres peuples de l'Orient, qui adoroient le Diable connu pour tel. J'ai prouvé si clairement, dans mes Mémoires, que cette imputation étoit une calomnie, qu'il est inutile d'y revenir. Il est vrai qu'un Principe actif, qui subsisteroit par lui-même de toute éternité, mériteroit bien le nom de Dieu: mais si la conséquence est certaine, il est également certain que les Perses, loin de l'admettre, l'ont toujours eu singulièrement en horreur.

Néanmoins, au travers de ces méprises de M. Mosheim, il est aisé de voir que ces Zoroastriens zélés, dont il parle, sont les restes de la secte maguséenne, c'est-à-dire de ces anciens dualistes rigides, qui ne reconnoissoient point de Dieu supérieur aux deux Principes, & qui regardoient Ahriman non comme un Dieu, mais comme un être souverain. Ces dualistes se voyant, plus spécialement que les autres Zoroastriens, en butte à la haine des Mahométans, se seront cantonnés dans les montagnes; au lieu que les Ghèbres des villes, au moyen de leur doctrine mitigée, ont obtenu du gouvernement une espèce de tolérance: c'est ce qui prouve que la politique



a beaucoup de part à ces discours spécieux dont nos voyageurs ont été la dupe. Plusieurs de ces Ghèbres sont peut-être encore Maguséens dans l'ame; mais on peut croire au moins, sans témérité, qu'ils reviendroient franchement au culte de leurs Dieux subalternes, s'ils avoient la liberté de suivre leur inclination.

Voy. le second  
Mémoire sur la  
2.<sup>e</sup> époque de la  
Relig. des Pers.  
L. XXVII.

Il seroit à souhaiter qu'au lieu de consulter des étrangers, souvent mal instruits, nous pussions apprendre des Ghèbres mêmes, c'est-à-dire de leurs écrits, quelle est leur véritable manière de penser. Le seul que nous connoissions, par la traduction que M. Hyde en a publiée, est intitulé *Sad-der*, c'est-à-dire *les cent portes pour entrer dans le Ciel*: il fut composé, comme je l'ai dit ailleurs, par un Mage des plus accrédités, pour l'instruction des laïques de la secte. Qui ne croiroit, à ce titre, qu'il suffiroit d'ouvrir cet ouvrage pour connoître à fond la doctrine de nos Ignicoles? mais on va voir que pour en tirer quelque chose de précis, il faut l'examiner avec beaucoup d'attention. M. Hyde l'allègue en preuve de l'orthodoxie des Ghèbres; je le crois au contraire tout-à-fait propre à justifier ce que j'ai dit de leurs sentimens, & de l'art avec lequel ils savent les déguiser: un extrait fidèle, mais abrégé, fera sentir qui de nous deux a tort ou raison.

Il est important d'observer que le *Sad-der* étant écrit en persan vulgaire, ne pouvoit manquer d'être lu par les Mahométans, & que l'auteur par conséquent avoit besoin d'user d'une grande circonspection, pour ne pas irriter les partisans de la religion dominante. Les Ghèbres, beaucoup plus nombreux alors qu'ils ne le sont aujourd'hui, attiroient davantage l'attention du Gouvernement; une étincelle étoit capable d'allumer de nouveau le feu de la persécution.

Le prêtre Ghèbre entra parfaitement dans ces vûes, & pour tempérer son zèle par la politique, il prit les précautions suivantes.

1.<sup>o</sup> Il bannit de son ouvrage tout ce qui pouvoit découvrir aux étrangers le secret de la religion des Mages. On n'y trouve rien sur les loix & la police de l'ordre sacerdotal; rien sur

la liturgie, sur l'adoration du feu sacré, sur les cérémonies du culte: en vain y chercheroit-on les principes de Zoroastre sur la composition & la construction de l'Univers, sur le renversement de l'ordre primitif par l'irruption d'Arimane, sur les combats de celui-ci contre Oromaze. Le nom de ce Dieu si fameux chez les anciens Perses ne se lit point dans le *Sad-der*; & si celui de Mithra n'étoit pas échappé une seule fois à l'auteur, on auroit pu croire qu'il avoit oublié les noms consacrés à la Divinité dans les écrits de Zerdusht: mais cet auteur étoit dans l'opinion qu'il ne faut pas dévoiler au simple peuple les mystères sacrés, & qu'il leur suffit d'avoir une obéissance aveugle pour leurs Destours. *Le Prêtre*, dit-il à la fin de son livre, *ne doit expliquer à personne le sens de la langue pehlavi* (c'est-à-dire la Théologie consignée dans les ouvrages de Zerdusht écrits en cette langue); *cette science ne convient qu'aux Prêtres, & ne doit être transmise qu'à l'ordre sacerdotal*-(c).

Port. ci

Aussi le *Sad-der* n'est-il qu'un recueil de maximes de morale & des menues pratiques dont les Ghèbres sont surchargés. La morale est assez pure, & même, sur plusieurs articles, plus conforme aux principes de la religion naturelle que celle des Musulmans; mais les pratiques sont d'une superstition puérile. Manquer à mettre une ceinture ornée d'un certain nombre de nœuds; omettre la récitation de certaines formules; laisser tomber dans le feu quelques gouttes d'eau ou quelque chose de mal-propre, sont des crimes capitaux qui ne peuvent être expiés que par une sérieuse pénitence. Les Mahométans, qui ne sont pas exempts de superstition, ne pouvoient se formaliser à l'excès de celles qu'ils trouvoient dans le *Sad-der* (d).

(c) *Non debet Sacerdos rûw pehlavi cuilibet explicare quoad sensum ejus; nam Zeratusht à Deo quaesivit, docendo aliquem rûw pehlavi, quomodo erit, & cuinam laxabo habenas? responsum accepit, quemlibet de sobole tuâ doceas, at si*

*sapiens aliquis docuerit alium, ei peccatum imputabitur maximum.*

(d) Je ne copie point cet amas de superstitions. On les trouvera dans le livre indiqué & dans nos Voyageurs. Je me contente d'en citer un exemple singulier. L'éternuement

Port. x.

2.<sup>o</sup> L'auteur de ce livre parle de Dieu d'une manière très-convenable. *Scias primum*, dit-il, *Dominum tuum esse unum, sanctum, cui non est compar: est etiam Dominus potentiae & gloriae*. Il ne donne le nom de Dieu qu'au seul Dieu souverain, & ne le prodigue jamais au Soleil & au feu, quelque vénération qu'il ait pour ces objets de son culte; il n'est pas moins circonspect sur l'article du démon.

Port. v.

3.<sup>o</sup> Il règne dans le *Sad-der* une affectation singulière de se rapprocher du langage des Mahométans. Ce qu'on y lit sur le jugement dernier; sur le passage des âmes par le pont *Tchinavar*; sur les diverses épreuves qu'elles subissent avant que leur sort soit décidé; sur les fonctions des Anges employés comme ministres du Dieu souverain; sur les circonstances de la résurrection des corps & sur les peintures du Paradis & de l'enfer, prouve clairement que l'auteur avoit bien profité de l'Alcoran: il va même jusqu'à placer de belles vierges dans le Paradis, pour contribuer au bonheur des saints. *Cum aliquis justè præstiterit elemosynas, Angeli animam ejus ter ferent ad Paradisum, quem ut locum ejus tradent, eique virgines Paradiseas largientur*. Je veux croire que ces vierges ne sont que des vertus divines allégorisées; car je ne vois rien dans le reste du livre qui dénote que l'auteur admette des voluptés charnelles dans le séjour des bienheureux. Mais cette allégorie copiée sur le paradis de Mahomet est une innovation scandaleuse dans le Magisme, puisque les anciens Perses détestoient dans les autres Nations l'usage de donner des sexes à la Divinité, & d'adorer des dieux mâles ou femelles. Ce mélange de Mahométisme dans le *Sad-der*

étoit un augure équivoque chez les Romains; de-là vient l'usage de faire des vœux pour ceux qui étrennent: mais chez les Ghèbres c'est bien autre chose. La convulsion qui précède est un combat de l'esprit igné contre le démon, & la sternutation chasse ce dernier du corps de l'homme. *Quando iste ignis ex mandato Dei altoris bellum gerit cum*

*diabolo, eum bellando à corpore expellit, & hac ratione fugato diabolo, ex sternutatione corpus sanum evadit* (Port. VII). Quel malheur quand la convulsion n'est pas suivie d'un heureux succès! sans doute qu'alors on se farcit le nez de poudres sternutatoires pour réveiller l'ardeur de l'esprit igné qui s'est laissé lier par son ennemi.

avoit



avoit frappé l'Abbé Renaudot, & lui faisoit dire, sans y faire assez d'attention, que l'auteur étoit Mahométan. *Putidissimus autor libri Sad-der, quem Mahummedanum fuisse constat.*

Mais si l'auteur n'est pas Mahométan, la timide circonspection en seroit toujours un garant fort suspect de l'orthodoxie des Ghèbres: c'est un coupable qui se déguise, qui veut pallier son crime; néanmoins en le pressant de questions, il ne sera pas difficile de lui arracher son secret. Les vrais sentimens du prêtre Ghèbre percent malgré lui au travers du masque dont il se couvre.

Pour réduire la question à son point critique, il faut voir ce que l'auteur du *Sad-der* pensoit sur la nature du Soleil & du feu, & à quel titre il leur décerne l'adoration: les regardoit-il comme des êtres matériels, insensibles, des créatures tirées du néant, ou bien comme des êtres intelligens, des êtres divins, des portions de la Divinité? Or cette dernière opinion est manifestement enseignée dans le *Sad-der*.

On y lit que, lorsque les hommes commettent un certain crime, Dieu, les Anges, l'eau & le feu en conçoivent une douleur profonde (e). Port. IX.

Ayez grand soin du feu, est-il dit ailleurs; prenez bien garde qu'il ne meure; car il est pour vous comme votre ame: purgez-le de toutes souillures & de toute immondice, par ce moyen vous aurez l'amitié du feu, de toutes les zones de la terre, & il sera content de vous. Si vous desirez ou si vous demandez quelque chose, ne craignez point qu'elle vous soit refusée. . . . . Un feu qu'on laisse mourir, & à qui l'on ne rend ni culte ni respects, est comme un Roi qu'on néglige d'honorer, & dont on méprise les ordres (f). Port. XI.

(e) Quando ex corruptelâ ejusmodi opus faciunt (il s'agit d'un crime infame) nec Deus, nec Angeli, nec aqua, nec ignis inde hilares sunt, sed à tam malo facinore prorsus dolent.

(f) Oportet bene curare ignem propter justitiam. Annūtere ut ignis non moriatur, quia is tibi est quasi

anima. Pollutum & spurcum in eo non comburas. . . . in domo ignem fideliter curando, ne relinquoas in eo spinas & quisquilias, & tunc septem climatum terræ ignis erit amabilis & certissimè contentus; & quando habes petendam aliquam petitionem aut desiderium, tunc necessitas tua censebitur licita absque

Tori. XLIII.

*Il faut garder soigneusement le feu de Mars (c'est-à-dire le feu sacré) est-il dit encore, & même tout autre feu qui se trouve dans la ville; car lorsque le feu de votre maison vous sera favorable, Mars vous le sera aussi, & quand vous serez agréable à Mars, vous le serez aussi à Dieu (g).*

Il n'est pas besoin d'accumuler d'autres passages; ceux-ci prouvent suffisamment, 1.<sup>o</sup> que dans l'idée du prêtre Ghèbre le feu est un être intelligent, susceptible de tous les mouvemens spirituels, capable d'entendre nos prières, de les exaucer, de nous protéger contre nos ennemis, & de se venger de notre négligence & de nos mépris: 2.<sup>o</sup> que c'est un être divin, un extrait de la substance de Dieu même, & auquel il ne manque, pour être Dieu, que d'être l'océan immense du feu, de qui tous les feux particuliers sont dérivés; mais ce Dieu souverain ne néglige pas les portions séparées de lui, & la totalité du feu s'intéresse au traitement que les feux particuliers éprouvent de la part des hommes. Il est donc clair, par le *Sad-der* même, que les Ghèbres adorent le feu à cause de l'excellence de sa nature divine, & que par conséquent leur culte est idolâtrique. Quoique le dualisme soit plus caché dans le *Sad-der*, on l'y découvre néanmoins avec un peu d'attention. Par-tout on y voit le démon opposé à la lumière & au feu, pris non dans un sens métaphorique, mais dans le sens le plus physique. Ce feu qui nous éclaire & qui nous chauffe combat contre Satan; c'est lui qui nous protège contre ses attaques; c'est notre sauve-garde contre ses ruses: de-là le conseil si souvent répété d'avoir toujours du feu dans sa maison, & sur-tout pendant la nuit, parce que c'est le temps où le démon peut exercer plus librement sa

*ullâ negatione. Quando autem ignem in sacro foco non bene servas, nec ab igne anhelitum prohibitum avertis, tunc ignis septem climatum terræ non erit tibi amicitabilis... Nam sanè ignis qui moritur, veneratione non adhibet, sed eum honorare negligitur, est sicut Rex cui non exhibetur honos, nec verbis ejus reverentia.*

(g) *Bene custodiendus est ignis Martis, ut & quivis alius ignis qui in urbe est. . . . nam quando in domo tuâ iste ignis placatus est, Mars quoque complacens & placatus erit; quando inquam placatus est ignis Martis, Deus etiam de is placatus erit.*

puissance. Si une femme est en couche, est-il dit dans ce livre, que le feu brûle perpétuellement dans sa maison; car c'est de lui qu'elle recevra le courage & la vie. Lorsque l'enfant sera né, que la lumière ne s'éteigne point dans la chambre pendant trois jours & trois nuits; car si quelque portion de feu brûle dans cette maison, il n'y arrivera aucun accident; les démons & les esprits malins qui viennent assaillir l'enfant, ne pourront en approcher qu'à la distance de quinze coudées, & ne pourront nuire ni à l'enfant ni à la mère (h).

Il résulte de cet endroit & d'autres que je pourrais copier, que dans le *Sad-der* les démons ne sont autre chose que les ténèbres mêmes, non des ténèbres métaphoriques dans le sens que l'on appelle le démon prince des ténèbres; mais les ténèbres réalisées, personnifiées, douées d'une intelligence sombre & noire, vivantes d'une vie pire que la mort, & n'ayant d'ardeur, de puissance & d'activité que pour le mal & le désordre. Or si les ténèbres sont telles que je viens de les décrire, il est évident qu'elles n'ont jamais été lumière, & par conséquent n'ont jamais été l'ouvrage du Dieu souverain, lumière & feu par essence: donc les ténèbres, principe actif du mal, sont une substance éternelle que Dieu peut réprimer, chasser de l'Univers, mais qu'il ne peut jamais anéantir. On peut pallier, adoucir cette doctrine; mais quiconque l'adoptera, sera toujours un dualiste décidé.

On trouve encore dans le *Sad-der* l'indice le plus sûr du Manichéisme, ou pour mieux dire du Dualisme, lorsqu'on y lit que le diable est le seul auteur des bêtes ténébreuses, inutiles & nuisibles, telles que les sangsues, les grenouilles, les serpens, les mouches, les fourmis, les rats, &c. qu'il anime cette infinité d'animaux, qu'il y habite, & qu'ils sont

(h) *Ubi cumque fuerit mulier prægnans, illa conetur ut ignem perpetuo alat: inde enim cor & anima ejus consistet. Et quando filius natus fuerit, tribus nyctemeriis ne extinguatur candela. Nam si aliquid*

*ignis in illâ domo arserit, nullum ibi damnum eveniet. Diaboli enim & spiritus puerum impetentes non poterunt ei damnum inferre, nec intra quindecim cubitos venire, ut huic fœminæ noceant.*



Port. XLVII.

ses membres: en conséquence l'auteur prescrit, comme une action de piété très-méritoite, d'en massacrer le plus qu'il est possible. *Plus vous en tuerez*, dit-il, *& plus vous ferez souffrir les démons, qui, dans l'excès de leur douleur, pleureront & jetteront des cris lamentables: faire périr ces insectes, c'est la même chose que si vous massacriez autant de démons* (i). Je le répète encore: des gens qui, malgré l'admirable organisation de tant d'espèces d'animaux, ne veulent pas y reconnoître les traces de la sagesse de Dieu, & les regardent comme l'ouvrage de satan, sont bien éloignés de croire que le Dieu souverain, dont il ne peut sortir rien que de bon, soit l'auteur des ténèbres & du principe de tout mal.

Le *Sad-der* & les voyageurs invoqués par M. Hyde en témoignage de l'orthodoxie des Ghèbres, nous fournissent donc, contre leur intention, les preuves les plus décisives de l'attachement opiniâtre des Ignicoles modernes aux deux erreurs capitales dont j'ai convaincu les anciens Perses; ainsi, Sabäïtes & Dualistes comme leurs ancêtres, les Ghèbres n'ont d'autre mérite qu'une modération de langage causée par la crainte & déshonorée peut-être par la dissimulation.

Après avoir terminé ce Mémoire, il m'est tombé entre les mains un nouveau *voyage aux Indes Orientales*, par Jean-Henri Grose. Je crois devoir en dire un mot. On y trouve un chapitre entier sur la religion des *Parfis*, qui sont les Ghèbres de l'Inde, & ce chapitre est vanté par le traducteur François comme un chef-d'œuvre qui doit fixer nos idées sur le système de Zoroastre & des Mages. On va voir s'il mérite cet éloge.

M. Grose partit d'Angleterre en 1750, & plein des idées de M. Hyde, dont il avoit lû l'ouvrage, il y porta les préjugés de son maître, & ne chercha qu'à s'y confirmer. S'il s'en écarte quelquefois, il a la modestie de vouloir qu'on

(i) *Hinc Diaboli damnum percipientes maximum, flebunt & ploratum edent copiosissimum, . . . Nam* | *res perinde se habet, ac si tot Demonas interfeceris.*

lui préfère ce favant homme. « Si quelquefois, dit-il, je me trouve différer d'avec lui sur quelques points, son autorité « doit l'emporter, étant certain qu'il a étudié davantage cette « matière, & que j'aurois pu de mon côté, ou me tromper à « l'Anglois corrompu que parlent ces Indiens, ou n'avoir pas « pris des instructions assez précises : » c'est avouer assez clairement que ses recherches ont été fort légères. P. 305.

Je puis me tromper; mais je suis persuadé que M. Grose, à l'exemple de quelques-uns de nos voyageurs, n'a remis que des relations informes entre les mains de quelque homme de Lettres, qui sans sortir de son cabinet, & le livre de M. Hyde devant les yeux, aura bâti un système d'imagination. En effet, le prétendu M. Grose ne rend aucun compte de ses conversations avec les *Parfis*, de ses questions & de leurs réponses; il ne nous offre qu'un résultat de leurs idées, & ce résultat est un système complet exprimé sur le ton de notre philosophie moderne.

« L'opinion, dit-il, à laquelle les *Parfis* sont le plus attachés, est la nécessité d'un être existant par lui-même de toute éternité, & auteur de tout bien; ils ne détestent rien tant que l'opinion des Persans schismatiques qui ont embrassé, avec les Manichéens, le système des deux principes du bien & du mal. » P. 308.

Il y a quelque chose de vrai dans cette assertion; car il est certain que les *Parfis*, non plus que les Ghèbres habitans des villes en Perse, ne sont pas Maguséens: mais d'un autre côté que dirons-nous d'*Ahriman*, que les *Parfis* & les Ghèbres font principe de tout mal? M. Hyde veut que ce soit un Ange créé bon, & devenu mauvais, & c'est ici que le disciple commence à s'écarter des idées de son maître. M. Grose ne croit pas qu'il soit du bon air de croire l'existence des démons. *Ahriman*, dit-il, n'est que l'ombre ou le phantôme du mal; ce n'est autre chose que la simple coagulation des parties de la matière qui résistant à l'action du feu élémentaire, sont privées de lumière & de chaleur. On a pu se convaincre,

par la lecture de ce Mémoire & des précédens, que dans l'esprit des Mages tant anciens que modernes, *Ahriman* n'est rien moins qu'un être négatif.

P. 308. Les Parfis prétendent, ajoute M. Grose, que « Dieu, » auteur de tout être, a créé la matière première ou le fluide, » dans lequel sont essentiellement compris les principes constitutifs de toutes les formes, sous lesquelles ont été créés le » globe, les hommes, les animaux, les végétaux, les minéraux, &c. dont ils disent que l'essence est au centre du feu, » que toute chose y est engendrée & peut s'y résoudre, ces particules étant le *minimum* de toute existence. »

De pareilles subtilités ne présentent pas des idées fortes ; au moins je doute que les Parfis y reconnussent les leurs.

Je demanderois volontiers à M. Grose, si le feu élémentaire fait partie de ce fluide matériel ? si l'esprit, principe d'activité dans la Nature, n'est qu'une matière subtilisée ? Voilà ce que l'auteur n'explique point, & ce qui néanmoins méritoit le plus d'être débrouillé.

P. 312. « A l'égard du feu, dit-il encore, les Parfis le placent dans » le globe du Soleil, qu'ils appellent *Mithra* ou *Mihir* ; ils lui » rendent hommage en conséquence de tous les biens qu'il nous procure. » Il dit ailleurs que les Parfis regardent le Soleil comme le *premier ministre de Dieu*.

P. 315. « Le feu, ajoute-t-il, est un élément trop noble & trop » pur (selon les Parfis) pour faire les fonctions d'exécuteur » (de la justice divine contre les crimes) ; ils prétendent même » qu'une des fonctions de *Mihir*, c'est - à - dire du feu ou de » l'amour divin, ce qui chez eux est synonyme, est de modérer » les châtimens infligés par la justice sur les âmes. »  
« Telle est, conclut-il, la sublime notion que Zoroastre » nous a donnée du feu, d'où l'on seroit tenté de croire que » cet habile Philosophe connoissoit déjà l'électricité, qui est » chez nous une découverte si moderne. »

Le croira qui voudra sur la parole de M. Grose ; mais il



résulte de ces prétendues *notions sublimes*, que les Parfis regardent le feu élémentaire, non comme une simple matière subtilisée, mais comme un être divin, une portion de la substance divine, qui mérite à ce titre notre reconnaissance & nos hommages: ainsi M. Grose fera, malgré lui, un des témoins qui constatent l'idolâtrie des Ghèbres.

Il dit en vain, dans un autre endroit, que « les Parfis sont si éloignés de confondre la subordination du ministre avec la majesté du Créateur & du Maître, qu'ils ne regardent le Soleil que comme un instrument aveugle, dirigé & gouverné par les impressions immédiates de Dieu; qu'ils ne donnent même à ce glorieux luminaire que le second rang dans les ouvrages de Dieu, réservant le premier à l'esprit humain, qu'ils regardent comme une merveilleuse production de la puissance divine. » P. 312.

Mais si le Soleil n'est qu'un instrument aveugle & sans intelligence, comment est-il le *premier ministre de Dieu*? comment peut-il être appelé *Mihir* ou l'*amour divin*? comment mérite-t-il les hommages des hommes, s'ils lui sont supérieurs en noblesse & en dignité?

Autre contradiction encore plus grossière: M. Grose reconnoît que, selon les Parfis, « l'ame est engendrée dans le feu élémentaire suivant l'organisation particulière de son corps.... » P. 314.  
Boërhave, dans son *Traité du feu*, semble favoriser cette opinion; *animam ex igne constare*. S'il avoit, ajoute-t-il, connu la doctrine de l'électricité, il se seroit plus attaché à discuter ce système. »

Il est étrange qu'on ose applaudir à de pareilles opinions sur l'origine de l'ame; mais n'importe: l'ame humaine, extrait du feu élémentaire, est sensible, intelligente & libre: donc on ne peut refuser ces qualités à la totalité de la substance ignée. Si l'ame n'est qu'une parcelle de feu, à quel titre sera-t-elle supérieure au feu répandu dans tout l'Univers, au Soleil même, océan de lumière & de feu?

Il n'en faut pas davantage pour enlever tout crédit à la

relation de M. Grose; il nous donne ses propres idées, & non celles des Parfis, & ses idées sont découffues & contradictoires. On ne nous instruira jamais de la croyance des peuples étrangers par des conjectures & des systêmes d'imagination; mais par des faits constans, par des textes, ou par des conversations rendues avec discernement & fidélité.

*Fin du Tome trente - unième.*







THE [illegible] OF [illegible]  
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]  
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]  
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]  
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]  
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]  
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]  
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]  
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]  
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

















210

HISTOIRE  
DE  
L'ACADEMIE

TOM . XXXI .

58



colorchecker CLASSIC



mm

calibrite